



HAL
open science

Le russe dans l'enseignement supérieur en France, de l'entre-deux-guerres à la fin des années 1970 : enjeux institutionnels, disciplinaires et politiques

Sandra Dominique

► To cite this version:

Sandra Dominique. Le russe dans l'enseignement supérieur en France, de l'entre-deux-guerres à la fin des années 1970 : enjeux institutionnels, disciplinaires et politiques. Histoire. Université Paris Cité, 2020. Français. NNT : 2020UNIP7243 . tel-03463894

HAL Id: tel-03463894

<https://theses.hal.science/tel-03463894v1>

Submitted on 2 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université de Paris
École doctorale Sciences des sociétés (624)
Laboratoire Identités, cultures et territoires

**Le russe dans l'enseignement supérieur
en France, de l'entre-deux-guerres à la
fin des années 1970**

Enjeux institutionnels, disciplinaires et politiques

Par Sandra Dominique

Thèse de doctorat d'Histoire et civilisations

Dirigée par Sophie Cœuré

Présentée et soutenue publiquement le 18 septembre 2020

Devant un jury composé de :

Sophie Cœuré, professeur, Université de Paris, directrice de thèse
Catherine Depretto, professeur émérite, Sorbonne Université
Jérémy Dubois, maître de conférences, Université de Reims Champagne-Ardenne
Justine Faure, professeur, Université de Lille, rapporteur
Pierre Gonneau, professeur, Sorbonne Université, rapporteur



Titre : Le russe dans l'enseignement supérieur en France, de l'entre-deux-guerres à la fin des années 1970 : enjeux institutionnels, disciplinaires et politiques

Résumé : L'objectif de cette recherche est de comprendre le développement de l'enseignement du russe dans les institutions publiques d'enseignement supérieur, dans un contexte d'intérêt croissant en France pour l'Union soviétique. Cet enseignement, branche des études slaves, se constitue progressivement en discipline qui, sur le modèle préexistant des études de langues étrangères, va au-delà de l'enseignement de la langue, pour inclure la littérature et la civilisation, et former principalement de futurs enseignants, mais aussi des experts du monde contemporain.

Le cœur de ce travail est l'institutionnalisation des études russes comme discipline et sa définition progressive par les acteurs et les institutions de l'enseignement et de la recherche. C'est en termes de facteurs explicatifs à cette dynamique interne que sont pris en compte les enjeux politiques intérieurs et extérieurs de cet enseignement, tant en termes d'offre en France et de conditions de séjour en URSS, encadrées par les ministères de l'Éducation nationale et des Affaires étrangères, que de demande de la part de la société française. Des années 1920 aux années 1980, la France, qui voit évoluer ses relations bilatérales avec l'URSS, se distingue en effet de ses voisins européens par la présence d'une importante émigration en provenance d'URSS et d'un Parti communiste français devenu puissant. La langue et la culture russes deviennent ainsi un enjeu politique dans un jeu d'influences croisées et parfois conflictuelles, et l'usage du russe s'élargit à des débouchés économiques ou scientifiques.

Mots clefs : Enseignement ; russe ; langue ; universités ; France ; Union soviétique ; entre-deux-guerres ; guerre froide

Title : The Teaching of Russian Language and Culture in French Higher Education, from the Interwar Period to the End of the 1970s – Institutions, Academic Field, Politics

Abstract : The teaching of foreign languages is linked to geopolitical interests. In French Higher Education, Russian language is first introduced at the end of the 19th century, following a strategical alliance between France and Russia, which comes to an end with the Russian Revolution in 1917. In the Interwar Period, the opening of new positions in Russian language in French universities comes to a halt, while the interest for Eastern Europe partially shifts towards Czechoslovakia, Poland and Yugoslavia.

Russian as academics is at a peak after the Second World War, when the USSR appears as a major power. However, in universities, Slavic, then Russian studies, are organized like English or German Studies, that is to say following an academia focusing on classical literature. As a result, academics could seem disconnected from a growing demand towards Russian language as a skill. However, after the death of Stalin, French Ministries of Education and of Foreign Affairs struggle to strengthen diplomatic relations, enabling Russian language students to travel to the USSR, where they can practice a modern language. From then on, Russian language is known by two means: French teachers, who were trained outside Russia or USSR, assisted by native Russian speakers who fled the Soviet Union and often speak a conservative Russian, and through these diplomatic relations, which bring Soviet teachers. A new generation of French teachers is progressively trained after the Second World War, through the French concourse of agregation: these new teachers are mostly trained in classical literature, but some of them also studied for a few months in a Soviet university. From the 1960s, Russian academic field evolves – along with other foreign languages studies – to consider more and more Russian as a modern language, beyond the language of a classical literature: language is studied for itself – to future teachers, but also to scientists and for business purposes – and as a language of culture as a whole (history, art, social sciences, etc.) known as civilization.

Keywords : teaching; Russian language; universities; France; Soviet Union; Interwar Period; Cold War

Remerciements

Je tiens à remercier Sophie Cœuré, d'avoir accepté de diriger cette recherche et de l'avoir guidée, puis pour ses nombreuses relectures et suggestions.

Merci aux professeures de russe qui m'ont donné des pistes de réflexion au début de cette recherche, Catherine Depretto et Véronique Jobert.

Merci aux membres de mon Comité de suivi individuel de thèse, depuis 2017, Catherine Depretto et Jérémie Dubois, pour avoir accepté de relire mes premiers chapitres dans ce cadre et d'y apporter leurs suggestions. Merci également à Justine Faure et Pierre Gonneau d'avoir accepté d'être rapporteurs de cette thèse.

Mes remerciements vont à tous les enseignants, anciens enseignants et étudiants de russe m'ayant apporté leur témoignage, en me recevant ou bien par réponse aux questionnaires ; merci à Gérard Abensour, Geneviève Johannet, Irène Sokologorsky, Jacqueline Catteau, d'avoir évoqué avec moi le parcours de son mari Jacques Catteau, Anne de Labriolle, d'avoir pu recueillir la mémoire de son père, François Champagne de Labriolle, et à tous les membres de l'Association française des russisants ayant apporté leur contribution par réponse au questionnaire envoyé sur leur liste de diffusion.

Merci aux enseignants de Paris-IV, Kinga Siatkowska-Callebat et Paul-Louis Thomas, de m'avoir apporté des éclairages sur les situations du polonais et du serbo-croate, qui ont permis de décloisonner cette recherche du seul russe pour le situer parmi les études slaves.

Mes remerciements à tous les services d'archives m'ayant reçue et orientée dans mes recherches.

Merci également à Nataliya Yatsenko, pour nos discussions épistémologiques.

Merci à mes anciens collègues, docteurs et doctorants, de la bibliothèque des Grands Moulins pour leur soutien moral ; qu'ils voient de même la réalisation de leurs travaux dans un avenir très proche !

Table des matières

Introduction.....	19
I – Le russe en France : un enseignement cent-cinquanteenaire, peu traité par l’historiographie.....	19
II – Les études russes dans la slavistique et les études slaves : essai de définition.....	22
1 – Faire l’histoire d’une discipline et de ses acteurs.....	22
2 – Les frontières de la discipline : une question récurrente de l’histoire de la slavistique.....	28
III – Constitution d’une enquête.....	32
1 – Temps et espace : le choix d’une période et d’un terrain.....	32
a) La période : un âge d’or, saisi entre la construction de la discipline et le début d’une crise.....	32
b) Une histoire de l’enseignement supérieur en France, une focale sur Paris.....	34
2 – Étudier l’enseignement d’une langue vivante sous le prisme disciplinaire, dans le contexte politique et diplomatique de l’histoire franco-soviétique.....	35
3 – Présentation des sources et de leur exploitation.....	38
a) Les sources : institutionnelles, associatives et personnelles.....	38
b) Présentation des résultats.....	44
Chapitre 1 – Les chaires de langue et civilisation russes de la fin du XIXe siècle au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale dans le contexte des relations franco-russes et franco-soviétiques.....	47
I – Les premières chaires de russe ouvertes avant la Première Guerre mondiale et les relations franco-russes.....	47
1 – La genèse des études slaves (1840-fin des années 1870) : figures du panslavisme et question d’Orient.....	47
a) L’introduction du domaine slave dans l’enseignement supérieur français : 1840 et l’ouverture de la première chaire d’études slaves au Collège de France comme reconnaissance de l’allié polonais.....	47
b) L’ouverture d’une chaire de russe à l’École des langues orientales en 1877 : l’accès à une langue de bibliographie sur l’Asie.....	49
2 – Les études sur la Russie comme soutien à la signature d’une alliance franco-russe.....	52
3 – Soutenir l’alliance franco-russe par la créations de chaires en France et l’ouverture d’un Institut français en Russie.....	54
a) L’ouverture d’une première maîtrise de conférences à Lille en 1892 : reconnaissance de l’alliance et ambitions économiques.....	55
b) L’introduction d’un enseignement secondaire expérimental à Paris et la création de la seconde maîtrise de conférences de russe en 1902.....	57
c) La création de l’Institut français de Saint-Pétersbourg : « avant-poste de la slavistique française » en Russie.....	59
II – Les études russes face à l’URSS de la Révolution au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale.....	61
1 – La fin de l’alliance franco-russe et le rôle des russisants français dans le renseignement dans l’empire en guerre (1916-1918).....	61
2 – Construire les études russes sans reconnaître l’URSS (1919-1924).....	65

a) La création de l'Institut d'études slaves (IES) et de la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves à l'université de Paris : le recentrement des études slaves sur l'Europe médiane.....	65
b) La slavistique comme discipline universitaire : l'ouverture de trois nouvelles chaires de « langues slaves » et « russe » à Strasbourg (1919), Dijon (1920) et Lyon (1921).....	69
3 – La russophonie, entre terrain soviétique et émigration russophone en France dans l'entre-deux-guerres.....	71
a) La reprise des relations avec l'URSS et le nécessaire contact avec le terrain pour les russisants.....	71
b) L'émigration russophone en France comme vecteur de l'enseignement du russe. .	74
4 – La reprise du maillage universitaire et la marche vers une institutionnalisation de la discipline (fin des années 1930).....	78
a) Le développement des études slaves par des grammairiens : la grammaire comparée à l'EPHE et à Montpellier.....	79
b) Un projet d'agrégation de langues slaves qui favorise le russe (1938).....	80

Chapitre 2 – Le russe dans les établissements d'enseignement supérieur parisiens et la recherche dans l'entre-deux-guerres : complémentarités, concurrence, images de la Russie/Union soviétique et du monde slave.....85

I – Le russe à l'École des langues orientales et à l'université de Paris : des enseignements à la fois complémentaires et concurrents.....	85
1 – Deux diplômes pour deux objectifs différents : les premières années de l'enseignement supérieur de russe.....	85
2 – L'approche de la langue par la littérature classique et la transmission d'une culture impériale.....	88
a) Paul Boyer et son <i>Manuel pour l'étude de la langue russe</i> comme pierre angulaire de l'enseignement aux Langues orientales.....	89
b) La spécialisation en Sorbonne : le choix de la littérature, de la philologie et de la civilisation dans une formation littéraire d'élite qui attire jusqu'aux élèves des Langues orientales.....	91
c) L'ENLOV : l'enseignement d'une langue peu ancrée dans les nouvelles réalités soviétiques.....	99
3 – La recherche à l'université de Paris : diplômes d'études supérieures et thèses.....	101
a) L'initiation à la recherche par le diplôme d'études supérieures : orientations philologiques et littéraires du domaine slave.....	101
b) Les thèses sur le domaine russe en Sorbonne : une spécialité de la chaire de russe ? Concurrences de la linguistique, de la littérature comparée et de l'histoire.....	105
II – La russité et le monde slave dans la carte mentale des enseignants et chercheurs.....	110
1 – La construction d'une slavistique française.....	110
a) Construire l'espace européen à l'Est de l'Allemagne au prisme de l'unité slave : du Collège de France à l'Institut d'études slaves.....	110
b) La fondation de la <i>Revue des études slaves</i> : l'inauguration d'une slavistique française ?.....	114
2 – Le domaine russe dans la slavistique française.....	116
a) Le russe parmi les langues slaves : des frontières poreuses.....	116
b) La Russie éternelle dans la science française : persistance d'une nation dans le paysage des études françaises et images d'une Russie traditionnelle qui domine les langues slaves orientales.....	117

3 – Apprendre la Russie ; quelle Russie ?.....	124
a) L'impasse de la rupture de 1917 ?.....	125
b) La persistance de la Russie pré-révolutionnaire et l'imaginaire de l'âme russe....	126
c) Un usage unifié de la langue à l'échelle du territoire russophone ?.....	127
4 – Faire vivre la recherche française et l'idéal de l'Institut français de Saint-Pétersbourg à Paris : la collection de la Bibliothèque de l'Institut.....	129

Chapitre 3 – Étudiants et enseignants de russe, de l'alliance franco-russe au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale : une discipline qui ne peut s'affranchir du contexte politique.....133

I – Les enseignants de russe, de la fin du XIXe siècle à la veille de la Seconde Guerre mondiale : enjeux de formation et de recrutement.....	133
1 – Les « pionniers » et leurs efforts d'institutionnalisation de la slavistique.....	133
a) Une spécialisation hors du système universitaire français.....	133
b) Deux générations de pionniers ? De Louis Leger (1843-1923) à Émile Haumant (1859-1942) et Paul Boyer (1864-1949).....	134
2 – Se former à la Russie en France : le rôle de l'émigration russophone dans l'enseignement du russe.....	136
a) L'appui de l'émigration russophone dans l'enseignement aux Langues orientales : les répétiteurs de langue et l'expertise de la langue parlée.....	136
b) Le rôle de l'émigration russophone à l'université de Paris : pratique de la langue et enseignement de la philologie.....	138
3 – La discipline en place et la formation de la génération suivante de professeurs...	139
a) Les opportunités du premier entre-deux-guerres grâce aux nouvelles chaires....	139
b) Une caractéristique de la nouvelle génération : une formation spécialisée.....	141
c) La dernière génération formée avant-guerre : les natifs des années 1890 et la fin de la formation sur le terrain russophone.....	142
4 – Une génération d'après-guerre formée dans les chaires en place, les mouvements de carrière et l'impasse de la fin des années 1930.....	145
a) La transmission des chaires entre maîtres et élèves.....	145
b) Les mouvements de carrière : une consécration parisienne ?.....	147
c) L'impasse de la fin des années 1930.....	148
II – Les étudiants en russe à Paris de la fin du XIXe siècle au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale : quels profils aux Langues orientales et en Sorbonne ?.....	149
1 – Corrélations entre étudiants de russe et contexte politique : aperçu général et quantitatif d'une période marquée par une histoire mouvementée.....	152
2 – Corrélations entre les profils des étudiants des Langues'O et de la Sorbonne.....	154
3 – L'essoufflement de la spécialisation avancée en russe : une réduction des DES délivrés par l'université de Paris dans les années 1930.....	159
III – Un petit monde et ses réseaux : les russisants avant la Seconde Guerre mondiale.....	160
1 – Des lieux de réseaux, de France en Russie et URSS.....	161
2 – Le réseau de Paul Boyer.....	162
a) Les réseaux de Paul Boyer en France et en Russie au service de la formation de nouveaux russisants et experts du monde russe à l'École des Langues orientales...	162
b) Les russisants formés par Paul Boyer : diplomatie, recherche et enseignement. Une génération de diplômés du premier XXe siècle amenée à former les étudiants de l'après-guerre.....	164

Chapitre 4 – Le tournant de la Seconde Guerre mondiale et la refondation dans un nouveau contexte géopolitique pour la France.....169

I – Les succès du russe dans l'après-guerre et l'ouverture de l'agrégation dans un contexte politique favorable.....	169
1 – De la langue de l'ennemi sous l'Occupation à la langue du vainqueur de la guerre	169
a) Enseigner le russe pendant la guerre.....	169
b) Le tournant de la guerre et la victoire : un contexte pro-soviétique.....	170
c) Un contexte favorable au russe au détriment des autres langues slaves : l'agrégation de russe favorisée sur celle de polonais.....	173
2 – Le russe, langue d'une superpuissance mondiale et première langue étudiée à l'ENLOV.....	175
3 – Préparer le terrain à l'ouverture de l'agrégation de russe par le renouvellement de l'expérience de l'enseignement du russe dans les lycées.....	179
a) Quelle « clientèle » pour le russe ?.....	180
b) Qui pour enseigner le russe ?.....	183
c) L'enseignement du russe, entre langue vivante et mécanisme des langues classiques, et l'ancrage de la langue dans l'enseignement secondaire.....	189
4 – Les enjeux publics et privés de l'enseignement du russe dans les lycées : le rôle d'un nouvel acteur, l'association France-URSS.....	194
II – Former des spécialistes de l'Union soviétique : un enjeu diplomatique ?.....	196
1 – L'ouverture d'un cours de « Géographie, histoire et civilisation des pays de l'Europe orientale » aux Langues orientales et le recrutement des Secrétaires d'Orient.....	197
2 – Le développement des recherches en géographie, civilisation et sciences politiques et économiques du monde russe.....	199
III – L'émergence de nouvelles chaires de russe dans le supérieur et la formation de nouveaux russisants dans les cadres de l'entre-deux-guerres.....	202
1 – La reprise du mouvement d'ouverture de chaires de langues et littératures russes et slaves.....	202
2 – La formation des russisants de l'après-guerre : actualiser les manuels ?.....	205
a) Les manuels disponibles au lendemain de la guerre : une diversité qui semble peu représentée dans les cadres de l'enseignement public.....	205
b) La réédition du <i>Manuel pour l'étude de la langue russe</i> de Boyer et Spéranski : le russe du XIXe siècle toujours à l'honneur.....	207
c) De nouveaux manuels de langue pour renouveler l'offre sans remettre en cause le modèle de la Russie tsariste.....	210
d) Les lectures recommandées par Pierre Pascal à ses étudiants : une certaine image de la Russie et de sa littérature.....	211
3 – Les diplômés des Langues orientales formés par Pierre Pascal : des profils variés, dont de futurs enseignants de russe.....	217

Chapitre 5 – Une discipline française en quête d'ouverture sur l'URSS. Institutionnalisation des études russes, russophonie et relations franco-soviétiques, de la fin de la Seconde Guerre mondiale à l'aube des années 1960.....221

I – Le recrutement par les concours de l'enseignement secondaire des nouveaux professeurs de russe : le choix d'un personnel français formé par l'Université française.....	222
1 – Les conditions préalables au recrutement des professeurs par concours national : nationalité française et formation par l'Université française.....	222
2 – Les épreuves écrites de l'agrégation ou la rhétorique française à l'œuvre.....	224
3 – Le jury de l'agrégation, garant de la préservation de l'idéal du concours et des liens entre agrégation et université.....	224

II – Une discipline freinée par la guerre froide ? Les limites des études russes coupées du terrain soviétique.....	227
1 – Ça a débuté comme ça. Le cours de François Pidoux au lycée Louis-le-Grand et la formation première de futurs agrégés : l'enseignement d'une langue vivante par l'écrit	227
2 – Les carences des candidats à l'agrégation et la pratique du russe en France, entre culture « livresque » et apport de l'émigration.....	230
3 – La recherche universitaire : un renoncement forcé à l'accès à la documentation soviétique.....	235
III – Établir des relations culturelles durables avec l'Union soviétique au profit des études russes.....	240
1 – D'impossibles relations culturelles apolitiques.....	240
2 – Les agrégatifs en URSS : une nouvelle opportunité offerte aux élèves de l'École normale supérieure puis élargie.....	245
3 – Des échanges intergouvernementaux facilités par le contexte du Dégel : concilier les intérêts des études russes avec ceux de la diplomatie française au-delà du rideau de fer.....	249
a) Reprendre le contrôle face à la concurrence de l'association France-URSS.....	250
b) Des échanges pensés par les Affaires étrangères, qui servent aussi les études russes	251
c) L'établissement d'une Commission mixte franco-soviétique : échanges humains et matériels au service du rayonnement culturel français et instauration d'une voie durable des séjours en URSS pour les russisants.....	255
4 – Les envois de boursiers des Affaires étrangères en Union soviétique : influence sur l'agrégation et espoir pour la recherche.....	260

Chapitre 6 – La formation des spécialistes de russe par le cursus universitaire et la préparation aux concours : la domination de la littérature dans les années 1940 et 1950

265

I – Les études russes universitaires de l'après-guerre à la fin des années 1950 : le primat des chaires de « langue et littérature » et de la littérature du XIXe siècle.....	265
1 – Vers une spécialisation des doctorats : distinction des domaines russes et slaves, voies littéraire et historique.....	266
2 – Les champs de compétence des universitaires français : une slavistique littéraire et historique ?.....	276
a) Des limites disciplinaires poreuses : littérature, histoire et civilisation.....	276
b) Le diptyque des chaires de « Langue et littérature russes » et « Langues et littératures slaves » et le choix de la valorisation de compétence en diverses langues slaves pour les russisants.....	281
c) Philologie et linguistique, parents pauvres de la recherche en slavistique à l'université.....	284
3 – Les études de littérature russe en France après 1945 : une préférence marquée pour le XIXe siècle et l'intégration de l'élément soviétique.....	290
a) Traiter des auteurs classiques : quel renouvellement de la recherche française par les slavistes ?.....	290
b) Une faible mobilisation de la critique littéraire soviétique.....	298
c) Étudier les auteurs du XXe siècle : un choix marginal jusqu'à la fin des années 1950.....	299

II – Le prisme de la littérature dans la culture du russisant recruté par les concours de l'enseignement secondaire.....	312
1 – Les épreuves écrites de l'agrégation et du CAPES : le choix de la littérature de l'âge d'or.....	313
2 – Quelle place pour la littérature de la période soviétique ?.....	329
a) L'inscription d'une œuvre soviétique au programme : un choix souvent symbolique qui ne fait pas l'objet des compositions de l'écrit.....	329
b) La question de l'accessibilité des textes.....	338
c) La littérature de la période soviétique comme témoignage sur l'histoire soviétique.....	340
3 – Philologie et civilisation : des formes d'approche littéraire ?.....	343

Chapitre 7 – Former des russisants aux enjeux du monde contemporain dans un contexte de relations renforcées avec l'Union soviétique, des années 1950 aux années 1960.....347

I – L'enjeu de la formation en russe et en langues slaves au-delà d'un petit cercle de spécialistes : une conséquence du développement de l'étude du russe depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.....	347
1 – Un contexte de détente favorable à l'émergence d'un rapprochement culturel.....	347
2 – Développer l'enseignement public du russe, du secondaire aux établissements d'enseignement supérieur spécialisés : un enjeu pour les professeurs de russe.....	351
3 – Les initiatives privées, entre appui et concurrence de l'enseignement public.....	352
a) Des réseaux communistes investis dans l'enseignement du russe.....	352
b) Un réseau religieux : le foyer des Deux Ours à Paris.....	358
II – Les spécialistes aux Langues orientales et à l'Université : expertise de la langue russe et compréhension de l'espace est-européen.....	362
1 – Les Langues orientales : une formation linguistique et civilisationnelle.....	362
2 – La domination du russe comme langue d'expertise sur l'Europe « de l'Est ».....	366
a) La formation de diplomates aux Langues orientales et le recrutement des secrétaires d'Orient : la mise à l'écart de l'ukrainien, la priorité au russe pour des élèves polyglottes.....	366
b) L'ouverture sur le monde slave : l'agrégé de russe, un slaviste ?.....	371
3 – La place de la recherche sur le domaine russe aux congrès des slavistes, points de rencontres entre enseignants et chercheurs slavistes français et internationaux.....	380
III – L'expertise du monde contemporain et la civilisation au sein des chaires de russe : un nouveau contexte disciplinaire et documentaire.....	385
1 – L'expansion des études historiques dans le paysage de l'enseignement supérieur français.....	386
a) Une nouvelle place pour les études historiques sur l'Europe orientale et l'étude contemporaine de l'Union soviétique.....	386
b) Le Centre d'études et de recherches sur l'histoire slave dans l'expertise historique de l'Europe médiane contemporaine.....	387
2 – La documentation accessible sur l'Union soviétique : collecte et mise en commun des imprimés en provenance d'URSS.....	391
3 – Publier les résultats de la recherche : les <i>Cahiers du monde russe et soviétique</i> comme nouvelle revue de référence.....	392
4 – L'enseignement des chaires de russe à l'Université : vers une sortie du tout littéraire ?.....	395

- a) Une domination de la spécialisation en littérature chez les enseignants de russe du supérieur, mais des possibilités de passerelles disciplinaires pour les étudiants russisants de l'Université.....395
- b) Le choix de la recherche de la période post-révolutionnaire : une nécessaire politisation ?.....397
- c) De l'influence du développement des études historiques sur l'émergence d'enseignements spécifiques de civilisation.....398

Chapitre 8 – Persistance de la compétence littéraire et émergence de la linguistique dans la recherche dans les années 1960.....401

- I – La recherche en études slaves centralisée en Sorbonne : la centralité de la compétence littéraire, malgré l'inclusion de nouveaux champs d'études.....401
 - 1 – L'émergence de la linguistique dans une discipline rompue à l'approche littéraire411
 - 2 – Une discipline encore dominée par l'approche littéraire.....418
 - a) Les premières recherches d'une nouvelle génération d'étudiants sous le prisme de la littérature classique, malgré quelques incursions de la littérature de la période soviétique.....418
 - b) Les études russes à l'université de Paris et la défense d'un classicisme.....430
 - 3 – Les deux volets littéraire et linguistique des études russes : une spécificité de la slavistique française ou une tendance qui se confirme à l'international ?.....434
 - 4 – De nouveaux champs à conquérir ?.....449
- II – La culture littéraire : une compétence primordiale pour le recrutement des enseignants de russe par l'agrégation et le CAPES.....453
 - 1 – La littérature classique comme référence des épreuves de composition.....453
 - a) La lecture des sujets de l'agrégation, entre références classiques et questionnement de leurs réceptions à travers le temps.....454
 - b) Quelques références littéraires très contemporaines valorisées par l'épreuve de version ou les leçons orales.....457
 - 2 – La littérature de la période soviétique lue dans la continuité de la littérature classique russe ?.....466

Chapitre 9 – Devenir enseignant de russe de la fin de la Seconde Guerre mondiale à la fin des années 1960 : le primat de l'agrégation.....471

- I – L'organisation progressive du recrutement des enseignants de russe par les concours : de la promotion d'enseignants en poste à la formation de nouvelles générations pour les concours471
 - 1 – Les premiers concours de l'agrégation : trouver et former des candidats.....471
 - a) La session d'agrégation de 1947 : des candidats hétérogènes et aucun reçu.....471
 - b) Concilier le manque de candidats diplômés en russe avec les exigences requises pour le titre d'agrégé.....474
 - c) Encourager le développement des formations universitaires à l'agrégation tout en soutenant l'expérience professionnelle des candidats : la logique de la création du CAPES.....477
 - 2 – L'organisation de la formation à partir du milieu des années 1950 : Université, ENS et IPES.....486
 - a) Des diplômés de russe à l'Université plus nombreux et mieux formés aux concours : l'exemple de l'université de Paris.....486

b) Les ENS, laboratoires d'excellence pour la formation des agrégés à partir des années 1950.....	490
c) La création des IPES et la formation des candidats au CAPES : une diversification de la formation et des profils.....	499
II – L'agrégé et le certifié : des profils en évolution.....	506
1 – Les profils des reçus aux concours : une promotion des enseignants en poste ou la consécration d'une formation pédagogique ?.....	506
a) Des agrégés plus jeunes et plus récemment diplômés.....	508
b) Le CAPES, nouvelle forme de promotion enseignante et étape sur le chemin de l'agrégation.....	510
c) Un profil qui se maintient : la reconversion d'une autre discipline vers le russe.....	513
d) Candidates et candidats : des profils différenciés ?.....	516
2 – La féminisation des concours.....	516
a) L'agrégation, un concours à dominante masculine jusqu'au milieu des années 1960.....	517
b) Le CAPES : un concours privilégié par les candidates à l'enseignement.....	522
c) La féminisation de l'agrégation : un phénomène en développement dans la seconde moitié des années 1960.....	525
3 – Une disparité entre Paris et la province pour la formation des enseignants de russe.....	526
a) Paris comme lieu de formation privilégié de l'agrégé dans les premières années du concours.....	526
b) L'émergence d'une préparation en province suite à l'ouverture du CAPES ; vers une réduction du déséquilibre Paris/province ?.....	527
4 – Esquisse d'une sociologie culturelle et politique des enseignants et futurs enseignants de russe.....	528
a) Le premier contact avec la langue russe : le rôle des émigrés russophones et la transmission d'une carte mentale de la Russie pré-soviétique.....	529
b) Un contexte politique favorable à l'enseignement du russe et au contact avec la langue en France.....	534
c) Une discipline nécessairement politisée ?.....	536
III – Du secondaire au supérieur.....	539
1 – Le rôle des jurys de l'agrégation et du CAPES.....	540
a) La composition des jurys : l'autorité des agrégés.....	540
b) L'enjeu de l'agrégation : la domination de l'enseignement supérieur parisien ?...545	545
2 – Le corps des agrégés de russe : une nouvelle référence pour l'enseignement à l'Université.....	547

Chapitre 10 – L'héritage des années 1960 : nouveaux cadres universitaires, ambitions diplomatiques au début des années 1970.....571

I – L'enseignement du russe en France de la fin des années 1960 au début des années 1970 : refonte universitaire et nouveaux acteurs institutionnels.....	571
1 – Les études slaves dans les revendications de 1968 : un enseignement avant tout russophone et parisien.....	571
a) Mai 1968 : des revendications débouchant sur de nouveaux cadres universitaires.....	571
b) Le positionnement de l'Institut des études slaves au centre des débats disciplinaires.....	572
c) Une critique de la centralisation parisienne.....	573

2 – Développer les études soviétiques.....	575
a) L'enjeu de l'enseignement supérieur en russe en 1968 : moderniser la langue pour répondre au contexte géopolitique d'une URSS ouverte sur le monde.....	575
b) Réformer l'enseignement supérieur français pour former des spécialistes de l'Union soviétique.....	576
3 – Spécialisation des départements universitaires de russe et ouverture de la formation en russe à des non-spécialistes.....	578
a) Panorama des centres universitaires proposant une spécialisation en russe au début des années 1970.....	578
b) Une réflexion sur l'enseignement aux non-spécialistes : pédagogie, manuels et débouchés.....	589
4 – Fédérer les professeurs de langue russe à l'international et en France.....	594
5 – L'enseignement du russe privé et associatif : maintenir un appui au réseau d'enseignement public national.....	597
a) Un nouvel acteur : le centre d'études russes de Saint-Georges à Meudon.....	598
b) Le positionnement de l'association France-URSS comme relais d'un réseau diplomatique et appui de l'Éducation nationale pour multiplier le nombre de russisants.....	599
II – La coopération franco-soviétique dans l'enseignement du russe : des intérêts parfois divergents.....	602
1 – Former des futurs enseignants de russe : une préoccupation secondaire des protocoles franco-soviétiques à partir de la fin des années 1960.....	602
2 – L'échange franco-soviétique de lecteurs : une concurrence avec les lecteurs émigrés russophones.....	606
3 – La langue russe, entre représentants soviétiques et îlots linguistiques des émigrations russophones.....	610
III – Positionner l'enseignement du russe en Île-de-France : un enjeu institutionnel et politique.....	612
1 – L'éclatement de l'université de Paris et le positionnement des sections de russe des nouvelles universités : engagements politiques et pédagogiques.....	617
2 – La place des Langues orientales dans le nouveau jeu des institutions universitaires.....	620
a) La persistance d'un traitement particulier par les autorités françaises : des bourses réservées aux étudiants des Langues orientales dans les protocoles d'échanges franco-soviétiques.....	620
b) Enseigner une langue vivante et contemporaine entre les murs des Langues orientales.....	621
c) Redéfinir les ambitions du cursus des Langues orientales : s'affranchir de l'image d'un établissement prioritairement consacré à un enseignement de langue pratique.....	623
d) Créer un enseignement spécifique distinct de la formation des enseignants, apanage de la Sorbonne.....	625
Chapitre 11 – Évolutions des cursus et de la discipline de 1968 à la fin des années 1970 : une formation littéraire qui intègre la linguistique et la civilisation.....	629
I – Adapter les cursus aux nouveaux enjeux universitaires : intégration de la linguistique et de la civilisation dans des cursus tournés vers le monde contemporain.....	629
1 – L'institutionnalisation de l'enseignement de la civilisation comme pendant des aires culturelles et gage de l'ancrage dans le monde contemporain des études russes.....	630

a) L'enseignement de « civilisation » : des contours variables, une composante soviétique affirmée.....	630
b) Qui pour enseigner la civilisation ?.....	657
2 – Quelle spécialisation des cursus universitaires en région parisienne ? Adaptation de la voie traditionnelle au monde contemporain et professionnalisation des russisants.....	661
a) Le primat de la littérature est-il synonyme de conservatisme ? Des cursus et des sujets de recherche qui restent littéraires, mais s'intéressent à la période soviétique.....	661
b) Quelles alternatives aux études littéraires ? La professionnalisation des cursus et l'émergence des LEA.....	692
3 – L'influence du modèle des concours enseignants sur la culture du russisant et une tentative d'uniformisation des cursus en littérature.....	695
II – Les concours de recrutement de l'enseignement secondaire et la réduction du primat de la littérature classique au profit de références contemporaines.....	696
1 – L'élargissement du canon littéraire vers le XXe siècle.....	697
2 – La réforme de l'agrégation pour sortir du tout littéraire dix-neuviémiste.....	712
a) La reconnaissance de la linguistique.....	716
b) Langues et littératures aux épreuves de l'agrégation : l'ancrage dans le monde contemporain ?.....	718
3 – Une timide réaffirmation de la formation de slavistes : le retour de l'épreuve de seconde langue slave comme mineure du concours dans le contexte du développement de l'enseignement des langues slaves à l'Université.....	730
4 – Le devenir de la civilisation.....	733
Chapitre 12 – Évolutions franco-soviétiques et début d'une crise de l'enseignement du russe dans les années 1970.....	737
I – Une diplomatie de Détente qui affiche une collaboration franco-soviétique dans l'enseignement des langues.....	738
1 – Un affichage protocolaire en faveur des langues de l'Union soviétique, en fait limitées au russe.....	738
2 – Une proposition soviétique d'élaboration de matériel pédagogique en commun.....	739
3 – Satisfaire des objectifs non convergents : le développement institutionnel de l'enseignement du russe aux étrangers en Union soviétique face au désir français de maintenir le réseau de lecteurs.....	741
4 – Un point qui ne freine pas la diplomatie : l'accueil de dissidents soviétiques dans l'Université française.....	744
5 – La signature d'un accord sur l'enseignement des langues en 1979 : un acte avant tout symbolique.....	746
II – Éléments d'une crise de l'enseignement du russe.....	748
1 – La question des débouchés.....	748
2 – L'enrayement de la fabrique des enseignants de russe.....	760
a) Une réduction de la promotion d'agrégés de russe par les École normales supérieures : l'essoufflement du recrutement à Ulm et Sèvres et la promotion de certifiés à Saint-Cloud.....	760
b) La difficulté de garantir un séjour en Union soviétique pour les futurs enseignants de russe.....	765
3 – La difficile progression des agrégés dans le supérieur.....	768
a) Un accès retardé aux maîtrises de conférences pour une partie des docteurs en études slaves.....	768

b) La promotion d'agrégés de russe sur des postes d'autres langues slaves.....	774
c) La référence de l'agrégé contestée : préférences régionales sur un mode de recrutement national.....	776
4 – Fédérer des institutions en crise : la coordination de la recherche au milieu de la crise disciplinaire.....	777
Conclusion.....	785
Liste des tableaux, graphiques, figures et cartes.....	799
Sources et bibliographie.....	805
Annexes.....	855

Introduction

I – Le russe en France : un enseignement cent-cinquantaire, peu traité par l’historiographie

L’histoire de l’enseignement du russe en France est relativement récente : le premier cours a été ouvert en 1874, à l’École spéciale des langues orientales et le premier professeur y est titularisé sur une chaire de russe en 1877. Les langues slaves avaient auparavant fait leur apparition dans les structures académiques : une chaire de langue et littérature slave est ouverte au Collège de France en 1840, date souvent choisie comme point de départ historique des études russes, bien qu’elle concerne alors principalement la littérature polonaise. Le choix de cette date permet cependant de situer le début des études russes, étendues aux études slaves, antérieurement à leur institutionnalisation dans les territoires germanophones – pourtant plus proches géographiquement du domaine slave – où des chaires sont ouvertes en 1841 à Berlin, en 1842 à Breslau et en 1849 à Vienne¹. Ces premiers établissements forment ensuite des slavistes provenant de toute l’Europe, de France, mais aussi par exemple de Roumanie, qui, bien que presque entièrement enclavée dans le monde slave, est, entre autres, tributaire de la philologie slave allemande². Après l’Allemagne, la philologie slave fait son entrée en Scandinavie, à l’université de Copenhague en 1859³, tandis que les premiers cours de russe ouvrent en Suède, à Uppsala, en 1883⁴. Au sud de l’Europe, en Italie, malgré des contacts avec le monde slave présents grâce à la porosité des frontières orientales et un

1 Michel ESPAGNE, « Le train de Saint-Petersbourg : les relations culturelles franco-germano-russes après 1870 », in Katia DMITRIEVA et Michel ESPAGNE (dir.), *Philologiques IV. Transferts culturels triangulaires France-Allemagne-Russie*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l’homme, 1996, p. 316 ; Heinz MIKLAS, « Zur Rolle der Wiener akademischen Institutionen in der Geschichte der Slavistik des 19. Jahrhunderts » [Le rôle des institutions académiques viennoises dans l’histoire de la slavistique au XIXe siècle], in Antonia BERNARD, INSTITUT NATIONAL DES LANGUES ET CIVILISATIONS ORIENTALES et INSTITUT NATIONAL D’ÉTUDES SLAVES (dir.), *Histoire de la slavistique: le rôle des institutions = Istorîa slavistiki : rol’ naučnyh učreždenij*, Paris, Institut d’études slaves, 2003, p. 17-44, cité par Paul GARDE, « Histoire de la slavistique : le rôle des institutions, sous la direction d’Antonia Bernard », *Revue des Études Slaves*, 76-4, 2005, p. 598.

2 Mihai MITU et Constantin GEAMBAȘU, « Petite histoire de la slavistique en Roumanie », in Giovanna BROGI BERCOFF, Pierre GONNEAU et Heinz MIKLAS (dir.), *Contribution à l’histoire de la slavistique dans les pays non slaves = Beiträge zur Geschichte der Slawistik in den nichtslawischen Ländern = K istorii slavistiki v neslavânskih stranah*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2005, p. 409.

3 Knud JORDAL, « Slavonic Studies in Denmark, 1945-1995 », in G. BROGI BERCOFF, P. GONNEAU et H. MIKLAS (dir.), *Contribution à l’histoire de la slavistique dans les pays non slaves = Beiträge zur Geschichte der Slawistik in den nichtslawischen Ländern = K istorii slavistiki v neslavânskih stranah*, op. cit., p. 203.

4 Ulla BIRGEGÅRD, « The History of Slavistics in Sweden », in G. BROGI BERCOFF, P. GONNEAU et H. MIKLAS (dir.), *Contribution à l’histoire de la slavistique dans les pays non slaves = Beiträge zur Geschichte der Slawistik in den nichtslawischen Ländern = K istorii slavistiki v neslavânskih stranah*, op. cit., p. 157.

intérêt pour ces cultures attesté dès le XIXe siècle, l'institutionnalisation des études sera plus tardive, après la Première Guerre mondiale⁵. Dans le monde anglo-saxon, l'intérêt pour l'enseignement du russe – et des langues slaves de manière plus générale – se confirme à la fin du XIXe siècle : une chaire d'études slaves est créée à Oxford en 1892, qui concerne notamment la langue russe⁶, un premier cours de philologie russe et polonaise ouvre à Harvard en 1896⁷. L'institutionnalisation de l'enseignement du russe en France paraît donc précoce comparativement à ses voisins.

En France, l'enseignement du russe naît dans l'enseignement supérieur, grâce à un slavisant formé hors de l'Université, Louis Leger, qui sait faire valoir aux autorités concernées l'intérêt diplomatique et commercial d'un tel enseignement. Les grandes dates de l'institutionnalisation des études russes doivent en effet être rapportées au contexte des relations entre l'Empire russe, l'Europe et le monde, et à l'histoire de contacts et de curiosités croissantes⁸. Ainsi, Angelo de Gubernatis, contemporain de Louis Leger, défend-il dès la seconde moitié des années 1860, comme son collègue français, la diffusion de la culture russe, à travers des revues existantes, non spécifiques au domaine⁹. En France, la visibilité de l'entreprise de Louis Leger est accrue du fait de son accession à une chaire aux Langues orientales. L'ouvrage du bicentenaire de l'École¹⁰, qui ne traite pas du développement de l'enseignement du russe hors des Langues orientales, en laisse cependant apercevoir de grandes étapes, au fil des biographies de ses enseignants successifs. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, l'École reste un centre important de l'enseignement du russe, grâce à la figure de Paul Boyer, professeur de 1891 à 1937 qui, par ses réseaux en France et en Russie et grâce à sa position d'administrateur de l'École (1908-1936), insuffle une première dynamique à l'enseignement du russe, avant que l'action de son élève, André Mazon, ne lui donne un

5 Giovanna BROGI BERCOFF, « Die slawistik in italien in den jahren 1920 bis 2000 », in G. BROGI BERCOFF, P. GONNEAU et H. MIKLAS (dir.), *Contribution à l'histoire de la slavistique dans les pays non slaves = Beiträge zur Geschichte der Slawistik in den nichtslawischen Ländern = K istorii slavistiki v neslavânskikh stranah*, op. cit., p. 361.

6 Christine THOMAS, « Les études slaves et les fonds slaves en Grande-Bretagne », in Vera DEPARIS, Mireille FOMENKO et BIBLIOTHÉCAIRES EN ÉTUDES SLAVES ET DOCUMENTALISTES ASSOCIÉS (dir.), *Les études slaves en France et en Europe : actes du colloque*, Paris, Institut d'études slaves, 2001, p. 108.

7 Lawrence E. FEINBERG, « Slavistics in the USA, 1945-1995 », in G. BROGI BERCOFF, P. GONNEAU et H. MIKLAS (dir.), *Contribution à l'histoire de la slavistique dans les pays non slaves = Beiträge zur Geschichte der Slawistik in den nichtslawischen Ländern = K istorii slavistiki v neslavânskikh stranah*, op. cit., p. 469.

8 Voir notamment Michel NIQUEUX (dir.), *L'Occident vu de Russie : anthologie de la pensée russe de Karamzine à Poutine*, Paris, Institut d'études slaves, 2016 ; Marie-Pierre REY, *La Russie face à l'Europe : d'Ivan le Terrible à Vladimir Poutine*, Éd. augmentée, Paris, Flammarion, 2016.

9 Stefano ALOE, « Angelo De Gubernatis et Louis Léger : une collaboration aux sources de la slavistique italienne et française », *Revue des Études Slaves*, 72-1, 2000, p. 7-24.

10 Pierre LABROUSSE (dir.), *Langues 'O, 1795-1995 : deux siècles d'histoire de l'École des langues orientales*, Paris, Éditions Hervas, 1995. Les grandes étapes de l'enseignement du russe à l'École y sont rappelées par les biographies de ses enseignants. Voir p. 129-130 pour les éléments de création du premier cours de russe.

nouveau souffle à la Libération, notamment par l'ouverture de l'agrégation de russe, qui marque l'entrée durable de cet enseignement dans l'enseignement secondaire.

Hormis quelques travaux de présentation générale des études slaves en France publiés dans le champ disciplinaire (c'est-à-dire, écrits par des enseignants de langues slaves) pour en construire son histoire¹¹, cette première période de l'enseignement du russe en France a été étudiée pour la première fois par un historien, Benjamin Guichard, dans le cadre d'un mémoire de maîtrise soutenu en 1998¹². Ce qui laissait toute une période de l'histoire de l'enseignement du russe à explorer. Les années d'après-guerre ont été présentées dans les grandes lignes par Sophie Cœuré dans un article des *Matériaux pour l'histoire de notre temps*¹³, et, sous certains aspects, dans la publication de son habilitation à diriger des recherches sur la biographie de Pierre Pascal, professeur de russe de la fin de l'entre-deux-guerres au début des années 1960¹⁴.

La première période de constitution des études slaves françaises est marquée pour les historiens de la discipline par un événement essentiel : la création de l'Institut d'études slaves en 1919, rattaché à l'université de Paris. Antonia Bernard, qui s'est interrogée sur le rôle des institutions de la slavistique¹⁵, rappelle deux prérequis à l'institution : l'existence d'acteurs à même de soutenir son élaboration – des personnes formées et disposées à la faire vivre – et une mise à disposition de moyens – financiers, décisions politiques – pour l'organiser. En ce sens, les études russes disposent au début des années 1920 d'institutions où elles peuvent se développer ou s'implanter : les établissements d'enseignement supérieur (École nationale des Langues orientales, universités, Écoles normales supérieures), l'Institut d'études slaves de

11 André MAZON, *La science française : les études slaves*, Paris, Larousse, 1933 ; Daniel BEAUVOIS, « O периодизации истории французской славистики » [Sur la périodisation de l'histoire de la slavistique française], in Vladimir Anatol'evič D'ÁKOV, INSTITUT SLAVÂNNOVEDENIÂ et SOVETSKIJ KOMITET SLAVISTOV (dir.), *Методологические проблемы истории славистики* [Problèmes méthodologiques de l'histoire de la slavistique], Moskva, Nauka, 1978, p. 174-191 ; Jacques VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », in Joseph HAMM et Günther WYTRZENS (dir.), *Beiträge zur Geschichte der Slawistik in nichtslawischen Ländern*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1985, p. 245-303 ; Antonia BERNARD, « Les traits caractéristiques de l'Institut d'études slaves à ses débuts », in A. BERNARD, INSTITUT NATIONAL DES LANGUES ET CIVILISATIONS ORIENTALES et INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Histoire de la slavistique : le rôle des institutions = Istoriâ slavistiki : rol' naučnyh učreždenij*, op. cit., p. 106-121 ; Jean BREUILLARD, « Bref historique des études slaves en France », *Revue du Centre Européen d'Études Slaves - Études slaves en France et en Europe*, 1, 2012.

12 Benjamin GUICHARD, « Qui sait le russe parmi nous ? Les enjeux de l'enseignement du russe en France des premiers cours au premier agrégé (1892-1948) », mémoire de maîtrise, Paris I, 1998.

13 Sophie CŒURÉ, « La langue russe et la "carte mentale" de l'Europe au XXe siècle. Réflexions sur l'exemple français », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 76-1, 2004, p. 27-33.

14 Sophie CŒURÉ, *Pierre Pascal : la Russie entre christianisme et communisme*, Lausanne, les Éditions Noir sur blanc, 2014.

15 Antonia BERNARD, « Introduction », in A. BERNARD, INSTITUT NATIONAL DES LANGUES ET CIVILISATIONS ORIENTALES et INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Histoire de la slavistique : le rôle des institutions = Istoriâ slavistiki : rol' naučnyh učreždenij*, op. cit., p. 11-14.

l'université de Paris. Pour Daniel Beauvois, la création de l'Institut d'études slaves est l'événement le plus important de l'histoire de la slavistique française¹⁶, ce qui marque bien le rôle fondamental accordé aux institutions. La seconde institution d'importance des études slaves étant pour l'historien la VIe section de l'EPHE, où se développe la composante historique de ces études, initialement prioritairement occupées de linguistique et de littérature¹⁷. Ces éléments d'historiographie permettent d'insister sur le fait que, historiquement, les études russes sont très liées, dans les structures institutionnelles qui les ont vues naître et par leurs acteurs, aux études slaves de manière plus générale.

II – Les études russes dans la slavistique et les études slaves : essai de définition

L'objectif de cette recherche est de comprendre le développement de l'enseignement du russe dans les institutions publiques d'enseignement supérieur. Cet enseignement se constitue progressivement en discipline qui, sur le modèle préexistant des études de langues étrangères, va au-delà de l'enseignement de la langue, pour inclure la littérature et la civilisation. Les limites de ces études russes font cependant débat. D'un côté, elles peuvent être rattachées dans l'enseignement supérieur français aux études de langues vivantes. Les études russes font également partie d'un ensemble plus large : les études slaves, ou la slavistique, les deux termes semblant employés par les acteurs de la discipline sans distinction revendiquée¹⁸.

1 – Faire l'histoire d'une discipline et de ses acteurs

La question de la définition d'une discipline a fait l'objet de nombreuses études, générales ou appliquées à l'histoire d'une discipline en particulier. Jean-Louis Fabiani, spécialiste de la « sociologie historique des configurations de savoir¹⁹ », donne une définition intuitive de la discipline :

16 D. BEAUVOIS, « О периодизации истории французской славистики » [Sur la périodisation de l'histoire de la slavistique française], art. cit., p. 180.

17 *Ibid.*, p. 186.

18 Par exemple, André Mazon, dans sa leçon inaugurale du cours de langues et littératures slaves au Collège de France, emprunte tour à tour les termes d'études slaves ou de slavistique, sans les distinguer, de même que Jacques Veyrenc dans son histoire de la slavistique française. André MAZON, « Le patrimoine commun des études slaves, leçon d'ouverture du cours de langues et de littératures slaves au Collège de France », *Revue des études slaves*, 4-1, 1924, p. 113-132 ; J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit.

19 <https://www.ehess.fr/fr/personne/jean-louis-fabiani>, page consultée le 25 mars 2020.

« On admet sans difficulté le caractère universel de la notion de discipline pour désigner un corps de savoir entendu comme articulation d'un objet, d'une méthode et d'un programme, d'un côté, et comme mode d'occupation reconnaissable d'une configuration plus vaste (*i.e.* l'ensemble des opérations de savoir à un moment donné du temps), de l'autre²⁰. »

Claude Blanckaert souligne que la discipline n'est pas uniquement « la matière qui est l'objet d'étude²¹ », mais comprend aussi l'exploitation de cette matière, dans un réseau structuré de pratiques de recherche. Un même matériau peut ainsi être objet d'étude de plusieurs disciplines, selon la manière de l'approcher. Le questionnement qui se construit autour de cette matière forme la « matrice disciplinaire » conceptualisée par l'historien des sciences Thomas Kuhn²², autour de laquelle s'élabore la science, en poursuivant ou rejetant certaines questions hors du champ.

Pour Jean-Louis Fabiani, la notion de discipline est essentielle lorsque l'on s'intéresse à l'enseignement supérieur, puisque constituant « le cadre référentiel premier dans le monde de l'université et de la science²³. » Il donne comme seconde définition de la discipline, celle qu'il considère comme « la plus générale » :

« un corps de connaissances inscrit dans des textes, des exemples paradigmatiques et des formes d'instrumentation, qui fait l'objet d'une transmission pédagogique, ce qui nécessite une mise en forme, ou conformation du savoir à des fins d'inculcation, une gradation des traductions pédagogiques du corpus qui va du simple au complexe, et un programme d'enseignement²⁴. »

20 Jean-Louis FABIANI, « À quoi sert la notion de discipline ? », in *Qu'est-ce qu'une discipline ?*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2006, p. 11.

21 Claude BLANCKAERT, « Fondements disciplinaires de l'anthropologie française au XIXe siècle. Perspectives historiographiques », *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, 8-29, 1995, p. 37.

22 Thomas Samuel Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1972, « Postface », p. 206 sq., cité par C. BLANCKAERT, « Fondements disciplinaires de l'anthropologie française au XIXe siècle. Perspectives historiographiques », art. cit., p. 38.

23 J.-L. FABIANI, « À quoi sert la notion de discipline ? », art. cit., p. 12, d'après Johan Heilbron, « A regime of disciplines. Toward a historical sociology of disciplinary knowledge », in C. Camic & H. Joas (dir.), *The dialogical turn. Roles for sociology in the post disciplinary age*, Lanham (MD), Rowman and Littlefield, 2003, p. 23-42 (p. 23).

24 J.-L. FABIANI, « À quoi sert la notion de discipline ? », art. cit., p. 19.

La notion de la transmission, d'un enseignement, est ainsi incluse dans la discipline. Emmanuelle Picard distingue cependant la discipline scolaire de la discipline académique, qui s'exprime dans l'enseignement supérieur.

« À la différence des disciplines scolaires, et alors qu'elles peuvent partager les mêmes objets, les disciplines académiques se perçoivent (et sont perçues) comme des sciences, relevant par conséquent davantage d'une logique propre à l'activité scientifique que d'un processus de construction au sein d'un dispositif d'enseignement²⁵. »

En tant qu'enseignement né dans le supérieur et qui se diffuse ensuite dans le secondaire, l'enseignement du russe existe ainsi comme discipline scolaire et académique ; si l'enseignement supérieur représente le cœur de cette étude, la discipline dans le secondaire n'en est jamais vraiment détachée, la coupure étant parfois artificielle. Les deux disciplines se retrouvent en effet, notamment par le pont qu'est l'agrégation, concours élaboré dans les cadres du supérieur pour servir au recrutement des enseignants du secondaire, mais également, dans les faits, du supérieur.

Cette agrégation, ouverte pour le russe en 1947, ainsi que ce qui l'entoure (programme, préparation, etc.) est une forme de l'institutionnalisation de la discipline. En sociologue, Jean-Louis Fabiani s'intéresse au phénomène de hiérarchisation des disciplines, qui place au sommet les plus abstraites ou les plus formalisées, qui attirent les individus des origines sociales les plus élevées, et sont le moins touchées par la féminisation ; en sciences sociales, le sommet est occupé par la philosophie²⁶, les langues vivantes, occupant, comme l'a souligné André Chervel, une moindre place dans la hiérarchie, notamment en l'absence, à l'époque de la création de la première agrégation de langues vivantes en 1849 (anglais et allemand), de préparation à l'École normale supérieure (ENS)²⁷. La reconnaissance par les institutions est ainsi essentielle au développement d'une discipline. Comme beaucoup de nouvelles disciplines qui ont une légitimité à acquérir, les études russes sont nées hors de l'Université, aux Langues orientales²⁸. Leur légitimité s'étend par la suite par leur intégration à

25 Emmanuelle PICARD, « L'histoire de l'enseignement supérieur français : pour une approche globale », *Histoire de l'éducation*, 122-2, 2009, p. 19.

26 J.-L. FABIANI, « À quoi sert la notion de discipline ? », art. cit., p. 19.

27 André CHERVEL, *Histoire de l'agrégation : contribution à l'histoire de la culture scolaire*, Paris, Institut national de recherche pédagogique : Éditions Kimé, 1993, p. 168-169.

28 E. PICARD, « L'histoire de l'enseignement supérieur français : pour une approche globale », art. cit., p. 24.

l'Université, par la création d'une agrégation et, conséquemment, par une préparation au sein de l'ENS.

Jean-Louis Fabiani, en s'interrogeant sur la question de la fondation d'une discipline, fait de « la notion de discipline [...] le critère central de l'institutionnalisation d'une région du savoir²⁹ » ; « le succès institutionnel prend la forme d'une réussite de la discipline », rappelle Judith Schlanger³⁰.

Ce lien entre discipline et institution est au cœur de la réflexion de l'histoire des disciplines. En partant des écrits de Foucault sur la discipline, Claude Blanckaert, en étudiant l'histoire de l'anthropologie, retient cette définition de la discipline :

« Pour l'essentiel, il y a discipline lorsqu'autour d'un programme un ensemble de chercheurs vient se fondre dans l'anonymat du travail collectif³¹. »

Définition qui tendrait à rapprocher la discipline de l'institution, comme lieu où elle s'élabore.

« Comme la connaissance du savoir dépend à la fois du temps, de la production de propositions jugées valides, de leur acceptation et de leur diffusion, le concept moderne de discipline suppose, en contrepartie, une *institutionnalisation* de la discussion libre et critique des hypothèses, des méthodes et des résultats³². »

Il s'agit alors de réfléchir aux lieux de cette institutionnalisation : les lieux de formation (ENS, Université, Langues orientales, EPHE, etc.), d'élaboration de la recherche (Université, CNRS, etc.), de sa diffusion (publications, notamment pour les études russes, les périodiques *Revue des études slaves* de l'Institut d'études slaves et *Cahiers du monde russe et soviétique* de la VIe section de l'EPHE).

29 J.-L. FABIANI, « À quoi sert la notion de discipline ? », art. cit., p. 25.

30 Judith Schlanger, « Fondation, nouveauté, limite », *Les débuts des sciences de l'homme*, n° sp. de *Communications*, 54, 1992, p. 292, citée par C. BLANCKAERT, « Fondements disciplinaires de l'anthropologie française au XIXe siècle. Perspectives historiographiques », art. cit., p. 40 et par J.-L. FABIANI, « À quoi sert la notion de discipline ? », art. cit., p. 26.

31 C. BLANCKAERT, « Fondements disciplinaires de l'anthropologie française au XIXe siècle. Perspectives historiographiques », art. cit., p. 38.

32 *Ibid.*, p. 39. Claude Blanckaert souligne ce processus d'institutionnalisation.

La définition que donne Claude Blanckaert de l'institution se veut plus générale, et repose sur « sept objectifs disciplinaires complémentaires³³ » : la construction d'une visibilité autour d'un angle de recherche qui devient spécifique à une discipline, l'existence d'un cadre matériel indispensable à l'élaboration de la discipline (comme les bibliothèques ou les laboratoires), ce cadre permet « la standardisation du travail scientifique en se posant comme une instance régulatrice de la communauté de recherche³⁴ » (l'institution inclut donc le contrôle et la validation des données de la recherche, par l'évaluation des thèses ou des articles publiés, par exemple, mais aussi par les manuels reconnus, qui sont les émanations de l'institution disciplinaire), l'institution est aussi le lieu des débats qui permettent de redéfinir les limites épistémologiques de la discipline, ayant la charge de la formation de ses acteurs, de la production de savoirs et de leur valorisation. Si les débats ont lieu au sein de l'institution, hors du champ disciplinaire, il s'agit de tenir un discours unitaire auprès, notamment, des pouvoirs publics, afin de se faire reconnaître comme lieu légitime de la discipline et de faire prospérer la recherche. Nous nous interrogerons ainsi sur les liens, qui existent dès l'origine avec Louis Leger, entre les universitaires et le ministère des Affaires étrangères, leur permettant de se faire reconnaître comme experts sur des questions touchant aux relations franco-russes ou franco-soviétiques et de tenter d'influer sur les politiques de l'Éducation nationale. Il s'agira plus généralement de questionner le discours tenu auprès des pouvoirs publics dans le contexte des relations avec l'URSS et avec le communisme français. Cette légitimation passe aussi par la constitution d'une histoire intérieure, écrite par les acteurs eux-mêmes, comme Daniel Beauvois ou Jacques Veyrenc, qui s'attellent à l'histoire de la slavistique française, une fois ses positions institutionnelles acquises.

Si Claude Blanckaert insiste, dans sa définition de la discipline, sur la force du collectif, lors de sa constitution, celle-ci est souvent d'abord tributaire d'actions individuelles. Ces « héros » fondateurs devront par la suite s'effacer au profit de programmes et d'institutions définissant la discipline.

« Une discipline se définit par un domaine d'objets, un ensemble de méthodes, un corpus de propositions considérées comme vraies, un jeu de règles et de définitions, de techniques et d'instruments : tout ceci constitue une sorte de système anonyme à la disposition de qui veut ou qui peut s'en servir, sans que son sens ou sa validité soient liés à celui qui s'est trouvé en

33 *Ibid.*, p. 39.

34 *Ibid.*, p. 40.

être l'inventeur³⁵. »

Jean-Louis Fabiani souligne que des héros sociologiques sont valorisés dans la constitution de la sociologie, les précurseurs, puis les pères fondateurs précèdent une première institutionnalisation³⁶. L'histoire de la slavistique, proposée par Daniel Beauvois (en 1978) puis Jacques Veyrenc (en 1985), reprend les mêmes schémas, valorisant l'action de quelques hommes, de la préhistoire, puis des pionniers, d'une première génération, qui jettent les fondations d'un après-guerre fructueux³⁷. Cette importance des actions individuelles est également présente chez Roger Portal, historien et président de l'Institut d'études slaves (1959-1973), pour qui la mise en place de l'enseignement du russe est due à quelques pionniers avant la Première Guerre mondiale, en menace de rupture à tout moment³⁸, jusqu'à ce que des institutions prennent la relève et assurent sa pérennité, après la Seconde Guerre mondiale. Ces récits, souvent lisses, à visée de légitimation d'un processus, masquent les diversités du champ disciplinaire³⁹. Les sources utilisées, quand elles sont l'émanation de l'officialité du champ disciplinaire, ne permettent pas de mettre en avant cette diversité. Ainsi la *Revue des études slaves*, que nous avons dépouillée pour cette recherche, en tant qu'émanation de l'Institut d'études slaves, institution centrale de la discipline, renseigne sur les objets et orientations disciplinaires des époques étudiées, mais ne révèle pas les débats internes qui peuvent se jouer dans la discipline. Les dossiers de carrière, les correspondances personnelles peuvent révéler des dissensions entre professeurs, liées notamment au positionnement politique par rapport à la République socialiste fédérative soviétique de Russie. Le témoignage et les mémoires, qui auraient pu mettre en lumière ces points d'achoppement, éludent souvent ces questions pour faire fi des dissensions – principalement autour de l'engagement politique – dans l'intérêt global de la discipline, faisant alors corps avec l'idée que « la controverse est chose [...] rare dans la slavistique française⁴⁰. »

La controverse est pourtant lieu d'étude intéressant, car elle touche à des acceptions différentes des objets de la discipline, ou de la manière de les aborder.

35 Michel Foucault, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, p. 32, cité par C. BLANCKAERT, « Fondements disciplinaires de l'anthropologie française au XIXe siècle. Perspectives historiographiques », art. cit., p. 32-33.

36 J.-L. FABIANI, « À quoi sert la notion de discipline ? », art. cit., p. 23.

37 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit.

38 Roger PORTAL, « Un siècle d'études russes en France », in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe*, Paris, Institut d'études slaves, n° 5, 1969, p. 3-8.

39 J.-L. FABIANI, « À quoi sert la notion de discipline ? », art. cit., p. 23.

40 Michel NIQUEUX, « À propos de l'ouvrage de Jean Pérus, À la recherche d'une esthétique socialiste (1917-1934) », *Revue des Études Slaves*, 61-3, 1989, p. 302.

« Qu'est-ce qu'une discipline ? On peut dire qu'il s'agit à la fois de la stabilisation d'un objet de connaissance, de la sécurité aux frontières et de l'établissement de modes unifiés de traitement d'objets préalablement découpés⁴¹. »

Il s'agira donc de s'interroger tout à la fois sur des pratiques d'enseignement et des politiques institutionnelles. Ainsi, un corpus d'œuvres au programme des concours se constitue en « canon », qui donner des clés de lecture propres à la discipline, dans un temps donné. « L'affirmation des frontières [disciplinaires] est la reconnaissance de [ses] limites⁴². » Ces frontières sont parfois difficiles à définir, et notre recherche se situe dans une histoire plus large des disciplines académiques⁴³, certaines ancrées de longue date dans l'enseignement et la recherche en France comme l'histoire, les lettres ou la philologie, d'autres plus récentes comme les langues vivantes et la civilisation, qui émerge au sein des études linguistiques régionales, mais peine à se constituer en discipline autonome⁴⁴. L'enseignement d'une langue n'est ainsi pas uniquement affaire de linguistique mais, comme le souligne Michael Byram, historien de l'éducation, derrière la langue, il y aurait un curriculum caché (« hidden curriculum »), c'est-à-dire que l'enseignement d'une langue étrangère ne peut être détaché de l'enseignement de la culture, et celui-ci est idéologiquement déterminé⁴⁵.

2 – Les frontières de la discipline : une question récurrente de l'histoire de la slavistique

En 1958, la Commission internationale de l'histoire de la slavistique, créée en marge du IV^e congrès international des slavistes et comprenant des représentants de seize pays, dont la France, est chargée de définir les contours de la slavistique. Alors que des suggestions se

41 J.-L. FABIANI, « À quoi sert la notion de discipline ? », art. cit., p. 25.

42 *Ibid.*, p. 26.

43 Voir notamment sur la différenciation des disciplines littéraires Jérémie DUBOIS, Thomas HIPPLER et Emmanuelle PICARD, « Introduction [au dossier *L'enseignement des langues et de l'histoire en Allemagne, en Italie et en France, XIX^e-XX^e siècles : formation des maîtres, pratiques professionnelles et enjeux politiques*] », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 127-2, 2015, p. 195-204.

44 Caroline ROLLAND-DIAMOND et Nathalie CARON, « Des sciences sociales en filière LLCER ou pourquoi le mot « civilisation » ne convient plus en études étrangères », *The Conversation*, <http://theconversation.com/des-sciences-sociales-en-filiere-llcer-ou-pourquoi-le-mot-civilisation-ne-convient-plus-en-etudes-etrangeres-94061>, consulté le 29 février 2020.

45 Michael Byram, *Cultural studies in foreign language education*, Clevedon, Multilingual Matters, 1989, cité par Nicola MCLELLAND, *German through English eyes: a history of language teaching and learning in Britain 1500-2000*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2015, p. 249.

font entendre selon lesquelles l'histoire des études slaves devrait inclure à la fois l'histoire de la philologie slave et l'histoire de l'étude des relations culturelles des pays slaves et des problèmes de l'historiographie slave, les limites finalement retenues sont la linguistique, la critique littéraire et l'étude du folklore⁴⁶. La Commission et ses représentants dans chaque pays ne produisent cependant pas d'histoire de cette slavistique, et la question est reléguée au second plan jusqu'aux années 1970.

En 1978, une publication moscovite, *Методологические проблемы истории славистики* [Problèmes méthodologiques de l'histoire de la slavistique], édité par le Comité soviétique de la slavistique, se pose la question de la slavistique en termes scientifiques et disciplinaires. Joseph Hamm, représentant de la Commission pour l'Autriche, y rappelle que la slavistique dans les pays non-slaves trouve son origine dans la discipline philologique, définie dans les colonnes de la revue allemande de référence, *Archiv für slavische Philologie*, fondée en 1876, comme ayant pour objet premier la langue, et comme témoignages de la langue, la littérature et les œuvres d'art populaire⁴⁷. Le sens de la slavistique se serait ensuite restreint, pour ne plus recouvrir, cent ans plus tard, que les domaines de la langue et de la littérature⁴⁸. Joseph Hamm propose une définition inclusive de la slavistique, qui comprendrait la philologie au sens large (langue, littérature, folklore, histoire de la culture et de l'art), mais aussi les études régionales particulières (études russes, ukrainiennes, polonaises, etc⁴⁹.) Ce qui revient à dire que la slavistique n'est pas nécessairement et exclusivement une science comparatiste.

C'est cette vision qui s'impose en France, où ni slavistique, ni études slaves ne se développent en discipline universitaire, au profit d'études russes, polonaises, serbo-croates, etc. Si les premiers spécialistes, formés en Europe sur le modèle d'une slavistique comparatiste se définissent comme « slavophile⁵⁰ », ou sont définis par leurs pairs comme « slavistes » – terme qui témoigne d'une institutionnalisation de ces études – dans le paysage institutionnel français, ils sont titulaires de chaires de langue, littérature et/ou civilisation russes, ou encore polonaises, ce qui ferait d'eux des « russisants » ou des « polonisants. » Le terme de « slaviste », qui correspond à une dénomination internationale, côtoie les termes désignant des

46 S. BONAZZA, A.N. GORJAINOV et M.A. ROBINSON, *Международная комиссия по истории славистики* [Commission internationale de l'histoire de la slavistique], <https://slavicorumhistoria.com/commission-history/>, consulté le 27 mars 2020.

47 Joseph HAMM, « О специфике развития славистики в неславянских странах » [Sur les spécificités du développement des études slaves dans les pays non slaves], in V.A. D'ÁKOV, INSTITUT SLAVÂNNOVEDENIÂ et SOVETSKIJ KOMITET SLAVISTOV (dir.), *Методологические проблемы истории славистики* [Problèmes méthodologiques de l'histoire de la slavistique], *op. cit.*, p. 123.

48 *Ibid.*, p. 127.

49 *Ibid.*, p. 130-131.

50 Louis LEGER, *Souvenirs d'un slavophile (1863-1897)*, Paris, Hachette, 1905.

spécialistes d'une langue particulière, comme « russisant » ; ces doubles références qui renvoient à des contextes différents d'institutionnalisation des disciplines se retrouvent dans la dénomination de Paul Boyer, qui, pour André Mazon dans sa nécrologie du maître est un « slaviste », quand Pierre Pascal en fait plus spécifiquement un « russisant⁵¹. » L'exception étant, après la première phase d'institutionnalisation, les intitulés de certaines chaires de linguistique et de philologie qui conservent le qualificatif de « slave », ainsi héritières du comparatisme linguistique de la slavistique européenne.

Ce qui ne veut pas dire qu'une recherche ne se développe pas en slavistique, regroupant des spécialistes de diverses langues slaves, selon des approches disciplinaires variées, et en évolution, pour aller de la langue vers une ouverture aux sciences sociales. Pour D. F. Markov, directeur de la Commission internationale de l'histoire de la slavistique, toutes les sciences sociales ne font pas partie de la slavistique, mais y sont incluses notamment l'économie politique, la géographie économique, la philosophie, ou encore la sociologie, bien que les cadres de la slavistique comme sciences se concentrent sur la linguistique, la littérature, l'histoire de l'art, l'histoire et l'histoire de la culture⁵². Il s'agit alors de sortir d'une vision purement philologique des études slaves⁵³. En France, une telle tension est observable entre l'héritage philologique, l'inclusion du développement de la linguistique, mais aussi dans le questionnement de la place de la civilisation, indépendante ou non de la littérature.

En 1985, la Commission pour l'histoire de la slavistique publie un ouvrage consacré à l'histoire de la slavistique dans les pays non slaves – *Beiträge zur Geschichte der Slawistik in nichtslawischen Ländern* [Contribution à l'histoire de la slavistique dans les pays non slaves] – autour du président de la commission et directeur du projet, Joseph Hamm, qui considère les origines philologiques de la discipline et exclut du recueil les approches politologiques et sociologiques, mais également les sciences historiques⁵⁴. Jacques Veyrenc, historien de la slavistique française pour le recueil, ne définit pas son objet d'étude mais adopte le point de vue de l'histoire de l'institutionnalisation des études concernant les langues slaves : il place

51 André MAZON, « Paul Boyer (1864-1949) », *Revue des Études Slaves*, 26-1, 1950, p. 4-13 ; Pierre PASCAL, « Paul Boyer, russisant et professeur », in *Chez Tolstoï : entretiens à Iasnaïa Poliana, Paul Boyer (1864-1949)*, Paris, Institut d'études slaves, 1950, p. 9-16.

52 D.F. MARKOV, « Славистика как комплекс научных дисциплин » [La slavistique comme complexe de disciplines scientifiques], in V.A. D'ÁKOV, INSTITUT SLAVÁNOVEDENIÁ et SOVETSKIJ KOMITET SLAVISTOV (dir.), *Методологические проблемы истории славистики* [Problèmes méthodologiques de l'histoire de la slavistique], *op. cit.*, p. 12.

53 S. BONAZZA, A.N. GORJAINOV et M.A. ROBINSON, *Международная комиссия по истории славистики* [Commission internationale de l'histoire de la slavistique], art. cit.

54 Giovanna BROGI BERCOFF, « Préface », in G. BROGI BERCOFF, P. GONNEAU et H. MIKLAS (dir.), *Contribution à l'histoire de la slavistique dans les pays non slaves = Beiträge zur Geschichte der Slawistik in den nichtslawischen Ländern = K istorii slavistiki v neslavânskikh stranah*, *op. cit.*, p. 15-18.

comme événement central la fondation de l'Institut d'études slaves⁵⁵, comme Daniel Beauvois avant lui. La *Revue des études slaves*, fondée en 1921 sur le modèle allemand de l'*Archiv für slavische Philologie*, part dans son premier numéro de la définition philologique de la slavistique, pour l'élargir vers « le travail scientifique concernant les langues, les littératures, les antiquités des Slaves⁵⁶. »

Le second recueil de la Commission pour l'histoire de la slavistique, paru en 2005 sous le même titre que le volume de 1985, souligne encore le clivage entre la slavistique de tradition philologique et les domaines « plus liés à l'actualité⁵⁷ » (comprenant notamment les approches sociologiques, les sciences politiques, ou encore le cinéma ; soit des composantes qui pourraient se rassembler sous le terme de « civilisation », aux contours flous). Tout en encourageant le dépassement de ces limites pour englober une slavistique au sens large, Giovanna Brogi Bercoff, directrice de la publication, en rappelle les limites, notamment la difficulté de trouver des spécialistes en mesure de traiter un champ d'étude si large, aux méthodes bien différentes. Les études slaves, et plus généralement, les études de langues étrangères, sont donc confrontées à une difficulté épistémologique : nées en France des études de lettres, elles s'y apparentent dans leur constitution⁵⁸ (il faudra donc nous interroger sur la liste des certificats requis pour valider une licence : en lettres, de l'étude des langues anciennes (grec et latin), de la philologie et de la littérature française ; en langues : étude pratique, philologie et littérature⁵⁹), mais dépassent ce cadre pour correspondre à des études certes littéraires, mais au sens large, pour considérer, au-delà de la grammaire et de la littérature, les faits de « civilisation. »

Cette ambivalence est liée à l'historique des disciplines de langues étrangères. Historiquement, elles émergent à l'Université sous la forme des chaires de littératures étrangères au XIXe siècle, avant une spécialisation accrue à partir des années 1880⁶⁰. Michel Espagne rappelle qu'alors, la littérature était entendue au sens large, comme un ensemble de productions écrites, non nécessairement esthétisantes. La restriction du sens de littérature

55 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 256.

56 Antoine MEILLET, « Avant-propos », *Revue des Études Slaves*, 1-1, 1921, p. 5.

57 G. BROGI BERCOFF, « Préface », art. cit., p. 16.

58 Voir J. DUBOIS, T. HIPPLER et E. PICARD, « Introduction [au dossier *L'enseignement des langues et de l'histoire en Allemagne, en Italie et en France, XIXe-XXe siècles : formation des maîtres, pratiques professionnelles et enjeux politiques*] », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 127-2, 2015, p. 195-204.

59 La liste des certificats de licence est notamment donnée par les éditions successives du *Livret de l'étudiant* de l'université de Paris : UNIVERSITÉ DE PARIS, *Livret de l'étudiant de Paris*, Paris, Université de Paris, 1888-1968.

60 Michel ESPAGNE, *Le paradigme de l'étranger : les chaires de littérature étrangère au XIXe siècle*, Paris, les Éd. du Cerf, 1993.

conduit ensuite à la considérer comme champ d'étude distinct, tandis que de l'ancienne philologie, science aux objets divers, émerge la linguistique « produite par mutation (requalification de l'objet)⁶¹ », qui n'est ainsi pas une fondation ex nihilo. Nous nous attacherons donc à replacer l'enseignement du russe dans l'histoire de la spécification accrue des diplômes universitaires « ès-lettres ». Un lieu d'institutionnalisation permet de suivre la constitution des disciplines : celui des chaires universitaires. Cette étude s'attachera à décrire et expliquer le développement des chaires portant l'intitulé « russe » ou « slave », et la manière dont elles se positionnent principalement par rapport à la langue et à la littérature russes, à l'histoire, puis dans un deuxième temps par rapport à la linguistique et à la civilisation. Les chaires d'histoire de la Russie et de l'Europe orientale sont donc prises en compte dans cette recherche non pas en tant que telles, mais pour permettre de mieux comprendre l'implantation progressive du russe comme langue, littérature et civilisation dans l'enseignement supérieur français.

III – Constitution d'une enquête

1 – Temps et espace : le choix d'une période et d'un terrain

a) La période : un âge d'or, saisi entre la construction de la discipline et le début d'une crise

Daniel Beauvois distingue trois grandes périodes dans la constitution des études slaves, de l'époque moderne au lendemain de la Seconde Guerre mondiale : la préhistoire avant 1840, puis une première étape de développement de la slavistique comme science de 1840 à 1918, et l'institutionnalisation d'études slaves à caractère scientifique et éducatif de 1918 à 1947⁶². Pour Jacques Veyrenc, la préhistoire inclut l'époque d'Adam Mickiewicz, et s'étend jusqu'aux années 1870, époque de l'institutionnalisation des études russes, et non plus uniquement slaves⁶³. Inclure dans l'histoire des études slaves une période où seuls se sont exprimés des intérêts momentanés pour le monde slave, sans que ne s'en constitue un savoir systématisé au sein d'institutions, est assez fréquent dans ces grandes lignes de récit des traditions de la slavistique dans un pays donné auxquels ont donné lieu les publications de la

61 J.-L. FABIANI, « À quoi sert la notion de discipline ? », art. cit., p. 25.

62 D. BEAUVOIS, « О периодизации истории французской славистики » [Sur la périodisation de l'histoire de la slavistique française], art. cit., p. 174.

63 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 245-149.

Commission de l'histoire de la slavistique. De tels moments de cette préhistoire ne concernent nullement la constitution d'une discipline, c'est pourquoi ils n'ont pas été retenus pour cette étude. Benjamin Guichard a choisi, quant à lui, de démarrer son étude en 1892, année d'ouverture de la première chaire universitaire de russe, à Lille, mais aussi du début de l'alliance franco-russe, pour la finir en 1948, année de la nomination du premier agrégé, mettant ainsi en avant une période de fondation institutionnelle. Notre étude en plan large partira elle aussi de la fondation des études russes en France pour s'achever dans les années 1970. Les bornes du sujet sont volontairement délimitées par des périodes plutôt que par des dates, faussement fondatrices. L'objectif est de saisir un mouvement sur le long terme, c'est pourquoi l'étude s'ouvre sur la genèse des études russes dans leurs cadres institutionnels (chapitre 1), et se ferme sur un moment difficile pour la discipline, celui de la fin d'un âge d'or (chapitre 12).

L'approche selon les enjeux institutionnels, si elle est au cœur de la recherche, n'en constitue pas les bornes. Ni 1947, date de l'ouverture de l'agrégation de russe, ni 1968, année de rupture dans l'institution universitaire, n'ont finalement été retenues comme bornes du sujet. Cette dernière date peine à être représentée comme une rupture nette ; si elle remet en question les cadres institutionnels, la discipline, plus résiliente, ne s'en laisse pas refaçonner pour autant. Tout au plus est-elle un catalyseur des réflexions déjà en cours, en sous-main. Les enjeux politiques auraient pu également marquer les bornes de cette recherche, en partant des Révolutions de 1917 – ce qui placerait le sujet intégralement dans le contexte de l'Union soviétique – jusqu'à l'établissement d'un accord franco-soviétique sur l'enseignement des langues russe et française, en 1979. Cependant, si l'année 1917 est aussi celle de l'inauguration des délivrances de licences ès-lettres spécialisées en russe, elle n'est pas si significative dans la mise en place de cet enseignement, de même que l'accord de 1979 ne s'accompagne ni d'influence disciplinaire, ni d'une sortie de crise de l'enseignement du russe en France. L'histoire institutionnelle comme l'histoire politique constituent deux points d'ancrage du sujet, qui permettent de délimiter de grandes périodes : une première institutionnalisation de l'enseignement du russe avant la Seconde Guerre mondiale, son âge d'or de la Libération à la fin des années 1960, puis un début de crise, malgré un contexte de détente diplomatique. Cette histoire contemporaine, abordée en plan large, est cependant resserrée dans le temps. Ainsi, certains acteurs de cette histoire, comme Pierre Pascal, en ont connu l'intégralité, ce qui limite, dans une certaine mesure, la notion de grandes ruptures. De

plus, les acteurs en sont restreints, du fait de statut de discipline minoritaire, ce qui la fait entrer dans une logique forte de réseaux de maîtres à élèves entre générations.

b) Une histoire de l'enseignement supérieur en France, une focale sur Paris

Le cadre spatial de notre étude est la France des III^e, IV^e et V^e République, qui connaît de profondes mutations dans les conceptions et l'organisation d'un enseignement supérieur qui se massifie et se diversifie⁶⁴. Une thèse récente de sciences du langage a été consacrée à l'enseignement du russe dans le secondaire, avec une focale disciplinaire ; construite à partir d'enquêtes auprès de lycéens apprenant le russe et d'entretiens d'enseignants, elle vise à dresser une analyse des raisons d'apprendre le russe de nos jours, ainsi que des images de la Russie construites par ces élèves, avant et après réception des cours, sans négliger une interrogation sur les raisons d'un déclin de cet enseignement, de moins en moins choisi par les élèves⁶⁵. Les apports de cette étude concernent ainsi l'enseignement du russe au XXI^e siècle et un travail d'historisation de cet enseignement serait encore à produire. L'enseignement secondaire sera présent dans cette étude, à la fois comme débouché pour les étudiants en russe et parce que le système français fait de la préparation au concours d'enseignement un enjeu clé de la construction institutionnelle et du contenu des enseignements⁶⁶.

Cette étude sera plus particulièrement centrée sur l'enseignement supérieur parisien, soit les Langues orientales et la Sorbonne (puis les universités Paris-IV, Paris-VIII et Paris-X, où se trouvent des sections de langue et littérature russes). Ce choix pourrait être critiqué comme s'inscrivant dans une tendance de la recherche française sur l'enseignement supérieur qui, comme le souligne Emmanuelle Picard, met souvent en avant Paris et néglige la province, laissant entendre qu'elle serait peu attrayante, alors que les études s'intéressant aux universités de province ont montré que des pôles spécifiques s'y développent et que les profils y sont souvent différents qu'à Paris, avec des positions idéologiques fortes ou bien proposant une formation hors du cursus classique⁶⁷. Il apparaît cependant clairement que Paris demeure le centre des études russes. C'est à Paris que s'institutionnalise tout d'abord l'enseignement

64 Voir notamment Christophe CHARLE, *La république des universitaires : 1870-1940*, Paris, Éditions du Seuil, 1994 ; Antoine PROST, « 1968 : mort et naissance de l'université française », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 23-1, 1989, p. 59-70.

65 Lyudmyla AFANAS'YEVA, « L'enseignement du russe en France dans le système éducatif public (lycées) : état des lieux et perspectives », thèse de doctorat, Université Paul Valéry, Montpellier, France, 2012.

66 Voir notamment le rôle de l'agrégation, A. CHERVEL, *Histoire de l'agrégation*, *op. cit.*

67 E. PICARD, « L'histoire de l'enseignement supérieur français : pour une approche globale », art. cit., p. 28.

du russe, et à l'Université, c'est la Sorbonne qui est le centre d'études russes le plus développé, et le seul où sont soutenues des thèses d'État dans la discipline (Paris-IV héritant, dans les années 1970, de cette fonction). Dans le centre de la capitale, l'Institut d'études slaves, à bien des égards, apparaît comme une tête de réseau de la discipline. Bien que la place de Paris semble peu concurrencée dans la période étudiée par un centre à l'importance équivalente – comme cela peut être le cas pour l'enseignement des langues frontalières (le sud-ouest pour l'espagnol ou encore Grenoble pour l'italien⁶⁸) – étudier les études russes en province, dans leur adhésion au modèle parisien, mais aussi dans leurs spécificités, représenterait un champ de recherches à explorer, en utilisant les archives de chaque université, qui sont du reste inégalement valorisées et consultables. Dans le cadre de cette recherche, les universités de l'ensemble du territoire métropolitain ont été prises en compte pour un tableau global des chaires et des diplômes, avec des analyses plus précises de la spécificité de certains cursus ou programmes, ainsi que du recrutement des enseignants selon des logiques qui privilégient parfois le local sur le national.

2 – Étudier l'enseignement d'une langue vivante sous le prisme disciplinaire, dans le contexte politique et diplomatique de l'histoire franco-soviétique

L'histoire de l'enseignement des langues est un thème d'étude en croissance depuis la fin du XXe siècle, étudiée par des historiens, des politologues ou encore des sociologues, comme Marie-Pierre Pouly pour l'anglais⁶⁹, Emmanuelle Picard pour l'allemand⁷⁰, Alain Messaoudi pour l'arabe⁷¹ et Jérémie Dubois pour l'italien⁷². Si aucune de ces études ne fait

68 Jérémie DUBOIS, « Enseigner l'italien en France de la fin du XIXe siècle à la veille de la Deuxième Guerre Mondiale : entre enjeux disciplinaires et relations franco-italiennes », thèse de doctorat, École pratique des hautes études, Paris, 2010.

69 Marie-Pierre POULY, « "L'esprit" du capitalisme & le corps des lettrés: l'inscription scolaire de l'anglais et sa différenciation XIX - XXe siècles », thèse de doctorat, École doctorale de l'École des hautes études en sciences sociales, 2009. Voir également ses articles : Marie-Pierre POULY, « L'anglais de la Sorbonne à Vincennes », in Charles SOULIÉ (dir.), *Un mythe à détruire ? : origines et destin du Centre universitaire expérimental de Vincennes*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2012, p. 281-313 ; Marie-Pierre POULY, « Hiérarchie des objets d'étude au sein de l'anglais universitaire en France, XIXe-XXIe siècles », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 127-2, 2015, p. 239-252.

70 Emmanuelle PICARD, « Des usages de l'Allemagne : politique culturelle française en Allemagne et rapprochement franco-allemand, 1945-1963 ; politique publique, trajectoires, discours », thèse de doctorat, Institut d'études politiques, Paris, 1999. L'enseignement de l'allemand aux XIXe et XXe siècles, comme discipline touchée par les différentes perceptions historiques de l'Allemagne, a ensuite été étudié dans un dossier spécial de la revue *Histoire de l'éducation* : Monique MOMBERT (dir.), « L'enseignement de l'allemand, XIXe-XXIe siècle », *Histoire de l'éducation*, 106, 2005.

71 Alain MESSAOUDI, « Savants, conseillers, médiateurs: les arabisants et la France coloniale (vers 1830-vers 1930) », thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, France, 2008.

72 J. DUBOIS, « Enseigner l'italien en France de la fin du XIXe siècle à la veille de la Deuxième Guerre Mondiale », *op. cit.* Cette thèse a fait l'objet d'une publication : Jérémie DUBOIS, *L'enseignement de*

abstraction de l'aspect disciplinaire – la thèse de Jérémie Dubois sur l'enseignement de l'italien y accordant une attention particulière, mise en avant par son complément de titre – ces thèses, soutenues en histoire ou en sciences politiques, se concentrent sur la question de la diplomatie et des relations bilatérales. Elles accordent une place non négligeable aux sources allemandes, arabes ou italiennes, et marquent une approche qui peut difficilement négliger le point de vue du pays dans l'étude de sa langue à l'étranger. Yves Verneuil, qui a étudié le corps des agrégés, souligne le rôle symbolique des agrégations de langues étrangères « pour contenter les diplomates des pays d'origine⁷³ » (qui parfois interviennent dans le nombre de postes offerts ; l'absence de poste une année étant jugée comme un signe d'éloignement).

La symbolique diplomatique de l'enseignement des langues étrangères n'est pas absente de la question de l'enseignement du russe : Benjamin Guichard prend pour point de départ de son mémoire l'année 1892 et s'interroge sur le contexte de l'alliance franco-russe ayant permis une première émergence de l'enseignement du russe en France⁷⁴. La double signification de l'année 1892 – ouverture de la première chaire universitaire du russe et signature de l'alliance franco-russe – rappelle que le contexte politique et l'institutionnalisation de l'enseignement d'une langue étrangère sont très liés. Encore, lors de la création de l'Institut d'études slaves, le contexte géopolitique est essentiel, cette fois-ci déplacé à l'Ouest, le nouveau gouvernement tchécoslovaque étant acteur de son ouverture. L'enseignement du russe est ainsi un enjeu de la diplomatie française. Cependant, les historiens des relations franco-soviétiques – relations qui se développent plus fortement à partir de la seconde moitié des années 1950 – font de la langue un aspect finalement minoritaire de ces relations : Thomas Gomart, qui offre une analyse fouillée des différents aspects des relations franco-soviétiques de 1958 à 1964⁷⁵, ne fait apparaître la notion de la langue qu'en filigrane d'une relation pensée par niveaux d'acteurs (des négociations gouvernementales – l'enseignement du russe tire profit de l'institution d'un discours entre ministères des Affaires étrangères à partir des années 1950 – aux relais d'influence, les réseaux communistes étant demandeurs d'intervention soviétique dans l'enseignement du russe dans cette période) ; Marie-Pierre Rey, qui étudie la période de la Détente, évoque la question de la langue comme « vecteur

l'italien en France, 1880-1940 : une discipline au cœur des relations franco-italiennes, Grenoble, ELLUG, Université Stendhal, 2015.

73 Yves VERNEUIL, *Les agrégés : histoire d'une exception française*, Paris, Belin, 2005, p. 234.

74 Benjamin GUICHARD, « Parler russe : un enjeu de l'alliance franco-russe ? », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, 8, 1999, p. 119-137.

75 Thomas GOMART, *Double détente : les relations franco-soviétiques de 1958 à 1964*, Paris, France, Publications de la Sorbonne, 2003.

privilegié de la culture⁷⁶ » dans les relations franco-soviétiques, mais n’y consacre que quelques pages de son étude, dans lesquelles elle souligne la moindre importance du russe en France par rapport au français en Union soviétique, qui gêne la réciprocité des relations dans le domaine. Le cas du russe en France à l’époque soviétique est donc particulier, puisque la discipline se construit de l’entre-deux-guerres aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale hors du contact avec l’Union soviétique, sur les modèles préexistants des autres disciplines de langues étrangères. L’Union soviétique apparaît comme un acteur de second plan de l’enseignement du russe en France jusqu’aux années 1960 et, lorsque Moscou développe la formation au russe à destination des pays capitalistes, et que se développe la possibilité de pratiquer le « russe vivant » par des séjours en URSS, la discipline est déjà bien instaurée en France, avec son lot d’institutions en définissant les contours.

C’est pourquoi, sans négliger l’enjeu du russe dans les relations franco-soviétiques, l’accent a été mis sur l’institutionnalisation d’une discipline française, et non sur l’enseignement du russe comme élément de la relation bilatérale, contrairement à Nataliya Yatsenko, qui, sur un sujet miroir concernant l’enseignement du français en Union soviétique⁷⁷, dont elle a déjà étudié l’aspect des lecteurs et assistants de français dans son mémoire de master⁷⁸, articule l’aspect disciplinaire avec les grandes lignes de négociations diplomatiques. Le cœur de notre travail est l’institutionnalisation des études russes comme discipline et sa définition progressive par les acteurs et les institutions de l’enseignement et de la recherche. C’est en termes de facteurs explicatifs à cette dynamique interne que nous prendrons en compte les enjeux politiques intérieurs et extérieurs de cet enseignement, tant en termes d’offre en France et de conditions de séjour en URSS, encadrées par les ministères de l’Éducation nationale, de l’Enseignement supérieur et des Affaires étrangères, que de demande de la part de la société française. Des années 1920 aux années 1980, la France, qui voit évoluer ses relations bilatérales avec l’URSS, se distingue en effet de ses voisins européens par la présence d’une importante émigration en provenance d’URSS⁷⁹ – Russes « blancs », suivis d’une « deuxième émigration » après 1945, puis d’une émigration « dissidente » – et d’un Parti communiste

76 Marie-Pierre REY, *La tentation du rapprochement : France et URSS à l’heure de la détente (1964-1974)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1991, p. 184.

77 Nataliya YATSENKO, « L’enseignement de la langue française dans les établissements supérieurs de l’URSS (1956-1985) », thèse de doctorat en histoire en préparation à l’université de Paris, sous la direction de Sophie Cœuré et Dan Savatovsky (Sorbonne nouvelle)

78 Nataliya YATSENKO, « Les lecteurs et les assistants français dans les établissements supérieurs de l’URSS (1958-1991) » mémoire de master 2, Paris VII, 2014.

79 Voir notamment Catherine KLEIN-GOUSSEFF, *L’exil russe : la fabrique du réfugié apatride, 1920-1939*, Paris, CNRS éd, 2008 ; Nikita STRUVE, *Soixante-dix ans d’émigration russe, 1919-1989*, Paris, Fayard, 1996.

français devenu puissant⁸⁰. La langue et la culture russes deviennent ainsi un enjeu politique dans un jeu d'influences croisées et parfois conflictuelles, et l'usage du russe s'élargit à des débouchés économiques ou scientifiques.

3 – Présentation des sources et de leur exploitation

a) Les sources : institutionnelles, associatives et personnelles

Parmi les sources non publiées, les premières ressources utilisées pour cette recherche sont celles des institutions de la discipline. Aux Archives nationales, sur le site de Pierrefitte-sur-Seine, sont conservées les archives du ministère de l'Instruction publique (fonds F17), qui a piloté les premières expériences de l'enseignement du russe. Ces sources ont été analysées par Benjamin Guichard.

Les archives de l'académie de Paris (fonds AJ/16) permettent de retracer les corps enseignants et étudiants de l'ancienne université de Paris, mais également une partie des relations de cette université avec les institutions homologues étrangères, comme l'université de Moscou. Les informations sur l'enseignement en Sorbonne sont complétées par des versements déposés par l'université Paris-IV concernant les diplômés, mais aussi les dossiers de carrière des enseignants. Outre les informations permettant d'établir des éléments de prosopographie, les sujets de mémoires de diplômés d'études supérieures et de thèses eux-mêmes ont été considérés comme corpus permettant de dévoiler l'intérêt pour des orientations disciplinaires. Pour les années 1970, ont été consultées les archives de l'université Paris-X, dont certaines ont été déposées aux Archives départementales des Hauts-de-Seine ; pour l'université Paris-VIII, seul le fonds Vincennes, conservé à la bibliothèque universitaire de Paris-VIII, a pu être consulté. Les sources sur ces universités ont été complétées par les publications annuelles des guides et livrets de l'étudiant, dans lesquelles se retrouvent les conditions d'inscription et de délivrance de diplômes, le récapitulatif des enseignants en poste, mais également, parfois, des programmes de cours⁸¹.

80 L'histoire du PCF a donné lieu à une vaste bibliographie au XXe siècle, dont Stéphane COURTOIS et Marc LAZAR, *Histoire du Parti communiste français*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, mais son historiographie est peu renouvelée depuis la chute des régimes communistes en Europe de l'Est ; voir Laird BOSWELL, « L'historiographie du communisme français est-elle dans une impasse ? », *Revue française de science politique*, Vol. 55-5, 2005, p. 919-933.

81 UNIVERSITÉ DE PARIS, *Livret de l'étudiant de Paris*, Paris, Université de Paris, 1888-1968 ; UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE, *Université de Paris-Sorbonne. Guide de l'étudiant de 1er [premier] cycle : (lettres et civilisation)*, Paris, Université de la Sorbonne, 1972-1977 ; UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE, *Livret de l'étudiant*, Paris, Université de Paris-Sorbonne, 1978-1979 ; UNIVERSITÉ PARIS OUEST NANTERRE LA

Quant à l'École des Langues orientales, autre grand établissement francilien central pour l'enseignement du russe sur toute la période concernée, une partie de ses archives a été déposée aux Archives nationales (fonds de l'Instruction publique, F17, et fonds propre à l'École, 62AJ), les archives plus récentes, depuis la Seconde Guerre mondiale, se trouvant toujours dans le siège historique de l'École, rue de Lille.

Concernant les Écoles normales supérieures, celles de la rue d'Ulm, de Saint-Cloud et de Fontenay-aux-Roses ont déposé des dossiers aux Archives nationales ; ces fonds ont été complétés de bulletins publiés par les associations amicales des ENS de Saint-Cloud et de Fontenay-aux-Roses⁸². Une base de données, L'annuaire | a-Ulm⁸³, mise en ligne par l'association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure, permet de plus d'identifier le passage de certains étudiants par les ENS de Ulm et de Sèvres.

Parmi les institutions, ont été consultées les archives de l'Institut d'études slaves de l'université de Paris aux Archives nationales, dont une partie a été versée par le rectorat de Paris (versement 20010498, qui concerne aussi le Centre d'études et de recherches sur l'histoire slave, ouvert par Roger Portal, historien, à l'université de Paris en 1960), et une autre par le laboratoire de slavistique (créé en 1966, ayant pour siège l'Institut d'études slaves, et rattaché au CNRS en 1968 ; versement 19820521). L'Institut d'études slaves et le laboratoire de slavistique ont produit une ressource documentaire précieuse pour cette recherche : le *Guide du slaviste*⁸⁴, élaboré à partir de 1969, qui se compose d'un classeur avec feuillets mis à jour et disponibles sur abonnement, rassemblant des informations sur les institutions d'enseignement public proposant des cours de russe en France, la composition des corps enseignants du supérieur, l'annuaire des membres de l'Institut d'études slaves, un point sur l'actualité de la recherche dans le domaine des études slaves⁸⁵, mais aussi l'état de l'enseignement du russe dans le secondaire et des informations sur les concours d'agrégation

DÉFENSE, *Guide de l'étudiant*, Paris, Conseil communication et université, 1972-1979 ; UNIVERSITÉ PARIS-VINCENNES PARIS VIII, *Guide de l'étudiant*, Paris, Université de Paris VIII-Vincennes, 1977-1979.

82 SOCIÉTÉ AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES DE L'E.N.S. DE SAINT-CLOUD, *Bulletin de Saint-Cloud*, Paris, France, Librairie d'éducation nationale, 1939-Lyon : Bibliothèque Diderot de Lyon, 1939-1988 ; ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE FONTENAY-AUX-ROSES, *Bulletin de l'Association amicale des anciennes élèves de l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses*, Fontenay-aux-Roses, École normale supérieure, 1947-1987.

83 *L'annuaire | a-Ulm*, <https://www.archicubes.ens.fr/lannuaire#>, consulté le 30 décembre 2019.

84 INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste : répertoire permanent des informations scientifiques et des renseignements pratiques concernant la slavistique et les études Est-européennes en France*, Paris, Institut d'études slaves, 1969-1972.

85 Voir également le répertoire des thèses concernant les études slaves, publié avec le *Guide du slaviste : Marianne SEYDOUX et Mieczysław BIESIEKIERSKI, Répertoire des thèses concernant les études slaves, l'URSS et les pays de l'Est européen, et soutenues en France de 1824 à 1969*, Paris, Institut d'études slaves, 1970.

et du CAPES. Le *Guide* a cependant connu peu de mises à jour, sans doute en raison des difficultés financières de l'Institut d'études slaves à partir de 1972.

Ce panorama des ressources pour étudier l'histoire de l'enseignement du russe serait incomplet sans les archives des concours de recrutement, disponibles en partie dans le versement du laboratoire de slavistique aux Archives nationales, pour les premières années de l'agrégation, mais également de l'Éducation nationale, concernant les candidats, admissibles et admis aux concours. La source principale pour traiter des concours de l'enseignement reste une publication périodique des rapports de jury, dépouillés pour les années 1947-1979⁸⁶. Les sujets ont ainsi été rassemblés, permettant d'étudier la culture attendue et son évolution, et de la mettre en rapport avec les membres du jury, qui déterminent les sujets. Les informations sur les lauréats de l'agrégation ont été recoupées avec la base sur les agrégés, réalisée sous la direction d'André Chervel et hébergée par le Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes (LARHRA, UMR CNRS 5190)⁸⁷.

Les publications des institutions de l'enseignement du russe sont venues compléter ce tableau des ressources institutionnelles. Ont été dépouillées les publications de deux revues, la *Revue des études slaves* de l'Institut d'études slaves et les *Cahiers du monde russe et soviétique* de la VIe section de l'EPHE, pour dresser des tendances de sujets traités par les représentants de la discipline (c'est-à-dire les agrégés de russe et les enseignants chargés de cours de langue et littérature russes). Si l'analyse de ces revues doit prendre en compte leur perspective internaliste, elles proposent un précieux panorama des attentes disciplinaires, et publient des nécrologies des acteurs de la discipline, forcément élogieuses, comme le veut le genre, mais qui donnent des informations sur leurs parcours de formation, leur carrière et objets de recherche. Les éléments biographiques de certains enseignants ont également été récoltés dans le *Maïtron*, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, disponible en ligne⁸⁸ et qui témoigne du lien de ces acteurs de l'enseignement du russe avec le PCF. Malgré les critiques historiographiques qui ont pu être formulées à leur rencontre⁸⁹, ces notices donnent des éléments factuels qui ont été utiles à cette étude. Les ambitions des acteurs pour la

86 FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe*, Paris, France, Centre national de documentation pédagogique, 1947-1979 ; FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe*, Paris, Centre national de documentation pédagogique, 1955-1979. Les rapports de l'agrégation des années 1947-1951 ont été trouvés dans leur version dactylographiée aux Archives nationales, cartons 19820521/137-138.

87 André CHERVEL, *Les agrégés de l'enseignement secondaire. Répertoire 1809-1960 | Ressources numériques en histoire de l'éducation*, http://rhe.ish-lyon.cnrs.fr/?q=agregsecondaire_laureats, consulté le 5 juin 2019.

88 <https://maitron.fr/>

89 L. BOSWELL, « L'historiographie du communisme français est-elle dans une impasse ? », art. cit., p. 922.

discipline sont par ailleurs au cœur de la publication *Enseignement du russe* de l'Institut d'études slaves et de la Société des professeurs de russe⁹⁰, créée en 1968 ; la publication concerne les enseignements secondaire et supérieur.

À cheval sur les deux enseignements se trouve également la publication de manuels, dont ont été consultés pour cette recherche, qui se concentre sur l'enseignement supérieur, ceux recommandés par des enseignants de russe ou cités comme référence par certains, et qui ne concernent pas exclusivement l'enseignement secondaire. Cependant, leur importance serait à relativiser dans cette étude de l'enseignement supérieur, car ces manuels de langue sont le plus souvent conçus pour des débutants, ce qui ne correspond pas au public des universités une fois l'enseignement du russe implanté dans le secondaire (soit après la Seconde Guerre mondiale) ; l'École des Langues orientales continue toutefois de former des débutants.

Aux archives institutionnelles de l'enseignement ont été jointes un corpus d'archives diplomatiques, conservées sur le site de La Courneuve et concernant les relations culturelles franco-soviétiques, notamment dans le domaine de l'enseignement. Il s'agit de fonds du Service des œuvres françaises à l'étranger pour la période de l'entre-deux-guerres, puis de la Série Europe, sous-série URSS pour les relations culturelles franco-soviétiques après la guerre, mais aussi du fonds de la Direction générale des relations culturelles, scientifiques et techniques (DGRCST) des Affaires étrangères, occupée de diplomatie culturelle à partir de 1945. Malheureusement, les archives de l'ambassade française à Moscou n'ont pas toutes été rapatriées sur le site des Archives diplomatiques de Nantes et le site était inaccessible pour une durée indéterminée lorsqu'une demande de consultation leur a été adressée en 2018 et, face à la documentation déjà accumulée, il a été décidé de renoncer à ces ressources. Les fonds des Archives diplomatiques de La Courneuve, comprenant notamment les protocoles d'échanges franco-soviétiques négociés tous les deux ans à partir de 1957, permettent cependant de brosser le tableau des relations dans le domaine de l'enseignement des langues.

Les sources institutionnelles, qui représentent l'armature de cette recherche, ont été complétées et enrichies par des sources associatives. Parmi les archives d'association, ont été consultées aux Archives nationales le fonds de l'Office National des Universités et Écoles Françaises (ONUÉF), actif dans l'entre-deux-guerres sur la valorisation de l'enseignement français auprès des institutions étrangères, et du Groupe académique russe, association d'enseignants russes arrivés en France après 1917 et qui occupait les mêmes locaux que

90 SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe*, Paris, Institut d'études slaves, 1968-1989.

l'ONU (fonds 70AJ). Pour la période après la Seconde Guerre mondiale, ont été consultés les fonds de l'association France-URSS, proche du PCF et active dans la connaissance de la langue et la culture russes et soviétiques en France (fonds 88AS). Pour les sources associatives, ont été joints au corpus les fonds du foyer culturel franco-russe « Aux Deux Ours » et du Père Bernard Dupire aux archives de La contemporaine à Nanterre (ex-BDIC, fonds F delta res 923), foyer qui proposait à ses membres des activités culturelles et des cours de russe à partir de la seconde moitié des années 1950.

Enfin, ont été considérées les sources personnelles d'acteurs de la discipline, enseignants (fonds d'archives déposés, témoignages) et étudiants (sous la forme de témoignages). Un fonds d'archives personnelles de Pierre Pascal se trouve à La contemporaine à Nanterre (F delta res 883), qui permet de mettre en lumière la carrière et les réseaux du professeur des Langues orientales, puis de la Sorbonne. Une autre partie de ses archives, ainsi que d'autres fonds personnels, notamment d'enseignants de russe (parmi lesquels André Mazon), se trouvent à l'Institut d'études slaves, où ils n'ont pas été traités, qui n'ont pas été inclus à cette recherche, faute de temps, mais gagneraient à être valorisés⁹¹. Un autre fonds d'archives d'enseignant a été consulté, celui de Michel Heller à La contemporaine (F delta res 928) ; s'il serait intéressant pour mettre en avant les réseaux de ce dissident soviétique, historien déchu de sa nationalité avant de trouver un poste d'enseignant de russe en Sorbonne à la fin des années 1960, ce fonds offre peu d'informations sur l'évolution de la discipline dans les années 1970.

Ces sources personnelles ont été complétées de témoignages. Des acteurs de la discipline publient leur autobiographie depuis Louis Leger et ses *Souvenirs d'un slavophile*⁹². Le point commun de ces témoignages en est souvent la structure du récit initiatique : l'auteur relate sa rencontre avec un ou des représentants d'un pays slave, suivie, parfois, de la découverte d'un grand auteur (le rôle de Dostoïevski est ainsi fondateur chez Georges Nivat ou encore Anita Davidenkoff⁹³), rencontres et découvertes qui le pousse à se consacrer à l'étude du russe, encouragé, dans certains cas, par des enseignants en place (Georges Nivat comme Anita Davidenkoff mentionnent François Pidoux, professeur au lycée Louis-le-Grand à Paris depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, et Pierre Pascal, titulaire de la chaire de russe en Sorbonne dans les années 1950).

91 http://eurorbem.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/archives_ies-site.pdf, page consultée le 31 mars 2020.

92 L. LEGER, *Souvenirs d'un slavophile (1863-1897)*, op. cit.

93 Georges NIVAT, *Vivre en russe*, Lausanne, Paris, l'Âge d'homme, 2008 ; Anita DAVIDENKOFF, *Histoire d'une expulsion : mes campagnes de Russie*, Paris, F.-X. de Guibert, 2011.

L'élément déclencheur du cours de François Pidoux est souligné dans plusieurs témoignages donnés par des agrégés de russe, par écrit ou oral, dans le cadre de cette enquête : Michel Aucouturier (agrégé en 1955, chargé d'enseignement en Sorbonne à partir de 1970), Gérard Abensour (agrégé en 1960, attaché culturel à l'ambassade de France à Moscou de 1966 à 1971, professeur à l'École des Langues orientales à partir de 1974), ou encore Geneviève Johannet (agrégée en 1958, enseignante au centre de Nanterre, devenu université Paris-X, à partir de 1965). Un témoignage d'enseignante russophone, Irène Sokologorsky (agrégée en 1959, enseignante à Vincennes à partir de 1968), a également été recueilli. Une série de témoignages, mise en ligne par l'Institut d'études slaves dans le cadre de son projet « Mon URSS », revient plus particulièrement sur des expériences de russisants en séjour en Union soviétique, mais certains évoquent aussi, parfois, leur formation de russisant en France⁹⁴.

Par ailleurs, une enquête a été lancée auprès des membres de l'Association française des russisants (qui fait suite à la Société des professeurs de russe, créée en 1968), à laquelle ont répondu une vingtaine d'anciens étudiants et enseignants de russe ; les questions posées sont présentées en annexe. Il est ressorti de plusieurs questionnaires et entretiens que la question de l'intérêt pour les études russes à cette époque fait l'objet d'un a priori : celui que les étudiants en russe seraient soit issus de l'émigration russophone, soit des Français communistes. Alors que beaucoup d'étudiants ne se retrouvent pas dans ces deux catégories, des questions concernant leur connaissance de la langue russe hors du cadre universitaire (et notamment dans le cadre familial) et leur perception d'une discipline politisée ou non, ont pu conduire des interrogés à une certaine lassitude, de telles questions semblant ainsi faire écho à une série de clichés déjà anciens. En effet, Sylvie Gillet, lorsqu'elle enquête, au début des années 1990, sur les soviétologues de la seconde moitié des années 1980, observe les mêmes biais ; cette idée que les soviétologues seraient soit des témoins ou descendants de témoins de l'Union soviétique, soit des personnes engagées dans le communisme, est bien présente⁹⁵. Sylvie Gillet, comme Wladimir Berelowitch, lorsqu'ils étudient le discours des spécialistes de l'Union soviétique sur l'élaboration de leur travail, constatent un discours récurrent chez des soviétologues estimant que seules la distance affective du terrain et la neutralité politique pouvaient faire science⁹⁶. En entretien avec des enseignants de russe, le discours qui est souvent revenu est le suivant : peu importent les engagements politiques, ce qui compte est

94 <http://institut-etudes-slaves.fr/mon-urss/>

95 Sylvie GILLET, « Questions d'URSS ou la "soviétologie" en questions », *Politix*, 5-18, 1992, p. 29.

96 *Ibid.* ; Wladimir BERELOWITCH, « A propos de "soviétologie" », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 42-5, 1987, p. 1195-1207.

l'intérêt de la discipline, qui doit passer par l'accès au terrain soviétique. La question politique a ainsi été difficile à cerner.

b) Présentation des résultats

Il est ressorti, des sources disponibles et des interrogations portées sur la constitution de la discipline des études russes en France, le choix d'un plan chronologique, mettant en avant une institutionnalisation par étapes, dans un contexte politique changeant. Trois chapitres sont consacrés à la période de l'entre-deux-guerres, en revenant sur les grandes étapes d'un contexte politique et d'une institutionnalisation en conséquence (chapitre 1), avant de se concentrer sur les questions proprement disciplinaires (chapitre 2), puis sur les corps enseignants et étudiants (chapitre 3). Le chapitre 4 traduit une rupture, la plus importante de la période étudiée en terme de contexte politique et institutionnel : la Libération et l'image positive de l'Union soviétique permet l'ouverture de l'agrégation et une installation pérenne de la discipline dans les enseignements secondaire et supérieur. Les structures peinent cependant à suivre ce décollage et une focalisation sur le contexte de formation des futurs enseignants dans l'après-guerre permet de se rendre compte du bénéfice, pour la pratique du russe, d'un développement des relations franco-soviétiques (chapitre 5). À l'intérieur de l'Université, il apparaît cependant que le contexte politique change peu le visage d'une discipline très tributaire du modèle des autres langues vivantes, favorisant une culture classique, soit, pour les études russes, pré-révolutionnaire (chapitre 6). La tension entre demandes d'un public et de services diplomatiques accrues pour la connaissance du monde russophone contemporain (chapitre 7) et des structures universitaires qui évoluent peu et poursuivent la construction d'études avant tout littéraire, centrées sur le XIXe siècle (chapitre 8) conduit cependant à l'émergence, encore minoritaire, de quelques voies au-delà de la littérature : se développent, lentement, les études linguistique et civilisationnelle (chapitres 7 et 8), encouragées par un mouvement qui ne concerne pas que le russe, mais les autres disciplines de langues vivantes, notamment l'anglais et l'allemand. Le modèle de l'agrégation reste cependant, avant les années 1970, conservateur dans sa conception de la discipline, malgré des profils de candidats et de lauréats qui évoluent, selon les nouveaux enjeux disciplinaires qui se développent dans l'Université et les enjeux politiques d'une langue de superpuissance du monde communiste (chapitre 9). L'après 1968, temps de réflexion sur la discipline, est aussi celui où sont prises en compte des demandes croissantes de formation

hors de la voie de l'enseignement (chapitre 10). Les années 1970 sont celles d'une intégration plus marquée des voies linguistique et civilisationnelle de la discipline des études russes (chapitre 11) qui, malgré un renforcement de l'affichage de la coopération franco-soviétique dans le domaine de la langue, amorce une crise en France (chapitre 12).

Remarque sur la transcription des termes russes

Pour en rendre la lecture facilitée pour les non russisants, a été privilégiée pour les noms propres russes la transcription française dans le corps du texte, ou ce que Pierre Pascal a pu qualifier de « transcription humaine » des mots russes, permettant au lecteur français ignorant la langue russe d'en retrouver la prononciation⁹⁷. Cependant, dans les citations ou les titres de publication, le système de transcription choisi par les auteurs a été repris tel quel, quelle que soit la norme utilisée.

Dans les éléments de bibliographies cités dans le développement ou donnés en fin de volume, face à la nécessité de transcrire (notamment les noms de maisons d'édition) a été privilégiée une translittération internationale, au moyen de lettres latines des alphabets slaves.

Les titres en russe dans le texte ont été notés en cyrillique et traduits en français, sans passer par une transcription.

97 Pierre Pascal, cité par Victor-Lucien Tapié dans le rapport de thèse de Kyra Sanine de juin 1953, Archives nationales, carton AJ/16/7104.

Chapitre 1 – Les chaires de langue et civilisation russes de la fin du XIXe siècle au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale dans le contexte des relations franco-russes et franco-soviétiques

I – Les premières chaires de russe ouvertes avant la Première Guerre mondiale et les relations franco-russes

1 – La genèse des études slaves (1840-fin des années 1870) : figures du panslavisme et question d'Orient

a) L'introduction du domaine slave dans l'enseignement supérieur français : 1840 et l'ouverture de la première chaire d'études slaves au Collège de France comme reconnaissance de l'allié polonais

L'institutionnalisation de l'enseignement des cultures slaves en France remonte à une date fondatrice : celle de la création d'une chaire de langue et littérature slave (alors au singulier) au Collège de France en 1840, destinée au poète polonais exilé Adam Mickiewicz (qui occupe la chaire pendant cinq ans). Si l'intérêt pour la Pologne fixe alors le domaine polonais au centre des études slaves en France, intérêt lié au contexte d'émigration polonaise suite à l'écrasement de l'insurrection polonaise contre l'empire tsariste, pour André Mazon, la géopolitique en Europe centrale n'est pas la seule raison de cette création.

« Le ministre qui prenait cette initiative, Victor Cousin, ne s'inspirait pas seulement en faveur d'un grand poète exilé, Adam Mickiewicz, d'une pensée à la fois humaine et politique, mais encore et surtout de la conscience du rôle traditionnel dont s'honore le Collège : ouvrir la vue sur des horizons nouveaux. Une institution de notre pays se trouvait ainsi appelée, la première en Occident, et avant même les Universités de Berlin et de Vienne, à donner l'exemple d'un enseignement s'étendant à l'ensemble du monde slave¹. »

1 A. MAZON, *La science française, op. cit.*

L'unité du monde slave, ainsi que le laisse entendre l'intitulé de la chaire (au singulier) peut être questionnée. Dans l'histoire moderne, peut être mentionné le projet de Catherine II de réaliser une unité slave sous l'égide de la Russie suite aux partages de la Pologne². Ce rêve d'unité slave a par ailleurs existé sous sa version panpolonaise. Ainsi, Adam Mickiewicz, premier titulaire de la chaire d'études slaves au Collège de France (1840-1845), aspire à une fédération des Slaves guidée par la Pologne³. Son successeur au Collège de France, Cyprien Robert (1845-1857), s'inscrit quant à lui dans l'idéologie d'un panslavisme antirusse et antitsarien⁴, mais son enseignement est également retenu par l'intérêt qu'il porte aux Slaves des Balkans dans une réflexion sur l'avenir des Slaves⁵. Quant à l'enseignement d'Alexandre Chodzko (1857-1883), il inclut les domaines polonais, russe, tchèque ainsi que les Slaves du Sud⁶ et semble se démarquer de cette question de l'unité slave ; c'est d'ailleurs de son temps que la chaire est renommée, en 1868, en « Langues et littératures d'origine slave » (cette fois-ci au pluriel). Il s'agit donc d'un enseignement plutôt hostile au domaine russe jusqu'aux années 1850.

En terre germanophone, le russe n'est pas non plus la première langue étudiée dans le domaine slave. À l'ouverture de la première chaire de langues slaves à Breslau (aujourd'hui Wrocław en Pologne) en 1842, ses titulaires se consacrent principalement au tchèque et au polonais⁷ (ce qui peut s'expliquer aussi par la proximité de ces peuples) ; quant à la chaire berlinoise, créée officiellement en 1841, elle n'est pourvue qu'en 1874. À Vienne, bien que les études slaves y aient démarrées avant leur reconnaissance par des institutions, une chaire n'ouvre qu'en 1849⁸, et devient un important centre des études slaves en Europe. Cependant, au milieu du siècle, la slavistique est encore peu développée à l'échelle du continent. En France, la position en retrait du russe dans ces études renvoie à l'image de la Russie dans ces années.

« Protectrice à l'époque de la Restauration, défiante, sinon même hostile, après la révolution de 1830, ennemie en 1855, la Russie ne cessait de poser à l'opinion de redoutables problèmes. Les Slaves d'Autriche-Hongrie et de

2 Michel HELLER, *Histoire de la Russie et de son empire*, trad. fr. Anne COLDEFY-FAUCARD, Paris, Flammarion, 1999, p. 600.

3 M. ESPAGNE, *Le paradigme de l'étranger*, op. cit., p. 327.

4 *Ibid.*, p. 328.

5 A. MAZON, *La science française*, op. cit.

6 *Ibid.*

7 M. ESPAGNE, « Le train de Saint-Petersbourg : les relations culturelles franco-germano-russes après 1870 », art. cit., p. 316.

8 H. MIKLAS, « Zur Rolle der Wiener akademischen Institutionen in der Geschichte der Slavistik des 19. Jahrhunderts » [Le rôle des institutions académiques viennoises dans l'histoire de la slavistique au XIXe siècle], art. cit., cité par P. GARDE, « Histoire de la slavistique : le rôle des institutions, sous la direction d'Antonia Bernard », art. cit., p. 598.

Turquie, de leur côté, en appelaient à cette opinion ; les émigrés polonais s'évertuaient, eux aussi, à l'émouvoir, et, à côté d'eux, avec toute l'autorité de Herzen, les premiers révolutionnaires russes. L'autocratie, le sort de la Pologne, le réveil des nationalités en Autriche et en Hongrie, la question d'Orient étaient à l'ordre du jour⁹. »

La Russie ne devient alliée potentielle que par sa position géographique stratégique : sa situation à l'Est de la Prusse. Pour Michel Espagne, ce qui a déclenché un intérêt décisif pour la Russie est une raison militaire : la victoire de la Prusse sur l'Autriche à Sadowa en juillet 1866 a placé la Russie comme force susceptible de limiter l'expansion prussienne¹⁰. Cependant, cet intérêt militaire ne justifie pas nécessairement l'émergence des études russes en France, dix ans après la défaite russe et la crainte de ses visées expansionnistes en Crimée.

b) L'ouverture d'une chaire de russe à l'École des langues orientales en 1877 : l'accès à une langue de bibliographie sur l'Asie

La carrière de Louis Leger¹¹ (1843-1923), au Collège de France de 1885 à 1923, marque un tournant dans les études slaves au profit du russe. Ce pionnier des études russes se décrit cependant avant tout comme un slavophile¹² et fait remonter sa slavophilie à l'année 1863, lorsqu'il a entendu un hymne polonais en France. Le terme – usité dans les milieux intellectuels russes depuis le début du XIXe siècle, et plus encore à partir des années 1830, pour désigner les opposants aux influences occidentales dans la langue et productions intellectuelles et littéraires russes¹³ – est, pour Antoine Marès, dans le contexte d'écriture de Louis Leger, une réponse à la vision allemande de l'Europe centrale et orientale qui prédomine alors dans le paysage français et dont Louis Leger s'affranchit par une connaissance directe de plusieurs langues slaves, et donc un accès aux sources de première main¹⁴. C'est grâce à l'émigration slave et à sa rencontre avec le poète Josef Vaclav Fricz que Louis Leger fait ses débuts en tchèque. Dans les années suivantes, Louis Leger étudie les

9 A. MAZON, *La science française, op. cit.*

10 M. ESPAGNE, *Le paradigme de l'étranger, op. cit.*, p. 330.

11 Voir la courte biographie de Louis Leger et de son action dans l'ouverture d'un cours de russe à l'École des langues orientales dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 129-130.

12 L. LEGER, *Souvenirs d'un slavophile (1863-1897), op. cit.*

13 Voir notamment à ce sujet Paul GARDE, « À propos du premier mouvement slavophile », *Cahiers du monde russe et soviétique*, 1964, vol. 5, n° 3, p. 261-262.

14 Antoine MARÈS, « La vision française de l'Europe centrale du XIXe au XXe », *Les Cahiers du Centre de recherches historiques*, 1991, n° 7, paragraphe 19.

langues slaves du Sud : serbe, croate et bulgare. C'est en 1868 qu'il en vient à l'étude du russe et soutient ses thèses en Sorbonne : la principale sur le rôle de Cyrille et Méthode dans la conversion des Slaves au christianisme et la complémentaire sur l'étude de la plus ancienne chronique slave orientale (du XIIIe siècle), *La Chronique de Nestor*. Sujets bien « étrangers [aux] disciplines » de la Sorbonne, aurait alors fait remarquer le président du jury, M. Egger¹⁵. Dans la foulée, Louis Leger, qui cherche à faire intégrer les études slaves aux domaines de l'université, donne un cours libre de russe et de littératures slaves à la salle Gerson, annexe de la Sorbonne¹⁶. Il renonce cependant à ce cours pour entreprendre un voyage en Europe de l'Est qui le mène jusqu'à Moscou en 1872, où il voyage en même temps que les historiens Anatole Leroy-Beaulieu et Alfred Rambaud. À son retour en France, c'est à l'École des langues orientales, et non en Sorbonne, qu'il reprend son effort d'intégration des langues slaves à l'enseignement français. Dans cette institution, école spéciale fondée en 1795 sur le modèle de l'École des jeunes de langues créée par Colbert en 1669, où il s'agit de transmettre la connaissance de langues orientales utiles au commerce et à la politique extérieure de la France, il est naturel de considérer l'argument diplomatique dans l'ouverture d'un cours de langue. C'est conformément à cette pensée que Louis Leger écrit à l'administrateur des Langues orientales, Charles Schefer, pour lui présenter l'intérêt stratégique d'enseigner les langues slaves, et plus particulièrement le serbe, le bulgare et le russe. L'introduction de ces langues permettrait de satisfaire les intérêts français en Europe orientale tout en évitant le recours à des interprètes, « le plus souvent étrangers à notre nationalité et à nos véritables intérêts¹⁷. » Charles Schefer raye le russe de la liste, montrant ainsi qu'il n'est pas envisageable pour lui d'attendre du ministère de l'Instruction publique qu'il sanctionne autre chose dans le domaine slave qu'un cours sur les dialectes slaves de l'Empire ottoman¹⁸. Cette réticence à envisager l'enseignement du russe pourrait être symptomatique de l'après-guerre de Crimée et d'un refus maintenu de considérer la Russie comme puissance de l'Europe orientale, le ministère lui préférant l'étude de l'Empire ottoman, affirmant ainsi sa position légitime dans la région. D'ailleurs, Louis Leger, lors de ses voyages à l'Est, avait rencontré des difficultés à obtenir une mission en Russie, dont le panslavisme aurait effrayé les autorités françaises. D'après Jacques Veyrenc, historiographe de la discipline, « bien des craintes [auraient été]

15 Cité dans la biographie de Louis Leger, dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 129.

16 Paul BOYER, « Louis Leger (13 janvier 1844 - 30 avril 1923) », *Revue des études slaves*, 1923, vol. 3, n° 1, p. 132.

17 Lettre de Louis Leger à l'administrateur de l'École des langues orientales, Charles Schefer, citée dans la biographie de Louis Leger, dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 129.

18 *Ibid.*, p. 129.

exprimées » au ministère suite à cette demande, que Louis Leger attribue plus tard « à la pensée d'instituer à Paris un enseignement de "panslavisme"¹⁹. »

C'est finalement l'argument asiatique qui fait avancer la cause du russe aux Langues orientales, quelques mois après ce premier effort. Claude Schefer transmet au ministère, suite à la demande de Louis Leger, « qu'il serait d'une haute importance de pouvoir connaître les travaux si nombreux publiés par les journaux et les revues russes sur le Turkestan, la Chine, l'Asie centrale, le Caucase et l'Arménie²⁰. » Alors que le ministère des Affaires étrangères donne, fin 1873, une subvention pour l'ouverture d'un cours « sur les dialectes slaves orientaux, et plus particulièrement sur la langue serbe²¹ », Louis Leger revient à la charge auprès du ministère de l'Instruction publique à l'été 1874 pour trancher spécifiquement la question du russe, sur la même ligne que celle adoptée par Claude Schefer : l'importance stratégique de la langue russe pour la connaissance des affaires asiatiques.

« Cette langue acquiert une importance de jour en jour plus grande, elle est parlée des bords de la Baltique et de la Mer Noire jusqu'aux bords du Pacifique... Les Russes qui rédigeaient il y a peu tous leurs ouvrages scientifiques en français ne se servent plus de notre langue qu'exceptionnellement. L'emploi de l'idiome national est devenu chez eux presque exclusif. Or, il n'y a point de pays aujourd'hui où l'on écrive autant avec plus de compétence qu'en Russie sur les choses d'Asie. Notre bibliothèque compte déjà près de deux cents ouvrages ou brochures en russe²². »

De cette lettre, s'ensuit l'autorisation du ministère d'ouvrir un cours de langue russe à la rentrée 1874, qui se pérennise par l'ouverture d'une chaire, officiellement le 31 décembre 1876. Ainsi, le russe n'intéresse pas tant le gouvernement pour le pays et la culture auxquelles il peut ouvrir, mais bien pour poursuivre ses intérêts diplomatiques en Asie. Si la Russie n'est pas jugée intéressante en soit, comme puissance régionale en Europe orientale, elle est utile par la bibliographie qu'elle a constitué sur la région. C'est donc une Russie instrumentalisée

19 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 250.

20 Lettre de Claude Schefer au ministère de l'Instruction publique, citée dans la biographie de Louis Leger, P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 129.

21 Lettre du ministère de l'Instruction publique autorisant Louis Leger à ouvrir un cours de langues slaves, 22 décembre 1873, citée dans la biographie de Louis Leger, dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 130.

22 Lettre de Louis Leger au ministère de l'Instruction publique, août 1874, citée dans la biographie de Louis Leger, dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 130.

par les intérêts diplomatiques français comme voie d'accès à la littérature sur l'Asie, bien qu'à ce volet utilitaire ne réponde pas d'argument civilisationnel d'attrait pour la Russie et sa culture.

2 – Les études sur la Russie comme soutien à la signature d'une alliance franco-russe

Pour Louis Leger, l'enjeu était sans doute tout autre. Slavophile de son propre aveu, ayant sillonné l'Europe orientale, il connaît la région et s'intéresse à l'identité slave qu'il cherche à qualifier, à libérer ces peuples des jougs allemands et turcs, et à intégrer la Russie à l'Europe dans la carte mentale de son époque. Ce qui n'est pas chose aisée dans une France encore marquée par le témoignage du marquis de Custine publié en 1843 sur *La Russie en 1839* dans lequel l'auteur « témoigne de la difficile rencontre entre la Russie tendue vers l'Europe et l'Europe qui ne sut jamais comment traiter et comprendre la Russie²³. »

Pour Charles Corbet, qui a étudié l'évolution de l'opinion française envers la Russie au XIXe siècle, les événements de 1871 sont déterminants pour comprendre le retournement de ce sentiment russophobe, fait de crainte et de mépris pour l'Empire des tsars²⁴. Les années 1870, inaugurées et marquées par la défaite française devant la Prusse, voient « la crainte de la Russie [s'évanouir] devant le péril germanique²⁵. » Ce retournement se traduit par un effort accru de connaissance du monde russe. Plusieurs voyageurs en Russie publient alors leurs travaux : Alfred Rambaud s'intéresse aux chansons héroïques russes dans *La Russie épique* (Paris, Maisonneuve, 1876) et à l'histoire russe plus généralement dans son *Histoire de la Russie* (Paris, Hachette, 1878) ; Anatole Leroy-Beaulieu contribue largement à cette connaissance de la Russie par son *Empire des tsars et les Russes* en trois volumes (Paris, Hachette, 1881-1889). Ces savoirs sur l'empire russe sont d'ailleurs bien utiles à la diplomatie française et ces historiens, connaisseurs de première main de la Russie, apportent leur contribution au débat politique²⁶. Alfred Rambaud s'interroge sur les relations franco-russes dans *Français et russes, Moscou et Sévastopol, 1812-1854* (Paris, Berger-Levrault, 1877) où il cherche à démontrer que malgré les hostilités franco-russes qui ont marquées la première

23 Hélène Carrère d'Encausse dans sa préface à la réédition de Astolphe de CUSTINE, Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE et Julien-Frédéric TARN, *La Russie en 1839*, Paris, Solin, 1990.

24 Charles CORBET, *A l'ère des nationalismes : l'opinion française face à l'inconnue russe (1799-1894)*, Paris, M. Didier, 1967, p. 459.

25 *Ibid.*, p. 460.

26 Sur l'impact de l'alliance franco-russe sur l'historiographie française et la place de l'engagement politique des historiens français qui écrivent sur la Russie à l'époque de l'alliance, voir Yohann TROUSLARD, « L'histoire et le contemporain. Alfred Rambaud et les historiens français de la fin du XIXe siècle face à l'alliance franco-russe : entre science et patriotisme », mémoire de master 2, École normale supérieure de Lyon, 2018.

moitié du siècle, une alliance entre les deux puissances n'est pas impossible au regard du nouvel équilibre européen mis en place par les guerres successives. Anatole Leroy-Beaulieu parvient à des conclusions similaires dans *La France, la Russie et l'Europe* (Paris, Calmann-Lévy, 1888), qui apporte sa contribution à cette difficile équation et dans lequel il s'interroge notamment sur la question des alliances à former en Europe et de la possibilité d'une triple alliance franco-anglo-russe. Quant aux premiers mots de l'introduction du premier volume de l'ouvrage *Russes et Slaves : études politiques et littéraires* de Louis Leger (devenu professeur au Collège de France), paru en 1890, ils donnent le ton de cette ambition :

« Depuis quelques années, tout ce qui concerne la race slave excite en France un intérêt particulier. On sent d'instinct que cette race est l'adversaire naturel du monde germanique, qu'elle seule peut un jour, d'accord avec la France, mettre une barrière à l'expansion effrénée de l'Allemagne²⁷. »

Pour Benjamin Guichard, qui a étudié la naissance des études russes à la fin du XIXe siècle, l'étude des pays slaves n'est pas tant instrumentalisée à des fins diplomatiques que caractérisée par la recherche d'un nouvel espace de référence auquel confronter le modèle français, hors de l'Allemagne²⁸.

Cette construction de nouveaux repères autour de l'espace russe comprend également la littérature, qui fait l'objet d'études du vicomte Eugène-Melchior de Vogüé. Nommé en 1877 secrétaire à l'ambassade de Saint-Petersbourg, il passe cinq ans en Russie – où il apprend la langue nationale – puis publie en France, à partir de 1883, dans la *Revue des deux mondes*, une série d'articles sur les « grands romanciers russes » : Gogol, Tourgueniev, Dostoïevski, Tolstoï ; articles rassemblés en 1886 dans une publication chez Plon intitulée *Le roman russe*, qui rencontre un succès notable. Pour Pauline Gacoin Lablanchy²⁹, ce n'est pas Vogüé qui a fait découvrir la littérature russe au public français ; des articles sont déjà parus sur Pouchkine et Gogol dans la *Revue des deux mondes*, ces auteurs sont traduits, ainsi que Dostoïevski, quant à Tourgueniev, il vit en France et y fréquente les milieux littéraires. De plus, une *Histoire de la littérature russe contemporaine* (Paris, Charpentier) a été publiée par Céleste Courrière en 1875, et elle n'est pas nécessairement aussi sévère que la critique que propose Vogüé du *Revizor* de Gogol, des dernières parutions de Tourgueniev, ou encore plus

27 Louis LEGER, *Russes et Slaves : études politiques et littéraires*, Paris, Hachette, 1890, p. V.

28 B. GUICHARD, « Parler russe : un enjeu de l'alliance franco-russe ? », art. cit.

29 Pauline GACOIN LABLANCHY, « Le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé et l'image de la Russie dans la France de la III^e République », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, 2014, vol. 39, n° 1, p. 71-72.

généralement du style de Dostoïevski et Tolstoï. Ce qui fait le succès du *Roman russe*, note Pauline Gacoin Lablanchy, c'est la méthode d'analyse que Vogüé propose d'appliquer à la littérature française ; cet apport étranger doit servir la critique française pour « reconstruire la littérature française grâce aux romanciers russes³⁰. »

Outre son rôle d'homme de lettres, Vogüé est considéré comme spécialiste de la Russie, à la fois par les autorités russes et françaises puisqu'il est choisi en 1887 « pour conduire une mission diplomatique visant à lancer des négociations avec la Russie en vue d'une future alliance³¹. » Il soutient d'ailleurs cette idée d'alliance, notamment dans sa préface du *Roman russe*, car selon lui, une meilleure connaissance de la littérature d'une nation est la voie d'accès à un peuple :

« Pour des motifs d'un autre ordre que je tairai parce que chacun les devine, je crois qu'il faut travailler à rapprocher les deux pays par la pénétration mutuelle des choses de l'esprit. Entre deux peuples comme entre deux hommes, il ne peut y avoir amitié étroite et solidarité qu'alors que leurs intelligences ont pris contact³². »

L'alliance qui est élaborée entre 1891 et 1893 est avant tout un accord militaire défensif contre l'Allemagne³³. Cependant, le rapprochement s'élabore sur d'autres fronts : financier, comme l'a souligné Pierre Renouvin, plus modestement sur le plan commercial, et, enfin, un dernier point plus difficile à quantifier, celui que Pierre Renouvin qualifie « d'opinion publique », « d'image de la Russie³⁴. » L'évolution de l'image de la Russie passe par un effort de connaissance du nouvel allié et de diffusion de ces savoirs, notamment par l'Université.

3 – Soutenir l'alliance franco-russe par la créations de chaires en France et l'ouverture d'un Institut français en Russie

30 *Ibid.*, p. 73.

31 *Ibid.*, p. 70.

32 Eugène-Melchior de VOGÜÉ, *Le Roman russe*, Paris, Plon, Nourrit, 1886, p. 33, cité par P. GACOIN LABLANCHY, « Le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé et l'image de la Russie dans la France de la III^e République », *op. cit.*, p. 75.

33 Pierre RENOUVIN, « Les relations franco-russes à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle [Bilan des recherches] », *Cahiers du Monde Russe*, 1959, vol. 1, n° 1, p. 130.

34 *Ibid.*, p. 143.

a) L'ouverture d'une première maîtrise de conférences à Lille en 1892 : reconnaissance de l'alliance et ambitions économiques

L'histoire du russe dans l'Université française remonte à 1892, année de la création de la première maîtrise de conférences de russe à Lille, devenue chaire de « Langues, littératures et histoire de la Russie et des peuples slaves » en 1897³⁵. Louis Allain, titulaire de cette chaire de 1968 aux années 1990, qu'il intitule « Langue et littérature russes », s'en est fait l'historien³⁶. Il attribue la création des premières chaires de russe à la fin du XIXe siècle, aux Langues orientales et à Lille, à des raisons de politique extérieure « relayées par un vif mouvement de curiosité amorcé dans le public par une pléiade d'historiens³⁷. » À la question « pourquoi Lille ? », Louis Allain répond par un double argument : stratégique et économique³⁸. Stratégique, suite à la défaite de la France par l'Allemagne et du rapprochement avec la Russie qui s'en est suivi, avec la volonté de créer un pôle slave au Nord. Quant à la raison économique, elle serait liée à la filière textile, l'exportation du lin de la Chambre de commerce de Lille en Russie se trouvant en plein essor. Ce pôle slave au Nord dépasse la frontière, puisqu'en 1897, un premier cours de russe est ouvert en Belgique, à l'Institut supérieur de commerce d'Anvers, montrant ainsi l'intérêt économique de la connaissance de cette langue³⁹.

À Lille, sur la nouvelle chaire de russe fut nommé Émile Haumant (1859-1942), diplômé de russe des Langues orientales et historien de formation, agrégé de cette discipline en 1886 puis auteur d'une thèse de doctorat sur *La guerre du Nord et la paix d'Oliva* qu'il soutient en 1894, soit un sujet qui ne portait pas sur la Russie⁴⁰. À la question « pourquoi Émile Haumant ? », il serait aisé de trouver un élément de réponse par ses relations familiales : il est le gendre d'Alfred Rambaud, historien, professeur et homme politique, auteur notamment d'une *Histoire de la Russie* en 1878, directeur de cabinet au ministère de l'Instruction publique de Jules Ferry

35 B. GUICHARD, « Parler russe : un enjeu de l'alliance franco-russe ? », art. cit.

36 Louis ALLAIN, « Cent ans de russe à l'Université de Lille (1892-1994) », in Irina FOUGERON et Gilles FOUGERON (dir.), *Études russes: mélanges offerts au professeur Louis Allain*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1996, p. 25-28.

37 *Ibid.*, p. 25.

38 *Ibid.*, p. 25-26.

39 Francis J. THOMSON, « Slav Studies in Belgium, 1975-2001 », in G. BROGI BERCOFF, P. GONNEAU et H. MIKLAS (dir.), *Contribution à l'histoire de la slavistique dans les pays non slaves = Beiträge zur Geschichte der Slawistik in den nichtslawischen Ländern = K istorii slavistiki v neslavânskih stranah*, op. cit., p. 303.

40 Pour les éléments de carrière d'Émile Haumant, voir L. ALLAIN, « Cent ans de russe à l'Université de Lille (1892-1994) », op. cit. p. 26 et André LIRONDELLE et André MAZON, « Émile Haumant », *Revue des Études Slaves*, 1944, vol. 21, n° 1, p. 174-179.

en 1879, puis lui-même Ministre de l'Instruction publique de 1896 à 1898⁴¹. Émile Haumant est un homme de réseau, à la fois universitaire et politique. Benjamin Guichard, qui a étudié le dossier administratif du professeur aux Archives nationales, ajoute que ce poste aurait été créé pour satisfaire un besoin professionnel particulier, à la demande du ministère des Affaires étrangères.

« Il s'agissait de créer un poste factice afin de répondre aux besoins d'une mission diplomatique dans l'Empire ottoman. La langue russe fut choisie autant parce qu'elle correspondait aux compétences du candidat, un ancien élève de Louis Leger à l'École des langues orientales, que parce qu'elle était un gage de discrétion. La titularisation effective d'Émile Haumant, effectuée dans le secret, correspondait-elle à une promotion de bons offices ? Les nombreuses traces d'intervention d'Alfred Rambaud et de ses réseaux politique et universitaire laissent plutôt penser qu'il s'agissait d'une véritable stratégie professionnelle de manipulation de l'administration pour accélérer la carrière de son gendre. Le premier professeur de russe à l'université fut ainsi un homme qui n'avait jamais séjourné en Russie⁴² ! »

Émile Haumant accède en effet au poste nouvellement créé, avant même de soutenir ses thèses de doctorat. De plus, à la différence de Louis Leger, qui s'était rendu en Russie en 1872, la même année qu'Alfred Rambaud⁴³, Émile Haumant ne connaît pas le terrain russe, pourtant accessible ; Paul Boyer, de cinq ans le cadet d'Émile Haumant et promu à la chaire des Langues orientales en 1891, l'année précédant celle de la nomination du premier professeur de russe à Lille, s'était lui-même rendu en Russie dans les années 1880. Preuve que leur profil n'était pas isolé, bien que peu courant. Ce qui n'entrave pas la carrière d'Émile Haumant, puisque, dix ans plus tard, à la création de la maîtrise de conférences de Langue et littérature russes à Paris, il est préféré à Jules Legras (1866-1939), agrégé d'allemand et ancien élève de Paul Boyer aux Langues orientales, docteur ès-lettres de l'université de Paris (il a soutenu sa thèse principale sur Henri Hein et complémentaire sur Karamzine en 1897), qui a pourtant voyagé en Russie dans les années 1890⁴⁴.

41 Alfred FICHELLE, « Origines et développement de l'Institut d'études slaves (1919-1949) », *Revue des études slaves*, 1951, vol. 27, n° 1, p. 92, ainsi que Maurice PELLISSON, *Rambaud*, <http://www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson/document.php?id=3489>, consulté le 30 mars 2018, et Y. TROUSLARD, *L'histoire et le contemporain*, op. cit.

42 B. GUICHARD, « Parler russe : un enjeu de l'alliance franco-russe ? », art. cit.

43 P. BOYER, « Louis Leger (13 janvier 1844 - 30 avril 1923) », art. cit., p. 129.

44 Sébastien LANGLOIS, *Jules Legras, un slaviste dans la Grande Guerre*, <http://centenaire.org/fr/espace-scientifique/pays-belligerants/jules-legras-un-slaviste-dans-la-grande-guerre>, consulté le 9 avril 2018.

b) L'introduction d'un enseignement secondaire expérimental à Paris et la création de la seconde maîtrise de conférences de russe en 1902

Dans la lignée de l'alliance franco-russe est lancée à Paris une première introduction au russe dans cinq lycées : Charlemagne, Louis-le-Grand, Janson-de-Sailly, Condorcet et Michelet, expérience pilotée par le ministère de l'Instruction publique. Pour Benjamin Guichard, cette entreprise traduit une volonté de développer la connaissance de l'empire russe, alors méconnu si ce n'est par une poignée de spécialistes, et de favoriser les relations commerciales entre les deux pays, en accord avec les ambitions de l'alliance⁴⁵. La diversité des enseignants – pour la plupart des émigrés, recrutés sans certificat puisqu'il n'en existe pas, et dont souvent la seule compétence à faire valoir est la connaissance de la langue, sans que n'y soit associé le critère pédagogique – pose rapidement problème pour l'administration centrale. Celle-ci dispose de peu de spécialistes à même d'évaluer la discipline et c'est sans grande concurrence que Louis Leger est choisi comme premier inspecteur de russe. Le nouvel inspecteur est critique de ces enseignants émigrés mal considérés par leurs pairs car n'ayant pas fait leurs preuves dans le système de formation français ; son accession à la fonction d'inspection lui permet de favoriser un modèle, celui de l'explication de la langue par la grammaire, modèle auquel il a formé ses élèves, plus à même de défendre cette vision de l'enseignement. C'est notamment pour répondre à ce souci de formation des maîtres de russe qu'est évoqué l'enjeu de la création d'un enseignement de russe à l'université de Paris, qui pourrait de plus confirmer le succès de la chaire de Lille. Dans le cas parisien, la création d'une chaire semble ainsi destinée à former des maîtres pour l'enseignement secondaire, aspect qui n'était pas présent dans le cas lillois. Il est notable que la création de l'enseignement supérieur d'une autre langue, l'anglais, ait également été, à la fin des années 1820, liée aux enjeux d'enseignement aux élèves : « la discipline académique n'apparaît qu'à partir du moment où il est question de généraliser l'enseignement des langues dans l'enseignement primaire ou secondaire⁴⁶. »

L'argument de la formation de maîtres de russe pour l'enseignement secondaire est ainsi présent dans la création de la chaire parisienne de russe. Dès l'automne 1898, le doyen de la Faculté des Lettres de Paris transmet une demande du Conseil de l'Université au recteur de

45 « Le russe au lycée : dix années de controverse » dans B. GUICHARD, « Parler russe : un enjeu de l'alliance franco-russe ? », art. cit.

46 M.-P. POULY, « Hiérarchie des objets d'étude au sein de l'anglais universitaire en France, XIXe-XXIe siècles », art. cit., p. 241.

l'Académie pour la création d'un enseignement de langue et littérature russes en Sorbonne, en citant le pré-existant de l'enseignement lillois⁴⁷. Les motifs d'une telle demande sont doubles : satisfaire les aspirants au doctorat d'université qui proposent des sujets de thèses sur la langue, l'histoire et la littérature de la Russie, et former un personnel enseignant français capable d'enseigner le russe dans les lycées et d'examiner les candidats au baccalauréat demandant à être interrogés dans cette langue.

En 1902, c'est grâce à l'appui d'Alfred Rambaud, qui avait également soutenu la création de la première maîtrise de conférences de russe à Lille qu'est ouverte la seconde, en Sorbonne⁴⁸. Ce qui peut expliquer qu'Émile Haumant, son gendre, soit encore une fois choisi, malgré un concurrent sérieux en la personne de Jules Legras, alors professeur de littérature allemande à Dijon. Après l'obtention de l'agrégation d'allemand, Jules Legras prépare sa thèse et effectue des voyages en Allemagne entre 1889 et 1892, avant de se tourner vers le russe : il se rend en Russie à trois reprises de 1892 à 1895, puis se rend pour la première fois en Sibérie en 1896, où il effectue une mission d'études officielle. Agent de l'alliance franco-russe, il se lie avec les émissaires de la politique du tsar et cherche à promouvoir les investissements français en Sibérie. Il a de plus publié ses retours de voyage, *Au pays russe* (Paris, Armand Collin, 1895) et *En Sibérie* (Paris, Armand Collin, 1899), qui deviennent une ressource pour les prochains voyageurs à l'Est⁴⁹. Autant de raisons qui en font un candidat sérieux, bien que ses qualifications universitaires concernent l'allemand. Parmi les autres aspirants malheureux à la maîtrise de conférences⁵⁰ se trouvent des candidats qui, contrairement à Jules Legras, ne marquent pas par la suite les études russes. Parmi eux se trouve Elie Halperine-Kaminsky, d'origine russe, traducteur de romans russes et choisi, avant l'inspection de Louis Leger, pour enseigner le russe au lycée Louis-le-Grand, sans grandes qualifications⁵¹.

La création de cette nouvelle maîtrise de conférences ne passe pas inaperçue puisque l'ambassade d'Allemagne à Paris s'enquiert à son propos auprès du ministère des Affaires étrangères au nom du Ministre de l'Instruction publique à Berlin, qui s'intéresse particulièrement aux études du russe, et souhaiterait obtenir des renseignements concernant le développement des lectures russes instituées à la faculté des lettres de l'université de Paris⁵².

Que les autorités allemandes puissent s'intéresser à cet aspect de l'alliance franco-russe paraît

47 Lettre du doyen de la Faculté des Lettres de Paris au recteur de l'Académie du 14 octobre 1898, Archives nationales, carton 20020476/256, dossier « Conférence de langue et littérature russes »

48 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 252.

49 S. LANGLOIS, « Jules Legras, un slaviste dans la Grande Guerre », art. cit.

50 Voir aux Archives nationales, carton 20020476/256, dossier « Conférence de langue et littérature russes », la liste des candidats à la nouvelle maîtrise.

51 « Le russe au lycée : dix années de controverse » dans B. GUICHARD, « Parler russe : un enjeu de l'alliance franco-russe ? », art. cit.

d'autant moins surprenant que les études slaves sont plus développées en Allemagne qu'en France, et que la formation des russisants français ait pu passer par l'Allemagne ; Jules Legras, par exemple, a rencontré des étudiants russes lors de son voyage en Allemagne et s'est intéressé à leur langue et leur culture. C'est également pour l'Allemagne un moyen de jauger la réception de l'alliance franco-russe dans le domaine académique. Si l'ambassade allemande s'enquiert de cet enseignement, c'est aussi que le doyen de la faculté des lettres en a fait la publicité, ouvrant un cours de littérature au public, d'abord sur Tourgueniev⁵³. Dès l'année suivante, le cours pourrait justifier plus nettement l'intérêt de l'ambassade allemande puisqu'il renvoie aux liens entre France et Russie par le thème de « L'influence française en Russie⁵⁴ » suivi d'un cours en 1907-1908 sur le « Déclin des influences françaises en Russie. » Le cours public reste cependant prioritairement une présentation des lettres russes mettant en avant Pouchkine (1908-1910), Herzen (1910-1911 et 1913-1914) ou bien présentant des tableaux plus généraux de la littérature russe (au XIXe siècle en 1912-1913 ou sans précision de bornes chronologiques en 1914-1915). Ces cours publics semblent remplir principalement un rôle de vitrine, la formation et la recherche en russe étant peu développées ; la chaire ne prépare pas à la licence avant l'année 1916-1917 et les conférences réservées aux étudiants que donne Émile Haumant sur les éléments de la langue russe accompagnés de quelques explications de textes ne valident pas de compétence reconnue nationalement en russe. Selon Benjamin Guichard, la présence du russe en Sorbonne était surtout « symbolique », les travaux de doctorat sur le monde russe s'effectuant alors dans d'autres cadres que ces chaires « dont le seul rayonnement académique consistait en l'attribution de diplômes d'université sans valeur nationale⁵⁵. » Il s'agit donc d'un succès mitigé pour cette seconde chaire de russe, qui ne fait pas d'émules avant la victoire bolchevique et la fin de l'alliance franco-russe.

c) La création de l'Institut français de Saint-Petersbourg : « avant-poste de la slavistique française⁵⁶ » en Russie

52 Lettre du ministère de l'Instruction publique au doyen de la fac des lettres de Paris du 7 janvier 1903, Archives nationales, carton 20020476/256, dossier « Conférence de langue et littérature russes ».

53 Lettre du doyen de la Faculté des Lettres à l'académie de Paris sur la nouvelle maîtrise de langue et littérature russes du 23 janvier 1903, Archives nationales, carton 20020476/256, dossier « Conférence de langue et littérature russes ».

54 Les programmes des cours se trouvent dans UNIVERSITÉ DE PARIS, *Livret de l'étudiant de Paris*, Paris, Université de Paris, 1888-1968.

55 B. GUICHARD, « Parler russe : un enjeu de l'alliance franco-russe ? », art. cit.

56 Olga MEDVEDKOVA, « "Scientifique" OU "intellectuel" ? Louis Réau et la création de l'Institut français de Saint-Petersbourg. », *Cahiers du monde russe*, 2002, vol. 43, 43/2-3, p. 411-422. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8503>, consulté le 02 juin 2018.

La maîtrise de conférences de russe à Paris répond ainsi imparfaitement à la double ambition de proposer un doctorat d'université et de former un personnel enseignant français capable d'enseigner le russe dans les lycées. En 1903, l'expérience des premiers cours dans les lycées français est supprimée pour laisser place aux initiatives semi-privées, qui s'étaient développées depuis la fin du XIXe siècle, et dont l'ensemble n'est pas connu de l'inspection générale même lorsque Paul Boyer, ayant accédé à la fonction en 1899, cherche à le cartographier⁵⁷. Ce double échec peut expliquer la stagnation des études russes de 1902 à la fin de la Première Guerre mondiale. Car si aucune nouvelle chaire n'est créée pendant cette période, les efforts du gouvernement français pour les études russes et le succès de l'alliance dans les domaines économiques et culturels ne sont pas interrompus pour autant. C'est avec ces deux intérêts en tête qu'est ouvert en 1911 un Institut français à Saint-Pétersbourg. À l'origine du projet en 1910 se trouve un homme, Paul Boyer, alors titulaire de la chaire de russe à l'École des Langues orientales et administrateur de l'École⁵⁸. Pour Paul Boyer, il est nécessaire de renforcer les liens entre les deux pays au profit des études russes françaises. C'est pourquoi il se propose de construire un Institut qui remplirait deux fonctions : servir de relais aux slavissants français,

« qui seraient envoyés à l'Institut tant pour se livrer à des recherches scientifiques que pour se perfectionner dans la connaissance et la pratique de la langue russe [...] et des langues slaves dites allogènes. [...] [et créer] un centre d'études et d'informations françaises à l'usage des Russes désireux de se familiariser avec la langue et la pensée de notre pays, et notamment de ceux qui se destinent à l'enseignement du français dans les écoles russes de tout ordre, publiques ou privées.⁵⁹ »

Le projet d'Institut français à Saint-Pétersbourg est défendu par Paul Doumer (1857-1932), ancien ministre des Finances, qui a déjà permis l'ouverture de l'Institut de Florence en trouvant les fonds nécessaires, et qui, une fois encore, se charge de trouver des mécènes parmi de grands groupes financiers et industriels⁶⁰. Malgré les réticences de la Sorbonne, attachée à

57 « Le russe au lycée : dix années de controverse » dans B. GUICHARD, « Parler russe : un enjeu de l'alliance franco-russe ? », art. cit.

58 Sur l'histoire de la création de l'Institut français de Saint-Pétersbourg, voir O. MEDVEDKOVA, « "Scientifique" OU "intellectuel" ? », art. cit.

59 Voir aux Archives nationales, AJ/16/6953, première proposition, f. 3, citée par O. MEDVEDKOVA, « "Scientifique" OU "intellectuel" ? », art. cit.

60 INSTITUT FRANÇAIS DE RUSSIE, *Historique de l'implantation à SPb*, <https://www.institutfrancais.ru/fr/saint-petersbourg/institut/presentation/historique-limplantation-spb>, consulté le 2 juin 2018.

son privilège de lieu de diffusion de la culture française aux étudiants étrangers qu'elle accueille, il s'agit surtout pour Paul Doumer de favoriser « l'expansion intellectuelle de la France⁶¹. » Le projet est soutenu par Louis Réau (1881-1961), agrégé d'allemand en 1904 et premier directeur de l'Institut (1911-1913), qui se fixe pour mission de soutenir l'influence française en Russie au détriment de l'influence allemande et qui donne des cours à l'Institut sur la littérature, la civilisation et l'art français⁶². Il encourage également la recherche universitaire sur la Russie, dont sont publiés les premiers résultats dans la série « La Bibliothèque de l'Institut français de Saint-Petersbourg » et en premier lieu le livre de Jules Patouillet (1862-1942)⁶³ sur *Le théâtre de mœurs russe*⁶⁴. Au départ de Louis Réau, Jules Patouillet, ancien élève de Paul Boyer aux Langues orientales, est choisi comme second directeur de l'Institut (1913-1918) et reprend la mission de diffusion du français en Russie, notamment en cherchant la reconnaissance par les autorités russes du diplôme de français délivré par l'Institut ayant vocation à former les enseignants de français en Russie, jusqu'à ce que les Bolcheviks ferment les portes de l'Institut de Petrograd en 1918.

II – Les études russes face à l'URSS de la Révolution au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale

1 – La fin de l'alliance franco-russe et le rôle des russisants français dans le renseignement dans l'empire en guerre (1916-1918)

L'état des armées russes en 1916 crée une inquiétude au sein du gouvernement français, qui redoute la perte de l'allié de l'Est. L'Association France-Russie témoigne de cette inquiétude et agit dans le sens de la conservation de l'alliance. Elle est créée en juin 1916 sur initiative française pour resserrer les liens entre les deux alliés, avec « pour but le développement des relations intellectuelles, économiques et politiques entre la France et la Russie⁶⁵. » Œuvrent au sein de l'Association des hommes politiques, comme Édouard Herriot, agrégé de lettres, professeur, maire de Lyon et sénateur du Rhône du Parti radical, qui prend

61 D'après le titre d'un article de Paul Doumer paru au journal *Le Matin* du 27 février 1911, cité par O. MEDVEDKOVA, « "Scientifique" OU "intellectuel" ? », art. cit.

62 O. MEDVEDKOVA, « "Scientifique" OU "intellectuel" ? », art. cit.

63 Marcelle EHRHARD et André MAZON, « Jules Patouillet », *Revue des Études Slaves*, 1944, vol. 21, n° 1, p. 179-183.

64 Jules PATOUILLET, *Le théâtre de mœurs russe des origines jusqu'à Ostrovski, 1672-1850*, Paris, 1912, Bibliothèque de l'Institut français de Saint-Petersbourg, tome Ier.

65 D'après les statuts de l'Association France-Russie cités par Sophie CŒURÉ, *La grande leueur à l'Est : les Français et l'Union soviétique, 1917-1939*, Paris, CNRS Éditions, 2017, p. 23.

la tête de l'Association, mais aussi des universitaires slavissants, comme Paul Boyer, Louis Réau ou encore Ernest Denis. Ce sont donc en partie les mêmes qu'à l'origine de l'Institut français de Saint-Pétersbourg. La préservation des intérêts français en Russie s'accompagne de missions de renseignement militaire, auxquelles participent des russisants confirmés, comme Jules Legras⁶⁶, ou de jeunes russisants, formés par Paul Boyer à l'École des langues orientales (renommée à partir de 1914 École nationale des langues orientales vivantes ou ENLOV). Le professeur se fait particulièrement zélé auprès des Affaires étrangères et de l'ambassadeur de France en Russie quand il s'agit de faire envoyer des russisants sur place pour défendre les intérêts français en Russie.

« Pour lutter contre l'emprise allemande, servie en Russie par un personnel nombreux d'agents officieux bien stylés, pour défendre notre cause française (car la cause française doit être défendue auprès des Russes), vous aurez besoin d'augmenter le nombre de vos agents d'information et d'influence. Vous pouvez vous adresser à moi : je vous indiquerai, sans complaisance, des garçons qui, sachant le russe, possédant le maniement des hommes et des choses de Russie, seront pour vous des auxiliaires précieux, précieux parce qu'ils seront compétents, disciplinés et très sûrs⁶⁷. »

Paul Boyer se flatte auprès de l'ambassadeur d'avoir fait envoyer, sur son initiative seule, deux de ses anciens élèves dont André Mazon.

« C'est de mon propre chef, au risque même d'aller contre vos intentions, que j'ai réclamé et obtenu l'envoi en Russie et la mise à votre disposition de MM. Gauquié et Mazon. Or un seul point importe. Gauquié et André Mazon ont-ils "bien servi" ? Gauquié, à Petrograd d'abord, à Moscou ensuite ; Mazon, à Helsingfors d'abord, à Moscou ensuite ont-ils été pour vous d'utiles agents d'information et d'influence ? Grenard [*consul général de France à Moscou*] trouve-t-il en eux des collaborateurs "compétents, disciplinés et très sûrs"⁶⁸ ? »

66 Pierre PASCAL, « Nécrologie [Jules Legras] », *Revue des Études Slaves*, 1939, vol. 19, n° 1, p. 213 ; l'épisode est mentionné dans les *Mémoires de Russie* de Jules Legras (1921), précise Pierre Pascal.

67 Copie d'une lettre de Paul Boyer à Noulens, ambassadeur de France en Russie, du 25 juillet 1918, Archives nationales, Archives de l'École nationale des langues orientales, dossiers Paul Boyer, 62AJ/66.

68 *Ibid.*

Paul Boyer recommande à l'ambassadeur ainsi qu'aux Affaires étrangères d'autres anciens élèves, tous dotés de compétence en russe en plus d'une expérience du terrain utile au renseignement français. En plus d'André Mazon, diplômé de russe des Langues orientales en 1905, et envoyé dans les Balkans, avant son affectation à la Mission française en Russie, Paul Boyer a recommandé Gauquié :

« Caporal secrétaire d'État-major, partagé entre la mission Piot et la Mission militaire française, puis, à dater de mars 1918, mis à la disposition de M. Grenard, consul général de France à Moscou. Élève aux Langues orientales (3e année de cours de russe), licencié ès-lettres, se destine à l'enseignement de la langue et de la littérature russes. Entend, parle et lit couramment le russe. Comprend la Russie et l'aime. Connaît bien la situation actuelle en Russie. Pourrait rendre de précieux services comme secrétaire-interprète chargé de recueillir des informations, de rédiger un courrier de presse, etc. Très sympathique aux Russes⁶⁹. »

Associés à la Mission militaire française se trouvent également les lieutenants Beaulieux (diplômé en 1912) :

« Excellent linguiste ; excellent rédacteur. Hésitant, de peu d'initiative ; mais d'une rectitude de jugement, d'une élévation de caractère vraiment exceptionnelles. Actuellement à Moscou, sans doute attaché au Consulat général de France⁷⁰ »,

et Pascal :

« L'un des meilleurs russisants français, spécialisé dans l'étude de la pensée russe et des problèmes religieux. De haute valeur d'intelligence et de conscience. Le rechercher par l'intermédiaire de l'ambassade⁷¹. »

69 Note pour M. Lutaud, « Mobilisés actuellement en Russie et qu'il faudrait utiliser au mieux de leur rendement » du 15 avril 1918, Archives nationales, Archives de l'École nationale des langues orientales, dossiers Paul Boyer, AJ62/66.

70 *Ibid.*

71 *Ibid.*

À la fin de l'été 1918 sont envoyés en Russie d'autres candidats recommandés par Paul Boyer, comme Louis Réau, spécialiste d'histoire de l'art, qui a publié en guerre des Bulletins périodiques de presse russe que Paul Boyer juge « de très haute valeur. »

« Germaniste, M. Réau est aussi russisant et très bon russisant. Sous des apparences un peu nonchalantes, M. L. Réau est un travailleur qui sait accepter et mener à bien les tâches les plus lourdes. Il rédige vite et avec talent. Je le considère comme l'un des hommes qui connaissent le mieux les problèmes politiques et ethniques de la Russie actuelle⁷². »

Ou encore l'abbé Quénet (diplômé en 1912), venu à la langue russe, comme Pierre Pascal par la religion catholique et sa fréquentation du cercle du père Fernand Portal, lazariste, qui les encourage sur la voie du russe et du séjour en Russie, avec la question centrale de l'Union des Églises d'Occident et d'Orient⁷³. Fernand Portal, proche des Catholiques normaliens de l'époque, se rapproche également de Paul Boyer, qui, bien que non pratiquant⁷⁴, recommande l'abbé Quénet pour un nouveau séjour en terre russophone avec la Mission militaire française.

Abbé Quénet. Diplômé de russe et licencié ès-lettres. « Possède une très sérieuse connaissance de la langue russe (séjour de deux ans à Kiev) ; connaît bien la situation en Ukraine ; connaît bien l'état présent des questions religieuses en Russie. Susceptible de servir très utilement la cause française en Russie ; serait parfait comme curé de l'église de St Louis des Français à Moscou. Dans les circonstances présentes aurait à Kiev son maximum d'utilisation et comme agent d'information et comme agent d'influence⁷⁵. »

Ce contexte d'inquiétudes quant à l'allié russe a été bénéfique à la science française, puisqu'il permet notamment un développement des études russes à l'Université après les deux chaires qui ne proposaient pas de diplôme national en mettant en place une licence de russe pour la

72 Fiche sur Louis Réau datée du 14 août 1918 signée Paul Boyer, Archives nationales, Archives de l'École nationale des langues orientales, dossiers Paul Boyer, AJ62/66.

73 Voir notamment Olga DANILOVA, « Gruppy abbata F. Portalja i Rossija (1903-1919 gg.) = Le groupe de l'abbé Fernand Portal et la Russie (1903-1919) », in Olga OKUNEVA, CENTRE ROLAND MOUSNIER, РОССИЙСКАЯ АКАДЕМИЯ НАУК. АРХИВ, ROSSIJSKAĀ AKADEMIĀ NAUK. ARHIV, ИНСТИТУТ ВСЕОБЩЕЙ ИСТОРИИ et INSTITUT VSEOBŒJ Istorii (dir.), *Les Français dans la vie intellectuelle et scientifique en Russie (XVIIIe-XXe)*, Москва, ОЛМА медиа групп [Moskva, OLMA media grupp], 2010, p. 268-280.

74 S. CŒURÉ, *Pierre Pascal*, op. cit., p. 25.

75 Fiche sur l'abbé Quénet datée du 22 juillet 1918 signée Paul Boyer, Archives nationales, Archives de l'École nationale des langues orientales, dossiers Paul Boyer, AJ62/66.

rentrée 1916⁷⁶. La tentative de resserrer les liens entre France et Russie est cependant interrompue par la Révolution d'Octobre. Le contexte du coup d'État et de ses suites, notamment les négociations de Brest-Litovsk entre la nouvelle Russie bolchevique et les Empires centraux qui se concluent en mars 1918, marquent une période de trouble. Les séjours ne se passent pas sans heurts, puisque Léon Beaulieux est fait prisonnier des Bolcheviks, et ce, jusqu'en 1920⁷⁷. Quant à Pierre Pascal⁷⁸ et André Mazon⁷⁹, ils sont détenus en août 1918 ; si le premier est très rapidement libéré, le second reste emprisonné jusqu'en décembre 1918. Tandis que le gouvernement soviétique dénonce un « complot des Alliés » suite à l'attentat manqué contre Lénine à la fin d'août 1918, le gouvernement français est acculé à la décision, au début de l'automne 1918, du retour de la Mission militaire ; c'est alors que Pierre Pascal, séduit par la Révolution, choisit le camp bolchevique, désobéit à son commandement et adopte la nationalité soviétique⁸⁰. En octobre 1918, les Affaires étrangères françaises ne reconnaissent plus ni État ni gouvernement en Russie⁸¹. Pour la France, la Révolution sonne l'échec de l'alliance, la fin de l'Institut français de Saint-Petersbourg et la nécessité pour la science française de repenser l'apprentissage de la langue et de la civilisation russes dans un contexte de rupture.

2 – Construire les études russes sans reconnaître l'URSS (1919-1924)

a) La création de l'Institut d'études slaves (IES) et de la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves à l'université de Paris : le recentrement des études slaves sur l'Europe médiane

L'idée de la création d'un Institut d'études slaves, qui rassemblerait les efforts des chercheurs de cette discipline, remonte à la guerre. Une réunion d'importance dans la

76 D'après une modification du décret du 3 septembre 1908 concernant la licence ès-lettres série langues et littératures étrangères vivantes pour inclure la mention russe, modification signée le 19 juillet 1916 du président de la République et du Ministre de l'Instruction publique parue au *Journal officiel* du 23 juillet 1916, p. 6564.

77 Voir la biographie de Léon Beaulieux dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 166.

78 Pierre Pascal est « brièvement retenu au Soviet de Moscou » le 5 août 1918, S. CŒURÉ, *Pierre Pascal, op. cit.* p. 80.

79 Antoine MARÈS, « André Mazon, un slaviste au XXe siècle : profil politique d'un savant », *Revue des études slaves*, 2011, vol. 82, n° 1, p. 72 ; Lidwine WARCHOL, « La Première Guerre mondiale dans la construction intellectuelle d'André Mazon : du front d'Orient à la Russie bolchevique (1915-1919) », *Revue des études slaves*, 90-1-2, 2019, p. 285-303.

80 « Automne 1918. 'Comme ce serait affreux de quitter la Russie' », in S. CŒURÉ, *Pierre Pascal, op. cit.*, p. 80-82.

81 « Octobre 1917, la rupture » in S. CŒURÉ, *La grande lueur à l'Est, op. cit.*, p. 28-30.

concrétisation du projet se tient en Sorbonne en janvier 1916, à laquelle participent les universitaires slavissants d'alors, parmi lesquels Louis Leger, Émile Haumant, André Lirondelle (son élève et successeur à la chaire de Lille), Paul Boyer, Jules Legras, Louis Réau, ainsi que le linguiste slaviste Antoine Meillet et, pour l'Europe centrale, les historiens Ernest Denis, à l'origine du rassemblement, et Louis Eisenmann. L'helléniste Victor Bérard peut apporter sa connaissance de l'Empire ottoman, qui n'est pas dépourvu de populations slaves. Pour le soutien politique est présent Edvard Beneš, représentant de Tomáš Masaryk, futur fondateur de la Tchécoslovaquie⁸². La composition de cette réunion donne une idée de la cartographie des études slaves de l'époque, principalement composée de russisants, bien que l'initiative du rassemblement sous la bannière slave ne vienne pas des études russes.

Dans l'immédiat après-guerre, les études slaves traduisent des intérêts géopolitiques mouvants : la guerre a changé la carte de l'Europe et, de l'alliance franco-russe, la curiosité française se déplace vers l'Ouest. Ce changement de focale peut s'expliquer par :

« l'incertitude que représente l'État soviétique, avec la disparition de l'ancien allié russe qui a conclu une paix séparée. Cette incertitude est incontestablement un facteur puissant qui pousse à resserrer les liens avec les nations slaves autres que la Russie. L'Institut d'études slaves joue son rôle dans ce rapprochement⁸³. »

La région d'intérêt envisagée par l'Institut est réunie sous le terme de « slave », donc, en théorie, devrait concerner la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, la Bulgarie, l'URSS (non reconnue diplomatiquement), pour prendre en compte les États à majorité de population slave.

Au moment de la création de l'Institut d'études slaves, deux de ces États slaves soutiennent sa fondation : la Tchécoslovaquie (incluse dès l'origine dans le projet) et la Yougoslavie (puis, à partir de 1923, la Pologne également). Fondé en 1919 et rattaché administrativement à l'université de Paris, l'Institut d'études slaves a pour vocation de rassembler les études slaves et leurs acteurs, et ainsi de fédérer la discipline, à Paris, et tant que possible en province. Pour son fondateur Ernest Denis, professeur à la Sorbonne et artisan de la création de la Tchécoslovaquie, la mission de l'Institut est des plus ambitieuses :

82 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 256.

83 J. BREUILLARD, « Bref historique des études slaves en France », art. cit.

« promouvoir la connaissance scientifique des choses slaves, mais aussi la populariser, être un foyer d'études savantes, mais également un intermédiaire entre toute la vie slave et toute la vie française ; offrir aux professeurs et étudiants slaves un centre de réunion entre eux et avec leurs collègues et camarades français⁸⁴. »

La promotion de « la connaissance scientifique des choses slaves » passe par l'acquisition d'ouvrages au sein de la bibliothèque de l'Institut, mais également par la publication des recherches sur le sujet dans la *Revue des études slaves*, éditée à l'Institut à partir de 1921. C'est notamment par cette *Revue* que se diffuse le projet d'Antoine Meillet pour l'Institut, qui, au contraire d'Ernest Denis, pense que les publications scientifiques priment sur la vulgarisation pour faire connaître le monde slave ; il milite donc pour la constitution du domaine en science⁸⁵.

La même année, la création, permise par une subvention du gouvernement tchécoslovaque, d'une chaire en Sorbonne d'Histoire et civilisation des Slaves, ou chaire Ernest-Denis, en l'honneur du fondateur de l'Institut, peut être considérée comme une activité complémentaire de l'Institut. La chaire d'Histoire et civilisation des Slaves poursuit le projet de l'Institut de mettre à l'honneur cette Europe, située entre l'Allemagne et la Russie et que l'on pourrait qualifier de médiane⁸⁶. Le premier titulaire en est Louis Eisenmann⁸⁷ (1869-1937), agrégé d'histoire, spécialiste de la monarchie des Habsbourg, qu'il a étudiée à travers le *Compromis austro-hongrois de 1867*, présenté comme thèse de droit en 1904. L'étude de ce compromis avait de fait amené Louis Eisenmann à étudier plus largement l'état de l'Europe centrale, et, en plus de l'allemand, qu'il maîtrisait déjà, il avait appris le magyar et le tchèque. Devenu conseiller de la France pendant la Première Guerre mondiale pour les questions d'Europe centrale, il est envoyé en Tchécoslovaquie et acquiert une qualité d'expert de la région, qui lui vaut sa nomination en 1921. En 1938, il est remplacé par Jacques Ancel⁸⁸ (1882-1943), ce qui semble annoncer un basculement géopolitique de la chaire vers les peuples slaves du Sud, le nouveau professeur ayant soutenu sa thèse en 1930 sur la Macédoine. Victime de la guerre,

84 Cité par Roger Portal, alors président de l'Institut d'études slaves, dans « Les études slaves en France », in INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste, op. cit.*, 1972, p. 2.

85 A. BERNARD, « Les traits caractéristiques de l'Institut d'études slaves à ses débuts », art. cit., p. 117.

86 Selon Antoine Marès, spécialiste de la région, le terme « Europe médiane » lancé en France par des géographes peut être préférable pour désigner cette région comprise entre les mers Baltique, Noire et Adriatique, car moins chargé en connotations historiques. Antoine MARÈS et Alain SOUBIGOU, *L'Europe centrale & médiane dans l'Europe du XXe siècle*, Paris, Ellipses, 2017, p. 4.

87 Fuscien DOMINOIS, « Louis Eisenmann », *Revue des études slaves*, 1937, vol. 17, n° 3, p. 240-244.

88 Alfred FICHELE, « Nécrologie [Jacques Ancel] », *Revue des Études Slaves*, 1946, vol. 22, n° 1, p. 285-287.

Jacques Ancel est remplacé brièvement en 1943 par Michel Lhéritier (1889-1951), qui s'est intéressé notamment aux questions diplomatiques grecques, puis en 1944 par Jean Mousset⁸⁹ (1914-1946). Avec ses thèses sur *La Serbie et son Église* au XIXe siècle et *Les villes de la Russie subcarpathique* (1919-1938) soutenues en 1939, Jean Mousset affirme un intérêt pour des régions de la Tchécoslovaquie (la Russie subcarpathique) et de la Yougoslavie (la Serbie). Après s'être rendu à Prague dans les années 1937-1938, il séjourne à Belgrade au début de la guerre, où il œuvre à l'Institut français pour les relations franco-yougoslaves, ne dérogeant pas à ses premiers intérêts, soit les États à l'origine du financement de la chaire et de l'Institut d'études slaves.

Le maintien de tels contacts dans les pays slaves est une mission essentielle de l'Institut d'études slaves dont le rôle est, outre de favoriser la connaissance des mondes slaves, d'accueillir les étudiants étrangers en France.

« Entre 1919 et 1948, l'Institut d'études slaves était mandaté par le ministère des Affaires étrangères pour être le lieu d'accueil des étudiants slaves boursiers du Gouvernement français qui venaient en grand nombre pour suivre les cours de la prestigieuse Sorbonne⁹⁰. »

Ce qui explique l'importante dotation du ministère des Affaires étrangères⁹¹, plaçant ainsi la fonction d'accueil des étudiants et savants étrangers comme primordiale. Il faut aussi souligner le relais qu'exerce l'Institut entre la France et les pays slaves via sa participation aux directives données aux Instituts français de Prague, Belgrade (créés en 1920), Ljubljana (créé en 1921), Zagreb (créé en 1922), Sofia (créé en 1923), Varsovie (créé en 1924), avec, comme perspective de cette diplomatie d'influence, la contribution à la formation d'une future élite intellectuelle en Europe de l'Est, suivant un plan élaboré avec le Service des œuvres françaises à l'étranger du ministère des Affaires étrangères⁹².

L'incertitude quant à l'avenir de la Russie, non reconnue diplomatiquement comme URSS avant 1924, n'empêche pourtant pas le développement des études de russe, la reprise du mouvement étant justifiée par l'espoir que la guerre civile entre Russes blancs et Bolcheviks

89 Alfred FICHELLE, « Jean Mousset », *Politique étrangère*, 1946, vol. 11, n° 3, p. 317-319.

90 INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES, *IES Paris / vocation de l'Institut en France et dans le monde des slavistes*, <http://institut-etudes-slaves.fr/fonds-documentaire/>, consulté le 9 avril 2018.

91 Voir chapitre 4, I-1.

92 Note d'André Mazon sur l'histoire de l'Institut d'études slaves du 1^{er} septembre 1946, Archives diplomatiques, Série Relations culturelles, sous-série enseignement (1948-59), 238QO/29 « DGRCST : Enseignement, 1945-47 », dossier « Institut d'études slaves ».

ne finisse sur une reprise du pouvoir par les premiers et le rétablissement des relations, mais aussi par la présence de l'émigration arrivée en France après le renversement du régime tsariste.

b) La slavistique comme discipline universitaire : l'ouverture de trois nouvelles chaires de « langues slaves » et « russe » à Strasbourg (1919), Dijon (1920) et Lyon (1921)

Le mouvement en faveur des études slaves amorcé par la création d'un Institut d'études slaves rattaché à la Sorbonne fait des émules dans l'Université, à défaut de l'enseignement secondaire. Trois chaires sont ouvertes au lendemain de la guerre, sans pour autant que l'enseignement du russe soit repris dans les lycées, alors que son instauration avait été l'une des raisons de la création de la chaire en Sorbonne. La question de l'enseignement du russe dans les lycées a fait débat parmi les premiers slavissants à la veille de la Première guerre mondiale, et le premier entre-deux guerres semble trancher la question en faveur du point de vue de Louis Leger, de réserver la slavistique à l'enseignement supérieur.

« Comme il ressort du compte rendu des réunions tenues par le "groupe des slavissants de Paris" [à l'origine de la fondation de l'Institut d'études slaves de l'Université de Paris] en 1916, Louis Leger estimait que les disciplines de la slavistique n'avaient leur véritable place qu'au niveau de l'Université, tandis que Paul Boyer était partisan de l'ouverture d'enseignements de russe dans les lycées⁹³. »

Cette position de Louis Leger, premier inspecteur de russe, pourrait justifier que l'expérience de l'enseignement du russe dans les lycées instaurée au moment de l'alliance franco-russe n'ait pas été reconduite. Le développement des études slaves ne se fait donc qu'au niveau de l'Université.

Dès 1919, c'est un autre Institut d'études slaves qui voit le jour, à Strasbourg, en même temps qu'une chaire de Langues et littératures slaves, alors que l'Alsace et l'université viennent d'être reconquises au Deuxième Reich. Pour Benjamin Guichard, qui a insisté sur le contexte de création des études slaves en France en réaction au modèle allemand suite à la défaite de 1870, il est significatif que l'expérience d'intégration des études slaves, alors en pleine

93 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 276.

gestation à Paris, soit mise en œuvre de façon si précoce sur la frontière avec l'Allemagne⁹⁴. Pour Rodolphe Baudin, qui a étudié les débuts de la slavistique à l'université de Strasbourg, l'ouverture de la chaire dès la recréation de l'université française à Strasbourg, après un demi-siècle de rayonnement de la science allemande à travers la Kaiser-Wilhelms-Universität, serait une réponse, dans le cadre du « projet politique de l'université [...] à ce qu'avait été l'université wilhelminienne, en devenant une tête de pont de la science française face à l'Allemagne⁹⁵ » incluant cette fois-ci la slavistique, absente de l'université allemande.

À la tête de ce nouveau foyer de la slavistique française est placé un ancien élève de Paul Boyer, André Mazon, qui a passé plusieurs années en Russie, spécialiste par ses thèses de la langue et de la littérature russes. Tout en incluant immédiatement le tchèque « dont l'introduction témoigne de l'apparition de nouveaux alliés français à la suite de la disparition des empires centraux⁹⁶ », c'est ainsi principalement le russe qui est à l'honneur. Cela n'a rien de surprenant si l'on considère les forces à l'origine de la création de cette chaire et des suivantes. Benjamin Guichard note que ces nouvelles chaires de russe post-guerre sont le fait d'efforts communs menés par l'Association France-Russie et par des universitaires de l'Institut français de Petrograd, rentrés en France suite à la fermeture de l'Institut par les Bolcheviks⁹⁷, c'est-à-dire dans une logique d'avant-guerre. Les chaires alors créées se limitent au domaine culturel russe ou englobent l'ensemble du domaine linguistique slave. À Strasbourg, sur une chaire de Langues et littératures slaves, est choisi certes un slaviste, mais avant tout russisant par sa formation.

Le russe est en outre pleinement représenté dans les deux nouvelles chaires de Langue et littérature russes qui s'ouvrent à Dijon en 1920 (où est recruté Jules Legras, candidat malheureux de la chaire parisienne) et à Lyon en 1921. À Dijon, c'est en fait la reconnaissance d'un enseignement pré-existant qui est affirmée en 1920. Jules Legras, professeur d'allemand, avait antérieurement ouvert un cours complémentaire de russe à son poste précédent, à Bordeaux, où il avait enseigné depuis son retour de Russie en 1894 à 1897 et où son cours de russe avait été soutenu par Louis Liard, directeur de l'enseignement supérieur⁹⁸. En 1897,

94 Voir, pour l'état des lieux des études de russe dans le supérieur dans l'entre-deux-guerres, B. GUICHARD, « Qui sait le russe parmi nous ? Les enjeux de l'enseignement du russe en France des premiers cours au premier agrégé (1892-1948) », *op. cit.*, p. 145-147.

95 Rodolphe BAUDIN, « Histoire de la slavistique strasbourgeoise, 1919-1939 », texte présenté pour la publication de Roland RECHT et Jean-Claude RICHEZ (dir.), *Dictionnaire culturel de Strasbourg : 1880-1930*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2017 (version non publiée).

96 *Ibid.*

97 B. GUICHARD, « Qui sait le russe parmi nous ? Les enjeux de l'enseignement du russe en France des premiers cours au premier agrégé (1892-1948) », *op. cit.*, p. 145.

98 *Ibid.*, p. 63

Jules Legras est muté à Dijon sur une chaire de langues et littératures étrangères où il donne des cours d'allemand et de russe ; l'année 1920 est la reconnaissance de ce dernier enseignement, qui devient officiellement la spécialité de Jules Legras.

Quant à la chaire lyonnaise, c'est Édouard Herriot qui en aurait réclamé la création depuis 1915. Le nouvel enseignement de langue et littérature russes échoit à Jules Patouillet, ancien directeur de l'Institut français de Petrograd, à son retour de Tchécoslovaquie, en 1921, où il avait fondé l'Institut français de Prague. C'est ainsi une génération d'avant-guerre qui est promue par ces nouvelles chaires, tandis que le rétablissement des relations après la reconnaissance de l'URSS par le gouvernement Herriot en 1924, est une occasion de ne pas perdre le contact avec le terrain russophone et ainsi de promouvoir d'éventuelles nouvelles générations de russisants.

3 – La russophonie, entre terrain soviétique et émigration russophone en France dans l'entre-deux-guerres

a) La reprise des relations avec l'URSS et le nécessaire contact avec le terrain pour les russisants

Édouard Herriot avait soutenu l'idée de relations avec la Russie, du temps de l'empire dans l'Association France-Russie, et de nouveau quand il voyage en URSS en 1922, avant que son gouvernement ne reconnaisse l'État soviétique en 1924. Du côté des universitaires, cette reconnaissance permet de renouer des relations jugées fondamentales pour le développement de leurs recherches, surtout pour la nouvelle génération, à qui il sera nécessaire de se rendre sur le terrain. Il faut ainsi, écrit André Mazon à l'ambassadeur de France à Moscou, Jean Herbette, en 1926, fournir assistance :

« aux jeunes gens, futurs professeurs, à qui leurs études spéciales de linguistique, d'histoire ou de géographie russes, sous peine de se réduire à un stérile travail de cabinet, rendent nécessaires un séjour de plusieurs mois sur le territoire de l'Union⁹⁹. »

⁹⁹ Archives de l'Institut de France, Fonds Mazon, dossier 6780, correspondance 1925-26, lettre à Jean Herbette, ambassadeur de France à Moscou, 6 mai 1926, citée par S. CŒURÉ, « La langue russe et la "carte mentale" de l'Europe au XXe siècle. Réflexions sur l'exemple français », art. cit., p. 28.

Pour André Mazon, ces relations doivent se réaliser dans des ambitions purement scientifiques, et hors de tout engagement politique. C'est dans cette optique qu'il cofonde en 1925 le Comité français des relations scientifiques avec la Russie avec le physicien Paul Langevin et l'orientaliste Sylvain Lévi. Le Comité¹⁰⁰ est soutenu du côté français par les ministres des Affaires étrangères et de l'Instruction publique et, pour organiser des échanges d'étudiants et de savants, doit compter du côté soviétique sur la VOKS (Société pansoviétique pour les relations culturelles avec l'étranger) créée en 1925 avec la responsabilité de gestion d'échanges avec l'étranger. Société non gouvernementale basée sur le volontariat, la VOKS est la première émanation d'une diplomatie culturelle soviétique qui tait son nom, invoquant l'idéologie marxiste de concevoir « les relations culturelles sous la forme d'échanges entre les peuples, sans la médiation des gouvernements¹⁰¹. » C'est sans doute pourquoi il est plus facile à la VOKS d'interagir avec un comité (bien que bénéficiant de financements ministériels, tout comme la VOKS) qu'en direct avec un acteur gouvernemental. Alors que les échanges intergouvernementaux restent limités, émerge la formule de l'association privée qui permet de nouer des contacts et de proposer des voyages en Union soviétique, comme l'Association des Amis de l'Union soviétique (AUS), fondée en 1927, année de célébrations des dix ans de la Révolution d'Octobre, encouragée par Moscou et proche du PCF¹⁰². Au contraire du Comité des relations scientifiques, l'AUS – association de masse qui recrute dans toutes les couches sociales de la population – s'intéresse en premier lieu au voyage des sympathisants communistes en Union soviétique, qui sont les plus importants quantitativement ; il s'agit donc d'une entreprise de propagande, qui agit à contre-courant des réalisations espérées par le Comité des relations scientifiques.

Les objectifs affichés du Comité français des relations scientifiques avec la Russie sont multiples : il s'agit d'intervenir auprès du ministère des Affaires étrangères en faveur des savants russes demandant un visa en France, de régulariser le service d'échange de publications entre académies, universités et sociétés savantes, d'inviter des savants russes à venir en France pour communiquer sur leurs travaux et encourager l'invitation de savants français en URSS dans les mêmes conditions, de favoriser le séjour en Russie de collègues et étudiants qui en ont besoin pour leurs travaux, de s'informer de la situation de l'enseignement

100 Sur la création du Comité français des relations scientifiques avec la Russie, voir Vladislav RJÉOUTSKI, « André Mazon et les relations scientifiques franco-soviétiques (1917-1939) », *Revue des études slaves*, 82-1, 2011, p. 97-102.

101 Jean-François FAYET, *VOKS : le laboratoire helvétique. Histoire de la diplomatie culturelle soviétique durant l'entre-deux-guerres*, Chêne-Bourg, Georg éditeur, 2014, p. 16.

102 Rachel MAZUY, « Les "Amis de l'URSS" et le voyage en Union soviétique. La mise en scène d'une conversion (1933-1939) », *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, 5-18, 1992, p. 108-128.

du français en Russie et de contribuer à ses progrès¹⁰³. Le Comité est financé en grande partie par les Affaires étrangères, et dans une moindre mesure par l'Éducation nationale¹⁰⁴.

Si des structures se mettent en place pour pourvoir aux échanges scientifiques franco-soviétiques, elles échouent dans leurs projets au-delà d'échanges éphémères. Il n'est plus possible aux jeunes diplômés français de se faire recruter comme lecteurs dans les universités russes, comme cela avait été le cas d'André Mazon, lecteur à Kharkov de 1905 à 1909 ; seuls peuvent rester des Français déjà en place avant la Révolution. Le terrain soviétique ne manque cependant pas d'attirer pour les affaires françaises, qui tentent en 1932 de faire envoyer un jeune russisant, M. Luciani, en Sibérie, pour y « obtenir des renseignements précis et circonstanciés sur la situation actuelle¹⁰⁵. » Le Comité soumet bien l'idée de création d'emploi de lecteurs français dans les universités soviétiques ainsi que de réouverture d'un Institut français en URSS en 1934, relais local des envoyés français, mais la VOKS, qui transmet ces ambitions auprès du commissariat du peuple à l'Instruction, relaie des réponses négatives à ces demandes de réciprocité¹⁰⁶. En l'absence d'une structure plus adéquate, c'est l'ancien Asile français de Leningrad qui fait office d'accueil des savants et étudiants français de passage dans la ville¹⁰⁷. Leningrad est un relais important des relations franco-soviétiques, puisque c'est, à la fin des années 1920, soit à l'Asile français, soit par le biais d'André Laronde, lecteur de français à l'Université de Leningrad et agent de liaison des établissements français d'études slaves, que sont chargées des caisses de livres à destination des bibliothèques slaves françaises¹⁰⁸, mission essentielle du Comité français des relations scientifiques avec la Russie.

103 D'après la lettre du Comité français des relations scientifiques avec la Russie du 8 décembre 1932 au sujet de son activité durant l'année 1932 et ses projets pour 1933, signée Langevin, Archives diplomatiques, Service des œuvres françaises à l'étranger, 417QO/339, Section des écoles, URSS, 1932-1940, dossier « Comité de rapprochement scientifique ». Les termes de « russe » et de « Russie » pour désigner le nouvel état soviétique sont du Comité.

104 Voir les lettres de A. Mazon, secrétaire général du Comité français des relations scientifiques avec l'URSS, au MEN du 31 mai 1938 et de A. Mazon, secrétaire général, et Langevin, président du Comité, au MAE du 24 juin 1938 rendant compte des activités, Archives diplomatiques, Service des œuvres françaises à l'étranger, 417QO/339, Section des écoles, URSS, 1932-1940, dossier « Comité de rapprochement scientifique ».

105 Lettre du président de la fondation nationale pour l'étude des sciences et civilisations étrangères siégeant au ministère de l'Instruction publique à Leger, directeur des Affaires politiques au ministère des Affaires étrangères, 5 août 1932, Archives diplomatiques, Service des œuvres françaises à l'étranger, 417QO/339, Section des écoles, URSS, 1932-1940, dossier « Affaires générales ».

106 S. CŒURÉ, « La langue russe et la "carte mentale" de l'Europe au XXe siècle. Réflexions sur l'exemple français », art. cit., p. 29.

107 Voir notamment les lettres de Charles Alphand, ambassadeur à Moscou, au ministère des Affaires étrangères du 23 février 1934 et du Comité français des relations scientifiques avec la Russie du 8 décembre 1932 au sujet de son activité durant l'année 1932 et ses projets pour 1933, signée Langevin, Archives diplomatiques, Service des œuvres françaises à l'étranger, 417QO/339, Section des écoles, URSS, 1932-1940, dossiers « Affaires diverses » et « Comité de rapprochement scientifique ».

108 Lettres de l'ambassade de Moscou au ministère des Affaires étrangères du 18 février 1927 et du 15 octobre 1928 pour demander des subventions pour ces caisses de livres, Archives diplomatiques, Service des œuvres françaises à l'étranger, 417QO/32, section des œuvres diverses, section artistique et littéraire, URSS,

Cependant, les échanges humains sont interrompus par les autorités soviétiques en 1936 et les bénéfiques des relations pour l'enseignement du russe ainsi compromises.

Sophie Coeuré a montré qu'une partie de cet échec était à imputer aux ambitions du Comité, déconnecté des nouvelles réalités soviétiques¹⁰⁹. En effet, le Comité français des relations scientifiques avec la Russie, comme son intitulé l'indique, a milité pour la reprise d'échanges avec son ancien partenaire d'avant-guerre, sans le considérer tout à fait comme un nouvel acteur politique. Ses dirigeants, Paul Langevin, Sylvain Lévi et André Mazon, ont misé sur leurs relations passées avec l'Académie des sciences et son président Serge Oldenbourg, membre « sans parti » de la direction de la VOKS, représentant de cette élite francophone et francophile d'avant-guerre qui reste le contact privilégié des savants français en URSS. La VOKS est d'ailleurs, dès sa fondation, assimilée à un nid de la vieille intelligentsia, d'autant plus que le soupçon pèse facilement sur les travailleurs des relations culturelles en direction de la bourgeoisie occidentale¹¹⁰. Cependant, à mesure que le régime se durcit, les savants français perdent leurs contacts en Union soviétique : les Français qui retournent au pays (André Laronde, lecteur de français à Leningrad depuis trois décennies et employé à la Bibliothèque d'État, rentre en 1931, Pierre Pascal, ancien élève de Paul Boyer, dans le pays depuis 1916, rentre en 1933), voire les cadres soviétiques comme Serge Oldenbourg, qui décède en 1934. L'année 1936 sonne le glas de ces relations, celle qui marque la crise interne du régime exprimée par les grands procès de purge, auxquelles n'échappe pas une partie des dirigeants de la VOKS¹¹¹, tandis qu'à l'extérieur, Staline renonce à la politique d'entente avec les démocraties¹¹².

Malgré les possibilités d'échanges offertes aux russisants pendant ces dix années d'action du Comité, celui-ci envoie moins d'une dizaine d'universitaires et d'étudiants par an en URSS, et les études russes connaissent un essoufflement en France, où les structures institutionnelles stagnent. Aucune nouvelle chaire n'est créée et, pire, l'enseignement de Dijon est interrompu neuf ans après sa création quand Jules Legras, en 1929, est nommé sur la chaire parisienne en remplacement d'Émile Haumant.

b) L'émigration russophone en France comme vecteur de l'enseignement du russe

1920-1932.

109 S. CŒURÉ, « La langue russe et la "carte mentale" de l'Europe au XXe siècle. Réflexions sur l'exemple français », art. cit., p. 29.

110 J.-F. FAYET, *VOKS*, op. cit., p. 23.

111 *Ibid.*

112 S. CŒURÉ, *La grande lueur à l'Est*, op. cit., p. 269.

L'immédiat après-guerre, à la suite de la victoire bolchevique, voit l'arrivée d'une vague migratoire de Russie vers la France, et donc une demande croissante pour l'enseignement du russe dans les lycées. L'idée est présente que ne pas prendre en charge la jeune émigration serait « une faute impardonnable vis-à-vis de la Russie future¹¹³. » Il n'échappe pas aux autorités françaises que la question de la formation de la future élite russe est un enjeu européen, et la situation française est comparée au traitement de la jeunesse émigrée russe dans d'autres pays d'Europe, notamment l'Allemagne¹¹⁴. Plusieurs structures d'enseignement sont mises en place pour cette émigration, soit au sein même des institutions déjà présentes (notamment la création d'un Institut de droit et de sciences économiques russes au sein de la faculté de droit de la Sorbonne, ou encore des enseignements de russe dans des lycées parisiens), soit créées de toute pièces, comme l'Université populaire russe à Paris, créée par le Groupe académique russe (GAR). L'émigration elle-même contribue ainsi fortement à l'enseignement russe en France. C'est au profit de ces enfants de l'émigration russophone et de leur apprentissage en France que se constitue à Paris en 1920 le GAR. Cette association a son siège social à l'Office National des Universités et Écoles françaises (ONUUEF), lui-même :

« Créé en 1910 par un groupe de parlementaires et d'universitaires français, sous forme d'association (loi de 1901), et qui était destiné à favoriser le rayonnement de l'enseignement français. Il veillait à faire connaître à l'étranger les ressources des universités et écoles françaises et à développer les échanges de professeurs et d'étudiants entre les établissements français et étrangers¹¹⁵. »

D'après ses statuts, le GAR comprend des universitaires russes ou français russisants ayant contribué à l'enseignement ou à la science. Ses objectifs sont de maintenir un contact permanent entre les universitaires russes se trouvant à l'étranger, d'étudier le système scolaire français en vue d'un rapprochement entre la pédagogie française et russe, de maintenir pour les écoliers et étudiants russes faisant leurs études en France un contact permanent avec leur patrie en contribuant à leur éducation, soit scolaire, soit universitaire, et enfin de propager la

113 « Au secours des enfants (lettre à la rédaction) » signée Varègue, Archives diplomatiques, Service des œuvres françaises à l'étranger, 417QO/32, section des œuvres diverses, section artistique et littéraire, URSS, 1920-1932, document non daté.

114 Voir la note sur la situation scolaire de la jeunesse russe (étudiants et élèves) en France, Archives diplomatiques, Service des œuvres françaises à l'étranger, 417QO/32, section des œuvres diverses, section artistique et littéraire, URSS, 1920-1932, document non daté.

115 Description de l'inventaire des fonds de l'ONUUEF aux Archives nationales, État général des fonds des Archives nationales (Paris). Mise à jour 2006, « AJ/70 Office national des Universités et Écoles françaises (O.N.U.E.F.) »

connaissance plus approfondie du russe et de la Russie en France. Pour se faire, le groupe compte, en plus des cotisations de ses membres, sur des subventions des pouvoirs publics. L'objectif à court terme du Groupe académique russe en 1920 est la création de centres scolaires capables de fournir des renseignements sur le nombre de Russes en France en âge d'être scolarisés, les élèves comme les étudiants, ainsi que de rassembler des informations sur le personnel russe enseignant, afin d'indiquer aux parents des uns les établissements français qui répondent à leurs désirs, et aux autres, la direction à donner à leurs efforts dans le domaine pédagogique.

« Ces centres scolaires auront aussi pour but d'introduire, pour les jeunes Russes dans les établissements français, des cours supplémentaires leur permettant de garder le contact avec leur patrie. Des comités d'enseignement supérieur qui, s'étant mis préalablement en rapport avec les grandes institutions académiques françaises, s'appliqueront à fonder des chaires ou des cours russes¹¹⁶. »

Le GAR se propose notamment de soutenir l'enseignement du russe en France dans des structures pré-existantes mises en place par le gouvernement français, se plaçant ainsi dans une logique para-scolaire à destination du public russophone.

Dans le supérieur, si des professeurs français sont nommés sur les chaires de russe, et si des lecteurs et lectrices russophones peuvent leur être associés, ces équipes ne suffisent pas nécessairement à couvrir tout l'enseignement prévu. À l'université de Paris, au début des années 1920, est ainsi recruté un enseignant russe, Nikolaï Koulmann, professeur à l'École normale attachée à l'université de Saint-Pétersbourg. D'après Jules Legras, qui occupe la chaire de russe en Sorbonne de 1929 à 1936, Nikolaï Koulmann occupe dans les faits les fonctions d'un maître de conférences spécialisé dans le vieux-russe, bien qu'il ne soit pas employé comme tel par l'université, mais indemnisé sur le fonds d'un Comité franco-russe¹¹⁷. Ce comité est sans doute le Comité central de patronage de la jeunesse universitaire russe à l'étranger, créé en 1922 avec pour mission de « former des cadres pour les Russes en exil forcé afin de remplacer ceux qu'extermine l'Internationale communiste une fois la Russie

116 Statuts de 1920 du Groupe académique russe à Paris, Archives nationales, Fonds de l'ONUUEF, carton 70AJ/146, 2e chemise.

117 Voir la lettre de J. Legras au doyen de la faculté des lettres du 18 mars 1935, Archives nationales, carton 20020476/256, dossier « Enseignement du russe, 1898-1937 » et la lettre du recteur de l'académie de Paris au doyen de la faculté des lettres du 14 décembre du 1928, Archives nationales, carton 20020476/255, dossier « Faculté des lettres, 1880-1955 », sous-dossier « Lecteurs, 1903-45 ».

future libérée du joug communiste¹¹⁸. » Au sein de ce Comité se retrouve le Groupe académique russe, dont Nikolaï Koulmann est proche. Le Comité reçoit une aide financière de l'État français, pour des bourses à des étudiants russes, mais aussi pour des professeurs et instituteurs russes. Une Commission spéciale franco-russe est ainsi créée auprès de l'Institut d'études slaves pour conférer des bourses d'État aux étudiants russes. Parmi les membres français de cette commission se trouvent Paul Boyer, Louis Eisenmann, Émile Haumant, Jules Patouillet, Jules Legras, André Lirondelle ou encore André Mazon, soit les grands noms des études russes en France. Parmi les membres russes de la Commission, on retrouve Koulmann¹¹⁹, professeur en exil qui joue un rôle de liaison entre étudiants russes et système universitaire français, tout en enseignant en Sorbonne grâce à ce comité franco-russe. Ainsi, rémunéré par un comité semi-privé et non sur le budget de l'université, Koulmann n'est pas considéré comme un employé de la Sorbonne, bien qu'il contribue au fonctionnement de l'enseignement de russe à l'université de Paris.

Dans le secondaire, en accord avec ses ambitions, le Groupe académique russe cherche à faire ouvrir des cours là où des élèves russophones sont scolarisés¹²⁰. Concrètement, un professeur peut être recruté en cas de besoin, hors du cadre ministériel, et payé par les parents de ces élèves russes, sans exclure les Français qui voudraient éventuellement suivre cet enseignement. Seulement quatre lycées de Paris et un de Versailles reçoivent un subside du gouvernement pour ces cours, les autres s'arrangeant avec les parents des élèves quant à la rémunération des professeurs de russe. Ces enseignements sont cependant officiellement inspectés, par Jules Legras, professeur en Sorbonne, mandaté par le rectorat de l'Académie de Paris en 1932¹²¹. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, l'état de cet enseignement est le suivant pour Paris et la région parisienne : des cours réguliers au lycée de garçons Janson-de-Sailly, suivis par vingt-et-un élèves, au lycée de garçons Michelet, suivis par vingt élèves, au lycée de jeunes filles Fénelon, suivis par vingt-cinq élèves, au lycée de jeunes filles Molière, suivis par onze élèves mais voués à disparaître à la rentrée suivante faute d'effectifs suffisants, et au lycée Buffon, suivis par seulement deux élèves. Leur avenir est en conséquence incertain, et ce malgré la volonté que ces cours, préparant aux épreuves du baccalauréat et du certificat de fin d'études secondaires en tant que première ou deuxième langue selon

118 Voir « L'œuvre du Comité central de patronage de la jeunesse universitaire russe à l'étranger, de 1922 à 1932 », Archives nationales, carton 20020476/314, dossier « Étudiants russes réfugiés en France, 1924-35 ».

119 *Ibid.*

120 Voir dans les archives du Groupe académique russe, le dossier « Enseignement russe en France (section de l'enseignement secondaire), 1927-1935 », Archives nationales, carton 70AJ/157, dossier n° 3.

121 Archives nationales, fonds de l'académie de Paris, carton AJ/16/8681, dossier « Enseignement Langues », sous-dossier « Lycées, langues étrangères, russe 1902-1951 ».

autorisation ministérielle, soient ouverts à tous les lycéens de Paris et de banlieue¹²².

4 – La reprise du maillage universitaire et la marche vers une institutionnalisation de la discipline (fin des années 1930)

Le contexte des années 1930, qui représente « l'apogée de l'attraction soviétique¹²³ » en France, est favorable à la reprise de l'institutionnalisation des études de russe, après le calme des années 1920. Les années 1930 sont celles de la multiplication des récits de voyage en URSS, qui contribuent largement à la diffusion d'une image favorable du pays. Ce philosoviétisme sert la gauche française, qui, une fois le Front populaire en place, reste favorable à l'image de l'URSS en dépit du durcissement et de l'isolement du régime stalinien¹²⁴.

Tableau 1.1. Les chaires de russe et d'études slaves ouvertes de 1840 à 1937¹²⁵

Ville/Établissement	Année de création de la chaire	Intitulé de la chaire	Premier titulaire
Paris/Collège de France	1840	Langue et littérature slave	Adam Mickiewicz
Paris/ENLOV	1877	Langue russe	Louis Léger
Université de Lille	1892	Langue et littérature russes	Émile Haumant
Paris/Sorbonne	1902	Langue et littérature russes	Émile Haumant
Université de Strasbourg	1919	Langues et littératures slaves	André Mazon
Université de Dijon	1920	Langue et littérature russes	Jules Legras
Université de Lyon	1921	Langue et littérature russes	Jules Patouillet
Paris/Sorbonne	1921	Histoire et civilisation des Slaves	Louis Eisenmann
Paris/EPHE (IVe section)	1931	Langues et littératures slaves du Moyen-Âge	André Vaillant
Université de Montpellier	1937	Grammaire comparée [<i>avec composante slaviste</i>]	Lucien Tesnière

122 Lettre du président du GAR à M. Laby, président de la commission de l'enseignement secondaire russe près l'IES, de 1938, Archives nationales, carton 70AJ/158, Dossier 12 « Correspondance relative aux enseignements russes donnés dans les établissements scolaires français, 1935-40 ».

123 Titre du chapitre XI de S. CŒURÉ, *La grande lueur à l'Est, op. cit.*, voir plus particulièrement p. 260-268.

124 S. CŒURÉ, *La grande lueur à l'Est, op. cit.*, p. 287-289.

125 D'après INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste, op. cit.*, 1971, feuillets 11-301-11-314.

a) Le développement des études slaves par des grammairiens : la grammaire comparée à l'EPHE et à Montpellier

Les études slaves se développent dans les années 1930 par le biais de l'approche philologique et linguistique. À l'École pratique des hautes études (EPHE), école spéciale fondée en 1868, « pour promouvoir des méthodes "pratiques" de formation à la recherche¹²⁶ », la IV^e section, consacrée aux Sciences historiques et philologiques, voit se développer la grammaire comparée sous l'influence notamment de Ferdinand de Saussure (1857-1913) qui, dans les années 1880, introduit le lituanien dans ses comparaisons en plus du grec et du latin¹²⁷. Son élève, Antoine Meillet (1866-1936), agrégé de grammaire (en 1889), le remplace à partir de 1891 ; il introduit alors dans ses cours les langues slaves, mais aussi l'arménien et des langues baltiques¹²⁸. En 1931, une direction d'études est créée, consacrée aux « Langues et littératures slaves du Moyen-Âge », sur laquelle est recruté André Vaillant (1890-1977), agrégé de lettres en 1914 et initié à la linguistique slave par Antoine Meillet¹²⁹, qui se consacre alors pleinement à ce domaine.

Le développement de la grammaire comparée des langues slaves n'est pas limité à Paris, puisque cet enseignement atteint la province, grâce à Lucien Tesnière¹³⁰ (1893-1954). En 1937, ce grammairien, spécialiste du slovène, accède à la chaire de grammaire comparée de l'université de Montpellier. Cet agrégé d'allemand en 1919 se reconvertisse vers les études slaves, devenant l'un des premiers représentants d'une génération de russisants formés après la rupture avec la Russie devenue Union soviétique. Ayant poursuivi sa formation en Europe de l'Est, il est lecteur de français à Ljubljana en 1921, où il dirige la fondation d'un Institut français. Il se spécialise alors en slovène et soutient ses thèses de doctorat en 1925, un an après avoir été choisi à Strasbourg pour remplacer André Mazon sur la chaire de Langues et littératures slaves. Ce n'est qu'alors qu'il semble s'intéresser scientifiquement au russe, dont il publie une grammaire en 1934. Cet enseignement de Montpellier, qui devient à proprement

126 *Présentation de l'EPHE | École Pratique des Hautes Études*, <https://www.ephe.fr/ecole/presentation-de-l-ephe>, consulté le 23 mars 2020.

127 Émile BENVENISTE, « Ferdinand de Saussure à l'École des Hautes Études. », *Annales de l'École pratique des hautes études*, 97-1, 1964, p. 25.

128 INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste, op. cit.*, 1971, feuillet 11-302.

129 Wladimir VODOFF, « André Vaillant (1890-1977) », *Annales de l'École pratique des hautes études*, 111-1, 1982, p. 54.

130 André VAILLANT, « Nécrologie [Lucien Tesnière] », *Revue des Études Slaves*, 1955, vol. 32, n° 1, p. 339-340.

parler slaviste dans les années 1950, n'est au début que coloré de slavistique : à côté de l'enseignement du russe et autres langues slaves que donne Lucien Tesnière, comme il le faisait à Strasbourg, il y est tenu de s'occuper de langues anciennes et germaniques.

L'obtention de la chaire de Montpellier par un slaviste n'est ainsi qu'une victoire en demi-teinte de la discipline, dont la plus grande reconnaissance de la fin des années 1930 réside sans doute en l'adoption d'un projet d'agrégation en 1938.

b) Un projet d'agrégation de langues slaves qui favorise le russe (1938)

Alors que, au début des années 1920, le point de vue de Louis Leger de réserver la slavistique à l'enseignement supérieur semblait prévaloir sur celui de Paul Boyer d'étendre cet enseignement au secondaire, à la fin des années 1930, André Mazon, ancien élève de Paul Boyer, milite en faveur de l'instauration d'un enseignement de langues slaves dans les lycées. En 1937, année de la petite reprise de l'intérêt pour le russe avec la nomination d'un russisant à Montpellier, et alors que les débouchés pour les slavistes se faisaient rares depuis le début des années 1920, le ministre de l'Instruction publique du Front Populaire, Jean Zay, imagine, lors d'un entretien pour les Amis de l'URSS, la création d'une agrégation de russe¹³¹, qui devient officielle en 1938.

La séance du 28 février 1938 de la Section permanente du Conseil supérieur de l'Instruction publique expose les motifs du projet d'arrêté instituant une agrégation de russe. Après avoir rappelé l'essor récent de l'expérimentation de l'enseignement du russe dans les lycées parisiens (qui auraient attiré cent cinquante élèves en 1936-1937), le texte insiste, pour développer cet enseignement, sur la nécessité de le confier « à des maîtres de valeur, issus d'une sévère sélection¹³² », dans un système de recrutement calqué sur celui des autres langues vivantes¹³³. En plus de permettre une diffusion plus large et une unification de cet enseignement, la création d'une agrégation permettrait aux professeurs souhaitant se consacrer aux études slaves de « voir leurs efforts sanctionnés par le titre éminent que confère le succès à l'agrégation. » Si ce concours devrait bénéficier à la qualité de l'enseignement

131 AMIS DE L'UNION SOVIÉTIQUE, A. U.S. DE LA MARNE et AMIS DE L'UNION SOVIÉTIQUE. RÉGION DE TOULOUSE (dir.), « Dialogue avec Jean Zay », *Russie d'aujourd'hui: organe mensuel des Amis de l'U.R.S.S.*, 1937, n° 67, p. 5.

132 Section permanente du Conseil supérieur de l'Instruction publique, séance du 28 février 1938, « Projet d'arrêté instituant une agrégation de russe : exposé des motifs », Archives nationales, carton F17/13671. Les citations suivantes proviennent de ce même projet.

133 Les premières agrégations de langues vivantes, en anglais et allemand, existent depuis 1849 ; celles d'espagnol et d'italien depuis 1900 et celle d'arabe depuis 1907. A. CHERVEL, *Histoire de l'agrégation*, op. cit., p. 260-261.

secondaire, il aurait également beaucoup à apporter aux facultés, en rendant le recrutement des maîtres ici aussi « plus sûr »,

« car, en l'absence d'épreuves permettant à des professeurs de l'enseignement secondaire d'affirmer leur connaissance de la langue et de la civilisation slaves, les facultés risqueraient à brève échéance de se trouver privées de tout candidat à leurs chaires, en dehors d'hommes initiés au Russe par une carrière extra-universitaire, et par cela même souvent peu préparés à des fonctions qui allient la recherche à l'enseignement¹³⁴. »

La meilleure qualification pour les professeurs des facultés est donc un concours de recrutement de l'enseignement secondaire, concours qui concerne « la langue et la civilisation slaves », ou « slave » semble employé comme l'équivalent de « russe ». Si, délaissant le terme de « slave », les journaux rapportant début mars la séance du Conseil supérieur évoquent la création d'une agrégation de « russe¹³⁵ », le projet évolue à l'été. *Le petit journal* du 6 juillet 1938 rapporte le discours de Jean Zay lors de la séance du Conseil supérieur de l'Instruction publique tenu la veille, soulignant que « l'approbation générale¹³⁶ » reçue par la création de l'agrégation de russe le pousse à étendre le projet à la langue polonaise. La langue polonaise bénéficie avant la Seconde Guerre mondiale d'une situation avantageuse parmi les langues slaves : privilégiée par Adam Mickiewicz lors de la création de la chaire de langues slaves du Collège de France en 1840, elle est enseignée régulièrement à l'université de Lille depuis 1927, grâce à une forte présence polonaise dans la région, puis à l'université de Toulouse à partir de 1935¹³⁷, sans faire néanmoins l'objet de l'ouverture d'une chaire.

Les deux agrégations seront réunies sous le nom d'agrégation des langues slaves, mentions russe et polonais. Dans les mois suivants, plusieurs langues slaves sont envisagées pour l'agrégation : Jean Marx, notamment, le chef du Service des œuvres étrangères, propose la création de mentions tchèque, serbo-croate ou bulgare, si le nombre de candidats justifient ces

134 *Ibid.*

135 Voir les compte-rendus de la séance du Conseil supérieur de l'Instruction publique du 28 février 1938 dans les journaux *L'œuvre* du 8 mars 1938 (p. 8), *Le Figaro* du 10 mars 1938 (p. 2) et *Le petit journal* du 12 mars 1938 (p. 4).

136 « Le ministre de l'Éducation nationale propose au Conseil supérieur un abondant programme de réformes », *Le petit journal*, 6 juillet 1938, p. 5.

137 Kinga SIATKOWSKA-CALLEBAT, « L'enseignement du polonais dans les établissements supérieures en France », in Maria DELAPERRIÈRE, Hélène WŁODARCZYK, ASSISES DE L'ENSEIGNEMENT DU POLONAI et SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉTUDES POLONAISES (dir.), *L'enseignement du polonais en France : assises 2001*, Paris, Institut d'études slaves, 2002, p. 41-48.

options¹³⁸. C'est finalement le polonais seul qui est retenu comme alternative au russe ; le texte définitif publié au *Journal officiel* du 30 juillet 1938 crée ainsi une « agrégation de langues slaves » pourvue de deux mentions, russe ou polonais, sur proposition d'André Mazon¹³⁹. Malgré ses limites et hésitations, il n'en reste pas moins que ce concours se proposait de donner un ancrage plus certain à la discipline, après l'aporie universitaire des années 1921-1937. Comme le note Benjamin Guichard, l'institutionnalisation de la discipline ainsi proposée se faisait au détriment de l'émigration russe, celle qui assurait les cours facultatifs dans les lycées parisiens¹⁴⁰. Si le besoin de professeurs de russe se fait autant sentir, ce serait en raison, selon la parole de Jean Zay rapportée par le journal *Le matin*¹⁴¹, du nombre d'élèves russes présents dans les classes. Face à ce contexte, il devient ainsi nécessaire d'adapter l'offre de l'école française, et de proposer à cette émigration un enseignement encadré par le système éducatif français. La création du concours vise à l'élaboration d'une cohérence disciplinaire, du secondaire au supérieur, avec des enseignants formés selon les mêmes normes et évalués sur les mêmes critères.

Au-delà de l'effort de normalisation de la discipline dans l'enseignement, l'ouverture de l'agrégation de russe répond également à un projet d'ordre diplomatique, dans un contexte de bonnes relations après la signature du pacte franco-soviétiques en 1935. Pour le directeur de l'enseignement secondaire, M. Châtelet, cette décision revêt une symbolique politique¹⁴² ; M. Châtelet a d'ailleurs demandé l'accord de Jean Marx, le chef du Service des œuvres étrangères, avant de promulguer l'arrêté, qui remplit en fait deux objectifs : répondre au développement des relations avec l'URSS, tout en formant de nouveaux russisants, qui n'ont pas connu le terrain russe avant 1917.

« L'encouragement des études slaves était commandé par le développement des relations avec l'URSS et la prépondérance d'hommes de la génération de 1880-90 au sein des slavisants gênait cette politique. Ainsi en 1935

138 Archives diplomatiques, Services des œuvres françaises à l'étranger, 339, URSS (A932-1940), Affaires diverses, (O.130.1A), Dépêche de la section des écoles signée Jean Marx du 17 juillet 1938 à l'attention du directeur de l'enseignement secondaire, citée par B. GUICHARD, « Qui sait le russe parmi nous ? Les enjeux de l'enseignement du russe en France des premiers cours au premier agrégé (1892-1948) », *op. cit.*, p. 177.

139 Voir le « Projet présenté par A. Mazon d'agrégation à double mention », Archives nationales, F17/17796, « Dépêche de la direction de l'enseignement secondaire pour la section des écoles du 12 juillet 1938 », cité par B. GUICHARD, « Qui sait le russe parmi nous ? Les enjeux de l'enseignement du russe en France des premiers cours au premier agrégé (1892-1948) », *op. cit.*, p. 175-180.

140 B. GUICHARD, « Qui sait le russe parmi nous ? Les enjeux de l'enseignement du russe en France des premiers cours au premier agrégé (1892-1948) », *op. cit.*, p. 176.

141 « La session du conseil supérieur de l'instruction publique a été ouverte hier par Jean Zay », édition du 8 mars 1938 du journal *Le matin*, p. 6.

142 « Au conseil supérieur de l'instruction publique », édition du 9 mars 1938 du journal *Le temps*, p. 4.

l'ambassadeur Alphand réclamait que les professeurs envoyés pour développer l'enseignement de la langue française en URSS soient des jeunes car "des professeurs qui auraient séjourné en Russie pendant l'ancien régime seraient inutilement portés à la critique¹⁴³." »

L'ouverture du concours, prévue pour 1939 mais retardée par la guerre, porte ainsi le projet de recruter des hommes nouveaux, formés dans le contexte des enjeux diplomatiques franco-soviétiques prenant en compte la coupure de 1917. Il s'agissait de fonder un corps enseignant qui forme corps autour de l'agrégation, dans cette jeune discipline aux profils si variés.

Les enjeux des études russes, de leur fondation à la fin du XIXe siècle, à la fin de l'entre-deux-guerres, semblent ainsi très liés au contexte politique : le russe ne se développe dans l'enseignement et n'est soutenu par le gouvernement, que lorsqu'il répond directement aux ambitions diplomatiques de l'État, que ce soit cimenter l'alliance franco-russe avant la Première Guerre mondiale, répondre à l'afflux de jeunes exilés russophones, ou reprendre le contact avec l'ancien allié dans l'entre-deux-guerres. Les pionniers et défenseurs de cet enseignement – principalement Paul Boyer avant la reconnaissance de l'Union soviétique, puis son élève André Mazon à partir de l'entre-deux-guerres – savent dialoguer avec les représentants des Affaires étrangères et de l'Éducation nationale pour organiser et développer une discipline aux intérêts stratégiques.

143 Lettre de l'ambassadeur français à Moscou C. Alphand au ministre des Affaires étrangères Pierre Laval du 13 mars 1935, Archives diplomatiques, section « Europe, 1918-1940 », dossier « URSS », 1071, Instruction publique, dossier général (janvier 1930-avril 1937), folio 300, citée par B. GUICHARD, « Qui sait le russe parmi nous ? Les enjeux de l'enseignement du russe en France des premiers cours au premier agrégé (1892-1948) », *op. cit.*, p. 179.

Chapitre 2 – Le russe dans les établissements d'enseignement supérieur parisiens et la recherche dans l'entre-deux-guerres : complémentarités, concurrence, images de la Russie/Union soviétique et du monde slave

I – Le russe à l'École des langues orientales et à l'université de Paris : des enseignements à la fois complémentaires et concurrents

1 – Deux diplômes pour deux objectifs différents : les premières années de l'enseignement supérieur de russe

À l'ouverture de la chaire parisienne en 1902, le doyen de la faculté des lettres considère cet enseignement de russe comme original dans l'offre universitaire de la capitale et voit dans ce nouvel enseignement un « caractère propre, qui est d'être spécialement historique et littéraire » contrairement à l'enseignement de l'École des langues orientales « essentiellement pratique¹. » Il souligne ainsi les différences entre les deux établissements et les deux diplômes, d'une part l'École des Langues orientales, où a débuté l'enseignement du russe pour former du personnel diplomatique et où les besoins sont avant tout de langue pratique, et d'autre part la Sorbonne, où la chaire de Langue et littérature russes s'inscrit dans une tradition d'enseignement des langues qui associe une formation en grammaire, traduction, commentaire littéraire et histoire.

L'ENLOV ne forme pas à la recherche et ne délivre qu'un unique diplôme sanctionnant trois ans de formation, depuis un niveau débutant, ce qui, en terme d'années d'étude, serait à comparer au premier palier des diplômes universitaires : la licence. Contrairement au diplôme des Langues orientales, qui est un titre d'établissement, la formation en russe à l'université est sanctionnée par un diplôme national, dont les exigences sont calquées sur celles des autres langues proposées comme spécialité à l'Université. À la différence d'autres langues proposées, le russe fait son entrée dans l'enseignement supérieur avant l'enseignement secondaire, ce qui revient à dire que les étudiants se forment à la langue dans le supérieur, et sont donc débutants quand ils démarrent leur cursus. Ce qui n'est pas le cas de l'anglais ou de l'allemand, dont l'agrégation existe depuis le milieu du XIXe siècle, mais dont les cursus universitaires de

1 Lettre du doyen de la Faculté des Lettres à l'académie de Paris sur la nouvelle maîtrise de langue et littérature russes du 23 janvier 1903, Archives nationales, carton 20020476/256, dossier « Conférence de langue et littérature russes ».

langue et littérature se spécifient au début du XXe siècle à partir des chaires de littératures étrangères², soit à la même époque que le russe. Selon le décret du 8 juillet 1907 qui régit la licence, pour valider une licence de russe, comme dans les autres langues, il est nécessaire d'avoir reçu une formation classique en lettres, le latin et la littérature française faisant partie des épreuves, mais également dans une seconde langue vivante à un niveau suffisant pour traduire un texte littéraire vers le français. Bien que la formation à l'Université et à l'ENLOV en cursus normal, ait pour point commun la condition d'être bachelier, le seul russe ne suffit donc pas à valider la licence universitaire. La formation universitaire – en russe comme dans les autres langues – semble plus érudite que pratique, puisqu'elle requiert des exercices de traduction et de commentaires grammaticaux et littéraires de textes de littérature russe, mais aussi des connaissances sur l'histoire de la littérature et de la civilisation russes. Cela est dû au « prestige des exercices écrits », les disciplines des langues vivantes étant influencées par le modèle des langues anciennes, qui a conduit à « centrer l'apprentissage des langues vivantes sur des exercices grammaticaux sur feuille, quand bien même ceux-ci ne donnaient que des résultats incertains³. »

La licence ès-lettres est modifiée dans l'entre-deux-guerres, selon le décret du 14 novembre 1920⁴, qui instaure le régime des certificats : à la différence de celle de l'ENLOV, la formation ne se valide alors pas en années, mais par l'obtention de quatre certificats (supposément en deux années d'études.) Bien que les intitulés changent, le diplôme n'est pas révolutionné pour autant : il s'agit toujours d'évaluer les compétences en langue par la traduction, ainsi que de donner aux étudiants une culture du pays étudié, principalement littéraire. La différence se trouve dans la place des langues classiques (grec et latin) et de la littérature française, puisqu'il est désormais possible d'obtenir une licence de russe sans compétence dans ces domaines. La nouvelle licence se décline en deux variétés : la licence ès-lettres d'enseignement, qui permet de se présenter aux concours de recrutement des professeurs, et la licence ès-lettres dite générale ou libre. À côté d'un tronc commun en langue, la licence d'enseignement demande l'obtention d'un certificat d'études littéraires classiques (dont le programme comprend de la version grecque ou latine ainsi que des interrogations sur la littérature française, certificat qui en conséquence de ce contenu peut être remplacé par le

2 M.-P. POULY, « Hiérarchie des objets d'étude au sein de l'anglais universitaire en France, XIXe-XXIe siècles », art. cit., p. 239-245.

3 J. DUBOIS, T. HIPPLER et E. PICARD, « Introduction [au dossier *L'enseignement des langues et de l'histoire en Allemagne, en Italie et en France, XIXe-XXe siècles : formation des maîtres, pratiques professionnelles et enjeux politiques*] », art. cit., p. 199.

4 Ces précisions se retrouvent à partir de 1920-1921 dans UNIVERSITÉ DE PARIS, *Livret de l'étudiant de Paris*, Paris, Université de Paris, 1888-1968.

certificat d'études latines ou d'études grecques, complété par celui de littérature française) ; la licence libre ne porte pas d'exigence sur la nature du quatrième certificat. Pour valider une licence ès-lettres en langues, qu'elle soit générale ou d'enseignement, quatre certificats d'études supérieures (CES) sont exigés dont trois sont pour le russe : les certificats d'Études pratiques de russe, de Philologie russe et de Littérature russe. Les trois certificats de spécialité sont validés par les épreuves suivantes⁵ :

A - Littérature étrangère :

- à l'écrit : une composition dans la langue étrangère vivante choisie par le candidat sur un sujet tiré de la littérature de cette langue ;
- à l'oral : - une explication d'un texte d'un auteur dans la même langue vivante (d'après un programme établi) ;
 - une interrogation sur l'histoire de la littérature étrangère choisie par le candidat.

B - Philologie :

- à l'écrit : un thème ;
- à l'oral : - une interrogation sur la grammaire de la langue choisie ;
 - une interrogation sur l'histoire de cette langue d'après un texte tiré d'un auteur (d'après un programme établi).

C - Études pratiques :

- à l'écrit : une version ;
- à l'oral : - un entretien en langue étrangère sur la civilisation des pays où le candidat aura séjourné d'après un programme d'ouvrages à consulter donné d'avance ;
 - une interrogation sur une deuxième langue étrangère vivante.

Le comité d'élaboration des certificats de la nouvelle licence précise ainsi la bibliographie de l'épreuve « d'entretien en langue étrangère sur la civilisation des pays où le candidat aura séjourné » :

« Le comité estime qu'il est préférable de désigner dès maintenant un certain nombre d'ouvrages importants sur la vie actuelle du pays où les étudiants devront séjournier. Il insiste sur la nécessité de s'en tenir à l'étude

5 Selon le nouveau décret du 14 novembre 1920. Les conditions de validation des certificats sont donnés dans UNIVERSITÉ DE PARIS, *Livret de l'étudiant de Paris, op. cit.*, édition de 1920-1921.

contemporaine de ces pays sauf peut-être en ce qui touche l'histoire de l'art et la description des monuments. Il refuse son approbation aux travaux d'érudition, aux recherches fragmentaires, à tout ce qui ne permet de faire revivre que la période antérieure à la fin du XVIIIe siècle, ou bien encore aux ouvrages qu'il serait trop difficile et trop coûteux d'acquérir. Il s'agit seulement d'éclairer les observations directes des candidats par des lectures appropriées⁶. »

Il s'agit donc bien pour les candidats de se rendre dans un pays où la langue étudiée par le candidat est parlée en langue première, et cela laisse, dans les années 1920 et suivantes, pour seule possibilité aux candidats en russe de se rendre en URSS. Non seulement cela pose problème en terme de bibliographie disponible sur « la vie actuelle du pays », mais, de surcroît, les voyages n'y sont pas aisés même après la reconnaissance de l'Union soviétique par la France en 1924 et les contacts qui se rétablissent à sa suite, et s'amenuisent dès la seconde moitié des années 1930. De plus, le coût de ces voyages, à l'autre bout de l'Europe, paraît difficilement équivalent à celui d'un séjour au Royaume-Uni, en Allemagne, en Italie ou en Espagne pour les autres langues. En l'absence de structures de bourses et d'accords bilatéraux, il est plus difficile aux Français de se rendre en Union soviétique qu'aux émigrés ayant connu la Russie d'avant la révolution de justifier d'une connaissance du terrain. Paradoxalement, un séjour à l'étranger est donc nécessaire pour l'obtention de la licence, à la différence de la délivrance du diplôme des Langues orientales réputé plus pratique.

Les apprenants en russe peuvent cependant suivre un cursus dans les deux établissements, qui ne sont nullement incompatibles. Plusieurs licenciés de russe ont d'ailleurs obtenu en parallèle de leur cursus universitaire le diplôme des Langues orientales, qui est considéré par l'Université comme équivalent à un quatrième certificat de licence. Si les deux formations diffèrent par leur structure administrative et leurs objectifs, des points communs peuvent être établis dans les méthodes d'enseignement pratiquées.

2 – L'approche de la langue par la littérature classique et la transmission d'une culture impériale

6 Complément d'information donné par le directeur de l'enseignement supérieur sur le programme du CES d'études pratiques de langues étrangères, Archives nationales, versement du rectorat de l'Académie de Paris, carton 20020476/236, dossier « Application du nouveau régime de la licence ès-lettres, décret du 21 septembre 1920, 1920-1921 ».

Si l'émergence de la discipline dans l'enseignement est étroitement liée au contexte politique, les changements de direction diplomatique ne sont pas nécessairement reflétés directement dans l'enseignement de la langue.

a) Paul Boyer et son *Manuel pour l'étude de la langue russe* comme pierre angulaire de l'enseignement aux Langues orientales

De 1891 à 1937, Paul Boyer (1864-1949) est à la tête des études de russe à l'École des langues orientales, puis ENLOV, période décrite par ses biographes comme « âge d'or⁷. » Pendant quarante-six ans à ce poste, Paul Boyer forme jusqu'à quinze nouveaux diplômés par an, un chiffre qui reste modeste. Cependant, en plus de quarante ans, Paul Boyer a la carrière la plus longue des professeurs de russe de l'École, ceci lui offrant le temps de construire les études russes. Cet âge d'or n'est ainsi pas à comprendre en terme de fréquentation des cours, mais sans doute plus en terme de leur structuration. Paul Boyer est celui qui, par l'élaboration d'un manuel d'apprentissage de la langue, façonne les études russes à l'École des langues orientales pour les générations à venir. Linguiste de formation classique, Paul Boyer est passé par le lycée Louis-le-Grand, la Sorbonne et l'École des hautes études. À l'étranger, il se forme en linguistique à l'université de Leipzig, avant de passer l'agrégation de grammaire en 1888. La même année, il épouse une russophone rencontrée lors d'un voyage à Varsovie, qui l'aurait convaincu de s'orienter vers les études de russe, qui avaient pu déjà le séduire par les cours d'August Leskien, suivis en Allemagne. En 1889, il poursuit son parcours à l'université de Moscou, jusqu'à être appelé aux Langues Orientales pour succéder à Louis Dozon (1885-1890), qui avait lui-même hérité de la charge de russe de Louis Leger (1877-1885), celui-ci ayant quitté les Langues'O en 1885 pour la chaire de Langues et littératures slaves (désormais au pluriel) au Collège de France. L'enseignement de Paul Boyer s'est distingué, d'après ses biographes, par sa rigueur et sa méthode en termes de grammaire. Il entreprend d'expliquer la grammaire russe, de la rendre accessible aux étudiants, notamment en réorganisant les verbes russes selon la classification que Leskien avait proposée pour le vieux-slave. Ayant introduit de la méthode dans l'enseignement de la grammaire russe, la contribution de Paul Boyer reste avant tout célèbre pour son *Manuel pour l'étude de la langue russe*⁸, coécrit avec le répétiteur

7 Voir la biographie de Paul Boyer dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 130. Les éléments biographiques sur Paul Boyer proviennent des pages le concernant dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.* p. 130-132, ainsi que dans A. MAZON, « Paul Boyer (1864-1949) », art. cit., p. 4-13.

8 Paul BOYER et Nicolas SPÉRANSKI, *Manuel pour l'étude de la langue russe : textes accentués, commentaire grammatical, remarques diverses en appendice, lexique*, Paris, A. Colin, 1905.

Nicolas Spéranski, et publié pour la première fois en 1905. Il s'agit d'un recueil de textes de Tolstoï, accentués et complétés de notes grammaticales, conçu pour être exploitable par le débutant (c'est-à-dire le public des Langues orientales), avec un professeur ou en autodidacte. L'ambition de Paul Boyer de rendre la grammaire accessible aux étudiants, même débutants, marque un pas important dans l'apprentissage du russe. Les biographes de Paul Boyer notent du *Manuel* qu'il « décrit les *realia* de la Russie de l'époque avec une grande précision », en plus de ses qualités de didactique grammaticale, et que « près de quarante promotions d'étudiants se sont formées dans ce livre⁹. » Lors de sa première publication en 1905, en effet, les textes de Tolstoï choisis (pour beaucoup des textes de pédagogie) apparaissent d'actualité et il semble, pour la postérité, que cette image de la Russie qu'avait Paul Boyer ait peu évoluée. Les retours sur le *Manuel* sont plutôt positifs : bien que, en 1917, Louis Réau, ancien directeur de l'Institut français de Petrograd, note, dans une enquête sur l'enseignement du russe en France publiée par l'Association France-Russie, une lacune dans le domaine des manuels, où la « bonne grammaire de Boyer et Spéranski¹⁰ », n'est, malgré l'ambition de Paul Boyer, pas jugée adaptée aux débutants sans direction d'un enseignant, le *Manuel* semble faire ses preuves. Pour Raoul Labry, alors qu'il n'est pas encore lui-même enseignant de russe, le cours de Paul Boyer compte parmi « les meilleurs en langue vivante de France [...] et son *Manuel* [...] n'a aucun rival¹¹. » Son cours est décrit par Raoul Labry en 1921, année de la réédition du *Manuel*, comme « précis », allant « du simple au composé », où le « particulier est ramené au général » et, de plus, le cours est « enrichi de remarques sur la vie et les coutumes russes¹². » Raoul Labry, qui a assisté à un cours de grammaire de Paul Boyer, où celui-ci part d'un texte (la troisième partie de *Guerre et Paix*) pour expliquer les phénomènes grammaticaux, souligne que : « Apprendre la langue est la priorité à l'École des langues orientales, et non analyser la pensée de l'auteur ou dresser un tableau historique de 1812. » Il apprécie que l'enseignement y soit « grammatical et philologique », tout en soulignant que les « concepts et modes de représentations » dont sont « pénétrés la langue d'un peuple » ne sont pas « la priorité » pour le maître. Il insiste sur le « caractère scientifique de l'enseignement de Paul Boyer », qui fait partie selon lui d'une tradition de l'École, supposant une culture linguistique assez étendue. En cela, les Langues orientales, comme la Sorbonne, s'adressent selon lui à une minorité. Ce qui semblerait en fin de compte ne pas contredire totalement le

9 Voir la biographie de Paul Boyer dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.* p. 131.

10 Louis RÉAU, *L'organisation de l'enseignement du russe en France*, Paris, Association « France Russie », 1917, p. 14.

11 Raoul LABRY, « L'enseignement du russe en France », *Le monde nouveau*, 1921, 3ème année, n° 1, p. 39. Les citations suivantes sont issues de cette même page.

12 *Ibid.* p. 39. Les citations suivantes sont issues de cette même page.

point de vue de Louis Réau, selon lequel ce *Manuel* exclut les autodidactes. Le *Manuel* n'en reste pas moins un succès, ne serait-ce qu'aux Langues orientales, puis qu'il est de multiples fois réédité au fil des années, ainsi que salué par Raoul Labry dès 1921, avant que celui-ci ne se charge d'enseigner en Sorbonne à partir de 1936.

b) La spécialisation en Sorbonne : le choix de la littérature, de la philologie et de la civilisation dans une formation littéraire d'élite qui attire jusqu'aux élèves des Langues orientales

Pour l'inauguration de la nouvelle maîtrise de Langue et littérature russes en janvier 1903, la Sorbonne mise sur le succès des lettres russes auprès du public français. Ainsi, un cours de littérature est ouvert au public, pendant lequel Émile Haumant « expose une heure par semaine la vie et l'œuvre d'Ivan Tourgueniev¹³. » Le cours est, selon le doyen de la faculté des lettres, régulièrement suivi par soixante à quatre-vingt auditeurs. À côté de ce cours public, conçu pour attirer les curieux, la chaire organise deux conférences « réservées aux étudiants immatriculés et aux auditeurs spécialement inscrits » : l'une consacrée à la traduction en français et au commentaire des passages de Tourgueniev cités dans le cours public, l'autre à l'étude des éléments grammaticaux de la langue. La première conférence non publique accueille beaucoup d'élèves de l'École des langues orientales, qui « lisent à peu près couramment » selon le doyen de la faculté des lettres, tandis que la seconde attire des débutants « qui ignorent tout de la langue en arrivant, même l'alphabet. » Le doyen prévoit, pour les années à venir, l'introduction de cours pratiques de composition en russe et de conversation. Au moment où il écrit, il estime le public inscrit de quinze à dix-huit étudiants français et « un nombre à peu près égal » d'étudiants russes qui suivent un cours supérieur pour s'exercer à la traduction du russe en français. Le doyen, en 1903, voit dans l'enseignement à l'université de Paris un « caractère propre, qui est d'être spécialement historique et littéraire » contrairement à l'enseignement de l'École des langues orientales « essentiellement pratique » et de la chaire de Langues et littératures slaves du Collège de France, qui « dispense un enseignement au caractère philologique et linguistique¹⁴. » Malgré l'intitulé de la chaire de « Langue et littérature russes », l'histoire n'est pas exclue de

13 Lettre du doyen de la Faculté des Lettres à l'académie de Paris sur la nouvelle maîtrise de langue et littérature russes du 23 janvier 1903, Archives nationales, carton 20020476/256, dossier « Conférence de langue et littérature russes ». Les citations suivantes sont issues de cette même lettre.

14 *Ibid.*

l'enseignement, et ce dès l'époque d'Émile Haumant. C'est que le terme de « littérature » n'a pas toujours eu le sens esthétique qui lui est aujourd'hui attribué.

Au XIXe siècle, le terme « désigne l'ensemble des textes qui expriment la vie sociale et intellectuelle d'un pays (œuvres d'imagination, anciennes chroniques, documents juridiques, récits historiques, tout ce qui concourt à l'exercice de la pensée à l'exception des sciences physiques). L'étude des littératures étrangères correspond bien à une étude des cultures étrangères en tant qu'elles s'expriment dans une tradition écrite¹⁵. »

Cependant, dans l'enseignement d'Émile Haumant puis de ses successeurs, la littérature au sens restreint que voulait mettre en avant le doyen de la faculté des lettres de l'Université de Paris pour séduire un public nourri du *Roman russe* de Vogüé, est l'entrée privilégiée.

Tableau 2.1. Les enseignements de la chaire de russe (1916-1939)¹⁶

Cours associés à la chaire de russe par année	Cours public	Conférences
Langue et littérature russes, Émile Haumant		
1916-1917	La Russie nouvelle	I. Cours supérieur de russe ; II. Éléments du russe
1918-1919	La vie et les types russes dans l'œuvre de Tchekhov	I. Préparation des auteurs de la licence et correction de devoirs ; II. Les éléments de la langue russe
1919-1920	L'État yougoslave	I. Exercices pratiques. Explication d'auteurs de la licence. Corrections de devoirs ; II. Éléments du russe. Grammaire.
1920-1921	L'unité russe	I. Explication d'auteurs de la licence. Correction de devoirs ; II. Éléments du russe
1921-1922	La littérature et la civilisation des premiers siècles russes	Licence : Correction de travaux. Explication d'auteurs.

15 M. ESPAGNE, *Le paradigme de l'étranger*, op. cit., p. 9.

16 UNIVERSITÉ DE PARIS, *Livret de l'étudiant de Paris*, op. cit., 1916-1939.

1922-1923	Les lettres et la société russes au commencement du XIXe siècle	I. Étude des auteurs inscrits au programme des examens de langue et littérature russes de la faculté ; II. Exercices pratiques. Correction de travaux en vue de la licence ; III. Éléments de grammaire russe
1923-1924	La jeunesse de Herzen	I. La littérature russe des années cinquante et soixante ; II. Exercices pratiques. Correction de travaux en vue de la licence.
1925-1926	La littérature russe de la seconde moitié du XIXe siècle	I. La formation de la nationalité yougoslave, les temps modernes de 1850 à 1914 ; II. Exercices pratiques. Correction de travaux en vue de la licence.
1927-1928	La Serbie de 1914 à la fin de 1918	I. La Russie au XVIIIe siècle ; II. Exercices pratiques et correction de travaux en vue de la licence.
Langue, littérature et civilisation de la Russie, Jules Legras		
1929-1930	La société russe au début du XXe siècle	I. Exposés faits par des étudiants sur des questions proposées par le professeur en connexion avec le cours public ; II. Technique de la traduction et du commentaire
1930-1931	L'art de Gogol	I. Correction de travaux écrits ; II. Technique de la traduction et du commentaire
1932-1933	Léon Tolstoï et la révolution russe	I. Travaux de licence et technique du commentaire ; II. La traduction ; III. La littérature russe après 1850
1933-1935	Le paysan dans la littérature russe	I. Travaux de licence et technique du commentaire ; II. La traduction ; III. La littérature russe après 1850
Langue, littérature et civilisation de la Russie, Labry		
Cours associés à la chaire de russe par année	Cours réservés	Conférences

1937-1938	<p>La civilisation russe par la langue et les textes</p> <p>1 – Premier cours (pour débutants) : Grammaire élémentaire ; explication de textes faciles concernant l'histoire et la géographie russes et l'histoire des sciences en Russie ; étude de vocabulaires techniques suivant la spécialité des auditeurs.</p> <p>2 – Deuxième cours : étude de la syntaxe russe d'après des textes sur le moujik, sa vie, ses mœurs, ses croyances, tirés des <i>Récits d'un chasseur</i> de Tourgueniev et de l'œuvre de Tchekhov.</p> <p>3 – Troisième cours : révision de la morphologie et de la syntaxe d'après les textes sur les origines du servage, le fonctionnement du Mir, les conceptions du moujik sur la terre et leur traduction dans les programmes des divers partis politiques, l'organisation agraire de la Russie soviétique. (Débute par l'explication des leçons XXXII et XXXVII du tome II du <i>Cours d'histoire</i> de Klioutchevski sur la propriété immobilière et la fixation du moujik à la terre.)</p>	<p>1 – Explication d'auteurs du programme de licence : <i>Les Douze</i> de Blok ; <i>Ne t'assieds pas dans le traîneau d'un autre</i> d'Ostrovski ;</p> <p>2 – Correction de travaux</p>
1938-1939	<p>La civilisation russe par la langue et les textes</p> <p>1 - Premier cours (pour débutants) : Grammaire élémentaire ; explication de textes faciles.</p> <p>2 - Deuxième cours : étude de la syntaxe russe d'après des textes sur le moujik, sa vie, ses mœurs, ses croyances, tirés des <i>Récits d'un chasseur</i> de Tourgueniev et de l'œuvre de Tchekhov.</p> <p>3 - Troisième cours : étude de textes sur le Mir après l'abolition du servage.</p>	<p>1 – Explication d'auteurs du programme de licence ;</p> <p>2 – Correction de travaux</p>

Cependant, alors que l'évolution du terme de « littérature » s'ancre dans le monde universitaire, apparaît la notion de « civilisation. » L'entrée civilisationnelle, qui se veut plus large que la seule littérature au sens esthétique, prend de plus en plus de place dans l'enseignement de la chaire de russe, jusqu'à se donner le nom de « Langue, littérature et civilisation de la Russie » dans les programmes d'enseignement. Reste à délimiter ce qu'on

entend par le terme de « civilisation. » Serait-elle la nouvelle expression de cette littérature du XIXe siècle ? Les deux notions semblent assez proches pour Michel Espagne.

« Dans son sens le plus large, le terme de littérature désigne la connaissance de l'ensemble des textes jugés dignes par une nation d'être conservés. L'approche de ces textes ne peut pas être seulement esthétique mais elle doit faire appel à d'autres registres de connaissance¹⁷. »

La notion de civilisation n'est pas neuve. Pour Mirabeau, l'un des premiers penseurs à imprimer le terme, la civilisation est un « processus historique d'évolution sociale et culturelle¹⁸. » Pour Fernand Braudel, qui s'est penché sur la question à la fin des années 1950, une civilisation donnée suppose d'abord un espace, qu'il qualifie « d'aire culturelle », au sein de laquelle s'exprime un ensemble de « traits » caractéristiques, qui s'expriment en « biens culturels », dont le devenir est confronté aux « emprunts » et aux « refus » de biens culturels issus d'autres civilisations, dans une dynamique de perméabilité permanente¹⁹. Sa définition ne se limite pas à l'histoire, contrairement à ce qu'a pu affirmer l'historien Rafael Altamira que « dire civilisation revient au même que dire histoire²⁰. » Limiter la civilisation à l'histoire reviendrait à souligner la redondance d'un intitulé de chaire comme celui d'Histoire et civilisation des Slaves, ouverte en Sorbonne en 1921. Si la civilisation s'exprime dans les vestiges d'un peuple reconnu comme tel (par regard intérieur ou extérieur), elle n'est pas histoire, qui est une science, une méthode d'investigation (pour reprendre l'enquête d'Hérodote). Elle serait un ensemble de matériaux qui n'a pas encore son spécialiste, le civilisationniste.

Tandis qu'à l'ouverture de la chaire de russe, le doyen de la faculté des lettres commentait le caractère « historique et littéraire » de l'enseignement, il semblerait que le terme de « civilisation » ait supplanté celui « d'histoire » dans le vocabulaire de la faculté, ou des enseignants eux-mêmes. Si Émile Haumant donne des cours relatifs à l'histoire, ce qui semble être au minimum le cas d'un intitulé comme « La Serbie de 1914 à 1918 », dont la délimitation chronologique associée à une zone géographique renvoie à une approche historique, le terme d'histoire n'est pas employé, au contraire de la notion de civilisation.

17 M. ESPAGNE, *Le paradigme de l'étranger*, op. cit., p. 139.

18 Mirabeau, *Théorie de l'impôt*, 1760, cité dans l'étymologie et histoire du mot « civilisation » par le CNRTL, <http://www.cnrtl.fr/definition/civilisation>, page consultée le 11 octobre 2018.

19 Fernand BRAUDEL, « Histoire des civilisations : le passé explique le présent », in *Les ambitions de l'histoire*, Paris, De Fallois : Librairie générale française, 1997, p. 291-293.

20 Cité par F. BRAUDEL, « Histoire des civilisations : le passé explique le présent », art. cit., p. 255.

Émile Haumant propose en 1920 un cours sur « La littérature et la civilisation des premiers siècles russes » et, à l'époque de Jules Legras, c'est l'enseignement de « Langue et littérature russes » qui est désigné comme « Langue, littérature et civilisation de la Russie » ; celui-ci s'intéresse d'ailleurs à la « société » et aux liens entre faits historiques (« la révolution ») ou sociaux (la catégorie des « paysans ») et leur traitement par la littérature. Quant à Raoul Labry, il donne à son cours un intitulé éclairant : « La civilisation russe par la langue et les textes » ; la civilisation serait donc visible dans la langue et ce que la langue écrite produit : les textes. Ce qui coïnciderait avec une définition inclusive de la littérature écrite comme « ensemble des productions intellectuelles qui se lisent²¹. » Les deux notions pourraient être pensées selon un schéma d'inclusion, où la « littérature », plus exclusive, renverrait aux grands auteurs qui ont un « usage esthétique du langage écrit²² » (comme Tourgueniev et Tchekhov, auxquels Raoul Labry fait appel pour cerner la figure socio-littéraire du moujik), et serait ainsi incluse dans la notion plus générale de civilisation.

Il faut rappeler que la licence de russe s'est construite sur le modèles des cursus de langues vivantes qui l'ont précédée au XIXe siècle et qu'elles sont tributaires du cursus de lettres, encore plus ancien, où « la littérature constitue la catégorie principale de description des "nations" étrangères dominantes et de leur "âme" ("civilisation") tandis que les outils de la philologie sont subordonnés à cette appréhension littéraire²³. »

Selon le modèle des premières langues vivantes instaurées dans les cursus universitaires, anglais et allemand, la licence de russe se valide par trois composantes que sont les Études pratiques, la Philologie et la Littérature (plutôt au sens exclusif), qui ne mettent en avant ni l'histoire (que revendiquait le doyen de la faculté des lettres à la création de la chaire de russe) ni la civilisation (revendiquée plus particulièrement dans les cours de Jules Legras, et surtout de Raoul Labry). Pourtant, concrètement, la civilisation est inscrite au programme des Études pratiques, bien que les exigences des certificats insistent moins sur cette composante que sur celle de l'étude de textes littéraires modernes (soit à partir de l'époque de la constitution du russe sous sa forme moderne et de sa fixation dans une littérature nationale originale, des textes à partir du XVIIIe siècle) et de textes plus anciens, à travers la philologie, qui n'est pas réservée au Collège de France, ni même à l'EPHE, et qui se concentre sur l'étude de textes vieux-russes relatifs à l'histoire de la Russie médiévale.

21 Définition du CNRTL, <http://www.cnrtl.fr/definition/litt%C3%A9rature>, page consultée le 11 octobre 2018.

22 *Ibid.*

23 M.-P. POULY, « Hiérarchie des objets d'étude au sein de l'anglais universitaire en France, XIXe-XXIe siècles », art. cit., p. 240.

L'enseignement de la philologie semble pourtant original en Sorbonne, ne serait-ce que par la nécessité apparente d'avoir recours à un enseignant formé en Russie pour l'assurer, les premiers professeurs de russe en France n'ayant peut-être pas reçu de formation particulière en ce sens. Le titulaire de la chaire délègue ainsi une partie de l'enseignement de licence. Dans les années 1920 et 1930, c'est Nikolaï Koulmann, qui est agréé pour s'en charger.

Tableau 2.2. Les cours donnés par Nikolaï Koulmann en Sorbonne dans les années 1930²⁴

Cours donnés par année	Cours public	Conférence	Conférence ou cours public en russe
1930-1931	Histoire de la langue littéraire russe	Explication du <i>Chant d'Igor</i> , du <i>Voyage de Daniel</i> , etc.	Léon Tolstoï, les dernières années
1932-1933	Histoire de la langue littéraire russe	Explication de textes anciens portés au programme de la licence de russe	Dostoïevski
1933-1934	Phonétique et morphologie comparées de la langue littéraire russe et du vieux slave	Explication de textes anciens portés au programme de la licence de russe	Dostoïevski (suite)
1934-1935	Phonétique et morphologie comparées de la langue littéraire russe et du vieux slave	Explication de textes anciens portés au programme de la licence de russe	
1937-1938	Histoire générale de la langue littéraire russe	Explication de textes anciens portés au programme de la licence de russe	
1938-1939	Origine et histoire générale de la langue littéraire russe ; Phonétique et morphologie du vieux slave et du vieux russe	Explication de textes anciens portés au programme de la licence de russe	

D'après Jules Legras, le successeur d'Émile Haumant à la chaire de Langue et littérature russes (1929-1936), « les meilleurs étudiants²⁵ » de l'ENLOV viennent suivre en Sorbonne les cours de philologie de Nikolaï Koulmann. Il y a donc porosité entre les différents centres d'enseignement du russe parisiens : la philologie, spécialité notamment de l'EPHE, est

²⁴ UNIVERSITÉ DE PARIS, *Livret de l'étudiant de Paris*, op. cit., 1930-1939.

²⁵ Jules Legras, lettre au doyen de la faculté des lettres du 18 mars 1935, Archives nationales, carton 20020476/256, dossier « Enseignement du russe, 1898-1937 ».

également enseignée en Sorbonne, où elle intéresse jusqu'aux élèves des Langues orientales, bien que la caractéristique de l'École semble être l'enseignement d'une langue pratique. Le fait que ce soit les « meilleurs élèves » qui se dirigent, ou soient dirigés, vers les cours de philologie proposés en Sorbonne laisse bien entendre que la formation de spécialiste qui y est proposée et qui doit passer par une connaissance de la langue ancienne, dans la tradition littéraire (qui exige d'être formé aux lettres classiques), est réservée à une élite. Et plutôt que de préparer les russisants à des applications différentes de cette compétence linguistique, les Langues orientales pourraient être vues par la Sorbonne comme un vivier de futurs étudiants, et la formation en l'École comme une préparation éventuelle, une première initiation à la langue avant d'en faire sortir les meilleurs éléments à lancer sur la voie de l'enseignement et de la recherche.

Ce « caractère propre, qui est d'être spécialement historique et littéraire » de l'enseignement de la Sorbonne est ainsi partiellement représenté pour la période de la Russie ancienne par la philologie, tandis que pour la période moderne, l'ambition littéraire est renforcée par Jules Legras dans les années 1930, pour ne pas faire double emploi avec l'enseignement de Louis Eisenmann, titulaire de la chaire Ernest-Denis d'histoire des Slaves²⁶, contrairement à l'époque d'Émile Haumant, qui s'autorisait à donner des cours d'histoire de la Yougoslavie et de la Serbie. Inversement, au lendemain de la guerre, l'enseignement d'histoire pouvait empiéter sur le domaine de la chaire de russe. Ainsi, dès 1918, Ernest Denis donne deux conférences d'histoire moderne et contemporaine sur « L'histoire de l'Europe de 1870 à 1914 » et sur « Les origines de la Révolution russe. » Louis Eisenmann se charge quant à lui dès 1919 de conférences d'histoire sur « l'Europe centrale », « La république tchécoslovaque » et « La Hongrie » ; ces thématiques sont à partir de 1921 réunies dans l'enseignement de la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves. En 1930, Louis Eisenmann inclut explicitement la Russie dans son domaine d'étude en donnant une conférence sur « Le règne d'Alexandre II » ; le cours d'Histoire et civilisation des Slaves paraîtrait alors compléter plus qu'empiéter sur celui de russe, puisque Jules Legras, qui occupe alors la chaire de russe, ne semble pas affirmer de telles ambitions historiennes dans son enseignement.

En effet, Jules Legras, plus qu'à la composante historique, s'attache à développer l'enseignement de la langue étendu au-delà de la grammaire et des exercices. La grammaire est alors la spécialisation d'autres enseignants, comme Lucien Tesnière, qui, professeur à

26 B. GUICHARD, « Qui sait le russe parmi nous ? Les enjeux de l'enseignement du russe en France des premiers cours au premier agrégé (1892-1948) », *op. cit.*, p. 147.

Strasbourg, publie en 1934 sa *Petite grammaire russe*²⁷ que Jules Legras juge certes trop complexe pour un vrai débutant en russe, mais « du point de vue grammatical, un des meilleurs manuels pratiques de la langue russe²⁸. » Le professeur de la Sorbonne, qui a lui-même publié un *Précis de grammaire russe*²⁹ en 1922, aborde d'autres aspects du travail sur la langue. Il s'intéresse particulièrement à la traduction, aspect qu'il met en avant dans son cours par rapport à son prédécesseur.

« Pour l'art ingrat et difficile de la traduction, il professait un culte particulier : il y voyait l'épreuve décisive de la justesse du sentiment littéraire. Il avait élaboré sur cet art une doctrine qu'il enseignait à la Sorbonne³⁰. »

L'enseignement du russe en Sorbonne offre ainsi des spécificités qui ne se retrouvent pas aux Langues orientales. Si les deux établissements et leurs enseignants consacrent la grammaire comme élément primordial de l'apprentissage de la langue, le cursus de licence de la Sorbonne, construit dans une logique humaniste, embrasse un large champ de la culture littéraire, en passant par la philologie et l'étude poussée de la littérature.

c) L'ENLOV : l'enseignement d'une langue peu ancrée dans les nouvelles réalités soviétiques

La vision de l'ENLOV comme délivrant un enseignement « essentiellement pratique » remonte sans doute à la création de l'École spéciale des langues orientales vivantes, puisque les langues y étant enseignées sont alors qualifiées de « vivantes » en opposition au Collège de France, « consacré spécialement à l'enseignement des langues mortes et savantes³¹. » La mission des premiers enseignants est alors d'élaborer des grammaires en français des langues enseignées et de confronter concrètement leurs élèves aux rapports politiques et commerciaux entre la France et les nations où sont parlées ces langues³². Le qualificatif d'enseignement

27 Lucien TESNIÈRE, *Petite grammaire russe*, Paris, Henri Didier, 1934.

28 Jules LEGRAS, « Lucien Tesnière. Petite grammaire russe », *Le Monde slave*, 2, 1935, p. 319.

29 Jules LEGRAS, *Précis de grammaire russe*, Leipzig, Karl Baedeker, 1922.

30 Pierre PASCAL, « Nécrologie [Jules Legras] », *Revue des Études Slaves*, 1939, vol. 19, n° 1, p. 214.

31 L. LANGLÈS, professeur de persan à l'École des langues orientales ouverte en 1795, cité dans « De l'École des langues orientales à l'Institut national des langues et civilisations orientales », dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 25.

32 Extrait du décret rendu par la Convention du 30 mars 1795 instituant l'École des langues orientales, cité dans « De l'École des langues orientales à l'Institut national des langues et civilisations orientales », dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 25.

« pratique » de l'ENLOV pourrait cependant être nuancé, concernant ce que le terme peut indiquer quant à la méthode d'enseignement de la langue. Aux Langues orientales, l'enseignement magistral professé par un Français, qui parfois manque d'expérience dans la langue parlée, est complété, depuis 1872, par un répétiteur, locuteur natif de la langue enseignée, chargé de l'entraînement à la pratique orale et des exercices³³.

À la fin des années 1890, Paul Boyer, alors inspecteur de russe supervisant les efforts de mise en place de cours de russe dans le secondaire, est partisan d'une « approche intuitive, fondée sur la conversation et l'expression directe dans la langue étrangère appelée méthode directe³⁴ », par opposition à l'approche descriptive du fonctionnement des langues, à la manière des langues mortes. Pourtant, à son arrivée aux Langues orientales l'année suivante, il suit le moule de l'École où l'approche directe est réservée aux cours des répétiteurs russophones, tandis que le professeur français, qui supervise l'enseignement, se charge d'expliquer en détail le fonctionnement de la langue et la grammaire³⁵. Le manuel de Paul Boyer conduit à une approche de la langue chargée d'un programme de diffusion d'une langue cultivée bien précise. Même dans l'entre-deux-guerres, où pourtant se développe un autre modèle de culture russophone avec l'Union soviétique (reconnue diplomatiquement par la France en 1924), c'est cette langue de Tolstoï qui est encore diffusée aux apprenants de russe des Langues orientales.

Cependant attaché au contact avec le terrain russophone, Paul Boyer ne se ferme pas tout à fait à la nouvelle Russie, sur laquelle il rassemble des documents, qui le conduisent en 1927 à remanier le programme de l'ENLOV, y incluant de nouveaux auteurs comme Alexandre Herzen (1812-1870), l'un des pionniers du socialisme en Russie, Alexandre Blok (1880-1921), poète symboliste ayant chanté l'espoir de la Révolution russe avant d'en connaître la désillusion, ou encore le poète Sergueï Essenine (1895-1925), qui a affirmé son soutien à la Révolution et a célébré la langue populaire et la Russie paysanne ; selon Pierre Pascal, élève puis successeur de Paul Boyer à la chaire de russe de l'ENLOV, les auteurs soviétiques sont toujours étudiés à l'École en 1936-1937, l'année précédant sa reprise de la chaire³⁶.

Pourtant, en parallèle de ces efforts, Paul Boyer défend une langue russe d'avant la Révolution.

33 Louis BAZIN, « Les répétiteurs de turc », dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 93.

34 « Le russe pour tous : question de méthode ? » dans B. GUICHARD, « Parler russe : un enjeu de l'alliance franco-russe ? », art. cit.

35 P. PASCAL, « Paul Boyer, russisant et professeur », art. cit., p. 14.

36 B. GUICHARD, « Qui sait le russe parmi nous ? Les enjeux de l'enseignement du russe en France des premiers cours au premier agrégé (1892-1948) », *op. cit.*, p. 167-170.

« [...] quel sentiment profond ce linguiste avait de la pensée, de la vie, de la civilisation du grand peuple dont il enseignait la langue, et comme, à travers cette langue, il savait initier ses auditeurs à la Russie elle-même, à cette Russie qu'il ne pouvait se résigner à croire différente de celle qu'il avait connue en sa jeunesse³⁷. »

Son *Manuel*, de multiples fois réédité dans l'entre-deux-guerres (en 1921, 1935 et 1939), l'est dans un contenu inchangé, d'où il y perd nécessairement de cette qualité descriptive « des *realia* de la Russie de l'époque » de sa première publication.

En Sorbonne, l'approche semble également privilégier le modèle de l'ancienne Russie, liée notamment aux effectifs, qui, dans l'entre-deux-guerres, comprennent une proportion non négligeable d'étudiants de langue maternelle russe. D'après Benjamin Guichard, c'est au vu de ce public que se sont adaptés les cours de russe qui, dans les années 1920, s'orientent dans le sens de la formation de jeunes Russes au système universitaire français, principalement par l'apprentissage de la version (traduction du russe en français³⁸). Il semble que les cours de la Sorbonne n'ont pas su se démarquer pour trouver leur public francophone, malgré la vitrine du cours public, maintenue durant tout l'entre-deux-guerres pour attirer les curieux³⁹.

Les méthodes d'enseignement de la langue semblent plus similaires que complémentaires entre la Sorbonne et les Langues orientales, que ce soit par l'approche de la grammaire (via la littérature classique) que par les exercices pratiques, confiés dans un cas comme dans l'autre à un russophone, pour lequel enseigner sa langue maternelle à des étrangers n'est pas toujours (voire n'est souvent pas) la formation première⁴⁰, dans une logique de diffusion d'une langue et d'une culture de l'Empire russe, ancrée dans un terrain que connaissent bien les enseignants français comme les lecteurs d'origine russe.

3 – La recherche à l'université de Paris : diplômes d'études supérieures et thèses

a) L'initiation à la recherche par le diplôme d'études supérieures : orientations philologiques et littéraires du domaine slave

Contrairement à l'École nationale des Langues orientales vivantes, qui n'est pas un

37 A. MAZON, « Paul Boyer (1864-1949) », *op. cit.*, p. 8.

38 B. GUICHARD, « Parler russe : un enjeu de l'alliance franco-russe ? », art. cit.

39 Sur les étudiants en Sorbonne, voir chapitre 3, II.

40 Voir chapitre 3, I-2.

établissement de recherche, l'Université prépare des étudiants en cycle supérieur à la recherche dans une discipline donnée. En russe, comme dans les autres disciplines, existe un diplôme d'études supérieures (DES), qui comprend une initiation à la recherche. Créé en 1904 à la suite d'une réforme du statut de l'agrégation, le diplôme d'études supérieures est requis pour l'inscription au concours de recrutement des professeurs⁴¹. Le DES de russe semble avoir été ouvert suite à la création de la licence de russe, qui date de 1916. En russe, où il n'y a pas d'agrégation, l'enjeu du DES est moindre. De plus, ce diplôme n'est pas exigé pour l'inscription en thèse, conditionnée à l'obtention de la licence ; il n'est pas nécessaire pour une carrière dans la recherche ni requis pour le recrutement dans l'enseignement secondaire, ce qui peut expliquer un succès limité. Le diplôme est cependant préparé par plusieurs licenciés. Ce DES est soumis à quatre épreuves pour délivrance : une composition en français (ou en langue étrangère) d'un mémoire relatif à la philologie ou à l'histoire littéraire, une interrogation sur le sujet du mémoire, et deux explications de textes choisis par le candidat (l'un d'un auteur du « Moyen-Âge ou de la Renaissance », l'autre d'un auteur moderne⁴².)

Tableau 2.3. Liste des sujets sur lesquels ont été évalués les candidats reçus au DES de russe de l'université de Paris dans l'entre-deux-guerres⁴³

Année d'obtention	Nom du diplômé	Sujet du mémoire	Explication de l'auteur dit médiéval	Explication de l'auteur moderne	Membres du jury d'évaluation
1919-1922	[aucun diplômé]				
1923	André Chartier	La lettre à Karalampeja de Donitej Obradovitch et son importance dans la littérature serbe	Extraits du <i>Domostroï</i> de Sylvestre, publié dans la <i>Chrestomathie</i> de Bouslaïev	Gogol, <i>Un ménage d'autrefois</i>	Émile Haumant
1924	Jean Fontenoy	L'attribut en russe. Sa syntaxe.	Nikitine, <i>Voyage dans l'Inde</i>	Griboïedov, <i>Du malheur d'avoir de l'esprit</i>	E. Haumant et Nikolai Koulmann
1924	Marguerite Guihomard	Bibliographie critique de la classification des verbes russes	<i>Chronique de Nestor</i>	Dostoïevski, <i>Souvenirs de la maison des morts</i>	E. Haumant et N. Koulmann

41 A. CHERVEL, *Histoire de l'agrégation*, op. cit., p. 181.

42 Épreuves subordonnant la délivrance du DES de Langues et littératures étrangères vivantes, voir pour les années concernées UNIVERSITÉ DE PARIS, *Livret de l'étudiant de Paris*, op. cit.

43 D'après Archives nationales, cartons 19910563/234-236.

Année d'obtention	Nom du diplômé	Sujet du mémoire	Explication de l'auteur dit médiéval	Explication de l'auteur moderne	Membres du jury d'évaluation
1925	Benjamin Cauvet-Duhamel	Traduction avec introduction et notes de la lettre d'Ivan le Terrible à l'higoumène Kosme	Satire de Cantemir	Dostoïevski, <i>Journal d'un écrivain</i>	E. Haumant, N. Koulmann, Louis Eisenmann
1926	Gustave Aucouturier	Le panslavisme dans la littérature russe et dans la renaissance tchèque et leurs relations des années vingt aux années soixante	<i>Chronique de Nestor</i> , extraits donnés dans la <i>Chrestomathie</i> de Bouslaiev	Herzen, <i>Passé et pensées</i>	L. Eisenmann et E. Haumant
1927	Georges Maître	La querelle des manuscrits en Bohême au point de vue philologique de 1817 à nos jours	<i>Voyage d'Athanase Nikitine aux Indes</i>	Korolenko, <i>La forêt murmure</i>	[Pas de précision]
1927	Boris Unbegaun	La langue du <i>Voyage d'Athanase Nikitine par delà les trois mers</i>	Théophane Prokopovitch, <i>Éloge de la flotte russe</i>	Saltykov-Chtchedrine, <i>Les Antiquités de Pochekhonie</i>	[Pas de précision]
1928	Vadim Rodionoff	Théodore Ivanovitch Tiouttchev	Correspondance de Jean le Terrible et du prince Kourbsky	Bounine, <i>Les faucheurs</i>	E. Haumant
1929-1931	[aucun diplômé]				
1932	Grégoire Morgulis	L'Ukraine dans la poésie de Chevtchenko	<i>Le Pèlerinage de l'higoumène Daniel en Terre sainte</i> [XIIe siècle] : commentaire historique et philologique	Tourgueniev, <i>Le loup-garou</i>	Jules Legras
1933	[aucun diplômé]				

Année d'obtention	Nom du diplômé	Sujet du mémoire	Explication de l'auteur dit médiéval	Explication de l'auteur moderne	Membres du jury d'évaluation
1934	Marie-Louise Beihaghel	Fet le poète	<i>Le Pèlerinage de l'higoumène Daniel en Terre sainte</i>	Fonvizine, <i>Le mineur</i>	J. Legras
1935-1938	[aucun diplômé]				
1939	Jacqueline Prévost	[Pas de précision]	[Pas de précision]	[Pas de précision]	Raoul Labry

Comme le montrent les sujets de mémoire, les domaines étudiés dans le cadre du DES de russe s'étendent au-delà de la seule aire russophone, mais englobent le domaine slave de manière plus générale, avec des études concernant la Serbie (André Chartier en 1923), ou encore le domaine géographique de la Tchécoslovaquie (concernant des comparaisons culturelles entre domaines tchèque et russe par Gustave Aucouturier en 1926, ou encore des études de vieux-slave par Georges Maître en 1927), mais aussi l'Ukraine (Grégoire Morgulis en 1932). Les sujets abordés concernent la philologie ou l'étude historique de textes anciens, avec emphase sur la langue (Benjamin Cauvet-Duhamel en 1925, Georges Maître et Boris Unbegaun en 1927), ou plus techniquement la linguistique (Jean Fontenoy et Marguerite Guihomard en 1924), la littérature (André Chartier en 1923, Gustave Aucouturier en 1926) et plus précisément la poésie (Vadim Rodionoff en 1928, Grégoire Morgulis en 1932, Marie-Louise Beihaghel en 1934).

Trois grands domaines pourraient ainsi être retenus, dans la lignée des Certificats d'études supérieures précédemment obtenus dans le cadre de la licence : la philologie, la linguistique (études ayant « pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même⁴⁴ » bien que, selon la terminologie universitaire, il s'agisse encore de philologie puisque les mémoires doivent porter « sur un sujet relatif à la philologie ou à l'histoire littéraire⁴⁵ ») et la littérature. Cependant, pour obtenir un DES, il semble nécessaire de garder une double compétence en philologie et littérature, contrôlée par les interrogations sur les textes d'auteurs anciens (pour la philologie) et moderne (pour la littérature). Ces compétences semblent d'ailleurs de plus en plus être reconnues au seul professeur de Langue et littérature russes, qui

44 Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1916, p. 317, cité par le Centre national de ressources textuelles et lexicales pour sa définition de la linguistique : <http://www.cnrtl.fr/definition/linguistique>, page consultée le 24 septembre 2018.

45 D'après les conditions du Diplôme d'études supérieures de lettres. UNIVERSITÉ DE PARIS, *Livret de l'étudiant de Paris, op. cit.*, 1906-1907.

devient progressivement le seul membre du jury de soutenance de ces DES. Dans la première moitié des années 1920, il était souvent secondé de l'assistant Nikolai Koulmann pour ses compétences en philologie et linguistique ; au milieu de la décennie, le titulaire de la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves était souvent sollicité pour des questions d'histoire russe et plus largement de comparaison de civilisations slaves. Ce changement, qu'il soit dû pragmatiquement à un manque de disponibilité du personnel, voire à un désengagement des intervenants extérieurs, ou à une véritable reconnaissance de l'autorité du professeur de russe, place quoiqu'il en soit ce dernier comme seul évaluateur de sa discipline.

b) Les thèses sur le domaine russe en Sorbonne : une spécialité de la chaire de russe ?
Concurrences de la linguistique, de la littérature comparée et de l'histoire

Contrairement à la licence, le doctorat ès-lettres semble avoir connu peu de réformes dans son contenu et ses conditions de validation depuis le XIXe siècle. Ce travail, accessible aux licenciés, semble alors personnel et peu supervisé lors de sa rédaction, une fois les sujets validés par la faculté. Il s'agit de soutenir deux thèses.

« La première est rédigée en français [et doit constituer un travail littéraire d'une originalité incontestable⁴⁶]. La seconde, qui peut être un mémoire ou un travail critique, doit être rédigée soit en français, soit dans une des langues anciennes ou modernes enseignées à la faculté. Elle doit être, autant que possible, une contribution érudite : bibliographie ou catalogue critique, édition d'un texte intéressant, non publié déjà ou mal publié, recherche ou commentaire sur un document, etc⁴⁷. »

En l'absence d'un directeur de recherche qui supervise les travaux, il est difficile de désigner une personne qui ferait autorité sur le contenu de cette recherche. D'après le décret du 17 juillet 1840, les thèses manuscrites sont remises au doyen qui les fait examiner par le professeur chargé de l'enseignement auquel chaque thèse se rapporte (article 2). À défaut du doyen, la thèse est présidée par ce professeur (article 5). D'après le décret du 20 juillet 1882, le jury doit comprendre au moins trois docteurs ès-lettres chargés dans une faculté de l'État de l'enseignement auquel chacune des thèses se rapporte (article 1). Dans ce contexte, le

46 Tel que précisé dans UNIVERSITÉ DE PARIS, *Livret de l'étudiant de Paris, op. cit.*, 1945-1946.

47 Contenu attendu des thèses du doctorat ès-lettres tel que précisé dans UNIVERSITÉ DE PARIS, *Livret de l'étudiant de Paris, op. cit.*, 1920-1921.

professeur chargé de la présidence de la soutenance est-il choisi comme le meilleur spécialiste du sujet traité, comme cela semblait être le cas au milieu du XIXe siècle ? Ou bien sa désignation par le doyen est-elle symbolique et l'ensemble du jury bénéficie-t-il d'une autorité équivalente sur la recherche qu'il juge ?

Tableau 2.4. Les thèses portant sur le domaine russe ou au jury desquelles a participé le professeur de russe soutenues en Sorbonne dans l'entre-deux-guerres⁴⁸

Année de soutenance	Auteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Présidence du jury	Slavistes parmi les membres du jury	Publication
1924	Abbé Bernard Leib	<i>Rome, Kiev et Byzance à la fin du XIe siècle. Rapports religieux des Latins et des Gréco-russes sous le pontificat d'Urbain II (1088-1099)</i>	Thèse ès-lettres	Charles Diehl (histoire byzantine)	Émile Haumant	Éditions A. Picard, Paris, 1924
1925	Pierre Kovalewski	<i>N.S. Leskov, peintre méconnu de la vie nationale russe</i>	Thèse d'université	E. Haumant	André Mazon, Jules Patouillet	PUF, Paris, 1925
1925	Lucien Tesnière	1) <i>Les formes du duel en slovène</i> [thèse principale] 2) <i>Atlas linguistique pour servir à l'étude du duel en slovène</i> [thèse complémentaire]	Thèse ès-lettres		Paul Boyer, E. Haumant, A. Mazon, Antoine Meillet	1 et 2) Éditions H. Champion, Paris, 1925 (« Travaux publiés par l'Institut d'études slaves »)
1928	Milan Markovitch	1) <i>Jean-Jacques Rousseau et Tolstoï</i> [thèse principale] 2) <i>Tolstoï et Gandhi</i> [thèse complémentaire]	Thèse ès-lettres	E. Haumant	J. Patouillet	1 et 2) Éditions H. Champion, Paris, 1928

48 D'après les registres de soutenances des thèses de l'université de Paris pour l'entre-deux-guerres, Archives nationales, AJ/16/7075-7079.

Année de soutenance	Auteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Présidence du jury	Slavistes parmi les membres du jury	Publication
1929	Tatiana Bakounine (Ossorguine)	<i>Le domaine des princes Kourakine dans le gouvernement de Saratov (aperçu sur l'histoire de l'économie privée pendant la période du servage au XIXe siècle)</i>	Thèse d'université	E. Haumant	Louis Eisenmann, Jules Legras	Presses modernes, Paris, 1929
1929	Alexandre Koyré	<i>La philosophie et le problème national en Russie au début du XIXe siècle</i>	Thèse ès-lettres	E. Haumant	L. Eisenmann	Éditions H. Champion, Paris, 1929 (collection « Bibliothèque de l'Institut français de Leningrad »)
1929	Raoul Labry	1) <i>Alexandre Ivanovitch Herzen (1812-1870) : essai sur la formation et le développement de ses idées</i> [thèse principale] 2) <i>Herzen et Proudhon</i> [thèse complémentaire]	Thèse ès-lettres	E. Haumant	L. Eisenmann, J. Legras	1) Éditions Bossard, Paris, 1928 (sous le patronage de l'IES) 2) Collection historique de l'Institut d'études slaves, IV
1929	André Vaillant	1) <i>La langue de Dominko Zlatarić, poète ragusain de la fin du XVIe siècle</i> [thèse principale] 2) <i>Les Piesni razlike de Dominko Zlatarić</i> [thèse complémentaire]	Thèse ès-lettres	Joseph Vendryes (linguistique)	P. Boyer, L. Eisenmann, E. Haumant, A. Mazon, A. Meillet	1 et 2) Éditions H. Champion, Paris, 1928 (« Travaux publiés par l'Institut d'études slaves »)

Année de soutenance	Auteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Présidence du jury	Slavistes parmi les membres du jury	Publication
1931	Charles Quénet	1) <i>Tchaadaev et les Lettres philosophiques. Contribution à l'étude du mouvement des idées en Russie</i> [thèse principale] 2) <i>Tchaadaev et les Lettres philosophiques. Sources et recherches</i> [thèse complémentaire]	Thèse ès-lettres	L. Eisenmann	P. Boyer, E. Haumant, J. Legras	En un volume aux éditions H. Champion, Paris, 1931 (collection « Bibliothèque de l'Institut français de Leningrad »)
1935	Boris Unbegaun	<i>La langue russe au XVIe siècle (1500-1550) : I. La flexion des noms</i>	Thèse ès-lettres	L. Eisenmann	P. Boyer, J. Legras, A. Mazon, A. Vaillant	Éditions H. Champion, Paris, 1935 (collection « Bibliothèque de l'Institut français de Leningrad »)
1938	Petr Christophorov	<i>Ivan Vazov, la formation d'un écrivain bulgare (1850-1921)</i>	Thèse d'université	Jean-Marie Carré (littérature comparée)	Raoul Labry, A. Mazon	Droz, Paris, 1938
1939	Marcelle Ehrhard	1) <i>V.A. Joukovski et le préromantisme russe</i> [thèse principale] 2) <i>Un ambassadeur de Russie à la Cour de Louis XV : le prince Cantemir à Paris (1738-1744)</i> [thèse complémentaire]	Thèse ès-lettres	R. Labry	P. Boyer, A. Mazon, Pierre Pascal	1) Éditions H. Champion, Paris, 1938 (collection « Bibliothèque de l'Institut français de Leningrad ») 2) Éditions les Belles Lettres, Paris, 1938

Année de soutenance	Auteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Présidence du jury	Slavistes parmi les membres du jury	Publication
1939	Maxime Herman	<i>Dostoïevski et Przybyszewski</i> [thèse complémentaire]	Thèse ès-lettres	Alfred Jolivet (germaniste)	P. Boyer, Henri Grappin, R. Labry, P. Pascal	Éditions Sautai, Lille, 1938
1939	Pierre Pascal	1) <i>Avvakum et les débuts du Raskol : la crise religieuse au XVIIe siècle en Russie</i> [thèse principale] 2) <i>La vie de l'archiprêtre Avvakum écrite par lui-même</i> [thèse complémentaire]	Thèse ès-lettres	R. Labry	Jacques Ancel, J. Legras, A. Mazon, A. Vaillant	1) Éditions H. Champion, Paris, 1938 (collection « Bibliothèque de l'Institut français de Leningrad ») 2) Gallimard, Paris, 1938 (collection « Les classiques russes »)

Comme l'a souligné Benjamin Guichard, une thèse soutenue sur un aspect de la langue ou de la culture russe n'est pas nécessairement un travail reconnu comme de la compétence du professeur de russe. Dans les années 1920, du temps du professorat d'Émile Haumant, celui-ci participe au jury de huit thèses soutenues sur le domaine slave, dont six qui concernent la Russie. Sur ces six thèses, le professeur de russe préside à cinq soutenances, sur la littérature et la civilisation (prise au sens large des phénomènes et productions russes, dont la littérature se distingue en champ spécifique dans les cursus de langues). Trois sont des thèses ès-lettres, c'est-à-dire qu'elles consacrent un parcours complet dans l'Université française, et deux sont des thèses d'université, dont les conditions d'accès sont moins restreintes et plus accessibles aux candidats formés à l'étranger. Benjamin Guichard observe au niveau national que dans les années 1920, les chaires de russe auraient permis la délivrance de plus de thèses d'université que de thèses ès-lettres⁴⁹; c'est-à-dire que la production d'enseignants du supérieur et de chercheurs seraient moins le fait des cadres des études russes que d'autres disciplines. Cette tendance ne semble pas très forte à l'université de Paris, où la chaire de russe n'est pas exclue de la recherche sur son domaine, que ce soit par la délivrance de thèses nationales ou

49 B. GUICHARD, « Parler russe : un enjeu de l'alliance franco-russe ? », art. cit.

d'université.

Du temps de Jules Legras deux thèses sont soutenues avec des sujets spécifiques au champ disciplinaire (histoire de la langue et littérature/civilisation), pour lesquelles c'est Louis Eisenmann, le titulaire de la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves, qui est choisi pour la présidence de soutenance. Cela reviendrait-il à dire qu'un travail comme celui de Boris Unbegaun sur l'histoire de la langue russe relève plus des compétences d'un professeur d'histoire des Slaves que du titulaire de la chaire de russe ? Ou bien le choix du président de la soutenance se porterait-il plus facilement sur un professeur ayant plus d'ancienneté dans la faculté ? Cela expliquerait que Louis Eisenmann soit préféré par deux fois à Jules Legras. Il reste que les deux professeurs sont perçus par le doyen comme également légitimes à débattre d'un sujet d'histoire de la langue russe.

Lorsque Raoul Labry reprend la chaire, de telles préséances ne semblent plus affecter la présidence des soutenances ; si la concurrence avec le professeur d'Histoire et civilisation des Slaves est due à l'ancienneté, celle de Raoul Labry, parvenu à la chaire de russe en 1936, est supérieure à celle de Jacques Ancel, qui remplace Louis Eisenmann en 1938. Ainsi, Raoul Labry préside les soutenances de thèses sur la littérature et la civilisation russes, et est même considéré comme compétent sur le domaine bulgare (il est le rapporteur de la thèse de Petr Christophorov).

La chaire de russe de la Sorbonne n'est ainsi pas le lieu exclusif où se joue la recherche en études russes ; elle doit composer avec la concurrence que peut représenter notamment la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves, dont les domaines recoupent en partie ceux de la chaire de Langue et littérature russes, malgré les efforts du corps enseignant de s'en dissocier.

II – La russité et le monde slave dans la carte mentale des enseignants et chercheurs

1 – La construction d'une slavistique française

a) Construire l'espace européen à l'Est de l'Allemagne au prisme de l'unité slave : du Collège de France à l'Institut d'études slaves

Dès 1840, lorsqu'est fondée la première chaire de « Langue et littérature slave », l'idée d'une unité slave se traduit par cet intitulé⁵⁰. La chaire est d'ailleurs offerte à Adam Mickiewicz, poète polonais en exil, dont les cours n'excluent pas un certain panslavisme polonais, que reprend son successeur, Cyprien Robert (1845-1857). Et lorsque la chaire est renommée en « Langues et littératures d'origine slave » en 1868, bien que la pluralité des langues et littératures soit désormais prise en compte, il reste l'idée d'une unité par « l'origine slave. » Ce n'est qu'en 1912 que la chaire reconnaît par son intitulé la diversité du monde slave en devenant chaire de « Langues et littératures slaves. »

C'est cette appellation nouvelle qui est retenue lors de la création de la chaire strasbourgeoise en 1919. Et c'est la même logique d'unité qui prévaut à la création de l'Institut d'études slaves de Paris, soutenu par sa *Revue des études slaves*, qui, sous la plume du linguiste Antoine Meillet, président de l'Institut (1921-1936), titre, dès son premier article, « De l'unité slave⁵¹. » L'idée de réunir sous une bannière et sous l'enseignement d'un seul professeur une aire géographique si vaste, et malgré tout contrastée, est déjà critiquée. Raoul Labry note en 1921, deux ans après l'ouverture de la chaire à Strasbourg, que son titre est « ambitieux et illogique », chaque région et chaque langue méritant un spécialiste⁵². Cependant, pour le titulaire de la nouvelle chaire strasbourgeoise, André Mazon, qui construit sa carrière sur la spécialité slave, de Strasbourg (1919-1923) au Collège de France (1923-1951), cette réunion du monde slave fait sens.

« Que nous demandions à un romaniste ou à un germaniste ce que peut être l'unité réelle de l'étude des « langues et littératures romanes », ou des « langues et littératures germaniques », et nous n'obtiendrons sans doute qu'un sourire et l'assurance que le monde roman ou le monde germanique n'offrent guère présentement d'autre unité que celle que leur impose la linguistique comparée. C'est que ni l'un ni l'autre ne sauraient être adaptés, sans forcer la nature, à une étude d'ensemble. Il en est autrement du monde slave. Là, et malgré les différenciations qu'ont apportées le temps et l'histoire, l'unité est encore évidente. Là une cohésion a subsisté, variable suivant le lieu et l'époque, mais sur certains points et à de certains moments particulièrement étroite et parfois, de manière inattendue, se révélant profonde sous les divergences qui la masquent. C'est pourquoi un slaviste

50 Voir chapitre 1, I-1-a.

51 Antoine MEILLET, « De l'unité slave », *Revue des études slaves*, 1921, vol. 1, n° 1, p. 7-14.

52 R. LABRY, « L'enseignement du russe en France », art. cit., p. 40.

n'aura pas à l'égard d'un enseignement des « langues et littératures slaves » le scepticisme que nous aurions peut-être rencontré chez un romaniste ou chez un germaniste. S'il est d'instinct conservateur, il retrouvera là sans surprise une vieille tradition conservée dans les grandes universités slaves sous une autre rubrique : « philologie slave ». S'il est quelque peu subversif, il reconnaîtra pourtant à l'examen que cette formule traditionnelle « langues et littératures slaves » demeure juste encore aujourd'hui, mais à la condition de ne pas la prendre à la lettre et de n'y voir que les éléments communs à l'ensemble des langues et des littératures slaves. Le reste, de toute évidence, doit être réservé pour être respectivement étudié de façon distincte par les divers spécialistes, soit russisants, soit slavistes de l'Ouest, soit slavistes du Sud. Mais les éléments communs, encore une fois, sont le patrimoine de tous, et il n'y aura de slaviste honnêtement formé que celui qui les possédera. À considérer les langues slaves, si proches les unes des autres que l'appellation de dialectes leur conviendrait presque mieux, un débutant même aperçoit aussitôt la communauté d'origine et de développement, et la notion de slave commun, que les comparatistes se sont appliqués à définir, se présente spontanément à son esprit⁵³. »

Par sa référence au « slave commun », André Mazon se fait l'écho des travaux d'Antoine Meillet, dont il a suivi les cours à l'EPHE, et qui vient de faire paraître *Le slave commun*, ouvrage dans lequel il cherche à démontrer, à partir des similitudes des langues slaves, l'existence d'un ancêtre commun⁵⁴. Le projet d'étude du monde slave va cependant pour André Mazon au-delà de simples similitudes linguistiques. Pour étudier ce monde slave, en linguiste comme dans les traits de civilisation, il s'agit d'insister sur ce qui rapproche les différents peuples et langues, et non sur ce qui les distingue, contrairement à l'étude des mondes romans et germaniques, qu'André Mazon présente comme intrinsèquement divers. Pour André Mazon, tout slaviste doit reconnaître cette unité, qui est évidence pour tout débutant dans ces langues. Or, si Raoul Labry y trouve à redire, c'est peut-être qu'il n'est lui-même que russisant (bien qu'il se soit familiarisé avec le serbe sur le terrain pendant la guerre⁵⁵), et que ces similitudes, évidentes aux yeux d'André Mazon, lui échappent.

53 A. MAZON, « Le patrimoine commun des études slaves, leçon d'ouverture du cours de langues et de littératures slaves au Collège de France », art. cit., p. 117-118.

54 Voir la préface de la première édition au *Slave commun* (Paris, Champion, 1924) dans Antoine MEILLET, *Le slave commun*, 2e éd. revue et augmentée, Paris, Champion, 1934.

55 Pierre PASCAL, « Raoul Labry (1880-1950) », *Revue des Études Slaves*, 1951, vol. 28, n° 1, p. 130.

Le monde slave pensé dans son unité est une occasion politique intéressante pour la France de l'après-guerre, où des nations slaves se constituent en jeunes États et redessinent la carte politique de l'Europe. Dès 1917, l'intérêt pour le monde slave, où peut « s'étendre l'influence française⁵⁶ », contre l'Allemagne, s'exprime par la création d'une revue éponyme, *Le monde slave*, par Ernest Denis (fondateur de l'Institut d'études slaves) et le journaliste Robert de Caix.

L'histoire qui justifie pour André Mazon la lecture de l'Europe orientale (par rapport à la limite occidentale prise comme allemande) selon la clé slave est une renaissance de cette identité après la guerre. Alors qu'à l'époque moderne et jusqu'au XIXe siècle, le monde slave a progressivement disparu de la carte politique – la Pologne partagée entre la Russie, la Prusse et l'Autriche, les Tchèques et les Slovaques intègrent l'empire austro-hongrois, tandis que le reste des Slaves du Sud vivent dans l'empire ottoman – seule la Russie restait comme représentante politique de ce monde. C'est par le « patrimoine intellectuel de la nation⁵⁷ » (c'est-à-dire, la littérature au sens large) que ces nations auraient réalisé leur renaissance au XIXe siècle.

« Tous les peuples slaves appartiennent dès lors [...] à la civilisation de l'Europe moderne. Ils accueillent largement les influences des trois grands pays qui représentent pour eux cette civilisation : le voisin immédiat, tout d'abord, de qui ils acceptent volontiers la direction scientifique, maître qu'ils estiment mais n'aiment guère, ce voisin allemand que, de trop longue date, ils connaissent pour le plus redoutable de leurs adversaires, — puis la France, à laquelle ils réservent la meilleure place dans leur vie de société, conseillère en sciences, lettres et arts et surtout inspiratrice de leur volonté de liberté et de progrès, — enfin, à un degré moindre, l'Angleterre libérale, trop lointaine pour leur être familière⁵⁸. »

Le projet d'études de l'unité slave est soutenu par l'Institut d'études slaves, qui traduit des ambitions françaises, mais également tchécoslovaques et yougoslaves, de même qu'à travers la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves. Aux Langues orientales, ce sont des chaires de serbo-croate, de tchèque et de polonais qui sont créées en 1921, de bulgare en 1933, puis un

56 E. Denis et R. de Caix, « Notre programme », *le Monde slave*, série 1, 1.1, 1917, p. 3, cité par Antonia BERNARD, « Le Monde slave, première revue française consacrée aux pays slaves », *Revue des études slaves*, 2002, vol. 74, n° 2, p. 397.

57 A. MAZON, « Le patrimoine commun des études slaves », art. cit., p. 129.

58 *Ibid.* p. 129-130

enseignement d'ukrainien à partir de 1938.

Tandis que les nouveaux États slaves sont enclins à s'inscrire dans un réseau avec la France, en soutenant l'Institut d'études slaves et en appuyant la création d'Instituts français sur leurs territoires, la Russie soviétique reste en retrait de ce projet, puisque son accès reste limité à la science française. Cependant, cette distance politique est loin d'être représentée dans l'Université française, où le russe est mieux installé que toute autre langue slave, puisque deux chaires de russe ont été ouvertes au début des années 1920, et sa présence reste forte parmi les études slaves, après vingt ans d'alliance franco-russe et d'efforts menés dans le sens d'une meilleure connaissance du monde russe, dans le paysage de l'enseignement et de la recherche françaises.

b) La fondation de la *Revue des études slaves* : l'inauguration d'une slavistique française ?

L'ambition de la *Revue des études slaves* à sa création est de rassembler « les résultats généraux du travail scientifique concernant les langues, les littératures, les antiquités des Slaves⁵⁹. » Il s'agit de réunir les références de la slavistique, comprise comme « vaste complexe de disciplines scientifiques qui englobe tous les aspects de la vie sociale des peuples slaves depuis la préhistoire⁶⁰. » Une telle publication existe déjà et fait référence dans le monde germanique, l'*Archiv für slavische Philologie*, revue fondée à Berlin en 1876 par Vatroslav Jagić⁶¹ (1838-1923), de la même génération que Louis Leger et formé comme Paul Boyer par August Leskien à Leipzig (où une chaire d'études slaves a été ouverte en 1870⁶²). La fondation de la revue *Archiv für slavische Philologie* est fondamentale dans la constitution de la slavistique, puisque c'est elle qui place l'allemand comme langue de communication des études slaves⁶³. La fondation de la *Revue des études slaves* en 1921 à Paris est alors, bien qu'elle se garde d'affirmer une telle ambition, un acte de détachement en même temps que d'hommage à la slavistique allemande.

« Il ne s'agit pas de remplacer l'*Archiv für slavische Philologie*, que M. Jagić

59 Antoine MEILLET, « Avant-propos », *Revue des Études Slaves*, 1921, vol. 1, n° 1, p. 5.

60 Antonia BERNARD, « Kopitar et les débuts de la slavistique européenne », *Revue des Études Slaves*, 65-4, 1993, p. 799.

61 M. ESPAGNE, « Le train de Saint-Petersbourg : les relations culturelles franco-germano-russes après 1870 », art. cit., p. 316.

62 *Ibid.* p. 317.

63 *Ibid.*

dirigeait avec une si haute autorité, recueil inestimable de grands mémoires originaux et de comptes rendus critiques. Sans exclure les recherches qui apportent des résultats nouveaux ayant une portée générale, la *Revue des Études slaves* voudrait surtout présenter, de manière condensée, des exposés de résultats acquis, qui pourraient avoir été déjà indiqués ailleurs de manière plus complète et plus détaillée⁶⁴. »

L'ambition de ce premier numéro s'affiche comme modeste ; il s'agit moins de s'imposer en revue de référence de la slavistique, en cette époque où pour les slavistes « il n'y avait de slavistique que slave ou allemande⁶⁵ », que de proposer des références bibliographiques. Cependant, au début des années 1920, alors que l'*Archiv für slavische Philologie* domine le champ des études slaves européennes, celle-ci annonce bien par son titre l'angle principal de ses approches : la philologie. À l'époque, note Jean Breuillard, « la philologie, largement absorbée par la grammaire comparée, règne en maître et s'attache principalement à l'étude des formes écrites ou reconstruites à partir de lois phonétiques⁶⁶. » Pour August Leskin – considéré comme le fondateur de la slavistique scientifique allemande – qui occupe la chaire d'études slaves de Leipzig et qui a travaillé à une grammaire comparée des langues slaves, la littérature est un domaine secondaire⁶⁷. C'est en France que la littérature prend de l'ampleur, tout en conservant le modèle d'étude philologique allemand qui, comme le souligne Michel Espagne, se prête particulièrement bien aux études générales sur le monde slave⁶⁸.

« D'une part, il ne saurait y avoir d'étude synthétique des littératures slaves en général ; mais, d'autre part, il ne saurait y avoir non plus d'étude exclusive d'aucune de ces littératures en particulier sans la connaissance des liens vivants qui l'unissent aux autres. Dans le domaine des littératures slaves, comme dans celui des langues, une vie commune, par périodes et par moments, circule encore au cours de l'histoire⁶⁹. »

Cette préférence pour la littérature a été permise par la création de chaires de littératures étrangères à la fin du XIXe siècle, avant que ne s'affirment des chaires distinctes par régions

64 A. MEILLET, « Avant-propos », *op. cit.*, p. 5-6.

65 André VAILLANT, « André Mazon (1881-1967) », *Revue des Études Slaves*, 1969, vol. 48, n° 1, p. 7.

66 Jean BREUILLARD, « Mazon linguiste », *Revue des études slaves*, 82-1, « André Mazon et les études slaves », 2011, p. 11.

67 M. ESPAGNE, « Le train de Saint-Petersbourg », art. cit., p. 317.

68 *Ibid.* p. 318.

69 A. MAZON, « Le patrimoine commun des études slaves », art. cit., p. 125-126.

linguistiques (les chaires spécifiques de langues et littératures slaves ouvertes dans l'Université à partir des années 1890). La slavistique française se positionne alors comme « plus littéraire, plus historique et plus politique⁷⁰ » que son modèle allemand. En effet, les chaires spécialisées portent le nom de « langue et littérature », la chaire de Paris a des ambitions vers l'histoire pour le doyen de la faculté des lettres, et la création de la chaire du Collège de France, comme celle de l'Institut d'études slaves et de la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves ont lieu dans un contexte politique de rejet de la Russie (pour la chaire du Collège de France) puis de recherche d'influence française en Europe médiane au détriment de l'Allemagne (pour la fondation de l'Institut d'études slaves et de la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves). La *Revue des études slaves* s'affirme ainsi progressivement comme modèle de la science slaviste en France, plus moderne que son modèle allemand pour Antonia Bernard, car reflétant une approche nouvelle, surtout linguistique et littéraire⁷¹.

2 – Le domaine russe dans la slavistique française

a) Le russe parmi les langues slaves : des frontières poreuses

Dans les universités, où l'alliance franco-russe avait favorisé l'implantation des études de russe depuis le tournant du siècle, le domaine russe reste privilégié parmi les cultures slaves, et ce malgré la politique de recentrage sur l'Europe médiane depuis la fin de la guerre. Dans la première chaire de russe, à Lille, l'enseignement est cependant secondé du polonais dès la fin des années 1920, car Antoine Martel, formé en russe et en polonais (diplômé des Langues orientales en russe en 1923 et en polonais en 1924), y introduit cette composante. L'enseignement de polonais s'émancipe ensuite de celui de russe de 1932 à 1937, où il est assuré par Maxime Herman, chargé des enseignements de polonais et de russe aux départs successifs de Raoul Labry en 1936, puis de Pierre Pascal en 1937⁷². En Sorbonne, les études russes peuvent faire autorité sur le monde slave. Émile Haumant, le premier titulaire de la chaire, marque tout d'abord un intérêt pour le polonais, en donnant des cours de langue et d'histoire polonaises en 1909-1910, avant de proposer à ses étudiants des traductions de textes bulgares et serbes l'année suivante. Sans doute s'est-il initié à ces langues pour diversifier son

70 M. ESPAGNE, « Le train de Saint-Petersbourg », art. cit., p. 319.

71 A. BERNARD, « Les traits caractéristiques de l'Institut d'études slaves à ses débuts », art. cit., p. 121.

72 INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste, op. cit.*, 1971, feuillet 11-342 (15.6.71)

expertise, car, lors de sa soutenance de thèse en 1894, un membre du jury, M. Perreus, avait souligné qu'il ne pourrait succéder à Louis Leger, ne connaissant d'autres langues slaves que le russe⁷³. Le professeur se recentre ensuite sur l'enseignement du russe, conformément à l'intitulé de la chaire, avant de revenir sur ses ambitions serbes et yougoslaves après la Première guerre mondiale, par ses cours au sein de la chaire de russe puis par la publication en 1930 d'une histoire de *La formation de la Yougoslavie, XVe-XXe siècle*. Émile Haumant lance d'ailleurs des étudiants dans ces recherches : en 1923, alors qu'aucun diplôme d'études supérieures (DES) de russe n'a été délivré depuis au moins 1919, le premier étudiant, André Chartier, à recevoir le titre a validé un mémoire d'étude sur la littérature serbe⁷⁴ ; ce qui n'empêche que, interrogé pour valider son DES de russe sur des textes russophones, il reçoive le diplôme en cette langue. L'absence d'institution délivrant des diplômes supérieurs en langues slaves autre que le russe à Paris peut expliquer cette situation, qui implique paradoxalement qu'un étudiant désireux de se spécialiser dans une langue slave autre que le russe doive malgré tout connaître cette langue, comme si elle avait la primauté du monde slave.

Soit que l'attrait limité des autres langues slaves ne justifie pas l'ouverture de DES d'autres spécialités que le russe en Sorbonne, puisque la spécialité de « langues et littératures slaves » existe ailleurs (à Strasbourg), soit que l'absence de cette possibilité à Paris limite les candidats, le cas d'un étudiant validant son mémoire de DES russe dans une autre culture que russophone reste rare. Il existe bien des études comparatives, comme celle proposée en 1926 par Gustave Aucouturier, diplômé des Langues orientales en russe et en tchèque en 1926, et licencié la même année, sur « Le panslavisme dans la littérature russe et dans la renaissance tchèque. » Ce sujet n'est pas étranger aux préoccupations des slavistes de l'époque réunis autour de l'Institut d'études slaves, ni même aux origines des études slaves en France, au Collège de France, autour de la question panslave.

b) La Russie éternelle dans la science française : persistance d'une nation dans le paysage des études françaises et images d'une Russie traditionnelle qui domine les langues slaves orientales

73 Rapport de M. Perreus, juin 1894, Archives nationales, carton F17/24075, cité par B. GUICHARD, « Qui sait le russe parmi nous ? Les enjeux de l'enseignement du russe en France des premiers cours au premier agrégé (1892-1948) », *op. cit.*, p. 62.

74 Registre des DES ès-lettres délivrés par l'Université de Paris pour les années 1919-1932, Archives nationales, carton 19910563/234.

Selon la logique évoquée par André Mazon, la première chaire ouverte en France concernant la slavistique en général, celle du Collège de France, connue sous l'intitulé de « Langues et littératures slaves » dans l'entre-deux-guerres, s'attache à traiter des Slaves dans leurs points de contact : un certain nombre de cours qui y sont donnés portent ainsi sur les Slaves en général, sur le vieux slave ou les slavons. Quant aux leçons qui concernent un pays slave déterminé, le détail en a été listé par l'Institut d'études slaves et le Laboratoire de slavistique dans leur *Guide du slaviste* publié en 1971⁷⁵. Cette liste répertorie les cours des professeurs Alexandre Chodzko (1857-1883), Louis Leger (1885-1923) et André Mazon (1923-1951) selon les langues concernées (hors études slaves en général).

Tableau 2.5. Nombre de cours enseignés à la Chaire de Langues et littératures slaves du Collège de France selon les langues, de 1857 à 1939 (les domaines linguistiques sont ceux donnés par le Guide du slaviste)

Enseignant/ Langue	Bulgare	Polonais	Russe	Langues de Yougoslavie	Tchèque et slovaque	Ukrainien
Alexandre Chodzko (1857-1883)	6	10	10	3	5	1
Louis Leger (1885-1923)	2	15	17	4	10	3
André Mazon (1923-1945)	1	1	15	1	2	0

Tandis que, du temps de ses deux premiers titulaires, la chaire de Langue et littérature slave a privilégié le domaine polonais, à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, et ce jusque dans le premier entre-deux-guerres, le domaine russe lui dispute la primauté. C'est du temps d'André Mazon que le domaine russe s'impose. Lors de sa leçon d'ouverture de la chaire, le professeur donne à imaginer l'immensité du monde slave au prisme de la seule Russie, puisque c'est le russe qui est prioritairement enseigné dans l'Université française.

« Un étudiant a appris le russe, la littérature russe, et — ceci se passe en des temps meilleurs que les nôtres, en des temps où l'on voyage librement — il a appris "la Russie", avec la belle passion qu'il arrive souvent de rencontrer chez de jeunes Français. Il tient la Russie pour un monde infiniment grand et

75 INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste*, op. cit.

généreux, et qui se suffit à lui-même. Il croit uniques au monde les belles histoires de son Moyen Age, telles que nous les ont gardées les apocryphes ou les vers spirituels (duchovnye stichi). Il a pour Tolstoj la religion du croyant qui n'interroge pas volontiers le passé d'où est sorti son dieu. Le reste du monde slave n'existe pas pour lui. Un jour cependant [...] il lit l'*Histoire des littératures slaves* de Pypin et Spasowicz [...] et, à cette lecture, les yeux de ce russisant s'ouvrent. La Russie n'est plus la splendide isolée qu'il imaginait : la splendeur de ses légendes médiévales lui vient pour la plus grande part des « fables » bulgares (bolgarskija basni), des apocryphes bogomiles et autres, qui nous sont parvenus à la fois par les Bulgares et par les Serbes et dont plusieurs sont attestés par des rédactions grecques. La Russie doit le meilleur de sa civilisation première à cette Slavie bulgare et serbe, tributaire elle-même de la civilisation byzantine ; et l'on ne saurait comprendre le développement de la littérature du Moyen Age russe qu'en considérant l'ensemble de tous les Slaves orthodoxes à qui Byzance a apporté le christianisme et sa culture⁷⁶. »

Pour André Mazon, comme pour les promoteurs de la *Revue des études slaves* dans la construction de la slavistique française, il s'agit surtout d'établir des comparaisons entre les différents peuples, les différentes langues, les différentes civilisations slaves, pour mieux discerner leurs similitudes et les circulations d'influences.

Pour ce faire, la *Revue* comporte une rubrique volumineuse recensant l'état de la recherche dans chaque aire linguistique ou culturelle du monde slave. Dans les premières années de la *Revue*, le découpage est ainsi conçu : « Généralités » sur le monde slave, « Russe, petit-russe et blanc-russe », « Tchèque et slovaque », « Polonais », « Sorabe », « Polabe », « Kachoube », « Serbo-croate et slovène », « Bulgare. » Le rapprochement pourrait se justifier pour le domaine « Russe, petit-russe, blanc-russe » par une question de classement linguistique des langues slaves :

« Généralement on distingue trois groupes : le groupe oriental ou russe (grand-russe, petit-russe, blanc-russe), le groupe méridional comprenant le slovène, le serbo-croate et le bulgare (y compris le macédonien), et le groupe occidental, qui se compose des langues léchiques (polonais,

76 A. MAZON, « Le patrimoine commun des études slaves », art. cit., p. 124.

kachoube, polabe), du haut et bas-sorabe et de la famille tchécoslovaque⁷⁷. »

Le groupe oriental est pourtant réuni autour de la seule langue russe, les deux autres lui étant rattachées par le nom : ce « russe » qui, dans l'origine du terme que rappelle Antoine Meillet, renvoie à la culture kievienne⁷⁸, donc aux racines des domaines russe, biélorusse et ukrainien. À partir de 1927, les aires s'affinent pour le domaine des langues slaves de l'Est en rubriques distinctes : « Russe », « Blanc-russe », « Petit-russe » ; ce dernier étant renommé en « Ukrainien » à partir de 1929. La dénomination même de ces langues semble les placer, jusqu'en 1929, dans un rapport de dérivation par rapport au grand-russe. Curt Woolhiser a rappelé la difficulté pour le biélorusse de s'affirmer en langue à part entière dans les années 1920, alors que l'autonomie du biélorusse et de l'ukrainien était contestée à la fin du régime tsariste⁷⁹. Il invoque le processus de « dialectisation » évoqué par Kathryn Woolard pour rappeler l'argument politique à l'œuvre dans la domination d'un territoire à la population dont la langue est « génétiquement proche⁸⁰ » de celle du dominant⁸¹, en l'occurrence l'empire russe, sur ses voisins de langues biélorusse et ukrainienne. Si le discours officiel soviétique prône l'indépendance de ces langues, dans les faits, l'Institut de culture biélorusse, créé à Minsk en 1922 et qui contribuait à promouvoir une langue biélorusse indépendante, est fermé en 1928⁸². Cette langue n'émerge pas dans l'enseignement français des langues slaves dans l'entre-deux-guerres.

Quant à l'ukrainien, son entrée dans l'enseignement est tardive. Alors que des enseignements de langues slaves se développent à l'École des langues orientales depuis l'époque de Louis Leger (qui assure, en plus du russe, des enseignements de bulgare, de serbe et de croate) et croissent à l'époque de la Première Guerre mondiale (les premiers cours de tchèque et de polonais ont lieu en 1916-1917), pour l'ukrainien, seconde langue slave orientale en terme de

77 Nicolas VAN WIJK, « Remarques sur le groupement des langues slaves », *Revue des études slaves*, 1924, vol. 4, n° 1, p. 6.

78 Antoine MEILLET, « Les vues de Šachmatov sur la constitution de la nation russe et des dialectes russes », *Revue des études slaves*, 1921, vol. 1, n° 3, p. 189.

79 Curt WOOLHISER, « Discours sur la langue, idéologie et “édification linguistique” dans la RSS de Biélorusse, 1920-1939 », in Patrick SÉRIOT (dir.), *Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne : épistémologie, philosophie, idéologie*, trad. fr. Patrick SÉRIOT, Lausanne, Université de Lausanne, 2003, p. 318.

80 *Ibid.*

81 Kathryn WOOLARD, « Language convergence and language death as social processes » in N.C. Dorian (ed), *Investigating Obsolescence : Studies in Language Contraction and Death*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988, p. 357, citée par C. Woolhiser, « Discours sur la langue, idéologie et “édification linguistique” dans la RSS de Biélorusse, 1920-1939 », art. cit., p. 318-319.

82 Henadz CYCHUN, « Institut beloruskoy kul'tury Inbelkul't = L'Institut de la culture biélorusse (Inbelkult) et les débuts de la slavistique biélorusse », in A. BERNARD, INSTITUT NATIONAL DES LANGUES ET CIVILISATIONS ORIENTALES et INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Histoire de la slavistique: le rôle des institutions = Istoriâ slavistiki : rol' naučnyh učreždenij*, op. cit., p. 45.

locuteurs, il faut attendre 1938 pour qu'ouvre un premier cours. Ce retard dans l'enseignement de l'ukrainien est attribué, par ses historiographes des Langues orientales, à une volonté de l'Union soviétique de ne pas laisser s'ouvrir en Occident de tribune pro-ukrainienne, secondée en cela par le gouvernement polonais et l'immigration russe⁸³. Comme pour le biélorusse, il est sans doute difficile pour certains milieux de reconnaître l'ukrainien comme indépendant du russe en raison de la proximité linguistique de ces langues, malgré le changement de discours officiel entre celui de la Russie tsariste et le nouveau discours soviétique de reconnaissance de ces langues⁸⁴. Peut-être une partie de l'immigration russe en France, arrivée en raison de la Révolution, reste-elle attachée au principe de la fin de la période tsariste de ne pas voir dans l'ukrainien une langue indépendante du russe. Quant au gouvernement polonais, le contexte de la signature du Traité de Riga le 18 mars 1921 avec les Soviétiques, qui permet au pays de reconquérir des terres à l'Est de son territoire, notamment peuplés d'Ukrainiens, peut expliquer que, face à un désir d'unité de la nouvelle Pologne, il ne souhaite pas l'éclosion d'un parti pro-ukrainien en France ; la culture ukrainienne se contente en France de l'ouverture d'une Bibliothèque ukrainienne à Paris en 1927, fondée dans les milieux de l'immigration⁸⁵. La bibliothèque devient cependant relais de la culture ukrainienne en France et plus généralement en Occident, tandis que l'enseignement de l'ukrainien n'émerge qu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale, notamment grâce à André Mazon, alors président de l'Institut d'études slaves, la même année que celle de la création de l'agrégation de langues slaves. Malgré la distinction de ces langues slaves orientales dans la *Revue*, l'ambition de cette dernière semble cependant de révéler une identité slave, en évoquant un passé où les distinctions culturelles sont difficiles à établir. Ainsi, le changement de dénomination des langues slaves orientales ne semble avoir que peu d'incidence sur le contenu essentiel de la *Revue*, celui des articles (ou exposés), qui reste ancré dans un passé fédérateur.

« Il serait à souhaiter aussi que ces exposés d'ensemble pussent servir à rapprocher tous les slavistes, qu'ils soient linguistes, philologues, historiens de la littérature ou archéologues⁸⁶. »

83 Voir l'histoire de la chaire d'ukrainien aux Langues orientales dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 192.

84 C. WOOLHISER, « Discours sur la langue, idéologie et “édification linguistique” dans la RSS de Biélorusse, 1920-1939 », art. cit., p. 318.

85 Jaroslava JOSYPYSZYN, « Le rôle culturel de la Bibliothèque ukrainienne de Paris dans le monde occidental », in A. BERNARD, INSTITUT NATIONAL DES LANGUES ET CIVILISATIONS ORIENTALES et INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Histoire de la slavistique: le rôle des institutions = Istorîâ slavistiki : rol' naučnyh učreždenij, op. cit.*, p. 169-177.

86 A. MEILLET, « Avant-propos », art. cit., p. 6.

C'est en cela que la *Revue* révèle sa méthode philologique. Les sujets qu'elle aborde sont plutôt anciens, ce qui facilite son objectif de mettre en évidence des liens entre les domaines linguistiques et culturels. Une logique similaire, philologique et comparatiste, est à l'œuvre à la chaire du Collège de France, dont les sujets se concentrent sur un passé lointain, où l'unité est mythifiée.

« Ces manifestations d'une vie commune, cela va de soi, sont d'autant plus durables que l'on regarde plus loin dans le passé; elles décroissent à mesure que nous nous approchons du présent, car l'individualisme des nations s'accroît⁸⁷. »

Du premier numéro, en 1921, jusqu'à la fin de l'entre-deux-guerres, la Russie reste un domaine privilégié de la *Revue*. Aucune année ne se passe sans qu'un article au moins ne paraisse sur le domaine russophone sur les deux numéros qui sont publiés annuellement, ce qui en fait le domaine le plus présent dans la *Revue*. Participent à l'actualité de ces études russes les spécialistes français : dès les premiers numéros, André Lirondelle, titulaire de la chaire de Lille (1902-1927), André Mazon, titulaire de la chaire de Strasbourg (1919-1923) puis du Collège de France (1923-1951) et vice-président de l'Institut d'études slaves (1929-1937), Antoine Meillet, chargé d'un cours de grammaire comparée des langues slaves à l'École pratique des hautes études (EPHE) (1891-1931) et président de l'Institut d'études slaves (1921-1936), Jules Patouillet, titulaire de la chaire de Lyon (1921-1932), Louis Réau, premier directeur de l'Institut français de Saint-Petersbourg. Les nouvelles figures des études russes françaises se font également remarquer par leur contribution à la *Revue* : Boris Unbegaun dès 1929, responsable de la Bibliothèque de l'Institut d'études slaves et qui obtient la chaire de Strasbourg en 1937, Pierre Pascal dès 1930, alors qu'il est encore en Russie, avant son retour en France quelques années plus tard et son élection à la chaire des Langues orientales en 1937⁸⁸. L'Institut d'études slaves soutient également les travaux de ces nouveaux chercheurs en éditant, outre la *Revue*, des monographies ; ainsi, la thèse sur Herzen de Raoul Labry, ancien membre de l'Institut français de Saint-Petersbourg, est publiée par l'Institut en 1928⁸⁹, quatre ans avant sa nomination à Lille.

87 A. MAZON, « Le patrimoine commun des études slaves », art. cit., p. 126.

88 S. CŒURÉ, *Pierre Pascal*, op. cit., p. 300.

89 Raoul Labry, *Alexandre Ivanovitch Herzen (1812-1870) : essai sur la formation et le développement de ses idées*. Paris. Th. let. 1928 (publiée aux éditions Bossard à Paris en 1928 sous le patronage de l'Institut d'études slaves), Raoul Labry, *Herzen et Proudhon*. Paris. Th. let. (compl.) 1928 (Collection historique de

Outre le soutien aux potentiels futurs enseignants et chercheurs français, l'Institut via la *Revue* s'entoure également de contributeurs russophones, issus de l'émigration, comme Michel Gorlin⁹⁰ (1909-1942), qui collabore régulièrement à la *Revue* avant sa déportation en 1942. Cet émigré russe avait quitté la Russie pour l'Allemagne suite à la Révolution, où il étudie la littérature comparée, avant que le contexte politique du Troisième Reich ne le pousse à trouver refuge en France, où il prend la direction de la Bibliothèque de l'Institut d'études slaves. On trouve également des contributions soviétiques, comme celle de Boris et Youri Sokolov en 1932, mandatés par l'Académie des sciences des beaux-arts soviétique, sur la recherche des bylines, ces poèmes héroïques russes issus de la tradition orale. Ce type de sujet est assez typique de la *Revue*, qui privilégie les approches linguistiques ou littéraires pour évoquer une civilisation ancienne. Des sujets plus contemporains sont proposés par Jules Patouillet sur le théâtre russe (qui est spécialiste d'Ostrovski), ou d'André Mazon, lorsqu'il évoque l'œuvre des auteurs du XIXe siècle, notamment Tourgueniev, par sa correspondance avec Dostoïevski (tome 1, 1921) ou encore par la recherche sur la genèse de ses romans (tome 5, 1925). Un article fait figure d'exception dans ce paysage : celui de B. Tomaševskij, critique formaliste de Leningrad dont c'est l'unique contribution à la *Revue*, sur « La nouvelle école d'histoire littéraire en Russie », seul article évoquant le XXe siècle et l'après-Révolution (tome 8, fascicule 3-4, 1928).

C'est l'objet de la *Revue des études slaves*, annoncé dès sa création, de s'occuper plus de philologie que d'actualité. Elle se distingue en cela de la revue *Le monde slave*, cofondée par Ernest Denis. Dans le *Monde slave*, il est certes question d'unité slave, construite notamment sur un passé commun, mais également d'actualité, et, conséquemment, la revue n'évite pas la politique. C'est pourquoi André Mazon, parmi d'autres, ne participe pas à la revue *Le monde slave*, privilégiant la dimension scientifique à l'engagement politique de la discipline⁹¹. Au contraire, Jules Legras, titulaire de la chaire de Dijon (1920-1929) puis de la Sorbonne (1929-1936), et qui ne collabore pas à la *Revue des études slaves*, est un contributeur régulier du *Monde slave*, où « il multiplie les mises en garde hostiles à l'URSS⁹². » Là où la *Revue des études slaves* obtient des collaborations soviétiques, dans l'ambition de l'entourage de l'Institut de rétablir des liens scientifiques avec l'URSS à partir du milieu des années 1920, *Le monde slave* y échoue. Le tournant de l'année 1934, qui voit l'échec de la réouverture d'un Institut

l'Institut d'études slaves, IV).

90 André MAZON, « Nécrologie [Michel Gorlin] », *Revue des Études Slaves*, 1946, vol. 22, n° 1, p. 289-291 ; Agnès DUFFAUT-GRACEFFA, *Une femme face à l'histoire: itinéraire de Raïssa Bloch, Saint-Pétersbourg-Auschwitz, 1898-1943*, Paris, Belin, 2017, p. 115-117, p. 204-207, p. 233-286 et p. 300-301.

91 A. MARÈS, « André Mazon, un slaviste au XXe siècle : profil politique d'un savant », art. cit., p. 70.

92 S. CŒURÉ, *La grande lueur à l'Est*, op. cit., p. 199.

français à Moscou, marque pourtant un passage difficile pour la slavistique soviétique puisque l'Institut de slavistique de Leningrad est fermé par les autorités qui considèrent la discipline comme une « science bourgeoise idéologiquement étrangère⁹³ » ; sans doute que les origines germaniques de la discipline, ainsi que ses ambitions de réflexions d'ordre général sur le monde slave, se concilient mal avec la politique stalinienne de russification.

3 – Apprendre la Russie ; quelle Russie ?

Lorsque André Mazon présente en 1923, lors de son discours d'entrée à la chaire du Collège de France, les études russes telles qu'il les a connues lui-même étudiant, avant 1917, il évoque deux résultats majeurs : l'apprentissage de la langue (et de la littérature qui l'accompagne ; apprentissage qui peut se dérouler en pays non russophone) et l'apprentissage de « la Russie. » En cela, il ne présente pas une idée nouvelle. Par exemple, vingt ans plus tôt, Charles Andler a soutenu une vision similaire. Pour lui, « un professeur de langues vivantes ne doit pas seulement enseigner l'allemand et l'anglais, mais l'Angleterre et l'Allemagne » et il ajoute qu'apprendre une langue est aussi un moyen de « dénommer [...] les faits principaux d'une civilisation » qui révèlent ainsi « une réalité sociale⁹⁴. » Cette pédagogie par la civilisation ne peut se réaliser, pour André Mazon, que par le voyage en pays russe.

« Un étudiant a appris le russe, la littérature russe, et — ceci se passe en des temps meilleurs que les nôtres, en des temps où l'on voyage librement — il a appris "la Russie"⁹⁵. »

Ce discours révèle deux traits majeurs de l'apprentissage du russe perçu par André Mazon, qui a appris la langue au début du XXe siècle : l'importance du contact avec le territoire russophone, ruiné par la Révolution bolchevique, et qui, en quelque point que ce soit, doit fournir une formation équivalente à « la Russie », qui serait un ensemble uni notamment par sa langue, elle-même apprise au prisme de sa littérature nationale.

93 P. GARDE, « Histoire de la slavistique : le rôle des institutions, sous la direction d'Antonia Bernard », art. cit., p. 598.

94 Charles Andler, *Das moderne Deutschland in kulturhistorischen Darstellungen – Ein praktisches Lesebuch für Sekunda und Prima*, Paris, Delagrave, 1903, cité par Stephan MARTENS, *La civilisation allemande dans les études germaniques en France : ingénierie et atouts*, Paris, Comité d'études des relations franco-allemandes (Cerfa)/Institut français des relations internationales, 2006, p. 1-2.

95 A. MAZON, « Le patrimoine commun des études slaves », art. cit., p. 124.

a) L'impasse de la rupture de 1917 ?

Dans le discours des slavissants, qui, après la Révolution, perdent l'accès au terrain russe, la rupture est marquante. Raoul Labry donne, dans *Le Monde Nouveau* en janvier 1921, un aperçu de ses ambitions non réalisées pour la discipline, avec l'évocation de ce traumatisme de 1917 et de la fermeture consécutive du terrain russophone dans l'apprentissage de la Russie⁹⁶. Pour cet ancien membre de l'Institut français de Saint-Petersbourg, l'enseignement du russe, tel qu'il est proposé en France dans les établissements que sont les Langues orientales ou la Sorbonne n'est pas suffisant pour atteindre l'objectif de l'apprentissage de « la Russie ». La langue n'est qu'une voie d'accès et c'est plus à un pays qu'à une langue que se consacre Raoul Labry. L'ambition qu'il décrit dans son article est de faire « apparaître derrière » la langue « la figure attirante de la Russie⁹⁷ » (d'une Russie qui est celle qu'il a connue.) Son idée serait de « mêler » à l'étude de la langue « chacun des éléments qui constituent une nation », soit « littérature, histoire et géographie, vie matérielle, intellectuelle et sociale. » Cette vision s'opposant selon lui aux efforts pour introduire l'enseignement du russe dans quelques lycées, à la manière des langues anciennes, en commençant par la « mécanique compliquée et abstraite » des déclinaisons. Pour Raoul Labry, un enseignement efficace de la Russie devrait prendre place dans une maison russe, « une maison qui serait un miroir de la Russie », décorée d'objets traditionnels et réunissant des passionnés (à la manière de celle que les Anglais ont organisée en 1917 à Oxford ou Cambridge, précise-t-il). Si les ambitions de la maison n'ont pas été matériellement réalisées, il n'en demeure pas moins que cette vision d'un enseignement alliant langue et littérature au sens le plus large, se retrouve en partie à l'Université. Mais, comme le remarque Raoul Labry, ces cursus sont réservés à une élite de spécialistes. Et, même aux Langues'O, où Raoul Labry vante l'enseignement pratique de Paul Boyer, il est nécessaire d'être diplômé du secondaire et de disposer de trois ans pour se former en parallèle d'un autre cursus, et ce, sans vivre en permanence dans une ambiance russe. Ce qui lui fait dire que « certes le russe est enseigné en France, mais pas la Russie⁹⁸. » Car pour Raoul Labry, là est la nécessité : former non des spécialistes, mais de futurs agents commerciaux et des techniciens, capables de s'intégrer dans le pays. Ces professionnels envoyés en Russie « ne seraient pas des représentants des colonies étrangères autour de Moscou et Petrograd, non intégrés et ne comprenant que moyennement le russe, donnant ainsi

96 R. LABRY, « L'enseignement du russe en France », art. cit., p. 32-41.

97 *Ibid.* p. 34. Les citations suivantes se trouvent à la même page.

98 *Ibid.* p. 37.

aux populations locales l'impression justifiée d'une caste hautaine, méprisante, fermée », sur place uniquement pour y « faire de l'argent⁹⁹. » Ce qu'il revendique est une formation complète des ingénieurs ou contremaîtres, de jeunes employés de commerce ou de banque que leurs maisons destinaient à leurs succursales de Russie. « Mais celles-ci ont été ruinées par le bolchevisme. » Il en tire alors une conclusion pessimiste :

« Trente ans d'alliance franco-russe ont produit seulement l'enseignement supérieur si limité encore quand on le compare à celui de l'allemand ou de l'anglais, malgré les ambitions du début de l'alliance, achevées par le bolchevisme¹⁰⁰. »

b) La persistance de la Russie pré-révolutionnaire et l'imaginaire de l'âme russe

Quelle est donc cette Russie que Raoul Labry estime avoir apprise du temps des contacts avec l'Empire ? Ce que retient Pierre Pascal, auteur d'une nécrologie de Raoul Labry, citant son discours de départ de Lille, est éclairant sur les questionnements d'un russisant. Le professeur, nous raconte Pierre Pascal, y exprime son « intérêt pour comprendre ce qu'est le Russe¹⁰¹. » Son discours porte sur « les tendances de l'esprit russe¹⁰² » et Pierre Pascal l'analyse en ces termes :

« C'est un essai de définition du Russe, basé non point sur des considérations incontrôlables de race et de climat, mais sur des faits de l'histoire, et la conclusion insiste sur ce caractère incontestable : le manque du sens du relatif, l'appétit de participer à l'absolu¹⁰³. »

Pour l'un des plus éminents russisants de la seconde moitié des années 1930, son objet d'étude est de comprendre ce mystérieux Russe, celui qui prise avant tout « l'absolu. » Il peut paraître surprenant de retrouver dans le discours de Raoul Labry ce qui n'est pas loin de rappeler les idées évoquées par Adam Mickiewicz au Collège de France dans les années 1840, peuple

99 *Ibid.* p. 36. De même pour la citation suivante.

100 *Ibid.*, p. 41.

101 Citation de P. PASCAL, « Raoul Labry (1880-1950) », art. cit., p. 134.

102 Et, précise Pierre Pascal, a ensuite été reproduit dans la *Revue d'histoire de la philosophie et d'histoire générale de la civilisation*, n° 19, 15 juillet 1937, p. 242-260.

103 P. PASCAL, « Raoul Labry (1880-1950) », art. cit., p. 134.

slave que le poète présente comme « artiste, artisan et philosophe, inapte à l'industrie moderne¹⁰⁴. » L'idée du peuple russe comme essentiellement mystique et non rationaliste a été largement diffusée du temps de l'alliance, qui permet de présenter le peuple russe et, par extension, l'État russe, comme opposé au caractère germanique¹⁰⁵. Cette opinion, relayée notamment par la presse française, sert l'alliance, en véhiculant l'image d'un Russe patriote, solide pilier dans la guerre mondiale¹⁰⁶. Après la Révolution d'octobre, le phénomène inverse du temps de l'alliance se produit, et le Russe, notamment loué par l'historien Alphonse Aulard, est dissocié du nouveau gouvernement bolchevique jugé pro-allemand¹⁰⁷. L'opinion que la Révolution bolchevique représente un désastre pour le peuple russe, revêtu quant à lui d'affects positifs, semble encore bien présente à l'esprit de Raoul Labry dans les années 1930. Cette idée de l'existence d'une « âme slave », qui serait porteuse des tourments de l'histoire, a ainsi traversé le second XIXe siècle et reste d'actualité dans l'entre-deux-guerres, sous sa forme de « l'âme russe », étudiée plus spécifiquement par Jules Legras en 1934¹⁰⁸. Un discours dans lequel il est possible de voir le modèle décrit par Benjamin Guichard selon lequel « l'exploration des aires culturelles lointaines répond sans doute à une volonté de dépasser des modèles de développement trop proches » comme le modèle allemand. « Face à la pression du modèle germanique [...], la Russie n'est pas seulement un recours militaire, elle est aussi un espace de référence vierge¹⁰⁹. » Ce modèle ne serait pas encore complètement dépassé dans l'entre-deux-guerres.

c) Un usage unifié de la langue à l'échelle du territoire russophone ?

Quand bien même le voyage en Russie, tant recommandé par Raoul Labry et André Mazon, a lieu, il ne semble pas refléter chez les voyageurs, même spécialistes de la langue, cette unicité de « la Russie. » Par exemple, Jules Legras, correcteur de la *Petite grammaire russe* de son collègue Lucien Tesnière en 1934, trouve à redire sur ses perceptions de la langue russe. Louant par ailleurs certains aspects du livre de Lucien Tesnière, Jules Legras doute de quelques observations du grammairien sur la prononciation :

104 Michel CADOT, « Naissance et développement d'un mythe ou l'Occident en quête de l'âme slave », *Revue des études slaves*, 1973, vol. 49, n° 1, p. 93.

105 Tatiana KONOVALOVA, « Le mythe français de "l'âme russe" à l'épreuve des révolutions de 1917 », in Michel NIQUEUX (dir.), *Le caractère national. Mythe ou réalité ? Sources, problématique, enjeux*, Cahiers de la MRSH n° 48, Caen, Maison de la Recherche en Sciences Humaines de Caen, 2007, p. 180.

106 *Ibid.*, p. 181-182.

107 *Ibid.*, p. 185.

108 Jules LEGRAS, *L'Âme russe*, Paris, Flammarion, 1934.

109 B. GUICHARD, « Parler russe : un enjeu de l'alliance franco-russe ? », art. cit.

qui « ne sont exactes que si on les rapporte à une prononciation déformée : il y a beaucoup de Russes qui prononcent mal, et il ne faut pas croire que l'URSS ait ratifié toutes les fautes de prononciation des paysans et des soldats¹¹⁰. »

C'est-à-dire que, par rapport aux milieux qu'il a pu lui-même fréquenter en Russie, Jules Legras ne considère pas le russe des paysans et des soldats comme valide au même titre que celui d'autres groupes sociaux, mais fautif. Cette réflexion pourrait être analysée à l'aune du paradigme humboldtien, qui hante le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne d'après Patrick Sériot, explicite dans le fait de « se demander s'il existe des langues de classe à l'intérieur d'une langue nationale¹¹¹. » À propos des parlers paysans, Patrick Sériot note par ailleurs qu'il se produit un double discours au sein des autorités soviétiques, avec d'un côté une impulsion populiste qui pousse à « apprendre à parler auprès du peuple », et de l'autre que le peuple est pensé par des élites intellectuelles pour qui il faut « combattre et éliminer les parlers paysans archaïques¹¹². » Svetlana Seville, en retraçant l'histoire de l'alphabétisation par le régime soviétique, remarque que dans la première moitié des années 1920, la langue écrite influence alors la pratique orale, que différents milieux peuvent s'approprier le russe littéraire, mais qu'un fort marqueur d'appartenance sociale reste celui de l'accentuation des phonèmes¹¹³. Dans le processus plus long de l'alphabétisation, alors que le PCUS déclare 90 % de la population alphabétisée en 1939, la prononciation tend à évoluer pour s'appuyer de plus en plus sur l'orthographe, ce qui tendrait à une unification plus marquée des parlers russes, par l'écrit. Cependant, dans la Russie visitée par les slavistes, et peut-être plus encore dans les milieux d'émigration russophone en France issus de la Révolution bolchevique, la langue russe ne révèle pas la diversité de ses parlers. Et, dans ses lieux de réseau, Instituts français en Russie et slaves en France, les spécialistes ne valorisent pas l'ensemble des aspects de cette « Russie. »

110 J. LEGRAS, « Lucien Tesnière. Petite grammaire russe », art. cit., p. 319.

111 Introduction de Patrick Sériot à P. SÉRIOT (dir.), *Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne*, *op. cit.*, p. 3.

112 *Ibid.*

113 Seville SVETLANA, « Dynamique de la Révolution d'octobre 1917 dans l'évolution de la langue russe au cours du XXe siècle », Séminaire commun Eur'Orbem : « Politiques et évolutions de la langue russe (XXe-XXIe siècles) », Paris, Institut d'études slaves, 7 décembre 2017.

4 – Faire vivre la recherche française et l'idéal de l'Institut français de Saint-Pétersbourg à Paris : la collection de la Bibliothèque de l'Institut

L'Institut français de Saint-Pétersbourg, ouvert en 1911 et fermé par les Bolcheviks, a connu un espoir de réouverture en 1934, qui s'est soldé par un échec. Cependant, l'Institut n'a pas cessé toute existence à sa fermeture, et l'une de ses ambitions, celle d'être un relais de la science française sur la Russie, ne s'est pas tout à fait éteint. La collection de la « Bibliothèque de l'Institut français de Saint-Pétersbourg », créée par Paul Boyer¹¹⁴ et inaugurée en 1912 par la publication d'une étude de Jules Patouillet sur le théâtre russe, est maintenue, grâce notamment aux efforts d'André Mazon¹¹⁵, et relocalisée à Paris, où elle est éditée chez Honoré Champion. Cette collection, qui regroupe notamment des thèses soutenues en Sorbonne (en lien avec l'obligation pour les aspirants au doctorat ès-lettres de présenter en soutenance des thèses déjà imprimées, et d'en déposer 95 exemplaires jusqu'en 1939¹¹⁶) et des travaux des grands noms du monde universitaire en études russes, donne un aperçu des tendances de la recherche dans le domaine.

Tableau 2.6. *Les ouvrages publiés dans l'entre-deux-guerres dans la collection « Bibliothèque de l'Institut français de Saint-Pétersbourg » (ou « de Leningrad »)*¹¹⁷

Numéro dans la collection	Titre	Auteur	Année de publication
I	Le théâtre de mœurs russes des origines à Ostrovski (1672-1850)	Jules Patouillet	1912
II	L'architecture classique à Saint-Pétersbourg à la fin du XVIIIe siècle	Louis Hauteœur	1912
III	Un maître du roman russe : Ivan Gontcharov (1812-1891) [<i>thèse complémentaire</i>]	André Mazon	1914
IV	Emplois des aspects du verbe russe [<i>thèse</i>]	André Mazon	1914

114 Louis RÉAU, « Le fondateur de l'Institut français de Saint-Pétersbourg », in *Chez Tolstoï : entretiens à Iasnaïa Poliana, Paul Boyer (1864-1949)*, Paris, Institut d'études slaves, 1950, p. 20.

115 INSTITUT FRANÇAIS DE RUSSIE, *Historique de l'implantation à SPb*, <https://www.institutfrancais.ru/fr/saint-petersbourg/institut/presentation/historique-limplantation-spb>, consulté le 20 juin 2018.

116 Édouard DES PLACES, « Cent cinquante ans du doctorat es lettres (1810-1960) », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1969, vol. 1, n° 2, p. 209.

117 INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste, op. cit.*, p. 376-377.

Numéro dans la collection	Titre	Auteur	Année de publication
V	Le <i>Stoglav</i> ou les <i>Cent chapitres</i> . Recueil des décisions de l'Assemblée ecclésiastique de Moscou, 1551. Traduction avec introduction et commentaire	E. Duchesne	1920
VI	Lexique de la guerre et de la révolution en Russie (1914-1918)	André Mazon	1920
VII	Correspondance de Falconet avec Catherine II (1767-1778)	Louis Réau	1921
VIII	Le Musée Pouchkine d'Alexandre Onéguine à Paris : notice, catalogue et extraits de quelques manuscrits	Modeste Hofmann	1926
IX	Manuscrits parisiens d'Ivan Tourguénev : notices et extraits	André Mazon	1930
X	La philosophie et le problème national en Russie au début du XIXe siècle [<i>thèse</i>]	Alexandre Koyré	1929
XI	Légendes sur les Nartes, suivies de cinq notes mythologiques	Georges Dumézil	1930
XII	Tchaadaev et les <i>Lettres philosophiques</i> : contribution à l'étude du mouvement des idées en Russie [<i>thèse</i>]	Charles Quénet	1931
XIII	Michel Lomonosov et la langue littéraire russe	Antoine Martel (et préface de Paul Boyer)	1933
XIV	Introduction à la grammaire comparée des langues caucasiennes du Nord	Georges Dumézil	1933
XV	Recherches comparatives sur le verbe caucasien	Georges Dumézil	1933
XVI	La langue russe au XVIe siècle (1500-1550) : La flexion des noms [<i>thèse</i>]	Boris Unbegaun	1935
XVII	V.A. Joukovski et le préromantisme russe [<i>thèse</i>]	Marcelle Ehrhard	1938
XVIII	Avvakum et les débuts du raskol : la crise religieuse au XVIIe siècle en Russie [<i>thèse</i>]	Pierre Pascal	1938

Le soutien aux membres de l'Institut français de Saint-Pétersbourg (I, II) persiste après la fermeture de l'Institut, avec la publication d'un ouvrage de Louis Réau, son premier président (VII). Du temps de l'Institut, la relève de la recherche est portée par la publication des thèses d'André Mazon, qui apporte une pierre en linguistique, mais aussi en littérature. Par la suite, André Mazon, en linguiste, s'intéresse spécifiquement aux nouveautés qu'il observe sur le terrain russe pendant la guerre et la révolution (VI), tout en conservant des ambitions

littéraires avec la publication de manuscrits de Tourgueniev, un des grands noms des premiers succès littéraires russes en France au XIXe siècle (IX). Le lien entre linguistique et littérature peut également être fait par l'ouvrage d'Antoine Martel, professeur à l'université de Lille (1927-1931), sur Lomonossov et l'élaboration d'une langue littéraire en Russie (XIII). On remarquera des intérêts qui dépassent le seul monde slave et s'étendent à la dimension impériale de la Russie, avec la publication des recherches de Georges Dumézil sur le Caucase (XI, XIV et XV). Enfin, la collection, surtout dans ses derniers numéros, s'attache à valoriser les travaux des nouveaux chercheurs en publiant des thèses soutenues en Sorbonne et qui, par la linguistique ou la littérature, mettent en avant la Russie de l'époque moderne au XIXe siècle. La publication des thèses de la Sorbonne met ainsi en lumière la recherche parisienne, certains de ces nouveaux doctorants ayant pu faire carrière par la suite en province. Après la Seconde Guerre mondiale, la collection est reprise par l'Institut d'études slaves, qui prend la tête de la reconstitution des études slaves en France, après l'échec de l'Institut français de Petrograd.

Dans l'entre-deux-guerres, alors que les intérêts diplomatiques en Europe de l'Est se portent initialement sur l'Europe médiane, entre l'Allemagne et la Russie (devenue partie intégrante de l'URSS), les structures d'enseignement établies du temps de l'alliance franco-russe, mais également l'effort d'enseignants comme André Mazon, permettent au russe de s'imposer comme la première langue slave et au domaine russe de s'implanter dans le domaine doctoral. Son enseignement, alors confié à des russisants formés avant 1917, s'inscrit cependant dans une nostalgie de la Russie impériale.

Chapitre 3 – Étudiants et enseignants de russe, de l'alliance franco-russe au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale : une discipline qui ne peut s'affranchir du contexte politique

I – Les enseignants de russe, de la fin du XIXe siècle à la veille de la Seconde Guerre mondiale : enjeux de formation et de recrutement

1 – Les « pionniers » et leurs efforts d'institutionnalisation de la slavistique

a) Une spécialisation hors du système universitaire français

Lorsqu'il retrace l'histoire de la slavistique française, Jacques Veyrenc met en avant le parcours de quelques « pionniers », qu'il définit comme des « initiateurs dans leur domaine », ayant débuté leur carrière à la fin du XIXe siècle et, en tant que spécialistes du monde slave dans le paysage universitaire français, contribuant à la mise en place de l'Institut d'études slaves au lendemain de la guerre¹. Ces pionniers sont pour lui : Louis Leger (1843-1923), fondateur de la première chaire de russe à l'École des langues orientales, Ernest Denis (1849-1921), historien et fondateur officiel de l'Institut d'études slaves, Émile Haumant (1859-1942), fondateur des premières chaires universitaires de russe à Lille puis à Paris, Antoine Meillet (1866-1936), linguiste comparatiste, élève de Ferdinand de Saussure et qui, à la succession de ce dernier à l'École pratique des hautes études (EPHE) en 1891, introduit les langues slaves à l'enseignement de grammaire comparée des langues indo-européennes, l'année même où Paul Boyer (1864-1949), la dernière figure marquante, s'installe à la chaire de russe des Langues orientales, dont il fortifie l'enseignement.

Un critère pour définir cette génération pourrait être que, n'ayant pu recevoir une formation en langues slaves dans le système d'enseignement français, elle s'est formée à l'étranger, avant d'instaurer les études slaves en France. Louis Leger s'était initié à diverses langues slaves grâce à des rencontres avec des représentants de ces peuples, avant de se rendre sur le terrain, en Croatie tout d'abord en 1867, puis en Russie au début des années 1870, après la soutenance de ses thèses. Le voyage en Russie n'est pas à négliger comme espace de formation, mais également de socialisation des slavistes. Ainsi, en l'absence d'institutions formant au russe en France, les curieux de la Russie se rencontrent sur le terrain ; Louis Leger est à Moscou en

1 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 249.

même temps que les historiens Anatole Leroy-Beaulieu et Alfred Rambaud. C'est à Prague que se trouve alors Ernest Denis (1849-1921)², normalien et agrégé d'histoire en 1871, où il développe cette spécialisation vers l'histoire tchèque. Quant à Émile Haumant, c'est également en histoire qu'est sa spécialisation, lui qui est reçu à l'agrégation en 1886. Le dénominateur commun d'une partie de ces pionniers est d'avoir reçu en France une formation classique, consacrée par le concours de l'agrégation, qui les désigne aptes à l'enseignement dans une discipline nécessairement autre que la slavistique : Antoine Meillet est agrégé de grammaire en 1889, de même pour Paul Boyer, bi-agrégé de grammaire (1888), puis de lettres (1890). En comparaison, le parcours de Louis Leger paraît plus atypique, et par son âge (il est né en 1843, ce qui en fait d'environ vingt ans l'aîné des autres) et par l'époque de son entrée en carrière (il est titulaire d'une chaire de russe à la fin des années 1870, tandis que les autres ne développent la slavistique, chacun à leur niveau, que dans les années 1890).

Si l'on considère le critère de la formation en terrain slave, des rapprochements peuvent être effectués entre Louis Leger, Ernest Denis et Paul Boyer. Ce dernier, après avoir été élève de Ferdinand de Saussure à l'EPHE en même temps que son futur confrère Antoine Meillet, se rend ensuite en Allemagne se former à l'université de Leipzig (en 1886-1887) auprès de Leskien, comparatiste qui s'intéresse aux langues slaves, avant de se rendre à Moscou en 1889 où il poursuit sa formation auprès de philologues russes : Bouslaïev, Fortunatov et Charmatov³. Tandis qu'Antoine Meillet (qui accède tôt à la carrière universitaire puisqu'il remplace son maître Ferdinand de Saussure à l'EPHE en 1891, à vingt-cinq ans), s'intéresse aux langues slaves comme comparatiste et non comme spécialiste d'une langue ; cet effort lui demanderait un terrain moins poussé que Paul Boyer qui, de son côté renonce à être slaviste, estimant que la Russie présente à elle seule suffisamment de champs d'études⁴. Paul Boyer devient ainsi, parmi ces pionniers, le premier représentant des futures générations exclusivement russisantes, qui éclore en France après la Seconde Guerre mondiale.

b) Deux générations de pionniers ? De Louis Leger (1843-1923) à Émile Haumant (1859-1942) et Paul Boyer (1864-1949)

Pour Jacques Veyrenc, seule la carrière est pertinente pour situer cette génération de pionniers, bien que plus de vingt ans séparent Louis Leger d'Antoine Meillet et Paul Boyer ;

2 Louis EISENMANN, « Ernest Denis (1849-1921) », *Revue des Études Slaves*, 1921, vol. 1, n° 1, p. 138.

3 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 255.

4 Voir la biographie de Paul Boyer dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 131.

ce dernier hérite d'ailleurs de la chaire de russe aux Langues orientales quinze ans après sa création. C'est sans doute cet écart qui fait voir à Antoine Marès (quand il retrace le parcours d'André Mazon dans le paysage de la slavistique française) en Louis Leger et Ernest Denis, tous deux nés dans les années 1840, deux représentants d'une première génération de slavistes français⁵. Pour Antoine Marès, Paul Boyer et Antoine Meillet, qui ont le même âge et ont accédé à une chaire la même année, semblent déjà représenter une deuxième génération, moins « pionnière » que celle de ses aînés, Louis Leger et Émile Haumant, dans le sens où s'ils n'ont pas fondé de chaire. Entre Louis Leger et Émile Haumant, se compte tout de même un écart de seize ans, qui a permis à ce dernier de trouver dans l'hexagone des structures dont n'avaient pu bénéficier ses aînés : le futur professeur de russe de Lille et de Paris ne s'est jamais rendu en Russie, mais s'est formé en France, aux Langues orientales⁶. Cette différence pourrait déjà permettre de sentir un passage de génération, de celle des premiers pionniers à celle de seconds, comme Émile Haumant ou Paul Boyer, nés à sept ans d'intervalle, et qui trouvent à leur accession à l'enseignement supérieur les embryons d'une discipline à développer, des Langues orientales à l'Université. Ce qui tendrait pourtant à replacer Antoine Meillet et Paul Boyer dans une logique de pionniers serait, outre le domaine des langues slaves, la formation à des disciplines qui émergent alors : la linguistique pour tous deux, que ce soit en Sorbonne pour Paul Boyer ou à l'EPHE, en même temps qu'Antoine Meillet, ainsi que la sociologie et l'ethnographie, dans la même école pour Paul Boyer, formations qui marqueront son enseignement⁷. De plus, cette formation de Paul Boyer est complétée en Allemagne et en Russie, pour contribuer à élaborer en France un enseignement original. Paul Boyer reste cependant un héritier de l'œuvre de Louis Leger, pour qui la langue ne peut s'apprendre séparément du terrain où elle est parlée, et dérogeant en cela avec un certain héritage dans l'enseignement des langues orientales, même s'il tend à le moderniser par l'établissement de nouveaux contacts en Russie⁸, mais aussi par l'élaboration d'un nouveau modèle d'enseignement de la langue concrétisée par un manuel, nouvelles pierres apportées à l'enseignement du russe qui n'auraient pu se réaliser sans l'appui d'un réseau russophone en France.

5 A. MARÈS, « André Mazon, un slaviste au XXe siècle : profil politique d'un savant », art. cit., p. 70-71.

6 A. LIRONDELLE et A. MAZON, « Émile Haumant », art. cit., p. 174.

7 Anna PONDOPOULO, « Paul Boyer, ses liens avec la Russie et les enjeux politiques de la réforme de l'École des langues orientales dans les années 1910 », in Annie CHARON, Bruno DELMAS et Armelle LE GOFF (dir.), *La France et les Français en Russie : Nouvelles sources et approches (1815-1917)*, Paris, Publications de l'École nationale des chartes, 2018, p. 341-359.

8 *Ibid.*

2 – Se former à la Russie en France : le rôle de l'émigration russophone dans l'enseignement du russe

a) L'appui de l'émigration russophone dans l'enseignement aux Langues orientales : les répétiteurs de langue et l'expertise de la langue parlée

Dans son histoire de la slavistique, Jacques Veyrenc insiste sur le rôle des enseignants français qui s'y sont succédé dans les chaires, délaissant le rôle joué par les répétiteurs (puis lecteurs à l'Université) de langue maternelle russe, qui assistent le professeur. Pourtant, avant même la première vague d'émigration politique ayant suivi la Révolution bolchevique en 1917, des sujets de l'empire russe s'installent à Paris, brièvement ou de manière plus permanente. Au XIXe siècle pourraient être cités des exemples célèbres de Russes en France (Nicolas Tourgueniev, Ivan Tourgueniev, etc.) mais le phénomène des migrations russes deviendrait plus important encore dans les années de l'Âge d'argent russe, de 1890 à 1920, où les intellectuels russes effectuent l'équivalent de tours d'Europe, pour lequel la France est une destination privilégiée⁹. Cette présence russophone à Paris sert le développement de l'enseignement du russe. Aux Langues orientales, si le rôle des professeurs de russe a été mis en lumière, et particulièrement celui de Louis Leger et de Paul Boyer, il faut leur reconnaître le soutien des répétiteurs, et souligner ainsi le rôle majeur de la communauté russophone. Dès 1874, Louis Leger, qui vient de recevoir l'autorisation d'ouvrir le premier cours de russe à l'École, recrute deux répétiteurs, étudiants bénévoles¹⁰ pour la lecture des textes, récompensés pour leur service par des dons de livres. En 1883, face à l'accroissement du nombre d'étudiants (alors douze étudiants réguliers), il obtient la création d'un poste de répétiteur rémunéré, confié à Alexis Vladimirov (1853-1893, en poste de 1883 à 1893), ancien employé des télégraphes russes devenu enseignant¹¹. Il n'est pas mentionné que le nouveau répétiteur ait reçu une formation préalable à la prise de ses fonctions. La principale qualification demandée à un répétiteur recruté pour mieux encadrer les étudiants en russe de l'École semble être d'y enseigner sa langue maternelle. Cependant, les tâches qui lui sont dévolues ne seraient pas proprement définies, ce qui peut être source de conflits. Ainsi, du temps du professeur

9 Claudie WEILL, *Étudiants russes en Allemagne, 1900-1914 : quand la Russie frappait aux portes de l'Europe*, Paris, 1996, p. 7-8.

10 N'étant pas employés de l'École, ils ne font pas l'objet de biographies dans l'ouvrage commémoratif du bicentenaire (P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*) et la seule information sur eux est leur nom : MM. Dubrovin et Bosakov.

11 Voir la biographie d'Alexis Constantinovitch Vladimirov dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 130.

Louis Dozon (1885-1890), le répétiteur Alexis Vladimirov a pris l'habitude de se charger d'enseigner la grammaire, le professeur lui laissant assez de marge dans son enseignement, et n'étant pas lui-même, semble-t-il, un bon pédagogue en matière de grammaire. « Monsieur Dozon se distinguait par l'absence de toute méthode¹²... » aurait souligné Alexis Vladimirov (1853-1893) lui-même. Paul Boyer, linguiste de formation, contrairement à Louis Dozon, juriste ayant fait l'essentiel de sa carrière aux Affaires étrangères, s'attache quant à lui à enseigner la grammaire. Alexis Vladimirov se plaint alors dans une lettre à Paul Boyer de 1892 que, de ce fait, ils font « double emploi¹³. » En réponse, Paul Boyer lui conseille de se consacrer à l'enseignement de la pratique de la langue plutôt qu'à la grammaire, fonction qui devient une constante de ces répétiteurs russophones. C'est ainsi que Nicolas Spéranski (1893-1895, puis 1901-1902), Alexandre Alexandrovski (1896-1898), Ivan Stchoukine (1896-1898, puis 1905-1908), Antoine Scheikevitch (1898-1901), puis Nicolas Gay (1902-1905) reprennent l'enseignement de la langue pratique. Leurs profils semblent alors correspondre à celui de l'intellectuel de l'Âge d'argent se formant à l'étranger. Tous sont diplômés d'université en Russie (la plupart à Moscou), sont issus de l'élite sociale dans leur pays d'origine, ce qui leur permet de s'installer en France à leurs frais (et d'y rester avec un salaire de répétiteur). Ils ne sont pas spécialistes de l'enseignement du russe aux étrangers, tâche qu'ils remplissent avec plus ou moins de succès. Cependant, un des avantages de ces répétiteurs est souvent leur instruction, qui leur permet de transmettre à leurs élèves un aperçu de la vie historique et culturelle russe. Comme passeurs de la culture russe, deux d'entre eux se font de plus mécènes de l'École, cédant à la bibliothèque des collections d'ouvrages en russe (Ivan Stchoukine et Antoine Scheikevitch). En outre, Ivan Stchoukine organisait des rencontres le samedi¹⁴, où se retrouvaient les auditeurs des Langues orientales, lieu de réseau russophone à Paris. Quant à Nicolas Gay, ami proche de Léon Tolstoï, que Paul Boyer a rencontré en 1895 et avec qui il correspond¹⁵, il a été appelé par Paul Boyer alors que ce dernier travaillait à l'élaboration de son *Manuel*, bien qu'il ne soit pas crédité à la publication de l'ouvrage. Si ses biographes ne retiennent pas ses capacités de grammairiens auprès des débutants de première année, il est connu pour ses anecdotes sur la vie intellectuelle et artistique russe, lui qui « connaissait personnellement tous les écrivains et artistes russes de la fin du XIXe siècle¹⁶. »

12 Voir la biographie de Louis Dozon dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 130.

13 Extrait d'une lettre d'Alexis Vladimirov du 15 février 1892 à Paul Boyer, cité dans la notice biographique du premier, dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 130.

14 André Mazon, « L'homme, l'organisateur », in *Chez Tolstoï : entretiens à Iasnaïa Poliana, Paul Boyer (1864-1949)*, Paris, Institut d'études slaves, 1950, p. 22.

15 Paul BOYER, *Chez Tolstoï : entretiens à Iasnaïa Poliana, Paul Boyer (1864-1949), op. cit.*

16 Voir la biographie de Nicolas Gay dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 133.

Le répétiteur devient ainsi un lien entre le public des cours de russe aux Langues orientales et la Russie, avantage sans doute plus recherché que celui de la formation à l'enseignement du russe aux étrangers, et qui prendra d'autant plus d'importance quand la langue de ces émigrés sera le seul contact des élèves avec le russe vivant, après la fermeture relative des frontières soviétiques. C'est sans doute ce contact qu'incarne aussi une des figures emblématiques de l'École, la répétitrice Victoria Kontchalovski¹⁷ (1880-1959). Issue d'une élite intellectuelle (deux de ses frères sont devenus professeurs à l'université de Moscou, tandis qu'un autre s'est consacré à la peinture), Victoria Kontchalovski s'installe en France au début du siècle¹⁸. Elle est la première femme enseignante recrutée au département de russe, et la répétitrice à la carrière la plus longue (1908-1954), malgré des débuts incertains. Au décès d'Ivan Stchoukine en 1908, Paul Boyer fait appel à elle, mais, plutôt que de lui offrir le poste à durée indéterminée, recrute également les services de Dmitri Oznobichine, un militaire russe. Celui-ci, après deux ans de service très satisfaisant pour Paul Boyer, réintègre l'armée, faisant de Victoria Kontchalovski l'unique répétitrice de russe des Langues'O. Sa carrière débute après la Révolution de 1905, période où les effectifs étudiants sont encore réduits, traverse la période de la Révolution et de ses suites immédiates, avec les incertitudes que le contexte politique représente pour l'avenir de la discipline en France. Elle est encore en poste au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Tout le long de l'enseignement aux Langues orientales, le cours de russe est ainsi appuyé, comme pour les autres langues de l'établissement, d'un répétiteur ou d'une répétitrice, dont le rôle est d'assister le professeur par un complément d'enseignement de sa langue maternelle aux élèves.

b) Le rôle de l'émigration russophone à l'université de Paris : pratique de la langue et enseignement de la philologie

Lorsque la licence de russe est ouverte, l'année 1916-1917, elle est construite sur le modèle et les exigences des autres licences ès-lettres série langues et littératures étrangères vivantes qui l'ont précédé, mais reprend également le modèle d'enseignement des langues déjà éprouvé à l'ENLOV, avec un professeur français détenteur de la chaire, qui s'appuie pour son enseignement sur des émigrés russophones. Ce modèle des Langues orientales existait en fait

17 Parfois orthographié Kantchalovski, sans doute selon un principe de prononciation.

18 Voir la biographie de Victoria Kontchalovski dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 133.

déjà à l'Université pour d'autres langues, où un « lecteur » enseigne sa langue maternelle en accompagnement du cours professé par un universitaire français. Ainsi, une lectrice de langue maternelle russe est recrutée en 1916, Nina Prokhnitskaïa (1881-1953), pour former les étudiants à la pratique du russe (la lecture de texte, la conversation, une bonne prononciation, etc. mais également quelques éléments de civilisation¹⁹) ; elle reste en poste jusqu'en 1953.

En Sorbonne, à côté de ce lectorat dont le rôle semble surtout, comme aux Langues orientales, de faire pratiquer la langue aux étudiants, Nikolaï Koulmann, spécialiste de philologie, est recruté au début des années 1920²⁰. C'est grâce à Nikolaï Koulmann notamment que peuvent être formés en Sorbonne les futurs licenciés de russe, passés ou non parallèlement par les Langues orientales et qui pourront éventuellement se destiner à l'enseignement. L'appui de cet émigré russe à l'enseignement de la Sorbonne est permis par des liens franco-russes créés entre intelligentsia de l'émigration russophone et élites culturelles françaises qui, comme le souligne Leonid Livak, constituent un point d'ancrage de cette émigration en France ; Paul Boyer comme Jules Patouillet, membres du Comité de secours aux écrivains et aux savants russes en France, fondé en 1920, cherchent ainsi à soutenir l'émigration russophone d'après 1917²¹.

3 – La discipline en place et la formation de la génération suivante de professeurs

a) Les opportunités du premier entre-deux-guerres grâce aux nouvelles chaires

Contemporaine de l'accession de Paul Boyer à la chaire de russe des Langues orientales est la mise en place de la discipline dans l'Université. D'abord à Lille en 1892, puis à Paris en 1902, c'est Émile Haumant, un autre des « pionniers » de Jacques Veyrenc, qui les inaugure. Pourtant, alors qu'est créée la chaire en Sorbonne, ce pionnier a de la concurrence : celle de Jules Legras (1866-1939). Normalien, agrégé d'allemand en 1890, ce dernier aurait rencontré Paul Boyer à l'ENS²², qu'ils fréquentent les mêmes années. Pour Jacques Veyrenc, il y a une génération d'écart entre Paul Boyer et Jules Legras, de seulement sept ans son cadet ; le premier serait un « pionnier », quand le second appartiendrait à la « première génération »,

19 Pierre PASCAL, « N. Proxnickaja », *Russkaja mysl' (La pensée russe)*, 29/01/1954, La contemporaine, archives personnelles de Pierre Pascal, coupure de journal, F delta rés 883, carton 11a, chemise 5.

20 Voir chapitre 2, I-2-b.

21 Leonid LIVAK, « L'émigration russe et les élites culturelles françaises 1920-1925. Les débuts d'une collaboration », *Cahiers du monde russe. Russie - Empire russe - Union soviétique et États indépendants*, 48-48/1, 2007, p. 23-43.

22 S. LANGLOIS, « Jules Legras, un slaviste dans la Grande Guerre », art. cit.

composée d'universitaires nés avant 1900 et ayant commencé leur carrière dans l'entre-deux-guerres. Jules Legras n'eut-il échoué à l'accession de la chaire de russe en Sorbonne en 1902 qu'il eut été considéré parmi les pionniers, mais cet échec a repoussé l'entrée de sa carrière en russe à la deuxième phase de création de chaires, celle de l'entre-deux-guerres, qui lui permet d'atteindre un poste en 1920 seulement, à Dijon. Pourtant, du point de vue du critère de la formation, Jules Legras ferait partie de ces pionniers : après s'être initié au russe à Paris, sans doute à l'École des Langues orientales, bien qu'il n'en soit pas diplômé, il s'est ensuite rendu en Russie, où, contrairement à Paul Boyer, il ne semble pas recevoir de formation complémentaire à l'Université, mais voyager et établir des contacts. Du point de vue des années de formation, le parcours des deux anciens normaliens resterait proche, mais c'est bien la carrière qui pour Jacques Veyrenc est un critère prédominant, séparant les destinés des deux contemporains selon deux générations au sein de l'élaboration de la slavistique française.

Un parcours comme celui de Jules Legras peut être aussi qualifié de pionnier ; certes entré en fonction tardivement, il fonde cependant un enseignement, à Dijon, qui comporte également des traces d'innovation dans le contenu (il élabore une doctrine de la traduction, note Jacques Veyrenc²³.) Peut-être ce dernier peine-t-il à qualifier Jules Legras de pionnier en raison de son retrait de la *Revue des études slaves*, organe de construction de la discipline autour de l'Institut d'études slaves²⁴. Alors que Jules Legras est associé à la première réunion du 13 janvier 1916 en Sorbonne sur l'initiative d'Ernest Denis qui mène à la mise en place de conférences par les Slavistes à l'origine du futur Institut (réunions considérées par Jacques Veyrenc²⁵, comme par Alfred Fichelle, comme genèse de l'Institut d'études slaves), il ne se rend plus aux réunions suivantes de l'année 1916²⁶. Par la suite, il s'associe à un autre projet d'Ernest Denis (avec Robert de Caix), celui du *Monde slave*, publié dès 1917-1918 puis de nouveau à partir de 1924 jusqu'en 1938, indépendamment de l'Institut d'études slaves.

La situation est moins ambiguë pour Jules Patouillet (1862-1942), pourtant à peu près du même âge qu'Émile Haumant et que Paul Boyer, mais que Jacques Veyrenc classe parmi cette première génération. En effet, Jules Patouillet, doublement agrégé de grammaire (1886) et de lettres (1890), comme Paul Boyer, et la même année que lui pour sa seconde agrégation, ne vient que tardivement à l'étude du russe, aux Langues orientales, dont il est diplômé en 1902,

23 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 260.

24 *Ibid.*, p. 249.

25 *Ibid.*, p. 256-257.

26 A. FICHELE, « Origines et développement de l'Institut d'études slaves (1919-1949) », art. cit., p. 91-103 et « Chronologie de la fondation et des principales activités de l'Institut d'études slaves et des organismes homologues », in INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste*, op. cit., 1971, p. 451.

formé par ce même Paul Boyer. Âgé d'alors quarante ans, il réoriente ses recherches vers le théâtre russe, et devient en 1913 directeur de l'Institut français de Saint-Pétersbourg. Rentré en France en 1921, après un bref passage par Prague, son expertise est reconnue par sa nomination à la nouvelle chaire de Lyon, où il passe les dix dernières années de sa carrière. Bien qu'ayant fondé un enseignement à Lyon dans une nouvelle chaire, la formation de Jules Patouillet correspond à une logique générationnelle : formé par un pionnier, il est ensuite mis en place dans un nouveau poste dans le cadre de l'expansion d'une discipline pré-établie, même si les marges d'innovation de l'enseignement du russe dans les nouveaux centres d'étude restent difficiles à cerner, et donc, la valeur pionnière ou non de tels enseignements délicate à qualifier.

b) Une caractéristique de la nouvelle génération : une formation spécialisée

Le cœur de cette génération – qui profite de l'établissement des institutions d'enseignement en russe – est né autour des années 1880 : André Lirondelle (1879-1952), Raoul Labry (1880-1950) et André Mazon (1881-1967). Leur point commun, outre leur âge, est d'avoir été formés, à l'instar de Jules Patouillet, par des représentants de la génération des pionniers. André Lirondelle, le plus précoce, angliciste de formation première, est en parallèle formé au russe par Émile Haumant à Lille ; c'est grâce à Alfred Rambaud, le beau-père de son maître, qu'il peut passer deux ans en Russie, comme précepteur chez le ministre de la justice Mouraviev, en 1897-1899²⁷. Bien qu'il ne renonce pas à l'anglais, dont il est agrégé en 1902, année où lui est confié un poste en lycée, il hérite précocement, la même année, de la chaire de russe de Lille, grâce à l'appui d'Alfred Rambaud, qui organise le départ de son gendre à Paris ; André Lirondelle ne cadre ainsi pas tout à fait avec la définition de Jacques Veyrenc de cette première génération, ayant débuté sa carrière universitaire avant la Première Guerre mondiale. L'élève d'Émile Haumant renonce pourtant à cette carrière en 1926, avant d'avoir eu l'occasion de remplacer son maître à Paris, « découragé par un enseignement dont les circonstances politiques rendent les perspectives de plus en plus incertaines²⁸. » Il se reconvertisse alors comme recteur, laissant libre à Raoul Labry la chaire de Paris.

Ce dernier, agrégé de lettres en 1907, était devenu inspecteur d'académie en 1912, et, au contraire d'André Lirondelle, ne parvient que tardivement à la carrière universitaire. Ayant suivi les cours d'Émile Haumant à Paris, en parallèle de sa formation première, Raoul Labry

27 André MAZON, « André Lirondelle (1879-1952) », *Revue des Études Slaves*, 1952, vol. 29, n° 1, p. 108.

28 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 263.

se rend à plusieurs reprises en Russie, avant d'être brièvement chargé d'un cours de russe à l'Université de Toulouse en 1913²⁹. Pendant la guerre, il devient maître de conférences à l'Institut français de Petrograd, occupe brièvement les fonctions d'interprète en Serbie pour la mission médicale de l'armée d'Orient en 1915, avant de retourner enseigner à Petrograd en 1916, où il reste jusqu'à la fermeture de l'Institut. Rentré en France, il milite pour le maintien des contacts et des intérêts français en Russie, et reprend en parallèle sa carrière administrative, nommé proviseur. Soutenant ses thèses sur Herzen et le socialisme russe en 1929 – après bien des difficultés, ayant abandonné ses notes et documents en quittant l'Institut français de Petrograd – Raoul Labry est élu à Lille en 1932, avant Paris en 1936.

André Mazon, du même âge, est un acteur des études russes dès le lendemain de la guerre. Élève d'Antoine Meillet à l'EPHE et de Paul Boyer aux Langues orientales, il est diplômé de russe en 1905, année où il quitte la France pour la Russie, où il est lecteur de français à Kharkov pendant trois ans³⁰. C'est encore grâce à son maître Paul Boyer qu'il est nommé comme chargé de mission d'étude pour l'Institut français de Saint-Pétersbourg dès 1911³¹. Rentré en France, il est secrétaire-bibliothécaire de l'École des Langues orientales, où officie toujours Paul Boyer, de plus administrateur de l'École depuis 1908. Ces différentes opportunités, ses séjours en terrains russes et tchèques, joints à ses recherches sur le verbe russe aboutissant à une thèse en 1914, lui font accéder à la chaire de langues et littératures slaves de Strasbourg en 1919, bien que, contrairement à ses aînés, ses maîtres et ses contemporains générationnels, il ne soit pas agrégé.

C'est en effet une des caractéristiques constantes, toutes générations confondues, des universitaires français de voir leurs compétences de pédagogue et de savant validées par l'agrégation³², d'une discipline qui n'est pas celle qu'ils enseignent. Ce qui n'empêche pas André Mazon de se hisser au rang de figure centrale des études slaves et ce, dès l'entre-deux-guerres, dans l'enseignement comme dans la recherche et sa diffusion, par son rôle de plus en plus important au sein de l'Institut d'études slaves dont il devient président en 1937, suite à la mort d'Antoine Meillet.

c) La dernière génération formée avant-guerre : les natifs des années 1890 et la fin de la formation sur le terrain russophone

29 P. PASCAL, « Raoul Labry (1880-1950) », art. cit., p. 129-137.

30 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 261-262.

31 *Ibid.*, p. 260.

32 Voir notamment C. CHARLE, *La république des universitaires*, op. cit., p. 198.

Pour Antoine Marès, dans cette « troisième génération » (la « première » pour Jacques Veyrenc, qui fait suite aux « pionniers »), il y a distinction entre ceux qui sont nés autour de 1880, comme André Mazon, « marqués par l'alliance franco-russe³³ » qui caractérise l'émergence des études de russe, et ceux nés dans les années 1890, qui ont moins connu les pays slaves d'avant-guerre. Si l'on considère le critère de la formation, cette génération, formée sur le terrain russophone, ne s'inscrit pas totalement dans la logique de l'élève formé par un maître en France et présente des parcours qui restent variées, symptomatiques d'une discipline encore en construction. Parmi les représentants les plus jeunes de cette génération, se trouvent, parmi les slavistes comparatistes, André Vaillant (1890-1977) et Lucien Tesnière³⁴ (1893-1954) ; pour les russisants, Pierre Pascal (1890-1983) et, le plus jeune, Boris Unbegaun (1898-1973).

Normalien et agrégé de lettres en 1914, en Serbie pendant la guerre, André Vaillant se spécialise en serbo-croate. Il publie avec Antoine Meillet, son ancien maître, une grammaire de cette langue en 1924, avant d'officialier lui-même à l'EPHE à partir de 1931, comme directeur d'études de langues et littératures slaves du Moyen-Âge. Quant à Lucien Tesnière, agrégé d'allemand en 1919, il se spécialise en slovène. Reconnu comme slaviste, il est choisi pour remplacer André Mazon dans la chaire de langues et littératures slaves de Strasbourg en 1924, où, témoignage sans doute de l'importance de la langue russe dans l'enseignement attendu, il publie en 1934 une *Petite grammaire russe*.

Quittant Strasbourg pour Montpellier en 1937, Lucien Tesnière est remplacé par Boris Unbegaun. Ce dernier est un des premiers représentants des enseignants de russe issus de l'émigration liée à la Révolution, mais formé en France et naturalisé, et qui, contrairement aux lecteurs, est reconnu en qualité de professeur. Élève d'Émile Haumant à Paris, il reçoit sa licence puis son diplôme d'études supérieures (DES) de russe en 1926 et 1927. Comme son prédécesseur à Strasbourg, et au contraire de représentants plus âgés de la « première génération » de Jacques Veyrenc – comme André Lirondelle et Raoul Labry – Boris Unbegaun ne s'intéresse pas seulement à la langue « comme outil de connaissance et comme moyen d'accès aux œuvres littéraires³⁵ », mais également comme objet d'étude en soit, puisqu'il valide pour son DES un mémoire sur une étude linguistique d'un texte du XVe siècle intitulé : « La langue du *Voyage d'Athanase Nikitine par delà les trois mers*³⁶ », intérêt qu'il confirme par une thèse de doctorat en histoire de la langue portant sur *La langue russe au*

33 A. MARÈS, « André Mazon, un slaviste au XXe siècle », art. cit., p. 76.

34 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 264-266.

35 *Ibid.*, p. 264.

36 Voir son procès verbal de DES, Archives nationales, carton 19910563/234.

XVIe siècle soutenue en 1935, alors que les études linguistiques sont encore peu développées pour le domaine russe à l'Université.

Si Boris Unbegaun entre dans la carrière universitaire au même moment que son aîné Pierre Pascal, c'est que ce dernier a passé dix-sept ans en Russie³⁷. Pourtant destiné à l'enseignement, ce normalien et agrégé de lettres en 1913 se forme en parallèle au russe aux Langues orientales et, dans les cercles chrétiens de l'ENS. Diplômé en 1913, le jeune russisant, après deux voyages de formation en Russie, retourne dans l'empire en 1916 dans le cadre d'une mission militaire, assiste à la Révolution d'Octobre, et choisit de servir le nouveau régime. Devenu citoyen soviétique en 1922 pour échapper à sa condamnation française pour désertion, il est déçu du régime et cherche à rentrer en France. Il écrit à Paul Boyer en 1931, qui fait jouer ses relations pour faire sortir d'URSS son ancien élève en 1933. Alors qu'il était encore en URSS, c'est grâce à des relations maintenues ou renouées avec le monde universitaire, notamment avec André Mazon et Paul Boyer, qu'il a pu préparer la carrière qu'il embrasse à son retour : l'enseignement et la recherche. C'est ainsi qu'il parvient à s'inscrire en thèse à la Sorbonne, thèse qu'il soutient en 1939 sur Avvakoum, archiprêtre opposé aux réformes du patriarche Nikon au XVIIe siècle, et réalisée grâce à des documents rassemblés en URSS. Pierre Pascal entame sa carrière d'enseignant du supérieur avant la soutenance de ladite thèse en 1936, lorsqu'il est nommé chargé de cours puis maître de conférences à Lille en 1936, en remplacement de Raoul Labry, nommé à la chaire de Paris. Malgré une certaine réticence du directeur de l'enseignement supérieur en rapport avec le passé soviétique de Pierre Pascal, celui-ci se voit accorder la nomination à Lille grâce au ministre Jean Zay dans un contexte de Front populaire fraîchement élu. À peine nommé à Lille, c'est avec le soutien d'André Mazon, Paul Boyer et Raoul Labry, que Pierre Pascal se présente à la chaire de russe des Langues orientales en 1937, au départ à la retraite de Paul Boyer ; ce dernier favorise Pierre Pascal par rapport aux autres candidats à la chaire, Brice Parain (1897-1971), Boris Unbegaun et Georges Luciani (1903-1981). Ayant brillamment soutenu ses thèses qui le consacrent comme l'un des espoirs de la slavistique française – seules quelques objections sont faites par le jury composé de Raoul Labry, Jules Legras, André Mazon et André Vaillant à « ce grand et beau travail qui honore le slavisme français. Aucune mention Très honorable ne saurait être plus pleinement méritée³⁸ » – Pierre Pascal poursuit sa carrière après la guerre.

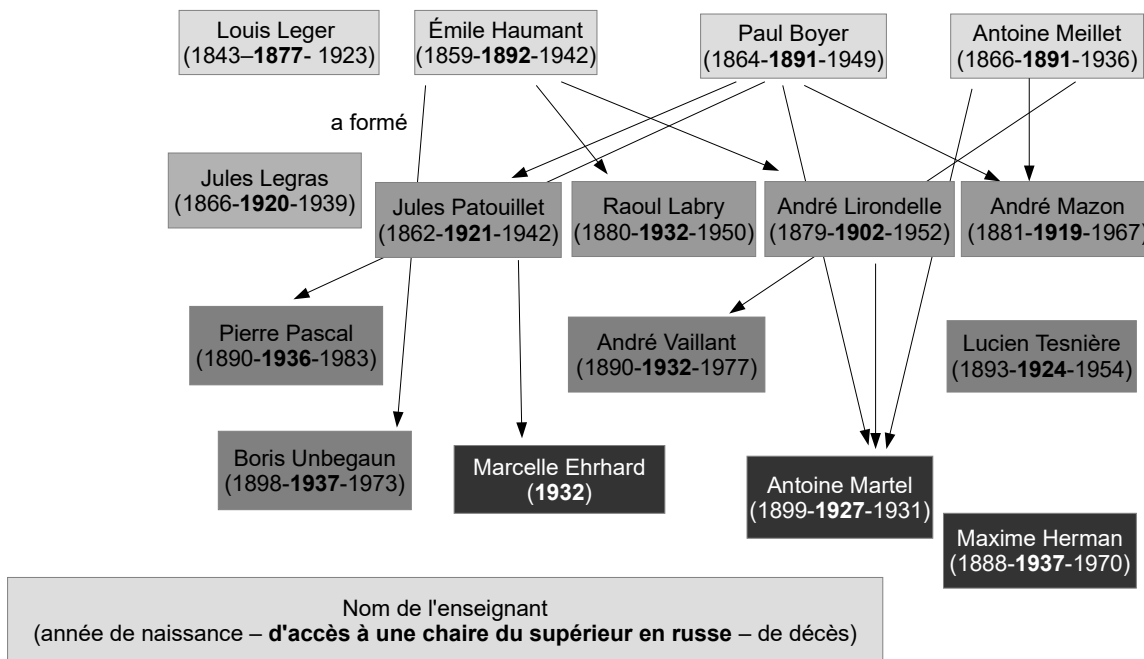
37 Voir S. CŒURÉ, *Pierre Pascal, op. cit.*

38 Rapport de soutenance de thèses de Pierre Pascal, professeur à l'École des Langues orientales (mars 1939) par Raoul Labry, président du jury et rédacteur du rapport, Archives nationales, carton 20020476/240.

4 – Une génération d'après-guerre formée dans les chaires en place, les mouvements de carrière et l'impasse de la fin des années 1930

a) La transmission des chaires entre maîtres et élèves

Figure 3.1. Les différentes générations d'enseignants de russe titulaires des chaires du supérieur, des années 1870 à la fin de l'entre-deux-guerres



Après les pionniers et la première génération, Jacques Veyrenc ne poursuit pas ce modèle de classement. La génération est en effet difficile à adopter comme critère exclusif. Si l'on ne retient que le critère de formation, alors les pionniers se sont formés à l'extérieur du système qu'ils ont mis en place par la suite, puis ont formé la première génération, qui à son tour a formé la suivante et ainsi de suite. Cependant, la réalité est plus complexe. Dans un tel schéma, certains se retrouvent hors des logiques générationnelles : ils n'ont pas été formés par les pionniers, et n'ont pas formé la génération suivante d'enseignants. Et certains, arrivés tardivement à la carrière universitaire, ont été formés par des pionniers (ce qui feraient d'eux des représentants de la première génération), mais côtoient comme collègues des représentants de la deuxième génération. Certains ont une formation mixte, due à la longévité de certains professorats : formés à la fois par les pionniers et la première génération.

Ainsi, à Lille, Antoine Martel (1899-1931), qui a le même âge que Boris Unbegaun, est formé par Paul Boyer, Antoine Meillet (des « pionniers » à la longue carrière, encore en place dans l'enseignement), puis par André Lirondelle (représentant de la première génération) qu'il remplace dans sa chaire en 1927. Chaire qu'André Lirondelle avait lui-même reçu de son maître Émile Haumant, ce qui donne à cette chaire lilloise une caractéristique particulièrement endogène, jusqu'à la mort d'Antoine Martel en 1931, qui n'a pas formé de successeur. Par cet héritage, Antoine Martel, qui accède dès vingt-huit ans à la carrière universitaire, pourrait être considéré comme représentant d'une deuxième génération de russisants, tout en étant collègue de Boris Unbegaun, représentant de la première (formé par Émile Haumant tout comme André Lirondelle, le maître d'Antoine Martel, bien que plus de deux décennies plus tard).

Il en est de même à Lyon, où Jules Patouillet forme Marcelle Ehrhard, qui le remplace en 1932. Première femme à enseigner le russe à l'Université, Marcelle Ehrhard semble avoir tissé peu de liens avec les slavistes français ; en témoigne l'absence de rétrospective sur sa vie et sa carrière : elle ne reçoit pas à sa mort d'hommage dans la *Revue des études slaves*, qui est pourtant une tribune de célébration de la constitution de la discipline en France, bien qu'ayant elle-même contribué momentanément à la *Revue*. De même, elle est absente de l'histoire de la slavistique retracée par Jacques Veyrenc³⁹, bien qu'elle n'ait pas été isolée, participant notamment au jury de l'agrégation après-guerre. Le jury de sa soutenance de thèse reconnaît, en 1939, qu'elle « a conquis une place de choix parmi les russisants français⁴⁰ », bien que certains avis soient plus mitigés, en tête desquels celui de Jules Legras, qui juge en ces termes la thèse principale de Marcelle Ehrhard sur Joukovski :

« Même si l'on ne tient pas compte de la médiocrité toute scolaire de la conception et de la composition, ce travail manque de relief et de personnalité, et l'originalité en est absente. Ce n'est pas le Joukovski définitif qu'on eût pu espérer d'une plume française⁴¹. »

Son positionnement à Lyon, dès le départ de son maître Jules Patouillet en 1932, alors qu'elle n'a pas encore soutenue sa thèse, est peut-être ainsi dû plus au soutien de ce dernier qu'à une reconnaissance globale de ses pairs. Bien que mieux reçue par les autres membres de son jury,

39 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art.cit. Une simple mention à la page 271 précise qu'elle était titulaire d'une chaire de russe en 1939, autour de sa cinquantième année.

40 Rapport sur la soutenance de thèses de Mlle Marcelle Ehrhard (janvier 1939), par Raoul Labry, président du jury, Archives nationales, carton 20020476/240.

41 Rapport sur la thèse principale de Marcelle Ehrhard sur Joukovski et les origines du romantisme russe, par Jules Legras, Archives nationales, carton AJ/16/7100.

Maxime Herman, Raoul Labry et Pierre Pascal, elle se sédentarise dans son poste lyonnais, contrairement à des collègues qui construisent un réseau et une carrière vers la capitale.

b) Les mouvements de carrière : une consécration parisienne ?

Suite à la mort d'Antoine Martel, en 1931, sans successeur formé sur place, la chaire de Lille, fondatrice de l'enseignement du russe dans l'Université française, semble prendre la forme d'un tremplin pour les enseignants, qui l'occupent avant de terminer leur carrière à Paris. C'était tout d'abord le cas d'Émile Haumant, mais dans des circonstances plus particulières de création de chaires appuyée par son beau-père. Dans l'entre-deux-guerres, Raoul Labry l'occupe de 1932 à 1936, avant de rejoindre la Sorbonne et d'être remplacé à Lille par Pierre Pascal, qui n'y reste qu'un an, de 1936 à 1937, avant de prendre un poste à l'ENLOV entre 1937 et 1950, pour finir par remplacer Raoul Labry en Sorbonne pour son dernier poste. Cette prééminence de la Sorbonne n'est pas spécifique aux études russes, mais s'étend à toutes les disciplines littéraires pour Christophe Charle, qui a étudié le phénomène de cooptation dans les facultés de lettres et le pouvoir attractif de la Sorbonne sur les professeurs du temps de la Troisième République ;

« dans l'entre-deux-guerres, le désir d'être coopté à la Sorbonne demeure l'enjeu principal des carrières littéraires et l'élément de pouvoir essentiel des titulaires parisiens sur leurs collègues provinciaux⁴². »

Ainsi, la nomination en Sorbonne en fin de carrière devient la reconnaissance de l'excellence d'un parcours. Sans nier les désirs de certains professeurs de faire carrière dans une université de province, rejoindre l'université parisienne n'est pas donné à tous. Marcelle Ehrhard a été jugée durement par Jules Legras, le professeur de la Sorbonne en retraite. Maxime Herman (1888-1970), le successeur de Pierre Pascal à Lille, ne quitte pas cette université, peut-être par défaut de réseau de cooptation assez puissant, ou peut-être en raison d'une double compétence en polonais et russe, qui fait la spécificité de la chaire lilloise depuis Antoine Martel. En effet, la thèse principale de Maxime Herman portait sur Stanislas Przybyszewski, un auteur polonais, ce qui situerait ses recherches plus dans le domaine polonais que russe. De plus, sa thèse complémentaire, sur Dostoïevski et Przybyszewski, reçoit un accueil mitigé de ses juges

42 C. CHARLE, *La république des universitaires*, op. cit., p. 190.

russisants (Raoul Labry et Pierre Pascal) lors de sa soutenance⁴³. Ce qui pourrait expliquer que Maxime Herman fasse carrière dans une chaire qui mette en valeur le domaine polonais, manque d'un certain crédit pour les études russes, et reste ainsi à Lille.

Le départ de la province pour rejoindre Paris en fin de carrière n'est pas spécifique à la chaire lilloise, mais s'observe aussi chez André Mazon, qui quitte sa chaire de Strasbourg en 1923 suite à sa nomination au Collège de France en remplacement de Louis Leger. Dans ce dernier cas, la comparaison est pourtant plus délicate, s'agissant d'établissements de nature et à vocation différentes, entre université et Collège de France, unique en son genre, comprenant une ambition d'enseigner « le savoir en train de se constituer⁴⁴ » que n'a pas l'université, puisqu'elle enseigne des savoirs plus établis. Pour André Mazon, l'intérêt de rejoindre Paris pourrait également être lié au rapprochement avec l'Institut d'études slaves, ayant comme ambition d'être un centre de la discipline en France.

c) L'impasse de la fin des années 1930

Ces mouvements de carrière, visibles jusqu'au début de la seconde moitié de la décennie, laissent place à un essoufflement. Dix ans après le retrait de la carrière universitaire d'André Lirondelle, qui désespère de l'avenir de sa discipline dans le contexte politique d'une URSS qui se maintient et de contacts qui s'étiolent, les conséquences de cette perte de confiance s'affirment. Le désengagement de l'État se traduit par l'arrêt de création de chaires, et, en conséquence, par un nombre réduit d'étudiants poursuivant un cursus avancé en russe du fait de la réduction des perspectives, et donc l'assèchement du vivier qui vient à tarir les positions du russe acquises dans l'Université depuis la fin du XIXe siècle, analyse Benjamin Guichard⁴⁵. Il montre que le problème des successions aux chaires vacantes est symptomatique de cette situation. Au départ en retraite de Paul Boyer en 1937, qui a fait prospérer les études de russe à l'ENLOV, seuls deux candidats à sa succession sont spécialistes de russe : Pierre Pascal et Boris Unbegaun. Leurs parcours est pourtant atypique dans le paysage des slavissants français (l'un, naturalisé soviétique, a passé dix-sept ans en URSS, l'autre, issu de l'émigration russophone, a été entièrement formé en France, mais n'est ni normalien, ni agrégé).

43 Voir le rapport sur la soutenance de thèses de Maxime Herman (avril 1939), Archives nationales, carton 20020476/240.

44 COLLÈGE DE FRANCE, « *Une Maison unique au monde* », <https://www.college-de-france.fr/site/fr-about-college/index.htm>, consulté le 21 juillet 2018.

45 B. GUICHARD, « Qui sait le russe parmi nous ? Les enjeux de l'enseignement du russe en France des premiers cours au premier agrégé (1892-1948) », *op. cit.*, p. 178-180.

Quand il brosse le tableau des études russes à la fin des années 1930, Benjamin Guichard note que « la figure d'André Mazon prédominait parmi les russisants français⁴⁶ » par ses positions au Collège de France et à l'Institut d'études slaves, et que peu de place était laissée à une potentielle nouvelle génération. La génération formée avant la guerre par Paul Boyer et Antoine Meillet qui concentre tous les postes de recherche et d'enseignement était certes proche de la retraite puisque entrant dans la cinquantaine, voire dans la soixantaine, que ce soient Pierre Pascal et Raoul Labry dans les établissements parisiens, André Vaillant à l'EPHE ou Maxime Herman à Lille⁴⁷. Mais l'absence de vivier est visible dès le départ de Jules Legras de l'université de Dijon en 1929, qui marque une disparition des études russes de la faculté des lettres, qui ne se rétablissent qu'après la Seconde Guerre mondiale. Si peu de candidats peuvent accéder aux chaires laissées vacantes, c'est que peu se sont engagés dans une formation qui leur permettrait d'y prétendre : du fait du manque d'organisation d'une discipline qui n'apparaît pas nécessairement comme pérenne, mais également de la coupure avec le terrain soviétique, qui rend des parcours comme celui de Pierre Pascal exceptionnels dans le paysage universitaire français. Le manque de débouchés universitaires se fait sentir pour les quelques nouveaux docteurs de la discipline. Ainsi, Dimitri Stremoukhoff, docteur en littérature russe de l'université de Strasbourg en 1938, n'obtient pas de poste plus avancé que celui de lecteur, puis de chargé d'enseignement dans cette même université jusqu'en 1947, postes pour lesquels il est sur-qualifié.

Au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, les débouchés sont donc peu nombreux dans l'enseignement et la recherche pour les nouveaux diplômés de russe. Cependant, le choix d'apprendre le russe, très lié au contexte politique, ne se limite pas à la formation de futurs enseignants et chercheurs.

II – Les étudiants en russe à Paris de la fin du XIXe siècle au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale : quels profils aux Langues orientales et en Sorbonne ?

Les effectifs diplômés de russe de l'université de Paris ont pu être retracés grâce aux archives de la Sorbonne, qui classent les diplômés de licence par année, toutes disciplines confondues pour la faculté des lettres⁴⁸; ont été retenus comme licenciés de russe ceux qui répondent à l'exigence de validation de trois certificats d'études supérieures (CES) en

46 *Ibid.*, p. 179.

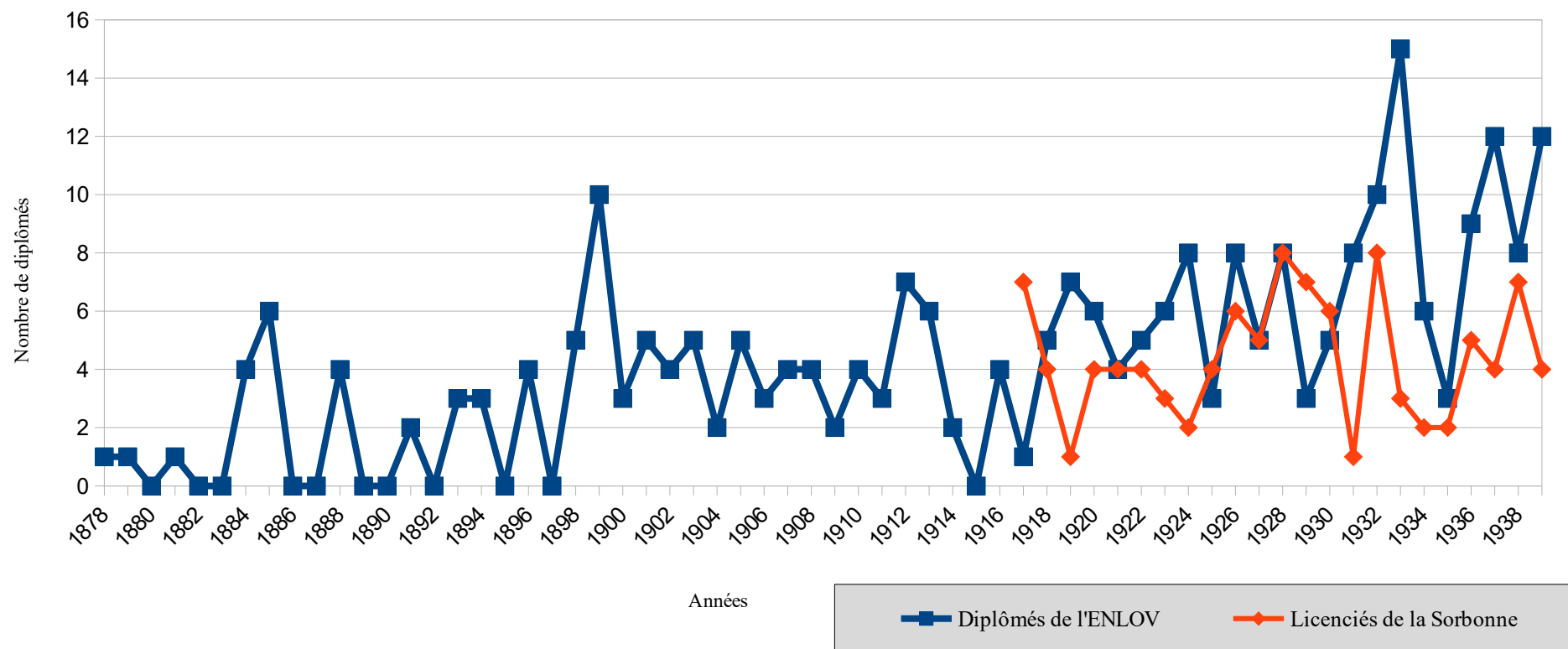
47 *Ibid.*

48 Archives nationales, archives de l'Académie de Paris, cartons AJ/16/4797-4803 et versement de l'Université Paris 4, cartons 19910563/201-232.

philologie, littérature et études pratiques de russe. Quant à ceux qui ne valident qu'un ou deux de ces certificats de spécialité russe, ils ont également été relevés afin de les comparer avec les diplômés des Langues orientales. Ces derniers ont pu être identifiés grâce à la publication célébrant le bicentenaire des Langues orientales, comprenant en annexe les noms des diplômés de toutes les langues enseignées à l'École⁴⁹, dont le russe, depuis la création du diplôme en 1869 (1878 pour le russe). Si les archives de la Sorbonne fournissent des informations variées sur les diplômés, au minimum leur nom, leur date et lieu de naissance, et même, pour certaines années, la mention du diplôme d'accès à l'enseignement supérieur (baccalauréat français et la ville de validation, ou bien la mention d'équivalence obtenue), la publication des Langues orientales donne accès au résultat d'un dépouillement des diplômes conservés dans les archives de l'établissement et se contente de lister les noms des diplômés. Il n'a pas paru essentiel de se replonger dans ces archives sources dans l'espoir d'en retirer lieu et date de naissance des diplômés. Le nom seul et la rareté de la discipline suffit généralement à supposer que les étudiants diplômés des deux établissements ne sont pas des homonymes.

49 P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 442-453.

Graphique 3.1. Les diplômés de russe à l'École nationale des Langues orientales vivantes (1878-1939) et les licenciés de russe en Sorbonne (1917-1939)



1 – Corrélations entre étudiants de russe et contexte politique : aperçu général et quantitatif d'une période marquée par une histoire mouvementée

« Tous les chiffres montrent à quel point l'étude du russe est fonction des événements politiques. Dans la première période, 1878 à 1897, indifférence : moins de 1 1/2 diplômés par an. Deuxième période, 1898-1905, alliance franco-russe, guerre russo-japonaise, révolution, près de 5 diplômés par an. Troisième période, 1905 à 1917, où la Russie n'éveille pas d'intérêt spécial : 3 1/3 diplômés par an. Quatrième période, prise égale à la précédente : 1918 à 1929, avec la révolution russe et ses suites immédiates : le nombre des diplômés augmente de plus de moitié, 5 2/3 par an. L'intérêt se soutenant par les discussions politiques et économiques autour du régime soviétique, la cinquième période, de douze ans comme les deux précédentes, 1930 à 1941, apporte un nouvel accroissement de diplômés de plus de moitié, 8 2/3 par an. [...]

Ces constatations sont d'autant plus valables que de 1891 à 1937, le professeur n'a pas changé, non plus que la répétitrice de 1910 jusqu'à maintenant [1948]. »

Pierre Pascal, « Statistique des cours de russe » de l'ENLOV, 1948⁵⁰

À regarder le nombre de diplômés par an depuis la délivrance des diplômes de russe aux Langues orientales jusqu'au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, les assertions de Pierre Pascal semblent difficile à vérifier. Cependant, si l'on se détache des pics et dépressions bruts du graphique des diplômés – d'autant plus sensible que les nombres manipulés sont modestes – on observe une tendance générale à la hausse, selon les périodes délimitées par Pierre Pascal. Il y a tout d'abord beaucoup d'années sans diplômés de 1878 à 1897, avec un pic en 1884-1885 de quatre puis six nouveaux diplômés de russe. Il s'agit de la dernière période de Louis Leger aux Langues orientales, avant son départ au Collège de France. Le succès de ces deux années pourrait s'expliquer en interne par un cours alors finalisé (Louis Leger a modernisé la grammaire de Reiff, travail qu'il publie en 1878), ou par un contexte plus général suite aux publications d'Alfred Rambaud à la fin des années 1870 et de l'histoire de Russie d'Anatole Leroy-Beaulieu, parue à partir de 1881. Dans la deuxième période, débutée en 1898, il est notable que, jusqu'à la Première Guerre mondiale, qui fait baisser les statistiques, tous les ans, il

50 Pierre PASCAL, « Annexe I, Statistique des cours de russe », in *Cent-cinquantenaire de l'École des langues orientales : histoire, organisation et enseignements de l'École nationale des langues orientales vivantes*, Paris, Imprimerie nationale de France, 1948, p. 222-223.

y ait au moins deux nouveaux diplômés. Le pic est atteint en 1899 ; ce succès momentané serait-il une réponse aux cours de russe expérimentaux ouverts dans des lycées parisiens dans les années 1890 suite à l'élaboration de l'alliance franco-russe des années 1891-1893 ? La période de 1900 à 1911 est la plus stable, avec entre deux et cinq diplômés par an, pourtant, Pierre Pascal a jugé bon de scinder cette période autour de l'année 1905, celle de la révolution manquée ; rien de tel ne se lit en terme statistique. Un nouveau pic est atteint en 1912-1913, avec sept puis six nouveaux diplômés, à une époque où les possibilités sur le terrain semblent les plus ouvertes : ces promotions seraient-elles le résultat des négociations franco-russes ayant mené à la création de l'Institut français de Saint-Pétersbourg, relais pour les chercheurs francophones dans l'empire et pour lequel a milité Paul Boyer, le professeur de russe de l'École des langues orientales ? Puis, la guerre freine cette ascension, mais l'entre-deux-guerres initie une nouvelle période où désormais trois est le nombre minimal de nouveaux diplômés par an.

En Sorbonne, les épreuves de licence ne sont organisées qu'à partir de l'année universitaire 1916-1917, bien que la maîtrise de conférences ait été inaugurée en 1902 ; c'est que, comme le note Benjamin Guichard, « le russe n'est pas pris en compte lors de l'institution des licences ès-lettres série langue et littérature étrangères du 3 septembre 1908⁵¹. » Bien que des diplômes d'université de russe soient instaurés à Lille et à Dijon⁵², cela ne semble pas être le cas de Paris, où les premiers licenciés sont reçus en 1917. L'année de l'inauguration est d'ailleurs exceptionnelle en nombre de reçus, en relation sans doute avec le nombre d'étudiants qui suivaient les cours d'Émile Haumant avant la préparation de la licence. Dans tout l'entre-deux-guerres, le nombre de licenciés oscille entre un et huit, avec des pics le plus souvent en décalage avec ceux des diplômés des Langues orientales, peut-être dus à la différence de temps d'étude pour obtenir les diplômes. De la fin de la guerre jusqu'en 1931, aux Langues orientales, il y a chaque année entre trois et huit diplômés. C'est une période de constitution des études slaves en France, autour de l'Institut du même nom, et celle de la création de chaires. C'est également, à partir de 1924, la reprise des relations avec l'URSS ; le Comité français des relations scientifiques avec la Russie favorise plusieurs voyages étudiants des Langues'O⁵³, avant leur interruption par les autorités soviétiques en 1936. De 1926 à 1928, le nombre de licenciés en Sorbonne est quasi identique à celui des nouveaux diplômés des Langues orientales. Cependant, si de 1929 à 1933 l'ascension est nette à l'ENLOV, une légère décroissance se fait sentir en Sorbonne de 1928 à 1931, en l'espace de trois promotions : le

51 B. GUICHARD, « Qui sait le russe parmi nous ? Les enjeux de l'enseignement du russe en France des premiers cours au premier agrégé (1892-1948) », *op. cit.*, p. 66.

52 *Ibid.*

53 S. CŒURÉ, *La grande hueur à l'Est*, *op. cit.*, p. 199.

mouvement semble comparable à celui éprouvé aux Langues orientales en l'espace d'un an seulement ; peut-être ces légères variations ne sont-elles pas si significatives, dans un mouvement de croissance global des diplômés de la discipline. La plus forte croissance se produit de 1929 à 1933 aux Langues orientales (jusqu'à atteindre 15 nouveaux diplômés cette dernière année) ; à la Sorbonne, une variation similaire se produit en seulement un an, en 1931-1932 (jusqu'à atteindre le maximum de 8 licenciés) : elle est donc probablement moins significative. Il s'agit des années qui suivent la reconnaissance de l'Union soviétique par la France et des voyages de politiques et d'intellectuels en conséquence, celle où les récits de retour d'URSS sont diffusés en France ; l'année 1927, celle de la célébration des dix ans de la Révolution, est encore une occasion de placer l'URSS sur le devant de la scène, entre pro-soviétiques et critiques du régime⁵⁴. Cette période est celle où les échanges sont possibles, facilités par les organisations attachées à conserver les liens avec le territoire russophone. Au milieu des années 1930, les perspectives de se rendre en URSS se réduisent : le régime de Staline se durcit jusqu'à renoncer, en politique extérieure, à l'entente avec les démocraties⁵⁵. Pourtant, en France, la période de 1933-1934 ouvre une attraction au modèle soviétique qui touche l'opinion par le biais de l'antifascisme⁵⁶. Il convient cependant de se demander dans quelle mesure l'attraction politique de l'URSS pourrait affecter des étudiants issue d'une émigration russophone ayant fui le régime ; ces étudiants, quelle que soit la période, cherchent sans doute plus à garder un contact avec la langue russe, ou à valoriser une compétence linguistique par un diplôme français, l'inscription aux Langues orientales demandant moins de titres que pour un diplôme universitaire. Si Pierre Pascal semble parler principalement des élèves français, une communauté russophone grossit à Paris du fait du contexte politique de la Révolution, et elle n'est sans doute que marginalement attirée par la place accrue de l'Union soviétique dans les médias. Le dernier entre-deux-guerres voit une stabilisation relative des nouveaux russisants formés : autour de dix aux Langues orientales à partir de 1936, et autour de quatre licenciés en Sorbonne à partir de 1937. Du fait des fluctuations encore observables et de ses faibles effectifs, la discipline apparaît encore comme fragile.

2 – Corrélations entre les profils des étudiants des Langues'O et de la Sorbonne

54 « L'URSS et l'opinion en 1927 : un bilan », in S. CŒURÉ, *La grande lueur à l'Est, op.cit.*, p. 124-132.

55 *Ibid.*, p. 269.

56 *Ibid.*, p. 268.

Si les effectifs des diplômés des Langues orientales et des licenciés de la Sorbonne semblent comparables dans l'entre-deux-guerres, est-il pour autant pertinent de comparer les deux établissements ? Les deux formations, qui semblent afficher une distinction par la non-équivalence des diplômes, séduiraient-elles des publics différents ?

D'une durée prévue de deux et trois ans après le baccalauréat, les deux formations pourraient sembler équivalentes. Cependant, là où la formation initiale des Langues orientales s'adresse à tout bachelier désireux de s'initier au russe, sans prérequis, la formation à l'université exige, pour valider les certificats, des connaissances, outre la langue, en philologie et littérature russes. En effet, les certificats ne sont pas spécifiques au russe, mais répondent à la structure générale des études en langues étrangères, avec les exigences qu'elles impliquent, comme, par exemple, l'étude dans la langue originale de la littérature. Un préalable pour les licenciés, alors que le russe n'est proposé que dans une poignée d'établissements de l'enseignement secondaire, pourrait ainsi être de se former à l'École des Langues orientales, sans que cette formation ne soit un prérequis formel.

Tableau 3.1. Les licenciés de la Sorbonne et les diplômés de russe de l'ENLOV dans l'entre-deux-guerres : un même public ?

Année	Nombre de licenciés en russe de la Sorbonne	Nombre de diplômés en russe de l'ENLOV	Nombre de licenciés de la Sorbonne également diplômés de l'ENLOV (auparavant ou la même année)	Nombre de licenciés de la Sorbonne diplômés de l'ENLOV par la suite	Nombre de diplômés de l'ENLOV ayant validé des CES de russe en Sorbonne (sans licence complète) avant ou l'année d'obtention de leur diplôme	Nombre de diplômés de l'ENLOV ayant validé des CES de russe en Sorbonne (sans licence complète) après leur diplôme
1917	7	1	2	0		
1918	4	5	0	1		
1919	1	7	0	0		
1920	4	6	0	0		
1921	4	4	0	0		
1922	4	5	0	0	0	0
1923	3	6	1	1	0	0

Année	Nombre de licenciés en russe de la Sorbonne	Nombre de diplômés en russe de l'ENLOV	Nombre de licenciés de la Sorbonne également diplômés de l'ENLOV (auparavant ou la même année)	Nombre de licenciés de la Sorbonne diplômés de l'ENLOV par la suite	Nombre de diplômés de l'ENLOV ayant validé des CES de russe en Sorbonne (sans licence complète) avant ou l'année d'obtention de leur diplôme	Nombre de diplômés de l'ENLOV ayant validé des CES de russe en Sorbonne (sans licence complète) après leur diplôme
1924	2	8	1	0	0	0
1925	4	3	0	0	0	0
1926	6	8	3	1	1	2
1927	5	5	0	0	0	0
1928	8	8	0	0	0	1
1929	7	3	1	0	0	0
1930	6	5	0	0	0	0
1931	1	8	0	0	0	0
1932	8	10	3	1	0	0
1933	3	15	2	0	1	0
1934	2	6	1	0	0	0
1935	2	3	1	0	0	0
1936	5	9	3	0	0	0
1937	4	12	0	0	0	0
1938	7	8	1	0	0	0
1939	4	12	3	0	0	0

En comparant les diplômés de la Sorbonne et des Langues orientales en russe, il n'apparaît pas d'évidente corrélation entre les deux institutions. Si plusieurs diplômés le sont des deux établissements, cela ne constitue pas une tendance forte dans les années 1920. Dans la fin de l'entre-deux-guerres, on observe cependant une plus forte correspondance entre étudiants des Langues'O et de la Sorbonne : certaines années, le taux de licenciés de la Sorbonne également diplômés de l'ENLOV atteint ou dépasse 50 % (1926, 1933-1936, 1939). En général, les étudiants qui sont diplômés de l'ENLOV et licenciés de la Sorbonne passent leur diplôme des Langues orientales avant leur licence ; on observe également, moins fréquemment, des

diplômés des Langues orientales qui passent des Certificats d'études supérieurs de russe en Sorbonne, mais ne vont pas jusqu'à valider une licence en russe.

Si les étudiants de la Sorbonne ne se sont pas tous initiés au russe aux Langues orientales, c'est aussi que, dans l'entre-deux-guerres, une grande proportion d'entre eux est déjà russophone, ou au moins liée au terrain russophone et susceptible de connaître la langue avant l'entrée dans l'enseignement supérieur français. En 1927, quatre des cinq diplômés sont nés en Russie (la dernière en Roumanie), quatre sur six en 1928 (les deux autres en Pologne et en Roumanie). En 1929 apparaît la donnée du diplôme d'accès à l'enseignement supérieur et cette année-là, deux diplômés sont nés en Russie et n'ont pas passé le baccalauréat en France, c'est également le cas d'un diplômé né en Lettonie et d'une diplômée née en Lituanie. Ce qui laisserait supposer que ces diplômés sont d'immigration récente. En 1930, les diplômés ont également fait valoir des équivalences : quatre nés en Russie et un en Arménie ; la dernière diplômée, née en Pologne, fait valoir son diplôme de l'ENLOV en polonais pour poursuivre son cursus, en russe, en Sorbonne. Quant au seul diplômé de l'année 1931, né en Russie, il fait également jouer une équivalence de diplôme. En 1932, les quatre diplômés nés en Russie entrent en Sorbonne grâce à une équivalence de diplôme, les quatre autres étant nés et ayant validé le baccalauréat en France. Les années suivantes semblent marquer un tournant : si, comme en 1932, les Français sont présents parmi les diplômés (il nous est pourtant difficile de savoir s'ils sont russophones ou non), les représentants de l'émigration semblent installés en France depuis plus longtemps que les diplômés précédents. Si deux diplômés des trois de l'année 1933 sont nés et ont passé leur baccalauréat en France, le dernier est né en Russie, porte un nom slave, mais a passé son baccalauréat en France ; de même pour une des deux diplômés de l'année 1934, tandis que le second est né et a passé son baccalauréat en France. Ce changement laisserait entendre qu'une partie des représentants de l'émigration, qui passent leur licence de russe à Paris, sont désormais formés depuis plus longtemps dans le système d'enseignement français. En 1935 comme en 1936, les Langues orientales deviendraient plus attractives pour les étudiants francophones : des deux licenciées en 1935, l'une, née en Suisse, débute son cursus à l'ENLOV avant d'obtenir sa licence, l'autre, née en Russie, ne passe pas par l'ENLOV ; la même situation se retrouve en 1936, où, sur les cinq licenciés, trois, apparemment francophones, sont diplômés des Langues orientales, les deux autres étant nés en Russie, avant de passer leur baccalauréat à Paris. En 1937, deux des quatre licenciés sont nés en Russie, dont l'une au moins a obtenu une équivalence de baccalauréat ; une autre diplômée est née en Pologne, également bachelière par équivalence, et le dernier est né en Suisse. Aucun d'eux ne semble diplômé en parallèle des Langues orientales. En 1938, un seul

des licenciés est également diplômé des Langues orientales : Nicolas Weisbein, futur enseignant aux Langues orientales et à la Sorbonne, né à Paris dans l'émigration. Cette même année, cinq licenciés sont nés en Russie, dont trois ont obtenu leur baccalauréat en France ; la dernière est née dans le département de la Seine et a achevé ses études secondaires en France. En 1939, ce sont trois des quatre diplômés qui sont nés sur le territoire de l'empire russe, dont deux ont obtenu leur baccalauréat en France ; le dernier est né en France et y a obtenu son baccalauréat, avant de s'inscrire aux Langues orientales et en Sorbonne.

Une partie de l'émigration russophone semble également séduite par les Langues orientales, où la liste de diplômés comprend une proportion non négligeable de noms russes. Pierre Pascal, le successeur de Paul Boyer aux Langues orientales (1937-1950) remarque à ce propos, quand il fait l'histoire de la chaire⁵⁷, que parmi les élèves de l'École se trouvent chaque année des russophones, qui sont nés et ont grandi dans l'émigration et qui cherchent à se perfectionner dans leur langue (qui rencontrent des problèmes d'écriture ou encore manquent de vocabulaire). Pour certains, il peut aussi s'agir d'obtenir un diplôme français. Tous ne cherchent pas nécessairement à faire carrière dans l'enseignement, mais peuvent former le projet de faire valoir leur diplôme hors de ce débouché. Cette tendance correspondrait à celle observée parmi les licenciés de la Sorbonne pour les années 1930. Sans que les diplômés ne soient nécessairement les mêmes personnes à l'ENLOV et en Sorbonne, certaines similitudes se retrouvent ainsi dans la composition des diplômés des deux établissements. Et les Langues orientales ne seraient pas uniquement le lieu où se forment des débutants, mais également un établissement qui forme et diplôme l'émigration russophone, bien qu'initialement, il soit question avant tout pour l'École de former des spécialistes de langues orientales destinés à servir la diplomatie ou les affaires françaises. Les enjeux des établissements peuvent ainsi nécessiter une adaptation aux usages qui sont faits des formations proposées.

Les Langues orientales étant un établissement unique en France, et peu concurrencé à l'époque où les chaires sont peu développées dans les universités de province, il est probable que l'École puisse attirer les étudiants ne vivant pas à Paris. Il en est sans doute de même pour les étudiants en russe de l'université de Paris dans l'entre-deux-guerres, plusieurs régions se trouvant dépourvues de la possibilité de se spécialiser en russe dans l'enseignement supérieur. Cette tendance est difficile à quantifier sans consultation des dossiers d'inscription ; il semble pourtant que les licenciés de russe de la Sorbonne, dont certains ayant

57 Pierre PASCAL, « Le russe à l'École nationale des Langues orientales vivantes », in *Cent-cinquantième de l'École des langues orientales*, op. cit., p. 215.

précédemment reçus leur diplôme de l'ENLOV, et avaient passé leur baccalauréat en province, aient pu venir à Paris pour bénéficier d'un cursus unique pour l'ENLOV, ou peu concurrencé pour l'université. À consulter les dossiers de délivrance des licences en russe de la Sorbonne, lorsque le lieu de passage du baccalauréat est précisé (quasiment pour tous les licenciés des années 1929-1939), peu de provinciaux semblent se déplacer pour faire du russe. Dans les dix dernières années de l'entre-deux-guerres, deux étudiants, licenciés en 1929 et en 1934, ont passé le baccalauréat à Poitiers avant de venir à l'université de Paris (le second est de plus diplômé des Langues orientales en 1933) ; cela peut s'expliquer par l'absence de cursus de russe dans le Poitou. De même pour deux licenciés en 1939, bacheliers de Bordeaux et de Rennes. Cependant, certains viennent de Lille : deux diplômés des Langues orientales et licenciés de la Sorbonne en 1932 et 1933 ont obtenu leur baccalauréat à Lille ; il est possible qu'ils se soient déplacés spécifiquement pour bénéficier du cursus aux Langues orientales, l'université de Paris proposant une formation équivalente à celle de Lille. Soit quelques cas isolés, qu'il est d'autant plus difficile de cerner que tous ne donnent pas leur baccalauréat comme justificatif d'inscription à l'université (certains donnent leur diplôme de l'ENLOV, également accepté). Parmi les licenciés de russe, ceux qui font valoir un baccalauréat passé en France ne sont pas la majorité, les représentants de l'émigration russophone ou d'autres pays slaves étant nombreux. Parmi les bacheliers français, la plupart ont reçu leur diplôme à Paris, ce qui laisserait supposer une formation parisienne plutôt endogène.

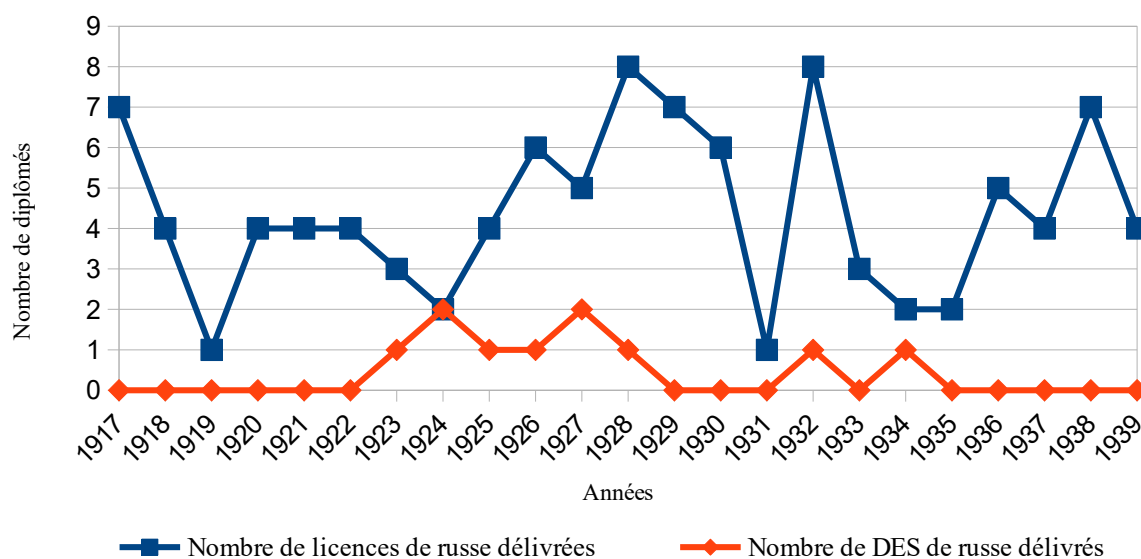
3 – L'essoufflement de la spécialisation avancée en russe : une réduction des DES délivrés par l'université de Paris dans les années 1930

Si, pour beaucoup d'années de l'entre-deux-guerres, le nombre de bacheliers qui obtiennent par la suite un diplôme de l'enseignement supérieur en russe à l'ENLOV et à l'université de Paris est comparable et tend à augmenter, il en va différemment pour les diplômes d'études supérieures (DES) délivrés par l'Université de Paris⁵⁸. Le diplôme, accessible aux licenciés, comprend une part importante d'initiation à la recherche. Ce diplôme rencontre un succès très modéré dans l'entre-deux-guerres à l'université de Paris : tandis que, dans la seconde moitié des années 1920, 26 licences de russes sont délivrées, seuls quatre DES sont obtenus (huit sur toute la décennie) ; dans les années 1930, pour 42 licences

58 Voir aux Archives nationales, dans les archives de l'Académie de Paris, le carton AJ/16/4957, ainsi que dans un versement de l'Université Paris 4, les cartons 19910563/234-248.

délivrées, ce ne sont que trois DES obtenus en l'espace de dix ans. La chute du nombre de titulaires d'un DES de russe est d'autant plus impressionnante qu'il s'agit de petits effectifs, cependant, le passage de huit diplômés en dix ans à trois sur la décennie suivante semble confirmer la perte de dynamisme de cette discipline.

Graphique 3.2. Les diplômés de russe de la Sorbonne (1917-1939)



Bien que DES et recherche en doctorat ne soient pas forcément liés, le diplôme d'études supérieures n'étant exigé ni pour l'inscription au doctorat ès-lettres (où la licence est le prérequis), ni pour celle au doctorat d'université, l'essoufflement de la spécialisation en russe se fait également ressentir au niveau des thèses ; seules trois sont soutenues entre 1930 et 1938, dont une seule sous la présidence du professeur de russe.

III – Un petit monde et ses réseaux : les russisants avant la Seconde Guerre mondiale

Les faibles effectifs en russe, d'autant plus réduits à mesure que les étudiants avancent en spécialisation, laissent supposer un petit cercle de connaisseurs de la Russie, où personne n'est entièrement étranger.

1 – Des lieux de réseaux, de France en Russie et URSS

Les similitudes de profils entre les enseignants de russe permettent de situer quelques lieux de la constitution de leur réseau, qu'il serait possible d'identifier chronologiquement dans leur formation. Le premier réseau, pour ces enseignants, dont plusieurs sont normaliens, serait l'École normale supérieure (ENS). Si aucun des pionniers Louis Leger, Émile Haumant, Paul Boyer et Antoine Meillet n'était normalien, cela change avec la première génération des professeurs de russe. Jules Legras entre à l'ENS Ulm en 1886 mais, à l'époque germaniste, il ne semble pas accéder à un réseau de russisants sur place. Pierre Pascal, lorsqu'il entre à la rue d'Ulm en 1910, est déjà russophile : il a découvert la langue grâce à un cours à son lycée, Janson-de-Sailly, fruit de l'expérience de l'époque de l'alliance, et s'est par la suite perfectionné dans la langue grâce aux cours d'une émigrée, Véra Waltzoff, et de lectures sur le pays russe, comme les écrits de Jules Legras⁵⁹. En 1911, c'est André Vaillant qui fait son entrée à l'ENS, et y retrouve Pierre Pascal, son camarade en classe préparatoire. Il suffit alors aux normaliens d'obtenir leurs diplômes en Sorbonne pour satisfaire à leurs conditions de scolarité à l'ENS⁶⁰ et, en l'absence de diplôme universitaire et d'agrégation de russe, l'étude de la langue est difficilement une occasion de se croiser dans le cadre académique. Si l'ENS reste un lieu de constitution de réseau important, puisque s'y croisent nombre de futurs universitaires, la sociabilité se constitue donc difficilement autour du russe. En fait, André Vaillant et Pierre Pascal, qui fréquentent l'ENS les mêmes années, ne font vraiment connaissance qu'après leur départ de l'École, en URSS, alors que Pierre Pascal s'est installé dans le pays, et qu'André Vaillant y séjourne pour faire des recherches sur des manuscrits⁶¹.

En l'absence de structures dédiées en France, ou à l'époque de leur mise en place, un lieu de rencontre incontournable pour cette poignée de russisants semble en effet être le terrain russophone. Déjà, au XIXe siècle, Louis Leger et Alfred Rambaud, historien, se trouvaient à Moscou au même moment, au début des années 1870. Par la suite, avec une présence française mieux organisée, le lieu idéal de rencontre de ce réseau de russisants devient l'Institut français de Saint-Pétersbourg ; s'y retrouvent employés Jules Patouillet, collaborateur puis directeur de l'Institut, et Raoul Labry, enseignant, mais également, peu de temps avant sa fermeture, le même Raoul Labry, qui y enseigne toujours, et Pierre Pascal, en séjour de

59 S. CŒURÉ, *Pierre Pascal, op. cit.*, p. 16-17.

60 *Ibid.*, p. 17.

61 Pierre PASCAL et José JOHANNET, « André Vaillant (1890-1977), l'homme et le savant », *Revue des études slaves*, 1981, vol. 53, n° 3, p. 367.

recherches. Pendant la Première Guerre mondiale, la mission militaire, où se retrouvent plusieurs russisants, est également un réseau de sociabilité⁶², avec ses lieux privilégiés comme l'Institut français⁶³.

À la fermeture de l'Institut français à Saint-Pétersbourg, l'Institut d'études slaves, ouvert à Paris après la guerre, devient un lieu de rassemblement important des études slaves françaises. Même si le russe n'en est qu'une des composantes, et pas le domaine qui prévaut à la création de l'Institut, la revue qui y est publiée diffuse cependant la recherche en études russes, puisque cette langue reste l'une des mieux connues des slavistes formés avant la guerre.

Cependant, en France, le pôle de rassemblement des personnes intéressées par le russe et cherchant à s'y former reste l'établissement historique de l'enseignement de cette langue : l'École nationale des Langues orientales vivantes, cela grâce à l'action du professeur Paul Boyer, qui traverse les années d'institutionnalisation de la discipline et joue un rôle dans la constitution des différentes structures mises en place (implantation de cours de russe dans les lycées parisiens, création de l'Institut français de Saint-Pétersbourg puis de l'Institut d'études slaves à Paris) ayant connu l'époque de l'alliance franco-russe, puis les doutes de l'entre-deux-guerres.

2 – Le réseau de Paul Boyer

a) Les réseaux de Paul Boyer en France et en Russie au service de la formation de nouveaux russisants et experts du monde russe à l'École des Langues orientales

« Professeur de langue russe à l'École nationale des Langues orientales pendant près d'un demi-siècle, Administrateur de cette même École pendant vingt-huit années, Fondateur et Directeur de la *Revue des Études slaves* et Président d'honneur de l'Institut d'Études slaves, c'est à lui que la plupart des russisants français doivent leur formation, et tous ont plus ou moins subi son influence. Il n'était pas d'initiative scientifique dans notre domaine qui n'émanât de lui ou qu'il n'eût encouragée et soutenue⁶⁴. »

62 Sur le rôle des militaires dans le cadre diplomatique, voir notamment Arthur BENETEAU, « Servir les intérêts français en plein chaos révolutionnaire. Étude des attachés militaires en Russie, 1916-1920 », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, n° 47-1, 2018, p. 61-72, ou encore Frédéric GUELTON, « Attachés militaires et officiers en mission en Russie : le regard des militaires français sur la Russie à la fin du règne de Nicolas Ier », in Annie CHARON, Bruno DELMAS et Armelle LE GOFF (dir.), *La France et les Français en Russie : Nouvelles sources et approches (1815-1917)*, Paris, Publications de l'École nationale des chartes, 2018, p. 193-212.

63 Voir S. CŒURÉ, *Pierre Pascal*, op. cit., p. 47.

64 A. MAZON, « Paul Boyer (1864-1949) », art. cit., p. 7.

Le professeur à la plus longue carrière aux Langues orientales a eu le temps de faire prospérer sa discipline à l'École. Mais là où Paul Boyer s'est montré acteur de son extension, c'est en pensant plus largement qu'au sein des murs de son établissement. À cette accumulation des titres et postes de Paul Boyer, dressée par André Mazon, s'ajoute encore son rôle dans l'établissement d'un Institut français à Saint-Petersbourg, qui, en plus de favoriser la diffusion de la culture française en Russie, devait aussi servir les russisants français dans l'empire.

Pourtant, comme le souligne Anna Pondopoulo, qui a étudié les liens entre Paul Boyer et les milieux politiques de son temps, cette ascension du professeur d'une discipline nouvelle au poste d'administrateur de l'École des Langues orientales est exceptionnelle et s'explique par un double contexte intérieur et extérieur de réforme des grands établissements d'enseignement supérieur, qui s'exprime aux Langues orientales par une meilleure adéquation de l'enseignement des langues aux besoins diplomatiques, et oriente l'École vers le monde slave⁶⁵. Pierre Pascal, le successeur de Paul Boyer aux Langues orientales, rappelle qu'à son entrée en fonction en 1891, Paul Boyer n'avait que deux élèves⁶⁶. Si le contexte de l'alliance franco-russe a facilité l'accroissement rapide de ses étudiants, avec cinquante-trois élèves et auditeurs suivant son cours en 1894 et un nombre équivalent pour les deux décennies suivantes, jusqu'à la guerre, Paul Boyer s'est chargé de gonfler et maintenir ses rangs en « recrutant des élèves partout où il avait eu vent de quelqu'un s'intéressant à la Russie⁶⁷. » En tant qu'administrateur des Langues orientales, il prend soin d'augmenter les heures de cours en langue et introduit de nouvelles langues européennes, comme le hongrois et le roumain, en opposition au classicisme orientaliste de l'École privilégiant le turc, le persan et l'arabe. Paul Boyer contribue de plus à un allègement des hiérarchies au sein de l'École, entre élèves, enseignants et direction⁶⁸. Peut-être cela découle-t-il de sa propre manière de concevoir l'enseignement du russe, à chercher de nouveaux auditeurs et à accorder son soutien à ceux qui désirent s'orienter vers une carrière scientifique. Dès le début du XXe siècle, grâce à un réseau établi lors de ses propres voyages, le maître des études russes facilite de plus les séjours de ses élèves dans l'empire. C'est à ses relations politiques que Paul Boyer doit son poste d'administrateur, qui traduit des relations privilégiées avec les Affaires étrangères et

65 A. PONDOPOULO, « Paul Boyer, ses liens avec la Russie et les enjeux politiques de la réforme de l'École des langues orientales dans les années 1910 », art. cit.

66 *Cent-cinquantenaire de l'École des langues orientales*, op. cit., p. 213.

67 P. PASCAL, « Le russe à l'École nationale des Langues orientales vivantes », art. cit., p. 213.

68 A. PONDOPOULO, « Paul Boyer, ses liens avec la Russie et les enjeux politiques de la réforme de l'École des langues orientales dans les années 1910 », art. cit.

leur ambition d'une collaboration plus étroite entre l'École et le Quai d'Orsay⁶⁹, position qui lui permet d'étendre l'influence française en Russie. À partir de 1911, c'est via l'Institut français de Saint-Pétersbourg qu'est assurée une présence française permanente en Russie au service notamment d'avant-poste des études russes françaises.

Une carrière comme celle d'André Mazon a été facilitée par le soutien de Paul Boyer : du doctorat à Kharkov en 1905, à la mission d'étude auprès de l'Institut français de Saint-Pétersbourg en 1911, puis comme secrétaire-bibliothécaire à l'École des langues orientales à son retour en France, où il se charge, avec Paul Boyer, alors administrateur de l'École, d'accroître le fonds russe, renforçant ainsi l'École comme centre des études russes françaises. Le rapprochement de Paul Boyer avec les Affaires étrangères pendant la guerre lui permet, en tant qu'expert, de faire envoyer en Russie ses anciens élèves, comme André Mazon ou Pierre Pascal. Ce dernier doit également beaucoup à Paul Boyer, qui le « protège avec constance entre 1918 et les années 1940⁷⁰ », comme ancien élève, et peut-être aussi comme camarade de son fils Georges⁷¹, décédé à la guerre. Ce soutien ira jusqu'à favoriser la candidature de Pierre Pascal à son remplacement à la chaire des Langues orientales en 1937.

b) Les russisants formés par Paul Boyer : diplomatie, recherche et enseignement. Une génération de diplômés du premier XXe siècle amenée à former les étudiants de l'après-guerre

L'École nationale des langues orientales, premier centre d'enseignement public en France à proposer un diplôme de russe, a formé des russisants ayant mis leur compétence linguistique au service de carrières variées. Paul Boyer, considéré par ses successeurs russisants comme le professeur de « l'âge d'or⁷² » des études de russe aux Langues'O, a lui-même formé des figures fondatrices des études russes, comme André Mazon ou Jules Patouillet, et, sur la fin de sa carrière, les premiers agrégés de russe. Il a formé plus généralement des figures du monde des lettres, mais aussi des agents de l'information et de la diplomatie françaises, connaisseurs des questions russes.

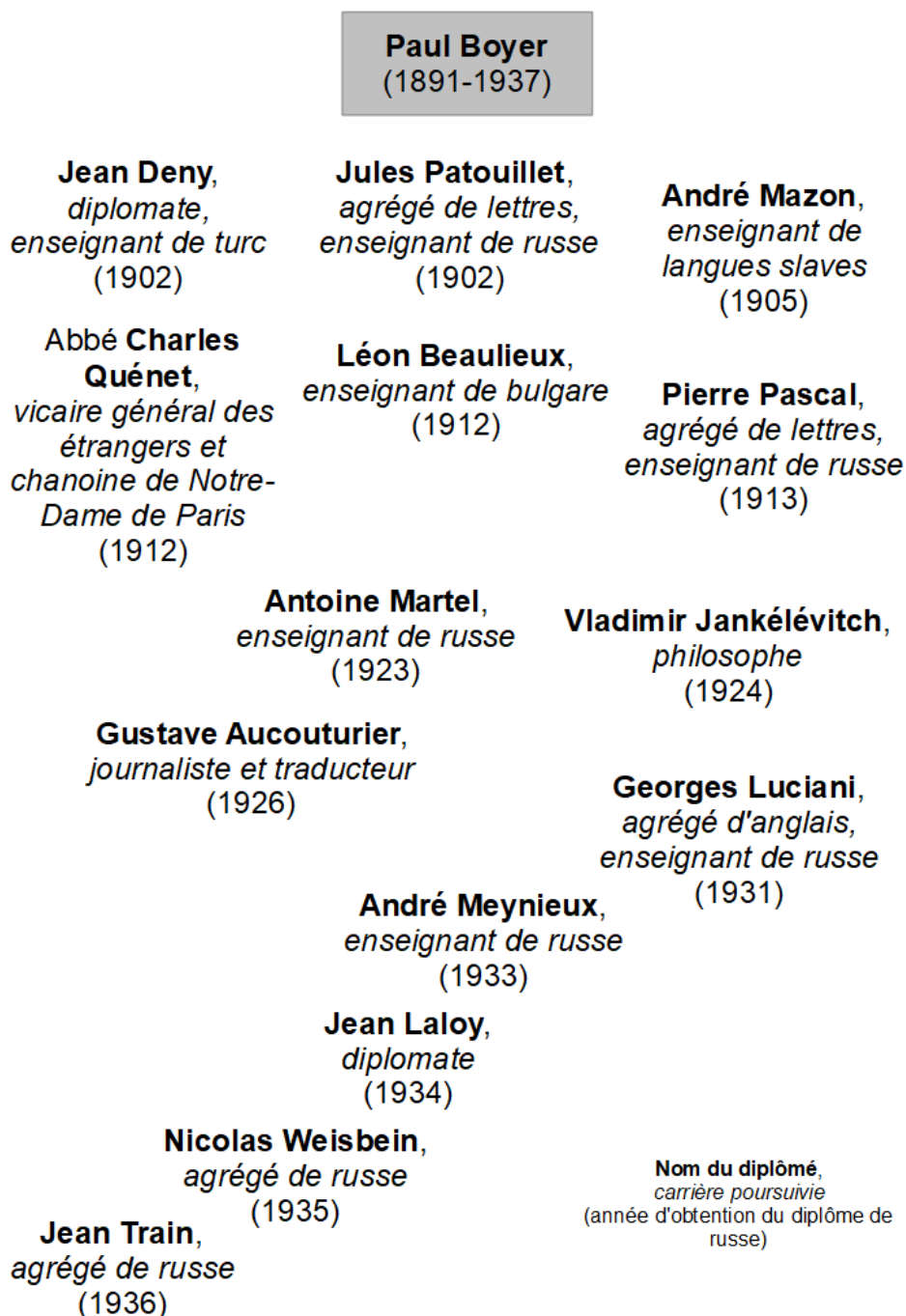
69 *Ibid.*

70 S. CŒURÉ, *Pierre Pascal, op. cit.*, p. 23.

71 *Ibid.*, p. 293.

72 Voir la biographie de Paul Boyer dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 130.

Figure 3.2. Quelques profils d'élèves formés par Paul Boyer aux Langues orientales (1891-1937)



Parmi les diplômés formés par Paul Boyer, on retrouve ainsi des russisants ayant fait carrière dans l'enseignement et, pour certains, dans la diplomatie, et ce en accord avec l'ambition affichée de l'École. Ce double objectif, pédagogique et diplomatique, peut

s'apercevoir dans des profils comme celui de Jean Deny⁷³ (1879-1963), ayant fait carrière aux Affaires étrangères avant de devenir administrateur de l'École de 1937 à 1948. Bien qu'il ne soit pas une figure des études russes, qu'il délaisse finalement au profit du turc, dont il fait sa spécialité, Jean Deny a des liens avec le monde slave. Né à Kiev de mère polonaise, il s'est familiarisé avec plusieurs langues slaves dès son plus jeune âge, notamment avec le russe et l'ukrainien dans le milieu du lycée. Diplômé de russe en 1902, il l'est également d'arabe, de persan et de turc quand il est reçu au concours de drogman (secrétaire d'Orient), qui le mène à une carrière sur le terrain de l'Empire ottoman. Revenu en France, il se distingue par la publication de grammaires de turc, langue qu'il professe aux Langues'O à partir de 1910. S'il ne marque pas la discipline du russe, le profil de Jean Deny est néanmoins intéressant en ce qu'il révèle une certaine vision de l'expert d'Orient : spécialiste de quatre langues locales, dont le russe, qui peut être porteuse d'enjeux au Proche-Orient.

Plus que des diplomates, Paul Boyer a formé des enseignants et chercheurs de la slavistique. Dans la première décennie du XXe siècle, du temps de l'alliance franco-russe, l'École des langues orientales forme deux grands noms des études russes en France, Jules Patouillet et André Mazon, qui appartiennent à cette génération de russisants fonctionnels avant la guerre et qui ont expérimenté le terrain russe dans leur formation, avant de poursuivre une carrière dans l'enseignement jusque dans l'entre-deux-guerres pour Jules Patouillet, et jusqu'après la Seconde Guerre mondiale pour André Mazon. Est également formé par Paul Boyer Pierre Pascal, son futur remplaçant à la chaire des Langues orientales et l'un des derniers russisants de l'avant-révolution à connaître le terrain russe. À la même époque que Pierre Pascal, suit les cours de russe Léon Beaulieux⁷⁴ (1876-1965). Comme Pierre Pascal, sa nouvelle expertise, reconnue par le diplôme de l'École obtenu en 1912, le conduit jusqu'en Russie en période de guerre, puisqu'il y est envoyé en 1917 comme officier-interprète de la Mission militaire française ; cette occurrence n'est pas un hasard mais montre bien l'importance de la connaissance du russe pour l'armée et le renseignement en ces années qui sonnent le glas de l'alliance franco-russe. Prisonnier de la Révolution, Léon Beaulieux ne rentre en France qu'en 1920, époque à laquelle il commence à s'intéresser à d'autres langues slaves. L'ouverture alors à l'ENLOV de plusieurs cours de langues slaves lui permet de s'orienter vers le bulgare, qu'il enseigne lui-même aux Langues orientales de 1930 à 1947. Il est également un collaborateur régulier de la *Revue des études slaves*, pour laquelle il recense les publications dans le domaine bulgare.

73 *Ibid.*

74 Voir la biographie de Léon Beaulieux dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 166.

C'est un autre collaborateur de la *Revue* et de l'Institut d'études slaves qui est diplômé la même année que Léon Beaulieux : l'abbé Charles Quénet⁷⁵ (1883-1946). Ce sont ses études religieuses et son intérêt pour la question de l'Union des Églises qui le mènent à l'étude du russe. Il est l'un des représentants du mouvement lazarisite du Père Portal, un groupe important de russophiles soutenus dans leurs études par Paul Boyer ; c'est via ce mouvement catholique que Pierre Pascal, notamment, s'est initié au russe⁷⁶. Comme ses contemporains russisants, Charles Quénet est attaché à une mission militaire en Russie pendant la guerre, qui le conduit en Sibérie en 1918. Il se rend également dans d'autres pays slaves, avant de devenir vicaire général des étrangers en 1926, rôle qui le place au plus près des émigrés russes. L'abbé n'en oublie pourtant pas ses recherches sur le domaine russe et reste un collaborateur assidu de l'Institut d'études slaves, dont il est membre du conseil de direction depuis sa création ; c'est par l'Institut que sont publiés ses travaux sur Tchaadaïev au début des années 1930.

Au début de l'entre-deux-guerres, dans une période de succès des études slaves, Paul Boyer forme plusieurs universitaires. D'abord Antoine Martel, qui occupe ensuite la chaire de Lille, mais dont la carrière est brève car il décède prématurément. Dans les mêmes années, se trouve à l'École Vladimir Jankélévitch⁷⁷ (1903-1985), issu d'une famille de juifs russes ayant fui les pogroms. Agrégé de philosophie en 1926, il poursuit sa carrière en Sorbonne à partir de 1951, dans le domaine de la philosophie, tout en étant parfois sollicité comme membre de jury de thèses touchant au domaine russe, principalement philosophique. Quant à Gustave Aucouturier⁷⁸ (1902-1985), bien que son parcours le voue initialement à la carrière enseignante puisque élève de l'École normale supérieure, il en sort cependant sans agrégation. Il est diplômé de russe et de tchèque en 1926, à 24 ans ; la même année, il reçoit la licence et le diplôme d'études supérieures de russe de la Sorbonne. Il poursuit finalement une carrière de journaliste : en 1931, il est correspondant de l'Agence Havas après des séjours à Moscou et à Prague, et correspondant de l'Agence France Presse après la guerre à Moscou.

Paul Boyer forme également dans la dernière partie de sa carrière des figures d'importance de l'après-guerre, dans le domaine de l'enseignement ou encore de la diplomatie, comme Jean Laloy⁷⁹ (1912-1994). Diplômé de russe en 1934, à 22 ans, il connaît cette langue tout d'abord par sa mère, russophone. Ses diplômes en poche, il embrasse la carrière diplomatique : en 1937, il est attaché de consulat à Tallinn, en 1940 à Moscou, puis en Suisse. Acteur des

75 André MAZON, « Nécrologie [Charles Quénet] », *Revue des Études Slaves*, 1947, vol. 23, n° 1, p. 279-283.

76 B. GUICHARD, « Parler russe : un enjeu de l'alliance franco-russe ? », art. cit.

77 Charles BALADIER, « JANKÉLÉVITCH VLADIMIR - (1903-1985) », in *Encyclopædia Universalis*, consulté le 20 novembre 2017. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/vladimir-jankelevitch/>

78 Jacques CATTEAU, « Gustave Aucouturier (1902-1985) », *Revue des Études Slaves*, 1985, vol. 57, n° 2, p. 333.

79 T. GOMART, *Double détente, op. cit.*, p. 62.

relations franco-soviétiques dès la fin de la guerre, il accompagne le général De Gaulle en visite en URSS en décembre 1944, comme interprète, visite qui aboutit à la signature du pacte franco-soviétique. Dans l'enseignement, deux diplômés de russe du début des années 1930, Georges Luciani et André Meynieux, font partie des derniers représentants d'une génération de russisants formés avant la guerre, et dont le *cursus honorum* se fait hors de l'agrégation de russe, qui n'ouvre qu'en 1947. Parmi les derniers élèves de Paul Boyer se trouvent les premiers agrégés de russe, ceux qui démarrent leur carrière enseignante de russe aux lendemains de la guerre : Nicolas Weisbein (1911-1994), diplômé en 1935, et Jean Train (1909-1973), diplômé l'année suivante puis premier agrégé de russe en 1948.

Le réseau de Paul Boyer est ainsi étendu, des milieux diplomatiques, journalistes, de l'enseignement et de la recherche, ce qui contribue à faire du professeur et de la chaire des Langues orientales un centre des études russes en France.

Alors que se forment plusieurs générations de professeurs, le contexte d'attraction pour l'Union soviétique et la présence d'une importante émigration russophone permettent d'attirer un nombre croissant d'étudiants de russe aux Langues orientales et à l'Université, malgré des débouchés incertains qui affectent les diplômés supérieurs et la recherche. Dépendantes du contexte politique, les études russes peuvent en tirer inconvénient comme profit. La carrière enseignante est compromise par la stagnation des postes dans le supérieur et l'absence de débouchés dans le secondaire, tandis que des profils de russisants sont intéressants pour l'information et les Affaires étrangères.

Chapitre 4 – Le tournant de la Seconde Guerre mondiale et la refondation dans un nouveau contexte géopolitique pour la France

I – Les succès du russe dans l'après-guerre et l'ouverture de l'agrégation dans un contexte politique favorable

1 – De la langue de l'ennemi sous l'Occupation à la langue du vainqueur de la guerre

a) Enseigner le russe pendant la guerre

Dès mars 1939, l'annexion allemande des pays tchèques marque les slavistes français : c'est à la Tchécoslovaquie qu'ils doivent l'ouverture de l'Institut d'études slaves (IES) au lendemain de la Première Guerre mondiale. L'Institut est instrument de la politique française en Europe médiane et André Mazon, président de l'Institut, réfléchit dans le sillage des Affaires étrangères à l'avenir de la politique française dans la région¹. Le pacte germano-soviétique, signé à Moscou le 23 août 1939, choque l'opinion et inaugure une campagne anti-soviétique en France². La défaite française en juin 1940 consacre la méfiance envers les études russes ; l'Institut d'études slaves est perquisitionné par les forces allemandes dès l'été 1940 et son bibliothécaire Michel Gorlin déporté, ainsi que sa femme Raïssa Bloch-Gorlina³. Les répressions touchent particulièrement l'émigration russophone : l'enseignement du russe dans les lycées assuré dans l'entre-deux-guerres par l'émigration et principalement pour l'émigration est fermé par l'Occupation allemande en 1940⁴. Dans le supérieur, bien que les enseignements officiels se poursuivent, s'initier au russe peut susciter la méfiance. Ainsi, sous l'Occupation, Raoul Labry, le professeur de la Sorbonne, donne-t-il des cours clandestins le samedi dans sa « petite Académie » à la faculté des lettres à ses « collègues désireux de s'initier à la langue et au pays de l'Armée rouge⁵. »

1 A. MARÈS, « André Mazon, un slaviste au XXe siècle : profil politique d'un savant », art. cit., p. 85-86.

2 François LÉVÊQUE, « Les relations franco-soviétiques pendant la Seconde Guerre mondiale, de la défaite à l'alliance (1939-1945) : essai historique d'après les Archives du Quai d'Orsay », *Revue des Études Slaves*, 69-3, 1997, p. 441.

3 Sophie CŒURÉ, *Pierre Pascal, op. cit.*, p. 344 ; A. DUFFAUT-GRACEFFA, *Une femme face à l'histoire, op. cit.* ; A. MARÈS, « André Mazon, un slaviste au XXe siècle », art. cit., p. 87.

4 Sur la fermeture de ces cours, voir aux Archives nationales, carton F17/17801, dossier « Enseignement du russe 1944-1949 ».

5 P. PASCAL, « Raoul Labry (1880-1950) », art. cit., p. 136.

L'image de l'URSS comme rempart contre le fascisme s'est renforcée suite à la bataille de Stalingrad, et ce après une période de doute en raison du pacte germano-soviétique ; la présence de militants communistes dans la Résistance universitaire contribue à cette revalorisation de l'image de l'Union soviétique dans les facultés⁶. Si les cours officiels de russe sont autorisés, et attirent de plus en plus d'étudiants en Sorbonne comme aux Langues orientales, c'est peut-être que leur objet est principalement la Russie impériale, et non l'URSS. En effet, sous l'Occupation, la recherche est soumise à la censure, et traiter de l'URSS est impossible⁷. Cependant, l'opinion favorable à l'Union soviétique qui se construit sous le manteau durant l'Occupation a toute la place d'éclorre une fois la victoire soviétique acquise.

b) Le tournant de la guerre et la victoire : un contexte pro-soviétique

Tandis que les relations franco-soviétiques s'étaient nettement refroidies à la veille de la guerre suite à la signature du pacte germano-soviétique d'août 1939, l'attaque allemande contre l'URSS à peine deux ans plus tard permet de confirmer le déplacement du dialogue franco-soviétique vers les forces gaullistes en opposition au régime officiel de Vichy. Avant même la fin de la guerre, en décembre 1944, est signée entre Moscou et le gouvernement du général de Gaulle une alliance franco-soviétique. À Alger, en zone libre, un Centre d'études russes est ouvert en 1944 où sont assurés des cours de russe⁸. À Paris, à la Libération, l'opinion française favorable à l'Union soviétique est visible jusque dans l'Université. En Sorbonne, le recteur, Gustave Roussy, qui avait été démis de ses fonctions par le maréchal Pétain en 1940, fait parvenir à l'Académie des sciences de l'URSS et afficher sur les murs au nom des enseignants et étudiants un texte témoignant de « leur admiration et leur reconnaissance à l'armée des Soviets de l'Union soviétique digne du grand peuple qu'elle représente⁹. » L'action du recteur Gustave Roussy, membre de l'association France-URSS, illustre l'influence de l'Union soviétique victorieuse en cet immédiat après-guerre.

6 Laurent JALABERT, *Le grand débat : les universitaires français, historiens et géographes, et les pays communistes de 1945 à 1991*, Toulouse, Groupe de recherche en histoire immédiate, 2001, p. 45.

7 *Ibid.*

8 Archives diplomatiques, carton 238QO/29, dossier Centre d'études russes.

9 L. JALABERT, *Le grand débat*, *op. cit.* p. 48-49, cité par S. CŒURÉ, *Pierre Pascal*, *op. cit.*, p. 345.

La création de l'association France-URSS¹⁰, héritière des sociétés d'amitié franco-soviétique de l'entre-deux-guerres, est symptomatique des courants russophiles et soviétophiles à la fin de la guerre. Elle est fondée à Alger en 1943, puis à Paris en août 1944 (l'association compte en effet des adhérents dès cette année¹¹), sur les décombres de l'Association française des Amis de l'URSS, mise à mal par la signature du pacte germano-soviétique en 1939¹². La nouvelle France-URSS officialise ses statuts en janvier 1945 à Paris. Elle a pour but « de favoriser, dans l'intérêt de la Nation et de la Paix, la connaissance mutuelle et la coopération amicale¹³ » de la France et de l'Union soviétique. Pour se faire, elle organise notamment des enseignements de russe, et ce dès l'officialisation de ses statuts. Le premier président de l'association, Paul Langevin, est l'un des fondateurs dans l'entre-deux-guerres du Comité français des relations scientifiques avec la Russie, et France-URSS reprend le credo du Comité d'une action apolitique.

« [France-URSS] se place en dehors des groupements politiques. Elle fait appel à tous les Français, quelles que soient leurs convictions politiques ou leurs croyances religieuses¹⁴. »

Paul Langevin a adhéré au Parti communiste français en septembre 1944¹⁵, parti lié au PCUS par l'Internationale communiste. Cependant, France-URSS cherche alors à essaimer plus largement qu'au sein du PCF, et ce grâce à l'image positive dont bénéficie alors l'allié soviétique. L'importance du PCF dans l'après-guerre, premier parti de France en 1945, et de la pensée communiste n'est pas sans influence sur l'orientation des études russes recommandées en France. Ainsi Pierre Pascal, qui enseigne à l'ENLOV, note en décembre 1944 :

« Aux Affaires étrangères, on me dit qu'il faut ouvrir un cours de doctrine

10 Voir les Archives de l'Académie de Paris aux Archives nationales, carton AJ/16/6994, dossier « Association France-Russie puis France-URSS, 1916-1919 – 1944-1956 ». Sur l'Association France-URSS, voir notamment Sonja GROSSMANN, « Une autre diplomatie entre Est et Ouest. Les associations d'amitié avec l'URSS en Europe occidentale pendant la Guerre froide », in Vincent GENIN, Matthieu OSMONT et Thomas RAINEAU (dir.), *Réinventer la diplomatie : sociabilités, réseaux et pratiques diplomatiques en Europe depuis 1919 = Reshaping diplomacy: networks, practices and dynamics of socialization in European diplomacy since 1919*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2016, p. 105-120.

11 D'après les effectifs donnés lors du 3^e congrès national à Montrouge en novembre 1947, Archives nationales, Fonds France-URSS, carton 88AS/15.

12 « L'Association «France-U.R.S.S.» », *Bulletin de l'Association d'études et d'informations politiques internationales*, 79, 1952, p. 6.

13 D'après les statuts fondateurs de l'Association. Cité dans l'inventaire du fonds de l'Association France-URSS aux Archives nationales, fonds 88AS, p. 1.

14 *Ibid.*

15 « Paul Langevin a apporté son adhésion au Parti communiste », *l'Humanité*, 27 septembre 1944.

soviétique aux Langues orientales. [...] Mazon, de la liste des livres conseillés aux slavissants, fait disparaître le *Staline* de Souvarine : “Il n'est pas possible de parler ainsi, maintenant, du maréchal Staline.” Tout tremble ici¹⁶. »

Certains slavistes se montrent ouvertement pro-soviétiques, comme Georges Luciani (1903-1981), russisant et polonisant diplômé des Langues orientales et ancien journaliste correspondant à Moscou, qui milite dans *La France intérieure* pour une union slave autour de l'URSS¹⁷. Estimant que « dans le secteur de l'Europe centrale et orientale, le conflit mondial actuel [...] n'est pas autre chose [...] qu'une phase nouvelle de la lutte millénaire du germanisme et du slavisme¹⁸ », il souhaite la réalisation d'un panslavisme tel que l'avait défini Cyprien Robert comme « la réconciliation, le rapprochement fraternel et finalement la réunion de tous les Slaves en un seul corps moral¹⁹. » Georges Luciani attribue le contexte de l'entre-deux-guerres dans la région à la désunion des Slaves, de laquelle ont pu profiter les forces allemandes, et, au vu de la situation en 1945, seuls les Russes peuvent selon lui prétendre à pacifier les peuples slaves et les réunir dans une union fédérale, qui certes conserverait ses spécificités culturelles, mais serait réunie autour de Moscou qui gérerait la politique extérieure. En d'autres termes, il s'agirait d'agrandir l'URSS au monde slave, en considérant que le liant de l'union, moins que l'internationale communiste (puisque le Komintern est dissout en 1943), serait alors le nationalisme slave, nouvel aspect de la politique soviétique apparu pendant la guerre. Et de conclure que :

« L'union fraternelle des Slaves, leur collaboration dans tous les domaines, ce sont là des perspectives dont la France, amie de tous les Slaves, ne peut que se réjouir, car la masse slave constitue, en face du danger allemand d'aujourd'hui et de demain, un contrepoids indispensable à notre sécurité²⁰. »

Cette union, qui avait également été rêve polonais au XIXe siècle, peut à présent, selon Georges Luciani, n'être dirigée que par la « Russie », « seule puissance slave pouvant avoir raison de l'Allemagne²¹. »

16 Cité par S. CŒURÉ, *Pierre Pascal, op. cit.*, p. 345.

17 Georges LUCIANI, « L'U.R.S.S. et le monde slave », *La France intérieure*, Cahier 10, 1945, p. 17-19.

18 *Ibid.* p. 17.

19 Cité par Georges Luciani, *Ibid.*

20 *Ibid.* p. 19.

21 *Ibid.*

La recherche française s'adapte à ce nouveau contexte en créant des structures pour une meilleure connaissance de l'Union soviétique, plutôt qu'en centrant les intérêts des institutions existantes sur le domaine russophone : l'Institut d'études slaves, financé à 60 % par les Affaires étrangères²², n'est pas reconverti en institut consacré aux études soviétiques. Un Centre d'études de l'URSS se met ainsi en place, abrité par l'École des sciences politiques à Paris. L'idée du centre, née plusieurs mois avant la Libération de l'École des sciences politiques et des services clandestins du ministère des Affaires étrangères, est « d'aider l'orientation objective de l'opinion publique en France sur le problème soviétique et de préparer les voies au rapprochement des deux pays²³. » Fondé officiellement en janvier 1945, comme l'association France-URSS, le centre compte dans son comité d'administration André Mazon et Raoul Labry. Les slavistes se positionnent ainsi dans un rapprochement franco-soviétique, dont peut aussi profiter l'enseignement du russe. Dans ce contexte, il est alors possible d'ouvrir effectivement l'agrégation de russe, créée en 1938.

c) Un contexte favorable au russe au détriment des autres langues slaves : l'agrégation de russe favorisée sur celle de polonais

« Une agrégation de russe avait été créée en principe avant la guerre, mais dans des termes ambigus. Sous l'action des Polonais, désireux d'évincer la Russie de partout, elle devait être une agrégation polono-russe. La Pologne s'ouvrant toute grande aux étudiants, la Russie leur était pratiquement fermée ; cette agrégation serait devenue en fait polonaise, la Russie et le russe n'étant que des accessoires. Il faut une agrégation purement russe, avec l'exigence bien entendu, pour les futurs agrégés, d'avoir des notions sommaires sur l'une des autres langues slaves. »

Raoul Labry, « Quelques notes sur l'enseignement du russe²⁴ »

Ce contexte politique favorable au polonais avant la Seconde Guerre mondiale, puis évoluant à son détriment²⁵, est rappelé par André Mazon au début des années 1950.

22 Voir la lettre d'André Mazon à ce propos, datée du 27 janvier 1947, et les pièces jointes de l'état des finances de l'Institut en 1946 et du budget prévisionnel pour 1947, Archives diplomatiques, 238QO/29 « DGRCSST : Enseignement, 1945-47 », dossier « Institut d'études slaves ».

23 Note sur les activités et le programme du Centre d'études de l'URSS (février 1945), Archives diplomatiques, carton 238QO/29, dossier Centre d'études russes.

24 Raoul Labry, « Quelques notes sur l'enseignement du russe », Archives nationales, carton F17/17801, dossier « Enseignement du russe 1944-1949 ».

25 Voir notamment Christophe LAFOREST, « La stratégie française et la Pologne (1919-1939). Aspects économiques et implications politiques », *Histoire, économie & société*, 22-3, 2003, p. 395-411.

« En 1937, lorsque nous avons commencé à nous entretenir avec Monsieur le Directeur Châtelet de la création éventuelle d'une agrégation de russe, il ne s'agissait, et il ne pouvait s'agir, car nous connaissions les ressources dont nous disposions alors, que de cette seule langue slave. Nous avions d'un commun accord écarté toute agrégation d'une autre langue slave, telle que le polonais, parce qu'elle nous apparaissait comme prématurée. Ce n'est que dans le courant de 1938, sous une pression extérieure d'ordre tout politique (et que la situation d'alors n'expliquait que trop), que nous avons été amenés malgré nous à envisager une formule plus large, et sur laquelle notre défunt collègue Raoul Labry et moi-même nous avons exprimé la plus forte réserve, à savoir : une agrégation de langues slaves, susceptible de deux mentions différentes : mention russe, ou mention polonais. Cette solution n'impliquait pas une réalisation immédiate des nouveaux concours sous son double aspect : il ne s'agissait dans notre pensée que d'une agrégation de langues slaves avec la mention russe, car nous estimions tous que cette agrégation avec la mention polonais n'était pas encore mûre, et qu'il faudrait attendre sans doute un nombre d'années avant qu'elle ne vint à maturité. C'est pourquoi, lorsque après la Libération, le concours de cette agrégation a été ouvert pour la première fois en 1947, Monsieur le Directeur Monod a estimé qu'il valait mieux renoncer à l'appellation trop large d'agrégation des langues slaves pour s'en tenir à la seule agrégation de russe²⁶. »

Président de l'Institut d'études slaves, André Mazon ne défend ainsi pas le développement immédiat de l'enseignement du polonais, la raison invoquée étant le manque de personnel enseignant compétent pour soutenir et développer cet enseignement (Lille étant alors la seule université délivrant la licence de polonais), et contribue ainsi à enterrer le projet. L'annonce du concours au *Journal officiel* en décembre 1945 pour une première session en 1947²⁷ ne fait plus mention que d'une agrégation de russe.

Ce renoncement à l'agrégation de polonais par les autorités à la Libération paraît difficilement indépendant du contexte politique favorable de l'Union soviétique dans la France de la Libération. Après la guerre, la Pologne se retrouve organiquement liée à l'Union soviétique²⁸ et, bien qu'à la question de la politique française en Pologne posée par Staline au général de

26 Lettre d'André Mazon à François Pidoux du 2 décembre 1952 au sujet de l'agrégation de polonais, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation de russe, concours 1953 ».

27 « Avis d'un concours d'agrégation de russe en 1947 », *Journal officiel de la République française*, 21 décembre 1945, p. 23.

Gaule en décembre 1944, celui-ci ait refusé de s'aligner sur les visées soviétiques en Europe centrale²⁹, le renoncement à l'ouverture de l'agrégation de polonais pourrait être une moindre concession. Cependant, de telles considérations surestimeraient-elles l'importance de l'affichage politique de l'agrégation ? Lors de la création de l'agrégation, en 1938, l'argument principal évoqué était celui de la présence de russophones dans les classes françaises, du fait de l'émigration post-révolution. Le concours se serait donc inscrit dans la suite logique de la création de cours de russe dans les lycées³⁰. Si, après la guerre, des efforts sont mis en place par le gouvernement pour favoriser l'enseignement du polonais dans les écoles élémentaires et secondaires (dans le cadre d'une Convention culturelle franco-polonaise signée en juillet 1947 régissant la prise en charge par les autorités françaises de ces cours pour les enfants polonais³¹), ces cours ne concernent que les Polonais, et, à la différence de l'enseignement du russe opéré dans l'entre-deux-guerres pour les enfants de l'émigration, ne semblent pas toucher un public plus large de francophones. La raison pour cela serait politique, d'après Edmond Gogolewski : après la Seconde Guerre mondiale, pour la communauté polonaise de France, les services de l'Éducation nationale se seraient opposés à leurs intérêts parce qu'une partie des fonctionnaires communistes auraient reçu de leur parti la consigne de boycotter les intérêts des Polonais établis en France³². Le développement de l'enseignement du polonais se trouvant ainsi compromis, c'est ce qui, pour Edmond Gogolewski, aurait retardé l'application du décret du 29 juillet 1938. Dans un contexte d'une URSS qui a des ambitions politiques en Europe médiane, le maintien de concurrences nationales par l'enseignement des langues comme le polonais est mal accueilli.

2 – Le russe, langue d'une superpuissance mondiale et première langue étudiée à l'ENLOV

C'est bien le contexte politique qui, selon Pierre Pascal, à la tête des études de russe à l'ENLOV de 1937 à 1950, justifie le succès croissant des études de russe. « Après la guerre c'est l'explosion » – note l'auteur de la notice biographie sur Pierre Pascal dans l'ouvrage

28 Jerzy POMIANOWSKI, « Les relations de la Pologne avec la Russie et des Polonais avec les Russes », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2001, vol. 61, n° 1, p. 23.

29 F. LÉVÊQUE, « Les relations franco-soviétiques pendant la Seconde Guerre mondiale, de la défaite à l'alliance (1939-1945) », art. cit., p. 445-446.

30 Section permanente du Conseil supérieur de l'Instruction publique, séance du 28 février 1938, « Projet d'arrêté instituant une agrégation de russe : exposé des motifs », Archives nationales, carton F17/13671.

31 Edmond GOGOLEWSKI, *La langue polonaise dans l'enseignement élémentaire et secondaire en France : 1833-1990*, Lille, Centre d'étude de la culture polonaise de l'Université de Lille III, 1994, p. 52-53.

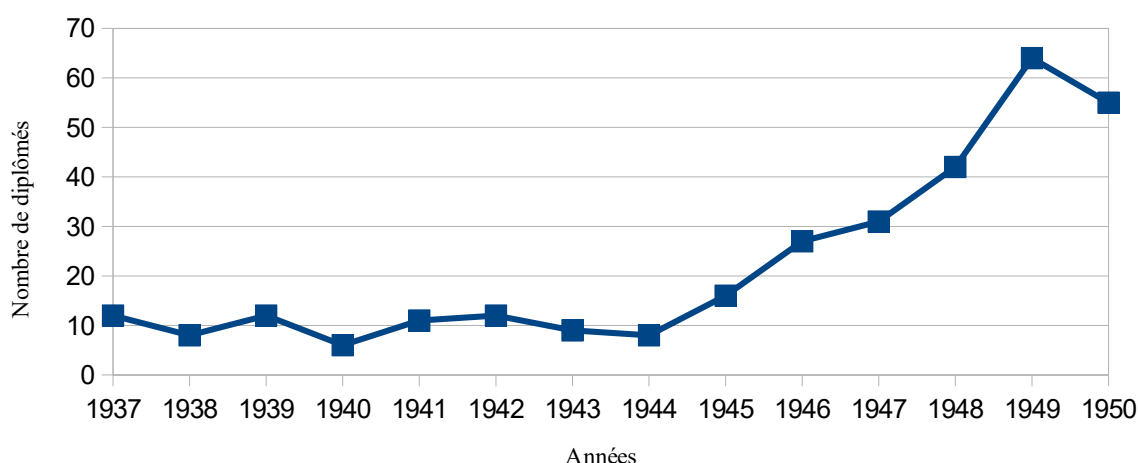
32 *Ibid.*, p. 116.

commémoratif du bicentenaire de l'École – « la place nouvelle de l'URSS dans le monde, l'idéologie aussi, multiplie le nombre des auditeurs³³. »

« C'est dans la nouvelle période, commencée en 1942 et caractérisée par le rôle considérablement accru de l'U.R.S.S. dans le monde, que le maximum est atteint, et cela malgré les causes multiples qui éloignaient de Paris la jeunesse masculine : le chiffre de cent diplômés est atteint et dépassé non plus en douze ans, mais en six. »

Pierre Pascal, « Statistique des cours de russe » de l'ENLOV, 1948³⁴

Graphique 4.1. L'évolution du nombre de diplômés de russe aux Langues'O du temps de l'enseignement de Pierre Pascal (1937-1950)



La chronologie du professorat de Pierre Pascal est ici retenue, non pour des raisons personnelles, mais parce qu'elle englobe la période de la guerre et de ses lendemains, ce qui permet de rendre compte du phénomène attribué au contexte politique : l'explosion du nombre des diplômés de russe³⁵. Bien qu'il mentionne des « auditeurs », pour le professeur qui rend compte du succès du cours de russe, le nombre de diplômés est plus parlant que celui des inscrits, qui ne suivent pas nécessairement les cours.

33 Voir la notice biographique de Pierre Pascal dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 134.

34 P. PASCAL, « Annexe I, Statistique des cours de russe », art. cit., p. 222-223.

35 Le nombre des diplômés représentés est tiré des annexes de P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 443.

« Les chiffres concernant les élèves et les auditeurs n'ont qu'une valeur approximative, car il s'en faut généralement que tous les inscrits suivent effectivement les cours. Aussi m'a-t-il paru inutile de les donner pour toutes les années.

Plus significatif est le nombre des diplômés³⁶. »

Il aurait été intéressant de croiser ces données avec le nombre des inscrits à l'École, incluant les auditeurs libres, malheureusement, ces informations n'ont pas été reportées au registre pour les années 1945-1949³⁷. Les seules données concernent donc les étudiants inscrits dans le cursus diplômant, en trois ans. Cependant, cette progression des effectifs peut s'observer au niveau des inscrits et reçus aux examens³⁸. Ces derniers passent de 80 en russe pour les trois années d'études en 1944-1945 à 129 en 1945-1946. Bien sûr, la guerre à elle seule pourrait expliquer des effectifs plus restreints entre 1939 et 1945, ce qui ne manque pas d'être observable de 1939 à 1942. Il y a pourtant deux moments dans la guerre : celui de la chute des effectifs, de 1939 à 1942, puis de leur remontée dès 1942, jusqu'à atteindre un niveau supérieur à ceux qu'ils étaient dans les années 1930, et ce, dès l'année 1943. Pierre Pascal, dans son découpage des études du russe en périodes historiques, a fait démarrer l'époque du plus grand succès à 1942. Pourtant, en termes de nombre des diplômés, cette coupure ne paraît pas pertinente. C'est si l'on considère les registres des inscrits³⁹ que l'on observe ces deux moments dans la guerre, séparés par l'année 1942, celle du tournant de la guerre, époque de l'enlèvement des troupes allemandes à l'Est, lorsque l'URSS apparaît sur la scène mondiale comme puissance militaire susceptible de gagner la guerre, de nouveau leader de l'antifascisme. En 1942-1943, le nombre d'inscrits est de nouveau équivalent à ce qu'il était en 1936-1937, et c'est à partir de 1943-1944 que le nombre atteint est historique : 161 inscrits, alors qu'ils étaient un peu moins de cent inscrits en 1936-1937 et en 1942-1943. Ce pic de l'année 1942 n'est pas spécifique au contexte français, puisque c'est également une année d'importance dans les études russes américaines, avec un succès attribué pour Justine Faure à « la résistance farouche des Soviétiques à l'occupation nazie [qui] enraya le déclin des enseignements au niveau du premier cycle⁴⁰ », après une fin d'entre-deux-guerres difficile pour les études russes.

36 P. PASCAL, « Annexe I, Statistique des cours de russe », art. cit.

37 Archives de l'INALCO, carton 2475 : Registres des étudiants inscrits à l'école (1933-1944 ; 1949-1955).

38 Archives de l'INALCO, carton 1111 : Listes des inscrits et des reçus aux examens (1944-1951).

39 Archives de l'INALCO, carton 2475.

40 Justine FAURE, « Études slaves, sciences sociales et guerre froide : production et circulation des savoirs entre les États-Unis et l'Europe de l'Est (1943-1979) », manuscrit inédit d'habilitation à diriger des recherches, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2015, p. 41.

En France, comme dans d'autres pays occidentaux, les études de russe profitent d'une opinion favorable à l'Union soviétique, et la croissance des effectifs étudiants se poursuit. À l'ENLOV, l'année 1943-1944 est historique à deux points de vue : elle est la première année où le nombre d'inscrits en russe s'écrit avec trois chiffres, et celle où elle devient la première langue de l'École en terme d'effectifs étudiants, supplantant les études arabes. Cette année-là, 161 élèves sont inscrits en cours de russe (en incluant les auditeurs libres) sur 690 inscrits à l'ENLOV⁴¹ (à titre de comparaison, 119 étudiants sont inscrits en arabe, tous dialectes confondus). 23 % des étudiants inscrits à l'École le sont alors aux cours de russe, soit deux fois plus qu'avant la guerre. L'année 1943 n'est pas un moment isolé, mais bien le premier pas d'une croissance spectaculaire. Dès l'année suivante, en 1944-1945, 247 étudiants sont inscrits en cours de russe, soit une croissance de 53 %. Cette année-là, plus de 33 % des inscrits aux Langues'O le sont en russe. Cette proportion des étudiants en russe sur le nombre total des inscrits à l'École semble se maintenir dans les années suivantes, ce qui reviendrait à dire que l'extraordinaire croissance des études russes en terme d'effectifs étudiants aux Langues'O s'est produite en l'espace de deux ans : en 1942-1943, 14 % des étudiants inscrits l'étaient en russe, ce qui était la proportion dans les années 1930, tandis qu'en 1943-1944, ce taux passe à 23 %, puis à 33 % en 1944-1945. Les dernières années de la guerre amorcent ainsi une période faste pour les études russes. Pour Nicolas Werth,

« La fin de la Seconde guerre mondiale ouvre une période - qui s'étendra sur une décennie environ - au cours de laquelle le modèle soviétique exerce, plus qu'à aucun autre moment de l'histoire, une fascination partagée par des dizaines de millions de citoyens d'un grand nombre de pays⁴². »

La croissance de la demande de formation en russe, qui s'observe également en Sorbonne, où « on étouffe bientôt dans la salle slave trop étroite⁴³ », est une occasion favorable à l'exportation de l'enseignement hors des murs de l'école spéciale et une nouvelle occasion d'essor pour la discipline.

41 D'après les registres des étudiants inscrits à l'école (1933-1944 ; 1949-1955), Archives de l'INALCO, carton 2475.

42 Nicolas WERTH, « URSS 1945 : l'envers d'une victoire », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 1995, vol. 39, n° 1, p. 5.

43 P. PASCAL, « Raoul Labry (1880-1950) », art. cit., p. 136.

3 – Préparer le terrain à l'ouverture de l'agrégation de russe par le renouvellement de l'expérience de l'enseignement du russe dans les lycées

La question d'ouvrir l'enseignement du russe, né dans le supérieur, aux lycées ne date pas de la Seconde Guerre mondiale, mais remonte à la fin du XIXe siècle, où une telle expérience avait été supervisée par Paul Boyer.

« Comme il ressort du compte rendu des réunions tenues par le "groupe des slavisants de Paris" en 1916, Louis Leger estimait que les disciplines de la slavistique n'avaient leur véritable place qu'au niveau de l'Université, tandis que Paul Boyer était partisan de l'ouverture d'enseignements de russe dans les lycées. Ce dernier point de vue, qui était aussi celui d'André Mazon, finit par prévaloir, le russe étant introduit comme matière à option dans le cycle des études secondaires en 1944, en attendant la consécration que devait lui apporter l'ouverture, en juin 1947, du premier concours d'agrégation de russe, en exécution d'un décret de juin 1939 instituant ledit concours⁴⁴. »

En 1944, Raoul Labry se fait partisan et moteur d'une réintroduction du russe dans les lycées, à la faveur de l'agrégation créée officiellement avant la guerre mais non encore effective.

« La création d'une agrégation de russe est nécessaire. Son institution fera naître des vocations ou empêchera celles qui se sont déjà dessinées de s'évanouir dans l'attente lointaine d'une des rares chaires de nos Universités. [...] Depuis les premiers temps de l'alliance franco-russe, il y a eu beaucoup de russisants de mérite : les uns se sont enlisés dans d'autres enseignements, [...] les autres sont allés au journalisme ou à l'agence Havas, d'autres ont monnayé leur savoir russe dans des banques ou l'industrie⁴⁵. »

Dès avant même la fin de la guerre, à la Libération, en 1944, est reprise une seconde expérience de mise en place de l'enseignement du russe dans les lycées, après celle du temps de l'alliance franco-russe. Le but en est prospectif, afin de préparer l'ouverture de l'agrégation dont le premier concours avait été prévu en 1939 mais annulé par la guerre. « Quand ouvrir ce concours d'agrégation ? » se demande Raoul Labry, alors professeur de russe en Sorbonne. Et

44 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 276.

45 Raoul Labry, « Quelques notes sur l'enseignement du russe », Archives nationales, carton F17/17801.

de répondre que cela « dépend de l'état de préparation des candidats, et de la clientèle qu'ils auront à servir dans les lycées⁴⁶. » La direction de l'enseignement secondaire au sein du ministère de l'Éducation nationale pilote une enquête à l'été 1944, d'abord dans les lycées parisiens, puis dans ceux de province, auprès des recteurs d'académie pour rendre compte des intéressés par des cours de russe et de l'ouverture potentielle de chaires dans les lycées en conséquence. Dès la rentrée 1944, le ministère se propose de tester ces cours de russe. Les ambitions de Raoul Labry rencontrent celles d'André Lirondelle, ancien enseignant de russe (en poste à l'université de Lille de 1902 à 1927), nommé directeur de l'enseignement secondaire en octobre 1944, pour développer cet enseignement⁴⁷. Raoul Labry, qui a parcouru le chemin inverse d'André Lirondelle, de l'administration scolaire au professorat, connaît bien le fonctionnement de celle-ci, et met son savoir au service de la diffusion de l'enseignement du russe.

« La Libération est pour les études russes une nouvelle naissance [...]. Il y a là une tâche administrative qui revient à l'ancien inspecteur d'Académie, pour désigner les nouveaux professeurs de russe et préparer leur recrutement à venir⁴⁸. »

Raoul Labry serait-il tout désigné, en tant qu'ancien inspecteur d'académie, à initier la reprise de l'enseignement du russe dans les lycées ? Serait-il une figure souhaitable pour l'administration, lui qui a soutenu l'enseignement du russe pendant la guerre, jusque dans une forme de clandestinité ? Ou aurait-il conservé des contacts dans l'administration, ce qui lui facilite la tâche ? Il semblerait, d'après ses « Quelques notes sur l'enseignement du russe », dont rien ne laisse supposer qu'elles aient été commandées et non spontanées, qu'il se positionne lui-même en reconstituteur des études russes dans le secondaire, dans la lignée d'André Mazon avant-guerre, qui avait permis la création officielle d'une agrégation de langues slaves.

a) Quelle « clientèle » pour le russe ?

46 *Ibid.*

47 Voir le dossier « Enseignement du russe 1944-1949 » du carton F17/17801 aux Archives nationales ; André MAZON, « André Lirondelle (1879-1952) », *Revue des Études Slaves*, 1952, vol. 29, n° 1, p. 112 ; B. GUICHARD, « Qui sait le russe parmi nous ? Les enjeux de l'enseignement du russe en France des premiers cours au premier agrégé (1892-1948) », *op. cit.*, p. 188-189.

48 P. PASCAL, « Raoul Labry (1880-1950) », *art. cit.*, p. 136.

« À part les jeunes Russes d'origine, qui sans doute se raréfieront, si la Russie, comme il est souhaitable, s'ouvre pour eux, il ne faut compter au début que sur quelques élèves des hautes classes, déjà engagés dans d'autres disciplines, mais curieux de toute vie nouvelle. Ce sera un auditoire exigeant : pour les retenir, il faut des maîtres de première qualité, qu'ils sentent tout près d'eux dans une parenté profonde d'esprit. Sinon ils se raréfieront. Mais peut-on compter voir s'élargir cet auditoire jusqu'aux classes du début, et le russe devenir aussi recherché que l'anglais, l'allemand, l'italien ou l'espagnol ? Je ne le crois pas. Parents et élèves, pour la plus grande majorité, demandent surtout du lycée le diplôme du baccalauréat, obtenu par les moyens les plus faciles. Ils choisissent la langue réputée la plus facile. Ils ne sont pas prêts à porter leur choix sur le russe. Pour en décider quelques-uns, il faudra qu'ils entendent parler autour d'eux de l'attrait de l'enseignement du maître de russe, et de la chose qu'il enseigne. Le succès du russe ici encore ne pourra être assuré que par la qualité de ses premiers agrégés : sinon le désert s'étendra de nouveau autour d'eux comme à la fin du dernier siècle. »

Raoul Labry, « Quelques notes sur l'enseignement du russe »

L'action de Raoul Labry se place, selon ses propres références, dans une reprise de l'enseignement amorcé à l'époque de l'alliance franco-russe. Nulle mention alors de l'héritage de l'enseignement du russe dans les lycées assuré dans l'entre-deux-guerres par l'émigration et principalement pour l'émigration et fermé après la défaite française de 1940 ; il s'agit de repartir sur de nouvelles bases, dans un nouveau contexte géopolitique où la puissance militaire soviétique secourt l'Europe, dans un espoir de réouverture des frontières. Cependant, par la guerre, une nouvelle émigration russophone parvient à l'ouest de l'Europe, après la première vague comme conséquence de 1917. Si certains émigrés russes choisissent, suite à la victoire soviétique, de rentrer au pays⁴⁹, d'autres se retrouvent poussés vers un retour non toujours consenti⁵⁰, en même temps que sont négociés les retours des prisonniers de guerre français, dont certains se sont initiés au russe dans les geôles avec leurs codétenus.

49 Anastasia PAVLOVA, « Les Russes et les Soviétiques en France durant la Seconde guerre mondiale : entre collaboration et résistance », mémoire de master 2 recherche, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne – École Normale Supérieure de Cachan, 2015, p. 103.

50 Catherine GOUSSEFF, « Des migrations de sortie de guerre qui reconfigurent la frontière : ouverture et refermeture de l'URSS avant la guerre froide (1944-1946) », in Sophie CŒURÉ et Sabine DULLIN (dir.), *Frontières du communisme*, La Découverte, 2007, p. 428-442.

Le public visé par ces nouveaux cours est alors, comme du temps de l'alliance franco-russe, composé de lycéens français étudiant dans les meilleurs établissements. Cependant, l'expérience a montré que le russe était jugé langue difficile et de ce fait, son apprentissage décourageant, quand bien même, dès 1892, le ministère avait pris soin de sélectionner les meilleurs d'entre eux⁵¹. Ce jugement du russe comme langue trop difficile revient auprès d'autres acteurs de l'enseignement du russe de l'après-guerre. Ainsi, Francis Lebetre, auteur d'un manuel de russe, estime, comme Raoul Labry, que cet enseignement ne convient qu'à une certaine élite :

« Il convient aussi de se rendre compte dès l'abord que l'enseignement du russe ne pourra jamais compter que sur une clientèle restreinte alimentée : a) par les enfants d'émigrés russes qui désirent parfaire grammaticalement la méthode directe pratiquée au foyer familial. La correction des copies de baccalauréat depuis une douzaine d'années m'a révélé toutes les carences de cette façon d'apprendre, depuis l'orthographe chaotique jusqu'aux énormités dans la conjugaison. b) Les élèves français bien doués et studieux, mais chez qui, il y aura toujours, ne nous illusionnons pas, des défections. Aux universités de Lille et de Paris, comme à l'école des Langues orientales, les cours de russe, qui pourtant ne réunissaient que des adultes, s'ouvraient devant des salles combles et s'achevaient devant un petit cénacle de fidèles. Ce fait peut être confirmé par mes maîtres : Monsieur A. Lirondelle et Monsieur P. Boyer. En effet si puissants que soient les motifs qui mènent déjà et pousseront dans l'avenir les Français à l'étude du russe, il n'en reste pas moins que nos compatriotes seront toujours plutôt tentés en raison de notre position géographique d'apprendre les langues de nos voisins immédiats et avant tout l'anglais. De plus si les difficultés du russe ne sont pas insurmontables, si même une légende s'est créée autour d'elles, elles existent pourtant et nul ne saurait les supprimer par un coup de baguette magique. Nous sommes sûrs que l'enseignement du russe est souhaitable et même nécessaire dans l'Europe moderne mais il nous est difficile de penser qu'il réunisse jamais autre chose qu'une élite ou, disons un nombre modéré d'adeptes⁵². »

51 « Le russe pour tous : question de méthode ? » in B. GUICHARD, « Parler russe : un enjeu de l'alliance franco-russe ? », art. cit.

52 Lettre de F. Lebetre au Ministre de l'Éducation nationale [sans date, sans doute fin 1944], Archives nationales, carton F17/17801, dossier « Enseignement du russe 1944-1949 ».

Cette difficulté du positionnement stratégique du russe dans l'enseignement secondaire avait déjà été soulevée par Louis Leger, qui pensait qu'il était vain de faire du russe une langue d'ampleur comparable à celle de l'allemand et de l'anglais, en raison, notamment, de l'éloignement de la Russie, qui en fait un choix moins pragmatique⁵³. Certes, l'influence géopolitique de l'aire russophone paraissait plus limitée du temps de Louis Leger qu'à l'aube de la Libération. Toujours est-il que, en raison des difficultés de la langue, les promoteurs de son enseignement continuent de soulever le caractère élitiste de l'apprentissage du russe. En cherchant son public, l'enseignement du russe ne devrait donc pas aspirer à devenir le nouveau modèle de langue vivante au lycée, où prédominent des langues de pays voisins, dont l'enseignement est plus ancien et mieux ancré dans les lycées. De plus, l'argument de la formation par le russe, jugé langue difficile, est souvent utilisé pour l'allemand, ce qui peut être une raison supplémentaire pour la langue de Goethe d'être en concurrence avec celle de Pouchkine. Ce public d'élite, Raoul Labry va aussi le chercher dans les Écoles normales en introduisant lui-même une heure de cours hebdomadaire à Fontenay-aux-Roses et à Saint-Cloud⁵⁴. Pour le professeur, l'action des enseignants est déterminante au succès du russe. Là où l'expérience du passé a échoué, par les insuffisances d'un corps enseignant mal préparé et non véritablement constitué en corps ni recruté sur un socle commun, Raoul Labry veut replacer le maître au cœur de l'enseignement : c'est à lui que revient la responsabilité du rayonnement de sa discipline⁵⁵.

b) Qui pour enseigner le russe ?

« Ce qui nous intéresse, nous, c'est d'amener de jeunes Français à une connaissance solide du russe d'abord, de la Russie ensuite, de la Russie moderne, vivante, souffrante, militante, pesant de tout son poids sur les destins de l'Europe. Seuls des maîtres français, capables d'une objectivité absolue, doivent être choisis pour atteindre ce résultat. Mon expérience personnelle m'a depuis longtemps convaincu de cette vérité, même dans le seul domaine de la langue. Le russe exige d'être enseigné par des gens qui

53 Louis LEGER, *Russes et Slaves : études politiques et littéraires*, 3e série Paris, Hachette, 1899, p. 128, cité par B. GUICHARD, « Parler russe : un enjeu de l'alliance franco-russe ? », art. cit., « Le russe pour tous : question de méthode ? »

54 Raoul Labry, « Quelques notes sur l'enseignement du russe », Archives nationales, carton F17/17801 ; André Mazon, « État des lieux des enseignements slaves en France », note au ministère des Affaires étrangères du 3 septembre 1945, Archives diplomatiques, carton 238QO/29, dossier « Institut des études slaves ».

55 Raoul Labry, « Quelques notes sur l'enseignement du russe », Archives nationales, carton F17/17801.

ont profondément senti, pour arriver à le conquérir, ce qui le différencie des langues occidentales, en particulier son système verbal, remplaçant notre logique du temps par la vision concrète du déroulement ou de l'achèvement de l'action. Il y faut de longues études, qui n'ont pas été celles de la majorité des Russes proposant leurs services. Ils croient toujours qu'il suffit de parler une langue pour être capable de l'enseigner. Si leur enseignement secondaire ne s'est toujours proposé, dans l'enseignement des langues étrangères, que la pratique de celles-ci : on ne va pas loin d'ailleurs en russe, avec sa seule pratique, si on ne possède pas un cadre scientifique rigoureux, permettant un enrichissement progressif par-delà le millier de mots ou d'expressions, qui, en toute langue, suffisent à la conversation courante. On ne saurait faire d'exception, à mon sens, lorsqu'il s'agit de candidats Russes à un poste d'enseignement en russe, que pour ceux qui, après s'être formés dans nos lycées et nos universités, sont déjà entrés dans nos cadres d'enseignement pour d'autres disciplines. S'il s'en trouve dans les grands lycées de province, on pourrait parfaitement les charger d'un cours d'initiation⁵⁶. »

Pour Raoul Labry, seuls des enseignants français sont en mesure de transmettre le savoir de cette langue en France. Le professeur de russe dresse d'ailleurs dans ses « Quelques notes sur l'enseignement du russe » la liste des futurs profils de candidats à l'agrégation.

« Les candidats : on peut les diviser en trois catégories :

- des Russes naturalisés, fils d'émigrés, pour lesquels le russe est leur langue maternelle, mais qui ignorent la Russie d'aujourd'hui, et qui peut-être par tradition, par éducation, ne seront guère portés à l'étudier objectivement ;
- des Français, qui ont dès avant la guerre, commencé l'étude du russe, mais que la guerre a détournés, ou que les difficultés de la vie matérielle sous l'occupation ont empêché de travailler avec suite ;
- D'autres Français qui, prisonniers en Allemagne avec des Russes, ont trouvé dans l'étude de leur langue un remède à leurs misères communes. On s'attache avec passion à ce qui apporte le salut. Beaucoup m'ont écrit pour me demander des conseils, des livres, des textes de devoirs. Leur expérience du malheur fera bientôt d'eux nos candidats les plus mûris.

56 Lettre de R. Labry au directeur de l'enseignement secondaire du 6 décembre 1944, Archives nationales, carton F17/17801, dossier « Enseignement du russe 1944-1949 ».

On ne saurait donc ouvrir un concours d'agrégation avant que ces prisonniers déjà, pour la plupart, pourvus d'une licence d'enseignement, n'aient été remis en liberté et en état de courir leur chance. Ce serait fermer aux absents une voie, qui, au début, ne saurait guère être que très étroite.

On ne conçoit pas d'autre part qu'un futur agrégé n'ait pas au moins passé quelques mois dans le pays qu'il doit enseigner, pour y acquérir non seulement la pratique de la langue, mais encore et surtout une expérience directe du réel. Il faut laisser aux futurs candidats le temps de faire un séjour en Russie.

Enfin, dans un concours relativement ouvert, comportant une leçon en russe, les candidats français seraient forcément surclassés par ceux d'origine russe. On risquerait d'avoir comme premiers agrégés des jeunes gens de valeur, sans doute, mais qui, peut-être n'ont pas eu le temps d'acquérir les habitudes d'esprit et les méthodes qui seules, dans l'enseignement des lycées, assurent la maîtrise sur un auditoire⁵⁷. »

Le temps que le profil idéal pour lui puisse avoir toutes ses chances au concours, il faut donc repousser son ouverture. Ce que Raoul Labry fait paraître comme un choix stratégique et idéologique – laisser le temps aux prisonniers de guerre de se former à l'Université française et aux candidats en général de faire un voyage utile en URSS – est peut-être, plus pragmatiquement, une réticence de l'administration à ouvrir le concours sans confirmation d'un public potentiel dans les lycées, ni certitude que des candidats qualifiés seraient en mesure de s'y présenter. Si de telles difficultés existent, Raoul Labry n'en dit rien et se concentre sur l'intérêt diplomatique de la connaissance du russe, langue d'un allié et du vainqueur de la guerre, et sur l'occasion de formation pour les futurs agrégés de russe que représentent une réintroduction progressive du russe dans les lycées.

« Nous sommes en présence d'une antithèse. Il importe aux intérêts de notre pays de répandre sans tarder la connaissance approfondie du russe et il est nécessaire de retarder l'accession à l'agrégation de ceux qui l'enseigneront. Elle est facile à résoudre, si l'on ne s'embarrasse pas de règlements, parce que nous possédons déjà des maîtres de russe, qui seront bientôt docteurs et habilités pour des chaires de Facultés. Pourquoi dès lors ne pas les charger tout de suite d'un enseignement dans les lycées, en même temps que d'un

57 Raoul Labry, « Quelques notes sur l'enseignement du russe », Archives nationales, carton F17/17801.

cours dans les Facultés, auprès de ces lycées ? D'autant plus qu'ils sont déjà tous agrégés, et ont, quelques-uns, une grande expérience de l'enseignement⁵⁸. »

Pour André Mazon, qui s'intéresse également à l'introduction du russe dans les lycées, tous les agrégés ne font pas l'affaire quand il s'agit d'enseigner une langue avec compétence.

« C'est aux agrégés de langues vivantes, en attendant le fonctionnement de notre agrégation de russe, et aux agrégés de grammaire et des lettres que nous sommes le plus fondés à confier notre expérience de l'enseignement du russe dans les lycées⁵⁹. »

Ces réflexions sont loin d'être théoriques, et Raoul Labry, comme André Mazon, joignent une liste des candidats jugés aptes à assurer cet enseignement en attendant l'ouverture de l'agrégation de russe. Robert Triomphe (1917-2019), enseignant de lettres à Roanne, qui a appris par circulaire qu'on songeait à nommer des professeurs de russe, écrit à André Mazon pour se recommander comme enseignant ; diplômé de l'ENLOV, il a poursuivi son apprentissage à Paris avec Pierre Pascal et à Lyon avec Marcelle Ehrhard, et a de plus « acquis assez de pratique de la langue russe, soit par la radio, soit par la fréquentation d'une famille russe de Roanne, pour tenir une conversation en russe, bien [qu'il] fasse encore des fautes en parlant vite⁶⁰. » Robert Triomphe souhaiterait idéalement se voir offrir un poste à Lyon, puisqu'il y a là-bas une bibliothèque russe assez riche pour lui permettre de commencer une thèse, mais serait satisfait d'heures d'enseignement au lycée de Roanne. André Mazon suggère alors Robert Triomphe pour prendre en charge un enseignement de russe facultatif dans ce lycée et à Lyon ; pour Paris, il recommande François Pidoux, professeur au collège Rollin à Paris. Ces recommandations paraissent ainsi faciles à suivre, puisqu'elles ne demandent pas de mutation des enseignants. Cependant, Raoul Labry, quand il propose ses candidats, pense déjà à leur future implantation dans l'enseignement supérieur.

« Les voici :

– M. Luciani Georges : ancien élève de l'École Normale Supérieure,

58 *Ibid.*

59 Lettre d'André Mazon de l'IES au directeur (de l'enseignement du 2nd degré) du 24 décembre 1944, Archives nationales, carton F17/17801, dossier « Enseignement du russe 1944-1949 ».

60 Lettre de Robert Triomphe à André Mazon du 18 décembre 1944, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Enseignement du russe dans les lycées ».

agrégé des lettres, excellent russisant, qui présente le rare avantage d'avoir vécu sept ans en Russie soviétique où il était correspondant du *Temps*. Il achève sa thèse sur les Décembristes.

– M. Coquart : Professeur de 1^{ère} au lycée d'Aix en Provence [...] Il a été autrefois à Lille mon meilleur élève. Il est allé en Russie. Il s'est adonné à son étude. Il achève une thèse sur Pissarev.

– M. Perrus [*Pérus*], professeur de 1^{ère} supérieure au lycée de Clermont-Ferrand. A été élève de M. Boyer aux Langues orientales et de Mlle Ehrardt [*Ehrhard*] à Lyon. Il est allé en Russie avec une bourse d'études. Il travaille à une thèse sur Gorki.

– Mlle Godier : agrégée d'anglais, professeur au lycée Molière, la plus remarquable de mes élèves depuis quatre ans, qui a été chargée, sur ma demande, de corriger les épreuves de russe dans l'Académie de Paris.

– M. Triomphe : ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé des lettres, qui, avant d'enseigner, vient d'être pensionnaire à l'Institut Thiers, où il a préparé une thèse sur Bielinski.

Voilà donc un personnel d'agrégés, qui sont d'excellents russisants, destinés à l'enseignement supérieur⁶¹. »

Pour servir au mieux les intérêts qu'il défend, Raoul Labry suggère même les places que devraient tenir chacun de ces agrégés : ainsi, Georges Luciani devrait être muté à Paris afin de pouvoir soutenir l'enseignement du russe dans les grands lycées, à Louis-le-Grand, Henri IV, Saint-Louis et Condorcet ; quant à Mlle Godier, déjà enseignante dans la capitale, elle devrait y assurer les enseignements de russe dans plusieurs lycées de jeunes filles. Pour l'abord pratique de la langue, Raoul Labry se propose de trouver parmi ses étudiants russes un lecteur et une lectrice ; c'est ainsi que sont instaurés les premiers cours de russe dans l'académie de Paris, avec dans la plupart des établissements trois heures de cours hebdomadaires donnés par un enseignant français accompagné d'une heure prise en charge par un ou une assistant(e)⁶². Le rôle des émigrés est ainsi défini comme complément du cours théorique d'un Français, comme c'est le cas dans l'enseignement supérieur (aux Langues orientales comme à l'Université), à la différence de la situation qui a pu être celle de l'enseignement secondaire du russe lors de l'expérience des années 1890 ou dans l'entre-deux-guerres, quand ces cours ont été repris et gérés par l'émigration russophone.

61 Raoul Labry, « Quelques notes sur l'enseignement du russe », Archives nationales, carton F17/17801.

62 Lettre du recteur de l'académie de Paris, G. Roussy, au Ministre de l'Éducation nationale du 14 janvier 1946, *op. cit.*

En province, les villes à couvrir seraient Aix et Marseille (par M. Coquart), Clermont-Ferrand (par M. Pérus) et Toulouse ou Bordeaux (par M. Triomphe), à la fois dans l'enseignement secondaire et supérieur : « Ils prépareraient, en même temps que des bacheliers option russe au lycée, leur future clientèle dans ces Facultés. Ils serviraient à la fois les intérêts de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur⁶³. » L'autorité de Raoul Labry est reconnue par le ministère pour les candidatures sur des charges d'enseignement de russe. Le professeur peut ainsi favoriser les candidats français, au détriment des russophones, recommandations reprises par le ministère qui rejette les candidatures de russophones sous prétexte que :

« L'admission d'un étranger dans nos cadres risquerait d'être un précédent dangereux. Elle aurait pour résultats de décourager les Français qui se préparent à l'enseignement du russe dans nos Universités et nos lycées : ils verraient sans joie disparaître une possibilité d'accéder à cet enseignement. Celui-ci n'aura de chance de succès que s'il est donné, surtout dans nos lycées et collèges, par des gens formés à nos méthodes⁶⁴. »

L'autorité de Raoul Labry est telle qu'elle supplante l'expertise d'autres professeurs de russe des universités, qui contreviendrait à ce favoritisme pour les candidats français. Ainsi, le professeur de la Sorbonne, ne connaissant personne pour assurer l'enseignement du russe à Toulon et à Cannes, suggère à la Direction de l'enseignement secondaire de demander recommandation à Marcelle Ehrhard, de l'université de Lyon, de l'un de ses élèves ; quand Marcelle Ehrhard recommande une russophone, Mlle Basilevsky, qui a pourtant obtenu trois certificats d'études supérieures de russe à Lyon, mais n'est pas naturalisée, en justifiant ce choix du fait qu'il soit « actuellement encore très difficile de trouver des Français capables d'enseigner bien le russe⁶⁵ », sa proposition est rejetée, sur l'argument que même la licence de russe n'est pas un gage suffisant de préparation à l'enseignement de cette langue.

« Comme tous croient la savoir, ils ne suivent pas, en général, dans nos facultés les cours de grammaire. Pour passer les certificats de licence, tels

63 Raoul Labry, « Quelques notes sur l'enseignement du russe », Archives nationales, carton F17/17801.

64 Lettre de la Direction de l'enseignement du second degré au recteur de l'académie d'Aix, signée G. Monod, du 16 juillet 1945, qui recopie tel quel un passage d'une lettre de R. Labry au directeur de l'enseignement du second degré du 3 juillet 1945, Archives nationales, carton F17/17801, dossier « Enseignement du russe 1944-1949 ».

65 Lettre de Marcelle Ehrhard au Ministre de l'Éducation nationale du 2 février 1945, Archives nationales, carton F17/17801, dossier « Enseignement du russe 1944-1949 ».

qu'ils sont conçus, il leur suffit de faire un thème et une version honorables et d'écrire quelques pages en un russe correct. Ces exercices ne les préparent pas à l'enseignement du russe à des Français. Et c'est de la qualité de cet enseignement que dépendent nos succès futurs. Aussi, en l'absence de Français qualifiés (et nous en formons), il est meilleur d'abord de ne pas trop essaimer l'enseignement de cette langue et de le concentrer dans quelques grands établissements. Pour ma part, je ne le confierais, s'il était absolument nécessaire, qu'à des Russes qui sont déjà dans les cadres et ont acquis dans d'autres disciplines une expérience pédagogique contrôlée par l'inspection générale. Les candidats comme Mlle Basilevsky pourraient très bien être employés dans des centres d'études, si le ministre envisageait à en organiser⁶⁶. »

La formation par l'Université française est ainsi jugée insuffisante à garantir un bon enseignant, qui doit déjà avoir de l'expérience de l'enseignement, c'est-à-dire que sont favorisés les agrégés – et donc, des enseignants français ; les professeurs choisis pour assurer cet enseignement de russe à la Libération sont ainsi des Français, comme recommandé par Raoul Labry, agrégés pour la plupart de langues, grammaire ou lettres, comme suggéré par André Mazon.

c) L'enseignement du russe, entre langue vivante et mécanisme des langues classiques, et l'ancrage de la langue dans l'enseignement secondaire

Les premiers résultats de l'expérience de l'introduction du russe dans des lycées parisiens en 1944 concluent, comme prévu dès le projet, à la difficulté du russe et, comme l'avait préconisé Louis Leger lors de la première expérience d'introduction dans les lycées, à son abord possible par la mécanique des langues anciennes⁶⁷ : au lycée Molière, qui donne l'un des meilleurs résultats de l'expérience, toutes les élèves qui suivent le cours débutant « ont déjà fait du latin et du grec et sont habituées aux exercices qu'offre une langue à déclinaison⁶⁸. » Cependant, l'expérience reçoit généralement peu de succès : « le russe est une

66 Note de R. Labry pour G. Monod du 16 février 1945 sur la candidature d'un poste d'enseignement du russe de Mlle Nathalie Basilevsky, Archives nationales, carton F17/17801, dossier « Enseignement du russe 1944-1949 ».

67 L. LEGER, *Russes et Slaves*, op. cit., p. 128, cité par B. GUICHARD, « Parler russe : un enjeu de l'alliance franco-russe ? », art. cit.

68 Lettre du recteur de l'académie de Paris, G. Roussy, au Ministre de l'Éducation nationale du 14 janvier 1946, Archives nationales, carton F17/17801, dossier « Enseignement du russe 1944-1949 ».

langue trop difficile pour pouvoir être enseignée utilement à partir de la Seconde seulement » note le recteur de l'académie de Paris, qui, pour sa part, préconise une introduction plus précoce « dès la classe de Quatrième, comme seconde langue au même titre que l'espagnol et l'italien⁶⁹. » Ce qui replacerait le russe comme un enseignement de langue vivante, avec ses deux inconvénients mentionnés par Louis Leger dès la fin du XIXe siècle : la difficulté de la langue et l'éloignement du pays où elle est parlée. Pour surmonter la difficulté de la langue, il est envisagé d'introduire l'enseignement plus tôt dans le cursus des élèves, les expériences menées ayant montré qu'après une première année de découverte en seconde, les élèves abandonnent généralement ce cours supplémentaire : « Aucun élève de russe de 2nde n'a voulu poursuivre en 1ère⁷⁰. » Le recteur rapporte les raisons de cet insuccès pour les chefs d'établissement : les cours de russe ne commencent qu'en seconde et les lycéens ont déjà beaucoup de cours et le baccalauréat à préparer ; les cours ont lieu en dehors des heures normales, souvent le soir, pour pouvoir réunir les élèves de classes différentes et cela prend sur leur temps d'étude, ou pose un problème de transport pour le cas de Louis-le-Grand (qui est le lycée rassemblant le plus d'élèves de russe, venus de différents établissements, avec sa cinquantaine d'inscriptions en février et en octobre 1945, pour un cours tournant régulièrement autour de 20-25 élèves) ; l'alphabet et les premières notions de la langue paraissent décourager les élèves⁷¹. Pour la suite de l'expérience, le recteur suggère d'introduire le russe en classe de quatrième dans quelques établissements choisis : les lycées de garçons Louis-le-Grand, Henri IV, Pasteur, ainsi que le collège moderne Jules Ferry à Versailles, et les lycées de jeunes filles Fénelon, Molière, Jules Ferry, ainsi que le collège Sophie Germain. En province, le russe est également introduit à Aix, Bordeaux, Clermont-Ferrand, Grenoble, Lille et Tourcoing, ainsi qu'à Lyon. En 1946, le russe est introduit comme choix de seconde langue à partir de la classe de quatrième⁷², ce qui permet un début d'ancrage du russe dans l'enseignement secondaire, bien que celui-ci reste peu choisi par les élèves.

69 *Ibid.*

70 *Ibid.*

71 *Ibid.*

72 *Bulletin officiel du ministère de l'Éducation nationale* du 30 mai 1946.

Tableau 4.1. État des lieux de l'enseignement du russe dans le secondaire en 1944-1947⁷³

Année	Lycée	Ville	Enseignant du cours	Enseignant formé par...	Assistant	Assistant formé par...
1944-1945	Lycées Louis-le-Grand, Condorcet, Henri IV	Paris	Georges Luciani, agrégé d'anglais (1927), diplômé des Langues orientales (1931)	P. Boyer		
1944-1945	Lycée Jacques Decour	Paris	François Pidoux, licencié de russe à Paris (1921), agrégé de grammaire (1931) et de lettres (1932)	E. Haumant	Georges Davydoff, licencié de russe à Paris (1944)	R. Labry
1944-1945 et 1945-1946	Lycée Pasteur	Paris	Roger Portal, agrégé d'histoire et géographie (1935), diplômé des Langues orientales (1939), professeur d'histoire au lycée Pasteur	P. Pascal	Georges Davydoff	R. Labry

73 D'après les dossiers « Enseignement du russe 1944-1949 », carton F17/17801, et « Lycées, langues étrangères, russe 1902-1951 », carton AJ16/8681, Archives nationales.

Année	Lycée	Ville	Enseignant du cours	Enseignant formé par...	Assistant	Assistant formé par...
1945-1946 et 1946-1947	Lycées Fénelon et Jules Ferry	Paris	Mlle Godier, agrégée d'anglais (1926)	R. Labry	En 1945-1946 : Riva Barkan, agrégée d'allemand (1937), licenciée de russe à Paris (1946) ; En 1946-1947 à Jules Ferry : Kyra Sanine, licenciée de russe à Paris (1943), et V. Stoliaroff à Fénelon	R. Labry
1945-1946 et 1946-1947	Lycée Molière et collège moderne Sophie Germain	Paris	Lucie Mabilie, professeure de lettres-anglais, diplômée des Langues orientales (1942)	P. Pascal	Valérie Stoliaroff, diplômée des Langues orientales (1942) et licenciée de russe à Paris (1942)	P. Pascal et R. Labry
1945-1946 et 1946-1947	Lycées Louis-le-Grand, Henri IV et Decour	Paris	F. Pidoux	E. Haumant	En 1946-1947 à Louis-le-Grand et Henri IV : Michel Fridieff, diplômé des Langues orientales (1945), en préparation d'une licence de russe à Paris	P. Pascal et R. Labry
1945-1946 et 1946-1947	Lycée Condorcet	Paris	Francis Lebette, diplômé des Langues orientales (1916)	P. Boyer		
1946-1947	Lycée Racine	Paris	Riva Barkan	R. Labry		

Année	Lycée	Ville	Enseignant du cours	Enseignant formé par...	Assistant	Assistant formé par...
1945-1946 et 1946-1947	Lycée Hoche, collège moderne Jules Ferry, lycée de Versailles et collège moderne Marie Curie / collège moderne Edgar Quinet	Versailles / Paris	René Huntzbuchler, diplômé des Langues orientales (1942), licencié de russe à Paris (1944)	P. Pascal et R. Labry	Irène Kotomkine, diplômée des Langues orientales (1944), licenciée de russe à Paris (1945)	P. Pascal et R. Labry
1944-1945	Lycée Montaigne et lycée de jeunes filles	Bordeaux	Hubert Dupont, diplômé des Langues orientales et licencié de russe à Paris (1939)	P. Pascal et R. Labry		
1944-1945	Lycée Champollion	Grenoble	M. Lambert, professeur d'anglais, puis Mme Markoff, puis M. Rais			
1944-1945	Lycée Faidherbe, lycée Fénelon, lycée de garçons de Tourcoing	Lille et Tourcoing	A. Coquart, agrégé de lettres (1929), diplômé des Langues orientales (1937)	P. Boyer et R. Labry		
1944-1945		Lyon et Roanne	R. Triomphe, agrégé de lettres (1939), diplômé des Langues orientales (1943)	P. Pascal		
1945		Clermont-Ferrand	J. Pérus, agrégé de lettres (1932)	P. Boyer et M. Ehrhard		

Année	Lycée	Ville	Enseignant du cours	Enseignant formé par...	Assistant	Assistant formé par...
1945-1946		Aix	N. Weisbein, diplômé des Langues orientales (1935), licencié de russe à Paris (1938)	P. Boyer et R. Labry		

Malgré la décision du ministère de proposer le russe comme seconde langue dès la classe de quatrième, l'enseignement ne prend pas sur tout le territoire. Si à Paris, il trouve un public, bien que restreint, l'expérience tourne court pour plusieurs établissements de province : menacé à Lille, faute de fréquentation, l'enseignement est supprimé à Grenoble, en raison d'une reprise de l'enseignement par un acteur privé, l'association France-URSS.

4 – Les enjeux publics et privés de l'enseignement du russe dans les lycées : le rôle d'un nouvel acteur, l'association France-URSS

L'association France-URSS, dont les réseaux sont lancés dès 1944, dispose d'un maillage au niveau départemental, ce qui lui permet des actions locales, notamment dans la question de l'enseignement du russe. L'apprentissage du russe est en effet l'un des moyens de développement de la connaissance de l'URSS en France, que l'association se donne pour mission d'améliorer. D'après l'historiographie de l'enseignement du russe établie par France-URSS, la France est le premier pays occidental à introduire le russe dans l'enseignement secondaire au lendemain de la Seconde Guerre mondiale ; avant, le russe était considéré comme une « langue rare » et étudiée uniquement par « quelques curieux » aux Langues orientales ou à l'université ; « l'importance prise par l'URSS lors de la guerre et la victoire sur le nazisme ont montré la nécessité de développer la connaissance du russe⁷⁴. » Et l'association joue un rôle dans cet effort. Au lycée Champollion de Grenoble, c'est suite à une demande présentée par la section de l'Isère de l'association France-URSS qu'un cours est ouvert au début de l'année 1945. Le ministre de l'Éducation Nationale autorise alors M. Lambert, professeur titulaire d'anglais au lycée, « à donner des cours de langue russe aux élèves du

⁷⁴ Voir le Livre blanc *La langue russe en France*, édité par l'Association France-URSS en février 1986, chapitre 1 : « Le russe en France », Archives nationales, Fonds France-URSS, carton 88AS/51.

lycée de Grenoble du second cycle qui en feront la demande⁷⁵. » Le projet s'inscrit initialement dans l'effort d'ouverture des cours de russe chapeauté par le ministère, s'adressant aux lycéens. Cependant, le professeur désigné n'ayant pas désiré s'en charger, le cours est finalement assuré par Mme Markoff qui, à son départ de Grenoble, est remplacée par M. Rais. Il pourrait s'agir d'Emmanuel Rais, licencié en russe à Paris seulement en 1948, mais qui aurait passé l'Occupation à Grenoble, anticommuniste farouche⁷⁶. Il est possible que cet enseignant n'ait été choisi ni par Raoul Labry, ne correspondant pas à ses critères de recrutement, ni par l'association France-URSS, qui se serait contentée d'en recommander l'ouverture, sans interférer avec la direction de l'enseignement secondaire du ministère quant à son organisation. Pourtant, le cours ouvert est finalement réduit à une heure hebdomadaire au lieu des quatre heures initialement prévues, France-URSS demandant de l'élargir aux adultes qui désireraient le fréquenter avec les élèves du lycée. Les cours de russe ne correspondant alors plus aux intentions du ministre, le proviseur estime, en accord avec les représentants de France-URSS, qu'il ne peut plus avoir lieu dans le lycée ; il est donc transféré en février 1945 à la Bourse du travail de Grenoble et le cours disparaît complètement du lycée, où le professeur Lambert n'a pas d'intention de l'y faire revivre. Dans ce cas, le déplacement du cours se passe comme une captation de l'enseignement du russe public par un acteur privé. Cependant, la collaboration entre le ministère et l'association France-URSS se fait plus systématique lorsque celle-ci se propose de prendre en charge un besoin que le ministère ne gère pas lui-même : la formation des adultes. Alors que Raoul Labry recommande, du moins pour Paris, une prise en charge par les pouvoirs publics des professionnels voulant s'initier au russe – ingénieurs, employés de commerce ou de banques – et qui n'ont que quelques heures le soir pour s'y consacrer⁷⁷, le ministère ne dégage pas de moyens pour ce public d'adultes. Au fil du temps se met en place un partenariat plus fructueux entre France-URSS et l'Éducation nationale, qui prête les locaux sous la forme de salles de cours des lycées pour les cours du soir de russe, assurés notamment par des enseignants de l'Éducation nationale, bénévolement, pour des adultes désireux de s'initier à cette langue⁷⁸. L'Éducation nationale, passive sur la question de la formation de ce public adulte de non spécialistes, ne s'investit que pour l'ouverture d'une agrégation de russe, qui permet un recrutement longuement attendu de

75 Lettre du proviseur du lycée Champollion à Grenoble à l'inspecteur d'académie de l'Isère du 19 décembre 1945, Archives nationales, carton F17/17801, dossier « Enseignement du russe 1944-1949 ».

76 D'après le témoignage de K. Pomerantsev, l'ayant connu : *Emmanuel Rais b. 14 Aug 1909 Hotia, Bessarabia d. 28 Jan 1981 Paris, France: Blank Family*, <http://www.blankgenealogy.com/getperson.php?personID=I4180&tree=Blank1>, consulté le 5 novembre 2018.

77 Raoul Labry, « Quelques notes sur l'enseignement du russe », Archives nationales, carton F17/17801.

78 « Chapitre 1 : Le russe en France », in *La langue russe en France*, op. cit.

professeurs formés sur un modèle commun. Ce qui laisse un certain flou sur le contenu de la formation des adultes qui se tournent vers un acteur privé comme France-URSS, qui reste lié au PCF et donc, indirectement, à l'Union soviétique.

À la fin des années 1940, les autorités semblent peu concernées par la question de l'expansionnisme soviétique par la langue russe. Les premières inquiétudes ne concernent d'ailleurs pas le russe en France, mais l'éventuelle perte d'influence du français en Union soviétique. L'ambassade de France à Moscou relaie cependant au ministère des Affaires étrangères, en 1949-1950, un engouement dans les journaux pour une théorie linguistique présentant le russe comme langue internationale idéale, en se basant sur les travaux de Nicolas Marr et sa théorie du russe, langue à flexions, supérieure à l'anglais, langue analytique ; la crainte est alors que la théorie de Nicolas Marr, « abattant le prestige de l'anglais, peut aussi se retourner contre le français » et servirait notamment de « justification à la prétention des dirigeants soviétiques de faire du russe la langue universelle⁷⁹. » Aucun moyen émanant d'Union soviétique ne semble encore mis en œuvre pour la diffusion de la langue russe dans les pays capitalistes, et la formation en France reste largement aux mains des autorités françaises, des initiatives privées comme France-URSS, même liées aux réseaux communistes, restant marginales. Les autorités françaises sont donc maîtresses dans la formation de leurs spécialistes de langue et culture russes, qui élargissent alors leur offre vers le contemporain.

II – Former des spécialistes de l'Union soviétique : un enjeu diplomatique ?

« Mon attention vient d'être appelée sur les résultats obtenus par l'enseignement de la langue russe organisé depuis 1944 dans plusieurs lycées de Paris et de nos principales villes de province. Cet enseignement a fonctionné d'une manière régulière et paraît donner toute satisfaction. Dans tous les pays étrangers et notamment en Angleterre un effort considérable est poursuivi pour former de bons connaisseurs d'une langue qui est la langue officielle d'une nation de près de deux cents millions d'hommes. Notre pays a, lui aussi, besoin de pareils connaisseurs pour ses divers services publics. Le ministère des Affaires étrangères l'a compris en créant la catégorie de secrétaire d'Orient⁸⁰. »

79 *Ibid.*

80 Lettre de Yvon Delbos au Ministre de la Défense nationale du 13 janvier 1949. Copie transmise pour information au directeur général de l'enseignement du second degré, Archives nationales, carton F17/17801, dossier « Enseignement du russe 1944-1949 ».

1 – L'ouverture d'un cours de « Géographie, histoire et civilisation des pays de l'Europe orientale » aux Langues orientales et le recrutement des Secrétaires d'Orient

Par décret du 1er septembre 1946 est mis en place le recrutement des Secrétaires d'Orient du ministère des Affaires étrangères, divisés en trois sections géographiques : Orient, Extrême-Orient et Europe orientale⁸¹. Le ministère découpe ainsi « l'Orient » en trois zones, qui servent de charpentes à l'École puisque ce sont ces trois régions qui la structurent au lendemain de la Seconde guerre mondiale en trois sections, où sont réparties les trente-neuf langues enseignées⁸². En effet, comme Jean Deny, administrateur de l'École de 1938 à 1948, le rappelle en 1948, le principal débouché des Langues'O est la carrière d'interprète du ministère des Affaires étrangères (appelé après la guerre « secrétaire d'Orient⁸³ »). C'était d'ailleurs la première carrière de Jean Deny, diplômé de quatre langues au début du siècle. Par ce nouveau décret, le recrutement est directement lié à l'enseignement aux Langues orientales, puisque les candidats doivent justifier des diplômes de l'École.

Concernant la section d'Europe orientale, sont exigées des compétences reconnues par l'École au terme de trois années d'études dans « trois langues, la première étant obligatoirement le russe, la seconde une langue non slave (roumain-grec, albanais, turc, finnois, hongrois, arménien), la troisième une langue slave (polonais, tchèque, serbe, bulgare, ukrainien⁸⁴). » Le monde slave est ainsi mis à l'honneur au Quai d'Orsay, avec deux langues slaves sur trois langues exigées pour l'expertise du monde européen oriental, et surtout le monde russophone est mis en avant par l'obligation de la compétence en russe. Il s'agit de plus d'instaurer dans toutes les langues un examen de « langue moderne », apprise par la lecture de journaux, ainsi que l'acquisition d'un vocabulaire politique, administratif et juridique (article 3), distinguant bien les enjeux des Langues orientales de l'Université, qui conserve une approche philologique et littéraire. Pour compléter cette expertise acquise par la langue des institutions en vigueur dans les pays concernés, le ministère instaure pour l'École des cours spécifiques d'histoire et institutions, ainsi que de géographie physique, économique et humaine (article 4).

81 Voir le Décret n°46-2186 du 1 septembre 1946 concernant le recrutement des Secrétaires d'Orient et portant organisation de l'enseignement donné à l'École des Langues orientales aux étudiants se destinant à ce corps, paru au *Journal officiel de la République française* du 11 octobre 1946, p. 8615.

82 Jean DENY, « L'École nationale des langues orientales vivantes », in *Cent-cinquantième de l'École des langues orientales*, *op. cit.*, p. 17.

83 *Ibid.*, p. 18-19.

84 Décret n° 46-2186 du 1 septembre 1946 concernant le recrutement des Secrétaires d'Orient, article 2, *Journal officiel de la République française* du 11 octobre 1946, p. 8616.

La même année est ouverte une chaire de « Géographie, histoire et civilisation des pays de l'Europe orientale », qui vient compléter les chaires de géographie et histoire des institutions de l'Extrême-Orient et du Proche-Orient, créées avant-guerre. L'Europe orientale prend ainsi tardivement sa place à l'École, en réponse à « l'influence grandissante de l'URSS et du monde slave en général sur la politique mondiale⁸⁵. » Les termes ont leur importance : en fait d'Europe orientale, il s'agit donc de mettre sur le devant de la scène le monde slave, et plus particulièrement, l'URSS, comme le révèle le choix des langues et la composition du cours qui, bien qu'ouvert pour la formation des Secrétaires d'Orient, est intégré au cursus général des études aux Langues orientales. Alfred Fichelle⁸⁶ (1889-1968) est nommé à la chaire, justifiant d'une connaissance directe du monde slave. Cet ancien normalien, agrégé d'histoire et de géographie en 1914, connaît les terrains russe et tchèque : il a été maître de conférences à l'Institut français de Petrograd de 1916 à 1918, puis à l'Institut français de Prague, dont il devient directeur-adjoint en 1925. Se spécialisant sur la Tchécoslovaquie dans les années vingt et trente, Alfred Fichelle ne néglige cependant pas l'étude de l'URSS puisqu'il propose une *Géographie physique et économique de l'URSS* pour l'Encyclopédie Quillet en 1928⁸⁷. La réédition de l'étude en 1946, l'année de sa nomination, montre un intérêt pour la question soviétique dans les milieux académiques et place son auteur comme spécialiste de la géographie soviétique. Antoine Marès, directeur du Département Europe centrale et orientale de l'INALCO à l'époque où il écrit sur l'histoire de la chaire, remarque que la dénomination de celle-ci témoigne « d'une époque où "l'Est européen" pouvait – malgré son extraordinaire complexité – être encore confié à un seul enseignant⁸⁸. » Et, comme le souligne alors Alfred Fichelle, l'aire concernée est vaste : se retrouvent dans le cours les étudiants de russe, ukrainien, polonais, tchèque, serbo-croate, bulgare, hongrois, finnois, estonien, grec et arménien⁸⁹, soit une région plus étendue que la partie du monde slave qu'Alfred Fichelle connaît. Face à son terrain, Alfred Fichelle n'a pas d'autre choix que de privilégier des aires culturelles, chaque pays qui le compose ne pouvant bénéficier d'une focalisation équivalente, choix bien évidemment lié à l'importance accordée par les Affaires étrangères aux régions concernées. Trois heures de cours hebdomadaires sont consacrées à donner une vision globale de la région, dans un cycle de conférences destinées aux futurs secrétaires de l'Europe orientale sur les caractères généraux de la région. Au sein de cette mosaïque, une place

85 Alfred FICHELLE, « Géographie, histoire et civilisation des pays de l'Europe orientale », in *Cent-cinquantième de l'École des langues orientales*, op. cit., p. 391.

86 Voir sa biographie par Antoine Marès in P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O, 1795-1995*, op. cit. p. 197.

87 L. JALABERT, *Le grand débat*, op. cit., p. 64.

88 A. MARÈS in P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O, 1795-1995*, op. cit., p. 197.

89 A. FICHELLE, « Géographie, histoire et civilisation des pays de l'Europe orientale », art. cit., p. 391.

spéciale est réservée à l'étude de la Russie et de l'URSS « exerçant surtout depuis la fin de la deuxième guerre mondiale une influence importante sur l'évolution politique, économique et sociale de tous les États s'intégrant à ce vaste secteur⁹⁰. » C'est pourquoi une heure et demie par semaine est consacrée à l'étude de la géographie, de l'histoire et en général de la civilisation russe, tandis que seulement six heures par an sont consacrées à chacun des autres pays de la région. Le professeur lui-même n'est pas sans conscience des limites d'une telle approche, et justifie par la diversité de son auditoire de donner un cours de « niveau intermédiaire, entre celui de la grande vulgarisation et celui de la recherche scientifique⁹¹. » L'ambition est ainsi plutôt de donner des bases, qui pourront être complétées, pour ceux qui se sentiraient une vocation historique et géographique, dans d'autres établissements parisiens, comme à la faculté des lettres, auprès de la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves, à la chaire de Langues et littératures slaves du Collège de France, ou encore à l'Institut des Sciences politiques, qui se dote à la même époque d'un centre d'études russes.

2 – Le développement des recherches en géographie, civilisation et sciences politiques et économiques du monde russe

Cette période de développement de l'étude de la langue russe est aussi celle de l'expansion du champ des études de l'aire russophone à d'autres domaines, comme l'histoire, la géographie ou l'économie, avec l'ouverture de chaires à l'Institut d'études politiques de Paris (IEP ou SciencesPo) et à l'École pratique des hautes études (EPHE). Ces chaires ne forment pas de spécialistes de la langue russe – l'ENLOV et l'Université se chargent encore de l'enseignement de spécialité – mais constituent de nouveaux lieux d'enseignement et de recherche sur le domaine culturel russe. Elles sont symptomatiques de l'émergence des *Area Studies* venues d'Outre-Atlantique. Aux États-Unis, les *Area Studies*, fruit d'un partenariat entre universitaires et fondations philanthropiques⁹², sont une construction en réaction à la Seconde Guerre mondiale visant l'expertise concernant les pays auprès desquels sont stratégiquement engagées les forces politiques et militaires américaines⁹³. Elles se développent ainsi pour l'étude de régions encore mal connues des universitaires et du gouvernement américains. Les *Area Studies* permettent, dans un second temps, de jouer sur l'opinion publique. Enfin, elles ont des implications dans le redécoupage disciplinaire à

90 *Ibid.*, p. 392.

91 *Ibid.*, p. 393.

92 J. FAURE, *Études slaves, sciences sociales et guerre froide*, op. cit., p. 50.

93 *Ibid.*, p. 59.

l'Université, en rassemblant des disciplines auparavant distinctes sous le primat d'une aire géographique et politique. Ce changement paraît relativement bien perçu des slavistes américains, dont certains déclarent l'approche des études soviétiques par les *Area Studies* tout à fait pertinente au vu du fonctionnement du régime soviétique, où toutes les activités humaines sont imbriquées⁹⁴. La France adopte à son tour la formation de nouveaux experts du monde contemporain. Les autorités françaises disposaient bien d'experts du temps de l'alliance franco-russe, en tête desquels Paul Boyer, collaborateur du Quai d'Orsay. Cependant, la quasi fermeture des frontières soviétiques de la fin des années 1930 à la mort de Staline a affaibli l'enseignement du russe en France et entraîné « la disparition sans remplacement d'une génération engagée dans l'expertise politique⁹⁵. » Au lendemain de la guerre émerge un nouvel avatar de ces experts. Des efforts se mettent en place, dans la lignée de la méthodologie des *Area Studies*, à l'Institut d'études politiques et à l'EPHE, autour de la nouvelle sixième section qui leur est consacrée. En 1945, l'ancienne École libre des sciences politiques se scinde entre Fondation nationale des sciences politiques (FNSP) et Institut d'études politiques. Un centre d'études russes rattaché à l'École libre en 1944 et financé par le ministère des Affaires étrangères est transféré à la FNSP l'année suivante, sous le même patronage des Affaires étrangères⁹⁶. Le juriste Arsène Stoupnitzky prend la tête du centre ; cet émigré russe en 1921 est diplômé de l'École libre des sciences politiques et spécialiste de juridiction soviétique.

« De 1945 à 1951, dans un cycle de cours sur l'URSS, il est chargé de ceux concernant *La politique commerciale et le droit conventionnel de l'URSS, L'étude juridique de l'État soviétique, de la Constitution soviétique et du Fédéralisme soviétique*⁹⁷. »

De 1948 à 1950⁹⁸, participent au cycle de cours sur l'URSS Jean Bruhat, agrégé d'histoire, communiste et auteur d'une *Histoire de l'URSS* aux Presses universitaires de France (PUF) en 1945, et Pierre George, géographe alors maître de conférences à l'université de Lille, qui

94 *Ibid.*, p. 40.

95 Sophie CŒURÉ, « Économie-monde et civilisation russe selon Fernand Braudel. Un dialogue entre historiens français et soviétiques », *Revue de Synthèse*, 139-1-2, p. 15.

96 Ioana POPA, « Aires culturelles et recompositions (inter)disciplinaires : la 6e section de l'EPHE et les études sur l'espace russe, soviétique et est-européen », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2015, vol. 210, n° 5, p. 63.

97 « Arsène Stoupnitzky », *Revue internationale de droit comparé*, 1951, vol. 3, n° 2, p. 328-329.

98 D'après le tableau des enseignements de l'IEP ces années-là concernant des États étrangers donné par I. POPA, « Aires culturelles et recompositions (inter)disciplinaires », *op. cit.*, p. 65-66.

publie aux PUF en 1945 une *Économie de l'URSS*, tous deux présentant la vision officielle des réalisations soviétiques⁹⁹. À côté de ce cycle, André Siegfried, spécialiste de géographie économique et politique au Collège de France et président de la FNSP¹⁰⁰, propose un cours de « Géographie des grandes puissances », parmi lesquelles l'URSS¹⁰¹.

Bien que Pierre Pascal, professeur à l'ENLOV, soit chargé d'un cours à l'IEP dès 1946, l'Institut ne se constitue pas en lieu d'enseignement privilégié de la langue. Destiné aux débutants¹⁰², le cours donné peut constituer une première initiation à la langue, voire, du fait qu'il est assuré par le professeur des Langues orientales, un outil de communication pour la formation à l'ENLOV. Lors de son premier cours Pierre Pascal fait la promotion de la langue russe en interrogeant l'apparente difficulté ; dans une introduction à l'étude de la langue, il se pose la question du russe comme « langue difficile ? » et argumente tout d'abord dans le sens contraire : l'absence d'article, le genre des noms transparents d'après leur suffixe, la régularité... en font autant de raisons de considérer le russe comme plus facile que le français. En contrepartie, il y a bien une difficulté d'écriture d'abord, par l'alphabet cyrillique et la coexistence de deux orthographes (celle d'avant la réforme de 1918 et l'orthographe réformée) et surtout, orale, par « l'accent¹⁰³ ... » La maîtrise de la langue est en effet la porte d'entrée des *Area Studies*, c'est pourquoi le recours à un professeur de russe est nécessaire pour former les étudiants venus d'autres horizons disciplinaires. L'enjeu pragmatique de connaissance de la langue ne peut alors se satisfaire de l'argument d'une langue formatrice, c'est pourquoi la démonstration de Pierre Pascal aspire à présenter les facilités de la langue, sans en cacher néanmoins ses complexités.

Lorsque la sixième section de l'EPHE, consacrée aux sciences économiques et sociales (dont l'histoire), est créée en 1947, la logique des études par aires culturelles serait une opportunité de diversification pour les études russes. Jusqu'alors, le domaine slave était représenté à la quatrième section, celle des sciences historiques et philologiques, par une direction d'études consacrée aux langues et aux littératures slaves du Moyen Âge, occupée de 1931 à 1966 par André Vaillant. La volonté derrière la création d'une sixième section est de se détacher de cette approche philologique. En revendiquant un champ d'étude sur le temps présent, les directeurs de ces nouveaux programmes d'études peuvent solliciter l'aide financière de la

99 L. JALABERT, *Le grand débat*, op. cit., p. 54 et p. 64.

100 André SIEGFRIED | Académie française, <http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/andre-siegfried>, consulté le 5 octobre 2018.

101 L. JALABERT, *Le grand débat*, op. cit., p. 31.

102 Voir la « 1ère leçon » donnée à Sciences Po dans les archives de Pierre Pascal à la BDIC, F delta res 883, carton 27, chemise 3.

103 *Ibid.*

fondation Rockefeller ; cependant, les études slaves à la sixième section ne décollent pas dans le premier après-guerre, teinté d'un certain pessimisme concernant l'avenir des études slaves en France en raison d'une absence de vivier formé en langue et mobilisable à la sixième section¹⁰⁴. C'est pourquoi l'effort de développement des études russophones en *Area Studies*, avec l'intérêt diplomatique qu'il implique, n'atteint pas en France l'essor américain. Malgré l'accroissement des effectifs aux Langues orientales, la corrélation entre nouvel attrait pour l'Union soviétique et nouvelles structures de débouchés de futurs spécialistes d'une part, et adéquation de l'enseignement d'autre part, se met lentement en place.

III – L'émergence de nouvelles chaires de russe dans le supérieur et la formation de nouveaux russisants dans les cadres de l'entre-deux-guerres

1 – La reprise du mouvement d'ouverture de chaires de langues et littératures russes et slaves

Dès 1944, la réouverture de cours de russe dans les lycées en préparation de l'instauration de l'agrégation donne un nouveau souffle à la discipline qui se redynamise par ailleurs, dans l'enseignement supérieur, avec la création de nouvelles chaires. Le mouvement du premier après-guerre semble être dû à un homme, André Lirondelle, qui avait débuté sa carrière d'enseignement du russe à la chaire de Lille après le départ d'Émile Haumant en 1902, et qui devient en octobre 1944 directeur de l'Enseignement supérieur au ministère de l'Éducation nationale (jusqu'en avril 1945) et, d'après André Mazon,

« c'est à lui que nous devons et le développement de la chaire de russe de l'Université de Lyon en centre d'études slaves pourvu de plusieurs lecteurs, et la création à l'Université de Bordeaux d'une chaire de russe devenue pareillement un centre d'études slaves¹⁰⁵. »

À Lyon, l'enseignement de russe est assuré par Marcelle Ehrhard, assistée d'un lecteur et « des lecteurs de tchèque, de polonais et de serbo-croate ont enseigné occasionnellement et continueront [assure André Mazon en 1945] à enseigner sous la direction du professeur¹⁰⁶. »

104 I. POPA, « Aires culturelles et recompositions (inter)disciplinaires », art. cit., p. 69.

105 A. MAZON, « André Lirondelle (1879-1952) », *op. cit.*, p. 112.

106 État des lieux des enseignements slaves en France, par André Mazon au ministère des Affaires étrangères du 3 septembre 1945, établi suite à la demande du Ministre de l'Éducation nationale de Tchécoslovaquie,

Marcelle Ehrhard supervise également l'enseignement de russe donné par Jean Pérus, son ancien élève, à Clermont-Ferrand, pour les examens des certificats de licence. Cependant, la plupart des étudiants de Jean Pérus à l'université de Clermont-Ferrand ne passent pas encore ces certificats (seuls 7 ont été délivrés en 1946-1947, ce qui permettrait l'obtention de deux licences au maximum.) En 1946-1947, ses cours sont suivis « par entre douze et une vingtaine d'étudiants, la plupart débutants¹⁰⁷. » Jean Pérus ne donne alors que deux heures de cours par semaine – de grammaire et d'explication de textes de la littérature classique – et est accompagné en cela d'un lecteur russophone, mais qui n'est pas formé à l'enseignement. Jean Pérus espère cependant développer l'enseignement du russe et d'autres langues slaves à la faculté des lettres de Clermont-Ferrand – comme le tchèque et le slovaque, dont une première expérience a été lancée – et surtout l'arrivée d'un lecteur soviétique pour l'assister. Une chaire de russe est finalement ouverte à l'université de Clermont-Ferrand pour Jean Pérus en 1953, soit après l'implantation des enseignements dans les universités de Bordeaux et de Rennes. À Bordeaux, c'est une maîtrise de conférences de Langues et littératures slaves qui est créée en 1945. Le développement des études slaves à Bordeaux suit une logique d'accroissement des études de langues en cette faculté, où se trouvent déjà, à côté des chaires d'anglais, allemand et espagnol, des cours d'italien ou encore d'arabe, qui peuvent prendre la forme de maîtrises de conférences financées par l'université de Bordeaux¹⁰⁸. La maîtrise de conférences de Langues et littératures slaves est confiée à Georges Luciani, spécialiste de russe ; sont prévus en plus d'un lecteur de russe qui devrait y être attaché, d'éventuels lecteurs de tchèque et de polonais¹⁰⁹. C'est que, dès l'ouverture de la maîtrise de conférences en 1945, « la faculté des lettres de Bordeaux est autorisée à délivrer des certificats d'études supérieures valables pour la licence d'enseignement dans le domaine des langues slaves : russe, polonais, tchèque¹¹⁰. » Georges Luciani est un ancien normalien et agrégé d'anglais en 1927, qui choisit finalement le russe et étudie avec Paul Boyer aux Langues orientales puis obtient le diplôme en 1931, alors qu'il se fait journaliste à Moscou, où il passe six ans comme correspondant du

Archives diplomatiques, Série « Relations culturelles, sous-série enseignement (1948-59) », carton 238QO/29 « DDGRCST Enseignement, 1945-1947 », dossier « Institut des études slaves ».

107 Rapport de Jean Pérus du 17 novembre 1947 au doyen de la faculté des lettres de Clermont-Ferrand sur l'enseignement du russe, transmis par ailleurs à Raoul Labry, inspecteur général des enseignements de russe en France en 1947, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Création et organisation de l'agrégation de russe ».

108 Elsa CLAVEL, « La faculté des lettres de Bordeaux 1886-1968 : un siècle d'essor universitaire en province », Thèse de doctorat : histoire moderne et contemporaine, Université Bordeaux Montaigne, 2016, p. 125.

109 Voir l'État des lieux des enseignements slaves en France, par André Mazon au ministère des Affaires étrangères du 3 septembre 1945, Archives diplomatiques, *op. cit.*

110 E. CLAVEL, « La faculté des lettres de Bordeaux 1886-1968 : un siècle d'essor universitaire en province », *op. cit.*, p. 127.

Temps, du *Petit Parisien* et d'*Excelsior*¹¹¹. C'est dans la capitale soviétique qu'il se lie avec son futur rival Pierre Pascal, qui obtient la chaire de Paul Boyer en 1937. Suite à cet échec, Georges Luciani diversifie ses compétences de slavistes en obtenant le diplôme de polonais des Langues orientales en 1943. C'est sans doute sa recommandation par Raoul Labry à un poste d'enseignant de russe dans le secondaire à Paris en 1944 qui lui permet de se positionner dans ce domaine, le professeur de la Sorbonne le jugeant explicitement qualifié pour un futur poste en faculté. Suite à sa nomination à Bordeaux en 1945, la soutenance de sa thèse d'État sur la Société des Slaves unis au XIXe siècle en 1949 lui permet d'accéder au statut de professeur sur la maîtrise de conférences devenue chaire¹¹². L'année suivante, en 1950, un nouvel enseignement de russe est ouvert à Rennes, où le recrutement fait également preuve d'une certaine ouverture sur le reste de monde slave : c'est Milan Markovitch (1895-1977), né en Yougoslavie, qui l'inaugure comme chargé de cours, deux ans après la publication de son ouvrage sur *La révolution serbe de 1848 et les Français* (1948). Le choix de Milan Markovitch, en tant qu'enseignant non formé par l'Université française, ne fait pourtant pas l'unanimité. André Mazon, président du jury de l'agrégation, craint que la multiplication des universités délivrant des diplômes de russe n'entrave l'homogénéité du niveau des licenciés de russe.

« Il me paraît, et tel est bien aussi l'avis de ceux de mes collègues qui sont venus m'en parler, que cette création, dans les conditions où l'enseignement du russe vient d'être instauré à titre d'essai à l'Université de Rennes en étant confié à M. Markovitch, professeur retraité de l'Université de Belgrade, et à son lecteur, M. Rabotine, mériterait d'être considérée avec quelque prudence. Ne risquerait-elle pas de donner lieu à la délivrance par des professeurs étrangers qui peuvent n'être pas exactement fixés sur le niveau de notre licence, de certificats n'impliquant pas de connaissances aussi poussées qu'elles doivent être chez nos licenciés ès-lettres ? Il vaudrait sans doute mieux ne prévoir pour le moment qu'une sorte de certificat d'études russes constatant le travail du candidat sans lui conférer de droits particuliers. Ou bien, si le principe de la création immédiate d'une licence devait être adoptée, il conviendrait, comme cela a été fait à la faculté de Clermont-Ferrand, de faire participer au jury de l'examen un russifiant qualifié de l'enseignement supérieur qui pourrait être demandé, par

111 S. CŒURÉ, *Pierre Pascal*, *op. cit.*, p. 231 ; Georges LUCIANI, *Six ans à Moscou*, Paris, Librairie Picart, 1937.

112 E. CLAVEL, « La faculté des lettres de Bordeaux 1886-1968 : un siècle d'essor universitaire en province », *op. cit.*, p. 128.

exemple, à l'Université de Paris. (C'est Mademoiselle Ehrhard, professeur à l'Université de Lyon, qui assiste régulièrement aux examens des certificats de licence à Clermont-Ferrand¹¹³.) » [où l'enseignement du russe est confié à Jean Pérus]

Malgré les inquiétudes d'André Mazon, l'enseignement de Milan Markovitch est pérennisé par l'ouverture d'une chaire, spécialisée en russe, en 1955.

En plus d'enseignements introduits dans de nouvelles villes, une ancienne chaire renaît à Dijon, où l'enseignement débuté en 1920 a été interrompu par le départ de Jules Legras pour Paris en 1929. En 1950 est nommé un nouveau maître de conférences, Charles Corbet (1902-?). Agrégé de lettres (1925) et professeur de lycée, il demande dès 1947 son affectation de Paris vers Dijon afin d'y assurer, en plus de son enseignement de lettres, une initiation en russe au lycée et d'y reprendre les cours à l'université de Dijon¹¹⁴. C'était là l'ambition de Raoul Labry à la reprise des enseignements de russe, de nommer des enseignants qui se chargeraient à la fois du secondaire et du supérieur.

2 – La formation des russisants de l'après-guerre : actualiser les manuels ?

a) Les manuels disponibles au lendemain de la guerre : une diversité qui semble peu représentée dans les cadres de l'enseignement public

Cependant, cette croissance rapide des lieux d'enseignement du russe ne permet pas un développement aussi rapide des moyens d'enseignement. Parmi les manuels existant, à côté du Boyer et Spéranski, apparaît dès l'entre-deux-guerres une production soviétique destinée au public français, le *Manuel de la langue russe pour les Français* de Nina Potapova, publié pour la première fois à Moscou en 1938 dans une édition destinée aux travailleurs étrangers en URSS ; le manuel semble donc s'adresser plus à des Français installés en Union soviétique qu'à des élèves apprenant le russe en France (en fin de volume est d'ailleurs inclus un extrait de la constitution de l'URSS.) C'est ce qui peut expliquer un succès sans doute limité à l'époque en France. Loin de l'univers de Tolstoï choisi pour le manuel de Boyer, le Potapova favorise une approche par des thèmes de la vie courante. Ainsi, dès la deuxième leçon, le

113 Lettre d'André Mazon au directeur de l'enseignement supérieur du 24 avril 1951 au sujet de la création d'une chaire de russe à Rennes, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation de russe, concours 1951 ».

114 Voir le dossier administratif de Charles Corbet dans les fonds de l'Académie de Paris, Archives nationales, carton AJ/16/5936.

vocabulaire proposé est-il : « camarade, communiste, ouvrier, étudiant. » Accompagné du texte suivant :

« Voici le camarade Ivanov. Voici la camarade Ivanova. Le camarade Ivanov est communiste. La camarade Ivanova est communiste. Qui est-ce ? C'est le camarade Lapine. Il est communiste ? Oui, il est aussi communiste¹¹⁵. »

Ce manuel, une fois ces quelques bases acquises, s'attache à montrer des aspects de l'organisation soviétique, avec notamment une leçon sur le kolkhoze intitulée « НОВЫЙ ПУТЬ » [Nouvelle voie.] Cependant, ce qui semble n'avoir pas laissé le meilleur souvenir aux étudiants des années 1960¹¹⁶, est la pédagogie utilisée, basée sur la répétition, selon un modèle différent du Boyer et Spéranski qui encourage la découverte de la langue par le matériau littéraire plutôt que par la répétition de petits dialogues à reproduire oralement. Le Potapova se donnait comme ambition :

« d'apprendre à l'élève à s'exprimer correctement (oralement et par écrit) et de lui rendre possible la lecture des journaux russes, des brochures politiques et des textes littéraires faciles¹¹⁷. »

Dans le cadre de liens limités avec l'Union soviétique et de la difficulté de s'y rendre pour un étudiant français, cette approche n'est pas nécessairement la plus recherchée par les étudiants de russe dans un enseignement supérieur français qui a d'autres exigences. Le manuel sera cependant plusieurs fois réédité jusque dans les années 1970 et pourra toucher un public plus militant, notamment dans le cadre des cours de France-URSS. Du matériel est également mis au point pour les autodidactes, comme *Le russe sans peine*¹¹⁸ publié en 1949 dans la collection Assimil par Alphonse Chérel, fondateur de la méthode qui s'appuie sur livret et enregistrements sonores, republié en 1952, ce qui montre un certain succès de l'ouvrage dans l'après-guerre.

115 Nina POTAPOVA, *Le Russe, manuel de la langue russe pour les Français, Ire partie*, Moscou, Société d'éditions des travailleurs étrangers en U.R.S.S, 1938, leçon 2.

116 Enquête menée auprès des membres de l'Association française des russisants en 2016 dont l'une des questions portait sur les manuels utilisés pendant les études de russe dans le secondaire et le supérieur.

117 N. POTAPOVA, *Le Russe, manuel de la langue russe pour les Français, Ire partie, op. cit.*, préface.

118 Alphonse CHÉREL, *Le Russe sans peine*, Bruxelles, Paris, Assimil, 1949.

Quant au monde universitaire, il continue de produire et mettre à jour ses propres manuels. Avant même la fin de la guerre, en 1943, André Mazon publie une grammaire, jugée pionnière en son genre. Rééditée dès 1945 (puis en 1949 et 1963), ce qui laisse entendre le besoin d'un tel support d'apprentissage et de connaissance de la langue russe, elle comble l'absence d'une grammaire complète dans l'entre-deux-guerres, où les références grammaticales étaient avant tout puisées dans le *Manuel* de Boyer, le *Précis de grammaire russe* de Legras (1922 pour Baedeker puis 1934) et la *Petite grammaire russe* de Tesnière.

« La rédaction d'une grammaire russe, langue qui constituait le fonds commun des slavistes français, formés à l'École des Hautes Études et auprès de Paul Boyer, exigeait une démarche descriptive, était liée à une maturité de la discipline, une ouverture à des non-spécialistes. L'ouvrage d'André Mazon s'adressait ainsi à des étudiants, était dégagé de toute approche historique. Il s'agissait de donner un tableau du système de la langue russe dont l'étudiant trouverait l'application dans le *Manuel* de Paul Boyer et Nicolas Spéranski. Cette grammaire se revendiquait explicitement comme l'expression de l'enseignement du professeur de l'École des langues orientales. Sa publication témoignait d'un héritage maîtrisé, renouvelé¹¹⁹. »

Lors de la réintroduction du russe dans l'enseignement secondaire, le besoin d'ouvrir la langue à des non-spécialistes se fait sentir. D'où des rééditions de valeurs sûres comme le *Manuel* de Boyer et Spéranski, qui a formé les générations de russisants depuis le début du XXe siècle, avant l'apparition de nouveaux manuels.

b) La réédition du *Manuel pour l'étude de la langue russe* de Boyer et Spéranski : le russe du XIXe siècle toujours à l'honneur

La fin de la guerre et le nouveau public qui fait massivement son entrée aux Langues orientales ne changent pas radicalement le contenu des enseignements, où le *Manuel* de Boyer et Spéranski reste une référence. Le succès croissant des études russes conduit pourtant ses éditeurs à proposer une nouvelle sortie, la cinquième, du *Manuel*. L'occasion pour l'ancien professeur des Langues'O de justifier la constance du contenu de son *Manuel* qui, notamment,

119 B. GUICHARD, « Qui sait le russe parmi nous ? Les enjeux de l'enseignement du russe en France des premiers cours au premier agrégé (1892-1948) », *op. cit.*, p. 185.

n'a pas pris en compte la réforme orthographique de 1918, situant ainsi le russe enseigné dans la langue de l'Empire. En fin d'introduction, il ajoute la note suivante :

« Le décret soviétique du 23 décembre 1917 a rendu obligatoire, à dater du 1er janvier 1918, l'usage d'une orthographe russe nouvelle.

On se demandera donc, très naturellement, pourquoi le *Manuel pour l'étude de la Langue russe* se présente au public en ce nouveau tirage qui, simple réplique des précédents, reproduit, sans changement aucun, la forme même où cet ouvrage paru en 1905. N'eût-il pas été préférable d'en donner une réédition avec orthographe nouvelle ?

Si l'auteur a cru devoir s'en tenir à l'orthographe traditionnelle ancienne, ce n'est point qu'il nie les avantages de l'orthographe nouvelle. Mais il estime que celle-ci, plus commode assurément pour ceux qui savent déjà la langue, l'est moins pour ceux qui ont à l'apprendre.

Au reste, les changements apportés par l'orthographe nouvelle se ramènent à peu de chose. Suppression du *signe dur* à la fin des mots, réduction à l'unité de lettres ayant une même valeur auditive, réduction à l'unité de quelques désinences casuelles dans la déclinaison : tels sont les traits essentiels d'une réforme que les phonéticiens peuvent à bon droit juger trop timide.

Le passage de l'orthographe traditionnelle à l'orthographe réformée n'offre aucune difficulté ; et, tout en adoptant pour son propre usage l'orthographe nouvelle que plus de vingt-cinq années d'emploi ont consacrée, orthographe d'une langue qui est déjà ou qui sera demain langue seconde sinon langue unique d'un groupe humain de près de 200 millions de sujets parlants, l'étudiant se trouvera bien de connaître aussi cette orthographe traditionnelle qui a été celle des grands écrivains classiques de la *Terre russe*.

Paul Boyer, 10 mai 1945¹²⁰ »

L'argument avancé pour favoriser ainsi la langue de l'Empire est double : pratique, le passage de l'ancien alphabet au nouveau, pour qui connaîtrait le premier, étant jugé plus aisé que l'opération inverse, et culturel, pour préserver la littérature classique dans sa forme originelle. L'argument s'inscrit cependant dans une logique où les deux orthographes devraient coexister, et non la nouvelle supplanter l'ancienne. Un tel choix place l'enseignement de Paul

120 Paul Boyer dans son introduction au Paul BOYER et Nicolas SPÉRANSKI, *Manuel pour l'étude de la langue russe : textes accentués, commentaire grammatical, remarques diverses en appendice, lexique*, Paris, A. Colin, 1945.

Boyer dans la transmission de la langue de l'Empire russe, celle qu'il a acquise lui-même, dans un terrain qu'il a connu. En effet, le linguiste a préservé des contacts avec la Russie, où il a pu envoyer des étudiants, et ce jusqu'en 1917, année après laquelle il reste coupé du terrain par la Révolution. Il est significatif que c'est seulement pour l'édition de 1945 que Paul Boyer adopte une démarche de justification de son choix, contrairement aux éditions de 1921, 1935 et 1939, où l'original de 1905 reparaît inchangé. Pourtant, les années de rééditions, et plus particulièrement les dates rapprochées de 1935 et 1939, peuvent laisser entendre un soudain accroissement des besoins, qui, s'il n'est pas visible au niveau des diplômés aux Langues'O (stable dans les années 1930) peut s'expliquer non seulement par le nombre de curieux inscrits en auditeurs libres, mais encore dans l'éventualité où le *Manuel* soit utilisé hors de l'École, et puisse alors répondre à un besoin d'apprentissage lié aux contacts avec l'URSS. Ce choix de conserver l'ancienne orthographe, pourtant politique – celui d'enseigner la langue de l'Empire, celle des grands écrivains classiques – n'est pas désigné comme tel. L'enseignement des Langues orientales semble ainsi peu s'adapter aux nouvelles réalités du monde russophone et aux attentes de l'ensemble des apprenants ; les moyens d'enseignement paraissent en faible résonance avec les ambitions des Affaires étrangères de former des spécialistes d'une langue moderne.

En Sorbonne, satisfaire le public séduit par l'Union soviétique apparaît difficile, d'autant plus que les cours sont dispensés par des enseignants qui, contrairement à Pierre Pascal aux Langues orientales, ne connaissent pas l'URSS. À l'université, où des curieux débutants en russe sont attirés par l'enseignement de Raoul Labry (en poste de 1936 à 1950) le professeur leur donne notamment des cours de grammaire élémentaire, en heures supplémentaires non inscrites sur le programme¹²¹. Ces cours le poussent même à préparer, pour renforcer son enseignement, une édition de *La fille du capitaine* de Pouchkine, dans la lignée de la méthode du *Manuel* de Boyer et Spéranski, avec, en premier volume, une introduction historique et littéraire, suivie du texte accentué en ancienne orthographe et d'une traduction et, en second volume, des commentaires essentiellement grammaticaux, mais également historiques, qui s'achèvent sur un index des mots expliqués (ouvrage qui paraît en fin de carrière de Raoul Labry, en 1948¹²²). L'offre de manuels pour débutants ou autodidactes (telle est l'ambition affichée du *Manuel* de Boyer) propose ainsi les références littéraires de la Russie tsariste.

121 P. PASCAL, « Raoul Labry (1880-1950) », art. cit., p. 135-136.

122 *Ibid.*, p. 136.

c) De nouveaux manuels de langue pour renouveler l'offre sans remettre en cause le modèle de la Russie tsariste

Au lendemain de la guerre, deux manuels sont produits par d'anciens élèves des Langues orientales qui, s'ils favorisent, comme Paul Boyer, la présentation de la Russie à celle de l'URSS, adoptent au contraire de l'ancien maître des études russes l'orthographe réformée de 1918. En 1945, année de la réédition du manuel classique de Boyer, est élaborée l'*Introduction au russe* par deux étudiants de Pierre Pascal : Valérie Stoliaroff, diplômée en 1942 (et licenciée en Sorbonne la même année), et René Chenevard, dont la première expérience de l'enseignement lui vient de l'allemand (il est agrégé en 1937) et qui reçoit son diplôme de russe en 1946. L'ouvrage a pour ambition de favoriser la méthode directe (c'est-à-dire qu'elle accorde plus d'importance à la langue comme communication qu'à l'approche par la traduction), à laquelle Pierre Pascal, d'abord réticent, finit par trouver des avantages, au point de surnommer cette *Introduction au russe* « Le russe sans douleur¹²³ », titre évoquant la méthode publiée par Assimil¹²⁴.

La période est faste en production de manuels de langue russe pour répondre au nouvel attrait du public et l'année suivante paraît le *Manuel de langue russe théorique et pratique* ; les maîtres d'œuvre sont encore liés à l'ENLOV, puisque c'est Victoria Kontchalovski, la répétitrice des Langues'O de Paul Boyer depuis le début du siècle et désormais collaboratrice de Pierre Pascal, qui le rédige, avec Francis Lebette, ancien élève de Paul Boyer (diplômé en 1916) qui a été chargé au sein d'un petit groupe de russisants après la Première guerre mondiale des premiers cours de russe à Paris¹²⁵ ; il est à partir de 1945 enseignant au lycée Condorcet à Paris. Leur manuel apparaît donc comme le fruit d'un enseignement plus longuement éprouvé que l'*Introduction* de Stoliaroff et Chenevard. Le *Manuel de langue russe* complète la méthode de Paul Boyer, grâce à laquelle Victoria Kontchalovski a mené à bien sa charge d'enseignement. Conçu en deux parties, selon le niveau grammatical, la première est pensée pour être adaptée aux élèves du second cycle du secondaire et aux autodidactes, que les auteurs estiment « plus nombreux qu'on ne le pense¹²⁶. » Le manuel est produit dans le sillage de la victoire soviétique, sans pour autant miser sur la connaissance

123 Préface de Pierre Pascal, in Valérie STOLIAROFF et René CHENEVARD, *Introduction au russe*, 2e édition (1ère édition : 1945), Paris, G. P. Maisonneuve, 1951.

124 *Le Russe sans peine : Leçons 1 à 100*, S.I., s.n., 1948 ; A. CHÉREL, *Le Russe sans peine*, op. cit.

125 Francis LEBETTRE, « Introduction » (datée du 27 mars 1946) in Victoria KONTCHALOVSKI et Francis LEBETTRE, *Manuel de langue russe, théorique et pratique, à l'usage des élèves de l'enseignement secondaire et technique et des personnes travaillant seules*, 3e édition (1ère édition : 1946), Paris, E. Belin, 1955.

126 *Ibid.*

directe de l'URSS, mais sur l'apprentissage d'une civilisation et s'adresse à tous ceux « qui se sentent attirés par le mystère même de tout ce qui est russe et les multiples problèmes que pose l'immense puissance eurasiennne. Connaître une langue est une condition indispensable pour comprendre la nation qui l'a créée¹²⁷. » Pour travailler seul, le manuel comprend des exercices pratiques et aucun mot russe n'est imprimé sans indication de l'accent tonique, sans lequel il est impossible de prononcer correctement le russe. L'ouvrage est composée de trois parties : la première donne des éléments de grammaire, la seconde des phrases du quotidien (comme aller à l'hôtel, à la poste, à la gare, etc.), et la troisième est composée de textes accentués d'Aksakov (1791-1859), Pouchkine (1799-1837), Tchekhov (1860-1904), Klioutchevski (1841-1911), Gogol (1809-1852) et Lermontov (1814-1841), ainsi que de proverbes. Soit, aucun élément de la Russie soviétique. Pour citer un ancien étudiant, Gérard Abensour (né en 1933), ayant suivi les cours de Jean Train aux Langues'O en 1954-1955 et utilisé le *Manuel de langue russe* de Kontchalovski et Lebetre :

« C'était sympathique, ça donnait envie d'apprendre, ce n'était pas sec. L'ouvrage donnait beaucoup de commentaires. Je me souviens qu'il y avait beaucoup de proverbes. C'était une Russie ancienne au fond, dont les auteurs avaient la nostalgie peut-être, et qu'ils voulaient nous faire connaître¹²⁸. »

C'est-à-dire que si par la méthode, le Kontchalovski et Lebetre pourrait être une amélioration du Boyer et Spéranski, sur lequel l'étudiant Gérard Abensour a également travaillé dans les années 1950, dans le fond, il donne une image assez proche de la Russie, qui ne prend pas en compte l'élément soviétique. Si la nouvelle curiosité pour la langue russe de l'après-guerre permet une diversification des manuels, c'est une réussite dans le domaine de la méthode, mais les contenus demeurent encore assez inchangés.

d) Les lectures recommandées par Pierre Pascal à ses étudiants : une certaine image de la Russie et de sa littérature

Pierre Pascal, professeur de russe aux Langues orientales depuis 1937, inaugure en 1945 un cours d'introduction au russe pour les étudiants de sciences politiques. Pour sa

127 *Ibid.*

128 Gérard Abensour, entretien du 29 juin 2016.

première leçon à l'Institut d'études politiques¹²⁹, il présente la langue russe et le pays où elle est parlée : les conditions géographiques en s'appuyant sur l'ouvrage russe de L. Berg, *Les régions naturelles de Russie* (Payot, 1941) « qui porte pour l'essentiel sur la géographie physique¹³⁰ », puis l'histoire en s'appuyant sur Leroy-Beaulieu, sur Fernand Grenard pour l'histoire de la révolution (*La révolution russe*, Colin, 1933), consul général à Moscou en 1917¹³¹, sur le *Staline* de Boris Souvarine de 1935, ouvrage critique du dirigeant soviétique rejeté après la guerre par son collègue André Mazon de la liste des livres conseillés aux slavisants car « il n'est pas possible de parler ainsi, maintenant, du maréchal Staline¹³² », sur *Les sources et le sens du communisme* de Nicolas Berdiaev (1938), qui analyse le terrain fertile russe à l'idée communiste d'après une lecture chrétienne et messianique¹³³.

Ensuite, c'est la littérature que Pierre Pascal présente à ses étudiants, en s'appuyant sur l'ouvrage de Jules Legras, *La littérature en Russie* (Colin, 1929), qu'il estime particulièrement, bien que, dans son compte rendu de l'ouvrage paru en 1939, il souligne que le livre semble s'apparenter plus à une synthèse de l'expérience russe de son auteur qu'à une somme scientifique sur la littérature russe.

« Il faut mettre à part *La littérature en Russie* (1929), parce que ce petit livre est le digne pendant d'*Au pays russe*. Celui-ci était la découverte d'un monde, celle-là est le résultat de trente-cinq ans de réflexion sur ce monde. Les mérites sont les mêmes : une personnalité originale, qui juge par elle-même et d'après elle-même. Il est facile de distinguer les auteurs que Legras aime et ceux qu'il n'aime pas. Il aime la nature et la vie chez Turgenev, la santé du corps et de l'esprit chez le Tolstoï des *Cosaques*, l'harmonie du fond et de la forme chez Puškin ; il redoute chez Gogol « une certaine dose de détraquement », il est mal à l'aise avec les « dissertations filandreuses et monotones » de *Résurrection* et tourne résolument le dos aux dévotés physiques et psychiques de Dostoïevskij. Mais toujours il est précis et évocateur : aucun livre ne donne en aussi peu de pages un sentiment aussi immédiat de la littérature russe, aucun ne porte davantage à la lire¹³⁴. »

129 Voir les deux feuillets correspondants dans les archives de Pierre Pascal à La contemporaine, fonds F delta res 883, carton 27, chemise 3.

130 L. JALABERT, *Le grand débat*, op. cit., p. 45.

131 George VERNADSKY, « La Révolution russe, par Fernand Grenard », *The American Historical Review*, 1934, vol. 39, n° 4, p. 735-737.

132 Pierre Pascal sur un feuillet daté de décembre 1944, cité par S. CŒURÉ, *Pierre Pascal*, op. cit., p. 345.

133 Hélène ISWOLSKY, « N. BERTDIAEFF : Les sources et le sens du communisme russe (Gallimard) Constantin Leontieff (Desclée de Brouwer) », *Esprit (1932-1939)*, 1939, vol. 7, n° 78, p. 924-927.

134 Pierre PASCAL, « Nécrologie [Jules Legras] », *Revue des Études Slaves*, 1939, vol. 19, n° 1, p. 213.

Il apparaît par ce choix que le professeur cherche davantage à donner à ses élèves une culture générale qu'à les former comme des spécialistes de littérature, ce qui ne correspond ni à la vocation de l'IEP, ni de l'ENLOV. Ce choix de l'ouvrage de Jules Legras peut également traduire un manque de productions scientifiques de la discipline, qui était jusqu'alors confinée dans des cadres minoritaires.

Pour compléter cette présentation générale de la civilisation russe, c'est la religion que Pierre Pascal souhaite présenter à ses élèves, en mettant en avant la production du milieu de l'émigration russe en France avec *L'itinéraire religieux de la conscience russe* de Julia Danzas¹³⁵ (Cerf, 1935), œuvre d'une catholique – condamnée au camp au 1923 et libérée grâce à Gorki puis émigrée en France – dans laquelle Pierre Pascal, également catholique, peut éventuellement trouver écho à ses propres sentiments. Toutes ces références sont également mobilisées dans l'histoire que Pierre Pascal écrit de la Russie jusqu'à la Révolution, publiée aux Presses universitaires de France en 1946¹³⁶.

Pour conclure son cours d'introduction, avant de passer à l'apprentissage de la langue, Pierre Pascal mentionne le récit de Jules Legras dans *Au pays russe*, dans lequel il salue, à l'occasion de la disparition de son auteur, la sincérité d'un étranger à la rencontre d'un peuple inconnu.

« Au pays russe, en 1896, fut son premier ouvrage original et signé de son nom, et dans cet essai de la trentième année Legras donna d'emblée son œuvre maîtresse. Il est là tout entier, non pas auteur de cabinet, ni économiste, ni historien, ni politique, et pas davantage voyageur superficiel ou futile, mais homme vivant et vibrant à chaque manifestation d'une nature et d'une humanité nouvelles. Il séjourne aux champs avec des hobereaux, chasse avec des paysans, boit le thé chez des popes, rend visite à Tolstoï et à Tchékhov ; il va au-devant de la famine et du typhus avec les intellectuels ; il discute avec des dames de Moscou et chemine avec des pèlerins vers la Troïtsa. Aucun aspect ne lui échappe, semble-t-il, de ce pays immense et multiforme. Mais jamais il ne se laisse dissoudre en lui : ce Bourguignon parfaitement équilibré, dans sa randonnée merveilleuse, juge, compare, approuve ou critique, et se retrouve toujours lui-même. Et, cependant, pas

135 *Biography of Julia Danzas (Sr. Justina, Sisters of the Holy Spirit) // Book of Remembrance: Biographies of Catholic Clergy and Laity Repressed in the Soviet Union (USSR) from 1918 to 1953*, <https://biographies.library.nd.edu/catalog/biography-0220>, consulté le 14 octobre 2018. Voir également Michel NIQUEUX, *Julia Danzas : de la cour impériale au bagne rouge*, Genève, Éditions des Syrtes, 2020.

136 Pierre PASCAL, *Histoire de la Russie des origines à 1917*, Paris, Presses universitaires de France, 1946.

l'ombre de froideur : il ne cache pas sa sympathie ; c'est par le cœur, plus que par la raison, que la Russie et les Russes l'ont pris. Cette sympathie, il la transmet à ses lecteurs : *Au pays russe* a suscité des vocations de russisants, j'ai de bonnes raisons de le savoir, et peut-être, avec ses quatre éditions, ce livre en a-t-il suscité plus que bien des livres plus érudits¹³⁷. »

C'est cette Russie que Pierre Pascal veut lui-même transmettre, en créant des vocations auprès des étudiants de Sciences Po au lendemain de la victoire soviétique, à l'aide d'un témoignage écrit au lendemain de l'alliance franco-russe.

Dans son *Cours de russe* publié en 1948, c'est une bibliographie similaire que propose Pierre Pascal à ses étudiants de l'ENLOV, leur suggérant des ouvrages produits du début du siècle au lendemain de la guerre :

Ouvrages utiles

Pour la langue : aucune grammaire n'est indispensable à qui suivra régulièrement le cours. Cependant, pour vérifications et révisions, peuvent être utiles :

A. Mazon, *Grammaire élémentaire de la langue russe*, Payot, 1945

J. Legras, *Précis de grammaire russe*, Paris, 1934

Mme Stoliaroff et R. Chenevard, *Introduction au russe*, Maison neuve, 1945

Mlle Kontchalovski et P. Lebetre, *Manuel de langue russe*, Belin, 1947

Un dictionnaire russe-français sera indispensable au cours des études. Ce dictionnaire doit absolument fournir l'accent de chaque mot. Les meilleurs dictionnaires sont, par ordre de préférence :

Makarof, en de nombreuses éditions (le petit Makarof sera suffisant)

Chtcherba, Moscou, 1936

Potocka, Moscou, 1934

Faute de dictionnaire, on pourra se contenter au début du Lexique du *Manuel* de Boyer ou de Stoliaroff-Chenevard. Un dictionnaire français-russe n'est pas indispensable.

Les premiers livres de lecture doivent être accentués et annotés. D'abord :

A. Lirondelle et E. Streletzki, *Premier recueil russe*, Didier

Puis obligatoirement :

Boyer et Spéranski, *Manuel pour l'étude de la langue russe*, Colin

Ensuite :

137 P. PASCAL, « Nécrologie [Jules Legras] », *op. cit.*, p. 212-213.

A.S. Pouchkine, *Les récits de feu Ivan Petrovitch Belkine*, par B. Unbegaun, 1943

V. Korolenko, *Le songe de Makar*, par P. Pascal, Klincksieck, 1947

Comme initiation générale aux études russes :

J. Legras, *Au pays russe*, Colin, 1900

J. Legras, *La littérature russe*, Colin, 1929

A. Fichelle, *Géographie physique et économique de l'URSS*, Payot, 1945

P. Pascal, *Histoire de la Russie, des origines à 1917*, Presses universitaires, 1947

Mlle Danzas, *L'itinéraire religieux de la conscience russe*, Éditions du Cerf

N. Berdiaev, *Les sources et le sens du communisme russe*, Gallimard, 1938

Il faut toujours avoir sous la main une carte de Russie, suffisamment détaillée.

On trouvera les ouvrages concernant les études russes dans les librairies suivantes :

Maison du livre étranger, 9 rue de l'Éperon

Klincksieck, 11 rue de Lille

Éditeurs réunis, 29 rue Saint-Didier¹³⁸

Pierre Pascal recommande, pour aborder la langue, les derniers manuels publiés par ses anciens élèves, ainsi que la nouvelle grammaire d'André Mazon, en plus du *Manuel* de Boyer et Spéranski, qui semble encore incontournable pour l'École, bien que non classé parmi les manuels pour l'étude de la langue, mais plutôt comme une étape dans l'appréhension de la littérature russe en version originale.

Au contraire des méthodes d'apprentissage de la langue qui se sont multipliés, les dictionnaires ne semblent pas accompagner ce nouveau succès : ceux du russe au français recommandés par Pierre Pascal sont tous des productions soviétiques, que les élèves de l'École peuvent sans doute se procurer à la Maison du livre étranger, qui propose de nombreuses publications russophones, y compris en provenance d'URSS¹³⁹. Ce qui pourrait créer un décalage entre russe soviétique et russe d'avant la Révolution se produit sans doute rarement : car seuls sont recommandés des dictionnaires russe-français, pour traduire des supports russes, parmi lesquels les œuvres de Pouchkine, Korolenko ou Tolstoï ; peu de

138 Pierre PASCAL, *Cours de russe*, Paris, France, Centre de documentation universitaire Tournier & Constans, 1948, fascicule 1 : « Préliminaires et phonétique », « Ouvrages utiles », p. 8-9.

139 « Librairies » in Armelle OGER et Vera GALIEVSKY, *La Russie d'en France : où et comment vivre à la russe*, Paris, MA, 1986.

risque donc pour ces étudiants de croiser dans leur dictionnaire un mot et un sens qui ne remonterait pas au moins au XIXe siècle.

C'est cette ligne culturelle que suit également le *Premier recueil russe* d'André Lirondelle et E. Streletzki, ayant tous deux enseigné à l'université de Lille dans l'entre-deux-guerres, recueil réédité après la Seconde Guerre mondiale¹⁴⁰. Les textes, puisant parmi les « proverbes, anecdotes populaires, morceaux littéraires, lettres, faits-divers, annonces de journaux, ainsi que de courtes poésies susceptibles d'être aisément retenues », sont pensés comme lecture complémentaire au *Manuel* de Boyer et Spéranski « véritable "Somme" des connaissances grammaticales indispensables à l'étudiant », bien que, contrairement à lui, ils soient rédigés « dans l'orthographe officielle de la Russie nouvelle à laquelle doivent se plier tous ceux qui cherchent dans l'étude de la langue russe une communion immédiate avec le grand peuple dont elle est l'expression¹⁴¹. » Pourtant, la plupart de ces textes sont antérieurs à la réforme de l'orthographe, et ne sont donc pas l'expression de la Russie nouvelle ; les extraits littéraires y sont signés de : L. Tolstoï (1828-1910), Afanassiev (1826-1871), Tchekhov (1860-1904), Pouchkine (1799-1837), Pissemski (1821-1881), Tourgueniev (1818-1883), Lermontov (1814-1841), A. Koltsov (1808-1842), Tioutchev (1803-1873), A.K. Tolstoï (1817-1875), Nekrassov (1821-1878), Fet (1820-1892), Brioussov (1873-1924), Kliouïev (1884-1937), Krylov (1769-1844).

L'expression de la Russie nouvelle n'est pas non plus à trouver dans l'expérience du terrain relatée par les russisants : la lecture recommandée est celle des voyages de Jules Legras, qui n'a connu que la Russie impériale. Et Pierre Pascal, qui a vécu lui-même dix-sept ans en URSS, ne traite que de la période impériale dans *l'Histoire* qui lui a été commandée par les Presses universitaires de France (PUF)¹⁴². Pierre Pascal ne place pas dans sa liste de recommandation *l'Histoire de l'URSS* de Jean Bruhat, lui préférant Berdiaev et sa recherche des racines chrétiennes du communisme, vision qui l'avait séduite dans la Révolution de 1917¹⁴³.

Interrogé sur le sujet, Pierre Pascal reconnaît à certains ouvrages une valeur pour aborder le monde soviétique, par sa littérature. Au lendemain de la guerre, alors qu'il donne une

140 André LIRONDELLE et E. STRELETZKI, *Premier recueil russe : textes accentués, commentés et suivis d'un lexique en nouvelle orthographe*, 2e édition., Paris, H. Didier, [s.d.]. La première édition daterait de 1928, la seconde, non datée, serait de 1945, à l'époque où André Lirondelle était Directeur de l'Enseignement supérieur, d'après A. MAZON, « André Lirondelle (1879-1952) », *op. cit.*

141 « Avertissement » de Lirondelle in A. LIRONDELLE et E. STRELETZKI, *Premier recueil russe*, *op. cit.* p. 5.

142 Voir S. CŒURÉ, *Pierre Pascal*, *op. cit.* p. 346.

143 « Le sens religieux de la révolution », in S. CŒURÉ, *Pierre Pascal*, *op. cit.*, p. 59-64.

conférence sur « La littérature soviétique » de l'École des bibliothécaires de l'Institut catholique, il recommande « deux excellents guides¹⁴⁴ » :

« *La littérature russe* de Marcelle Ehrhard, et *L'histoire de la littérature soviétique* de Gleb Struve, paru en français en 1946. Le premier contentera les plus pressés ; le second est un instrument de travail indispensable et on y trouvera une grande abondance de renseignements sur les auteurs et les œuvres, avec des jugements très sûrs, très pondérés¹⁴⁵. »

Il ne fait pourtant à ses étudiants nul renvoi à cette bibliographie. Finalement, sur la liste de Pierre Pascal, l'URSS semble surtout présente à travers l'ouvrage qu'Alfred Fichelle, récemment nommé à la nouvelle chaire de Géographie, histoire et civilisation des pays de l'Europe orientale, a publié en 1945. Ce choix semble ainsi moins traduire une appétence du professeur qu'une nécessaire référence dans le cadre d'un cursus aux Langues orientales qui, à côté de la langue, demande désormais une formation en géographie, histoire et civilisation, visant à former des experts de la région.

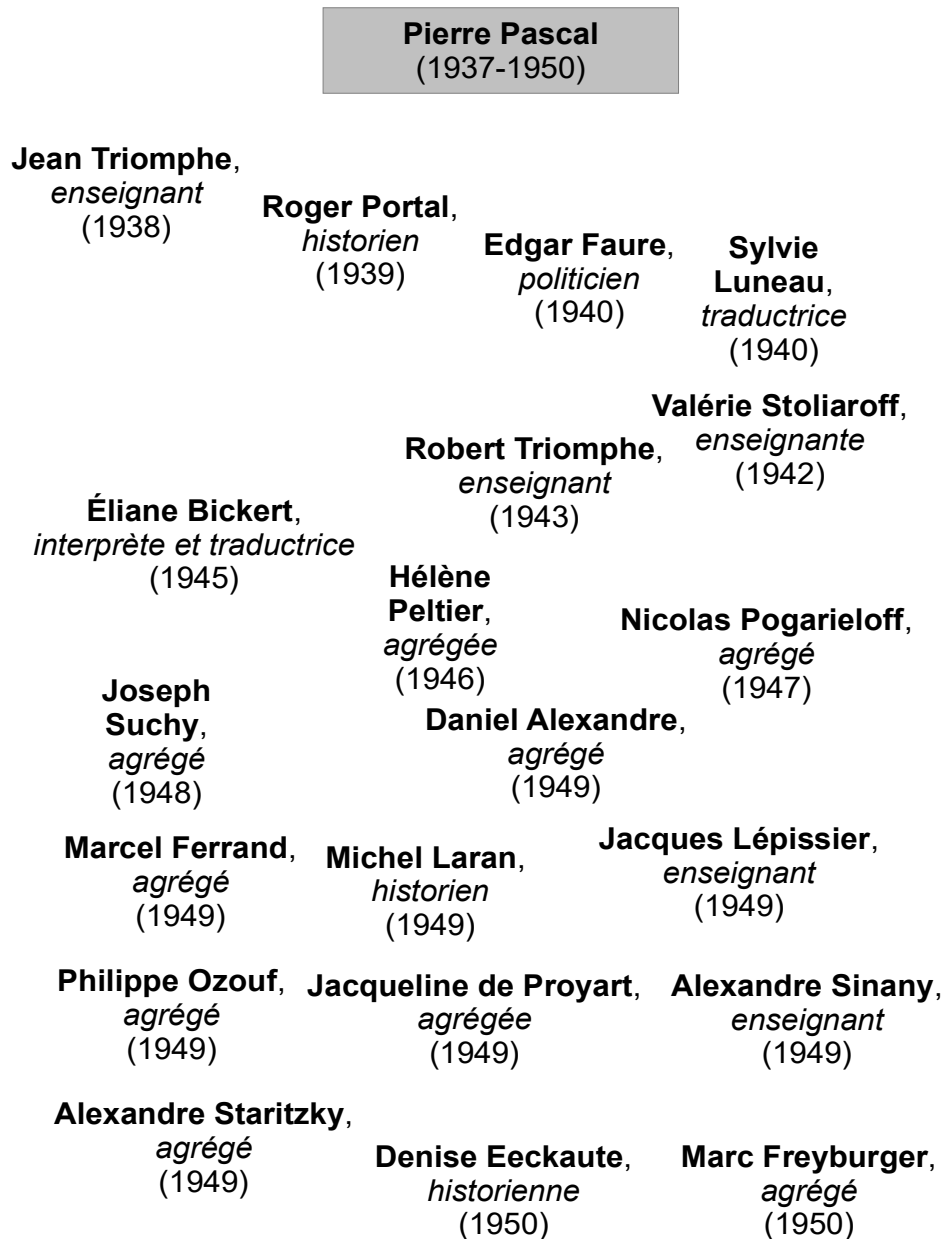
3 – Les diplômés des Langues orientales formés par Pierre Pascal : des profils variés, dont de futurs enseignants de russe

Les diplômés formés par Pierre Pascal, de la veille de la Seconde Guerre mondiale à ses lendemains, sont-ils représentatifs de cette ambition de l'École, affichée dès 1946, de former des experts du monde contemporain ? Quelques profils ont été identifiés parmi la génération formée par Pierre Pascal aux Langues orientales. Les profils présentés ici ne représentent qu'une petite partie de tous les diplômés, pour beaucoup identifiés justement parce qu'ils se font remarquer par la suite dans l'enseignement du russe. Il ne s'agit donc pas de conclure que l'École forme principalement des enseignants – ce qui n'est pas le cas – mais qu'un certain nombre d'enseignants de l'après-guerre ont été formés en partie aux Langues orientales, bien que ça ne soit pas l'ambition affichée de l'établissement.

144 Pierre Pascal, « La littérature soviétique », communication à une conférence de l'École des bibliothécaires de l'Institut catholique, sans date (mais prononcée sans doute autour de l'année 1947 puisqu'il rappelle que trente ans se sont écoulés depuis la Révolution), La contemporaine, archives personnelles de Pierre Pascal, F delta rés 883, carton 10, chemise 3.

145 *Ibid.*

Figure 4.1. Quelques profils d'élèves formés par Pierre Pascal aux Langues orientales (1837-1950)¹⁴⁶



¹⁴⁶ D'après P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 443-444. La fonction indiquée est celle exercée par les diplômés après l'obtention du diplôme. Les agrégés sans précision désignent les agrégés de russe. La date indiquée entre parenthèses est celle de l'obtention du diplôme de russe dans Langues orientales.

Formés en partie par Paul Boyer mais ayant reçus leur diplôme de Pierre Pascal, Jean Triomphe (1913-2007) et Roger Portal (1906-1994) sortent de l'École respectivement en 1938 et en 1939. Normalien et agrégé de lettres en 1937, Jean Triomphe débute à peine le russe lorsqu'il se rend à Moscou grâce à une bourse d'études en 1935¹⁴⁷. Il adhère au Parti communiste français (PCF) après la Libération et est de nouveau à Moscou de 1945 à 1948, comme attaché de presse à l'ambassade de France. Enseignant de russe à son retour en France, il fait la plus grande partie de sa carrière en région parisienne, au contraire de son frère, Robert Triomphe, diplômé en 1943, qui développe les études russes à l'université de Strasbourg à partir de 1953. C'est la même année que Jean Triomphe s'installe en région parisienne, où il reste jusqu'à sa retraite en 1973. À côté de l'enseignement assuré pour l'Éducation nationale, Jean Triomphe assure des cours de russe aux adultes dans le cadre de l'association France-URSS, où milite également Roger Portal. Agrégé d'histoire en 1935, celui-ci soutient sa thèse sur *L'Oural au XVIIIe siècle* en 1949, et donne des cours en Sorbonne sur la Russie.

Pierre Pascal ne forme pas que des enseignants de russe, qui n'est pas la vocation première de l'ENLOV. Parmi les étudiants qui ont suivi ses cours, on trouve une personnalité politique, Edgar Faure (1908-1988)¹⁴⁸, diplômé en 1940, en parallèle de ses études de droit. Ministre de l'Éducation nationale en 1968, il a marqué le monde universitaire en laissant son nom à la loi sur l'orientation de l'enseignement supérieur. Parmi les experts du monde contemporain, Pierre Pascal a enseigné le russe à Éliane Bickert, diplômée en 1945 puis interprète au Quai d'Orsay, proche de Jean Laloy¹⁴⁹, ancien élève de Paul Boyer. Des diplomates sont donc formés aux Langues orientales, où ils représentent cependant un profil minoritaire¹⁵⁰.

Les futurs enseignants représentent cependant une partie non négligeable des diplômés de russe des Langues orientales. En Sorbonne, au sein des études russes, se retrouvent d'anciens élèves de Pierre Pascal, comme lecteurs. Recrutés alors que leur ancien maître aux Langues'O est à la tête des études russes à l'université de Paris, Alexandre Sinany (1899-1964), diplômé en 1949, et Valérie Stoliaroff (1901-?), diplômée en 1942, sont lecteurs à partir de 1953. Dans le cas d'Alexandre Sinany au moins, sa candidature est sollicitée par Pierre Pascal, et il est

147 Pour le parcours de Jean Triomphe, voir T. GOMART, *Double détente, op. cit.*, p. 95 ; Jean DURIN, *TRIOMPHE Barthélémy, Emile, Jean - Maitron*, https://maitron.fr/spip.php?article179462&id_mot=, consulté le 21 février 2020.

148 Jean-Claude MAITROT, *FAURE EDGAR - (1908-1988)*, <https://www.universalis.fr/encyclopedie/edgar-faure/>, consulté le 20 novembre 2017.

149 S. CŒURÉ, *Pierre Pascal, op. cit.*, p. 361.

150 Voir chapitre 7, II-2-a.

choisi pour ce poste contre Nicolas Otzoup, lecteur à l'École normale supérieure¹⁵¹. Quant à Valérie Stoliaroff, elle a précédemment été lectrice à l'École des sciences politiques, sous la responsabilité de Pierre Pascal¹⁵². Nous voyons ainsi se dessiner des réseaux entre enseignants de russe, qui se retrouvent d'établissement en établissement.

Après la guerre, sont diplômés des Langues'O de plus en plus de futurs agrégés de russe : Hélène Peltier (diplômée en 1946, première femme agrégée de russe en 1954), Nicolas Pogarieloff (diplômé en 1947, également agrégé en 1954), Joseph Suchy (diplômé en 1948, agrégé en 1956), Daniel Alexandre (diplômé en 1949, agrégé en 1954), Marcel Ferrand (diplômé en 1949, agrégé en 1963), Philippe Ozouf (diplômé en 1949, agrégé en 1957), Jacqueline de Proyart (diplômée en 1949, également agrégée en 1957), Alexandre Staritzky (diplômé en 1949, agrégé en 1964), Marc Freyburger (diplômé en 1950, agrégé en 1961).

Parmi ces agrégés, Marcel Ferrand (né en 1925, agrégé en 1963) fait toute sa carrière aux Langues orientales, de 1964 à 1993. À l'École, dans les années 1960, sont recrutés des historiens pour assurer les cours de civilisation russe et soviétique. On y retrouve deux anciens élèves de Pierre Pascal : Michel Laran (1919-1974), diplômé en 1949, puis Denise Eeckaute (1914-2006), diplômée en 1950. Les Langues orientales, bien qu'elles n'affichent pas cette ambition, forment ainsi, de fait, leurs futurs enseignants, malgré une formation spécifique qui se développe à l'Université et se concrétise par la préparation à l'agrégation de russe.

Dans cet immédiat après-guerre, la demande sociale et diplomatique envers le russe, langue de la puissance soviétique est forte, ce qui permet le renouveau de l'enseignement du russe dans le secondaire et une consolidation de l'ancrage universitaire avec la création de nouvelles chaires de langue et civilisation, et d'histoire. Contrairement à ce que l'époque pourrait laisser supposer, les contenus restent cependant ancrés dans le passé, du fait de l'âge des enseignants, et, peut-être d'un certain attachement à l'émigration.

151 Voir les dossiers d'Alexandre Sinany et de Pierre Pascal dans les Archives de l'Académie de Paris, aux Archives nationales, dossiers AJ/16/6158 et AJ/16/6109. Voir chapitre 9, II-4-a.

152 Voir le dossier de Valérie Stoliaroff dans les Archives de l'Académie de Paris, aux Archives nationales, dossier AJ/16/6160.

Chapitre 5 – Une discipline française en quête d'ouverture sur l'URSS. Institutionnalisation des études russes, russophonie et relations franco-soviétiques, de la fin de la Seconde Guerre mondiale à l'aube des années 1960

« Tant que l'on ne pourra envoyer nos élèves de russe en Russie pour des séjours de pratique de la langue, on perdra, pour le recrutement, le bénéfice de l'attrait d'un beau voyage, dans un pays qui a un prestige fort mystérieux¹. »

Dès la reprise de l'enseignement du russe dans les lycées, la fermeture des frontières soviétiques pèse sur son organisation. En l'absence d'enseignement développé de la langue vivante et de la civilisation du pays où elle est parlée, le terrain apparaît comme nimbé d'une aura mystérieuse, d'un voile que le spécialiste, qui lui-même est formé hors de l'URSS, ne saurait complètement lever. L'ambition de Raoul Labry, qui prend en charge l'inspection de la discipline à la Libération, est de former des spécialistes français de russe qui donneraient un enseignement à des Français. Le premier moyen d'atteindre cet objectif, est, comme l'a recommandé le professeur de la Sorbonne, d'ouvrir l'agrégation de russe, afin de permettre la promotion d'un personnel français dans les enseignements secondaire et supérieur. Cette perspective, amorcée en 1947, est renforcée, pour l'enseignement des collèges et lycées, par l'ouverture d'un second concours de recrutement des enseignants du secondaire, construit sur le même moule : le Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré (CAPES), créé en 1950 et ouvert pour la section de russe en 1955. Le recrutement des professeurs s'opère sur la base de la formation par l'Université française, qui existe en russe depuis la fin du XIXe siècle, et est nationalement diplômante depuis la fin de la Première Guerre mondiale. Cependant, au début des années 1950, les limites de cette formation se font rapidement sentir au sein du jury de l'agrégation, qui déplore la croissance hors sol de ce corps, privé de l'accès au pays russophone.

1 Lettre de la directrice du lycée Fénelon à Lille au recteur de l'académie et à l'inspecteur d'académie de Lille du 22 décembre 1945, Archives nationales, carton F17/17801, dossier « Enseignement du russe », sous-dossier « Enseignement du russe 1944-1949 ».

I – Le recrutement par les concours de l'enseignement secondaire des nouveaux professeurs de russe : le choix d'un personnel français formé par l'Université française

1 – Les conditions préalables au recrutement des professeurs par concours national : nationalité française et formation par l'Université française

L'agrégation permet, comme le soulignait déjà Raoul Labry à la Libération, la titularisation d'un personnel français. En effet, pour servir comme professeur agrégé de russe, la nationalité française est requise. D'après les nouvelles conditions d'obtention de la nationalité française et des droits qui y sont associés publiées au *Journal Officiel* du 20 octobre 1945, un Français naturalisé « ne peut être nommé à des fonctions publiques rétribuées par l'État² » pendant un délai de cinq ans suivant la naturalisation (article 81). Quant aux descendants des différentes vagues d'émigration russes, ils ont accès à la nationalité française par leur naissance et leur résidence en France. Contrairement à la période de l'entre-deux-guerres, pendant laquelle des enseignants de russe étaient recrutés de manière semi-officielle et puisés principalement dans l'émigration russe, sans condition de nationalité, l'agrégation consacre le recrutement de professeurs français, ce qui élimine statutairement une partie de l'émigration. Outre la question de nationalité, une seconde exigence concerne les diplômes du candidat, qui sont ceux de l'Université française, ce qui ancre un peu plus l'agrégation comme produit typiquement français. Le concours créé en 1938 donne comme conditions préalables à la candidature :

1° Licence ès-lettres d'enseignement secondaire ou certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les lycées et collèges, ou Certificat d'aptitude au professorat des écoles normales (ordre des lettres, section des langues vivantes, nouveau régime), ou certificat d'aptitude au professorat des écoles pratiques de commerce et d'industrie (langues vivante) ;

2° Diplôme d'études supérieures de langues et littératures étrangères vivantes³.

Les futurs professeurs de russe seront donc des Français, diplômés de l'Université et formés par ses méthodes, comme la dissertation. Ces diplômes attendus sont-ils pour autant suffisants

2 *Journal officiel de la République française* du 20 octobre 1945, p. 6705.

3 *Journal officiel de la République française* du 30 juillet 1938, p. 9056.

à la prétention à la réussite du concours ? Lors de la réintroduction du russe dans les lycées à la Libération, Raoul Labry souligne que les diplômés de l'Université ne suffisent pas, dans le cas des russophones, à justifier d'une capacité d'enseignement.

« Comme tous croient la savoir [*la langue russe*], ils ne suivent pas, en général, dans nos facultés les cours de grammaire. Pour passer les certificats de licence, tels qu'ils sont conçus, il leur suffit de faire un thème et une version honorables et d'écrire quelques pages en un russe correct. Ces exercices ne les préparent pas à l'enseignement du russe à des Français⁴. »

Si l'on en croit l'expérience d'Irène Sokologorsky⁵, agrégée en 1959 et formée par Jean Pérus (1908-1996) à Clermont-Ferrand, il existerait, pour les professeurs de russe, un plafond de verre difficile à franchir pour certains enfants de l'immigration. Fille de Russes blancs qui parlaient mal le français, Irène Sokologorsky connaissait peu cette langue en entrant à l'école française ; sans le bénéfice d'une classe expérimentale au collège – classes nouvelles mises en place par Gustave Monod (1885-1968) qui cherche à démocratiser l'école au lendemain de la guerre⁶ – elle ne pense pas qu'elle aurait pu suivre une scolarité normale en raison de son niveau de français. Cette lacune se double, pour une étudiante en russe, cursus dans lequel s'inscrit Irène Sokologorsky, encouragée par Jean Pérus, d'une maîtrise uniquement orale de la langue russe, apprise dans le milieu familial, et dépourvue de culture écrite et littéraire. Avec l'aide de Jean Pérus, elle passe la licence et le diplôme d'études supérieures ; l'étape suivante qui se présente à elle est assez naturellement l'agrégation, si elle espère la carrière d'enseignante, mais son mentor la décourage, ne la jugeant pas apte, par son parcours, à réussir ce concours. Les professeurs de russe en place ont conscience d'un concours qui recrute des professeurs français, ou bien issus d'une immigration intégrée (notamment par la langue française), et maîtrisant des traditions académiques et rhétoriques universitaires. C'est finalement en partie à sa préparation en deux ans au concours au lieu d'un, au soutien malgré tout de Jean Pérus, et à la chance, qu'Irène Sokologorsky attribue son succès à l'agrégation.

4 Note de R. Labry pour G. Monod du 16 février 1945 sur la candidature d'un poste d'enseignement du russe de Mlle Nathalie Basilevsky, Archives nationales, carton F17/17801, dossier « Enseignement du russe 1944-1949. » Voir chapitre 4, I-3-b.

5 Irène Sokologorsky, entretien du 9 décembre 2017 à Paris.

6 Sur ces classes, voir notamment Tristan LECOQ et Annick LEDERLÉ, *Gustave Monod : une certaine idée de l'école*, Sèvres, Centre international d'études pédagogiques, 2008.

2 – Les épreuves écrites de l'agrégation ou la rhétorique française à l'œuvre

Le premier palier à dépasser, une fois validée l'inscription au concours, est celui des épreuves écrites. Sur elles se juge l'admissibilité du candidat. En russe comme dans les autres langues vivantes, le socle de l'évaluation écrite repose sur deux types d'exercices : dissertation et traduction littéraires. Comme le note André Chervel dans son *Histoire de l'agrégation*, la dissertation française est un exercice dont l'introduction dans l'enseignement secondaire remonte au XIXe siècle, par le biais de l'agrégation de lettres, et qui devient essentiel « dans ce qu'on a appelé la formation de l'"esprit français"⁷ », supposant une formation dans l'enseignement français pour en acquérir la maîtrise. Les compositions française et russe comprennent les mêmes enjeux de traitement d'un sujet de littérature russe par la rhétorique universitaire, que la langue employée soit le français ou le russe. La maîtrise académique des deux langues est essentielle pour la réussite des candidats. Les rapports de jury critiquent régulièrement dans les copies des russophones l'absence de maîtrise des règles rhétoriques françaises, voire une expression trop relâchée, y compris en russe.

3 – Le jury de l'agrégation, garant de la préservation de l'idéal du concours et des liens entre agrégation et université

« Les jurys d'agrégation sont en situation d'imposer aux facultés non seulement les obligations du concours et leurs programmes annuels, mais aussi leurs méthodes de travail, leur conception de la discipline, leurs protocoles d'exercices docimologiques ou scolaires⁸. »

Le jury reste le meilleur garant d'une fabrique des agrégés qui se perpétue selon les modèles préexistants pour le recrutement des agrégés de lettres et de langues. En effet, l'agrégation de russe n'instaure pas de nouveau modèle, mais applique au recrutement des professeurs de russe les modèles déjà éprouvés dans d'autres langues vivantes ; cela est d'autant plus vrai que la première agrégation de langue, en anglais et allemand, a ouvert en 1849. En un siècle et la création de nouvelles sections de langues vivantes pour le recrutement

7 A. CHERVEL, *Histoire de l'agrégation*, op. cit., p. 217.

8 *Ibid.*, p. 243.

des agrégés (espagnol et italien en 1900, arabe en 1907), le concours a eu le temps d'établir ses modèles, repris pour la section de russe.

« Les disciplines canoniques, appuyées sur un dispositif d'enseignement qui se prolonge du secondaire au supérieur par le biais de l'agrégation, ont pour enjeu principal la formation des enseignants spécialistes, c'est-à-dire la reproduction du corps⁹. »

Ainsi Emmanuelle Picard, en dressant le tableau des travaux sur l'histoire de l'enseignement supérieur français, nous rappelle le rôle attribué par l'historiographie de l'enseignement à l'agrégation dans la formation disciplinaire, dans la perpétuation des canons sur lesquels est jugée la génération suivante de spécialistes. La fondation d'une nouvelle agrégation implique nécessairement que ce soient des spécialistes non agrégés de la discipline, qui ont acquis une reconnaissance de leur compétence par d'autres biais, qui en soient les constructeurs. La figure de l'agrégé reste cependant privilégiée ; c'était sur des agrégés d'autres disciplines que comptait Raoul Labry pour assurer l'enseignement du russe à la Libération, en attendant l'ouverture du concours de russe. Et, pour le jury de l'agrégation, ce sont encore nombre d'agrégés d'autres disciplines qui font référence pour sélectionner la nouvelle génération.

Comme préconisé par Raoul Labry, l'ouverture de l'agrégation de russe, prévue dès 1945, est effective en 1947. Professeur de la Sorbonne, celui-ci, qui occupe de fait les fonctions d'un inspecteur général pour la discipline, est nommé vice-président du jury¹⁰, sous la direction d'André Mazon, le président de l'Institut d'études slaves, qui avait présenté le projet de l'agrégation en 1938. Pierre Pascal, professeur aux Langues orientales, est également au jury¹¹ (de 1947 à 1951) dont la composition donne une idée des figures importantes des études russes de ce premier après-guerre. Bien que professeur aux Langues orientales, dans une école qui n'affiche pas pour ambition première la carrière enseignante, Pierre Pascal est choisi comme l'un des formateurs des nouveaux russisants qui entrent alors en carrière, et comme éminent représentant de la slavistique, ce qui a été reconnu lors de sa soutenance de thèses ; sans doute sa longue expérience du terrain lui donne-t-elle aussi une place unique dans le paysage universitaire français, alors coupé de l'Union soviétique.

9 E. PICARD, « L'histoire de l'enseignement supérieur français : pour une approche globale », art. cit., p. 22.

10 P. PASCAL, « Raoul Labry (1880-1950) », art. cit., p. 136.

11 Voir les lettres successives du ministère de l'Éducation nationale à Pierre Pascal le nommant au jury de l'agrégation jusqu'à l'annonce en 1952 qu'il y est remplacé, Archives de La contemporaine, fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 4, chemises 1-6.

L'examen du parcours des membres du jury¹² révèle parmi leurs rangs nombres de titulaires d'agrégations, obtenues, pour certains, à la suite leur formation à l'École normale supérieure. Ainsi, Marcelle Ehrhard, est agrégée d'allemand en 1912¹³, Pierre Pascal, est normalien et agrégé de lettres en 1913, Charles Corbet, agrégé de lettres en 1925, Georges Luciani, normalien et agrégé d'anglais en 1927, François Pidoux, agrégé de grammaire en 1931 et de lettres en 1932. L'exception la plus notable à cette tendance semble être André Mazon, ni normalien, ni agrégé, placé à la tête du jury, mais qui occupe une place centrale dans les études slaves depuis l'entre-deux-guerres. En parallèle de ses activités d'enseignement et de recherche, il est également au cœur des relations culturelles franco-soviétiques en tant que cofondateur du Comité français des relations scientifiques avec la Russie puis, brièvement, après la Seconde Guerre mondiale, comme membre de la direction de l'association France-URSS, qu'il quitte cependant, la jugeant trop proche du Parti communiste français¹⁴. Comme acteur de l'enseignement du russe en France – c'est son projet d'agrégation qui est retenu en 1938 – et figure reconnue de la science française en URSS – il est membre correspondant de l'Académie des Sciences de l'URSS – André Mazon reste une figure incontournable des études russes.

Le choix des membres du jury est ainsi révélateur des places fortes de l'enseignement du russe dans le paysage français : un représentant de l'université de Paris y est toujours en bonne place (qu'il s'agisse de Pierre Pascal ou de Charles Corbet, chargé d'enseignement en Sorbonne), dans un jury qui consacre les professeurs du supérieur par rapport aux représentants du secondaire. De plus, le seul professeur du secondaire jusqu'en 1956, François Pidoux, enseigne dans un grand lycée parisien qui prépare à l'entrée à l'École normale supérieure. Bien que non président, l'inspecteur général de russe, François Pidoux à partir de 1951, occupe une place de choix dans le jury ; c'est en effet lui qui sera amené à contrôler l'enseignement des futurs agrégés. Symboliquement, le choix d'un président officiant dans l'enseignement supérieur (qui n'est pas spécifique à l'agrégation de russe), semble marquer la consécration du russe comme discipline universitaire française. Cependant,

12 Voir dans le chapitre 9, consacré à l'agrégation, le tableau 9.10 des membres du jury de l'agrégation de russe (1947-1967).

13 Voir A. CHERVEL, *Les agrégés de l'enseignement secondaire. Répertoire 1809-1960, op. cit.*

14 Voir l'extrait du « Journal de Nagornov N.M., 3e secrétaire de l'ambassade de l'URSS » du 9 novembre 1949 « L'ambassade d'URSS en France signale qu'André Mazon a démissionné de la direction de France-URSS mais souhaite des contacts plus étroits entre scientifiques français et soviétiques », document des Archives d'État de la Fédération de Russie (GARF) traduit et édité par Sophie CŒURÉ et Rachel MAZUY, *Cousu de fil rouge : voyages des intellectuels français en Union soviétique, 150 documents inédits des Archives russes*, Paris, CNRS éd., 2011, p. 111-113.

les difficultés du contact avec l'Union soviétique, pour l'apprentissage de la langue russe comme pour la recherche, asphyxient la discipline.

II – Une discipline freinée par la guerre froide ? Les limites des études russes coupées du terrain soviétique

1 – Ça a débuté comme ça. Le cours de François Pidoux au lycée Louis-le-Grand et la formation première de futurs agrégés : l'enseignement d'une langue vivante par l'écrit

Dans le premier après-guerre, à l'époque où se présentent les premiers candidats à l'agrégation, peu de centres existent pour se former au russe. Dans ce contexte, le cours du lycée Louis-le-Grand, issu de la réintroduction du russe dans les lycées à la Libération, capte les publics élèves des lycées parisiens, qui s'initient au russe grâce au professeur François Pidoux (1893-1961). Ce normalien, doublement agrégé de grammaire (en 1931) et de lettres (en 1932), ancien prisonnier de guerre en Allemagne, a appris le russe avec des codétenus pendant la Première Guerre mondiale. Il constitue un profil idéal de candidat au concours de l'agrégation selon les catégories énoncées par Raoul Labry¹⁵ : formé au russe pratique par la guerre, après une initiation théorique conclue par un diplôme de licence en 1921. Cependant, déjà bi-agrégé, François Pidoux ne cherche pas la réussite à un troisième concours et, par ses compétences reconnues en grammaire et en lettres et son expérience de l'enseignement, il est avant tout candidat à l'expérience menée dès 1944 dans les lycées parisiens pour y introduire le russe.

En 1945, il est chargé d'un cours non seulement pour les lycéens, mais plus généralement pour les curieux qui souhaitent s'initier au russe. Ce cours du soir, tenu au lycée Louis-le-Grand, prend rapidement plus d'ampleur une fois l'agrégation ouverte, et est cité par une partie de la nouvelle génération de russisants formée dans l'immédiat après-Deuxième Guerre mondiale comme leur première initiation au russe. Les cours de Louis-le-Grand, qui ont lieu une à deux fois par semaine, sont donnés à titre indépendant et accordés par le ministère de l'Éducation nationale. « Professeur, il fut le premier maître de beaucoup de meilleurs jeunes russisants » écrit José Johannet (1924-2013)¹⁶. En effet, le cours de François Pidoux a été suivi par plusieurs futurs agrégés, dont Michel Aucouturier (agrégé en 1955), Geneviève

15 Voir chapitre 4, I-3-b.

16 José JOHANNET, « Nécrologie [François Pidoux] », *Revue des Études Slaves*, 1961, vol. 39, n° 1, p. 391.

Johannet (agrégée en 1958) et Gérard Abensour (agrégé en 1960)¹⁷. Les trois futurs agrégés ont fréquenté le cours à la même époque, au début des années 1950, mais Michel Aucouturier (1933-2017)¹⁸ semble le premier des trois à l'avoir rejoint. En 1945-1946, celui-ci s'initie au russe à Moscou, où son père est journaliste correspondant pour l'Agence France-Presse, avec les enfants du quartier. À son retour d'URSS, il poursuit son apprentissage du russe, entre les cours particuliers d'un émigré, Friedieff, et les cours du soir de François Pidoux, jusqu'en 1953. C'est sans doute cette confrontation entre deux modèles qui permet à Michel Aucouturier de dire que François Pidoux « parlait très mal » le russe, surtout en termes d'intonations : « Il avait toujours sous la table un livre avec les accents. » L'oral n'était en effet pas le point fort de cet enseignement selon les autres témoins. Geneviève Johannet (née Constanty en 1935), qui suivait le cours dans la première moitié des années 1950, deux heures le samedi soir, depuis la classe de première (où elle était scolarisée au lycée Hélène Boucher à Paris), se souvient de la méthode philologique de cet agrégé de grammaire : il s'employait à situer le russe parmi les langues indo-européennes, d'en expliquer son histoire et ses mécanismes. « Les exercices portaient sur des proverbes ou des passages de *Boris Godounov*. » Si elle souligne l'absence « d'apprentissage de la langue parlée », elle atténue cette lacune en ajoutant que « nous sentions que son acquisition nous serait facile. » Pour Gérard Abensour, cependant, cette approche fut plus rédhitoire. Lui, qui était élève à Louis-le-Grand en 1949-1950, suivit le cours facultatif de russe de François Pidoux pendant un peu moins d'une année scolaire avant de renoncer : « c'est-à-dire que lui, il enseignait le russe comme si c'était une langue morte, il remontait au sanskrit, pas de russe parlé » déplore-t-il. En effet, François Pidoux n'était jamais allé en Russie et, une fois libéré du camp de prisonniers allemands, s'était sans doute perfectionné au russe par l'écrit. À l'époque, il utilisait notamment en cours « le manuel de Boyer et Spéranski, mais pas systématiquement » (M. Aucouturier). Il est possible que François Pidoux ait lui-même travaillé sur ce manuel conçu également pour les autodidactes et peu concurrencé avant la Seconde Guerre mondiale, et ainsi favorisé l'approche de la langue par les textes. Ajouté à sa formation de grammairien qui devait lui faire privilégier la vision philologique, il est compréhensible que son enseignement ait pu être assimilé à celui d'une langue morte par certains. Nécessitant une certaine culture philologique pour l'aborder, le cours, bien qu'ouvert à toute l'Île-de-France, restait assez peu fréquenté, et, du fait sans doute de son déroulement au cœur de Paris,

17 En entretien du 23 février 2016 pour Michel Aucouturier, du 29 juin 2016 pour Gérard Abensour, et par courrier daté du 18 octobre 2017 pour Geneviève Johannet.

18 Voir INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES et EUR'ORBEM (dir.), « In Memoriam Michel Aucouturier (1933-2017) », *Revue des études slaves*, 89-3, 2018, p. 377-440.

principalement par des Parisiens. Au début, trois ou quatre personnes le suivaient, note Michel Aucouturier ; ces cours, non destinés aux russophones, attirent bien moins d'élèves que ceux donnés par l'émigration dans les années 1930. Cette initiative est de plus concurrencée par une plus grande institution formant des débutants au russe, les Langues orientales. Cependant, François Pidoux a l'avantage de former ses élèves avant le baccalauréat, et éventuellement de les fidéliser. « Je crois que Pidoux était très fier de ses poulains, qui s'en tiraient sans passer par Langues'O » remarque Geneviève Johannet. Passer par les cours de François Pidoux, modeste classe de quelques élèves, sans diplôme en sortie, n'est cependant pas nécessairement une alternative à l'institution Langues'O.. Ainsi, parmi les premiers, se souvient Michel Aucouturier, se trouve Antoine Vitez, diplômé de l'École en 1951¹⁹. Ce metteur en scène, sympathisant puis membre du PCF, a été l'un des premiers camarades de Michel Aucouturier dans le cours de François Pidoux. Son profil n'était pas nécessairement le plus typique, puisque, sur les trois ou quatre personnes qui suivaient initialement le cours, le futur normalien a senti une « tendance russophile qui ne rejoignait pas nécessairement la tendance communiste, même si le prestige de l'URSS a beaucoup aidé. »

Avec l'ouverture de l'agrégation, le cours attire des aspirants normaliens. Michel Aucouturier, de la première promotion de normaliens entrée rue d'Ulm avec l'option russe en 1952, se souvient de classes de cinq à six élèves à l'époque où François Pidoux enseignait la préparation de l'ENS Saint-Cloud, avec André Monnier (entré à Saint-Cloud autour de 1955, agrégé en 1959), André Radiguet (entré à l'ENS autour de 1957, agrégé en 1960) et Jacques Catteau (entré à l'ENS en 1957, agrégé en 1961). Ayant lieu dans un lycée de garçons, le cours présente la spécificité d'être mixte, mais les effectifs féminins y restent modestes. Les camarades de Geneviève Johannet sont alors notamment Jean-Paul Sémon (agrégé comme elle en 1958) et Jean Bonamour (entré à l'ENS Ulm en 1956, agrégé de russe en 1960). Michel Aucouturier, lui-même entré à l'ENS Ulm en 1952, continue de suivre le cours de François Pidoux pendant un an, ce qui illustre bien l'idée de fidélisation autour de la personne de l'inspecteur de russe. En effet, si le cours attire tant de futurs normaliens et agrégés, c'est sans doute également à la suite de la nomination de François Pidoux comme chargé de mission de l'inspection générale de russe à la mort de Raoul Labry, qui contribue à donner à son cours une ampleur et une légitimité nouvelles. Le choix de François Pidoux, chargé de l'enseignement du russe dans l'un des plus prestigieux lycées parisiens, marque la confiance de l'administration dans cet enseignement secondaire. C'est la première fois qu'un inspecteur

19 Pour la liste des diplômés en russe des Langues'O, voir P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995*, *op. cit.*, p. 443 et suivantes.

est choisi dans l'enseignement secondaire, après Jules Legras, professeur à la Sorbonne, choisi en 1932 comme inspecteur de russe de l'académie de Paris, et Raoul Labry, le successeur de Jules Legras à la Sorbonne, qui coordonne la réintroduction du russe dans les lycées de France. Le nouvel inspecteur Pidoux « fait des pieds et des mains pour créer des sections de russe partout » (G. Abensour), dans une logique d'expansion de la discipline permise par la nomination d'un nouveau personnel agrégé, à laquelle il contribue comme membre du jury de l'agrégation depuis 1948, promu vice-président du jury à partir de 1957. La multiplication de cours de russe dans le secondaire permise par la nomination d'un personnel agrégé – et certifié, à partir de 1955 – permet de faire du russe une discipline du secondaire ; les étudiants inscrits en russe dans l'enseignement supérieur seront alors de moins en moins des débutants dans la langue.

2 – Les carences des candidats à l'agrégation et la pratique du russe en France, entre culture « livresque » et apport de l'émigration

L'agrégation de russe, concours très littéraire par ses choix de sujets (en composition, les candidats sont invités à écrire sur les œuvres de Pouchkine, Tourgueniev, Tolstoï, etc. c'est-à-dire les classiques du XIXe siècle), est cependant avant tout un concours de langue, et la maîtrise du russe est prioritaire pour le jury. Ainsi, en 1952, au sujet de composition russe sur « Le caractère et le rôle d'Ivan dans le roman des *Frères Karamazov* » – qui n'avait rien d'un piège puisque « Ivan est sans aucun doute [...] le personnage le plus important des *Frères Karamazov*, celui en tout cas sur lequel la critique s'est le plus volontiers et le plus largement arrêtée » – le rapporteur estime que « en général, la connaissance du sujet s'est avérée suffisante » mais que « la langue est indubitablement le point le plus faible de la composition²⁰ », ce qui explique autant d'échecs. Le même constat est fait l'année suivante. Cette insuffisance en langue est due pour André Mazon, le président du jury, à une inadéquation entre la formation universitaire et les exigences du concours.

« La connaissance grammaticale et la connaissance vivante de la langue sont insuffisantes chez la plupart des candidats : le jury, à l'issue du concours, a communiqué à M. le Ministre de l'Éducation nationale un vœu préconisant les mesures qui s'imposent pour organiser plus fortement dans

20 Charles Corbet, auteur du rapport de jury de l'agrégation de russe 1952 pour l'épreuve de composition russe, p. 3-4. Ces rapports sont publiés chaque année : FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1952-1960.

les Facultés des Lettres la préparation du concours, notamment à Paris, et pour faciliter aux candidats l'étude pratique de la langue ; il appartient aux candidats eux-mêmes de porter leur effort personnel sur la langue parlée en s'assurant l'occasion d'entretiens réguliers avec des interlocuteurs dont le russe est la langue maternelle et en prenant soin à la fois de lire des textes accentués et d'accentuer eux-mêmes, sous le contrôle d'un lecteur russe, les textes qu'ils étudient²¹. »

Dans ce contexte, il est compréhensible que la connaissance de la langue elle-même reste très littéraire ; par exemple, Georges Luciani, dans le rapport sur l'épreuve de version de 1954, s'étonne que peu de candidats connaissent l'adjectif « privol'nyj » (libre) qui n'est pourtant « nullement un mot rare. Il se rencontre dans Pouchkine²². » Chercher dans la littérature la connaissance de la langue est peut-être plus pragmatique qu'idéologique. La même année, André Mazon, président du jury, conclut ainsi son rapport :

« Une première conclusion s'impose à la suite du concours de cette année : la connaissance de la langue est insuffisante chez le plus grand nombre des candidats. Cette insuffisance porte à la fois sur la grammaire, la connaissance du vocabulaire, la structure des phrases, l'aisance à s'exprimer : manifeste dans les épreuves écrites, elle s'aggrave dans les épreuves orales d'une prononciation trop souvent défectueuse et d'un sens peu sûr de l'accent tonique.

Le jury, d'autre part, a été surpris des lacunes qu'accuse la connaissance de l'histoire et de la géographie de la Russie ou, plus largement, des choses russes. [...] L'étude et l'enseignement d'une langue vivante ne sauraient être efficaces sans une connaissance aussi étendue que possible du pays où cette langue est parlée.

Cette double carence s'explique par un fait évident : nos étudiants, faute de pouvoir aller séjourner quelque temps en Russie, se résignent trop aisément, bien qu'à contre cœur, à une préparation plus livresque que vivante ; ils travaillent pour ainsi dire en vase clos, sans chercher le contact avec un milieu russe dont il leur est pourtant facile de trouver des représentants en

21 André Mazon, président du jury et auteur des conclusions du rapport de jury de l'agrégation de russe 1952, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1952, p. 8.

22 Georges Luciani, auteur du rapport de jury de l'agrégation de russe 1954 pour l'épreuve de version, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1954, p. 8.

France, non seulement à Paris, mais dans presque toutes les grandes villes²³. »

Par « préparation livresque » il est difficile de savoir ce qu'entend André Mazon : utilisation des manuels de langue, ou apprentissage du russe plus largement par les écrits, notamment la littérature ? L'apprentissage par l'écrit est facilité au lendemain de la guerre par une croissance des éditions concernant l'enseignement du russe destinées à satisfaire le nouvel engouement²⁴, et qui contribuent donc à cette connaissance livresque mentionnée par André Mazon. Dès 1952, le président du jury recommandait d'oraliser la langue apprise par l'écrit par quelques mesures :

« À l'écrit, les candidats seront invités dorénavant à indiquer l'accent tonique sur le texte russe et leur composition russe et de leur thème ; il leur sera particulièrement tenu compte de l'accentuation dans la fixation des notes qui leur seront attribuées. À l'oral, les deux leçons, en français et en russe, devront être faites sur de simples notes, et non d'après un texte entièrement rédigé et lu par le candidat²⁵. »

Il est en effet difficile pour les candidats à l'agrégation d'oraliser une langue qu'ils n'ont pas l'habitude d'entendre, même à l'université, en Sorbonne, où tous les cours sont professés en français²⁶. Pour faciliter l'usage oral de la langue, André Mazon recommande de fréquenter les milieux de l'émigration. Ces milieux se consacrent-ils pourtant encore à l'enseignement de leur langue maternelle ? Raoul Labry, à la Libération, avait recommandé qu'ils ne soient plus employés dans l'enseignement secondaire du russe, à moins que, une fois le concours ouvert, de nationalité française et diplômée de l'Université française, cette émigration prouve sa valeur par l'agrégation. Ceux qui ne parviennent à devenir agrégés semblent ainsi condamnés à se voir de plus en plus exclus de l'enseignement officiel du russe, avec la possibilité soit de transmettre bénévolement leur langue, soit dans le cadre de cours privés, malgré l'éventuelle précarité d'une telle situation, en même temps qu'elle limite l'accessibilité de la langue à tous

23 André Mazon, président du jury et auteur des conclusions du rapport de jury de l'agrégation de russe 1954, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1954, p. 12.

24 Voir chapitre 4, III-2.

25 André Mazon, conclusions du rapport de jury de l'agrégation de russe 1952, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1952, p. 8.

26 D'après les réponses à un questionnaire anonyme (voir annexe pour le modèle) de plusieurs étudiants de la Sorbonne pour les années 1955-1965.

les agrégatifs. Cette pratique peut être très informelle. Ainsi, une ancienne étudiante de Lyon dans la seconde moitié des années 1950 se souvient que, sur sa demande, Marcelle Ehrhard lui avait donné une adresse d'émigrés âgés à Lyon auxquels elle rendait parfois visite pour pratiquer la langue²⁷. Des représentants de l'émigration russophone restent cependant présents dans l'enseignement officiel, à des postes d'assistants dans le secondaire ou lecteurs/répétiteurs dans le supérieur, et incarnent, pour certains apprenants francophones, tout le lien avec la Russie²⁸.

« Quel trésor, ces lecteurs que nous avons eus ! Première émigration, et parfois seconde [celle parvenue en France du temps de la Seconde Guerre mondiale²⁹]. C'est eux qui ont été pour José [Johannet] et moi les porteurs de la culture russe et nous ont permis d'attendre avec foi le dégel³⁰. »

Geneviève Johannet (étudiante en russe de 1954 à 1958), évoque avec enthousiasme le biais culturel permis par l'émigration russe dans le milieu universitaire, mais n'en oublie pas moins de rappeler que tous ses représentants n'étaient pas de la même génération et donc, n'avaient pas nécessairement connu la même Russie, ni même parlé tout à fait la même langue. En effet, alors que la première émigration, celle de 1917, se considère en partie comme « dépositaire [...] d'une culture détruite ou pervertie par la Révolution³¹ », en célébrant chaque année la culture russe le jour de la naissance de Pouchkine, la seconde vague qui arrive à l'Ouest par la Seconde Guerre mondiale a vécu en Union soviétique et sa culture, comme sa langue, s'en sont trouvées influencées. Si une partie de l'émigration poussée hors des frontières par la Révolution bolchevique se donne pour mission de sauvegarder la langue russe, en ne prenant pas compte des réformes du nouveau gouvernement, notamment celle de l'orthographe³² – contrairement au russe écrit dans l'Université française et à l'agrégation qui doit nécessairement adopter « l'orthographe moderne officielle³³ » – l'idiome soviétique des années 1930 et 1940, parlé par la vague suivante, est déjà une altération de la langue que l'émigration

27 Par réponse de questionnaire anonyme (voir annexe).

28 Voir chapitre 9, II-4-a.

29 Sur les différentes vagues d'émigration, voir N. STRUVE, *Soixante-dix ans d'émigration russe, 1919-1989*, *op. cit.*

30 Témoignage écrit de Geneviève Johannet, par lettre datée du 18 octobre 2017.

31 N. STRUVE, *Soixante-dix ans d'émigration russe, 1919-1989*, *op. cit.*, p. 110.

32 *Ibid.* p. 129-130.

33 L'injonction est notamment rappelée par André Mazon, président du jury, dans le rapport de l'agrégation de 1954, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe*, *op. cit.*, 1954, p. 4.

précédente entendait préserver. La langue littéraire russe attendue par le jury de l'agrégation n'est donc pas toujours celle parlée par les milieux des émigrations.

Irène Sokologorsky (née en 1936)³⁴, russophone ayant passé l'agrégation en 1959, se souvient de la variété des milieux de l'émigration, où elle a eu l'occasion d'entendre le russe d'une élite intellectuelle plein de gallicismes, éloigné de son propre russe acquis dans le milieu familial. Cette querelle n'est pas neuve mais bien liée à la création d'une langue russe littéraire ; ainsi, en 1803, en publiant sa *Dissertation sur l'ancien et le nouveau style de la langue russe*, Chichkov condamnait déjà l'abus de gallicismes dans ce qu'il définissait comme le nouveau style, au contraire d'un ancien style qui se serait nourri de slavon³⁵. Selon le témoignage d'Irène Sokologorsky, l'utilisation d'un russe plus ou moins perméable aux sources occidentales semble très liée au milieu social des russisants. Elena Simonato, historienne de la linguistique russe, a présenté les travaux du linguiste soviétique Evgueni Polivanov (1891-1938), qui a étudié ce parler de l'intelligentsia « blanche » (c'est-à-dire d'avant 1917) qu'il identifie comme un russe littéraire au sens de standardisé ou normé, et qui est un fort marqueur social, dont une des caractéristiques est la maîtrise du français, qui investit la pratique du russe³⁶. Pour Irène Sokologorsky, le russe de l'agrégation est encore un autre objet, qui n'admet pas nécessairement les gallicismes, mais qui n'est pas non plus le russe qu'elle pratiquait couramment dans le contexte familial. Des similitudes avec d'autres agrégations de langues vivantes, comme l'italien, peuvent être observées pour révéler la valorisation par ces concours d'une langue universitaire plutôt qu'issue d'un héritage familial, dès lors qu'un cursus de préparation universitaire est instauré. Ainsi, Jérémie Dubois a pu remarquer que Henri Bédarida (agrégé d'italien en 1919), l'un des éminents italianisants de l'Université française, issu d'une famille franco-italienne, revendique un héritage institutionnel de la langue italienne, acquise sur les bancs de la Sorbonne³⁷. Henri Bédarida n'est qu'un exemple des agrégés d'italiens ayant des liens avec les milieux italophones. Pour ces agrégés connaissant la langue par la famille avant d'être formés par l'institution, il reste un avantage sur leurs collègues uniquement francophones : la familiarité avec les intonations de la langue. Ce qui n'empêche que le parcours académique est une clé essentielle de la réussite du concours³⁸. Pour le russe, Irène Sokolgorisky se souvient que la fréquentation du milieu

34 Irène Sokologorsky, entretien du 9 décembre 2017.

35 P. GARDE, « À propos du premier mouvement slavophile », art. cit., p. 262.

36 Evgenij Dmitrievič POLIVANOV, *Pour une linguistique marxiste*, trad. fr. et présentation Elena SIMONATO, trad. fr. Patrick SÉRIOT, Limoges, Lambert-Lucas, 2014, p. 97-98.

37 J. DUBOIS, « Enseigner l'italien en France de la fin du XIXe siècle à la veille de la Deuxième Guerre Mondiale : entre enjeux disciplinaires et relations franco-italiennes », *op. cit.*, p. 231-232.

38 *Ibid.*, p. 236.

russophone qui était le sien ne suffisait pas à remplir les exigences de l'agrégation : à son héritage familial a dû s'agréger un russe académique. Par exemple, pour réussir la version l'année de son passage, il était nécessaire de connaître un vocabulaire autour du cheval et du harnachement, mais également la terminologie des liens de parenté par alliance, évidemment très peu utilisées au quotidien, et qu'elle a dû apprendre spécialement pour l'agrégation. Anita Davidenkoff (née Pinhas en 1938), qui débute sa licence de russe en Sorbonne à la fin des années 1950 (puis est certifiée en 1965 et agrégée en 1967), témoigne également du fossé avec la langue courante ; elle a appris le vocabulaire de l'ornithologie et de la botanique pour pouvoir lire les poètes russes³⁹. Il faut donc maîtriser un russe littéraire, mais aussi, comme le souligne Irène Sokologorsky, maîtriser la grammaire et la littérature, et être capable d'y « coller » en russe pour le thème oral.

3 – La recherche universitaire : un renoncement forcé à l'accès à la documentation soviétique

La pratique de la langue n'est pas le seul aspect des études russes à pâtir de l'inaccessibilité du terrain soviétique. Le problème touche les recherches, qu'elles concernent l'histoire ou la littérature, et donc la préparation des thèses. Concernant la littérature, il est difficile de déterminer si les auteurs contemporains ne sont pas traités par manque de documentation, par choix politique, ou par pesanteur disciplinaire, acceptant difficilement l'intégration de nouvelles références⁴⁰. L'accès à la documentation dans les institutions françaises est encore récent. En 1946 est créé à la Bibliothèque nationale un service russe par Julien Cain⁴¹, administrateur général de la Bibliothèque. Originaire de Kiev, Sophie Laffitte (1905-1979) – née Glickman-Toumarkine et devenue Bonneau par son premier mariage avant de prendre le nom de son second mari, Laffitte⁴² – est la première lauréate d'un concours spécial réservé aux langues slaves et fonde ainsi ce service, qu'elle dirige jusqu'en 1961⁴³. Sa mission consiste à accroître le fonds, par achats et dons, notamment de livres en russe publiés à l'étranger, dans les milieux de l'émigration⁴⁴.

39 A. DAVIDENKOFF, *Histoire d'une expulsion*, op. cit., p. 18.

40 Voir chapitre 6, I-3.

41 Marie AVRIL, « Le fonds des Imprimés russes de la Bibliothèque Nationale », *Revue de la Bibliothèque Nationale*, n° 8, 1983.

42 Voir le dossier de Sophie Laffitte dans les archives de l'académie de Paris, Archives nationales, carton AJ/16/6041.

43 Sophie CŒURÉ, « Documentation et géopolitique : la BDIC de la Russie à l'URSS et retour (1917-1991) », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 100-4, 2010, p. 23.

44 M. AVRIL, « Le fonds des Imprimés russes de la Bibliothèque Nationale », art. cit.

Les bibliothèques françaises possédant des fonds slaves permettent l'accessibilité à des sources imprimées, à défaut d'avoir accès aux archives soviétiques. Si la reconnaissance de l'Union soviétique par la France en 1924 et la reprise de relations diplomatiques ont facilité la collecte de documents en provenance d'URSS, la mise en place de services dédiés aux fonds slaves s'accompagne, après la Seconde Guerre mondiale et l'ouverture relative des frontières, d'une collecte assurée sur place par les bibliothécaires ou leurs réseaux, en plus des voies officielles⁴⁵. La BNF, mais également la BDIC, dont la vocation est la collecte documentaire à l'international du monde contemporain, s'attachent à développer ces fonds. De même qu'à la Bibliothèque nationale, la BDIC dispose d'un personnel lié à la recherche en études russes puisque dans les années 1950, Kyra Sanine y est recrutée. Originnaire de Russie, elle est bachelière à Paris en 1938, puis licenciée de russe en Sorbonne en 1943 ; elle est employée après la guerre comme assistante de russe à Paris jusqu'au début des années 1950⁴⁶, tout en poursuivant sa recherche de doctorat sur Saltykov-Chtchédrine, thèse soutenue en 1953. Inscrite sur la liste d'aptitude à l'enseignement supérieur en langues et littératures slaves et candidate aux fonctions de maître de conférences dans les facultés de lettres en 1954⁴⁷, dans l'attente d'un poste, elle se tourne vers la carrière en bibliothèque, où elle contribue au développement du fonds russe de la BDIC, avant de quitter cette dernière pour une maîtrise de conférences à Lyon en 1958⁴⁸. Outre ces universitaires qui semblent prendre un poste en bibliothèque en attendant de s'insérer dans l'enseignement supérieur – mais montrant, par leur parcours, l'importance des liens entre recherche et documentation – il existe des bibliothécaires spécialisés. Au début des années 1950, deux bibliothécaires de profession travaillent sur le fonds russe de la BDIC, Hélène Kaplan et Françoise Michaut, en plus de Kyra Sanine, ce qui montre un plus grand investissement de l'établissement dans cette collecte de fonds russes, slaves et soviétiques. Cette collecte de fonds russophones permet, en partie, de compenser la difficile accessibilité aux sources en URSS.

Dans l'attente de relations bilatérales permettant l'accès à la documentation en Union soviétique, il s'agit de faire de la recherche avec les manuscrits et les ouvrages disponibles hors de l'URSS, quitte parfois à sacrifier à l'originalité ou à la fiabilité. Dans ce contexte, les conditions de soutenance peuvent être quelque peu assouplies. Ainsi Armand Coquart, enseignant de russe dans le Nord à la Libération, soutient-il en 1946 ses thèses pour le

45 S. CŒURÉ, « Documentation et géopolitique : la BDIC de la Russie à l'URSS et retour (1917-1991) », art. cit., p. 21-31.

46 Archives nationales, cartons AJ/16/8681, dossier « Lycées, langues étrangères, russe 1902-1951 » et 70AJ/104 sur les assistants de langue russe en France.

47 Archives nationales, carton 19930595/89.

48 S. CŒURÉ, « Documentation et géopolitique », art. cit. p. 23.

doctorat ès-lettres alors qu'il n'a pas de travail inédit à présenter pour sa thèse complémentaire.

« Coupé de Paris pendant l'occupation allemande par la ligne de démarcation (il professait au lycée d'Aix-en-Provence) il n'avait pu, loin de toute bibliothèque slave, entreprendre une seconde et véritable thèse. Aussi MM. Réau, Jasinski et Labry, ses juges, avaient bien voulu accepter, par bienveillance à l'égard d'un maître très sérieux et bon russisant, sa première recherche consacrée à un sujet touchant à la Russie⁴⁹. »

Certes, son premier travail, une étude publiée par la revue *Le monde slave* en 1936 sur « Théophile Gautier et la Russie » a eu « le mérite », selon Raoul Labry, « de l'attacher à la Russie, de lui rendre les familières archives et bibliothèques de Leningrad, et ainsi de le préparer à des travaux plus étoffés et de plus grande ampleur⁵⁰ » comme sa thèse principale sur *Pissarev et le nihilisme*, pour lequel est salué son effort de documentation. Ces thèses, soutenues au lendemain de la guerre, sont les dernières à avoir bénéficié de la documentation russe acquise sur le terrain soviétique, ce qui peut expliquer la détermination du jury à les valider ; R. Labry, P. Pascal et A. Mazon insistent pour lui accorder la mention très honorable, malgré des réticences formulées par les autres membres du jury, L. Réau et R. Jasinski, sur l'étude présentée comme thèse complémentaire qui n'est pas un travail aussi poussé qu'attendu, et quelques réserves de R. Labry sur certaines conclusions de la thèse principale. Cette décision des russisants du jury s'explique d'autant plus qu'Armand Coquart, agrégé de lettres, est un acteur du renforcement de l'enseignement du russe dans les lycées préconisé par Raoul Labry et peut contribuer au renforcement de la recherche dans l'enseignement supérieur par son accession au grade de docteur.

La question de l'accès à une documentation originale est posée par les jurys des thèses soutenues par la suite. Lors de la soutenance des thèses de doctorat ès-lettres de Charles Corbet en décembre 1948 sur *Nekrasov, l'homme et le poète* et sur *Dobrolioubov et son œuvre critique*, André Mazon, dans son rapport de pré-soutenance, précise que le candidat « s'est aussi largement documenté qu'il est possible de notre temps à un chercheur résidant hors de Russie⁵¹ », tout en saluant le résultat de cette étude. Son collègue Pierre Pascal, quelques

49 Rapport de Raoul Labry sur la soutenance des thèses d'Armand Coquart en mai 1946, Archives nationales, AJ/16/7102.

50 *Ibid.*

51 André Mazon, rapport de pré-soutenance de thèse complémentaire de Charles Corbet sur « Dobrolioubov et son œuvre critique », mai 1947, Archives nationales, AJ/16/7091.

années plus tard, tient un discours plus pessimiste. En rédigeant son rapport de pré-soutenance de thèse principale présentée par Kyra Sanine⁵² sur *Saltykov-Chtchédrine, sa vie et son œuvre*, en juin 1951 (thèse soutenue en juin 1953), il souligne que Saltykov-Chtchédrine occupe une « place de premier plan » dans la littérature russe, ce qui permet ainsi une documentation abondante et facile à réunir pour le chercheur qui, cependant, « laisse peu de place à l'originalité quant au fond (originalité qu'il est impossible actuellement d'exiger dans les travaux exécutés en Occident sur des sujets russes⁵³). » Le cloisonnement des frontières soviétiques entraîne une incapacité pour le chercheur d'accéder aux sources primaires russes ; il faut alors se contenter des publications soviétiques officielles ou russes antérieures, ou publications d'autres pays, soit anciennes, soit dont les chercheurs sont confrontés à la même difficulté d'accès aux manuscrits, ce qui nuit à l'originalité de la recherche en études russes. En histoire, Ernest Labrousse (1895-1988), professeur d'histoire économique et sociale, souligne ces mêmes défauts de documentation de première main, non imputables aux doctorants mais bien au contexte politique. Il souligne, dans un rapport de pré-soutenance du travail d'Edgar Gunther sur *Les relations économiques de l'Allemagne et l'URSS entre les deux guerres*, thèse d'université soutenue en juillet 1949, que bien que le jeune chercheur se soit :

« appuyé sur une documentation considérable [...] cette documentation ne pouvait que pêcher dans les circonstances actuelles par son caractère partiel. L'accès aux sources soviétiques demeure impossible. L'auteur a donc dû se contenter essentiellement des sources allemandes et des études américaines, plus ou moins officielles ou officieuses, sur les relations commerciales germano-russes. La construction historique est en constant renouvellement, et d'autres, qui accéderont plus tard aux sources soviétique, feront mieux⁵⁴. »

La même année, Ernest Labrousse, dans le rapport de pré-soutenance de thèse principale de Roger Portal sur *Le développement de l'industrie métallurgique dans l'Oural au XVIIIe siècle et ses conséquences sociales*, soutenue en novembre 1949, présente une introduction en ces termes :

52 Parfois orthographié Kira Sanine.

53 Pierre Pascal, rapport de pré-soutenance de thèse de Kyra Sanine sur « Saltykov-Chtchédrine, sa vie et son œuvre », juin 1951, Archives nationales, AJ/16/7097.

54 Ernest Labrousse, rapport de pré-soutenance de thèse d'Edgar Gunther sur « Les relations économiques de l'Allemagne et l'URSS entre les deux guerres », Archives nationales, AJ/16/7093.

« Le titre suffirait à nous révéler les difficultés rencontrées par l'auteur. Un long travail en URSS sur les sources manuscrites s'imposait. Mais l'Oural est zone interdite pour une période indéterminée. Également interdite, du moins en fait et provisoirement, l'entrée d'un chercheur comme M. Portal en territoire soviétique. Sur le conseil de plusieurs d'entre nous, M. Portal n'a toutefois pas renoncé à un sujet de thèse qu'il préparait depuis longtemps et pour lequel il nous semblait remarquablement désigné. D'autre part, jusqu'à la récente synthèse de M. Bertrand Gille, nous n'avions à peu près rien, en français, en dehors d'une traduction de Plekhanov, sur l'histoire économique et sociale de la Russie. Nous n'avons encore aucun travail d'érudition. Tel quel, le livre de M. Portal commence à combler la lacune. Qu'il en comporte lui-même beaucoup n'est évidemment pas douteux, puisque l'auteur n'a pu procéder directement lui-même à la consultation des sources manuscrites ; puisque certains imprimés de publication récente sont également demeurés inaccessibles. Mais indépendamment de la Bibliothèque Nationale et de la Bibliothèque de Documentation Internationale contemporaine, les bibliothèques de l'École des Langues Orientales, de l'Institut d'Études Slaves, la Bibliothèque Slave, les bibliothèques privées, ainsi que les ressources, aujourd'hui uniques pour les chercheurs d'Europe Occidentale, de la Bibliothèque universitaire de Prague, ont permis à l'auteur de grouper une immense information, dont les publications en langue russe constituent naturellement l'essentiel⁵⁵. »

Le constat reste cependant positif : malgré les manques évidents dû à l'inaccessibilité des sources premières indispensables pour traiter le plus exhaustivement possible le sujet, l'étude contribue au renouvellement de l'historiographie française de l'Empire russe, appuyée par des fonds documentaires accessibles en France et dans le monde slave. La lacune de documentation est encore soulignée par le géographe Aimé Perpillou, dans son rapport de pré-soutenance de thèse d'université de Rutherford Walsh, soutenue en janvier 1953 sur *Le commerce extérieur de l'URSS, 1938-1950* :

« Si l'information de M. Walsh est incomplète et parfois de valeur incertaine ou discutable, le fait tient à la nature même du sujet étudié, aux difficultés

55 Ernest Labrousse, rapport de pré-soutenance de thèse de Roger Portal sur « Le développement de l'industrie métallurgique dans l'Oural au XVIIIe siècle et ses conséquences sociales », Archives nationales, AJ/16/7096.

spéciales de la documentation beaucoup plus qu'à l'auteur lui-même, qui, dans les circonstances actuelles, n'en peut être tenu pour responsable⁵⁶. »

La coupure du terrain soviétique se fait ainsi sentir dans les recherches portant sur la Russie et l'URSS. Ces études sont tributaires de la diplomatie et le paysage universitaire est dans l'attente d'un accès retrouvé avec le terrain.

III – Établir des relations culturelles durables avec l'Union soviétique au profit des études russes

1 – D'impossibles relations culturelles apolitiques

Bien qu'alliés en 1944 contre l'Allemagne, France et URSS s'éloignent rapidement. Pour les diplomates français, de menace allemande, le danger devient soviétique dans les deux années qui suivent la victoire des Alliés, tandis que le général de Gaulle et Staline se divisent sur la question allemande⁵⁷. Ce qui conduit à un refroidissement des relations franco-soviétiques en l'espace de quelques années. En 1945, une délégation française est invitée à Moscou pour y célébrer le 220^e anniversaire de l'Académie des Sciences⁵⁸. Mais avec la guerre froide, aucune délégation française n'est conviée au 150^e anniversaire de Balzac dans cette même académie en 1949⁵⁹. En France, André Mazon tente bien, dès l'ouverture de l'agrégation de russe, de sensibiliser les autorités soviétiques à la nécessité d'échanges dans l'intérêt de la formation des professeurs de russe. Dans une note adressée à l'attaché pour les relations culturelles à l'ambassade de l'URSS à Paris, le président du jury de l'agrégation revient sur l'historique récent d'un enseignement du russe « introduit en 1945 dans plusieurs lycées de Paris et des principales villes de province » et assuré par « des professeurs que des séjours antérieurs en Russie ou bien leur connaissance éprouvée de la langue russe a permis de considérer comme suffisamment qualifiés pour [l']assumer. » Cependant, l'ouverture de l'agrégation de russe est l'occasion de rappeler un système français du concours qui implique

56 Aimé Perpillou, rapport de pré-soutenance de thèse de Rutherford Walsh sur « Le commerce extérieur de l'URSS, 1938-1950 », décembre 1952, Archives nationales, AJ/16/7097.

57 T. GOMART, *Double détente*, *op. cit.*, p. 456 ; Viatcheslav CHILOV, « Les relations franco-germano-soviétiques et le général de Gaulle, 1945-1955 », in Maurice VAÏSSE (dir.), *De Gaulle et la Russie*, Paris, CNRS Éd., 2006, p. 97-106.

58 Voir Archives nationales, carton AJ/16/6994, dossier « Visites et échanges de professeurs avec l'URSS (1920-1959) ».

59 Archives diplomatiques, Série Europe, sous-série URSS 208QO/62, œuvres françaises en URSS, 1944-1949, pièce 68, télégramme de Moscou du 24 mai 1949.

pour les spécialistes de langues de se soumettre « en vertu d'un usage ancien » à la nécessité d'un séjour dans le pays dont ils enseignent la langue.

« Il est de la plus grande importance, pour que nos jeunes agrégés n'aient pas de la langue qu'ils sont appelés à enseigner une connaissance purement livresque et de ce fait incomplète, qu'ils puissent faire un séjour en URSS, séjour de deux mois au minimum. La nécessité d'un tel séjour n'est pas moins évidente pour certains de nos spécialistes en études russes qui poursuivent la documentation d'une thèse de doctorat sur un sujet se rapportant à l'histoire, ou à la géographie, ou à l'économie, ou à la littérature, ou aux beaux-arts de l'URSS. Tel est le cas, en ce moment, de : M. R. Portal, historien, de M. Pérus, historien de la littérature, préparant un travail sur Maxime Gorki, de M. Jean Drouilly, préparant un travail sur Dostoïevski, de M. Robert Triomphe, historien de la littérature, s'occupant de Gogol et des origines du roman réaliste, de M. Pierre George, géographe et historien, docteur ès-lettres depuis plusieurs années, mais tout entier consacré maintenant à l'histoire de la civilisation et à l'histoire économique des pays slaves. Les demandes de visas et d'autorisation de séjour qui seraient présentées par ces spécialistes pourraient être introduites auprès des autorités consulaires soviétiques par l'Institut d'études slaves de l'Université de Paris et sous sa responsabilité. Les conditions du séjour en URSS, dont les frais seraient assumés, bien entendu, par les intéressés, seraient à fixer pour chacun d'eux en particulier, suivant les travaux que chacun se propose de poursuivre, en accord avec les autorités du Ministère de l'Éducation nationale de Moscou⁶⁰. »

André Mazon n'obtient pas gain de cause dans cet immédiat après-guerre où la principale voie des échanges reste un acteur privé, l'association France-URSS, qui fonctionne en étroite collaboration avec l'association miroir URSS-France, organe de la Société pan-soviétique pour les relations culturelles avec l'étranger (VOKS, fondée en 1925). André Mazon, président de l'Institut d'études slaves, déçu de l'orientation qu'il juge trop politique de France-URSS, cherche encore, à la fin de l'année 1949, à rétablir avec l'Union soviétique des contacts scientifiques et culturels apolitiques. Selon lui,

60 Note pour M. Godounov, attaché pour les relations culturelles à l'ambassade de l'URSS à Paris du 19 mars 1947 pour essayer d'obtenir des séjours de deux mois en URSS pour les futurs enseignants de russe, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation de russe, concours 1947 ».

« De nombreux scientifiques auraient voulu établir un contact plus étroit avec les savants et les organisations scientifiques de l'URSS, mais ils ne peuvent se résoudre à le faire par le biais de l'Association [France-URSS], qui les effraie par son orientation incontestablement politique⁶¹. »

En 1951, le Quai d'Orsay parvient au même constat de l'orientation politique des relations culturelles et scientifiques avec l'Union soviétique, notamment pour les échanges d'étudiants.

« Les échanges d'étudiants soulèvent de grandes difficultés. Il est en effet difficile d'empêcher que le gouvernement soviétique désigne des étudiants russes aux fins que l'on peut imaginer, tandis que les seuls étudiants français désireux de séjourner en URSS seraient d'opinion communiste ou recrutés par les associations para-communistes. Il est en outre impossible d'encourager des étudiants non communistes à se rendre en URSS étant donné qu'ils pourraient courir de graves risques et être accusés sans aucun fondement de se livrer à une activité d'espionnage. La question pourrait toutefois être réexaminée à la lumière des renseignements qui pourraient parvenir sur les étudiants désireux de séjourner en URSS. En revanche, il serait intéressant de proposer un échange de professeurs, en particuliers dans le domaine littéraire⁶². »

Déjà, en 1950, l'idée d'organiser des échanges d'étudiants s'est soldée par un échec, malgré une bonne volonté affichée de l'Union soviétique.

« En ce qui concerne la France, le Recteur de l'Université de Moscou, M. Nesmeianov, se rend à Paris à la fin de 1950, sur l'invitation de la Sorbonne. Il déclare au cours d'une conférence qu'il souhaite des échanges entre étudiants soviétiques et français. Aucune suite n'est donnée par le

61 Voir l'extrait du « Journal de Nagornov N.M., 3e secrétaire de l'ambassade de l'URSS » du 9 novembre 1949 « L'ambassade d'URSS en France signale qu'André Mazon a démissionné de la direction de France-URSS mais souhaite des contacts plus étroits entre scientifiques français et soviétiques », document des Archives d'État de la Fédération de Russie (GARF) traduit et édité par S. CŒURÉ et R. MAZUY, *Cousu de fil rouge*, *op. cit.*, p. 112.

62 Note de la direction des relations culturelles sur les échanges culturels franco-soviétiques du 18 juin 1951, Archives diplomatiques, 208QO/198, « URSS, Relations culturelles avec la France et d'autres pays, août 1949-mars 1953 », pièces 90-95.

gouvernement soviétique à cette suggestion⁶³. »

Les échanges prennent cependant leur essor à partir de 1951, bien qu'ils concernent encore trop exclusivement, pour les Affaires étrangères, les communistes.

« Le thème du développement des échanges culturels a tenu une place importante dans la propagande soviétique au cours de 1951 et doit encore s'amplifier en 1952 : les organisations communistes affirment que le rideau de fer n'existe que dans la mesure où les États-Unis et leurs alliés adoptent des mesures restrictives dans le domaine culturel. Elles ont mis sur pied une série de voyages en URSS de délégations occidentales et réclament en contrepartie l'octroi de visas pour des délégations soviétiques invitées en Europe occidentale et notamment en France par leurs coreligionnaires politiques. [...] Il faut affirmer autant que possible le désir du gouvernement français de développer avec tous les pays, y compris l'URSS, des échanges culturels ayant vraiment ce caractère et fondés sur une complète réciprocité, encourager les initiatives privées tendant à demander à l'ambassade de l'URSS des visas pour des non communistes⁶⁴. »

Les étudiants de russe peuvent alors voyager dans le cadre de ces échanges, comme par exemple Henri Grosse (1925-2003), étudiant aux Langues orientales et en licence à l'Université de Paris, envoyé comme interprète en 1951 à Vienne au Congrès mondial de la Paix, alors qu'il est encore peu avancé dans son apprentissage de la langue.

« Après deux ans d'études à peine, me voilà envoyé, en 1951 à Vienne, au Congrès mondial de la Paix pour y être interprète. Sans être au-dessus de mes forces, la tâche était tout de même difficile et je n'étais pas du tout sûr de moi d'autant plus que la Soviétique – la première que j'aie rencontrée – qui dirigeait l'équipe de traducteurs – trouvait ma langue trop classique, trop bourgeoise et pas assez prolétarienne⁶⁵. »

63 Lettre de Maurice Dejean, ambassadeur de France à Moscou, à Christian Pineau, Ministre des Affaires étrangères, du 28 février 1956, sur les données d'ensemble du problème des relations culturelles franco-soviétiques, Archives diplomatiques, Série Europe, sous-série URSS, dossier 228 « Relations culturelles franco-soviétiques », feuilles n° 35-42.

64 Note pour l'ambassadeur, secrétaire général, de la direction d'Europe, du 14 janvier 1952, sur la propagande soviétique au sujet des échanges culturels et le problème des voyages de délégation, Archives diplomatiques, 208QO/198, pièces 128-132.

65 Henri Grosse cité par Pierre NICQ, *Mes soirées de Bourg avec Henri Grosse*, Montpellier, Atelier de multigraphie de la Bibliothèque interuniversitaire de Montpellier, 2000, p. 88.

Tous les étudiants ne profitent ainsi pas des échanges et ne sont pas choisis sur critère académique, mais également sur critère idéologique, dans le cadre d'échanges politisés. Ces rencontres peuvent en outre être le moyen de constater que la langue russe universitaire apprise en France, notamment avec l'appui de membres de l'émigration comme lecteurs, diverge des évolutions linguistiques d'une langue outil du régime soviétique.

Une possibilité pour le ministère de reprendre le contrôle des échanges serait de refuser certains visas ; cette alternative n'est pas privilégiée, puisqu'elle nuirait au développement de relations avec l'Union soviétique. En 1951, Jean Pérus, assistant à la faculté des lettres de Clermont-Ferrand, cherche à obtenir une bourse des Affaires étrangères pour poursuivre en URSS des recherches utiles à sa thèse de doctorat sur Maxime Gorki et Romain Rolland, demande qui, bien que jugée comme ne présentant pas « d'inconvénient politique⁶⁶ » est problématique pour la direction d'Europe du ministère, en l'absence d'un protocole pour traiter ce type de demande. Jean Pérus, membre du PCF depuis 1935, s'est déjà rendu en URSS avant-guerre. Il ne peut cependant s'y rendre seul en 1951, et ce n'est qu'en 1953 qu'il peut y passer trois semaines, dans le cadre d'une délégation de l'association France-URSS, dont il est membre⁶⁷. Difficile donc pour les chercheurs ou les étudiants seuls de se rendre en Union soviétique. La diplomatie culturelle s'appuie sur l'envoi de délégations, invitées par des organismes soviétiques. Par exemple, en 1952, une délégation de dix-neuf étudiants de l'UNEF est invitée par un comité antifasciste soviétique pour trois semaines dans des grandes villes, selon un parcours balisé⁶⁸ ; aucune autorité française n'est intervenue, ni pour la sélection des participants, ni pour l'organisation du voyage, tous les frais étant à la charge du comité. En 1953 Jean Pérus dépose une nouvelle demande de séjour d'un an pour finir sa thèse, qui lui est accordée car la soutenance de ses thèses lui permettrait d'accéder à une chaire⁶⁹. Jean Pérus, implanté à Clermont-Ferrand, renonce finalement à ce séjour, mais l'invitation témoigne des liens entre engagement communiste et réception en Union soviétique, tandis que les autorités françaises cherchent à élargir des échanges qui pourraient profiter à un public plus étudiant.

66 Note pour la direction des relations culturelles de la direction générale politique d'Europe du 26 septembre 1951, sur la demande de bourse présentée par M. Pérus, assistant à la faculté des lettres de Clermont-Ferrand en vue d'effectuer un séjour en URSS, Archives diplomatiques, 208QO/198, pièce 112.

67 Éric PANTHOU, *PÉRUS Jean, Edmond, Georges [pseudonyme dans la résistance : Vidal, Philibert, Gaston] - Maitron*, <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article190890>, consulté le 24 octobre 2019.

68 Projets d'échanges culturels dont les pays situés au-delà du rideau de fer ont pris l'initiative ou permis la réalisation au cours de l'année 1952, Archives diplomatiques, carton 238QO/332.

69 É. PANTHOU, « PÉRUS Jean, Edmond, Georges [pseudonyme dans la résistance : Vidal, Philibert, Gaston] - Maitron », *op. cit.*

2 – Les agrégatifs en URSS : une nouvelle opportunité offerte aux élèves de l'École normale supérieure puis élargie

C'est dans ce contexte de volonté d'élaboration d'échanges culturels intergouvernementaux du côté français qu'arrive une demande d'André Mazon d'organisation d'un stage en URSS pour des boursiers français spécialistes de russe. Louis Joxe, ambassadeur de France à Moscou, se montre enthousiaste pour ce projet, s'il permet de mettre en place des échanges intergouvernementaux et réciproques⁷⁰. En 1952, entrent pour la première fois rue d'Ulm deux normaliens spécialistes de russe, Michel Aucouturier et Claude Frioux (1932-2017). Sur la demande d'André Mazon, alors président du jury de l'agrégation de russe, des mesures sont prises pour instaurer des échanges de boursiers entre les deux pays. Le projet du slaviste serait d'envoyer un ou deux agrégatifs jugés méritants par an en URSS pour y poursuivre une année d'études universitaires en tant que boursiers. Les premiers échanges d'étudiants entre France et URSS ont ainsi été pensés pour servir avant tout les spécialistes de russe, futurs professeurs de la langue. La demande d'André Mazon, communiquée au ministère de l'Éducation nationale, est transmise via le ministère des Affaires étrangères, qui dispose d'un fonds de bourses d'étude, à l'ambassade de France à Moscou pour recueillir des conseils sur les modalités possibles de tels échanges⁷¹. Les agrégatifs de russe obtiendraient ainsi une possibilité de perfectionnement linguistique et culturel équivalent à celles des autres agrégatifs de langues vivantes, pour qui des échanges similaires sont mis en place au niveau diplomatique. La réciprocité est alors le seul moyen envisagé : un ou deux étudiants français spécialistes de russe se rendraient en URSS pour y suivre des cours dans une université pendant une année universitaire, tandis que le même nombre d'étudiants soviétiques spécialistes de français se rendraient en France dans les mêmes conditions ; c'est d'ailleurs sur ce principe que se seraient déjà instaurés des échanges de boursiers entre le Royaume-Uni et l'URSS⁷². L'échange est ainsi agréé et le séjour à Moscou des premiers boursiers du gouvernement français, les normaliens Michel Aucouturier et Claude Frioux, est prévu pour la

70 Lettre de Louis Joxe, ambassadeur de France en URSS à Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères du 8 décembre 1952 au sujet de bourses à des étudiants français afin de leur permettre d'effectuer des séjours d'études en URSS, Archives diplomatiques, carton 238QO/333, dossier « bourses d'étudiants ».

71 Lettre du ministère des Affaires étrangères à l'ambassadeur de France à Moscou du 25 novembre 1952 au sujet de bourses à des étudiants français afin de leur permettre d'effectuer des séjours d'études en URSS, Archives diplomatiques, carton 238QO/333, dossier « bourses d'étudiants ».

72 Lettre du ministère des Affaires étrangères au ministère de l'Intérieur du 7 mars 1953 concernant le séjour en URSS d'étudiants français en qualité de boursiers, Archives diplomatiques, carton 238QO/333, dossier « bourses d'étudiants ».

rentrée 1953⁷³. Le rythme de l'exécution diplomatique conduit finalement le séjour à un retard de six mois, puisque les normaliens ne rejoignent Moscou qu'en mars 1954, les visas n'étant obtenus qu'à ce moment-là. Ces échanges restent expérimentaux et s'effectuent par l'intermédiaire de l'ambassade de France à Moscou, qui joue le rôle de contact entre les ministères des Affaires étrangères français et soviétique⁷⁴. Initié par les autorités françaises, ce système semble moins séduisant pour le côté soviétique, qui n'envoie ses deux premiers boursiers à Paris qu'en 1955, tandis que le gouvernement français continue d'envoyer des normaliens, et uniquement des normaliens, jusqu'en 1956.

À la même époque, Hélène Peltier (1924-2012), également agrégative de russe et à Moscou en tant qu'attachée à l'ambassade française, où son père est attaché naval, demande à s'inscrire à l'Université de Moscou (MGU) pour y suivre un cours d'histoire de la langue russe, demande traitée par l'ambassade de France à Moscou⁷⁵, hors des protocoles, et qui est acceptée sans grand délai, puisque la candidate séjourne déjà dans la capitale soviétique. Quelques russisants parviennent également à se rendre en URSS, par d'autres voies, mais ne bénéficient pas alors d'une année d'étude dans l'université moscovite. Ainsi, en 1955-1956, la même année que Louis Allain et Louis Martinez – la deuxième vague de normaliens de la rue d'Ulm – se trouve à Moscou Françoise Dussaut (par la suite épouse Gonneau, agrégée en 1958), recrutée comme institutrice française des enfants de l'ambassadeur d'Afghanistan sur recommandation de Jean Train, le premier agrégé de russe et alors enseignant à l'ENLOV.

« Comment me suis-je retrouvée institutrice française de trois des sept enfants de l'ambassadeur d'Afghanistan à Moscou ? Je l'avoue, je ne me rappelle plus très bien. Je crois que j'étais recommandée par M. Train, professeur à l'École des Langues Orientales où il enseignait le russe, alors que j'y étudiais le polonais en 2e langue slave... J'ai accepté cette proposition sans hésitation. J'avais terminé la licence de russe. Je devais préparer un DES. [...] Les bourses de séjour en URSS n'étaient attribuées qu'aux Normaliens déjà agrégés ou agrégatifs, ou à quelques très rares

73 Lettre du ministère des Affaires étrangères à l'ambassadeur de France à Moscou du 6 août 1954 au sujet des boursiers français en URSS, Archives diplomatiques, carton 238QO/333, dossier « bourses d'étudiants ».

74 Minute du 1er juillet 1956 concernant les échanges de boursiers avec l'URSS, qui retrace l'histoire de ces échanges, Archives diplomatiques, série Europe, sous-série URSS, dossier 228 « Relations culturelles franco-soviétiques », feuilles n° 100-102.

75 Lettre de Louis Joxe, ambassadeur en URSS, à Georges Bidault, Ministre des Affaires étrangères, du 3 novembre 1953, au sujet de l'admission d'Hélène Peltier à l'université de Moscou, Archives diplomatiques, 208QO/199, pièce 82.

étudiants plus âgés et plus diplômés que moi⁷⁶. »

Les conditions d'obtention de bourse des Affaires étrangères pour une année d'étude à Moscou s'assouplissent cependant dès 1956, où les normaliens sont rejoints par des agrégatifs de l'Université, présentés par le professeur de russe de la Sorbonne, alors Pierre Pascal, et le directeur de l'Institut d'études slaves et président du jury de l'agrégation, André Mazon. L'un des premiers agrégatifs de la Sorbonne choisi pour partir à Moscou, Henri Grosse, se souvient de cette opportunité nouvelle :

« Pour l'heure, la chance qui se présente à moi est que le président de l'Institut d'Études Slaves [André Mazon], qui me prisait très fort, me fait inscrire sur la liste des sept étudiants français désignés pour partir à Moscou dans le cadre du premier échange officiel entre l'Université Soviétique et l'Université Française. Quand je revois aujourd'hui la composition de cette liste, je me dis qu'on avait dû, à ce moment-là où après la mort de Staline l'Union Soviétique semblait devoir amorcer un tournant – le « tournant des rêves » pour reprendre un mot d'Aragon dans les *Lettres Françaises* – rechercher une balance, un dosage, un équilibre politique : nous étions deux communistes membres du parti français, quelques autres en étaient plus ou moins proches et sympathisants de la Révolution soviétique et d'autres l'étaient beaucoup moins, dont l'un très hostile même et très méprisant. Bref tout le spectre des couleurs était représenté mais pour moi c'était là une cuisine qui m'échappait largement : j'étais tout à la joie, à l'excitation presque douloureuse de partir pour huit mois au pays de Pouchkine, de Dostoïevski, de Tolstoï, de Makarenko, d'Eisenstein, du Cuirassé Potemkine et d'Octobre Rouge (j'allais oublier Lénine)⁷⁷. »

Cet élargissement du vivier au-delà des normaliens est dû aux modestes effectifs des promotions de russe à l'ENS. Le problème est souligné au ministère des Affaires étrangères, qui accorde les bourses d'étude, dès 1954 : si les autorités françaises souhaitent un accroissement des effectifs des boursiers en URSS, il ne faut plus restreindre les seuls bénéficiaires aux normaliens, mais l'étendre aux autres agrégatifs, plutôt que de prendre le risque d'une année d'interruption dans les échanges qui risquerait de compromettre le fragile

76 Françoise DUSSAUT-GONNEAU, *Mon Union soviétique, août 1955 – juillet 1956*, <http://institut-etudes-slaves.fr/mon-urss/>, consulté le 30 décembre 2018.

77 Henri Grosse cité par P. NICQ, *Mes soirées de Bourg avec Henri Grosse*, *op. cit.*, p. 88-89.

accord établi⁷⁸. C'est ainsi que, sans interruption, des agrégatifs bénéficient, depuis l'année universitaire 1953-1954, d'une bourse de séjour en Union soviétique qui leur permet un contact avec la langue vivante tant réclamé par André Mazon, qui constate une élévation du niveau des candidats au concours.

« Du moins quant à la connaissance de la langue, les facilités qui ont pu être obtenues pour le séjour de Moscou des meilleurs de nos licenciés et diplômés d'études supérieures donnent tout lieu d'espérer que le progrès constaté en 1955 se précisera et se développera dans les concours prochains⁷⁹. »

Tableau 5.1. Les étudiants de russe à Moscou (1954-1957)⁸⁰

Année universitaire	Boursiers du gouvernement français
1953-1954 (partis en 1954)	Michel Aucouturier (ENS Ulm, agrégé en 1955) Claude Frioux (ENS Ulm, agrégé en 1955)
1954-1955	Michel Aucouturier (ENS Ulm, agrégé en 1955) Claude Frioux (ENS Ulm, agrégé en 1955)
1955-1956	Louis Allain (ENS Ulm, agrégé en 1957) Louis Martinez (ENS Ulm, agrégé en 1957) 2 normaliens de St Cloud (dont probablement Jean Durin, entré à St Cloud en 1954, agrégé en 1959) Henri Grosse (Sorbonne, DES en 1954 ; arrivé en février 1956 ; certifié en 1958) André Nougé (Sorbonne, DES en 1954 : arrivé en février 1956 ; agrégé en 1957) + 1 étudiant non normalien (non identifié)

78 Lettre du ministère des Affaires étrangères au ministère de l'Éducation nationale du 3 septembre 1954 au sujet du séjour en Russie en qualité de boursiers candidats à l'agrégation de russe, Archives diplomatiques, carton 238QO/333, dossier « Bourses d'étudiants ».

79 André Mazon, président du jury, dans ses conclusions du rapport de jury de l'agrégation de russe : FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe*, *op. cit.* 1956, p. 11.

80 D'après les archives diplomatiques, cartons 208QO/228 et 238QO/332-333, les Archives nationales, carton 20010498/175, dossier « Échanges culturels entre la France et les pays slaves, 1955-66 » et les témoignages de Gérard Abensour et Geneviève Johannet.

Année universitaire	Boursiers du gouvernement français
1956-1957	Gérard Abensour (ENS Ulm, agrégé en 1960) Hubert Chanal Geneviève Constanty (Johannet) (Sorbonne, licenciée en 1956, agrégée en 1958) Jean Descat (agrégé en 1960) Georges Nivat (ENS Ulm, agrégé en 1959) Jacqueline de Proyart (Sorbonne, DES en 1954, agrégée en 1957 ; statut particulier entre MGU et mission en bibliothèque) Jean-Paul Sémon (Sorbonne, licencié en 1956, agrégé en 1958)

Les ouvertures diplomatiques, qui permettent l'envoi d'agrégatifs en URSS, sont ainsi une étape dans l'adaptation de l'offre d'enseignement aux exigences liées à la nouvelle place du russe dans l'éducation française, qui, à la Libération, était encore très tributaire des outils d'avant-guerre et souffrait de la coupure du terrain soviétique. Ce premier succès est suivi d'un renforcement des relations culturelles franco-soviétiques, qui contribue également à servir le développement de la discipline en France, dans le sens voulu d'échanges non-communistes.

3 – Des échanges intergouvernementaux facilités par le contexte du Dégel : concilier les intérêts des études russes avec ceux de la diplomatie française au-delà du rideau de fer

« Depuis 1953, dans le domaine des échanges culturels, les pays communistes font des avances aux puissances occidentales : le synchronisme des démarches suffirait à prouver que celles-ci relèvent de la politique de "coexistence pacifique" qui tend à obtenir par la séduction les effets que l'intimidation n'a pas produits. Subjectivement, il n'est pas concevable que les dirigeants soviétiques, formés par quarante ans de communisme actif, puissent envisager un changement d'attitude à l'égard de l'Occident autrement que comme une adaptation tactique et momentanée à une situation donnée. Mais objectivement, leur nouvelle tactique pourra avoir des effets durables sur la stratégie et la modifier. Il appartient donc aux démocraties occidentales, qui sont par nature impuissantes à imposer leur propre jeu aux communistes, de s'adapter à celui qui leur est aujourd'hui proposé, en essayant d'en tirer le meilleur parti possible. Si, au lieu de subir passivement et comme malgré elles, une extension des

contacts, elles prenaient l'initiative d'accroître leurs activités culturelles dans les pays communistes, elles pourraient sans risques nouveaux, orienter les échanges en fonction de leurs intérêts propres⁸¹. »

a) Reprendre le contrôle face à la concurrence de l'association France-URSS

Malgré le succès effectif des échanges d'agrégatifs débutés en 1953, aucun protocole intergouvernemental d'échanges réguliers n'est signé. À la méfiance occidentale se joint la politisation des échanges culturels et universitaires qui pousse l'URSS à privilégier des alliés idéologiques pour ses relations. Un acteur privé d'importance dans ces échanges est l'association France-URSS, fondée officiellement en janvier 1945 et proche du PCF, qui fait concurrence au gouvernement français lorsque celui-ci voit s'ouvrir la possibilité de renforcer officiellement ses échanges avec l'URSS dès l'année de la mort de Staline. Il s'agit alors pour les Affaires étrangères de « prendre en main » les échanges avec l'URSS, et, dans ce contexte, bien que l'association France-URSS reste « libre d'élaborer un programme culturel », elle le réalisera « sans l'appui du gouvernement⁸². » La ligne suivie par France-URSS, qui est d'adopter « un caractère de moins en moins politique et de plus en plus spécifiquement culturel », ne fait pas illusion. Les Affaires étrangères n'ont pourtant jamais exclu les acteurs privés des échanges franco-soviétiques. Depuis la reconnaissance de l'Union soviétique par la France en 1924, des efforts de contact ont été réalisés du côté français, tout d'abord avec les « Amitiés franco-russes » (« russes » et non pas « soviétiques »), fondées en 1924 par Édouard Herriot, puis, dès l'année suivante, au sein du Comité pour les relations scientifiques avec l'URSS⁸³. Ce comité, subventionné par les Affaires étrangères, affichait une volonté d'échanges apolitiques et réciproques avec l'URSS, mais n'échappe pas au contrôle de la VOKS dans ses réalisations : pour les échanges humains (accueil d'étudiants et de savants) comme pour les échanges matériels (documentation), et disparaît après 1945⁸⁴. Les autorités françaises semblent se satisfaire de la place prise par l'association France-URSS dans l'envoi de délégations. À partir de 1954 cependant, elles se éprouvent la nécessité de mettre en place un organisme officiel, efficace et cohérent. Ce besoin s'affirme à mesure de l'ouverture soviétique pour les échanges, plus affichée encore à partir du XXe Congrès du PCUS en 1956

81 Note pour le ministre produite par la direction générale politique, sous-direction d'Europe orientale, Paris, le 10 février 1956, Archives diplomatiques, carton 208QO/228, pièces 19-21.

82 Note pour le cabinet du Ministre du 4 novembre 1954 sur les questions posées par l'Association France-URSS, Archives diplomatiques, 208QO/200, pièces 9-10.

83 Voir chapitre 1, II-3-a.

84 Introduction par Sophie Cœuré, in S. CŒURÉ et R. MAZUY, *Cousu de fil rouge*, op. cit., p. 16.

et de la politique de coexistence pacifique. Les efforts du ministère des Affaires étrangères, acteur officiel privilégié des relations internationales, visent à une exclusivité des échanges, sous un sceau d'officialité. Lui seul détient le pouvoir essentiel d'accorder des visas, sans lesquels la mobilité entre les deux pays n'est pas envisageable. En 1956, il est question au ministère de créer un service chargé de coordonner et de contrôler les échanges culturels avec les pays de l'Est, sur le modèle anglo-saxon.

« Le département est parvenu à la conclusion qu'il était indispensable avant de donner une impulsion nouvelle aux échanges culturels entre la France et les pays de l'est de créer un organisme spécial de coordination. L'Angleterre et les USA disposent déjà de services centraux chargés de sélectionner les projets et d'en contrôler avec une autorité suffisante l'exécution. [...] Une réunion interministérielle, convoquée au département le 6 octobre dernier, a conclu à la nécessité de créer à notre tour un organisme de coordination et de mettre à sa disposition des crédits suffisants⁸⁵. »

Le service, hébergé au ministère des Affaires étrangères, recueillerait les opinions de représentants de tout autre ministère intéressé par les relations avec les pays de l'Est. Une fois constitué ce service des relations Est-Ouest, les autorités françaises ambitionnent sa reconnaissance par l'Est. Seul ce service devrait être chargé des missions officielles, ce que le ministère ne manque pas de rappeler à l'ambassade soviétique à Paris ; en 1956, alors qu'au ministère les discussions ne sont pas closes quant au devenir de la gestion de ces relations culturelles Est-Ouest, il est rappelé au service consulaire soviétique que ce comité officiel devrait recevoir la primauté des échanges, par rapport à son concurrent privé, l'association France-URSS⁸⁶.

b) Des échanges pensés par les Affaires étrangères, qui servent aussi les études russes

85 Note pour le ministre produite par la direction générale politique, sous-direction d'Europe orientale, Paris, le 10 février 1956. Sur la création d'un service chargé de coordonner et de contrôler les échanges culturels avec les pays de l'Est. Archives diplomatiques, série Europe, sous-série URSS, dossier 228 « Relations culturelles franco-soviétiques », feuilles n° 19-21.

86 Note de la direction générale politique Europe, sous-direction d'Europe occidentale, du 13 avril 1956, sur le cadre des échanges culturels franco-soviétiques, Archives diplomatiques, série Europe, sous-série URSS, dossier 228 « Relations culturelles franco-soviétiques », feuilles n° 51-53.

Ces échanges représentent un pas important des relations culturelles franco-soviétiques que le gouvernement français ne considérait pas possible avant 1953. L'année 1956 est celle d'un tournant, celle du « Dégel » des relations Est-Ouest et de la rupture avec la politique stalinienne annoncée par Khrouchtchev au XXe Congrès du Parti communiste soviétique. L'URSS est alors disposée à élaborer des échanges plus poussés entre gouvernements. En octobre 1956, le ministère des Affaires étrangères soviétique soumet à l'ambassade de France à Moscou un projet relatif aux échanges de boursiers entre la France et l'URSS⁸⁷. Certains usages sont entérinés par ce projet, comme la gratuité des études dans l'université d'accueil, à laquelle s'ajoute, ce qui est nouveau, la gratuité du logement en cité universitaire et celle des soins médicaux. Autre nouveauté : les frais de transport seraient partagés entre les deux pays, celui d'origine payant le départ et celui d'accueil le retour ; le but serait que chaque pays verse des frais dans sa devise. Le grand changement alors proposé dans la gestion des boursiers est la prise en charge de leur vie matérielle par les autorités locales. Les boursiers français en URSS deviennent alors boursiers du gouvernement soviétique, et vice et versa, chaque partie fixant la somme de la bourse qu'elle estime nécessaire à la vie locale. C'est ainsi que le montant des bourses des étudiants français se trouve diminué. Alors que depuis trois ans la chancellerie de l'ambassade versait à ses boursiers une somme mensuelle de 2 000 à 2 700 roubles, le gouvernement soviétique propose un montant de 780 roubles par mois et de 900 roubles pour les étudiants diplômés. Certes, la diminution envisagée paraît moins nette quand on sait que l'ambassade avait prévu le montant de ses bourses en ignorant dans quelles conditions seraient logés les bénéficiaires, la somme octroyée devant leur permettre de vivre d'hôtels et de restaurants, faute d'une situation plus adaptée proposée par les Soviétiques. Mais de fait, les boursiers français ont été logés en cité universitaire (souvent en chambre avec un étudiant ou une étudiante soviétique, permettant une certaine surveillance⁸⁸), ce qui avait motivé le ministère des Affaires étrangères à envisager une réduction de la bourse à 1 800 roubles⁸⁹, soit toujours deux fois plus que le maximum offert par les Soviétiques. Une fois le loyer en chambre universitaire payé, France et URSS ont ainsi une estimation allant du simple au double concernant le coût de la vie locale. Une telle différence peut être expliquée par la volonté de donner aux

87 Lettre de Jean-Marie Soutou, chargé d'affaires de France AI en URSS à Christian Pineau, ministre des Affaires étrangères, du 24 octobre 1956, au sujet d'un accord relatif aux échanges de boursiers entre l'URSS et la France ; pièce jointe : traduction d'une note du Minindiel du 22 octobre relative à l'organisation des échanges d'étudiants et de diplômés avec l'URSS. Archives diplomatiques, carton 238QO/333, dossier « Bourses d'étudiants ».

88 A. DAVIDENKOFF, *Histoire d'une expulsion*, op. cit., p. 57-58.

89 Lettre du ministère des Affaires étrangères au ministère de l'éducation nationale du 6 août 1954 au sujet des boursiers français en URSS, Archives diplomatiques, carton 238QO/333, dossier « Bourses d'étudiants ».

étudiants français un niveau de vie soviétique pendant leur séjour, d'après ce qu'en juge le chargé des affaires de France en URSS. Toutefois, pour leur permettre de circuler dans le pays, ce qu'une bourse calculée pour vivre en tant qu'étudiant logé en cité universitaire à Moscou n'autorise pas nécessairement, le service diplomatique propose de maintenir une bourse, en dehors de l'accord avec les Soviétiques, d'environ 3 000 roubles par an. En effet, alors que les propositions des autorités soviétiques peuvent donner l'illusion d'être conçues dans l'intérêt de l'étudiant – gratuité des études et du logement en cité universitaire à laquelle s'ajoute une bourse d'achat de livres et de matériels pédagogiques – les autorités françaises semblent considérer qu'elles contribuent à enraciner les boursiers dans la capitale en milieu étudiant, alors qu'il leur est plus souhaitable la mobilité de ces étudiants « pour une connaissance plus directe de ce pays⁹⁰. » Cet intérêt des Affaires étrangères pour le placement des étudiants français en Union soviétique fait d'eux l'une des nationalités les mieux loties au MGU, où Anita Davidenkoff observe, au début des années 1960, une grande disparité dans les bourses attribuées aux étudiants selon les nationalités, les étudiants étrangers au MGU ayant généralement un pouvoir d'achat supérieur aux étudiants soviétiques⁹¹.

En 1956, au moment où sont négociées ces bourses, l'envoi d'étudiants sur les territoires du « bloc de l'Est » est devenu un enjeu non négligeable des relations culturelles bilatérales, permettant un contact humain direct avec un milieu intellectuel local. Au ministère des Affaires étrangères, le budget prévisionnel du futur service central de gestion des relations culturelles Est-Ouest prévoit de consacrer 13 % de ses dépenses aux échanges d'étudiants, et plus de 5 % aux échanges de professeurs ; soit, sur un budget consacrant presque 60 % de ses dépenses aux échanges culturels, presque 20 % des dépenses totales seraient consacrées aux échanges individuels⁹². Le positionnement stratégique de Français en Union soviétique est considéré d'une « importance essentielle⁹³ », sans que les jeunes Français envoyés en URSS soient nécessairement spécialistes de russe. Selon le ministère des Affaires étrangères, il est

90 Lettre de Jean-Marie Soutou, chargé d'affaires de France AI en URSS à Christian Pineau, ministre des Affaires étrangères, du 24 octobre 1956, Archives diplomatiques, carton 238QO/333, dossier « Bourses d'étudiants ».

91 A. DAVIDENKOFF, *Histoire d'une expulsion*, op. cit., p. 56.

92 Un budget arrondi de 56 000 000 francs est prévu pour le service comprenant 20 000 000 francs pour les missions techniques, 3 100 000 francs pour les échanges de professeurs, 7 303 000 francs pour les échanges d'étudiants, 23 000 000 francs pour les échanges culturels et 2 620 000 francs pour le fonctionnement du service. Archives diplomatiques, Série Europe, sous-série URSS, dossier 228, feuille n° 29, 21 février 1956. Ce service ne semble finalement pas créé et les relations restent gérées de manière bilatérale au sein du service d'Europe orientale des Affaires étrangères.

93 Note de la direction générale politique Europe, sous-direction d'Europe occidentale, du 13 avril 1956, sur le cadre des échanges culturels franco-soviétiques, Archives diplomatiques, série Europe, sous-série URSS, dossier 228, feuilles n° 51-53.

dans l'intérêt français d'implanter des produits de l'Université française sur le territoire soviétique :

« Si l'on doit faire preuve d'une grande prudence en ce qui concerne les échanges de délégations, le problème est tout à fait différent en ce qui concerne les échanges de longue durée (professeurs et étudiants). Ceux-ci échappent par leur nature aux inconvénients de voyages organisés et orientés. Nous avons tout intérêt à être mieux renseignés sur l'URSS, et personne ne peut, dans les conditions actuelles, avoir une idée plus exacte des problèmes concrets de la vie soviétique et de l'état de l'opinion, que les universitaires qui vivent au milieu de la population russe⁹⁴. »

L'intérêt est donc, pour le ministère des Affaires étrangères, d'envoyer des russisants capables de s'adapter à la vie locale et à en rapporter de l'information. Ainsi, Hélène Peltier, agrégative de russe à Moscou lorsque son père est attaché naval à l'ambassade et qui s'inscrit à l'université locale en 1953, est, en 1956, chargée d'une enquête sur l'enseignement du russe en URSS, qu'elle pourra mener à bien grâce aux « liens d'amitié⁹⁵ » qu'elle a pu nouer dans les milieux universitaires au cours de son précédent séjour. En janvier 1957, le ministère des Affaires étrangères qui emploie à la sous-direction d'Europe orientale un stagiaire agrégatif de russe, Pierre Contal (né en 1928), qui termine alors son service militaire, cherche à le faire nommer auprès de l'attaché militaire à Moscou « pour accomplir les tâches que l'ambassadeur lui confiera dans les domaines les plus variés » et notamment dans le domaine culturel ; pour ne pas se voir opposer un refus de visa des autorités soviétiques, il est de plus recommandé de le demander à titre civil⁹⁶. Les intérêt diplomatiques et universitaires convergent, c'est-à-dire que le contexte diplomatique peut être mis au service de missions particulières au bénéfice de la collaboration scientifique entre institutions françaises et soviétiques. Ainsi André Mazon peut-il placer des étudiants, comme Paul Boyer avant lui, auprès d'institutions locales au service des études russes françaises. C'est le cas de Jacqueline de Proyard (1927-2019), nommée chargée de mission en bibliothèque en 1956.

94 Éléments de réponse à la lettre transmise par Maurice Schumann au ministre Pineau, décembre 1957, sur les rapports culturels franco-soviétiques, Archives diplomatiques, série Europe, sous-série URSS, dossier 228, feuilles n° 288-292.

95 Lettre de Dejean, ambassadeur, au ministre des Affaires étrangères Pineau du 12 juillet 1956 sur la mission en URSS de Mlle Peltier, Archives diplomatiques, 208QO/210, pièce n° 152.

96 Archives diplomatiques, 208QO/210, pièces n° 28-30.

« Disons tout de suite que je n'ai pas été envoyée à Moscou comme étudiante, mais comme chargée d'une mission culturelle précise qui m'avait été confiée par le président de l'Institut d'études slaves, le professeur André Mazon. J'avais été reçue à l'écrit de l'agrégation en juin 1956, mais j'avais échoué à l'oral. Au lendemain de cet échec, M. Mazon, le président du jury à l'époque, m'a dit : "Mme de Proyart, vous manquez de pratique, il faut que vous alliez en Russie, je vais essayer d'organiser quelque chose." Et c'est donc le professeur André Mazon qui m'a obtenu une bourse de deux mois au ministère des Affaires étrangères à Paris, en me confiant le soin de "resserrer les liens" entre le petit musée-bibliothèque Léon Tolstoï de l'Institut d'études slaves, dont la responsabilité m'avait été confiée, et les grands musées Léon Tolstoï de Moscou et de Jasnaja Poljana. [...] Je voulais parler au maximum et, comme avait dit Mazon en citant le vieux proverbe : *na mir posmotret' i sebja pokazat'* regarder le monde et se faire voir, ou du moins expliquer qu'il existait à Paris à l'Institut d'études slaves un fond iconographique intéressant légué par Tatiana Lvovna Tolstaïa⁹⁷. »

Les étudiants en Union soviétique sont ainsi un moyen de disposer de ressources humaines supplémentaires pour créer et renforcer des liens avec les milieux culturels soviétiques, dispositif que les institutions du ministère de l'Éducation nationale, comme celui des Affaires étrangères, ont intérêt à développer.

c) L'établissement d'une Commission mixte franco-soviétique : échanges humains et matériels au service du rayonnement culturel français et instauration d'une voie durable des séjours en URSS pour les russisants

« De toute manière, on pourrait envisager de créer un organisme franco-soviétique de développement des liens culturels à qui serait confiée la préparation des programmes annuels ou semestriels. Ainsi nous manifesterions notre désir d'action et nous conduirions notre politique culturelle dans une direction susceptible à la longue de prouver son efficacité. L'utilité des échanges culturels est fondée [...] sur la constatation que le régime soviétique est appelé à évoluer à plus ou moins longue

97 Jacqueline de PROYART, « Mon URSS en 1957 et après : transcription de l'entretien du 4 juillet 2017 », dans le cadre du projet « Mon URSS » de l'Institut d'études slaves, texte hébergé sur le site de l'IES : <http://institut-etudes-slaves.fr/wp-content/uploads/2017/06/PROYART-D%C3%A9.pdf>, page consultée le 30 décembre 2018.

échéance et que ses objectifs tactiques peuvent avoir, sans qu'il le veuille, des effets durables sur sa stratégie politique et finir par la modifier. On ne doit certes pas exagérer la faculté qui nous est donnée de contribuer à cette évolution ; mais l'enjeu est trop important pour que l'on puisse laisser échapper les chances, si faibles qu'elles soient, de favoriser une transformation dont les délais sont imprévisibles⁹⁸. »

En matière d'échanges avec l'Union soviétique, la France peut s'inspirer d'un cas préexistant : un accord culturel soviéto-belge vient d'être conclu, qui prévoit essentiellement l'institution d'une commission mixte permanente de dix membres nommés par leur gouvernement respectif⁹⁹. La création d'une Commission mixte franco-soviétique semble avoir été suggérée par les autorités soviétiques et relayée par M. Mikhaïlov, ministre de la culture soviétique, à Maurice Dejean, ambassadeur de France à Moscou, en avril 1956¹⁰⁰. La commission, acceptée par le gouvernement français, ne vise pas à la signature d'un accord culturel entre les deux pays ; elle n'est ainsi pas chargée de faire appliquer un accord, mais d'établir des protocoles d'échanges, destinés à être renégociés tous les deux ans.

À l'automne 1957, une délégation franco-soviétique se réunit à Paris, présidée du côté français par Roger Seydoux, directeur général des Affaires culturelles et techniques et du côté soviétique par Iouri Joukov, président du Comité d'État pour les Relations culturelles avec l'étranger. Du côté français, la délégation, désignée par les Affaires étrangères et le ministère de l'Éducation, est composée de six membres autour du président Seydoux : Julien Cain, administrateur général de la Bibliothèque nationale, Jean Baillou, directeur des archives et de la documentation au ministère des Affaires étrangères, César Santelli, directeur du service universitaire des relations avec l'étranger au ministère de l'Éducation nationale, Georges Champetier, professeur à la Sorbonne, directeur de l'École de physique et chimie de l'Université de Paris, François de Liencourt, directeur d'Europe orientale aux Affaires étrangères et Marcel Girard, conseiller culturel de l'ambassade de France à Moscou¹⁰¹.

98 Lettre de Maurice Dejean, ambassadeur de France à Moscou, à Christian Pineau, ministre des affaires étrangères, du 28 février 1956, sur les données d'ensemble du problème des relations culturelles franco-soviétiques, Archives diplomatiques, 208QO/228, pièce n° 35-42.

99 Archives diplomatiques, carton 238QO/332, DGRCSST, Enseignement, URSS, affaires générales, 1948-1961, dossier 1954-1961.

100 Lettre du 28 avril 1956 de Mikhaïlov, ministre de la culture, à Dejean, transmise par ce dernier à Pineau, concernant la création d'une commission mixte, et télégramme de Dejean à Pineau du 30 avril 1956, Archives diplomatiques, série Europe, sous-série URSS, dossier 228, feuilles n° 65-67.

101 Voir la composition de la délégation française présidée par Roger Seydoux, directeur général des affaires culturelles et techniques au ministère des Affaires étrangères, aux Archives diplomatiques, carton 238QO/334, DGRCSST, Enseignement, URSS, dossier « Commissions mixtes, associations ».

François de Liencourt avait été premier conseiller à Moscou¹⁰², il connaît donc le terrain soviétique et avait même fait passer le manuscrit du *Docteur Jivago* de Pasternak remis par l'étudiante Jacqueline de Proyart par la valise diplomatique¹⁰³. Cependant, la bienveillance d'agents diplomatiques ne compense pas l'absence de représentant des études russes aux négociations de la commission mixte pour les échanges culturels, pour y défendre les intérêts de la discipline. Cette délégation négocie avec sa contrepartie soviétique les modalités des relations culturelles et scientifiques (avant que les domaines ne se scindent en 1959), y compris la question de l'enseignement des langues des partenaires, bien qu'aucun membre de la délégation ne soit spécialiste de la question. Pour le Quai d'Orsay, ces échanges sont un aspect du développement d'une diplomatie culturelle active, et l'occasion d'une implantation plus durable sur le territoire soviétique.

« Dans les conditions de relations avec l'URSS, qui n'est pas un pays libre, et compte tenu de l'activité déployée par des associations contrôlées par des communistes pour organiser des voyages en URSS, il y a tout intérêt à placer les échanges de délégations sur un plan intergouvernemental. Tel a été l'objet des négociations franco-soviétiques à Paris début octobre. Un programme d'échanges a été mis sur pied et les négociateurs soviétiques ont accepté un protocole portant création d'une commission mixte ainsi qu'un texte prévoyant que "la commission mixte où les ambassades de chaque pays seront tenues informées à l'avance des échanges envisagés et des initiatives prises" dans le domaine des relations artistiques, littéraires, culturelles et techniques. Le gouvernement français sera mieux armé pour refuser s'il l'estime opportun l'accès du territoire français à des délégations soviétiques dont le voyage n'aurait pas été prévu d'un commun accord par les deux gouvernements. L'idée selon laquelle les échanges culturels entre l'Est et l'Ouest seraient toujours et même le plus souvent à l'avantage des pays communistes n'est pas partagée par les personnes qui ont eu l'occasion de faire de longs séjours en URSS. Il suffit de prendre l'exemple de la venue de la Comédie française à Moscou en 1954, qui a rencontré un succès considérable. Les Soviétiques, même lorsqu'ils sont communistes, ont beaucoup souffert du rideau de fer abaissé par Staline et Jdanov. La moindre manifestation culturelle française en URSS a un retentissement incomparablement plus grand qu'une manifestation culturelle soviétique en

102 T. GOMART, *Double détente, op. cit.*, p. 187.

103 *Ibid.*, p. 253.

France. Si l'on doit faire preuve d'une grande prudence en ce qui concerne les échanges de délégations, le problème est tout à fait différent en ce qui concerne les échanges de longue durée (professeurs et étudiants). Ceux-ci échappent par leur nature aux inconvénients de voyages organisés et orientés. Nous avons tout intérêt à être mieux renseignés sur l'URSS, et personne ne peut, dans les conditions actuelles, avoir une idée plus exacte des problèmes concrets de la vie soviétique et de l'état de l'opinion, que les universitaires qui vivent au milieu de la population russe. Il n'y a pas de commune mesure entre le danger que pourrait présenter un lecteur soviétique dans une université française et le succès que rencontrerait un lecteur français dans une ville soviétique autre que Moscou, ville où il serait le seul ressortissant français. Ce serait une erreur de croire que la majorité des étudiants français se rendant en URSS soit d'opinion communiste. Souvent, ceux qui sont partis avec des opinions fortement pro-soviétiques sont revenus d'URSS avec des idées beaucoup plus objectives¹⁰⁴. Il semble que depuis l'entrouverture du rideau de fer, les Français reviennent de l'URSS avec une idée moins inexacte des réalités qu'auparavant. Dans les milieux universitaires notamment, il est hautement souhaitable que les personnes qui s'intéressent à la question des relations culturelles Est-Ouest et qui sont conscientes des dangers de la propagande communiste adoptent une attitude active. Il y a tout intérêt à ce qu'elles fassent part de leurs suggestions aux autorités compétentes, qu'elles leur communiquent leurs observations et qu'elles leur signalent les projets qu'elles estiment devoir décourager ou recommander¹⁰⁵. »

L'élaboration de la commission mixte est une occasion de contrôler les échanges, de la part d'une administration et de gouvernements français qui restent profondément anticommunistes. Dans ce cadre, la stratégie de la réciprocité est jugée à l'avantage des Affaires étrangères françaises, l'intelligence pouvant être acquise par des ressortissants français effectuant des séjours de longue durée en Union soviétique, surtout dans des villes peu accessibles par les circuits balisés, étant estimée bien supérieure aux inconvénients de laisser les Soviétiques agir de même en France. Dès lors, obtenir des autorités soviétiques un

104 L'auteur fait sans doute référence à quelques récits d'illusions perdues, pour reprendre le terme de Sylvie Gillet, sans qu'il s'agisse de la majorité des voyageurs. Voir S. GILLET, « Questions d'URSS ou la "soviétologie" en questions », art. cit., p. 30.

105 Éléments de réponse à la lettre transmise par Maurice Schumann à Christian Pineau, ministre des Affaires étrangères, décembre 1957, sur les rapports culturels franco-soviétiques, Archives diplomatiques, carton 208QO/228, pièces 288-292.

accès élargi au territoire au-delà de la seule Moscou, lieu d'accueil des premiers étudiants français, est un enjeu pour les Affaires étrangères françaises.

La commission mixte, qui régit notamment l'envoi d'étudiants et d'enseignants de russe et de français de chaque côté du rideau de fer, se tient tous les deux ans, alternativement en France et en URSS, où elle renégocie les conditions et le volume des échanges, sur un principe de stricte réciprocité. Pour l'enseignement des langues, un nombre égal d'enseignants et d'étudiants de russe et de français sont envoyés dans le pays partenaire.

13 – Les deux ministères continueront l'échange d'étudiants pour perfectionnement de la connaissance de la littérature et de la langue, au nombre de 15 pour chaque partie, pour la durée de 10 mois, et feront également échange d'étudiants (jusqu'à concurrence de 30), pour la durée complète des études.

14- Les deux ministères échangeront des enseignants aux fins de perfectionnement dans la connaissance de la littérature et de la langue, au nombre de 5 pour chaque partie, pour la durée de 30 jours, et feront également échange d'enseignants des écoles techniques supérieures, jusqu'à concurrence de 5, pour la durée d'un an, en vue d'élever leur qualification scientifique.

15 – Les ministères de l'Instruction de la RSFSR et des autres républiques fédérées et le ministère de l'Éducation Nationale de France échangeront des délégations de professeurs de français des écoles secondaires soviétiques et professeurs de russe des écoles secondaires français, au nombre de 25 pour chaque partie, pour la durée de 3 semaines, aux fins de perfectionnement dans la connaissance de la langue et pour échange d'expérience de l'enseignement des langues étrangères dans les écoles secondaires.

16 – Les mêmes ministères échangeront des groupes d'étudiants des écoles normales supérieures au nombre de 10 pour chaque partie, pour la durée de 3 semaines, aux fins de perfectionnement dans la connaissance de la langue et pour prendre connaissance de la vie culturelle du pays¹⁰⁶.

Par la commission mixte sont votés tous les deux ans des effectifs toujours plus nombreux pour les échanges : de deux lecteurs envoyés dans l'enseignement supérieur en 1958, ils sont déjà cinq invités en 1960 des deux côtés du rideau de fer – les villes en URSS étant encore

106 « Projet de plan de coopération culturelle de l'URSS et de la France pour 1958 », Archives nationales, carton AJ/16/6994.

limitées à Moscou et Leningrad – en plus de quinze étudiants, soixante-cinq professeurs individuels ou en mission collective et vingt élèves de lycées¹⁰⁷.

4 – Les envois de boursiers des Affaires étrangères en Union soviétique : influence sur l'agrégation et espoir pour la recherche

L'ouverture de l'agrégation, qui facilite l'accès à la carrière et le maillage territorial de l'enseignement secondaire du russe, et le séjour en URSS, qui renforce la spécialisation des diplômés et agrégés, ouvrent de nouvelles perspectives aux études russes. La discipline attire de nouveaux élèves et forme une partie de ses futurs enseignants dans les Écoles normales supérieures. Sur les conseils de son professeur François Pidoux, Jacques Catteau (1935-2013) abandonne les lettres modernes, section qu'il préparait en vue de l'entrée à l'ENS de Saint-Cloud, pour le russe. Il y prépare l'agrégation de russe, en commençant par l'alphabet et le sanskrit, marotte de Pidoux¹⁰⁸. Avant lui, Gérard Abensour et Georges Nivat (né en 1935), entrés à l'ENS Ulm en 1954 et en 1955, d'abord anglicistes, choisissent de passer l'agrégation de russe. L'arrivée de cette élite normalienne, puis de candidats plus nombreux formés en partie en URSS, influence très progressivement le concours de l'agrégation. Malgré la sévérité des jurys – liée au genre même du rapport de jury de concours¹⁰⁹ – leurs attentes doivent être adaptées à des candidats qui, dans les années 1950, ont encore difficilement accès au terrain soviétique. Avoir été formés, pour la majorité d'entre eux, hors de Russie ou d'URSS, n'empêche pas les membres du jury de placer haut les exigences d'un concours de langue vivante. À la question de savoir quel russe était attendu des agrégatifs, Gérard Abensour, qui a préparé l'agrégation entre 1958 et 1960, répond :

« Le registre disons du russe cultivé. D'ailleurs nos professeurs - à part peut-être Pierre Pascal qui avait vécu en Russie - étaient soit des émigrés, qui parlaient russe bien sûr, mais un russe un peu daté, soit des Français, qui à l'époque n'étaient jamais allés en Russie, comme François Pidoux [l'inspecteur général]. Donc c'était un russe correct : ne pas faire de fautes,

107 Conversations franco-soviétiques, Paris, mars 1960, relations culturelles entre la France et l'URSS, Archives diplomatiques, carton 208QO/228, pièces 354-360.

108 Marie-Aude ALBERT, « Avant-propos », in Marie-Aude ALBERT (dir.), *Diagonales dostoïevskiennes : mélanges en l'honneur de Jacques Catteau*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2002, p. 6.

109 « Un rapport privilégie par définition la critique à la louange et trace de fait un tableau fort sombre des candidats, puisqu'il s'agit de leur donner des directives pour qu'ils s'adaptent mieux aux attentes des examinateurs », rappelle Sophie LORRAIN, « Les concours de recrutement des germanistes : l'agrégation et le CAPES d'allemand de 1952 à 2002 », *Histoire de l'éducation*, 106, 2005, p. 153.

c'était ça qui était important. Pas de fautes d'accords. On estimait que les élèves faisaient déjà un effort énorme pour atteindre un niveau acceptable en russe, du coup, on n'était pas trop exigeant sur la finesse, les nuances, le beau style. Il fallait arriver à s'exprimer sans faire de fautes. En tout cas c'est comme ça que je le ressentais¹¹⁰. »

Gérard Abensour, normalien, a bénéficié quant à lui d'un séjour en URSS. Ce russisant « sur le tard », d'abord angliciste, a suivi une formation complémentaire aux Langues orientales une fois entré à l'École normale, en parallèle de la formation en licence en Sorbonne, et fait partie de la troisième vague de normaliens envoyés en URSS en 1956-1957. Le séjour en Union soviétique en est encore à ses débuts et il semble que le premier résultat attendu, de s'exprimer couramment en russe, soit atteint. La formation en Union soviétique de cette première génération révèle cependant qu'au MGU, on s'intéresse encore peu à l'enseignement du russe aux ressortissants de pays capitalistes. Ainsi, Gérard Abensour note que les cours de phonétique se faisaient pour les étudiants français à partir d'un manuel destiné aux étudiants coréens, les éditions soviétiques n'en ayant pas produits pour les Français spécifiquement¹¹¹. Geneviève Johannet (agrégée en 1958), qui se rend en Union soviétique la même année que Gérard Abensour, et s'est formée, comme lui auprès de François Pidoux, puis en Sorbonne, en a retiré, semble-t-il, plus d'aisance avec la langue orale. Alors que, de sa formation universitaire, elle garde le souvenir que « rien ne [l'] effrayait sauf d'avoir à parler russe », à son retour d'URSS, elle constate avoir passé l'agrégation « sans problème¹¹². »

Le tournant des années 1960, où de plus de plus de candidats au concours ont pu séjourner en URSS, permet, à en croire le témoignage de Daniel Beauvois, agrégé en 1965, de rehausser le niveau oral de l'agrégation. Parvenu à Moscou sur bourse des Affaires étrangères en 1962, celui note que son but était de :

« rencontrer des gens, parler au maximum, dans la perspective d'acquérir une aisance de conversation totale et de me mettre en mesure, l'année suivante, d'aborder, à Paris, le terrible concours de l'agrégation¹¹³. »

Anita Davidenkoff, en stage la même année à l'université d'État de Moscou, note que les trois

110 Gérard Abensour, en entretien du 29 juin 2016.

111 *Ibid.*

112 Geneviève Johannet, par lettre datée du 18 octobre 2017.

113 Daniel BEAUVOIS, *Mes pierres de lune : essai d'autobiographie professionnelle*, Warszawa, Instytut Historii Nauki Polskiej Akademii Nauk, 2015, p. 45.

premiers mois d'adaptation furent difficiles, sa formation à la langue théorique et sans expérience du russe parlé lui permettant de mieux comprendre le slavon d'Église que la langue populaire des rues et du marché kolkhozien¹¹⁴.

Cette même année 1962, l'Éducation nationale estime que la possibilité de séjour en Union soviétique des candidats à l'agrégation de russe permet de considérer que ce concours a atteint le même niveau que les autres agrégations de langue et décide alors de mettre fin à l'usage de présenter l'épreuve orale d'explication de texte en français.

« Si cette anomalie avait été envisagée au moment où l'agrégation de russe a été créée, en raison de l'impossibilité où se trouvaient les candidats de se rendre en URSS pour y perfectionner leur connaissance pratique de la langue, il n'en est plus de même aujourd'hui. On est donc en droit d'exiger des candidats ce qu'on exige d'eux aux autres agrégations de langues vivantes. Le commentaire de texte en russe devra être suivi (comme cela s'est fait jusqu'à présent) d'une traduction et de l'exposé en français de quelques questions de grammaire choisies par le jury¹¹⁵. »

L'agrégation n'est cependant pas l'unique finalité du séjour en URSS. L'ouverture partielle des frontières sert également la recherche, qui pâtit aux lendemains de la guerre de l'inaccessibilité des sources russes et soviétiques. Une possibilité de mission culturelle en URSS est par exemple offerte à François Xavier Coquin, agrégé d'histoire, pour passer trois mois de recherche en automne 1960 pour étudier les problèmes relatifs à l'histoire de la Russie, et plus particulièrement le peuplement de la Sibérie au XIXe siècle¹¹⁶. L'ouverture du terrain soviétique aux chercheurs, qu'ils soient spécialistes de russe ou historiens, est un avantage pour la science française et ce nouveau contexte donne raison à Ernest Labrousse qui écrivait en 1949 que « la construction historique est en constant renouvellement, et d'autres, qui accéderont plus tard aux sources soviétiques, feront mieux¹¹⁷. »

114 A. DAVIDENKOFF, *Histoire d'une expulsion*, *op. cit.*, p. 51.

115 Projet d'arrêté de 1962 visant à supprimer l'épreuve orale de langue auxiliaire et modification de l'épreuve orale d'explication de textes à l'agrégation de russe, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation de russe, projet de suppression de l'épreuve d'une langue slave complémentaire ».

116 Note pour la direction d'Europe du 31 août 1961 sur la mission culturelle en URSS de François Xavier Coquin, Archives diplomatiques, carton 208QONT/1911, dossier « Relations culturelles avec la France ».

117 Ernest Labrousse, rapport de pré-soutenance de thèse d'Edgar Gunther sur « Les relations économiques de l'Allemagne et l'URSS entre les deux guerres », Archives nationales, AJ/16/7093.

La mise en place d'échanges culturels franco-soviétiques est opérée à partir des années 1950 par une diplomatie et des gouvernements qui souhaitent développer et contrôler la présence de jeunes Français sur le sol soviétique dans un cadre de réciprocité. Elle permet la formation d'une nouvelle génération de russisants, et plus particulièrement d'enseignants de russe, envoyés sur le terrain russophone, qui pourront compléter leur maîtrise de la grammaire et de la littérature russe par la pratique de la langue parlée. Gérard Abensour, attaché culturel à l'ambassade de Moscou dans la seconde moitié des années 1960, se souvient de la venue d'Henri Granjard, professeur en Sorbonne et spécialiste de littérature russe du XIXe siècle estimé de ses pairs, qui fait un discours au Bolchoï dans un russe grammaticalement correct, mais ponctué de fautes d'accentuations¹¹⁸. Un certain décalage sera ainsi perceptible entre une génération d'enseignants formés avant les années 1950, hors du contact avec un pays russophone, et leurs successeurs désormais en lien avec le terrain soviétique, mais qui restent profondément liés aux traditions des études slaves en France.

118 Entretien avec Gérard Abensour du 29 juin 2016.

Chapitre 6 – La formation des spécialistes de russe par le cursus universitaire et la préparation aux concours : la domination de la littérature dans les années 1940 et 1950

I – Les études russes universitaires de l'après-guerre à la fin des années 1950 : le primat des chaires de « langue et littérature » et de la littérature du XIXe siècle

Tableau 6.1. Les chaires de russe et d'études slaves ouvertes de 1945 à 1959¹

Ville/Établissement	Année de création de la chaire	Intitulé de la chaire	Premier titulaire
Université de Bordeaux	1945	Langues et littératures slaves	Georges Luciani
Paris/ENLOV	1946	Géographie, histoire et civilisations de l'Europe orientale	Alfred Fichelle
Université de Rennes	1950	Langue et littérature russes (<i>à partir de 1955</i>)	Milan Markovitch, chargé de cours
Université de Clermont-Ferrand	1953	Langue et littérature russes	Jean Pérus, chargé d'enseignement
Paris/ENLOV	1954	Langue russe	Nicolas Weisbein
Université de Nancy	1955	Langues et littératures slaves	Milan Markovitch
Université d'Aix-en-Provence	1956	Langues et littératures slaves	Dimitri Stremoukhoff
Paris/Sorbonne	1958	Littérature et civilisation russes	Dimitri Stremoukhoff
Paris/ENLOV	1959	Géographie, histoire et civilisations de l'Europe orientale	Robert Philippot
Université de Poitiers	1959	Langue et littérature russes	André Meynieux, chargé d'enseignement

Après l'essoufflement de la discipline dans l'entre-deux-guerres, le lendemain de la victoire soviétique est propice à la création de postes dans le secondaire comme dans le supérieur. Cependant, l'objet de ces chaires à l'Université semble peu varier et consacrer

¹ D'après INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste, op. cit.*, 1971, feuillets 11 – 313 à 11 – 316.

principalement une double compétence en « langue et littérature. » « La domination symbolique de la littérature au sein de la discipline² », loin d'être spécifique au russe, concerne plus largement les disciplines de langues étrangères ; elle est héritière des chaires de littératures étrangères du XIXe siècle³. Si les premières chaires de langues slaves ouvertes en France portaient l'intitulé de « Langue et littérature », elles s'inscrivaient alors dans la conception d'une discipline du XIXe siècle, celle des littératures étrangères, avec une définition extensive de la littérature vers l'écrit, qu'il ait vocation esthétique ou non. Alors que la notion de littérature s'est fortement spécifiée au XXe siècle en se concentrant sur l'esthétique des textes, les intitulés des nouvelles chaires n'ont pas évolué. Cela revient-il à dire que le contenu de l'enseignement répond toujours à une définition inclusive de la littérature, ou que les cursus se sont spécialisés vers la littérature au sens exclusif ? Le primat de la littérature au sens exclusif n'est pas à proprement parler inscrit dans la formation universitaire des russisants, puisque trois certificats d'études supérieures sont exigés pour obtenir une licence de spécialité : études pratiques, littérature et philologie. La littérature ne représente donc qu'un tiers de cette formation, qui pourrait être délimitée par deux pôles : la langue et l'histoire de son évolution d'un côté, et de l'autre ce qui est un produit de la langue, c'est-à-dire la civilisation au sens large, comprenant la littérature.

1 – Vers une spécialisation des doctorats : distinction des domaines russes et slaves, voies littéraire et historique

Au sein de la recherche, distinguer les études en littérature de celles en histoire, ou autre forme de civilisation, ne semble pas naturel puisque les thèses d'État validées le sont « ès-lettres », sans plus de précisions. Ce n'est que dans les années 1950 que sont établies des spécialités pour les deux autres types de doctorat : d'université et de troisième cycle.

Le doctorat d'État est le plus élevé des diplômes de doctorat, diplôme national qui peut se préparer après l'obtention d'une licence ; il est une condition nécessaire à l'accès au grade de professeur de l'enseignement supérieur et se valide par la soutenance de deux thèses, l'une principale, l'autre complémentaire. Malgré le développement de centres d'études russes dans les universités de province et la préparation de thèses de troisième cycle dans ces centres, les professeurs de langue et littérature russes valident tous une thèse d'État en Sorbonne. Quant

2 M.-P. POULY, « Hiérarchie des objets d'étude au sein de l'anglais universitaire en France, XIXe-XXIe siècles », art. cit., p. 240.

3 M. ESPAGNE, *Le paradigme de l'étranger*, op. cit.

au doctorat d'université, il est accessible souvent à des étudiants étrangers qui n'ont pas fait leur cursus en France et ne nécessite pas l'obtention préalable d'une licence. Le doctorat de troisième cycle est créé en 1958 dans les facultés de lettres⁴, accessible au niveau licence, et son obtention peut permettre la dispense de la thèse complémentaire à qui poursuit en doctorat d'État, si le niveau est jugé suffisant. À l'université, les thèses soutenues sont estampillées « ès-lettres », sans précision supplémentaire de discipline, du moins pour les thèses d'État. À partir de 1954, un nouveau décret régissant le doctorat d'université fixe par établissement la liste des spécialités sur lesquelles porte le doctorat d'université⁵. Ainsi, à Paris, apparaissent des spécialités classées selon la discipline (littérature, philologie – comme pour les certificats d'études supérieures en langue – et histoire) et selon la région (Russie ou autre région slave). Les spécialités proposées sont : « Littérature russe et histoire des idées », « Littérature des Pays Slaves autres que la Russie », « Philologie slave », « Histoire de la Russie », « Histoire des Pays slaves autres que la Russie ». En province, il existe des spécialités plus générales, comme « Études slaves » à Bordeaux, « Langue et littérature russes » à Dijon, « Russe » et « Polonais » à Lille, « Langues, littératures et civilisations russes » et « Langues, littératures et civilisations slaves » à Lyon, « Russe » à Rennes, « Langues et littératures slaves » à Strasbourg. Le domaine russophone étant le plus développé parmi les études slaves, la spécialisation des études slaves met rarement en avant un autre domaine, à part le polonais à Lille, qui est une spécialité depuis l'entre-deux-guerres. La spécialisation tend cependant à une renonciation, plus marquée à partir de la fin des années 1950 et à l'ouverture des chaires suivantes, au terme générique de « slave » (qui restera cependant dans les années 1960 dans des champs d'études plus marginaux, comme la linguistique et la philologie.) Le doctorat de 3e cycle fonctionne également selon le principe de spécialités avec, encore une fois, une prééminence pour le russe, du moins à l'université de Paris⁶. Comme le note Jacques Veyrenc, dans la période qui va de l'après-guerre à la fin des années 1960, « on observe à l'intérieur de la slavistique une sous-représentation des domaines slave de l'ouest et, plus encore, slave du sud⁷ », qui se traduit à Paris par l'apparition de spécialités concernant les « pays slaves autres que la Russie », avant l'ouverture d'une chaire de polonais en 1961.

4 GERME (GROUPE D'ÉTUDES & DE RECHERCHE SUR LES MOUVEMENTS ÉTUDIANTS), « La thèse de troisième cycle en lettres et sciences humaines (1958-1984) », <http://www.germe-inform.fr/?p=1200>, page consultée le 17 juillet 2019.

5 Archives nationales, fonds de l'Instruction publique, carton F17/17635, dossier « Doctorats d'université de lettres ».

6 Voir les appellations des spécialités quand elles sont mentionnées dans les registres de thèses soutenues, Archives nationales, cartons 19930389/21-22.

7 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 281.

Regrouper les thèses soutenues en France sur le domaine russe selon des pôles, en distinguant les études sur la langue de celles sur la civilisation, peut donc sembler artificiel, voire anachronique, du moins pour les thèses d'État et les autres types de thèse pour une grande partie de la période étudiée. Néanmoins, établir des typologies en distinguant la littérature russe et comparée et l'histoire littéraire, qui sont avec l'histoire les domaines les plus représentés, mais aussi les arts, la linguistique, la philosophie, permet de mieux comprendre certaines tendances de la recherche en études russes. S'il faut tenir compte de la porosité entre champs de spécialisation, la source précieuse que constituent les rapports des soutenances de thèses permet, avec l'étude des sujets de thèses et de mémoires et des manuels publiés, d'identifier des tendances dans le choix des sujets de recherche, des auteurs, des périodes et des approches privilégiées à l'université de Paris.

Tableau 6.2. Les thèses ès-lettres soutenues touchant au domaine russophone (1940-1959)⁸

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Membres du jury slavissants	Publication
1942, Paris	Wilfrid Chettéoui	<i>Un rapsode russe, Riabinine le père, la byline au XIXe siècle</i>	Thèse d'université	R. Labry, A. Mazon	Paris : H. Champion, 1942 (« Bibliothèque de l'Institut français de Leningrad »)
1942, Aix	Paul Evdokimoff	<i>Dostoïevski et le problème du mal</i>	Thèse d'université		Valence : Impressions réunies, 1942
1944, Toulouse	Rolland Farouk	<i>La rivalité anglo-russe en Afghanistan de 1837 à 1907</i>	Thèse d'université		
1944, Paris	Marguerite Sahlberg	<i>Berlioz et les Russes. (Avec une étude comparée sur l'art et l'orchestration chez Rimski-Korsakov)</i>	Thèse d'université	R. Labry, A. Mazon	

8 D'après M. SEYDOUX et M. BIESIEKIERSKI, *Répertoire des thèses concernant les études slaves, l'URSS et les pays de l'Est européen, et soutenues en France de 1824 à 1969, op. cit.*, et les archives de l'université de Paris, cartons AJ/16/7080-7084, AJ/16/7090-7110, 19930389/5-7, 19930389/21-22, 19930389/51, 19930389/61. Dans le titre des thèses comme dans celui des articles publiés cités dans la suite du chapitre, la transcription inscrite par les auteurs et les éditeurs a été respectée.

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Membres du jury slavissants	Publication
1945, Paris	Ivan Belaieff	<i>La politique allemande à l'égard de la Russie en 1910-1911</i>	Thèse d'université	R. Labry, J. Mousset	
1946, Paris	Sophie Bonneau (Laffitte)	1) Thèse principale : <i>L'univers poétique d'Alexandre Blok</i> ; 2) Thèse complémentaire : <i>Le drame lyrique d'Alexandre Blok</i>	Thèse d'État	R. Labry, A. Mazon, P. Pascal, L. Réau	1) Paris : Institut d'études slaves, 1946 (« Bibliothèque de l'Institut française de Leningrad continuée par la Bibliothèque russe de l'Institut d'études slaves », XX)
1946, Paris	Armand Coquart	1) <i>Dimitri Pisarev (1840-1868) et l'idéologie du nihilisme russe</i> ; 2) « Théophile Gautier et la Russie », <i>Le monde slave</i> , XIIIe année, 1936, T.III, p. 48-72 et 161-192	Thèse d'État	R. Labry, A. Mazon, P. Pascal, L. Réau	1) Paris : Institut d'études slaves, 1946 (« Bibliothèque de l'Institut française de Leningrad continuée par la Bibliothèque russe de l'Institut d'études slaves », XXI)
1948, Paris	Charles Corbet	1) <i>Nekrasov, l'homme et le poète</i> ; 2) <i>Dobrolioubov et son œuvre critique</i>	Thèse d'État	M. Ehrhard, M. Herman, R. Labry, A. Mazon, P. Pascal	1) Paris : Institut d'études slaves, 1948
1948, Paris	Carl Lokrantz	<i>Le développement historique des suffixes en -k- en russe</i>	Thèse d'université	R. Labry, A. Mazon, A. Vaillant	

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Membres du jury slavissants	Publication
1948, Paris	Albert Lortholary	<i>Les philosophes du XVIIIe siècle et la Russie, le mirage russe en France au XVIIIe siècle</i>	Thèse d'État	R. Labry	<i>Le mirage russe en France au XVIIIe siècle</i> , Paris : Boivin, 1951
1949, Paris	Jean Drouilly	1) <i>La pensée politique et religieuse de F.M. Dostoïevski</i> ; 2) <i>Dostoïevski et l'Europe en 1873 (traduction de textes de F.M. Dostoïevski avec une introduction et des notes)</i>	Thèse d'État	R. Labry, A. Mazon, P. Pascal	
1949, Paris	Edgar Gunther	<i>Les relations économiques de l'Allemagne et de l'URSS entre les deux guerres</i>	Thèse d'université	Aucun slaviste au jury	
1949, Paris	Georges Luciani	1) <i>Panslavisme et solidarité slave au XIXe siècle : la Société des Slaves unis, 1823-1825</i> ; 2) <i>Le livre de la Genèse du peuple ukrainien, traduit de l'ukrainien avec une introduction et des notes</i>	Thèse d'État	H. Grappin, R. Labry	2) Paris : Institut d'études slaves, 1956 (Collection historique de l'Institut)
1949, Paris	Roger Portal	1) <i>L'Oural au XVIIIe siècle : étude d'histoire économique et sociale</i> ; 2) <i>Russes et Bashkirs aux XVIIe et XVIIIe siècles (1662-1798)</i>	Thèse d'État	R. Labry, A. Mazon	

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Membres du jury slavissants	Publication
1950, Paris	Ian Haldane Smith	<i>Tourgueniev, Flaubert et ses amis</i>	Thèse d'université	Aucun slaviste au jury	
1950, Paris	Richard Stainbrook	<i>La presse française et la révolution russe de 1905</i>	Thèse d'université	Aucun slaviste au jury	
1950, Paris	Edward Thaden	<i>Politique russe dans les Balkans en 1911-1912</i>	Thèse d'université	V.-L. Tapié	
1951, Paris	Jérôme Gaïth	<i>La conception de la liberté chez Nicolas Berdiaeff</i>	Thèse d'État (complémentaire)	P. Pascal	
1951, Paris	Thais S. Lindstrom	<i>Tolstoï en France (1886-1910)</i>	Thèse d'université	P. Pascal	Paris : Institut d'études slaves, 1952
1952, Paris	Nina Bouroff	<i>Étude psychologique des œuvres de A.S. Pouchkine</i>	Thèse d'université	P. Pascal	
1952, Paris	Djavad Etemadi	<i>Les relations diplomatiques entre l'Iran et l'URSS et l'accord Ghavam-Sadtchikov (4 avril 1946)</i>	Thèse d'université		
1952, Paris	Henri Granjard	1) <i>Ivan Tourgueniev et les courants politiques et sociaux de son temps ;</i> 2) <i>K.H. Macha et le mouvement de la renaissance nationale tchèque</i>	Thèse d'État	M. Ehrhard, A. Mazon, P. Pascal	1) Paris : Institut d'études slaves, 1954
1952, Paris	Tilgham Koons	<i>Histoire des doctrines politiques de l'émigration russe (1919-1939)</i>	Thèse d'université	P. Pascal, V.-L. Tapié	

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Membres du jury slavissants	Publication
1952, Paris	Nicolas Otzoup	<i>N.S. Goumilev</i>	Thèse d'université	P. Pascal	
1953, Paris	Whitman Bassow	<i>La Pravda de 1912 à 1914</i>	Thèse d'université	P. Pascal, V.-L. Tapié	
1953, Paris	Friedrich Cocron	<i>La langue russe dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, d'après les écrits de l'archiprêtre Avvakum, la correspondance des princes Chovanskie et quelques œuvres dramatiques (morphologie)</i>	Thèse d'université	A. Mazon, P. Pascal, B. Unbegaun	<i>La langue russe dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle (morphologie), Paris : Institut d'études slaves, 1962</i>
1953, Paris	David L. McManus	<i>L'idée théandrique dans une philosophie existentielle (Soloviev, Berdiaeff)</i>	Thèse d'université		
1953, Strasbourg	Houchang Montasser-Kouhsari	<i>La rivalité anglo-russe sur l'Iran</i>	Thèse complémentaire d'État		
1953, Paris	Gerta Neuhauser	<i>Recherches sur les innovations verbales des écrivains russes du XVIIIe siècle : Karamzine</i>	Thèse d'université	A. Mazon, P. Pascal, B. Unbegaun	
1953, Paris	Kyra Sanine	1) <i>Saltykov-Chtchédrine, sa vie et ses œuvres ;</i> 2) <i>Les Annales de la Patrie et la diffusion de la pensée française en Russie de 1866 à 1884</i>	Thèse d'État	C. Corbet, M. Ehrhard, A. Mazon, P. Pascal, V.-L. Tapié	1 et 2) Paris : Institut d'études slaves, 1955

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Membres du jury slavissants	Publication
1953, Paris	Thomas Rutherford Walsh	<i>Le commerce extérieur de l'URSS, 1938-1950</i>	Thèse d'université	Aucun slaviste au jury	
1954, Paris	Peter Dembowski	<i>Le slavon comme source des mots savants en russe moderne</i>	Thèse d'université	J. Fabre, P. Pascal, V.-L. Tapié	
1954, Paris	Nicolas Poltoratzki	<i>La philosophie de l'histoire de Russie de Nicolas Berdiaeff</i>	Thèse d'université	P. Pascal	
1955, Paris	Yves Millet	[Les postverbaux en tchèque] ; Lettres de Pissemski à Ivan Tourgueniev, 1855-1880	Thèse complémentaire d'État	A. Mazon, P. Pascal	
1955, Aix	Ellis Roy	<i>La colonie russe dans les Alpes maritimes des origines à 1939</i>	Thèse d'université		
1955, Paris	Robert Triomphe	O et OB slave, étude d'une préposition	Thèse complémentaire d'État	J. Fabre, P. Pascal, A. Vaillant	
1956, Paris	John Hamilton	<i>Le vocabulaire technique de Nicolas Gogol. Les éléments ukrainiens.</i>	Thèse d'université	P. Pascal, V.-L. Tapié	
1956, Paris	Françoise Reiss	<i>Nijinski ou la grâce</i>	Thèse d'université		Paris : Plon, 1957
1957, Paris	Habibollah Behbehani	<i>La guerre russo-persane pour la Caucasic (1804-1813) et les influences étrangères de cette guerre, d'après les archives françaises et les ouvrages persans</i>	Thèse d'université	R. Portal	

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Membres du jury slavissants	Publication
1957, Paris	Francis Ley	1) <i>Le Maréchal de Münnich (1683-1767), sa vie et ses idées politiques sur la Russie du XVIIIe siècle ;</i> 2) <i>La Russie, la Suisse et le baron de Krüdener durant les affaires du Sonderbund de Neuchâtel, 1945-1857</i>	Thèse d'État	P. Pascal, R. Portal, V.-L. Tapié	<i>Le Maréchal de Münnich et la Russie au XVIIIe siècle</i> , Paris : Plon, 1959
1957, Lyon	Zygmunt Markiewicz	<i>Trois exilés politiques : Mickiewicz, Mazzini, Tourgueniev. Leur influence sur les idées libérales en France (1833-1883)</i>			
1957, Paris	Claude J. Nordmann	<i>Charles XII et l'Ukraine de Mazepa</i>	Thèse complémentaire d'État		Paris : Pichon et Durand-Auzias, 1958
1957, Lyon	Anne-Marie Smilyanitch	<i>Essai sur la personnalité d'Ivan le Terrible</i>	Thèse d'université		

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Membres du jury slavissants	Publication
1957, Paris	Nicolas Weisbein	1) <i>L'évolution religieuse de Léon Tolstoï</i> ; 2) <i>L'Évangile selon Tolstoï. Texte présenté, établi et traduit par Nicolas Weisbein</i>	Thèse d'État	M. Ehrhard, A. Mazon, P. Pascal	1) Paris : Librairie des cinq continents, 1960 2) <i>Léon Tolstoï, Abrégé de l'Évangile. Texte présenté, traduit et confronté avec l'édition synodale et la Bible de Jérusalem par Nicolas Weisbein, Paris : Klincksieck, 1969</i>
1958, Paris	Mahry Ahy	<i>Le romantisme de M. Gorki. Comparaison avec le romantisme des classiques</i>	Thèse d'université	P. Pascal, V.-L. Tapié	
1959, Dijon	Maurice Adus	<i>Alexandre Ier, Napoléon et la question de Pologne (1807-1812)</i>	Thèse d'université		
1959, Paris	Michael Confino	<i>Les travaux de la Société économique de Saint-Petersbourg et la question agraire en Russie à la fin XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle</i>	Thèse d'université	P. Pascal, R. Portal, V.-L. Tapié	<i>Domaines et seigneurs en Russie vers la fin du XVIIIe siècle. Étude de structures agraires et de mentalités économiques, Paris : Institut d'études slaves, 1963</i>

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Membres du jury slavissants	Publication
1959, Paris	Dimitri Sorokine	<i>Napoléon dans la littérature russe</i>	Thèse d'université	P. Pascal, D. Stremoukhoff	Paris : Publications orientalistes de France, 1974

Légende
En bleu : littérature, histoire littéraire, littérature comparée
En vert : histoire (politique, économique, histoire des idées, etc.)
En jaune : linguistique
En rouge : philosophie et psychologie
En gris : arts (hors littérature)

2 – Les champs de compétence des universitaires français : une slavistique littéraire et historique ?

a) Des limites disciplinaires poreuses : littérature, histoire et civilisation

De la fin des années 1940 à la fin des années 1950, lorsque sept thèses d'État sont soutenues en littérature et histoire littéraire, quatre le sont en histoire au sens large : les thèses d'Albert Lortholary et de Georges Luciani, soutenues à l'université de Paris en 1948 et 1949, concernent l'histoire des idées. Le premier s'intéresse à la réception française des discours sur la Russie et, bien que russisant⁹, dans son jury, seul Raoul Labry représente les spécialistes de russe. Quant à Georges Luciani, titulaire de la chaire des Langues et littératures slaves à l'université de Bordeaux depuis 1945, et recruté pour donner des cycles de conférences dans le cadre de l'enseignement d'Histoire et civilisation des Slaves en Sorbonne alors qu'il travaille à ses thèses, il choisit un sujet qui mette en valeur ses compétences de slaviste au-delà du domaine russe, qui intéresse « à la fois l'histoire des idées et l'histoire politique¹⁰. »

9 Robert PHILIPPOT, « Albert Lortholary, Le mirage russe en France au XVIIIe siècle », *Annales*, 7-4, 1952, p. 549-550.

10 Rapport de soutenance des thèses de doctorat ès-lettres de Georges Luciani par Pierre Renouvin daté du 25 février 1949, Archives nationales, carton AJ/16/7103.

Pour évaluer la compétence slaviste de ces thèses, ont été choisis au jury deux représentants de la slavistique, spécialistes de différentes langues slaves : Raoul Labry pour le russe et Henri Grappin, professeur aux Langues orientales, pour le polonais. La thèse complémentaire de Georges Luciani, « *Le livre de la Genèse du peuple ukrainien*, traduit de l'ukrainien avec une introduction et des notes », porte pourtant sur le domaine ukrainien, mais l'absence de spécialiste de ce domaine au jury laisse deviner la faible place qu'il y tient alors dans l'Université française¹¹. Les langues slaves seraient-elles alors synonymes, comme avant la guerre (du temps de la création de l'agrégation du même nom), de polonais et russe ? C'est sans doute pourquoi est tant valorisé à la soutenance l'apport du domaine polonais à l'objet d'étude de Georges Luciani : dans son exposé de thèse principale, il insiste sur les origines polonaises des idées panslavistes des membres de la Société des Slaves unis. Si une partie du jury, qui compte trois historiens, se montre parfois insatisfaite de l'exposé du candidat, Raoul Labry comme Henri Grappin soulignent les mérites du « spécialiste des langues slaves¹² », qui sait indiquer, dans sa traduction, les russismes, les polonismes et les influences slavonnes. Seulement Georges Luciani, sans doute formé à une méthode littéraire, pêche par son application à un domaine historique, et il lui est reproché d'avoir pris le risque de transposer à un sujet historique une méthode qui conviendrait mieux à l'étude d'une œuvre littéraire. Georges Luciani l'aurait-il choisi pour mettre avant tout en valeur sa connaissance de plusieurs langues slaves, nécessaire au poste qu'il occupe à l'université de Bordeaux ?

« Ces réserves fort importantes devaient-elles conduire à refuser au candidat la mention la plus élevée ? Au cours d'une délibération assez longue, le jury s'est posé la question. Il a considéré que M. Luciani était, d'après les meilleurs juges, un excellent spécialiste des langues slaves et un bon connaisseur des littératures slaves - or c'est là l'objet de l'enseignement dont il est chargé à la Faculté des Lettres de Bordeaux. Dans ses thèses, il a abordé, outre l'histoire des idées, l'histoire politique, et sous ce second aspect, ses travaux prêtent à objection ; mais cet aspect était-il essentiel ? Le jury a donc décidé, à la majorité simple, d'accorder à M. Luciani le grade de docteur ès-lettres, avec la mention très honorable ; mais il a chargé expressément son président d'indiquer, en conclusion du présent rapport, que ce candidat, tout à fait qualifié pour donner un enseignement de Langues et littératures slaves,

11 Un premier cours d'ukrainien n'a ouvert aux Langues orientales qu'en 1938 mais aucune chaire ni aucun professeur n'y est associé. Voir chapitre 2, II-2-b.

12 Rapport de soutenance des thèses de doctorat ès-lettres de Georges Luciani par Pierre Renouvin daté du 25 février 1949, Archives nationales, carton AJ/16/7103.

ne paraissait pas l'être pour occuper un enseignement historique¹³. »

Cette lacune en méthodologie historique de Georges Luciani pourrait laisser entendre que la formation universitaire d'un spécialiste de langue ne fait pas l'historien, d'autant qu'il existe bien, en Sorbonne, un enseignement historique du monde slave, qui est un cursus distinct de la formation diplômante en russe.

Instaurée en 1921, la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves peut compléter par son enseignement régional celui de la chaire de Langue et littérature russes ; en effet, cette chaire n'est jamais détenue par un spécialiste du monde russe. Financée en partie par le gouvernement tchécoslovaque dans le cadre d'une diplomatie française en Europe médiane centrée sur les nouveaux États qui émergent suite au conflit mondial, elle ne concerne que peu le monde russophone¹⁴. Ce qui n'entraîne pas de concurrence géographique entre les deux chaires. Quant à la discipline, si l'enseignement de la chaire de russe n'est pas officiellement historique, depuis la titularité de Jules Legras en 1929, l'enseignement s'intitule « Langue, littérature et civilisation de la Russie », terme qui permet d'élargir l'enseignement au-delà de la seule littérature, bien qu'il ne s'agisse pas strictement d'histoire¹⁵. Jules Legras et Raoul Labry se sont ainsi penchés sur diverses questions historiques et sociales, au prisme de la littérature. Raoul Labry s'est plus éloigné du matériau littéraire de son prédécesseur en incluant aux textes d'études des extraits du *Cours d'histoire* de Klioutchevski. Quant à Pierre Pascal, titulaire de la chaire de russe de 1950 à 1960, il affirme cet intérêt pour la civilisation, en s'aventurant du côté des études historiques. Titulaire d'une chaire à l'orientation littéraire, comme ses collègues de province, il n'a pas le profil le plus purement littéraire. Agrégé de lettres en 1913, il soutient ses thèses de doctorat en 1939 sur Avvakum, à la fois auteur littéraire par son autobiographie et personnage historique du XVII^e siècle, figure centrale du Raskol, opposée aux réformes du patriarche Nikon. En l'absence de spécialiste de l'histoire russe sur une chaire qui y serait consacrée, Pierre Pascal en fait plus ou moins office. Il aurait d'ailleurs un temps été pressenti sur la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves, avant d'obtenir la chaire de Paul Boyer aux Langues orientales ; bien qu'il n'ait pas reçu de formation d'historien, Louis Eisenmann, le premier titulaire de la chaire, aurait été intéressé par son profil¹⁶.

13 *Ibid.*

14 Voir chapitre 1, II-2-a.

15 Voir chapitre 2, I-2-b.

16 Victor-Lucien TAPIÉ, « Les cours du vendredi », *Revue des études slaves*, 38-1, 1961, p. 195.

« La difficulté de faire l'histoire d'un pays étranger, c'est d'atteindre, au-delà des institutions qu'il est relativement aisé de décrire et d'analyser, la société avec sa psychologie particulière, sa logique interne, tout ce qui la rend cohérente avec elle-même et déconcertante pour les autres. Plus encore que la science acquise dans les archives et par les textes, ce que lui avait enseigné la vie au milieu du peuple, pendant des années de Russie dont il ne parlait pourtant jamais, prêtait aux commentaires de Pierre Pascal une valeur d'enseignement historique¹⁷. »

Une assimilation est ainsi faite entre valeur de témoin et valeur d'historien¹⁸. La tendance historique des recherches de Pierre Pascal se confirme par ses publications dans les deux décennies qui suivent sa soutenance. Il reçoit une commande des Presses universitaires de France pour composer une *Histoire de la Russie des origines à 1917*¹⁹. Dans la *Revue des études slaves*, il s'intéresse à « L'entraide paysanne en Russie » (tome 20, fascicule 1-4, 1942), « La conquête de l'Amour. I. Les premières expéditions : Paškov et ses préparatifs » (tome 25, fascicule 1-4, 1949) et la suite « La conquête de l'Amour. II. Les campagnes de Paškov » (tome 26, fascicule 1-4, 1950), mais aussi à « La durée des voyages en Russie au XVIIe siècle » (tome 27, 1951), puis écrit sur « Un centre intellectuel provincial au XIXe siècle : Nijni-Novgorod » (tome 31, fascicule 1-4, 1954). Certes, il ne se détourne pas de la voie littéraire, puisqu'il traduit des œuvres, principalement de Dostoïevski, mais publie également un article dans les *Oxford Slavonic Papers* sur « Esenine, poète de la campagne russe » (vol. II, 1951).

Après le décès de Jean Mousset en 1946, l'enseignement de la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves est assuré par plusieurs enseignants, sous la forme de conférences, publiques et d'agrégation.

17 *Ibid.*

18 Le rejet des témoins dans la construction d'une science historique sur l'Union soviétique est sensible à partir des années 1970, voir S. GILLET, « Questions d'URSS ou la "soviétologie" en questions », art. cit., p. 21-48.

19 Pierre PASCAL, *Histoire de la Russie des origines à 1917*, Paris, Presses universitaires de France, 1946.

Tableau 6.3. Les conférences données pour l'enseignement d'Histoire et civilisation des Slaves à l'Université de Paris dans l'immédiat après-guerre²⁰

Année	Conférences publiques	Conférences d'agrégation
1947-1948	<ol style="list-style-type: none"> 1) Pierre George, professeur à la faculté des lettres de Lille : Études sur la vie économique de la Tchécoslovaquie ; 2) Georges Luciani, chargé de cours à la faculté des lettres de Bordeaux : Les idées révolutionnaires en Russie au XIXe siècle et au début du XXe siècle ; 3) Dimitri Stremoukhoff, chargé d'enseignement à la faculté des lettres de Strasbourg : La Russie et les mouvements révolutionnaires de 1848 	<ol style="list-style-type: none"> 1) Victor-Lucien Tapié, professeur à la faculté des lettres de Lille : La Russie de 1855 à 1894 ; 2) Roger Portal, professeur au lycée Pasteur : La Russie de 1904 à 1928
1948-1949	<ol style="list-style-type: none"> 1) Georges Luciani, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux : La Russie en 1917 ; 2) Dimitri Stremoukhoff, maître de conférences à la faculté des lettres de Lille : Le « despotisme éclairé » en Russie 	<ol style="list-style-type: none"> 1) Victor-Lucien Tapié, professeur à la faculté des lettres de Lille : La Russie de 1855 à 1894 ; 2) Roger Portal, professeur au lycée Pasteur : La Russie de 1894 à 1928

Alors que la chaire était réservée à des historiens, Georges Luciani, en tant que spécialiste du monde slave, y donne des conférences jusqu'en 1949, de même que Dimitri Stremoukhoff, également de formation littéraire (spécialiste de Soloviev et de Tiouttchev). Le choix des enseignants illustre un élargissement du vivier au-delà des historiens pour les conférences publiques. Au contraire, concernant les conférences d'agrégation (qui ne concernent que la Russie), il semblerait que le choix d'un historien spécialiste du monde slave – même autre que la Russie – reste une priorité. Pourtant, ces conférences concernent en premier lieu les agrégatifs de russe. En effet, non seulement l'enseignement d'agrégation de la chaire concerne exclusivement la Russie, sans doute en lien avec l'ouverture de l'agrégation de russe, mais de plus, aucun programme de l'agrégation d'histoire ne porte sur le domaine avant l'année 1956-1957, avec un sujet sur « L'histoire de la Russie et de l'URSS de 1881 à 1928²¹. » Ainsi, le choix d'historiens pour assurer les conférences pourrait marquer une volonté de donner une culture de la discipline historique et de ses approches aux agrégatifs de russe.

C'est à l'occasion de ces conférences d'agrégation que la chaire affirme un recentrement de ses

20 D'après les arrêtés sur l'organisation de l'enseignement d'Histoire et de civilisation des Slaves pour 1947-1948 et 1948-1949, Archives nationales, carton 20020476/256, dossier « Enseignement de l'histoire et de la civilisation des Slaves ».

21 L. JALABERT, *Le grand débat*, op. cit., p. 31.

intérêts sur la Russie. Pourtant, Victor-Lucien Tapié²² (1900-1974) est spécialiste de la politique étrangère française, mais également du domaine tchèque : lecteur à Prague en 1921, il soutient sa thèse complémentaire de doctorat sur « Une église tchèque au XVe siècle : l'unité des Frères moraves. » Il est élu professeur d'histoire à Lille où il enseigne de 1937 à 1949, avant d'être nommé sur la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves à Paris en 1949. Il bifurque ensuite sur une chaire d'Histoire de la civilisation de l'Europe moderne, et la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves revient à Roger Portal en 1955 ; pour la première fois, cette chaire est ainsi détenue par un spécialiste de la Russie. Roger Portal (1906-1994), agrégé d'histoire et russisant, a soutenu ses thèses ès-lettres en 1949 en tant que spécialiste d'histoire économique et sociale. Le travail, très bien reçu parmi les historiens, contribue à fonder une nouvelle voie aux études russes : la voie historique. À partir de la fin des années 1950, Roger Portal, élu à la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves en 1955, devient le spécialiste sollicité pour juger les thèses soutenues en histoire des Slaves, en remplacement progressif de son prédécesseur, Victor-Lucien Tapié, non russisant, et de Pierre Pascal. Ces nouveaux historiens spécialistes du monde slave sont formés, à partir de 1960, au sein du Centre d'études et de recherches sur l'histoire slave, ouvert en Sorbonne par Roger Portal²³. Cette voie historique est d'autant plus forte au sein de la slavistique française que Roger Portal est élu président de l'Institut d'études slaves en 1959. Malgré ce choix à l'échelle de l'Institut d'études slaves de l'université de Paris, les parcours universitaires restent distincts entre voie historique et voie « philologique » – en fait surtout littéraire – qui forme les spécialistes de langue.

b) Le diptyque des chaires de « Langue et littérature russes » et « Langues et littératures slaves » et le choix de la valorisation de compétence en diverses langues slaves pour les russisants

Comment évaluer la compétence d'un enseignant en langues slaves ? Dans l'entre-deux-guerres, la slavistique française s'est construite sur le modèle allemand d'une philologie slave, c'est-à-dire dans une approche comparatiste des langues. Or, dans l'après-guerre, avec la reconnaissance de la place de l'Union soviétique comme puissance européenne et conséquemment de la nouvelle place du russe dans l'enseignement, la spécialisation en études

22 Pierre CHAUNU, « Mémoire vivante, mémoire présente. Victor-Lucien Tapié (1900-1974) et l'Université », *Histoire, économie et société*, 2-3, 1983, p. 375-383.

23 Voir chapitre 7, III-1-b.

slaves semble évoluer vers une spécialisation en russe dans l'Université française. En effet, les autres langues slaves émergent peu hors de l'École des Langues orientales. Des spécialistes de russe, non philologues, peuvent ainsi choisir de diversifier leurs compétences pour y ajouter d'autres domaines slaves, que ce soit par approche littéraire ou, plus largement, civilisationnelle. Les thématiques de recherche, en plus de s'élargir au monde slave, ont tendance à ne pas strictement se limiter à la littérature, mais à s'élargir vers la civilisation et l'histoire. Ce mouvement fait écho à l'émergence des *Area Studies* à l'EPHE, où est créé un centre de recherches « sur l'URSS et les pays slaves », puis « sur l'URSS, l'Europe orientale et le domaine turc²⁴. » Le projet de concevoir l'espace à l'est de l'Allemagne comme une entité commune remonte bien à l'entre-deux-guerres ; le contexte de l'après-guerre y inclut désormais prioritairement l'URSS. Ainsi, de nouvelles chaires sont fléchées en « langues et littératures slaves », demandant aux universitaires des compétences élargies.

Serait-ce afin de valoriser une compétence en diverses langues slaves que Georges Luciani a choisi un sujet qui permettait de ne pas mettre en avant un domaine linguistique plutôt qu'un autre, quitte à s'aventurer vers les méthodes d'une discipline mal maîtrisée ? Quelles sont les spécialités d'enseignants choisis plus tardivement pour des chaires de « Langues et littératures slaves », à Nancy en 1955, puis à Aix-en-Provence en 1956 ? Milan Markovitch (1895-1977), nommé à Nancy, est licencié de russe à Paris (en 1922) et a soutenu ses thèses sur les éthiques comparées de Tolstoï et de Rousseau et Gandhi (en 1928). Malgré ce parcours universitaire validé en russe, l'expertise de Milan Markovitch, né serbe, se situe en grande partie dans ce domaine slave méridional. Il a occupé une chaire de littérature comparée à Belgrade de 1929 à 1942, tout en exerçant des fonctions d'attaché culturel auprès de l'ambassade de Yougoslavie à Paris, et a contribué à la connaissance mutuelle des cultures française et serbe d'une part, russe et serbe d'autre part. Chargé de recherches au CNRS de 1946 à 1951, il est choisi pour inaugurer l'enseignement de russe à l'université de Rennes, puis la chaire de Langues et littératures slaves à Nancy en 1955. Bien qu'il ait publié des articles sur la littérature russe pour présenter des auteurs comme Griboïedov, Dostoïevski ou Korolenko au public serbe, et qu'il mette ses recherches en avant lors de sa candidature au poste devenu vacant de professeur de Langue et littérature russes en Sorbonne en 1960, il douterait lui-même de ses qualifications sur une chaire de langue et littérature russes et non slaves en général, doutes partagés par Pierre Pascal, qui évalue sa candidature²⁵. Quant à Dmitri

24 S. CŒURÉ, « Économie-monde et civilisation russe selon Fernand Braudel. Un dialogue entre historiens français et soviétiques », art. cit., p. 10.

25 Pierre Pascal retrace le parcours professionnel de Milan Markovitch, candidat sur la chaire de russe à Paris en 1960, dans un document manuscrit de présentation des candidats à son remplacement en Sorbonne,

Stremooukhoff (1902-1961), choisi pour inaugurer l'enseignement de Langues et littératures slaves à Aix-en-Provence en 1956, il est d'origine russe et, comme Milan Markovitch, a validé un parcours de chercheur sur le domaine russophone puisqu'il a soutenu ses thèses de doctorat sur Soloviev et sur Tiouttchev (en 1938, à Strasbourg). Son curriculum vitae indique cependant comme connaissance des langues slaves : « russe (langue maternelle), serbo-croate (diplôme de l'ENLOV), polonais (attestation d'études), tchèque (nombreux séjours à Prague)²⁶. » Son parcours personnel justifie une connaissance du monde slave en général puisque sa famille s'est exilée de Russie suite à la Révolution d'Octobre en Yougoslavie et que Dmitri Streemoukhoff a effectué une partie de ses études à l'université de Zagreb²⁷. Marié à une Polonaise, il achève ses études en France (lui qui connaît le français depuis l'enfance), où il construit sa carrière. Il apparaît donc, au regard de ces parcours, qu'il était tout à fait légitime, du moins dans l'entre-deux-guerres, pour un enseignant de langues et littératures slaves de s'être spécialisé en doctorat sur le seul domaine russe, le plus développé dans l'Université française. Pourquoi, alors que le profil d'enseignants ayant commencé leur carrière dans l'entre-deux-guerres est reconnu dans les années 1950 sur des chaires de langues et littératures slaves, leur préférer en 1945 à Bordeaux un candidat qui n'a pas encore validé sa thèse de doctorat ? Parce qu'il est Français ? Parce qu'il serait pro-communiste²⁸ et favorable à une URSS au poids politique dominant en Europe médiane²⁹ dans le contexte de la reconnaissance de la victoire soviétique ? Ou, au-delà de ses inclinations personnelles, parce qu'il connaît l'Union soviétique, lui qui a été correspondant à Moscou du *Petit Parisien*, du *Temps* et de l'*Excelsior* dans les années 1930³⁰ ? C'est sans doute un ensemble de facteurs qui fait porter le choix sur Georges Luciani : russisant reconnu qualifié pour exercer à l'université par Raoul Labry en 1944, il a de plus, suite à l'échec de sa candidature au poste de russe aux Langues orientales en 1937, diversifié ses compétences en passant le diplôme de polonais de l'École en 1943³¹. Cette double compétence en langues slaves lui permet ainsi de pouvoir postuler en études russes en particulier, comme en études slaves en général.

Archives de La contemporaine, Fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 5, chemise 1.

26 CV de Dmitri Streemoukhoff fourni dans le cadre de la candidature à la maîtrise de conférences de langue et littérature russes ouverte à la Sorbonne en 1958, Archives nationales, carton AJ/16/6160, dossier de Dimitri Streemoukhoff.

27 Obsèques du professeur Streemoukhoff du 4 mai 1961 par le doyen de la faculté des lettres de l'Université de Paris, Archives nationales, carton AJ/16/6160, dossier de Dimitri Streemoukhoff.

28 Voir E. CLAVEL, « La faculté des lettres de Bordeaux 1886-1968: un siècle d'essor universitaire en province », *op. cit.*, p. 448.

29 Voir Georges LUCIANI, « L'U.R.S.S. et le monde slave », *La France intérieure*, Cahier 10, 1945, p. 17-19.

30 S. CŒURÉ, *Pierre Pascal*, *op. cit.* p. 231 ; G. LUCIANI, *Six ans à Moscou*, *op. cit.*

31 Voir chapitre 4, III-1.

C'est également le choix que semble avoir fait Henri Granjard, qui, en plus de sa première formation de germaniste (il est agrégé d'allemand en 1933), mise sur une double compétence slave dans les domaines russe et tchèque. Loin de se limiter à sa spécialisation sur Tourgueniev – peut-être parce que sa thèse est jugée suffisamment exhaustive par ses pairs pour se passer d'articles complémentaires après sa publication en 1954 par l'Institut d'études slaves – Henri Granjard élargit son domaine de compétence. Il met à profit sa lecture de trois langues pour diffuser les résultats de ses recherches au sein de la *Revue des études slaves* : sur « Herloszsohn et Mácha » (tome 30, fascicule 1-4, 1953), sur la question slavophile dans « Du romantisme politique : slavophiles et populistes » (tome 34, fascicule 1-4, 1957), ou encore sur « Alexandre Herzen à la croisée des chemins (1842-1846) » (tome 35, fascicule 1-4, 1958), où il étudie notamment l'influence de la philosophie hégélienne sur l'essayiste russe. C'est d'ailleurs ces nombreuses publications qui font préférer Henri Granjard à un candidat comme Charles Corbet, ayant peu produit dans les années 1950, pour le poste de professeur de russe en Sorbonne³², montrant ainsi qu'une compétence élargie est appréciable dans une université où se préparent des diplômes spécialisés en littérature et histoire russes et slaves.

c) Philologie et linguistique, parents pauvres de la recherche en slavistique à l'université

Les nouvelles spécialités de recherche élaborées à l'université laissent cependant de côté un pan entier de la recherche : celui de la philologie et de la linguistique. Certes, une spécialité en « philologie slave » ouvre à Paris, mais pas dans les universités de province, où la question de la « langue » reste attachée à celles de « la littérature » et, souvent, de « la civilisation. » Spécialiste du domaine, Jacques Veyrenc, lorsqu'il fait l'histoire de la slavistique française, déplore ces années d'après-guerre où philologie et linguistique slaves ne se développent qu'à contretemps des voies littéraire et historique.

« Il est pourtant remarquable que, pendant de longues années, et malgré l'indiscutable qualité des talents, la recherche marque le pas, surtout en linguistique et en philologie. Pendant les dix années qui suivent la fin de la guerre, on ne peut guère relever en ce dernier domaine que deux titres. Il s'agit d'une part de la thèse d'Université soutenue par Friedrich Cocron en

32 Pierre Pascal, présentation des candidats à son remplacement en Sorbonne, Archives de La contemporaine, Fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 5, chemise 1.

1953 [...] d'autre part de la thèse complémentaire, de Robert Triomphe [...] (1955)³³ »

Bien que l'approche philologique soit revendiquée par la *Revue des études slaves (RES)* dès sa création dans l'entre-deux-guerres, la première ambition de la *Revue* était de proposer des références bibliographiques. André Mazon, président de l'Institut d'études slaves, qui publie la *RES*, reste cependant très intéressé par la philologie, lui qui se définit comme « russisant, plus philologue qu'historien³⁴ » et qui s'investit dans le querelle au sujet du *Slovo d'Igor* dans les années 1940, où sa posture de sceptique lui cause d'ailleurs quelques torts³⁵. Cependant, peu de slavistes français ont un profil de philologue, et les études proposées au sein de la *Revue des études slaves* s'en ressentent. Les deux domaines, philologie et linguistique, restent liés dans les années 1950.

« La linguistique russe enseignée à l'université française est encore fortement marquée par la tradition philologique ; elle privilégie en effet l'approche historique de la langue fondée sur l'étude des textes qu'on retrouve dans la *Grammaire de la langue russe* d'André Mazon et qui doit beaucoup au rayonnement du grand spécialiste du vieux slave qu'est André Vaillant, continuateur des traditions de la grammaire historique et comparée d'Antoine Meillet qui voulait avant toute chose étudier le changement et ses causes en linguistique ; le disciple d'André Vaillant, Jacques Lépissier, devait ensuite perpétuer cette tradition, créant par exemple à la Sorbonne dans les années 1960 un "certificat de grammaire comparée des langues slaves"³⁶. »

Cette tradition philologique se ressent dans les pages de la *Revue des études slaves*. Y publient en linguistique et philologie slaves André Vaillant (directeur d'études à la IV^e section de l'EPHE en Langues et littératures slaves du Moyen-Âge), en linguistique russe Boris Unbegaun, en philologie slave et russe André Mazon. Pour le domaine russe, davantage d'auteurs se concentrent sur des questions de littérature³⁷. Les deux types d'études,

33 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 276-277.

34 A. Mazon à propos de lui-même, dans : c. r. de P. Milioukov, Ch. Seignobos et L. Eisenmann, *Histoire de Russie*, Paris, Ernest Leroux, 3 vol., 1932, in *Revue critique d'histoire et de littérature*, mai 1933, p. 227, cité par J. BREUILLARD, « Mazon linguiste », art. cit., p. 11.

35 Voir au sujet de cette polémique concernant l'authenticité de ce manuscrit Robert ROUDET, « Mazon et le *Slovo d'Igor* », *Revue des Études Slaves*, 82-1, 2011, p. 55-67.

36 Roger COMTET, « Linguistique et enseignement du russe », *Revue Russe*, n° 14, 1998, p. 41-42.

37 Voir chapitre 2, II-1-b.

philologiques comme littéraires, ont alors un matériau commun de départ : le texte écrit. C'est ce qui fait dire à Roger Comtet, lorsqu'il étudie la linguistique russe dans les années 1950, que le russe a tendance à être enseigné comme une langue morte, en privilégiant l'écrit sur l'oral, ce qui est équivalent en allemand et en anglais et montre une tradition philologique dans l'étude des langues étrangères dans l'Université française³⁸. Quant au linguiste, son objet premier est la langue, sous forme écrite comme orale. Pour Joseph Vendryes (1875-1960), linguiste en Sorbonne, philologie et linguistique, sont interdépendantes ; formé par Antoine Meillet, il voit dans l'œuvre de son maître le syncrétisme des deux disciplines³⁹. À l'époque de Vendryes, la philologie comme discipline éclate en spécialités qui la composaient : linguistique (élargie à des corpus oraux), histoire littéraire, civilisation, etc⁴⁰.

Cependant, c'est encore une approche philologique globale qui semble à l'œuvre dans la thèse de Friedrich (ou Frédéric) Cocron sur *La langue russe dans la seconde moitié du XVIIe siècle*, soutenue en 1953 en Sorbonne. Pierre Pascal, alors professeur de russe, souligne dans son rapport sur cette thèse d'université, la richesse des matériaux étudiés : les écrits de l'archiprêtre Avvakum, la correspondance des princes Khovanski et les œuvres dramatiques. En comparant ce travail « au remarquable ouvrage de Boris Unbegaun sur la langue russe dans la première moitié du XVIe siècle » soutenu en 1935, Pierre Pascal lui reconnaît de combler « une lacune dans notre connaissance de l'évolution de la langue littéraire russe⁴¹. » Pour Pierre Pascal, un mérite essentiel de l'étude de Friedrich Cocron est d'avoir saisi « la langue réelle, à la fois écrite et parlée », ce que permettent les écrits de la fin du XVII, au contraire de ceux du XVIe siècle que Boris Unbegaun avait étudiés et qui ne traduisaient qu'une « langue administrative [...] spéciale et quelque peu artificielle. » En conclusion de son rapport, Pierre Pascal soulève l'importance de ce type d'études « sur l'histoire de la langue russe, qui doivent être entreprises dans une pénurie extrême de travaux d'approche. » La langue russe manque en effet de chercheurs formés à l'étudier comme objet. Friedrich Cocron a d'ailleurs suivi un cursus hors de l'Université française puisqu'il a reçu une formation de linguiste à Vienne ; sa thèse d'université ne lui permet pas de prétendre à un poste dans l'Université française et de combler ainsi une lacune en philologie russe. Et ce n'est pas encore

38 R. COMTET, « Linguistique et enseignement du russe », art. cit., p. 42.

39 Édouard BACHELLERY, « Joseph Vendryes (1875-1960) », *École pratique des hautes études. 4e section, Sciences historiques et philologiques*, 94-1, 1961, p. 22-23 ; Joseph VENDRYES, « Linguistique et Philologie », *Revue des études slaves*, 27-1, 1951, p. 18.

40 Voir Sylvie ARCHAIMBAULT, « De la philologie à la linguistique : l'éclatement d'une discipline », *Revue des études slaves*, 88-1-2, 2017, p. 25-49.

41 Rapport de Pierre Pascal de mai 1953 sur la thèse d'université de Frédéric Cocron, *La langue russe dans la seconde moitié du XVIIe siècle*, Archives nationales, carton AJ/16/7091. Les citations suivantes proviennent de ce rapport.

avec la thèse complémentaire de Robert Triomphe deux ans plus tard que la philologie russe française trouve ses lettres de noblesse. Non pas que la thèse soit mal reçue, mais Robert Triomphe, venu tardivement à l'étude des langues slaves, n'a pas nécessairement eu tout le temps souhaité pour développer ce travail. Il se spécialise au lendemain de la guerre dans l'enseignement du russe, ce qui peut expliquer, à côté d'une thèse principale soutenue sur Joseph de Maistre, un choix peut-être plus hâtif concernant sa nouvelle spécialisation en thèse complémentaire. Il avait renoncé, après une hésitation en 1949, à proposer une thèse principale sur Gogol, faute de documentation, mais aussi parce qu'il ne se sentait pas « suffisamment à l'aise avec les nuances de la langue russe » pour réaliser un travail important exigeant « une bonne maîtrise de la langue » ; ayant délaissé Gogol pour Joseph de Maistre, et donc à soutenir une thèse sur le domaine russe, il souhaitait néanmoins ne pas renoncer entièrement aux études russophones⁴². Pierre Pascal juge en 1955 son travail, intitulé « O et OB slaves, étude d'une préposition », trop ambitieux compte tenu des capacités limitées en linguistique comparée de Robert Triomphe, dont il estime qu'il aurait dû restreindre son sujet au préfixe en russe aux XIXe et XXe siècles, malgré des résultats intéressants pour l'enseignement de la grammaire⁴³.

Pierre Pascal, en tant que titulaire de la chaire de russe en Sorbonne et présent à de nombreux jurys de thèses concernant le domaine russe, est informé en premier lieu de l'état de la recherche dans les différentes orientations de la discipline, ce qui lui permet de constater les lacunes présentes en philologie russe. En 1958, quand il obtient l'ouverture d'une maîtrise de conférences en russe pour compléter l'enseignement d'une discipline qui attire de plus en plus d'étudiants de licence et d'agrégatifs, il déplore de ne pouvoir prétendre à la création d'un enseignement orienté en philologie. Alors qu'est ouvert un second enseignement de Langue et littérature russes, intitulé très semblable à celui de la chaire existante, Pierre Pascal fait remarquer au doyen de la faculté des lettres qu'il aurait souhaité un enseignement magistral de philologie, mais reconnaît qu'il « n'existerait pas en France actuellement un candidat pour une telle chaire⁴⁴. » La philologie souffre donc d'un manque de compétence dans l'Université française. En effet, celui qui apparaît comme le représentant le plus éminent de la linguistique russe française, Boris Unbegaun, collaborateur régulier de la *Revue des études slaves* et rival

42 Lettre de Robert Triomphe à Pierre Pascal du 7 mars 1949, Archives de La contemporaine, fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 4, chemise 3.

43 Rapport Pierre Pascal de mars 1955 sur la thèse complémentaire de Robert Triomphe, *O et OB slaves, étude d'une préposition*, Archives nationales, carton AJ/16/7097.

44 Manuscrit de Pierre Pascal de présentation de candidats à la nouvelle maîtrise de conférences en études russes, daté du 25 octobre 1958, Archives de La contemporaine, fonds Pierre Pascal F delta res 883, carton 5, chemise 1.

malheureux de Pierre Pascal sur la chaire des Langues orientales en 1937, quitte l'université de Strasbourg en 1953 pour enseigner à Oxford sur une chaire de Linguistique comparée des langues slaves⁴⁵. Ce qui est une grande perte pour l'Université française, si l'on en croit Pierre Pascal ; la création d'une seconde maîtrise de conférences de russe en Sorbonne aurait peut-être pu retenir le linguiste en France.

« Il y a un slavisant d'une autorité incontestée et d'une renommée universelle dont la place est à la Sorbonne, de l'avis de toutes les personnes un tant soit peu compétentes : c'est Mr. Unbegaun. Je suis le premier à le désirer dans cette maîtrise⁴⁶. »

Dans une moindre mesure, Lucien Tesnière, en poste à Montpellier, continue à contribuer à la *Revue des études slaves*, plus sporadiquement, et ne consacre pas ses recherches exclusivement à la linguistique slave, à la différence de Boris Unbegaun ; de plus, il est considéré comme spécialiste du slovène – en tant que chroniqueur des publications concernant cette langue dans la *Revue des études slaves* – plus que de russe, au contraire de Boris Unbegaun.

Qui donc pourrait en 1958 reprendre l'enseignement de philologie en Sorbonne, qui avait été assuré par Nikolaï Koulmann dans l'entre-deux-guerres ? La nouvelle génération de philologues semble encore trop jeune pour occuper une maîtrise de conférences. Après une licence de lettres classiques en 1945 et l'agrégation de grammaire en 1948, Jacques Lépissier (1925-1971) obtient une licence de russe en 1951 et commence à publier dans la *Revue des études slaves* en 1957 (« De l'omission du pronom-sujet en russe moderne », tome 34, fascicule 1-4). Le parcours de Jacques Lépissier est symptomatique d'une discipline encore dépourvue de cadres, puisqu'il est formé hors de la slavistique, en linguistique, avant d'y appliquer ses connaissances au russe qu'il a appris plus tardivement. José Johannet (1924-2013), du même âge, a été quant à lui formé entièrement dans la discipline. Étudiant à l'université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand pendant la guerre, élève de Boris Unbegaun et Dimitri Stremoukhoff, agrégé de russe en 1952, il commence sa carrière de chercheur la même année que Jacques Lépissier dans la *Revue des études slaves* (« De l'aoriste imperfectif dans la *Chronique Laurentine* », tome 34, fascicule 1-4). C'est donc qu'il

45 José JOHANNET, « Nécrologie [B.O. Unbegaun (1898-1973)] », *Revue des Études Slaves*, 49-1, 1973, p. 373-374.

46 Lettre de Pierre Pascal à Charles Corbet du 14 novembre 1953, Archives de La contemporaine, fonds Pierre Pascal F delta res 883, carton 4, chemise 7.

y a eu les moyens de former cette nouvelle génération : au sein d'un département de philologie à l'EPHE, où enseigne encore André Vaillant, qui forme Jacques Lépissier⁴⁷, ou bien au sein même de la discipline slave grâce à Boris Unbegaun à Strasbourg de 1937 à 1953. André Vaillant est l'un des philologues et linguistes des langues slaves les plus actifs en France : il publie notamment en 1948 un *Manuel du vieux slave*⁴⁸, qui devient référence et est réédité dans les années 1960. Cependant, il ne s'agit pas d'un travail concernant le russe.

En l'absence d'une philologie russe bien développée en France, son enseignement a longtemps été le fait de russophones formés en partie – comme Boris Unbegaun à Ljubljana dans les années 1920 – ou entièrement hors des frontières – comme Nikolai Koulmann à Saint-Petersbourg. La philologie russe est également tributaire dans ses outils de productions étrangères. Ainsi les étudiants du CES de philologie russe et candidats à l'épreuve d'explication de texte d'un auteur médiéval au DES sont-ils interrogés sur des textes issus de la *Chrestomathie* de Nikolai Goudzi, publiée pour la première fois à Moscou en 1935 et qui rassemble des textes en vieux-russes écrits entre les XI^e et XVII^e siècles⁴⁹. Ce professeur d'histoire de la littérature russe à l'université de Moscou, spécialiste de la littérature de l'ancienne Russie, y forme notamment les russisants boursiers et futurs professeurs de russe⁵⁰ ; il est par ailleurs invité à Paris en 1958-1959, pour une série de conférences, par l'Institut d'études slaves⁵¹. La visite d'un spécialiste d'un domaine qui est encore une lacune de l'Université française est ainsi profitable à la slavistique française, tout comme le maintien des échanges avec les pays slaves, constructeurs d'une slavistique qui se veut aussi internationale que possible⁵².

En l'absence de spécialistes de philologie russe, en 1958, la création de la nouvelle maîtrise de conférences de russe concerne la littérature. Parmi les candidats, Pierre Pascal soutient Dimitri Streemoukhoff, ancien lecteur de l'université de Strasbourg sous la direction de Boris Unbegaun. Pour le professeur, Dimitri Streemoukhoff, russophone, présente l'avantage sur Henri Granjard, candidat par ailleurs jugé méritant, par « cette connaissance intime des personnes et des choses russes à laquelle les plus érudits d'entre nous ne sauraient jamais

47 P. PASCAL et J. JOHANNET, « André Vaillant (1890-1977), l'homme et le savant », art. cit., p. 367-370.

48 André VAILLANT, *Manuel du vieux slave*, Paris, Institut d'études slaves, 1948.

49 Николай Каллиникович Гудзий (Nikolaj Kallinikovič GUDZIJ) (dir.), *Хрестоматия по древней русской литературе (XI-XVII в.): для высших педагогических учебных заведений*, Москва, Учпедгиз [Moskva, Učpedgiz], 1935.

50 Voir notamment les témoignages de Georges Nivat et d'Anita Davidenkoff, en stage à l'université de Moscou à la fin des années 1950 et au début des années 1960. G. NIVAT, *Vivre en russe, op. cit.*, p. 13 ; A. DAVIDENKOFF, *Histoire d'une expulsion, op. cit.*, p. 69.

51 Lettre d'André Mazon au recteur de l'Université de Paris datée du 3 mars 1958, Archives nationales, carton AJ/16/6994, dossier « Visites et échanges de professeurs avec l'URSS (1920-1959) ».

52 Voir chapitre 7, II-3.

prétendre⁵³ », et personnifie « la Russie même⁵⁴ », vision représentative d'une discipline française qui s'intéresse prioritairement à la Russie impériale.

3 – Les études de littérature russe en France après 1945 : une préférence marquée pour le XIXe siècle et l'intégration de l'élément soviétique

Comme l'a souligné Michel Espagne, qui a étudié l'émergence de la discipline des Littératures étrangères dans l'Université française au XIXe siècle,

« Il n'est pas souvent question, et il est presque exclu dans l'enseignement proprement dit, de s'engager dans une exploration des auteurs contemporains que la tradition n'aurait pas pleinement consacrés⁵⁵. »

Cette tendance se retrouve au sein de la voie littéraire de la slavistique française, en construction, qui s'attache particulièrement à établir un corpus de référence formé d'auteurs classiques.

« On voit que la quasi totalité des recherches consacrées à l'histoire littéraire reste cantonnée au XIXe siècle. L'époque révolutionnaire et la période soviétique sont presque entièrement délaissées⁵⁶. »

À l'exception de Sophie Bonneau (Laffitte) qui soutient ses thèses sur Alexandre Blok en 1946, un auteur qui a connu l'époque révolutionnaire, les nouveaux docteurs ainsi que les chercheurs délaissent, comme en témoignent les publications de la principale revue de la discipline (la *Revue des études slaves*), le terrain soviétique, tant pour le choix de la littérature étudiée que pour la mobilisation des études critiques.

a) Traiter des auteurs classiques : quel renouvellement de la recherche française par les slavistes ?

53 Manuscrit de Pierre Pascal de présentation des candidats à la maîtrise de conférences de russe à l'université de Paris, daté du 25 octobre 1958, Archives de La contemporaine, fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 5, chemise 1.

54 Pierre PASCAL, « Nécrologie [D. N. Strémooukhoff] », *Revue des Études Slaves*, 39-1, 1961, p. 387.

55 M. ESPAGNE, *Le paradigme de l'étranger*, op. cit., p. 15.

56 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit. p. 280.

Un état des connaissances de la littérature russe en France au lendemain de la guerre laisse entendre le travail à accomplir. En 1947, Vladimir Boutchik publie un ouvrage recensant les études publiées en français sur les auteurs russes dans *La littérature russe en France*⁵⁷. D'après la bibliographie des monographies et études sur les différents auteurs rassemblée par Vladimir Boutchik, les principales publications disponibles en français (langue originale et traduction) depuis le XIXe siècle jusqu'en 1947 concernent : Dostoïevski, plus modérément Pouchkine, et surtout, Tolstoï. Ces études ne sont pas le fait des seuls universitaires, qui participent néanmoins à la construction de savoirs autour des œuvres d'auteurs moins connus que ceux consacrés par *Le roman russe* de Eugène-Melchior de Vogüé. Les universitaires russisants, de la première génération aux plus récentes, ont contribué à la connaissance des œuvres d'auteurs du XVIIIe siècle, mais surtout du XIXe siècle russe. La seule étude produite sur Alexandre Blok est alors la thèse publiée de Sophie Bonneau par l'Institut d'études slaves en 1946.

Malgré cette reprise de la recherche en littérature russe après la guerre, Jacques Veyrenc parle d'un « retard » de la slavistique française :

« Dans le domaine de l'histoire de la littérature, le retard est moins sensible [qu'en linguistique et philologie], même si les représentants de la génération née entre les deux guerres tardent encore à se manifester⁵⁸. »

Il est remarquable que les études disponibles au lendemain de la guerre sur les auteurs russes datent parfois du début du siècle. La discipline, qui connaît une nouvelle dynamique grâce à l'ouverture de l'agrégation et à l'ouverture de nouvelles chaires, a alors la possibilité de se renouveler, tout en conservant l'approche classique centrée sur de grands auteurs de la littérature.

57 Vladimir Vladimirovič BUČIK, *La littérature russe en France : avec quatre hors-texte*, Paris, H. Champion, 1947. Des bibliographies des études parues sur l'histoire de la littérature russe et sur différents auteurs sont incluses, p. 52-83.

58 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 276-277.

Tableau 6.4. État de la recherche universitaire en littérature russe en 1947⁵⁹

Auteur	Étude universitaire disponible (thèse ou publication d'un enseignant en poste)
Kantemir (1709-1744)	- Marcelle Ehrhard, <i>Un ambassadeur de Russie à la Cour de Louis XV : le prince Cantemir à Paris (1738-1744)</i> [thèse complémentaire ès-lettres, Paris, 1939], Paris : Les Belles Lettres, 1938
Lomonossov (1711-1765)	- Antoine Martel, <i>Michel Lomonossov et la langue littéraire russe</i> , Paris : H. Champion, 1934 (« Bibliothèque de l'Institut français de Leningrad », XIII)
Joukovski (1783-1852)	- Marcelle Ehrhard, <i>V.A. Joukovski et le préromantisme russe</i> [thèse principale ès-lettres, Paris, 1939], Paris : H. Champion, 1938 (« Bibliothèque de l'Institut français de Leningrad », XVII)
Riabinine (1791-1885)	- Wilfrid Chettéoui, <i>Un rapsode russe, Riabinine le père, la byline au XIXe siècle</i> [thèse d'université, Paris, 1942], Paris : H. Champion, 1942 (« Bibliothèque de l'Institut français de Leningrad »)
Tchaadaïev (1793-1856)	- Charles Quénet, <i>Tchaadaev et les Lettres philosophiques : contribution à l'étude du mouvement des idées en Russie</i> [thèse principale ès-lettres, Paris, 1931], Paris : H. Champion, 1931 (« Bibliothèque de l'Institut français de Leningrad », XII)
Griboïedov (1795-1829)	- Olga Kramareva, <i>Alexandre Sergiévitch Griboïedov : sa vie, ses œuvres</i> [thèse d'université, Paris, 1907], Paris : Bonvalot-Jouve, 1907
Pouchkine (1799-1837)	- Émile Haumant, <i>Pouchkine</i> , Paris : Bloud, 1911 (« Les grands écrivains étrangers »)
Tiouttchev (1803-1873)	- Dmitri Stremoukhoff, <i>La poésie et l'idéologie de Tioutchev</i> [thèse complémentaire ès-lettres, Strasbourg, 1938], Paris : Les Belles Lettres, 1937
Khomiakov (1804-1860)	- Albert Gratieux, <i>A.S. Khomiakov et le mouvement slavophile : I. Les hommes, II. Les doctrines</i> [thèse principale ès-lettres, Strasbourg, 1939], Paris : Éditions du Cerf, 1939 - Albert Gratieux, <i>G. Samarine, Préface aux œuvres théologiques de A.S. Khomiakov : traduction, introduction et notes</i> [thèse complémentaire ès-lettres, Strasbourg, 1939], Paris : Éditions du Cerf, 1939
Gogol (1809-1852)	- Louis Leger, <i>Nicolas Gogol</i> , Paris : Bloud, 1914 (« Les grands écrivains étrangers »)
Herzen (1812-1870)	- Raoul Labry, <i>Alexandre Ivanovitch Herzen (1812-1870) : essai sur la formation et le développement de ses idées</i> [thèse principale ès-lettres, Paris, 1929], Paris : Bossard, 1928 - Raoul Labry, <i>Herzen et Proudhon</i> [thèse complémentaire ès-lettres, Paris, 1929], Paris : Bossard, 1928

59 D'après V. BUČIK, *La littérature russe en France, op. cit.* ; M. SEYDOUX et M. BIESIEKIERSKI, *Répertoire des thèses concernant les études slaves, l'URSS et les pays de l'Est européen, et soutenues en France de 1824 à 1969, op. cit.*

Auteur	Étude universitaire disponible (thèse ou publication d'un enseignant en poste)
Gontcharov (1812-1891)	- André Mazon, <i>Un maître du roman russe : Ivan Gontcharov (1812-1891)</i> [thèse complémentaire ès-lettres, Paris, 1914], Paris : H. Champion, 1914 (« Bibliothèque de l'Institut français de Saint-Pétersbourg », III)
Lermontov (1814-1841)	- Émile Duchesne, <i>Michel Iouriévitch Lermontov : sa vie et ses œuvres</i> [thèse ès-lettres, Paris, 1910], Paris : Plon, 1910
A. K. Tolstoï (1817-1875)	- André Lirondelle, <i>Le poète Alexis Tolstoï : l'homme et l'œuvre</i> [thèse ès-lettres, Paris, 1913], Paris : Hachette, 1913
Tourgueniev (1818-1883)	- Émile Haumant, <i>Ivan Touguénéf : la vie et l'œuvre</i> , Paris : A. Colin, 1906
Dostoïevski (1821-1881)	- Maxime Herman, <i>Dostoïevski et Przybyszewski</i> [thèse complémentaire ès-lettres, Paris, 1939], Lille : Éditions Sautai, 1938 - Paul Evdokimoff, <i>Dostoïevski et le problème du mal</i> [thèse d'université, Aix, 1942], Valence : Impressions réunies, 1942
Ostrovski (1823-1886)	- Jules Patouillet, <i>Ostrovski et son théâtre de mœurs russes</i> [thèse ès-lettres, Paris, 1912], Paris : Plon, 1912
L. Tolstoï (1828-1910)	- Plusieurs thèses en théologie - Milan Markovitch, <i>Jean-Jacques Rousseau et Tolstoï</i> [thèse principale ès-lettres, Paris, 1928], Paris : H. Champion, 1928 - Milan Markovitch, <i>Tolstoï et Gandhi</i> [thèse complémentaire ès-lettres, Paris, 1928], Paris : H. Champion, 1928
Leskov (1831-1895)	- Pierre Kovalevski, <i>N.S. Leskov : peintre méconnu de la vie nationale russe</i> [thèse d'université, Paris, 1926], Paris : PUF, 1925
Pissarev (1840-1868)	- Armand Coquart, <i>Dmitri Pissarev (1840-1868) et l'idéologie du nihilisme russe</i> [thèse principale ès-lettres, Paris, 1946], Paris : Institut d'études slaves, 1946 (« Bibliothèque de l'Institut française de Leningrad continuée par la Bibliothèque russe de l'Institut d'études slaves », XXI)
Soloviev (1853-1900)	- Dmitri Stremoukhoff, <i>Vladimir Soloviev et son œuvre messianique</i> [thèse ès-lettres, Strasbourg, 1938], Paris : Les Belles Lettres, 1935
Blok (1880-1921)	- Sophie Bonneau, <i>L'univers poétique d'Alexandre Blok</i> [thèse principale ès-lettres, Paris, 1946], Paris : Institut d'études slaves, 1946 (« Bibliothèque de l'Institut française de Leningrad continuée par la Bibliothèque russe de l'Institut d'études slaves », XX)

L'état de l'art de Vladimir Boutchik révèle que les universitaires n'ont pas le monopole des monographies sur les auteurs russes. Vladimir Boutchik note ainsi une très vaste bibliographie sur Léon Tolstoï (plus de 80 références), ce qui laisse entendre que l'auteur doit être très connu du public français. L'auteur semble cependant délaissé de la recherche française : la *Revue des études slaves* ne publie que quelques lettres inédites de Tolstoï dans un numéro de 1930 (tome 10, fascicule 3-4), et André Mazon manifeste un intérêt sporadique

après-guerre pour l'écrivain (autour du récit *Destin de paysanne*, tome 22, fascicule 1-4, 1946 puis du texte *Чем люди живы* ou *Ce qui fait vivre les hommes*, tome 25, fascicule 1-4, 1949). En 1951, une thèse d'université est soutenue par une étudiante américaine, Thaïs Lindstrom, sur « Tolstoï, la France et les Français » de 1886 à 1910. Elle retrace la fortune en France de Tolstoï depuis la révélation par *Le roman russe* de Eugène-Melchior de Vogüé, puis grâce aux récits des voyageurs français à Iasnaïa Poliana, notamment les slavisans professionnels comme Paul Boyer et Jules Legras⁶⁰. Cette thèse est alors évaluée par Jean-Marie Carré, spécialiste de littérature comparée, en plus de Pierre Pascal, titulaire de la chaire de Langue et littérature russe. L'orientation du sujet et l'intérêt pour la littérature comparée montre assez l'impact hors de Russie qu'a eu l'œuvre de Tolstoï, ce qui la décloisonne des seules études russes. Cependant, c'est l'Institut des études slaves qui la publie en 1952, ce qui peut se comprendre par le simple fait qu'elle retrace une histoire des origines de la slavistique française, en rendant hommage à l'action de Paul Boyer et de Jules Legras pour renforcer la connaissance en France de l'auteur russe. Ce n'est pas l'œuvre de Tolstoï qui est alors au centre de l'étude, mais plutôt sa réception. De même pour Tourgueniev, qu'Émile Haumant a contribué à faire connaître au public français au début du siècle et qui fait l'objet d'une thèse d'université par un étudiant australien, Ian Smith, en 1950 à Paris sous le titre « Tourgueniev, Flaubert et ses amis. » La thématique n'est pas neuve et n'est pas sans rappeler une brève recherche d'André Mazon au sujet d'un « modèle commun à Flaubert et à Turgenev : Maurice Schlesinger » (*RES*, tome 14, fascicule 3-4, 1934). La thèse de Ian Smith ne se concentre pas sur la slavistique française, mais est entièrement du côté de la littérature comparée et ne fait l'objet d'aucune évaluation par un enseignant de russe, puisque son auteur n'y replace nullement Tourgueniev dans la littérature russe⁶¹. Les écrivains de l'âge d'or du roman russe, connus en France parce qu'ils y ont vécu comme Tourgueniev, ou parce qu'ils ont été importés en France de leur vivant, comme Tolstoï, ne semblent donc pas la priorité des nouveaux chercheurs en études russes. Certes, André Mazon s'intéresse à l'œuvre de Tourgueniev et publie une série d'articles sur le contexte d'élaboration de plusieurs de ses romans dans la *Revue des études slaves* dans l'entre-deux-guerres (« L'élaboration d'un roman de Turgenev : *Terres vierges* », tome 5, fascicule 1-2, 1925, puis « L'élaboration d'un roman de Turgenev : *À la veille, Premier amour, Fumée* », tome 5, fascicule 3-4, 1925), mais il ne fait l'objet d'aucune recherche doctorale avant les années 1950.

60 Rapport sur la thèse d'université de Thaïs Lindstrom par Jean-Marie Carré daté de septembre 1951, Archives nationales, carton AJ/16/7094.

61 Rapport sur la thèse d'université de Ian Smith par Jean-Marie Carré daté de mars 1950, Archives nationales, carton AJ/16/7103.

En 1952, Henri Granjard (1900-1979), germaniste et russisant sur le tard, consacre sa thèse principale à Tourgueniev sous le titre « Ivan Tourgueniev et les courants politiques et sociaux de son temps », qui, à contre-pied de la thèse d'université de Ian Smith, replace pleinement l'auteur dans son époque en Russie. La connaissance de Tourgueniev en France permet aux nouvelles études, comme celles de Henri Granjard, de faire sortir la monographie d'auteur de sa conceptualisation en diptyque sur le modèle « sa vie, son œuvre », qui avait été celui d'Émile Haumant en 1906. Ce qui ne veut pas dire que ce modèle soit dépassé, d'autant que l'approche « sa vie, ses œuvres » peut rester pertinente quand la biographie d'un auteur est peu connue et peut constituer un élément de contexte de production de l'œuvre. Alors que Charles Corbet soutient en 1948 un des premiers grands travaux français sur le poète Nekrassov, dans sa thèse intitulée « Nekrasov, l'homme et le poète », il reprend une variation de ce thème. Cependant, cet élément de l'homme ne paraît se justifier pour lui que pour expliquer le poète ; l'œuvre est ainsi mise en avant, plus que l'homme. Cette hypothèse sur la conception de la critique littéraire de Charles Corbet est d'autant plus plausible qu'en 1953, alors qu'il évalue la thèse de Kyra Sanine sur « Saltykov-Chtchédrine, sa vie et ses œuvres », il regrette le choix d'une « composition en diptyque : la vie, les œuvres, où la partie biographique, donc historique, a autant sinon plus d'importance qu'une étude esthétique⁶². » Certes, la thèse de Henri Granjard met l'accent sur le contexte politique et social davantage que sur l'esthétique, qui serait une approche plus purement artistique et littéraire. Elle ne manque cependant pas de recevoir l'éloge des trois russisants au jury, Marcelle Ehrhard, André Mazon et Pierre Pascal, qui estiment que « la thèse est la contribution la plus importante qui existe jusqu'à ce jour à la connaissance de Tourgueniev⁶³. »

« Elle sera consultée comme une sorte d'encyclopédie, fortement composée, où se trouvent mises au point toutes les questions que soulèvent sa formation intellectuelle, son germanisme, la genèse de son œuvre multiple de conteur, de romancier et même de dramaturge où se reflète comme dans une chronique toute la vie de la société de son temps. Aucune des positions de sa thèse n'a été sérieusement combattue. Il a de la littérature russe, de Tourgueniev et des mouvements de pensée du XIXe siècle une connaissance excellente. Il faut que ce grand ouvrage, aussi solide que beau, soit imprimé

62 Parole de Charles Corbet rapporté par Victor-Louis Tapié dans son rapport sur la soutenance des thèses de Kyra Sanine daté de juin 1953, Archives nationales, carton AJ/16/7104.

63 Rapport de Jean-Marie Carré sur la soutenance des thèses de Henri Granjard daté de décembre 1952, Archives nationales, carton AJ/16/7104.

car il fait honneur à la science française⁶⁴. »

La thèse principale de Henri Granjard, publiée par l'Institut d'études slaves en 1954, permet ainsi d'atteindre un but des études russes françaises, car « dans l'état actuel des études de littérature russe en France, il est indispensable de présenter de grandes monographies [sur les auteurs]⁶⁵. »

Lorsque les auteurs ont fait l'objet d'un plus grand nombre d'études depuis leur découverte en France, les approches peuvent se spécifier, plutôt que de choisir le diptyque « sa vie, son œuvre ». C'est la voie qui est soutenue par Jean Drouilly en 1949 pour traiter de quelques questions autour de l'œuvre de Dostoïevski dans sa thèse « La pensée politique et religieuse de F.M. Dostoïevski. » Cette question de la religion de Dostoïevski n'est pas sans intéresser Pierre Pascal, le professeur de russe de la Sorbonne, qui siège au jury, puisqu'il publie lui-même quelques années plus tard un article intitulé « Dostoïevski et la foi chrétienne » dans la revue *Istina* (1954, n° 2), nouvelle revue qui s'intéresse aux questions de chrétienté⁶⁶. C'est encore cette question religieuse qui motive Nicolas Weisbein lorsqu'il soutient ses thèses sur Léon Tolstoï en 1957, dont la principale sur « L'évolution religieuse de Tolstoï », pour laquelle il choisit de ne pas inclure à son corpus les œuvres littéraires de l'auteur. Choix que regrette André Mazon⁶⁷ qui, lui, a manifesté de l'intérêt précédemment pour l'œuvre de l'écrivain et lui a consacré une publication⁶⁸. Il semble pourtant que les œuvres littéraires de Tolstoï ne fassent pas l'objet d'un intérêt des chercheurs français en études russes, peut-être qu'ils jugent le sujet déjà bien connu. Certes, l'année de la soutenance des thèses de Nicolas Weisbein, un jeune chercheur, Michel Aucouturier, agrégé de russe en 1955, s'intéresse à l'œuvre de Tolstoï en publiant dans la *Revue des études slaves* un article sur « Langage intérieur et analyse psychologique chez Tolstoï » (tome 34, fascicule 1-4, 1957), mais l'auteur ne devient pas officiellement sa spécialité, bien que l'intérêt que lui porte Michel Aucouturier ne se démente pas tout au long de sa carrière⁶⁹. Quant à la thèse de Nicolas Weisbein, qui n'aborde qu'un aspect du travail de Tolstoï et reçoit quelques critiques du jury, elle n'atteint

64 *Ibid.*

65 Introduction de Charles Corbet rapporté par Victor-Louis Tapié dans son rapport sur la soutenance des thèses de Kyra Sanine de juin 1953, Archives nationales, carton AJ/16/7104.

66 Voir la présentation de la revue *Istina* sur le site OpenEdition : <https://journals.openedition.org/dominicains/1935>, page consultée le 21 juillet 2019.

67 Rapport de soutenance des thèses ès-lettres de Nicolas Weisbein par Pierre Pascal, daté de juin 1957, Archives nationales, carton AJ/16/7110.

68 André MAZON, « Léon Tolstoï et *Destin de paysanne* », *Revue des études slaves*, tome 22, fascicule 1-4, 1946, p. 162-179.

69 INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES et EUR'ORBEM (dir.), « In Memoriam Michel Aucouturier (1933-2017) », art. cit., p. 378.

pas le statut de référence comme celle de Henri Granjard sur Tourgueniev. Le jury estime alors que : « il manque à la thèse principale surtout l'effort de synthèse, la pensée ferme, l'écriture rigoureuse qui auraient pu en faire, sur un sujet important, une œuvre définitive⁷⁰. » Pierre Pascal, au jury de la soutenance de Nicolas Weisbein, note quelques années plus tard que « ce livre ne témoigne pas d'une recherche très poussée, ni d'un effort très actif pour s'élever au-dessus de la simple analyse des textes⁷¹. » En tant que spécialiste de Tourgueniev ayant apporté sa pierre à l'ambition de construction des monographies sur les auteurs russes, Henri Granjard est ainsi favorisé par rapport à Nicolas Weisbein lors du remplacement de Pierre Pascal à la chaire en Sorbonne en 1960. C'est aussi que, contrairement à son rival, Henri Granjard, loin de se limiter à cette première spécialisation, diversifie ses recherches, et notamment hors du seul champ russe puisqu'il a soutenu sa thèse complémentaire sur un poète tchèque, Karel Hynek Mácha (1810-1836), effort reconnu au profit de la slavistique française. L'exploration choisie est alors hors du domaine russe, sans pour autant renoncer à la littérature du XIXe siècle.

Si l'on s'intéresse aux thèses d'État soutenues de la fin des années 1940 à la fin des années 1950, qui sont celles qui supposent une recherche plus aboutie, la littérature est le domaine le plus souvent couvert par les thèses sur le domaine russe. En littérature et histoire littéraire, sept thèses d'État sont soutenues entre 1946 et 1957. Ces thèses contribuent, au sein de l'Université et pour les spécialistes, à l'élaboration d'une science française sur la littérature russophone, mais pas uniquement. L'ambition est également de diffuser une connaissance accrue de la littérature russe dans le public francophone. C'est ce que révèle Raoul Labry, le professeur de russe de la Sorbonne, lors de la soutenance de thèse de Sophie Bonneau sur Alexandre Blok en 1946⁷². D'origine russe, Sophie Bonneau (née Glickman-Toumarkine, adoptant plus tard le nom de son second mari, Laffitte), est diplômée des Langues orientales en chinois et japonais en 1928, et étudie en parallèle le russe à l'université de Paris, où elle obtient finalement une licence en 1939, puis un DES de littérature russe à Montpellier en 1941, avant de soutenir son doctorat d'État en 1946 en Sorbonne sur Alexandre Blok⁷³. Raoul Labry, rapporteur de la thèse principale, déclare à propos de cette thèse qu'elle est le premier

70 Rapport de soutenance des thèses ès-lettres de Nicolas Weisbein par Pierre Pascal, daté de juin 1957, Archives nationales, carton AJ/16/7110.

71 Pierre Pascal, Présentation manuscrite de candidats pour la séance du 27 juin 1961 [à l'occasion du remplacement de la chaire laissée vacante en Sorbonne par la mort de Dmitri Stremoukhoff], Archives de La contemporaine, Fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 5, chemise 4.

72 Rapport de Raoul Labry sur la thèse principale de doctorat ès-lettres de Sophie Bonneau, daté de juillet 1946, Archives nationales, carton AJ/16/7102.

73 Voir le CV de Sophie Laffitte dans son dossier administrative dans les archives de l'académie de Paris, Archives nationales, carton AJ/16/6041.

travail d'ensemble qui ait paru à l'étranger comme en Russie sur Blok. Cependant, tout en saluant une connaissance du russe « naturelle » qui lui permet de comprendre pleinement la subtilité de l'art du poète, Raoul Labry craint « qu'après avoir achevé sa lecture, un Français ne trouve l'univers de Blok trop étranger et trop russe, et abandonne ce poète aux seuls spécialistes. » Aussi aurait-il souhaité « quelque court florilège des nombreux vers qui troublent les âmes de tous pays désespérées comme la sienne, ou simplement angoissées devant les détresses de la vie » ; Sophie Bonneau aurait ainsi « aidé à une plus large audience de Blok dans le public français. » Il s'agit d'une ambition différente de celle de la thèse de référence sur les grands auteurs du XIXe siècle, comme Tourgueniev consacré par Henri Granjard. La recherche universitaire en construction se légitime en s'ancrant dans une tradition littéraire française.

b) Une faible mobilisation de la critique littéraire soviétique

La recherche soviétique continue pourtant de s'intéresser aux auteurs, classiques comme contemporains, et de produire des matériaux d'études. L'accès aux manuscrits, et même à la littérature soviétique en russe, mais aussi aux publications critiques, reste difficile et discuté. La position de Raoul Labry, le professeur de la Sorbonne, symbolise bien cette tension. En 1946, lors de la soutenance des thèses de Sophie Bonneau, il lui reproche d'avoir « négligé d'étudier les manuscrits de Blok surchargés de ratures, dont l'édition soviétique Akademia reproduit de nombreux fac-similés⁷⁴. » En revanche, le professeur ne semble pas considérer comme nécessaire l'apport de la science soviétique au travail de thèse de Charles Corbet sur le poète Nekrassov, soutenu en 1948. Ce travail sur Nekrassov, dépourvu de la documentation soviétique, avait été présenté pour visa d'imprimer avant soutenance, en 1938, à Raoul Labry, qui l'avait estimé satisfaisant. La soutenance a cependant été retardée par la guerre. Charles Corbet, diplômé de lettres puis d'un DES de russe à Lyon en 1922, est enseignant en Indochine de 1927 à 1947⁷⁵. En dix ans, Charles Corbet a eu l'occasion de nourrir sa documentation de la critique soviétique produite sur Nekrassov. Pour Raoul Labry, « cet enrichissement est parfois une surcharge sans grande utilité⁷⁶. » Au contraire, lorsqu'il publie sa thèse, Charles Corbet insiste sur l'importance des travaux de « deux grands

74 Rapport de Raoul Labry sur la thèse principale de doctorat ès-lettres de Sophie Bonneau, daté de juillet 1946, Archives nationales, carton AJ/16/7102.

75 Dossier administratif de Charles Corbet, Archives nationales, Fonds de l'Académie de Paris, carton AJ/16/5936.

76 Rapport de Raoul Labry sur la thèse principale de doctorat ès-lettres de Charles Corbet, daté de décembre 1948, Archives nationales, carton AJ/16/7103.

spécialistes de Nekrassov en URSS » : V. Evgenev-Maksimov et Korneï Tchoukovski⁷⁷. La divergence des opinions pourrait s'expliquer selon plusieurs hypothèses. Il est possible qu'elle soit générationnelle, Raoul Labry ayant dû apprendre à se passer du contact avec l'Union soviétique. Cette différence générationnelle pourrait se doubler d'une position idéologique, Raoul Labry refusant de considérer que la critique littéraire soviétique, imprégnée de marxisme, soit à prendre en compte dans les études sur Nekrassov. Une telle opinion n'est cependant pas explicitement formulée dans son rapport.

Il est notable que les seules allusions à l'Union soviétique dans le choix des thèses se limitent à la difficulté d'accéder aux manuscrits dans les archives locales et aux publications de manuscrits, ou bien d'utiliser la documentation soviétique sur des auteurs antérieurs. Il reste alors exceptionnel, pour les étudiants choisissant un sujet de mémoire ou de thèse, d'étudier des auteurs de la période soviétique.

c) Étudier les auteurs du XXe siècle : un choix marginal jusqu'à la fin des années 1950

La détente des relations franco-soviétique rend plus facile aux chercheurs, dans la seconde moitié des années 1950, de se connecter à la production littéraire et savante soviétique : par la documentation disponible en France, notamment à la Bibliothèque nationale, mais aussi par des voyages en Union soviétique⁷⁸. Cependant, ces relations n'engendrent pas une intégration des références soviétiques aux études russes françaises. Pour Pierre Pascal, « de chefs d'œuvre soviétiques, il n'y en a pas. La littérature soviétique n'en a pas produit⁷⁹. » Bien que des œuvres soviétiques aient été traduites dès l'entre-deux-guerres puis au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, en 1946 et 1947, des textes d'Ehrenbourg, des contes de Leonov, des textes d'Alexis Tolstoï, de Gladkov, de Nicolas Bogdanov, de Fedorov, de Bajov, de Nicolas Assanov, de Youri Guerman⁸⁰, ces écrits restent en marge de la culture littérature mise en avant par les études russes. La littérature soviétique est même

77 Charles CORBET, « Avant-propos », in *Nekrasov, l'homme et le poète*, Paris, Institut d'études slaves de l'Université de Paris, 1948.

78 Voir chapitre 5, II-3 et III.

79 Pierre Pascal, « La littérature soviétique » communication à une conférence de l'École des bibliothécaires de l'Institut catholique, sans date, Fonds Pierre Pascal à La contemporaine, F delta res 883, carton 10, chemise 3.

80 Claude de GRÈVE, « La réception de la littérature russe, classique et moderne, en France, aux lendemains de la Deuxième Guerre mondiale », in Francine-Dominique LIECHTENHAN (dir.), *L'ours et le coq : trois siècles de relations franco-russes : essais en l'honneur de Michel Cadot*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2000, p. 236.

absente de la plupart des ouvrages généraux sur la littérature russe produits par les spécialistes de l'Université. Jules Legras, en 1929 dans sa *Littérature en Russie*, avait « réduit à Essenine la littérature de la Russie soviétique⁸¹ » ; il faut souligner que l'ouvrage était paru avant la professionnalisation des écrivains dans l'Union des écrivains, en 1932, qui crée une littérature officielle.

Si l'on considère comme littérature soviétique la production de ces écrivains membres de l'Union – organisme dépendant du PCUS et qui place la littérature comme instrument au service de la politique soviétique – alors il n'y a pas de littérature soviétique avant 1932, et les œuvres écrites de la Révolution à cette date sont de la littérature russe de la période soviétique⁸² (terme à l'acception plus large) plus que de la littérature soviétique, terme qui laisse entendre une officialité. Pour Catherine Depretto, qui reprend le concept de Marietta Tchoudakova, la notion de « littérature russe de la période soviétique » serait même très inclusive, puisqu'elle ne repose que sur deux critères : être écrite originellement en russe, et être produite du temps de l'Union soviétique, ce qui n'exclut pas même la littérature de l'émigration, écrite et publiée dans l'exil⁸³. L'un des premiers historiens de la littérature à s'interroger sur la place de la littérature soviétique dans la continuité de la littérature russe semble être Gleb Struve (1898-1985). Émigré pendant la Guerre civile, il travaille à l'élaboration d'une littérature russe depuis Londres, avant de trouver un emploi de professeur à Berkeley après la Seconde Guerre mondiale⁸⁴. Son *Histoire de la littérature soviétique* est publiée pour la première fois à Londres en 1935 et traduite de l'anglais aux éditions YMCA Press à Paris en 1946, d'après une réédition de 1943⁸⁵. En France, les professeurs de russe traitent encore peu la question dans leurs publications. Par exemple, les littératures russes de la période soviétique sont peu mises en avant dans *La littérature russe* de Marcelle Ehrhard, paru dans la collection « Que sais-je ? » en 1948, qui n'accorde qu'un maigre chapitre final à

81 André MAZON, « Compte-rendu de La littérature en Russie, par Jules Legras », *Revue critique d'histoire et de littérature*, n° 5, 1929, p. 526.

82 Selon un terme emprunté à Marietta Tchoudakova par Catherine DEPRETTO, « La littérature soviétique aujourd'hui. Avant-propos », *Revue des Études Slaves*, 73-4, 2001, p. 589-592. Sur la périodisation de la littérature russe de l'époque soviétique et l'importance relative de l'année 1932, voir dans ce même numéro Michel AUCOUTURIER, « La périodisation de la « littérature soviétique » : réflexions et propositions », *Revue des Études Slaves*, 73-4, 2001, p. 593-603.

83 Catherine DEPRETTO, « Problèmes posés par l'étude de la littérature russe de la période soviétique (1917-1991) », au séminaire de littérature du CNRS, de l'EUR'ORBEM et de Sorbonne Université « Littérature et politique en Russie, XVIIIe-XXe siècles », Paris, Institut d'études slaves, 28 mars 2019.

84 Wolfgang KASACK, *Russkaja literatura v izgnanii : Gleb Struve*, https://www.bsz-bw.de/depot/media/3400000/3421000/3421308/97_0343.html, consulté le 20 mars 2020.

85 Jean MORIO, « Hofman, Histoire de la littérature russe ; Gleb Struvel, Histoire de la littérature soviétique », *Annales*, 4-1, 1949, p. 112-113.

la littérature « après la Révolution⁸⁶ », (coécrit avec Jeanne Rude, qui s'est intéressée à l'œuvre d'Anna Akhmatova) et qui n'est que très superficiellement étoffé dans ses rééditions, encore en 1966, au moment de la cinquième réédition. La littérature de la période soviétique semble alors laissée à l'édition communiste ; Jean Pérus, membre du PCF⁸⁷, publie une *Introduction à la littérature soviétique* en 1949 aux Éditions sociales, liées au Parti communiste. Il se place au lendemain de la victoire soviétique et attribue à cette littérature un rôle de guide dans la vie du nouvel homme soviétique et de l'Occident d'après-guerre.

« Il n'est personne qui ne sente le caractère exceptionnel de la littérature soviétique.

Ce qu'attend d'elle le public français, ce n'est plus, en effet, le pittoresque exotique qu'on demandait naguère à la littérature russe et que fournissent aujourd'hui les bas-fonds américains : ce ne sont plus des révélations sur "l'âme slave", les bienfaits de la non-résistance au mal, le salut par la foi et les raffinements d'un symbolisme mystique. Tout cela, sa propre littérature le lui offre à foison. Dans la littérature soviétique, il cherche l'image d'une humanité nouvelle, qui depuis trente ans a connu avec une rigueur exceptionnelle les mêmes difficultés et les mêmes problèmes où se heurte aujourd'hui le reste du monde, et a su les résoudre. Il veut savoir comment pensent, sentent, vivent les vainqueurs de Stalingrad et de Berlin, les hommes soviétiques.

Dans l'incertitude d'une période où aux souffrances encore vives de la dernière guerre se mêle l'angoisse de nouvelles menaces impérialistes, il attend d'eux, de leur littérature, une réponse plus urgente que jamais à l'éternelle question : Comment vivre ?⁸⁸ »

D'après Pavel Chinsky, l'intérêt pour la littérature soviétique auprès du public français est ainsi suscité par un contexte politique et appuyé par des traductions d'œuvres soviétiques publiées en abondance dans un contexte de non-adhésion de l'URSS à la convention internationale du droit d'auteur⁸⁹. Cependant, l'attractivité pour l'Union soviétique profite

86 Titre de l'ultime chapitre de Marcelle EHRHARD, *La littérature russe*, Paris, Presses Universitaires de France, 1948, p. 111-126.

87 É. PANTHOU, « PÉRUS Jean, Edmond, Georges [pseudonyme dans la résistance : Vidal, Philibert, Gaston] - Maitron », *op. cit.*

88 Jean PÉRUS, *Introduction à la littérature soviétique*, Paris, Éditions sociales, 1949, « Introduction », p. 3.

89 Pavel CHINSKY, « La littérature russe et soviétique dans les *Lettres françaises* de janvier 1946 à mars 1953 », *Revue des études slaves*, tome 72, fascicule 1-2, 2000, p. 81-95. La suite du paragraphe se réfère à cet article.

surtout à l'édition de traductions d'œuvres classiques russes, la publication d'œuvres soviétiques étant l'apanage des éditeurs communistes. La continuité entre ce que les *Lettres françaises* – publication fondée dans la Résistance – appellent la littérature russe et la littérature soviétique est revendiquée, des grands auteurs du XIXe siècle à l'avènement d'une littérature d'État. C'est-à-dire que le goût du public français pour le roman russe, développé depuis *Le roman russe* d'Eugène-Melchior de Vogüé, a tout lieu de se poursuivre avec les auteurs soviétiques, notamment autour de thèmes comme la célébration du peuple. De ce mouvement sont exclus les auteurs de l'émigration à mesure que les *Lettres françaises* sont reprises en main par le PCF, et la littérature classique est lue à l'aune de la littérature soviétique, dans ce qu'elle laisse préfigurer de critique sociale.

La question de la littérature soviétique n'est cependant pas exclusivement traitée du côté militant. Charles Corbet, professeur à l'université de Dijon, choisit en 1951 de consacrer un chapitre complet à « l'ère soviétique » et l'avènement de la littérature d'État dans sa *Littérature russe*, en justifiant ainsi la nécessité pour les spécialistes de traiter ce sujet, même récent :

« L'historien de la littérature russe se heurte, en abordant l'époque contemporaine, au thème délicat de la littérature soviétique. Il s'agit là d'un problème d'une ampleur et d'une nouveauté telles (il révolutionne jusqu'à la notion même de littérature) que, pour l'exposer, on est obligé de faire appel à des méthodes différentes de celle que l'on a appliquées au passé. Il se peut que tout ce phénomène soit encore trop près de nous pour que nous en puissions prendre les mesures exactes. Le passer sous silence eût été contraire à tout principe scientifique. Nous avons fait notre possible pour le regarder bien en face, sans prévention favorable ou défavorable, et pour le juger en toute indépendance⁹⁰. »

Sa démarche est bien différente de celle de Jean Pérus pour les Éditions sociales puisque l'ouvrage ne s'adresse pas à des sympathisants communistes, mais à des curieux de littérature russe depuis ses origines jusqu'à la fin de la guerre. Dans son chapitre consacré à la littérature de la période soviétique, Charles Corbet s'attache à montrer l'évolution d'un art mis au service d'un État ; c'est cette spécificité qui le conduit à considérer la nécessité de revoir les cadres de réflexion employés à l'Université pour traiter de la littérature, le manque de méthode et de

90 Charles CORBET, *La littérature russe*, Paris, Librairie Armand Colin, 1951, p. 6. Le huitième et dernier chapitre de son ouvrage est intitulé « L'ère soviétique ».

recul rendant difficile leur intégration dans le champ disciplinaire. Charles Corbet traite dans un chapitre précédent des auteurs achevant leur carrière au tournant de la Révolution et donc en partie hors de cette problématique, comme la poésie de Blok ou la plus grande partie de la carrière de Gorki.

Une certaine poésie de l'âge d'argent entre ainsi au canon littéraire. Sophie Laffitte continue d'étudier l'œuvre de Blok et est publiée dans la *Revue des études slaves* (« Le symbolisme occidental et Alexandre Blok », *Revue des études slaves*, tome 34, fascicule 1-4, 1957). De nouveaux chercheurs se mettent à étudier des auteurs du début du XXe siècle. C'est le cas de Claude Frioux, agrégé de russe en 1955 et premier normalien envoyé en Union soviétique l'année précédente, qui soutient au retour de son voyage un DES sur l'œuvre de Maïakovski et fonde la recherche française sur le poète (« La métaphore chez Majakovskij », *Revue des études slaves*, tome 34, fascicule 1-4, 1957). Jean Pérus, chargé d'enseignement de Langue et littérature russes à Clermont-Ferrand depuis 1953, devient le spécialiste français de Maxime Gorki (cf. par exemple « Maxime Gor'kij dans la littérature française », *Revue des études slaves*, tome 34, fascicule 1-4, 1957). Dans ces deux cas, le choix d'un auteur soviétique coïncide à un engagement aux côtés du Parti communiste français⁹¹.

Cependant, une partie du corps enseignant reste alors hostile à l'étude d'auteurs trop politisés, comme Gorki, ou plutôt à l'utilisation de la science soviétique sur Gorki. Ainsi, en 1958, Pierre Pascal participe à un jury de thèse sur le romantisme de Gorki, mais refuse, dans le cadre des échanges franco-soviétiques, de recevoir en Sorbonne un spécialiste de Gorki pour une série de conférences, estimant que la critique soviétique sur Gorki ne répond pas à ce qu'il est entendu en France par l'étude littéraire d'un auteur⁹². Charles Corbet poursuit de son côté l'ambition de faire entrer la période soviétique dans le discours des études russes françaises, sans signifier une adhésion au régime, ni à ses valeurs. La correspondance de Pierre Pascal révèle les oppositions entre les deux enseignants sur leur vision des études russes. Alors que Charles Corbet est chargé de cours en Sorbonne, entre 1950 et 1954, ses relations avec le titulaire de la chaire parisienne se détériorent. En 1953, le titulaire de la chaire dijonnaise écrit à son homologue parisien :

« Vous tenez à faire de la Sorbonne, en ce qui concerne l'enseignement de la

91 Voir É. PANTHOU, « PÉRUS Jean, Edmond, Georges [pseudonyme dans la résistance : Vidal, Philibert, Gaston] - Maitron », *op. cit.* ; Jacques GIRAULT, *FRIOUX Claude, Alphonse, Désiré - Maitron*, <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article24626>, consulté le 24 octobre 2019.

92 Réponse de Pierre Pascal du 17 juillet 1958 au recteur de l'académie de Paris, G. Berger, suite à la communication de listes de domaines d'intérêts et de professeurs recommandés pour les conférences à faire en France, Archives nationales, carton AJ/16/6994.

langue russe et en général de la Russie, le fief de l'école réactionnaire que vous représentez, de l'école pour laquelle, depuis 1917, il n'y a plus de Russie ni même de langue russe. Je m'explique maintenant pourquoi vous avez refusé d'inscrire Gorki au programme de littérature, alors que j'insistai pour cette inscription⁹³. »

Ce portrait peu flatteur des études russes en Sorbonne est cependant nuancé par Pierre Pascal, qui rappelle que Raoul Labry avait introduit un livre de Gorki (sans préciser lequel) au programme de licence. Cependant, Pierre Pascal semble renoncer bien vite au programme légué par Raoul Labry puisque Georges Nivat, étudiant en Sorbonne dans la seconde moitié des années 1950, note que Pierre Pascal ne mentionnait pas Gorki, et qu'il n'a découvert certains aspects de son œuvre que dans la suite de ses études à l'université d'Oxford⁹⁴. En effet, le programme de licence, comme le fait remarquer Pierre Pascal à Charles Corbet, est changé tous les deux ans : se sont ainsi succédé Gorki, puis Saltykov-Chtchedrine (1951-1953), puis Zochtchenko (1953-1955)⁹⁵, auteurs que l'on retrouve également les années correspondantes au programme de l'agrégation de russe. Il y a donc une inclusion progressive des auteurs de la période soviétique, permise notamment par une harmonisation des programmes choisis pour l'agrégation par un jury auquel figurent Raoul Labry (1947-1949 ou 1950) et Pierre Pascal (1947-1951 puis 1955-1962), mais également André Mazon (1947-1956), qui milite pour préserver le contact avec l'Union soviétique, et Charles Corbet lui-même (au moins à partir de 1952 jusqu'en 1954, puis de 1961 à 1963), bien qu'il ne revendique nullement le choix de Zochtchenko au programme de l'agrégation⁹⁶. Tous ces auteurs n'apparaissent cependant pas au programme de lecture de licence publié chaque année par l'université dans le *Livret de l'étudiant de Paris*, qui montre pendant les dix années suivant la fin de la guerre une exclusivité d'œuvres du XIXe siècle, avant l'arrivée de Zochtchenko en 1953.

93 Lettre de Charles Corbet à Pierre Pascal du 10 novembre 1953, Archives de La contemporaine, fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 4, chemise 7.

94 G. NIVAT, *Vivre en russe, op. cit.*, p. 40.

95 Lettre de Pierre Pascal à Charles Corbet du 14 novembre 1953, Archives de La contemporaine, fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 4, chemise 7.

96 Lettre de Charles Corbet à Pierre Pascal du 17 novembre 1953, Archives de La contemporaine, fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 4, chemise 7.

Tableau 6.5. Programme de littérature en licence de russe en Sorbonne (1945-1954)⁹⁷

Année universitaire	Œuvres au programme
1945-1946	Pouchkine, <i>Histoire de la révolte de Pougatchev</i>
1946-1947	Tolstoï, <i>Guerre et paix</i>
1947-1948	Tolstoï, <i>Guerre et paix</i> et Herzen, <i>Passé et pensées</i>
1948-1949	Tolstoï, <i>Guerre et paix</i> et Herzen, <i>Passé et pensées</i>
1949-1950	Tchekhov, <i>Les moujiks</i> et Tolstoï, <i>Anna Karénine</i>
1950-1951	Aksakov, <i>Chronique de famille</i> et Rechetnikov, <i>Ceux de Podlipnaïa</i>
1951-1952	[pas de donnée]
1952-1953	Tourgueniev, <i>Récits d'un chasseur</i>
1953-1954	Leskov, <i>Gens d'église</i> et Zochtchenko, <i>Récits</i>

Ce que Charles Corbet qualifie de « réactionnaire » comme le refus de reconnaissance des réalités soviétiques, se retrouve dans le constat similaire de Jean Triomphe, enseignant de russe militant communiste en 1951.

« Certains professeurs, par lâcheté ou prévention, font leur cours en dehors de tout contact avec la réalité soviétique contemporaine, ce qui ne les rend guère attrayants : le russe apparaît chez eux comme une langue morte. Tout cela contribue à entretenir la légende de la difficulté de l'étude du russe, voire même de son inutilité⁹⁸. »

Une conception des études russes favorisant les références du XIXe siècle et faisant de ce champ disciplinaire une chasse gardée des spécialistes n'est sans doute pas étrangère au choix des enseignants nommés en Sorbonne. C'est la conclusion à laquelle parvient Charles Corbet qui ne se défait pas de l'idée que Pierre Pascal cherche à installer en Sorbonne une école de pensée qui occulte la période soviétique.

97 D'après UNIVERSITÉ DE PARIS, *Livret de l'étudiant de Paris*, op. cit., 1945-1953. Le livret pour l'année 1951-1952 n'a pas été retrouvé. À partir de l'année 1954-1955, les programmes de lecture ne sont plus publiés dans le livret.

98 AEFR, fonds 5283-22s-281-p. 53, bilan de l'enseignement du russe en France par J. Triomphe (français, traduit en russe), transmis à la VOKS par le ministère des Affaires étrangères, secteur Europe, 6 septembre 1951, cité par S. CŒURÉ, « La langue russe et la "carte mentale" de l'Europe au XXe siècle. Réflexions sur l'exemple français », art. cit., p. 32.

« Vous m'affiliez lestement à l'école réactionnaire. Voudriez-vous oublier que, dans le spectre des opinions, il existe beaucoup de nuances intermédiaires entre les réactionnaires et les bolchéviks ? Et que contester la valeur artistique de la littérature soviétique n'est pas donner son adhésion au maccarthysme ? Ne comprendriez-vous pas, avec toute votre valeur intellectuelle, que l'échec de la civilisation soviétique dans le domaine de l'art ne l'empêche pas nécessairement d'avoir accompli une œuvre souvent admirable dans les domaines social et économique ? [...] Là où j'estimais devoir protester, c'est quand j'avais l'impression que vous prétendiez réserver le monopole de la Sorbonne à l'école à laquelle vous appartenez, impression dont je n'oserais affirmer encore à l'heure actuelle qu'elle est entièrement dissipée. Vous achevez de tirer le voile en me révélant que vous avez M. Unbegaun en vue pour la future maîtrise de conférences. Vous avouerez-je que je le soupçonnais depuis longtemps ? [...] Je ne discute pas la valeur de M. Unbegaun comme grammairien, encore que l'on se fasse facilement une réputation de spécialiste à regratter des formes de locatifs à longueur de vie. Mais vous n'ignorez point que l'attitude de M. Unbegaun dans diverses circonstances est aussi connue qu'est étendue sa gloire grammaticale⁹⁹. »

À travers la relation entre Pierre Pascal et Charles Corbet apparaît un accrochage politique. Tandis que Charles Corbet peut se montrer sensible, hors de son champ disciplinaire, à l'attraction soviétique, Pierre Pascal refuse de s'exposer politiquement, et défend Boris Unbegaun, taxé par certains d'anti-soviétisme (il a combattu en 1917 du côté de l'armée blanche), voire même calomnié, après sa déportation en Allemagne, de sympathies pour le nazisme, ce qui le pousse, finalement, à choisir un poste à Oxford¹⁰⁰.

Charles Corbet, comme Pierre Pascal, semblent cependant se rejoindre sur leur absence d'admiration pour la littérature de la période soviétique, sous contrôle du régime. Dans sa *Littérature russe*, Charles Corbet révèle une curiosité pour la littérature récente de l'URSS, sans pour autant la mettre sur le même plan que les classiques du XIXe siècle. L'auteur consacre le huitième et dernier chapitre de son ouvrage à l'ère soviétique, où il étudie une

99 Lettre de Charles Corbet à Pierre Pascal du 17 novembre 1953, Archives de La contemporaine, fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 4, chemise 7.

100 Voir la nécrologie de Boris Unbegaun par Pierre Pascal, Archives de La contemporaine, fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 11a, chemise 2 ; S. CŒURÉ, *Pierre Pascal, op. cit.*, p. 355.

mise progressive de l'écrivain au service de l'État¹⁰¹. Il revient sur les poètes dans les années de la Révolution : Blok (1880-1921), Biély (1880-1934), Maïakovski (1893-1930) et Essénine (1895-1925) et dans une moindre mesure Kliouïev (1884-1937), poète paysan qu'il juge éclipsé par Essénine. Charles Corbet mentionne la poésie de Pasternak (1890-1960) pour noter qu'elle déroge à la figure du poète-citoyen célébrant la Révolution, lui qui « reste un poète individualiste, plus intéressé par son univers intérieur que par les événements sociaux¹⁰² » ; Pasternak devient, suite à ses rencontres avec des agrégatifs français en Union soviétique, l'une des grandes références des études russes en France, un des auteurs représentés dans les sujets de DES. Charles Corbet évoque ensuite les auteurs de la guerre civile – avant la reprise de l'histoire de celle-ci par le régime, qui consacre les « héros positifs » – comme Babel (1894-1940) et Pilniak (1894-1938) – dont la mort dans les purges est encore ignorée – ou encore Vsevolod Ivanov (1895-1963). Les œuvres de Seifoulina (1889-1954), Serafimovitch (1863-1949), Fourmanov (1891-1926), Fadéïev (1901-1956), qui célèbrent la Révolution. Suivies de la littérature des années de la NEP, avant l'élaboration par le régime d'une lecture officielle de la Révolution et de la guerre civile, où Charles Corbet mentionne les « frères de Sérapion » : Zamiatine (1884-1937) et Fédine (1892-1977). La séparation des Sérapion est représentative des divergences qui se constituent dans la littérature : certains du groupe s'exilent, comme Zamiatine à Paris, d'autres acceptent de devenir des écrivains officiels du régime soviétique, comme Fédine. Pour la littérature des années 1920, Charles Corbet cite encore : Leonov (1899-1994), Ognev (1888-1938), Olécha (1899-1960), Zochtchenko (1894-1958) – dont la position politique jugée ambiguë nuit à la carrière littéraire à partir de la fin des années 1930 – Alexis Tolstoï (1882-1945) et Ehrenbourg (1891-1967). Puis, ce que Charles Corbet appelle la littérature des plans quinquennaux, où il évoque Kaverine (1902-1989) et plus longuement Cholokhov (1905-1984), Gladkov (1883-1958), Kataïev (1897-1986). Charles Corbet finit sa présentation de la littérature soviétique par la littérature de guerre, en mentionnant les œuvres de Simonov (1915-1979), Tvardovski (1910-1971), Sourkov (1899-1983) et encore Fadéïev. La touche finale du chapitre consacré à la littérature soviétique évoque une note d'espoir, malgré l'état dans lequel il laisse la littérature soviétique en ce début de décennie nouvelle – celle d'une littérature officielle qui depuis la paix poursuit les ambitions d'un régime qui rejette notamment les œuvres d'Akhmatova et de Zochtchenko (tous deux radiés de l'Union des écrivains au lendemain de la guerre) – d'un espoir « dans le caractère national » du peuple

101 C. CORBET, *La littérature russe, op. cit.*, p. 180-212.

102 *Ibid.*, p. 186.

russe « doué pour la littérature » qui se libère « des contraintes étatiques¹⁰³. » Ainsi, des œuvres soviétiques apparaissent progressivement dans les études françaises sur la littérature russe, mais cela ne traduit pas nécessairement une admiration pour le régime.

Tableau 6.6. Exemples de sujets de mémoires de Diplômes d'études supérieures de russe soutenus à l'université de Paris (1940-1959)¹⁰⁴

Année d'obtention	Nom du diplômé	Sujet du mémoire
1941	Constantin Andronikoff	La philosophie religieuse de Khomiakov
1941	Jean-François Drouilly	La mobilité d'accent en balto-slave dans les thèmes en -ā
1943	Louise Maroger	Tolstoï à l'université de Kazan
1944-1946	<i>[Sujets non précisés]</i>	
1946	Nicolas Weisbein	Les sources françaises du drame lyrique de Blok, <i>La rose et la croix</i>
1947	Jean Train	Bakounine au Congrès de Prague
1949	Tatiana Broussilovsky	Pouchkine jugé par Tchernychevski dans <i>Esquisses de la littérature russe après Gogol</i>
1949	Jean Meyendorff	La question des biens de l'Église au XVI ^e siècle en Russie
1949	André Meynieux	Les œuvres dramatiques de Pouchkine
1951-1954	<i>[Sujets non précisés]</i>	
1954	Michel Aucouturier	La poésie russe et la révolution (1917-1918)
1954	Giovanni Castagnou	Contribution de Plekhanov à l'histoire de la littérature et du mouvement des idées en Russie
1954	Claude Frioux	Signification historique, littéraire et artistique des <i>Vitrines Rosta</i> de Maïakovski
1954	Nicole Maupaix	Melnikov-Petcherski et la peinture du milieu vieux croyant d'outre Volga
1955-1957	<i>[Sujets non précisés]</i>	
1958	Anne Borel	<i>La rose et la croix</i> d'Alexandre Blok
1958	Cornélia Bousquet (née Tornean)	Évolution de la poésie d'Essenine de 1917 à 1925 et <i>l'esseninchtchina</i>
1958	Colette Caron	La conception de l'homme dans les nouvelles, les récits et les poèmes de Maxime Gorki

103 *Ibid.*, p. 212.

104 D'après les fonds de l'université de Paris aux Archives nationales, cartons 19910563/234-248.

Année d'obtention	Nom du diplômé	Sujet du mémoire
1958	Geneviève Corneloup	L'amour et la mort dans l'œuvre de Bounine
1958	Bernard Domer	Le fantastique dans les nouvelles de Gogol
1958	Jean Durin	Les séjours d'Ouspenski en France ; leur place dans la vie de l'écrivain
1958	Michel Duc Goninaz	<i>Le Court récit sur l'Antéchrist</i> de Soloviev
1958	Marie Lise Gruel	L'étude des particules dans <i>La puissance des ténèbres</i> de Tolstoï
1958	Michel Finas	Rozanoff, publiciste
1958	Georgette Klarsfeld	Petchorine et Julien Sorel : deux héros de leur temps
1958	Jacqueline Lafond	Krylov et La Fontaine
1958	André Monnier	La création littéraire chez Korolenko
1958	Georges Nivat	Rôle et signification de l'histoire dans l'œuvre romanesque d'A.N. Tolstoï
1958	Françoise Petit (née Maitron)	L'attribut dans la <i>Chronique de Nestor</i>
1958	Vera Reiser (née Lepechkine)	Herzen écrivain : romans et nouvelles
1958	Jacques Sancan	Transposition musicale par Moussorgski des thèmes littéraires du <i>Boris Godounov</i> de Pouchkine
1958	Nathalie Sielecki	L'attitude de Dostoïevski à l'égard de l'Église romaine
1958	Minna Surduts (née Elias)	Tchekhov, psychologue de l'âme enfantine
1958	Stephan Tatitscheff	Vassili Nikititch Tatichtchev (sa vie et son œuvre)
1958	Jean Tchékan	Pirogov, ses idées philosophiques et pédagogiques
1958	Mlle Sylvie Técoutoff	La peinture d'icônes au XVe siècle à Novgorod
1958	Charles Weinstein	L'université de Moscou au début du XXe siècle
1958	Joseph Alix	Le génitif employé comme complément direct des verbes précédés d'une négation
1958	Michel Chicouène	Le rôle économique de la Volga
1958	Paulette Gautier	<i>Kotik Letaïev</i> d'André Biely
1958	Guy Imart	Le reflet du séjour en Sibérie dans l'œuvre de Korolenko
1958	Claude Kaan	La société soviétique chez Zochtchenko
1959	Armand Abramezyk	Petchorine, le personnage et son milieu
1959	Mme Claudine Amiard (née Chevrel)	L'adaptation cinématographique des œuvres de Gorki : <i>La mère, Enfance, En gagnant mon pain, Mes universités</i>

Année d'obtention	Nom du diplômé	Sujet du mémoire
1959	Jean-Pierre Benoist	<i>La Pochlost</i> chez Gogol
1959	Jean Bonamour	La personnalité de Griboïedov
1959	Michèle Brain (née Tranin)	Korolenko et la nature
1959	Alfreda Cybulska	Boris Pasternak, poète
1959	Maurice Décaillot	Analyse structurale du mot en russe contemporain
1959	Jacqueline Fontaine	La poésie de Fet
1959	Irène Ghivasky (née Capitaine)	Influence de la poésie russe sur Petko Slaveïkov, premier poète bulgare
1959	Camille Jakober	La technique du roman chez Dostoïevski
1959	Lydie Kasskoff	Tolstoï, peintre de la société de son temps, d'après <i>Anna Karénine</i>
1959	Claude Kastler	La vie des paysans de Russie centrale dans la littérature du XIXe siècle
1959	Marie Lossky	La légende de Saint-Pétersbourg dans la littérature russe
1959	Marcelle Makaroff	Les éléments populaires dans le roman <i>Dans les forêts</i> de Melnikov-Petcherski
1959	Eleonora Moulin (née Unternährer)	Le groupe littéraire des Frères Sérapion
1959	Pierre Pagnoux	Le thème du juste dans l'œuvre de Leskov
1959	Anne Pascal	Les femmes dans les nouvelles de Tchekhov
1959	Odette Poncelet (née Veaux)	Le personnage du fol en Christ dans la littérature russe du XIXe siècle
1959	André Radiguet	L'emploi des formes verbales dans <i>Le dit d'Igor</i> et la <i>Zadonchtchina</i>
1959	Françoise Tonetti	La femme dans l'œuvre de Kouprine
1959	Alexis Verba	La société russe pendant les premières années de la Révolution, d'après <i>Le chemin des tourments</i> d'A.N. Tolstoï
1959	Georges Chardon	Venelin et les Bulgares
1959	Irène Commeau (née Demidoff)	La femme dans la vie intellectuelle russe avant la Révolution
1959	Michel Mervaud	L'influence de la pensée allemande sur Herzen jusqu'en 1847
1959	Jean-Luc Moreau	Les poésies satiriques et humoristiques d'A.K. Tolstoï
1959	Alexandre Tolstoï	Les traits originaux de la vision poétique de Serge Essenine

Les sujets de mémoires de diplômés d'études supérieures de russe identifiés dans les archives de l'ancienne université de Paris montrent que dans la seconde moitié des années 1950, les études relatives à des auteurs contemporains de la Révolution deviennent plus fréquentes et ne semblent plus toujours refléter un choix militant. Ainsi sont étudiés : Alexis Nikolaïevitch Tolstoï (1882-1945), spécialiste du roman historique, Andreï Biély (1880-1934), poète de l'âge d'argent, Mikhaïl Zochtchenko (1894-1958), prolifique dans les années 1920 mais souffrant de l'institutionnalisation de la littérature dans les années 1930, lui que la critique soviétique juge parfois comme « noirciss[ant] la réalité » et étant « du côté des petits-bourgeois¹⁰⁵. » Ces études restent centrées sur les écrivains des années 1920, parfois déjà en disgrâce dans l'URSS stalinienne. Certes, Maxime Gorki, le premier président de l'Union des écrivains en 1932, est étudié, mais pour ses œuvres du début du siècle.

Dans les années 1960, la carte des études russes en France laisse apercevoir des variations dans la conception de la discipline. À Lille et Paris, les mêmes enseignants se succèdent sur les chaires : Henri Granjard, Nicolas Weisbein, puis Jean Bonamour, ce qui explique une vision homogène de la discipline dans ces deux universités, où la période soviétique a peu de place avant 1968. Cependant, d'autres professeurs d'université revendiquent une vision différente : Charles Corbet à Dijon, sans être communiste, cherche à ne pas exclure la littérature post-révolutionnaire du champ d'études, tandis que certains enseignements sont aux mains de militants communistes, comme à Clermont-Ferrand où Jean Pérus, spécialiste de Gorki, est engagé au PCF, tout comme Claude Frioux, chargé d'enseignement à Rennes à partir de 1959. Certains champs d'études littéraires semblent ainsi durablement investis par des communistes, comme celui de la critique littéraire de la période soviétique, discutée par Claude Frioux dans un article de 1959 dans les *Cahiers du monde russe et soviétique*¹⁰⁶ et qui sera étudiée en détail par Michel Aucouturier dans sa thèse d'État soutenue en 1980¹⁰⁷ dans une approche non marxiste que lui reprochera Jean Pérus en 1986¹⁰⁸.

Le voyage en Union soviétique est essentiel dans l'intégration de problématiques contemporaines à la critique littéraire universitaire, auxquelles s'intéressent les normaliens Claude Frioux et Michel Aucouturier. Alors que quelques étudiants séjournant en Union

105 André RADIGUET, « ZOCHTCHENKO MIKHAÏL MIKHAÏLOVITCH (1895-1958) », in *Encyclopædia Universalis*.

106 Claude FRIOUX, « Profil de la critique littéraire en Russie, 1918-1930 », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 1, n°1, mai 1959, p. 109-127.

107 Michel AUCOUTURIER, *Les problèmes théoriques de la critique littéraire marxiste en Russie de 1888 à 1932*, thèse d'État en lettres soutenue à l'université Paris-IV en 1980.

108 M. NIQUEUX, « À propos de l'ouvrage de Jean Pérus, À la recherche d'une esthétique socialiste (1917-1934) », art. cit., p. 302-305.

soviétique (comme Jacqueline de Proyart¹⁰⁹ ou Georges Nivat¹¹⁰) découvrent des écrivains bien vivants comme Boris Pasternak, c'est ainsi une certaine image de la littérature russophone que l'Université choisit de diffuser dans ses enseignements et de proposer à la recherche. Le DES étant un passage vers deux chemins : il donne éventuellement une première expérience avant la poursuite dans une recherche en thèse, mais est surtout obligatoire pour se présenter à l'agrégation ; le diplôme est de plus en plus délivré suite à l'ouverture du concours de recrutement des professeurs¹¹¹, et le bagage culturel qu'il propose se retrouve dans la culture attendue à l'agrégation, qui consacre le parcours universitaire.

II – Le prisme de la littérature dans la culture du russisant recruté par les concours de l'enseignement secondaire

L'agrégation, instaurée en 1947, permet de recruter de nouveaux professeurs formés au sein des chaires de langue et littérature russes. Parmi les épreuves prévues selon l'arrêté de 1938 se retrouve une double compétence attendue, entre histoire littéraire et civilisation.

ÉPREUVES D'AGRÉGATION¹¹²

Épreuves du concours mention « russe ».

1° Épreuves préparatoires.

a) Une composition en langue française un sujet d'histoire de la littérature et la civilisation russes. Durée: sept heures;

b) Une composition en langue russe sur sujet relatif à l'histoire de la littérature et de la civilisation russes. Durée: sept heures

c) Un thème. Durée: quatre heures;

d) Une version. Durée: quatre heures,

2° Épreuves définitives:

a) Une leçon en français sur une question du programme ;

b) Une leçon en russe sur une question de programme. (Chacune de ces leçons sera faite après cinq heures de préparation surveillée; les ouvrages demandés par le candidat seront autant que possible mis à sa disposition) ;

c) Une explication en français après une heure de préparation, d'un texte russe moderne, en vers ou en prose, tiré des auteurs du programme des

109 Voir notamment Boris Leonidovič PASTERNAK, *Lettres à mes amies françaises : 1956-1960*, Paris, Gallimard, 1994.

110 Voir notamment G. NIVAT, *Vivre en russe, op. cit.*

111 Voir chapitre 9, I-2-a.

112 *Journal officiel de la République française, Lois et décrets*. 30 juillet 1938 (A70, N177)

lycées ;

d) Une explication, après une heure de préparation, d'un texte russe ancien, indiqué au programme. (Un dictionnaire russe indiqué par le jury, sera mis à la disposition du candidat) ;

e) Un thème oral après une courte préparation ;

f) Une explication improvisée d'un passage d'une revue polonaise ou tchèque ou serbo-croate, ou bulgare (au choix du candidat).

Pourtant, concrètement, la littérature reste le point de départ de tous les sujets de l'écrit.

1 – Les épreuves écrites de l'agrégation et du CAPES : le choix de la littérature de l'âge d'or

En cohérence avec les enseignements universitaires français, les épreuves de l'écrit de l'agrégation de russe, et particulièrement celles de composition, puisent majoritairement leurs sujets dans des œuvres littéraires du XIXe siècle, époque de l'âge d'or de la littérature russe. Ce qui ne veut pas dire que des références du XXe siècle sont exclues des sujets (comme Bounine ou Maïakovski proposés en version), mais uniquement qu'elles sont très peu représentées proportionnellement à celle de l'âge d'or du roman russe.

Tableau 6.7. Les sujets des épreuves écrites de l'agrégation de russe (1947-1959)¹¹³

Année/ Épreuve	Composition française	Composition russe	Version	Thème
1947	La conformité à la vérité historique de la société russe dans L. Tolstoï, <i>Guerre et paix</i> (1869)	E.-M. de Vogüé sur <i>Eugène Onéguine</i> (1823-1831) de Pouchkine dans <i>Le roman russe</i> (1886)	Novikov, « Les plaintes d'un hobereau en 1772 » (extrait d'une lettre à son fils)	Texte de Bossuet (1627-1704)
1948	Herzen, <i>Passé et méditations</i> (1868)	Alfred Rambaud sur les bylines de Novgorod dans <i>La Russie épique</i> (1876)	Melnikov-Petcherski, <i>Dans les forêts</i> (1871-1874)	E.-M. de Vogüé, <i>Le roman russe</i> (1886)

¹¹³ Les sujets proviennent des rapports de jury publiés chaque année. Pour les années 1947-1951, voir aux Archives nationales, carton 19820521/137. Pour les années 1952-1959, voir FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.* ; le rapport de 1958 n'a pas été trouvé.

Année/ Épreuve	Composition française	Composition russe	Version	Thème
1949	Gorki, <i>Mes universités</i> (1923)	Les personnages de Versilov et d'Arkadi Makarovitch dans <i>L'adolescent</i> de Dostoïevski (1875)	Tchekhov, <i>Le pipeau</i> (1887)	Prosper Mérimée, <i>Les faux Démétrius</i> (1853)
1950	Romain Rolland sur Anna Karénine dans <i>La vie de Tolstoï</i> (1911)	La part de réalisme dans <i>Les âmes mortes</i> de Gogol (1842)	Saltykov-Chtchedrine, <i>Les Golovlev</i> (1880)	Voltaire, <i>Histoire de Charles XII, roi de Suède</i> (1731)
1951	L'inspiration et l'art de Pouchkine dans <i>La fontaine de Bakhtchissaraï</i> (1824)	Le seigneur (barine) d'après <i>Une chronique de famille</i> d'Aksakov (1856) et d'après <i>Oblomov</i> de Gontcharov (1859)	Gorki, <i>Enfance</i> (1914)	Balzac, <i>Gobseck</i> (1830)
1952	Pouchkine, Contes en vers (1825-1834)	Dostoïevski, <i>Les frères Karamazov</i> (1880)	A.N. Tolstoï, <i>Pierre le Grand</i> (1930-1934)	Anatole France, <i>Le crime de Sylvestre Bonnard</i> (1881)
1953	Gogol, <i>Le manteau</i> (1843)	Tourgueniev, <i>Mémoires d'un chasseur</i> (1852)	Ostrovski, <i>Cœur ardent</i> (1869)	Flaubert, <i>Madame Bovary</i> (1856)
1954	La place de <i>Résurrection</i> (1899) dans l'œuvre de L. Tolstoï	L'inspiration et l'art de Gontcharov dans <i>Une histoire ordinaire</i> (1847), <i>Oblomov</i> (1859) et <i>Le ravin</i> (1869)	Melnikov-Petcherski, <i>Dans les forêts</i> (1871-1874)	Victor Hugo, <i>Les misérables</i> (1862)
1955	La place de <i>Fumée</i> (1867) dans l'œuvre de Tourgueniev	Comparaison entre <i>Pauvre Lisa</i> de Karamzine (1792) et <i>Antoine le pauvre hère</i> de D. Grigorovitch (1847)	A. N. Tolstoï, <i>Pierre le Grand</i> (1930-1934)	Joseph de Maistre, <i>Lettre au roi Victor-Emmanuel</i> (1811)
1956	Pouchkine (1799-1837) poète lyrique	L. Tolstoï, <i>La mort d'Ivan Ilitch</i> (1886)	Saltykov-Chtchedrine, <i>Les Antiquités de Pochekhonie</i> (1887-1889)	Pascal, <i>Traité de l'art de persuader</i> (1660)
1957	Vérité et poésie dans <i>Enfance</i> (1852) de L. Tolstoï	La Russie du passé et du présent dans l'œuvre de Blok (1880-1921)	Gorki, <i>Matvei Kojemiakine</i> (1910)	Bossuet, « Sermon sur la mort », in <i>Sermons</i> (1772)

Année/ Épreuve	Composition française	Composition russe	Version	Thème
1958	<i>Sujet inconnu</i>	<i>Sujet inconnu</i>	Texte de Pasternak faisant le portrait de Maïakovski	<i>Sujet inconnu</i>
1959	Griboïedov, <i>Le malheur d'avoir trop d'esprit</i> (1833)	L. Tolstoï, <i>Guerre et paix</i> (1869)	Biély, <i>Kotik Letaïev</i> (1915)	Sainte-Beuve, <i>Premiers lundis</i> (1874-1875)

Les épreuves de composition ne sont pas le lieu d'expérimentation et les auteurs classiques en fournissent généralement la matière. Parmi les auteurs ayant fait l'objet central d'un sujet plus d'une fois entre 1947 et 1959, on retrouve : Pouchkine (1799-1837) avec quatre sujets, Gogol (1809-1852), Gontcharov (1812-1891), Tourgueniev (1818-1883) et Dostoïevski (1821-1881) avec deux sujets chacun, Léon Tolstoï (1828-1910) avec six sujets. Les œuvres remontent à la fin du XVIIIe siècle pour les plus anciennes, mais sont, pour la majorité d'entre elles, le produit de l'âge d'or de la littérature russe au XIXe siècle (ces œuvres font l'objet de plus de 80 % des sujets de composition). Le XIXe siècle est à l'honneur, ce qui pourrait laisser supposer que la réception de la littérature russe a peu évolué depuis Eugène-Melchior de Vogüé, pour qui existaient quatre grands du roman russe : Gogol, Tourgueniev, Tolstoï, Dostoïevski¹¹⁴. Pour de Vogüé, leur préexiste Pouchkine, qu'il ne met pas sur le même plan, sans doute parce qu'il le juge intraduisible¹¹⁵, argument qui ne peut l'empêcher d'être présent dans la culture littéraire des russisants. C'est encore cette littérature du XIXe siècle qui est mise en valeur par les russisants qui prennent la plume, comme Jules Legras dans sa *Littérature en Russie* de 1929¹¹⁶, que Pierre Pascal, membre du jury de l'agrégation de 1947 à 1962, considère toujours comme une référence au lendemain de la guerre. Même Charles Corbet, ancien doctorant de Jules Legras¹¹⁷, qui fait place en 1951 dans sa *Littérature russe* aux auteurs soviétiques, ne laisse aucun doute sur une hiérarchie qui place au premier plan le génie de Dostoïevski et de Tolstoï¹¹⁸. Est-ce à dire que ces auteurs classiques sont lus selon une critique française, dans cette filiation partie du succès du *Roman russe* de De Vogüé en

114 Michel AUCOUTURIER, « Tolstoï et Dostoïevski, la révélation du “roman russe” », *Le magazine littéraire*, n° 440, 03/2005, p. 43-45.

115 Jean-Louis BACKÈS, « Pouchkine, une langue de diamant », *Le magazine littéraire*, n° 440, 03/2005 p. 41-42.

116 A. MAZON, « Compte-rendu de La littérature en Russie, par Jules Legras », art. cit., p. 525.

117 Charles Corbet indique dans son avant-propos à la publication de sa thèse principale que c'est Jules Legras qui lui en a inspiré le sujet, Charles CORBET, *Nekrasov, l'homme et le poète*, Paris, Institut d'études slaves de l'Université de Paris, 1948.

118 C. CORBET, *La littérature russe*, op. cit. Un chapitre entier sur les huit de l'ouvrage est consacré à Dostoïevski et Tolstoï.

France ? Cela est parfois le cas. La référence à l'œuvre de De Vogüé est très nette dans les premiers sujets, point de départ de la composition russe en 1947 sur Pouchkine et choisi pour la version de 1948. En 1953, le sujet de composition française traite du *Manteau* de Gogol selon une critique de De Vogüé, dont *Le roman russe* figure dans les indications bibliographiques jointes au programme du concours¹¹⁹. Et *Le roman russe* n'est pas l'unique référence aux médiateurs de la Russie en France, puisqu'en composition russe en 1948, le candidat est invité à discuter du point de vue d'Alfred Rambaud sur les bylines de Novgorod dans *La Russie épique : étude sur les chansons héroïques de la Russie* (1876) qui, dans l'esprit de Rambaud, visent à exalter « l'origine d'une grande nation européenne¹²⁰ » dans le cadre du rapprochement franco-russe de la fin du XIXe siècle. Ces exemples ne suffisent cependant pas à généraliser la lecture des classiques russes selon une vision française, parfois datée. En effet, les auteurs classiques peuvent tout autant être lus d'après une critique russophone, qu'ils soient replacés dans le contexte russe de leur époque – comme en 1953, le sujet de composition russe sur les *Mémoires d'un chasseur* de Tourgueniev part de l'extrait d'un rapport du ministre de l'Instruction publique d'alors – ou bien dans une critique plus récente, issue des milieux de l'émigration : ainsi, en 1955, le sujet de composition russe est une comparaison entre *Pauvre Lisa* de Karamzine (1792) et *Antoine le pauvre hère* de D. Grigorovitch (1847) vue par Ivan Tkhorjevski (1878-1951), poète russe émigré à Paris dans les années 1920.

Cette logique de faveur de la culture littéraire du XIXe siècle se retrouve dans les programmes du Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré (CAPES), ouvert en 1955 pour le russe, soit cinq ans après la création des premiers CAPES. À la différence de l'agrégation, sur les quatre épreuves écrites du CAPES, seulement trois sont spécifiques à la langue russe, la composition française étant une épreuve de culture générale en français, dont le sujet est commun chaque année à tous les CAPES de langues. Ainsi, il existe un socle commun de culture générale entre tous les certifiés de langues, et une épreuve dont l'élaboration échappe aux russisants. De ce point de vue, l'indépendance du CAPES de russe est limitée, ce qui place le CAPES de russe comme un CAPES de langues vivantes, option russe. Concernant l'épreuve de composition russe, tous les sujets en sont tirés de la littérature russe du XIXe siècle.

119 Voir les programmes des concours de l'agrégation réunis aux Archives nationales dans le carton 19820521/137.

120 Alfred Rambaud cité par M. ESPAGNE, « Le train de Saint-Pétersbourg : les relations culturelles franco-germano-russes après 1870 », art. cit., p. 319.

Tableau 6.8. Les sujets des épreuves écrites du CAPES de russe (1955-1959)¹²¹

Année/ Épreuve	Composition française	Composition russe	Version	Thème
1955	Article sur le goût de Voltaire dans son <i>Dictionnaire philosophique</i> (1764)	Les « hommes de trop » des années 1820 et 1830 dans <i>Le malheur d'avoir trop d'esprit</i> (1833), <i>Eugène Onéguine</i> (1833) et <i>Un héros de notre temps</i> (1840)	Gorki, <i>Konovalov</i> (1897)	Stendhal, <i>La chartreuse de Parme</i> (1839)
1956	Session normale : d'après un texte de Sainte-Beuve sur la littérature dans <i>Nouveaux Lundis</i> (1863) Session exceptionnelle : Taine sur le génie dans sa conclusion de <i>La Fontaine et ses fables</i> (1853;1861)	Session normale : Le tableau des propriétaires de province chez Gogol (1809-1852) Session exceptionnelle : L'intérêt du théâtre de Tchekhov (1860-1904)	Session normale : Fédine, <i>Premières joies</i> (1945) Session exceptionnelle : Tourgueniev, <i>Le journal d'un homme de trop</i> (1850)	Session normale : Fontenelle (1657-1757) Session exceptionnelle : Anatole France, <i>Crainquebille</i> , <i>Putois</i> , <i>Riquet</i> (1904)
1957	L'art d'après André Gide dans une conférence sur l'Évolution <i>du théâtre</i> (1904), en s'appuyant essentiellement sur la littérature française et éventuellement sur les littératures étrangères	L'homme russe et la vie russe d'après les récits de Tchekhov (1860-1904).	Ouspenski, <i>Les mœurs de la rue Rasteriaïev</i> (1866)	Voltaire, <i>Discours aux Welches</i> (1764)
1958	La conception de l'humanisme d'après un extrait de « L'institution des enfants » de Montaigne (<i>Essais</i> , livre I, 1580), à confronter à celle à inspirer aux futurs élèves	La société russe et la vie russe des années 1820 d'après <i>Eugène Onéguine</i> (1833)	Gorki, <i>La débâcle</i> (1912)	Taine, <i>La Fontaine</i> (1853;1861)

121 Voir les rapports de jury du CAPES de russe des enseignements scolaires et de l'orientation FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1955-1959.

Année/ Épreuve	Composition française	Composition russe	Version	Thème
1959	Victor Hugo sur le rôle bienfaisant de la poésie, d'après un texte de 1863, à commenter en tirant des exemples de la littérature française	Lermontov, <i>Un héros de notre temps</i> (1840)	I. Novikov, « Lettre d'un intendant à un propriétaire » (1774)	Stendhal, <i>Le rouge et le noir</i> (1830)

La nécessité de faire entrer des auteurs dans un canon faisant consensus parmi les professeurs, avant de les proposer aux sujets de concours, a pour conséquence que les œuvres sur lesquelles sont invités à discuter les candidats sont toujours anciennes et ont fait l'objet d'une bibliographie critique qui permet aux candidats de s'y préparer. Si des auteurs du XXe siècle donnent quelque matière à sujets, on n'y retrouve aucune œuvre de la période du réalisme-socialiste. De la période du symbolisme, on retrouve Alexandre Blok au sujet de la composition russe de l'agrégation en 1957 ; le poète a certes accueilli la Révolution à la fin de sa vie, avant d'en connaître la désillusion. L'œuvre la plus récente qui ait fait l'objet d'un sujet est *Mes universités* de Gorki (1923), au sujet de la composition française de l'agrégation en 1949, qui relate des événements s'étant déroulés dans les années 1880, bien que les attentes du sujet ne négligent pas les transformations subies par l'auteur dans la narration de ses souvenirs entre la fin des années 1880 et 1923 « dans l'atmosphère d'une époque nouvelle où il avait fini par adopter un parti politique¹²². » L'unique fois où les candidats sont invités à composer sur le texte le plus moderne donné au programme étant une déception pour le jury et l'année 1949 ne donnant finalement aucun agrégé, le jury peut se détourner des œuvres modernes pour revenir vers celles du XIXe siècle, plus généralement étudiées à l'Université et mieux connues des diplômés de russe. La culture russe, telle qu'elle est alors perçue par les spécialistes de l'Université française, laisse peu de place à la littérature soviétique.

122 Rapport du jury de l'agrégation de russe en 1949 pour la composition française, p. 2, version dactylographiée aux Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Programmes ».

Tableau 6.9. Les programmes de l'agrégation de russe (1947-1957)¹²³

Année	I	II	III	IV
1947	<p>La Russie kiévienne : <i>La Chronique de Nestor</i> (Chrestomathie historique, Bouslaïev, 2e édition, Moscou, 1901)</p>	<p>L'histoire et le roman historique : Pouchkine, <i>La révolte de Pougatchev</i> (1834) ; L. Tolstoï, <i>Guerre et paix</i> (1869) ; A.N. Tolstoï, <i>Pierre le Grand</i> (1930-1934) : « La bataille de Narva »</p>	<p>La société russe à la veille de l'affranchissement des paysans : Herzen, <i>Passé et méditations</i> (1868) ; Tourgueniev, <i>Mémoires d'un chasseur : Le Putois et Kalinytch</i> (1847) et <i>Le Hamlet du district de Chtchigry</i> (1849) ; Tourgueniev, <i>Pères et fils</i> (1862)</p>	<p>La poésie : Pouchkine, <i>Eugène Onéguine</i> (1823-1831) ; Essénine, <i>Choix de poésies</i> (éd. V. Kazine, Moscou, 1934) : « J'ai quitté la maison paternelle », « Transfiguration », « Je suis le dernier poète du village », « Je ne regrette pas... », « Lettre à ma mère », « Inonia »</p>
1948	<p>La Russie ancienne : <i>Instructions de Vladimir Monomaque à ses enfants</i> (Chrestomathie historique, Bouslaïev, 2e édition, Moscou, 1901) ; Les deux bylines novgorodiennes de Vassili Bouslaïévitch (Recueil de Kircha Danilov)</p>	<p>L'histoire et le roman historique : L. Tolstoï, <i>Guerre et paix</i> (1869) ; A.N. Tolstoï, <i>Pierre le Grand</i> (1930-1934) : « La bataille de Narva »</p>	<p>La société russe dans la première partie du XIXe siècle : Griboïedov, <i>Le malheur d'avoir trop d'esprit</i> (1833) ; Herzen, <i>Passé et méditations</i> (1868) ; Tourgueniev, <i>Mémoires d'un chasseur : Le Putois et Kalinytch</i> (1847) et <i>Le Hamlet du district de Chtchigry</i> (1849) ; Tourgueniev, <i>Pères et fils</i> (1862)</p>	<p>La poésie : Pouchkine, <i>Eugène Onéguine</i> (1823-1831) ; Essénine, <i>Choix de poésies</i> (éd. V. Kazine, Moscou, 1934) : « J'ai quitté la maison paternelle », « Transfiguration », « Je suis le dernier poète du village », « Inonia »</p>

123 D'après Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Programmes ».

Année	Textes vieux-russes	Auteurs modernes
1949	<i>La prise de Jérusalem de Josèphe le Juif</i> . Texte vieux-russe publié intégralement par V. Istrin, imprimé sous la direction de André Vaillant, traduit en français par Pierre Pascal, Paris : Institut d'études slaves, 1934.	Fonvizine, <i>Le brigadier</i> (1769) ; Lermontov, <i>Le novice</i> (1840) ; Dostoïevski, <i>L'adolescent</i> (1875) ; L. Tolstoï, <i>De quoi vivent les hommes</i> (1885) ; Gorki, <i>Mes universités</i> (1923) ; Alexandre Blok, <i>Les scythes</i> et <i>Les douze</i> (1918)
1950	<i>Sermons de Cyrille, évêque de Tourov</i> et <i>Le livre de la Colombe</i> (dans la <i>Chrestomathie</i> de Bouslaïev)	Pouchkine, <i>Le cavalier de bronze</i> (1833) ; Gogol, <i>Les âmes mortes</i> (1842) ; L. Tolstoï, <i>Anna Karénine</i> (1877) ; Ostrovski, <i>Pauvreté n'est pas vice</i> (1854) ; N. Nekrassov, <i>Pour qui fait-il bon de vivre en Russie ?</i> (1864) et <i>Gel – Nez rouge</i> (1863) ; Tchekhov, <i>Les moujiks</i> (1897)
1951	Athanase Nikitine, <i>Le voyage au-delà des trois mers</i> (éd. Grekov et Adrienova-Perets, Moscou, 1948) ; La nouvelle de <i>Chagrin-Mauvais sort</i> (d'après la <i>Chrestomathie</i> de Bouslaïev)	Derjavine, Les quatre odes : <i>L'Ode à Félicita</i> (1784), <i>La vision du Mourza</i> (1783-1784), <i>Dieu</i> (1785), <i>Cascade</i> (1794) ; Pouchkine, <i>La fontaine de Bakhtchissaraï</i> (1824) ; Aksakov, <i>Une chronique de famille</i> (1856) ; Tchernychevski, <i>Que faire ?</i> (1863) ; Gontcharov, <i>Oblomov</i> (1859) ; Rechetnikov, <i>Ceux de Podlipnaïa</i> (1864) ; Simonov, <i>Les Jours et les nuits de Stalingrad - récit d'un témoin</i> (1944)

Année	Auteurs	Questions
1952	<i>Chronique de Nestor</i> (chapitres se rapportant à Iaroslav, années 980-1054) ; Avvakoum, <i>Épîtres au tsar</i> et <i>Correspondance avec la boïarine Morosova</i> ; Radichtchev, <i>Voyage de Pétersbourg à Moscou</i> (1790) ; Krylov, <i>Fables</i> ; Pouchkine, <i>Contes en vers : Le Conte du tsar Saltan</i> (1831), <i>Conte de la Princesse morte et des sept chevaliers</i> (1833), <i>Le Coq d'or</i> (1834), <i>Le Conte du pêcheur et du petit poisson</i> (1833), <i>Le Pope et son valet Balda</i> (1830) ; Saltykov-Chtchedrine, <i>Les Golovlev</i> (1880) ; Dostoïevski, <i>Les frères Karamazov</i> (1880) ; Tolstoï, <i>Les Cosaques</i> (1863) ; Cholokhov, <i>Le Don paisible</i> (première partie, 1928)	1 – Les idées libérales sous Catherine II ; 2 – Le conte populaire dans la poésie romantique russe ; 3 – Les cosaques dans la littérature russe

Année	Auteurs	Questions
1953	<p><i>Chronique de Nestor</i> (version Laurentine, années 1055-1078) ; <i>Histoire du royaume de Kazan</i> (dans la <i>Chrestomathie de la littérature russe ancienne du XIe au XVIIe siècle</i>, par N.K. Goudzi, 5e édition, Moscou, 1952) ; Novikov, <i>Œuvres choisies</i> (Moscou-Leningrad, 1951) ; Pouchkine, <i>Petites tragédies</i> (1830) ; Gogol, <i>Le manteau</i> (1843) ; Tourgueniev, <i>Mémoires d'un chasseur</i> (1852) ; L. Tolstoï, <i>Récits de Sébastopol</i> (1855) ; Tiouttchev, Poésies ; A.N. Tolstoï, <i>Le chemin des tourments</i>, tome 3 « Sombre matin » (1941)</p>	<p>1 – L'esprit des encyclopédistes dans la Russie de Catherine II ; 2 – La question du servage dans la littérature russe au XIXe siècle ; 3 – Les débuts du réalisme en Russie : « L'École naturelle » ; 4 – Dobrolioubov et la critique radicale</p>
1954	<p><i>Chronique de Kiev</i> (années 1093-1113 : règne du grand-prince Sviatopolk) ; <i>Vie d'Alexandre Nevski</i> (dans la <i>Chrestomathie</i> de Goudzi) ; Lomonossov, <i>Méditation sur une aurore boréale, L'ode pour le VIIe anniversaire du couronnement d'Elisabeth Petrovna</i> ; Pouchkine, <i>Boris Godounov</i> (1831) ; Lermontov, <i>Le chant du marchand Kalachnikov</i> (1837) ; Gontcharov, <i>Une histoire ordinaire</i> (1847) ; Leskov, <i>Gens d'église</i> (1872) ; L. Tolstoï, <i>Résurrection</i> (1899) ; Bogolopov, La poésie lyrique russe de Joukovski à Bounine : les pièces de Boratynski, Ogarov, Brioussov, Volochine, F. Sologoub ; Bounine, <i>Le village</i> (1910) ; Zochtchenko, <i>Récits humoristiques</i> (New York : éd. Tchekhov) ; Tvardovski, <i>Vassili Tiorkine</i> (1942)</p>	<p>1 – La controverse sur la langue littéraire au début du XIXe siècle ; 2 – <i>Boris Godounov</i> : le drame et les opéras ; 3 – Les slavophiles avant la libération des serfs ; 4 – Le tolstoïsme</p>
1955	<p><i>Chronique hypatienne, La povest d'Igor Sviatoslavlévitch ; Divgenis ; Le sac de Riazan</i> par Baty et <i>La povest de l'enterrement de Skopin Choulski</i> (dans la <i>Chrestomathie</i> de Goudzi) ; Karamzine, <i>Pauvre Lisa</i> (1792) ; Pouchkine, <i>Eugène Onéguine</i> (1823-1831) ; Ostrovski, <i>La forêt</i> (1871) ; Grigorovitch, <i>Antoine le pauvre hère</i> (1847) Tourgueniev, <i>Fumée</i> (1867) ; Dostoïevski, <i>L'idiot</i> (1868) ; Gorki, <i>Enfance</i> (1914) ; Léonov, <i>Les blaireaux</i> (1924) ; Alexis Remizov, <i>Les souvenirs</i> : les vingt premiers récits.</p>	<p>1 – Le genre de la nouvelle en Russie, de <i>Pauvre Lise</i> de Karamzine jusqu'à <i>Antoine le pauvre hère</i> de Grigorovitch ; 2 – Les courants politiques et sociaux dans l'œuvre de Tourgueniev ; 3 – La pensée philosophique et religieuse de Dostoïevski</p>

Année	Auteurs	Questions
1956	<p><i>Première chronique de Novgorod</i> (Moscou, 1950, éd. de l'Académie) depuis l'année 6712 jusqu'à la fin ; Les deux récits du XVIIe siècle dans la <i>Chrestomathie</i> de Goudzi : <i>Erch Erchovitch</i> et <i>Bova Korolevitch</i> ; Pouchkine, poésies lyriques contenues dans le t. 1 de la <i>Biblioteka Poeta</i> (Malaya seriya) ; Gogol, <i>Le Revizor</i> (1836) ; Herzen, <i>À qui la faute ?</i> (1841-1846) ; Khomiakov, <i>Œuvres choisies</i> (New York : éd. Tchekhov) ; L. Tolstoï, <i>Polikouchka</i> (1863) et <i>La mort d'Ivan Ilitch</i> (1886) (dans le volume des <i>Nouvelles et récits</i>, Moscou : Moskovskiy rabochiy, 1952) ; Korolenko, <i>Histoire de mon contemporain</i> (le volume unique contenant l'<i>Enfance</i> et la <i>Jeunesse</i>, Moscou-Leningrad : éd. du Ministère de l'Éducation nationale, 1953) ; Chmeliov, <i>L'année du seigneur</i> (Paris : YMCA, 1948)</p>	<p>1 – Le théâtre russe dans la première moitié du XIXe siècle ; 2 – Slavophiles et occidentalistes ; 3 – Le mouvement révolutionnaire et la littérature pendant les années 1870</p>
1957	<p><i>Première chronique de Novgorod</i>, Moscou, 1950, éd. de l'Académie, depuis l'année 6625 jusqu'à l'année 6687 ; <i>Chrestomathie</i> de Goudzi : <i>Vies de Boris et Gleb</i> et <i>Vie du saint homme de Dieu Alexis</i> ; Joukovski, choix de poésies, dans l'édition <i>Biblioteka poeta</i> ; Lermontov, <i>Le démon</i> (1842) ; L. Tolstoï, <i>Enfance</i> (1852) ; Saltyko-Chtchedrine, <i>Les Antiquités de Pochekhonie</i> (1887-1889) ; Anton Tchekhov, choix de récits (dans éd. Molod') : <i>Les moujiks</i> (1897), <i>Dans la combe</i> (1900), <i>Une banale histoire</i> (1889), <i>La salle n°6</i> (1892), <i>L'homme à l'étui</i> (1898), <i>La steppe</i> (1888) ; Alexandre Blok, <i>Masque de neige</i> (1907), <i>Sur le champ de bataille de Koulikovo</i> (1908), <i>Rétribution</i>, <i>Les douze</i> (1918), <i>Les Scythes</i> (1918) ; Fadeïev, <i>La jeune garde</i> (2e édition, Moscou, 1956)</p>	<p>1 – Souvenirs d'enfance dans la littérature russe ; 2 – Tchekhov et la société de son temps ; 3 – Le mouvement symbolique à la fin du XIXe et au début du XXe siècles</p>

La préférence pour la littérature de l'âge d'or donnée à l'agrégation de russe est très liée à l'état de la recherche, l'élaboration des programmes étant notamment l'occasion de mettre en avant le travail accompli ou dirigé par des professeurs en poste dans l'Université française, comme le laissent apercevoir les indications bibliographiques données en annexe des programmes du concours.

Tableau 6.10. Indications bibliographiques accompagnant les programmes de l'agrégation de russe, 1953-1957¹²⁴

Année	Indications bibliographiques
1953	<p>- Grammaire et histoire de la langue :</p> <p>André Mazon, <i>Grammaire de la langue russe</i>, Paris : IES, 1949, 3e édition ;</p> <p>Boris Unbegaun, <i>Grammaire russe</i>, Paris : éd. IAC, 1951 ;</p> <p><i>Грамматика русского языка</i> [Grammaire de la langue russe], tome 1, Moscou : éd. de l'Académie, 1952 ;</p> <p>Gvozdev, <i>Стилистика русского языка</i> [Stylistique du russe], Moscou, 1951 ;</p> <p>André Vaillant, <i>Manuel du vieux-slave</i>, Paris : IES, 1948 ;</p> <p>Boris Unbegaun, <i>La langue russe au XVIe siècle</i>, Paris : IES, 1935 ;</p> <p>Antoine Martel, <i>Michel Lomonosov et la langue littéraire russe</i>, Paris : IES, 1933 ;</p> <p>Vinokur, <i>La langue russe</i>, trad. Yves Millet, Paris : IES, 1947.</p> <p>- Linguistique comparée :</p> <p>A. Meillet et A. Vaillant, <i>Le slave commun</i>, Paris, 1934, 2e édition ;</p> <p>A. Vaillant, <i>Grammaire comparée des langues slaves</i>, tome I, Paris : éd. IAC, 1950.</p> <p>- Histoire littéraire :</p> <p>L. Leger, <i>Chronique dite de Nestor</i>, Paris, 1884 ;</p> <p>Trautmann, <i>Die Nestor-Chronik</i>, Leipzig, 1936 ;</p> <p>Alexandre Pypine, <i>История русской литературы</i> [Histoire de la littérature russe], Saint-Pétersbourg, 1909 ;</p> <p>Orlov, <i>Древняя русская литература</i> [Littérature russe ancienne], Moscou-Leningrad, 1937 ;</p> <p>Nolde, <i>La formation de l'Empire russe, I. Kazan et la Moyenne Volga</i>, Paris : IES, 1952 ;</p> <p>Blagoï, <i>История русской литературы XVIII века</i> [Histoire de la littérature russe du XVIIIe siècle], Moscou, 1946 ;</p> <p>Kokorev, <i>Chrestomathie de la littérature russe du XVIIIe siècle</i>, Moscou, 1952 ;</p> <p>Orlov, <i>Русские просветители 1790-1800 г.</i> [Les Lumières russes des années 1790-1800], Moscou-Leningrad, 1950 ;</p> <p>Vogüé, <i>Le roman russe</i>, Paris : Plon, 1886 ;</p> <p>L. Leger, <i>Nicolas Gogol</i>, Paris : Bloud, 1914 ;</p> <p>Boris Schloezer, <i>Gogol</i>, Paris : Plon, 1932 ;</p> <p>E. Haumant, <i>Ivan Tourguénief</i>, Paris : Colin, 1906 ;</p> <p>A. Mazon, <i>Manuscrits parisiens d'Ivan Tourguénev</i>, Paris : IES, 1930 ;</p> <p>H. Mongault, Introduction à la traduction des <i>Mémoires d'un chasseur</i>, Paris : Bossard, 1929 ;</p> <p>C. Corbet, « Tchernychevski, esthéticien et critique », <i>Revue des études slaves</i>, XXIV ; « La critique de Dobrolioubov », <i>RES</i>, XXIX ;</p> <p>A. Coquart, <i>Dmitri Pisarev et l'idéologie du nihilisme russe</i>, Paris : IES, 1946 ;</p> <p>Birioukoff, <i>Léon Tolstoï : vie et œuvre</i>, Paris : Mercure, 1906-1909 ;</p> <p>D. Stremoukhov, <i>La poésie et l'idéologie de Tioutchev</i>, Paris : Publications de la faculté des lettres de Strasbourg, 1937 ;</p> <p>V.R. Chtcherbina, <i>А.Н. Толстой : критико-биографический очерк</i> [A.N. Tolstoï : essai de biographie critique], Moscou : Gosizdat, 1951.</p>

124 Ces indications sont publiées avec les programmes au *Bulletin officiel de l'Éducation nationale* et sont réunies, pour les années 1953-1957, dans le fonds de l'Institut d'études slaves déposé par le Laboratoire de slavistique aux Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Programmes ».

Année	Indications bibliographiques
1954	<p>1) La <i>Chronique de Kiev</i> dans l'édition de Likhatchev, Moscou : édition de l'Académie, tomes I et II, 1950 ;</p> <p>2) Œuvres de Lomonossov, édition de l'Académie, tome I, 1891 (avec notes de Sukhomlinov) ; Les œuvres de Lomonossov dans le recueil <i>Poésies</i>, 1935, avec notes de A.S. Orlov ; A.V. Kokorev, <i>Хрестоматия по русской литературе XVIII века</i> [Chrestomathie de la littérature russe du XVIIIe siècle], Moscou : Maison d'édition pédagogique d'État du ministère de l'Éducation de la RSFSR, 1952 ; G.A. Goukovski, <i>Русская литература XVIII века</i> [Littérature russe du XVIIIe siècle], Moscou : Učpedgiz, 1939 ; Vlagoï, <i>История русской литературы XVIII века</i> [Histoire de la littérature russe du XVIIIe siècle], Moscou : Maison d'édition pédagogique nationale du Commissariat du peuple de la RSFSR, 1945 ;</p> <p>3) <i>Vie d'Alexandre Nevski</i>, dans N. Goudzi, <i>Хрестоматия по древней русской литературе XI-XVII веков</i> [Chrestomathie de la littérature russe ancienne, du XIe au XVIIe siècle], Moscou, 1952 ; V. Mansikka, <i>Житие Александра Невского</i> [Vie d'Alexandre Nevski], Saint-Pétersbourg, 1913 ;</p> <p>4) Pouchkine, <i>Boris Godounov</i>, dans l'édition de Vengerov, tome II, 1908, et dans ce même tome, les études de Batiouchkov et de Pavlov Silvanski ; édition de l'Académie, tome VII, 1935 ;</p> <p>5) Lermontov, édition de l'Académie, tome II, 1910, et tome V, 1913 ; Émile Duchesne, <i>Michel Iouriévitch Lermontov : sa vie et ses œuvres</i>, Paris : Plon, 1910 ; N. Kotliarevski, <i>Михаил Юрьевич Лермонтов</i> [Mikhaïl Iourievitch Lermontov], Saint-Pétersbourg, 1915 ;</p> <p>6) Gontcharov, <i>Une histoire ordinaire</i>, édition au choix des candidats ; André Mazon, <i>Un maître du roman russe : Ivan Gontcharov (1812-1891)</i>, Paris : H. Champion, 1914 (« Bibliothèque de l'Institut français de Saint-Pétersbourg », III) ; A.G. Tsëitline, <i>I.A. Gontcharov</i>, Moscou : édition de l'Académie des sciences de l'URSS, 1950 ;</p> <p>7) Leskov. Voir l'étude de Lerner dans Ovsianiko-Kulikovski, <i>История русской литературы XIX в.</i> [Histoire de la littérature russe du XIXe siècle], Moscou : édition T-va Mir, tome IV, 1910 ;</p> <p>8) Léon Tolstoï, <i>Résurrection</i>, tomes XXXII et XXXIII (1933-1936) de l'édition jubilaire ; Birioukov, <i>Tolstoï : Mémoires et extraits de ses œuvres</i>, Paris : Mercure de France, tomes I-III, 1910 ; Romain Rolland, <i>Vie de Tolstoï</i>, Paris : Hachette, 1913 ; Ernest Simmons, <i>Leo Tolstoy</i>, Londres, 1949, 2e édition ;</p> <p>9) Littérature contemporaine Gleb Struve, <i>25 Years of Russian Soviet Literature (1918-1943)</i>, Londres, 1944, ou la traduction française du même ouvrage (éd. du Chêne) ; Marcelle Ehrhard, <i>La littérature russe</i>, Paris : PUF, 1948 ; Charles Corbet, <i>La littérature russe</i>, Paris : Armand Colin, 1951 ;</p> <p>10) La controverse sur la langue littéraire Antoine Martel, <i>Michel Lomonossov et la langue littéraire russe</i>, Paris : H. Champion, 1934 (« Bibliothèque de l'Institut français de Leningrad », XIII) ;</p>

Année	Indications bibliographiques
	<p>Vinogradov, <i>Очерки по истории русского литературного языка</i> [Essais sur l'histoire de la langue littéraire russe], Moscou : Gos. utcheb.-pedagog. Izd., 1934 ; Vinogradov, <i>Русский язык</i> [Langue russe], 1947 ; Vinokur, <i>La langue russe</i>, traduit par Y. Millet, Paris : IES, 1947 ; B. Unbegaun, « Colloquial and Literary Russisan », dans <i>Oxford Slavonic Papers</i>, I, 1950 ;</p> <p>11) Les slavophiles avant 1861 P.N. Milioukov, <i>Очерки по истории русской культуры</i> [Essais sur l'histoire de la culture russe], I-IV, édition jubilaire, Paris, 1937, ou <i>Le mouvement intellectuel russe</i>, Paris : Bossard, 1918 ; T.G. Masaryk, <i>Zur russischen Geschichts-und Religionsphilosophie, soziologische Skizzen</i> [Sur la philosophie russe de l'histoire et de la religion, croquis sociologiques], Iéna : Diederichs, 1913 ; Albert Gratieux, <i>A.S. Khomiakov et le mouvement slavophile : I. Les hommes, II. Les doctrines</i>, Paris : Éditions du Cerf, 1939 ; Berdiaev, <i>Русская идея : основные проблемы русской мысли XIX века и начала XX века</i> [Idée russe : les principaux problèmes de la pensée russe du XIXe siècle et du début du XXe siècle], Paris : YMCA Press, 1946 ;</p> <p>12) Boris Godounov : le drame et les opéras Oscar von Riesemann, <i>Moussorgski</i>, Paris : Gallimard, 1940 ;</p> <p>13) Le tolstoïsme Hemmings, <i>The Russian Novel in France</i>, Oxford University Press, 1950 ; Lindstrom, <i>Tolstoï en France</i>, Paris : IES, 1952 ; Ernest Simmons, <i>Leo Tolstoy</i>, Londres, 1949, 2e édition ;</p> <p>14) Ouvrages généraux P.I. Tchernykh, <i>Историческая грамматика русского языка</i> [Grammaire historique de la langue russe], Moscou, 1952 ; L.P. Iakoubinski, <i>История древнерусского языка</i> [Histoire de la langue russe ancienne], ouvrage posthume édité par Vinogradov, Moscou : Maison d'édition pédagogique d'État, 1953 ; N. K. Goudzi, <i>История древней русской литературы</i> [Histoire de la littérature russe ancienne], Moscou : Učpedgiz, 1950 ; Boris Unbegaun, <i>La langue russe au XVIe siècle</i>, Paris : IES, 1936 ; André Mazon, <i>Grammaire de la langue russe</i>, Paris : IES, 1949, 3e édition</p>
1955	<p>N. Goudzi, <i>Хрестоматия по древней русской литературе XI-XVII веков</i> [Chrestomathie de la littérature russe ancienne, du XIe au XVIIe siècle], Moscou, 1952 ; Pierre Pascal, « Le "Digenis" slave ou la "Geste de Devgenij" », <i>Byzantion</i>, t. X, 1935, Prés, et trad. ; V.P. Adrianova-Peretc, <i>Воинские повести древней руси</i> [Contes militaires de l'ancienne Rus'], Moscou-Leningrad : édition de l'Académie, 1949 (<i>Le Sac de Riazan par Batou</i>) ; N. K. Goudzi, <i>История древней русской литературы</i> [Histoire de la littérature russe ancienne], Moscou : Učpedgiz, 1950 ; Karamzine, <i>Pauvre Lisa</i>, Moscou-Leningrad : Goslitizdat, 1950 ; Alexandre Rypine, <i>История русской литературы</i> [Histoire de la littérature russe], tomes III et IV, 2e édition [1902-1903] ou édition postérieure ; Vlagoï, <i>История русской литературы XVIII века</i> [Histoire de la littérature russe</p>

Année	Indications bibliographiques
	<p>du XVIIIe siècle], Moscou : Maison d'édition pédagogique nationale du Commissariat du peuple de la RSFSR, 1945 ;</p> <p>Ovsianiko-Kulikovski, <i>История русской литературы XIX в.</i> [Histoire de la littérature russe du XIXe siècle], Moscou : édition T-va Mir, tome II (1825-1855), 1911 ;</p> <p>Pouchkine, <i>Eugène Onéguine</i>, dans <i>Œuvres complètes</i>, Moscou : édition de l'Académie, 1937, tome VI ;</p> <p>Pouchkine, <i>Œuvres complètes</i>, éditées par Vengerov, tome III, Saint-Pétersbourg, 1909 ;</p> <p>Pouchkine, <i>Eugène Onéguine</i>, édité par Modeste Hofmann, Paris, 1937 ;</p> <p>Pouchkine, <i>Eugène Onéguine</i>, édité par Dmitri Tchijevski, Harvard University Press, 1953 ;</p> <p>N.L. Brodski, <i>Евгений Онегин, роман А. С. Пушкина : пособие для учителей средней школы</i> [Eugène Onéguine, roman de A. S. Pushkin : un manuel pour les enseignants du secondaire], Moscou : Učpedgiz, 3e édition, 1950 ;</p> <p>Ostrovski, <i>La forêt</i>, Moscou : Iskousstvo, 1950 ;</p> <p>Jules Patouillet, <i>Le théâtre des mœurs russes des origines à Ostrovski (1672-1850)</i>, Paris : Plon, 1912 (Bibliothèque de l'Institut français de Saint-Pétersbourg, I) ;</p> <p>Tourgueniev, <i>Fumée</i>, dans <i>Œuvres complètes</i>, Moscou : 1954, tome IV, ou édition Guiazounov) ;</p> <p>Henri Granjard, <i>Ivan Tourguénev et les courants politiques et sociaux de son temps</i>, Paris : IES, 1954 ;</p> <p>Dostoïevski, <i>L'idiot</i>, Paris : YMCA Press, 1945 ;</p> <p>K.V. Motchoulski, <i>Достоевский : жизнь и творчество</i> [Dostoïevski : vie et œuvre], Paris : YMCA Press, 1947 ;</p> <p>Gorki, <i>Enfance</i>, Moscou : Pravda, 1953 ;</p> <p>Melchior de Vogüé, <i>Maxime Gorki : l'homme et l'œuvre</i>, Paris, 1905 ;</p> <p>A.S. Miasnikov, <i>M. Gorki</i>, Moscou : Littérature de fiction, 1953 ;</p> <p>Leonov, <i>Les blaireaux</i>, dans <i>Œuvres complètes</i>, Moscou, 1953 ;</p> <p>Remizov, <i>Подстриженными глазами</i> [Les yeux tondu], Paris : YMCA Press, 1951 ;</p> <p>Marcelle Ehrhard, <i>La littérature russe</i>, Paris : PUF, 1948 ;</p> <p>Charles Corbet, <i>La littérature russe</i>, Paris : Armand Colin, 1951 ;</p> <p>Gleb Struve, <i>Histoire de la littérature soviétique</i>, Paris : éditions du Chêne, 1946 ;</p> <p>Pour l'orientation dans l'histoire de la langue :</p> <p>A. Meillet et A. Vaillant, <i>Le slave commun</i>, Paris : IES, 1934, 2e édition ;</p> <p>A. Vaillant, <i>Manuel du vieux slave</i>, Paris : IES, 1948 ;</p> <p>P.I. Tchernykh, <i>Историческая грамматика русского языка</i> [Grammaire historique de la langue russe], Moscou : Maison d'édition pédagogique d'État du ministère de l'Éducation de la RSFSR, 1954, 2e édition ;</p> <p>Boris Unbegaun, <i>La langue russe au XVIe siècle</i>, Paris : IES, 1936 ;</p> <p>André Mazon, <i>Grammaire de la langue russe</i>, Paris : IES, 1949, 3e édition</p>
1956	<p>1) Новгородская первая летопись старшего и младшего изводов [La <i>Première Chronique de Novgorod</i> dans ses versions ancienne et nouvelle], Moscou-Leningrad : Académie des sciences (Institut d'histoire), 1950 ;</p> <p>N. K. Goudzi, <i>История древней русской литературы</i> [Histoire de la littérature russe ancienne], Moscou : Učpedgiz, 1950 ;</p> <p>2) Alexandre Vesselovski, <i>Из истории романа и повести</i> [De l'histoire du roman</p>

Année	Indications bibliographiques
	<p>et du récit], Saint-Pétersbourg, 1887 (extrait du <i>Journal du ministère de l'Instruction publique</i>, mai et août 1887) ;</p> <p>A.S. Orlov, <i>Переводные повести феодальной Руси и Московского государства XII-XVII веков</i> [Contes traduits de la Rus' féodale et de l'État moscovite des XIIe-XVIIe siècles], Leningrad : Académie des sciences de l'URSS, 1934 ;</p> <p>V.P. Adrianova-Perete, <i>Очерки по истории русской сатирической литературы XVII века</i> [Essais sur l'histoire de la littérature satirique russe du XVIIe siècle], Moscou-Leningrad : Académie des sciences de l'URSS, 1937 ;</p> <p>3) Pouchkine, <i>Œuvres complètes</i>, éditées par Vengerov, Saint-Pétersbourg, 1907-1915, et édition de l'Académie des sciences, 1937-1949 ;</p> <p>Émile Haumant, <i>Pouchkine</i>, Paris : Bloud, 1911 (« Les grands écrivains étrangers ») ;</p> <p>Modeste Hofmann, <i>Pouchkine</i>, Paris : Payot, 1931 ;</p> <p>4) Gogol, <i>Œuvres complètes</i>, Moscou : éditions de l'Académie des sciences de l'URSS, 1951, tome V ;</p> <p>Jules Patouillet, <i>Le théâtre des mœurs russes des origines à Ostrovski (1672-1850)</i>, Paris : Plon, 1912 (Bibliothèque de l'Institut français de Saint-Pétersbourg, I) ;</p> <p>Ettore Lo Gatto, <i>Storia del teatro russo</i>, Florence : Sansoni, 1952 ;</p> <p>Boris de Schloezer, <i>Gogol</i>, Paris : Plon, 1932 ;</p> <p>S. S. Danilov, <i>Гоголь и театр</i> [Gogol et le théâtre], Leningrad : Госиздат Художественная литература [Maison d'édition d'État de la littérature de fiction], 1936 ;</p> <p>5) Herzen, <i>Œuvres complètes</i>, Saint-Pétersbourg : Lemke, 1915, ou Moscou : Académie des sciences de l'URSS, 1955 ;</p> <p>Raoul Labry, <i>Alexandre Ivanovic Herzen (1812-1870) : essai sur la formation et le développement de ses idées</i>, Paris : Bossard, 1928 ;</p> <p>6) Albert Gratieux, <i>A.S. Khomiakov et le mouvement slavophile : I. Les hommes, II. Les doctrines</i>, Paris : Éditions du Cerf, 1939 ;</p> <p>7) Léon Tolstoï, <i>Œuvres complètes</i>, Moscou, 1936 (édition jubilaire, tomes VII et VIII) ;</p> <p>Léon Tolstoï, <i>Литературное наследство</i> [Patrimoine littéraire], Moscou : Académie des sciences de l'URSS, 1939, double tome 35-36 ;</p> <p>Boris Eichenbaum, <i>Лев Толстой</i> [Léon Tolstoï], Moscou-Leningrad : Maison d'édition d'État de la littérature de fiction, 1931 (tome II) ;</p> <p>8) Korolenko, <i>Le songe de Makar</i>, édité par Pierre Pascal, Paris : Klincksieck, 1947 ;</p> <p>G.A. Bialy, <i>V.G. Korolenko</i>, Moscou-Leningrad : Госиздат Художественная литература [Maison d'édition d'État de la littérature de fiction], 1949 ;</p> <p>9) Nicolas Koulmann, « Ivan Chméliov », <i>Le monde slave</i>, juillet 1935 ;</p> <p>Jules Legras, « L'art de Chméliov », <i>Le monde slave</i>, juillet 1935 ;</p> <p>Michael Aschenbrenner, <i>Iwan Schmeljow : Leben und Schaffen des grossen russischen Schriftstellers</i> [Ivan Chméliov : vie et œuvre du grand écrivain russe], Königsberg : Ost-Europa-Verlag, 1937 ;</p> <p>Complément de bibliographie accompagnant les questions à étudier :</p> <p>1) sur le théâtre : Jules Patouillet et Ettore Lo Gatto ;</p> <p>2) Slavophiles et occidentalistes :</p> <p>Henri Granjard, <i>Ivan Tourguénev et les courants politiques et sociaux de son temps</i>, Paris : IES, 1954 ;</p> <p>Thèses de Raoul Labry sur Herzen ; ouvrage de A. Gratieux sur Khomiakov ;</p>

Année	Indications bibliographiques
	<p>Alexandre Koyré, <i>La philosophie et le problème national en Russie au début du XIXe siècle</i>, Paris : Champion, 1929 (Bibliothèque de l'Institut français de Leningrad, X) ; Alexandre Koyré, <i>Études sur l'histoire de la pensée philosophique en Russie</i>, Paris : Vrin, 1950 ; Marc Raeff, « Georges Samarin et la commune paysanne après 1861 », <i>Revue des études slaves</i>, tome 29, 1952 ; 3) Mouvement révolutionnaire et littérature pendant les années 1870 : Franco Venturi, <i>Il populismo russo</i>, Turin : Einaudi, 1952 ; S.A. Vengerov, <i>Œuvres complètes</i>, tome 1 : <i>Героический характер русской литературы</i> [Le caractère héroïque de la littérature russe], Saint-Pétersbourg : Prometeï, 1911 ; Henri Granjard, <i>Ivan Tourguénev, op. cit.</i> ; Bibliographie sur l'histoire de la langue : A. Meillet et A. Vaillant, <i>Le slave commun</i>, Paris : IES, 1934, 2e édition ; A. Vaillant, <i>Manuel du vieux slave</i>, Paris : IES, 1948 ; P.I. Tchernykh, <i>Историческая грамматика русского языка</i> [Grammaire historique de la langue russe], Moscou : Maison d'édition pédagogique d'État du ministère de l'Éducation de la RSFSR, 1954, 2e édition ; Boris Unbegaun, <i>La langue russe au XVIe siècle</i>, Paris : IES, 1936 ; André Mazon, <i>Grammaire de la langue russe</i>, Paris : IES, 1949, 3e édition</p>
1957	<p>1) Новгородская первая летопись старшего и младшего изводов [La <i>Première Chronique de Novgorod</i> dans ses versions ancienne et nouvelle], Moscou-Leningrad : Académie des sciences (Institut d'histoire), 1950 ; N. K. Goudzi, <i>История древней русской литературы</i> [Histoire de la littérature russe ancienne], Moscou : Učpedgiz, 1950 ; 2) D.I. Abramovitch, <i>Жития святых мучеников Бориса и Глеба и службы им</i> [La vie des saints martyrs Boris et Gleb et leur service], Petrograd : édition de l'Académie des sciences, 1916 ; Dmitri Tschizewski, <i>Altrussische Literaturgeschichte</i> [Histoire de la littérature russe ancienne], Francfort, 1948 ; 3) Marcelle Ehrhard, <i>Joukovski et le préromantisme russe</i>, Paris : Champion, 1938 ; 4) Lermontov, <i>Œuvres complètes</i>, tome III, édité par B.M. Eichenbaum, Moscou-Leningrad : Maison d'édition Academia, 1935, ou Moscou-Leningrad : Ogiz, 1948, tome II ; Émile Duchesne, <i>Michel Iouriévitch Lermontov : sa vie et ses œuvres</i>, Paris : Plon, 1910 ; N. Kotliarevski, <i>Михаил Юрьевич Лермонтов</i> [Mikhaïl Iourievitch Lermontov], Saint-Pétersbourg, 1905, 2e édition ; L. Brodsky, <i>Лермонтов биография</i> [Biographie de Lermontov], Moscou, 1945 ; Les trois volumes consacrés à Lermontov du <i>Литературное наследство</i> [Patrimoine littéraire] ; 5) Léon Tolstoï, <i>Œuvres complètes</i>, Moscou, 1935 (édition jubilaire, tome I) ; B. Eichenbaum, <i>Лев Толстой</i>, tome I, Leningrad, 1928 ; P. Birukov, <i>Léon Tolstoï, vie et œuvre, mémoires</i>, tome I, Paris, 1906 (Mercure de France) ; 6) Kyra Sanine, <i>Saltykov-Chtchédrine : sa vie, ses œuvres</i>, Paris, 1955 ; 7) <i>История русской литературы XIX века</i> [Histoire de la littérature russe du XIXe siècle], t. V, Moscou : Mir, 1911 ;</p>

Année	Indications bibliographiques
	S. Laffitte, <i>Tchekhov par lui-même</i> , Paris : Seuil, 1955 ; 8) S. Bonneau, <i>L'univers poétique d'Alexandre Blok</i> , Paris, 1946 ; <i>История русской литературы</i> [Histoire de la littérature russe], Moscou-Leningrad : Académie des sciences, 1954

Les programmes mettent en avant les productions de la recherche française, de Louis Leger aux thèses de doctorat récemment soutenues, les publications de l'Institut d'études slaves, mais aussi ponctuellement les recherches allemandes, anglo-saxonnes, italiennes, russes et, dans une moindre mesure, soviétiques. Les publications soviétiques concernent principalement des études sur la linguistique ou la philologie, sciences encore peu développées en France, et, pour la littérature plus récente, les éditions de textes, plus que des études critiques.

2 – Quelle place pour la littérature de la période soviétique ?

a) L'inscription d'une œuvre soviétique au programme : un choix souvent symbolique qui ne fait pas l'objet des compositions de l'écrit

L'ouverture de l'agrégation de russe entraîne une harmonisation des programmes de licence autour des auteurs choisis par le jury et, dans l'Université française, la littérature de la période soviétique fait débat. Un premier débat a lieu lors du choix des œuvres inscrites au programme. Dès 1948, l'élaboration du second programme ne fait pas l'unanimité : Raoul Labry souhaite inscrire au programme des poèmes de guerre de Simonov parus dans les années 1940, choix auquel s'oppose son collègue Pierre Pascal.

« J'ai cherché hier à vous téléphoner, à propos du programme d'agrégation. Je suis d'accord sur les points dont nous avons parlé. Ce qui m'étonne, c'est le Simonov, remplaçant Esenine, que nous avons décidé de garder. Il ne me semble pas que ces Poèmes de guerre, qui sont seulement d'une extrême facilité et parfois d'une monstrueuse férocité, méritent d'être consacrés par un programme universitaire. La littérature soviétique est déjà représentée par A. Tolstoï : pour une période qui dure seulement 30 ans et qui n'a rien de très brillant à offrir, n'est-ce pas suffisant ? Je demande donc le retour à Esenine (ce qui cadrera mieux avec votre souci de garder une bonne part du

programme précédent, car autrement il n'en resterait que quatre textes) ou son remplacement par Blok, *Les douze*¹²⁵. »

Pour Pierre Pascal, l'inscription d'une seule œuvre produite pendant la période soviétique est ainsi amplement suffisante au programme de l'agrégation de russe, bien qu'il soit difficile de saisir ce qui relève pour lui de la littérature soviétique ; sa mention d'une période de trente ans laisserait entendre qu'il prend 1917 comme point de départ, pourtant, il ne semble considérer ni Blok, ni Essenine, qui ont tous deux publiés des poèmes après 1917, comme de la littérature soviétique. Ce qui pourrait distinguer Alexis Tolstoï et Constantin Simonov comme des écrivains de littérature soviétique pour Pierre Pascal serait leur proximité avec le PCUS, plaçant ainsi la distinction comme de l'ordre de l'engagement politique ; celui de Simonov est bien plus fort, en tant que membre du parti et numéro 2 de l'Union des écrivains¹²⁶. Cependant, c'est surtout un argument technique – conserver la plus grande partie du programme possible identique à celui de la session de 1947, qui n'a pas permis de promouvoir de candidat – qui convainc Raoul Labry.

« Nous avons inscrit Simonov au programme d'agrégation de l'année prochaine parce que Labry l'expliquera à la Sorbonne pour les candidats à la licence. Mais je viens de lui faire part de votre lettre, et il est d'accord pour que nous maintenions Esenin et laissons de côté Simonov. Je ne suis pas partisan d'inscrire au programme *Les douze* de Blok. Nos jeunes gens auront assez à faire sans s'embarrasser de ce texte exceptionnellement difficile¹²⁷. »

Les programmes d'agrégation sont ainsi, pour le professeur de la Sorbonne, proposés en liaison avec les programmes de la licence et peuvent inclure des œuvres très récentes. Une œuvre de Constantin Simonov entre finalement au programme en 1951, sur la guerre, bien qu'elle ne fasse l'objet que d'une question posée à un candidat à l'oral. Il est fort probable que l'élaboration des programmes soit l'occasion de nombreux débats, malheureusement, les réunions ayant lieu les premières années à l'Institut d'études slaves, peu d'archives en attestent.

125 Lettre de Pierre Pascal à André Mazon du 5 juillet 1947, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation 1947 ».

126 Cécile VAISSIÉ, *Les ingénieurs des âmes en chef : littérature et politique en URSS (1944-1986)*, Paris, Belin, 2008, p. 91.

127 Réponse d'André Mazon à Pierre Pascal du 7 juillet 1947, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation 1947 ».

Malgré ces débats et un faible nombre d'écrits destinés aux étudiants de russe concernant la littérature de la période soviétique présent dans le paysage éditorial, des œuvres de la période soviétique sont donc bien entrées dans les programmes de concours, même si elles ont été peu choisies par les jurys pour faire l'objet de l'écrit. Ainsi, Jacqueline de Proyart, agrégative en 1957, se souvient que le concours présentait cette année-là « tout un programme d'œuvres soviétiques¹²⁸. » En fait, si plusieurs éditions recommandées étaient soviétiques (la *Chrestomathie* de Goudzi, des poésies de Joukovski ou encore des récits de Tchekhov), une seule œuvre soviétique était au programme : *La jeune garde* de Fadeïev, qui n'a pas été retenue pour l'écrit. Les sujets de l'écrit portaient en effet sur un classique, Tolstoï, mais aussi sur Alexandre Blok, auquel Sophie Bonneau (Laffitte) avait consacré sa thèse d'État¹²⁹. En 1959, l'année où Irène Sokologorsky passe l'agrégation, elle se souvient que Jean Pérus, qui l'aide à préparer le concours, lui a conseillé de ne pas s'attarder sur *La punaise* de Maïakovski, pièce de 1920 pourtant au programme, mais que l'enseignant juge très improbable comme choix de sujet à l'écrit en raison de sa production trop récente¹³⁰. C'est aussi que, contrairement à son contemporain Blok (de treize ans son aîné), Maïakovski n'a pas fait l'objet de grande étude de référence à laquelle pourraient se référer les agrégatifs. Le texte de *La punaise* est certes republié l'année de l'agrégation à la Librairie des cinq continents¹³¹. Cependant, peu de travaux sur des textes de Maïakovski semblent alors disponibles. Dans les années 1950 paraissent bien quelques études en russe ou encore en italien sur le poète¹³², mais ce n'est qu'en 1976 que Claude Frioux soutient sa thèse d'État sur l'œuvre de Maïakovski¹³³. Si elles ne sont pas reconnues par le canon, les œuvres de la période soviétique peuvent apparaître dans les sujets, mais sous un traitement différent de l'analyse purement littéraire des classiques. Les épreuves de traduction ainsi que l'oral sont des occasions pour les introduire. L'épreuve de version, hors programme, ne comprend pas en effet les mêmes enjeux de connaissance approfondie et de discussion autour d'une œuvre. La version permet ainsi de

128 J. de PROYART, « Mon URSS en 1957 et après : transcription de l'entretien du 4 juillet 2017 », *op. cit.*

129 La thèse de Sophie Bonneau reste une référence incontournable sur la critique de l'œuvre d'Alexandre Blok pour les décennies à venir, voir Georges NIVAT, « La réception de Blok en France », *Revue des études slaves*, 54-4, 1982, p. 571.

130 Entretien avec Irène Sokologorsky du 9 décembre 2017.

131 Владимир Владимирович МАЯКОВСКИЙ (Vladimir Vladimirovič MAÏKOVSKIÏ), *Клон : феерическая комедия, девять картин* [La punaise : comédie féerique, neuf tableaux], Paris, Librairie des cinq continents, 1959.

132 Voir par exemple : Зиновий Самойлович ПАПЕРНЫЙ (Zinovi Samoilovitch PAPERNY), *О мастерстве Маяковского* [Sur l'art de Maïakovski], Москва, Советский писатель [Moskva, Sovetskij pisatel'], 1953 ; Sergej Vasil'evič VLADIMIROV et D. MOLDAVSKIÏ, *О Маяковском* [À propos de Maïakovski], Leningrad, Lenizdat, 1958 ; Angelo Maria RIPELLINO, *Majakovskij e il teatro russo d'avanguardia*, Torino, Einaudi, 1959.

133 Claude FRIOUX, « Maïakovski et son temps : visage d'une transition », thèse d'État en études slaves soutenue à Paris 4 en 1976.

mettre en avant des écrits non encore pleinement consacrés par la tradition. Quant aux œuvres au programme non choisies pour l'écrit, elles sont l'objet d'interrogation à l'oral, ce qui permet, le temps de quelques sujets, de sortir du XIXe siècle.

Par l'arrêté fondateur du concours de l'agrégation, l'oral comporte six épreuves : la leçon française, la leçon russe, l'explication de textes (modernes et anciens), le thème oral et la langue auxiliaire, dont deux sont sur programme (les leçons), les textes soumis à l'explication étant, d'après les conditions du concours, tirés des programmes de lycée, ce qui laisse entrevoir une partie de la culture littéraire russophone du secondaire.

Tableau 6.11. Les sujets des épreuves orales de l'agrégation de russe (1948-1959)¹³⁴

Année / Épreuve	Leçon française	Leçon russe	Explication d'un texte moderne	Explication d'un texte ancien	Thème
1948	Pierre Bezoukhov franc-maçon (Tolstoï, <i>Guerre et paix</i> , 1869) ; Le personnage de Tchatski (Griboïedov, <i>Le malheur d'avoir trop d'esprit</i> , 1833)	Le caractère d'Eugène Onéguine ; Khor et Kalinytch : dans quelle mesure ces deux figures de paysans nous éclairent-elles le génie et l'histoire de leur peuple ? (Tourgueniev, dans <i>Mémoires d'un chasseur</i> , 1847)	Gogol, <i>Les âmes mortes</i> (1842) ; Tourgueniev, <i>Relique vivante</i> (dans <i>Mémoires d'un chasseur</i> , 1874)	<i>Instruction de Vladimir Monomaque à ses fils</i> (XIIe siècle) (2)	Germaine de Staël, <i>Dix années d'exil</i> (1820) (2)
1949	Les contes d'inspiration religieuse dans l'œuvre de Tolstoï ; La place du <i>Brigadier</i> de Fonvizine (1769) dans le théâtre russe	Qu'est-ce qui vous a intéressé dans <i>l'Adolescent</i> de Dostoïevski (1875) ? ; Essayer de dégager le sens du poème de Lermontov, <i>Le novice</i> (1840)	Gorki, <i>Enfance</i> (1914) ; Gogol, <i>Le mariage</i> (1831-1842)	<i>La prise de Jérusalem de Josèphe le Juif</i>	André George, « L'accélération de la science » (<i>Le figaro</i> , 25 juin 1945) ; Custine, <i>La Russie en 1839</i> (1843)

134 Les sujets proviennent des rapports de jury publiés chaque année. Pour les années 1947-1951, voir aux Archives nationales, carton 19820521/137. Pour les années 1952-1959, voir FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.* ; n'a pu être retrouvé le rapport de l'année 1958.

Année / Épreuve	Leçon française	Leçon russe	Explication d'un texte moderne	Explication d'un texte ancien	Thème
1950	Ostrovski et la classe des marchands ; Pierre le Grand dans l'œuvre de Pouchkine	Que voit-on dans Anna Karénine des grands thèmes de la doctrine de Tolstoï ? ; Le personnage de Nicolas Lévine (<i>Anna Karénine</i> , 1877)	Tourgueniev, <i>Relique vivante</i> et <i>La fin de Tchertopkhanov</i> (<i>Mémoires d'un chasseur</i> , 1872-1874)	<i>Cyrille de Tourov</i> (<i>Chrestomathie</i> de Bouslaïev) (2)	Armand Silvestre, <i>La Russie</i> (1892) (2)
1951	Dans quelle mesure le personnage d'Oblomov peut-il être considéré comme typiquement russe ? ; Quels sont les mérites qui pourrait faire du livre de Simonov une œuvre durable de la littérature russe, ou les faiblesses qui, au contraire, en empêcheraient la survie ?	Quelle est l'importance de Derjavine dans l'histoire de la poésie russe, et que vous paraît-il rester aujourd'hui de son œuvre ? ; Quelle est la valeur littéraire d' <i>Une chronique de famille</i> d'Aksakov (1856)	Dostoïevski, <i>Crime et châtiment</i> (1866) (2)	Athanase Nikitine, <i>Le voyage au-delà des trois mers</i> (XVe siècle) (2)	Raoul Labry, <i>Autour du moujik</i> (1923) (2)
1952	Krylov, <i>Fables</i> ; Radichtchev, <i>Voyage de Pétersbourg à Moscou</i> (1790) ; Dostoïevski, <i>Les frères Karamazov</i> (1880) ; Tolstoï, <i>Les Cosaques</i> (1863)	Saltykov-Chtchedrine, <i>Les Golovlev</i> (1880) (2 ¹³⁵) ; Krylov, <i>Fables</i> ; Tolstoï, <i>Les Cosaques</i> (1863)	Krylov, <i>Fables</i> (4)	<i>Chronique de Nestor</i> (XIIe siècle) (4)	Alphonse Daudet, <i>Contes du lundi</i>

135 Entre parenthèses, le nombre d'agrégatifs ayant discuté le sujet.

Année / Épreuve	Leçon française	Leçon russe	Explication d'un texte moderne	Explication d'un texte ancien	Thème
1953	<p>La <i>Chronique de Nestor</i> (XIIe siècle) ; La poésie de Tiouttchev (1803-1873) (2) ; Pouchkine, <i>Le convive de pierre</i> (1830) ; A.N. Tolstoï, <i>Le chemin des tourments</i>, tome 3 « Sombre matin » (1941)</p>	<p>Tolstoï avant 1855 ; La Russie rurale chez Novikov ; Le servage après 1840 ; Gogol et l'école naturelle ; Tourgueniev, <i>Mémoires d'un chasseur</i> (1852)</p>	<p>Gogol, <i>Les âmes mortes</i> (1842) (5)</p>	<p><i>Chronique de Nestor</i> (XIIe siècle) (5)</p>	<p>P. Mérimée (5)</p>
1954	<p>La poésie de Lomonossov (1711-1765) ; Pouchkine, <i>Boris Godounov</i> (1825) (2) ; Lermontov, la <i>Chanson du marchand Kalachnikov</i> (1838) ; La pensée des slavophiles avant la suppression du servage ; Tolstoï, <i>Résurrection</i> (1899) ; Leskov, <i>Gens d'église</i> (1872)</p>	<p>La querelle de la langue littéraire au début du XIXe siècle ; Pouchkine, <i>Boris Godounov</i> ; Gontcharov, <i>Une histoire ordinaire</i> (1847) ; Leskov, <i>Gens d'église</i> ; Le village russe dans les romans de Bounine (1870-1953) ; La vie quotidienne vue par Zochtchenko (1894-1958) ; Tvardovski, <i>Vassili Tiorkine</i> (1941-1945)</p>	<p>Gorki (7), <i>Souvenirs : Enfance</i> (1914) et <i>En gagnant mon pain</i> (1915-1916)</p>	<p><i>Chronique de Nestor ; Vie d'Alexandre Nevski</i> (XIIIe siècle)</p>	<p>Lettres de Voltaire (7)</p>
1955	<p>Pouchkine, <i>Eugène Onéguine</i> (1823-1831) (3) ;</p>	<p><i>Récit de la mort de Skopine Chouïski</i> (début du XVIIIe siècle) ;</p>	<p>Gogol, <i>Le Revizor</i> (1836) ; Lermontov, <i>Un héros de notre temps</i> (1840) ;</p>	<p>Extraits de la <i>Chrestomathie de Goudzi</i> (1887-1965) : <i>Chronique</i></p>	<p>Extraits des <i>Caractères</i> de la Bruyère (11)</p>

Année / Épreuve	Leçon française	Leçon russe	Explication d'un texte moderne	Explication d'un texte ancien	Thème
	Ostrovski, <i>La forêt</i> (1871) (2), Ostrovski et les hommes de théâtre ; Le cosmopolitisme de Tourgueniev ; Dostoïevski : ses idées religieuses, ses conceptions politiques à l'époque de <i>L'idiot</i> (1868) ; Les souvenirs d'enfance chez Gorki ; Léonov, <i>Les blaireaux</i> (1924)	Karamzine, <i>Pauvre Lisa</i> (1792) ; Pouchkine, <i>Eugène Onéguine</i> (2) ; Dostoïevski, <i>L'idiot</i> (3) ; Les souvenirs d'enfance de Gorki ; Le style de Rémizov (1877-1957)	Dostoïevski, <i>Crime et châtiment</i> (1866)	<i>Hypatienne, Divgenis, Sac de Rizan, Povest de l'enterrement de Chouïski</i>	
1956	La doctrine slavophile ; Le théâtre de Gogol (2) ; Les occidentalistes ; Korolenko populiste (1853-1921) ; La poésie de Pouchkine ; Herzen, <i>À qui la faute ?</i> (1841-1846) (2)	Gogol, <i>Le Revizor</i> (2) ; La fonction du poète selon Pouchkine ; Khomiakov (1804-1860) d'après ses lettres ; Tolstoï, <i>Polikouchka</i> (1863) ; Korolenko mémorialiste ; Chmeliov (1873-1950) (2)	Dostoïevski, <i>Crime et châtiment</i> (1866) ; Tolstoï, <i>Anna Karénine</i> (1877) ; Saltykov-Chtchedrine, <i>Les Golovlev</i> (1880) ; Tchekhov, <i>Les moujiks</i> (1897)	<i>Première chronique de Novgorod</i> (XIII-XIVe siècles) (8)	<i>Lettre à l'Académie, Fénelon</i> (8)
1957	La poésie de Joukovski (1783-1852) (3) ; La poésie de Blok (1880-1921) (3) ;	Récits de Tchekhov (4) ; Saltykov-Chtchedrine (2), <i>Les Antiquités de Pochekhonie</i> ;	Tolstoï, <i>Anna Karénine</i> (3) ; Tourgueniev, <i>Mémoires d'un chasseur</i> (1852) (2) ; Dostoïevski,	<i>Première chronique de Novgorod</i> (XIII-XIVe siècles) (12)	Voltaire, <i>Histoire de Charles XII</i> (5) ; T. Gautier, <i>Voyage en Russie</i> (4) ;

Année / Épreuve	Leçon française	Leçon russe	Explication d'un texte moderne	Explication d'un texte ancien	Thème
	<p><i>La Première chronique de Novgorod</i> ; Les milieux moscovites d'après Tolstoï et Saltykov-Chtchedrine ; Tchekhov, <i>La steppe</i> ; Lermontov, <i>Le démon</i> (1842) ; Saltykov-Chtchedrine (2), <i>Les Antiquités de Pochekhonie</i> (1887-1889)</p>	<p>Blok (1880-1921) et la Révolution ; Fadeïev, <i>La jeune garde</i> (1946) (2) ; Tolstoï, <i>Enfance</i> (1852) (2) ; Lermontov, <i>Le démon</i> (1842)</p>	<p><i>Les frères Karamazov</i> (1880), <i>Crime et châtiment</i> (1866) ; Ostrovski, <i>Pauvreté n'est pas vice</i> ; Volochine (1877-1932), <i>La Sainte Russie</i> ; Krylov, <i>Le meunier, Le ruisseau</i> ; A.K. Tolstoï – A.I.S. Aksakov</p>		<p>Montesquieu, <i>Lettres persanes</i> (2) ; Marquis de Custine, <i>La Russie en 1839</i></p>
1958	<i>Non renseignée</i>	<i>Non renseignée</i>	<i>Non renseignée</i>	<i>Non renseignée</i>	<i>Non renseigné</i>
1959	<p><i>Récits d'un pèlerin russe</i> (1884) ; Maïakovski, <i>La punaise</i> (1920) ; La poésie de Baratynski (1800-1844) (2) ; Le comique de Gogol ; Melnikov-Petcherski, <i>Dans les forêts</i> (2) ; La nouvelle d'Andreïev (1871-1919) ; La poésie de Goumiliov (1886-1921) (2) ; Griboïedov, <i>Du malheur d'avoir trop d'esprit</i> ; Tolstoï, <i>Guerre</i></p>	<p>La poésie de Goumiliov (2) ; Gogol, <i>Nouvelles de Pétersbourg</i> (1835-1836) (2) ; La poésie de Baratynski ; Griboïedov, <i>Du malheur d'avoir trop d'esprit</i> (2) ; La poésie de Derjavine ; Tolstoï, <i>Guerre et Paix</i> ; Les <i>Récits d'un pèlerin</i> ; Maïakovski, <i>La punaise</i> ; Melnikov-Petcherski, <i>Dans les forêts</i> (2)</p>	<p>Gogol, <i>Le Revizor, Le mariage</i> (1831-1842) (2), <i>Les âmes mortes</i> ; Ostrovski, <i>L'orage</i> ; Leskov, <i>L'ange scellé</i> ; Gorki, <i>En gagnant mon pain</i> (2) ; Tourgueniev, <i>La fin de Tchertopkhanov</i> ; Krylov, <i>Le chasseur, Le brochet et le chat</i> ; N. Nekrassov, <i>Pour qui fait-il bon de vivre en Russie ?</i> (1864) Tchekhov, <i>Les moujiks</i></p>	<p>La <i>Zadonchtchina</i> (XIV^e siècle) (10) ; <i>Le Dit de la campagne d'Igor</i> (XII^e siècle) (3)</p>	<p>Stendhal, <i>La chartreuse de Parme</i></p>

Année / Épreuve	Leçon française	Leçon russe	Explication d'un texte moderne	Explication d'un texte ancien	Thème
	<i>et Paix ;</i> La poésie de Derjavine (1743-1816)				

Se retrouvent à l'oral de l'agrégation des exercices similaires à ceux de l'écrit : les leçons françaises et russes consistent à délivrer un cours sur un sujet en rapport avec la littérature russe en accord avec le programme fixé pour l'écrit, en français et en russe, et peuvent être considérées à ce titre comme le pendant des épreuves de composition. Cependant, puisque les sujets des leçons ne sont pas communs à tous les candidats, au contraire de l'écrit, ils peuvent révéler des œuvres au programme qui n'ont pas eu leur chance à l'écrit, qui reste très homogène dans sa préférence pour le XIXe siècle. Certes, les auteurs les plus souvent proposés en leçons française et russe restent les grands auteurs classiques : Pouchkine, Gogol, Tourgueniev, Dostoïevski, Léon Tolstoï, Tchekhov, et, pour les plus récents, Gorki et Blok. Les textes choisis à l'explication des textes modernes, issus des programmes des lycées, révèlent les mêmes préférences, à la différence de Blok, sans doute parce que sa langue est jugée trop difficile¹³⁶. À l'oral du CAPES, les seuls auteurs hors de la littérature du XIXe siècle sont Bounine, écrivain de l'émigration, et Gorki.

Tableau 6.12. Les sujets des épreuves orales du CAPES (1955-1959)¹³⁷

Année / Épreuve	Épreuve unique d'oral à partir d'un texte littéraire russe
1955	Dostoïevski, <i>Souvenirs de la maison des morts</i> (1862) (2) ¹³⁸ Tolstoï, <i>Enfance</i> (1852) Lermontov, <i>Le novice</i> (1840) Pouchkine, <i>La dame de pique</i> (1834)

136 André Mazon juge certains des poèmes de Blok difficiles, y compris pour des candidats à l'agrégation. Réponse d'André Mazon à Pierre Pascal du 7 juillet 1947, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation 1947 ».

137 Voir les rapports de jury du CAPES de russe des enseignements scolaires et de l'orientation FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1955-1959.

138 Le chiffre entre parenthèses correspond au nombre de fois qu'un texte tombe dans une série de l'épreuve orale ; cette précision n'apparaît systématiquement qu'à partir du rapport de 1966.

Année / Épreuve	Épreuve unique d'oral à partir d'un texte littéraire russe
1956	<p>Session de juin :</p> <p>Tchekhov, <i>La marmaille</i> (1885), <i>Le pari</i> (1889) Nekrassov, <i>Le Gel au nez rouge</i> (1863) Pouchkine, <i>Boris Godounov</i> (1825), <i>Poltava</i> (1828) Tolstoï, <i>Récits de Sébastopol</i> (1855), <i>Anna Karénine</i> (1877) (2) Tourgueniev, <i>Roudine</i> (1856)</p> <p>Session d'octobre :</p> <p>Gogol, <i>Tarass Boulba</i> (1835 ;1839), <i>Vij</i> (1835) Dostoïevski, <i>Crime et châtiment</i> (1866) Tourgueniev, <i>Lgov</i> (1847)</p>
1957	<p>Gontcharov, <i>Oblomov</i> (1859) (2) Tolstoï, <i>Guerre et Paix</i> (1869)</p>
1958	<p>Pouchkine, <i>Le nègre de Pierre le Grand</i> (1827) Aksakov, <i>Une chronique de famille</i> (1856) Dostoïevski, <i>Souvenirs de la maison des morts</i> (1862) Tolstoï, <i>Anna Karénine</i> (1877) (2) Tchekhov, <i>Au moulin</i> (1886), <i>La steppe</i> (1888), <i>La salle n°6</i> (1892) Bounine, <i>Les nouvelles pousses</i></p>
1959	<p>Herzen, <i>À qui la faute ?</i> (1841-1846) Saltykov-Chtchedrine, <i>Les Golovlev</i> (1880) et <i>Les Antiquités de Pochekhonie</i> (1887-1889) Tchekhov, <i>La fiancée</i> (1903) Gorki, <i>Foma Gordeïev</i> (1899) et <i>En gagnant mon pain</i> (1916)</p>

Les œuvres littéraires postérieures aux années 1920 représentées dans les sujets d'agrégation suivent deux voies : celle de l'émigration, notamment parisienne, et celle des productions de l'Union soviétique. Ainsi, comme représentants des auteurs de l'émigration, se retrouvent comme sujets de leçons des œuvres de Bounine (en 1954), mais aussi de Rémizov (en 1955) ou encore Chmeliov (en 1956). La présence à Paris d'un milieu de l'émigration russophone joue sans doute un rôle de catalyseur dans le choix de certains auteurs. En effet, l'émigration est présente à l'Université, où elle occupe des postes de lecteurs, mais également hors de l'Université, où la communauté diffuse sa culture par des journaux et est appuyée par des maisons d'éditions, prêts à diffuser leurs œuvres.

b) La question de l'accessibilité des textes

L'accessibilité des textes sources pour les candidats et donc leur disponibilité en librairie est ainsi un critère pragmatique à ne pas négliger pour les jurys de concours. La

direction de l'enseignement du second degré, au moment de l'élaboration des programmes, demande de suivre les œuvres disponibles en librairie, afin de ne pas proposer d'œuvres inaccessibles aux candidats¹³⁹. La familiarisation des élèves à l'orthographe d'avant 1918, grâce notamment à la réédition du *Manuel* de Paul Boyer dans l'ancienne orthographe russe (pour présenter les grands auteurs dans le texte), est un moyen d'accéder aux textes originaux parvenus en France avant la Révolution. Est-ce à dire que c'est grâce à cette ancienne orthographe que sont lus en France les classiques un temps mis au second plan en URSS ? On peut ainsi se demander sous quelle forme étaient lues les œuvres de Dostoïevski avant la réhabilitation de l'écrivain par le régime soviétique et la réédition à Moscou des *Pauvres gens* et de *Crime et châtiment* depuis l'été 1954¹⁴⁰. En fait, la maison d'édition YMCA-Press, fondée dans l'émigration, a publié les œuvres complètes de Dostoïevski en nouvelle orthographe en seize tomes entre 1946 et 1952¹⁴¹. La parution des classiques en orthographe réformée n'est donc pas tributaire de l'édition soviétique, même si celle-ci devient une voie d'accès. Des publications soviétiques sont disponibles en France à la Librairie du Globe, ouverte à Paris en 1952 comme organe de diffusion de l'édition soviétique¹⁴², où peuvent ainsi se trouver les nouvelles publications soviétiques d'œuvres classiques, que ce soit les œuvres de Dostoïevski ou l'édition des œuvres littéraires de Tolstoï de Bytchkov publiée à Moscou de 1951-1953 et recommandée par le jury de l'agrégation en 1957. De plus, les échanges de livres sont favorisés par la mise en place de la Commission mixte franco-soviétique à partir de la fin des années 1950. Les publications soviétiques deviennent ainsi plus accessibles, ce qui ne veut pas dire que la littérature et la science soviétiques deviennent mieux représentées dans les programmes. On les retrouve ainsi plus souvent par l'édition d'œuvres classiques que par l'intégration d'œuvres de la période soviétique. L'une des premières œuvres soviétiques inscrites au programme, *Pierre le Grand* d'Alexis Tolstoï, l'est dans le cadre d'une thématique sur le roman historique. Ce biais de connaissance historique est un mode d'intégration fréquent pour ces œuvres hors du canon.

139 Une lettre de la direction de l'enseignement du second degré reprenant les instructions pour l'élaboration des programmes est envoyée chaque année au président du jury de l'agrégation, voir aux Archives nationales dans le carton 19820521/137.

140 Voir la lettre de M. Dejean, ambassadeur de France à Moscou, à C. Pineau, Ministre des Affaires étrangères, du 10 février 1956 sur la réhabilitation de Dostoïevski en URSS, Archives diplomatiques, carton 238QO/332.

141 Voir le catalogue des éditions YMCA-Press « Katalog 1921-1956 », Paris, p. 65.

142 Voir l'histoire de la Librairie du Globe sur son site officiel : <http://www.librairieduglobe.com/qui-sommes-nous/histoire-du-magasin/>, page consultée le 30 décembre 2018.

c) La littérature de la période soviétique comme témoignage sur l'histoire soviétique

Pierre Pascal note en 1947 que, même si la littérature soviétique n'a pas produit de chef d'œuvre, celle-ci est utile pour aborder le monde soviétique. En effet, de la fin de la Seconde Guerre mondiale au milieu des années 1950, peu se sont rendus en Union soviétique et, dans un tel contexte, « comment [...] connaître le monde soviétique autrement qu'à travers sa littérature ? » En l'absence d'autres sources, il faut « étendre le sens du mot littérature et analyser la notion de monde soviétique¹⁴³. » Cette vision se retrouve dans les utilisations qui sont faites du matériau littéraire dans les sujets de concours, comme source sur le monde russe ou soviétique. La guerre est ainsi une période évoquée par la littérature. Cette période est représentée par des œuvres comme le *Vassili Tiorkine* de Tvardovski, qui met en scène un fantassin devenu type du héros populaire dans un poème épique salué comme chef d'œuvre¹⁴⁴ y compris en Union soviétique où le thème de la guerre ne fait pas encore l'objet d'une vision officielle. Le sujet, proposé en leçon russe en 1954, l'est sous l'angle de « la vie quotidienne », par un jury sans doute déjà séduit par son traitement de la guerre sous l'angle d'une « étude de l'homme », plutôt que littérature comme « instrument pour la mobilisation ou la célébration¹⁴⁵. » En effet, l'approche par l'étude de l'homme est vue comme une constante dans la littérature russe, notamment par Jules Legras, qui voit dans l'étude de l'homme la vocation de la littérature¹⁴⁶. La littérature de guerre est également présente par *La jeune garde* d'Alexandre Fadeïev en 1957, roman qui illustre la mise en place d'un canon en Union soviétique pour le traitement de la Grande guerre patriotique par la littérature, puisque sa première version, parue en 1945 et critiquée pour son trop grand réalisme de l'année 1942, est finalement revue dans la seconde version de 1951, qui consacre l'héroïsme de l'armée soviétique¹⁴⁷. Pour Pierre Pascal, « l'intérêt » de *La jeune garde* semble résider principalement dans sa « valeur documentaire » :

« Comment pouvons-nous connaître le monde soviétique autrement qu'à travers sa littérature ? Rares sont ceux qui sont allés là-bas, dans ces

143 Pierre Pascal, « Le monde soviétique vu à travers sa littérature », conférence à l'École des Hautes études à Gand en Belgique en mars 1947, Fonds Pierre Pascal à La contemporaine, F delta res 883, carton 10, chemise 3.

144 Efim Grigor'evič ETKIND, « Alexandre Tvardovski (1910-1971) », in Efim Grigor'evič ETKIND, Georges NIVAT, Il'â Zaharovič SERMAN et Vittorio STRADA (dir.), *Histoire de la littérature russe [3], Le XXe siècle. 3, Gels et dégels*, trad. fr. Michel THIERY, Paris, Fayard, 1990, p. 371-373.

145 Jean BONAMOUR, *Le roman russe*, Paris, Presses universitaires de France, 1978, p. 179.

146 Voir l'avant-propos de Jules LEGRAS, *La littérature en Russie*, Paris, Armand Colin, 1929.

147 J. BONAMOUR, *Le roman russe*, op. cit., p. 178.

dernières années surtout ; et puis il ne suffit pas d'être sur place, il faut encore être en mesure d'observer. Il faut étendre le sens du mot littérature et analyser la notion de monde soviétique. L'homme soviétique est présenté de façon authentique et officielle dans *La jeune garde* de Fadeïev. Fadeïev est communiste et vient d'être élu secrétaire général de l'Association des écrivains soviétiques. *La jeune garde* a reçu toutes les approbations, a obtenu un grand succès, a été plusieurs fois réimprimée avec les tirages astronomiques que connaissent là-bas les ouvrages considérés comme utiles à la politique du moment. Nous pouvons donc nous fier à ce roman et lui demander quel est le type d'homme actuellement donné comme modèle, quelles sont les vertus recommandées, quel est l'idéal offert à la jeunesse. C'est précisément ce que nous voulons savoir. Fadeïev est un auteur original : il estime que le "réalisme socialiste", qui est la doctrine littéraire imposée, doit être hardiment relevé de romantisme. Voilà sans doute pourquoi les personnages de *La jeune garde* sont des purs héros. Ce qui relève considérablement la valeur documentaire du roman [Pascal a biffé "l'intérêt du roman"], c'est qu'il est basé sur des faits réels et que ses personnages ont réellement vécu sous leurs propres noms. L'action se passe pendant la guerre, sous l'occupation allemande. Un village est évacué, mais reste la jeunesse, qui prend en main la résistance à l'envahisseur. *La jeune garde*, c'est proprement le roman des bases morales de l'homme soviétique. Voilà ce qui en fait, en général, sa valeur exceptionnelle¹⁴⁸. »

Voici donc la raison principale qui pousserait Pierre Pascal à interroger un candidat à l'enseignement du russe sur l'œuvre de Fadeïev : il ne s'agit pas d'un chef d'œuvre littéraire, mais d'un témoignage officiel du modèle soviétique, concernant donc la civilisation au sens large, plus que la littérature au sens restreint. *La jeune garde* suscite la question suivante : « s'agit-il d'une fiction ou d'un reportage ?¹⁴⁹ » Pour Cécile Vaissié, c'est le genre même de réalisme socialiste qui entretient cette ambiguïté. Si le roman s'appuie sur une enquête de terrain, il n'en est pas moins une commande d'État et un objet de propagande destiné à l'éducation des jeunes au patriotisme. C'est bien la lecture critique qu'en a Pierre Pascal, qui voit dans *La jeune garde* un objet de référence de l'idéologie du moment et qui s'accommode de cet usage de la littérature. Au contraire de Charles Corbet, qui, bien que conscient du volet

148 P. Pascal, « Le monde soviétique vu à travers sa littérature », conférence à l'École des Hautes études à Gand en Belgique en mars 1947, *op. cit.*

149 C. VAISSIÉ, *Les ingénieurs des âmes en chef*, *op. cit.*, p. 80.

politique que revêt la littérature de l'époque, semble se refuser à voir dans la littérature autre chose que de l'esthétique quand il juge Fadeïev sous l'angle du tolstoïsme que la critique a pu lui attribuer et qui pour lui n'est pas suffisant à en faire un écrivain intéressant : « Fadéïev en effet manque totalement de cet arrière-plan d'inquiétudes morales et métaphysiques qui fait l'intérêt profond des romans et des héros de Tolstoï¹⁵⁰. »

La littérature est ainsi un matériau de connaissance du monde soviétique. Cependant, cette vision ne se limite pas à la valeur documentaire de témoignages sur l'Union soviétique, mais inclut une réflexion sur l'histoire et la civilisation russes dans un temps plus long. Aux concours, la traduction peut être une occasion de test des capacités extra-littéraires du candidat. Ainsi la traduction d'un roman historique suppose des connaissances de l'histoire russe, révélée dans l'épreuve de version du roman de l'écrivain officiel soviétique Alexis Nikolaïevitch Tolstoï, *Pierre Ier* (1930-1934),

« œuvre puissante, bouillonnante de vie et de couleur qui présente toute la société russe au début du XVIIIe siècle, boïars, soldats et moujiks, vieux croyants fanatiques et Allemands de la Sloboda et, les dominant tous, la personnalité surhumaine, la personnalité révolutionnaire du grand tsar, devancier des transformateurs actuels de la société¹⁵¹ »,

Cette œuvre est jugée par le jury « déjà classique, quoique récente¹⁵². » Elle n'est cependant pas choisie comme sujet d'analyse littéraire, comme peuvent l'être les œuvres reconnues comme classiques plus anciens. Le choix d'un tel texte littéraire à traduire est aussi l'occasion de tester les connaissances historiques du candidat, permet ainsi de révéler « l'ignorance frappante de faits essentiels de l'histoire russe¹⁵³. » En l'absence d'épreuve portant spécifiquement sur l'histoire russe, le choix d'un roman historique en version, qui se produit deux fois à l'agrégation pour le texte d'Alexis Tolstoï en l'espace de trois ans, permet de révéler que « les candidats ignorent la civilisation de la Russie plus encore que sa langue¹⁵⁴ »

150 C. CORBET, *La littérature russe, op. cit.*, p. 190.

151 M. EHRHARD, *La littérature russe, op. cit.*, p. 122.

152 François Pidoux, auteur du rapport de jury de l'agrégation de russe 1952 pour l'épreuve de version, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1952, p. 4.

153 Rapport de jury de l'agrégation de russe 1955 pour l'épreuve de version, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1955, p. 7.

154 Georges Luciani, auteur du rapport de jury de l'agrégation de russe 1954 pour l'épreuve de version, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1954, p. 8, remarque reprise par l'auteur du rapport de jury de l'agrégation de russe 1955 pour l'épreuve de version, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1955, p. 7.

(mais également que le jeu des rapports de jury se traduit par de telles sévérités¹⁵⁵.) En effet, pour certains, comme Charles Corbet, ce qui fait la valeur du *Pierre Ier* de Tolstoï est moins la description historique que la langue :

« Ayant débuté avant la Révolution, il semble n'avoir pas trouvé, après elle, la formule de son talent. Aussi s'évade-t-il volontiers dans la fantaisie et dans l'histoire. [...] Au lieu de se consacrer, comme tant d'autres, à la littérature du plan quinquennal, Tolstoï préféra travailler pendant plusieurs années à un *Pierre premier* qui contient des fragments très vivants et est composé dans une des langues les plus soignées qui aient été écrites depuis le début de l'ère soviétique¹⁵⁶. »

Les enjeux de langue, littérature et civilisation peuvent ainsi être très liés et cette dernière est présente dans les exigences du concours, conformément à l'arrêté des épreuves. Si elle ne fait pas l'objet d'une épreuve dédiée dans des concours qui restent fondés sur la langue et la littérature, la civilisation est nécessaire à la compréhension des textes.

3 – Philologie et civilisation : des formes d'approche littéraire ?

« La formation des professeurs de russe restera ce qu'elle est ; elle est bonne, elle a fait ses preuves ; pourquoi la changer ? Un professeur de russe doit être linguiste, avoir étudié le vieux slave, l'histoire de la langue, avoir quelques lumières sur une ou deux autres langues slaves, connaître le mieux possible la civilisation et la littérature¹⁵⁷. »

Le tableau de la formation des professeurs de russe brossé par Jean Train, le premier lauréat de l'agrégation de russe, laisse entendre les priorités du spécialiste de russe, qui place la langue au centre. Cette vision correspond aux ambitions traditionnelles de l'École des Langues orientales, où enseigne Jean Train. Cependant, aux concours, les épreuves sont moins techniquement linguistiques qu'appliquées au domaine littéraire, sous l'angle de la composition, de la traduction en thème et version, ou de l'explication philologique d'un texte ancien à l'oral.

155 Sur le genre, très critique, des rapports de jury de concours, voir S. LORRAIN, « Les concours de recrutement des germanistes : l'agrégation et le CAPES d'allemand de 1952 à 2002 », art. cit., p. 157-158.

156 C. CORBET, *La littérature russe, op. cit.*, p. 199.

157 Jean TRAIN, « L'étude du russe en France », *Cahiers du monde russe et soviétique*, 1-1, 1959, p. 182.

La définition de la civilisation donnée par le jury de l'agrégation de russe en 1956 est très large : « tout ce qui se trouve contenu dans la langue et en justifie l'étude : les chefs-d'œuvre littéraires, les arts, l'histoire et la géographie¹⁵⁸ », même si les jurys tiennent pour acquis que l'agrégatif ne peut se soustraire à la connaissance ni des arts, ni de l'histoire, ni de la géographie russes, considérés comme le bagage culturel de tout aspirant agrégé. La notion de « civilisation » semble ainsi proche la conception de la « philologie », comprise comme l'étude d'une langue par ses productions écrites, proche de celle de « littérature » telle qu'elle était enseignée au XIXe siècle comme « la connaissance de l'ensemble des textes jugés dignes par une nation d'être conservés¹⁵⁹. » S'ajoute à la critique esthétique des textes une approche historique. Pour Michel Espagne : « dans l'étude, une sorte de glissement naturel conduit des langues aux systèmes sociaux des peuples qui les parlent, des textes aux peuples qui les ont composés », pour en conclure que « la littérature étrangère s'expliquerait par l'histoire¹⁶⁰. » Les limites entre les deux disciplines, histoire et littérature, et leurs sources, restent ainsi poreuses. Les premiers spécialistes de littératures étrangères au tournant du XXe siècle se sont ainsi attachés à « faire de la littérature l'illustration par excellence d'une civilisation dont la spécificité ne peut réellement s'exprimer qu'en termes historiques¹⁶¹ », approche qui se retrouve dans les travaux de Louis Leger, « l'un des pères de la slavistique française, qui est l'auteur de nombreux ouvrages d'histoire pure¹⁶². » Par ses travaux, Pierre Pascal est bien un héritier de cette tradition. Ainsi, « l'enseignement du russe en France [ayant] le bénéfice d'une tradition scientifique qui lui fait honneur et qu'il ne peut abandonner¹⁶³ », ce lien entre histoire et littérature reste visible à l'agrégation, qu'il s'agisse d'étudier des auteurs anciens ou récents. La lecture de l'histoire se fait toujours au prisme de la littérature. Au concours, des sujets littéraires peuvent impliquer des notions d'histoire pour être traités correctement, comme « La Russie du passé et du présent dans l'œuvre de Blok », tombé en composition russe en 1957. C'est bien ce que Stephan Martens, enseignant de civilisation allemande contemporaine, nomme :

« la posture épistémologique traditionnelle – consistant à considérer la civilisation comme une simple matière d'appoint, éventuellement

158 Conclusion du rapport de jury de l'agrégation de russe de 1956, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1956, p. 12.

159 M. ESPAGNE, *Le paradigme de l'étranger, op. cit.*, p. 139.

160 *Ibid.*, p. 140.

161 *Ibid.*, p. 141.

162 *Ibid.*, p. 142.

163 Conclusion du rapport de jury de l'agrégation de russe de 1956, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1956, p. 11.

susceptible d'offrir un arrière-plan contextuel aux analyses littéraires considérées comme premières¹⁶⁴. »

Ce choix de la littérature pour expliquer l'histoire plutôt que de proposer des sujets de civilisation qui n'impliqueraient pas de littérature peut s'expliquer par la spécialisation des professeurs de russe, qui restent majoritairement des littéraires, malgré quelques incursions dans d'autres domaines.

Cette subordination de la civilisation ou de la philologie à la littérature n'est pas spécifique à l'enseignement du russe mais plus ancré dans la conception de la discipline des langues vivantes. Ainsi, en anglais, Marie-Pierre Pouly, sociologue de la discipline, donne une définition large de l'histoire, présente dans les études anglaises au milieu du XXe siècle par l'histoire littéraire, « pôle dominant du travail angliciste » (mais aussi chez les russisants), par la civilisation « subordonnée à l'étude littéraire et l'appréhension de "l'âme d'un peuple" » (la fameuse « âme slave » pour les lecteurs de la littérature russe), mais comprenant aussi, plus pragmatiquement, « les savoirs culturels nécessaires » aux étudiants « passant une année à l'étranger », et enfin par la philologie, « elle aussi subordonnée à l'étude des textes littéraires¹⁶⁵. »

Cette conception de l'histoire, comme savoir essentiel, mais subordonné à la langue et, plus encore, à la littérature, imprègne les études de langues dans les années 1950, avant l'émergence de courants linguistique et civilisationnels plus forts dans les années 1960.

Les études russes, discipline toujours en construction aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, après l'essoufflement de la fin des années 1930, sont tributaires des modèles des études de langues étrangères qui les ont précédées. En cela, l'accent est mis sur l'approche littéraire, avant les questions linguistiques et historiques. De plus, s'il est commun aux études littéraires de privilégier la transmission d'un corpus d'œuvres suffisamment ancien et étudié pour faire office de canon disciplinaire, les études russes présentent la spécificité de références littéraires qui, au XXe siècle et au moins à partir des années 1930, se scindent entre émanation d'une littérature comme appui à un régime politique en Union soviétique, et continuation d'une voie traditionnelle de la littérature comme art indépendant de la contrainte étatique. Les sujets de DES et de thèses, comme les programmes de CAPES et d'agrégation, montrent le primat très net de la littérature classique du XIXe siècle et l'apparition

164 S. MARTENS, *La civilisation allemande dans les études germaniques en France*, op. cit., p. 8.

165 M.-P. POULY, « Hiérarchie des objets d'étude au sein de l'anglais universitaire en France, XIXe-XXIe siècles », art. cit., p. 245.

progressive de la littérature soviétique, en commençant par les années 1920 et en proposant ces auteurs à l'oral avant l'écrit. Ce choix est lié à l'absence de références disciplinaires le permettant, les séjours en Union soviétique à visée de recherche restant limitée, et l'appareil critique des études russes n'ayant pas nécessairement élaboré de procédé permettant de traiter une littérature aussi liée à des enjeux étatiques tout en gardant une légitimité scientifique. L'introduction des auteurs soviétiques pour leur valeur littéraire ou de témoignage a pu aussi faire l'objet d'un débat politique, alors que la diffusion de la littérature soviétique en France est surtout le fait de réseaux communistes, et que de grandes figures des études et de l'enseignement du russe, comme André Mazon ou encore François Pidoux, revendiquent un détachement des questions politiques¹⁶⁶.

166 Voir chapitre 5, III-1. Sur la position de François Pidoux, voir François PIDOUX, « L'enseignement du russe en France », *Les langues modernes*, 1952, p. 106-111.

Chapitre 7 – Former des russisants aux enjeux du monde contemporain dans un contexte de relations renforcées avec l'Union soviétique, des années 1950 aux années 1960

I – L'enjeu de la formation en russe et en langues slaves au-delà d'un petit cercle de spécialistes : une conséquence du développement de l'étude du russe depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale

1 – Un contexte de détente favorable à l'émergence d'un rapprochement culturel

Depuis la seconde moitié des années 1950 et la relative ouverture soviétique de la période khrouchtchevienne, l'image de l'Union soviétique s'améliore dans l'opinion française¹. L'établissement de protocoles d'échanges débutés en 1957 au sein d'une Commission mixte franco-soviétique contribue à attiser l'intérêt pour le pays et sa culture en France. Lors de son neuvième congrès national en 1959, l'association France-URSS rappelle que, selon ses statuts fondateurs de 1945, elle se positionne ainsi :

« Au service de la nation, indépendante de tout parti et de tout gouvernement, France-URSS entend faire connaître l'URSS en France, favoriser la diffusion de la connaissance de la France en URSS et stimuler les relations et échanges franco-soviétiques de toute nature afin d'atteindre au plus tôt son objectif : la coopération amicale des deux pays dans un climat de paix². »

L'association constate alors un « intérêt croissant pour l'URSS » et « une opinion favorable française sur l'URSS. » Par conséquent, France-URSS remarque que « concernant le problème de l'étude de la langue russe, la demande est considérable » et qu'il « faut prendre les initiatives nécessaires pour organiser les cours qui amèneront de nombreux élèves, jeunes et adultes. » L'État peut alors sembler disposé à prendre de telles initiatives, dans un contexte de rapprochement franco-soviétique qui s'affirme au sommet. En 1960, le Premier secrétaire du Parti communiste soviétique, Nikita Khrouchtchev, est en visite en France. Cette

1 M.-P. REY, *La tentation du rapprochement*, op. cit., p. 312-313.

2 Rapport du 9^e congrès national France-URSS de mai 1959 à Paris, Archives nationales, carton 88AS/15. Les citations suivantes proviennent de ce rapport.

démonstration de la présence soviétique à l'Ouest est alors relayée par le PCF et France-URSS³. L'année suivante, l'organisation d'expositions françaises et soviétiques à Paris semble proclamer l'importance du rapprochement culturel, malgré la faveur habituellement donnée au développement des relations scientifiques par le côté soviétique⁴. Ce contexte politique permet de mobiliser une opinion favorable au rapprochement hors des seuls cercles communistes, visible notamment par les succès de l'association France-URSS qui élargit le recrutement de ses membres hors du PCF⁵. Malgré des critiques sur le fonctionnement réel des relations, portant surtout sur la lenteur administrative de la délivrance des visas et le manque de souplesse concernant des échanges qui ne peuvent avoir lieu hors du protocole prévu⁶, l'occasion semble donc favorable au développement des relations Est-Ouest et de l'enseignement des langues dans chaque pays. Cet enseignement se concrétise depuis la fin des années 1950 par l'envoi de lecteurs soviétiques de français et de lecteurs français de russe, dont le nombre est en augmentation. Alors qu'en 1958, seuls trois lecteurs français sont envoyés en URSS dans un nombre restreint de villes (Moscou et Leningrad), en 1962 ils sont déjà huit et enseignent également à Kiev, et en 1965 ils sont douze, présents dans six villes : Moscou, Leningrad, Kiev, Minsk, Kharkov et Rostov-sur-le-Don⁷.

Au milieu des années 1960, un signal diplomatique fort est de plus émis du côté français, lorsque le général de Gaulle inaugure une politique de rapprochement avec l'Est européen. Entre 1964 et 1965, tous les ministres des Affaires étrangères des pays de l'Est sont reçus à Paris⁸. Le point culminant de cette politique est cependant à situer en 1966, « année phare⁹ » des relations franco-soviétiques qui se traduit par le voyage du général en URSS. En France, ce rapprochement semble s'accompagner d'une augmentation des échanges et des postes aux concours de recrutement de l'enseignement secondaire. En 1966, l'ouverture du territoire soviétique aux lecteurs français progresse puisque quinze lecteurs sont présents dans neuf villes, incluant désormais davantage de Républiques soviétiques : Alma-Ata (Kazakhstan), Tbilissi (Géorgie) et Erevan (Arménie)¹⁰. Le contexte à la formation de ce personnel

3 T. GOMART, *Double détente*, *op. cit.*, p. 286.

4 *Ibid.*, p. 147.

5 S. GROSSMANN, « Une autre diplomatie entre Est et Ouest. Les associations d'amitié avec l'URSS en Europe occidentale pendant la Guerre froide », art. cit., p. 108-109.

6 De telles critiques sont soulignées au cours du 10^e congrès de l'Association France-URSS à Nice en juin 1962. Archives nationales, carton 88AS/16.

7 N. YATSENKO, « Les lecteurs et les assistants français dans les établissements supérieurs de l'URSS (1958-1991) », *op. cit.*, p. 65.

8 Voir M.-P. REY, *La tentation du rapprochement*, *op. cit.*, p. 39.

9 *Ibid.*, p. 40.

10 N. YATSENKO, « Les lecteurs et les assistants français dans les établissements supérieurs de l'URSS (1958-1991) », *op. cit.*, p. 65.

enseignant sur place est donc favorable. En France, il en est de même de la dynamique de l'enseignement du russe ; l'association France-URSS note une augmentation des effectifs étudiants et enseignants dès le milieu de la décennie par :

« la création de chaires dans les nouveaux centres universitaires, l'augmentation du nombre de candidats à la licence, l'augmentation des adultes aux cours de l'ENLOV, aux cours pour débutants dans les universités et les grandes écoles, aux cours du soir de France-URSS, de l'université nouvelle, d'organismes privés¹¹. »

De nouvelles chaires sont en effet ouvertes dans l'enseignement supérieur, qui renforcent l'enseignement en langues, linguistiques, littératures et civilisations russes et slaves.

Tableau 7.1. Les chaires de russe et d'études slaves ouvertes dans les années 1960 : vers de nouvelles spécialités¹²

Ville/Établissement	Année de création de la chaire	Intitulé de la chaire	Premier titulaire
Université de Grenoble	1962	Linguistique slave	Claude Robert
Université de Toulouse	1962	Langue et littérature slaves	Hélène Peltier-Zamoyska
Université de Nanterre	1965		Sophie Laffitte
Paris/ENLOV	1965	Langue russe	Léon Robel
Université d'Aix-en-Provence	1967	Civilisation russe	Françoise Flamant, chargée d'enseignement
Université de Lille	1967	Linguistique russe	Jacques Veyrenc
Paris/Sorbonne	1967	Littérature et civilisation russes	Jean Bonamour
Université de Rouen	1968		Michel Mervaud, assistant
Université de Vincennes	1968		Jacques Veyrenc
Université de Besançon	1969		Albert Socié, assistant
Université de Clermont-Ferrand	1969	Linguistique russe	Philippe Ozouf
Paris/Sorbonne	1969	Philologie slave	Jacques Lépissier

11 Rapport du 11^e congrès national de France-URSS à Asnières en juin 1965, Archives nationales, carton 88AS/17.

12 D'après INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste, op. cit.*, 1971, feuillets 11-313 à 11-316.

Ville/Établissement	Année de création de la chaire	Intitulé de la chaire	Premier titulaire
Paris/Sorbonne	1969	Linguistique russe	René L'Hermitte, maître de conférences
Université de Nice	1969		Joseph Suchy, maître-assistant
Université d'Aix-en-Provence	1970	Linguistique russe	Guy Imart, chargé d'enseignement
Paris/ENLOV	1970	Langue russe	Marcel Ferrand
Paris/ENLOV	1970	Langue russe	François de Labriolle
Paris/Sorbonne	1970	Civilisation russe	Basile Kerblay, maître de conférences

Cependant, le contexte semble moins profitable à l'enseignement secondaire. Pour l'association France-URSS, « l'enseignement du russe dans les établissements scolaires ne se développe que très lentement¹³. » Pourtant, le nombre de postes mis aux concours de l'enseignement secondaire double en l'espace de dix ans : de 7 postes mis au concours de l'agrégation en 1957 et en 1958, on passe à 12 en 1959 et 1960, 13 de 1961 à 1964, 14 en 1965, 10 en 1966, 15 en 1967. De même au CAPES, où 6 postes sont mis au concours de 1957 à 1959, 15 en 1960, 20 en 1961 et 1962, 19 en 1963, 20 en 1964, 25 en 1965, 16 en 1966, 15 en 1967. Cette réduction des postes à partir de 1966 au CAPES – qui restent certes supérieurs à ce qu'ils étaient à la fin des années 1960 – semble contredire l'intérêt grandissant de la France pour le développement de ses relations avec l'URSS. Alors que Marie-Pierre Rey note une accentuation de l'orientation « pro-soviétique » de la diplomatie gaullienne dès la fin de l'année 1965¹⁴, celle-ci se traduit peu dans les postes accordés au niveau de l'enseignement secondaire. C'est que le nombre de postes proposés aux concours n'est pas uniquement le reflet d'une politique diplomatique, mais également d'une politique intérieure de l'éducation. Ainsi, la chute du nombre de postes mis aux concours en 1966 au CAPES comme à l'agrégation ne concerne pas que le russe. Ce sont en fait les langues romanes en plus du russe qui sont touchées par une réduction des postes au concours de l'agrégation en 1966¹⁵. Cependant, d'après les statistiques établies par l'Institut d'études slaves, la baisse du recrutement des enseignants de russe en 1966 n'a pas d'incidence sur l'augmentation régulière

13 Rapport du 11^e congrès national de France-URSS à Asnières en juin 1965, Archives nationales, carton 88AS/17.

14 M.-P. REY, *La tentation du rapprochement*, op. cit., p. 39.

15 Voir chapitre 12, tableau 12.2 sur le poids des agrégés de russe parmi les agrégés de langues (1948-1978).

des élève en russe, ni sur l'augmentation régulière des chaires budgétaires dans le secondaire¹⁶. Malgré des fluctuations dues à des questions de politique de l'enseignement, le contexte reste favorable au développement des études de russe en France.

2 – Développer l'enseignement public du russe, du secondaire aux établissements d'enseignement supérieur spécialisés : un enjeu pour les professeurs de russe

Dès la fin des années 1950, les potentialités de l'enseignement du russe et de son développement sont au cœur des préoccupations des acteurs de la discipline. C'est dans les pages du premier numéro des nouveaux *Cahiers du monde russe et soviétique*, en 1959, que Jean Train, le premier agrégé de russe (en 1948), présente l'enseignement du russe et les perspectives de cet enseignement au-delà des spécialistes de la langue et de la littérature. Pour cet agrégé, nommé au lycée Pasteur à Paris en 1948, avant d'officialier en parallèle aux Langues orientales à partir de 1950 (exclusivement à partir de 1957¹⁷), le contexte politique favorable au russe a permis d'élargir le cercle des curieux de la langue, désormais intéressé au russe par un autre biais que la littérature. Un vivier se développe dans l'enseignement secondaire, grâce à l'ouverture de l'agrégation et l'expansion de l'enseignement du russe dans les lycées : le succès de l'enseignement du russe est tel que l'on passe de 10 608 élèves en 1961 sur 106 chaires budgétaires à 20 913 en 1969 sur 226 chaires budgétaires¹⁸ ; soit un doublement en moins de dix ans, augmentation cependant moins impressionnante que le passage de 1 020 élèves en russe du secondaire en 1951, alors que l'agrégation vient d'être ouverte, à plus de 10 000 en 1961. Cette nouvelle « clientèle¹⁹ », comme l'appelle Jean Train, concerne des spécialistes de sciences humaines (historiens ou géographes par exemple), mais aussi des juristes, des administratifs, des scientifiques de toutes disciplines ou encore des techniciens, pour qui « le russe n'est pas une fin, mais un moyen²⁰. » Il s'agit alors, pour toucher ces publics, d'étendre l'enseignement du russe à d'autres établissements que le seul secondaire – meilleur moyen de recruter des russisants débutants – et le supérieur pour spécialistes (les facultés qui produisent licenciés et agrégés ou encore les Langues orientales). Jean Train est

16 « Statistiques de l'enseignement du russe dans les établissements du second degré », dans INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste, op. cit.*, 1970, feuillet 51-101.

17 Voir les étapes de la carrière de Jean Train dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 134.

18 INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste, op. cit.*, 1970, feuillet 51-101.

19 J. TRAIN, « L'étude du russe en France », art. cit., p. 181.

20 *Ibid.*

d'ailleurs actif dans le développement des études de russe auprès de spécialistes d'autres disciplines, puisqu'il contribue à l'ouverture de cours de russe à l'Unesco, à l'École des interprètes, à l'EPHE et à l'État-major de l'Armée. En 1962, il demande même son détachement à l'École polytechnique, où il enseigne le russe jusqu'en 1970 à un petit nombre d'élèves.

Les efforts de Jean Train ne sont pas isolés puisque l'enseignement du russe aux scientifiques se développe en parallèle, notamment à Nanterre, nouvelle antenne de l'université de Paris ouverte en 1964 pour désengorger la Sorbonne. La section de russe y met en place un laboratoire pour scientifiques. Rapidement, plutôt que de rassembler les apprentis russisants au laboratoire de russe, les cours se déplacent pour se dérouler sur les lieux de travail (c'est-à-dire les facultés des sciences de Paris, d'Orsay et les centres de Corbeil-Essonnes et Brétigny-sur-Orge), en cours du soir (de 18h à 22h) de russe intensif avec l'ambition de lire en un an, de parler en URSS ou dans les rencontres avec des Soviétiques²¹. En effet, le renforcement des contacts entre France et Union soviétique est un argument pour développer l'enseignement du russe, les occasions de dialogues et rencontres professionnels étant accrues.

3 – Les initiatives privées, entre appui et concurrence de l'enseignement public

À côté de l'Université, il ne faut pas négliger les initiatives privées, notamment associatives, qui répondent à la demande de publics variés de connaissance de la langue et de la culture russes. Nous nous intéressons ici plus particulièrement aux associations agissant à la frontière du public et du privé, et non au domaine strictement privé et concurrentiel, comme l'école Berlitz. Celle-ci, du nom de son fondateur américain, développe dès le XIXe siècle la méthode directe de l'apprentissage d'une langue par la conversation, appuyée par ses propres manuels²². En France, au moins un manuel de russe de l'école paraît à la fin des années 1950²³.

a) Des réseaux communistes investis dans l'enseignement du russe

Au départ très liée au PCF, l'association France-URSS élargit la base de ses adhérents à d'autres courants politiques dans les années 1960, tout en conservant une « claire hégémonie

21 Ces précisions sur les cours de russe pour scientifiques gérés par le centre de Nanterre sont donnés par Anne Fournier, assistante de russe au centre de Nanterre, à l'occasion du colloque national des slavistes français des 5 et 6 juillet 1968. Archives nationales, carton 20010498/175.

22 Gerhard J. STIEGLITZ, « The Berlitz Method », *The Modern Language Journal*, 39-6, 1955, p. 300-310.

23 Le catalogue de la BNF répertorie un manuel publié par Berlitz : *Русский учебник* [Manuel russe], Paris, Berlitz, 1958.

communiste²⁴ », qui peut limiter son attraction pour certains russisants. L'association reste un intermédiaire des relations entre PCF et PCUS, visible au niveau de l'enseignement du russe en France. En 1961, Roland Leroy, secrétaire du comité central du PCF, écrit au PCUS pour demander une implication soviétique dans la formation des enseignants de russe :

« Nous vous suggérons, si cela est possible, de créer en URSS un cours de formation accélérée d'enseignants de la langue russe. Il s'agit là d'une institution qui n'aura son efficacité que si elle est reconnue par l'Éducation nationale.

Par conséquent, au cas où la création d'une telle institution s'avérerait possible, nos enseignants pourraient éventuellement effectuer une démarche auprès des instances gouvernementales françaises pour que celles-ci s'adressent aux instances soviétiques correspondantes avec une proposition officielle²⁵. »

Roland Leroy souligne par ailleurs les initiatives en cours dans cet effort de développement de l'enseignement du russe en France : une collaboration franco-soviétique entreprise pour l'élaboration d'un manuel, *Le russe vivant*. Parmi les attributions de la Commission mixte franco-soviétique pour les affaires culturelles, l'enseignement de la langue comprend deux volets : l'échange d'étudiants et enseignants, ainsi que du matériel scolaire, comme les manuels. Cependant, ces négociations intergouvernementales ne concernent pas la production de nouveaux supports d'enseignement en commun. Cette initiative est prise par des militants du PCF, demandeurs auprès du PCUS d'aide concernant l'enseignement du russe en France, par des formations, mais aussi par des supports de formation.

« Un autre obstacle, le manque de manuels, est en train d'être réduit par l'édition, avec l'aide des éditions de Moscou, cette année, de quatre manuels nécessaires pour couvrir tout le cycle de l'enseignement secondaire comme deuxième langue et, en 1962, doit paraître le premier manuel de la série qui permettra l'étude de la langue russe comme première langue²⁶. »

24 S. GROSSMANN, « Une autre diplomatie entre Est et Ouest. Les associations d'amitié avec l'URSS en Europe occidentale pendant la Guerre froide », art. cit., p. 108.

25 Lettre de Roland Leroy au comité central du PCUS, 18 juillet 1961, Archives du PCF, pobox, carton n° 1, citée par T. GOMART, *Double détente*, op. cit., p. 96.

26 *Ibid.*

L'élaboration du manuel est dirigée par Jean Triomphe, agrégé de lettres (1937) et diplômé des Langues orientales (1938) qui rejoint le PCF à la Libération, attaché de presse à l'ambassade de France à Moscou de 1945 à 1948²⁷, avant d'enseigner le russe dans le secondaire à partir des années 1950, tout en étant expert sur les questions d'enseignement du russe au sein de France-URSS²⁸.

« J'ai pu faire rencontrer des auteurs français (L. Robel, C. Frioux, T. Godier et J. Triomphe) et des auteurs russes. Nous avons fait un travail très intéressant. Ces manuels ont rencontré un certain succès. Le Parti a facilité les contacts avec les Soviétiques. C'était la première série de manuels : ils étaient un peu difficiles au point que celui de Terminale était utilisé pour la préparation de la licence²⁹. »

Les quatre volumes sont élaborés en parallèle. Le premier volume du *Russe vivant* est écrit du côté français par Thérèse Godier, agrégée d'anglais (1926) reconvertie dans l'enseignement du russe à la Libération, et Jean Triomphe. Du côté soviétique, collaborent à la publication V.N. Klioueva, professeur à l'Institut des langues étrangères de Moscou, et G.D. Kotova, chargée de cours à l'université de Moscou. Ce premier volume du manuel qui en compte quatre (selon le niveau d'études) paraît aux éditions de la Librairie du Globe à Paris en 1962 et est imprimé en URSS sur les presses des éditions scolaires d'État à Moscou. La mise en page rend compte d'une publication mettant en valeur les réalisations soviétiques : le volume comprend une impression de la Place rouge et de timbres soviétiques à la gloire de la conquête spatiale en page de garde et deux leçons sur une cinquantaine sont consacrées aux réalisations soviétiques dans le domaine de la conquête spatiale. Les auteurs cherchent à valoriser cette collaboration d'autant plus par le titre du *Russe vivant*, qui contraste avec une tradition d'apprentissage de la langue par la littérature ou par le biais de l'émigration, plutôt que par le contact avec les locuteurs soviétiques.

« Les quatre manuels qui composent *le Russe vivant* ont été conçus et rédigés en collaboration avec des professeurs soviétiques. Une telle méthode est la caution du caractère idiomatique et vivant des textes proposés aux débutants. Elle a permis, pensons-nous, de donner une image plus large et

27 J. DURIN, « TRIOMPHE Barthélémy, Emile, Jean - Maitron », art. cit.

28 Archives nationales, fonds de France-URSS, carton 88AS/35.

29 Jean Triomphe en entretien avec Thomas Gomart du 25 mars 1999, cité par T. GOMART, *Double détente*, op. cit., p. 95-96.

plus fidèle de la culture russe. Elle assure enfin aux quatre manuels une conformité parfaite avec le bon usage de la langue actuelle³⁰. »

L'ensemble est destiné à couvrir l'enseignement secondaire du russe comme deuxième langue, par laquelle sont majoritairement concernés les élèves de russe : autour de 9 000 élèves l'étudient comme seconde langue en 1960 et 12 000 en 1962, contre moins de 1 000 en première langue, tandis que la troisième langue, qui démarre en 1965, rassemblera 5 000 élèves de russe à la fin de la décennie, face à des effectifs en seconde langue qui continueront de croître³¹. Le manuel s'adresse donc en priorité à des adolescents, ce qui se ressent dans la présentation des leçons, comme celles sur le « camp des pionniers » (leçon 28) et sur « l'été et l'automne à la campagne » (leçon 36), dont les héros sont des enfants de l'âge des élèves, qui se rendent dans un camp de pionniers près de Moscou pour les premiers, et aide son grand-père au kolkhoze pour le second, qui aime beaucoup y passer l'été car « il fait beau et il aime travailler dans les champs et aider les kolkhoziens. Ils font du pain, qui est très bon à cette époque de l'année, comme le dit le grand-père³². » Dans les années 1960, le manuel semble surtout utilisé dans le secondaire, pour lequel il a été conçu, mais aussi dans l'enseignement associatif, qui s'adresse aux étudiants et aux adultes. Il est notamment recommandé par Jean Triomphe par le biais de l'association France-URSS aux enseignants du secondaire membres de France-URSS, mais aussi pour les cours donnés par l'association à des étudiants et des adultes³³.

Malgré son ambition de présenter un russe vivant et parlé, les volumes servant de support de cours aux années suivantes abordent une approche plus littéraire. Dans le manuel de 2^{ème} année, élaboré par T. Godier, J. Triomphe et M.I. Perper, professeur à l'Institut des langues étrangères de Moscou, des textes « choisis pour la plupart dans des ouvrages d'auteurs classiques ou contemporains », comme Bounine, émigré pendant la guerre civile Stepan Skitalets, proche de Gorki ayant accueilli la révolution, ou encore Paoustovski, « présentent les aspects les plus importants de la nature, des principales régions et des grandes villes de l'Union Soviétique, dont la connaissance doit accompagner nécessairement l'étude des

30 Thérèse GODIER, Jean TRIOMPHE, V. N. KLIIOEVA et G. D. KOTOVA, *Le russe vivant : 1^{ère} année*, Paris, Ed. de la Librairie du Globe, 1962, préface.

31 Voir le graphique « Enseignement du russe dans les établissements du second degré » dans INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste, op. cit.*, 1971, feuillet 51-201.

32 T. GODIER, J. TRIOMPHE, V. N. KLIIOEVA et G. D. KOTOVA, *Le russe vivant : 1^{ère} année*, Paris, Ed. de la Librairie du Globe, 1968, 3^e édition, leçon 36, p. 196.

33 Archives nationales, fonds de France-URSS, carton 88AS/35.

éléments de base de la langue³⁴. » Quant au manuel de 3^{ème} année, élaboré par Léon Robel, agrégé de russe et assistant à l'université de Lille, N.A. Bogoslovskaja, professeur de l'enseignement secondaire à Moscou et N.I. Tikhomirova, professeur à l'Institut des langues étrangères de Moscou, il « présente à travers des textes littéraires un aperçu de l'histoire et de la civilisation russes des origines de Kiev à la vie quotidienne de nos jours³⁵ », c'est-à-dire des années 1960. La partie consacrée de la fin de la guerre au début des années 1960 présente les réalisations soviétiques avec, encore une fois, l'accent mis sur la conquête spatiale. Enfin, le dernier volume, élaboré par Claude Frioux, agrégé de russe spécialiste de littérature, et deux professeurs de l'Institut pédagogique de Moscou, A.P. Aleksitch et N.N. Lopatnikova, est pleinement consacré à la littérature. La page de garde présente des impressions de timbres soviétiques à l'effigie de grands auteurs russes et soviétiques pour le régime : Pouchkine, Dostoïevski, Tolstoï, Gorki et Maïakovski, et l'ouvrage se veut « un bref panorama de la littérature russe du XVIII^e siècle à nos jours³⁶. » Ce panorama présente jusqu'en 1917 une hiérarchie des auteurs par période classique dans les études russes françaises : Lomonosov est au centre de la littérature russe jusqu'au XIX^e siècle, période moins importante que la première moitié du XIX^e siècle, dominée par Pouchkine et Gogol (les autres auteurs importants de la période étant, hiérarchiquement – c'est-à-dire par nombre de pages leur étant consacrées – Lermontov, Griboïedov, Krylov et Joukovski), puis les années 1850-1880 sont celles principalement de Tolstoï, Dostoïevski et Tourgueniev (et, dans une moindre mesure : Gontcharov, Ostrovski, Herzen, Nekrassov, Leskov, Tioutchev, Fet et Saltykov-Chedrine), les années 1890 à 1917 celles de Tchekhov, Gorki et Blok. L'ouvrage respecte la coupure de la 1917 et considère la période qui suit comme unie avec, comme auteurs représentatifs pourtant de courants différents, une focalisation sur : Alexis Tolstoï, Maïakovski, Choukhov, Essenine, Fedine et Fadeïev. Le dernier volume survolant l'histoire littéraire, sans entrer dans le détail au niveau des attentes des certificats de licence, il peut paraître surprenant qu'il ait servi de support aux étudiants de licence. Ni les témoignages recueillis, ni les programmes de licence de l'université de Paris ne permettent d'attester la remarque de Jean Triomphe sur l'utilisation du dernier volume du manuel pour la préparation de la licence, ce qui n'empêche qu'il ait pu être recommandé dans certaines universités, ou que des étudiants aient pu l'utiliser de manière informelle. L'ingérence du PCUS souhaitée par le PCF dans l'enseignement du

34 Thérèse GODIER, Jean TRIOMPHE et M. I. PERPER, *Le russe vivant : 2^{ème} année*, Moskva Paris, Russkij âzyk Ed. du Globe, 1964, préface.

35 Léon ROBEL, N. A. BOGOSLOVSKAJA et N. I. TIKHOMIROVA, *Le russe vivant : 3^{ème} année*, Moskva Paris, Russkij âzyk Ed. du Globe, 1963, préface.

36 Claude FRIOUX, A. P. ALEKSITCH et Natal'â Nikolaevna LOPATNIKOVA, *Le russe vivant : 4^{ème} année*, Paris, Éditions de la Librairie du Globe, 1962.

russe en France est cependant un succès du point de vue de la diffusion du manuel dans les réseaux de France-URSS.

En parallèle, la collaboration associative franco-soviétique se renforce par la signature d'un accord de coopération culturelle en 1963 entre France-URSS, la SSOD (ou Union des associations soviétiques pour l'amitié et les relations culturelles avec l'étranger qui a succédé à la VOKS comme organisation soviétique incontournable des échanges), et l'association miroir URSS-France, qui dépend de la SSOD. La signature de cette coopération ne semble pas étrangère à la demande de Roland Leroy en 1961. Les protocoles négociés se renouvellent chaque année et prévoient notamment un séminaire estival pour les enseignants et les élèves des cours de russe de l'association France-URSS³⁷. Par cet accord, France-URSS gère les demandes françaises pour assister au séminaire international des professeurs de russe, organisé par la SSOD et l'Intourist et qui se déroule tous les ans en URSS depuis 1960, et accueille principalement des enseignants du secondaire. France-URSS se fait ainsi le relais d'une politique soviétique qui commence à s'intéresser à l'enseignement de la langue russe au-delà des seuls pays de sa zone d'influence en Europe. L'association justifie alors le privilège de bénéficier de places réservées au séminaire sur l'argument que les enseignants de France-URSS ne sont pas forcément bons pédagogues, bien qu'ils enseignent parfois dans des villes moyennes où aucun cours de russe géré par l'Éducation nationale n'existe, comblant ainsi un manque³⁸. Si l'association se félicite des échanges mis en place au niveau gouvernemental par la Commission mixte, elle souligne les difficultés organisationnelles rencontrées, ainsi que les limites de volumes d'échanges prévus. L'association agit ainsi de son côté pour une meilleure diffusion de la langue russe par des voyages de perfectionnement pour des enseignants, des étudiants, et des cours de langue russe organisés par les comités locaux³⁹. Pour compenser des échanges linguistiques qu'elle juge insuffisant des deux côtés – ne concernant que vingt étudiants de chaque côté par année décidés par les Commissions mixtes successives depuis 1957⁴⁰ – France-URSS propose des séjours en URSS, certes moins longs que ceux proposés dans le cadre des échanges intergouvernementaux, mais qui concernent également les

37 Accord sur la coopération culturelle entre l'association France-URSS d'une part et l'Union des associations soviétiques pour l'amitié et les relations culturelles avec l'étranger et l'association URSS-France d'autre part et Plan d'échanges culturels pour 1963 ; accords et plans similaires pour les années 1964-1973, Archives nationales, carton 88AS/33.

38 Rapport du 3^e séminaire international des profs de russe, auquel se sont rendus des profs français de russe à Moscou en 1963, Archives nationales, carton 88AS/35.

39 Rapport du 10^e congrès de l'Association France-URSS tenu à Nice en juin 1962, Archives nationales, carton 88AS/16.

40 Fiche de la Direction d'Europe du 13 février 1964 sur les relations culturelles franco-soviétiques, Archives diplomatiques, carton 208QONT/1911.

étudiants de russe et en plus grand nombre. Par exemple, en 1964, 63 élèves de l'ENLOV sont partis avec France-URSS⁴¹. Cependant, l'association, comme le ministère, sélectionne les étudiants envoyés en URSS, selon les critères de son choix. Ainsi, en 1962, Roger Portal, entré à la présidence nationale de France-URSS, annonce que des bourses, certaines d'un mois, d'autres d'un an, seraient accordées à des étudiants de russe membres de l'association, décision dont les comités locaux se font les relais, notamment via les lecteurs soviétiques en France qui recrutent ainsi des candidats parmi les étudiants à l'Université⁴².

Concernant l'enseignement du russe en France, l'association entend agir en collaboration avec les structures publiques et, bien qu'elle souligne que l'augmentation des chaires de russe dans le secondaire et le supérieur n'est pas en rapport avec la demande croissante pour le russe, elle entend prendre contact au niveau local avec les enseignants du public afin de maintenir son réseau de cours de soir, ainsi que de mettre en place des cercles de conversation avec les lecteurs soviétiques reçus en France dans le cadre des échanges intergouvernementaux⁴³. Alors qu'en 1968, Raymond Schmittlein, à la présidence de l'association, considère que « ce n'est pas la tâche de France-URSS que d'enseigner le russe⁴⁴ », l'association se positionne comme un appui sur cette question, plutôt que comme un rival. En effet, les enseignants des cours du soir de France-URSS sont parfois par ailleurs enseignants de l'Éducation nationale, ce qui brouille les frontières.

b) Un réseau religieux : le foyer des Deux Ours à Paris

Un autre exemple d'association dans cette position serait le foyer culturel franco-russe « Aux Deux Ours » situé à Paris. Le foyer est fondé par les pères Paul Chaleil et Bernard Dupire. Le premier a œuvré auprès d'enfants russes émigrés en Mandchourie avant d'être arrêté par les autorités soviétiques et condamné au goulag, dont il rentre en 1955 à Paris ; le second, également formé à l'Institut du Russicum de Rome, remarque un engouement autour de la langue et de la culture russes en France dans les années 1950, notamment chez certains étudiants chrétiens. Si la raison d'être du foyer est initialement de permettre le contact entre chrétiens d'Occident et d'Orient, il présente à son ouverture une orientation plus large : réunir

41 Rapport du 11^e congrès national de l'Association France-URSS tenu à Asnières en juin 1965, Archives nationales, carton 88AS/17.

42 Lettre du comité départemental du Bas Rhin de France-URSS de décembre 1962 à Jean Triomphe, Archives nationales, carton 88AS/35.

43 *Ibid.*

44 Intervention de R. Schmittlein au cours du Comité national de France-URSS des 10 et 11 février 1968, Archives nationales, carton 88AS/18.

de jeunes français ou étrangers, catholiques ou non, mais ayant pour point commun l'étude de la langue russe.

« Le but de ce centre serait de compléter la formation linguistique, culturelle et spirituelle des "slavisants", appelés pour des raisons professionnelles (industrie, commerce, diplomatie, professorat, etc.) à se rendre en Union soviétique. [...] Centre culturel – et non foyer d'hébergement – le Foyer des Deux Ours est destiné essentiellement aux "russisants" des universités et des lycées, désireux de compléter leurs études linguistiques (conversation russe), culturelles (cercles – cours – voyages) et religieuses (connaissance de l'orthodoxie, du rite byzantin, chorale). Pour être membre du Foyer, il faut étudier la langue russe, être parrainé par un autre membre et verser une cotisation annuelle⁴⁵. »

Pour le père Dupire, les russisants tels qu'il les définit sont à rechercher hors de tout engagement politique. En cela, le foyer se place clairement dans une opposition avec l'association France-URSS.

« Il y a à Paris actuellement environ 2 000 étudiants universitaires qui étudient la langue et la civilisation russes, sans compter presque autant de lycéens qui présentent cette langue pour le bac. Pourquoi étudient-ils la langue russe ? Jamais, ou très rarement pour des raisons idéologiques ou politiques. Bien au contraire, les organisations communistes n'encouragent pas leurs membres à étudier cette langue. Ils savent bien, en effet, qu'il est difficile, dès que l'on peut lire la presse soviétique en langue russe, de ne pas se faire une idée plus vraie (et donc moins optimiste) de la réalité soviétique. A fortiori quand, parlant le russe, on peut effectuer un séjour ou un voyage en URSS. C'est au contraire essentiellement pour des raisons professionnelles que ces jeunes étudient la langue russe : futurs interprètes, secrétaires, professeurs, ingénieurs, agents commerciaux, diplomates, techniciens, chercheurs scientifiques, etc. Comment peut-on étudier la langue russe à Paris ? D'une façon théorique (grammaire, littérature, histoire, géographie, économie, civilisation, etc.) c'est surtout à la Sorbonne et à l'École nationale des langues orientales que sont organisés les cours (sans

45 Présentation du foyer dans un ouvrage intitulé « Les activités des Chrétiens d'Orient en France » daté de 1996, Archives de La contemporaine, fonds « Aux Deux Ours », F delta res 913, carton 1, chemise 4.

parler d'autres écoles ou cours moins importants). Mais c'est la pratique de la langue qui offre le plus de difficulté. La présence dans la région parisienne d'une émigration russe assez importante pour aussi utile qu'elle soit n'arrive pas à remplacer totalement le bienfait, sinon la nécessité d'un séjour dans le pays lui-même⁴⁶. »

Anita Davidenkoff, qui cherche à se rendre en premier séjour en Union soviétique en 1960, se souvient s'être d'abord inscrite via France-URSS, « qui avait pignon sur rue », mais, après sa découverte du foyer « Aux deux ours », dont les valeurs sont plus proches des siennes, cherche à l'intégrer. Elle note que, contrairement à France-URSS, qui acceptait tout le monde, le foyer culturel franco-russe fonctionnait sur le mode de la cooptation, « seuls les étudiants français munis d'une bonne recommandation étaient admis à devenir membres de ce foyer », des « précautions » étant prises face « aux risques d'infiltration de militants communistes ou affiliés⁴⁷. » Le foyer propose à ses membres des activités religieuses (offices de rite byzantin, chorale) et culturelles, comme des cours de russe, « des débats sur la littérature et la philosophie, sur l'histoire actuelle et passée de la Russie soviétique », mais aussi « des soirées folkloriques avec dégustation de spécialités russes et écoute de musique traditionnelle⁴⁸ » qui ne sont pas sans évoquer le projet de maison de la Russie de Raoul Labry dans l'entre-deux-guerres⁴⁹. Nicolas Lazarévitch⁵⁰ (1895-1975), fils d'émigrés russes en Belgique, avait rejoint la révolution communiste en 1919, avant d'être arrêté puis expulsé d'URSS en 1926, date à laquelle il s'installe à Paris. Il se situe entre deux courants, de non opposition à la Russie des Soviets tout en étant déçu des conditions de vie ouvrière en URSS⁵¹. Proche de Pierre Pascal, qu'il a rencontré en Union soviétique, Nicolas Lazarévitch s'occupe, dans les années 1950, de développer l'information sur l'URSS, « n'hésitant pas à approcher les étudiants directement sur les bancs des cours de russe à l'université⁵² », tout en contribuant à des revues comme le *Bulletin de l'association d'études et d'informations politiques internationales*, anticommuniste. Il anime ensuite des cours de langue russe et des réalités de l'Union soviétique au foyer « Aux Deux Ours », où il est particulièrement investi auprès des étudiants de russe de la Sorbonne, qu'il accompagne dans leur préparation de l'agrégation : « sans

46 Présentation des russisants par le père Dupire dans Interdoc. Locarne 9/10 avril 1965. « French Paper », Archives de La contemporaine, fonds « Aux Deux Ours », F delta res 913, carton 1, chemise 6.

47 A. DAVIDENKOFF, *Histoire d'une expulsion*, op. cit., p. 22.

48 *Ibid.*, p. 23.

49 Voir chapitre 2, II-3-a.

50 Parfois orthographié « Lazarewitch ».

51 S. CŒURÉ, *La grande lueur à l'Est*, op. cit., p. 58 et p. 80.

52 S. CŒURÉ, *Pierre Pascal*, op. cit., p. 356.

doute plaçait-il dans les jeunes générations qu'il formait ainsi l'espoir de les voir un jour continuer son combat au nom de la vérité sur ce qu'était le régime en URSS⁵³. » Pour Anita Davidenkoff, adhérente du foyer, celui-ci lui a « fourni les clés » pour une approche « authentique⁵⁴ » du pays. Sans évoquer la question de l'authenticité, il paraît clair que les voyages organisés par le foyer en Union soviétique diffèrent du parcours balisé par France-URSS et ses partenaires soviétiques.

Entre 1959 et 1966, le père Dupire, prêtre catholique du Diocèse de Paris, aumônier des étudiants français et étrangers étudiant la langue russe en Sorbonne et aux Langues orientales, organise neuf voyages d'études en URSS, avant de se voir refuser le visa pour son dixième voyage en 1966 suite au passage de décrets durcissant les conditions de visa⁵⁵. Le père Dupire part du même constat que l'association France-URSS concernant le rapport défavorable entre la nécessité du voyage en URSS pour les russisants et le faible nombre de boursiers négocié dans le cadre des échanges intergouvernementaux. Cependant, contrairement à France-URSS, le père Dupire ne bénéficie pas de réseaux pour l'aider dans l'organisation des voyages, mais seulement de l'ouverture du tourisme aux étrangers depuis 1958, qui facilite l'obtention d'un visa via l'agence Intourist. Le père Dupire reconnaît que beaucoup de participants à ces voyages sont chrétiens, bien que la religion ne soit pas un critère d'adhésion au foyer. À Paris, la distinction entre ce nouveau foyer des Deux Ours et le réseau de France-URSS ne semble pas toujours clairement saisi par les structures universitaires. Ainsi, un étudiant membre du foyer raconte qu'en 1958, les Deux Ours ont été contactés par l'UNEF pour accueillir une délégation soviétique, dont les membres ont été étonnés de découvrir dans les locaux des revues de l'émigration⁵⁶. Bien que fondé par des prêtres catholiques, le foyer propose également à ses membres la lecture de documentation soviétique, la pratique de la langue russe étant revendiquée avant tout.

Malgré leur orientation politique opposée, les deux organisations revendiquent un appui aux étudiants de russe inscrits dans les structures d'enseignement en place.

53 A. DAVIDENKOFF, *Histoire d'une expulsion*, op. cit., p. 23-24.

54 *Ibid.*, p. 24.

55 Note concernant le refus du visa soviétique au Père Bernard Dupire, organisateur des voyages Culture et amitié, Paris, 25 septembre 1966, Archives de La contemporaine, fonds « Aux Deux Ours », F delta res 913, carton 1, chemise 4.

56 Texte de J.-L. Guibert du 6 novembre 1958 sur l'accompagnement d'un groupe d'étudiants soviétiques dans leur voyage en France, Archives de La contemporaine, fonds « Aux Deux Ours », F delta res 913, carton 4, chemise 5.

II – Les spécialistes aux Langues orientales et à l'Université : expertise de la langue russe et compréhension de l'espace est-européen

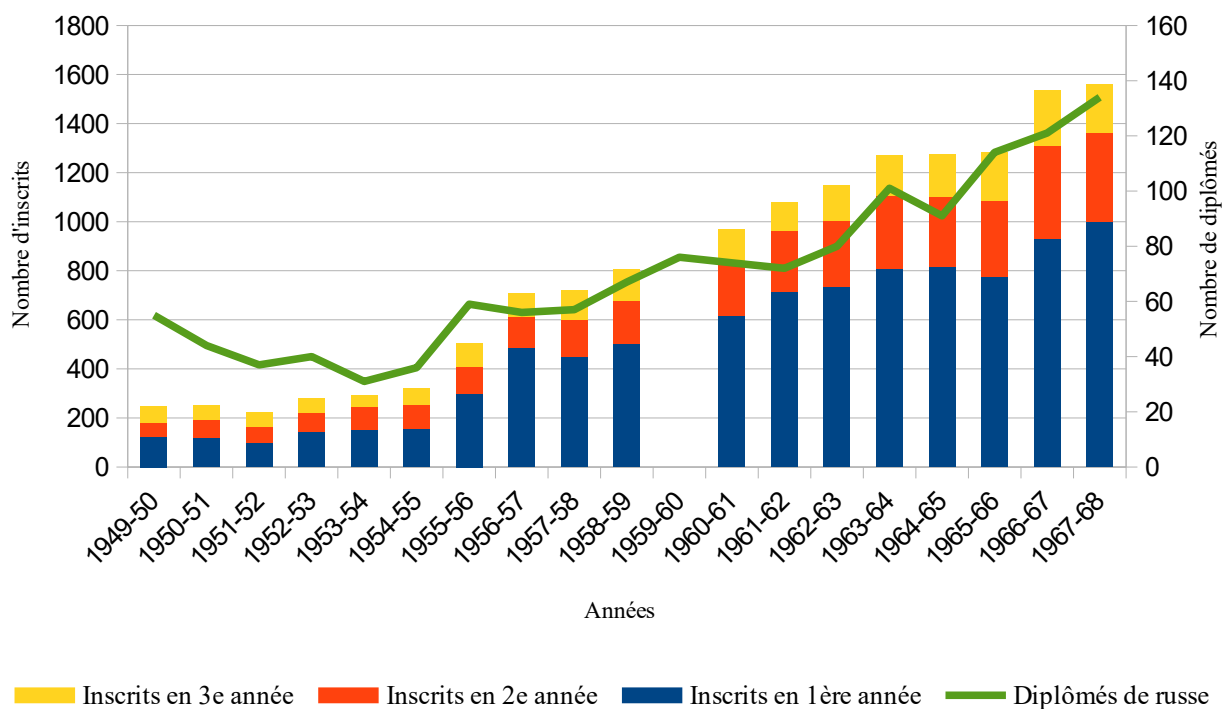
1 – Les Langues orientales : une formation linguistique et civilisationnelle

Le premier centre en ce qui concerne les effectifs de l'enseignement du russe reste l'ENLOV qui, si elle forme des spécialistes de langues, s'adresse à de multitudes de profils, qui tous ne considèrent pas la connaissance du russe comme une fin. Le russe, devenue la langue la plus étudiée aux Langues orientales depuis l'année 1943-1944, attire 617 nouveaux élèves de première année en 1960-1961⁵⁷. Face à cet accroissement, les professeurs de russe, Jean Train et Nicolas Weisbein, soutiennent la demande d'Alfred Fichelle de dédoubler la chaire de l'enseignement de la géographie, histoire et civilisation des pays d'Europe orientale en « Europe orientale » et en « Russie », projet approuvé en 1956⁵⁸. Ce cadre élargi de l'enseignement de la civilisation montre bien une volonté de l'École de la considérer comme un pilier de la culture des futurs diplômés des Langues orientales.

57 Voir le registre des inscrits de 1956 à 1970 à l'École des langues orientales, Archive de l'INALCO, carton 2478.

58 Note à l'attention de Monsieur Berger, directeur général de l'enseignement supérieur, du 12 juillet 1956, Archives nationales, carton F17/17712, fonds concernant l'ENLOV, dossier « Propositions budgétaires 1954-1958 ».

Graphique 7.1. Les élèves et les diplômés de russe des Langues orientales (1950-1968)⁵⁹



Il n'est pas rare que les élèves des Langues orientales s'inscrivent en parallèle dans un autre cursus à l'université et cherchent à l'ENLOV une formation en langue réputée et moins chère que celle d'établissements privés. Jean Train, professeur de russe, demande à la direction de l'enseignement supérieur, en 1953, d'assouplir les règles d'inscription aux examens de diplôme afin de permettre des étudiants précédemment russisants de terminer plus rapidement le cursus ; cela permettrait ainsi de valoriser l'enseignement du russe à l'ENLOV et d'en accroître le nombre d'inscrits et de diplômés. Jean Train met en avant, dans sa demande, les compétences linguistiques de ses élèves.

« En ce qui concerne le russe, voici comment se répartissent les étudiants possédant une connaissance de la langue antérieurement à leur entrée à l'École :

- 1) les étudiants d'origine russe ; ils parlent russe dans leur famille, vivent en milieu russe ; certains ont fréquenté l'école russe. Ils ont une excellente connaissance pratique de la langue ; s'ils font une bonne première année, ils peuvent facilement, en un an, faire les deuxième et troisième années.
- 2) les étudiants français ayant étudié le russe dans un lycée ou dans une

59 Archives de l'INALCO, registre 2478 ; P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*, 1995.

université de province ; certains d'entre eux ont une connaissance de la langue bien supérieure au niveau de la seconde année ; ils pourraient présenter en un an leur examen de 1ère et 2ème année.

3) les étudiants étrangers, ayant déjà commencé leurs études dans une université de leur pays d'origine. Certains d'entre eux nous arrivent avec une excellente connaissance du français, et une connaissance déjà poussée de la langue qu'ils viennent étudier à l'École. Ils sont la plupart du temps boursiers de leur gouvernement, et ne sont le plus souvent envoyés en France que pour deux ans. Il serait souhaitable, si le niveau de leurs connaissances le justifie, qu'ils pussent présenter à la fois les examens de 1ère et 2ème année⁶⁰. »

Cependant, l'administration de l'École – au contraire de Jean Train, qui cherche à attirer le plus de russisants possibles à ses cours en leur facilitant des voies d'accès en parallèle dans les années supérieures du cursus, mais aussi à valoriser la formation à l'École à l'international – défend la tradition d'une formation spécifique : celle de la civilisation, en plus de la langue.

« Il convient de remarquer que M. Train, considérant exclusivement la connaissance de la langue, tend à réduire, d'une façon qui abaisserait certainement le niveau des études, l'importance des enseignements d'histoire, géographie et institutions que je me suis attaché à développer ; il est évident que l'étude de la langue doit être liée à l'étude de la civilisation dont elle est l'organe ; sinon les enseignements donnés à l'École risqueraient d'être assimilés par les élèves novices et par le public à ceux qui sont donnés dans les écoles libres, au demeurant recommandables pour l'enseignement pratique des langues (Berlitz et autres). Trop d'élèves s'inscrivent à l'École parce que les droits d'études y sont dérisoires en comparaison de ceux qu'ils devraient verser à ces écoles libres ; ils ne conçoivent pas (ou feignent de ne point concevoir) que le programme de l'École des Langues Orientales comporte non seulement l'étude des langues, mais encore (et au moins autant) l'étude des civilisations des pays où ces langues sont parlées. Ce qui est une nécessité pour l'enseignement supérieur, et, plus généralement, pour la réelle connaissance d'un pays⁶¹. »

60 Lettre de Jean Train à la direction de l'enseignement supérieur du 30 octobre 1953 demandant ces dispenses de scolarité, Archives nationales, carton F17/17712, dossier « École nationale des Langues orientales vivantes », sous-dossier « Correspondance, 1950-1960 ».

61 Lettre de l'administrateur de l'ENLOV, Henri Massé, du 25 novembre 1953 à la direction de l'enseignement supérieur, concernant une dispense de scolarité demandée par Jean Train pour certains de ses élèves de russe, qui a été refusée, Archives nationales, carton F17/17712, dossier « École nationale des Langues orientales vivantes », sous-dossier « Correspondance, 1950-1960 ».

Ceci peut expliquer un si faible taux de réussite en première année aux Langues orientales. En russe, en 1960-1961, sur les 617 inscrits, seulement 301 ont réussi les examens, chiffre qui n'a rien d'exceptionnel par rapport aux autres langues. En plus des élèves inscrits qui abandonnent en cours d'année, il existe un certain nombre d'inscriptions fictives, et ce pour toutes les langues : il s'agit d'élèves qui s'inscrivent pour obtenir le statut étudiant et tirer ainsi avantage de conditions financières liées au statut – inscription facile puisque seul le baccalauréat est exigé – mais aussi d'étudiants qui viennent de province et veulent s'inscrire à l'université de Paris en justifiant ce contournement de sectorisation par l'inscription aux Langues orientales⁶². À la rentrée 1964, la scolarité de l'université de Paris juge le problème tel, qu'elle refuse l'inscription aux facultés de lettres et de droit d'étudiants de province inscrits en parallèle en première année aux Langues orientales⁶³. Cependant, ces cas sont considérés par la direction des Langues orientales comme une minorité. À côté de ces élèves fantômes, le cursus des Langues orientales attire encore les étudiants de l'université de Paris, qui se forment pour certains dans les deux institutions, généralement d'abord aux Langues orientales – dont deux années de cursus valent pour équivalence du Certificat d'études littéraires générales – avant d'obtenir leur licence de russe à Paris. Ainsi, en 1960, ce sont au moins douze licenciés de russe (sur vingt-huit) qui valident leur cursus aux Langues orientales pour leur licence, neuf sur vingt-sept en 1961, quinze sur trente-neuf en 1962, dix sur trente-neuf en 1963, treize sur trente-trois en 1964, quinze sur quarante-neuf en 1965, onze sur quarante-quatre en 1966, vingt sur soixante-quinze en 1967⁶⁴. L'enjeu de la direction de l'École des langues orientales reste de se positionner sur une expertise linguistique et civilisationnelle et de revendiquer un cursus non de généralistes, mais de spécialistes, et ce malgré les tentatives de Jean Train pour attirer des élèves d'autres horizons au russe, sans nécessairement que leur profil corresponde aux attentes de l'École.

62 Lettre de l'administrateur de l'ENLOV, André Mirambel, au directeur général de l'enseignement supérieur du 7 février 1962 sur la répression des irrégularités et des fraudes dans les inscriptions en 1^{ère} année à l'ENLOV, Archives nationales, carton 20020476/217, dossier « Scolarité 1954-60 », sous-dossier « Admissions Langues orientales vivantes ».

63 Le problème de ces étudiants qui se sont vus refuser l'inscription est rapporté par la Fédération des étudiants de Paris au recteur de l'université de Paris, Archives nationales, carton 20020476/217, dossier « Scolarité 1954-60 », sous-dossier « Admissions Langues orientales vivantes ».

64 Voir les diplômes de licence délivrés par l'université de Paris dans les années 1960, Archives nationales, cartons 19910563/215-222 ; ces informations peuvent être recoupées avec la liste des diplômés de russe des Langues orientales dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O, 1795-1995, op. cit.* p. 443-446.

2 – La domination du russe comme langue d'expertise sur l'Europe « de l'Est »

« Le développement des études russes n'a pas, bien au contraire, étouffé celles des autres pays slaves. Pour les russisants, les nécessités des recherches linguistiques et littéraires les entraînent au-delà de leur domaine propre. Et l'histoire s'applique à des secteurs géographiques, à des aires culturelles englobant les pays slaves de l'Est européens ou des Balkans⁶⁵. »

Cette vision de la primauté des études russes sur les études slaves, donnée en 1971 par Roger Portal, président de l'Institut d'études slaves, s'appuie sur le développement connu par les études russes depuis la création de la première chaire de langues et littératures slaves au Collège de France en 1840, et plus particulièrement au cours de la dernière décennie. Le russe, devenu première langue slave étudiée en France, est la première voie d'accès aux études sur l'Europe à l'Est de l'Allemagne, connaissance invitée à être complétée d'autres langues slaves pour un meilleur accès à la région.

a) La formation de diplomates aux Langues orientales et le recrutement des secrétaires d'Orient : la mise à l'écart de l'ukrainien, la priorité au russe pour des élèves polyglottes

À partir de 1959, le besoin de recrutement par le ministère des Affaires étrangères d'agents connaissant des langues et civilisations orientales est tel qu'il l'a amené à prévoir un recrutement régulier par concours, dont la préparation et le jury deviennent ainsi une spécificité permanente de l'École des Langues orientales. Car, depuis le décret du 1er septembre 1946, les Secrétaires d'Orient, d'Extrême-Orient et d'Europe Orientale sont recrutés parmi les diplômés de l'École des Langues Orientales. En tant que spécialistes de langues parfois peu répandues, les professeurs de l'École siègent, chacun selon sa spécialité, au jury des épreuves du concours qui portent sur les mémoires de stage et les langues, ce qui est affirmé par décret du 21 janvier 1954 « portant règlement d'administration publique pour l'organisation du recrutement des Secrétaires d'Orient, d'Extrême-Orient et d'Europe Orientale⁶⁶. » Un nouveau décret complémentaire fixe, à partir de 1959, deux recrutements

65 R. PORTAL, « Les études slaves en France », art. cit.

66 Décret 54-141 du 21 janvier 1954 portant règlement d'administration publique pour l'organisation du recrutement des Secrétaires d'Orient, d'Extrême-Orient et d'Europe Orientale, voir au *Journal officiel de la République française* du 11 février 1954, p. 1437.

d'agents par an : en mai le recrutement des secrétaires d'Orient et en novembre celui des secrétaires adjoints d'Orient⁶⁷. D'où l'importance du renforcement de l'enseignement de civilisation, permis pour le domaine d'Europe orientale par l'augmentation des effectifs étudiants en russe aux Langues orientales, à laquelle répond la politique de l'administration de l'École dans les années 1950, qui est de miser sur une double compétence en langue et en civilisation en dédoublant la chaire de l'enseignement de la géographie, histoire et civilisation des pays d'Europe orientale en Europe orientale et en Russie en 1959⁶⁸.

L'importance du concours pour l'École des Langues orientales serait cependant à relativiser. En 1959-1960, mille étudiants sont inscrits aux examens du diplôme national de russe, toutes années confondues, dont 240 en troisième année⁶⁹. En 1959, il y a eu 67 diplômés (sur 130 élèves de troisième année inscrits aux examens du diplôme). Or, seuls deux candidats se présentent au concours de secrétaires d'Orient pour la section d'Europe orientale en 1960, pour trois postes offerts⁷⁰. Le débouché reste donc marginal, ce qui n'empêche l'importance politique d'un cursus qui prépare aux carrières des Affaires étrangères. L'administrateur de l'École est en contact avec le directeur général du personnel du ministère des Affaires étrangères et lui transmet notamment des informations sur le vivier disponible, comme des statistiques par langue des élèves de troisième année diplômables et donc susceptibles d'intéresser le ministère pour recrutement ; en russe, en janvier 1961, il y a ainsi 74 élèves dénombrés diplômables en russe⁷¹, sur 135 inscrits aux examens de troisième année à la rentrée universitaire⁷².

Pour les trois grandes sections dans lesquelles existe un concours (Europe orientale, Orient et Extrême-Orient) est imposée à partir de la session de 1960 une langue principale par année, à présenter par tous les candidats de la section ; pour la section d'Europe orientale, il s'agit du russe pour la première session en 1960, puis du polonais en 1961 et du magyar en 1962. En deuxième langue sont laissés au choix des candidats de la section d'Europe orientale :

67 « Arrêté sur l'organisation du recrutement des secrétaires des Affaires étrangères (orient) et des secrétaires adjoints des Affaires étrangères (orient) », *Journal officiel de la République française*, 22 octobre 1959.

68 Voir la « Note à l'attention de Monsieur Berger, directeur général de l'enseignement supérieur, du 12 juillet 1956 », requête d'Alfred Fichelle, Jean Train et Nicolas Weisbein d'obtenir le dédoublement de la chaire de l'enseignement de la géographie, histoire et civilisation des pays d'Europe orientale en Europe orientale et en Russie, en raison de l'effectif des étudiants, approuvée par l'Assemblée des professeurs de l'ENLOV le 29 juin 1956. Archives nationales, carton F17/17712, dossier « Propositions budgétaires 1954-1958 ».

69 Voir les registres des inscrits aux examens, Archives de l'INALCO, carton 1110.

70 Le nombre des candidats et des postes offerts par section est noté en marge en manuscrit d'un document concernant la « composition du jury » au concours de mai 1960, Archives de l'INALCO, carton 5192, dossier « Concours des Affaires étrangères ».

71 Lettre de l'administrateur à M. Vimont, directeur général du personnel du ministère des Affaires étrangères, datée du 17 janvier 1961, Archives de l'INALCO, carton 5192, dossier « Concours des Affaires étrangères. »

72 Voir les registres des inscrits aux examens, Archives de l'INALCO, carton 1114.

albanais, bulgare, finnois, grec, magyar, polonais, roumain, russe, serbo-croate, tchèque et turc. Les secondes langues, contrairement aux langues facultatives, ont ainsi un statut reconnu dans le vivier des langues qui, selon les années, pourraient être choisies comme première langue.

Parmi les langues slaves proposées pour la section d'Europe orientale, le grand absent est l'ukrainien⁷³, pourtant intégré aux cours de l'École depuis 1938, où l'enseignement est assuré par Elie Borschak (1891-1959), né en Ukraine et arrivé en France en 1919⁷⁴. Le décret d'organisation du recrutement des Secrétaires d'Orient, d'Extrême-Orient et d'Europe Orientale de 1954 avait bien pris en compte l'ukrainien dans les langues secondes, cependant, sa présence s'est vue critiquée par l'Association des professeurs de langues vivantes de l'enseignement public pour deux raisons : l'absence d'une chaire d'ukrainien et donc d'un diplôme jugé au niveau des autres langues (« un cours libre ne donne pas délivrance d'un diplôme d'après les règles de l'École⁷⁵ »), et la proximité de l'ukrainien avec le russe.

« L'autorisation de présenter l'ukrainien comme seconde langue, avec le russe, permet une combinaison singulièrement avantageuse et peu justifiable, en raison des ressemblances et de la très proche parenté des deux langues : A. Meillet et A. Vaillant disent (*Le slave commun*, 2e édition, 1934, p. 3), " Le grand et le petit russe forment une unité plus nette encore et font l'effet de deux formes d'un seul et même dialecte " ; l'appellation d'ukrainien est, en effet, attribuée quelques fois à l'idiome que la plupart des slavisants nomment petit-russe⁷⁶. »

C'est un argument qui détourne le propos d'Antoine Meillet, dont l'ouvrage *Le slave commun* ne se positionne pas comme militantisme de l'unité des langues slaves orientales, mais cherche à démontrer l'existence d'un ancêtre commun à toutes les langues slaves, appelé slave commun (dont l'existence n'est pas attestée) et pour étayer son propos, insiste sur les caractères communs présents dans toutes les langues slaves – avec, certes, plus de similitudes trouvées dans le groupe des langues slaves orientales entre « grand russe » et « petit russe »

73 Voir chapitre 2, II-2-b.

74 Voir la notice biographique d'Elie Borschak dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.* p. 192-193.

75 Observations sur le décret 54-141 du 21 janvier 1954 portant règlement d'administration publique pour l'organisation du recrutement des Secrétaires d'Orient, d'Extrême-Orient et d'Europe Orientale, de l'Association des professeurs de langues vivantes de l'enseignement public du 14 décembre 1954, Archives nationales, carton F17/17712, dossier « École nationale des Langues orientales vivantes », sous-dossier « Correspondance, 1950-1960 ».

76 *Ibid.*

que dans tout autre groupe – qui tendraient à être les traces d'une langue commune disparue⁷⁷. Quant au terme de « petit-russe », encore très usité dans les années 1920, à l'époque de la publication de la première édition du *Slave commun*, il tend à être concurrencé par la dénomination « ukrainien » dès la fin de la décennie⁷⁸. Aux Langues orientales, où un premier cours est ouvert à la fin des années 1930, il s'agit bien de « l'ukrainien » qui est enseigné. Sur la question du niveau du diplôme, l'administrateur de l'École, Henri Massé, affirme que « le cours d'ukrainien, bien que donné par un chargé de cours, est de qualité⁷⁹. » Pourtant, par le décret de 1959 qui ouvre les concours pour les années 1960-1962, il est décidé que l'ukrainien ne peut être présenté qu'en langue facultative, et non en seconde langue. Il est difficile d'évaluer quel argument a prévalu à écarter l'ukrainien, mais les deux explications semblent liées, entraînant ce cercle vicieux : le diplôme souffre d'une absence de reconnaissance tant qu'aucune chaire n'est ouverte, et aucune chaire n'est ouverte tant que l'ukrainien peine à être reconnu comme langue indépendante du russe. Dès l'après-guerre, la dénomination de la langue, « ukrainien » plutôt que « petit-russe », s'était pourtant ancrée dans le discours des slavistes : elle est notamment attestée dans un cours donné par André Mazon au Collège de France en 1943-1944, lui qui a soutenu le recrutement d'Elie Borschak aux Langues orientales avec Ernest Denis et Paul Boyer, tandis Louis Leger, en 1904-1905, parlait encore de « langue petite russe⁸⁰. » Le promoteur de l'enseignement de l'ukrainien aux Langues orientales et auteur d'un premier manuel en 1946 avait été Elie Borschak. Délégué de la Rada ukrainienne à la Conférence de la paix, auteur de nombreux ouvrages consacrés à l'histoire de son pays natal, celui-ci était bien conscient du lien entre langue et défense de l'indépendance nationale⁸¹. Son élève, Marie Scherrer (1902-?), lui succède en 1958, après avoir été bibliothécaire de l'Institut d'études slaves pendant la guerre et avoir enseigné le russe dans des lycées parisiens⁸². C'est cette diplômée de russe (Sorbonne, 1927), de tchèque (ENLOV,

77 Antoine MEILLET, « Introduction » à la première édition de 1924 et à la seconde de 1934, in *Le slave commun*, 2e éd. revue et augmentée, Paris, Champion, 1934.

78 Voir chapitre 2, II-2-b.

79 Lettre de l'administrateur de l'École des Langues orientales, Henri Massé, au ministère de l'Éducation nationale du 18 mai 1955 concernant le recrutement des Secrétaires d'Orient, Archives nationales, carton F17/17712, dossier « École nationale des Langues orientales vivantes », sous-dossier « Correspondance, 1950-1960 ».

80 Les cours concernant l'ukrainien donnés au Collège de France sont : par Louis Leger, « Grammaire de la langue petite russe » (1904-1905) et par André Mazon « Aperçu descriptif et historique de l'ukrainien comparé au grand russe » (1943-1944), répertoriés dans INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste*, op. cit., 1971, feuillet 11-329.

81 Voir notamment Elie BORSCHAK, « L'Ukraine sous le régime soviétique (1918-1952) », *Bulletin de l'Association d'études et d'informations politiques internationales*, Supplément du n°73, 1952, p. 1-11 et Marie SCHERRER, « Nécrologie : Elie Borschak », *Revue des Études Slaves*, 37-1, 1960, p. 342-343.

82 Voir la notice biographique de Marie Scherrer-Dolgorouki dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O, 1795-1995*, op. cit. p. 193.

1927) et d'ukrainien sur le tard (en 1947, après avoir enseigné neuf ans au lycée français de Prague dans les années 1930), qui est titularisée sur la chaire d'ukrainien des Langues orientales, ouverte en 1966, dans le cadre du « réalisme politique du général de Gaulle vis-à-vis des pays de l'Est⁸³. » La politique gaullienne restait cependant dans les limites de la politique de l'URSS, qui mettait en avant la République soviétique d'Ukraine et son siège à l'ONU, mais surveillait de près les résurgences nationalistes. L'ouverture de la chaire ne permet pas pour autant l'intégration de l'ukrainien au concours d'Orient. Le contexte politique qui permet une plus grande reconnaissance de l'ukrainien rappelle ainsi que la dénomination d'une langue et sa reconnaissance comme langue indépendante plutôt que dialecte d'une autre langue sont des utilisations éminemment politiques de la linguistique.

Malgré cette politique en direction des pays de l'Est au sens large, qui ne se limitent ni à la seule République soviétique de Russie, ni même à la seule Union soviétique, le russe reste une langue choisie prioritairement pour le recrutement des professionnels du Quai d'Orsay. Ainsi, après une ouverture supposée plus large des premières langues alternées au concours des sections, en 1965 est de nouveau choisi le russe, avec neuf candidats inscrits (contre, pour les autres sections, six en arabe, un en chinois et un en japonais). Ce choix du russe comme langue première pour la section d'Europe orientale s'accompagne, la même année, de l'ouverture à l'École d'un cours de « Civilisation russe et soviétique » assuré par Robert Philippot, nommé à la chaire d'Europe centrale en 1959, et qui se consacre alors à la seule civilisation russe, tandis que les cours de civilisations de la Bulgarie, Pologne, Roumanie, Hongrie et Yougoslavie sont confiés à des chargés de cours⁸⁴. Le choix même de dénomination d'un cours en « civilisation russe et soviétique » montre que, malgré les efforts politiques adressés à partir de 1964 en direction de l'Europe de l'Est dans sa globalité, l'image de l'URSS dominant l'Europe de l'Est, et étant assimilée à la Russie, perdure. En 1965, le ministère des Affaires étrangères reçoit une protestation de l'association « Les jeunes amis de l'Ukraine » dénonçant la diplomatie française pour cette assimilation de l'URSS à la seule Russie, au détriment des autres nationalités, notamment ukrainienne, sur laquelle le manque d'information serait présent tant dans les discours que les publications françaises⁸⁵.

Malgré une vision parfois biaisée de la région à l'Est de l'Europe et les faibles effectifs intéressés par le concours, la demande du ministère des Affaires étrangères, qui avait financé

83 Historique de l'enseignement d'ukrainien aux Langues orientales, dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.* p. 192.

84 P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.* p. 145.

85 Lettre de la présidente de l'association Les jeunes amis de l'Ukraine, Kaléna Uhryn, au ministère des Affaires étrangères du 23 novembre 1965, Archives diplomatiques, carton 208QONT/1935, dossier « Questions administratives et contentieuses, Soviétiques en France (biens et personnes) ».

les chaires de civilisation au lendemain de la guerre, contribue à la construction d'un modèle d'enseignement polyglotte et axé sur l'expertise historique, géographique et politique d'une région du monde contemporain.

b) L'ouverture sur le monde slave : l'agrégé de russe, un slaviste ?

Le slaviste étant, à l'équivalent du slavisant, « celui ou celle qui est spécialiste des langues, littératures, civilisations slaves⁸⁶ », le seul russisant peut-il prétendre à cette appellation ? Comme l'a rappelé Antoine Marès au cours d'un colloque sur « les études slaves en France et en Europe » en 2000, le concept d'études slaves repose sur une conception philologique qui remonte au XIXe siècle⁸⁷. Les « slavistes⁸⁸ » de l'entre-deux-guerres, qui se désignent comme tels entre collègues et se retrouvent autour de l'Institut d'études slaves et de sa revue éponyme, sont attachés à ce modèle allemand de la slavistique et accordent de l'importance à une culture slave élargie. Dans cette lignée, l'effort de connaissance de plusieurs langues slaves par les futurs russisants agrégés est encouragé par l'instauration d'une épreuve de seconde langue slave à l'oral du concours. À sa création, l'agrégation prévoit la tenue d'une épreuve de « langue auxiliaire », en fait seconde langue slave. Il s'agissait donc, pour que les futurs slavistes français puissent être qualifiés comme tels, qu'ils possèdent au moins la connaissance de deux langues slaves, ou au minimum un encouragement dans ce sens. Cette démarche ancrerait ainsi les futurs russisants comme des slavisants ; l'agrégation est d'ailleurs intitulée à sa création « agrégation de langues slaves » et non simplement « agrégation de russe », même si celle-ci le devient de fait, s'éloignant de plus en plus d'un objectif de titularisation de spécialistes de langues slaves au profit du seul russe, par des étapes visant à réduire le poids d'une autre langue, soit en élargissant l'épreuve à des langues non slaves, soit en réduisant le coefficient de l'épreuve, soit encore en la supprimant complètement. Initialement, cette épreuve était estimée aussi importante que les autres oraux du concours puisque pondérée du même coefficient. La première étape dans la réduction de l'importance de la seconde langue slave a lieu quatre ans après la tenue du premier concours, par la modification de l'épreuve par arrêté du 7 novembre 1951 qui

86 D'après la définition du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), consultée en ligne le 8 octobre 2016. <http://www.cnrtl.fr/definition/slavisant>

87 Antoine MARÈS, « Coopération internationale et recherche sur l'Europe médiane », in V. DEPARIS, M. FOMENKO et BIBLIOTHÉCAIRES EN ÉTUDES SLAVES ET DOCUMENTALISTES ASSOCIÉS (dir.), *Les études slaves en France et en Europe : actes du colloque*, op. cit., p. 59.

88 Titre qui peut se donner entre collègues. André Vaillant désigne par ce terme Antoine Meillet dans André VAILLANT, « [Antoine Meillet] II. Le slaviste », *Revue des études slaves*, 16-3, 1936, p. 198-205.

« autorise les candidats à l'agrégation de russe à subir en langue allemande ou anglaise l'épreuve prévue en langue polonaise ou tchèque ou serbo-croate ou bulgare⁸⁹. » Ce choix d'ouverture traduit une difficulté pour le jury à recruter des candidats à l'agrégation de russe. André Mazon justifie ainsi cette nouvelle disposition :

« Ce sont les deux langues les plus généralement enseignées dans les lycées et les plus utiles à un russisant. Les candidats seront ainsi libérés de l'obligation d'apprendre une seconde langue slave et pourront consacrer plus de temps à la préparation de la partie proprement russe de l'agrégation⁹⁰. »

Le choix de l'anglais et de l'allemand sont maintenus sur l'argument qu'il « permet de recruter de bons candidats qui ne se seraient peut-être pas inscrits s'ils avaient du apprendre une deuxième langue slave. » Cependant, la mesure s'accompagne d'un projet d'encouragement donné aux candidats désireux d'apprendre une seconde langue slave par l'octroi d'un coefficient 2 à l'épreuve contre 1 pour autre langue⁹¹ ; celui-ci entre en application en 1954. D'épreuve « en langue polonaise, tchèque, serbo-croate ou bulgare », celle-ci est donc renommée « de langue auxiliaire » par le jury. Ceci entraîne dans un premier temps une amélioration des notes des candidats, qui profitent massivement de l'alternative qui leur est proposée de présenter une langue non slave, montrant ainsi qu'ils ont à gagner de cette modification qui leur permet d'éviter une langue qui ne fait pas partie du bagage du secondaire et dans laquelle ils sont moins bien formés. Ainsi, en 1953, sur cinq candidats admissibles, quatre ont choisi l'anglais contre un seul une langue slave : le tchèque. Dans le rapport de 1953, le président du jury prévient les futurs candidats qu'ils pourront continuer à faire le choix de l'anglais ou de l'allemand, mais que dans ce cas ils perdraient la moitié des points de l'épreuve, soit une mesure dissuasive envers le choix d'une langue non slave. Cette préférence pour des candidats slavistes se justifie notamment, selon André Mazon, président du jury de l'agrégation de russe, par le développement des études slaves en France.

89 Voir le *Journal Officiel de la République française* du 24 août 1955, p. 8489.

90 Lettre d'André Mazon au directeur de l'enseignement du second degré du 28 novembre 1950 sur le projet d'introduire anglais et allemand comme langues auxiliaires, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation de russe, concours 1951 ».

91 Exposé des motifs d'octobre 1951 faisant suite à l'arrêté du 6 décembre 1950 autorisant pour la session de 1951 l'addition de l'anglais et de l'allemand à la liste des langues slaves pouvant être présentés comme langues secondaires à l'agrégation de russe, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation de russe, concours 1951 ».

« L'apprentissage d'une seconde langue slave est rendu plus facile dans les conditions présentes à la fois par les lectorats existant auprès des facultés de Lille, Lyon et Bordeaux et par les bourses de séjour mises à la disposition des étudiants par le gouvernement yougoslave.

Il serait excessif cependant de revenir simplement au régime institué par l'arrêté du 29 juillet 1938 qui imposait la connaissance d'une autre langue slave comme langue secondaire, aux candidats de l'agrégation de russe. Cette connaissance se justifie pour autant qu'elle apporte un renfort à la connaissance linguistique du russe. Il y aurait inconvénient toutefois à maintenir comme obligatoire cette surcharge à la préparation du concours : tels candidats d'excellente qualité, mais moins doués pour la linguistique que pour la littérature et l'histoire, pourraient se trouver gênés par cette obligation dans la préparation du concours, sinon même renoncer à le préparer et le recrutement qu'il nous importe d'assurer risquerait ainsi d'être entravé.

C'est le régime de la langue auxiliaire facultative, en l'espèce d'une langue slave, avec coefficient 1, qui serait le plus opportun en tant qu'encourageant la connaissance d'une seconde langue slave sans pourtant la rendre obligatoire ni courir ainsi le risque d'écarter du concours de bons candidats⁹². »

L'ambition de faire de l'agrégé de russe un slaviste est ainsi très amoindrie par rapport au projet de l'agrégation des langues slaves de 1938 : la seconde langue slave n'est qu'un élément de culture générale utile au russisant, et jugée bien moins importante que la culture littéraire et historique des candidats sur l'ère russophone.

Cette préférence du jury envers les langues slaves comme langue auxiliaire est entérinée en 1955, par l'arrêté du 24 août qui annule l'autorisation de présenter l'anglais et l'allemand, et l'épreuve redevient celle d'une « explication improvisée d'un passage d'une revue polonaise ou tchèque ou serbo-croate ou bulgare ou ukrainienne⁹³. » L'ukrainien fait ainsi son apparition, à l'époque même où il écarté du recrutement des secrétaires d'Orient, et avant la réhabilitation du mouvement pour l'ukrainisation dans la république socialiste soviétique

92 Lettre d'André Mazon à la direction de l'enseignement du second degré du 10 juillet 1954, informant de la fin de l'ouverture de l'épreuve de seconde langue à l'anglais et l'allemand, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Création et organisation de l'agrégation de russe », sous-dossier « l'ukrainien comme deuxième langue à l'oral de l'agrégation et du baccalauréat ».

93 Voir le *Journal Officiel de la République française* du 24 août 1955, p. 8489.

d'Ukraine à partir de 1956⁹⁴. André Mazon tient à cet ajout en raison de l'importance de la langue ukrainienne dans le monde slave.

« Le jury estime d'autre part, que l'ukrainien, qui est la langue littéraire de plus de 30 000 milliers d'hommes, et se trouve représentée par un enseignement régulier à l'École des langues orientales, devrait être ajouté à la liste des langues slaves prévues comme langue secondaire aux épreuves orales du concours de l'agrégation de russe⁹⁵. »

« L'ukrainien est inscrite comme langue secondaire à à l'oral de l'agrégation de russe en tant qu'elle est une langue indépendante, parlée par 40 millions d'hommes, reconnue comme langue officielle de l'administration et des écoles de la République ukrainienne à l'intérieur de l'Union soviétique et enseignée dans la plupart des grandes universités où le russe a sa place⁹⁶. »

Le président du jury de l'agrégation de russe prend clairement position dans le débat qui vise à refuser à l'ukrainien son statut de langue indépendante. Alors que la vice-présidente de l'Association des professeurs de langues modernes, association qui s'est opposée à l'inclusion de l'ukrainien aux langues optionnelles du concours des secrétaires d'Orient, transmet à André Mazon ses doutes sur l'ajout à l'agrégation de russe d'une langue qui ne serait qu'un « simple dialecte du russe enseigné seulement à l'École des Langues orientales par un chargé de cours sans titres universitaires français », André Mazon insiste sur ce choix et vise à clore un débat qui se politiserait ; il impose ainsi les slavistes comme experts de la question – sur le seul objet agrégation, dont il est le président du jury – face à l'Association des professeurs de langues modernes, qui a fait supprimer l'ukrainien du concours des Secrétaires d'orient. Les sources du dossier concernant le cas de l'ukrainien au concours des Secrétaires d'orient n'indiquent pas qu'André Mazon se soit alors engagé dans ce débat-ci, au contraire de l'agrégation, qui le touche plus directement.

94 Andrèa KHYLYA HEMOUR, « La politique linguistique de l'URSS (1917-1991) », mémoire de master 2, Grenoble 3 - UFR des Sciences du langage, 2010, p. 56.

95 Lettre d'André Mazon à la direction de l'enseignement du second degré du 10 juillet 1954, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Création et organisation de l'agrégation de russe », sous-dossier « l'ukrainien comme deuxième langue à l'oral de l'agrégation et du baccalauréat ».

96 Lettre d'André Mazon au recteur de l'académie de Bordeaux, E. Delage, du 18 janvier 1955, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Création et organisation de l'agrégation de russe », sous-dossier « l'ukrainien comme deuxième langue à l'oral de l'agrégation et du baccalauréat ».

« J'ai rappelé que l'ukrainien est considéré par tous les slavistes comme une langue indépendante du grand-russe, ayant sa tradition littéraire et une littérature scientifique importante, langue enseignée dans toutes les grandes universités étrangères et en France non seulement à l'École des Langues orientales, mais notamment à l'université de Bordeaux, en attendant qu'elle le soit peut-être prochainement à Lyon⁹⁷. »

Face aux critiques rencontrées, André Mazon affirme ce choix comme autant géopolitique que dans l'intérêt de soutenir l'enseignement de l'ukrainien aux Langues orientales.

« Le jury de l'agrégation de russe, en second lieu, maintient la proposition d'ajouter l'ukrainien à la liste des langues slaves prévues par le paragraphe f) de l'arrêté du 29 juillet 1938. Il estime cette addition indispensable car l'ukrainien est la langue de plus de 40 millions d'hommes, langue officielle de la République d'Ukraine enseignée comme telle dans toutes les écoles, les lycées et les universités de l'Ukraine, dotée d'une littérature importante et d'un très grand nombre d'ouvrages scientifiques qu'il importe aux russisants de connaître. Il faut ajouter que l'ukrainien est depuis plusieurs années l'objet d'un enseignement régulier à l'École des langues orientales de Paris et qu'il a sa place à l'étranger dans tous les principaux centres d'études slaves⁹⁸. »

En effet, si l'ukrainien est bien enseigné aux Langues orientales, la langue est peu représentée dans l'enseignement supérieur provincial, ce qui limite les candidats potentiels. Alors qu'André Mazon pensait que l'ukrainien était enseigné par Georges Luciani à Bordeaux, puisqu'il est diplômé de cette langue, le recteur de l'académie de Bordeaux lui apprend que les seules langues slaves qui y sont enseignées outre le russe sont le polonais et le serbo-croate⁹⁹, ce qui suffit à faire de la faculté des lettres de Bordeaux un centre d'études slaves. Ce n'est pas le cas de toutes les universités provinciales. L'argument du retour de la seconde langue slave en raison du développement des études slaves en France est ainsi critiqué, cette mesure

97 Lettre d'André Mazon du 16 décembre 1954 sur l'épreuve de langue auxiliaire, Archives nationales, carton 19820521/138, dossier « Agrégation de russe, concours 1954 ».

98 Projet d'arrêté relatif aux langues secondaires de l'agrégation de russe de la direction de l'enseignement du second degré, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Création et organisation de l'agrégation de russe », sous-dossier « l'ukrainien comme deuxième langue à l'oral de l'agrégation et du baccalauréat ».

99 Lettre du recteur de l'académie de Bordeaux, E. Delage, à André Mazon du 13 janvier 1955 et réponse d'André Mazon du 18 janvier 1955, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Création et organisation de l'agrégation de russe », sous-dossier « l'ukrainien comme deuxième langue à l'oral de l'agrégation et du baccalauréat ».

avantageant les candidats parisiens, qui peuvent se former aux Langues orientales. Charles Corbet, professeur de russe à l'université de Dijon, souligne que contrairement à ce qu'André Mazon a fait inscrire au rapport de l'agrégation de russe 1954 sur l'enseignement du serbo-croate, du polonais, du bulgare, du tchèque et du slovaque dans les facultés où le russe est enseigné, c'est loin d'être le cas à Dijon, où aucune autre langue slave n'est enseignée, et ce malgré les efforts du professeur pour faire nommer un lecteur de serbo-croate. En conséquence, Charles Corbet, membre du jury de l'agrégation de 1952 à 1954, s'était opposé à cette nouvelle mesure, qui défavorise les candidats dijonnais¹⁰⁰. Outre la difficulté concrète à imposer la seconde langue slave, qu'il juge prématurée, Charles Corbet doute de l'utilité pour les agrégés de russe de connaître deux langues slaves ; s'il souligne l'intérêt linguistique que cette connaissance représente, il estime que sur d'autres questions, il reste plus avantageux de connaître l'allemand ou l'anglais, lui qui place au-dessus des autres considérations « la haute culture, et en particulier de sa forme littéraire » qu'il juge indispensable à la culture d'un agrégé, au-delà des compétences linguistiques.

À partir de la session de 1956, tous les candidats doivent présenter une langue slave, et de fait, dans la rhétorique du rapport de jury, la dénomination d'usage passe de « langue auxiliaire » à « deuxième langue slave », sans que les compétences attendues dans cette seconde langue justifie de la considérer autrement que comme connaissance auxiliaire.

Tableau 7.2. Les langues présentées à l'épreuve orale de seconde langue de l'agrégation (1948-1967)¹⁰¹

Nombre de candidats ayant présenté chaque langue par année	Bulgare	Polonais	Serbo-croate	Tchèque	Ukrainien	Anglais	Allemand
1948	1	0	0	1			
1949							
1950	1	0	0	1			
1951	1	0	0	0		0	1
1952	0	1	0	1		0	2

100 Lettre de Charles Corbet à André Mazon du 26 février 1955, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Création et organisation de l'agrégation de russe », sous-dossier « l'ukrainien comme deuxième langue à l'oral de l'agrégation et du baccalauréat ».

101 D'après Archives nationales, carton 19820521/137 pour les années 1948-1951 et FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1952-1967.

Nombre de candidats ayant présenté chaque langue par année	Bulgare	Polonais	Serbo-croate	Tchèque	Ukrainien	Anglais	Allemand
1953	0	0	0	1		4	0
1954	0	0	2	0		4	1
1955	x ¹⁰²	x	x	x		x	x
1956	x	x	x	x	0		
1957	x	x	x	0	0		
1958							
1959	2	4	4	1	2		
1960	2	4	4	3	1		
1961	4	3	6	3	2		
1962	7	5	8	0	1		
1963	5	8	7	2	2		
1964	7	4	8	1	4		
1965	5	4	7	1	4		
1966	6	7	5	3	3		
1967	7	4	6	2	2		
Total	>52	>48	>61	>22	>22	8	4

Cette épreuve d'élargissement des compétences philologiques n'est pas spécifique à l'agrégation de russe. Il existe des épreuves similaires aux agrégations d'espagnol et d'italien. Dans la première, il s'agit d'un oral de portugais, tandis que pour l'agrégation d'italien, il existe une épreuve de « langue complémentaire », qui si elle concerne principalement l'espagnol, peut aussi comprendre comme choix possible le portugais et le roumain ; à partir de 1967, on trouve d'ailleurs dans les rapports la désignation de cette épreuve changée en « deuxième langue romane » : elle est ainsi le miroir de la deuxième langue slave du concours de l'agrégation de russe et promeut un idéal du philologue spécialisé dans une famille de langues plutôt que dans un idiome unique.

L'histoire de cette épreuve à l'agrégation de russe est cependant brève puisqu'elle est supprimée en 1968, quand celle de deuxième langue romane de l'agrégation d'italien perdure. La raison en est potentiellement la présence de l'espagnol dans l'enseignement, largement concerné par cette deuxième langue romane, sans commune mesure avec celle des autres langues slaves. Dès la session 1961, l'épreuve a perdu de fait presque toute importance puisqu'un changement des coefficients des épreuves orales a permis de les hiérarchiser pour

¹⁰² La langue a été présentée mais par un nombre non précisé de candidats dans les rapports de jury.

reléguer la langue auxiliaire au plus bas, avec un coefficient 1, alors que les leçons sont coefficientées 4 chacune, de même que l'explication de texte, tandis que le thème et le vieux russe sont coefficientés 3 ; certes, l'épreuve regagne un point de coefficient en 1967, mais seulement pour être supprimée dès l'année suivante. En 1961-1962, un projet, initié par l'inspection générale de l'enseignement du russe, vise à supprimer l'épreuve, jugeant l'apprentissage d'une seconde langue slave trop chronophage pour les candidats. Cette tentative de suppression suscite la mobilisation de l'enseignement supérieur pour la maintenir, sur l'argument des contacts qu'elle occasionne avec les pays d'Europe slave et de ses ressortissants, et du développement qu'elle permet de l'enseignement des langues slaves aux Langues orientales et dans les universités provinciales. Le maintien de cette épreuve est alors jugé indispensable, notamment car elle permet à l'enseignant de situer le russe parmi les langues slaves, comme les hispanisants et les italianisants doivent situer la langue qu'ils enseignent parmi les langues romanes ; la référence est ainsi claire aux épreuves similaires existant aux agrégations d'espagnol et d'italien.

« Cette épreuve d'une langue slave secondaire consiste simplement en une lecture et traduction d'un texte facile. Elle ne saurait être considérée comme exigeant vraiment l'étude approfondie d'une langue slave autre que le russe, mais seulement comme témoignage d'une connaissance élémentaire de cette langue.

D'autre part, il est nécessaire à nos études que soit assuré le recrutement des cours des autres langues slaves dont l'enseignement est donné depuis plus de quarante ans à l'École des langues orientales vivantes et se développe depuis quelques années dans plusieurs de nos universités, tant à Paris qu'en province. Les meilleurs des étudiants de ces cours sont précisément ceux qui présentent à l'agrégation une langue slave secondaire. Il n'y a pas lieu, pour ces langues, d'envisager dans le système de l'enseignement français une parité avec le russe. Mais leur connaissance a l'avantage de compléter la culture de nos agrégatifs et de leur procurer la possibilité de séjours d'études dans les pays slaves, grâce aux bourses que ces pays leur accordent généreusement. Les cours de vacances organisés notamment en Pologne, en Tchécoslovaquie et en Yougoslavie sont extrêmement appréciés par nos étudiants et leur sont très profitables. [...] De plus, cet enseignement appelle le détachement de lecteurs qui viennent compléter en France leur formation

scientifique¹⁰³. »

Le projet est finalement retiré en 1962¹⁰⁴, après avoir révélé le décalage entre les préoccupations de l'enseignement secondaire – réduire la charge de travail des agrégatifs de russe pour ne pas dissuader les candidats de suivre cette voie et donc permettre le développement de l'enseignement du russe dans les collèges et les lycées – et de l'enseignement supérieur, d'appuyer l'enseignement des autres langues slaves, tout en maintenant la primauté du russe.

Sur la période de 1956 à 1968, année de sa suppression momentanée, l'épreuve a permis d'attirer aux Langues orientales des étudiants de russe se destinant au professorat : Jacqueline de Proyart, agrégée de russe en 1957, a obtenu un diplôme de serbo-croate de l'ENLOV en 1954, tout comme Joseph Alix (agrégé en 1961) qui l'a obtenu en 1956 et Édith Scherrer (agrégée en 1967) en 1964 ; André Nougé (agrégé de russe en 1957), Hélène Sorokine (agrégée en 1956), Stéphane Tatischeff (agrégé en 1965), Odette Poncelet (agrégée en 1962) et Jacqueline Fontaine (agrégée en 1963) sont tous diplômés de bulgare (respectivement en 1955, 1956, 1960, 1962 et 1963) ; Jean-Luc Moreau (agrégé en 1963) est diplômé de polonais en 1957 ; Jean-Didier Castagnou (agrégé en 1966) est diplômé de tchèque en 1947 et de polonais en 1957¹⁰⁵. Si l'intérêt pour la langue russe peut générer un intérêt pour d'autres langues slaves – en témoignent les agrégés de russe reconvertis dans la recherche et l'enseignement d'autres langues du domaine slave (comme pour les années 1980 Paul-Louis Thomas, passé au serbo-croate, ou encore Hélène Wlodarczyk, passée au polonais) – il serait trop s'avancer que d'affirmer que l'épreuve de seconde langue slave est la seule cause de cet intérêt. Cette épreuve permet cependant de donner une diffusion aux langues slaves qui ne sont pas autrement concernées par un concours d'agrégation (le premier concours d'agrégation d'une autre langue slave, le polonais, ouvre en 1978). L'épreuve, quoique pas toujours prise au sérieux si l'on considère les plaintes du jury dans ses rapports, aurait malgré tout servi

103 Lettre de l'Institut d'études slaves au ministère de l'Éducation nationale du 14 juin 1962 suite au projet de suppression de l'épreuve de seconde langue slave, signée par A. Mazon, P. Pascal, A. Vaillant, A. Mirambel, R. Portal, J. Fabre, J. Bourrilly, R. Bernard, M. Vey, M. Scherrer, H. Boissin, H. Granjard, S. Laffitte, M. Aucouturier, C. Frioux, J. Johannet, J. Train, J. Veyrenc, J. Lépiessier, L. Robel, R. Philippot, M. Laran, F.-X. Coquin, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation de russe, projet de suppression de l'épreuve d'une langue slave complémentaire ».

104 Voir la lettre de J. Capelle, de la direction générale de l'organisation et des programmes scolaires au ministère de l'Éducation nationale, à André Mazon du 3 juillet pour lui signaler que ce projet a été retiré, l'inspection générale ayant accepté la demande des slavisants dont André Mazon a été porte parole. Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation de russe, projet de suppression de l'épreuve d'une langue slave complémentaire ».

105 La liste des diplômés par langue est donnée dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.* p. 406-460.

l'enseignement d'autres langues slaves, aux Langues orientales, mais aussi à l'Université ; Paul-Louis Thomas, lui-même agrégé de russe et devenu par la suite professeur de serbo-croate à la Sorbonne, note que des années 1960 au début des années 1980, les agrégatifs de russe sont venus grossir les rangs du cursus de serbo-croate en Sorbonne¹⁰⁶. On remarque en effet que la majorité des agrégatifs choisissent le serbo-croate comme seconde langue slave. Pour Paul-Louis Thomas, la raison en est sans doute très pragmatique : la perspective d'une bourse de séjour en Yougoslavie, le plus slave aux frontières les plus ouvertes et à l'image plus attrayante. L'épreuve de seconde langue slave est plus pragmatique dans sa conception que les autres épreuves, ce qui peut expliquer l'acquisition d'un niveau de langue pratique permettant un séjour à l'étranger. En effet, elle ne s'appuie pas sur des références littéraires mais sur des textes de presse, avant-goût de ce que devient le thème oral de russe dans les années 1970, expression de la conception d'une langue qui perd de son usage littéraire pour entrer dans l'ère du langage courant contemporain.

Le renoncement à la seconde langue slave en 1968 revient à affirmer une slavistique française sans slavistes : c'est-à-dire que s'il existe une slavistique au niveau collectif, les slavistes eux-mêmes individuellement ne sont que russisants, ou polonisants, etc., tandis qu'en URSS et en Pologne, « les spécialistes de langues et littératures slaves doivent connaître deux langues slaves, une langue étrangère et le vieux-russe¹⁰⁷. » Pour Joseph Hamm, membre de la Commission internationale de l'histoire de la slavistique, un slaviste doit, pour mériter le titre, être un comparatiste, tandis qu'un spécialiste d'un seul domaine linguistique est plus spécifiquement polonisant, russisant, etc¹⁰⁸. En France, les représentants de la slavistique renoncent rapidement à produire des spécialistes de langues et littératures slaves sur ce modèle, au profit de spécialistes d'une aire linguistique et culturelle.

3 – La place de la recherche sur le domaine russe aux congrès des slavistes, points de rencontres entre enseignants et chercheurs slavistes français et internationaux

Les congrès des slavistes, qui se tiennent régulièrement depuis l'entre-deux-guerres et accueillent des chercheurs de différents pays, slaves et non slaves, sont l'occasion de prendre

106 Paul-Louis THOMAS, « Le serbo-croate (bosniaque, croate, monténégrin, serbe) dans les universités françaises », in V. DEPARIS, M. FOMENKO et BIBLIOTHÉCAIRES EN ÉTUDES SLAVES ET DOCUMENTALISTES ASSOCIÉS (dir.), *Les études slaves en France et en Europe*, op. cit., p. 26.

107 « Le Congrès de Poitiers » de la SPR, in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe*, op. cit., n° 6, 1969, p. 9.

108 J. HAMM, « О специфике развития славистики в неславянских странах » [Sur les spécificités du développement des études slaves dans les pays non slaves], art. cit., p. 127.

la température des tendances de recherches, et de situer la recherche française dans le contexte international, de même que de rendre compte d'enjeux politiques de telles rencontres dans un monde devenu bipolaire après 1945. La recherche française est représentée par l'Université, mais aussi par les Langues orientales, notamment pour les langues slaves autres que le russe autrement peu présentes dans le champ disciplinaire français, et ce malgré les ambitions de l'École qui ne concernent pas la recherche ; cela n'empêche pas les enseignants individuellement d'y contribuer, en France dans la *Revue des études slaves*, et à l'international au sein des congrès des slavistes.

Les premières rencontres, organisées dans l'entre-deux-guerres, sont accueillies par des pays de l'Europe centrale, qui ont accédé à l'indépendance en 1918 et qui s'intéressent au développement des études slaves en Europe, ceux notamment qui sont à l'origine de la fondation de l'Institut d'études slaves parisien. La première rencontre a lieu à Prague en 1929 et permet de promouvoir les travaux du Cercle linguistique de Prague. Cette première rencontre semble dans une certaine mesure placée sous l'angle de la linguistique, notamment dans la suite des travaux de Ferdinand de Saussure¹⁰⁹, tandis qu'en France, Lucien Tesnière et Antoine Meillet sont chargés de présenter un projet concernant l'établissement d'un atlas linguistique slave¹¹⁰. La deuxième rencontre des « philologues slaves » a lieu à Varsovie en 1934 et comprend, parmi les spécialistes français de l'époque : Léon Beaulieux (bulgarisant), Paul Boyer, Jean Fabre (polonisant), Jules Legras, André Mazon, Dimitri Stremoukhoff, Lucien Tesnière, Boris Unbegaun et André Vaillant¹¹¹. La troisième rencontre, prévue à Belgrade en 1939, est finalement annulée en raison de la guerre, ce qui n'empêche pas la publication des textes proposés par les participants. Sur les cinq sections prévues par le congrès : linguistique, histoire littéraire, enseignement, balkanologie et phonologie, les participations françaises ne concernent que les deux premiers domaines¹¹². En linguistique, Léon Beaulieux s'est intéressé à l'évolution du bulgare et André Vaillant à des spécificités verbales qui se retrouvent dans plusieurs langues slaves ; personne ne communique donc sur la linguistique russe. Les spécialistes de russe se retrouvent dans la section d'histoire littéraire : Pierre Pascal sur la littérature des vieux-croyants et Dimitri Stremoukhoff sur la

109 Voir notamment la préface à CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES, *Études structurales dédiées au VI^e Congrès des slavistes*, Prague, Libr. C. Klincksieck, 1968.

110 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 265.

111 CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES (dir.), *Liste des membres du II^e Congrès International des Slavistes: philologues slaves 23-30 septembre 1934*, Varsovie, Drukarnia Bankowa, 1934.

112 CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES (dir.), *III Међународни конгрес слависта (Словенских филолога) = III Međunarodni kongres slavista (Slovenskih filologa) = III^eème Congrès international des slavistes (Philologues slaves), 18-25/IX/1939, 2, Communications et rapports*, Београд, Млада Србија, 1939.

genèse d'un texte ancien, les *Contes du royaume babylonien* (*Povesti o Vavilonskom tsarstve*), soit un sujet qui serait considéré dans l'Université française comme de la philologie.

La situation change après la guerre. En 1956, se réunit pour la première fois à Moscou un Comité international des slavistes avec pour mission l'organisation du prochain congrès. Tandis que la science soviétique semblait absente des premiers congrès, le Comité des slavistes de l'URSS appelle au quatrième congrès prévu à Moscou en 1958. Il encourage de plus, lors de cette réunion où la France est représentée par André Mazon, l'organisation dans tous les pays représentés de comités nationaux de slavistes, semblables à celui existant en URSS, avec pour tâche de préparer les congrès. En France, c'est l'Institut d'études slaves qui a assuré le rôle d'un Comité français des slavistes. L'ensemble des slavistes de toute la France est ainsi représenté par un organisme rattaché à une université particulière, celle de Paris ce qui laisse perplexe certains universitaires de province¹¹³. Le comité soviétique demande à chaque comité national de présenter ses candidats, qui seront les invités du gouvernement soviétique. De même, les questions qui seront discutées au congrès émanent du Comité des slavistes de l'URSS, et sont proposées à la réunion du Comité international des slavistes à Moscou en 1956 ; elles peuvent cependant subir des modifications selon les propositions reçues des comités nationaux des autres pays.

Comme pour les autres congrès, la démarche se veut internationale en proposant comme langues de réponses aux questions, en plus de « toutes les langues slaves », le français, l'anglais, l'allemand et l'italien¹¹⁴. Les questions sont réparties en deux thèmes seulement : la linguistique (slave en général) et l'histoire de la littérature, séparée en deux sous-sections. La première concerne l'histoire de la littérature du Moyen-Âge et de la Renaissance, avec des questions centrées sur des textes anciens, matériaux d'études de la philologie dans l'Université française, où ils sont utilisés pour discuter de la langue, de la littérature et de l'histoire, dans une vision de la philologie qui se situe quelque part entre de la linguistique et de l'histoire ancienne. Ce qui est défini comme de la philologie dans les cadres de l'Université française est considéré comme de l'histoire de la littérature du Moyen-Âge dans les cadres soviétiques. D'ailleurs, Nikolaï Goudzi, dont la *Chrestomathie* est utilisée pour les travaux de philologie dans l'université française, est professeur d'histoire de la littérature russe à l'université de Moscou, spécialiste de la littérature de l'ancienne Russie. La seconde sous-section d'histoire

113 Lettre de Paul Garde à Roger Portal, président de l'IES, du 24 juin 1964, Archives nationales, carton 19820521/142, dossier « VIe Congrès de Prague. »

114 CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES (dir.), *Вопросы к участникам IV Международного съезда славистов = Voprosy k učastnikam IV Meždunarodnogo s'ezda slavistov = Questions proposées aux participants du IV congrès international des slavistes*, Москва=Moscou, s.n., 1956.

littéraire concerne la période du XVIIIe au XXe siècle, soit la littérature moderne et contemporaine. Cette dernière sous-section comprend un grand nombre de questions sur l'œuvre de Gorki, ainsi que sur le réalisme socialiste, soit des sujets qui ne sont pas mis en avant par la slavistique française. Cette édition du congrès est ainsi une reprise en main par l'URSS de cette organisation internationale. Est-ce pour cette raison que les russisants français semblent s'en écarter ? L'Institut d'études slaves note comme liste des participants : André Mazon, André Vaillant, Marcelle Ehrhard, Charles Corbet, Georges Luciani, Roger Bernard, professeur de bulgare aux Langues orientales, Michel Aucouturier, Étienne Decaux, professeur de polonais aux Langues orientales, Jean Pérus, Dimitri Stremoukhoff, Robert Triomphe, Guy Verret, chargé d'enseignement de russe à l'université de Bordeaux à partir de 1958, et Nicolas Weisbein¹¹⁵. Cette liste révèle une plus grande participation des russisants, malgré quelques absents. La correspondance internationale de Pierre Pascal laisse entendre une réticence de plusieurs collègues slavistes du monde anglo-saxon et scandinave à se rendre au congrès, pour des raisons politiques, après l'insurrection hongroise de 1956 réprimée par Moscou¹¹⁶. Pierre Pascal lui-même ne paraît pas désireux de s'y rendre, de même que Boris Unbegaun, qui enseigne alors à Oxford, et souligne une incompatibilité idéologique dans sa participation au congrès dans les conditions prévues par Moscou.

« Quant au Congrès de Moscou, je voudrais bien y participer, mais pas aux conditions imposées jusqu'à présent aux futurs congressistes. En effet, je vous ai écrit déjà, les 140 participants, choisis parmi la crème des slavistes, seront les hôtes du gouvernement de l'URSS. Or, il m'est impossible d'accepter l'hospitalité (c'est-à-dire de l'argent) d'un gouvernement communiste, et je n'ai pas de moyen d'y aller à mes frais étant donné le cours prohibitif du rouble. C'est la raison unique de mon abstention, bien que je trouve anormal, d'une part, la constitution de délégation pour chaque pays, et, d'autre part, la discrimination même entre un groupe d'élus et la foule qui serait tenue à l'écart. Si ces conditions ont été imposées par les organisateurs soviétiques, le Comité international a manqué à ses devoirs en les acceptant sans discussion et en violant ainsi toutes les traditions académiques des congrès internationaux. Je vous serais très reconnaissant si vous vouliez bien poser à la prochaine réunion du Comité international la question de savoir ce que doivent faire ceux, et ils sont assez nombreux, qui

115 Liste des participants au Congrès des slavistes à Moscou 1958, Archives nationales, carton 19820521/141.

116 Lettres du 15 mars et du 24 mars 1957 de B. Wilegamm (?) de Oxford à Pierre Pascal, Archives de La contemporaine, fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 4, chemise 11.

tout en voulant participer au congrès, veulent le faire d'après les traditions de tous les congrès internationaux¹¹⁷. »

Malgré ce rejet par une partie des slavistes de l'organisation soviétique du congrès, la délégation française, composée d'une douzaine de chercheurs, n'est pas inconséquente et traduit une volonté de maintenir un lien avec la recherche internationale, et ce malgré les conditions politiques. Malgré le nombre de spécialistes de littérature au sein de la délégation française, aucune communication française en littérature ne fait partie de la publication moscovite du congrès¹¹⁸. De même, des contributions de slavistes américains ayant porté sur Belinski, Karamzine, Leskov, Dostoïevski, Gogol, Pouchkine n'ont pas été publiées dans le recueil soviétique mais dans une publication consacrée aux contributions américaines et publiée aux Pays-Bas¹¹⁹. Ont été retenues pour la publication de l'Académie des sciences soviétique principalement des communications slaves et germaniques, où la tradition d'une slavistique est plus ancienne. Parmi les communications françaises n'ont été retenues dans la publication soviétique que deux contributions en linguistique : celles d'André Vaillant sur des questions étymologiques sur les langues slaves en général et de Robert Triomphe sur la question du « Ob slave », sujet comparatiste qui a fait l'objet de sa thèse complémentaire de doctorat ès-lettres. Les questions de comparatisme linguistique des langues slaves sont au cœur de la linguistique russe telle qu'elle s'est constituée au XIXe siècle¹²⁰, avec de grands noms comme Fortunatov, auprès de qui s'est notamment formé Paul Boyer, pionnier des études russes en France¹²¹. En 1950, une discussion sur la linguistique est ouverte dans la *Pravda*, où elle est achevée par l'intervention de Staline, qui met fin au marrisme de rigueur comme seule doctrine acceptable dans la linguistique soviétique et permet la réintroduction d'auteurs étrangers, comme Antoine Meillet¹²². La linguistique soviétique peut, après la mort de Staline et surtout le XXe Congrès du PCUS, dépasser la doctrine stalinienne pour se replacer dans un débat qui inclut les linguistes étrangers¹²³. Les communications des russisants

117 Lettre de Boris Unbegaun à André Mazon du 5 septembre 1957, depuis Oxford, Archives nationales, carton 19820521/141.

118 CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES et COMITÉ SOVIÉTIQUE DES SLAVISTES (dir.), *Славянская филология: сборник статей IV Международного съезда славистов* = *Slavânskaâ filologiâ: sbornik statej: IV Meždunarodnyj s'ezd slavistov* = *Philologie slave: recueil [d'articles]: IV Congrès international des slavistes*, Москва, Издательство Академии наук СССР = Editions de l'Académie des sciences de l'URSS, 1958.

119 CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES (dir.), *American contributions to the fourth International Congress of Slavists: Moscow Sept. 1958*, 's-Gravenhage, Mouton & Co, 1958.

120 Voir notamment René L'HERMITTE, « La linguistique soviétique », *Langages*, 4-15, 1969, p. 3-4.

121 Voir chapitre 3, I-1-a.

122 R. L'HERMITTE, « La linguistique soviétique », art. cit., p. 8-9.

123 *Ibid.*, p. 9-10.

français sur d'autres sujets ne sont pourtant pas retenues, comme celle de Georges Luciani qui revenait sur des thématiques comparatistes pour rappeler le rôle prépondérant de la Russie dans son exposé d'histoire politique sur « Les étapes de la Renaissance slave, essai de vue d'ensemble¹²⁴. » Pourtant, étant donnée la place que le chercheur attribue à l'URSS dans la fédération du monde slave, son exposé ne devait pas être hostile aux ambitions du congrès tenu à Moscou, mais n'est publié qu'en tirage indépendant par l'Institut d'études slaves de l'université de Bordeaux. Ont également été identifiées parmi les communications non retenues un exposé en linguistique d'André Mazon sur l'aspect des verbes russes¹²⁵ et un texte de Dimitri Stremoukhoff précédemment publié dans la *Revue des études slaves* sur l'histoire de la littérature du Moyen-Âge et de la Renaissance (« La tiare de Saint-Sylvestre et le Klobouk blanc », *Revue des études slaves*, tome 34, fascicule 1-4, 1957). Ce dernier ne refuse donc pas, au contraire de Boris Unbegaun, de participer au congrès, malgré son passé d'émigré de la première vague post-révolutionnaire.

Il semble que les congrès suivants, tenus tous les cinq ans, hors d'Union soviétique, soient moins politisés que celui de Moscou, bien qu'ils se tiennent dans des capitales de démocraties populaires dont le système universitaire a été reconstruit sur le modèle soviétique. Jusque dans les années 1960, ces congrès traduisent des intérêts de la recherche qui se portent principalement sur la linguistique et la littérature, l'entrée de l'histoire étant plus tardive, de même que dans l'Université française.

III – L'expertise du monde contemporain et la civilisation au sein des chaires de russe : un nouveau contexte disciplinaire et documentaire

Dans le contexte de construction de relations entre la France et l'Europe de l'Est émerge une ambition de faire entrer la discipline dans le monde contemporain. Alors que la formation des russisants s'est partiellement ouverte à d'autres langues slaves, puis recentrée sur le russe, elle évolue en effet vers une acception plus contemporaine et moins exclusivement littéraire de la langue. Pour le comprendre, il faut revenir à l'évolution des enseignements d'histoire et de civilisation. Dès l'entre-deux-guerres, les études slaves se sont constituées « en deux sous-domaines », comme le fait remarquer Jean Breuillard :

124 Georges LUCIANI, *Les Étapes de la renaissance slave, essai de vue d'ensemble : communication présentée au Congrès national des slavistes, Moscou, 1er-10 septembre 1958*, Bordeaux, Faculté des lettres, Institut d'études slaves (Impr. Bière), 1958.

125 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 261.

« Le domaine des humanités qui comprend les langues, les textes littéraires, la littérature, les recherches anthropologiques, l'histoire ancienne ; et le domaine axé sur l'étude des pays slaves dans le monde contemporain, l'histoire contemporaine et les sciences politiques¹²⁶. »

Cette division des études slaves est plus ou moins visible au sein des établissements d'enseignement et de recherche, dans des cursus qui se différencient. À l'ENLOV, établissement alors consacré exclusivement à l'enseignement et non à la recherche, se mêlent à l'étude de la langue (abordée par la littérature) celle de la géographie et de la civilisation des pays d'Europe de l'Est contemporains, ce qui brouille la frontière entre les domaines susmentionnés. À l'université de Paris coexistent les deux tendances : comme l'Institut d'études politiques (IEP), la chaire d'Histoire des Slaves de la Sorbonne développe le second axe, tandis que la chaire de Langue et littérature russes, qui forme les nouveaux professeurs, reste centrée sur une approche que Jean Breuillard rapproche des humanités.

1 – L'expansion des études historiques dans le paysage de l'enseignement supérieur français

a) Une nouvelle place pour les études historiques sur l'Europe orientale et l'étude contemporaine de l'Union soviétique

Dès le lendemain de la guerre s'était exprimé dans les institutions d'enseignement supérieur le souci de former des spécialistes à même de saisir les enjeux du monde contemporain dans lequel l'URSS prenait place comme grande puissance face aux États-Unis. Aux Langues orientales, où une première chaire de Géographie, histoire et civilisations de l'Europe orientale, prioritairement axée sur le monde russophone, avait été ouverte en 1946, une seconde est créée en 1959. Cette seconde chaire est confiée à Robert Philippot (1923-2009), agrégé d'histoire en 1946 et chargé de cours à la VIe section de l'EPHE, spécialiste des assemblées provinciales de l'Empire russe au XIXe siècle¹²⁷. Dès la fin des années 1950 un mouvement en faveur des études soviétiques se dessine, avec l'ouverture de centres, comme le « Centre de recherches sur l'URSS et les Pays de l'Est de Strasbourg » en 1959 par Michel

126 J. BREUILLARD, « Mazon linguiste », art. cit., p. 15.

127 I. POPA, « Aires culturelles et recompositions (inter)disciplinaires: La 6e section de l'EPHE et les études sur l'espace russe, soviétique et est-européen », art. cit., p. 70.

Mouskhély¹²⁸ (1903-1964), avant la section « URSS et Europe de l'Est » du Centre d'Études des Relations Internationales de la Fondation nationale des Sciences politiques, dirigé par Hélène Carrère d'Encausse (née en 1929), et le « Centre d'études et de recherches sur l'histoire slave de l'Université de Paris » par Roger Portal (1906-1994) en 1960. Il ne s'agit pas ici de dresser un tableau complet des études historiques qui se développent sur les pays de l'Est européen, mais de comprendre que ce mouvement a une influence sur la conception des études de langues, et notamment sur les études de russe en Sorbonne. Roger Portal devient alors une figure centrale des études historiques du monde russophone puisqu'il est élu à la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves en Sorbonne en 1955 et devient président de l'Institut d'études slaves, centre des études russes en France depuis l'entre-deux-guerres, en 1959. Comme le note Jacques Veyrenc,

« L'élection de Roger Portal à la présidence de l'Institut d'études slaves en 1959 montre assez l'importance que les slavissants français accordent alors aux études historiques¹²⁹. »

Roger Portal contribue au renforcement de ces études historiques sur les pays slaves par l'ouverture du Centre d'études et de recherches sur l'histoire slave à l'université de Paris en 1960.

b) Le Centre d'études et de recherches sur l'histoire slave dans l'expertise historique de l'Europe médiane contemporaine

S'il ne voit le jour qu'en 1960, le Centre est en projet avant l'arrivée de Roger Portal à la tête de l'Institut d'études slaves. Proposé dès 1958,

« ce centre, dirigé par le professeur titulaire de la chaire d'histoire et civilisation des Slaves, a pour but de promouvoir toutes études et recherches relatives à l'histoire des pays slaves (Russie, Pologne, Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Bulgarie) du IXe au XXe siècle, de préparer des étudiants slavissants aux diplômes sanctionnant des recherches originales dans ces domaines (DES, doctorats) dans des séminaires dont l'activité s'insère dans l'ensemble des études du 3^e cycle, et de former des historiens d'histoire slave

128 *Ibid.*

129 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 285.

en vue de travaux originaux¹³⁰. »

Cependant, pour Roger Portal, lui-même russisant et spécialiste de l'industrialisation de la Russie et particulièrement dans la région de l'Oural du XVIIIe au début du XXe siècle, le projet a une orientation nette vers le terrain russophone.

« Les caractères particuliers de l'évolution des pays slaves, et surtout du plus important d'entre eux, la Russie, conduisent à envisager la création, à la Sorbonne, où peuvent se recruter les chercheurs, d'un Centre d'études et de recherches autonome, étroitement lié cependant, dans le cadre de la faculté des lettres, aux instituts d'histoire byzantine, d'histoire du Moyen-âge, d'histoire moderne et contemporaine, ainsi qu'aux institutions extérieures à la Sorbonne dans la mesure où elles s'occupent directement d'histoire slave (VIe section de l'EPHE) ou établissent un lien entre les slavisants des diverses spécialités et leur fournissent des moyens de publication (Institut d'études slaves)¹³¹. »

Le projet comprend donc une vision de l'histoire dans un temps plus long que la seule contemporanéité. L'initiative est soutenue par André Mazon, en tant que président de l'Institut d'études slaves, qui affirme une compatibilité entre le futur centre et l'orientation philologique des activités de certains de ses membres, exprimée dans la *Revue des études slaves*, publiée par l'Institut d'études slaves.

« L'Institut d'études slaves, créé par un historien, Ernest Denis, qui a été son premier Président, n'a jamais perdu de vue les intentions de son fondateur et s'est efforcé de favoriser l'étude de l'histoire en même temps que celle des langues et littératures¹³². »

Roger Portal, qui porte le projet, inscrit la création du Centre dans la lignée de la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves, malgré sa préférence – nouvelle dans l'histoire de la chaire – pour la Russie.

130 Introduction du dossier de création du Centre d'études et de recherches sur l'histoire slave, Archives nationales, Fonds du Rectorat de Paris et des services inter-académiques, carton 20010498/181.

131 Exposé des motifs de Roger Portal à la création du Centre d'études et de recherches sur l'histoire slave, juin 1958, Archives nationales, carton 20010498/181.

132 Lettre d'André Mazon du 16 juillet 1958 au recteur de l'académie de Paris concernant le Centre d'études et de recherches sur l'histoire slave, Archives nationales, carton 20010498/181.

« Le centre d'études et de recherches sur l'histoire des pays slaves a déjà une existence de fait ; il s'appuie sur la chaire d'histoire et civilisation des Slaves, dont le rôle se définit ainsi :

1 Intéresser des étudiants, slavissants ou non slavissants, français ou étrangers, à l'histoire des pays slaves, grâce à un enseignement général (il va de soi que cet enseignement prépare en outre aux certificats de licence ainsi qu'aux concours du CAPES et de l'agrégation, lorsque les programmes de ces examens et concours contiennent des questions d'histoire slave).

2 Initier des étudiants slavissants à l'histoire slave par le maniement des instruments bibliographiques, la recherche autour de questions précises, les explications de textes, dans un séminaire dont l'activité s'insère dans l'ensemble des études du 3^e cycle.

3 Former et diriger des historiens d'histoire slave, individuellement et en équipes en vue de travaux originaux.

L'intérêt porté aux pays de l'est européen, les progrès rapides de la connaissance des langues slaves, et particulièrement du russe, déterminent un accroissement régulier du nombre des étudiants qui entreprennent des études et recherches sur l'histoire slave. On peut envisager maintenant la constitution de groupes d'étude. La création d'un Centre autonome donnerait à ce dernier les moyens nécessaires à son développement et à son rayonnement¹³³. »

Le Centre est ouvert en 1960 et prépare à la recherche les étudiants agrégés par le directeur (le titulaire de la chaire d'histoire et civilisation des Slaves) et titulaires d'une licence ès-lettres, ou bien d'une licence en droit, d'un DES, d'un diplôme de l'IEP, du diplôme d'archiviste paléographe, d'un diplôme de l'EPHE, d'un diplôme de l'ENLOV, d'un doctorat en droit, d'un doctorat d'université (en lettres), d'un doctorat du 3^e cycle (en lettres) ou bien d'un doctorat ès-lettres d'État¹³⁴. Est également associé au plus près du Centre, en tant que membre du Conseil d'administration, le titulaire de la chaire d'histoire byzantine, élargissant ainsi les champs de recherche, ou plutôt confirmant les liens entre objets d'études de la slavistique et de la byzantinologie. Les deux disciplines, liées jusqu'alors, tendent cependant à se séparer en

133 Exposé des motifs de Roger Portal à la création du Centre d'études et de recherches sur l'histoire slave, juin 1958, Archives nationales, carton 20010498/181.

134 Arrêté du 9 mars 1960 portant création d'un Centre d'études et de recherches sur l'histoire slave, rattaché à la faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Paris, Archives nationales, carton 20010498/181.

1961, quand le Congrès des slavistes, qui accueillait auparavant des byzantinistes, recentre ses études sur le seul domaine slave¹³⁵.

Tableau 7.3. Thèses soutenues sous la direction de Roger Portal, titulaire de la chaire d'histoire et civilisation des Slaves et directeur du Centre d'études et de recherches sur l'histoire slave¹³⁶

Année	Nom	Sujet de la thèse	Type de thèse
1957	Habibollah Behbehani	La guerre russo-persane pour la Caucasic (1804-1813) et les influences étrangères dans cette guerre : d'après les archives françaises et les ouvrages persans	Thèse d'université
1964	Moshé Lewin	La paysannerie et le pouvoir soviétique, 1928-1930 : une étape historique de la collectivisation	Thèse de 3e cycle
1964	Yousef Youakim	Staline et Trotsky, l'opposition de gauche (1923-27)	Thèse d'université
1966	Charles Harris	La presse française et la politique européenne de l'URSS (1923-24)	Thèse d'université
1967	Michel Roublev	Conséquences économiques de la domination mongole en Russie, 1223-1505	Thèse d'université
1968	Basile Kerblay	1) Les marchés paysans en URSS ; 2) L'isba russe : les transformations de l'habitat rural dans la Russie d'Europe depuis la fin du XIXe siècle	Thèse d'État
1968	Kitak Lee	Un aspect de la politique russe en extrême-orient : la Russie et la Corée (1860-1904)	Thèse de 3e cycle

Les thèses soutenues concernent toutes, de près ou de plus loin, l'histoire russe et soviétique, intérieure ou les questions d'interaction et de politique étrangère, ou encore de représentation. La spécialisation des thèses, instaurée dans les années 1950, et la nomination de Roger Portal sont deux facteurs qui tendent à distinguer disciplinairement l'histoire de la Russie, auparavant moins lisible dans les chaires de russe. Cette spécialité émerge notamment grâce à une accessibilité accrue à la documentation en provenance d'Union soviétique à l'Ouest.

135 Paul GAUTIER, « Le Ve Congrès International des Slavistes », *Revue des études byzantines*, 22-1, 1964, p. 312.

136 D'après M. SEYDOUX et M. BIESIEKIERSKI, *Répertoire des thèses concernant les études slaves, l'URSS et les pays de l'Est européen, et soutenues en France de 1824 à 1969, op. cit.*, et les archives de l'Université de Paris, cartons AJ/16/7080-7084, AJ/16/7090-7110, 19930389/5-7, 19930389/21-22, 19930389/51, 19930389/61.

2 – La documentation accessible sur l'Union soviétique : collecte et mise en commun des imprimés en provenance d'URSS

En 1957, Habibollah Behbehani, qui prépare une thèse d'université sous la direction de Roger Portal, travaille sur une période antérieure à la Révolution et n'annonce pas d'utilisation d'archives russes pour son étude, mais uniquement le support des archives françaises en plus d'ouvrages persans¹³⁷. Les années 1960 sont celles de la « structuration de la recherche sur le monde soviétique en France et l'entrée des historiens français dans la soviétologie internationale [où] pour la première fois, des thèses sont soutenues sur l'histoire de l'URSS¹³⁸. » Les premiers travaux de Moshe Lewin (1921-2010), lorsque celui-ci travaille à sa thèse de troisième cycle sous la direction de Roger Portal, utilisent des sources imprimées soviétiques, consultées pour grande partie à la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC, devenue La contemporaine en 2017) : « c'est à la BDIC, en lisant "*de bout en bout le catalogue relatif à l'URSS*", qu'il se persuade de la faisabilité de son sujet de doctorat sur la paysannerie et le pouvoir soviétique¹³⁹. »

À partir des années 1960, la structuration des fonds soviétiques s'accélère. Les services consacrés aux fonds slaves connaissent à partir de la fin des années 1950 l'amélioration des conditions diplomatiques de collecte grâce aux accords trouvés dans le cadre de la Commission mixte franco-soviétique depuis 1957, et qui prévoit des échanges de livres par canaux officiels. À côté de ces voies officielles continue d'exister la collecte par achats et dons, notamment de livres en russe publiés à l'étranger, dans les milieux de l'émigration¹⁴⁰. Un effort collectif est accompli dans de grands centres de documentation français en 1962 par la création d'une « commission d'étude de documentation slave », qui sert à « identifier les lacunes ou les doublons et coordonner les achats des centres de documentations majeurs dans l'aire soviétique, à savoir la Bibliothèque nationale, la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, la Fondation nationale des sciences politiques, l'École nationale des langues orientales vivantes et l'École pratique des hautes études¹⁴¹. » La mutualisation de la politique documentaire est complétée en 1964 par la mise en place d'un plan général d'échanges à l'initiative de la direction des bibliothèques de France à la suite d'une mission en

137 D'après le titre déposé de sa thèse au registre des thèses de la Sorbonne, Archives nationales, carton AJ/16/7084.

138 L. JALABERT, *Le grand débat*, op. cit., p. 200.

139 Robi MORDER et Denis PAILLARD, « Moshe Lewin », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, N° 100-4, 2010, p. 25.

140 M. AVRIL, « Le fonds des Imprimés russes de la Bibliothèque Nationale », art. cit.

141 S. CŒURÉ, « Documentation et géopolitique », art. cit. p. 27.

URSS¹⁴². L'ouverture des frontières aux chercheurs occidentaux permet l'élaboration de sujets sur la Russie avant le XXe siècle, puisque les sources en sont désormais plus facilement accessibles¹⁴³. Pourraient être cités dans ce sens les travaux de Jean-Louis Van Regemorter (1927-1999), normalien et agrégé d'histoire (en 1958), qui prépare une thèse sur le commerce des blés de la mer Noire autour de la question de « l'entrée progressive de l'empire russe dans l'Europe moderne et ses conséquences¹⁴⁴ » et pour cela se rend dans les archives moscovites au début des années 1960. Du côté des études sur le XXe siècle, où la consultation des archives est possible mais reste limitée à des contrôles et des restrictions, les recherches doivent beaucoup au renforcement de l'accessibilité de la documentation slave à l'Ouest.

3 – Publier les résultats de la recherche : les *Cahiers du monde russe et soviétique* comme nouvelle revue de référence

« Une initiative de grande importance a marqué l'année 1959 : c'est la fondation des *Cahiers du monde russe et soviétique*, publiés par la VIe section de l'École pratique des hautes études. On y trouve des articles se rapportant à l'ensemble du monde soviétique, et touchant aussi bien à la politique et à l'histoire qu'à la littérature. Cette revue comporte aussi une bibliographie des ouvrages et articles concernant la Russie et l'URSS. En outre, elle donne une information régulière sur les thèses publiées en France¹⁴⁵. »

La légitimation et la visibilité plus grandes de la recherche sur la période contemporaine s'appuient sur ces nouvelles sources, mais aussi sur un tournant de la recherche en sciences sociales dont l'impulsion revient à la VIe section de l'EPHE et à Fernand Braudel qui, au sein de la Division des aires culturelles de l'École, reprend les ambitions de décloisonnement disciplinaire de l'école des *Annales*¹⁴⁶. Le Centre d'études sur la Russie, l'Europe orientale et le domaine turc est confié à Alexandre Bennigsen (1913-1988) et les nouveaux *Cahiers du monde russe et soviétique* s'inscrivent dans la conception des *Area Studies* (ou « aires culturelles. ») En cela, ils ne se limitent pas à une discipline, mais incluent différentes

142 *Ibid.*

143 L. JALABERT, *Le grand débat*, op. cit. p. 145-152.

144 Alexis BERELOWITCH, « Un homme des Lumières du XXe siècle : Jean-Louis Van Regemorter (1927-1999) », *Revue des Études Slaves*, 73-1, 2001, p. 261.

145 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 284.

146 I. POPA, « Aires culturelles et recompositions (inter)disciplinaires : la 6e section de l'EPHE et les études sur l'espace russe, soviétique et est-européen », art. cit., p. 62.

approches, avec l'ambition de couvrir les études russes à partir d'un large socle disciplinaire : histoire, économie, sociologie, arts, littérature, parmi d'autres¹⁴⁷. Ce qui tendrait à réduire l'écart que place Jean Breuillard entre deux tendances incarnées par deux revues : le « domaine des humanités », couvert par la *Revue des études slaves*, et celui de « l'étude des pays slaves dans le monde contemporain, l'histoire contemporaine et les sciences politiques », couvert avant-guerre par le *Monde slave*, puis à partir de 1959 par les *Cahiers du monde russe*¹⁴⁸.

À l'époque de leur création, les *Cahiers* semblent moins les héritiers du *Monde slave* que l'incarnation d'une nouvelle construction des sciences de l'homme en aires culturelles où le primat n'est plus réservé à la philologie, comme du temps de l'émergence de la slavistique allemande et de son modèle importé en France et consacré dans la *Revue des études slaves* dans les années 1920. C'est cette ambition pluridisciplinaire que communique Fernand Braudel, directeur de la VI^e section, dans le premier numéro des *Cahiers*, paru en 1959.

« Une tâche intellectuelle, comme la nôtre, ne peut qu'en être encouragée et facilitée dans ses ambitions les plus originales car, aujourd'hui encore, il est peu habituel de saisir, comme nos *Cahiers* se proposent de le faire, les réalités passées et présentes des univers soviétiques dans leur ensemble, en mettant à contribution les multiples éclairages à notre disposition. Selon la tradition de notre École, une collaboration de toutes les sciences de l'homme est une fois de plus requise. Le but est d'éviter les vues unilatérales de spécialistes, trop à l'aise dans leur jardin bien clos de murs¹⁴⁹. »

Dans sa présentation de l'ambition de ces nouveaux *Cahiers*, Fernand Braudel insiste de plus sur l'apolitisme (comme André Mazon à l'Institut d'études slaves, il oppose politique et science et invoque une union autour de la dernière) et l'humanisme de la démarche, dans un contexte de reprise des relations scientifiques franco-soviétiques¹⁵⁰.

Pluridisciplinaires, les *Cahiers* traitent du monde soviétique à partir des sources accessibles et visent à renforcer l'élaboration et la visibilité de la recherche grâce à une rubrique de bibliographies comprenant des articles faisant le point sur des centres documentaires et des sources disponibles, mais également en publiant régulièrement des bibliographies de thèses

147 *Ibid.*, p. 60-81.

148 J. BREUILLARD, « Mazon linguiste », art. cit., p. 15.

149 Fernand BRAUDEL, « Éditorial », *Cahiers du Monde Russe*, 1-1, 1959, p. 5.

150 Voir notamment S. CŒURÉ, « Économie-monde et civilisation russe selon Fernand Braudel. Un dialogue entre historiens français et soviétiques », art. cit., p. 20.

concernant la Russie et l'URSS, de toutes périodes et dans toutes disciplines. Bien que l'ambition soit l'interdisciplinarité, l'histoire est bien représentée à la VI^e section comme dans les *Cahiers* : parmi les piliers de la revue figurent Alexandre Benningsen, spécialiste de l'islam en URSS, mais aussi les spécialistes d'histoire économique Henri Chambre (1908-1994) et Basile Kerblay (1920-2004) – nommés à la VI^e section en 1957 et 1958 – et Roger Portal, membre du comité de rédaction des *Cahiers* depuis leur fondation¹⁵¹ ; quant à Jean Train et Claude Frioux, qui comptent parmi les fondateurs de la revue en 1959 et auraient pu orienter ses recherches vers la langue russe, ils s'en détachent dès 1961¹⁵², Claude Frioux étant moins présent à Paris depuis sa nomination à l'université de Rennes et Jean Train rencontrant alors des problèmes de santé le conduisant à limiter ses activités¹⁵³. Cependant, la langue et la littérature russes ne sont pas exclues de la publication. Tout d'abord, Pierre Pascal publie dans le premier numéro un article sur « V. I. Dahl » (vol. 1, n° 1, Mai 1959), auteur d'un dictionnaire russe au XIX^e siècle. Après sa retraite, il continue de collaborer aux *Cahiers* : un article en histoire des idées sur « Les grands courants de la pensée russe contemporaine » (vol. 3, n° 1, Janvier-mars 1962) et, pour le professeur qui en poste refusait de parler de son expérience soviétique, un témoignage sur un épisode de son séjour dans « Mon village russe il y a quarante ans » (vol. 7, n° 3, Juillet-Septembre 1966), dix ans avant la publication de *Mon journal de Russie*, qui revient plus largement sur son expérience soviétique¹⁵⁴.

Une nouvelle génération de russisants agrégés publie dans les *Cahiers*, comme Léon Robel (agrégé en 1953), Claude Frioux (agrégé en 1955), Georges Nivat (agrégé en 1959) ou encore Jacques Catteau (agrégé en 1961), sans négliger les enseignants en poste dans le supérieur comme Jean Pérus, Robert Triomphe ou Henri Granjard. Ces spécialistes contribuent à la production des *Cahiers* en littérature, qui représente environ une étude sur trois ou cinq par numéro durant les cinq premières années de la publication, puis est plus fluctuante. Suivant l'ambition interdisciplinaire des *Cahiers*, les littéraires contribuent parfois sous un volet historique, par exemple Jacques Catteau et Tatiana Bakounine sur la « Contribution à la biographie de Serge Nečaev : Correspondance avec Nathalie Herzen » (vol. 7, n° 2, Avril-Juin 1966).

La plupart de ces agrégés de russe contribue en parallèle à la *Revue des études slaves*, qui, si

151 Voir la présentation de la carrière de Roger Portal lors de son élection à la présidence de l'Association France-URSS en 1962, Archives nationales, carton 88AS/7.

152 Marc FERRO, « Aux débuts des *Cahiers du monde russe et soviétique*. Basile Kerblay », *Cahiers du monde russe. Russie - Empire russe - Union soviétique et États indépendants*, 45-45/3-4, 2004, p. 371-372.

153 Voir la biographie de Jean Train dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 134.

154 Voir notamment Emile POULAT, « Pascal (Pierre) Mon Journal de Russie (1916-1918) », *Archives de Sciences Sociales des Religions*, 45-2, 1978, p. 288-289.

elle n'exclue pas les approches historiques (Michael Confino, par ailleurs grand contributeur des *Cahiers du monde russe et soviétique*, y publie notamment des études sur les XVIIIe et XIXe siècles), ne se consacre pas à la période contemporaine autrement que par le volet littéraire (dans de rares occurrences, par exemple Michel Aucouturier et Hélène Zamoyska y publient sur l'œuvre de Pasternak dans le tome 38 de 1961.) Les approches de la *Revue des études slaves* restent essentiellement philologique, linguistique et littéraire, et n'abordent que rarement l'espace russophone d'après 1917. Elle reste toujours principalement concentrée sur ce que Jean Breuillard désigne comme le domaine des humanités. De leur côté, les *Cahiers du monde russe et soviétique* sont représentatifs de la volonté de l'EPHE de faire dialoguer différentes approches disciplinaires des études russes et soviétiques. Cette dynamique rencontre la montée en puissance de l'histoire contemporaine et de l'expertise sur le monde contemporain à la Sorbonne et à Sciences Po, contribuant à la sortie d'un modèle pré-existant du tout littéraire à l'Université, modèle véhiculé par l'agrégation et la formation des professeurs de russe.

4 – L'enseignement des chaires de russe à l'Université : vers une sortie du tout littéraire ?

a) Une domination de la spécialisation en littérature chez les enseignants de russe du supérieur, mais des possibilités de passerelles disciplinaires pour les étudiants russisants de l'Université

Les premières chaires intitulées « Langues et littératures » reprenaient la conception du XIXe siècle de la littérature comme « la connaissance de l'ensemble des textes jugés dignes par une nation d'être conservés¹⁵⁵. » Avec la spécialisation du terme de littérature vers une notion plus esthétique du texte, l'expertise du russisant formé dans les cursus universitaires a tendu à se positionner vers cette nouvelle conception. Alors qu'Émile Haumant, titulaire de la première chaire universitaire à Lille puis à Paris, avait reçu une formation d'historien, Pierre Pascal, le titulaire de la chaire en Sorbonne dans les années 1950, a reçu une formation en lettres, mais sa position au sein des études russes est à cheval entre plusieurs disciplines, soit un humanisme qui tend à en disparaître de l'Université, où la spécialisation s'accroît. Au début des années soixante, les chaires de russe sont

155 M. ESPAGNE, *Le paradigme de l'étranger*, op. cit., p. 139.

majoritairement occupées par des spécialistes de littérature. En 1960, en Sorbonne, c'est Henri Granjard, un spécialiste de Tourgueniev, qui succède à Pierre Pascal. Le premier a passé un an à l'université de Lille, où il est remplacé au moment de sa nomination parisienne par Nicolas Weisbein, spécialiste de Tolstoï. En Sorbonne, à la mort de Dimitri Stremoukhoff en 1961 – qui revendiquait une certaine polyvalence, comme Pierre Pascal – c'est Sophie Laffitte, spécialiste de Blok, qui le remplace sur la deuxième chaire de russe, orientée en littérature et civilisation. Des spécialistes de littérature sont également en poste en province : à Dijon, Charles Corbet, en poste depuis 1950, est spécialiste de Nekrassov, à Clermont-Ferrand, Jean Pérus, en poste depuis 1953, est spécialiste de Gorki, à Montpellier, Françoise Flamant, élève de Pierre Pascal et assistante de russe depuis 1956, prépare une thèse sur Alexandre Blok, à Lyon, Kyra Sanine, qui a remplacé sa professeur Marcelle Ehrhard en 1958, est spécialiste de Saltykov-Chtchedrine, à Poitiers, André Meynieux, assistant de 1959 à 1963, est spécialiste de Pouchkine, à Rennes, Claude Frioux, chargé de cours depuis 1959, s'intéresse notamment à Maïakovski. Parmi les professeurs qui n'ont pas soutenue une thèse en littérature russe, il reste notamment Georges Luciani à Bordeaux, mais dont les compétences en langues et littératures slaves sont plus prisées que les compétences historiques¹⁵⁶.

L'émergence d'une voie historique des études russes, permise grâce à des institutions comme la VI^e section de l'EPHE et les centres de recherches dédiés à l'Université, comme le « Centre de recherches sur l'URSS et les Pays de l'Est de Strasbourg » ou le « Centre d'études et de recherches sur l'histoire slave de l'Université de Paris », a des conséquences sur la composition des études russes dans les chaires universitaires de langue russe. Des passerelles se mettent en place entre des étudiants venus d'autres disciplines des sciences humaines et qui se forment en russe pour devenir spécialistes du domaine, et des étudiants venus du parcours classique du russe de spécialité, avec une forte composante littéraire, qui s'orientent vers d'autres aspects de recherche en culture russe et soviétique. Ainsi Daniel Beauvois, agrégé de russe en 1965 et licencié en polonais en 1966, témoigne-t-il de son passage d'études littéraires vers des études historiques une fois l'agrégation obtenue :

« Le choix d'un sujet de thèse me posait problème. La littérature russe eût été la suite logique de mes études jusque-là, mais la conception du réalisme socialiste dominant (le livre de Claude Frioux sur Gorki [*sic*] en fournissait un exemple) me donnait la nausée, autant que le nationalisme russe de

156 Voir chapitre 6, I-2-a.

rigueur quand on abordait quelque sujet que ce fût. Aussi, lorsque Weisbein me suggéra de commencer une étude sur Korolenko, honnête et ennuyeux écrivain du dernier tiers du XIXe siècle, j'eus un mouvement de recul. Je pressentais l'enlisement. [...] Tout ce qui touchait la poésie me paraissait pose et fausse profondeur. De plus en plus, je m'orientai vers des lectures touchant la vie culturelle et l'histoire du XIXe siècle, tant russe que polonaise. Godlewski me conseilla de parler de cet intérêt à l'historien Roger Portal, jadis professeur à Lille et alors président de l'Institut d'Études Slaves à Paris. Bien que très inspiré par la fascination soviétique (il venait de publier son monumental et aujourd'hui aberrant *Les Slaves*), R. Portal m'accueillit avec une grande affabilité, mais ne m'imposa, ni ne me conseilla rien, attendant que je trouve et définisse moi-même un sujet. Comme il avait précédemment publié un ouvrage sur *Les maîtres de forge dans l'Oural*, je crus de mon devoir de me plonger dans des livres d'économie. J'absorbai force articles marxistes avec pléthore de chiffres et de statistiques sur l'histoire industrielle du XIXe siècle, tant russe que polonaise. Je me purgeais ainsi de la littérature telle qu'il avait fallu que je la subisse, avant l'agrégation, mais ne trouvais qu'une maigre et morbide jubilation à me plonger ainsi dans le concret des chiffres¹⁵⁷. »

b) Le choix de la recherche de la période post-révolutionnaire : une nécessaire politisation ?

Le témoignage de Daniel Beauvois montre une conception de l'histoire encore fortement marquée par la démarche statistique d'Ernest Labrousse, dominante depuis les années 1930, consistant à écrire l'histoire à partir de sources quantitatives¹⁵⁸, qui a pu trouver un terrain d'autant plus favorable pour les études soviétiques que l'accès aux statistiques imprimées semblait garantir une source stable et fiable, et qui reste un matériau de référence jusqu'à la déstalinisation¹⁵⁹. Et d'un autre côté, ce témoignage souligne l'aspect politique de ces recherches. Là encore, l'influence de Labrousse, historien marxiste, est forte dans le champ historique en Sorbonne dans l'après-guerre¹⁶⁰. Au lendemain de la guerre, Roger

157 D. BEAUVOIS, *Mes pierres de lune*, op. cit., p. 46-47.

158 Voir notamment Maria Novella BORGHETTI, « L'histoire à l'épreuve de l'expérience statistique : l'histoire économique et le tournant des années 1930 », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, no 6-1, 2002, p. 15-38 et Maurice AGULHON, « Ernest Labrousse, historien social (XIXème siècle) », *Annales historiques de la Révolution française*, 276-1, 1989, p. 128-131.

159 L. JALABERT, *Le grand débat*, op. cit., p. 129.

160 *Ibid.*, p. 51, p. 70-80, p. 160-163.

Portal, historien de la Russie, est compagnon de route du PCF et reprend largement l'historiographie officielle soviétique, jusqu'à ce que la recherche qui se développe en France et dans les pays anglo-saxons et qui permet de discuter avec plus d'appui les sources soviétiques le fassent remettre en question ce modèle, au tournant des années 1960, où il se rapproche du courant révisionniste¹⁶¹. Ne renonçant pas à une lecture marxiste des événements, mais considérant désormais que l'histoire russe et soviétique doit se penser sur le temps long, Roger Portal se lance dans une fresque sur la domination des Slaves sur l'Europe orientale¹⁶². Par sa publication des *Slaves*, il répond à une volonté déjà ancienne dans l'Université d'unir le monde slave. Cependant, il le fait à l'aide d'un discours marxiste.

« Roger Portal publia l'unique synthèse des années de l'après-guerre, *Les Slaves. Peuples et nations du VIIIe au XXe siècle*, dans la collection « Destins du monde », fondée par Lucien Febvre. Portal utilisait habilement la « civilisation slave » pour justifier l'unification de l'espace eurasiatique sous domination soviétique, mobilisant dans un cadre marxisant l'analogie des structures socio-politiques¹⁶³. »

De même que les études de la littérature soviétique peinaient à se dégager des enjeux politiques¹⁶⁴, l'histoire de la Russie et de l'URSS reste fortement marquée dans ces années par l'influence du PCF et du marxisme¹⁶⁵, sans qu'il y ait monopole communiste, particulièrement à l'université de Paris.

c) De l'influence du développement des études historiques sur l'émergence d'enseignements spécifiques de civilisation

Dans quelle mesure la voie historique s'intègre-t-elle aux études russes ? Alors que les nouvelles chaires ouvertes dans l'après-guerre ont continué de majoritairement porter l'intitulé de « Langue et littérature », la « civilisation » a été pour la première fois accolée à la « littérature » dans une chaire en Sorbonne en 1958. Ce n'est qu'en 1967 qu'une chaire de

161 *Ibid.*, p. 81-85, p. 167-170 et p. 262-263.

162 *Ibid.*, p. 205.

163 S. CŒURÉ, « Économie-monde et civilisation russe selon Fernand Braudel. Un dialogue entre historiens français et soviétiques », art. cit., p. 18.

164 Voir chapitre 6, I-3-c.

165 Voir notamment Marco DI MAGGIO, « Recherche historique et engagement militant : les Cahiers d'histoire de l'Institut Maurice Thorez dans le dispositif culturel du PCF », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 123, 2014, p. 165-186.

seule « Civilisation russe » est ouverte, à Aix-en-Provence, avec Françoise Flamant comme chargée d'enseignement. Pourtant, son profil l'aurait plus facilement destinée à une chaire axée sur la langue et la littérature. En effet, alors qu'elle écrit à Pierre Pascal, son ancien professeur en Sorbonne, « qui a suscité chez elle le goût de la langue russe ainsi que l'amour de la vie russe et des choses russes », pour lui demander des conseils pour un sujet de thèse, elle précise que ses « capacités et goûts la portent à se tourner vers la philologie plutôt que sur une question historique ou littéraire¹⁶⁶. » Elle se montre « intéressée par l'étude de la langue russe classique » et veut « étudier la versification russe. » Françoise Flamant se tourne finalement vers un sujet demandant une maîtrise de la théorie poétique en choisissant de travailler sur « La forme poétique dans l'œuvre d'Alexandre Blok¹⁶⁷. » Dans ce cas, l'ouverture d'une chaire de « civilisation » semble plus répondre à l'émergence d'une thématique, à une volonté de développer un angle d'enseignement, plus qu'à une réelle évolution des compétences parmi les agrégés de russe. Le cas semble illustrer une vision informelle de la civilisation ;

« La notion de civilisation [...] utilisée pour compléter celle d'histoire ou de langue pour les chaires de la Sorbonne et de l'École des langues et civilisations orientales [...] sans pour autant accéder au statut de discipline universitaire¹⁶⁸. »

Des spécialistes de civilisation ne se trouveraient-ils qu'en dehors de la formation en langues ? C'est ce que semble confirmer la nomination en 1970 sur la première chaire de « Civilisation russe¹⁶⁹ » en Sorbonne de Basile Kerblay. D'origines bulgare et persane, la famille de Basile Kerblay¹⁷⁰ (1920-2004) a vécu en Russie avant la Révolution, dont le futur professeur connaît bien la langue, ce qui lui permet d'être recruté au Bureau d'études de l'Europe orientale auprès du ministère des Affaires étrangères (1952-1964) ; ce poste lui permet de se rendre en URSS,

166 Lettre de Françoise Flamant à Pierre Pascal datée du 11 avril 1958, Archives de La contemporaine, fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 5, chemise 1. Les citations suivantes proviennent de la même lettre.

167 Lettre de Françoise Flamant à Pierre Pascal datée du 4 avril 1960, Archives de La contemporaine, fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 5, chemise 3.

168 S. CŒURÉ, « Économie-monde et civilisation russe selon Fernand Braudel. Un dialogue entre historiens français et soviétiques », art. cit., p. 18.

169 L'enseignement porte l'intitulé de « Civilisation russe et soviétique » dans les guides de l'étudiant de l'Université Paris-Sorbonne publiés dans les années 1970. Voir notamment UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE, *Université de Paris-Sorbonne. Guide de l'étudiant de 1er [premier] cycle : (lettres et civilisation)*, Paris, Université de la Sorbonne, 1972, p. 49.

170 Voir Francis CONTE, « Hommage au Professeur Basile Kerblay (1920-2004). Institut d'Études slaves (22 mars 2004 - 17h) », *Cahiers slaves*, 7-1, 2004, p. 333-336 et « Basile Kerblay (1920-2004) », *Revue des Études Slaves*, 75-1, 2004, p. 243-245.

en tant qu'interprète. À sa carrière aux Affaires étrangères, il privilégie finalement son parcours académique. Nommé directeur d'étude à l'EPHE en 1959, où il travaille sur l'économie soviétique, Basile Kerblay soutient ses thèses d'État en 1968 sous la direction de Roger Portal sur « Les marchés paysans en URSS » et sur « L'isba russe : les transformations de l'habitat rural dans la Russie d'Europe depuis la fin du 19ème siècle », qui lui permettent d'être recruté en Sorbonne. Basile Kerblay s'intéresse ainsi à différentes approches historiques, économiques et sociales, pour occuper un poste aux limites disciplinaires floues, s'inscrivant dans une certaine mesure dans la logique d'une aire culturelle. Il est recruté hors du cursus d'études russes traditionnel, où la civilisation n'est pas une discipline, mais du côté de l'EPHE, où se développe la pensée des aires culturelles, tandis que le cursus des études russes reste majoritairement ancré sur l'approche littéraire. Cependant, le domaine s'élargit dans les années 1960 à la linguistique, l'une des composantes du cursus actuel orienté selon la trinité : langue, littérature et civilisation.

Les années 1960 sont marquées par des succès croissants de l'enseignement du russe en France : la demande de formation en russe croît durant toute la décennie, et des relations diplomatiques renforcées permettent de croire en un avenir de l'enseignement du russe, qui dépasse les cadres de la discipline pour former des russisants qui ne se destineront pas à l'enseignement. Le russe apparaît comme une langue de diplomatie, mais aussi comme utile aux échanges commerciaux, surtout après la signature de l'accord franco-soviétique de coopération scientifique, technique et économique de 1966, dans un contexte de Détente qui demeure politisé tant dans les rencontres internationales de recherche qu'à l'intérieur des sphères universitaires. Cette demande profite tant à des structures associatives qu'à l'enseignement secondaire et supérieur. L'agrégé de russe, expert de « l'Europe de l'Est », reste un slaviste, même si sa formation linguistique est recentrée sur le russe. Cet engouement pour la langue conduit à un élargissement des cadres de la discipline, qui, tout en se développant au sein des frontières qu'elle s'était définie en tant qu'étude de langue étrangère – langue et littérature – intègre de plus en plus explicitement le champ d'étude de la civilisation, lui-même tributaire de la science historique. C'est par l'approche civilisationnelle que les études de russe, qui se développent désormais en deux voies – littéraires et historiques – trouvent un terrain commun.

Chapitre 8 – Persistance de la compétence littéraire et émergence de la linguistique dans la recherche dans les années 1960

I – La recherche en études slaves centralisée en Sorbonne : la centralité de la compétence littéraire, malgré l'inclusion de nouveaux champs d'études

La recherche est particulièrement dynamique dans les années 1960 suite à la création de la thèse de troisième cycle. Les réformes de l'enseignement universitaire, entreprises dès le lendemain de la Seconde Guerre mondiale pour répondre à l'affluence des étudiants et accélérées lors de la seconde moitié des années 1960, changent le paysage universitaire. En 1948, l'accès à la licence a été restreint par un palier, une année propédeutique validée par le Certificat d'études littéraires générales (CELG), qui donne accès à l'inscription aux CES qui valident la licence, comme avant-guerre. Puis la réforme Fouchet de 1966 change l'organisation des cycles universitaires en instaurant un premier cycle en deux ans d'études sanctionné par un diplôme général, le Diplôme universitaire d'études littéraires (DUEL), suivi d'un deuxième cycle regroupant la licence (un an) et la nouvelle maîtrise (un an), avant le troisième cycle de recherche. Le doctorat de troisième cycle est créé en 1958 dans les facultés de lettres, accessible au niveau licence, et son obtention peut permettre la dispense de la thèse complémentaire à qui poursuit en doctorat d'État, qui donne accès aux chaires universitaires¹. Les thèses de troisième cycle, qui sanctionnent un travail moins poussé que la thèse d'État, s'ouvrent donc plus facilement aux étudiants qui ne se destinent pas nécessairement à l'enseignement. Parmi les thèses d'État, qui promeuvent de futurs professeurs, douze sont soutenues sur le domaine russe entre 1960 et 1970, dont les trois premières, pendant la première moitié de la décennie, sont, fait nouveau, consacrées à des sujets de linguistique.

1 Voir chapitre 6, I-1.

Tableau 8.1. Les thèses ès-lettres soutenues touchant au domaine russophone (1960-1970)²

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Membres du jury slavissants	Publication
1962, Paris	Patrice Gélard	<i>Évolution du régime juridique des kolkhozes en URSS, 1917-1962</i>	Thèse de 3e cycle		
1962, Paris	Geneviève Nouaille-Rouault	<i>Dostoïevski dans sa famille</i>	Thèse de 3e cycle	P. Pascal	
1962, Paris	Jacques Veyrenc	1) <i>Les formes concurrentes du gérondif passé en russe ;</i> 2) <i>La forme poétique de Serge Essénine : les rythmes</i>	Thèse d'État	H. Granjard, S. Laffitte, P. Pascal, B. Unbegaun, N. Wiesbein	Gap : Ophrys, 1962 (Publication des Annales de la Faculté des Lettres d'Aix. Nouvelle série, 33) Paris : Mouton, 1968
1963, Paris	Eugène Calschi	<i>Les relations financières entre la France et la Russie de 1886 à 1892</i>	Thèse de 3e cycle		
1963, Paris	Hélène Carrère d'Encausse	<i>Réforme et révolution chez les Musulmans de l'empire russe</i>	Thèse de 3e cycle	R. Portal	
1963, Paris	Paul Garde	1) <i>L'emploi du conditionnel et de la particule by en russe ;</i> 2) <i>A.S. Chichkov, linguiste et écrivain</i>	Thèse d'État	H. Granjard, P. Pascal, A. Vaillant, N. Weisbein	Publication des Annales de la faculté des lettres d'Aix, Nouvelle série, 36
1963, Paris	Guy Planty Bonjour	<i>Les catégories du matérialisme dialectique (l'ontologie soviétique contemporaine)</i>	Thèse d'université		

2 D'après M. SEYDOUX et M. BIESIEKIERSKI, *Répertoire des thèses concernant les études slaves, l'URSS et les pays de l'Est européen, et soutenues en France de 1824 à 1969, op. cit.*, et les archives de l'Université de Paris, cartons AJ/16/7080-7084, AJ/16/7090-7110, 19930389/5-7, 19930389/21-22, 19930389/51, 19930389/61.

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Membres du jury slavissants	Publication
1963, Paris	Jean-Louis Segundo	<i>Berdiaeff, une réflexion chrétienne sur la personne</i>	Thèse complémentaire d'État	Pas de russophone à part V. Jankélévitch	
1963, Paris	Alexis Verba	<i>Des relations commerciales irano-russes aux XVIe et XVIIe siècles, suivi d'une traduction et de commentaires de L'itinéraire du facteur Kotov en Perse</i>	Thèse de 3e cycle		
1964, Paris	John Bradley	<i>La Légion tchécoslovaque en Russie, 1914-1920</i>	Thèse d'université	R. Portal, V.-L. Tapié	
1964, Paris	Stephen Clarkson	<i>L'analyse soviétique des problèmes indiens du sous-développement, 1955-1963</i>	Thèse de 3e cycle		
1964, Paris	Rika Cognault	<i>Stepniak-Kravtchinski, écrivain populiste</i>	Thèse de 3e cycle		
1964, Paris	Peter Diener	<i>Tourgueniev dans la critique hongroise. 100 ans de bibliographie, 1853-1953</i>	Thèse de 3e cycle		
1964, Paris	Nadine Dormoy Savage	<i>L'influence de Tolstoï dans l'œuvre de Roger Martin du Gard</i>	Thèse d'université	S. Laffitte	
1964, Paris	Diana Gasparini	<i>L'opinion publique à Paris et la Russie, d'après la correspondance diplomatique et la presse, 1865-1870</i>	Thèse de 3e cycle		
1964, Paris	Moshé Lewin	<i>La paysannerie et le pouvoir soviétique, 1928-1930 : une étape historique de la collectivisation</i>	Thèse de 3e cycle	R. Portal	Paris : Mouton, 1966
1964, Paris	Véronique Lossky	<i>Tchekhov et Souvorine</i>	Thèse de 3e cycle		

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Membres du jury slavissants	Publication
1964, Paris	Véra Reiser	<i>La personnalité de S.T. Aksakov à travers ses œuvres autobiographiques</i>	Thèse de 3e cycle	H. Granjard	
1964, Nanterre	Mina Surduts	<i>L'évolution des idées pédagogiques en Russie des années 1860 à 1940</i>	Thèse de 3e cycle		
1964, Paris	Yousef I. Youakim	<i>Staline et Trotski : l'opposition de gauche, 1923-1927</i>	Thèse d'université	R. Portal	
1965, Paris	Jean-Michel Cublier	<i>La presse française et les procès de Moscou</i>	Thèse de 3e cycle		
1965, Paris	Geneviève Javary	<i>Nil de la Sora et l'hésychasme</i>	Thèse de 3e cycle		
1965, Paris	Jean-Yves Le Guillou	<i>Éléments postposés en russe : problème de l'article. Comparaison avec le bulgare et le macédonien</i>	Thèse de 3e cycle		
1965, Paris	Irène Nahoum	<i>Le voyage de Nikita Khrouchtchev en France, à travers la presse parisienne</i>	Thèse de 3e cycle		
1965, Paris	Claude Robert	1) <i>Contribution à l'étude de quelques compléments de temps en russe moderne ;</i> 2) <i>Observations relatives à l'étude des préverbes russes, ukrainiens et serbo-croates</i>	Thèse d'État	H. Granjard, P. Pascal, A. Vaillant, N. Weisbein	1) Paris : PUF, 1964 (Univ. de Grenoble, Publications de la Fac. des Lettres et sc. Humaines, 34)
1965, Paris	Cécile Sales	<i>La Révolution d'Octobre (1917-1921) à travers les œuvres littéraires soviétiques de 1917 à 1928</i>	Thèse de 3e cycle		

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Membres du jury slavissants	Publication
1965, Paris	Judith Stora-Sandor	<i>Isaac Babel, 1894-1941. L'homme et l'œuvre</i>	Thèse de 3e cycle		Paris : Klincksieck, 1968 (publication de la faculté des lettres et sciences humaines de Paris Nanterre)
1965, Paris	Radoje Vukadinovic	<i>Conceptions esthétiques de Belinski avant 1840</i>	Thèse d'université	H. Granjard, S. Laffitte, N. Weisbein	
1966, Paris	Claudine Amiard	<i>L'évolution du théâtre russe de 1917 à 1930</i>	Thèse de 3e cycle		
1966, Paris	Chantal Beaucourt	<i>Transports et localisation industrielle. Leur impact sur le développement économique régional en URSS</i>	Thèse de 3e cycle		
1966, Paris	Joseph Beer	<i>L'évolution du style harmonique dans l'œuvre de Scriabine</i>	Thèse d'université	R. Portal	
1966, Paris	Jean Bonamour	1) <i>A.S. Griboïedov et la vie littéraire de son temps</i> ; 2) <i>D.V. Venevitinov, l'homme et l'œuvre</i>	Thèse d'État	H. Granjard, S. Laffitte, P. Pascal, N. Weisbein	1) Paris : PUF, 1965
1966, Paris	Charles Harris	<i>La presse française et la politique européenne de l'URSS (1923-1924)</i>	Thèse d'université	R. Portal	

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Membres du jury slavissants	Publication
1966, Paris	André Meynieux	1) <i>Pouchkine homme de lettres et la littérature professionnelle en Russie</i> ; 2) <i>La littérature et le métier d'écrivain en Russie avant Pouchkine</i>	Thèse d'État	J. Bonamour, H. Granjard, G. Luciani, P. Pascal, N. Weisbein	1) Paris : Librairie des Cinq continents, 1966 2) Paris : Librairie des Cinq continents, 1966 (cahiers d'Études Littéraires, 3)
1967, Nanterre	Jean-Victor Arminjon	<i>Pouchkine et Pierre le Grand</i>	Thèse de 3e cycle	S. Laffitte	
1967, Paris	Alain Besançon	<i>Le Tsarévitch immolé. La symbolique de la loi dans la culture russe</i>	Thèse de 3e cycle		Paris : Plon, 1967
1967, Paris	Michel Cadot	<i>L'image de la Russie dans la vie intellectuelle française (1839-1856)</i>	Thèse principale d'État	R. Portal	Paris : Fayard, 1967
1967, Paris	Marc Ferro	<i>La révolution de 1917. La chute du tsarisme et les origines d'Octobre</i>	Thèse de 3e cycle		Paris : Aubier, 1967
1967, Paris	Édouard Garbe	<i>Le service de santé rural en URSS</i>	Thèse d'université		
1967, Paris	Jacqueline Kaufmann-Rochard	<i>Origines d'une bourgeoisie russe (XVIe et XVIIe siècles). Marchands de Moscovie</i>	Thèse de 3e cycle		Paris : Flammarion, 1969
1967, Aix	André Lamy	<i>Étude phonologique et phonétique des voyelles russes post-toniques. Les phonèmes vocaliques du russe.</i>	Thèse de 3e cycle		
1967, Paris	Bernard Paysac	<i>L'ambiguïté psychologique de l'enthousiasme à travers l'œuvre de Dostoïevski</i>	Thèse de 3e cycle		

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Membres du jury slavissants	Publication
1967, Paris	Michel Roublev	<i>Conséquences économiques de la domination mongole en Russie, 1223-1505</i>	Thèse d'université	R. Portal	
1967, Paris	Georges Sokoloff	<i>Intégration d'un secteur moderne dans un espace et des structures économiques. Le cas des industries chimiques en Union soviétique</i>	Thèse de 3e cycle		
1967, Paris	Avraham Yassour	<i>Leçons de la révolution de 1905. La controverse Lénine-Bogdanov</i>	Thèse d'université		
1968, Paris	Sylvain Bensidoun	<i>Les mouvements paysans dans les provinces du Tchernozem central au cours des années 80 et 90 du XIXe siècle. Étude comparative avec l'Ukraine méridionale. Étude des sources et orientation bibliographique</i>	Thèse de 3e cycle	B. Kerblay, V.-L. Tapié	
1968, Paris	Maurice Décaillot	<i>Bénéfice et rentabilité en URSS. Étude des discussions récentes</i>	Thèse de 3e cycle	B. Kerblay, R. Portal	
1968, Paris	Jean-Jacques Fol	<i>Petsamo, 1918-1944</i>	Thèse de 3e cycle	R. Portal	
1968, Paris	Armelle Goupy	<i>L'Euripide russe dans la traduction en vers d'I.F. Annenski</i>	Thèse de 3e cycle	J. Bonamour, H. Granjard, N. Weisbein	
1968, Paris	Ki-Tak Lee	<i>Un aspect de la politique russe en Extrême-Orient. La Russie et la Corée (1860-1904)</i>	Thèse de 3e cycle	R. Portal	

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Membres du jury slavissants	Publication
1968, Paris	Jacques Lépissier	1) <i>Les Commentaires des psaumes de Théodore (version slave) : étude linguistique et philologique</i> 2) <i>Les Commentaires des psaumes de Théodore (version slave) : éléments d'édition critique. Psaumes I-XX</i>	Thèse d'État	A. Vaillant	1) Paris : Institut d'études slaves, 1968
1968, Paris	Jacques Lévesque	<i>Les effets du conflit sino-soviétique sur les relations entre l'URSS et les démocraties populaires de Pologne et de Roumanie (étude basée sur deux périodes significatives : de 1956 à 1959 pour la Pologne et de 1960 à 1968 pour la Roumanie)</i>	Thèse de 3e cycle	Aucun spécialiste de russe au jury	<i>Le conflit sino-soviétique et l'Europe de l'Est : ses incidences sur les conflits soviéto-polonais et soviéto-roumain</i> , Presses de l'Université de Montréal, 1970
1968, Paris	Olive Bernadette Lorriaux	<i>La doctrine des dissidents russes d'après l'œuvre de Melnikov-Petcherski</i>	Thèse de 3e cycle	J. Bonamour, N. Weisbein	
1968, Paris	Jean Pérus	1) <i>Romain Rolland et Maxime Gorki ;</i> 2) <i>Correspondance de Romain Rolland et Maxime Gorki</i>	Thèse d'État		

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Membres du jury slavissants	Publication
1969, Clermont-Ferrand	Michèle Beyssac	<i>L'émigration littéraire russe en France (1920-1932) : journaux, revues, maisons d'édition, théâtres, sociétés littéraires</i>			<i>La vie culturelle de l'émigration russe en France, chronique, 1920-1930, Paris : PUF, 1971</i>
1969, Paris	Chahnaz Chahine	<i>Le thème de Shéhérazade chez Jules Supervielle et quelques autres écrivains français ; dans les ballets russes et chez le dramaturge égyptien Tewfik-El-Hakim</i>	Thèse de 3e cycle		
1969, Paris	François-Xavier Coquin	1) <i>La Sibérie, peuplement et immigration paysanne au XIXe siècle ;</i> 2) <i>La Grande Commission législative : les cahiers de doléances urbains (province de Moscou)</i>	Thèse d'État	R. Portal	1) Paris : Institut d'études slaves, 1969
1969, Nanterre	Mireille Guilleray	<i>L'œuvre romanesque de Vera Panova</i>	Thèse de 3e cycle	S. Laffitte	
1969, Paris	Bernard Jeu	<i>La philosophie soviétique et l'Occident. Essai sur les tendances et sur la signification de la philosophie soviétique contemporaine (1959-1969)</i>			Paris : Mercure de France, 1969
1969, Paris	Basile Kerblay	1) <i>Les marchés paysans en URSS ;</i> 2) <i>L'isba russe. Les transformations de l'habitat rural dans la Russie d'Europe depuis la fin du XIXe siècle</i>	Thèse d'État	R. Portal	1) Paris : Mouton, 1968

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Membres du jury slavissants	Publication
1969, Aix	Georges Sigal	<i>Contribution à l'étude de l'humour verbal dans l'œuvre de N.S. Leskov</i>	Thèse de 3e cycle		
1969, Paris	Henryk Tajra	<i>La pratique constitutionnelle en Russie de 1905 à 1914</i>	Thèse d'université		
1969, Nanterre	Valentine Vassutinsky-Marcadé	<i>Le renouveau de l'art pictural russe (1863-1914)</i>	Thèse de 3e cycle	S. Laffitte	Lausanne : l'Âge d'homme, 1971
1969, Paris	Alexandre Zviguilsky	<i>Vassili Botkine, Lettres sur l'Espagne</i>	Thèse de 3e cycle		
1970, Paris	François Champagne de Labriolle	<i>Ivan Andreevitch Krylov, ses œuvres de jeunesse et les courants littéraires de son temps, 1768-1808-1844</i>	Thèse d'État		
1970, Paris	Chun Chung-Whan	<i>La France et la guerre russo-japonaise, 1895-1905</i>	Thèse d'université		
1970, Paris	René L'Hermitte	1) <i>La phrase nominale en russe : la disparition du verbe « être » au présent en vieux russe (Xe-XVIIe siècles) ;</i> 2) <i>P.A. Katenine : sa vie, son œuvre</i>	Thèse d'État		Paris : Institut d'études slaves, 1978
1970, Paris	Inna Kniazeff	<i>Le problème de la localisation agricole en URSS sous Staline</i>	Thèse de 3e cycle		
1970, Poitiers	Anatole Kopp	<i>Architecture et urbanisme soviétiques des années vingt</i>	Thèse de 3e cycle		

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Membres du jury slavissants	Publication
1970, Nanterre	Jacques Michaut	<i>La prose d'Alexandre Blok</i>	Thèse de 3e cycle	S. Laffitte	<i>Alexandre Blok : œuvres en prose 1906-1921</i> , Lausanne : l'Âge d'homme, 1974
1970, Paris	Yvan Mignot	<i>Les thèmes d'inspiration de Velimir Khlebnikov</i>	Thèse de 3e cycle		
1970, Nanterre	Arnoldine Pavageau	<i>Maxime Gorki nouvelliste (sources d'inspiration)</i>	Thèse de 3e cycle	S. Laffitte	

Légende
En bleu : littérature, histoire littéraire, littérature comparée
En vert : histoire (politique, économique, histoire des idées, etc.)
En jaune : linguistique
En rouge : philosophie et psychologie
En gris : arts non littéraires

1 – L'émergence de la linguistique dans une discipline rompue à l'approche littéraire

« C'est seulement à partir de 1962, alors que la soutenance de Boris Unbegaun remonte à vingt-sept ans déjà, que trois thèses principales de doctorat d'État portant sur la langue russe et plus spécialement sur sa syntaxe sont admises à soutenance : celle de Jacques Veyrenc sur *Les formes concurrentes du gérondif passé en russe* (1962) [...] ; celle de Paul Garde sur *L'emploi du conditionnel et de la particule by en russe* (1963) [...] ; celle enfin de Claude Robert, intitulée *Contribution à l'étude de quelques compléments de temps en russe moderne* (1965), où l'auteur fait intervenir des éléments d'analyse contrastive (russe / serbo-croate), comme dans sa thèse complémentaire (*Observations relatives à l'étude des préverbes russes*,

ukrainiens et serbo-croates)³. »

L'apparition de thèses d'État (qui mènent au professorat) en linguistique russe traduisent une nouvelle orientation de ces études. Si de nouveaux chercheurs s'y engagent, c'est qu'une possibilité d'emploi leur est offerte, pendant l'élaboration et au terme de leur recherche. Les premiers doctorants à se lancer à cette période sont des agrégés de grammaire, avant leur bifurcation vers l'agrégation de russe, ce qui laisse entendre que c'est une formation extérieure qui est apportée dans le champ des études russes. La linguistique couvre en effet un champ de recherche dynamique depuis les années 1920, mais aux avancées duquel l'Université française reste hermétique après la guerre et ce jusqu'aux années 1960, la linguistique peinant alors encore à se distinguer en discipline dans le cadre de la conception préexistante de l'ensemble langue et littérature⁴. Malgré le peu d'avancée soulignée dans la recherche en linguistique dans l'Université française par rapport à l'étranger, son enseignement est bien présent. À partir des années 1950, le CES de linguistique générale rencontre un succès croissant chez les licenciés de russe de l'université de Paris comme quatrième CES libre venant valider la licence⁵, qui montre que les étudiants de russe s'intéressent à l'acquisition d'un bagage en linguistique ainsi jugé utile à leur parcours en langue. Il s'agit cependant d'une compétence extérieure aux études de russe, où la langue semble rester très liée à son expression littéraire, telle que dans l'approche philologique. L'émergence des études linguistiques au sein de la discipline dans les années 1960 n'est pas spécifique au russe. En effet, en anglais à la même époque, la linguistique émerge là où la philologie dominait les études proprement sur la langue⁶ ; cependant, le poids de la littérature y reste suffisamment fort pour que les autres approches, comme la linguistique ou la civilisation, peinent à se faire une place autre que marginale avant 1968⁷.

Dans les études russes, le poids de la critique littéraire est tel que même un agrégé de grammaire, a priori en mesure de se concentrer sur des questions de langue, se sente attiré vers un sujet littéraire. Ainsi Jacques Veyrenc (1925-1985), agrégé de grammaire en 1949,

3 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 277.

4 Jean-Louis CHISS et Christian PUECH, « De l'émergence disciplinaire à la didactisation des savoirs linguistiques : le tournant des années 60 et ses suites », *Langue française*, 117-1, 1998, p. 6-14.

5 Voir les diplômes de licences de l'Université de Paris, Archives nationales, cartons 19910563/201-232. Le choix du CES de linguistique générale est rare chez les étudiants de russe dans l'entre-deux-guerres et se multiplie à partir dans les années 1950 et 1960.

6 Christophe GAUBERT et Marie-Pierre POULY, « Transformations morphologiques et mobilisations disciplinaires : Les enseignants et étudiants de l'Institut d'anglais de la Sorbonne en 1968 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 194-4, 2012, p. 88.

7 Voir M.-P. POULY, « Hiérarchie des objets d'étude au sein de l'anglais universitaire en France, XIXe-XXIe siècles », art. cit., p. 248.

puis diplômé de russe à Dijon (en 1954-1955) et reçu à l'agrégation de russe en 1955, soumet-il en 1958 comme premier sujet de thèse auprès de Pierre Pascal « Léon Tolstoï et l'amour » ; alors qu'il espère obtenir un poste de lecteur à Moscou, un tel sujet lui permettrait de se documenter sur place⁸. Cependant, en consultant à Moscou les fichiers de la Bibliothèque Lénine, il s'est aperçu que des sujets similaires avaient déjà été traités ; il décide donc de revenir à la grammaire, avec un sujet de linguistique, sur lequel il espère que Pierre Pascal pourra le diriger. En effet, la Sorbonne est le centre de recherche en études russes, et, en l'absence de spécialistes de linguistique, il n'est pas facile à un doctorant de se lancer sur un tel sujet. C'est sans doute une des raisons qui avait motivé Jacques Veyrenc à se consacrer à la littérature, avant renoncement.

Les soutenances de trois thèses en linguistique dans les années 1960 rendent compte de l'état de la compétence en linguistique russe dans l'Université française, où dominent les littéraires. Le travail de Jacques Veyrenc, alors enseignant aux Langues orientales depuis 1961, est jugé par Boris Unbegaun, seul spécialiste de linguistique du jury de soutenance, Henri Granjard, Sophie Laffitte, Pierre Pascal et Nicolas Weisbein. La présence de Sophie Laffitte, spécialiste d'Alexandre Blok, et de Pierre Pascal, au fait de l'œuvre d'Essénine⁹, peut se justifier pour la thèse complémentaire sur « La forme poétique de Serge Esenin : les rythmes. » Cependant, les critiques laissent entendre un avis de littéraire et non de linguiste lorsque Pierre Pascal regrette « l'absence de notes préliminaires sur la vie et la formation d'Esenin¹⁰. » Tandis que seul Boris Unbegaun, « auteur d'un ouvrage capital sur la versification russe » oriente sa critique sur le point central de la thèse, c'est-à-dire la question du rythme poétique : il reproche à l'auteur « l'inconséquence de la terminologie adoptée, l'obscurité de ses définitions du rythme et du mètre, sa confusion du mètre et de la mesure. » Quant à la thèse principale, « Les formes concurrentes du gérondif passé en russe », un sujet de grammaire, la première spécialité de Jacques Veyrenc, elle subit des critiques du fait de son traitement statistique, à l'opposé de la langue étudiée par les littéraires. Si, en conclusion, il est reconnu que les deux thèses apportent des éléments positifs et précis dans des domaines non étudiés encore (thèse principale) ou laissés dans le vague (thèse complémentaire), le jury n'accorde une mention très honorable qu'à la majorité des voix et non à l'unanimité, quelque peu échaudé par ce froid

8 Lettre de Jacques Veyrenc à Pierre Pascal du 9 novembre 1958, Archives de La contemporaine, Fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 5, chemise 1.

9 Voir notamment Pierre PASCAL, « Éssénine, poète de la campagne russe », *Revue des Études Slaves*, 38-1, 1961, p. 19-36. La forme du nom « Essénine » est préférée dans le texte en tant que standard de transcription française. Cependant, d'autres formes de transcriptions et translittérations peuvent être conservées selon le choix des auteurs des travaux de recherche et éditeurs.

10 Rapport de soutenance des thèses ès-lettres de Jacques Veyrenc par Henri Granjard de mai 1962, Archives nationales, carton AJ/16/7110. Les citations suivantes proviennent de ce rapport.

traitement de la langue.

« Cependant, les deux thèses révèlent une fâcheuse tendance à ne voir dans des textes poétiques ou dans la prose littéraire qu'un matériel pour dénombrements et statistiques, parfois incertaines, qui laissent échapper la substance poétique, d'une part, la valeur vivante et l'importance réelle des formes grammaticales étudiées, d'autre part. Cela explique la réserve implicite du jury¹¹. »

Si la statistique linguistique semble connaître un certain succès dans les années 1960¹² – comme la méthode statistique appliquée aux sciences humaines, notamment l'histoire – elle est ici rejetée par des littéraires, pour qui le nombre ne peut expliquer le mot. Ce qui n'empêche nullement Jacques Veyrenc d'inaugurer, en 1967, une nouvelle chaire de russe à Lille, fléchée en linguistique, alors que ce champ d'études acquiert sa place dans la discipline et que peu de professeurs y sont formés.

La même attente littéraire se révèle à la lecture du rapport de soutenance des thèses soutenues par Paul Garde (né en 1926) en 1963. Son jury ne comprend que deux linguistes : André Vaillant et André Martinet, titulaire d'une chaire de linguistique générale en Sorbonne, à côté des littéraires Henri Granjard, Pierre Pascal et Nicolas Weisbein. Le jury de sa thèse complémentaire, Henri Granjard et Nicolas Weisbein, des littéraires, critique le choix de Paul Garde d'avoir privilégié l'aspect linguistique de son sujet « A.S. Chichkov, linguiste et écrivain » ; Henri Granjard estime que l'amiral Chichkov était aussi mauvais linguiste qu'écrivain, quant à Nicolas Weisbein, il reproche à Paul Garde de s'intéresser « plutôt à la linguistique qu'à l'histoire littéraire¹³. » Cependant, son jury de thèse principale sur « L'emploi du conditionnel et de la particule *by* en russe », composé de deux linguistes, reconnaît à cet agrégé de grammaire (en 1949) et de russe (en 1958) les « qualités d'un linguiste. »

À peine deux ans suite à sa soutenance, où il reçoit la mention très honorable à l'unanimité, du jury, Paul Garde, maître de conférences à Aix-en-Provence, « la section d'études slaves la

11 *Ibid.*

12 À titre d'exemples peuvent être relevés une méthode de statistique linguistique : René MOREAU, « Initiation à la méthode statistique en linguistique », *Cahiers Vilfredo Pareto*, 2-3, 1964, p. 103-124 ; ou encore un exemple de traitement de texte littéraire à partir de cette méthode : Marie-Louise DUFRÉNOY, « Statistique linguistique appliquée aux « lettres persanes ». Distribution des fréquences de mots par phrase », *Journal de la société statistique de Paris*, 107, 1966, p. 130-134.

13 Propos rapporté par Henri Granjard dans son rapport de soutenance des thèses ès-lettres de Paul Garde de mai 1963, Archives nationales, carton AJ/16/7107. La citation suivante provient du même rapport.

plus nombreuse de France après celle de Paris¹⁴ » est reconnu apte à évaluer la thèse d'un collègue, Claude Robert (1932-2008), licencié (en 1952) puis diplômé d'études supérieures en russe (en 1953) en Sorbonne, agrégé de russe (en 1954) et fondateur de l'enseignement de russe (élargi aux études slaves) à Grenoble en 1962, orienté pour la première fois en linguistique¹⁵. Claude Robert est ainsi le premier spécialiste de linguiste russe à se former dans le champ des études russes, encore dominé par l'approche littéraire. Deux spécialistes de linguistique slave sont présents à son jury de soutenance : André Vaillant et Paul Garde ; les autres juges, Henri Granjard, Pierre Pascal et Nicolas Weisbein, sont plutôt spécialistes de littérature. Et les études proposées dans les deux thèses de Claude Robert sont volontairement généralistes dans une discipline encore peu développée. Il explicite sa méthode pour l'élaboration de sa thèse complémentaire « Observations relatives à l'étude des préverbes russes, ukrainiens et serbo-croates » : Claude Robert a choisi de partir du texte *Les moujiks* de Tchekhov et de ses traductions en ukrainien et en serbo-croate, pour examiner le sens et l'emploi des préverbes dans trois langues slaves voisines. Il a jugé qu'une étude d'ensemble de ce genre doit précéder celle de un ou deux préverbes particuliers, à laquelle il avait d'abord songé. Cependant, André Vaillant estime que la méthode choisie ne pouvait mener l'auteur qu'à des généralités sans grande utilité, ce qui apparaît dans la conclusion du travail. Il loue cependant l'ampleur de l'information linguistique de Claude Robert et le courage dont il a fait preuve en affrontant le problème des préverbes d'une base de départ nouvelle. Pour la thèse principale, malgré des critiques de Henri Granjard, Pierre Pascal et Nicolas Weisbein, les trois professeurs estiment que la thèse « rendra beaucoup de services¹⁶ » grâce aux informations qu'elle rassemble sur le fonctionnement et l'usage de plusieurs compléments de temps.

Ces contributions à la langue moderne (par opposition à la langue plus ancienne, étudiée dans le CES de philologie) sont complétées par le travail de Jacques Lépissier (1925-1971) sur le vieux slave et vieux russe. Agrégé de grammaire en 1948, Jacques Lépissier étudie en parallèle le russe, qu'il a découvert au lycée Henri-IV en 1945 où enseigne François Pidoux. Il est ensuite formé en russe par Pierre Pascal aux Langues orientales, où il obtient le diplôme en 1949, puis en Sorbonne, licencié en 1951. Puis, passé par la IV^e section de l'EPHE où professe André Vaillant, il se spécialise en vieux russe et surtout en vieux slave¹⁷, notamment

14 Voir le rapport de soutenance des thèses ès-lettres de Paul Garde par Henri Granjard de mai 1963, Archives nationales, carton AJ/16/7107.

15 Département de russe et études slaves de l'université Stendhal de GRENOBLE, « Claude Robert (1932-2008) », *Revue des Études Slaves*, 79-4, 2008, p. 625-627.

16 Rapport de soutenance des thèses de doctorat ès-lettres de Claude Robert par Henri Granjard de mai 1965, Archives nationales, carton AJ/16/7109.

17 Sur les éléments biographiques de Jacques Lépissier et l'apport de son travail à la slavistique, voir Wladimir VODOFF, « Jacques Lépissier (1925-1971) », *Annales de l'École pratique des hautes études*, 106-1, 1974,

dans « Le futur antérieur en vieux slave » (*Revue des études slaves*, tome 37, fascicule 1-4, 1960). Sa thèse, qui concerne le vieux slave, traite de questions à la fois philologiques et linguistiques et demande la connaissance de plusieurs langues slaves : il étudie alors le serbo-croate et le bulgare. Jacques Lépassier est au cœur de la tendance philologique qui se met à éclore dans les études russes françaises. Il est l'auteur, avec José Johannet, agrégé de russe en 1952, d'un nouvel ouvrage de référence au CES de philologie et à l'épreuve d'agrégation de l'explication d'un texte ancien : *Philologie russe*, en 1961¹⁸.

Désormais, à la référence unique qu'était la *Chrestomathie* de Nikolaï Goudzi¹⁹, vient s'ajouter une production de l'Université française. Le manuel est conçu pour le certificat de philologie et il ne s'agit que d'un recueil de textes, sans matériel analytique, mais sa publication montre l'intérêt dans l'Université française pour une composante de la discipline auparavant moins en lumière. Certes, la philologie était au cœur des études slaves constituées dans le premier vingtième siècle, mais cette philologie concernait principalement le vieux slave et la recherche d'une unité slave dans un temps ancien. La recherche en linguistique et philologie spécifiquement russes émerge ainsi dans les années 1960. Alors que la discipline souffrait du manque de spécialiste depuis les années 1940, suite à la mort de Nikolaï Koulmann, Jacques Lépassier est chargé d'un cours de vieux russe en Sorbonne (1961-1964 ; 1967), en même temps qu'à l'EPHE à partir de 1962, et assure à l'université une expertise dans les jurys de soutenance de mémoires de diplômés d'études supérieures en philologie et linguistique. Jacques Lépassier est à l'origine de la création à l'université de Paris en 1962 d'un certificat d'études supérieures de « Grammaire historique et comparée des langues slaves²⁰ », un an après l'ouverture de la chaire de polonais²¹, qui ancre plus largement la slavistique à l'université de Paris. L'appellation du CES renvoie à une somme publiée par André Vaillant à partir de 1950²² et qui est alors mal reçue par certaines écoles de linguistique moderne,

p. 51-55 ; René L'HERMITTE, « À la mémoire de Jacques Lépassier », *Revue des Études Slaves*, 64-3, 1992, p. 367-369.

18 José JOHANNET et Jacques LÉPASSIER, *Philologie russe : textes d'étude [réunis par José Johannet et Jacques Lépassier]*, Paris, Librairie des Cinq continents, 1961.

19 Николай Каллиникович Гудзий [Nikolaj Kallinikovič GUDZIJ] (dir.), *Хрестоматия по древней русской литературе (XI-XVII в.): для высших педагогических учебных заведений [Hrestomatija po drevnej russkoj literature (XI-XVII v.): dlja vysših pedagogičeskih učebnyh zavedenij]*, Москва [Moskva], Учпедгиз [Učpedgiz], 1935, de nombreuses fois rééditée par la suite.

20 R. COMTET, « Linguistique et enseignement du russe », art. cit., p. 42. La Liste des inscrits aux Certificats d'études supérieures pour les années 1960-1962 permet de dater cette création de 1962, Archives nationales, carton 19910563/191.

21 Sur l'enseignement du polonais en Sorbonne, voir Kinga SIATKOWSKA-CALLEBAT (dir.), *50 ans du département de polonais à l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV) : 1961-2011*, Département de polonais, UFR d'Études slaves, Université Paris-Sorbonne (Paris IV), 2011.

22 André VAILLANT, *Grammaire comparée des langues slaves*, Lyon : IAC ; Paris : Klincksieck, 1950-1977, 5 t.

jugeant une partie de ses approches périmées²³ ; elle traduit ainsi un changement de paradigme dans la discipline de la linguistique, qui peine à s'imposer dans le champ des études slaves. Bien que son ouverture s'inscrive dans une histoire de la slavistique française, dont la conception remonte à l'entre-deux-guerres, du slaviste comparatiste Antoine Meillet à son élève André Vaillant, le CES de Grammaire historique et comparée des langues slaves est destiné aux étudiants de russe plus que de polonais, puisque le russe est obligatoire aux épreuves orales, en plus d'une deuxième langue slave²⁴. Ce cours reste facultatif pour les étudiants de russe, et peut être choisi comme quatrième certificat libre de licence ; l'apogée de son succès est entre 1963 et 1966, où environ 25 % des licenciés de russe le choisissent pour compléter leur licence²⁵.

Jacques Lépissier est dans le champ des études russes le spécialiste de langue ancienne, malgré l'incursion d'autres linguistes dans le domaine, comme Paul Garde qui propose quelques études sur le sujet, comme dans « Le conditionnel en vieux slave dans les propositions finales et complétives » (*Revue des études slaves*, tome 39, fascicule 1-4, 1961). La frontière entre étude des langues anciennes et modernes n'est pas si nette, puisque Jacques Lépissier, recruté comme maître de conférences à l'université de Paris en 1969 suite à la soutenance de ses thèses en 1968, produit également des aides aux candidats des concours sous la forme de « Questions de grammaire russe », publiées à titre posthume²⁶. La philologie russe reste cependant en bonne position en Sorbonne où elle est défendue par Pierre Contal (né en 1928, agrégé de russe en 1959), par ailleurs seul spécialiste de la littérature russe médiévale à l'université de Paris²⁷ ; ce qui montre que la littérature oriente la spécialisation en langue. Quant à la linguistique, elle fait l'objet dans ces années-là de plusieurs recherches – plus que la philologie – bien que ces recherches ne soient pas nécessairement concrétisées par une thèse. José Johannet, qui n'achève jamais de thèse, s'intéresse beaucoup aux questions linguistiques, et publie sur le sujet : « L'instrumental attribut après *ecmь* et *сумь* : histoire d'une construction » (*Revue des études slaves*, tome 38, 1961), « Le style nominal en russe dans la langue administrative du XVIIIe siècle » (*Revue des études slaves*, tome 42, fascicule 1-4, 1963). De même Marcel Ferrand (né en 1925), agrégé en 1963 et recruté aux Langues

23 W. VODOFF, « André Vaillant (1890-1977) », art. cit., p. 58.

24 Archives nationales, carton 19910563/192.

25 Voir les diplômes de licences de l'Université de Paris, Archives nationales, cartons 19910563/215-232.

26 Jacques LÉPISSIER, *Questions de grammaire russe : posées à l'oral des concours d'agrégation, et de C.A.P.E.S., notes des cours donnés à l'U.E.R. de slavistique de l'Université de Paris-Sorbonne*, Paris, Institut d'études slaves, 1972.

27 Voir la lettre du 3 mai 1968 de Henri Granjard au doyen de la faculté des lettres de l'université de Paris demandant que Pierre Contal, assistant depuis 1963, soit promu maître assistant à titre personnel ; Archives nationales, dossier administratif de Pierre Contal, carton 20010016/22.

orientales en 1964, publie des études avant sa soutenance de thèse en linguistique en 1975, notamment : « Le pronom-sujet vide en russe littéraire au XVIIe siècle » (*Revue des études slaves*, tome 45, fascicule 1-4, 1966). Ainsi, en russe, malgré le choix de sujets de thèses d'État soutenus dès le début des années 1960 en linguistique, il faut attendre la fin de la décennie pour que les universités intègrent plus largement la composante linguistique. Les chaires fléchées en linguistique russe sont quant à elle d'abord ouvertes en province. Après Grenoble en 1962 et Lille en 1967, ce sont les universités de Clermont-Ferrand (en 1969 avec Philippe Ozouf), finalement de la Sorbonne (la même année avec René L'Hermitte) puis d'Aix-en-Provence (en 1970 avec Guy Imart), qui se dotent de chaires de linguistique russe.

2 – Une discipline encore dominée par l'approche littéraire

Pendant la décennie, sur douze thèses principales d'État soutenues en lettres et concernant les études russes, seulement quatre concernent la littérature, contre cinq pour la linguistique et trois pour l'histoire. Au contraire des thèses en histoire, qui ne forment pas d'enseignants de russe (François-Xavier Coquin, Alain Besançon et Basile Kerblay sont historiens et n'occupent pas de postes en langue et littérature russes ; quant à Michel Cadot, qui a travaillé en histoire des idées, il trouve un poste en littérature comparée), les débouchés des thèses en littérature et linguistique sont dans la formation des étudiants de russe. Les chaires historiques de langue et littérature restent cependant destinés à des docteurs de formation classique, en littérature. D'où le maintien d'une certaine domination de l'approche littéraire sur cette période, notamment en Sorbonne, le centre de la recherche en études russes, tandis que de nouveaux enseignements de linguistique sont ouverts tout d'abord dans des centres provinciaux.

a) Les premières recherches d'une nouvelle génération d'étudiants sous le prisme de la littérature classique, malgré quelques incursions de la littérature de la période soviétique

La recherche au niveau des mémoires et thèses de troisième cycle, plus orientée par le personnel en place, puisque la spécialisation de ces diplômes dépend des compétences des professeurs présents dans l'Université, reste ancrée dans ses traditions littéraires. Les thèses en histoire se développent, mais logiquement sous la direction d'historiens et conduites au sein de

départements d'histoire et nombre d'entre elles n'apparaissent pas dans le champ des études russes ici retenu ; l'histoire économique n'est ainsi pas évaluée par des professeurs de russe, tout au plus l'histoire des idées. Vingt-deux thèses de troisième cycle sont soutenues en histoire du monde russophone, nombre élevé qui se justifie par le renforcement de ces études dès la fin des années 1950, dont certaines évaluées en parallèle par l'EPHE. Ces travaux historiques enrichissent cette nouvelle voie et, selon le projet de Roger Portal à la fondation du Centre d'études et de recherches sur l'histoire slave, ne concernent pas prioritairement des licenciés de russe. Dans le même temps, seules quatorze thèses de troisième cycle sont soutenues en littérature, et deux en linguistique. Il est plus difficile de juger de la popularité d'une thématique par les sujets soutenus dans le cadre d'un doctorat d'université, qui sont souvent le fait d'étudiants étrangers intéressés personnellement par un sujet, sans que cela ne soit nécessairement révélateur d'un climat dans l'Université française. Pour évaluer les centres d'intérêts des enseignants et étudiants de russe dans le choix d'une première recherche, il est utile de se concentrer sur les diplômes d'études supérieures (devenus, en 1966, maîtrises suite à la réforme Fouchet.) L'exemple des mémoires soutenus à l'université de Paris avant la réforme de 1968 et l'introduction de spécialités (littérature, linguistique et civilisation) permet de rendre compte d'une domination permanente de l'approche littéraire sur l'histoire et la linguistique au sein de ce cursus.

Tableau 8.2. Les sujets de mémoire soutenus à l'université de Paris (1960-1967) : une préférence marquée pour la littérature²⁸

Année de soutenance	Nom	Sujet du mémoire
1960	Jean Basanoff	L'hérésie des judaïsants en Moscovie au XVe siècle
1960	Bernard Birkan	Le tragique chez Choloïkhov
1960	Anne Carrive	Tiouttchev, précurseur et maître des symbolistes russes
1960	Jacques Catteau	Biely comme continuateur de la tendance fantastique de Gogol et de Dostoïevski
1960	Renée Cognault (née Livinaite)	Le poète Nadson [1862-1887]
1960	Michelle Fayet (née Thoullieux)	L'art de Zochtchenko
1960	André Karnycheff	La poésie de Kliouïev

²⁸ D'après les archives de l'Université Paris 4-Sorbonne aux Archives nationales, versement 19910563, cartons 241-248.

Année de soutenance	Nom	Sujet du mémoire
1960	Hélène Klépinine	Blok et la Révolution : <i>Les Douze</i>
1960	Jacqueline Macorigh (née Bouineau)	Quelques aspects de l'accent serbo-croate
1960	Josette Peyrard (née Sultan)	La langue poétique de Derjanine (ses archaïsmes)
1960	Jean-Loup Rosec	Emplois parallèles des prépositions « v » et « na »
1960	Reine-Marie Saurin	L'œuvre critique d'Alexandre Blok
1960	Nicolas Szlachcinski	La philosophie morale de Soloviev
1960	Sophie Tikhonoff	Les petits fonctionnaires dans les œuvres de Tchekhov
1960	Jean-Louis Backès	Pouchkine et les écrivains classiques français
1960	Éliane Bickert	La poésie d'Akhmatova
1960	Marc Bodin	L'humanisme de Babel
1960	Marie-Hélène Muller	L'art de Tolstoï dans <i>Anna Karénine</i>
1960	Rose Picard (née Wacziarg)	Les hommes de trop ²⁹
1960	Nathalie Stankévitch	Les ballets russes en France
1961	Paul Allal	Koltsov et Essénine
1961	Marie-Claude Basselier	L'influence de Fet sur la poésie symboliste russe
1961	Mireille Berutti	<i>Voyage de Daniel l'higoumène en terre sainte</i> (début XIIe siècle)
1961	Adèle Bloch (née Horiwitz)	Les vieux croyants, d'après l'œuvre de Melnikov-Petcherski
1961	Maurice Coyaud	Flore et faune chez Pouchkine et Lermontov
1961	Oleg Galyaëff	La société russe dans l'œuvre de Boborykine
1961	Charles Harris	Tchekhov et Bounine, une amitié littéraire
1961	Michèle Kahn	Belinski, critique de Pouchkine
1961	Jean-Claude Marcadé	Le théâtre russe des « années héroïques »
1961	Jacques Michaut	La femme dans l'œuvre de Dostoïevski
1961	Tamara Revenko	Souvorov, l'homme et ses idées
1961	Jean Saussay	Le sentiment de l'humiliation chez Dostoïevski
1961	Dimitri Schakhovskoy	Essai sur l'histoire politique de Iaroslav au XIIIe siècle (Théodore de Smolensk et de Iaroslav)
1961	Michel Sourjine	Les noms de nombre et leur syntaxe en russe moderne

29 Motif de la littérature russe du XIXe siècle.

Année de soutenance	Nom	Sujet du mémoire
1961	Annie Barda	L'influence de la Trinité Saint Serge : des origines au Temps des Troubles
1961	Simone Luciani	L'imaginisme d'Essénine
1961	Elizabeth Merle	Influence des romanciers anglais sur Tolstoï romancier (devenu : Tolstoï et Dickens)
1962	Jean Arminjon	L'expression du malaise social russe à travers <i>Boris Godounov</i> de Pouchkine
1962	Pierre Cavoleau	Georges Samarine et la suppression du servage
1962	Bernadette du Crest	Les personnages masculins d'un <i>Héros de notre temps</i>
1962	Jean-Claude Dedieu	<i>Oblomov</i> de Gontcharov
1962	Nina Denissoff	La poésie de F. Sologoub
1962	Elisabeth Gardaz (née de Linden)	Le théâtre de Stanislavski et son influence sur les arts de la scène
1962	Jacqueline Lebrun	L'art de la nouvelle chez Bounine
1962	Eugénie Lo Presti	L'emploi de la particule « by » en russe littéraire moderne
1962	Georges Martinovsky	Les faux amis en russe
1962	Pascal Messiaen	Le thème de la mort dans la dernière période de l'œuvre de Tourgueniev (1877-1883)
1962	Alain Préchac	Les personnages féminins dans le théâtre de Tchekhov
1962	Odette Ramond (née Juricev)	Les idées esthétiques de Tchekhov d'après sa correspondance avec A. Souvorine
1962	Nicolas Zourabichvili	La conception de l'homme nouveau dans le roman soviétique
1962	Éliane Drigatsch (née Jacquet)	Le rôle du paysage chez Dostoïevski
1962	Denise Emery	La satire dans les contes de Saltykov-Chtchedrine
1962	Catherine Hervé	L'idée de bonheur dans les œuvres de Tchekhov
1962	Sofia Lazarus (née Logak)	L'aspect social de l'œuvre de Tchekhov
1962	Anne-Marie Yvert	L'école de Iasnaïa Poliana et les idées pédagogiques de Tolstoï
1963	Roberte Berton-Hogge	La Révolution dans <i>Le chemin des tourments</i> d'A.N. Tolstoï et <i>Le Don paisible</i> de Cholokhov
1963	Michèle Bodin (née Santucci)	Tendances satiriques et humoristiques dans la littérature soviétique entre 1920 et 1930 (devenu : Zochtchenko, témoin de la réalité soviétique des années 1920)
1963	Jean-Marc Bordier	La Russie dans l'œuvre poétique de Blok

Année de soutenance	Nom	Sujet du mémoire
1963	Françoise Bouton (née Chevalier)	Pougatchev chez Pouchkine (<i>La fille du capitaine</i>) et Essénine
1963	Irène Burgel (née Sternik)	Blok et Biély
1963	Marie-Françoise Eschlimann	Anna Akhmatova
1963	Gilles Fougeron	S.M. Eisenstein
1963	Françoise Gréciet	Étude de la <i>Grammatica russica</i> de Ludolf
1963	Monique Grinhaus	Les paysages chez Tchekhov d'après quelques nouvelles
1963	Marie-Marguerite de Laberbis (née Poliakoff)	La réforme de 1861
1963	Lucien Lasnier	Étude comparée de <i>L'oncle Vania</i> (Tchekhov) et du <i>Cadavre vivant</i> (Tolstoï)
1963	Dominique Lebas	Blok et Apollon Grigoriev
1963	Annie Luc	Les nouvelles fantastiques de Tourgueniev
1963	Lucien Moscovici	Les poésies de Dobrolioubov
1963	Gali Possokhoff, dite Posokhow	Les thèmes populaires dans <i>Les veillées du hameau près de Dikanka</i> de Gogol
1963	Irène Pozniak	La chronique dramatique d'Alexandre Ostrovski, <i>Dmitri Samozvanetz et Vassili Chouiski</i>
1963	François Quinette	Les récits pétersbourgeois de Gogol
1963	Véronique Recoing (née Rozenfeld)	<i>Le contemporain</i> à l'époque de Pouchkine
1963	Georges Sigal	L'humour dans l'œuvre de Leskov
1963	Alexandre Staritzky	<i>Taras Boulba</i> de Gogol
1963	Aïzic Urman	Tchekhov et la musique
1963	Hélène Yourguens	Isaac Levitan [<i>peintre paysagiste, 1860-1900</i>]
1963	Marc André-Pillois	Les idées historiques de Léon Tolstoï d'après <i>Guerre et paix</i>
1963	Jacqueline Dupré	Pouchkine, <i>Eugène Onéguine</i>
1963	Thérèse Launay	Comparaison entre la trilogie de Tolstoï, <i>Enfance, Adolescence, Jeunesse</i> , et les œuvres d'Aksakov <i>Années d'enfance</i> et <i>Une chronique de famille</i>
1963	Jeanne Leybold	Napoléon dans l'œuvre de Tolstoï et de Dostoïevski
1963	Anita Pinhas	Conceptions politiques d'Ivan le Terrible et du prince Kourbski d'après la <i>Correspondance</i>

Année de soutenance	Nom	Sujet du mémoire
1964	Catherine Adhémar	L'art poétique de Gogol dans <i>Les âmes mortes</i> (1 ^{ère} partie)
1964	Anne Boulanger	Les thèmes nationaux dans la poésie de Lermontov
1964	Colette Carré	La vérité historique et le romanesque dans <i>Le Prince Serebriany</i> d'A.K. Tolstoï
1964	Maurice Comtet	Les formations diminutives en russe (devenu : Le suffixe « -ok »)
1964	Léonide Drigatsch	Les débuts du cinéma russe
1964	Georges Fialkovsky	La philosophie du <i>Démon mesquin</i> de Sologoub
1964	Anne Guillaume (née Wilthien)	La vision de la nature chez Pasternak
1964	Catherine Magne	La Russie dans la poésie de Serge Essénine
1964	Claudine Mauro (née Zarka)	Le peuple russe dans <i>La fille du capitaine</i> de Pouchkine
1964	Jeanine Perrotte	Les nouvelles de Tourgueniev des années 1850 (devenu : « L'homme de trop » dans les nouvelles de Tourgueniev des années 1850)
1964	Wolga Romanczuk	La représentation de l'Ukraine par Gogol dans <i>Mirgorod</i>
1964	Christiane Salesses (née Guyon)	Saltykov-Chtchedrine, <i>Les Golovlev</i>
1964	Annie Silberzahn	Le rôle du poète chez Maïakovski
1964	Hélène Sinany	<i>Récit de l'expédition de Batory contre Pskov</i> , étude littéraire et linguistique
1964	Catherine Solamito	Problèmes spécifiques de la critique littéraire soviétique pendant la NEP
1964	Marie-Yvonne Thoizon	Le théâtre de Tourgueniev (thèmes généraux et conception du théâtre) (d'après les volumes II et III des œuvres en 15 volumes publiées en URSS en 1961)
1964	Christian Hubert	L'école de Novgorod au XIV ^e siècle : l'icône et la fresque
1964	Françoise Maurel (née Bonnot)	Les paysans russes d'après <i>Une chronique de famille</i> et <i>L'enfance de Serge Bagrov</i>
1964	Franceline Pigot	Étude comparative du thème de la vie et de la mort dans la nouvelle de Tolstoï, <i>La mort d'Ivan Ilitch</i> et dans la nouvelle de Tchekhov, <i>Une morne histoire</i>
1964	Maria Romensky (née Aruffo)	L'homme nouveau dans l'œuvre de Cholokhov

Année de soutenance	Nom	Sujet du mémoire
1965	Olga Baudelot (née Worontzoff-Weliaminoff)	La peinture de la société russe dans <i>Anna Karénine</i>
1965	Alexis Berelowitch	<i>Le cavalier de bronze</i> de Pouchkine
1965	Françoise de Bonnières	Bounine et Gorki mémorialistes
1965	Brigitte Chevalier (née Leleu)	La personnalité de Lomonossov
1965	Brigitte Danon (née Bernheimer)	Les questions religieuses sous Ivan III
1965	Michel Davidenkoff	Mikhaïl Glinka
1965	Didier Drugeon	Dmitrevski et les relations théâtrales franco-russes
1965	Claude Dufétel	Les décembristes
1965	Jean-Claude Eideliman	Le peuple russe dans <i>Les cosaques</i> de Tolstoï
1965	Anita Garcia-Montes	La vie des artisans russes d'après <i>Enfance</i> de Gorki
1965	Françoise Kobilinsky	La fortune des <i>Brigands</i> de Schiller en Russie
1965	Jean-Yves Le Rue	Conception de la femme dans <i>Anna Karénine</i> de Tolstoï
1965	Christiane Mennessier	<i>Oblomov</i> , Gontcharov
1965	René Pawlowski	Essénine : <i>Pougatchev</i> , <i>Chant de la grande marche</i> , <i>Poème sur les 36</i>
1965	Michel Pétris	Dobrolioubov, critique littéraire
1965	Edith Scherrer (née Rivière)	<i>La vie de Cyrille</i> (ou <i>Vie de Constantin</i>), étude philologique
1965	Jean-Claude Roberti	Le drame lyrique de Blok
1965	Hélène Tanguy	La nature russe chez Paoustovski
1965	Satho Tchimichkian	Le thème de <i>Vadim</i> chez Pouchkine et Lermontov
1965	Marie Tétard	Caractères féminins dans <i>Le ravin</i> de Gontcharov
1965	Pierrette Thiébaud	Le peuple soviétique devant la guerre, d'après les romans de Constantin Simonov
1965	Cécile Thiéry	Théophane le grec
1965	Hélène Valabrègue	Le personnage de Touberozov dans <i>Gens d'Église</i> de Leskov
1965	Anne Worontzoff – Weliaminoff	Samuel Marchak, écrivain pour enfants
1966	Bernard Bidault	L'art du roman (devenu : Le langage de Dostoïevski) dans <i>Crime et châtiment</i>

Année de soutenance	Nom	Sujet du mémoire
1966	Marc Blondel	L'humour d'Ilf et Petrov dans <i>Les douze chaises</i> et <i>Le veau d'or</i>
1966	Francille Bluteau	<i>Le portrait</i> de Gogol
1966	Daniel Bordier	Herzen et l'abolition du servage en Russie (1858-1863)
1966	Madeleine Doussain	Tatiana de Pouchkine, type « idéal » de la femme russe
1966	Yveline Kouklovsky (née Guénon des Mesnards)	Léon Tolstoï, interprète de l'histoire dans son roman <i>Guerre et paix</i>
1966	Evelyne Raducka (née Guillemot)	Les néologismes dans la langue journalistique
1966	Béatrice Torres (née Hochholdinger)	La femme dans l'œuvre en prose de Bounine
1966	Christiane Justamond	Le rire de Gogol dans <i>Les veillées du hameau près de Dikanka</i>
1966	Catherine Lwoff	Deux hérésies à Novgorod au XVe siècle
1966	Denise Malnar	« Le bon vieux temps » dans <i>Le ravin</i> de Gontcharov
1966	Leonid Raducka	La vie quotidienne dans l'œuvre de Zochtchenko
1966	Balkis Sayar	Les sources françaises dans la poésie de Blok (lyrisme et drame)
1966	Monique Trapied	<i>La steppe</i> de Tchekhov
1966	Marianne Gourg	L'influence de Gogol sur les premières œuvres de Dostoïevski
1966	Ludmila Pignalet (née Nalegatskaïa)	Paoustovski, mémorialiste de son temps
1967	Geneviève Barré	Le thème de la mort chez Tourgueniev et Tolstoï de 1850 à 1870
1967	Geneviève Blaise	Le monde cosaque vu par Gogol, Tolstoï et Cholokhov
1967	Anne-Marie Charrin	A.N. Tolstoï et la science fiction
1967	Henri Cristescu	Préfiguration de Petchorine dans l'œuvre dramatique de Lermontov
1967	Vladimir Ermakoff	Les revues de Novikov
1967	Hélène Peyronnet (née Favennec)	Herzen et la révolution de 1848
1967	Jacqueline Bages (née Fondaneche)	Le problème paysan vu par Gleb Ouspenski
1967	Jean-Claude Gaudeaux	La guerre de Crimée dans la vie et l'œuvre de Tolstoï
1967	Georges Gavrilloff	L'humour chez Gogol

Année de soutenance	Nom	Sujet du mémoire
1967	Hélène Gorodetzko	Joukovski et ses adaptations de la poésie allemande
1967	Catherine Grunberg	Les nouvelles lyriques de Soloukhine
1967	Marie-José Henry	La classe marchande dans <i>Thomas Gordeiev</i>
1967	Monique Jain (née Leibrich)	Les thèmes symbolistes dans l'œuvre poétique de Biely
1967	Yvan Mignot	Les thèmes d'inspiration chez Khlebnikov
1967	Claude Nouzeilles	Les thèmes principaux dans les premiers récits de Gorki jusqu'à <i>Thomas Gordeiev</i>
1967	Jean Wladyslaw Olejnik	Le monde des bagnards fugitifs chez Korolenko
1967	Claudette Roussel (née Petit)	Herzen et la France avant 1847
1967	Georges Pignalet	Les verbes de mouvement en russe
1967	Joëlle Roche	La trilogie dramatique de Soukhovo-Kobyline
1967	Elisabeth Briolin (née Wasowicz)	Conception de l'amour chez Tolstoï dans <i>Guerre et paix</i>
1967	Thomas Wauquier	La paysanne russe dans l'œuvre poétique de Nekrassov
1967	Wladimir Yagello	Les officiers russes d'après l'œuvre de Kouprine
1967	Hélène Henry	L'œuvre poétique d'Innokenti Annenski
1967	Dolorès Haudressy (née Khoussainova)	Analyse littéraire du poème de Tvardovski, <i>Za dal'ju - dal'</i> [<i>Distance beyond Distance</i>]
1967	Hélène Rivkine	Garchine, précurseur de Tchekhov

À l'université de Paris, une grande majorité de ces mémoires de DES (puis maîtrises) sont soutenus sur un sujet littéraire : environ 80 %. Et, même lorsqu'il s'agit d'aborder un sujet à composante historique, la littérature est souvent invoquée, de même que les sujets d'histoire ancienne sont rarement loin de la philologie puisqu'elles utilisent le même matériau : les textes anciens et chroniques. Seule une petite dizaine de sujets concerne l'histoire non-littéraire, autant d'autres formes d'art que la littérature comme la peinture ou le cinéma, trois sujets sont de la philologie, une petite dizaine de la linguistique dont l'un concerne une autre langue slave que le russe : le serbo-croate, enseigné à l'université de Strasbourg, qui y délivre des diplômes et alors qu'un spécialiste de la langue, Milan Markovitch, est en poste à l'université de Nancy. Par rapport à l'entre-deux-guerres, la discipline s'est donc très largement recentrée sur le russe, bien que l'existence d'une spécialité de thèse en « Philologie slave » à l'université de Paris puisse justifier que dans ce domaine soit traitée une autre langue

que le russe. En Sorbonne, cependant, c'est bien en russe que se valident les premiers cycles d'études pour les candidats intéressés par les langues slaves ou, à partir des années 1960, en polonais, l'approche comparatiste n'étant présente que dans le CES de grammaire historique et comparée des langues slaves.

Parmi les sujets littéraires, la plupart concerne la littérature d'avant la Révolution (environ 70 % des sujets littéraires), bien que certains sujets lient littérature du XIXe siècle et du début du XXe siècle. Les auteurs étudiés sont alors majoritairement ceux de la période de l'âge d'argent, ayant commencé leur carrière avant la Révolution et en étant contemporains. Ce type de sujet comparatiste se retrouve par exemple chez Jacques Catteau en 1960 qui étudie « Biely comme continuateur de la tendance fantastique de Gogol et de Dostoïevski » (recherche qu'il poursuit, après l'agrégation, dans « À propos de la littérature fantastique : André Belyj, héritier de Gogol et de Dostoïevski », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 3, n° 3, Juillet-septembre 1962), ou encore chez Françoise Bouton en 1963 sur « Pougatchev chez Pouchkine (*La fille du capitaine*) et Essénine », qui est également un exemple de sujet historico-littéraire. Les sujets qui concernent la littérature d'après la Révolution se concentrent pour beaucoup sur la poésie de la fin des années 1910 et des années 1920. Essénine, réputé poète préféré de Pierre Pascal³⁰, est assez populaire chez les étudiants. Alexandre Blok semble bien entré dans le canon depuis les thèses de Sophie Laffitte en 1946 : ses poèmes sont régulièrement choisis à l'épreuve orale d'explication d'un texte moderne pour l'obtention du DES de russe en Sorbonne, tandis que son œuvre fait l'objet de sept mémoires soutenus dans les années 1960, en plus de sa présence dans les travaux de professeurs comme Robert Triomphe dans « Le mysticisme d'Alexandre Blok : Étude de structure » (*Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 1, n° 3, Avril-juin 1960). De l'âge d'argent, l'œuvre d'Andreï Biély est également bien représentée, alors que dans les années 1960, les jeunes agrégés Jacques Catteau et Georges Nivat travaillent à Toulouse à la traduction de son *Pétersbourg*³¹. L'âge d'argent, appellation non encore affirmée pour désigner la période des deux premières décennies du vingtième siècle³², s'intègre ainsi bien aux études russes. Pour la période

30 Témoignage écrit de Geneviève Johannet, reçu par courrier daté du 18 octobre 2017.

31 Andreï BELY, *Pétersbourg : roman*, trad. fr. Georges NIVAT et trad. fr. Jacques CATTEAU, Lausanne, Éditions l'Âge d'homme, 1967.

32 Le terme n'aurait été consacré qu'en 1987 par la publication du volume éponyme de Efim Grigor'evič ETKIND, Georges NIVAT, Il'â Zaharovič SERMAN et Vittorio STRADA (dir.), *Histoire de la littérature russe [1], Le XXe siècle. 1, L'Âge d'argent*, Paris, Fayard, 1987. Pour une brève histoire de ce terme, voir INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES ANDRÉ LIRONDELLE, *L'âge d'argent dans la culture russe : [actes d'un colloque international, Université de Lyon 3, les 21, 22, 23 et 24 juin 2006]*, Lyon, Université Jean-Moulin, 2007 et son compte rendu par Maurice COMTET, « L'Âge d'argent dans la culture russe, sous la direction de Lanne Jean-Claude », *Revue des Études Slaves*, 79-4, 2008, p. 592-594.

postérieure, quatre sujets traitent de l'œuvre de Choloikhov (« Le tragique chez Choloikhov » par Bernard Birkan en 1960, « L'homme nouveau dans l'œuvre de Choloikhov » par Maria Romensky en 1964, « La Révolution dans *Le chemin des tourments* d'A.N. Tolstoï et *Le Don paisible* de Choloikhov » par Roberte Berton-Hogge en 1963 et un sujet comparatiste trans-période : « Le monde cosaque vu par Gogol, Tolstoï et Choloikhov » par Geneviève Blaise en 1967). Ce sont donc en partie des sujets qui reprennent la lecture recommandée par Pierre Pascal de Choloikhov, comme témoignage historique de son temps, éventuellement dans une approche comparatiste, qui peut même remettre en cause la rupture de 1917. La comparaison permet d'intégrer un grand volet d'auteurs, que ce soit dans un sujet ou à l'échelle de plusieurs. Certains angles d'approche semblent favorisés dans la décennie, permettant de traiter une large chronologie d'auteurs. Ainsi, la thématique de la nature est étudiée chez plusieurs auteurs, quelle que soit leur époque : « Flore et faune chez Pouchkine et Lermontov » par Maurice Coyaud en 1961, « Le rôle du paysage chez Dostoïevski » par Éliane Drigatsch en 1962, « Les paysages chez Tchekhov d'après quelques nouvelles » par Monique Grinhaus en 1963, « La vision de la nature chez Pasternak » par Anne Guillaume en 1964, ou encore « La nature russe chez Paoustovski » par Hélène Tanguy en 1965. Le thème de la nature dans la littérature russe est récurrent, que ce soit dans la période de l'âge d'or ou dans la littérature de la période soviétique, où il connaît une résurgence grâce notamment à l'œuvre de Paoustovski. Aborder cette thématique est ainsi un moyen de lire la littérature russe sous un angle de continuité, du XIXe au XXe siècle.

Cependant, si l'histoire de la littérature soviétique n'est pas absente de la recherche – chez Claude Frioux dans un « Profil de la critique littéraire en Russie, 1918-1930 » (*Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 1, n° 1, Mai 1959), qui témoigne d'une certaine admiration pour la période où des hommes politiques comme Trotski et Lénine s'intéressent à la critique littéraire, ou encore dans le mémoire de Catherine Solamito « Problèmes spécifiques de la critique littéraire soviétique pendant la NEP » en 1964 – elle n'est pas majoritaire et ne remet pas en cause le modèle de recrutement sur les chaires de russe historiques que sont celles de Lille et de Paris, où la défense du classicisme semble rester forte. En témoigne Daniel Beauvois, étudiant en DES de russe à Lille dans les années 1960.

« Nous avons la tête farcie de contes féeriques. [...] L'enseignement de Lille n'avait rien qui pût changer ma vision. Après la retraite du professeur Herman, vinrent successivement H. Granjard [1959-1960], spécialiste de Tourgueniev, et N. Weisbein [1960-1965], spécialiste de Tolstoï. L'un

débonnaire, l'autre vif et caustique, tous deux se limitaient à un enseignement littéraire très traditionnel, passéiste, où la réalité soviétique n'avait aucune part, si ce n'est quelques rares allusions ironiques. L'époque n'était pas, en France, à la critique de l'URSS. Je crus me rendre original et briser un peu le traditionalisme de Weisbein en choisissant un sujet de maîtrise plus contemporain. Ce fut sans doute le sommet de mon inconscience de jeunesse. Je décidai d'étudier les premières œuvres – romans et nouvelles – de Constantin Fédine. D'où m'était venue cette idée ? Je l'ai oublié. Même sachant qu'il était le président de l'Union des Écrivains soviétiques, je ne comprenais rien – et, ce qui est plus curieux, mon professeur ne me le signala pas non plus – au fait qu'il s'agissait d'une des figures les moins recommandables de la vie intellectuelle soviétique, que Pasternak refusait de voir. Seules des lectures bien postérieures me le révélèrent. Pour l'instant, je m'ingéniais à trouver ses œuvres, inconnues en France, et à rédiger, à partir d'articles assez lamentables de critiques littéraires soviétiques, tous basés sur les notions de héros positif et héros négatif, alpha et oméga de ladite critique. Après un an d'un tel effort, Weisbein admit mon mémoire à soutenance et se limita à en critiquer impitoyablement les fautes... de ponctuation. Cela acheva de nous mettre en assez mauvais termes³³. »

Daniel Beauvois souligne aussi que « la réalité soviétique n'avait aucune part » dans les cours qu'il suivait alors. Pourtant, des enseignants se sont intéressés à présenter des aspects de la littérature soviétique. Charles Corbet a écrit dans sa *Littérature russe* (1951) à propos de Constantin Fédine :

« l'écrivain est allé d'une acceptation un peu romantique et abstraite de la Révolution vers une acceptation totale et une collaboration dévouée. La ligne générale de cette carrière correspond dans l'ensemble à l'évolution de la littérature soviétique entre les années 20 et les années 40 : le retour au réalisme est net, de même que l'utilisation de l'art en vue de la consolidation des conquêtes de la société communiste³⁴. »

En tant qu'auteur officiel du régime, Fédine semble peu prisé des enseignants de Lille,

33 D. BEAUVOIS, *Mes pierres de lune*, op. cit., p. 42-43.

34 C. CORBET, *La littérature russe*, op. cit., p. 195.

comme de Paris, où Anita Davidenkoff, étudiante entre 1958 et 1963, fait une présentation d'une section de russe portée sur les références classiques. Elle note une présence d'enseignants d'origine russe qui, à travers l'enseignement, « avaient le désir de préserver en émigration leur patrimoine culturel », tandis que le programme était certes « saupoudré de quelques auteurs soviétiques contemporains³⁵ », qu'elle juge ennuyeux, à travers des cours qui ne les valorisent pas. Elle-même formée sur la culture classique, elle s'oriente en thèse de troisième cycle sur l'étude des œuvres de Derjavine, auteur du XVIIIe siècle, sujet qui semble bien correspondre aux références des études russes en Sorbonne.

b) Les études russes à l'université de Paris et la défense d'un classicisme

En 1966, Jean Bonamour (né en 1935), enseignant à l'université de Lille, soutient ses thèses sur des sujets très classiques : « A.S. Griboïedov et la vie littéraire de son temps » et « D.V. Venevitinov, l'homme et l'œuvre. » L'auteur qu'il choisit pour objet de sa thèse principale est un classique pourtant délaissé des chercheurs dans l'œuvre de construction des grandes monographies littéraires. Jean Bonamour prend de plus le parti de lire *Le malheur d'avoir trop d'esprit* à contre-pied d'une critique apparue à l'époque de Herzen consistant à voir dans son héros, Tchatchkii, un modèle de révolutionnaire, critique connaissant la gloire sous la période soviétique³⁶. Cette réfutation de la lecture soviétique, son collègue Charles Corbet lui en sait gré, bien qu'il ne se soit pas toujours montré hostile à l'apport de la critique soviétique dans la lecture des œuvres classiques. Le choix de sujet de thèses sur la littérature classique, s'inscrivant dans une tradition des études russes, ouvrent à Jean Bonamour les portes de l'enseignement supérieur parisien l'année suivante, sur une nouvelle chaire de Littérature et civilisation russes.

Marie-Pierre Pouly, qui a étudié l'évolution des sujets traités par les anglicistes à l'Université, observe que paradoxalement, dans les années 1960, alors que se développent progressivement les approches extra-littéraires, comme la linguistique ou la civilisation, qui font l'objet de plus de thèses, l'accroissement de la concurrence pour les postes conduit à conserver les sujets littéraires au sommet de l'échelle de valeur, et de recentrer ces sujets sur leur forme la plus traditionnelle possible, celle des « plans de thèses construits selon le diptyque "biographie,

35 A. DAVIDENKOFF, *Histoire d'une expulsion*, op. cit., p. 18.

36 Charles CORBET, « Compte rendu. Jean Bonamour, A. S. Griboedov et la vie littéraire de son temps », *Revue des Études Slaves*, 46-1, 1967, p. 143-145.

œuvre³⁷. » Le recrutement de Jean Bonamour est un exemple, pour le russe, de ce modèle traditionnel. Afin de pondérer les centres d'intérêt des universitaires anglicistes, Marie-Pierre Pouly place au sommet de la hiérarchie universitaire ceux « dotés des propriétés scolaires dominantes (agrégés, normaliens)³⁸ » ; Jean Bonamour, ancien élève de la rue d'Ulm (1956-1961) et agrégé de russe (1960) est un représentant de ces universitaires au sommet. Cependant, contrairement aux études anglophones, les études russes sont une petite discipline à faibles effectifs enseignants, dont le nombre ne permet pas de systématiser ce modèle des universitaires « dotés des propriétés scolaires dominantes » qui concentreraient leurs recherches sur la littérature classique. De plus, la formation d'un corps normalien et agrégé de russe est encore très récente : les premiers normaliens spécialistes de russe n'entrent à l'ENS qu'en 1952 et n'obtiennent l'agrégation qu'en 1955. Or, Michel Aucouturier et Claude Frioux tardent à se lancer dans une thèse et s'intéressent au contraire à des sujets qui ne sont pas toujours classiques. Claude Frioux s'attaque à la période du tournant du siècle (notamment à « Alexandre Grin », *Revue des études slaves*, tome 38, 1961 ; « Sur deux romans d'Aleksandr Grin », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 3, n° 4, Octobre-décembre 1962) et à la Russie révolutionnaire (« Lunačarskij et le futurisme russe », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 1, n° 2, Janvier-mars 1960) et s'oriente vers l'étude de Maïakovski. Il est recruté comme chargé d'enseignement à l'université de Rennes en 1959, où il reste jusqu'en 1968. Quant à Michel Aucouturier, recruté à l'université de Genève en 1960³⁹, il étudie notamment « L'image dans la poésie de Pasternak » (*Revue des études slaves*, tome 38, 1961), auteur prisé de cette nouvelle génération d'agrégés. Parmi eux se trouve aussi Hélène Peltier-Zamoyska, la première femme agrégée de russe en 1954, qui publie « L'art et la vie chez Boris Pasternak » (*Revue des études slaves*, tome 38, 1961), puis fonde en 1962 l'enseignement de russe à Toulouse. Ce changement de paradigme dans les sujets d'études est, dans le cas de cette nouvelle génération, très liée au contexte de l'ouverture de l'Union soviétique, où ces nouveaux enseignants se sont rendus pendant leur formation. André Siniavski, spécialiste de Maïakovski, enseigne à l'université de Moscou au moment du séjour de Michel Aucouturier et Claude Frioux⁴⁰. Quant à Michel Aucouturier et Hélène Peltier, ils sont deux des traducteurs du *Docteur Jivago* (avec Louis Martinez et Jacqueline de Proyart.)

37 M.-P. POULY, « Hiérarchie des objets d'étude au sein de l'anglais universitaire en France, XIXe-XXIe siècles », art. cit., p. 248.

38 *Ibid.*

39 Sur le développement des études slaves à l'université de Genève et le rôle d'enseignants français spécialistes de russe, voir notamment Peter BRANG et Roland AEGERTER, « Slawistik in der Schweiz », in G. BROGI BERCOFF, P. GONNEAU et H. MIKLAS (dir.), *Contribution à l'histoire de la slavistique dans les pays non slaves = Beiträge zur Geschichte der Slawistik in den nichtslawischen Ländern = K istorii slavistiki v neslavânskikh stranah*, op. cit., p. 135-137.

Si Michel Aucouturier s'intéresse particulièrement à l'œuvre de Pasternak, il n'envisage pas d'en faire le sujet de sa thèse, l'usage n'étant pas « d'étudier un auteur contemporain, encore en vie à plus forte raison⁴¹. » En 1956, il dépose alors un sujet de thèse sur « Léon Tolstoï, écrivain » auprès de Pierre Pascal, sujet classique.

Dans les années 1960, obtenir un poste en Sorbonne, le premier centre de recherche en études russes, dépend moins de « titres » comme la qualité de normalien ou d'agrégé (de russe) que dans d'autres disciplines. Néanmoins, les postes semblent conditionnés à un respect des traditions dans les objets d'études, qui concernent la littérature classique. À l'époque du recrutement de Henri Granjard en 1960, ses principaux concurrents répondent à ce profil : Charles Corbet et Nicolas Weisbein. Dans les années 1960, toutes les nouvelles recrues sur les chaires de la Sorbonne, que la chaire soit orientée Langue et littérature ou Littérature et civilisation, ont des profils de littéraires et sont spécialistes d'une période littéraire consacrée par la tradition : Sophie Laffitte, recrutée en 1961 sur la chaire de Dimitri Stremoukhoff, est spécialiste d'Alexandre Blok – sujet novateur à la Libération, mais auteur désormais bien intégré aux études russes depuis la soutenance⁴² – Nicolas Weisbein, recruté en 1965 pour remplacer Sophie Laffitte partie au centre de Nanterre, est spécialiste de Léon Tolstoï, puis Jean Bonamour, élu en 1967 sur la nouvelle chaire de Littérature et civilisation russes, choisit de se spécialiser sur un auteur du XIXe siècle. Ce qui n'était pas le cas des décennies précédentes, dans une discipline encore neuve et où les spécialisations étaient moins nettes.

Les professeurs des années 1960 semblent ainsi plus spécialisés. Henri Granjard, professeur ayant soutenu sa thèse principale sur Tourgueniev, s'affirme comme spécialiste de littérature russe du XIXe siècle, prolifique par ses publications, sur des auteurs plus ou moins connus : sur « A. A. Perovskij et son roman de mœurs *Monastyrka* » (*Revue des études slaves*, tome 37, fascicule 1-4, 1960), exemple de transmission culturelle germanique en Russie au début du XIXe siècle, sur Tourgueniev dans « L'élaboration artistique de *Nid de seigneurs* » (*Revue des études slaves*, tome 38, 1961), sur Herzen, qui était la spécialité de Raoul Labry, dans « Du nouveau sur Herzen » (*Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 5, n° 3, Juillet-

40 Catherine DEPRETTO, « Michel Aucouturier (1933-2017) », *Cahiers du monde russe*, Vol. 59-1, 2018, p. 149-150.

41 *Ibid.*, p. 147.

42 Voir notamment : Raoul LABRY, « Alexandre Blok et Nietzsche », *Revue des Études Slaves*, 27-1, 1951, p. 201-208 ; D. STREMOUKHOFF, « Alexandre Blok et la Bretagne », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 62-2, 1955, p. 223-236 ; Robert TRIOMPHE, « Le mysticisme d'Alexandre Blok : Étude de structure », *Cahiers du Monde Russe*, 1-3, 1960, p. 387-417 ; Georges NIVAT, « A. Blok et A. Belyj : étude de la correspondance des deux poètes », *Revue des Études Slaves*, 45-1, 1966, p. 145-164 ; Jacques MICHAUT-PATERNÓ, « La musique en tant qu'idée-symbole dans la prose de Blok », *Revue des Études Slaves*, 48-1, 1969, p. 129-138 ; Jacques MICHAUT, « Blok, le peuple et l'intelligentsia [Etudes d'une théorie à travers la prose de Blok] », *Cahiers du Monde Russe*, 10-3, 1969, p. 459-477.

septembre 1964), et va parfois jusqu'à s'orienter vers d'autres domaines slaves, compétence qu'il avait valorisée dans sa thèse complémentaire, ou encore dans « Stankevič en Pologne et en Bohême » (*Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 10, n° 1, Janvier-mars 1969). Henri Granjard présente une spécialisation mieux déterminée que son prédécesseur, Pierre Pascal, qui publiait sur la littérature, mais aussi sur l'histoire. Nicolas Weisbein, qui rejoint la Sorbonne en 1965, est encore plus centré dans sa spécialité : Tolstoï. Il ne publie que sur cet auteur, à l'œuvre certes volumineuse : dans « Quelques précisions sur le " départ " de Léon Tolstoï » (*Revue des études slaves*, tome 38, 1961), « La morale chrétienne selon Tolstoï » (*Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 3, n° 1, Janvier-mars 1962) – thématique qui reprend son travail de thèse – ou encore dans « Les deux sources de la pensée tolstoïenne : Christianisme et socialisme » (*Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 5, n° 2, Avril-juin 1964). Tolstoï donne également matière à recherches pour Sophie Laffitte, qui élargit ses horizons au dernier XIXe siècle : « L'art de Čechov » (*Revue des études slaves*, tome 39, fascicule 1-4, 1961), « Deux amis : Čechov et Levitan » (*Revue des études slaves*, tome 41, fascicule 1-4, 1962), « Apollon Grigor'ev et Dostoievskij » (*Revue des études slaves*, tome 43, fascicule 1-4, 1964), « Autour de deux pièces de Tolstoj » (*Revue des études slaves*, tome 44, fascicule 1-4, 1965).

Dans une certaine mesure, la chaire de Lille s'adapte à ce nouveau canon puisque, traditionnellement, les futurs professeurs de la Sorbonne passent par Lille, dans la lignée d'Émile Haumant (1892-1902) : Raoul Labry (1932-1936), Pierre Pascal (1936-1937), Dimitri Stremoukhoff (1948-1955), Henri Granjard (1959-1960), Nicolas Weisbein (1960-1965) et Jean Bonamour (1965-1967). À partir de Henri Granjard, ce sont donc des spécialistes de la littérature du XIXe siècle qui sont recrutés et André Meynieux (1910-1968), bien que ni normalien, ni agrégé, ne fait pas exception. Chargé d'enseignement de langue et littérature russes à Poitiers en 1959, André Meynieux est, suite à la soutenance de ses thèses sur Pouchkine en 1966, nommé à Lille en 1967 et décède l'année suivante. Ses thèses, qui portent sur la question du métier d'écrivain à l'époque de Pouchkine, avec une focalisation sur cet auteur, si elles reçoivent quelques critiques de contexte de son jury, sacrent, pour Pierre Pascal, André Meynieux « comme le meilleur pouchkiniste de France⁴³ », et l'ouvrage comme référence. Cependant, le jury, au fait des problèmes de santé d'André Meynieux, lui accorde une thèse complémentaire allégée par rapport aux standards, et recommande, malgré sa mention très honorable, qu'il ne soit pas employé en université mais uniquement en recherche.

43 Parole rapportée par Henri Granjard dans son rapport sur la soutenance des thèses ès-lettres d'André Meynieux d'octobre 1966, Archives nationales, carton AJ/16/7108.

Sa nomination à Lille, si on compare l'évolution de carrière de ses prédécesseurs vers Paris, laisserait pourtant entendre qu'une place aurait pu y être faite à ce pouchkiniste.

L'université de Lille semble occuper une place particulière parmi les enseignements de province, sans doute du fait de son historicité, comme premier enseignement universitaire du russe en France, qui lui confère un statut officieux d'antichambre de la Sorbonne. Il en va différemment des autres centres de province, où la mobilité est souvent bien moindre et les carrières plus longues. Charles Corbet ne quitte pas son poste de Dijon, où il continue à explorer les auteurs de l'âge d'or comme dans « Réminiscences sandiennes dans *Que faire ?* de Černyševskij » (*Revue des études slaves*, tome 43, fascicule 1-4, 1964) ou dans « Le symbolisme du *Cavalier de bronze* » (*Revue des études slaves*, tome 45, fascicule 1-4, 1966). Marcelle Ehrhard, partie en retraite en 1958, laisse la place à son élève Kyra Sanine, qui se fixe à Lyon et conserve elle-aussi une spécialisation sur le XIXe siècle en publiant notamment sur « Ivan Kokorev, peintre slavophile du Moscou des humbles au XIXe siècle » (*Revue des études slaves*, tome 38, 1961). Paris reste le centre de la recherche en études russes, où sont soutenues toutes les thèses des futurs professeurs. Ce qui n'empêche pas la promotion en province des enseignants aux spécialités plus neuves. Comme dans le cas de la linguistique, la spécialisation hors du canon semble plus facilement envisageable sur des chaires de province, où sont parfois promus les fondateurs de ces enseignements ; comme Claude Robert, recruté à Grenoble trois ans avant sa soutenance de thèses et qui poursuit toute sa carrière dans cette université, où il fonde un enseignement de linguistique slave. De même, à Clermont-Ferrand, Jean Pérus, officiellement chargé d'enseignement depuis 1953, obtient le professorat suite à la soutenance de ses thèses sur « Romain Rolland et Maxime Gorki » en 1968. La province est ainsi, en russe comme dans d'autres disciplines, le lieu où s'expriment des profils différents d'enseignants, que ce soit par une position idéologique forte ou une formation hors du cursus classique⁴⁴.

Dans les années 1960, le domaine des spécialistes de langue russe se répartit donc entre la littérature, qui reste dominante, et la linguistique, tendance émergente, tandis que le volet historique est bien occupé par des spécialistes de sciences humaines formés au russe.

3 – Les deux volets littéraire et linguistique des études russes : une spécificité de la slavistique française ou une tendance qui se confirme à l'international ?

44 E. PICARD, « L'histoire de l'enseignement supérieur français : pour une approche globale », art. cit., p. 28.

Ces deux domaines d'expression des travaux des spécialistes de russe que sont la linguistique et la littérature se retrouvent-ils au niveau de la slavistique internationale ? Et ces termes ont-ils la même acception pour les slavistes hors de France ? Un moyen d'étudier le niveau international de la slavistique est de regarder un point de rencontre régulier : celui des congrès internationaux des slavistes. Si, dans les années 1960, les questions de littérature russe sont au cœur des communications de plusieurs pays non slaves, les exposés présentés ne traitent pas de la littérature après les années 1920 et les réponses ne portent ainsi pas sur la construction d'une critique littéraire contemporaine des auteurs soviétiques. Il semble pourtant que la langue russe est davantage placée au cœur des communications en ce qui concerne la linguistique, précédemment plutôt centrée sur les questions de vieux slave ou de comparaison entre langues slaves. Le russe n'est toujours pas le premier sujet des exposés linguistiques, mais il gagne du terrain. De même que dans l'Université française, la linguistique et la philologie spécifiquement russes émergent d'une composante disciplinaire auparavant l'apanage des questions plus générales autour du slave.

C'est à partir de 1963, à l'occasion du Ve congrès à Sofia, que les participations françaises sont mises en valeur en France puisqu'elles sont publiées dans la *Revue des études slaves* (tome 42, 1963). Cette année-là, neuf des dix-sept contributions recensées concernent la linguistique et la philologie, qui semblent être au cœur du Comité international des slavistes. Le domaine de la slavistique française le plus développé étant les études russes et celles-ci étant plutôt orientées vers la littérature, ce sont sept contributions qui traitent de ce thème.

Tableau 8.3. Exemples de communications présentées au Ve Congrès international des slavistes à Sofia en 1963 : délégations française, américaine et hollandaise, classées selon les thématiques de l'Université française⁴⁵

Communications par pays et thématique au Ve Congrès international des slavistes	Linguistique et philologie		Histoire littéraire	
	Russe	Slave en général ou autre langue slave	Russe	Slave en général ou autre langue slave
Communications françaises	René L'Hermitte, agrégé de l'Université : <i>Les noms russes de poissons en -ga</i>	Roger Bernard, professeur à l'École nationale des langues orientales vivantes : <i>Contribution à l'histoire de quelques mots du russe littéraire par les dialectes bulgares</i>	Charles Corbet, professeur à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Dijon : <i>Réminiscences sandiennes dans « Que faire ? » de Černyševskij</i>	Jean Bourrilly, professeur à la Sorbonne : <i>Le voyage en Orient de J. Słowacki</i>

45 D'après les « Communications et rapports de la délégation française au Ve Congrès international des slavistes », in *Revue des études slaves*, tome 42, fascicule 1-4, 1963, p. 137-155 ; CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES (dir.), *American contributions to the fifth International Congress of Slavists: Sofia, September 1963, Volume I, Linguistic contributions*, The Hague, Mouton & Co, 1963 ; CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES (dir.), *American contributions to the fifth International Congress of Slavists: Sofia, September 1963, Volume II, Literary contributions*, The Hague, Mouton & Co, 1963 ; CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES (dir.), *Dutch contributions to the fifth International Congress of Slavists: Sofia, 1963*, The Hague, Mouton & Co, 1963. Le découpage en deux volumes selon la thématique linguistique ou littéraire des communications américaines coïncide avec l'acception française de ces termes.

Communications par pays et thématique au Ve Congrès international des slavistes	Linguistique et philologie		Histoire littéraire	
	Russe	Slave en général ou autre langue slave	Russe	Slave en général ou autre langue slave
Communications françaises	Jacques Veyrenc, professeur à l'École nationale des Langues orientales vivantes : <i>Un problème de formes concurrentes dans l'économie de l'aspect verbal : Imperfectifs primaires et imperfectifs secondaires (type « goret' / sgorat' »)</i>	Henri Boissin, professeur à l'École nationale des langues orientales vivantes : <i>Les noms de nombre du serbo-croate : théorie et réalité</i>	Claude Frioux, chargé d'enseignement à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Rennes : <i>Le destin poétique de Marina Cvetaeva</i>	Georges Luciani, professeur à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Bordeaux : <i>L'idée de réciprocité et de solidarité slaves dans les littératures du XIXe siècle, à propos du « Livre de la Genèse du peuple ukrainien »</i>
Communications françaises		Paul Garde, chargé d'enseignement à la Faculté des Lettres et Sciences humaines d'Aix-en-Provence : <i>Verbes indéterminés et verbes itératifs dans les langues slaves</i>	Henri Granjard, professeur à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Paris : <i>Les fragments autobiographiques du jeune Herzen (1833-1840)</i>	
Communications françaises		Jacques Lépissier, directeur d'Études à l'École pratique des hautes études : <i>La traduction vieux-slave du psautier</i>	Sophie Laffitte, professeur à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Paris : <i>Apollon Grigor'ev, créateur de la critique organique russe</i>	

Communications par pays et thématique au Ve Congrès international des slavistes	Linguistique et philologie		Histoire littéraire	
	Russe	Slave en général ou autre langue slave	Russe	Slave en général ou autre langue slave
Communications françaises		B. O. Unbegaun, professeur détaché à l'Université d'Oxford, Brasenose College : <i>La notion de langue littéraire chez les Slaves</i>	Jacqueline de Proyart, maître-assistant à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Poitiers : <i>La personnalité de Čechov d'après les récits d'Antoša Čechonte</i> ⁴⁶	
Communications françaises		André Vaillant, directeur d'études à l'École pratique des hautes études : <i>Les vestiges en slave du type verbal en skr. - nāmi.</i>	Robert Triomphe, professeur à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Strasbourg : <i>Le thème du printemps : contribution à l'étude des rapports entre le folklore et la littérature savante en Russie</i>	
Communications françaises			Nicolas Weisbein, professeur à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Lille : <i>Les deux sources de la pensée tolstoïenne : Christianisme et Socialisme</i>	
Communications américaines	Tatjana Čiževska, <i>A Comparative Lexicon of the Igor' Tale and the Zadonščina</i>	Robert Abernathy, <i>Some Theories of Slavic Linguistic Evolution</i>	Deming Brown, <i>Pisemskij: the Aesthetics of Scepticism</i>	Zbigniew Folejewski, C. K. Norwid's <i>Prose and the Poetics of the Short Story</i>

46 Pseudonyme de Tchekhov.

Communications par pays et thématique au Ve Congrès international des slavistes	Linguistique et philologie		Histoire littéraire	
	Russe	Slave en général ou autre langue slave	Russe	Slave en général ou autre langue slave
Communications américaines	Morris Halle, <i>О правилах русского спряжения</i> [À propos des règles de la conjugaison russe]	Henryk Birnbaum, <i>Reinterpretacje fonologiczne nosówek słowiańskich (na podstawie materiału prasłowiańskiego, starosłowiańskiego i polskiego)</i> [Réinterprétations phonologiques des nasales slaves (basées sur du matériel slave, ancien slave et polonais)]	Edward J. Brown, <i>Zamjatin and English Literature</i>	Ante Kadič, <i>Križanić's Formative Years</i>
Communications américaines	Henry Kučera, <i>Entropy, Redundancy and Functional Load in Russian and Czech</i>		Thomas G. Winner, <i>Speech Characteristics in Čexov's Ivanov and Čapek's Loupežnik</i>	
Communications américaines	Kirill Taranovskii, <i>О взаимоотношении стихотворного ритма и тематики</i> [Sur la relation du rythme poétique et des thèmes]		Victor Erlich, <i>Images of the Poet and of Poetry in Slavic Romanticism and Neo-Romanticism (Krašiński, Brjusov, Blok)</i>	
Communications américaines	C.H. Van Schooneveld, <i>Allomorph versus Morpheme in Contemporary Standard Russian and Serbocroatian</i>		Mieczysław Giergielewicz, <i>Prus and Gončarov</i>	
Communications américaines	Dean S. Worth, <i>The Role of Transformations in the Definition of Syntagmas in Russian and Other Slavic Languages</i>		Krystyna Pomorska, <i>Literatura a teoria literatury (szkoły poetyckie a teoria literatury na początku XX wieku u Rosjan i Polaków)</i> [Littérature et théorie littéraire (Écoles de poésie et théorie littéraire au début du XXe siècle chez les Russes et les Polonais)]	

Communications par pays et thématique au Ve Congrès international des slavistes	Linguistique et philologie		Histoire littéraire	
	Russe	Slave en général ou autre langue slave	Russe	Slave en général ou autre langue slave
Communications américaines	Ladislav Matejka, <i>Comparative Analysis of Syntactic Constructions in the Zadonščina</i>	James O. Ferrell, <i>Some Notes of Slavic Gendered Pronominal Inflection</i>	William Harkins, <i>О метрической роли словесных формул в сербохорватском и русском народном эпосе</i> [Sur le rôle métrique des formules verbales dans l'épopée serbo-croate et russe]	
Communications américaines		Gerta Hüttl Woth, <i>Проблемы межславянских и славяно-неславянских отношений</i> [Problèmes des relations inter-slaves et slaves-non-slaves]	Ralph E. Matlaw, <i>Dostoevskij and Conrad's Political Novels</i>	H. B. Segel, <i>Mickiewicz and the Arabic Qasidah in Poland</i>
Communications américaines		R. Jakobson, <i>Опыт фонологического подхода к историческим вопросам славянской акцентологии. Поздний Период славянской языковой праистории</i> [L'expérience de l'approche phonologique des questions historiques de l'accentologie slave. Période tardive de la préhistoire des langues slaves]	William B. Edgerton, <i>The Penetration of Nineteenth-Century Russian Literature into the other Slavic Countries</i>	

Communications par pays et thématique au Ve Congrès international des slavistes	Linguistique et philologie		Histoire littéraire	
	Russe	Slave en général ou autre langue slave	Russe	Slave en général ou autre langue slave
Communications américaines		Harald L. Klagstad, Jr., <i>Toward a Morpho-Syntactic Treatment of the Balkan Linguistic Group</i>	John Mersereau, Jr., <i>Lermontov and Balzac</i>	
Communications américaines		George Y. Shevelov, <i>Prothetic Consonants in Common Slavic. An Historical Approach</i>	J. Thomas Shaw, <i>The Problem of the Persona in Journalism: Puškin's Feofilakt Kosičkin</i> ⁴⁷	
Communications américaines		Edward Stankiewicz, <i>Unity and Variety in the Morphophonemic Patterns of the Slavic Declensions</i>	L. N. Stilman, <i>Наблюдения над некоторыми особенностями композиции и стиля в романе Толстого "Война и мир"</i> [Observations sur certaines caractéristiques de composition et de style dans le roman <i>Guerre et paix</i> de Tolstoï]	
Communications américaines		Joseph A. van Campen, <i>The Phonetic Feature Approach in the Description of the Morphology of the Slavic Languages</i>	W. N. Vickery, <i>Параллелизм в литературном развитии Байрона и Пушкина</i> [Parallèles dans le développement littéraire de Byron et Pouchkine]	

47 Pseudonyme de Pouchkine.

Communications par pays et thématique au Ve Congrès international des slavistes	Linguistique et philologie		Histoire littéraire	
	Russe	Slave en général ou autre langue slave	Russe	Slave en général ou autre langue slave
Communications américaines		Uriel Weinreich, <i>Four Riddles in Bilingual Dialectology</i>	Hugh McLean, <i>The Adventures of an English Comedy in Eighteenth-Century Russia : Dodsley's Toy Shop and Lukin's Ščepetil'nik</i>	
Communications hollandaises	H. G. Schogt, <i>Le système verbal du russe d'après Gustave Guillaume</i>	T. H. Amse-de Jong, <i>Aspect Pairs in Old Church Slavonic</i>	J. van der Eng, <i>La description poétique chez Babel</i>	J. H. Dubbink, <i>Some Contributions to a future commentary on the Luča Mikrokozma of P. P. Njegoš</i>
Communications hollandaises	C. L. Ebeling, <i>Questions of Relative Chronology in Common Slavic and Russian Phonology</i>		Jan Meijer, <i>Some Remarks on Dostoevskij's Besy</i>	
Communications hollandaises		T. Eekman, <i>Грамматический и лексический состав языка Юрия Крижанича</i> [La composition grammaticale et lexicale du langage de Iouri Krijanitch]	Т. Фоогд-Стоянова, <i>Неопубликованная статья Вл. Пяста о не вошедшей в печатную редакцию сцене Бориса Годунова</i> [T. Foogd-Stoianova, Article non publié de Vl. Piast sur la scène de Boris Godounov non incluse dans l'édition imprimée]	
Communications hollandaises		A. G. F. van Holk, <i>Definite and Indefinite in Old Church Slavonic. A Contribution to the Theory of the Linguistic Sign</i>		

Du côté des communications françaises, comme américaines et hollandaises, le volet linguistique et philologique est davantage tourné vers l'étude du vieux slave ou de comparaisons entre plusieurs langues slaves que vers le russe spécifiquement. Pourtant, des trois côtés, les études littéraires les plus représentées concernent le domaine russe. Quant à la langue des communications, le comité acceptant a priori toutes les langues slaves, lorsqu'une langue slave est choisie comme moyen de communication, il s'agit prioritairement du russe, et de manière secondaire du polonais, même lorsqu'il s'agit de traiter de linguistique slave ; le russe semble ainsi la langue slave la plus usitée chez les slavistes de pays non-slaves, ce qui n'a rien de surprenant en considérant le contexte géopolitique d'une Union soviétique dominante en Europe de l'Est et la politique de russification de cette Union⁴⁸. Il ne faut pas non plus oublier le poids de l'émigration slave, en France comme aux États-Unis, qui contribue à la construction de la slavistique dans ces pays non-slaves et à la diffusion des langues slaves. Aux États-Unis, depuis l'entre-deux-guerres et une émigration plus massive en provenance de l'ancienne Russie, c'est le russe qui est devenu la langue slave dominante de la slavistique américaine⁴⁹.

Les communications américaines, publiées en deux volumes selon un classement « linguistique » et « littéraire », semblent recouvrir la même acception de la linguistique et de la littérature que celle de l'Université française, la philologie ressortant comme du domaine de la linguistique. Cependant, la conception de la littérature y est parfois inclusive jusqu'à recouper celle de civilisation. Ainsi, un sujet comme « Križanić's Formative Years », portant sur un missionnaire catholique croate ayant vécu en Russie et cherché une union des peuples slaves par une Église et une langue communes, est tout aussi littéraire qu'une étude sur Avvakoum, et pourrait même ressortir du domaine de la linguistique, ce qui est le cas dans la communication hollandaise sur « La composition grammaticale et lexicale du langage de Iouri Krijanitch. »

Ces frontières disciplinaires sont également mouvantes dans les communications du congrès suivant en 1968 à Prague, où études linguistiques et littéraires se retrouvent notamment autour de la question de la traduction.

48 Voir les travaux de Patrick Sériot, notamment Patrick SÉRIOT, « Pourquoi la langue russe est-elle grande ? (matériaux pour une recherche) », *Essais sur le discours soviétique*, 4, 1984, p. 57-92.

49 J. FAURE, « Études slaves, sciences sociales et guerre froide : production et circulation des savoirs entre les États-Unis et l'Europe de l'Est (1943-1979) », *op. cit.*, p. 29.

Tableau 8.4. Exemples de communications présentées au VIe Congrès international des slavistes à Prague en 1968 : délégations française et américaine, classées selon les thématiques de l'Université française⁵⁰

Communications par pays et thématique au VIe Congrès international des slavistes	Linguistique et philologie		Histoire littéraire et civilisation	
	Slave en général ou autre langue slave	Russe	Russe	Slave en général ou autre langue slave
Communications françaises	Roger Bernard, <i>Observations sur la troisième personne du pluriel du présent et sur le participe présent actif en bulgare moderne</i>	René L'Hermitte, <i>Tendances de la morphologie verbale en russe moderne</i>	Henri Granjard, <i>Les deux visages de Stankevič</i>	Georges Luciani, <i>Du congrès de Prague (1848) au congrès de Moscou (1867)</i>
Communications françaises	Étienne Decaux, <i>Du rapprochement des écritures slaves</i>	Boris O. Unbegaun, <i>Язык русской литературы и проблемы его развития</i> [La langue de la littérature russe et les problèmes de son développement]		
Communications françaises	Paul Garde, <i>Les propriétés accentuelles des morphèmes dans les langues slaves</i>	Armelle Groupy, <i>L'art de traduire selon Annenskij</i>		
Communications françaises	Jacques Lépissier, <i>Du durcissement des consonnes en vieux slave</i>	Léon Robel, <i>Problèmes théoriques de la traduction de la poésie russe en français</i>		
Communications françaises	Yves Millet, <i>Difficulté pour un français de choisir entre le verbe déterminé et le verbe indéterminé en tchèque</i>	Jacques Veyrenc, <i>Aspect et synonymie syntaxique</i>	André Meynieux, <i>Puškin et la conclusion du Second Faust</i>	

50 D'après INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES, « Revue des études slaves, tome 47, fascicule 1-4, 1968. Communications de la délégation française au VIe Congrès international des slavistes (Prague, 1968) » ; CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES et Henry KUČERA (dir.), *American Contributions to the Sixth International Congress of Slavists, Prague, 1968, August 7-13. Vol. 1: Linguistic Contributions*, The Hague, Mouton, 1968.

Communications par pays et thématique au VIe Congrès international des slavistes	Linguistique et philologie		Histoire littéraire et civilisation	
	Slave en général ou autre langue slave	Russe	Russe	Slave en général ou autre langue slave
Communications françaises			Guy Verret, <i>Le thème des « cités bleues » dans l'œuvre d'A. N. Tolstoï</i>	
Communications françaises			Michel Aucouturier, <i>Il tratto di Apelle : manifeste littéraire du modernisme russe</i>	
Communications américaines	Robert Abernathy, <i>The Slavic Liquid- Metatheses</i>	Paul L. Garvin, <i>Russian Lexical Units in the Light of Machine Translation Research</i>	Zbigniew Folejewski, <i>Uwagi o roli dialektizmów w literaturze pięknej (Na podstawie materiałów z literatury polskiej i rosyjskiej)</i> [Notes sur le rôle des dialectismes dans la fiction (à partir de matériaux de la littérature polonaise et russe)]	
Communications américaines	Henryk Birnbaum, <i>Общеславянское наследие и иноязычные образцы в структурных разновидностях старославянского предложения</i> [Héritage du slave commun et modèles des langues étrangères dans les variétés structurelles de la phrase vieux slave]	Gerta H. Worth, <i>Роль церковнославянского языка в развитии русского литературного языка</i> [Le rôle du slavon d'église dans le développement de la langue littéraire russe]	William Harkins, <i>К сравнению тематики и композиционной структуры русской и чешской народной баллады</i> [Comparaison du thème et de la structure de composition d'une ballade folklorique russe et tchèque]	

Communications par pays et thématique au VIe Congrès international des slavistes	Linguistique et philologie		Histoire littéraire et civilisation	
	Slave en général ou autre langue slave	Russe	Russe	Slave en général ou autre langue slave
Communications américaines	Zbigniew Gołąb, <i>The Grammar of Slavic Causatives</i>	Lew R. Micklesen, <i>Impersonal Sentences in Russian</i>	Krystyna Pomorska, <i>Skamandryci a poezja rosyjska początku XX wieku</i> [Le groupe Skamander et la poésie russe du début du XXe siècle]	
Communications américaines	R. Jakobson, <i>Вопросы сравнительной индоевропейской мифологии в свете славянских показаний</i> [Questions de mythologie comparée indo- européenne à la lumière de preuves slaves]	Michael Shapiro, <i>Заметки по ударению заимствованных слов в современном русском языке</i> [Notes sur l'accentuation des mots empruntés en russe moderne]	Robert Belknap, <i>The Origins of Alëša Karamazov</i>	T. Ekman, <i>Рифма в поэзии славянских народов : несколько заметок</i> [La rime dans la poésie des peuples slaves : quelques notes]
Communications américaines	D. Barton Johnson, <i>Toward a Typology of the Slavic Verb: the Verbs of Body Position</i>	C. H. van Schooneveld, <i>On the Opposition Determinate- Indeterminate in the Contemporary Standard Russian Verb</i>	Deming Brown, <i>The Očerk: Suggestions Toward a Redefinition</i>	Ante Kadić, <i>Surrealists Versus Modernists in Serbian Literature</i>

Communications par pays et thématique au VIe Congrès international des slavistes	Linguistique et philologie		Histoire littéraire et civilisation	
	Slave en général ou autre langue slave	Russe	Russe	Slave en général ou autre langue slave
Communications américaines	Henry Kučera, <i>Some Quantitative Lexical Analyses of Russian, Czech and English</i>	Kirill Taranovsky, <i>Формы общеславянского и церковнославянского стиха в древнерусской литературе XI-XIII вв</i> [Formes du vers en slave commun et en slavon d'église dans la littérature russe ancienne des XIe- XIIIe siècles]	Edward J. Brown, <i>Majakovskij's Poem Čelovek: The Problem of Interpretation</i>	
Communications américaines	Rado L. Lencek, <i>The Theme of the Greek Koine in the Concept of a Slavic Common Language and Matija Majar's Model</i>	Walter N. Vickery, <i>On the Question of the Syntactic Structure of Gavriiliada and Boris Godunov</i>		
Communications américaines	Thomas F. Magner, <i>Post-Vukovian Accentual Norms in Modern Serbo- Croatian</i>		William B. Edgerton, <i>The Artist Turned Prophet: Leo Tolstoj After 1880</i>	
Communications américaines	Ladislav Matějka, <i>On Translating for Latin into Church Slavonic</i>		Kenneth E. Harper, <i>Dickens and Gogol's Šinel</i>	

Communications par pays et thématique au VIe Congrès international des slavistes	Linguistique et philologie		Histoire littéraire et civilisation	
	Slave en général ou autre langue slave	Russe	Russe	Slave en général ou autre langue slave
Communications américaines	Edward Stankiewicz, <i>The Accent Patterns of the Slavic Verb</i>		Norman W. Ingham, <i>The Limits of Secular Biography in Medieval Slavic Literature, Particularly Old Russian</i>	
Communications américaines	Dean S. Worth, <i>"Surface Structure" and "Deep Structure" in Slavic Morphology</i>		C. Nicholas Lee, <i>Philosophy and Artistic Devices in the Historical Fiction of L. N. Tolstoj and M. A. Aldanov</i>	
Communications américaines			Rufus W. Mathewson, <i>Intimations of Mortality in Four Čexov Stories</i>	
Communications américaines			Hugh McLean, <i>Čexov's V Ovrage: Six Antipodes</i>	
Communications américaines			John Mersereau, <i>Orest Somov and the Illusion of Reality</i>	

Communications par pays et thématique au VIe Congrès international des slavistes	Linguistique et philologie		Histoire littéraire et civilisation	
	Slave en général ou autre langue slave	Russe	Russe	Slave en général ou autre langue slave
Communications américaines			Thomas Winner, <i>Some Remarks About the Style of Bunin's Early Prose</i>	

La sixième édition du congrès révèle un intérêt pour les questions de traduction, qui brouillent les frontières entre linguistique et littérature. Une seule communication française traite d'histoire, celle de Georges Luciani, « Du congrès de Prague (1848) au congrès de Moscou (1867) », et aucun spécialiste d'histoire ne présente d'exposé, ce qui semble indiquer que malgré la constitution d'une école historique des pays slaves en France, ceux-ci sont plus rattachés à l'histoire qu'à la slavistique. Il en est de même pour les communications américaines, qui restent centrées sur la linguistique et la littérature. En 1968 apparaît pourtant en marge du congrès la thématique de l'histoire : l'Institut d'histoire près de l'Académie bulgare des sciences et les historiens bulgares présentent des communications sur l'histoire bulgare publiées en un volume dans une collection d'études historiques à Sofia en 1968⁵¹. Au congrès suivant, en 1973 à Varsovie, les communications américaines sont publiées en trois volumes : (1) linguistique et poésie, (2) littérature et folklore et (3) histoire. L'histoire devient ainsi partie intégrante de la slavistique.

4 – De nouveaux champs à conquérir ?

Alors que la discipline universitaire en France se spécifie dans les années 1950 et 1960, elle se contente d'explorer les champs de la langue et de la littérature, et, dans une troisième voie, souvent mal définie autour du terme de civilisation, considère d'autres aspects de la culture. Ces autres aspects, comme ce qui touche à la philosophie, la psychologie, la géographie, les sciences politiques, tendent, de la même manière que l'histoire, à ne pas se

51 CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES (dir.), *Études historiques à l'occasion du VIe Congrès international des études slaves à Prague*, Sofia, Académie des sciences de Bulgarie, 1968.

constituer en voie spécifique des études russes. Est-ce à dire, que, à l'exemple de l'histoire, des russisants émergent dans d'autres disciplines ? Le mouvement semble encore marginal et moins constitué qu'en histoire. Exemple pourrait être pris des domaines où les études russes ne font pas autorité dans la soutenance de la thèse principale de Jean-Louis Segundo en 1963 sur « Berdiaeff, une réflexion philosophique sur la personne », parce qu'elle révèle que l'œuvre de ce philosophe échappe à l'expertise du domaine russe pour se concentrer pleinement dans celle de la philosophie. En effet, un doctorant ne lisant pas le russe a pu enregistrer un tel sujet sans que ni lui, ni l'organisme de soutenance – l'université de Paris – ne considèrent qu'il puisse y avoir contradiction. Au jury de la thèse ne se trouve aucun représentant des études russes et le seul russophone y siège en tant que philosophe : Vladimir Jankélévitch. Cependant, c'est lui qui se montre le plus opposé à la démonstration du doctorant – qui n'a étudié que les œuvres de Berdiaev traduites et publiées en français – en soulevant la question : « comment pouvait-on envisager une thèse sur Berdiaeff sans connaître le russe⁵² ? » Et Vladimir Jankélévitch poursuit en analysant :

« la triple lacune qui en résulte pour cette thèse : son auteur n'a pu utiliser ni les œuvres de jeunesse de Berdiaeff ni les nombreux travaux, livres et articles de revues, que celui-ci a continué à écrire en russe pendant sa période française et qui n'ont pas été traduits en français ; enfin il n'a pu situer la pensée de Berdiaeff par rapport au milieu culturel russe dans lequel elle s'enracine : le parallèle s'imposait avec Léon Chestov qui a si profondément influencé Berdiaeff, pour ne rien dire de Soloviev, S. Frank, Boulgakov et de tant d'autres ; faute de connaître ces sources et ces influences, on attribue indûment à Berdiaeff une originalité qu'il ne possède pas. »

Malgré ces critiques, la mention très honorable est accordée pour ce candidat étranger (jésuite uruguayen) qui « comme tel mérite une sympathie particulière. » Cependant, Vladimir Jankélévitch insiste, après soutenance, pour que ses critiques soient bien inscrites au rapport, en écrivant au président du jury :

« Je m'en remets à vous pour qu'il soit tenu compte, dans votre rapport, de mes réserves touchant la thèse du P. Segundo, avec toute la netteté désirable.

52 D'après le rapport de soutenance des thèses ès-lettres de Jean-Louis Segundo par Henri-Irénée Marrou de juin 1963, Archives nationales, carton AJ/16/7109. Les citations suivantes proviennent du même rapport.

Il ne s'agit pas de nuances, ni de points de détail, mais d'objections graves, sur des points essentiels. L'ignorance du P. Segundo quant à la pensée russe dont Berdiaeff est nourri, issu, et qui seule peut l'expliquer. Cette ignorance aboutit à un travail d'amateur, à un simple babillage philosophique ; qui plus est elle est susceptible de donner une idée erronée de la pensée véritable de Berdiaeff. La présence dans notre jury d'un véritable spécialiste de la pensée russe (et je n'étais même pas ce spécialiste!) eût inmanquablement déterminé le refus de toute mention⁵³. »

Vladimir Jankélévitch invite ainsi à la levée des barrières entre disciplines quand le sujet le justifie. L'étude des auteurs d'un domaine linguistique n'est pourtant pas réservée aux spécialistes de langues ; la littérature peut être étudiée dans des traductions sous l'angle du comparatisme, de même que l'étude de la philosophie n'est pas exclusivement traitée par aire culturelle. L'œuvre de Berdiaev a ainsi fait l'objet de sujets en études russes (par exemple la thèse d'université de Nicolas Poltoratzki, « La philosophie de l'histoire de Russie de Nicolas Berdiaeff », sujet bien centré sur la Russie et réalisé sous la direction de Pierre Pascal, soutenu en 1954). L'angle d'approche détermine plus la spécialité dans laquelle un sujet va être soutenu que la langue originale du matériau. Ainsi, à regarder les sujets de mémoires soutenus entre 1968 et 1970 à l'université de Paris, dans des disciplines spécifiées (histoire, lettres, russe, philosophie, etc.), il est remarquable que des sujets concernant la Russie ou des auteurs russes aient fait l'objet d'une soutenance dans d'autres disciplines que le russe. Des sujets d'histoire concernant la Russie et l'Union soviétique sont également soutenus hors de la direction de Roger Portal, historien russisant qui cherche à former des historiens au russe. La philosophie ou la littérature comparée utilisent également des œuvres russes, sans qu'il ne soit précisé si ces étudiants sont formés au russe ou non ; de même que des étudiants en histoire ou en géographie dont les travaux pourraient bénéficier d'une bibliographie en russe.

53 Lettre de Vladimir Jankélévitch à Henri-Irénée Marrou datée du 2 juin 1963 et jointe au rapport de soutenance des thèses ès-lettres de Jean-Louis Segundo, Archives nationales, carton AJ/16/7109.

Tableau 8.5. Mémoires de maîtrises soutenus en Sorbonne dans d'autres disciplines (lettres et sciences humaines) que le russe mais touchant à la Russie (1968-1970)⁵⁴

Année	Discipline	Nom	Sujet du mémoire	Directeur d'études
1968	Histoire	Danielle Couleru	Les troupes russes en France pendant la Première Guerre mondiale	J.-B. Duroselle
1968	Histoire	Françoise Legendre (épouse Stoloff)	La révolution française à travers les rapports de Simolin, ambassadeur de Russie à Paris	A. Soboul
1969	Géographie	Anne-Marie Burelle	Le tertiaire supérieur dans le centre de Moscou	M. Rochefort
1969	Philosophie	Hélène Carteron	La révolution culturelle chez Marx et Lénine	V. Jankélévitch
1969	Philosophie morale	Mlle Chaix	Le tragique et la mort chez Dostoïevski	V. Jankélévitch
1969	Philosophie	Jean Davydoff	La temporalité dans l'ennui et dans l'attente selon les romanciers russes	V. Jankélévitch
1969	Histoire	Claudy Delattre	La presse communiste française (1939-1941) et le pacte germano-soviétique	J. Droz
1969	Philosophie	David Haziot	La notion d'Art total dans l'œuvre d'Eisenstein	Revault d'Allouves, maître-assistant
1969	Lettres modernes	Anne-Marie Lazarini ⁵⁵	Le théâtre de Tchekhov sur les scènes russes et françaises	C. Dédéyan
1969	Histoire	Mme Melquiond (épouse Worontzoff)	La conception de la presse chez Lénine	P. Vilar
1969	Histoire	Pierre Meslé	La politique allemande à l'égard de l'Union soviétique en 1926	J.-B. Duroselle
1969	Préhistoire	Catherine Perles	Feu et foyer au paléolithique en Russie	A. Leroi-Gourhan
1969	Philosophie	Treffa Zeggane	Le problème de la vérité chez Lénine	P. Macherey, maître-assistant

54 D'après les archives versées par l'Université Paris 4-Sorbonne, Archives nationales, cartons 19910563/258-263.

55 Anne-Marie Lazarini a sans doute une connaissance du russe puisqu'elle a validé un CES de lettres russes en 1967. Voir aux archives nationales, carton 19910563/224.

Année	Discipline	Nom	Sujet du mémoire	Directeur d'études
1970	Histoire	Gérard Bonnegent	La guerre russo-japonaise vue par la diplomatie française	J. Ganiage
1970	Lettres modernes	Philippe Chardin	Proust et Dostoïevski	C. Dédéyan
1970	Philosophie	Élisabeth Valsecchi	Contribution de Dostoïevski au thème du nihilisme	R. Polin

Des auteurs comme Dostoïevski ou Lénine, dont les textes sont facilement accessibles en français, font ainsi l'objet de sujets dans d'autres disciplines que le russe, signe que la culture russe s'est bien intégrée à l'Université française, au-delà des spécialistes de la langue, mais avec les limites que peut poser l'accès aux traductions pour des travaux de recherches qui ne peuvent pas toujours étudier au plus près la pensée de l'auteur traité. De cet engouement pour les choses russes apparaît la nécessité de former à la langue des spécialistes d'autres disciplines. Cette ambition est d'ailleurs au cœur du projet de Roger Portal à l'ouverture du Centre d'études et de recherches sur l'histoire slave et permet de faire fleurir l'étude de la culture russophone au-delà du petit cercle de spécialistes de la langue russe.

II – La culture littéraire : une compétence primordiale pour le recrutement des enseignants de russe par l'agrégation et le CAPES

1 – La littérature classique comme référence des épreuves de composition

Tableau 8.6. Les sujets des épreuves écrites de l'agrégation de russe (1960-1967)⁵⁶

Année/Épreuve	Composition française	Composition russe	Version	Thème
1960	Pouchkine, <i>Le comte Noulina</i> (1825) et <i>La petite maison de Kolonna</i> (1830)	Gorki, <i>Les bas-fonds</i> (1902)	Remizov, <i>L'étang</i> (1908)	Pascal, <i>Pensées</i> (1669)
1961	Bounine, <i>La vie d'Arseniev</i> (1929-1933)	L. Tolstoï (1828-1910), premières œuvres	Klioutchevski, <i>Cours d'histoire russe</i> (1904-1918)	Pasteur (1822-1895), « Une philosophie »

⁵⁶ Les sujets proviennent des rapports de jury publiés chaque année FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1960-1967.

Année/ Épreuve	Composition française	Composition russe	Version	Thème
1962	Aksakov, <i>L'enfance de Serge Bagrov</i> (1857)	Ostrovski (1823- 1886) et Nekrassov (1821-1878), poètes du peuple	Bounine, <i>Le village</i> (1910)	Paul Valéry, « Réflexions sur la guerre » (discours prononcé en 1931)
1963	Dostoïevski, <i>Les pauvres gens</i> (1846)	Les personnages de Gontcharov (1812- 1891)	Korolenko, <i>Histoire de mon contemporain</i> (1906-1922)	Albert Camus, <i>La peste</i> (1947)
1964	Tourgueniev, <i>Terres vierges</i> (1877)	Dostoïevski, <i>L'adolescent</i> (1875)	F. Abramov, <i>Frères et sœurs</i> (1963)	Rousseau, <i>Confessions</i> (1782)
1965	A. K. Tolstoï, <i>La mort d'Ivan le Terrible</i> (1866)	Les fables de Krylov (1769-1844)	Tourgueniev, « Un voyage dans la Polésie » (1857)	Stendhal, <i>Lucien Leuwen</i> (1834)
1966	L. Tolstoï, <i>Résurrection</i> (1899)	Fonvizine, <i>Le mineur</i> (1782), d'après <i>L'histoire de la littérature russe de Gorki</i>	Blok, <i>Sur le théâtre</i> (1908)	E. Fromentin, <i>Dominique</i> (1862)
1967	Gorki, <i>Les petits bourgeois</i> (1902) (d'après une citation de Blok)	Gogol, <i>Les veillées du hameau près de Dikanka</i> (1830- 1832)	Melnikov- Petcherski, <i>Dans les forêts</i> (1871- 1874)	Proust, <i>Le côté de Guermantes</i> (1920)

a) La lecture des sujets de l'agrégation, entre références classiques et questionnement de leurs réceptions à travers le temps

Dans la façon d'aborder les œuvres classiques, certaines références restent persistantes, comme la réception contemporaine des œuvres étudiées. En 1963, *Les pauvres gens* de Dostoïevski en composition française sont discutés selon un jugement de Belinski (1811-1848), grand critique de l'époque, dont une citation fournit également la base d'un sujet sur l'œuvre de Gogol en composition russe en 1967. Les candidats peuvent même être invités à discuter des auteurs discourant sur leur propre œuvre, comme le montre en composition russe en 1963 un sujet sur Gontcharov. Ce qui n'empêche pas l'apparition d'une lecture soviétisée d'une œuvre, proposée au sujet de composition russe en 1966 : la vision de Gorki dans son

Histoire de la littérature russe du Mineur de Fonvazine (1782). Nicolas Weisbein note à ce propos dans son rapport que :

« l'écrivain soviétique ne considère l'œuvre que d'un point de vue strictement historique et social, c'est-à-dire révolutionnaire ou si l'on préfère, idéologique. [...] Fonvazine lui ne se place que sur un plan purement littéraire et dramatique. [...] Il fallait chercher à replacer l'œuvre de Fonvazine dans son décor et dans son climat pour s'apercevoir que la position de Gorkij, homme du XXe siècle et révolutionnaire, était sur bien des points différente de celle de Fonvazine, écrivain du XVIIIe siècle⁵⁷. »

C'est-à-dire qu'il n'est pas attendu des candidats qu'ils acquiescent simplement à la lecture par Gorki de l'œuvre de Fonvazine, mais qu'il est toujours essentiel de bien replacer une œuvre dans son contexte de production, ce que le candidat est invité plus directement à faire, et sans détour, dans les sujets prenant pour point de départ une critique contemporaine de l'auteur. Le jury ne rejette pas pour autant Gorki écrivain, puisque son œuvre fournit par elle-même matière à sujets de composition : *Les petits-bourgeois* et *Les bas-fonds* sont choisis pour discuter l'œuvre de l'écrivain encensé par le régime soviétique et, du temps de l'œuvre, reconnu par ses pairs comme Tchekhov, malgré ses démêlés avec le pouvoir impérial⁵⁸. La position de Gorki semble ainsi ambiguë dans le paysage universitaire : ces œuvres pré-révolutionnaires font partie d'un canon par leur intégration aux programmes de licence en Sorbonne et de l'agrégation dès les années 1940, tout en étant moins visibles dans la recherche ; hormis un article dans la *Revue des études slaves* par Guy Verret en 1957 (« Maxime Gor'kij et Alexis Tolstoï à la croisée des chemins (1921-1923) », *RES*, tome 34, fascicule 1-4) et quelques sujets de DES en Sorbonne dans les années 1960, forcément plus confidentiels (« Bounine et Gorki mémorialistes » par Françoise de Bonnières et « La vie des artisans russes d'après *Enfance* de Gorki » d'Anita Garcia-Montes en 1965, « Les thèmes principaux dans les premiers récits de Gorki jusqu'à *Thomas Gordeïev* » par Claude Nouzeilles en 1967), peu de recherches mettent en avant l'œuvre de Gorki avant la thèse de 1968 de Jean Pérus, militant communiste.

57 Rapport de Nicolas Weisbein sur l'épreuve de composition russe à l'agrégation de 1966, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1966, p. 6-7.

58 Michel NIQUEUX, « GORKI MAXIME - (1868-1936) », in *Encyclopædia Universalis*, <https://www.universalis.fr/encyclopedie/maxime-gorki/>, page consultée le 25 novembre 2018.

Les sujets d'agrégation comme de CAPES à l'écrit laissent apparaître que la place laissée à la période contemporaine se limite au hors programme des épreuves de version, à l'exception notable de l'intégration de l'œuvre de Bounine, *La vie d'Arseniev* (sujet de composition française de l'agrégation en 1961), roman reconnu à l'Ouest comme œuvre majeure par sa consécration par le Prix Nobel presque trente ans auparavant. L'émigration reste ainsi une source de références contemporaines pour l'agrégation, à côté de l'essai d'intégration de productions soviétiques.

Tableau 8.7. Les sujets des épreuves écrites du CAPES de russe (1960-1967)⁵⁹

Année/ Épreuve	Composition française	Composition russe	Version	Thème
1960	D'après Paul Valéry sur l'esthétique moderne, dans sa « Préface au catalogue d'une exposition d'art italien » (1935)	Dostoïevski, <i>Souvenirs de la maison des morts</i> (1862)	Herzen (1812-1870), « Retour clandestin d'une mère »	Marcel Pagnol, <i>La gloire de mon père</i> (1957)
1961	Sur grandeur et bassesse dans l'art, d'après Roger Caillois dans <i>Babel</i> (1948)	Lermontov (1814-1841), Poésies	A. N. Tolstoï, <i>Le seigneur boiteux</i> (1912)	Comte de Ségur (1780-1873), <i>La campagne de Russie</i>
1962	Sur la dichotomie artiste/bourgeois, d'après Paul Valéry dans ses <i>Propos sur le progrès</i> (1929)	Tourgueniev, <i>Mémoires d'un chasseur</i> (1852)	Bounine, <i>La vie d'Arseniev</i> (1938)	Diderot, <i>Lettre à Sophie Volland du 5 octobre 1759</i>
1963	D'après jugement sur le roman de François Mauriac dans <i>Le romancier et ses personnages</i> (1933)	Gontcharov, <i>Le ravin</i> (1869)	Cholokhov, <i>Le Don paisible</i> (1928-1940)	Simone de Beauvoir, <i>Mémoires d'une jeune fille rangée</i> (1958)
1964	La fonction du spectacle, d'après une citation de Jean Giraudoux extraite d'un « Discours sur le théâtre » (1931)	Tourgueniev (1818-1883) sur son œuvre	A. N. Tolstoï, <i>Pierre le Grand</i> (1930-1934)	Jacques Perret, <i>Bande à part</i> (1951)

59 Voir les rapports de jury du CAPES de russe des enseignements scolaires et de l'orientation FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1960-1967.

Année/ Épreuve	Composition française	Composition russe	Version	Thème
1965	Sur l'opposition entre génie et goût d'après Diderot dans l' <i>Encyclopédie</i> (1751-1772)	Gorki, <i>Foma Gordeïev</i> (1899)	Tendriakov, <i>Trois, sept, as</i> (1960)	Roger Martin du Gard, <i>Les Thibault, L'été 1914</i> (1935-1936)
1966	Sur les rapports entre le public et les œuvres nouvelles, d'après Marcel Proust	Le personnage de Ioudouchka dans <i>Les Golovlev</i> (1880) de Saltykov-Chtchedrine	Panova, <i>Valya</i> (1959)	Prosper Mérimée, <i>Tamango</i> (1829)
1967	Sur les vérités des œuvres d'art, d'après Ionesco dans ses <i>Notes et contrenotes</i> (1962)	Dostoïevski, <i>L'idiot</i> (1869)	Cholokhov, <i>Terres défrichées</i> (1932-1959)	Marcel Arland, <i>Terre natale</i> (1938)

b) Quelques références littéraires très contemporaines valorisées par l'épreuve de version ou les leçons orales

Dans une moindre mesure que le développement des relations franco-soviétiques, l'échange de livres et la présence à Paris de la librairie du Globe, pour diffuser ces productions, les milieux de l'émigration peuvent jouer un rôle de passeur de la littérature produite en Union soviétique. Ainsi, en 1964, est proposée à la version de l'agrégation une « préface lyrique » à un recueil de nouvelles paru seulement l'année précédente : *Frères et Sœurs* de Fiodor Abramov.

« De cet écrivain, on sait peu de choses en France. La revue *Neva* a cependant publié de lui en janvier 1963 une nouvelle : *Questions et dérobades*, dont le numéro de la *Table ronde* consacré à la vie intellectuelle en Union soviétique (n° 185, juin 1963) fait connaître de larges extraits sous la signature de Nicolas Lazarewitch⁶⁰. »

Certes, la *Table ronde* est une revue littéraire généraliste et non spécialisée dans la culture slave, qui ne fait sans doute pas partie des lectures des agrégatifs de russe. Il n'empêche que le

60 Henri Granjard, auteur du rapport de jury de l'agrégation de russe 1964 pour l'épreuve de version, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1964, p. 15.

dossier de la revue paru en juin 1963 sur la vie intellectuelle en Union soviétique n'est pas passé inaperçu parmi le jury de l'agrégation, notamment la contribution de Nicolas Lazarévitch⁶¹. Très critique de l'Union soviétique stalinienne et post-stalinienne, Nicolas Lazarévitch n'en n'a pas moins le souci de diffuser les informations et les œuvres contemporaines de l'URSS ; la revue *Neva*, qui a publié Fiodor Abramov, est en effet un organe de l'Union des écrivains de la Fédération de Russie depuis le milieu des années 1950. Cette union paraît d'autant plus conservatrice qu'elle fut créée en 1957 en réaction à l'Union des écrivains de l'URSS, aux tendances jugées trop novatrices par le Comité central⁶². Pourtant, Abramov ne fait toujours pas figure d'écrivain soviétique modèle, entre orthodoxie du réalisme socialiste et attachement à montrer la vie dans les campagnes, avec quelques entorses au modèle officiel ; « Abramov se situe dans cette zone imprécise où la remise en cause intérieure des dogmes ne se traduit pas par une rupture ouverte avec le régime⁶³. » Dans ce dossier de la *Table ronde*, Lazarévitch ne se contente pas de traiter d'Abramov, mais il mentionne également les œuvres d'autres auteurs qu'il estime peu connus en France, comme Victor Nekrassov, également traité dans un article de Georges Nivat dans le même numéro⁶⁴. Écrivain officiel favorable au tournant de la déstalinisation, Nekrassov, s'il est invité en France en 1965 par les autorités pour un projet de colloque littéraire Est-Ouest⁶⁵, reste absent des programmes des concours.

Si le nom d'Abramov a traversé les décennies pour entrer pleinement dans l'histoire de la littérature russe, ce n'est pas toujours le cas des textes des auteurs choisis aux concours juste après leur sortie. Le choix d'un roman très récent, *Le silence* de Bondarev, au programme de l'agrégation en 1964 (et au CAPES en 1965), peut ainsi paraître surprenant. Certes, le roman, paru seulement deux ans plus tôt, ne fait pas l'objet d'un sujet écrit, mais seulement de trois leçons d'agrégation en français et en russe. Ce choix déroge au schéma habituel d'interrogation des candidats sur des romans du canon littéraire universitaire. Ce récit d'un « jeune rescapé du front [...] confronté à la terreur des années de l'après-guerre⁶⁶ » paraît avoir

61 Voir chapitre 7, I-3-b.

62 Laure TROUBETZKOY, « La littérature russe et le XXe congrès : remarques sur les trois étapes du renouveau littéraire du Dégel », *Revue Russe*, 28-1, 2006, p. 55-56.

63 Alexis BERELOWITCH, « ABRAMOV FEDOR ALEKSANDROVITCH - (1920-1983) », in *Encyclopædia Universalis*, page consultée le 2 décembre 2018. URL : <http://www.universalis-edu.com/encycopedie/fedor-aleksandrovitch-abramov/>

64 Nicolas LAZAREVITCH, « Illustrations littéraires de l'existence russe », *Table ronde*, 185, 1963, p. 92-119 ; Georges NIVAT, « Victor Nekrassov », *Table ronde*, 185, 1963, p. 120-130.

65 Note sur un projet de colloque littéraire Est-Ouest établie par le service des échanges culturels de fin décembre 1965, Archives diplomatiques, carton 208QONT/1911, dossier « Relations culturelles avec la France ».

66 Michel HELLER, « La littérature du "Dégel" », in E. G. ETKIND, G. NIVAT, I. Z. SERMAN et V. STRADA (dir.), *Histoire de la littérature russe [3], Le XXe siècle. 3, Gels et dégels*, trad. fr. Marc

peu marqué les russisants sur le long terme. À titre d'exemple, Jean Bonamour, alors professeur à l'université Paris-IV, ne cite pas l'auteur dans son manuel sur *Le roman russe* en 1978⁶⁷. « *L'accalmie* de Bondyrev » (le roman n'était pas encore traduit sous un autre titre), était cité par Marcelle Ehrhard dans la dernière édition de sa *Littérature russe* en 1966, sans plus de précision. Le roman a sans doute frappé le jury par sa nouveauté en ce début des années 1960 puisqu'il contribue à la remise en cause du canon de la littérature de guerre et marque ainsi l'ouverture d'une brève période de relâchement des contraintes pesant sur la littérature encouragée par Khrouchtchev suite au Dégel. Ce choix restera cependant une exception.

Tableau 8.8. Les sujets des épreuves orales de l'agrégation de russe (1960-1967)⁶⁸

Année / Épreuve	Leçon française	Leçon russe	Explication d'un texte moderne	Explication d'un texte ancien	Thème
1960	Athanase Nikitine, <i>Le voyage au-delà des trois mers</i> (XVe siècle) (2 ⁶⁹) ; Théâtre, fables et chansons de Soumarokov (1717-1777) (2) ; A. Tolstoï poète de l'art pour l'art ; Dostoïevski, <i>Souvenirs de la maison des morts</i> (1862) (2) ; Tourgueniev, <i>Poèmes en prose</i> ; Pissemski, <i>Mille âmes</i> (1858) (3) ; Gorki, <i>Les bas-fonds</i> (2) ; La société provinciale chez	Le patriotisme de Lomonossov (1711-1765) ; La poésie de Soumarokov (1717-1777) ; La poésie de Pouchkine (2) ; A. Tolstoï poète (2) ; Dostoïevski, <i>Souvenirs de la maison des morts</i> (1862) (2) ; Tourgueniev, <i>Poèmes en prose</i> et <i>Nid de gentilhomme</i> ; Tolstoï, <i>Hadji-Mourat</i> ; Pissemski, <i>Mille âmes</i> ; Paoustovski conteur ;	Fables de Krylov (2) ; Gogol, <i>Le mariage</i> (2), <i>Revizor</i> (2), <i>Les âmes mortes</i> ; Tourgueniev, <i>Tchertopkhanov</i> et <i>Nédopiouskine</i> , <i>Cassien de la belle Métcha</i> , <i>Lébédiane</i> ; Gorki, <i>En gagnant mon pain</i> (4)	<i>La légende du royaume indien</i> (in <i>Chrestomathie</i> de Goudzi) (5) ; Chezenie Kotova (9)	Lesage, <i>Gil Blas</i> (14)

WEINSTEIN, *op. cit.*, p. 400.

67 J. BONAMOUR, *Le roman russe*, *op. cit.*

68 Les sujets proviennent des rapports de jury publiés chaque année FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe*, *op. cit.*, 1960-1967.

69 Entre parenthèses, le nombre d'agrégatifs ayant discuté le sujet.

Année / Épreuve	Leçon française	Leçon russe	Explication d'un texte moderne	Explication d'un texte ancien	Thème
	Paoustovski	Pilniak, <i>L'acajou</i> (1929)			
1961	La poésie dans <i>Le récit de la bataille de Koulikovo</i> ou <i>Le dit sur la bataille contre Mamai</i> (XVe siècle) ; Avvakum (1620/1621-1682) (2) ; Gogol, <i>Le mariage</i> (2) ; La poésie de Lermontov (3) ; La nouvelle philosophique chez Odoïevski (1803-1869) ; Dostoïevski, <i>Carnets du sous-sol</i> (3) ; Les récits de Tolstoï des années 1853-1859 ; La poésie d'Annenski (1855-1909) (3?) ; L'œuvre de Blok (1880-1921) (2)	Avvakum écrivain ; La vie populaire dans les opéras comiques ; Gogol, <i>Le mariage</i> ; La poésie de Lermontov (2) ; Odoïevski sur l'art et les artistes ; Dostoïevski, <i>Carnets du sous-sol</i> ; Les récits de Tolstoï des années 1853-1859 (5) ; La poésie d'Annenski (2) ; La vie militaire chez Kouprine (1870-1938) ; L'écriture de Bounine (1870-1953) (2) ; L'art de Blok (1880-1921)	Fables de Krylov (4) Gogol, le <i>Revizor</i> Ostrovski, <i>Entre soi, on s'arrange toujours</i> Tourgueniev, <i>Relique vivante</i> (3) Tchekhov, <i>Les moujiks</i> (3) Gorki, <i>Enfance</i> (3), <i>En gagnant mon pain</i> (3)	Écrits d'Avvakum (XVIIe siècle) (8) ; <i>Le dit sur la bataille contre Mamai</i> (XVe siècle) (10)	Voltaire, <i>Candide</i> (3), Jeannot et Colin (3), <i>Zadig</i> (12)
1962	<i>Nouvelle histoire sur l'État orthodoxe russe</i> (XVIe siècle) (2) ; La satire chez Krylov ; Venevitinov (1805-1827) (2), poète philosophe, entre classicisme	<i>Nouvelle histoire sur l'État orthodoxe russe</i> (XVIe siècle) ; Les fables de Krylov (2) ; Griboïedov, <i>Du malheur d'avoir trop d'esprit</i> (2) ;	Gogol, <i>Les âmes mortes</i> (9) ; Saltykov-Chtchedrine, <i>Les Golovlev</i> (6) ; Tolstoï, <i>Les cosaques</i> (6)	<i>Légende, passion et louange des saints martyrs Boris et Gleb</i> (11) ; <i>Nouvelle histoire sur l'État orthodoxe russe</i>	G. Flaubert, <i>L'éducation sentimentale</i> (21)

Année / Épreuve	Leçon française	Leçon russe	Explication d'un texte moderne	Explication d'un texte ancien	Thème
	<p>et romantisme ; Griboïedov, <i>Du malheur d'avoir trop d'esprit</i> (2) ; Herzen (2), <i>Journal, Passé et méditations</i> ; Aksakov, <i>L'enfance de Serge Bagrov</i> ; Tourgueniev, <i>Mémoires d'un chasseur</i> (5) ; Les poèmes et le populisme de N. Nekrassov (1821-1878) (3) ; Ostrovski, <i>Une place lucrative</i> (1857), <i>L'orage</i> (1859) ; La poésie de Mandelstam (1891-1938) (2) ; La moralité chez Grine (1880-1932)</p>	<p>La poésie de Venevitinov ; Herzen (2), <i>Passé et méditations</i> ; Aksakov, <i>L'enfance de Serge Bagrov</i> (3) ; Tourgueniev, <i>Mémoires d'un chasseur</i> (3) ; Ostrovski, <i>Une place lucrative</i> (1857), <i>L'orage</i> (1859) ; La poésie de N. Nekrassov (2) dont <i>Gel – Nez rouge</i> (1863) ; La langue poétique de Mandelstam, d'après ses pièces ; L'œuvre de Grine (2), dont <i>La chaîne d'or</i> (1925)</p>		(XVI ^e siècle) (10)	
1963	<p>La <i>Chronique de Nestor</i> (XII^e siècle) ; <i>Épître d'Ivan le Terrible</i> ; Nouvelles de Karamzine (2) ; Pouchkine, <i>Petites tragédies</i> (1830) (4) ; Lermontov, <i>Mascarade</i> (1835) (3) ; Les poèmes de Koltsov (1809-1842) (2) ; Sollogoub (1813-</p>	<p>Karamzine, <i>L'île de Bornholm</i> (1793) ; Pouchkine, <i>Petites tragédies</i> ; Lermontov, <i>Mascarade</i> (1835) (3) ; Les poèmes de Koltsov (1809-1842) (4) ; Sollogoub, <i>Tarantass</i> (1845) (3) ; Dostoïevski,</p>	<p>Lermontov, <i>Mascarade</i> (1835) (3) ; Poèmes de Koltsov (2) ; Sollogoub, <i>Tarantass</i> (1845) (5) ; Dostoïevski, <i>Les pauvres gens</i> (1846) (4) ; Gontcharov, <i>Le ravin</i> (1869) (5) ; Tolstoï, <i>Le faux coupon</i> (1911) ; Zamiatine,</p>	<p>La <i>Chronique de Nestor</i> (XII^e siècle) (7) ; <i>Première chronique de Novgorod</i> (XIII-XIV^e siècles) (7) ; <i>Épître d'Ivan le Terrible</i> (5) ; Écrits de Kotochikhine, diplomate russe du XVII^e siècle</p>	<p>R. Aron, <i>Leçons sur la société industrielle</i> (11) ; M. Duras, <i>L'après-midi de Monsieur Andesmas</i> (13)</p>

Année / Épreuve	Leçon française	Leçon russe	Explication d'un texte moderne	Explication d'un texte ancien	Thème
	1882) conteur ; Dostoïevski, <i>Les pauvres gens</i> (1846) (3) ; Gontcharov, <i>Le ravin</i> (1869) ; L'œuvre de vieillesse de Tolstoï, <i>Le faux coupon</i> (1911) (2) ; Zamiatine, <i>Le fléau de Dieu</i> (1937) ; La poésie de Pasternak dans le recueil <i>Ma sœur la vie</i> (1917) (3)	<i>Les pauvres gens</i> (1846) (3) ; Gontcharov, <i>Le ravin</i> (1869) (3) ; L'œuvre de vieillesse de Tolstoï (2), dont <i>Le père Serge</i> (1911) ; L'œuvre de Zamiatine (3), dont <i>Province</i> (1913)	<i>Province</i> (1913) (2), <i>Russie</i> (1917-1923), <i>La caverne</i> (1920)	(5)	
1964	Écrits de Vladimir Monomaque (1053-1125) ; <i>L'histoire de la campagne d'Étienne Batory contre Pskov</i> (relatif à la Guerre de Livonie, 1578-1582) ; Radichtchev, <i>Voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou</i> (1790) (2) ; Chakhovskoï, <i>Une leçon pour nos coquettes</i> (1815) (2) ; Pouchkine, <i>Les tziganes</i> (1824), <i>Poltava</i> (1828), <i>Le cavalier de bronze</i> (1833) ; La poésie de Tiouttchev	Chakhovskoï, <i>Une leçon pour nos coquettes</i> (1815) (2) ; Pouchkine, <i>La Fontaine de Bakhtchisarai</i> (1824), <i>Poltava</i> (1828), <i>Le cavalier de bronze</i> (1833) ; La poésie de Tiouttchev (1803-1873) (3) ; Grigoriev poète (1822-1864) (2) ; Tolstoï, <i>Les cosaques</i> (1863) (4) ; Dostoïevski, <i>L'adolescent</i> (1875) (2) ; Tourgueniev, <i>Terres vierges</i> (1877) (2) ; Les pièces de	Radichtchev, <i>Voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou</i> (1790) (2) ; Chakhovskoï, <i>Une leçon pour nos coquettes</i> (1815) (2) ; Pouchkine, <i>La Fontaine de Bakhtchisarai</i> (1824), <i>Poltava</i> (1828), <i>Le cavalier de bronze</i> (1833) ; Poèmes de Tiouttchev (2) ; Poèmes de Grigoriev (2) ; Tolstoï, <i>Les cosaques</i> (1863) (3) ; Dostoïevski, <i>L'adolescent</i> (1875) (3) ; Tourgueniev, <i>Terres vierges</i>	Hilarion (XIe siècle) (10) ; Vladimir Monomaque (1053-1125) (5) ; <i>L'histoire de la campagne d'Étienne Batory contre Pskov</i> (8)	Alain-Fournier, <i>Le grand Meaulnes</i> (12) ; M. Duverger, <i>Introduction à la politique</i> (11)

Année / Épreuve	Leçon française	Leçon russe	Explication d'un texte moderne	Explication d'un texte ancien	Thème
	(1803-1873) (3) ; Grigoriev poète (1822-1864) (2) ; Tolstoï, <i>Les cosaques</i> (1863) ; Dostoïevski, <i>L'adolescent</i> (1875) (2) ; Tourgueniev, <i>Terres vierges</i> (1877) (3) ; Les pièces de Blok (1880-1921) (3) ; Bondarev, <i>Le silence</i> (1962)	Blok (1880-1921) (3) ; Bondarev, <i>Le silence</i> (1962) (2)	(1877) (4) ; Blok, <i>Le roi sur la place</i> (1906) ; Bondarev, <i>Le silence</i> (1962)		
1965	Épiphane le Sage (fin XIVe siècle-début XVe siècle) écrivain ; La <i>Chronique de Kiev</i> (XIIe siècle) ; Gorki, <i>Foma Gordeïev</i> (1899) (3) ; Gogol, <i>Le portrait</i> (1835, 1842) (3) ; Kazakov (1927-1982) (2), reporter et écrivain, ses récits ; Lermontov, <i>Le Chant du tsar Ivan Vassilievitch et du hardi marchand Kalachnikov</i> (1838), <i>Le novice</i> (1840) ; Remizov, <i>De rose auréolée</i>	Tolstoï, <i>Le cadavre vivant</i> (1900) ; Lermontov, <i>Le démon</i> (1842) (4), <i>Le novice</i> (1840) ; Les contes de Pouchkine (3) ; Remizov, <i>De rose auréolée</i> (1952) ; Gorki, <i>Foma Gordeïev</i> (1899) (2) ; Dostoïevski, <i>Le Bourg de Stépantchikovo et sa population</i> (1859) (3) ; A.K. Tolstoï, <i>La mort d'Ivan le Terrible</i> (1866) (2) ; Gogol, <i>Le portrait</i> (1835, 1842) ; Fables de	A.K. Tolstoï, <i>La mort d'Ivan le Terrible</i> (1866) (2) ; Fables de Krylov (3) ; Gorki, <i>Foma Gordeïev</i> (1899) (7) ; Gogol, <i>Le portrait</i> (1835, 1842) ; Tolstoï, <i>Le cadavre vivant</i> (1900) ; Kazakov, <i>Le vagabond</i> (1956) (2) ; Dostoïevski, <i>Le Bourg de Stépantchikovo et sa population</i> (1859) (3) ; Lermontov, <i>Le Chant du tsar Ivan Vassilievitch et du hardi marchand</i>	La <i>Chronique de Kiev</i> (XIIe siècle) (11) ; Épiphane le Sage (fin XIVe siècle-début XVe siècle) (11)	J. Jaurès, <i>L'esprit du socialisme</i> (12) ; M. Pagnol, <i>La gloire de mon père</i> (10)

Année / Épreuve	Leçon française	Leçon russe	Explication d'un texte moderne	Explication d'un texte ancien	Thème
	(1952) (3) ; Tolstoï, <i>Le cadavre vivant</i> (1900) ; Les contes de Pouchkine (2) ; Dostoïevski, <i>Le Bourg de Stépantchikovo et sa population</i> (1859) (2) ; A. K. Tolstoï, <i>La mort d'Ivan le Terrible</i> (1866) ; Fables de Krylov	Krylov (3)	<i>Kalachnikov</i> (1838), <i>Le novice</i> (1840) ;		
1966	Babel (2), <i>La cavalerie rouge</i> (1926) ; Pouchkine, Les poésies de Mikhaïlovskoïe (2) ; Épiphane le Sage, <i>La vie d'Etienne de Perm</i> (fin XIVe siècle-début XVe siècle) ; Tchekhov (4), <i>La salle n°6</i> (1892), <i>Une banale histoire</i> (1889) ; Tourgueniev, <i>Un mois à la campagne</i> (1850, 1879) (2) ; Ostrovski, <i>La forêt</i> (1871) (2) ; Fonvizine, <i>Le mineur</i> (1782) (2) ; Tolstoï, <i>Résurrection</i> (1899) (4) ; Stankevitch (1813-1840)	Ostrovski, <i>La forêt</i> (1871) (3) ; Tolstoï, <i>Résurrection</i> (1899) (4) ; Nouvelles de Tchekhov (2) ; Saltykov-Chtchedrine, <i>Les Golovlev</i> (1880) (3) ; Le théâtre de Tourgueniev (6) dont <i>Un mois à la campagne</i> (1850, 1879) (5) ; Pouchkine, Les poésies de Mikhaïlovskoïe (2) ; Stankevitch (1813-1840) poète (2) ; Fonvizine, <i>Le mineur</i> (1782) ; Babel (1894-1940), témoin de son temps	Tolstoï, <i>Résurrection</i> (1899) (5) ; Tchekhov, <i>Le moine noir</i> (1894), <i>Dans la combe</i> (1900), <i>La steppe</i> (1888), <i>La salle n°6</i> (1892) ; Babel, <i>La cavalerie rouge</i> (1926), <i>Chanson</i> ; Fonvizine, <i>Le mineur</i> (1782) (2) ; Saltykov-Chtchedrine, <i>Les Golovlev</i> (1880) (3) ; Poèmes de Pouchkine (3) ; Stankevitch, <i>Le prisonnier kalmouk</i> ; Ostrovski, <i>La forêt</i> (1871) (3) ;	Épiphane le Sage, <i>La vie d'Etienne de Perm</i> (fin XIVe siècle-début XVe siècle) (5) ; <i>Le conte du malheur et de l'infortune</i> (XVIIe siècle) (5) ; <i>L'histoire de Savva Grudcyn</i> (XVIIe siècle) (13) ; <i>L'histoire de Frol Skobeev</i> (XVIIe siècle)	J.-P. Sartre, <i>Les mots</i> (14) ; P. Mendès France, <i>La République moderne</i> (10)

Année / Épreuve	Leçon française	Leçon russe	Explication d'un texte moderne	Explication d'un texte ancien	Thème
	poète ; Saltykov- Chtchedrine, <i>Les Golovlev</i> (1880) (5) ;				
1967	Kniajnine, <i>Vadim de Novgorod</i> (1793) (2) ; Pouchkine, <i>La dame de pique</i> (1834) (2) ; Gogol, <i>Les veillées du hameau près de Dikanka</i> (1830-1832) (3) ; Herzen, <i>À qui la faute ?</i> (1841-1846) (4) ; N. Nekrassov, <i>Pour qui fait-il bon de vivre en Russie ?</i> (1864) (2) ; Dostoïevski, <i>L'idiot</i> (1868) (3) ; Gorki, <i>Les petits bourgeois</i> (1902) ; La poésie d'Akhmatova (1889-1966) ; Boulgakov, <i>Les Jours des Tourbine</i> (1926) (3)	Kniajnine, <i>Vadim de Novgorod</i> (1793) (4) ; Pouchkine, <i>Doubrovski</i> (1833, 1842), <i>La dame de pique</i> (1834) ; Gogol, <i>Les veillées du hameau près de Dikanka</i> (1830-1832) (2) ; Herzen, <i>À qui la faute ?</i> (1841-1846) (2) ; N. Nekrassov, <i>Pour qui fait-il bon de vivre en Russie ?</i> (1864) (2) ; Dostoïevski, <i>L'idiot</i> (1868) (3) ; Gorki, <i>Les petits bourgeois</i> (1902) (3) ; La poésie d'Akhmatova (1889-1966) (2) ; Boulgakov, <i>Les Jours des Tourbine</i> (1926)	Pouchkine, <i>Doubrovski</i> (1833, 1842), <i>La dame de pique</i> (1834) ; Gogol, <i>Les veillées du hameau près de Dikanka</i> (1830-1832) (5) ; Herzen, <i>À qui la faute ?</i> (1841-1846) (2) ; N. Nekrassov, <i>Pour qui fait-il bon de vivre en Russie ?</i> (1864) (3) ; Dostoïevski, <i>L'idiot</i> (1868) (4) ; Gorki, <i>Les petits bourgeois</i> (1902) (3) ; Poème d'Akhmatova ; Boulgakov, <i>Les Jours des Tourbine</i> (1926)	Aleksandria (9) ; <i>Vie d'Alexandre Nevski</i> (XIIIe siècle) (12)	R. Aron, <i>La lutte de classes</i> (10) ; E. Triolet, <i>Le grand jamais</i> (11)

Les épreuves orales sont l'occasion pour le jury de tester la culture et les capacités d'analyse des candidats sur des œuvres récentes, et sont ainsi un instantané des découvertes des

professeurs qui font autorité en la discipline. Elles sont aussi l'occasion d'introduire un débat sur la littérature soviétique dans la formation des futurs enseignants du secondaire, amenés à faire découvrir le russe aux élèves pour qui la Russie se confond encore beaucoup avec l'Union soviétique.

2 – La littérature de la période soviétique lue dans la continuité de la littérature classique russe ?

Dès l'époque de *La littérature russe* de Charles Corbet, construire une critique des œuvres littéraires de la période soviétique selon les grands modèles de la littérature russe du XIXe siècle semble courant, surtout dans la comparaison avec le roman tolstoïen. Les échos entre la littérature soviétique et les classiques consacrés par le concours peuvent ainsi expliquer les choix d'auteurs contemporains. Ainsi, le choix de *Premières joies* (1945) de Constantin Fédine, écrivain officiel du régime soviétique, proposé à la version du CAPES de 1956 n'est peut-être pas tant surprenant si le jury voyait déjà dans son œuvre le modèle de Tolstoï, adapté à la figure du héros positif du réalisme socialiste⁷⁰. De plus, le roman, qui se situe en 1910, avant l'avènement du bolchevisme, est l'œuvre d'un auteur se sentant « déchiré entre les exigences de son art et celles des autorités » et qui ne fait pas le choix d'être « très idéologique, mais suffisamment pour ne pas susciter de critique⁷¹. » Après le XXe Congrès du PCUS, un courant littéraire se développe en Russie soviétique qui réinvestit le champ des sensations, plutôt que de se consacrer pleinement à la défense de l'idéologie soviétique. C'est dans ce contexte qu'émergent des auteurs comme Iouri Kazakov ou Vladimir Solooukhine, qui, tout en étant écrivains officiels, démontrent que les multiples facettes de cette littérature soviétique. Les deux écrivains, invités en France par les éditions Gallimard en 1967, se présentent eux-mêmes comme appartenant au courant « russe » de la littérature soviétique actuelle, c'est-à-dire qu'ils se réclament d'une tradition russe, par opposition à un courant occidental⁷². Ce courant russe puise ses inspirations dans l'ensemble de la littérature russophone ; les auteurs peuvent ainsi autant revendiquer les grands écrivains du XIXe siècle que Bounine. La revendication d'une filiation entre les différents courants et les époques de la

70 Alexis BERELOWITCH, « FÉDINE KONSTANTIN ALEXANDROVITCH - (1892-1977) », in *Encyclopædia Universalis*, page consultée le 5 janvier 2019. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/konstantin-alexandrovitch-fedine/>

71 C. VAISSIÉ, *Les ingénieurs des âmes en chef*, op. cit., p. 79.

72 Note sur le séjour de deux écrivains soviétiques en France du 24 avril 1967, Archives diplomatiques, carton 208QONT/2648.

littérature russe n'est ainsi pas le seul fait d'une critique littéraire, mais émane des écrivains eux-mêmes.

Aux romans réalistes socialistes staliniens ou aux œuvres traitant de la « Grande guerre patriotique », comme *La jeune garde* de Fadéïev (1946), qui reçoit le prix Staline, les jurys français préfèrent la littérature soviétique qui, peu après la guerre, revient aux valeurs russes plus traditionnelles. Ainsi, Fiodor Abramov peut être considéré comme un « écrivain paysan », de même que Paoustovski (choisi en 1960), que Jean Bonamour présente en 1978 comme « une résurgence des meilleures traditions de la littérature russe » qui consiste à conter la « Russie éternelle », dans une langue « restée exempte des scories du temps⁷³. » Paoustovski est d'ailleurs étudié dans les années 1960 à l'université de Paris, notamment sous le prisme de son rapport à la nature, thématique qui traverse la littérature russe⁷⁴. Ceci aurait de quoi séduire le jury d'un concours qui diffuse prioritairement la culture littéraire du XIXe siècle. Une « résurgence des meilleurs traditions de la littérature russe » pourrait encore se retrouver dans l'œuvre de Bounine, dont *La vie d'Arséniev* (1933), roman composé en exil en France dans la nostalgie d'une époque révolue, fait son entrée au programme de l'agrégation en 1961. L'ombre du XIXe siècle plane encore sur le choix du *Trois, sept, as* (1960) de Vladimir Tendriakov (choisi en version du CAPES en 1965), œuvre qui peut se lire dans la lignée de *La dame de pique* de Pouchkine⁷⁵.

Le choix de l'œuvre de Cholokhov, pour deux épreuves de version en 1963 (*Le Don paisible*) et 1967 (*Terres défrichées*), peut s'expliquer là encore par une filiation qui a pu être trouvée entre *Le Don paisible* et le roman classique. L'œuvre majeure de Cholokhov, qui suit la vie des Cosaques du Don de 1912 à 1922 à travers la guerre et la révolution, « combine [...] à l'instar de *Guerre et Paix* [...] les traits du roman historique et ceux du roman familial⁷⁶. » De plus, « certaines caractéristiques littéraires du *Don paisible*, en particulier le déroulement chronologique du récit, le souci du détail pertinent, ainsi que la manière de traiter l'analyse psychologique, peuvent être attribués à l'influence de Tolstoï⁷⁷. » La structure et les thèmes pourraient donc faire écho à la littérature russe du XIXe siècle, bien que le lexique du roman ou encore sa syntaxe le rapproche plus de la prose ornementale soviétique des années 1920⁷⁸.

73 J. BONAMOUR, *Le roman russe*, op. cit. p. 186.

74 Voir I-2-a.

75 Michel NIQUEUX, « Présentation », in Alexandre POUCHKINE, *La Dame de pique - Le Nègre de Pierre le Grand*, Bibliothèque russe et slave, 2018, p. 11.

76 Herman ERMOLAEV, « Mikhaïl Cholokhov (1905-1984) », in E. G. ETKIND, G. NIVAT, I. Z. SERMAN et V. STRADA (dir.), *Histoire de la littérature russe [3], Le XXe siècle. 3, Gels et dégels*, trad. fr. Monique SLODZIAN, op. cit., p. 89.

77 *Ibid.* p. 90.

78 *Ibid.* p. 90.

De plus, si l'on suppose que le jury souhaite proposer aux étudiants passant le CAPES – donc destinés à enseigner dans le secondaire davantage que les agrégatifs susceptibles de poursuivre une thèse – des œuvres ancrées dans la contemporanéité soviétique, alors c'est Choloïkhov qui s'impose. Placé « tout en haut de la hiérarchie officielle des écrivains soviétiques⁷⁹ », prix Lénine, prix Staline, il obtient le prix Nobel de littérature en 1965. Entré dans le « canon » soviétique et mondial, ses romans de l'entre-deux-guerres sont précisément traduits dans les années 1960, chez Gallimard dans la collection « Littératures soviétiques » dirigée par Aragon, et chez Julliard. Enfin, ses romans portant sur la guerre civile et la construction du socialisme pouvaient se distinguer comme des récits « de parfaite bonne foi⁸⁰ » de distinguant ainsi « dans la littérature soviétique [...] par une relation impartiale des événements historiques⁸¹ », opinion présentée par des spécialistes de la littérature russophone dans les années 1950 et encore dans les années 1990.

Tableau 8.9. Les sujets des épreuves orales du CAPES (1960-1967)⁸²

Année / Épreuve	Épreuve unique d'oral à partir d'un texte littéraire russe
1960	Aksakov, <i>L'enfance de Serge Bagrov</i> (1857) Gogol, <i>La nuit de Noël</i> (1832), <i>Le portrait</i> (1835, 1842), <i>Propriétaires d'autrefois</i> (1835), <i>La brouille des deux Ivan</i> (1832), <i>Vij</i> (1835) Gorki, <i>A travers la Russie</i> (1912-1916), <i>Un héros</i> Herzen, <i>Le devoir avant tout</i> (1851), <i>Passé et méditations</i> (1868) Kouprine, <i>Le duel</i> (1905) Leskov, <i>Gens d'église</i> (1872) Tolstoï, <i>Anna Karénine</i> (1877), <i>Les Cosaques</i> (1863), <i>La matinée d'un propriétaire</i> (1856) Tourgueniev, <i>André Kolossov</i> (1844), <i>L'infortunée</i> (1868), <i>Pounine et Babourine</i> (1874)
1961	Herzen, <i>Passé et méditations</i> (1868) Tourgueniev, <i>Mémoires d'un chasseur</i> (1852) Dostoïevski, <i>Netotchka Nezvanova</i> (1848-1849), <i>Humiliés et offensés</i> (1861) Tolstoï, <i>Enfance</i> (1852), <i>Jeunesse</i> (1857), <i>Guerre et Paix</i> (1869), <i>Résurrection</i> (1899) Tchekhov, <i>Récits</i> Gorki, <i>En gagnant mon pain</i> (1916)

79 *Ibid.*, p. 82.

80 C. CORBET, à propos de l'auteur du *Don paisible*, dans *La littérature russe, op. cit.*, p. 191.

81 H. ERMOLAEV, « Mikhaïl Choloïkhov (1905-1984) », art. cit., p. 88.

82 Voir les rapports de jury du CAPES de russe des enseignements scolaires et de l'orientation FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1960-1967.

Année / Épreuve	Épreuve unique d'oral à partir d'un texte littéraire russe
1962	<p>Gontcharov, <i>Le ravin</i> (1869) Tchekhov, <i>Les moujiks</i> (1897), Récits Paoustovski, Récits A.N. Tolstoï, <i>Le chemin des tourments</i>, tome 1 « Deux sœurs » (1922) et tome 2 « L'an dix-huit » (1928) Fadeïev, <i>La jeune garde</i> (1945)</p>
1963	<p>Melnikov-Petcherski, <i>Dans les forêts</i> (1871-1874) Tchekhov, Récits Dostoïevski, <i>Souvenirs de la maison des morts</i> (1862), <i>L'idiot</i> (1868) Tolstoï, <i>Anna Karénine</i> (1877) Gorki, <i>Mes universités</i> (1923) Zochtchenko, <i>Nul besoin de spéculer</i> (1931)</p>
1964	<p>Aksakov, <i>Une chronique de famille</i> (1856), <i>L'enfance de Serge Bagrov</i> (1857) Herzen, <i>Passé et méditations</i> (1868) Dostoïevski, <i>Les pauvres gens</i> (1846), <i>L'idiot</i> (1868), <i>La douce</i> (1876), <i>Crime et châtiment</i> (1866) Zamiatine, <i>La caverne</i> (1920), <i>Mamaï</i> (1920) Leskov, <i>Le vagabond ensorcelé</i> (1873), <i>Gens d'église</i> (1872) Mandelstam, <i>Le bruit du temps</i> (1925) V. Sollogoub, <i>Tarantass</i> (1845)</p>
1965	<p>Gogol, <i>Les âmes mortes</i> (1842), <i>La perspective Nevski</i> (1835) Dostoïevski, <i>L'idiot</i> (1868) Saltykov-Chtchedrine, <i>Les Golovlev</i> (1880) Tolstoï, <i>Anna Karénine</i> (1877), <i>Guerre et Paix</i> (1869) Tchekhov, <i>Oncle Vania</i> (1898) Gorki, <i>Enfance</i> (1913-1914), <i>L'affaire Artamonov</i> (1925) Andreïev, <i>Les sept pendus</i> (1908) Bondarev, <i>Le silence</i> (1962)</p>
1966	<p>Gontcharov, <i>Le ravin</i> (1869) (3) Tourgueniev, <i>Pères et fils</i> (1862) (3) Andreïev, <i>Kyssaka</i> (1901), <i>Le petit ange</i> (1899) Dostoïevski, <i>Crime et châtiment</i> (1866) (2) Gorki, <i>Tchelkach</i> (1895) (2), <i>En gagnant mon pain</i> (1916) (2) Tchekhov, <i>Tristesse</i> (1886), <i>Un malheur</i> (1885)</p>
1967	<p>Gladkov, <i>Histoire de mon enfance</i> (1949) (3) Fadeïev, <i>La jeune garde</i> (1945) (3) Tolstoï, <i>Sébastopol en mai</i> (1855), <i>Les cosaques</i> (1863) (4), <i>La tempête de neige</i> (1856) (2), <i>Hadji-Mourat</i> (1904) Pissemski, <i>Mille âmes</i> (1858) (3) A.N. Tolstoï, <i>Le chemin des tourments</i>, tome 3 « Sombre matin » (1941) (3)</p>

Les études russes, dans les années 1960, restent avant tout une discipline littéraire, comme c'est le cas depuis leur institutionnalisation, en cohérence avec les études de langues étrangères telles qu'elles se développent dans l'Université (anglais ou allemand notamment⁸³) et avec l'agrégation telle qu'elle s'est constituée pour évaluer les compétences de futurs professeurs de langue étrangère. La décennie est cependant marquée par l'émergence de plus en plus visible d'une thématique linguistique qui, contrairement à l'histoire, devient une spécialité à part entière de la discipline, dans une dynamique internationale. Le corpus d'œuvres qui constituent la matrice des études russes évolue peu avant 1968, du moins dans les programmes de concours et les sujets des thèses d'État ; ce sont sur ces références que sont évalués et recrutés les futurs enseignants de la discipline, du secondaire au supérieur. Cependant, les premières recherches, dans le cadre des DES, puis mémoires, ainsi que les sujets d'oral et les publications de certains enseignants-chercheurs laissent apercevoir des intérêts pour la littérature soviétique, souvent au prisme de l'inscription comparée dans une longue durée « russe ». On constate également une présence accrue de la culture russe et soviétique dans d'autres disciplines, qui témoignent d'intérêts pour la région qui dépassent les seules études russes.

83 Sur la place traditionnellement prépondérante de la littérature et de la linguistique dans les études allemandes, voir S. MARTENS, *La civilisation allemande dans les études germaniques en France*, op. cit.

Chapitre 9 – Devenir enseignant de russe de la fin de la Seconde Guerre mondiale à la fin des années 1960 : le primat de l'agrégation

L'ancrage institutionnel et universitaire du russe, ainsi que l'évolution du contenu et des objectifs des formations dans le contexte changeant de la Guerre froide et de la Détente, s'appuient sur la création et le développement d'une agrégation, ouverte en 1947. Si l'enseignement n'est pas le seul objectif des étudiants de russe, notamment à l'ENLOV, il devient de plus en plus un débouché, alors que se multiplient les cours de russe dans les lycées et qu'est créé le CAPES, considéré comme une « petite agrégation¹. »

L'étude de la formation et des profils des étudiants se destinant aux concours d'enseignement et des lauréats permet ainsi de comprendre une certaine normalisation autour de l'agrégation, même si le russe conserve des spécificités par rapport à d'autres disciplines et d'autres langues. Enfin, la tradition française, qui veut que les professeurs d'universités soient lauréats du concours de l'agrégation, destinée en principe aux enseignants du secondaire et des classes préparatoires, s'applique aussi au russe, faisant de ce concours un vivier pour les chaires de langue, littérature et civilisation dans le supérieur².

I – L'organisation progressive du recrutement des enseignants de russe par les concours : de la promotion d'enseignants en poste à la formation de nouvelles générations pour les concours

1 – Les premiers concours de l'agrégation : trouver et former des candidats

a) La session d'agrégation de 1947 : des candidats hétérogènes et aucun reçu

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, alors que l'ouverture de l'agrégation est en discussion, des enseignants sont choisis pour mettre en place l'enseignement du russe dans des lycées ; sont alors favorisés les enseignants français diplômés de l'Université³. Lorsqu'est ouverte l'agrégation en 1947, encore peu de spécialistes de russe ont été formés et peu de

1 Yves VERNEUIL, « La création du CAPES : révolution ou innovation contrariée (1950-1952) ? », *Carrefours de l'éducation*, n° 41-1, 2016, p. 98.

2 Voir chapitre 7, tableau 7.1 pour le panorama des chaires ouvertes dans les années 1960 avec mention de leur premier titulaire, alors de plus en plus souvent un agrégé.

3 Voir chapitre 4, I-3-b.

lieux de formation ont été ouverts ; aucun spécialiste de russe ne se trouve à l'ENS, lieu de formation privilégié des agrégatifs, et peu d'universités proposent un enseignement de russe suffisamment ancien pour avoir formé des étudiants jusqu'au niveau requis. Seules les universités de Paris, Lille, Strasbourg, Dijon et Lyon (Marcelle Ehrhard, professeur à Lyon, supervise également la délivrance des certificats constituant la licence à Clermont-Ferrand, où enseigne alors Jean Pérus) délivrent les diplômes nécessaires (licence et DES) en russe. L'université de Paris paraît alors avantagée, puisque l'enseignement à option que constitue la seconde langue slave est présent à l'ENLOV et que le jury de l'agrégation est en 1947 exclusivement parisien : André Mazon, professeur au Collège de France, Raoul Labry, professeur en Sorbonne, Pierre Pascal, professeur aux Langues orientales, et André Vaillant, directeur d'études à l'EPHE. Dès 1945, ces quatre enseignants ont établi ensemble un programme pour l'organisation de l'agrégation de russe et, malgré la suggestion d'André Mazon faite à la direction de l'enseignement du second degré d'ajouter au jury un enseignant de province, nommément Marcelle Ehrhard⁴, titulaire de la chaire lyonnaise, ce sont finalement ces quatre professeurs parisiens qui ont planifié l'agrégation qui en gardent la maîtrise totale. En 1947, plus aucune mention n'est faite de Marcelle Ehrhard par André Mazon lorsqu'il propose la composition du jury⁵ ; ce n'est que l'année suivante qu'un membre de jury de province fait son entrée, Maxime Herman de Lille, remplacé en 1949 par Marcelle Ehrhard. Par la suite, il semblerait que seule la nécessité de renouveler les membres du jury tous les trois ou quatre ans (à l'exception d'André Mazon, nommé chaque année président par le ministère) permette d'inclure successivement des professeurs de province ; le président tâche tout de même de conserver une représentation de l'université parisienne, d'abord par Raoul Labry, puis son successeur en Sorbonne Pierre Pascal, puis par Charles Corbet, chargé d'enseignement en Sorbonne et professeur à Dijon, avant de revenir à Pierre Pascal, estimant qu'il « ne faut pas laisser le jury sans représentant de la Sorbonne⁶. »

Toute autorité est laissée à André Mazon pour constituer le jury et établir un programme, puisque c'est grâce à lui que l'agrégation est créée en 1938. Pour constituer son premier jury, François Pidoux, professeur au lycée Louis-le-Grand, est le seul nom lié à l'enseignement secondaire que propose André Mazon, bien qu'il lui préfère André Vaillant « indispensable »

4 Lettre d'André Mazon au directeur de l'enseignement du second degré de novembre 1945, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation 1947 ».

5 Lettre d'André Mazon du 4 février 1947 au directeur de l'enseignement du second degré pour proposer les membres du jury au premier concours de l'agrégation, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation 1947 ».

6 Lettre d'André Mazon au ministère de l'Éducation nationale du 10 janvier 1955 concernant la composition du jury de l'agrégation de russe, Archives nationales, carton 19820521/138, dossier « Agrégation de russe 1955 ».

aux épreuves orales pour le vieux-russe et le vieux-slave et « pour marquer importance que doit prendre la partie philologique⁷ » au concours. L'agrégation de russe est ainsi entièrement aux mains de représentants de l'enseignement supérieur, affirmant l'autorité de celui-ci et le positionnement de l'agrégation entre les enseignements secondaire et supérieur, et ce, malgré l'engagement que chaque candidat doit signer d'exercer au moins cinq ans dans le secondaire s'il est reçu⁸.

Cette première session rassemble principalement des candidats⁹ parisiens et masculins¹⁰ qui ont une expérience de l'enseignement : Georges Davydoff (23 ans), enseigne le russe aux lycées Pasteur et Jacques Decour à Paris depuis la mise en place d'une nouvelle expérience d'enseignement de russe dans les lycées en 1944, alors qu'il vient de recevoir sa licence de russe à l'université de Paris, Jean Train (38 ans), est professeur d'anglais et d'allemand et secrétaire de l'Institut des études slaves, Nicolas Weisbein (36 ans) enseigne le russe à Aix. Tous trois ont été formés à l'université de Paris et s'inscrivent au concours dans l'académie parisienne. Quant à la seule candidate, Madeleine Zebrowsky (50 ans, née en Russie de parents français et anglais, ayant fait une partie de ses études en Russie), elle est inscrite à Aix, titulaire d'une licence et d'un DES d'allemand en 1929-1930 à Bordeaux, puis d'une licence de russe en 1946 à Lyon, professeur d'allemand dans un collège à Toulon ; non formée à Paris, c'est de plus la seule candidate à ignorer le contenu de toutes les épreuves et qui découvre à son inscription qu'il existe une épreuve de seconde langue à option pour laquelle elle choisit l'allemand, n'ayant pas été informée qu'une seconde langue slave était obligatoire. Ce désagrément pourrait laisser entendre que la communication autour du premier concours est mieux passée à Paris – où les candidats sont d'anciens élèves de certains membres du jury – que dans les provinces universitaires où le russe n'est pas implanté. Aucun candidat n'est déclaré admissible après les épreuves écrites. Les candidats sont tout de même maintenus dans leur enseignement du russe, avec l'appui du jury, car le ministère de l'Éducation nationale est bien conscient qu'un concours très sélectif et doté de très peu de postes ne peut devenir immédiatement une condition de recrutement.

7 Lettre d'André Mazon du 4 février 1947 au directeur de l'enseignement du second degré pour proposer les membres du jury au premier concours de l'agrégation, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation 1947 ».

8 La circulaire du 23 décembre 1904 ajoute l'engagement quinquennal comme pièce à fournir au dossier d'inscription à l'agrégation pour enrayer la fuite des agrégés hors de l'enseignement secondaire. Voir A. CHERVEL, *Histoire de l'agrégation, op. cit.*, p. 189.

9 Voir les dossiers d'inscription des candidats à la première session de l'agrégation de russe en 1947 dans le dossier « Agrégation 1947 » du carton 19820521/137 aux Archives nationales.

10 Sur le genre des candidats, voir II-2.

b) Concilier le manque de candidats diplômés en russe avec les exigences requises pour le titre d'agrégé

Dans les années suivantes, le jury se trouve face non seulement à des enseignants ayant déjà acquis de l'expérience dans l'enseignement du russe dans les lycées après la Libération, mais aussi à des diplômés d'autres disciplines qui tentent leur chance en russe. Cependant, malgré les demandes régulières de dérogation, de moins en moins acceptées par André Mazon, ces candidats ne sont pas sélectionnés par un concours qui cherche en priorité à recruter des étudiants spécialistes. En 1948, quatre candidats se présentent : de nouveau Georges Davydoff (qui reçoit une équivalence au certificat d'aptitude à l'enseignement dans les collèges ou CAEC), Nicolas Weisbein, Jean Train (reçu cette année), et Mme Francastel, titulaire d'un DES d'histoire et ayant bénéficié d'une dérogation pour se présenter malgré son absence de diplôme d'études supérieures de russe. L'année suivante voit augmenter le nombre de candidats, qui passe à six : Georges Davydoff, Nicolas Weisbein, Georges Nicolaïeff (49 ans), professeur de lettres et d'anglais au lycée français de Mayence et ancien étudiant de russe à Lille, Mme Francastel, toujours étudiante à Paris, et Madeleine Zebrowsky, professeur d'allemand qui s'était présentée en 1947. Cependant, il est clair que ce sont les candidats qui enseignent le russe que le jury cherche à recevoir en priorité. Ainsi, Georges Davydoff et Nicolas Weisbein, les deux seuls admissibles, sont soutenus par André Mazon dans leur nouvelle préparation : le premier grâce à une charge de l'enseignement du russe au lycée d'Aix en même temps que d'un cours d'initiation à la faculté des lettres d'Aix, le second à Clermont-Ferrand – en l'absence d'un enseignement du russe développé à Strasbourg qui était sa première demande – où, en parallèle de son enseignement du russe assuré en lycée, il pourra être aidé par Jean Pérus à l'université à préparer l'agrégation¹¹. Nicolas Weisbein est d'ailleurs un candidat investi dans le concours et progresse régulièrement : loin derrière les autres candidats à l'écrit de 1947, il est admissible en 1949 et admis en 1950, avant son collègue Georges Davydoff, qui a mieux démarré dans le concours, mais rencontre des difficultés, peut-être en raison d'un manque de temps à consacrer à la préparation du concours en parallèle de ses charges d'enseignement. En 1950, celui-ci est déclaré admissible avec l'indulgence du jury bien qu'un peu en dessous de la moyenne. Le jury, désireux de ne pas perdre ses candidats, est alors contraint de revoir ses exigences.

11 Sur les vœux et le placement des admissibles à l'agrégation de russe en 1949, voir le dossier correspondant à la session du concours aux Archives nationales, carton 19820521/137.

« Je suis, comme vous, désolée du très petit nombre de candidats et je me demande si un peu d'indulgence ne s'imposera pas, pour ne pas tarir complètement le recrutement. J'ai corrigé quelques dissertations à Davydoff et Weisbein, qui n'ont, ni l'un ni l'autre, de très éclatantes dispositions littéraires, hélas, mais qui savent bien le russe, c'est peut-être l'essentiel pour faire d'honnêtes professeurs. Je me suis demandée ces jours-ci, devant les projets (très discutables et discutés) du ministère quant à la création d'un nouveau certificat d'aptitude donnant le droit d'enseigner dans les lycées, s'il ne serait pas opportun de demander que cette création s'étende au russe. Cela permettrait d'assurer notre enseignement et de le développer grâce à des professeurs qui ne seraient pas tout à fait à la hauteur de l'agrégation. Qu'en pensez-vous¹² ? »

En 1950, seuls trois candidats se présentent et sans l'indulgence du jury, seul Nicolas Weisbein aurait été déclaré admissible. Le seul candidat non admissible, André Meynieux (40 ans), est enseignant dans un collège du Loir-et-Cher, mais renonce à poursuivre l'année suivante en raison de son état de santé¹³. Face au risque de perdre des candidats et donc de limiter l'expansion de l'enseignement du russe dans le secondaire et sa légitimation dans le supérieur, le jury a deux solutions : encourager un maximum de candidats à l'agrégation, quitte à accorder des équivalences pour les diplômés d'autres disciplines, ou bien œuvrer pour la création d'un nouveau concours de recrutement des enseignants du secondaire alors en discussion, le CAPES, créé en 1950. André Mazon cherche pourtant rapidement à limiter la première voie en refusant à des candidats potentiels la dérogation à un DES de russe, et s'oppose plus vivement à la création d'un CAPES de russe, dans une logique qui fait de l'agrégation un concours d'excellence universitaire.

« Vous avez raison d'envisager par nécessité un supplément d'indulgence, faute duquel nous risquerions de tarir le recrutement des candidats. Toute chose a un commencement et l'agrégation de russe est dans une période de début analogue à celle qu'ont connues autrefois toutes les agrégations de langue vivante successivement. Quant à la création d'un certificat d'aptitude, je n'en suis pas partisan : nous risquerions de donner ainsi de donner une

12 Lettre de Marcelle Ehrhard à André Mazon du 17 mai 1950, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation 1950 ».

13 Lettre d'André Meynieux à André Mazon du 14 janvier 1951, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation 1951 ».

prime à certaines médiocrités au lieu d'encourager chacun à donner toute sa mesure, comme nous le faisons en maintenant nos exigences et en assurant au reste à nos admissibles le bénéfice d'une équivalence avec un certificat d'aptitude. Je craindrais en particulier qu'un certificat d'aptitude régulièrement constitué ne provoquât un afflux de candidats ayant le russe pour langue maternelle, mais de culture générale insuffisante¹⁴. »

Dans une logique qui s'inscrit en continuité avec celle qui a prévalu à la reprise de l'enseignement du russe dans les lycées à la Libération, la préférence est donnée aux candidats formés à la discipline par l'Université française sur ceux maîtrisant la pratique de la langue, mais manquant de culture universitaire française.

« La préoccupation du jury de l'agrégation de russe est de recruter un personnel d'enseignement ayant reçu une formation purement française, s'étant de bonne heure spécialisé dans l'étude du russe et ayant consacré cette spécialisation à l'obtention de diplômes spéciaux notamment celui de la licence ès-lettres (russe), celui d'études supérieures sur un sujet russe et accessoirement celui de l'École des Langues orientales vivantes¹⁵. »

André Mazon compte alors beaucoup sur le développement des études russes dans l'Université pour former des candidats et sait se montrer patient dans cet objectif. Plutôt que de favoriser la création d'un CAPES de russe qu'il juge prématurée, il préfère garder tout contrôle sur la promotion des enseignants par le concours, en usant de la possibilité offerte par le ministère de l'Éducation nationale de laisser latitude au jury de l'agrégation de déclarer une équivalence, d'abord du CAEC (créé en 1941), puis du CAPES (qui remplace le CAEC en 1950) aux admissibles de l'agrégation qu'il jugera méritants¹⁶, et ce, alors même que ces concours n'existent pas pour le russe ; il ne s'agit donc que d'un statut, pour un titre qui ne peut encore s'acquérir par le concours du CAPES, qui n'ouvre qu'en 1955. Et pour augmenter le vivier des candidats, André Mazon choisit une troisième voie, sans doute plus modérée dans ses effets : celle de supprimer l'exigence de la connaissance d'une deuxième langue slave

14 Lettre d'André Mazon à Marcelle Ehrhard du 24 mai 1950, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation 1950 ».

15 Lettre d'André Mazon au ministère de l'Éducation nationale du 16 octobre 1951 pour refuser la candidature d'un licencié d'anglais à l'agrégation de russe, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation 1951 ».

16 Par décret du 17 janvier 1952, les candidats admissibles à l'agrégation sont dispensés des épreuves théoriques du CAPES. Voir Y. VERNEUIL, « La création du CAPES », art. cit., p. 94.

au profit de l'introduction de l'anglais et de l'allemand comme langues auxiliaires, car « ce sont les deux langues les plus généralement enseignées dans les lycées et les plus utiles à un russisant » ; les candidats, ainsi libérés de l'obligation d'apprendre une seconde langue slave, pourront ainsi, selon le projet d'André Mazon, consacrer plus de temps à la préparation de la partie proprement russe de l'agrégation¹⁷.

c) Encourager le développement des formations universitaires à l'agrégation tout en soutenant l'expérience professionnelle des candidats : la logique de la création du CAPES

Au début des années 1950, encore peu de candidats sont en mesure de se présenter à la nouvelle agrégation de russe, d'autant plus que les centres de préparation manquent.

« Il n'existe nulle part de véritable préparation à l'agrégation de russe : les candidats doivent s'y préparer seuls et la plupart sont comme vous chargés d'enseignement, le plus souvent en province¹⁸. »

À l'ENS, lieu de préparation privilégié à l'agrégation, aucun candidat n'entre en tant que spécialiste de russe avant 1952, et à l'Université, le personnel est limité, même en Sorbonne, où seul professe le titulaire de la chaire, Pierre Pascal, aidé d'une lectrice, Nina Prokhnitskaïa et d'un chargé d'enseignement venu de province pour assurer deux heures de cours hebdomadaires, Charles Corbet de Dijon. Cet argument de la préparation à l'agrégation est mobilisé par André Mazon pour demander la création d'une seconde chaire de russe en Sorbonne dès 1952.

« Je tiens surtout à vous dire quelle importance capitale notre jury attache au renforcement de la préparation de l'agrégation de russe à l'université de Paris, car c'est précisément elle qui se trouve être le mieux équipée en instruments de travail grâce à notre institut d'études slaves, à la bibliothèque de l'université qui reçoit maintenant tous les ouvrages essentiels publiés à

17 Lettre d'André Mazon au directeur de l'enseignement du second degré du 28 novembre 1950 sur le projet d'introduire anglais et allemand comme langues auxiliaires, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation 1951 ». Sur le choix des langues auxiliaires à l'agrégation de russe, voir chapitre 7, II-2-b.

18 Lettre du secrétaire de l'IES à Marcel Têtu, enseignant de lettres à Tunis, datée du 16 octobre 1952 et répondant aux questions qu'il se pose sur l'agrégation de russe, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation 1952 ».

Moscou, grâce à la bibliothèque nationale et à la bibliothèque de l'École des langues orientales, et c'est elle qui, contre toute attente, ne dispose, pour la préparation de la licence et de l'agrégation de russe, que d'un maître de conférences, d'une seule lectrice de langue russe et, à titre de mesure provisoire, d'un maître de conférences de province appelé à venir donner à la Sorbonne deux heures de cours pendant une partie de l'année. L'insuffisance de ce cadre du personnel enseignant est évidente alors que, pour la préparation et à la licence et à l'agrégation d'anglais, d'allemand, d'italien et d'espagnol, la Sorbonne possède, à tout le moins, deux spécialistes : l'un d'orientation plutôt historique pour l'enseignement de la littérature et de la civilisation, l'autre, d'orientation linguistique pour l'enseignement de la langue et de la philologie. C'est ce second enseignement dont la création a fait l'objet d'un vœu de la part de la faculté des lettres de Paris au moment où M. Pascal a été appelé à succéder au regretté Raoul Labry, avec le titre de maître de conférences : M. Pascal est un historien autorisé de la littérature et de la civilisation, qui d'ailleurs connaît admirablement la langue russe, mais il ne saurait, avec le nombre d'heures dont il dispose, assurer un enseignement couvrant à la fois l'histoire et la philologie, cette dernière n'étant pas, au reste, de son domaine propre¹⁹. »

André Mazon demande également au ministère la création de bourses d'agrégation pour les titulaires d'un DES de russe ayant obtenu au minimum la mention assez bien, ainsi que la mise en place d'un accord franco-soviétique via la Direction générale des relations culturelles permettant aux agrégatifs de se rendre en Union soviétique ; ces échanges se développent après la mort de Staline²⁰. Les étudiants de province ne sont pas oubliés, bien qu'André Mazon ne prévoie pas de mesure avantageant leurs conditions de préparation autrement qu'en renforçant leurs liens avec l'université de Paris, qu'il place au centre des études russes françaises ; le président du jury propose ainsi de « constituer un fonds d'ouvrages essentiels en nombre destinés à être prêtés par l'université de Paris, sous la responsabilité des universités de province, aux étudiants préparant ce concours dans chacune de ces universités²¹. »

19 Lettre d'André Mazon au directeur de l'enseignement supérieur du 4 juillet 1952 demandant une deuxième maîtrise de conférences en russe à l'université de Paris pour la préparation de l'agrégation, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation 1952 ».

20 Voir chapitre 5, III.

21 Vœu soumis au ministre de l'Éducation nationale par le jury du concours de l'agrégation de russe pour 1953, signé du président, André Mazon, daté du 30 juin 1952, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation 1952 ».

Cependant, une préparation à l'agrégation de russe peu développée n'entraîne pas un faible taux de réussite au concours (pris comme le rapport entre nombre de présents au concours et d'admis.) Ce taux de réussite se compte dans la première moitié des années 1950 entre 20 % et 33 %, puis progresse dans la seconde moitié des années 1950, avec généralement plus de 30 % de candidats admis. La réussite concrète est cependant plus élevée que cela, les candidats étant souvent reçus après plusieurs tentatives. En effet, alors que peu de candidats ont été formés pour ce nouveau concours, les étudiants s'engageant plus difficilement dans un cursus sans débouché direct en l'absence de concours, le vivier se renouvelle peu et c'est la double expérience de l'enseignement et du concours, représentant un entraînement annuel, qui est formatrice. Cette situation est typique de la création du concours, et similaire à celle qu'étudie André Chervel du temps de la reprise du concours sous la Troisième République : il constate un phénomène de vétérance pour les candidats non normaliens, pour qui la réussite à la première présentation est exceptionnelle²². En 1951, sur les quatre candidats qui se présentent, tous ont déjà une expérience de l'enseignement – Georges Davydoff, à Marseille, Léon Coquelet, au lycée de Douai, Paul Pauliat, dans l'Ain, et José Johannet, aux lycées Pasteur et Jacques Decour à Paris²³ – et tous obtiennent rapidement un titre d'enseignant de russe. Seul Georges Davydoff est reçu en 1951, pour sa cinquième tentative ; quant à José Johannet et Paul Pauliat, ils sont reçus en 1952 et Léon Coquelet obtient en 1953 le CAPES par admissibilité à l'agrégation²⁴. Encore en 1952, les quelques candidats qui se présentent ne seront pas nécessairement écartés de l'enseignement de russe pour les années à venir. Sur les huit candidats de 1952, six obtiennent un titre d'enseignant de russe entre 1952 et 1954. Huit hommes sont alors inscrits²⁵, dont trois retentent leur chance : Léon Coquelet, José Johannet et Paul Pauliat. Les cinq primo-inscrits sont en partie des enseignants : Nicolas Pogarieloff (31 ans) dans l'Ain, admissible à l'agrégation en 1953 et reçu en 1954, Aimé Maurel (30 ans) à Clermont-Ferrand, qui a passé une licence de russe entre Lyon et Clermont-Ferrand (1947) et un DES à Paris en 1951, reçu au concours en 1953, Henri Tranchart (32 ans) à Caen, ancien étudiant à Paris (licence et DES de russe en 1947 et 1951), ainsi que deux étudiants qui n'indiquent aucune expérience d'enseignement – Jean Berdoulay (24 ans), étudiant à Bordeaux, et Léon Robel (24 ans), étudiant à Paris, finalement reçu en 1953. C'est l'ensemble

22 A. CHERVEL, *Histoire de l'agrégation*, *op. cit.*, p. 124-125.

23 Voir la liste des candidats inscrits au concours de l'agrégation de russe en 1951, Archives nationales, carton F17/17810.

24 Voir la liste des agrégés et certifiés de russe (dont certifiés par admissibilité à l'agrégation) dans SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE ET INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (DIR.), *Enseignement du russe*, *op. cit.*, n° 1, 1968, p. 25-27. Cette liste est reproduite en annexe.

25 Voir la liste des candidats inscrits au concours de l'agrégation de russe en 1952, Archives nationales, carton F17/17811.

de la promotion du DES de russe de 1951 de l'université de Paris qui se présente alors au concours : Aimé Maurel, Léon Robel et Henri Tranchart, dont les deux premiers seront reçus à leur deuxième essai, en 1953. Ce qui donne de très bonnes statistiques de réussite au concours pour les étudiants de Paris titulaires du DES, mais rappelle qu'en l'absence d'une structure bien établie de formation au concours, les reçus ne sont ni des primo-inscrits, ni, en général, des étudiants sans expérience de l'enseignement. C'est pourquoi Nikita Struve (1931-2016), étudiant en Sorbonne et candidat malheureux en 1953, sollicite André Mazon et François Pidoux pour se voir confier quelques heures d'enseignement en région parisienne, qui lui permettraient de compléter sa formation²⁶. Ce n'est qu'en 1954 que trois candidats sont pour la première fois reçus à leur première présentation à l'agrégation : Daniel Alexandre, diplômé de l'université de Lyon, Hélène Peltier et Claude Robert, tous deux diplômés de l'université de Paris. C'est alors que la formation universitaire est efficace, malgré un nombre de vétérans qui reste élevé.

26 Lettre de Nikita Struve à André Mazon du 2 octobre 1953, Archives nationales, carton 19820521/137.

Tableau 9.1. Les candidats à l'agrégation de russe de 1947 à 1956²⁷

1947	1948	1949	1950	1951	1952	1953	1954	1955	1956
Georges Davydoff									
Jean Train									
Nicolas Weisbein									
Madeleine Zebrowsky		Madeleine Zebrowsky							
	Mme Francastel								
		Georges Nicolaïeff							
			André Meynieux						
				Léon Coquelet (<i>certifié en 1953</i>)					
				José Johannet					
				Paul Pauliat					
					Jean Berdoulay				
					Aimé Maurel				
					Nicolas Pogarieloff				
					Léon Robel				

²⁷ Archives nationales, cartons 19820521/137-138. En vert, les candidats finalement agrégés, en rouge, ceux qui n'obtiennent pas le concours (du moins jusqu'en 1956), en gris, les inscrits non présents à toutes les épreuves écrites.

1947	1948	1949	1950	1951	1952	1953	1954	1955	1956
					Henri Tranchart			Henri Tranchart	
						Alain Devaux (<i>agrégé en 1957</i>)			
						René L'Hermitte			
					Robert Ollivier	Robert Ollivier	Robert Ollivier	Robert Ollivier	
					Tatiana Strutynska				
					Nikita Struve				
					Joseph Suchy	Joseph Suchy			
					Marcel Têtu				
					Daniel Alexandre				
					Dominique Alexandre			Dominique Alexandre	
					Victor Balalaeff (<i>agrégé en 1959</i>)				
					Jean Baudard	Jean Baudard			
					Mme Bernard				
					Zoïa Larrousse				
					Édith Maillot				
					Hélène Peltier				
					Claude Robert				

1947	1948	1949	1950	1951	1952	1953	1954	1955	1956
							Galine Volochine	Galine Volochine	
								Michel Aucouturier	
								Alexandre Bron <i>(certifié en 1958)</i>	
								Jean-Didier Castagnou <i>(certifié en 1956, agrégé en 1966)</i>	
								Claude Frioux	
								M. Fulin	
								Henri Grosse	Henri Grosse <i>(certifié en 1958)</i>
								Françoise Marrou-Flamant	
								Jacqueline Mouzon <i>(certifiée en 1957)</i>	
								Marian Mroczek	
								Philippe Ozouf <i>(agrégé en 1957)</i>	
								Hélène Pavlovitch-Sorokine	
								Jacqueline de Proyart <i>(agrégée en 1957)</i>	
								Claude Rondeau	
								Jacques Veyrenc	
									André Nougé <i>(agrégé en 1957)</i>
									André Pavloff <i>(certifié en 1959, agrégé en 1962)</i>

1947	1948	1949	1950	1951	1952	1953	1954	1955	1956
									Claude Prieur (<i>certifié en 1957</i>)
									Mme Castagnou
									Geneviève Roussel (<i>certifiée en 1958, agrégée en 1959</i>)
									Lida Vernant (<i>certifiée en 1957</i>)

C'est peut-être en raison d'une formation devenue efficace, ainsi que d'une croissance des diplômés de russe de l'Université, qu'André Mazon consent à l'ouverture d'un CAPES de russe. Il semblerait cependant que son ouverture soit surtout à attribuer à François Pidoux, inspecteur général de russe, qui en fait la demande dès 1953-1954²⁸ dans l'intérêt du développement du russe dans l'enseignement secondaire, ce qui révèle des tensions entre les enseignements secondaire et supérieur. Au début de l'année 1955, à la création du nouveau concours, Charles Corbet, membre du jury de l'agrégation, parle de « monopole du CAPES » assuré par l'inspection générale²⁹. François Pidoux est en effet président du jury du CAPES dès 1955, en plus de membre du jury de l'agrégation ; Charles Corbet voit alors dans ce double positionnement une reprise en main de la fabrique des enseignants par l'inspection générale, à qui il reproche de ne pas suffisamment insister sur le niveau de culture générale, et notamment de culture littéraire, au profit des seules questions linguistiques³⁰. Des attentes similaires – liées à la conception du concours de l'agrégation, qui n'est en russe qu'une adaptation des autres disciplines littéraires, et plus particulièrement des langues étrangères – avaient été soulignées par Marcelle Ehrhard en 1950 avec une conclusion différente : la nécessité pour le jury de revoir ses priorités, entre une bonne connaissance de la langue et des aptitudes littéraires développées, et de tirer profit de la création d'un nouveau concours pour permettre d'étendre un enseignement du russe dans le secondaire, assuré par des enseignants capables, même si d'un niveau inférieur à celui d'un agrégé. Cette préférence de la culture littéraire sur la pratique linguistique semble perdurer, puisque Irène Sokologorsky, agrégée en 1959 et membre du jury de l'agrégation à la fin des années 1970, émet l'hypothèse que, dans l'évaluation des enseignants, un certain mépris de la langue se ferait parfois sentir, comme n'étant que l'instrument, la culture important plus³¹, ce qui n'est sans doute pas spécifique au russe, mais symptomatique de la conception de la discipline des études de langues.

À partir de la création du CAPES en 1955, deux voies d'admission au concours existent : soit la réussite aux épreuves écrites et orales, soit l'admissibilité à l'agrégation qui donne directement le CAPES sans passage de nouvelles épreuves théoriques. Ainsi, les candidats à l'agrégation ne décroissent nullement du fait de l'existence d'un second concours. À la fin des années 1950, se présentent au concours des candidats de mieux en mieux formés, qui sont

28 Dans les dossiers de l'Inspection générale, il est noté qu'en 1953-1954 un rapport de François Pidoux a été déposé demandant l'ouverture d'un CAPES de russe, ce rapport est cependant absent du dossier conservé aux Archives nationales, carton F17/17788.

29 Lettre de Charles Corbet à André Mazon du 26 février 1955, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Création et organisation de l'agrégation de russe ».

30 Sur la préférence donnée à la littérature dans la préparation de l'agrégé de russe, voir chapitre 6, II.

31 Entretien avec Irène Sokologorsky du 9 décembre 2017.

passés par les Écoles normales supérieures (ENS) pour une élite pré-sélectionnée, par l'Université – où la licence d'enseignement de russe connaît un succès croissant – ou bien par les nouveaux Instituts de préparation aux enseignements de second degré (IPES) fondés au sein des universités à la fin des années 1950 comme lieu de préparation aux concours.

2 – L'organisation de la formation à partir du milieu des années 1950 : Université, ENS et IPES

a) Des diplômés de russe à l'Université plus nombreux et mieux formés aux concours : l'exemple de l'université de Paris

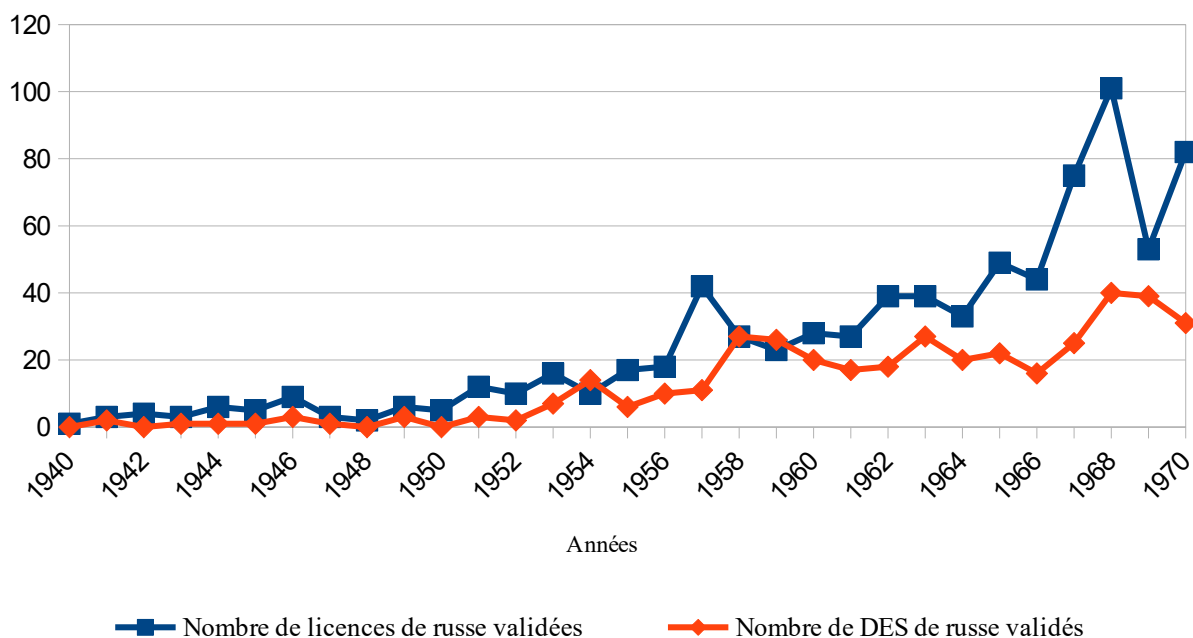
Pour l'inscription au concours de l'agrégation, deux conditions de diplômes sont requises : la licence d'enseignement et le diplôme d'études supérieures³² (DES). Tandis que dans les années 1930, en l'absence de l'agrégation, les DES de russe étaient délaissés par les licenciés de l'université de Paris³³, dans l'après-guerre, les diplômés de russe se font plus nombreux en Sorbonne³⁴.

32 Voir l'article 1er de l'arrêté du 29 juillet 1938 instituant l'agrégation de russe conformément à l'arrêté du 18 juin 1904 portant statut sur l'agrégation des lycées, publié au *Journal officiel de la République française* du 30 juillet 1938 (A70, N177).

33 Voir chapitre 3, II-3.

34 Voir les procès verbaux individuels de licence ès-lettres, 1940-1970, Archives nationales, cartons 19910563/205-232. Les registres sont classés par ordre alphabétique par session d'évaluation ; les licences de russes identifiées sont celles validant les trois certificats d'études supérieures (études pratiques, philologie et littérature) en russe. Pour les DES et maîtrises, voir aux Archives nationales, cartons 19910563/236-248 et 19910563/258-263.

Graphique 9.1. Nombre de licences et DES (puis maîtrises) de russe validés par année en Sorbonne (1940-1970)

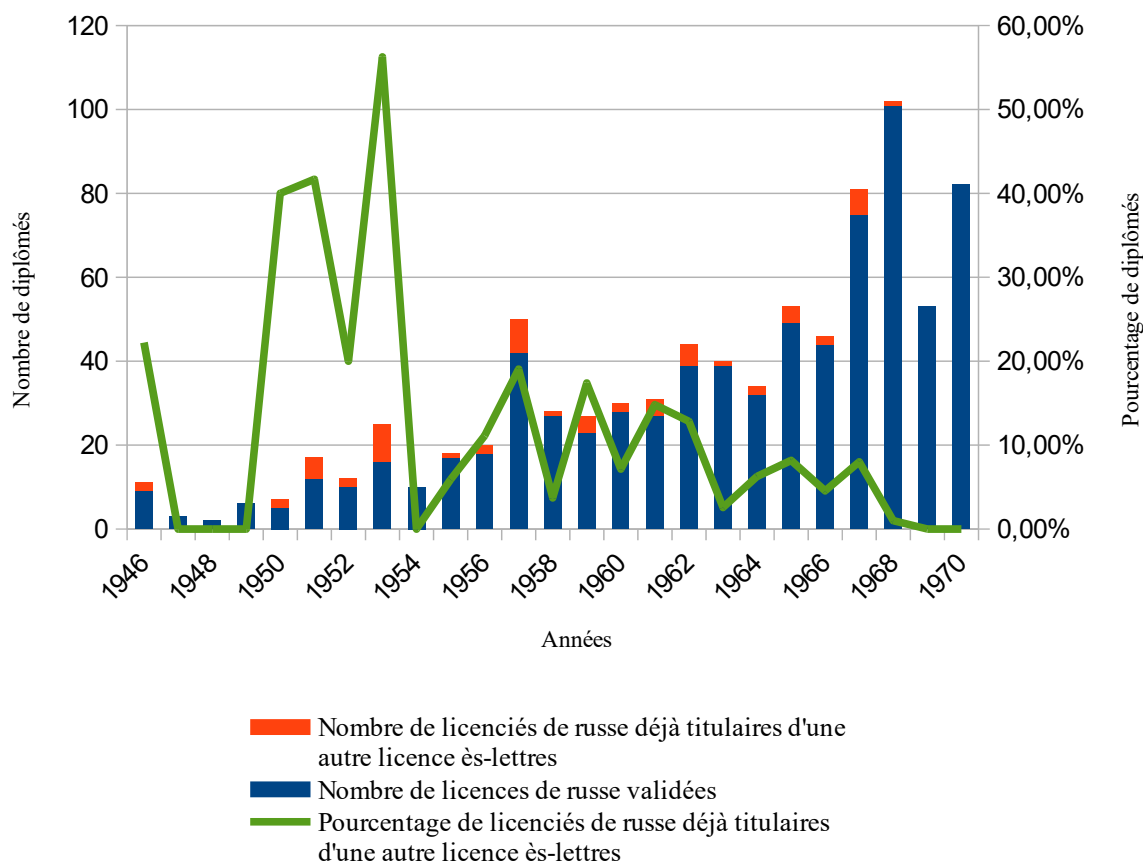


L'augmentation des effectifs étudiants, et donc des diplômés, n'est pas spécifique au russe mais s'inscrit dans un contexte plus large de démocratisation de l'université. Ainsi, Christophe Gaubert et Marie-Pierre Pouly notent que, en France, « les effectifs étudiants de lettres et sciences humaines connaissent une croissance soutenue à partir de la fin des années 1950 : ils sont multipliés par trois entre 1960 et 1968 pour atteindre quelques 250 000 étudiants³⁵. » À l'université de Paris, en 1961, 1 340 licences ès-lettres sont validées, contre 2 507 en 1966. La délivrance de licences de russe suit une croissance similaire sur la période, environ 2 % des licences ès-lettres validées l'étant en russe. Cependant, parmi ces étudiants, certains ne sont pas de jeunes bacheliers mais des personnes qui se réorientent en russe, après avoir été diplômés le plus souvent des lettres classiques ou d'une autre langue (principalement l'anglais et l'allemand.) Le phénomène, quasi inexistant auparavant, s'exprime principalement dans les années 1950³⁶, alors que l'attrait pour le russe bénéficie du contexte de l'après-guerre.

35 C. GAUBERT et M.-P. POULY, « Transformations morphologiques et mobilisations disciplinaires : Les enseignants et étudiants de l'Institut d'anglais de la Sorbonne en 1968 », art. cit., p. 89.

36 Voir les procès verbaux individuels de licence ès-lettres, 1940-1970, Archives nationales, cartons 19910563/205-232. Sont retenus comme « antérieurement spécialistes d'une autre discipline » les licenciés ayant validé une autre licence avant celle de russe, ou ceux ayant validé simultanément deux licences et choisi de poursuivre leurs études en russe (en DES).

Graphique 9.2. Les licenciés de russe à Paris antérieurement spécialistes d'une autre discipline (1946-1970)



À l'intérieur, la période des années 1950 correspond à une installation de la discipline dans le secondaire grâce à l'agrégation, ouverte en 1947. Cet élément de contexte est particulièrement pertinent pour expliquer un changement qui s'opère alors dans le type de licences délivrées ; alors que depuis l'entre-deux-guerres la plupart des licences délivrées en russe étaient de type « licence libre », de plus en plus de ces licences sont de type « licence d'enseignement », c'est-à-dire qu'elles permettent de se présenter aux concours de l'enseignement secondaire. Le tournant s'effectue au début des années 1950, où l'on passe d'une majorité de licences libres validées en russe depuis l'entre-deux-guerres à une quasi totalité de licence d'enseignement délivrées dans la discipline : de 1954 à 1964, ce sont entre 75 % et 90 % des licences de russe identifiées qui sont de ce type³⁷. L'obtention d'une licence d'enseignement correspond au

37 D'après les diplômes de licences délivrées par l'Université de Paris (AN, cartons 19910563/201-232), les licences de russe sont celles comprenant les 3 CES requis ; les registres comprennent parfois la mention « licence d'enseignement » ou « licence libre », parfois, il faut recouper l'information avec la liste des certificats requis pour validation d'une licence d'enseignement rappelés dans UNIVERSITÉ DE PARIS, *Livret de*

premier palier dans les prérequis pour préparer les concours de l'enseignement. Un étudiant en Sorbonne dans la seconde moitié des années 1950, étudiant parallèlement aux Langues orientales avant de préparer le CAPES dans la première moitié des années 1960, se souvient de l'organisation du cursus. Il retrace un parcours fait d'une sélection initiale sur un enseignement de lettres, avant le passage des certificats constituant la licence de russe, discipline à faibles effectifs où les cours sont communs à plusieurs niveaux (les programmes de licence étant souvent choisis en fonction de l'agrégation, cela permet de justifier de mêler étudiants en licence et agrégatifs.)

« Dans les années 1955-65, la Faculté des Lettres délivrait une Licence d'Enseignement à l'issue de trois années d'études sanctionnées en fin d'année par le succès à plusieurs examens :

Première année dite *propédeutique* : Enseignement de littérature française, d'histoire et de langues. À la fin de l'année, l'étudiant devait rédiger une dissertation française, faire une version et un thème.

Il y avait une session en juin et, en cas d'échec, une seconde session en septembre. En cas de nouvel échec, on pouvait redoubler. Mais quatre échecs successifs entraînaient une élimination définitive pour des études de Lettres.

Les deux années suivantes étaient également sanctionnées par un examen en fin d'année : deux sessions juin et septembre. On obtenait ainsi quatre Certificats à raison de deux par an. La durée normale était de deux ans mais un étudiant pouvait éventuellement obtenir tous ses Certificats en trois ans.

Trois Certificats obligatoires dits **Études Pratiques** : enseignement d'histoire et de langue sanctionnés par une version à l'écrit et une interrogation d'histoire à l'oral.

Un **Certificat de Philologie** : enseignement de grammaire et d'histoire de la langue, lecture commentée de textes anciens comme la *Chronique de Novgorod* et la *Correspondance entre Ivan IV et le Prince Kourbsky*, sanctionné à l'écrit par un thème et à l'oral, par une traduction commentée d'un texte en vieux-russe.

Un **Certificat de littérature** sanctionné par une dissertation en langue étrangère.

Enfin, un Certificat à **choisir librement**. J'avais choisi la **Linguistique**

Les cours étaient, soit des cours magistraux, soit des séances de Travaux

l'étudiant de Paris, op. cit., 1924-1964.

Pratiques qui consistaient essentiellement à faire du thème oral à partir d'œuvres de grands écrivains français comme Daudet ou Maupassant. Les étudiants remettaient aussi des thèmes, des versions et des dissertations. Il n'y avait aucune obligation ni d'assiduité ni de remise de devoirs sauf pour les boursiers. Ils devaient, au moins, présenter à l'Administration un carnet de notes signé par les enseignants.

Bien entendu, cette liberté permettait à certains étudiants soit de travailler en dehors de leurs études, soit de suivre simultanément des cours ailleurs. Il m'arrivait ainsi de prendre des notes en double à l'aide d'un carbone pour rendre service à un absent;

L'enseignement était vivant, l'étude de la langue et de la littérature approfondie, l'atmosphère générale assez agréable parmi les étudiants de russe qui se retrouvaient souvent ensemble dans un même cours, quelle que soit leur année d'étude : licence ou Agrégation. Notons, toutefois, que les cours avaient lieu en français.

Au programme de Littérature figuraient les grands écrivains d'avant la Révolution 1917 avec quelques exceptions : Gorki, Essenine, Mandelstam, Bounine,... Le programme d'Études Pratiques abordait des événements liés à l'œuvre de ces écrivains comme *l'Émancipation des serfs* ou bien de grands thèmes historiques antérieurs à la Révolution comme *l'Européanisation de la Russie sous Pierre le Grand*.

Toutes les questions prévues au programme n'étaient pas traitées en cours et les étudiants avaient donc un très grand travail de recherche à faire par eux-mêmes individuellement ou en groupe³⁸. »

Ce parcours universitaire est également suivi par les normaliens, qui doivent valider des diplômes nationaux durant leur scolarité à l'École et sont donc diplômés de l'université de Paris.

b) Les ENS, laboratoires d'excellence pour la formation des agrégés à partir des années 1950

38 D'après le témoignage écrit d'un ancien étudiant de russe ayant répondu à un questionnaire transmis par le réseau de l'AFR en 2016 (voir l'annexe pour les questions posées) ; les mots en gras sont ainsi présentés dans le témoignage.

Les Écoles normales supérieures (ENS) ont pour vocation à former des enseignants. Alors qu'à la fin du XIXe siècle, elles préparaient les enseignants du primaire, à la fin de la Seconde Guerre mondiale s'est confirmée une nouvelle ambition pour ces Écoles : la formation des enseignants du secondaire (décret du 19 février 1945), actée en 1956 par l'inscription dans les statuts des ENS de la préparation de l'agrégation³⁹. Les ENS ne délivrent pas de diplômes, et c'est à l'Université que les élèves se forment, en parallèle d'un appui d'enseignement fourni par la présence d'un lecteur de russe dès que les besoins le justifient par l'entrée de normaliens russisants. Les deux premiers normaliens spécialistes de russe, Michel Aucouturier et Claude Frioux, font leur entrée rue d'Ulm en 1952, et l'ENS de Saint-Cloud forme des russisants à partir de 1954.

Tableau 9.2. *Élèves de l'ENS-Ulm en spécialité russe entrés avant 1968*⁴⁰

Année d'entrée	Nom	Lycée de préparation	En stage dans une université soviétique	Année d'agrégation (rang)	Année de sortie
1952	Michel Aucouturier	Louis-le-Grand	Mars à août 1954 (à Moscou)	1955 (2/5)	1956
1952	Claude Frioux	Louis-le-Grand	Mars à août 1954 (à Moscou)	1955 (1/5)	1956
1953	Louis Allain	Louis-le-Grand	1955-56 (à Moscou) ; 1957-58 (à Moscou)	1957 (2/5)	1958
1953	Louis Martinez	Louis-le-Grand	1955-56 (à Moscou)	1957 (1/5)	1958
1954	Gérard Abensour	Louis-le-Grand	1956-57 (à Moscou)	1960 (4/6)	1959
1955	Georges Nivat	Louis-le-Grand	1956-57 (à Moscou) ; 1959-60 (à Moscou)	1959 (5/6)	1960
1956	Jean-Pierre Bonamour	Henri-IV	1957-58 (à Moscou) ; 1958-59 (à Moscou) ; 1960-61 (à Moscou)	1960 (1/6)	1961
1957	Jean-Louis Backès		1959-60 (à Moscou)	1961 (2/6)	1962
1959	Alain Préchac		1960-61 (à Moscou)	1963 (7/9)	1964

39 Voir l'historique des ENS sur le site de l'ENS de Lyon : <http://www.ens-lyon.fr/historique/>, page consultée le 10 octobre 2017.

40 D'après les effectifs des élèves de l'École dans les archives de l'ENS-Ulm aux Archives nationales, carton 19930595/79-80.

Année d'entrée	Nom	Lycée de préparation	En stage dans une université soviétique	Année d'agrégation (rang)	Année de sortie
1961 (en lettres-grammaire) ; 1962 en russe	Jean-Pierre Morel		1963-64 (à Moscou)		1963 (quitte la section de russe pour rejoindre celle de lettres-grammaire ; départ de l'ENS en 1966)
1966 (en lettres-grammaire) ; 1967 (en russe)	Jean-Claude Lanne		1968-69 (à Leningrad) 1970-71 (à Leningrad)	1970 (1/8)	1971

Dans les années 1950 à l'ENS-Ulm, sur des promotions d'un peu plus de trente élèves littéraires, il n'y a pas plus de deux nouveaux normaliens qui entrent à l'École avec le russe pour spécialité par année. Comme leurs camarades, ils suivent les cours de la Sorbonne qui leur délivre leurs diplômes, et éventuellement ceux des Langues orientales. Ce petit nombre suffit pourtant au recrutement d'un lecteur, Nicolas Otzoup (1894-1958). Avec le soutien de l'inspecteur général de russe, ce dernier se voit confier en 1952 la charge de poursuivre l'enseignement des anciens élèves de François Pidoux à Louis-le-Grand, entrés à l'École pour y préparer l'agrégation de russe⁴¹, en parallèle de la préparation des CES de licence à l'université de Paris, ainsi que de conférences données par Pierre Pascal une heure par semaine à partir de 1954⁴². Le contenu de l'enseignement du russe à l'ENS dans les années 1950 semble alors peu différer de ce qu'il était à l'Université dans l'entre-deux-guerres : axé sur la littérature, il est confié à un russophone émigré dont l'enseignement n'est pas la formation première. À l'ENS de Saint-Cloud, la lectrice est Tatiana Ossorguine (née Bakounine, 1904-1995), chargée par ailleurs des collections slaves à la Bibliothèque nationale et directrice de la Bibliothèque émigrée Tourgueniev. Recrutée en 1957, elle est encore en poste dans les années 1960⁴³.

41 Voir la candidature de Nicolas Otzoup envoyée au doyen de la faculté des lettres de l'Université de Paris en février 1954 pour remplacer la lectrice Mme Prokhnitskaïa, décédée. Archives nationales, fonds de l'Académie de Paris, carton AJ/16/6109, dossier administratif de Pierre Pascal.

42 Archives nationales, carton 19930595/89.

43 Voir dans les archives de l'ENS de Saint-Cloud le dossier de Tatiana Ossorguine, Archives nationales, carton 20000384/7.

À côté de ce russe classique transmis par leur lecteur, les normaliens spécialistes de russe sont confrontés au russe contemporain puisqu'ils bénéficient de l'opportunité de se rendre en Union soviétique dans le cadre de leur cursus à l'ENS depuis 1954. La formation en langue est ainsi facilitée pour les normaliens par des accords diplomatiques favorables qui permettent aux spécialistes de séjourner un ou deux ans à l'étranger pendant leur cursus à l'École⁴⁴.

Les deux premiers normaliens sont agrégés de russe en 1955, Claude Frioux et Michel Aucouturier, avec un niveau exceptionnel souligné par le rapport du jury⁴⁵. L'année 1955 est aussi celle d'obtention de notes record à l'agrégation de russe. La meilleure moyenne est alors obtenue aux épreuves écrites de tout le concours pour la période étudiée : 14,39/20. Pourtant, Michel Aucouturier, détenteur de ce record, n'est reçu que second au concours, derrière Claude Frioux. En cause : il n'a totalisé que 237 points à l'oral, soit une moyenne de 12,47/20, tandis que Claude Frioux obtient une moyenne d'oral supérieure à 16, qui compense son écrit de 12,14/20. C'est que, en dépit des critiques qui ont pu être faites à l'agrégation de promouvoir une langue écrite, l'oral y est plus important puisque les épreuves d'admission comptent pour 380 points, contre 280 points pour les épreuves écrites. L'existence de ce nouveau type d'agrégatifs – les normaliens, dont le recrutement contribue à former une élite étudiante, ayant de plus séjourné en Union soviétique – occupe le sommet du concours également en 1957, où les deux premiers reçus sont encore des normaliens de la rue d'Ulm ayant bénéficié d'un séjour en Union soviétique. L'avantage donné par ce séjour semble ensuite diminuer, peut-être notamment en raison de l'ouverture de cette possibilité hors des seuls normaliens dès l'année scolaire 1956-1957 pour des étudiants qui sont majoritairement reçus à l'agrégation à partir de 1958. La différence étant que ce séjour est garanti pour les normaliens, quand il ne l'est pas pour les agrégatifs inscrits à l'Université. Cet avantage permis par l'École, ainsi que la sélection des candidats à l'entrée, sont deux facteurs expliquant l'excellence des candidats normaliens, rappelée en conclusion du rapport du jury d'agrégation en 1957 :

« Parmi tous les reçus, les deux premiers candidats, Normaliens, se distinguent très nettement par l'ampleur de leurs connaissances, par la solidité ou l'originalité de leur intelligence, par la sûreté de leur méthode, par leur maîtrise de la langue parlée. À leurs vertus propres s'est ajouté le

44 Voir la lettre du directeur de l'ENS-Ulm au ministère de l'Éducation nationale du 15 juin 1955, fonds de l'ENS-Ulm aux archives nationales, carton 19930595/81, dossier « Situations d'étude, 1952-55 ». Voir chapitre 5, III-2.

45 Voir la conclusion du rapport de jury de l'agrégation de russe par André Mazon, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1955, p. 14.

bénéfice d'une année passée en Russie, dont ils ont su bien profiter. D'autres candidats ou candidates, moins favorisés à différents égards, ont cependant atteint le but par un travail régulier et une préparation attentive du concours⁴⁶. »

Certes, il y a plus de postes offerts à l'agrégation de russe que de normaliens spécialistes de la discipline, ce qui garantit que d'autres candidats a priori moins favorisés réussissent au concours. Cependant, le rapport entre le faible nombre de ce nouveau corps des normaliens spécialistes de russe et les places offertes aux deux concours de l'enseignement (agrégation et CAPES) est en leur faveur, puisque tous sont reçus dans un concours. À l'exception de Gérard Abensour, agrégé un an après sa sortie de l'École, tous les spécialistes de la rue d'Ulm (qui ne se sont pas réorientés) sont reçus à l'agrégation de russe durant leur scolarité. En plus du séjour en Union soviétique – initialement uniquement à l'université de Moscou, dans la seconde moitié des années 1960 également à Leningrad – la connaissance de l'URSS est favorisée dans les murs de l'École. D'un côté par de la documentation disponible à la bibliothèque de l'École au lendemain des premiers échanges décidés par la Commission mixte franco-soviétique, qui concerne les journaux *Pravda*, *Izvestia* [Les Nouvelles], *Literatournaïa gazeta* [Journal littéraire], *Krokodil* (journal satirique), *Oktyabr* (revue littéraire, organe de l'Union des écrivains de la République soviétique fédérative socialiste de Russie), *Novy Mir* (magazine littéraire, organe de l'Union des écrivains soviétiques) ou encore *Neva* (magazine littéraire de Leningrad)⁴⁷. D'un autre côté par l'arrivée en 1959 d'une lectrice soviétique, Madame Chigarevskaja, dans le cadre des échanges bilatéraux à la mort de Nicolas Ouzoup. Au contraire de ce dernier, la nouvelle lectrice est linguiste de formation, et Gérard Abensour, qui suit son enseignement mais ignore encore les modalités de recrutement de ces nouveaux lecteurs, est étonné de découvrir plus tard, lors d'un séjour à Leningrad, qu'elle était une enseignante confirmée et non une jeune diplômée, comme il était d'usage de choisir les lecteurs français en Union soviétique⁴⁸. Le choix des candidats au lectorat revient au pays qui les propose et il ne s'agit que d'une différence de conception des côtés français et soviétique, la partie soviétique envoyant systématiquement des enseignants confirmés comme lecteurs en

46 Conclusions du rapport de jury de l'agrégation de russe 1957, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1957, p. 16.

47 Voir dans le dossier de correspondance de l'ENS-Ulm avec le ministère des Affaires étrangères la lettre de P. Lefranc au bureau soviétique d'information à Paris du 13 janvier 1959, Archives nationales, carton 19930595/29.

48 Entretien avec Gérard Abensour du 29 juin 2016.

France, au contraire des lecteurs venus d'autres pays⁴⁹. L'arrivée de Madame Chigarevskaja dans l'enseignement français est une première dans les échanges de lecteurs, amorcés en 1958 et qui ne concernent en 1959 que cinq lecteurs invités de part et d'autre du rideau de fer⁵⁰.

Le remplacement d'une génération d'émigrés russophones venus sur le tard à l'enseignement de leur langue maternelle par des lecteurs soviétiques formés et ayant de l'expérience dans l'enseignement de la linguistique n'est ainsi pas systématique et très progressif. Il ne s'agit pas de déloger les lecteurs russophones précédemment recrutés pour les remplacer par des lecteurs soviétiques dans le cadre des échanges, malgré l'intérêt pour la France d'user du principe de réciprocité pour envoyer plus de lecteurs français en Union soviétique. Si une lectrice soviétique est envoyée rue d'Ulm, c'est sans doute en raison de la vacance du poste à la mort de Nicolas Ouzouf, plus que dans le but de faire de l'École une vitrine des nouveaux échanges franco-soviétiques ; l'affectation principale de Madame Chigarevskaja est d'ailleurs l'Institut de phonétique de l'université de Paris⁵¹. Cependant, par cette expérimentation d'un nouveau protocole – à l'enjeu diplomatique d'autant plus important qu'il s'agit du « premier échange de lecteurs d'université consenti par les autorités soviétiques avec un pays de l'ouest⁵² » – l'ENS de la rue d'Ulm devient de fait laboratoire des échanges franco-soviétiques : par la réception d'une lectrice soviétique, mais surtout par l'envoi d'étudiants en Union soviétique. Cette possibilité de séjour s'inscrit dans la première vocation de l'École, de formation de spécialistes de langues de haut niveau destinés à l'agrégation. La rue d'Ulm devient ainsi le lieu d'une fabrique quasi infaillible d'agrégés de russe et une vitrine diplomatique des nouveaux échanges négociés avec l'Union soviétique. Dans cette évolution, le rôle de Jean Hyppolite, directeur de 1954 à 1963, philosophe spécialiste de Hegel, réputé favorable aux idées de gauche, semble se situer dans un soutien au maintien de l'enseignement de russe⁵³.

Dès 1959, un ancien de l'École ayant depuis obtenu l'agrégation, Claude Frioux, est recruté pour donner des cours complémentaires, en plus de Mme Chigarevskaja ; au départ de cette dernière, la direction de l'École ne cherche pas à la faire remplacer, estimant que la charge des cours peut être assurée exclusivement par Claude Frioux, pour des raisons budgétaires

49 Lettre du ministère des Affaires étrangères au ministère de l'Éducation nationale du 23 février 1960 sur les lecteurs soviétiques, Archives diplomatiques, carton 238QO/333.

50 Archives diplomatiques, carton 208QO/228, pièces 354-360 : Conversations franco-soviétiques, Paris, mars 1960, relations culturelles entre la France et l'URSS.

51 Lettre du ministère des Affaires étrangères, signée de Philippe Rebeyrol, au ministère de l'Éducation nationale, datée du 9 janvier 1959, au sujet des lecteurs russes, Archives diplomatiques, carton 238QO/333.

52 *Ibid.*

53 Jacques GIRAULT, *HYPPOLITE Jean, Gaston, Constant - Maitron*, <https://maitron.fr/spip.php?article88192>, consulté le 20 mars 2020.

pour l'année 1959-1960⁵⁴ ; une lectrice, Mme Referovskaïa, également employée en Sorbonne, donne cependant un cours en 1960-1961, avant que l'École renonce au recours aux lecteurs au profit de ses anciens élèves agrégés. L'École promeut ainsi ses anciens élèves, comme c'est le cas à l'ENS de Saint-Cloud, où Michel Chicounène y est recruté comme assistant au milieu des années 1960⁵⁵. Ce poste d'assistant se justifie sans doute plus facilement à Saint-Cloud, où les promotions sont plus nombreuses, tandis qu'à la rue d'Ulm, au début des années 1960, les normaliens russisants commencent déjà à se faire rares, au point d'en inquiéter le directeur de l'École qui écrit à Pierre Pascal à la rentrée 1961 pour lui signaler qu'en l'absence d'agrégatifs de russe, ses services ne sont plus sollicités et que pour ne pas voir la section de russe dépérir, il fait appel aux anciens normaliens et agrégés de russe Claude Frioux et Louis Allain, pour motiver Alain Préchac, entré à l'École en russe deux ans plus tôt, et « prospector les conscrits⁵⁶. » Le départ de la section de lettres-grammaire de Jean-Pierre Morel pour rejoindre la section de russe en 1962 serait-il un résultat positif de cette prospection ou bien une manœuvre administrative pour ne pas faire disparaître la section de russe en cas de départ d'Alain Préchac, qui prépare une double licence en anglais et russe ? Si rejoindre la section de russe permet à Jean-Pierre Morel d'être en première ligne pour bénéficier d'un voyage en Union soviétique, il finit par retourner vers la section de lettres-grammaire. Dans les années 1960, les cours de russe se maintiennent pourtant presque tous les ans, tenus par Claude Frioux (jusqu'en 1963) et Louis Allain (jusqu'en 1970), malgré l'absence de spécialistes de russe parmi les normaliens certaines années, ce qui laisse supposer que le cours attire des russisants d'autres disciplines, sans entraîner de changement de spécialité, à l'exception de Jean-Claude Lanne en 1967, qui passe de lettres-grammaire en russe et s'y maintient jusqu'à l'obtention de l'agrégation de russe en 1970.

L'ENS Saint-Cloud ne connaît pas une telle crise de recrutement de spécialistes de russe dans les années 1960, ce qui permet aux intervenants extérieurs de maintenir leurs conférences dans l'École : Henri Granjard, chargé de cours en Sorbonne entre 1958 et 1960, forme ainsi la génération de Jacques Catteau⁵⁷. Cependant, les « cloutiers » réussissent moins bien au concours que leurs collègues de la rue d'Ulm, alors que leur formation est construite sur le même moule : préparation des diplômes à l'université de Paris, cours supplémentaires assurés par le lectorat russophone, puis par un ancien normalien devenu agrégé de russe, séjour

54 Lettre de M. Prigent à Claude Frioux du 17 février 1960, Archives nationales, carton 19930595/89.

55 Voir le dossier des personnels dans les archives de l'ENS de Saint-Cloud, Archives nationales, carton 20000384/7.

56 Lettre du directeur de l'ENS-Ulm, Jean Hippolyte, à Pierre Pascal du 27 octobre 1961, Archives nationales, carton 19930595/89.

57 M.-A. ALBERT, « Avant-propos », in *Diagonales dostoïevskiennes*, op. cit., p. 7.

garanti de dix mois dans une université soviétique. Plusieurs d'entre eux obtiennent d'abord le CAPES – puisque non seulement l'admissibilité à l'agrégation peut donner droit au titre de certifié, mais de plus les normaliens sont reçus en surnombre au CAPES⁵⁸ – mais ce concours reste moins prestigieux, et, parmi les promotions des années 1950, tous passent de nouveau et réussissent l'agrégation, bien que, dans certains cas, après leur sortie de l'École.

Tableau 9.3. *Élèves de l'ENS de Saint-Cloud en spécialité russe entrés avant 1968*⁵⁹

Année d'entrée	Nom	Année d'agrégation (rang)	Année de sortie
1954	Jean Durin	1959 (4/6)	1959
	André Monnier	1959 (2/6)	1959
	Michel Duc-Goninaz	1963 (1/9) (CAPES en 1959 par admissibilité à l'agrégation)	1959
1956	Michel Chicouène	1960 (2/6)	1960
1957	Jacques Catteau	1961 (6/6)	1961
1957	Michel Mervaud	1963 (8/9) (CAPES en 1961 par admissibilité à l'agrégation)	1961
	André Radiguet	1960 (3/6)	1960
1958	Pierre Pagnoux	1971 (2/8) (CAPES en 1963)	1963
1960 (passé de géographie en russe)	Maurice Comtet	1965 (2/9)	1965
1963	Jean-Claude Gaudeaux	Pas d'agrégation ; CAPES en 1969	1968
1964	Wladimir Berelowitch	1974 (1/14) (CAPES en 1970)	1969
1964	Lionel Meney	Pas d'agrégation (devenu linguiste, spécialiste du français québécois)	1969
1964	Alain Thévenard	1969 (7/11)	1969
1966	Jacques Prébet	Pas d'agrégation ; CAPES en 1971	1970 ou 1971
1967	Jean-Marc Négrignat	Pas d'agrégation ; CAPES en 1972	1972

Dans les ENS féminines, où le recrutement en spécialité russe est plus tardif, la réussite aux concours suit le même modèle, toutes les normaliennes de Sèvres étant reçues à l'agrégation,

58 Cette situation est rappelée en introduction du rapport de jury du CAPES de 1959, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1959, p. 1.

59 D'après les archives de l'ENS de Saint-Cloud concernant la scolarité des élèves, Archives nationales, carton 20000384/14-15.

quand celles de Fontenay-aux-Roses n'obtiennent parfois que le CAPES au moment de leur sortie de l'École. Les normaliennes spécialistes de russe sont de plus moins nombreuses que leurs camarades masculins. Cette situation n'est pas spécifique aux normaliens : jusqu'au milieu des années 1960, il y a plus de candidats masculins que féminins à l'agrégation de russe⁶⁰, qui n'est pas en rapport avec la mixité observée chez les diplômés de DES à l'université de Paris.

Tableau 9.4. Élèves des ENS de Sèvres et de Fontenay-aux-Roses en spécialité russe entrées avant 1968⁶¹

Année d'entrée	ENS	Nom	Année d'agrégation (rang)
1960	Sèvres	Françoise Gréciet	1964 (1/7)
	Fontenay-aux-Roses	Manon Waller, née Lallée	1966 (2/6)
1963	Sèvres	Marianne Gourg	1967 (3/11)
	Fontenay-aux-Roses	Dominique Bibard, née During	Pas d'agrégation ; CAPES en 1968
	Fontenay-aux-Roses	Anne-Marie Pauleau	Pas d'agrégation
1964	Sèvres	Hélène Henry	1968 (1/17)
1967	Sèvres	Laure Spindler	1970 (1/13)
	Fontenay-aux-Roses	Françoise Dumas	1971 (1/9)

Les ENS s'imposent ainsi comme lieu de formation d'une petite élite de slavistes russisants, alors qu'une nouvelle création universitaire, les IPES, s'ouvre à un plus grand nombre d'élèves-professeurs.

60 Voir II-2-a.

61 Les archives des ENS féminines de Sèvres et Fontenay-aux-Roses déposées aux Archives nationales semblent moins complètes que celles des ENS masculines pour effectuer un suivi des scolarités par spécialité. Il a donc été nécessaire de procéder par logique inverse pour retrouver des normaliennes spécialistes de russe passées par l'ENS de Sèvres, en recherchant dans l'annuaire en ligne les noms des agrégées de russe L'annuaire | a-Ulm, <https://www.archicubes.ens.fr/lannuaire#> (consulté le 30 décembre 2019) ; cette méthode ne permet donc pas de retrouver des normaliennes qui auraient échoué à l'agrégation. Pour les élèves de l'ENS de Fontenay-aux-Roses, des informations peuvent être retrouvées dans ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE FONTENAY-AUX-ROSES, *Bulletin de l'Association amicale des anciennes élèves de l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses*, *op. cit.*, 1960-1970.

c) La création des IPES et la formation des candidats au CAPES : une diversification de la formation et des profils

Créés par décret du 27 février 1957, les Instituts de préparation aux enseignements de second degré (IPES) ont alors pour but de pallier la pénurie de maîtres dans le secondaire⁶², en attirant vers la carrière de l'enseignement des étudiants recrutés avec le statut de fonctionnaires stagiaires. Les IPES dépendent des facultés et recrutent des élèves-professeurs qui ont déjà validé une année d'enseignement supérieur, sur concours ou parmi les admissibles aux épreuves orales d'un concours d'entrée dans une ENS⁶³, ce qui les rend moins élitistes que ces dernières. Sur le modèle des ENS, les IPES préparent au recrutement de l'enseignement, prioritairement au CAPES. Les élèves-professeurs préparent la partie théorique du CAPES, construite sur le modèle de l'agrégation⁶⁴, puis, au terme d'un an de stage en un centre pédagogique régional (CPR), les candidats admis présentent les épreuves pratiques. Le nombre de postes donnés chaque année au concours du CAPES est relatif au nombre de places disponibles en stage dans les CPR, au terme duquel les candidats sont définitivement reçus au CAPES par les épreuves pratiques et l'attribution d'une mention. Comme dans les ENS, les reçus au sein de l'IPES perçoivent un traitement de fonctionnaire stagiaire jusqu'à leur sortie de l'Institut par obtention d'un concours, en l'occurrence les épreuves théoriques du CAPES (ou éventuellement de l'agrégation) au terme d'une scolarité normale de trois ans, pendant laquelle ils préparent les diplômes nationaux requis pour le concours visé (la licence d'enseignement pour le CAPES, doublée du DES pour l'agrégation.) Cependant – et en cela les IPES tendent à combler le fossé qui les séparent des ENS – un quart des effectifs d'une promotion choisis par le directeur de l'IPES parmi les élèves-professeurs titulaires de la maîtrise ont la possibilité d'étudier une année supplémentaire afin de préparer l'agrégation⁶⁵. Au contraire des ENS, les places offertes dans les IPES sont fléchées par discipline et peu de place sont proposées pour le russe : en 1957, seulement dix sur tout le territoire, pour plus de mille dans toutes les disciplines littéraires confondues⁶⁶. Cependant, ce petit nombre est déjà supérieur au nombre de places offertes au CAPES de russe la même année, qui est de six ;

62 Note non datée du ministère de l'Éducation nationale sur les IPES issue des archives de la sous-direction des enseignements universitaires, Archives nationales, carton 19930209/1.

63 Sur le fonctionnement des IPES, voir notamment le « Livret de l'élève-professeur de la faculté des sciences de l'Université de Paris pour l'année 1963-64 », Archives nationales, carton 19930209/1.

64 Voir à ce sujet la partie « La réforme du CAPES et la préservation du modèle de l'agrégation » dans Y. VERNEUIL, « La création du CAPES », art. cit., p. 93-95.

65 Note de la Direction générale des enseignements supérieurs et de la recherche sur les IPES datée du 17 décembre 1973, qui revient sur leur fonctionnement depuis 1957, Archives nationales, carton 19930209/1.

66 Voir le dossier des effectifs des IPES par année, Archives nationales, carton 19930209/1.

c'est-à-dire que même en comptant sur un accroissement du nombre de postes à l'horizon des trois ans de préparation, il se peut que le nombre d'élèves-professeurs dépasse celui des postes offerts au CAPES. Alors qu'un groupe d'études de l'université de Rennes note que « la vague démographique entraînant la création de nombreux postes dans l'enseignement secondaire a permis pendant longtemps d'absorber facilement les contingents d'IPES⁶⁷ », ce n'est pas le cas pour le russe. En 1960, quinze postes sont ouverts au concours du CAPES de russe, cependant, à mesure que croît le nombre de places en IPES, la croissance des postes au CAPES ne suit pas. Ainsi, le maximum de places offertes aux IPES en russe est atteint en 1965, avec trente-trois reçus, répartis dans quinze villes : Paris, Nanterre, Aix, Bordeaux, Caen, Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Lille, Lyon, Nancy, Poitiers, Rennes, Strasbourg et Toulouse, soit des villes où se trouve un département universitaire de russe. Cependant, en 1968, seuls vingt-huit candidats sont reçus au CAPES. Ces chiffres ne doivent pourtant pas estomper le fait que le choix de l'IPES reste attractif puisqu'au sein des Instituts, la scolarité est rémunérée, ce qui permet de poursuivre ses études à plein temps ; de plus, malgré le statut de « petite discipline » du russe, elle permet d'y envisager une carrière grâce à une titularisation par le CAPES, alors que l'étude de la langue se développe. C'est dans ce contexte que Myriam Désert commente le choix d'Alexis Berelowitch d'intégrer un IPES en russe dans les années 1960 :

« Alexis naît en 1943 dans une famille d'émigrés russes. C'est le premier de ces qualificatifs – émigré –, plus que le second, qui lui fait embrasser les études de russe alors que ses goûts le portent plutôt vers l'histoire de l'art et la sociologie. Les contraintes financières lui imposant un choix pragmatique, Alexis opte pour le russe, matière qu'il juge plus propice à lui garantir un succès au concours des IPES qui doit lui assurer les ressources dont il a besoin⁶⁸. »

Si le choix du russe est un succès pour Alexis Berelowitch, reçu aux épreuves pratiques du CAPES en 1967, l'IPES est loin de garantir la réussite au concours de recrutement des professeurs, surtout au moment de leur lancement. Les élèves-professeurs sont pourtant des

67 Didier CERTAIN, Edmond Antoine DECAMP, Françoise PECOT et GROUPE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHE EN TECHNOLOGIE ÉDUCATIONNELLE (UNIVERSITÉ DE RENNES), « Éléments statistiques sur un IPES (IPES scientifique de l'université de Rennes) », *Revue française de pédagogie*, 58-1, 1982, p. 54.

68 Myriam DÉSSERT, « Éloge de Monsieur Alexis Berelowitch à l'occasion de son départ à la retraite », *Cahiers slaves*, 10-1, 2008, p. 388.

candidats privilégiés du CAPES, puisque dès l'année 1957, une session (uniquement orale) leur est aménagée, bien que cette organisation présente alors des défauts.

« Un candidat s'est présenté, sans s'y être préparé, à cette épreuve, pour lui tout à fait imprévue (on l'avait informé quelques jours auparavant). Mis en présence d'un petit récit de Tchekhov (Mel'uzga [*Menu Fretin*]), ce candidat, malgré des qualités appréciables, n'a pu réunir que 34 points (sur 100). Son commentaire surtout a été très faible. L'attribution d'un service d'enseignement lui donnera l'occasion d'acquérir de l'expérience et de s'entraîner aux épreuves de l'oral⁶⁹. »

Les années suivantes, les candidats des IPES se présentent à la même session d'oral que les candidats admissibles par le concours « normal », épreuve pour laquelle ils deviennent mieux préparés.

Avant la mise en place des IPES, les candidats reçus CAPES sont souvent chargés d'un enseignement (tous les reçus de l'année 1957 ont un service d'enseignement), comme c'était souvent le cas pour les premiers agrégés, avant la formation de normaliens spécialistes de russe et du développement de la préparation universitaire de l'agrégation. Cette expérience semble souhaitable pour le jury, qui l'attend du premier candidat d'un IPES en 1957. Bien que les IPES – constitués quelques années après l'ouverture du CAPES et pour des raisons similaires de besoins d'enseignants dans le secondaire – apparaissent comme le lieu privilégié de préparation du concours (pour lequel les élèves-professeurs sont dispensés de l'écrit), les places offertes au CAPES sont souvent moins nombreuses que celles ouvertes en russe dans les IPES, ce qui revient à dire que le CAPES ne peut être le débouché de tous les élèves-professeurs, qui doivent se démarquer, notamment par une expérience d'enseignement avant d'être reçus au concours.

Les attentes du jury sont moindres pour le CAPES que pour l'agrégation, puisqu'il ne s'agit pas de consacrer une élite de la connaissance dans une discipline, mais de disposer concrètement de personnel à même de développer l'enseignement du russe dans le secondaire. C'est pourquoi, au contraire des agrégés de qui est attendu une connaissance affûtée de la langue et de ses nuances, la charge de travail pour les candidats préparant le CAPES semble

69 Rapport du jury du CAPES de russe pour l'année 1957, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1957, p. 13.

allégée (et ce notamment au profit d'une expérience professionnelle, qui ne donne pas toujours le temps de préparer des épreuves académiques.)

« Les conditions essentielles pour réussir sont :

1° Avoir – ou acquérir – une culture générale en français ;

2° Faire au cours de l'année scolaire quelques devoirs (diverses facultés de province acceptent de les corriger par correspondance) ;

3° Avoir une connaissance **sûre** des formes des mots (il s'agit des mots de la langue **classique** : le jury ne demande pas la connaissance des mots rares, des termes techniques ou dialectaux) ;

4° Avoir la connaissance **sûre, claire, méthodique** de la grammaire russe telle qu'elle doit être enseignée à nos élèves : cela s'acquiert très bien dans un bon manuel ;

5° Avoir une prononciation correcte et aisée et une pratique suffisante (mais il n'est pas du tout exigé qu'on parle avec vélocité) de la langue à parler dans la classe⁷⁰. »

Les membres du jury du CAPES, par ailleurs tous agrégés (de russe ou d'une autre discipline), revendiquent le statut du CAPES comme préparation à l'agrégation :

[Le jury constate une] « désaffectation pour le CAPES, qui reste pourtant la meilleure voie d'accès à l'agrégation pour la plupart des candidats, et singulièrement pour ceux à qui a manqué la solide préparation générale des classes de première et de lettres supérieures et qui [...] ont gravement souffert du manque de métier. La préparation d'un certificat de français et de l'épreuve de français du CAPES leur serait d'un grand secours et leur éviterait d'affronter prématurément un concours qui, – les résultats le prouvent – est au-dessus de leurs forces. Signalons que, sur les 3 candidates reçues définitivement à l'agrégation, 2 étaient ou avaient été stagiaires de CAPES, ainsi que 3 des 4 admissibles non reçues [...]. De tels chiffres devraient éclairer les candidats et les engager dans la voie la plus sûre et, sinon la plus directe, en définitive la plus courte⁷¹. »

70 FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe*, op. cit., 1957, p. 12-13. Les mots en gras le sont dans le rapport.

71 Vue d'ensemble du rapport de jury du CAPES de 1959, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe*, op. cit., 1959, p. 1-2.

De tels appels à ne pas négliger le CAPES renvoient au besoin d'enseignants dans le secondaire et à la difficulté pour les candidats d'adopter cette nouvelle référence, alors que l'agrégation a longtemps été le seul concours de promotion des professeurs. Le jury cherche alors à promouvoir le nouveau concours qu'est le CAPES sur la voie de l'obtention de l'agrégation qui reste la référence ; c'est également en ce sens que le CAPES a été établi, l'année de stage en CPR comprenant une préparation à l'agrégation⁷². Le concours a cependant du mal à trouver son public et, alors que les candidats des IPES – qui devraient rehausser le niveau concours à l'image des normaliens pour l'agrégation puisqu'ils sont sélectionnés par concours parmi les meilleurs étudiants de l'Université – échouent à former l'élite des candidats du concours. Le jury blâme la durée de leur formation⁷³ : les élèves-professeurs sont recrutés après passage du certificat d'études littéraires générales (CELG) et préparent leurs quatre certificats de licence à l'IPES, qui devraient leur occuper deux ans, avant préparation du concours en un an. Cependant, trois ans sont parfois nécessaires pour obtenir les quatre certificats, et ainsi des élèves-professeurs, au terme de leurs trois années à l'IPES, peuvent s'inscrire au concours et finalement ne pas y être admissibles s'ils n'ont pas obtenu leur licence, où arriver aux épreuves peu préparés car fraîchement licenciés et n'ayant pas eu un an de préparation nécessaire à la réussite au concours. Malgré la nomination de candidats admissibles à l'agrégation et proposés par le jury de cette dernière pour équivalence complète du CAPES (sans subir d'épreuve supplémentaire) pris sur le contingent des postes du CAPES, le jury peine les premières années d'existence du concours à pourvoir tous les postes, et ce notamment en raison des résultats décevants des candidats des IPES. En 1961, après décision par le jury de fixer la moyenne de l'oral à 8, seule une candidate d'IPES sur les cinq qui s'étaient présentés est reçue de justesse, quand trois postes sont laissés vacants⁷⁴. En 1964, le jury souligne encore « la supériorité des candidats au concours complet sur les Ipésiens » :

« Il est évident que les Ipésiens, à quelques exceptions près, sont loin de constituer l'élite de nos candidats. Plusieurs d'entre eux seraient certainement incapables d'affronter avec succès les épreuves écrites s'ils

72 Y. VERNEUIL, « La création du CAPES », art. cit., p. 94.

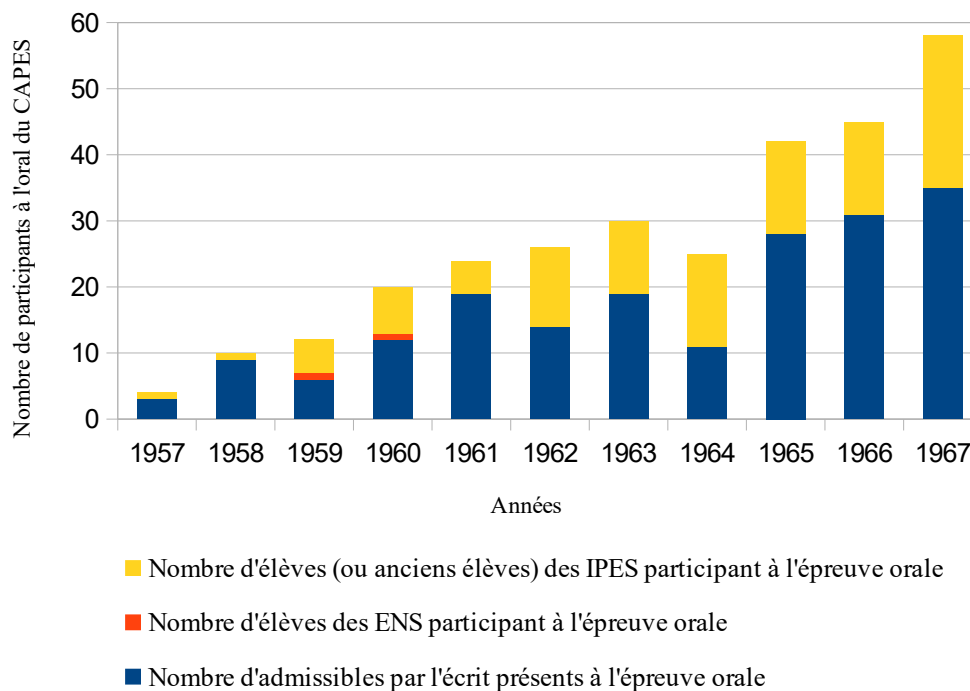
73 Voir notamment dans le rapport du jury de l'année 1959, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1959, p. 13.

74 Voir le rapport de jury du CAPES de l'année 1961, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1961, p. 11.

avaient à les subir. N'ayant à passer qu'une épreuve orale, qui ne comporte pas de programme d'auteurs précis, ils ont peut-être tendance à en sous-estimer la difficulté. Nous les mettons en garde contre cet état d'esprit qui risque de les conduire à des échecs répétés⁷⁵. »

Les critiques envers les candidats issus des IPES ne se limitent pas aux spécialistes de russe, mais ont pu être plus générales ; par exemple, le jury du CAPES d'allemand déplore en 1965 la dispense des élèves-professeurs des IPES à des épreuves « qui seraient nécessaires pour les sélectionner⁷⁶. » Il apparaît donc que souvent, les candidats des IPES, traités à égal avec leurs camarades des ENS, puisqu'ils se présentent directement à l'oral du concours, n'y arrivent pas au même niveau.

Graphique 9.3. Les candidats effectifs aux épreuves théoriques du CAPES de russe par statut (concours normal, ipésiens et normaliens, 1957-1967)⁷⁷

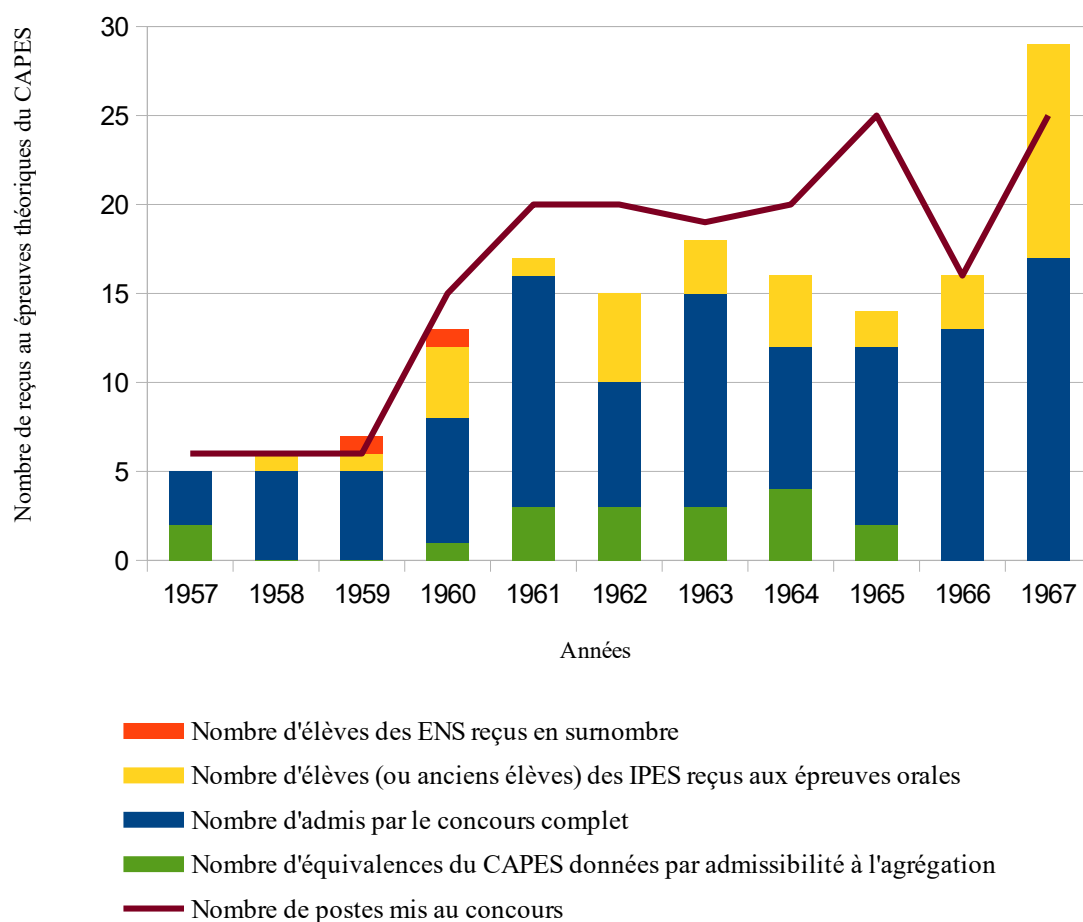


75 Remarques du jury du CAPES sur les épreuves orales de la session 1964, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1964, p. 20.

76 Cité par S. LORRAIN, « Les concours de recrutement des germanistes : l'agrégation et le CAPES d'allemand de 1952 à 2002 », art. cit., p. 195.

77 D'après FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1957-1967.

Graphique 9.4. Les reçus aux épreuves théoriques du CAPES de russe selon le statut d'obtention (1957-1967)⁷⁸



Le jury du CAPES note cependant une amélioration du niveau des candidats des IPES en 1967, qu'il juge mieux préparés⁷⁹, au point de demander des postes supplémentaires au ministère, qui les accorde pour promouvoir des candidats jugés meilleurs que des précédents reçus des années passées. Ce qui laisse entendre que, douze ans après l'ouverture du concours, celui-ci trouve son public. Cependant, dans les années 1970, le jury continue de constater les meilleurs résultats généralement obtenus par les candidats du concours « normal » par rapport aux élèves-professeurs des IPES, dont le niveau est estimé très inégal. Ceci pose la question de l'articulation entre la formation théorique à la langue et à la littérature, l'expérience du russe « vivant » en Union soviétique (au contraire des élèves des ENS, les élèves des IPES ne

⁷⁸ D'après *Ibid.*

⁷⁹ Remarques du jury du CAPES sur les épreuves orales de la session 1967, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1967, p. 21.

disposent pas de contingent particulier pour se rendre en URSS selon les protocoles négociés par la Commission mixte) et l'expérience pratique d'enseignement, exigée des « ipésiens. »

II – L'agrégé et le certifié : des profils en évolution

1 – Les profils des reçus aux concours : une promotion des enseignants en poste ou la consécration d'une formation pédagogique ?

Tableau 9.5. Nombres de postes et de reçus à l'agrégation et au CAPES de russe (1947-1967)⁸⁰

Années	Agrégation						CAPES					
	Nombre de postes annoncés avant concours			Nombre de reçus			Nombre de postes annoncés			Nombre de reçus (dont les normaliens en surnombre et les reçus par admissibilité à l'agrégation)		
	H	F	Total	H	F	Total	H	F	Total	H	F	Total
1947			1	0	0	0						
1948	1	1	2	1	0	1						
1949				0	0	0						
1950				1	0	1						
1951			1	1	0	0						
1952	1	1	2	2	0	2						
1953	1	1	2	2	0	2						
1954	3	1	4	3	1	4						
1955	4	1	5	5	1	6	2	1	3	0	3	3
1956	5	2	7	2	4	6			7	2	5	7
1957	5	2	7	5	3	8	3	3	6	3	2	5
1958	4	3	7	2	4	6	3	3	6	2	4	6
1959	6	6	12	6	3	9	3	3	6	4	3	7

80 D'après FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1947-1967 ; FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1955-1967 ; les archives de l'ENS Saint-Cloud pour le nombre de postes annoncés chaque année pour les disciplines littéraires de 1953 à 1967, Archives nationales, carton 20000384/15. Ces dernières données relèvent parfois un nombre de reçus à l'agrégation supérieur au nombre des postes annoncés. Les rapports de jury ne donnent pas d'explication, mais il se peut qu'il s'agisse de postes non pourvus dans une autre discipline redéployés sur le russe.

Années	Agrégation						CAPES					
	Nombre de postes annoncés avant concours			Nombre de reçus			Nombre de postes annoncés			Nombre de reçus (dont les normaliens en surnombre et les reçus par admissibilité à l'agrégation)		
	H	F	Total	H	F	Total	H	F	Total	H	F	Total
1960	7	5	12	6	4	10	6	9	15	8	5	13
1961	7	6	13	6	7	13	7	13	20	5	12	17
1962	7	6	13	7	6	13	7	13	20	7	8	15
1963	7	6	13	9	4	13	7	12	19	7	11	18
1964	7	6	13	7	7	14	7	13	20	9	7	16
1965	8	8	16	9	7	16	10	15	25	4	10	14
1966	5	5	10	7	6	13	8	8	16	4	12	16
1967	8	7	15	7	11	18	10	15	25	10	19	29

Afin d'entreprendre une étude statistique, la liste nominative des agrégés⁸¹ a été recoupée avec les informations contenues dans les archives de l'université de Paris pour les diplômés de cette université, les dossiers des personnels pour ceux y ayant été employés, ou, pour les autres, avec les témoignages de leurs activités (comme des sites personnels, institutionnels ou encore des publications hommage.) Malheureusement, si ce travail a été fructueux pour les années 1948 à 1965 – où encore peu d'agrégés ont été reçus, dont beaucoup ont fait une carrière remarquable, et où beaucoup d'entre eux ont été formés à l'université de Paris – ce n'est pas le cas au-delà de 1965. En effet, alors que sur la première période, des informations d'âge au moment de la nomination à l'agrégation, du lieu de formation ou encore de la carrière poursuivie ont pu être rassemblées pour au moins 80 % des reçus (à l'exception de l'année 1961), sur la période suivante, cette proportion tombe autour de 60 %, ce qui n'a pas permis d'envisager une étude poussée pour ces promotions, en raison de l'absence de représentativité.

Il reste un élément disponible pour l'ensemble de la période allant de 1948 à 1968 : la titularisation ou non obtenue précédemment par le CAPES. Ce qui permet de distinguer des profils parmi les agrégés : ceux qui sont étudiants au moment de leur nomination (qu'ils aient été formés ou non à l'enseignement en tant que contractuels), et ceux qui sont déjà certifiés. Parmi ces derniers, peuvent être distingués les certifiés ayant acquis une expérience plus ou

81 Voir en annexe.

moins longue de l'enseignement, selon le temps écoulé entre la réussite au CAPES et celle à l'agrégation.

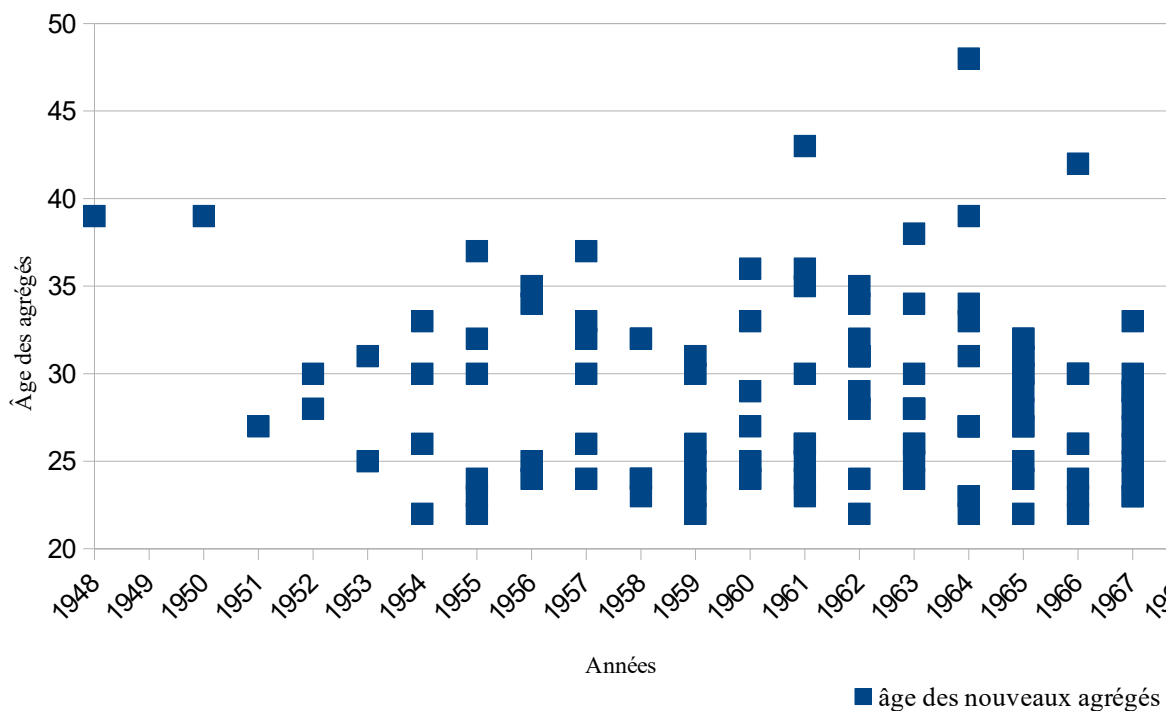
a) Des agrégés plus jeunes et plus récemment diplômés

Pour déterminer l'avancement dans les études et la carrière des agrégés au moment où ils sont lauréats du concours, deux critères peuvent se révéler utiles : leur âge et la date d'obtention de leur dernier diplôme. Jean Train a 39 ans quand il est reçu, tout comme Nicolas Weisbein. Les agrégés sont ensuite reçus plus jeunes : Georges Davydoff a 27 ans quand il est reçu, José Johannet 28 ans, Paul Pauliat 30 ans, Aimé Maurel 31 ans, Léon Robel 25 ans, Claude Robert, fraîchement diplômé, a 22 ans, Hélène Peltier 30 ans. En 1955, les premiers normaliens font de jeunes agrégés : Claude Frioux a 23 ans et Michel Aucouturier 22 ans. De l'université, Nikita Struve est à peine plus âgé puisqu'il a 24 ans et obtenu son DES trois ans auparavant. Quant à René L'Hermitte et Jacques Veyrenc, qui changent de carrière – l'un depuis l'allemand, l'autre depuis la grammaire – ils ont 37 et 30 ans. Au fil des années et de l'installation de la discipline dans le secondaire, il apparaît que les russisants sont plus rapidement titularisés après l'obtention de leurs diplômes de russe. Certes, René L'Hermitte et Jacques Veyrenc sont plus âgés que leurs collègues reçus la même année qu'eux, mais ils sont récemment diplômés de russe : le premier a obtenu sa licence à Paris en 1952, le second sa licence et son DES à Dijon en 1954-1955⁸². Entre 1950 et 1952, les reçus au concours (pour lesquels le parcours universitaire a pu être retracé) l'étaient quatre ou cinq ans après obtention de leur DES de russe ; mais parfois, comme Nicolas Weisbein, douze ans après l'obtention de la licence. En effet, le DES n'étant pas un diplôme nécessaire pour poursuivre en thèse, mais seulement demandé pour se présenter à l'agrégation, en l'absence du concours, les incitations à le passer étaient sans doute moins fortes. Jean Train, le premier agrégé de russe, passe sa licence en 1936 mais son DES seulement en 1947 ; il devient donc agrégé douze ans après l'obtention de sa licence, mais un an après le DES. L'année d'obtention du DES semble ainsi insuffisante à mesurer l'avancement dans la vie professionnelle des candidats, des années pouvant s'écouler entre l'obtention de la licence et celle du DES, où les licenciés ne restent pas nécessairement étudiants. La donnée de l'âge pourrait alors combler ce manque : si des jeunes diplômés sont reçus, ils peuvent avoir déjà une carrière derrière eux. Entre 1948 et 1968, les agrégés les plus âgés au moment de leur réussite au concours ont la quarantaine, quand les

82 Voir le CV de Jacques Veyrenc dans son dossier administratif, Archives nationales, carton 20010016/20.

plus jeunes ont 22 ans. Cependant, calculer l'âge médian des reçus s'avère peu parlant, les statistiques étant construites sur des petits nombres, et, pour les années 1961, 1966 et 1967, l'âge de seulement 60 % des reçus étant connu. Entre 1951 et 1965, l'âge médian des reçus se situe entre 24 et 31 ans, mais fluctue selon les années aléatoirement, sans aller dans une logique de croissance ni de décroissance. Il y a régulièrement des personnes en reconversion, plus âgées que la plupart des autres reçus, qu'une donnée comme l'âge médian peine à représenter. C'est pourquoi il a semblé préférable de représenter les nouveaux agrégés selon une dispersion, ce qui permet de plus de considérer les années 1966 et 1967, moins renseignées, dans un mouvement global. Cette dispersion laisse apercevoir les écarts entre les candidats et une distribution majoritaire qui tend à se rassembler autour de 30 ans – voire entre 25 et 30 ans dans la seconde moitié des années 1960 – tandis que dans les années 1960, la dispersion tend à se réduire.

Graphique 9.5. Les nouveaux agrégés selon leur âge au moment de leur réussite au concours (1948-1968)



Dès 1954, l'âge minimal des reçus est atteint et chaque année désormais se trouvent parmi les nouveaux agrégés des candidats de moins de 25 ans, qui ont nécessairement achevé récemment leurs études (la préparation à l'agrégation demandant au moins quatre ans d'études supérieures : le certificat d'études littéraires générales (CELG) en un an, rendu obligatoire en

1948, suivie de la licence, en deux ans minimum, puis du diplôme d'études supérieures (DES), en un an ; ce qui explique que les candidats les plus jeunes aient 22 ans au moment de leur réussite au concours.)

En 1953, malgré leur écart d'âge, les deux reçus ont obtenu leur DES deux ans avant leur réussite au concours, à leur deuxième présentation. En terme de consécration de la formation universitaire, Claude Robert et Hélène Peltier sont encore plus performants en 1954, puisqu'ils sont reçus un an après l'obtention de leur DES, c'est-à-dire a priori au terme d'une unique année de préparation spécifique au concours. Entre 1955 et 1958, s'il y a encore des candidats qui obtiennent le titre d'agrégé quatre ans après l'obtention de leur diplôme de russe, de plus en plus y parviennent en seulement un ou deux ans, bien que les préparations en trois ans ou plus soient encore fréquentes. Cependant, la proportion de diplômés préparant le concours en un an avec succès augmente ; en 1957, la moitié des nouveaux d'agrégés a obtenu son DES en 1956, dans la foulée de la licence. L'écart entre la formation universitaire et le passage de tous les diplômes requis et l'obtention de l'agrégation tend ainsi à se réduire pour de nombreux agrégés, et le titre consacre ainsi un parcours universitaire. Ce qui peut retarder le passage de l'agrégation après l'obtention du DES est la création d'une nouvelle étape sur le chemin de l'agrégation : celle du CAPES.

b) Le CAPES, nouvelle forme de promotion enseignante et étape sur le chemin de l'agrégation

Les rapports de jury révèlent que, lors de l'ouverture du CAPES, le nouveau concours peine à convaincre les candidats, qui restent plus intéressés par l'agrégation. La nature même du concours du CAPES n'est sans doute pas étrangère à cette situation, puisqu'elle a été construite par le ministère et promue par le jury comme une petite agrégation, à laquelle il n'est même pas nécessaire de s'inscrire pour être reçu ; ainsi, un candidat non inscrit au CAPES y est reçu en tant qu'admissible à l'agrégation en 1957⁸³. La titularisation de l'enseignant par le CAPES ouvre un service d'heures plus étendu, pour un salaire moindre que celui offert par le statut de l'agrégé. La possibilité même de recevoir le titre de certifié par admissibilité à l'agrégation reconnaît statutairement le CAPES comme étape de l'agrégation ou comme un prix de consolation. Pour Yves Verneuil, la première version du CAPES créée par Gustave Monod en 1950 se distinguait nettement du standard de l'agrégation, puisqu'elle

83 FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1957, p. 11.

sélectionnait d'abord par l'épreuve pratique – estimant que la licence était une sélection scientifique suffisante – avant les épreuves théoriques, mettant ainsi en avant une vérification d'aptitudes pédagogiques⁸⁴. Cependant, en 1952, le CAPES est réformé pour inverser l'ordre des deux épreuves ; les candidats sont alors sélectionnés comme à l'agrégation, sur leurs connaissances d'une discipline sans volet pédagogique, et les épreuves pratiques apparaissent comme une formalité – en russe, la quasi totalité des candidats aux épreuves pratiques est reçue, la sélection s'opérant sur les épreuves théoriques. Les premières années du concours, des candidats déjà enseignants s'y présentent et sont davantage reçus que leurs concurrents étudiants, situation équivalente aux débuts de l'agrégation d'enseignants dans l'attente d'une titularisation. Cependant, le nombre des inscrits reste faible puisque, contrairement au contexte de création de l'agrégation, un autre concours de recrutement des enseignants de russe existe déjà, et est plus prestigieux. Alors que pour se développer, la discipline a besoin d'enseignants, la création d'une « petite agrégation » pour les recruter plutôt que l'accroissement du nombre de postes à l'agrégation nuit à cette ambition. Pour attirer les candidats dans cette situation, le jury n'a d'autre choix que de jouer la carte du CAPES comme étape de préparation à l'agrégation. Le concours n'attire cependant pas tous les candidats à l'enseignement, notamment en raison d'un recrutement parallèle dans le corps des certifiés, ouvert à partir de 1963 à certains enseignants contractuels (titulaires d'une licence d'enseignement), ainsi assimilés aux certifiés sans avoir à passer le concours⁸⁵. La stratégie consistant à penser ce concours comme une étape avant l'agrégation semble porter ses fruits puisque de plus en plus de reçus à l'agrégation sont précédemment certifiés. Dans les années qui suivent l'ouverture du CAPES, les agrégés précédemment certifiés ne semblent avoir que peu d'expérience de l'enseignement, puisqu'ils passent l'agrégation dans la foulée du CAPES, la même année ou un an après l'obtention du premier concours. Ce n'est qu'à partir des années 1960 que les nouveaux agrégés précédemment certifiés ont accumulé plusieurs années d'expérience de l'enseignement, signe que l'agrégation demande plus d'années de préparation pour ceux qui ne disposent pas du capital scolaire le plus élevé (comme les normaliens.) Alors qu'entre 1959 et 1961, environ 20 % des nouveaux agrégés étaient déjà certifiés, ce nombre augmente à partir de 1962 pour se stabiliser au-delà de 40 % sur la décennie, ce qui marque

84 Y. VERNEUIL, « La création du CAPES », art. cit., p. 87 et p. 93-94.

85 « Décret n°63-217 du 1 mars 1963 relatif à l'accès, dans des conditions exceptionnelles, au cadre des professeurs certifiés, en vue de pourvoir aux emplois vacants dans les établissements d'enseignement du second degré, de l'enseignement technique et dans les écoles normales primaires », *Journal officiel de la République française*, 2 mars 1963, p. 2100. Ce décret est mentionné par le jury du CAPES de russe dans FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1963, p. 1 et p. 18.

une tendance du concours : le CAPES est alors une étape sur le chemin de l'agrégation pour deux cinquièmes des nouveaux agrégés dans les années 1960.

Tableau 9.6. Les agrégés de russe précédemment titulaires du CAPES (1951-1970)⁸⁶

Années	Nombre d'agrégés non titulaires du CAPES	Pourcentage d'agrégés non certifiés	Nombre d'agrégés ayant obtenu l'agrégation dans la foulée du CAPES (la même année ou l'année suivante)	Pourcentage d'agrégés récemment certifiés	Nombre d'agrégés ayant acquis une expérience de l'enseignement comme certifiés (devenus agrégés deux ou plus après l'obtention du CAPES)	Pourcentage d'agrégés ayant acquis une plus longue expérience de l'enseignement comme certifiés
1955	5	83,33 %	1	16,67 %	0	0,00 %
1956	3	50,00 %	3	50,00 %	0	0,00 %
1957	7	87,50 %	1	12,50 %	0	0,00 %
1958	6	100,00 %	0	0,00 %	0	0,00 %
1959	7	77,78 %	2	22,22 %	0	0,00 %
1960	8	80,00 %	1	10,00 %	1	10,00 %
1961	10	76,92 %	2	15,38 %	1	7,69 %
1962	7	53,85 %	2	15,38 %	4	30,77 %
1963	6	46,15 %	2	15,38 %	5	38,46 %
1964	8	57,14 %	3	21,43 %	3	21,43 %
1965	9	56,25 %	4	25,00 %	3	18,75 %
1966	8	61,54 %	0	0,00 %	5	38,46 %
1967	9	50,00 %	7	38,89 %	2	11,11 %
1968	13	56,52 %	6	26,09 %	4	17,39 %
1969	10	58,82 %	5	29,41 %	2	11,76 %
1970	12	57,14 %	6	28,57 %	3	14,29 %

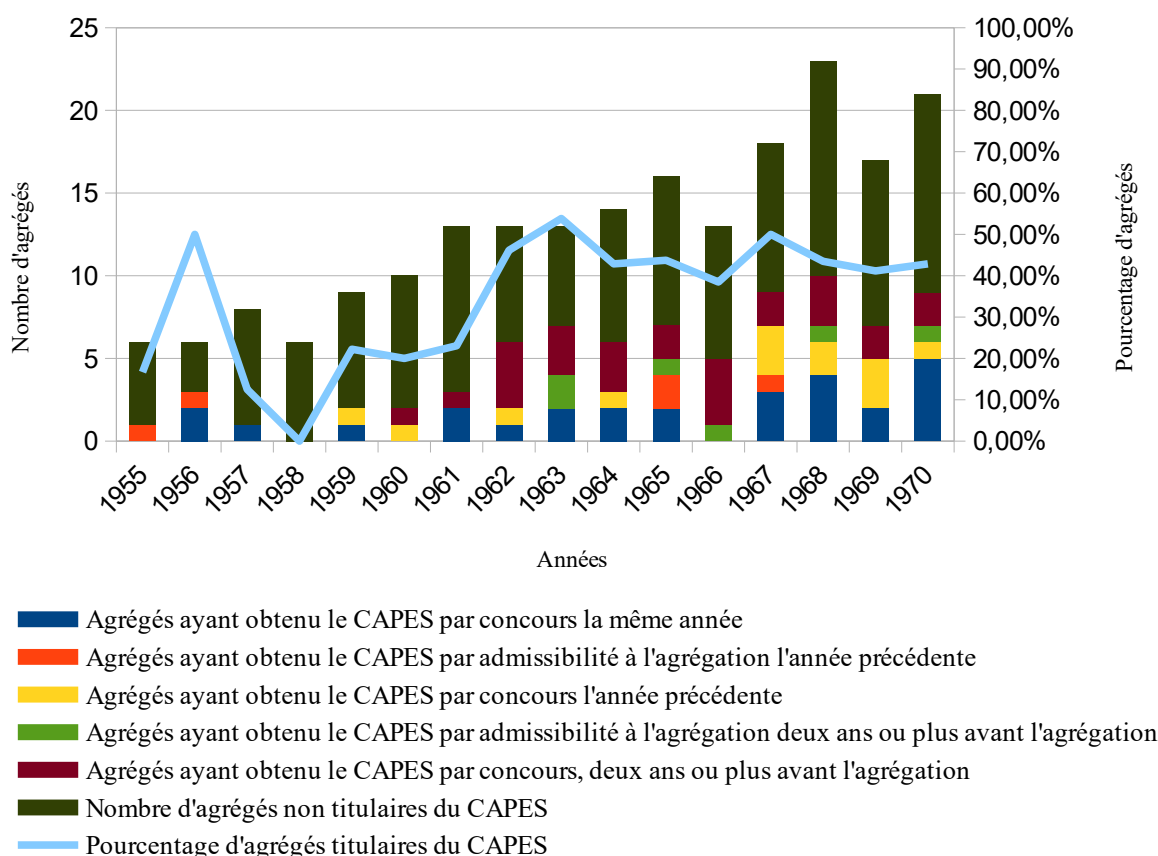
Le taux des agrégés ayant acquis de l'expérience de l'enseignement en tant que certifiés avant de valider un second concours est au maximum entre 1962 et 1966, soit quand le concours du CAPES existe déjà depuis plusieurs années, et que le taux de réussite à l'agrégation reste

86 Voir la liste nominative des agrégés et certifiés de russe en annexe.

encore assez élevée, puisqu'elle admet entre 25 % et 30 % des participants. Entre 1967 et 1970, ce sont de nouveau les certifiés qui passent l'agrégation dans la foulée du CAPES qui sont plus nombreux parmi les reçus que les enseignants titulaires de plus longue date, et qui n'ont pas encore perdu l'habitude scolaire de la préparation d'un concours, alors que le taux de réussite au concours diminue après 1968⁸⁷.

Cependant, parmi les agrégés précédemment certifiés, certains n'ont pas obtenu le CAPES par concours, mais bien par admissibilité à l'agrégation, et, bien que ce profil soit minoritaire parmi les certifiés, ceux-ci semblent encore plus enclins que leurs collègues statutaires à repasser l'agrégation.

Graphique 9.6. Les agrégés de russe précédemment titulaires du CAPES (1955-1970)



c) Un profil qui se maintient : la reconversion d'une autre discipline vers le russe

87 Voir chapitre 12 le graphique 12.3 représentant le pourcentage de réussite au concours de l'agrégation de russe.

Le russe reste une discipline récente pour les concours d'enseignement. Il arrive toujours que de nouveaux agrégés aient eu précédemment l'expérience de l'enseignement d'une autre discipline. Paul Pauliat a enseigné l'allemand pendant dix ans avant de se réorienter vers le russe et d'être reçu à l'agrégation en 1952⁸⁸. De même, René L'Hermitte est enseignant d'allemand au début des années 1950 avant de choisir le russe et d'être reçu agrégé en 1955⁸⁹. De nouveaux agrégés passent d'une spécialisation en grammaire au russe. Aimé Maurel prépare l'agrégation de grammaire en 1944, puis choisit finalement le russe et est reçu à l'agrégation en 1953⁹⁰. Jacques Veyrenc et Paul Garde, agrégés de grammaire en 1949, obtiennent une seconde agrégation, en russe, respectivement en 1955 et en 1958⁹¹. Ces cas de réorientation enseignante peuvent s'expliquer tant par l'attrait de la langue russe que par les perspectives offertes par une nouvelle discipline, où l'agrégation sera peut-être plus facile à obtenir puisque moins de candidats s'y présentent alors (par rapport à l'allemand, par exemple, où au début des années 1950, autour de 150 candidats s'inscrivent pour généralement moins de 20 postes⁹².) Le statut de bi-agrégés de Jacques Veyrenc et Paul Garde est pourtant rare dans les années 1950. En effet, André Chervel relève que le passage de l'agrégation de grammaire, jugée plus facile, avant celle de lettres était assez fréquent au XIXe siècle, mais que la pratique est devenue rare au XXe siècle⁹³. Le passage de la grammaire au russe ne semble pas s'inscrire dans une logique d'entraînement par l'agrégation de grammaire, comme c'était le cas au XIXe siècle de passer la grammaire – destinée à l'enseignement au collège – avant les lettres – pour enseigner la même discipline, mais dans des classes supérieures, au lycée. Ce choix du russe après une agrégation de grammaire semble plutôt symptomatique du souffle d'une nouvelle discipline, qui attire à elle des enseignants auparavant formés dans une autre. Ni Jacques Veyrenc, ni Paul Garde ne renoncent pour autant à leur première orientation en grammaire, puisqu'ils conservent un intérêt pour les travaux sur la langue.

À mesure que la discipline gagne en structures de formation et s'implante plus assurément dans les enseignements secondaire et supérieur, avec une croissance de l'ouverture de chaires, le profil d'enseignants en reconversion tend à disparaître. Cependant, le profil des diplômés

88 Philippe COMTE, Patrice BERLINE et Gérard ABENSOEUR, « In memoriam Paul Pauliat (1922-2008) », *La Revue russe*, 33-1, 2009, p. 6-8.

89 Voir le dossier de carrière de René L'Hermitte dans les fonds versés par l'Université Paris-IV aux Archives nationales, carton 20010016/8.

90 Voir le dossier de carrière d'Aimé Maurel dans les fonds versés par l'Université Paris-IV aux Archives nationales, carton 20010016/13.

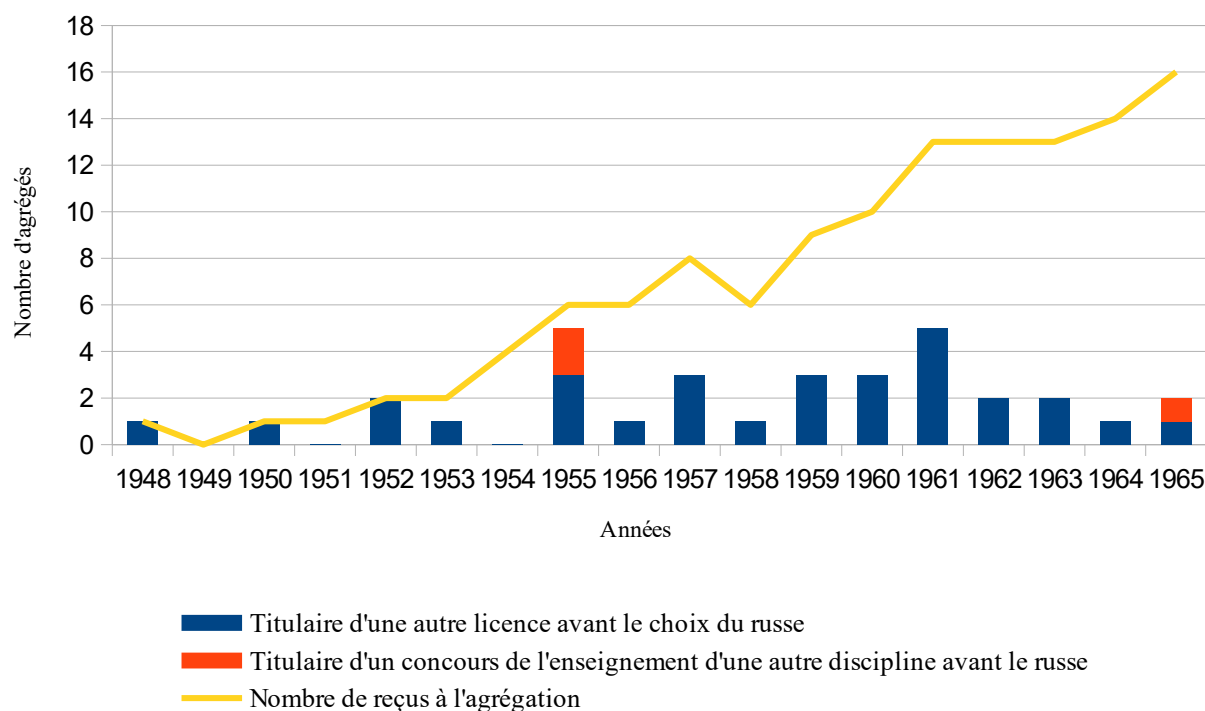
91 Voir A. CHERVEL, *Les agrégés de l'enseignement secondaire. Répertoire 1809-1960*, op. cit.

92 Voir S. LORRAIN, « Les concours de recrutement des germanistes », art. cit., p. 164.

93 Voir l'introduction d'André Chervel à son répertoire sur les agrégés, A. CHERVEL, *Les agrégés de l'enseignement secondaire*, op. cit.

d'une autre discipline avant le choix du russe se maintient, bien qu'il soit minoritaire à partir des années 1960 pour les profils identifiés⁹⁴.

Graphique 9.7. Les agrégés de russe précédemment diplômés d'une autre discipline (1948-1965)



Il y a des cas d'enseignants qui se réorientent en russe après avoir été diplômés de l'Université dans une autre discipline (licence, mais parfois aussi DES) et ne repassent pas nécessairement ces mêmes diplômes en russe ; sans doute en considérant qu'ils ont été formés aux méthodes à l'Université et que concernant la langue, les Langues orientales fournissent une formation suffisante. C'est notamment le cas de François Cornillot, qui apprend le russe avant même de recevoir ses diplômes universitaires d'allemand : il est diplômé de russe aux Langues'O en 1957, puis reçoit licence et DES d'allemand en 1960 et 1961 en Sorbonne⁹⁵. Se former en russe aux Langues orientales n'est cependant pas l'apanage des spécialistes d'autres langues cherchant ainsi à acquérir une compétence supplémentaire, et de nombreux licenciés de russe continuent de se former en parallèle à la langue à l'ENLOV, d'une part parce que deux années du cursus aux Langues orientales valent pour équivalence du Certificat d'études littéraires

94 Au moins 80 % des profils ont été identifiés pour les années étudiées, à l'exception de l'année 1961 où ce taux est à 70 %. C'est pourquoi la fin des années 1960, présentant un taux de 60 %, n'ont pas été inclus à cette analyse.

95 Voir le dossier administratif de François Cornillot, Archives nationales, carton 20010016/44.

générales exigé pour passer les certificats de licence, d'autre part en considérant éventuellement que les formations ne se recoupent pas totalement et sont complémentaires, l'ENLOV affichant une formation pratique⁹⁶. Dans le cas de François Cornillot, il semblerait qu'il donne la préférence en 1960 à une carrière en allemand, avant de finalement choisir le russe, dont il est agrégé en 1964. Ce choix final pourrait révéler un manque de perspective en allemand par rapport au russe (en 1964, 12 des 225 candidats masculins sont admis à l'agrégation d'allemand⁹⁷, contre 13 postes pour 71 candidats et candidates en russe.)

d) Candidates et candidats : des profils différenciés ?

Le jury de l'agrégation remarque, au milieu des années 1960, un critère déterminant dans la variété des profils : celui du genre des candidats. En effet, le jury de l'agrégation observe alors que chez les candidates, beaucoup d'étudiantes « approchent déjà du niveau de l'agrégation » bien qu'elles tentent parfois leur chance « un peu prématurément⁹⁸. » Au contraire, les candidats ont plutôt tendance à bénéficier de l'expérience de plusieurs années d'enseignement et « se distinguer et se classer avant les étudiants proprement dits⁹⁹. » Cette année-là, en 1964, cinq des sept reçus enseignent ou ont enseigné une ou plusieurs années, contre une seule reçue sur sept qui enseigne en lycée. En 1969, il est encore remarqué que l'expérience de l'enseignement est une préparation bénéfique à l'agrégation, et plus particulièrement à l'oral, puisque les leçons et explications qui en constituent les épreuves sont supposées être des exercices à pratiquer devant la classe ; ont d'ailleurs été reçus majoritairement des candidats déjà certifiés et ayant « une assez longue expérience pédagogique¹⁰⁰. » Le jury de l'agrégation valorise ainsi le CAPES comme première expérience de concours et formation pédagogique, une voie dans laquelle se lancent beaucoup de candidates à l'enseignement depuis l'ouverture du concours, sans nécessairement bénéficier au moment de leur présentation de l'expérience d'une charge d'enseignement.

2 – La féminisation des concours

96 Voir chapitre 7, I-2.

97 Voir S. LORRAIN, « Les concours de recrutement des germanistes », art. cit., p. 164.

98 Henri Granjard dans ses « remarques générales sur le concours de 1964 », FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1964, p. 27.

99 *Ibid.*

100 Nicolas Weisbein dans ses « remarques générales » sur le concours de 1969, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1969, p. 22.

a) L'agrégation, un concours à dominante masculine jusqu'au milieu des années 1960

L'agrégation de russe, en tant qu'agrégation de langue vivante, est historiquement mixte. En effet, la création d'établissements secondaire féminins puis d'agrégations féminines dans les années 1880 a laissé une exception : les agrégations de langues vivantes, mixtes. Tous les agrégés de langues vivantes sont donc « recrutés sur un même programme et devant un même jury¹⁰¹ », les listes des reçus étant toutefois séparées et le nombre de postes accordé par le ministère se faisant par détermination de genre, et ce jusqu'en 1975. Contrairement à d'autres agrégations de langues vivantes qui reçoivent plus de candidatures, comme l'allemand, les faibles effectifs de l'agrégation de russe ne justifient pas de dédoublement du jury pour des concours masculin et féminin séparés¹⁰².

En russe, seule une femme sur quatre candidats est inscrite en 1947 et 1948 et entre 1950 et 1952, aucune femme n'y est inscrite. Quant à la première femme reçue à l'agrégation de russe, en 1954, elle a un parcours exceptionnel. Il s'agit d'Hélène Peltier (1924-2012). Après un diplôme de russe obtenu aux Langues orientales en 1946, Hélène Peltier se rend à Moscou, où son père est attaché naval à l'ambassade¹⁰³. Elle obtient alors l'autorisation de s'inscrire à l'université de Moscou, où elle suit des cours de littérature russe. Afin de ne pas perdre le bénéfice de cet enseignement en France, elle prépare à distance les examens de CES de l'université de Paris dès 1948¹⁰⁴ et est licenciée en russe en Sorbonne en 1952, puis titulaire d'un DES l'année suivante. Hélène Peltier est la première agrégative à bénéficier d'un séjour en Union soviétique : en 1953, c'est en tant qu'assistante de l'attaché culturel de l'ambassade qu'elle reçoit une autorisation à suivre le cours d'histoire de la langue russe de l'université Lomonossov de Moscou¹⁰⁵, ce qui lui cumule « le privilège rare [d'y] avoir été étudiante pendant trois ans¹⁰⁶. » Alors que les normaliens bénéficient d'un séjour en URSS au cours de leur cursus depuis 1954, le parcours de Hélène Peltier perd de son caractère exceptionnel

101 Y. VERNEUIL, *Les agrégés*, op. cit., p. 193.

102 Le jury de l'agrégation d'allemand se dédouble ainsi dans les années 1950 pour faire face à la montée des effectifs de candidats, voir S. LORRAIN, « Les concours de recrutement des germanistes », art. cit., p. 159.

103 Le commandant Peltier a par ailleurs publié à Paris en 1954 le témoignage de son séjour à Moscou, voir aux Archives diplomatiques la « situation des études sur l'Europe orientale en France » du 20 mars 1957, carton 208QO/228, pièces 203-209.

104 Voir les lettres de Hélène Peltier à André Mazon du 12 août et du 2 septembre 1948, au sujet notamment de ses équivalences de CES de licence, Archives nationales, carton 19820521/147, dossier « Échanges avec l'URSS ».

105 Voir la lettre de Louis Joxe, ambassadeur en URSS, à Georges Bidault, du 3 novembre 1953, au sujet de l'admission d'Hélène Peltier à l'université de Moscou, Archives diplomatiques, carton 208QO/199, pièce 82.

106 André Mazon en conclusion du rapport de jury de l'agrégation de 1954, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe*, op. cit., 1954, p. 14.

(bien que la durée de ses études à Moscou reste inégalée.) Cependant, aucune femme agrégée ne semble être passée par une ENS en russe avant les années 1960¹⁰⁷ et par conséquent, aucune ne bénéficie d'un séjour en Union soviétique avant l'ouverture des bourses pour les agrégatifs de l'Université en 1956¹⁰⁸. Les premières femmes agrégatives à se rendre à Moscou après Hélène Peltier sont donc, en 1956-1957, Jacqueline de Proyart¹⁰⁹ (agrégée en 1957) et Geneviève Constanty (agrégée en 1958). En plus de l'ouverture de possibilités de formation en Union soviétique, la création du CAPES de russe semble avoir une incidence sur les candidatures féminines à l'agrégation, puisqu'en 1956-1957, sur sept reçues, trois sont certifiées. En 1956, il y a exceptionnellement plus de candidates que de candidats, sur une période autrement marquée par les candidatures masculines majoritaires et des postes prévus en plus grand nombre pour les candidats.

Tableau 9.7. Candidats inscrits et reçus à l'agrégation de russe par genre (1947-1967)¹¹⁰

Années	Nombre de postes mis au concours			Nombre d'inscrits			Nombre de présents			Nombre d'admis			Taux de réussite		
	H	F	Total	H	F	Total	H	F	Total	H	F	Total	H	F	Global
1947			1	3	1	4	3	1	4	0	0	0	0,00	0,00	0,00
1948	1	1	2	3	1	4	3	1	4	1	0	1	0,33	0,00	0,25
1949				3	2	5	3	2	5	0	0	0	0,00	0,00	0,00
1950				3	0	3	3	0	3	1	0	1	0,33		0,33
1951			1	4	0	4	4	0	4	1	0	0	0,25		0,25
1952	1	1	2	8	0	8	7	0	7	2	0	2	0,29		0,29
1953	1	1	2	11	1	12	9	1	10	2	0	2	0,22	0,00	0,20
1954	3	1	4	12	7	19	10	5	15	3	1	4	0,30	0,20	0,27
1955	4	1	5	17	11	28	14	11	25	5	1	6	0,36	0,09	0,24
1956	5	2	7	10	11	21	6	9	15	2	4	6	0,33	0,44	0,40
1957	5	2	7	17	8	25	14	8	22	5	3	8	0,36	0,37	0,36
1958	4	3	7	20	14	34			27	2	4	6			0,22

107 Voir Tableau 9.4.

108 Voir chapitre 5, III-2.

109 Voir J. de PROYART, « Mon URSS en 1957 et après : transcription de l'entretien du 4 juillet 2017 », *op. cit.*

110 D'après les rapports de jury de l'agrégation de russe, disponibles aux Archives nationales, carton 19820521/137 pour la période 1947-1951 et FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1952-1970. Le nombre de postes mis au concours, quand il n'est pas donné par les rapports, est repris de la liste dressée chaque année par discipline à l'ENS Saint-Cloud, Archives nationales, carton 20000384/15. Le taux de réussite est le rapport du nombre d'admis sur le nombre de présents. Le nombre de présents correspond aux candidats ayant composé aux quatre épreuves écrites.

Années	Nombre de postes mis au concours			Nombre d'inscrits			Nombre de présents			Nombre d'admis			Taux de réussite		
	H	F	Total	H	F	Total	H	F	Total	H	F	Total	H	F	Global
1959	6	6	12	22	17	39	15	15	30	6	3	9	0,40	0,20	0,30
1960	7	5	12	32	20	52	20	10	30	6	4	10	0,30	0,40	0,33
1961	7	6	13	30	25	55	23	18	41	6	7	13	0,26	0,39	0,32
1962	7	6	13	33	23	56	27	18	45	7	6	13	0,26	0,33	0,29
1963	7	6	13	39	29	68	31	26	57	9	4	13	0,29	0,15	0,23
1964	7	6	13	36	35	71	32	31	63	7	7	14	0,22	0,23	0,22
1965	8	8	16	33	38	71	20	29	49	9	7	16	0,45	0,24	0,33
1966	5	5	10	30	48	78	24	37	61	7	6	13	0,29	0,16	0,21
1967	8	7	15	30	44	74	23	39	62	7	11	18	0,30	0,28	0,29

Malgré un nombre de postes donné par genre, l'absence ou la quasi-absence de candidates féminines les premières années du concours entraîne la nomination de candidats exclusivement masculins jusqu'en 1953 inclus. À la fin des années 1950, alors que les postes restent plus nombreux pour les hommes que pour les femmes, le niveau des candidates conduit parfois le jury à pourvoir des femmes sur des postes fléchés pour hommes. Ce réajustement ne suffit cependant pas toujours à établir un équilibre entre niveaux des candidats et des candidates et réussite au concours : selon les années, le jury peut ainsi établir des seuils d'admissibilité et d'admission différents pour les candidats et candidates afin de coller au plus près des attentes ministérielles en termes de postes à pourvoir.

Tableau 9.8. Seuils d'admissibilité et d'admission de l'agrégation de russe par genre des candidats (1948-1967)¹¹¹

Années	Pourcentage de candidats admissibles par rapport au nombre de participants		Seuil d'admissibilité		Pourcentage de candidats admis par rapport au nombre d'admissibles		Seuil d'admission	
	Hommes	Femmes	H	F	H	F	H	F
1948	50,00 %	0,00 %	10		50,00 %		10	
1949	66,67 %	0,00 %	9,42		0,00 %		10	
1950	66,67 %		9,57		50,00 %		10	
1951	50,00 %		10		50,00 %		12	
1952	57,14 %		9		50,00 %		10	
1953	55,56 %	0,00 %	9,6		40,00 %		9,9	
1954	50,00 %	40,00 %	8,9		60,00 %	50,00 %	10,7	
1955	50,00 %	36,36 %	9,1		71,43 %	25,00 %	10	
1956	50,00 %	55,56 %	9,1		66,67 %	80,00 %	8,9	10,2
1957	57,14 %	50,00 %	8,2		62,50 %	75,00 %	9,2	
1958								
1959	53,33 %	40,00 %	8,5		75,00 %	50,00 %	10,2	
1960	45,00 %	50,00 %	8,6	7,6	66,67 %	80,00 %	9	
1961	39,13 %	50,00 %	9,25	8,7	66,67 %	77,78 %	9,6	
1962	51,85 %	38,89 %	8,6		50,00 %	85,71 %	10,2	
1963	48,39 %	34,62 %	9		60,00 %	44,44 %	10,4	
1964	46,88 %	32,26 %	8,8		46,67 %	70,00 %	9,9	
1965	70,00 %	27,59 %	8,6		64,29 %	87,50 %	9,8	
1966	58,33 %	32,43 %	8,57		50,00 %	50,00 %	10	
1967	39,13 %	33,33 %	8,5		77,78 %	84,62 %	9	

Si, dans les premières sessions du concours, le jury fixe l'admissibilité comme l'admission à une moyenne de 10, il n'est alors pas regardant sur le genre des candidats. Entre 1948 et 1952, l'indulgence à l'admissibilité peut conduire à descendre sous le seuil de 10, mais jamais à l'admission, quitte à ne pas pourvoir les postes. En 1951, pour la première fois, deux candidats obtiennent la moyenne après les épreuves orales, mais seul un candidat peut être admis. En

¹¹¹ D'après les rapports de jury de l'agrégation de russe, disponibles aux Archives nationales, carton 19820521/137 pour la période 1947-1951 et FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1952-1967.

1952, un poste était prévu par genre mais, en l'absence de candidates, le jury n'a pas de difficulté à promouvoir deux candidats ; de même en 1953, puisque la seule candidate obtient de moins bons résultats que les candidats déclarés admissibles. Pour la première fois en 1956, l'existence de deux listes pour un seul concours révèle une préférence du critère de genre sur celui de la compétence puisque le second homme admis au concours a obtenu une moyenne de 8,95 (ce qui le placerait sixième sur liste générale), tandis que la première femme non admise avait obtenu une moyenne de 9,23 (ce qui l'aurait placée cinquième sur liste générale). Ce fait reste exceptionnel dans l'histoire de l'agrégation de russe, le jury cherchant généralement à admettre des candidats ayant satisfaits à une moyenne globale de 10 au concours. Le jury est cependant plus laxiste sur le seuil d'admissibilité. Il arrive plus fréquemment que le jury établisse des seuils d'admissibilité différents pour les hommes et les femmes, tout en gardant un seuil d'admission commun : ainsi en 1960 et en 1961, les hommes ont été déclarés admissibles respectivement pour une moyenne d'écrit supérieure à 8,6 puis 9,25, alors que pour ces mêmes années, les femmes ont été déclarées admissibles pour une moyenne supérieure à 7,6 puis 8,7 ; ces deux années, la dernière femme admissible a ainsi obtenu une moyenne inférieure au premier homme déclaré non admissible (qui sur ces années avait obtenu respectivement 7,86 et 9 de moyenne.) Dans le cas d'une différence de niveau dans l'admissibilité, il n'est cependant pas possible de dire si une liste commune aurait eu un impact sur les candidats effectivement reçus ; il s'agit pourtant d'une inégalité des chances face à l'oral du concours, qui vise à rétablir un équilibre artificiel entre candidats et candidates à l'oral, alors que le nombre de postes prévu par genre est presque équivalent (7 pour les hommes en 1960 et 1961, contre 5 et 6 pour les femmes, alors que deux fois plus d'hommes que de femmes se sont présentés au concours en 1960, et 1,3 fois plus d'hommes que de femmes en 1961.) À partir de 1962, le seuil d'admissibilité est de nouveau commun aux candidates et candidats. Le niveau des candidates semble alors globalement inférieur à celui des candidats, puisque pour un même seuil d'admissibilité, plus d'hommes que de femmes passent les épreuves orales. Ces résultats peuvent masquer une grande disparité dans le niveau des candidates, et il est notable que parmi les admissibles, ces mêmes années, les femmes réussissent mieux que les hommes.

Alors que jusqu'au milieu des années 1960, les candidats sont principalement des hommes, l'année 1964 est la plus équilibrée en terme de mixité, avant l'inversion de la tendance. Au tournant de la décennie, deux fois plus de femmes se présentent au concours que d'hommes. Les postes ont alors tendance à être annoncés en commun et la présence majoritaire des

candidates n'implique pas nécessairement un rééquilibrage au niveau des postes pourvus, où la différence entre hommes et femmes est moins importante, ce qui semble confirmer l'hypothèse que le niveau des candidates est très disparate.

b) Le CAPES : un concours privilégié par les candidates à l'enseignement

Au contraire de l'agrégation, qui connaît une féminisation tardive, depuis les premiers temps du concours, le CAPES attire plus de candidates que de candidats. À quelques exceptions près, entre 1955 et 1967, ce sont régulièrement deux fois plus de femmes que d'hommes qui participent au concours. Cette situation n'est pas spécifique au russe. En allemand, Sophie Lorrain constate un phénomène similaire. Le jury du CAPES d'allemand de 1959 attribue alors la désaffectation des hommes « à une profession qui ne leur assure qu'un avenir des plus modestes¹¹². » Cette prédominance des candidates sur les candidats ne touche pas l'agrégation d'allemand avant 1970¹¹³. Cette différence est sans doute due à une considération différente pour l'agrégation – qui donne une reconnaissance d'un niveau élevé dans une discipline donnée par le titre d'agrégé¹¹⁴ – et pour le CAPES, qui n'est qu'une voie de titularisation d'une carrière enseignante ; de plus, le titre d'agrégé s'accompagne d'un niveau de rémunération plus élevé et donc d'une meilleure situation professionnelle que celui de certifié¹¹⁵.

Non seulement plus de femmes que d'hommes aspirent à la carrière enseignante par le concours du CAPES, mais ces candidates peuvent être considérées de meilleur niveau que les candidats par le jury, notamment en 1958¹¹⁶. Cependant, comparativement aux effectifs, faibles, les candidates réussissent moins bien cette année-là au concours normal que les candidats, puisque quatorze candidates s'affrontent pour trois postes, contre huit candidats pour le même nombre de postes. Le meilleur niveau des candidates a alors pour conséquence que c'est une place du contingent masculin qui est donnée à la candidate de la voie réservée du concours. L'année 1958 n'est qu'un exemple et, comme à l'agrégation, les résultats fluctuent selon les années. Ce n'est qu'à partir de 1960 que le nombre de postes est réajusté pour offrir plus de places aux femmes, tandis que le nombre de postes offerts à l'agrégation

112 Cité par S. LORRAIN, « Les concours de recrutement des germanistes », art. cit., p. 194.

113 S. LORRAIN, « Les concours de recrutement des germanistes », art. cit., p. 164.

114 Selon Yves Verneuil, le prestige du titre d'agrégé, bien présent au XIXe siècle, reste valorisé au XXe siècle.

Voir Y. VERNEUIL, *Les agrégés*, op.cit., p. 87-95, p. 232-236.

115 *Ibid.*, p. 245-254.

116 FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe*, op. cit., 1958, p. 21.

reste équilibré entre les genres ; il s'agit alors de titrer plus de femmes que d'hommes enseignants de russe. Face au nombre élevé de candidates au niveau variable, il arrive pourtant fréquemment que des places ne soient pas pourvues, quand elles le sont mieux chez les hommes. C'est en fait le cas dès 1960, lorsque le nombre de postes est plus important pour les candidates, mais encore entre 1962 et 1964, bien qu'en 1963, concrètement plus de femmes que d'hommes soient reçues. La tendance s'inverse entre 1965 et 1967, où non seulement plus de femmes que d'hommes se présentent et sont reçues, mais dépassent même parfois leurs quotas de postes prévus. À partir de 1965, l'écart se creuse entre hommes et femmes reçus à un concours de l'enseignement de russe, agrégation ou CAPES ; plus de femmes sont ainsi nommées enseignantes de russe.

Tableau 9.9. Les candidats et reçus au CAPES de russe par concours normal, voie réservée et admissibilité à l'agrégation (1955-1967)¹¹⁷

Années	Nombre de postes mis au concours		Concours normal (écrit et oral)						Voie réservée						Nombre d'équivalence de CAPES données par admissibilité à l'agrégation		Nombre de places pourvues		Pourcentage de places pourvues		
			Participants effectifs à l'écrit		Nombre d'admis par le concours complet		Pourcentage d'admis par rapport aux participants de l'écrit		Nombre d'élèves des ENS et des IPES participant à l'épreuve orale		Nombre d'élèves des ENS et des IPES reçus à l'épreuve orale		Pourcentage d'admis par rapport aux présents à l'oral								
	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	Global
1955	2	1	3	6	0	2	0 %	33,3 %	0	0						1	0	3	0 %	300 %	100 %
1956	7		10	13	2	5	20 %	38,5 %	0	0							2	5			100 %
1957	3	3	5	3	2	1	40 %	33,3 %	1	0	0		0 %		1	1	3	2	100 %	66,7 %	83,3 %
1958	3	3	8	14	2	3	25 %	21,4 %	0	1		1		100 %			2	4	66,7 %	133 %	100 %
1959	3	3	2	7	2	3	100 %	42,9 %	4	2	2	0	50 %	0 %			4	3	133 %	100 %	117 %
1960	6	9	5	12	4	3	80 %	25 %	4	4	3	2	75 %	50 %	1		8	5	133 %	55,6 %	86,7 %
1961	7	13	9	19	4	9	44,4 %	47,4 %	3	2	0	1	0 %	50 %	1	2	5	12	71,4 %	92,3 %	85 %
1962	7	13	13	13	2	5	15,4 %	38,5 %	5	7	3	2	60 %	28,6 %	2	1	7	8	100 %	61,5 %	75 %
1963	7	12	12	24	5	7	41,7 %	29,2 %	4	7	1	2	25 %	28,6 %	1	2	7	11	100 %	91,7 %	94,7 %
1964	7	13	11	24	3	5	27,3 %	20,9 %	7	7	3	1	42,9 %	14,3 %	3	1	9	7	129 %	53,9 %	80 %
1965	10	15	17	31	3	7	17,7 %	22,6 %	5	9	0	2	0 %	22,2 %	1	1	4	10	40 %	66,7 %	56 %
1966	8	8	20	55	2	11	10 %	20 %	7	7	2	1	28,6 %	14,3 %			4	12	50 %	150 %	100 %
1967	10	15	21	52	4	13	19 %	25 %	8	15	6	6	75 %	40 %			10	19	100 %	127 %	116 %

117 D'après FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit., 1955-1970.*

c) La féminisation de l'agrégation : un phénomène en développement dans la seconde moitié des années 1960

La féminisation de l'agrégation, comprise comme l'augmentation du nombre de candidates au point de dépasser le nombre des candidats, est effective dès 1965. En termes d'admission, pourtant, cette féminisation est plus tardive. Le nombre des admises dépasse celui des admis en 1967. 1,7 fois plus de femmes que d'hommes se présentent alors au concours, pour 1,6 fois plus d'admises. En 1969, malgré deux fois plus de candidates, se sont majoritairement des hommes qui sont reçus et en 1970, pour un peu plus de deux fois plus de candidates, se sont 1,6 fois plus de femmes qui sont reçues. Le niveau des femmes semble alors inférieur à celui des hommes ; peut-on parler de féminisation de l'agrégation, quand c'est surtout le nombre de candidates qui augmente ? Les rapports de jury ne précisant plus à partir de 1973 le nombre de candidats par genre, d'autres données seraient nécessaires pour déterminer quand le niveau des candidates et des candidats devient équivalent pour permettre une nomination de femmes en rapport comparable au nombre de participantes au concours. Yves Verneuil note que, dans les années 1970 et suite à l'introduction de la mixité des concours, la proportion des femmes dans les promotions d'agrégés n'est pas en rapport avec la proportion de leurs candidatures, restées plus élevées¹¹⁸. Il attribue cette différence à la disparition des agrégations féminines, qui placent alors les femmes sur le même concours les hommes, ce qui prouverait le niveau inférieur des anciennes agrégations féminines. Cependant, l'agrégation de russe, comme les autres agrégations de langues vivantes, n'ont pas été touchées par ce phénomène, puisqu'elles sont historiquement mixtes. Cet argument ne suffit donc pas à expliquer un phénomène qui s'observe non seulement dans les agrégations nouvellement mixtes, mais également en russe. En allemand, les candidatures croissantes de femmes, après 1968, semblent commencer à s'accompagner, en 1973-1974, d'une augmentation proportionnelle des femmes admises ; il est difficile de confirmer cette tendance dans les années suivantes, quand les rapports de jury introduisent la mixité de leurs données¹¹⁹. En russe, en 1969 et 1970, le moindre taux de femmes admissibles finalement admises à l'agrégation de russe pour un seuil d'admission équivalent à celui des hommes semble pourtant prouver une différence de niveau entre candidates et candidats, à la défaveur des premières. D'autres facteurs entrent en ligne de compte qui peuvent expliquer la réussite de certains candidats, le genre n'étant qu'une clé de lecture dans la recherche de corrélations. Un autre facteur qui pourrait jouer d'importance est celui de la préparation des candidats. Il

118 Y. VERNEUIL, *Les agrégés, op. cit.*, p. 241-245.

119 S. LORRAIN, « Les concours de recrutement des germanistes », art. cit., p. 165.

semble que le séjour en Union soviétique soit ouvert aux femmes comme aux hommes, sans apparente disparité¹²⁰. Une différence dans cette formation pourrait alors être perceptible entre les différentes universités à l'échelle du territoire français.

3 – Une disparité entre Paris et la province pour la formation des enseignants de russe

a) Paris comme lieu de formation privilégié de l'agrégé dans les premières années du concours

L'agrégation est perçue par le jury lui-même comme un concours où sont avantagés les Parisiens ; en conclusion du rapport du jury de 1962, face à la réussite de cinq candidats de province sur treize agrégés nommés, le jury estime ce résultat « encourageant » pour les candidats « privés des facilités offertes par la capitale¹²¹. » En plus des universités employant des enseignants russisants en province, des bibliothèques possédant des fonds russes existent également hors de Paris, ainsi que des foyers d'immigration russophone, ce qui laisserait supposer que la province n'est pas démunie dans la préparation du concours. Cependant, en 1964, le jury déplore qu'aucun centre de province ne prépare spécifiquement à l'agrégation¹²². Parmi les premiers agrégés, un grand nombre a étudié ou travaillé à Paris avant d'être reçu : Jean Train (seul agrégé de 1948), Nicolas Weisbein (seul agrégé de 1950), Georges Davydoff (diplômé de l'université de Paris et assistant de russe de François Pidoux puis de Roger Portal dans des lycées parisiens à la fin de la guerre, bien qu'il enseigne à Marseille lorsqu'il est reçu au concours de 1951), José Johannet (certes diplômé de l'université de Strasbourg, mais a enseigné à Paris avant d'être reçu agrégé en 1952), Léon Robel (étudiant à Paris, reçu en 1953), tout comme Aimé Maurel (également agrégé en 1953) Hélène Peltier et Claude Robert (agrégés en 1954). En 1955 et en 1957, la présence de deux normaliens parmi les reçus tend à confirmer la place privilégiée de la capitale pour la préparation de l'agrégation. Irène Sokologorsky, agrégée en 1959, formée à Clermont-Ferrand, se souvient que les autres admissibles du concours se connaissaient presque tous, ayant été formés à Paris¹²³. En l'absence d'un centre de préparation à Clermont-Ferrand, Irène Sokologorsky a elle-même

120 Les boursiers français envoyés à l'université de Moscou dans le cadre des négociations diplomatiques sont mixtes, et les témoignages disponibles ne laissent pas supposer de difficultés particulières pour les boursières. Voir les témoignages publiés sur le site de l'Institut d'études slaves dans le cadre du projet « Mon URSS », <http://institut-etudes-slaves.fr/mon-urss/>.

121 FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1962, p. 24.

122 Henri Granjard dans ses « remarques générales sur le concours de 1964 », FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1964, p. 27.

123 Entretien avec Irène Sokologorsky du 9 décembre 2017 à Paris.

bénéficié d'une préparation soutenue par Jean Pérus, le titulaire de la chaire de russe de l'université de Clermont-Ferrand. Il s'agit là d'une situation exceptionnelle qui ne peut se réaliser que dans le cadre de très petits effectifs et un investissement de l'enseignant dans une formation personnalisée.

b) L'émergence d'une préparation en province suite à l'ouverture du CAPES ; vers une réduction du déséquilibre Paris/province ?

La création du CAPES serait-elle l'occasion pour les universités de province de se positionner comme centres de préparation au concours ? En 1962, le jury remarque que pour la première fois, les candidats au CAPES sont majoritairement de province (14 sur 26, soit une petite majorité¹²⁴.) Cette occurrence rappelle le développement des études de russe dans les universités de province. En effet, en 1962, le russe est enseigné en province dans les universités de Lille, Strasbourg, Dijon, Lyon, Montpellier, Bordeaux, Rennes, Clermont-Ferrand, Nancy, Aix-en-Provence, Poitiers, Caen, en plus des nouvelles chaires ouvertes la même année à Grenoble et Toulouse. La présence du russe dans douze universités, quatorze à partir de 1962, place cependant statistiquement la présence de candidats de province à un par université, sans compter que ces candidats inscrits en province peuvent être enseignants non titulaires en province, éventuellement précédemment formés à Paris, et choisir de préparer seul le CAPES, les universités de province proposant peu ce type de préparation. Cette contextualisation tend ainsi à réduire l'importance des départements de russe de province dans la préparation aux concours, bien que le jury tienne à rappeler que les candidats de province ont toutes leurs chances (les deux candidats admis par le concours normal en 1957 sont notamment enseignants en province¹²⁵.) Pour renforcer une préparation au CAPES dans les universités de province, des enseignants acceptent d'y corriger des copies de CAPES pour les étudiants le préparant à distance¹²⁶. Avec l'ouverture des IPES rattachés aux universités, la production de candidats de province a l'occasion de croître. La formation en IPES, assurée pour le russe dans les universités dotées d'une chaire de russe depuis au moins six ans en 1962 (la formation en russe en IPES à Poitiers, Caen, Grenoble et Toulouse n'est assurée qu'à partir de 1963 pour la première et 1965 pour les suivantes) permet ainsi d'implanter en province des centres spécifiquement consacrés à la préparation du CAPES, contrairement aux ENS pour

124 FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1962, p. 1.

125 FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1957, p. 12.

126 *Ibid.*

l'agrégation qui sont situées exclusivement en région parisienne. Le CAPES serait ainsi une occasion pour la province d'occuper une place importante dans la préparation des professeurs. Cette importance de la province est renforcée par l'ouverture de centres pédagogiques régionaux (CPR) – instituts de formation des enseignants qui recrutent par les épreuves théoriques du CAPES – à l'échelle du territoire. Alors qu'à l'ouverture du CAPES en 1955, un seul CPR existe pour le russe, à Paris¹²⁷, au début des années 1960, le nombre de CPR pour le russe s'étend à la province, avec des places à Aix-Marseille et Strasbourg. Le centre parisien reste cependant le plus pourvu¹²⁸. Les CPR s'étendent ensuite à Grenoble (1964), Bordeaux et Lyon (1967) ; dans les années 1970 s'ajoutent Lille et Rennes. Cependant, en 1967, face au faible nombre de postes proposés dans certaines langues vivantes (dix postes par an en russe, espagnol et italien) une nouvelle réglementation vise à regrouper tous les reçus au concours des IPES en russe dans une seule faculté : celle de Nanterre¹²⁹. La mesure ne vise pas à centraliser les études de langues sur Paris, puisque ce sont les facultés d'Aix et de Toulouse qui sont choisies respectivement pour l'italien et l'espagnol, soit à proximité des pays frontaliers où sont parlées ces langues. En russe, c'est la région parisienne, où les études russes sont le plus développées, qui est choisie. Le centre de Nanterre, ouvert pour désengorger la Sorbonne, est donc désigné pour la préparation du CAPES, l'agrégation étant encore largement confiée à la Sorbonne. Cette mesure est cependant rapidement abandonnée après 1968¹³⁰. En parallèle, la possibilité de poursuivre une préparation dans les CPR – mieux répartis à l'échelle du territoire – à l'agrégation, tout en effectuant le stage du CAPES, contrebalance la domination de la région parisienne dans la formation des futurs professeurs et permet un détachement théorique de la vision parisienne des études russes, bien que Paris reste le lieu de concours et que les enseignants parisiens soient en bonne position dans les jurys de concours.

4 – Esquisse d'une sociologie culturelle et politique des enseignants et futurs enseignants de russe

À mesure que le russe se développe dans l'enseignement secondaire et supérieur, mais

127 FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1955, p. 1.

128 FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1960, p. 17.

129 « NOUVELLE RÉGLEMENTATION DES CONCOURS D'ENTRÉE DANS LES I.P.E.S. », *Le Monde.fr*, 24/02/1967.

130 Voir notamment SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 10, 1971, p. 12.

aussi privé et associatif, la langue conserve une image particulière en France. D'un côté, son essor est très lié au contexte politique de l'après-guerre, et ne se départit pas d'un certain lien avec le communisme. D'un autre, le russe conserve sa réputation de langue difficile¹³¹, de laquelle ne cherchent pas toujours à se défaire ses défenseurs, la difficulté étant jugée formatrice¹³². De plus, le contexte géopolitique devrait permettre au russe de se développer dans l'enseignement, et ce en supposant les contacts croissants avec une grande puissance mondiale, auxquels le renforcement des relations diplomatiques permettent de croire, dans un cadre non nécessairement communiste. Ces éléments de contexte politique, qui ne sont pas toujours faciles à identifier et encore moins à quantifier sous forme statistique (l'origine des étudiants ou leur orientation politique ne sont pas fichées) n'en jouent pas moins sur l'enseignement du russe. En l'absence de données complètes sur l'ensemble de la France, seule une réflexion pourra être esquissée sur les profils des enseignants et étudiants de russe de la fin de la Seconde Guerre mondiale aux années 1960.

a) Le premier contact avec la langue russe : le rôle des émigrés russophones et la transmission d'une carte mentale de la Russie pré-soviétique

Un premier point à souligner est l'effacement progressif des émigrés russes de la première génération – qui avaient joué un rôle d'importance dans le développement de la discipline dans l'entre-deux-guerres et durant la Seconde Guerre mondiale – au profit d'enseignants plus systématiquement formés par l'Université, qui constituent les responsables d'enseignement, tandis que les émigrés non formés par l'Université restent cantonnés à un rôle de soutien, à l'image des russophones répétiteurs aux Langues orientales depuis la fin du XIXe siècle. Les lecteurs de russe continuent ainsi à être recrutés dans la première émigration, du moins en Sorbonne, ainsi que les répétiteurs de l'ENLOV. Bien que dotés du statut enseignant le moins rémunéré dans l'enseignement supérieur, les lecteurs et répétiteurs russophones conservent néanmoins un rôle d'importance : celui du premier contact avec le russe vivant que rencontrent souvent les étudiants francophones. Geneviève Johannet (alors Geneviève Constanty), évoque ainsi sa formation dans les années 1950 :

« J'avais surtout travaillé seule. Jamais un seul cours en russe (à part quelques cours de civilisation d'une lectrice, Mme Stoliaroff). Les cours de

131 S. CŒURÉ, « La langue russe et la "carte mentale" de l'Europe au XXe siècle. Réflexions sur l'exemple français », art. cit., p. 30-31.

132 Voir notamment F. PIDOUX, « L'enseignement du russe en France », art. cit., p. 106-111.

thème d'Alexandre Sinany, lecteur, ont été ce que j'ai eu de plus solide : thèmes écrits minutieusement corrigés et commentés, remarquables séances de thème oral (on traduisait à la suite, par exemple, l'une des *Lettres de mon moulin*), patientes, obstinées : "Еще раз всю фразу, пожалуйста, целиком..." [« Encore une fois, toute la phrase, s'il vous plaît, entièrement... »] À part cela, j'étudiais la langue dans les romans, en apprenant vocabulaire et tournures par cœur, sans fin. Je notais dans des cahiers, en les classant, les tournures rencontrées et me constituais ainsi une petite syntaxe. Pour la langue des dissertations, j'avais de même des livres qui me fournissaient des modèles de phrases¹³³. »

Du fait de la conception de l'enseignement de la langue dans l'Université française, où les cours sont principalement dispensés en français, le contact avec les locuteurs natifs que sont les lecteurs et les assistants (dans les lycées) est essentiel. En 1953, au décès de Nina Prokhnitskaïa, qui a officié depuis 1916 sous la direction de quatre professeurs (Émile Haumant, Jules Legras, Raoul Labry puis Pierre Pascal), ce dernier sollicite son ancien étudiant, Alexandre Sinany, pour la remplacer aux Langues orientales¹³⁴. Étudiant à Odessa au déclenchement de la Révolution, Alexandre Sinany (1899-1964) s'engage dans l'armée blanche et arrive à Paris à la fin de la guerre civile, où il devient ingénieur. Ce n'est qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale qu'il entre aux Langues orientales et à l'université de Paris, dont il sort diplômé en 1951, deux ans avant sa recommandation par Pierre Pascal, qui, le connaissant de longue date, préfère sa candidature à celle de Nicolas Otzoup¹³⁵. Poète acméiste, disciple de Goumiliou, Nicolas Otzoup avait quitté définitivement l'Union soviétique en 1923, d'abord pour Berlin, avant de s'installer à Paris. Il poursuivit son œuvre poétique tout en publiant des articles de critique littéraire et en dirigeant une revue littéraire, *Числа* [Les nombres], dans la première moitié des années 1930. Il soutint en Sorbonne une thèse d'université sur Goumiliou en 1952, bien reçue par Pierre Pascal. Son élève à l'ENS de la rue d'Ulm, Gérard Abensour, marqué par cette figure d'enseignant atypique, se souvient d'un passionné de littérature, qui lui a donné le conseil suivant : « Pour apprendre le russe, il faut vous mettre à lire la littérature¹³⁶. » Il passait d'ailleurs une grande partie des deux heures de cours qui lui étaient confiées à dissenter en français sur la grande littérature russe,

133 Témoignage écrit de Geneviève Johannet, par lettre datée du 18 octobre 2017.

134 Voir le dossier d'Alexandre Sinany dans les fonds de l'Académie de Paris aux Archives nationales, carton AJ/16/6158.

135 Voir la candidature de Nicolas Otzoup envoyée au doyen de la faculté des lettres de l'Université de Paris en février 1954 pour remplacer la lectrice Mme Prokhnitskaïa, décédée. Archives nationales, fonds de l'Académie de Paris, carton AJ/16/6109, dossier administratif de Pierre Pascal.

136 Entretien avec Gérard Abensour du 29 juin 2016.

notamment sur Tolstoï, « dont il nous fit lire *Résurrection*¹³⁷ », en russe. Gérard Abensour, comme son camarade Georges Nivat, étaient alors tous deux débutants en russe, basculant d'une ancienne spécialisation en anglais et encouragés par la direction de l'École à « poursuivre des études dans un domaine [...] promis à un riche avenir¹³⁸ » ; ils ne connaissaient rien à la poésie acméiste si chère à leur lecteur. Ce n'est que plus tardivement que Gérard Abensour interprète le choix de Nicolas Otzoup de concentrer ses cours sur Tolstoï, figure consensuelle de la littérature russe, dans un « monde intellectuel » que l'ancien normalien juge « sous l'emprise des idées "marxistes"¹³⁹. » Plus littéraire que pédagogue, il est cependant choisi pour enseigner le russe comme assistant aux lycées Janson-de-Sailly et Condorcet, soutenu par André Mazon et François Pidoux, dans une logique d'aide aux représentants l'émigration russe pratiquée depuis l'entre-deux-guerres.

Le profil de Valérie Stoliaroff (1901-?) est similaire à celui d'Alexandre Sinany en cela que, née en Russie et chassée par la Révolution, elle s'installe en France dans les années 1920 et décide de se former en russe à Paris : inscrite en russe à la Sorbonne au début des années 1930, elle obtient le diplôme des Langues orientales et la licence de russe pendant la Seconde Guerre mondiale, avant d'être recrutée comme assistante de russe dans différents lycées de l'académie de Paris au bénéfice de cette formation et sur les recommandations de son ancien professeur Raoul Labry, ainsi que de Pierre Pascal¹⁴⁰. Lectrice en Sorbonne à partir de 1953, elle est naturalisée l'année suivante et reste en poste jusqu'en 1969. La fréquentation des cours de russe à l'université de Paris est alors telle que l'emploi de deux lecteurs se justifie, chacun appuyant la préparation d'un CES : Valérie Stoliaroff pour le volet civilisationnel des Études pratiques, et Alexandre Sinany pour le thème, épreuve du certificat de Philologie.

Cette émigration est employée dans le lectorat jusqu'à un âge avancé ; Nina Prokhnitskaïa, Nicolas Otzoup et Alexandre Sinany meurent tous en poste, tandis que Valérie Stoliaroff se voit refuser la prolongation de son contrat en 1970 sur l'argument qu'elle est employée depuis plusieurs années déjà sans respect de l'âge limite de départ en retraite¹⁴¹. À l'ENLOV¹⁴², les répétitrices font également une longue carrière : Victoria Kontchalovski (1880-1959), recrutée par Paul Boyer en 1908, reste en poste jusqu'en 1954, quant à sa collègue, Nina Lazarewa

137 *Ibid.*

138 Gérard ABENSOEUR, « Naissance de la slavistique : Nicolaï Otsoup, lecteur de russe à l'ENS de 1953 à 1958 », *Bulletin de la Société des Amis de l'École Normale Supérieure*, 229, 2004, p. 18.

139 *Ibid.*, p. 21.

140 Voir le dossier de Valérie Stoliaroff dans les fonds de l'Académie de Paris aux Archives nationales, carton AJ/16/6160.

141 Voir la lettre du doyen Las Vergnas de mai 1970 dans le dossier de Valérie Stoliaroff dans les fonds de l'Académie de Paris aux Archives nationales, carton AJ/16/6160.

142 Pour des éléments biographiques sur les répétiteurs de russe en poste à l'ENLOV du lendemain de la Seconde Guerre mondiale à la fin des années 1960, voir P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 133-136.

(1890-?), recrutée tardivement par Pierre Pascal en 1945, elle reste treize ans à l'École. Ces lectrices, qui constituent pour leurs étudiants le premier contact avec la langue russe, leur transmettent également leur regard sur la Russie, qu'ils pourront poser sur leur environnement, au cours de leur premier séjour en Union soviétique, comme le souligne Jacqueline de Proyart :

« Je me promenais donc beaucoup dans Moscou et j'essayais d'y trouver la Russie qui m'avait été enseignée par les lectrices et par le professeur Pierre Pascal. [...] Mais le silence des rues de Moscou en 1957, c'était impressionnant. J'étais confrontée à ce silence, au fait que les Russes ne savent pas effacer les épaules, alors on avance comme un bulldozer, et l'autre n'a qu'à se pousser et s'il ne se pousse pas, on cogne pour qu'il se pousse. Alors, je me suis dit : tout cela ne correspond absolument pas à ce que m'ont appris de la Russie mes vieilles amies, la sculptrice Vera Popova, adepte de la vieille foi, Nina Lazareva et Viktoria Petrovna Končalovskaja, les deux lectrices des Langues'O. Moi, j'avais choisi Lazareva, mon mari avait choisi Končalovskaja, donc nous avons reçu deux traditions de la vieille intelligentsia moscovite¹⁴³. »

Ne reste de la Russie ancienne, apprise de ceux qui l'ont connue, que les vestiges, le Moscou pré-révolutionnaire, mais aussi l'architecture des villes de l'Anneau d'or, que les étudiants de russe cherchent à visiter, comme Jean-Luc Moreau, agrégatif boursier en URSS en 1959, à l'étonnement des autorités soviétiques – « Mais décidément, a-t-on dit à celui qui s'est vu refuser l'autorisation, quelle maladie ont donc les Français à aller dans ces vieilles villes ? » – mais qui représentent pour certains un souffle russe au milieu de la bureaucratie soviétique : « heureusement, nous ne sommes pas seulement en URSS, nous sommes aussi en Russie. Je crois pouvoir dire que certains d'entre nous ne la quitterons pas sans regrets¹⁴⁴. » Les mêmes ambitions se retrouvent chez Anita Davidenkoff, formée en russe en Sorbonne et au foyer culturel des Deux Ours, et qui parle de « la Russie au-delà de l'Union soviétique¹⁴⁵. » Sur son premier voyage, en 1960, elle écrit :

« C'était peut-être présomptueux, mais je voulais chercher en Russie soviétique des traces de son passé et de ce que nous connaissions en

143 J. de PROYART, « Mon URSS en 1957 et après : transcription de l'entretien du 4 juillet 2017 », *op. cit.*

144 Lettre de Jean-Luc Moreau à Pierre Pascal, datée du 12 avril 1959 et transmise par l'ambassade de France à Moscou, Archives de La contemporaine, fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 5, chemise 2.

145 A. DAVIDENKOFF, *Histoire d'une expulsion*, *op. cit.*, p. 38.

Occident de la Russie à travers sa littérature. Il me semblait qu'on pouvait voir une certaine continuité de civilisation et de mentalité. C'était le même peuple qui vivait son histoire dont seule le "contenu messianique" avait changé entre son passé et le XXe siècle. [...] Dans son aspect extérieur, le pays rappelait encore à bien des égards celui que nous avons appris à connaître d'abord par les textes et par les récits des émigrés¹⁴⁶. »

Les lecteurs sont passeurs d'un premier contact, y compris en Union soviétique : Tatiana Ossorguine, lectrice de l'ENS Saint-Cloud, mais aussi Pierre Pascal, rare enseignant française à connaître le terrain soviétique, mettent Jacques Catteau en relation avec des familles moscovites qui lui fait découvrir la peinture russe¹⁴⁷. Georges Nivat note également l'importance de ses relations avec les émigrés, qui lui font « connaître la quintessence de cette ancienne Russie qu'ils avaient emportée avec eux¹⁴⁸. » Cette vision de la Russie pré-soviétique semble particulièrement transmise par des représentants de l'émigration ayant connu cette Russie, qu'ils aient émigré avant la chute de l'empire ou du temps de la Guerre civile.

La relève des répétitrices aux Langues orientales, représentée en partie par la deuxième émigration, vient accompagner la croissance des effectifs étudiants, et leur transmettre éventuellement leurs propres souvenirs du pays qu'ils ont connu. Nadia Bracq (1900-?), enseignante de français à Rostov pendant la guerre, est déportée en Allemagne en 1943 et arrive à Paris à la fin de la guerre, où elle est recrutée par Jean Train en 1951 et reste jusqu'en 1966. Arrivent également après la guerre Nina Krassawina (1914-?, aux Langues orientales de 1954 à 1959) et Serge Dubrovski (1908-1983), acteur avant que la guerre ne le mène en France où il passe le diplôme des Langues orientales et ne devienne répétiteur, de 1956 à 1982. Cette seconde vague d'émigration ne remplace cependant pas la première aux Langues orientales, où est recrutée en 1955 Hélène Costes (1895-?), installée à Paris depuis 1919, mais qui ne devient répétitrice à l'ENLOV (entre 1955 et 1960) qu'après en avoir obtenu le diplôme, ainsi qu'une expérience de lectrice à Bordeaux ; la situation dans l'École tend ainsi à se rapprocher de celle de la Sorbonne, où des émigrés continuent d'être recrutés, leur diplôme français venant appuyant leur candidature. Comme dans le cas de Hélène Costes, le recrutement comme répétitrice peut être un changement tardif de carrière. Olga Bohgdanovicz (1910-1994), arrivée en France en 1927 et naturalisée en 1933, est ainsi recrutée aux Langues'O en 1956, où elle exerce pendant trente ans, de même que Eugénie Berg (1914-

146 *Ibid.*, p. 29.

147 Entretien avec Jacqueline Catteau du 13 février 2017.

148 G. NIVAT, *Vivre en russe, op. cit.*, p. 11.

1991), qui reprend ses études après la naissance de ses enfants et obtient le diplômes des Langues orientales puis la licence de russe avant d'enseigner à l'ENLOV, de 1959 à 1982. Lioubov Villanyi (1904-1992), Valentine Vassutinskaïa-Marcadé (1910-1994), Madeleine Lossky (1905-1968) et Tatiana Goussev (1911-?) ont toutes vécu en France dans l'entre-deux-guerres avant d'enseigner aux Langues orientales dans les années 1960. Le recrutement peut alors être une aide à ces femmes, parfois en difficulté, comme Madeleine Lossky, veuve de Vladimir Lossky, théologien orthodoxe, et ayant quatre enfants à charge, répétitrice de 1959 à sa mort en 1968. Avec l'institutionnalisation du recrutement des enseignants, pour certains membres de familles émigrées, devenir répétiteur peut être une première étape dans la carrière : Alexandre Tolstoï (né en 1930) enseigne sept ans à l'ENLOV (1962-1969), où il prépare en parallèle l'agrégation à laquelle il est reçu en 1969, de même que Dimitri Schakhovskoy (né en 1934), recruté comme répétiteur en 1963 et reçu à l'agrégation en 1965. En parallèle continuent d'être recrutés des émigrés russophones, parfois arrivés tardivement en France, et sans nécessaire justification de diplômes, comme Olga Gheorgieff (1914-?) ou encore Sophie Ounanian (1918-1976), ayant toute deux enseigné de 1962 à 1976. Le contexte de séjours en Union soviétique de lecteurs et étudiants français entraîne un nouveau phénomène : celui des émigrées russophones parvenues en France après avoir épousé un lecteur ou étudiant français, comme Svetlana Kourina-Robel (1939-1993), lectrice à Clermont-Ferrand puis répétitrice aux Langues orientales à partir de 1963, Ludmila Nalegatsaïa-Pignalet (née en 1939, répétitrice de 1964 à 1969), qui prépare en parallèle de son enseignement licence et DES de russe et obtient l'agrégation, ou encore Fatima Salkazanova (née en 1942), répétitrice de 1964 à 1970. Ces lecteurs et répétiteurs sont de plus en concurrence avec les lecteurs soviétiques, qui arrivent dans le cadre de la négociation diplomatique et enseignent dans des établissements français entre un et trois ans¹⁴⁹.

b) Un contexte politique favorable à l'enseignement du russe et au contact avec la langue en France

L'URSS envoie dans l'enseignement supérieur français des lecteurs de russe qui sont déjà des enseignants confirmés, au profil politique sûr, et qui sont aussi mobilisé pour la politique culturelle et des cours dans le cadre de l'association France-URSS¹⁵⁰. Les protocoles diplomatiques négociés entre la France et l'URSS prévoient des échanges de lecteurs et

149 Voir chapitre 10, II-2.

150 N. YATSENKO, « Les lecteurs et les assistants français dans les établissements supérieurs de l'URSS (1958-1991) », *op. cit.*, p. 62.

d'assistants qui sont appliqués de manière asymétrique : les enseignants soviétiques sont en poste dans les lycées français (comme assistants) et les établissements d'enseignement supérieur (comme lecteurs), alors que lecteurs comme assistants français sont affectés dans l'enseignement supérieur soviétique. Les étudiants de russe profitent ainsi de l'amélioration des relations diplomatiques par la possibilité de séjourner, et plus largement de voyager en Union soviétique. Le contact avec le « russe vivant » devient possible pour des étudiants en licence ou dans les Écoles normales. Sont ainsi formés plus efficacement au russe des étudiants de langue maternelle française, même si les enfants de l'émigration post-révolutionnaire, russophones de nationalité française, restent nombreux parmi les agrégés et les certifiés de l'après guerre : Nicolas Weisbein, Georges Davydoff, Nicolas Pogarieloff, Nikita Struve, Hélène Pavlovitch (épouse Sorokine), Véronique Youdine-Belsky (épouse Lossky), Irène Sokologorsky, Alexis Berelowitch, Dimitri Schakhovskoy ou encore Alexandre Tolstoï, pour n'en citer que quelques-uns.

Dans le cas des descendants de l'émigration, la pratique de la langue maternelle est prisée par une partie d'une équipe enseignante formée à ce contact, mais, tant pour André Mazon que pour Raoul Labry, elle est considérée comme insuffisante dans le cadre des concours d'enseignement français. Il faudrait encore nuancer, la langue des milieux de l'émigration n'étant pas uniforme¹⁵¹. Ces différences sont encore renforcées à mesure que parviennent en France de nouvelles vagues d'émigration, dont la pratique de la langue est marquée par le contexte socio-politique¹⁵².

Que ce soit un choix direct ou une ré-orientation d'étudiants d'abord licenciés de lettres classiques ou bien d'une autre langue (majoritairement anglais ou allemand), l'engouement pour le russe chez les étudiants qui n'ont pas connu la russophonie dans leur famille est à rapporter au cadre général de l'image de la Russie et de l'URSS, ainsi qu'à la politique volontariste des gouvernements français successifs, créant des postes dans l'enseignement secondaire. Alors que le russe est introduit dans une quinzaine de collèges et lycées à la Libération¹⁵³, le nombre de chaires budgétaires du secondaire passe d'une centaine en 1961 à 245 en 1970¹⁵⁴ ; cette année-là, 232 agrégés et certifiés sont en poste sur ces 245 chaires budgétaires, ce qui témoigne d'un succès de la politique de titularisation des enseignants par concours. Ce développement de l'enseignement de russe en France est appuyé par les réseaux

151 Voir chapitre 5, II-2.

152 Voir chapitre 10, II-3.

153 Voir chapitre 4, I-3.

154 Voir le graphique « Enseignement du russe dans les établissements du second degré » et le « Tableau statistique du personnel enseignant – second degré » dans INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste, op. cit.*, 1970-1971, feuillets 51-201 et 611/02.

pro-communistes, sans monopole de leur part¹⁵⁵. En parallèle de la Librairie du Globe, organe de diffusion des publications soviétiques, il existe ainsi les éditions YMCA-Press, issues du milieu de l'émigration ; dans le domaine de l'organisation des voyages coexistent l'association France-URSS, proche du PCF, et le foyer des Deux ours, de direction chrétienne¹⁵⁶. La diplomatie culturelle de l'URSS est un succès et permet un contact aisé avec la littérature soviétique traduite et avec une langue russe lue et entendue, faute d'être pratiquée facilement. Geneviève Johannet témoigne ainsi :

« Le cinéma était d'une grande aide : le Studio 43, rue du faubourg Montmartre, communiste, qui passait en version originale tous les navets staliniens. Je les voyais plusieurs fois, afin de comprendre à la fin sans les sous-titres (habitude prise auparavant pour l'anglais). Et nous allions tous souvent traîner dans les librairies, espérant entendre du russe et hasarder quelques phrases¹⁵⁷. »

c) Une discipline nécessairement politisée ?

Dans ce contexte favorable, qu'en est-il du choix de l'étude puis de l'enseignement du russe pour des raisons politiques ? L'enjeu n'est ignoré ni des autorités françaises, ni des Soviétiques auxquels Jean Triomphe, agrégé des lettres, attaché d'information à l'ambassade de France à Moscou en 1948, membre actif de France-URSS, propose un rapport plutôt pessimiste en 1951, estimant que les étudiants militants communistes sont peu motivés par l'étude du russe, et que dans les lycées, cet enseignement est souvent confié à des professeurs détachés de tout contact avec l'Union soviétique¹⁵⁸. Le Dégel et la politique gaullienne créent un contexte plus favorable.

L'influence du communisme et du marxisme reste puissante dans l'Université française, et l'engagement communiste est au plus fort au lendemain de la guerre, notamment dans les ENS¹⁵⁹. Plusieurs normaliens russisants sont ainsi membres du PCF, comme Claude Frioux¹⁶⁰

155 Voir T. GOMART, *Double détente*, op. cit., p. 94-96.

156 Voir chapitre 6, II-2-b et chapitre 7, I-1-b.

157 Témoignage écrit de Geneviève Johannet, par lettre datée du 18 octobre 2017.

158 Le texte du rapport de Jean Triomphe sur l'enseignement du russe en France en 1951 est publié dans S. CŒURÉ et R. MAZUY, *Cousu de fil rouge*, op. cit., p. 150-153, et commenté par S. CŒURÉ dans « La langue russe et la "carte mentale" de l'Europe au XXe siècle. Réflexions sur l'exemple français », art. cit., p. 32.

159 Jean-François SIRINELLI, « Les Normaliens de la rue d'Ulm après 1945 : une génération communiste ? », *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*, 33-4, 1986, p. 569-588 ; Jean-Noël LUC et Alain BARBÉ, *Des normaliens : Histoire de l'École normale supérieure de Saint-Cloud*, Presses de Sciences Po, 1982, p. 202-203 ; L. JALABERT, *Le grand débat*, op. cit.

160 J. GIRAULT, « FRIOUX Claude, Alphonse, Désiré - Maitron », art. cit.

ou encore Jean Durin¹⁶¹ ; de même à l'Université, où Léon Robel¹⁶² étudie le russe avant d'être reçu à l'agrégation en 1953.

Anita Davidenkoff (agrégée en 1967), qui a bénéficié d'un séjour à l'université de Moscou après l'obtention de sa licence en Sorbonne dans les années 1960, note que le groupe d'étudiants français envoyés en URSS n'était pas homogène, ni par son niveau linguistique, ni par ses origines. Elle distingue trois catégories d'étudiants en russe alors en Sorbonne : ceux issus de la première émigration (leur famille ayant émigré à l'époque de la Guerre civile), qui étaient russophones et pour qui le stage représentait un retour aux sources, ayant conservé les traditions russes chez eux (beaucoup étaient orthodoxes), et qui avaient gardé un profond attachement national qui les conduisaient non à rejeter l'Union soviétique, mais à se sentir attirés, voire fascinés par ce pays, malgré une certaine appréhension à l'idée de revenir dans un pays où leurs parents étaient considérés comme des traîtres ; les communistes, qui avaient choisi le russe pour des raisons idéologiques et qui, parfois, revoyaient leurs opinions une fois dans le pays, mais qui, plus souvent, se faisaient informateurs du PCF, et qui pouvaient bénéficier d'avantages pour services rendus, comme une obtention plus facile de visas pour voyager à l'intérieur du pays ; et enfin les étudiants français au profil qu'elle juge « type » (et dans lequel elle s'inclut), qui avaient choisi d'apprendre le russe « soit par intérêt purement scientifique, soit par un exotisme un peu romantique¹⁶³ » (Anita Davidenkoff revient, dans son autobiographie, sur sa découverte de Dostoïevski et la « dimension métaphysique¹⁶⁴ » de ses grands romans qui l'a attirée vers le russe.)

Ce tableau serait à nuancer. En effet, dans les années 1960, des agrégés sympathisants communistes, comme Alexandre Bourmeyster et Alexis Berelowitch, présentent le profil « atypique¹⁶⁵ » d'être issus de l'émigration ayant fui le régime soviétique et de s'engager politiquement dans le communisme ; Alexandre Bourmeyster, étudiant à Lyon, adhère à l'Union des étudiants communistes (UEC) en 1957. Dans la seconde moitié des années 1960, l'UEC est très présente dans les rangs des étudiants de langue, en anglais, russe, allemand et italien ; peut-être, selon Christophe Gaubert et Marie-Pierre Pouly « en raison du recrutement désormais plus populaire d'une partie des étudiants de langues vivantes¹⁶⁶. ».

161 Jacques GIRAULT, *DURIN Jean, Jacques, François - Maitron*, <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article23504>, consulté le 29 janvier 2020.

162 Marianne DELRANC GAUDRIC, *ROBEL Léon - Maitron*, <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article170035>, consulté le 29 janvier 2020.

163 A. DAVIDENKOFF, *Histoire d'une expulsion*, op. cit., p. 20-21.

164 *Ibid.*, p. 14.

165 M. DÉSERT, « Éloge de Monsieur Alexis Berelowitch à l'occasion de son départ à la retraite », art. cit., p. 387.

166 C. GAUBERT et M.-P. POULY, « Transformations morphologiques et mobilisations disciplinaires : Les enseignants et étudiants de l'Institut d'anglais de la Sorbonne en 1968 », art. cit., p. 95.

Il est difficile de dire si l'engagement communiste est plus présent chez les étudiants de russe que d'autres disciplines, ni si la proportion d'agrégés sympathisants communistes est plus importante en russe qu'ailleurs. Georges Nivat témoigne d'une « slavistique française [...] fascinée par l'URSS » dans un contexte de « slavistique occidentale [...] généralement pro-soviétique¹⁶⁷ », tout en mentionnant par ailleurs l'intérêt pour le manuscrit du *Docteur Jivago* en France comme à Oxford, où il étudie alors. Georges Nivat, mais aussi Geneviève Johannet et Jean-Paul Sémon (1934-2015), font d'autres choix, au fil de leurs rencontres et de leurs réflexions ; ils s'engageront dans la traduction des écrivains dissidents Soljenitsyne et Brodsky. Jacqueline de Proyart, qui ramène le manuscrit du *Docteur Jivago* en France en 1957, se voit en représailles interdite de séjour en Union soviétique pendant vingt-deux ans¹⁶⁸. Georges Nivat est quant à lui expulsé d'URSS en 1960 et n'y retourne pas pendant douze ans¹⁶⁹ ; il se distingue, avec Geneviève Johannet et Jean-Paul Sémon, dès le milieu des années 1950 par une « impertinence anticommuniste », faisant l'objet de plaintes des autorités soviétiques et des remontrances d'André Mazon¹⁷⁰.

Président du jury de l'agrégation de 1947 à 1956 et figure de la slavistique française, André Mazon affirme toujours sa neutralité face aux questions politiques et donne la priorité aux échanges institutionnels. Son successeur, Pierre Pascal, malgré des liens avec des milieux anti-soviétiques et le fait qu'il soit peu apprécié des étudiants communistes¹⁷¹, reste discret sur ces questions. C'est également le cas de François Pidoux, chargé de mission d'inspection générale du russe, qui espérait que le développement de l'enseignement du russe pourrait se détacher des questions politiques :

« Nous touchons là un point sensible, mais il ne servirait à rien de se voiler la face devant cette vérité que le russe souffre des préjugés politiques dont il est l'objet. Les uns – les plus nombreux – ne veulent absolument pas qu'on l'enseigne parce qu'il est la langue (et, par conséquent, selon eux, le véhicule des idées) de l'URSS. Les autres sont, pour la même raison, prêts à se précipiter sur cette étude (et ce n'est pas moins dangereux, s'ils n'y sont pas aptes ou préparés.) Ces préjugés politiques, nous l'avons constaté, hélas, un peu partout, chez des administrateurs comme chez des parents, chez des maîtres comme chez des élèves, empêchent de juger sainement la question et font le plus grand tort à notre discipline (et là encore les plus zélés sont

167 G. NIVAT, *Vivre en russe*, op. cit., p. 43-44.

168 J. de PROYART, « Mon URSS en 1957 et après : transcription de l'entretien du 4 juillet 2017 », op. cit.

169 G. NIVAT, *Vivre en russe*, op. cit., p. 15.

170 A. MARÈS, « André Mazon, un slaviste au XXe siècle : profil politique d'un savant », art. cit., p. 91.

171 S. CŒURÉ, *Pierre Pascal*, op. cit., p. 355.

parfois de faux amis.) Il va de soi que nous sommes bien résolus à défendre avec la plus grande rigueur une stricte neutralité dans les deux sens, car c'est à ce prix seulement que le russe peut revendiquer sa place légitime¹⁷². »

Cette position générale et la neutralité républicaine n'empêchent pas des engagements personnels chez les membres des jurys, réels ou supposés par les étudiants qui passent les concours. Il se peut que Georges Luciani, au jury de 1954 à 1957, ait eu une admiration pour le régime soviétique :

« Il [le professeur de latin Auguste Haury] voulait me présenter à son collègue Luciani, professeur de russe, un crypto-KGB, mais il refusa de me rencontrer. [...] J'étais un antistalinien farouche, ceux de normal' sup on les appelait les termites. Luciani défendait Staline¹⁷³. »

À l'inverse, Henri Grosse, communiste, membre de l'association France-URSS, candidat malheureux à l'agrégation de russe en 1955 et 1956 et certifié de russe en 1958, a le sentiment que son engagement lui ferme les portes de l'agrégation¹⁷⁴, malgré le fait qu'il ait été recommandé par André Mazon (en raison de ses résultats à son DES¹⁷⁵) pour bénéficier d'une des premières bourses d'études en URSS offertes aux agrégatifs non normaliens. Or, à la même époque, Jean Thorez¹⁷⁶ (1936-1999), fils de Maurice Thorez et engagé comme son père au Parti communiste, est reçu à l'agrégation en 1960. Il est difficile d'évaluer l'importance de l'engagement politique dans l'avancée des carrières, alors que l'agrégé et le professeur devraient être des enseignants républicains, dont la compétence académique et pédagogique primerait sur toute idéologie politique.

III – Du secondaire au supérieur

L'ouverture des concours de recrutement et la croissance des postes accordés jusqu'au début des années 1970 permet de soutenir le développement de l'enseignement du russe. À côté des certifiés, dont le débouché est l'enseignement secondaire, les agrégés s'orientent vers

172 F. PIDOUX, « L'enseignement du russe en France », art. cit., p. 109.

173 Jean-Louis Laugier, entré à la faculté des lettres de l'Université de Bordeaux en 1963, cité par E. CLAVEL, « La faculté des lettres de Bordeaux 1886-1968: un siècle d'essor universitaire en province », *op. cit.*, p. 448.

174 P. NICQ, *Mes soirées de Bourg avec Henri Grosse*, *op. cit.*, p. 120-123.

175 Jacques GONNEAU, « In memoriam Henri Grosse (1925-2003) », *Revue Russe*, 23, 2003, p. 7-8.

176 Alain DALANÇON, *THOREZ Jean*, <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article204144>, consulté le 31 décembre 2019.

deux voies d'enseignement : le secondaire et le supérieur. Il est en effet de tradition dans les disciplines littéraires de l'enseignement supérieur français de recruter des titulaires d'une thèse qui sont aussi lauréats de l'agrégation, et ont parfois enseigné plusieurs années dans le secondaire.

1 – Le rôle des jurys de l'agrégation et du CAPES

a) La composition des jurys : l'autorité des agrégés

À l'ouverture de l'agrégation de russe, l'importance du corps agrégé pour évaluer des pairs n'est pas négligée. Si, jusqu'au milieu des années 1960, les membres de jury ne sont pas agrégés de russe eux-mêmes, beaucoup sont agrégés d'autres disciplines¹⁷⁷. À partir de 1966, les membres du jury sont majoritairement agrégés de russe (si l'on excepte les spécialistes des épreuves annexes comme le vieux russe et les autres langues slaves.) En russe comme dans les autres jurys de CAPES, les agrégés recrutent également le corps des certifiés, confirmant ainsi la position du CAPES comme « petite agrégation » ou même « sous-agrégation¹⁷⁸. »

177 Voir chapitre 5, I-3.

178 Au terme de « petite agrégation » employé par Yves Verneuil – voir notamment Y. VERNEUIL, « La création du CAPES », art. cit., p. 98 – André Chervel et Jean-François Condetto emploient celui, plus péjoratif, de « sous-agrégation » : A. CHERVEL, *Histoire de l'agrégation*, op. cit., Jean-François CONDETTE, « Le recrutement et la formation initiale des enseignants d'histoire-géographie en France au XXe siècle. Jalons pour une histoire », *Mélanges de l'École française de Rome - Italie et Méditerranée modernes et contemporaines*, 127-2, 2015, paragraphe 17.

Tableau 9.10. Membres du jury de l'agrégation de russe (1947-1967)¹⁷⁹

Années	Président du jury	Vice-président du jury	Autres membres du jury			
1947	André Mazon, membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France	Raoul Labry, professeur à la faculté des lettres de Paris	Pierre Pascal, professeur à l'École nationale des Langues orientales	André Vaillant, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École des Langues orientales		
1948			Maxime Herman, doyen de la faculté des lettres de Lille	Pierre Pascal, professeur à l'École nationale des Langues orientales (jusqu'en 1950), puis maître de conférences à la faculté des lettres de Paris (en 1951)	François Pidoux, professeur au lycée Louis-le-Grand, secrétaire du jury (en 1948 et 1949), chargé de l'inspection générale du russe dans les lycées (en 1951)	André Vaillant, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École des Langues orientales (uniquement pour l'oral de vieux-russe)
1949			Marcelle Ehrhard, professeure à la faculté des lettres de Lyon			
1951						
1952						
1953			Charles Corbet, professeur adjoint à la faculté des lettres de Dijon	François Pidoux, professeur au lycée Louis-le-Grand et chargé de l'inspection générale des enseignements du russe dans les lycées	Boris Unbegaun, professeur à la faculté des lettres de Strasbourg	
1954					Georges Luciani, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux	
1955		Pierre Pascal, professeur à la faculté des lettres de Paris				
1956						

179 D'après les rapports de jury de l'agrégation de russe, disponibles aux Archives nationales, carton 19820521/137 pour la période 1947-1951 et FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1952-1967. La présentation de chaque membre est reprise de ces rapports, ainsi que l'ordre de mention de chaque membre.

Années	Président du jury	Vice-président du jury	Autres membres du jury			
1957	Pierre Pascal, professeur à la faculté des lettres de Paris	François Pidoux, professeur au lycée Louis-le-Grand et chargé de l'inspection générale des enseignements du russe dans les lycées	Marcelle Ehrhard, professeure à la faculté des lettres de Lyon	Georges Davydoff, professeur au lycée Henri IV		
1958						
1959						
1960			Charles Corbet, professeur à la faculté des lettres et sciences humaines de Dijon	Aimé Maurel, professeur au lycée Blaise Pascal à Clermont-Ferrand		
1961						
1962			René L'Hermitte, professeur au lycée Condorcet à Paris	Henri Granjard, professeur à la faculté des lettres de Paris	Georges Davydoff, professeur au lycée Henri IV	
1963	Henri Granjard, professeur à la faculté des lettres et sciences humaines de Paris	Georges Davydoff, chargé de mission d'inspection générale	Nicolas Weisbein, professeur à la faculté des lettres et sciences humaines de Lille	Ruth Schaztman, professeure au lycée Claude Monet à Paris		
1964						
1965						
1966	Nicolas Weisbein, professeur à la faculté des lettres et sciences humaines de Paris		Jean Bonamour, chargé de cours (puis maître de conférences) à la faculté des lettres et sciences humaines de Lille			
1967						

Tableau 9.11. Membres du jury du CAPES de russe (1955-1967)¹⁸⁰

Années	Président du jury	Autres membres du jury			
1955	François Pidoux, chargé de l'inspection générale du russe (1952-1959) puis inspecteur général de russe (1960-1961)	Marcelle Ehrhard, professeure à la faculté des lettres de Lyon	Aimé Maurel, agrégé de russe, professeur au lycée Blaise Pascal à Clermont-Ferrand, chargé de cours à la faculté à partir de 1957	Roger Texier, agrégé des lettres, professeur de première supérieure au lycée Condorcet (1952-1958), puis au lycée Janson de Sailly (1959-1961), chargé d'enseignement à la Sorbonne (1957-1961)	
1956		José Johannet, agrégé de russe, assistant à la Sorbonne (1957), professeur au lycée Lakanal (1958), chargé de cours à la Sorbonne (1958-1959), professeur au lycée du Parc à Lyon (1959-1960)	Nicolas Pogarieloff, professeur agrégé au lycée Champollion et chargé de cours à l'Université de Grenoble		
1957					
1958					
1959					
1960					
1961	Geneviève Johannet, professeure au lycée Hélène Boucher à Paris (1961-1964)	Jacques Veyrenc, assistant à la faculté des lettres d'Aix (1960), professeur à l'ENLOV (1961-1963)	Michel de Kisch, professeur agrégé de lettres au lycée Louis-le-Grand, chargé de cours à la Sorbonne (1962)		
1962		Claude Frioux, chargé d'enseignement à la faculté des lettres et sciences humaines de Rennes (1964-1967)	Camille Marcoux, agrégé de lettres, professeur de première supérieure au lycée Henri IV à Paris (1963-1967)		
1963					
1964					
1965					
1966					
1967	Françoise Petit, professeure au lycée Marie Curie à Sceaux (1965-1967)				

180 D'après FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1955-1967.

À l'échelle de la composition des jurys de concours se retrouvent ainsi traduites les attentes exprimées dans les rapports au fil des années, principalement la vision du CAPES comme une étape sur le chemin de l'agrégation, véritable consécration de la carrière enseignante.

Au sein même des agrégés se dessine une hiérarchie : celle des postes universitaires sur ceux du secondaire, et des postes parisiens sur ceux de province, qui donnent accès à la présidence du jury de l'agrégation. À partir de 1957 s'installe un schéma de la composition du jury de l'agrégation de russe : un président du jury titulaire de la chaire en Sorbonne, un vice-président inspecteur général du russe et, pour les autres membres du jury, un enseignant d'une université de province et seulement un enseignant du secondaire, souvent de la région parisienne. Une seule femme siège à la fois au jury de l'agrégation. Si, dans les années 1950, cette situation peut être moins un choix qu'un reflet de l'enseignement du russe, où peu de femmes occupent de postes (depuis l'entre-deux-guerres, seule Marcelle Ehrhard est titulaire d'une chaire universitaire), la nomination de plus en plus de femmes agrégées dans les années 1960 serait une raison de voir leur nombre augmenter au jury. Or, durant cette décennie, le jury est régulièrement exclusivement composé d'hommes. Entre 1961 et 1964, années incluses, aucune femme n'est présente au jury entre le départ de Marcelle Ehrhard et l'arrivée de Ruth Schatzman. La composition du jury de l'agrégation laisse apparaître la prééminence de Paris sur la province, et l'existence d'un corps d'agrégés en poste dans le supérieur encore majoritairement masculin.

Le jury du CAPES est également composé exclusivement d'agrégés de russe au départ de François Pidoux en 1962, à l'exception d'un membre du jury agrégé de lettres et désigné pour évaluer l'épreuve de composition française avant sa suppression en 1968 (commune à tous les CAPES de langues, cette épreuve n'évalue pas les compétences des candidats en culture russe.) Le président du jury est l'inspecteur général de russe, qui sera amené à évaluer la compétence des enseignants du secondaire en poste qu'il a contribué à nommer. L'enseignement secondaire est bien représenté au jury avant 1968. Aux côtés du président, inspecteur général, se trouvent toujours deux autres membres du jury spécialistes de russe, dont l'un au moins est toujours enseignant du secondaire (même si non exclusivement, Aimé Maurel, Nicolas Pogarieloff et José Johannet étant tous trois des exemples d'agrégés à cheval entre les enseignements secondaire et supérieur ; ce sont cependant des enseignants qui connaissent les conditions de l'enseignement secondaire.) La présence permanente d'un enseignant du supérieur signale à la fois la représentation de l'Université, lieu de formation théorique des futurs enseignants, et une forme d'expertise sur la discipline.

b) L'enjeu de l'agrégation : la domination de l'enseignement supérieur parisien ?

Ce positionnement de l'agrégation entre les enseignements secondaire et supérieur, ce dernier exprimant une légitimité sur le devenir d'un concours initialement destiné à titrer des enseignants du second degré, est bien visible dans le cas de l'agrégation du russe en temps de projet de réforme. La question de la création d'un CAPES de russe dès le début des années 1950 est au cœur des tensions, entre volonté de disposer d'un corps à même de développer l'enseignement de russe dans le secondaire (les certifiés), défendue par François Pidoux, et nécessité de maintenir des exigences communes dans la formation de ces enseignants, défendue par André Mazon, alors président du jury de l'agrégation. L'inspection générale des enseignements de russe – alors représentée par François Pidoux, chargé de mission d'inspection – supposée faire le lien entre les enseignements secondaire et supérieur, semble peu reconnue par les universitaires spécialistes de russe. La raison en est sans doute double : d'une part, l'enseignement du russe s'est initialement implanté dans le supérieur, et d'autre part, François Pidoux est avant tout enseignant dans le secondaire, moins considéré que le supérieur, même pour un professeur en classe préparatoire littéraire au prestigieux lycée parisien Louis-le-Grand comme François Pidoux. Georges Luciani, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux et membre du jury de 1954 à 1956, rappelle d'ailleurs à André Mazon l'importance du respect de cette hiérarchie, notamment dans la liste des membres du jury de l'agrégation :

« Il me semble contraire à la dignité de l'enseignement supérieur de faire passer un professeur de lycée avant un professeur de faculté : M. Pidoux m'a remplacé au lycée Louis-le-Grand quand j'ai été promu dans une faculté¹⁸¹. »

Tandis que Charles Corbet, professeur à la faculté des lettres de Dijon et membre du jury de l'agrégation de 1952 à 1954, reproche à André Mazon d'attribuer trop de place dans son rapport de jury aux demandes de l'inspection générale :

Le rapport de 1954 indique, « p. 14 : "L'inspection générale insiste sur l'importance d'une prononciation correcte et d'une bonne accentuation du russe parlé." Il ressort de votre phrase que l'inspection générale a le monopole de ce souci, et que le reste du jury s'en désintéresse. Est-ce une

181 Lettre de Georges Luciani à André Mazon du 17 décembre 1955, contenant une critique de l'ordre dans lequel les membres du jury sont indiqués en tête de rapport, Archives nationales, carton 19820521/138, dossier « Agrégation de russe 1955 ».

façon exacte de présenter les choses ? L'inspection générale, si je suis bien informé, s'est déjà assuré le monopole du CAPES. Faudra-t-il encore lui abandonner le monopole de l'agrégation¹⁸² ? »

Alors qu'André Mazon, président du jury de l'agrégation de russe, n'était pas favorable à la création d'un CAPES de russe en 1950, sa création en 1955 avec à la tête du jury François Pidoux, également membre du jury de l'agrégation, donne à l'inspection générale un rôle dans le recrutement de l'ensemble des promotions des enseignants de russe. Cette situation est dès lors critiquée par des représentants de l'enseignement supérieur, mais le fossé se creuse encore davantage lorsque les intérêts des enseignements supérieur et secondaire divergent, comme au début des années 1960, lorsque pour faciliter la promotion des agrégés, l'inspection générale suggère la suppression de l'épreuve de seconde langue slave, jugée superficielle pour des enseignants du secondaire. Le projet d'arrêté, initié par l'inspection générale, avec volonté d'application à la session de 1962, vise à alléger les épreuves orales de l'agrégation de russe, qui présente alors six épreuves contre cinq en allemand et quatre en anglais, pour garantir une équité dans la préparation à l'agrégation des futurs enseignants de langues¹⁸³. L'inspection générale estime alors que la seule épreuve que l'on puisse supprimer sans inconvénient est l'épreuve orale de langue auxiliaire, ce à quoi s'oppose l'enseignement supérieur, cherchant par-là à défendre les enseignements de langues slaves qui ne sont proposés que dans le supérieur et survivent grâce à l'existence de l'épreuve de seconde langue slave à l'agrégation de russe. Après l'étonnement des représentants de l'enseignement supérieur, et plus particulièrement du fait que ni Pierre Pascal, professeur en Sorbonne et président du jury de l'agrégation, ni les enseignants des Langues orientales, n'aient été consulté pour ce projet, une mobilisation de ces représentants a lieu qui permet de faire annuler le projet¹⁸⁴.

La demande de mobilisation des enseignants du supérieur contre ce projet révèle aussi qu'au-delà des tensions entre enseignements secondaire et supérieur, au sein même de ce dernier existe une désunion entre enseignement de province et enseignement parisien. Ainsi, malgré l'intégration de professeurs des universités de province au jury de l'agrégation effectuée dès 1948, d'une part certains d'entre eux en restent exclus – comme Robert Triomphe à Strasbourg ou encore Jean Pérus à Clermont-Ferrand – d'autre part, les réunions de préparation du concours comme le concours lui-même ont toujours lieu à Paris, deux éléments qui

182 Lettre de Charles Corbet à André Mazon du 26 février 1955, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Création et organisation de l'agrégation de russe ».

183 Voir aux Archives nationales, dans le carton 19820521/137, le dossier « Agrégation de russe, projet de suppression de l'épreuve d'une langue slave complémentaire ».

184 Voir chapitre 7, II-2-b.

contribuent difficilement au désenclavement des universités de province. C'est ce que transmet Robert Triomphe en réponse à l'appel à mobilisation contre le projet de réforme de l'oral de l'agrégation en 1962 lancé par l'Institut d'études slaves :

« Depuis 1953, date à laquelle j'ai été nommé à Strasbourg, c'est la première fois que je suis consulté, et mon étonnement est grand d'être appelé à ne plus considérer le domaine de l'agrégation de russe comme un domaine parfaitement étranger. J'espère que l'Institut slave de Paris, où l'on avait depuis longtemps l'habitude de traiter en aparté avec le ministère des questions intéressant l'ensemble de la profession slavissante, a définitivement compris qu'il est important – au moins dans certains cas – de porter d'abord les problèmes à la connaissance de tous les intéressés, de les discuter avec eux publiquement, et de faire état ensuite auprès du ministère de vœux authentiquement collectifs¹⁸⁵. »

2 – Le corps des agrégés de russe : une nouvelle référence pour l'enseignement à l'Université

Si l'enjeu de la composition du jury d'agrégation est si important pour les universitaires, c'est que de nombreux jeunes agrégés sont amenés à entrer à leur tour dans l'enseignement supérieur. Au lendemain de la guerre, l'enseignement à un petit nombre d'étudiants était traditionnellement assuré par le professeur accompagné d'une lectrice, selon le modèle également en œuvre aux Langues orientales. La possibilité de faire appel à un chargé de cours pouvait permettre à un enseignant par ailleurs titulaire d'une chaire, comme Charles Corbet, professeur à Dijon, de se rapprocher des chaires parisiennes. Charles Corbet, spécialiste de littérature comme Pierre Pascal, est candidat en 1960 à la chaire parisienne. Il échoue cependant dans cet objectif, et la chaire revient à Henri Granjard, lui-même associé à l'enseignement parisien depuis le départ de Charles Corbet en 1954. La fonction de chargé de cours permet par ailleurs de compenser un manque de compétence dans une discipline en faisant appel à un spécialiste d'une autre : ainsi, dans les années 1960, Roger Portal, titulaire de la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves, est chargé d'un cours au sein des études de Langue et littérature russes, en l'absence de l'existence d'une chaire consacrée à la civilisation. C'est également le cas de Jacques Lépissier, directeur d'études à la IVe section de l'EPHE,

185 Lettre de Robert Triomphe du 20 juin 1962 en réponse à l'IES et appelant au désenclavement des universités non représentées au jury des questions de l'agrégation, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation de russe, projet de suppression de l'épreuve d'une langue slave complémentaire ».

spécialiste de Langues et littératures slaves du Moyen-Âge, chargé d'un cours en Sorbonne où manque cette compétence nécessaire au certificat de Philologie russe.

Les assistants, corps apparu dans les facultés de lettres à partir de 1942 et recrutés, pour la plupart, parmi les agrégés du secondaire détachés dans le supérieur¹⁸⁶, font leur entrée dans l'enseignement du russe à la suite de l'ouverture de l'agrégation. Il s'agit alors d'une autre voie d'entrée dans l'enseignement universitaire, ouverte à des enseignants plus jeunes. L'exemple de l'enseignement du russe à l'université de Paris montre que de nombreux agrégés entrent dans ce corps des assistants rapidement après leur réussite au concours (le nom des agrégés de russe est souligné dans les tableaux suivants.)

186 François MAYEUR, « L'évolution des corps universitaires (1877-1968) », in Christophe CHARLE, Régine FERRÉ, INSTITUT D'HISTOIRE MODERNE ET CONTEMPORAINE et ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES (dir.), *Le Personnel de l'enseignement supérieur en France aux XIXe et XXe siècles : colloque*, Paris, Éd. du Centre national de la recherche scientifique, 1985, p. 19.

La création du corps des assistants, dont les fonctions sont principalement, sur un service réduit, d'aider le service du professeur, est intéressante pour les budgets des universités par rapport à l'ouverture de nouvelles maîtrises de conférences. Sans leur garantir un emploi durable à l'université, le poste d'assistant permet aux jeunes agrégés de se spécialiser ou de renforcer leurs compétences. José Johannet, le premier assistant agrégé recruté en Sorbonne, se positionne sur l'enseignement de la langue ; il débute d'ailleurs, alors qu'il quitte ses fonctions d'assistant, une thèse sous la direction de Pierre Pascal sur « La syntaxe de l'attribut en russe », qu'il n'achève pas¹⁸⁸. Ce recrutement ne satisfait pourtant pas Charles Corbet, alors chargé de cours en Sorbonne, qui écrit à cette occasion à Pierre Pascal pour lui exprimer sa surprise d'apprendre la nomination d'un assistant qu'il ne juge pas au niveau de ses nouvelles fonctions¹⁸⁹. En tant que membre du jury de l'agrégation, Charles Corbet a eu l'occasion d'éprouver le niveau de russe de José Johannet, qu'il juge insuffisant pour lui permettre de corriger les copies des étudiants de la Sorbonne, malgré sa réussite au concours. C'est aussi que cette circonstance de création d'un poste d'assistant, alors qu'une discussion était en cours, face au besoin de l'enseignement, sur l'ouverture d'une nouvelle maîtrise de conférences de russe, dessert l'ancienne génération – et donc Charles Corbet¹⁹⁰ – déjà titulaire d'un doctorat. Pour le professeur de Dijon, « il est inadmissible que l'on accorde cette promotion éclatante à un jeune débutant [...] pendant que l'on laisse moisir des hommes de mérite comme Granjard¹⁹¹ », de la même génération que lui, docteur en 1952 et donc en mesure d'occuper un poste dans le supérieur. La nomination par le ministère de José Johannet, selon les modalités de recrutement des assistants dans les facultés de lettres¹⁹², est justifiée par un critère de reconnaissance à l'échelle nationale qui est sa réussite au concours de l'agrégation, à une époque où la concurrence entre agrégés de russe est faible. Si pour Charles Corbet, un bon agrégé de russe doit nécessairement avoir une bonne connaissance de la grammaire russe¹⁹³, Pierre Pascal présente une autre vision de la fonction d'un assistant, qui n'est pas un maître de langue, et la valeur d'un agrégé à un tel poste, celui de préparer les étudiants aux normes des exercices de concours à la française.

188 Voir le dossier de José Johannet aux Archives de l'Université Paris-X, carton 2009001/141.

189 Lettre de Charles Corbet, de Dijon, à Pierre Pascal du 10 novembre 1953, Archives de La contemporaine, fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 4, chemise 7. Voir également chapitre 6, I-3-c.

190 Voir la lettre de Pierre Pascal à Charles Corbet du 14 novembre 1953, où le professeur de la Sorbonne place la création même du poste d'assistant, plus que son occupant, comme le nœud du problème de son correspondant. Archives de La contemporaine, fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 4, chemise 7.

191 Lettre de Charles Corbet à André Mazon du 10 novembre 1953, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation de russe, concours 1953 ».

192 F. MAYEUR, « L'évolution des corps universitaires (1877-1968) », art. cit., p. 19.

193 Lettre de Charles Corbet à Pierre Pascal du 17 novembre 1953, Archives de La contemporaine, fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 4, chemise 7.

« Vous seriez fort en peine de me nommer un meilleur agrégé de russe et les fautes graves de sa dissertation russe du concours ne l'empêcheront pas d'apprendre aux étudiants à développer et ordonner des idées, à expliquer des textes, etc. La langue étant du ressort des lecteurs¹⁹⁴. »

Les postes de lecteurs étant les moins considérés des facultés, puisque recrutés avec les conditions de diplômes les moins strictes et moins rémunérés que les assistants (titulaires de la licence et du DES¹⁹⁵), cela implique que l'enseignement de la langue orale n'est pas la plus considérée des fonctions. Ce qui fait de José Johannet un bon agrégé est avant tout sa maîtrise de la méthode des compositions et explications de textes, qui sont des exercices permettant de recruter les futurs enseignants par concours. Cette compétence de l'agrégé, Charles Corbet la reconnaît volontiers lorsqu'il défend un concours promouvant une culture générale étendue, principalement littéraire. « L'agrégation est encore (en principe) un concours de culture générale autant que de connaissances linguistiques », écrit-il à André Mazon en 1955, « les universités ne sont pas encore à la veille de devenir des écoles Berlitz, même distinguées¹⁹⁶. » L'agrégé devient ainsi référence de l'enseignant du supérieur et, surtout, amené à préparer ses homologues et successeurs, les futurs agrégés. André Mazon, président du jury de l'agrégation de russe, souligne que cette tâche d'aide à la préparation de l'agrégation doit être assurée par des assistants à recruter exclusivement parmi les agrégés de russe, et non parmi les agrégés d'autres disciplines « ne pouvant avoir dans le domaine du russe que des connaissances improvisées et n'offrant pas la garantie indispensable pour la tâche incombant à un assistant de russe¹⁹⁷. » Est ainsi fermée la voie des premiers spécialistes de russe agrégés d'autres disciplines, encore possible lors de la réintroduction de l'enseignement du russe dans les lycées à la Libération¹⁹⁸ et rendue caduque par l'ouverture de l'agrégation de russe. Dans les années qui suivent l'ouverture du concours, le faible nombre d'agrégés promus par année et la création de départements de russe dans toute la France leur permet de trouver aisément des postes d'assistant à l'université.

194 Lettre de Pierre Pascal à Charles Corbet du 14 novembre 1953, Archives de La contemporaine, fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 4, chemise 7.

195 D'après le « décret du 13 mai 1942 relatif aux assistants dans les facultés des lettres », publié au *Journal officiel de la République française* du 16 mai 1942, p. 1791.

196 Lettre de Charles Corbet à André Mazon du 26 février 1955, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Création et organisation de l'agrégation de russe ».

197 Lettre d'André Mazon au directeur de l'enseignement supérieur du 21 janvier 1955, Archives nationales, carton 19820521/138.

198 Voir chapitre 4, I-3-b.

Tableau 9.13. La carrière des premiers agrégés de russe : une insertion fréquente dans l'enseignement supérieur

Année d'agrégation	Nom	Carrière
1948	Jean Train	Professeur aux Langues orientales à partir de 1950
1950	Nicolas Weisbein	Professeur aux Langues orientales (1954-1960), à l'université de Lille (1960-1965) puis en Sorbonne
1951	Georges Davydoff	Dans le secondaire en région parisienne puis inspecteur général à partir de 1962
1952	José Johannet	Assistant en Sorbonne de 1953 à 1957
1952	Paul Pauliat	Au lycée Voltaire à Paris à partir de 1955
1953	Aimé Maurel	Dans le secondaire à Clermont-Ferrand, assistant en Sorbonne à partir de 1967
1953	Léon Robel	Assistant à l'université de Lille en 1959 puis professeur aux Langues orientales à partir de 1962
1954	Daniel Alexandre	Dans le secondaire à Lyon (1954-1957), assistant à l'université de Lyon à partir de 1957
1954	Nicolas Pogarieloff	Dans le secondaire à Grenoble et chargé de cours à l'université de Grenoble à la fin des années 1950
1954	Claude Robert	Assistant à l'université de Strasbourg ; fonde la section de russe à l'université de Grenoble en 1962
1954	Hélène Peltier-Zamoyska	Assistante à l'université de Toulouse où fonde la section de russe en 1962
1955	Claude Frioux	Chargé d'enseignement à l'université de Rennes (1959-1968)
1955	Michel Aucouturier	Assistant en Sorbonne (1957-1958), professeur à l'université de Genève (1960-1970), puis chargé de cours en Sorbonne à partir de 1970
1955	Nikita Struve	Assistant en Sorbonne (1958-1964) puis à Nanterre
1955	René L'Hermitte	Assistant en Sorbonne (1964-1968), professeur à l'université de Lille puis en Sorbonne à partir de 1969
1955	Jacques Veyrenc	Assistant à l'université d'Aix (1959-1961), puis professeur aux Langues orientales (1961-1967), maître de conférences à Lille (1967-1968), professeur à Vincennes (jusqu'en 1978)
1955	Galine Volochine	Dans le secondaire ?

C'est aux Langues orientales que les premiers agrégés atteignent des postes de professeur ; en effet, les statuts de l'École ne demandent pas l'obtention du doctorat pour obtenir ce titre, au contraire de l'Université. Dans les années 1960, les agrégés de russe investissent les chaires de

l'École, alors que l'agrégation n'existe pas pour les autres langues enseignées à l'ENLOV (hormis l'arabe). L'agrégation est bien une référence pour l'enseignement supérieur, y compris dans cette École spéciale. Jean Train (agrégé en 1948) est professeur aux Langues orientales dès 1951, suivi par Nicolas Weisbein (agrégé en 1950), celui-ci devenant professeur à Lille en 1960, puis en Sorbonne, à partir de 1965, où il termine sa carrière. L'évolution de la carrière de Nicolas Weisbein illustre la hiérarchie universitaire : le statut de professeur des Langues orientales, moins prestigieux puisque les critères de recrutement en sont moins exigeants que dans les universités, puis les facultés de province, d'un statut différent de celle de Paris en terme de rémunération jusqu'au décret du 7 septembre 1961¹⁹⁹, qui met fin au double statut sans remettre en cause ce prestige intellectuel et académique de l'université de Paris.

La diffusion de l'enseignement secondaire soutenu par de nouvelles promotions d'agrégés est également à mettre au bénéfice de l'enseignement supérieur. Les jeunes agrégés bénéficient rapidement de la création des départements de russe dans les universités de province, politique nationale qu'ils contribuent à accélérer en mettant en avant la continuité entre enseignement secondaire et supérieur. Ils occupent alors tant des postes d'assistants nouvellement créés que des postes de chargés de cours, qui étaient traditionnellement réservés en Sorbonne à des professeurs en poste dans d'autres institutions. Le schéma d'instauration de l'enseignement du russe dans les universités de province, en lien avec les enseignants placés dans le secondaire, se poursuit ; au lendemain de la guerre, un enseignement de russe avait notamment été installé à Clermont-Ferrand par le truchement de Jean Pérus sur recommandation d'une autorité centrale, le professeur de russe de la Sorbonne et chargé de mission d'inspection générale des enseignements de russe, Raoul Labry, d'abord dans le secondaire puis dans le supérieur²⁰⁰. Dans les années 1950, le lancement de la fabrique des agrégés et le développement accéléré de l'enseignement du russe dans le secondaire permet d'étendre cette logique en province ; c'est grâce au positionnement des nouveaux agrégés dans le secondaire, leur débouché naturel, à proximité d'une université ne proposant pas d'enseignement de russe que celui-ci s'étend dans le supérieur.

À Montpellier, où Lucien Tesnière avait introduit un enseignement de linguistique russe en 1937 jusqu'à son départ en 1954, est repris un enseignement de langue russe quelques années plus tard grâce à l'action de François Pidoux, inspecteur général de russe, et de Françoise Flamant (1931-2015), élève de Pierre Pascal en Sorbonne, agrégée de russe en 1956 et enseignante dans le secondaire à Montpellier.

199 Voir F. MAYEUR, « L'évolution des corps universitaires (1877-1968) », art. cit., p. 12.

200 Voir chapitre 4, I-3-b.

« M. Pidoux, lors de sa dernière visite avant les vacances, m'a représenté l'intérêt qu'il y aurait à implanter le russe à la faculté des lettres de Montpellier, ce qui serait le meilleur moyen de grossir le nombre de russisants dans le secondaire. M. Tesnière a laissé à Montpellier beaucoup d'amateurs passionnés des choses russes ; les étudiants de propédeutiques réclament des cours pour débutants et beaucoup d'universitaires déplorent l'absence d'un enseignement de russe au niveau supérieur qu'ils suivraient avec profit. Toutes ces circonstances favoriseraient la création d'un poste d'assistant de russe²⁰¹. »

Le développement de l'enseignement du russe à l'Université peut pourtant se heurter à des résistances locales. Le dossier de création d'un poste d'assistant de russe à Montpellier était ainsi difficile à défendre auprès du doyen de la faculté des lettres de l'université de Montpellier, pour qui l'enseignement du russe n'est alors pas prioritaire. Celui-ci estime que, face au besoin d'assistants dans les autres disciplines, il ne « sacrifierait²⁰² » jamais un poste d'assistant, ni même quelques heures supplémentaires, à l'enseignement du russe. Il faut que l'affaire passe à la direction de l'enseignement supérieur pour aboutir à la création du poste²⁰³ ; la direction nationale est ainsi favorable à la réintroduction de cet enseignement.

C'est un scénario similaire qui se présente à la nomination de Anne Odartchenko dans un lycée de Caen en 1958, à la différence que c'est par accord entre le proviseur de son lycée d'affectation et le doyen de la faculté des lettres de Caen, qui souhaite instaurer un enseignement de russe pour débutants, qu'elle est recrutée pour assurer un enseignement d'initiation à l'université, rapidement rejointe par une lectrice issue de la seconde émigration (ayant quitté l'URSS pendant la Seconde Guerre mondiale), Marina Guéguen, les deux enseignant « hors de tout cadre institutionnel²⁰⁴ » avant l'arrivée de José Johannet en 1960, qui fonde officiellement cet enseignement. Sur ce poste de maître de conférences créé en 1960, Pierre Pascal recommande José Johannet, qui, non docteur d'État, est recruté comme chargé d'enseignement et inaugure le programme de licence de russe, grâce à ses années d'expérience comme assistant en Sorbonne²⁰⁵.

201 Lettre de Françoise Flamant à Pierre Pascal datée du 11 avril 1958, Archives de La contemporaine, fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 5, chemise 1.

202 D'après la parole rapportée par Françoise Flamant dans sa lettre à Pierre Pascal du 22 mai 1957, Archives de La contemporaine, fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 4, chemise 11.

203 D'après le *Guide du slaviste* de 1972, Françoise Flamant enseigne à l'Université de Montpellier dès 1956, mais ses lettres à Pierre Pascal montrent qu'il n'y enseigne pas avant 1958, mais qu'elle est bien en poste en 1963.

204 Témoignage de Anne Odartchenko dans Michel NIQUEUX (dir.), *Un demi-siècle d'enseignement du russe à l'université de Caen : souvenirs d'enseignants et d'étudiants*, Caen, 2011, p. 7.

En Sorbonne, à la suite de José Johannet, puis de Michel Aucouturier, sont recrutés de nouveaux assistants, à partir des années 1960 et plus encore dans la seconde moitié de la décennie – où les postes se multiplient – qu'ils soient spécialistes de littérature (comme André Monnier pour les XVIIIe et XIXe siècle, Nikita Struve et Véronique Lossky pour la poésie du XXe siècle), de philologie comme Pierre Contal (ce qui le rend indispensable aux yeux de Henri Granjard en l'absence de Jacques Lépissier en 1968²⁰⁶), de linguistique comme René L'Hermitte. Le recrutement d'assistants, bien que moins encadré que celui des maîtres-assistants, corps créé en 1960, se fait principalement chez les agrégés. Le nouveau statut des maîtres-assistants, qui comporte en plus un volet de recherche et permet ainsi d'assurer un emploi à des doctorants, est plus encadré puisqu'il exige une inscription préalable sur une liste d'aptitude aux fonctions de maître-assistant (LAFMA)²⁰⁷. Sur ces postes, créés pour répondre à l'augmentation des effectifs étudiants, sont recrutés en russe en Sorbonne à partir de 1965 exclusivement des agrégés, comme c'était concrètement le cas pour les assistants. Ce sont donc sur ces postes d'assistants ou de maîtres-assistants que sont recrutés certains agrégés pour ouvrir un enseignement de russe dans les universités : à Rouen en 1968 avec Michel Mervaud, à Besançon et à Nice en 1969 avec Albert Socié et Joseph Suchy. La reconnaissance des agrégés comme enseignants du supérieur dépassent même les frontières puisque l'université de Genève recrute Michel Aucouturier en 1960, puis Georges Nivat à son remplacement au début des années 1970.

Dans le même temps, les agrégés ayant soutenu leur thèse d'État investissent plus largement l'enseignement supérieur, en étant nommé sur des chaires comme celle, historique, de Lille, où passent Nicolas Weisbein, Jean Bonamour ou encore Louis Allain, qui s'y installe durablement à partir de 1968, tandis que les deux premiers font carrière en Sorbonne.

205 Témoignage de José Johannet dans M. NIQUEUX (dir.), *Un demi-siècle d'enseignement du russe à l'université de Caen*, op. cit., p. 21.

206 Lettre du 3 mai 1968 de Henri Granjard au doyen de la faculté des lettres pour demander que Pierre Contal soit promu maître assistant à titre personnel, Archives nationales, dossier de Pierre Contal, carton 20010016/22.

207 F. MAYEUR, « L'évolution des corps universitaires (1877-1968) », art. cit., p. 20.

Tableau 9.14. Les enseignants responsables de cours de russe dans le supérieur (1945-1962)²⁰⁸

Années scolaires / Établissements et chaires	1945-1946	1946-1947	1947-1948	1948-1949	1949-1950	1950-1951	1951-1952	1952-1953	1953-1954	1954-1955	1955-1956	1956-1957	1957-1958	1958-1959	1959-1960	1960-1961	1961-1962
Paris/Collège de France : Langues et littératures slaves	André Mazon (1923-1951)						André Vaillant (1952-1962)										
Paris/ENLOV : 1ère chaire de Langue russe	Pierre Pascal (1937-1950)					<u>Jean Train</u> (1950-1973)											
Paris/ENLOV : 2e chaire de russe									<u>Nicolas Weisbein</u> (1954-1960)						<u>Jacques Veyrenc</u> (1961-1967)		
Paris/ENLOV : Géographie, histoire et civilisations de l'Europe orientale	Alfred Fichelle (1945-1961)																Miche l Laran (1961-1967)
Paris/ENLOV : 2e chaire – Géographie, histoire et civilisations de l'Europe orientale														Robert Philippot (1959-1984)			

208 D'après INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste, op. cit.*, 1970. Les noms soulignés sont ceux des agrégés de russe. En l'absence de précision contraire, les enseignants nommés sont soit professeurs, soit maîtres de conférences.

Années scolaires / Établissements et chaires	1945-1946	1946-1947	1947-1948	1948-1949	1949-1950	1950-1951	1951-1952	1952-1953	1953-1954	1954-1955	1955-1956	1956-1957	1957-1958	1958-1959	1959-1960	1960-1961	1961-1962	
Université de Lille : Langue et littérature russes	Maxime Herman (1937-1948)			Dimitri Stremoukhoff (1948-1955)						Maxime Herman (1955-1959)				Henri Granjard (1959-1960)	<u>Nicolas Weisbein</u> (1960-1965)			
Paris/Sorbonne : Langue et littérature russes	Raoul Labry (1936-1950)					Pierre Pascal (1950-1960)											Henri Granjard (1960-1970)	
Paris/Sorbonne : Histoire et civilisation des Slaves	Jean Mousset (1944-1946)				Victor Tapié (1950-1955)					Roger Portal (1955-?)								
Paris/Sorbonne : 2e chaire – Langue et littérature russe												Dimitri Stremoukhoff (1958-1961)		Sophie Laffitte (1961-1965)				
Université de Strasbourg : Langues et littératures slaves	Boris Unbegaun (1937-1953)							Robert Triomphe (1953-1963)										
Université de Dijon : Langue et littérature russes						Charles Corbet (1950-?)												

Années scolaires / Établissements et chaires	1945-1946	1946-1947	1947-1948	1948-1949	1949-1950	1950-1951	1951-1952	1952-1953	1953-1954	1954-1955	1955-1956	1956-1957	1957-1958	1958-1959	1959-1960	1960-1961	1961-1962
Université de Lyon : Langue et littérature russes	Marcelle Ehrhard (1932-1958)												Kyra Sanine (1958-?)				
EPHE, IVe section : Langues et littératures slaves du Moyen-Âge	André Vaillant (1931-1966)																
Université de Montpellier	Lucien Tesnière, professeur de grammaire comparée (1937-1950) puis de linguistique (1951-1954)												<u>Françoise Flamant</u> (1956-1967), maître-assistante				
Université de Bordeaux : Langues et littératures slaves	Georges Luciani (1945-?)																
Université de Bordeaux													Guy Verret, chargé d'enseignement (1958-?)				
Université de Rennes : Langue et littérature russes (à partir de 1955)						Milan Markovitch (1950-1954), chargé de cours			Dimitri Stremoukhoff (1954-1956)		Henri Granjard (1956-1959)			<u>Claude Frioux</u> (1959-1968), chargé d'enseignement			

Années scolaires / Établissements et chaires	1945-1946	1946-1947	1947-1948	1948-1949	1949-1950	1950-1951	1951-1952	1952-1953	1953-1954	1954-1955	1955-1956	1956-1957	1957-1958	1958-1959	1959-1960	1960-1961	1961-1962
Université de Clermont-Ferrand : Langue et littératures russes									Jean Pérus (1953-?), chargé d'enseignement								
Université de Nancy : Langues et littératures slaves											Milan Markovitch (1955-1970), chargé de cours						
Université d'Aix-en-Provence : Langues et littératures slaves												Dimitri Stremoukhoff (1956-1958)	Paul Garde (1958-?)				
Université de Poitiers : Langue et littérature russes														André Meynieux (1959-1963), chargé d'enseignement			
Université de Caen : Langue et littérature russes																José Johannet (1960-1968), chargé d'enseignement	

Tableau 9.15. Les enseignants responsables de cours de russe dans le supérieur (1962-1971)

Années scolaires / Établissements et chaires	1962-1963	1963-1964	1964-1965	1965-1966	1966-1967	1967-1968	1968-1969	1969-1970	1970-1971
Paris/ENLOV : 1ère chaire de Langue russe	<u>Jean Train</u> (1950-1973 ; détachement 1962-1970 où est remplacé par <u>Jean Bonamour</u> , 1963-1965, <u>Michel Chicouène</u> , 1965-1969, puis <u>Jean-Claude Marcadé</u> , 1969-1970)								
Paris/ENLOV : 2e chaire de russe	<u>Jacques Veyrenc</u> (1961-1967)					Jean Triomphe (1967-1969)		<u>Michel Chicouène</u> (1970-?)	
Paris/ENLOV : 3e chaire de russe				<u>Léon Robel</u> (1965-1989)					
Paris/ENLOV : 4e chaire de russe									<u>Marcel Ferrand</u> (1970-1993)
Paris/ENLOV : 5e chaire de russe									François Champagne de Labriolle (1970-?)
Paris/ENLOV : Géographie, histoire et civilisations de l'Europe orientale	Michel Laran (1961-1967)					Denise Eeckaute (1968-1983)			

Années scolaires / Établissements et chaires	1962-1963	1963-1964	1964-1965	1965-1966	1966-1967	1967-1968	1968-1969	1969-1970	1970-1971
Paris/ENLOV : 2e chaire – Géographie, histoire et civilisations de l'Europe orientale	Robert Philippot (1959-1984), se consacre à l'histoire de la Russie								
Université de Lille : Langue et littérature russes	<u>Nicolas Weisbein</u> (1960-1965)			<u>Jean Bonamour</u> (1965-1967)		André Meynieux (1967-1968)	<u>Louis Allain</u> (1968-?)		
Université de Lille : Linguistique russe						<u>Jacques Veyrenc</u> (1967-1968)	<u>René L'Hermitte</u> (1968-1969)	<u>Georges Nivat</u> (1969- 1970)	<u>Vladimir Vodoff</u> (1970- 1972)
Paris/Sorbonne : Langue et littérature russes	Henri Granjard (1960-70)								<u>Michel Aucouturier</u> (1970-), chargé d'enseignement
Paris/Sorbonne : Histoire et civilisation des Slaves	Roger Portal (1955-?)								

Années scolaires / Établissements et chaires	1962-1963	1963-1964	1964-1965	1965-1966	1966-1967	1967-1968	1968-1969	1969-1970	1970-1971
Paris/Sorbonne : Littérature et civilisation russes	Sophie Laffitte (1961-1965)			<u>Nicolas Weisbein</u> (1965-?)					
Paris/Sorbonne : Littérature et civilisation russes						<u>Jean Bonamour</u> (1967-?)			
Paris/Sorbonne : Philologie slave								Jacques Lépissier (1969-1971)	
Paris/Sorbonne : Linguistique russe								<u>René L'Hermitte</u> (1969-?)	
Paris/Sorbonne : Civilisation russe									Basile Kerblay (1970-?)
Université de Strasbourg : Langues et littératures slaves	Robert Triomphe (1953-1963)	<u>Jacques Veyrenc</u> , chargé de cours (1963- 1964)	Robert Triomphe (1964-?) (revient après une année de détachement comme attaché culturel à l'ambassade de France à Moscou)						
Université de Dijon : Langue et littérature russes	Charles Corbet (1950-?)								

Années scolaires / Établissements et chaires	1962-1963	1963-1964	1964-1965	1965-1966	1966-1967	1967-1968	1968-1969	1969-1970	1970-1971
Université de Lyon : Langue et littérature russes	Kyra Sanine (1958-?)								
EPHE, IVe section : Langues et littératures slaves du Moyen-Âge	André Vaillant (1931-1966)								
	Jacques Lépissier (1962-1971)								
EPHE, IVe section : conférences de paléographie et diplomatie russes médiévales						<u>Vladimir Vodoff</u> (1967-?), chargé de conférences			
Université de Montpellier	<u>Françoise Flamant</u> (1956-1967), maître-assistante					<u>Irène Cahuet</u> (1967-?), assistante			
Université de Bordeaux : Langues et littératures slaves	Georges Luciani (1945-?)								
Université de Bordeaux	Guy Verret, chargé d'enseignement (1958-?)								

Années scolaires / Établissements et chaires	1962-1963	1963-1964	1964-1965	1965-1966	1966-1967	1967-1968	1968-1969	1969-1970	1970-1971
Université de Rennes : Langue et littérature russes (à partir de 1955)	<u>Claude Frioux</u> (1959-1968), chargé d'enseignement						<u>Dimitri Schakhovskoy</u> (1968-?), chargé d'enseignement		
Université de Clermont- Ferrand : Langue et littératures russes	Jean Pérus (1953-?), chargé d'enseignement puis maître de conférences (à partir de 1969)								
Université de Clermont- Ferrand : Linguistique russe								<u>Philippe Ozouf</u> (1969-?)	
Université de Nancy : Langues et littératures slaves	Milan Markovitch (1955-70)								
Université de Nancy : Langue et littérature russes				<u>Victor Balalaëff</u> (1965-?), chargé d'enseignement					

Années scolaires / Établissements et chaires	1962-1963	1963-1964	1964-1965	1965-1966	1966-1967	1967-1968	1968-1969	1969-1970	1970-1971
Université d'Aix-en-Provence : Langues et littératures slaves	<u>Paul Garde</u> (1958-?)								
Université d'Aix-en-Provence : Civilisation russe						<u>Françoise Flamant</u> (1967-?), chargée d'enseignement			
Université d'Aix-en-Provence : Linguistique russe									<u>Guy Imart</u> (1970-?), chargé d'enseignement
Université de Poitiers : Langue et littérature russes	André Meynieux (1959-1963), chargé d'enseignement						<u>Jacqueline de Proyart</u> (1969-?), chargée d'enseignement		
Université de Caen : Langue et littérature russes	<u>José Johannet</u> (1960-1968), chargé d'enseignement					<u>Anne Odartchenko</u> (1969-?), chargée d'enseignement			
Université de Grenoble : Linguistique slave	<u>Claude Robert</u> (1962-1992)								

Années scolaires / Établissements et chaires	1962-1963	1963-1964	1964-1965	1965-1966	1966-1967	1967-1968	1968-1969	1969-1970	1970-1971
Université de Toulouse : Langue et littérature slaves	<u>Hélène Peltier-Zamoyska</u> (1962-?), chargée d'enseignement								
Université de Nanterre				Sophie Laffitte (1965-1975)					
Université de Nanterre							<u>José Johannet</u> (1968-?), chargé d'enseignement		
Université de Nanterre								<u>Nikita Struve</u> (1969-?), chargé d'enseignement	
Université de Nanterre									<u>Georges Nivat</u> (1970-1972), chargé d'enseignement
Université de Rouen							<u>Michel Mervaud</u> (1968-?), assistant puis maître-assistant		
Université de Vincennes : Linguistique russe							<u>Jacques Veyrenc</u> (1968-78)		
Université de Vincennes : Histoire russe							Michel Laran (1968-?), chargé d'enseignement		

Années scolaires / Établissements et chaires	1962-1963	1963-1964	1964-1965	1965-1966	1966-1967	1967-1968	1968-1969	1969-1970	1970-1971	
Université de Vincennes : Littérature russe							<u>Claude Frioux</u> (1968-?), chargé d'enseignement			
Université de Vincennes : Civilisation russe								René Girault (1969-?), chargé d'enseignement		
Université de Besançon								<u>Albert Socié</u> (1969-?), assistant		
Université de Nice								<u>Joseph Suchy</u> (1969-?), maître-assistant		

Le monopole des agrégés de russe n'est cependant pas total dans l'enseignement supérieur, bien que le standard de l'agrégation devienne la norme dans une discipline qui avait accueilli des émigrés russophones non agrégés : Boris Unbegaun, remplacé à Strasbourg en 1953 par Robert Triomphe, agrégé de lettres, ou encore Kyra Sanine, remplacée à Lyon par Daniel Alexandre, agrégé de russe. Une continuité s'effectue avec le milieu de l'émigration russophone, de Dimitri Stremoukhoff, remplacé en Sorbonne par Sophie Laffitte en 1961, puis elle-même remplacée à Nanterre par Efim Etkind en 1975. Ce choix d'enseignants issus de l'émigration n'est pas un hasard puisque c'est la candidature de Dimitri Stremoukhoff que soutient Pierre Pascal à l'ouverture de la maîtrise de conférences de littérature et civilisation russes en Sorbonne en 1958. À sa mort en 1961, c'est encore un candidat « qui représente en sa personne l'élément russe » que recherche Pierre Pascal et, dans un premier temps, seule la candidature de Nicolas Weisbein semble correspondre, quoiqu'elle ne satisfasse pas entièrement Pierre Pascal, notamment parce que descendant d'émigrés, il est né à Paris et, bien qu'il « représente l'élément russe par son ascendance et par sa pratique constante de la langue russe en famille », il n'a pas « baigné dans l'élément russe²⁰⁹ », ce qui peut expliquer que ce soit finalement la candidature de Sophie Laffitte, un peu plus âgée et ayant vécu dans l'empire russe, qui soit retenue. C'est enfin pour conserver une forte représentation de l'émigration à Nanterre qu'il semble qu'Efim Etkind ait été choisie à sa succession en 1975²¹⁰. Au départ de ces représentants de l'émigration, les enseignements de russe sont laissés à la responsabilité d'agrégés de russe, ou bien de grammaire, comme Guy Verret à Bordeaux, Jacques Lépissier à Paris, ou encore François Champagne de Labriolle aux Langues orientales. Ce dernier, après avoir pensé passer l'agrégation de russe au début des années 1960, y renonce finalement, n'en ayant pas besoin pour trouver un poste en russe²¹¹ ; spécialiste de Krylov, et donc ayant choisi une voie littéraire, cela ne l'empêche pas de rédiger une grammaire destinée à ses élèves des Langues orientales²¹². Dans certains cas, comme celui de Jacques Lépissier, spécialiste de philologie, profil peu répandu, l'intégration d'agrégés de grammaire aux corps enseignant de russe peut laisser entendre l'étroitesse de la voie linguistique pour les agrégés de russe, qui choisissent généralement la littérature, à quelques exceptions près, comme Claude Robert, spécialiste de linguistique et fondateur de l'enseignement du russe à l'université de Grenoble en 1962. Le domaine des études russes

209 Manuscrit de Pierre Pascal de présentation des candidats à la succession de Dimitri Stremoukhoff du 27 juin 1961, Archives de La contemporaine, Fonds Pierre Pascal, F delta res 883, carton 5, chemise 4.

210 Voir chapitre 12, I-4.

211 Témoignage écrit de François Champagne de Labriolle du 26 septembre 2016.

212 Natalie STEPANOFF-KONTCHALOVSKI et François CHAMPAGNE DE LABRIOLLE, *Grammaire russe de base*, Paris, Les éditeurs réunis, 1974.

non investi par les agrégés de russe reste plus largement l'histoire (la position de la civilisation étant plus ambiguë), confiée à des agrégés d'histoire.

L'enseignement du russe trouve sa place dans un système éprouvé pour d'autres disciplines. L'établissement du *cursus honorum*, qui passe par les ENS, l'agrégation, puis le doctorat pour le supérieur, est caractéristique de l'enseignement français. Le russe, en tant que jeune discipline, attire encore à elle des enseignants précédemment engagés sur une autre voie, mais également des émigrés ou descendants d'émigrés de langue maternelle russe, soit comme lecteurs appuyant le cours du professeurs, soit comme responsables de cours, à condition de remplir les mêmes conditions de diplômes français que les candidats de langue maternelle française. À partir des années années 1960, les nouveaux enseignants promus, qui débutent alors leur carrière sur des enseignements puis des chaires de langue et littérature, sont très majoritairement agrégés de russe.

Chapitre 10 – L'héritage des années 1960 : nouveaux cadres universitaires, ambitions diplomatiques au début des années 1970

I – L'enseignement du russe en France de la fin des années 1960 au début des années 1970 : refonte universitaire et nouveaux acteurs institutionnels

1 – Les études slaves dans les revendications de 1968 : un enseignement avant tout russophone et parisien

a) Mai 1968 : des revendications débouchant sur de nouveaux cadres universitaires

À l'augmentation des effectifs étudiants dans les années 1960, l'administration répond par un développement des structures d'enseignement, comme l'ouverture du centre de Nanterre en 1964 pour désengorger la Sorbonne. Cependant, d'après Antoine Prost¹, l'absence de modification des structures administratives pour gérer un nombre d'étudiants qui a été multiplié par 2,5 entre le début et la fin de la décennie est un des facteurs clés de la crise universitaire. Cette crise est accélérée par une réforme des études qui harmonise à l'échelle nationale le contenu des cours et leur mode d'évaluation : la réforme Fouchet en 1966, qui divise l'enseignement en trois cycles et précise les spécialisations, mais ne s'accompagne pas d'un renforcement des structures d'enseignement et est donc difficilement applicable dans certaines facultés. De plus, cette réforme de l'enseignement – effectuée sur le conseil d'enseignants-chercheurs et pour la recherche – ne prend pas en compte l'influence croissante du marché du travail et la question des débouchés dans les attentes des étudiants, pas plus qu'elle n'implique de modernisation des méthodes d'enseignement. Ces points sont donc au cœur de la crise de 1968 et nécessitent des prises de position des équipes enseignantes, de même que le rapport enseignant/étudiant et les modes d'enseignement, un rééquilibrage entre cours magistral et travaux en groupe. La création des Unités de valeur (UV), qui remplacent les cursus bien cadrés de la réforme Fouchet, permet de replacer une liberté dans les études pour les universités et les étudiants. La validation de chaque diplôme (DUEL, certificats de licence L et C1, certificat de maîtrise C2) demande alors l'obtention d'UV, certaines obligatoires, certaines laissant un choix d'option. Avec un plus grand choix d'UV, à effectifs

1 A. PROST, « 1968 : mort et naissance de l'université française », art. cit., p. 59-70.

restreints, ces travaux en groupe sont dirigés par les assistants et les maîtres-assistants – catégories majoritaires ayant gagné en force par leur participation aux événements de 1968 – leur confirmant une position de légitimité pédagogique. L'évaluation est aussi repensée, introduisant le contrôle continu au lieu d'une validation reposant sur un unique examen final et anonyme. La loi Faure de 1968 supprime les anciennes facultés pour les remplacer par des Unités d'enseignement et de recherche (UER), avec à leur tête un directeur à la fonction uniquement pédagogique, contrairement aux anciens doyens de faculté, qui géraient aussi le budget. Au sein de ces nouvelles UER, les enseignants ont l'occasion de discuter des orientations pédagogiques à adopter. Les études russes, en tant que discipline à faibles effectifs, sont souvent rattachées à des UER de langues au spectre plus large.

b) Le positionnement de l'Institut des études slaves au centre des débats disciplinaires

Les événements de mai 1968, remettant en cause l'organisation universitaire, sont l'occasion pour les slavistes de se réunir pour s'interroger sur les ambitions de la discipline et leurs lieux de réalisation. L'Institut d'études slaves de Paris, qui se positionne depuis sa création comme le point de rencontre entre les slavistes en France, est à l'initiative à l'été 1968 d'un colloque national des slavistes français, ouverts aux membres de l'institution, mais également aux enseignants du secondaire et du supérieur, aux chercheurs, bibliothécaires et documentalistes². Les débats portent sur quelques grands points : le poids des études slaves dans chaque établissement d'enseignement – le poids de la langue la plus développée, le russe, n'étant pas du tout de même ordre aux Langues orientales, où elle est langue majoritaire, et à l'Université, où elle est langue minoritaire – les projets d'enseignement du russe à des non-spécialistes et l'ouverture sur le monde soviétique. L'Institut d'études slaves affiche l'ambition de réunir autour de lui les représentants des études slaves en général :

« L'Institut d'études slaves n'a pas l'intention d'établir un protectorat sur les études russes et slaves en général, mais de centraliser (bibliothèque, maison d'édition, documentation, laboratoire de slavistique) tous les éléments qui peuvent être utiles aux slavissants³. »

2 Voir le programme du colloque national des slavistes français des 5 et 6 juillet 1968, Archives nationales, fonds de l'Institut d'études slaves, carton 20010498/175.

3 Introduction au compte rendu de l'assemblée plénière du colloque, Archives nationales, carton 20010498/175.

Le laboratoire de slavistique⁴, créé en 1966 et hébergé sur le site de l'Institut d'études slaves, puis rattaché en 1968 au CNRS dans le contexte des laboratoires associés⁵, vient confirmer la place des études slaves dans la recherche française. Tout en conservant l'ambition initiale portée par l'Institut de fédérer la recherche philologique française sur les langues slaves, le laboratoire – dont le directeur est Roger Portal, fondateur du Centre d'études et de recherches sur l'histoire slave en 1960 – se dote d'une section de recherches historiques ainsi que d'une mission de documentation bibliographique, relayée par la *Revue des études slaves*, mais également par la publication conjointe entre laboratoire et IES d'un *Guide du slaviste* qui répertorie les fonds des bibliothèques et recense les thèses concernant la slavistique.

Cette slavistique concerne alors prioritairement le domaine russophone. Si les activités du laboratoire de slavistique comprennent des recherches sur les domaines polonais, bulgare et tchèque en plus du domaine russophone, les responsables en sont majoritairement russisants⁶. En effet, le russe étant la langue slave la mieux représentée dans l'enseignement secondaire, plus de russisants sont formés que d'autres spécialistes de langues slaves, dont l'enseignement est moins répandu.

Les problématiques de l'enseignement du russe et des autres langues slaves sont bien distinguées par l'organisation du colloque national des slavistes français puisqu'une commission y est spécifiquement consacrée aux « langues slaves autres que le russe. » Pour remplir les missions générales de l'Institut est formé un bureau, qui regroupe très majoritairement des russisants : Boris Unbegaun, Michel Aucouturier, Roger Portal, Jacques Lépissier, Serge Aslanoff, Arkady Joukovsky (spécialiste d'histoire ukrainienne aux Langues orientales), Mlle Nolié (étudiante à Clermont-Ferrand). Les études slaves qui se mettent alors en place dans le contexte des nouvelles universités valorisent très largement l'espace russophone.

c) Une critique de la centralisation parisienne

Dès le début des années 1960, des critiques se font entendre quant à la centralisation parisienne, non seulement autour de l'organisation des concours, mais aussi au sujet de

4 Voir les activités et l'organisation du laboratoire dans INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste*, *op. cit.*, 1971, feuillet 13-101.

5 Sur la création en 1966 du statut de « laboratoires associés » au CNRS, voir l'historique du centre sur son site institutionnel : <http://histoire.cnrs.fr/science-interdisciplinarite-et-valorisation>, page consultée le 19 octobre 2019. Voir également aux Archives nationales le dossier de demande de rattachement du laboratoire de slavistique au CNRS, carton 19820521/241.

6 Voir l'organisation du laboratoire dans INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste*, *op. cit.*, 1971, feuillet 13-101.

l'Institut d'études slaves et des décisions concernant les études slaves. Robert Triomphe communique ainsi à André Mazon son souhait de voir mieux intégrer les universités de province dans les décisions générales touchant à l'enseignement du russe⁷ ; le professeur de Strasbourg, interrogé en 1962 sur l'avenir de l'agrégation de russe, écrit au président du jury sa conviction que l'agrégation, comme la licence, nécessitent une réforme, pour laquelle une discussion serait souhaitable au sein d'une association « vraiment nationale », et plus largement, c'est tout l'enseignement supérieur des langues vivantes qu'il faudrait réorganiser selon lui, ainsi que le système des examens⁸. La réorganisation des universités qui s'amorce en 1968 laisse espérer pour certains une refondation sur de nouvelles bases. En effet, il est notable que les études slaves telles qu'elles se sont mises en place ont permis la concentration de positions clés en peu de mains. Ainsi, André Mazon, professeur au Collège de France et président de l'Institut d'études slaves, qui a œuvré à ce titre à la création d'une agrégation de russe, en devient président du jury. Comme figure centrale des études slaves en France, il est l'interlocuteur des ministères de l'Éducation nationale et des Affaires étrangères – du moins jusqu'à la Seconde Guerre mondiale⁹ – et favorise par sa position le développement des études russes, parfois au détriment de l'épanouissement d'autres langues slaves au-delà de langue secondaire pour les russisants, notamment le polonais¹⁰. Cette position centrale a pu déplaire à certains slavissants français : c'est notamment le cas de Jean-Didier Castagnou, agrégé de russe, mais aussi polonisant, qui critique l'œuvre d'André Mazon dans le développement de la slavistique française lors du Congrès des slavistes de Prague en 1968¹¹, soit un an après le décès de ce dernier. Jean-Didier Castagnou espère que les réformes discutées au sein de l'Université permettront qu'une telle centralisation et concentration des postes ne soit plus possible après André Mazon, qui par ses positions a pu contrôler la nomination des nouveaux agrégés, corps de référence de l'enseignement, ainsi que le contenu des publications dans le domaine, la *Revue des études slaves* étant référence française de la recherche en slavistique (du moins, avant la publication des *Cahiers du monde russe et soviétique*). Il est notable qu'après le départ en retraite d'André Mazon, la position centrale des études slaves passe du

7 Lettre de Robert Triomphe du 20 juin 1962 en réponse à l'IES et appelant au désenclavement des universités non représentées au jury des questions de l'agrégation, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Agrégation de russe, projet de suppression de l'épreuve d'une langue slave complémentaire ». Voir chapitre 9, III-1-b.

8 *Ibid.*

9 Le rôle politique d'André Mazon diminue sensiblement à partir des années 1950, voir A. MARÈS, « André Mazon, un slaviste au XXe siècle : profil politique d'un savant », art. cit., p. 92.

10 Voir chapitre 4, I-1-c sur la non-ouverture de l'agrégation de polonais à la Libération.

11 « L'incident Castagnou », annexe au rapport de mission au VIe congrès international des slavistes, fonds de l'IES aux Archives nationales, carton 19820521/142.

Collège de France, chaire historique de slavistique, à la chaire de russe de la Sorbonne, mais que plus aucun professeur ne cumule autant de postes : Pierre Pascal, président du jury de l'agrégation après André Mazon, est professeur en Sorbonne, tout comme ses successeurs, Henri Granjard puis Nicolas Weisbein, mais n'est pas à la tête de l'Institut d'études slaves, position qui revient à Roger Portal. Un tel cumul n'est plus l'usage après la mort d'André Mazon : ce n'est que lorsque Jean Bonamour, professeur en Sorbonne, quitte la tête de l'Institut d'études slaves en 1980 qu'il devient président du jury de l'agrégation. La multiplication des universités comme conséquence de 1968 n'empêche cependant pas le maintien d'une université qui semble centrale dans les études russes : l'ancienne Sorbonne, devenue Paris-IV, malgré une période pendant les années 1970 où devient plus visible une université de province, celle d'Aix-Marseille I, par l'accès du professeur Paul Garde à la présidence de l'agrégation de russe en 1972. C'est en Sorbonne, puis à Paris-IV, que sont soutenues toutes les thèses d'État qui consacrent les futurs professeurs de langue et littérature russes, d'où une position centrale dans la discipline des professeurs de cette université.

2 – Développer les études soviétiques

a) L'enjeu de l'enseignement supérieur en russe en 1968 : moderniser la langue pour répondre au contexte géopolitique d'une URSS ouverte sur le monde

Dans un rapport sur l'état de l'enseignement du russe en 1968, Jean Bonamour rend compte des ambitions de la discipline pour les années à venir : l'élargissement de l'enseignement à des non-spécialistes et la formation de spécialistes plus ancrés dans le monde contemporain. Dans ces deux aspects de l'enseignement du russe en France qu'il distingue, l'enjeu central de l'ouverture sur l'Union soviétique est présent. C'est pourquoi ce rapport initialement adressé au ministère de l'Éducation nationale est transféré au ministère des Affaires étrangères qui prépare la huitième commission mixte franco-soviétique pour 1970.

« La question des études soviétiques. Il faut ici distinguer deux aspects assez différents. 1) L'étude du russe moderne, dont la nécessité est ressentie dans toutes les disciplines, s'impose particulièrement dans le domaine du russe et de l'URSS. Chaque organisme (facultés des lettres, ENLOV, etc.) doit donc accorder une large place aux questions contemporaines. Parallèlement à ce travail d'enseignement des travaux de recherches doivent naturellement être

menés mais en fonction de la nature et de la vocation propre à chaque établissement¹². »

Un point commun aux centres d'études du russe en France, que ce soit à l'Université ou aux Langues orientales, est l'ambition de fournir un enseignement tourné vers l'Union soviétique. Ainsi, au colloque national des slavistes français, des représentants de l'université de Lille annoncent un programme d'études discuté avec les étudiants et « orienté sur la linguistique et la civilisation de l'URSS », les enseignants de Nancy demandent plus de bourses pour l'URSS, ceux de Lyon soulignent l'importance de « l'étude des problèmes contemporains soviétiques¹³. » La question de moderniser l'approche de la langue, à la fois par de nouvelles méthodes et par un renforcement des liens avec le territoire à majorité russophone qu'est l'Union soviétique, concerne la formation de tous les russisants, qu'ils soient spécialistes de russe ou non, et quel que soit leur niveau d'étude. Cette nécessaire connaissance du terrain, en plus de la langue, fait basculer le champ d'études des « études russes » – au sens de « русский », qui renvoie à une nation et à une langue – aux « études soviétiques », qui renvoient à une entité politique. Ce qui ne veut pas dire que chaque spécialiste du champ « russe » doit se convertir en spécialiste de l'Union soviétique, mais qu'une partie des russisants doit être formée à cet enjeu du monde contemporain. C'est pourquoi Jean Bonamour prévoit un second volet, destiné à un petit nombre d'étudiants se lançant dans la recherche sur l'Union soviétique et les pays de l'Est. Pour cela, il juge nécessaire de repenser les cadres français de l'enseignement supérieur et de la recherche.

b) Réformer l'enseignement supérieur français pour former des spécialistes de l'Union soviétique

« 2) En ce qui concerne la recherche et l'étude globales et systématiques appliquées à l'URSS et aux pays de l'Est qui en sont inséparables, il s'agit là d'une entreprise par essence pluridisciplinaire qui ne peut être le monopole d'aucune institution (que ce soit une faculté des lettres ou une faculté de

12 Rapport de Jean Bonamour, professeur de littérature et de civilisation russes à la Sorbonne, au Ministre de l'Éducation nationale du 21 octobre 1968 sur l'enseignement du russe en France, Archives diplomatiques, carton 208QONT/2648, série 36, sous-série 11, dossier 3, dossier « 8^e session commission mixte ». Les passages soulignés le sont par Jean Bonamour.

13 Annonces et demandes transmises respectivement par Françoise Gréciet pour Lille, M. Shakhovskoj, assistant à Nancy, et Daniel Alexandre, maître-assistant à Lyon, et reportées au compte rendu de l'assemblée plénière du colloque national des slavistes français de juillet 1968, Archives nationales, carton 20010498/175.

droit, l'ENLOV ou l'IEP). Elle doit être menée dans le cadre d'une institution autonome, faisant appel aux spécialistes de tous les organismes existants (facultés de droit et des sciences économiques, facultés de lettres, École des hautes études, IEP, spécialistes du Quai d'Orsay, etc.). Son but serait la formation d'étudiants et de chercheurs au niveau de la maîtrise et du doctorat de 3^e cycle, en nombre forcément limité. Les débouchés possibles seraient par exemple : la diplomatie, l'économie, l'enseignement de l'histoire contemporaine, et bien entendu, les sections des facultés de lettres. Un projet précis est en cours d'élaboration et sera bientôt présenté par M. Lesage, professeur à la faculté de droit et des sciences économiques de Lille, Mme Carrère d'Encausse, de l'IEP, M. Zaleski, [historien spécialiste des économies socialistes] directeur au CNRS et moi-même. Je voudrais enfin souligner que ces deux questions concernent directement l'enseignement du russe en France. Dans les deux cas des débouchés sont offerts aux futurs professeurs ; dans les deux cas aussi la voie proposée implique et prépare la rénovation de l'enseignement destiné aux spécialistes : les méthodes d'enseignement audiovisuel mises au point seront en partie valables pour former les futurs spécialistes, au moins au niveau du 1^{er} cycle ; quant à la recherche pluridisciplinaire dans le domaine soviétique, elle trouvera une liaison naturelle avec l'activité des facultés des lettres¹⁴. »

Jean Bonamour en 1968 comme Michel Lesage (1933-2009) – spécialiste de droit constitutionnel des pays communistes¹⁵ – dans un article en 1969 sur « Les études soviétiques et est-européennes en France¹⁶ » appellent à la mise en place d'une nouvelle structure de recherche qui irait dans le sens des études par « aires culturelles » de l'EPHE en décloisonnant les disciplines, selon eux encore trop tributaires des découpages de l'Université.

Dans les universités franciliennes, un changement dans la conceptualisation des études, qui s'orientent vers les aires culturelles, est visible après 1968. Les chaires étaient précédemment classées par facultés selon de grandes thématiques, avec à la faculté des lettres, une distinction entre philosophie, lettres, histoire et langues vivantes¹⁷ ; les chaires de Langue et littérature russes ou encore de Littérature et civilisation russes appartenaient ainsi au domaine des

14 Rapport de Jean Bonamour, art. cit.

15 « In memoriam Michel Lesage (1933-2009) », *Revue française de droit constitutionnel*, n° 82-2, 2010, p. 443-447.

16 Michel LESAGE, « Les études soviétiques et est-européennes en France », *Canadian Slavonic Papers / Revue Canadienne des Slavistes*, 11-3, p. 295-303.

17 Cette distinction est visible dans UNIVERSITÉ DE PARIS, *Livret de l'étudiant de Paris*, op. cit., 1902-1968.

langues vivantes, au contraire de la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves, classée en histoire. À présent, les nouvelles UER réunissent sous une thématique – comme la « slavistique » – les différents aspects que sont les études sur la langue, la littérature ou la civilisation¹⁸. Aux UER reviennent également la gestion de l'enseignement du russe pour non-spécialistes. L'UER de l'université de Paris-IV, dirigée par Jean Bonamour, revendique ainsi une expertise en slavistique. Les trois branches affirmées de la slavistique à Paris-IV sont « la langue, la littérature et la civilisation » ; leur contenu reste à préciser¹⁹. Les études slaves à Paris-IV sont les seules suffisamment développées pour exister au sein d'une UER qui leur est entièrement consacrée, à la différence des autres universités. Seules les Langues orientales, qui deviennent Institut national des langues et civilisations orientales (INLCO) en 1971, peuvent revendiquer une position plus forte des études russes, qui se développent en altérité du modèle de la Sorbonne²⁰, au sein d'un département nommé « URSS » où le russe est majoritaire.

3 – Spécialisation des départements universitaires de russe et ouverture de la formation en russe à des non-spécialistes

a) Panorama des centres universitaires proposant une spécialisation en russe au début des années 1970

L'enseignement de russe de l'ancienne université de Paris se retrouve éclaté en trois UER rattachées aux universités nouvelles de Paris-IV (Sorbonne), Paris-VIII (Vincennes) et Paris-X (Nanterre), devenues indépendantes. L'ancien ENLOV bénéficiait quant à lui depuis 1914 d'un statut spécial « qui a permis de développer l'orientalisme en France parce qu'il n'imposait aucune condition académique au recrutement et laissait aux instances des Langues Orientales le soin d'apprécier la compétence des candidats²¹. » Cette particularité, qui finit par marginaliser les enseignants de l'ENLOV au sein du supérieur, ainsi que la croissance des effectifs à laquelle l'administration ne répond pas par l'attribution de nouveaux locaux – problèmes non éloignés de ceux rencontrés par les universités à la même époque – conduit à la révocation de ce statut. L'École rejoint ainsi le giron universitaire : devenu Centre

18 UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE, *Université de Paris-Sorbonne. Guide de l'étudiant de 1er [premier] cycle : (lettres et civilisation)*, op. cit., 1972.

19 Voir chapitre 11, I.

20 Voir III-2.

21 François de LABRIOLLE dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995*, op. cit., p. 35.

universitaire des langues orientales vivantes (CULOV) en 1968, il est rattaché administrativement à l'université Paris-III en 1971 sous le nom d'Institut national des langues et civilisations orientales (INLCO, l'acronyme INALCO semblant peu usité dans les années 1970). Cette intégration au monde universitaire pousse l'établissement à situer son enseignement par rapport aux universités ; s'il en adopte certains modèles, comme, en russe, le recrutement d'enseignants formés à l'Université et consacrés par le concours de l'agrégation, il s'agit pour le département d'orienter l'enseignement de manière à conserver l'originalité historique de l'ancienne École. Au sein de ces universités, dans le cadre des nouvelles UER, les russisants sont également amenés à se positionner sur l'organisation de l'enseignement du russe, désormais divisé en plusieurs centres universitaires devenus indépendants.

Tableau 10.1. État de l'enseignement des langues géré par les sections de langues slaves dans les universités et à l'INLCO en 1970-1971²²

Établissement	Nom du département	Cursus de russe	Autres langues slaves gérées par le département	Autres langues de l'URSS et de l'Europe orientale ou russe géré par d'autres UER
Institut national des langues et civilisations orientales (INLCO)	Département URSS	1er cycle et 2e cycle : certificat (2 ans d'études, possibilité d'être débutant), diplôme bilingue de l'INLCO (2 langues à égalité ou majeure/mineure, 3 ans d'études), diplôme unilingue de l'INLCO (3 ans d'études, équivalent du DUEL), diplôme supérieur de l'INLCO (1 an d'études), licence (délivrée par Paris III, n'est pas une licence d'enseignement) et maîtrise. 3e cycle : doctorat de 3e cycle (2 ans d'études minimum)		Au département URSS : arménien et géorgien, puis mongol à partir de 1975 ; Au département Europe centrale et orientale : ukrainien, tchèque, polonais, serbo-croate, slovène, macédonien, bulgare, roumain, hongrois, finnois, estonien, albanais, grec moderne
Université de Paris IV	UER de slavistique	Spécialistes : DUEL, licence, maîtrise, CAPES et agrégation, doctorat de 3e cycle ; Non-spécialistes : certificat C1 de langue, littérature et civilisation russes	C1 de langues, littératures et civilisations yougoslaves	Polonais à la section de polonais

22 INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste, op. cit.*, 1971, partie 4 : Enseignement supérieur et recherche ; « Panorama de l'enseignement du russe en France en 1970 », Archives diplomatiques, carton 236QO/171, dossier « Commission mixte culturelle franco-soviétique, 8^e session, Paris, 18-22 décembre 1970 ».

Établissement	Nom du département	Cursus de russe	Autres langues slaves gérées par le département	Autres langues de l'URSS et de l'Europe orientale ou russe géré par d'autres UER
Université de Vincennes (Paris VIII)	Section d'études slaves de l'UER d'études slaves, asiatiques et orientales	Spécialistes : licence, maîtrise, CAPES et agrégation, doctorat de 3e cycle ; Non-spécialistes : initiation en 3 ans, UV d'histoire et de littérature intégrables dans d'autres licences	Sous-dominantes en bulgare, polonais, serbo-croate et tchèque : 2 niveaux de langue et UV de géographie, civilisation et littérature	
Université de Paris-Nanterre (Paris X)	Institut des études slaves de l'UER des études germaniques et slaves	Spécialistes : DUEL, licence, maîtrise, préparation au CAPES, doctorat de 3e cycle ; Non-spécialistes : cours d'initiation en 2 ans, 2e langue, enseignement dans les établissements d'enseignement supérieur scientifique	Tchèque : cours d'initiation en 3 ans, littérature et civilisation	
Université de Provence (Aix-Marseille I)	Département slave de l'UER de langues et civilisations orientales et slaves	Spécialistes : DUEL, licence, maîtrise, doctorat de 3e cycle ; Non-spécialistes : initiation, C1 de langue, littérature et civilisation russes	Initiation de polonais, serbo-croate et tchèque	Arménien, kirghiz, roumain, turc (UER de langues et civilisations orientales), lituanien (UER de lettres)
Université de Besançon	Institut de langue et littérature russes de l'UER de lettres et sciences humaines	Spécialistes ? Non-spécialistes : cours accéléré de russe à l'usage des scientifiques		

Établissement	Nom du département	Cursus de russe	Autres langues slaves gérées par le département	Autres langues de l'URSS et de l'Europe orientale ou russe géré par d'autres UER
Université de Bordeaux III	Section d'études slaves de l'UER de langues, littératures et civilisations étrangères B	Spécialistes : DUEL, licence, maîtrise, doctorat de 3e cycle ; Non-spécialistes : C1 langue, littérature et civilisation russes	Certificats d'initiation en polonais, serbo-croate et tchèque ; C1 de langue et littérature serbo-croates et de civilisation yougoslave ; C1 de langue, littérature et civilisation ukrainiennes.	C1 de littérature comparée (textes en traduction française ; géré par l'UER lettres et arts)
Université de Caen	Département d'études slaves	Spécialistes : DUEL, licence, maîtrise ; Non-spécialistes	Polonais	
Université de Clermont-Ferrand	Section d'études slaves de l'UER de lettres et sciences humaines	Spécialistes : DUEL, licence, maîtrise, doctorat de 3e cycle ; Non-spécialistes : cours en 3 ans à partir du niveau débutant ; cycle de 3 ans pour cadres supérieurs, ingénieurs, professeurs et techniciens ; C1 langue, littérature et civilisation russes	Cours pour non-spécialistes en 3 ans à partir du niveau débutant de bulgare, polonais, serbo-croate et tchèque ; C1 de langue, littérature et civilisation polonaises	Enseignement de russe à l'UER de sciences exactes et naturelles
Université de Dijon	Section de russe de l'UER de langues et civilisations étrangères	Spécialistes : DUEL, licence, maîtrise	Enseignements de serbo-croate et tchèque	

Établissement	Nom du département	Cursus de russe	Autres langues slaves gérées par le département	Autres langues de l'URSS et de l'Europe orientale ou russe géré par d'autres UER
Université de Grenoble III	Section d'études slaves du département de langues vivantes	Spécialistes : DUEL, licence, maîtrise, doctorat, préparation à l'agrégation et au CAPES ; Non-spécialistes : russe niveaux I et II, russe des échanges culturels et commerciaux, russe pour lettres modernes, russe pour sciences humaines	Enseignements de polonais, serbo-croate, tchèque	
Université de Lille III	Département de russe de l'UER d'études romanes, sémitiques, slaves et hongroises	Spécialistes : DUEL, licence, maîtrise, doctorat de 3e cycle	Enseignements de serbo-croate et tchèque	Enseignement de hongrois ; enseignement de polonais au département de polonais
Université de Lyon II	<i>Pas d'information</i>	Spécialistes : DUEL, licence, maîtrise, doctorat de 3e cycle ; Non-spécialistes ?	<i>Pas d'information</i>	<i>Pas d'information</i>
Université de Montpellier III	<i>Pas d'information</i>	<i>Pas d'information</i>	<i>Pas d'information</i>	<i>Pas d'information</i>
Université de Nancy II	Institut de russe et de serbo-croate de l'UER de langues et littératures étrangères	Spécialistes : DUEL, licence, maîtrise, préparation aux concours d'agrégation et de CAPES ; Non-spécialistes : initiation ; C1 langue, littérature et civilisation russes (option de lettres modernes)	Initiation en 2 ans au serbo-croate	Département de polonais : initiation, DUEL, licence, maîtrise
Université de Nice	<i>Pas d'information</i>	Spécialistes : DUEL ; Non-spécialistes ?	<i>Pas d'information</i>	<i>Pas d'information</i>

Établissement	Nom du département	Cursus de russe	Autres langues slaves gérées par le département	Autres langues de l'URSS et de l'Europe orientale ou russe géré par d'autres UER
Université de Poitiers	Section d'études slaves de l'UER de langues et littératures	Spécialistes : DUEL, licence, maîtrise ; Non-spécialistes : initiation	Initiation au serbo-croate	Littérature russe également présente dans la section de littérature générale et comparée
Université de Rennes II	Section slave de l'UER de langues, littératures et civilisations étrangères	Spécialistes : DUEL, licence, maîtrise ; Non-spécialistes : cours pour débutants en 2 ans	Initiation au serbo-croate et au tchèque en 3 ans	
Université de Rouen	Institut de russe de l'UER de lettres et sciences humaines	Spécialistes : DUEL ; Non-spécialistes : initiation en 2 ans, russe 2e langue		
Université de Strasbourg II	Institut d'études slaves et soviétiques de l'UER de langues vivantes	Spécialistes : DUEL, licence, maîtrise, IPES, CAPES, agrégation (préparation partielle en raison de l'insuffisance des postes) ; Non-spécialistes : initiation, matière à option, C1 langue, littérature et civilisation russes	Initiation en 2 ans au bulgare, polonais, serbo-croate, slovaque et tchèque	Initiation en 2 ans au géorgien

Établissement	Nom du département	Cursus de russe	Autres langues slaves gérées par le département	Autres langues de l'URSS et de l'Europe orientale ou russe géré par d'autres UER
Université de Toulouse II	Section de langues et littératures slaves de l'UER de langues, littératures, civilisations étrangères et linguistique générale	Spécialistes : DUEL, licence, maîtrise et préparation au CAPES ; Non-spécialistes : initiation en 3 ans	Polonais : initiation en 2 ans, perfectionnement, UV de 1er et 2e cycles, C1 de langue, littérature et civilisation polonaises ; Tchèque : initiation en 2 ans	

Tandis que la plupart des UER comprennent une division dédiée aux « langues slaves », peu de départements font le choix d'une dénomination renvoyant à la géopolitique : c'est pourtant le cas de l'Institut d'études slaves et soviétiques de l'UER de langues vivantes de l'université de Strasbourg-II et du département URSS de l'INLCO. À Strasbourg, Robert Triomphe propose un projet qui s'inscrit à l'échelle de l'université, de création d'un centre d'information sur l'URSS et les pays de l'Est, pour lequel l'Institut d'études slaves et soviétiques s'associerait au Centre de recherche sur l'URSS et les pays slaves de la faculté de droit, ainsi qu'avec le Centre d'enseignement supérieur de journalisme ou encore l'Institut d'études politiques (IEP) de Strasbourg, afin de « centraliser la documentation sur l'URSS et les pays de l'Est européen, d'organiser des stages et des cycles de conférences pour toutes les personnes intéressées par des missions de tous ordres effectuées à l'Est. » Le professeur y recommande l'association de non-spécialistes de russe, comme des industriels, des commerciaux, mais aussi des fonctionnaires et des diplomates, pouvant servir les relations entre la France et l'Europe de l'Est. Robert Triomphe écrit aux Affaires étrangères à ce propos car il estime « indispensable » qu'au moins un organisme en France s'occupe de ces questions²³. Ce projet s'inscrit dans une optique de décentralisation des questions concernant le monde slave, pour lesquelles l'Institut d'études slaves de Paris reste un interlocuteur privilégié, en proposant d'ancrer cette expertise sur la question géopolitique avec l'inclusion

23 Projet de création d'un centre d'information sur l'URSS et les pays de l'Est, lettre de Robert Triomphe, directeur de l'Institut d'études slaves et soviétiques à la faculté de Strasbourg du 11 mars 1970, Archives diplomatiques, carton 208QONT/2648.

du monde soviétique ainsi nommé. Cette inclusion du monde soviétique est déjà à l'œuvre à l'Institut d'études politiques de Paris et à la VIe section de l'EPHE, avec des liens avérés avec les Affaires étrangères, puisque François de Liencourt, diplomate, est mis à disposition de la VIe section de l'EPHE en 1961. Au sein du centre d'études sur l'URSS et les pays slaves de cette section, le diplomate promeut la revue du *Courrier de l'Est*, qui rassemble des spécialistes de la VIe section, mais aussi de l'IEP de Paris²⁴. Si aucun pôle n'est officiellement réuni à Paris centralisant toutes les questions de documentation et d'aide aux missions en Europe de l'Est, le projet présenté par Robert Triomphe n'est cependant pas si novateur dans les faits. En revanche, il propose de placer un pôle strasbourgeois, porte de l'Est, chargé de l'expertise de l'Europe orientale, et de décloisonner la slavistique, traditionnellement occupée de langue et littérature, pour l'orienter vers une prise en charge de « missions de tous ordres », ce que ne propose aucun établissement seul. À Paris, l'IEP s'occupe de science politique, tandis que la VIe section de l'EPHE développe une approche privilégiant le social et l'économique²⁵. Les établissements occupés de slavistique ouvrent, quant à eux, leurs horizons vers des approches de sciences sociales, mais aussi vers une ambition de professionnalisation, développée notamment aux Langues orientales²⁶.

Au contraire de l'Institut d'études slaves et soviétiques mis en place à l'université de Strasbourg-II, à l'INLCO, la création d'un département URSS se fait détachée de toute autre langue slave autre que le russe, puisque seuls l'arménien et le géorgien y sont rattachés, puis le mongol à partir de 1975²⁷. D'autres langues faisant partie du paysage linguistique de l'Union soviétique refusent d'être incluses dans ce département, comme l'ukrainien. Gérard Abensour, qui a rejoint l'équipe enseignante de l'INLCO en 1974, se souvient d'un climat où l'organisation des enseignements devait tenir compte des clivages idéologiques et politiques :

« La section d'ukrainien aux Langues'O, c'est un peu spécial : après 1968 a été créé un département URSS, qui regroupait le russe, l'arménien, le géorgien et le mongol. La collègue professeur d'ukrainien ne voulait surtout pas que sa section fasse partie de ce département. Donc elle était à part, dans le département d'Europe centrale. De plus, je ne pense pas qu'elle aurait

24 I. POPA, « Aires culturelles et recompositions (inter)disciplinaires : la 6e section de l'EPHE et les études sur l'espace russe, soviétique et est-européen », art. cit., p. 72.

25 *Ibid.*, p. 81.

26 Voir chapitre 11, *Tableau 11.1. Répartition de cours proposés dans les universités françaises et à l'INLCO en 1970, selon les trois composantes : langue (et linguistique), littérature et civilisation.*

27 Le mongol est rattaché à l'UER URSS en 1975 sur demande de M. Legrand, professeur de mongol. Voir le procès-verbal de la réunion du conseil du département URSS du 11 janvier 1975, Archives de l'INALCO, carton 5192.

accepté d'accueillir un lecteur venant d'Union soviétique, même s'il était ukrainien²⁸. »

Une lectrice ukrainienne, Soussana Vorobiova, a certes été recrutée à l'INLCO dans le cadre des échanges franco-soviétiques, mais pour enseigner le russe, de 1969 à 1972²⁹. L'enseignement de l'ukrainien aux Langues orientales présente la particularité de ne jamais avoir « bénéficié d'aucune aide, sous quelque forme que ce fût, du pays d'origine³⁰ » au moins jusqu'aux années 1990. Cet enseignement est complètement détaché du pays où la langue est parlée, situation exceptionnelle à l'INLCO, qui est lié au contexte de mise en place des cours d'ukrainien à la fin de l'entre-deux-guerres et d'une politique soviétique qui ne met pas en avant les langues nationales³¹. Pourquoi les responsables d'enseignement de l'arménien et du géorgien acceptent-ils alors d'être rattachés au département URSS en 1969 ? Les historiographes de ces enseignements aux Langues orientales ne disent rien du rattachement de ces langues au département URSS³². Dans le cas du géorgien, qui est un enseignement récent (au contraire de l'arménien, qui remonte au début du XIXe siècle), il se peut que cela soit dans un souci de pérennisation. En effet, le géorgien a dans un premier temps été enseigné à la fin des années 1920, dans un cours libre donné par Nicolas Marr, linguiste soviétique, puis repris par un ecclésiastique, l'abbé Maurice Brière, avant d'être interrompu des années 1930 au milieu des années 1960. En 1949, un comité d'initiative franco-géorgien tente de rassembler des fonds pour faire ouvrir une chaire de géorgien à Paris (en Sorbonne, au Collège de France, à l'Institut catholique ou à l'ENLOV), mettant en avant les fouilles archéologiques opérées en Géorgie soviétique ; l'Éducation nationale n'y répond pas favorablement, ne considérant alors pas le géorgien comme une priorité³³. Ce n'est qu'en 1965 que Georges Charachidzé (1930-2010), diplômé de russe, de vieux géorgien et d'arménien classique (ces deux langues sont enseignées à l'Institut catholique, au moins depuis les années 1940 pour le géorgien, à l'époque par Maurice Brière) est recruté comme chargé de conférences de géorgien à l'ENLOV³⁴. De même, l'enseignement du mongol est une recreation à la fin des années 1960 – après l'introduction de plusieurs cours non pérennes dans

28 Entretien avec Gérard Abensour du 29 juin 2016.

29 P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O*, *op. cit.*, p. 138.

30 Voir la présentation de l'enseignement de l'ukrainien aux Langues orientales dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O*, *op. cit.*, p. 192.

31 Voir chapitre 2, II-1-a et chapitre 7, II-2.

32 P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O*, *op. cit.*, p. 118-128 et p. 141-144.

33 Archives nationales, carton F17/17712, dossier « Cours professés à l'ENLOV », sous-dossier « Refus de création d'une chaire de langue géorgienne, 1949. »

34 Voir l'historique de la chaire de géorgien aux Langues orientales par Georges Charachidzé dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O*, *op. cit.*, p. 143-144.

les années 1870, 1920, puis pendant la Seconde Guerre mondiale – permise par la normalisation de relations diplomatiques franco-mongoles à partir de 1965³⁵. Le rattachement au département URSS serait-il alors une manière d'assurer une stabilité à l'enseignement, dans un ensemble qui profiterait du poids et de la stabilité de l'enseignement de russe ?

Malgré la dénomination première de « UER URSS-Caucase » et l'élection de Georges Charachidzé comme directeur du département, le russe y est très largement majoritaire : en 1969-1970, 23 étudiants sont inscrits en 1^{ère} année d'arménien, 11 en 2^{ème} année et 9 en 3^{ème} année, 14 en 1^{ère} année de géorgien, 8 en 2^{ème} année et 2 en 3^{ème} année, contre pour le russe 1 118 inscrits en 1^{ère} année, 402 en 2^{ème} année et 190 en 3^{ème} année³⁶. Le directeur du département quitte cette fonction dès 1970 – il est alors remplacé provisoirement par la directrice adjointe, Eugénie Berg (1914-1991), répétitrice de russe, avant la nomination de François Champagne de Labriolle³⁷ – et la question est soulevée au sein du conseil de département de l'avenir de celui-ci, avec la perspective d'un éventuel éclatement, et la nécessité ou non d'isoler le russe, langue majoritaire au sein du département³⁸. Les conseils du département sont d'ailleurs largement consacrés aux problématiques du russe, notamment car la langue est enseignée à la fois à l'INALCO et à l'Université, avec des finalités à réaffirmer ou redéfinir.

La diversification des publics est un enjeu d'importance. En 1970, l'enseignement du russe pour spécialistes dans les universités françaises est assuré au niveau du 2^e cycle (maîtrise et licence d'enseignement) à Aix, Bordeaux, Caen, Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Lille, Lyon, Nancy, Poitiers, Rennes, Strasbourg, Toulouse, Paris-IV, Paris-VIII et Paris-X, tandis que la préparation d'un doctorat de 3^e cycle en études slaves est proposée à Aix, Bordeaux, Clermont-Ferrand, Grenoble, Lille, Lyon, Paris-IV, Paris-VIII et Paris-X³⁹. En parallèle, les cursus pour non-spécialistes se généralisent, au sein des sections de spécialités, mais également dans des universités où le russe pour spécialistes n'est pas implanté, comme à l'université de Picardie où des cours de langue et littérature russes sont assurés comme seconde langue pour les anglicistes ou les germanistes ou comme option pour les autres disciplines, ou en littérature comparée au centre universitaire d'Angers de l'université de

35 Voir l'historique de la chaire de mongol aux Langues orientales ans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O*, *op. cit.*, p. 141-142.

36 Registre des inscrits aux Langues orientales de 1956 à 1970, Archives de l'INALCO, registre 2478.

37 François Champagne de Labriolle est indiqué directeur du département « URSS » dans INSTITUT NATIONAL DES LANGUES ET CIVILISATIONS ORIENTALES, *Livret de l'étudiant*, Paris, Institut national des langues et civilisations orientales, 1973-1974.

38 Procès-verbal du conseil du département URSS du 25 novembre 1970, Archives de l'INALCO, carton 5192.

39 Panorama de l'enseignement du russe en France en 1970 aux Archives diplomatiques, carton 236QO/171, dossier « Commission mixte culturelle franco-soviétique, 8^e session, Paris, 18-22 décembre 1970. »

Nantes et à Paris-III, un enseignement pour débutants à l'université de Tours sous le contrôle pédagogique de l'université de Poitiers, ou encore des cours de langue russe à Sciences Po, où se développe la recherche sur le monde russophone⁴⁰. De plus, l'ENS Saint-Cloud dispose d'un personnel régulier consacré à l'enseignement du russe, composé d'une lectrice et d'un assistant, Jean Durin, qui travaille à la pédagogie de l'enseignement du russe, domaine de recherche qui se développe dans l'ambition de mieux former au russe des étudiants et professionnels de tous horizons.

b) Une réflexion sur l'enseignement aux non-spécialistes : pédagogie, manuels et débouchés

Un rapport de Jean Bonamour, alors professeur de littérature et de civilisation russes en Sorbonne, adressé au ministère de l'Éducation nationale rend compte de la nécessité de créer de la cohérence dans un enseignement qui s'est élargi au cours des années 1960, sans que suive de réflexion générale sur sa structuration. Il s'intéresse particulièrement à l'enjeu de l'enseignement du russe pour les spécialistes d'une autre discipline. En effet, élargir la connaissance du russe exige qu'elle poursuive la dynamique de sortie du champ des spécialistes et forme des enseignants dont le but ne sera pas de transmettre leur savoir à la génération suivante de professeurs.

« L'enseignement du russe aux non-spécialistes. De toutes parts, on constate que la connaissance du russe devient de plus en plus nécessaire dans un nombre croissant d'activités (sciences, droit, économie, etc.). En revanche, il semble que cet enseignement, plus que jamais nécessaire, doive rester complémentaire : en dernier ressort, il vaudra ce que vaut le spécialiste dans son domaine, la seule connaissance de la langue offrant évidemment peu de débouchés. Étant complémentaire, cet enseignement doit être particulièrement efficace, assurer une extrême économie de temps et d'efforts. Il doit s'intégrer à tous points de vue (horaires, locaux, etc.) à la formation de base du spécialiste. D'où une nécessaire multiplication des centres d'enseignements. Il doit être à peu près exclusivement linguistique. Il doit être relativement uniformisé. Il faut que soient définis clairement des niveaux de connaissance indépendants, autant qu'il se peut, de la spécialité

40 Voir le panorama des enseignements de russe en 1970 dans INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste, op. cit.*, 1971, chapitres 41 à 48.

et de la situation géographique de l'étudiant. Ces conditions exigent une rationalisation des méthodes d'enseignement de la langue, dans le domaine audiovisuel en particulier. Malgré la variété des spécialités, cette rationalisation unificatrice est possible, jusqu'à un certain niveau au moins. Plusieurs séries de cours programmés (du type courant aux États-Unis et dans une certaine mesure en URSS) pourraient répondre aux différentes situations pédagogiques et assurer l'efficacité, la large diffusion et la cohésion de cet enseignement à l'échelon national. Des cours de formation pédagogique spécialisée et adaptée à ces méthodes audiovisuelles seraient donnés à un personnel enseignant de qualification moyenne (au niveau de la maîtrise). Cette politique, qui économiserait beaucoup de temps, d'hommes et d'argent, suppose une coordination entre les différents centres de recherche en ce domaine. La situation actuelle est assez anarchique : on a multiplié les centres (par exemple Besançon, Nanterre, l'ENLOV, l'ENS de Saint-Cloud, etc.) sans assurer la diffusion et la coordination des résultats, parfois fort intéressants (à Saint-Cloud par exemple). En particulier, il serait nécessaire d'avoir un centre unique de préparation pédagogique des professeurs de russe dans les instituts scientifiques, qui élaborerait les méthodes et définirait pour toute la France les niveaux d'enseignement (un projet est élaboré à Nanterre). Il faudrait en outre prévoir un statut et une nouvelle carrière pour ces professeurs, appelés à devenir nombreux⁴¹. »

La question des débouchés offerts par les études est ainsi centrale. Or, à la fin des années 1960, Marie-Pierre Pouly note que les étudiants de langues souffrent d'une réduction des débouchés vers l'enseignement, conséquence de l'augmentation du nombre de licences délivrées⁴². Les postes offerts aux concours de l'enseignement croissent, mais ne suffisent pas à combler le nombre de diplômés⁴³. La question des débouchés se pose également à l'INLCO, où le nombre de diplômés augmente, et pour lesquels la carrière diplomatique reste minoritaire. Il devient alors nécessaire de diversifier les débouchés de ces études et d'opérer de nouvelles références de sélection des étudiants, qui valorisent notamment une pédagogie qui s'appuie sur les techniques modernes d'enseignement des langues, comme l'utilisation des laboratoires et de la méthode audiovisuelles⁴⁴. Le lieu d'expérimentation de cette modernité

41 Rapport de Jean Bonamour, art. cit. Les passages soulignés le sont par Jean Bonamour.

42 M.-P. POULY, « L'anglais de la Sorbonne à Vincennes », art. cit., p. 290.

43 Sur les postes offerts aux concours de l'enseignement de russe et le nombre d'inscrits à ces concours, voir chapitre 9, tableaux 9.5, 9.7 et 9.9.

44 M.-P. POULY, « L'anglais de la Sorbonne à Vincennes », art. cit., p. 292.

est tout d'abord le nouveau centre de Nanterre, où l'enseignement du russe aux non-spécialistes est une activité de la section de russe depuis l'ouverture du centre en 1964, diffusée à l'échelle des laboratoires scientifiques, notamment à Orsay⁴⁵. Le laboratoire de russe de Nanterre met en place un cycle d'études en trois ans pour scientifiques. Les cours de Nanterre attirent un large public, puisque en 1967-1968, 360 étudiants s'inscrivent en première année pour les quatre centres, une centaine ne pouvant être retenue faute de personnel, d'où l'intérêt de renforcer les enseignants à même de gérer ces cours. Les effectifs diminuent ensuite de 50 % entre la première et la deuxième année, ce qui correspond plus ou moins aux données des Langues orientales, qui accueillent également des étudiants débutants en première année. D'un point de vue pédagogique, le cycle en trois ans est ainsi conçu : en première année, l'acquisition des structures grammaticales de base, en deuxième année, l'initiation à la langue parlée et la troisième année consacrée au perfectionnement, soit une conception de la langue très tributaire de l'approche grammaticale.

Le modèle de ces cours semble faire référence dans l'Université, puisqu'en 1970, l'université de Poitiers, qui propose une option de russe pour scientifiques, s'appuie sur les photocopies des cours de Nanterre et Orsay⁴⁶. À l'université de Poitiers, sans doute faute de manuels spécifiquement conçus pour l'enseignement du russe aux non-spécialistes, des volumes du secondaire sont de plus utilisés : le Davydoff et Pauliat⁴⁷, un manuel écrit par des agrégés de russe dans les années 1950 – considéré comme novateur pour l'époque par son approche orale de la langue « à l'époque où la linguistique russe enseignée à l'université française est encore fortement marquée par la tradition philologique » privilégiant « l'approche historique de la langue fondée sur l'étude des textes⁴⁸ » – et *Le russe vivant*⁴⁹, écrit dans le cadre de la coopération entre le PCF et le PCUS dans les années 1960. À l'université de Poitiers, seuls les deux premiers volumes du manuel sont utilisés, peut-être en raison d'un cycle pour débutants qui ne couvre que deux années d'études, peut-être également en raison de la redondance du manuel pour les années supérieures, qui passent d'une approche de découverte de la langue à celle d'une présentation de la civilisation par l'histoire et la littérature. En ce qui concerne

45 Anne Fournier, assistante de russe au centre de Nanterre, revient sur ces cours de russe pour scientifiques gérés par le centre de Nanterre à l'occasion du colloque national des slavistes français des 5 et 6 juillet 1968. Archives nationales, carton 20010498/175. Voir également chapitre 7, I-2.

46 Voir les études de russe à l'université de Poitiers dans le panorama des études russes dans le supérieur en 1970 dans INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste*, op. cit., 1971, 47-125.

47 Georges DAVYDOFF et Paul PAULIAT, *Le Russe : 1ère année*, Paris, Didier, 1956.

48 R. COMTET, « Linguistique et enseignement du russe », art. cit., p. 41-43.

49 T. GODIER, J. TRIOMPHE, V. N. KLIIOUEVA et G. D. KOTOVA, *Le russe vivant : 1ère année*, op. cit. ; T. GODIER, J. TRIOMPHE et M. I. PERPER, *Le russe vivant : 2ème année*, op. cit. Sur l'élaboration de ce manuel, voir chapitre 7, I-3-a.

l'apport civilisationnel aux étudiants débutants en russe, l'université de Poitiers propose des cours à part sur l'histoire et la géographie de la Russie et de l'URSS. Quant à l'approche littéraire proposée par le dernier volume du manuel, elle fait doublon avec la méthodologie de manuels lui préexistant, comme le Boyer-Spéranski, également utilisé à l'université de Poitiers pour les élèves en option littéraire. Soit des manuels plus ou moins anciens, qui ne mettent pas en valeur de pédagogie nouvelle, ni spécifique à l'enjeu de l'enseignement du russe pour adultes ou étudiants non-spécialistes.

Des manuels restent à produire selon l'approche audiovisuelle que recommande Jean Bonamour et qui se développe dans l'apprentissage des langues. La méthode se développe au cours des années 1970 et s'installe à l'université de Nanterre, où une expérimentation pour l'enseignement du russe aux débutants se construit autour d'un dispositif audiovisuel pour apprendre les déclinaisons sous forme de cassettes-images et de cassettes-sons⁵⁰. Une équipe travaille à la réalisation de programmes, composée de professeurs de russe, de lecteurs, psychologues, informaticiens, dessinateurs et techniciens de l'audio-visuel. Plusieurs programmes sont ainsi réalisés et un dispositif est en démonstration régulière. De même, à l'ENS Saint-Cloud, Jean Durin, assistant de russe, favorise cette méthode, notamment auprès des grands débutants, dont la première année sert de classe expérimentale pour l'élaboration d'une méthode audiovisuelle⁵¹ ; Jean Durin prépare alors une thèse de troisième cycle à Strasbourg sous la direction de Robert Triomphe sur la « Pédagogie audio-visuelle du russe » pour débutants⁵². Les enseignants de russe de l'ENS travaillent d'ailleurs en collaboration avec la section de russe du Centre audiovisuel de Saint-Cloud, dirigée par Michel Chicouène, pour l'enseignement secondaire mais aussi pour les cours pour adultes autour de la méthode *À vous la parole*⁵³. L'échange autour de l'utilisation de la méthode audiovisuelle dans l'enseignement des langues est intégré au milieu des années 1970 à la coopération diplomatique, professeurs français de russe et russes de français étant invités dans le pays partenaire pour participer à des séminaires de méthodologie⁵⁴. Uniformiser l'enseignement des langues est notamment utile aux partenaires afin de mieux cerner les profils de candidats aux bourses dans chaque

50 Société des professeurs de russe, *Feuille d'information et de liaison des professeurs de russe*, n° 37, janvier 1976. Voir dans les archives de l'Université de Nanterre, fonds André Karnycheff, carton 2011005/1.

51 INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste*, op. cit., 1971, 42-531.

52 Voir le dossier des thèses préparées à l'ENS Saint-Cloud, Archives nationales, fonds de l'ENS Saint-Cloud, carton 20000384/15.

53 INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste*, op. cit., 1971, 42-531. La méthode est publiée en 1970 et 1971 : Michel CHICOUÈNE, *À vous la parole : Cours audio-visuel de russe*, Paris, Rank Audio Visuel, 1971.

54 Coopération dans le domaine des méthodes d'enseignement inscrite au protocole de la 10^e session de la commission mixte culturelle, Paris, 11-12 décembre 1974, Archives diplomatiques, carton 1928INVA/3672.

pays établies par la commission mixte, ce qui pose problème d'après le bilan de l'enseignement du russe aux non-spécialistes que propose Jean Bonamour en 1968.

« Situation actuelle des centres d'enseignement : l'enseignement est resté dans une large mesure artisanal. Il est assuré très partiellement par les facultés de lettres (enseignements dits de 2^e langue, grands débutants, etc. il faut noter une expérience intéressante de russe scientifique à Orsay) ; par des cours de niveaux très divers, depuis le plus haut (Polytechnique), jusqu'au plus bas, dans différentes écoles ou instituts. L'anarchie est ici très grande : il est par exemple à peu près impossible à la commission qui sélectionne les scientifiques postulant à une bourse d'un an en URSS de savoir, au vu du dossier, quel est le niveau exact du candidat en russe ; par l'ENLOV qui accueille les débutants, adultes ou étudiants ordinairement inscrits dans d'autres établissements d'enseignement supérieur (faculté de droit, IEP, etc.) où ils reçoivent leur formation principale⁵⁵. »

Le développement de l'enseignement du russe pour non-spécialistes, notamment chez les scientifiques, est concomitant d'une diversification des bourses en Union soviétique vers des non-linguistes. Les candidatures de scientifiques sont recherchées par la délégation soviétique de la Commission mixte, dans le cadre d'échanges pensés sur la base de la réciprocité. Alors que dans les échanges pour l'année 1963, les autorités françaises constataient un manque de candidatures des étudiants non-littéraires⁵⁶, en 1969, il est prévu que sur les trente-cinq boursiers qui se rendront en stage linguistique en Union soviétique, une dizaine de places soient réservées aux scientifiques⁵⁷. Si les premiers échanges d'étudiants ont été permis au lendemain de la mort de Staline par le besoin de former les futurs enseignants de russe, dans les années 1960, l'enjeu de l'enseignement du russe aux non-spécialistes gagne en importance, notamment dans la lignée de la signature de l'accord de coopération scientifique, technique et économique de 1966. Les demandes de formation en France pour non-spécialistes, parfois débutants, croissent et alors que les universités peinent à y répondre, des associations poursuivent ou développent un soutien à cette demande. Certains centres universitaires

55 Rapport de Jean Bonamour, professeur de littérature et de civilisation russes à la Sorbonne, au Ministre de l'Éducation nationale du 21 octobre 1968 sur l'enseignement du russe en France, Archives diplomatiques, carton 208QONT/2648.

56 Fiche de la Direction d'Europe du 13 février 1964 sur les relations culturelles franco-soviétiques, Archives diplomatiques, carton 208QONT/1911.

57 Note de l'ambassade de France à Moscou à la DGRCSST sur l'état des relations culturelles, scientifiques et techniques entre la France et l'URSS, du 2 mai 1969, Archives diplomatiques, carton 236QO/171.

proposent alors des stages d'été, par exemple le centre universitaire d'été des universités de Toulouse et de Bordeaux, qui accueille des élèves du secondaire, des étudiants de russe ou encore des professionnels de secteurs en demande de formation en russe (techniciens, métiers des affaires, etc.)⁵⁸

Les enseignants français sont conscients d'une attente du public pour l'apprentissage du russe, au-delà des seuls spécialistes, de même que l'Union soviétique se montre de plus en plus intéressée par l'enjeu de l'enseignement du russe aux étrangers et cherche à devenir un interlocuteur de cet enseignement à l'international.

4 – Fédérer les professeurs de langue russe à l'international et en France

En 1967 est fondée la MAPRIAL (Международная ассоциация преподавателей русского языка и литературы), association internationale des professeurs de langue et littérature russes, basée au Centre scientifique et méthodologique de la langue russe de l'université de Moscou, ouvert en 1966, et dont la spécialité est l'enseignement du russe aux étrangers. La politique soviétique en faveur du russe s'est construite tout d'abord dans les limites de l'Union, Khrouchtchev lançant dans les années 1950 une campagne en faveur du russe comme langue privilégiée non seulement d'éducation et d'échanges, mais aussi comme le véhicule de l'idéologie communiste⁵⁹. À la fin des années 1950, cette ambition dépasse les limites de l'Union pour s'étendre au monde communiste et des étudiants étrangers venus d'Europe de l'Est ou d'autres pays communistes sont venus étudier à l'Université de Moscou (MGU), engendrant un besoin de développement du russe langue étrangère, qui justifie la création d'un Institut de la langue et de la culture russes au MGU⁶⁰. Une faculté préparatoire dédiée à l'enseignement du russe aux étrangers est créée en 1959 où se développe une recherche en pédagogie de l'enseignement du russe aux étrangers et sont élaborés des manuels. Un séminaire annuel international des professeurs de russe est lancé à partir de 1960, qui met en avant les avancées en matière de pédagogie du russe langue étrangère, et où se rendent notamment des professeurs de russe français choisis par France-URSS⁶¹. Dans les années 1960, l'enjeu de l'enseignement du russe pour l'URSS concerne alors l'ensemble du

58 SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 2, 1968, p. 11.

59 Isabelle T. KREINDLER, « A Second Missed Opportunity: Russian in Retreat as a Global Language », *International Political Science Review / Revue internationale de science politique*, 14-3, 1993, p. 261-262.

60 МОСКОВСКИЙ ГОСУДАРСТВЕННЫЙ УНИВЕРСИТЕТ ИМЕНИ М. В. ЛОМОНОСОВА [UNIVERSITÉ D'ÉTAT LOMONOSSOV DE MOSCOU], *Институт русского языка и культуры МГУ [Institut de langue et de culture russes du MGU]*, <https://www.msu.ru/info/struct/dep/iryaik.html>, consulté le 31 janvier 2020.

61 Voir chapitre 7, I-3-a.

monde, y compris non communiste. Dans ce contexte, la MAPRIAL est l'expression de l'enjeu soviétique de l'enseignement du russe aux étrangers et de la diffusion du modèle de la langue du communisme international. Cette association est bien accueillie en France. Une conférence d'inauguration de la MAPRIAL a lieu à Paris, à l'Institut d'études slaves, au cours de laquelle sont votés les statuts de l'association qui se donne pour but :

1. De contribuer à l'extension de l'enseignement et de l'étude de la langue et de la littérature russes dans le monde entier ;
2. de stimuler le développement des méthodes scientifiques d'apprentissage de la langue et de la littérature russes et de coordonner les études en ce domaine ;
3. de favoriser l'établissement et le développement de relations permanentes entre les professeurs et autres spécialistes de langue et littérature russes, ainsi qu'entre les personnes qui étudient la langue et la littérature russes ;
4. de contribuer au développement de relations culturelles avec les organisations correspondantes de l'Union soviétique, en particulier en ce qui concerne les échanges d'étudiants, de professeurs et autres spécialistes de langue et de littérature russes, ainsi qu'entre les personnes étudiant la langue et la littérature russes ;
5. de procéder à l'échange d'informations, d'expérience pédagogique et de matériel et manuels d'étude entre les professeurs et autres spécialistes de langue et littérature russes dans le monde entier ;
6. de tenir des conférences, séminaires et symposiums internationaux sur divers problèmes théoriques et pratiques concernant l'enseignement de la langue, de la littérature et de la civilisation russes ;
7. de faire paraître des documents d'information et des publications périodiques dans son domaine d'activité et aussi de coopérer à l'élaboration et à l'édition d'ouvrages méthodologiques et de manuels de langue, de littérature et de civilisation russes ;
8. de rassembler l'information et la documentation concernant l'enseignement et l'étude de la langue et de la littérature russes dans le monde ;
9. de collaborer avec les organisations internationales linguistiques, littéraires et autres pour l'étude des problèmes qui présentent un intérêt

mutuel⁶².

L'association est ainsi une instance supplémentaire de coopération, avec des volets qui recourent les ambitions de la Commission mixte, comme l'échange d'étudiants et de professeurs, ainsi que de matériel pédagogique. Sa réception à l'Institut des études slaves, qui a l'ambition de centralisation des études russes en France, est une reconnaissance de la légitimité de l'Union soviétique à fédérer l'enseignement du russe à l'international.

En France se crée parallèlement à Paris la Société des professeurs de russe (SPR), fondée en 1968 à la suite de la Société des professeurs de russe du Supérieur qui avait été créée un an plus tôt⁶³. La société se positionne en faveur du développement des études russes de spécialité dans le supérieur, afin que chaque université de province dotée d'un chargé d'enseignement du russe prépare à la maîtrise⁶⁴ ; en 1970, cet objectif n'est pas atteint. À sa création, même si elle cherche à réunir enseignants du secondaire et du supérieur, le bureau de la nouvelle SPR est majoritairement issu du supérieur avec Henri Granjard comme président de la Société des professeurs de russe du Supérieur puis de la Société des professeurs de russe, et comme secrétaire général Jean Bonamour, tous deux professeurs à la Sorbonne. Seul le vice-président, Paul Pauliat, est enseignant du secondaire, au lycée Voltaire à Paris. Il s'agit d'une société centrée sur Paris, qui inscrit dans ses statuts une collaboration étroite avec l'Institut d'études slaves, avec lequel la Société publie une revue baptisée *Enseignement du russe*, qui concerne notamment « la recherche pédagogique, en particulier pour le second degré⁶⁵. » La Société distingue dès 1969 les sections de l'enseignement supérieur et de l'enseignement secondaire, ce qui lui permet d'avoir autant de représentants de chaque enseignement au bureau, officiant en province comme en région parisienne, bien que le président reste un membre de l'enseignement supérieur. La Société des professeurs de russe s'intéresse davantage aux questions de l'enseignement secondaire que l'Association des professeurs de langues vivantes (APLV), le russe restant langue minoritaire dans l'enseignement et ses enjeux spécifiques peu discutés au sein d'une association aussi large. L'objectif reste cependant pour la SPR de garantir les meilleures conditions pour l'enseignement du russe en

62 Article 2 : « Buts de l'association » des « Statuts de l'Association internationale des professeurs de langue et littérature russes, adoptés par l'Assemblée générale constitutive de l'Association, Paris, 9 septembre 1967 », Archives nationales, carton 19820521/144.

63 « Compte rendu de l'Assemblée tenue au Grand Palais par la Société des professeurs de russe le samedi 24 février 1968 de 15h à 19h15 » in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe*, op. cit., n° 2, 1968, p. 8-10.

64 « Lettre à M. le Ministre de l'Éducation nationale » signée de H. Granjard, J. Bonamour et P. Pauliat, in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe*, op. cit., n° 2, 1968, p. 6-7.

65 R. PORTAL, « Les études slaves en France », art. cit.

collaborant avec l'APLV, jugée efficace pour les questions générales de l'organisation des enseignements de langues vivantes. En France, la SPR collabore aussi avec l'Association France-URSS dans un objectif commun de défense de l'enseignement du russe, en relayant dans son bulletin d'informations les produits édités et les journées d'études organisées dans ce but, ainsi que les cours dispensés par celle-ci⁶⁶. Georges Davydoff, inspecteur général de russe, cherche à renforcer les liens entre Soviétiques et Français, au profit de ces derniers, le contact leur offrant la possibilité d'améliorer leur pratique de la langue russe et de renforcer leur connaissance de la « Russie contemporaine⁶⁷. »

En cela, les intérêts de l'inspection générale semblent correspondre aux ambitions de France-URSS. Malgré l'alignement politique de France-URSS et une absence de positionnement idéologique collectif des enseignants de russe⁶⁸, l'action de l'association est ainsi reconnue comme bénéfique à l'enseignement du russe. À l'international, la SPR se rapproche de la MAPRIAL, qui joue un rôle de contact avec les autorités soviétiques dans le cadre des échanges entre les deux pays, et que la SPR rejoint lors de son premier congrès célébrant l'anniversaire de sa création en 1969⁶⁹. Bien sûr, les échanges restent formellement arrangés par la Commission mixte franco-soviétique, qui prévoit notamment l'envoi d'enseignants français de russe au Centre scientifique et méthodologique de la langue russe de l'université de Moscou, d'où opère la MAPRIAL. L'association se charge notamment d'animer des séminaires sur les nouvelles méthodes d'enseignement, comme sur l'enseignement audiovisuel du russe⁷⁰. À la fin des années 1960, l'enseignement du russe se caractérise ainsi par une plus grande ingérence soviétique dans la discipline, alors même que les accords franco-soviétiques se tournent de moins en moins vers la formation des futurs enseignants de russe et privilégient la diversité des profils dans les échanges avec l'URSS.

5 – L'enseignement du russe privé et associatif : maintenir un appui au réseau d'enseignement public national

66 Société des professeurs de russe, *Feuille d'information et de liaison des professeurs de russe*, n° 33 (juin 1975), n° 35 (octobre-novembre 1975), n° 42 (janvier 1977).

67 Georges Davydoff, « Stage des professeurs de russe de l'enseignement secondaire en Union soviétique », in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 3, 1968, p. 6.

68 Voir chapitre 9, II-4-c.

69 « Le Congrès de Strasbourg », in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 5, 1969, p. 10.

70 Voir le « Protocole de la 10^e session de la commission mixte culturelle, Paris, 11-12 décembre 1974 », Archives diplomatiques, carton 1928INVA/3672.

En parallèle des stages proposés par certains centres universitaires, des associations proposent des cours de russe pour les élèves et étudiants, qui ne contreviennent pas à l'enseignement public, mais viennent le compléter. Les informations concernant une partie de ces cours sont relayées par la Société des professeurs de russe via leur revue *Enseignement du russe*. C'est pourquoi ce sont des cours recommandés par la SPR qui sont évoqués ici, et non un tableau exhaustif.

a) Un nouvel acteur : le centre d'études russes de Saint-Georges à Meudon

L'histoire de Saint-Georges, collège jésuite pour les garçons de l'émigration russe, remonte à l'entre-deux-guerres, mais entre dans une nouvelle phase en 1968, lorsque d'internat pour les élèves russes, l'établissement devient de fait un centre d'études russes (prenant ce nom en 1972), accueillant des non-russophones désireux d'apprendre le russe⁷¹. Avant cette date, seuls quelques étudiants étaient accueillis dans l'établissement, suite à son installation à Meudon au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Cette reconversion pour s'occuper pleinement des étudiants est due au contexte des réformes scolaires des années 1960, qui pousse l'établissement à élargir son auditorat pour se maintenir. Le centre organise alors des stages de longue durée (de quatre mois) pour les étudiants, qui ont peu de succès auprès des Français, mais accueillent des étrangers, et reçoit le soutien des ministères français des Affaires étrangères, de l'Armée et de la Marine, qui y envoient leurs candidats en stage. Le centre est pourtant sous direction religieuse, ce qui contraste avec les Langues orientales, traditionnel lieu de formation des agents des ministères. Pour attirer plus d'étudiants et se positionner comme complément de formation, le centre propose des cours en dehors des horaires traditionnels et organise des stages cours de deux semaines pendant les vacances universitaires. Ce type de formule entre en concurrence avec les stages proposés par le centre culturel de Royaumont, association philanthropique au service de la diffusion des arts et de la culture, qui n'est cependant pas un espace exclusivement russophone mais vise à faire connaître plus généralement « les civilisations étrangères aux Français⁷². » Contrairement au centre de Meudon, où les pères ont l'expérience de la pratique de la langue russe et assurent l'enseignement, le centre culturel de Royaumont fait appel à des compétences extérieures, au moins pour le matériel pédagogique, puisque est utilisée la

71 PLAMIA (dir.), *Saint-Georges : un collège jésuite pour les Russes, de Constantinople à Meudon, 1921-1992*, Meudon, Bibliothèque slave de Paris, 1993, p. 47-55.

72 *Bibliothèque Henry et Isabel Gouin - Fondation Royaumont*, <http://www.royaumont-archives-et-bibliotheque.fr/opacwebaloes/index.aspx?IdPage=366>, consulté le 28 février 2020.

méthode de Michel Chicouène, élaborée au laboratoire de Saint-Cloud pour les débutants⁷³. Au centre de Meudon, les cours de langue sont axés sur la langue parlée, la conversation et la pratique de la langue, au contraire des cursus universitaires. La structure et le petit nombre de stagiaires permet de ne pas généraliser le modèle des cours magistraux pour lui préférer l'enseignement en petits groupes et favoriser ainsi la pratique de la langue, à l'aide d'un locuteur natif. L'objectif du stage court est une immersion dans la langue et « l'atmosphère russe⁷⁴ », qui rappelle le projet idéal de maison russe de Raoul Labry dans l'entre-deux-guerres⁷⁵, et qui ne peut désormais refléter qu'une Russie du passé. Cette ambition s'inscrit, comme celle du foyer culturel des Deux Ours, dans un souci de préserver la culture russe, et notamment la foi orthodoxe, dans l'émigration⁷⁶. Ce qui ne revient pas à dire que les stagiaires se trouvent convertis à cette Russie ou qu'ils sont tous sensibles à la vocation du centre ; ses historiographes remarquent que les stagiaires venaient d'horizons différents, des étudiants, ingénieurs, diplomates, militaires, journalistes, ou encore astronautes, et que peu s'intéressaient à ce qui était l'essentiel pour le centre : la dimension religieuse de la vie et de la culture. La bibliothèque du centre est d'ailleurs conçue en prenant en compte ces divergences d'intérêt : se constitue une bibliothèque de linguistique et de littérature russes pour les étudiants, qui ne néglige pas les publications religieuses, historiques et théologiques, destinées aux pères. Le centre constitue ainsi une enclave russophone en Île-de-France qui, malgré la lecture qu'il propose de périodiques soviétiques en plus de revues occidentales, s'inscrit – dans une voie associative qui semble binaire, entre connaissance de l'URSS et approche religieuse – dans la lignée du foyer des Deux Ours et en contrepoint de France-URSS.

b) Le positionnement de l'association France-URSS comme relais d'un réseau diplomatique et appui de l'Éducation nationale pour multiplier le nombre de russisants

Malgré une baisse d'influence due à la réduction du nombre de ses membres depuis la seconde moitié des années 1960⁷⁷, au début des années 1970, France-URSS bénéficie toujours

73 SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 2, 1968, p. 12.

74 PLAMIA (dir.), *Saint-Georges : un collège jésuite pour les Russes, op.cit.*, p. 48.

75 Voir chapitre 2, II-3-a.

76 Voir chapitre 7, I-3-b.

77 L'Association a perdu 7 000 de ses membres entre 1968 et 1969 : elle était à plus de 32 000 en 1965, stable pendant 4 ans avec une petite retombée sous 32 000, puis une chute lui faisant compter un peu plus de 24 000 en 1969, et une légère remontée pour atteindre un peu plus de 25 000 membres en 1970. Chiffres

de canaux privilégiés pour l'enseignement du russe : l'association organise des cours du soir de russe de différents niveaux dans 50 villes françaises avec plus de 2 000 élèves, notamment avec l'appui des lecteurs et assistants soviétiques en France⁷⁸, et organise en Union soviétique, avec le concours de l'association URSS-France, des cours de perfectionnement de russe à Moscou, Leningrad et Sotchi, qui rassemblent 950 lycéens et étudiants français. Elle agit aussi dans l'enseignement du français, avec le soutien des autorités françaises, en organisant des cours de perfectionnement à Paris, avec le concours de l'Alliance française, pour 60 étudiants soviétiques⁷⁹. Comme l'indique Raymond Schmittlein, représentant de la présidence nationale de l'association au comité national de février 1968, organiser l'enseignement du russe n'est cependant pas la vocation initiale de France-URSS. Il s'agit plutôt pour l'association de tenter d'influencer les logiques de l'Éducation nationale, sans en négliger les contraintes budgétaires ; au lieu d'agir auprès du ministère pour demander la création de plus de postes d'enseignants de russe, il faut justifier un besoin d'enseignants en attirant plus d'élèves au russe.

« C'est à nous en grande partie qu'incombe cette tâche. C'est à vous à expliquer à toutes les familles que vous connaissez et à tous vos militants qu'il faut faire du russe, pour toutes les raisons que vous connaissez : l'intérêt scientifique, l'intérêt économique, pour la France elle-même, pour l'intéressé, pour le rapprochement des peuples, pour la connaissance, ce qui est notre idéal, mais aussi parce que c'est une langue difficile qui servira à votre enfant, qui sera formatrice⁸⁰. »

Les arguments en faveur de l'apprentissage du russe s'appuient sur deux types de raisonnement : la place croissante prise par la langue dans le monde et dans les échanges avec la France, et la formation d'une langue difficile, à déclinaisons, qui fait appel aux mêmes mécanismes que l'allemand pour les langues vivantes, ou que le latin ou le grec pour les langues mortes. Le premier argument est historique dans l'enseignement du russe, valorisée dès son introduction dans les lycées au tournant du XXe siècle, du temps de l'alliance franco-

donnés au 12e congrès de France-URSS de mai 1970 au Havre, Archives nationales, carton 88AS/18.

78 N. YATSENKO, « Les lecteurs et les assistants français dans les établissements supérieurs de l'URSS (1958-1991) », *op. cit.*, p. 62.

79 Bilan d'activités de l'Association France-URSS au cours de l'année 1972, Archives nationales, carton 88AS/11.

80 Intervention du président R. Schmittlein au cours du Comité national des 10 et 11 février 1968, Archives nationales, carton 88AS/18.

russe, comme « une langue plus utile que savante⁸¹. » Lors de la nouvelle expérience d'enseignement du russe dans les lycées à la Libération, le lien avait déjà été établi entre l'exercice formateur du russe comme langue à déclinaisons et la connaissance du latin, faisant acquérir à l'enseignement du russe un statut prestigieux, à réserver à une élite parmi les lycéens⁸². Les deux arguments sont alors accolés pour faire du russe une langue de prestige intellectuel et d'intérêt pratique dans le monde contemporain. En 1968, la situation s'inscrit dans le cadre de bonnes relations diplomatiques, Raymond Schmittlein faisant cette analyse deux ans après la signature de l'accord de coopération scientifique, technique et économique lors du voyage du général de Gaulle en URSS en 1966.

Si la défense du russe doit se faire en priorité auprès du public de l'enseignement secondaire – les élèves et leurs parents – c'est que non seulement le secondaire peut créer des vocations pour le supérieur, mais surtout que, comme le souligne Jean Triomphe⁸³, rapporteur de la commission « enseignement du russe » au douzième congrès de l'association en 1970, le russe en lui-même n'est pas considéré comme une qualification principale ; il faut pour cet enseignant moins de spécialistes de russe que d'ingénieurs, de techniciens, de médecins, de chercheurs, d'ouvriers qualifiés, etc. sachant le russe⁸⁴. Cette position était déjà défendue par Raoul Labry dans l'entre-deux-guerres ou encore par Jean Train à la fin des années 1950. Jean Triomphe considère que dans la rationalité de cet objectif, les forces de l'Éducation nationale devraient être mieux employées à déployer les agrégés dans le secondaire, où ils formeraient au russe des élèves qui s'orienteraient ensuite vers d'autres spécialités, plutôt que dans les universités, à former de nouveaux enseignants. Pour Jean Triomphe, comme pour Roger Portal⁸⁵, les insuccès du russe – en comparaison de l'importance de la langue de l'Union soviétique à l'échelle mondiale – sont dus en grande partie à l'éloignement de l'URSS et à la difficulté à se rendre sur place ; il encourage alors le développement du jumelage, afin de décentraliser les échanges et les faire entrer dans des logiques territoriales, ce qui permettrait un développement de l'enseignement du russe à l'échelle de tout le pays. Les échanges de personnes restent cependant centralisés dans le cadre de la Commission mixte, qui n'accorde pas de souplesse hors des volumes décidés tous les deux ans. Dans le cadre de ces

81 « Le russe pour tous : question de méthode ? », in B. GUICHARD, « Parler russe : un enjeu de l'alliance franco-russe ? », art. cit.

82 Voir chapitre 4, I-3-c.

83 Sur le rôle de Jean Triomphe, enseignant de l'Éducation nationale et militant du PCF et de France-URSS, voir chapitre 7, I-3-a.

84 Rapport de Jean Triomphe, rapporteur de la commission « enseignement du russe », au 12^e congrès de France-URSS de mai 1970 au Havre, Archives nationales, carton 88AS/18.

85 Résumé du rapport de Roger Portal sur l'étude de la langue russe au 13^e congrès national de France-URSS à Royan en novembre 1973, Archives nationales, carton 88AS/18.

négociations, malgré des échanges qui croissent, la formation de nouveaux enseignants de russe n'est pas considérée comme une priorité.

II – La coopération franco-soviétique dans l'enseignement du russe : des intérêts parfois divergents

1 – Former des futurs enseignants de russe : une préoccupation secondaire des protocoles franco-soviétiques à partir de la fin des années 1960

Alors que c'est par l'intérêt de la formation des futurs enseignants de russe qu'André Mazon avait obtenu l'ouverture des premières bourses pour des normaliens, à la fin des années 1960, les protocoles d'échanges de la Commission mixte relèguent la formation des enseignants de langue au second plan, pour mieux diversifier les contingents vers les spécialistes d'autres disciplines (notamment scientifiques⁸⁶.) Cela réduit les possibilités – qui ont toujours été minces pour les étudiants de l'université – des futurs professeurs de se rendre en URSS.

En 1956, deux licenciés de l'université de Paris partent à Moscou⁸⁷, alors que quinze licences d'enseignement ont été délivrées par la Sorbonne cette année-là⁸⁸ ; deux bourses étant par ailleurs données à des étudiants venant d'autres universités. En 1965, 88 licences d'enseignement de russe sont délivrées au niveau national, et 80 en 1966⁸⁹. En 1968, le protocole de la septième session de la Commission mixte prévoit en lieu et place de l'ancien échange d'étudiants agrégatifs du côté français pour dix mois d'études en Union soviétique un « échange d'étudiants agrégés, licenciés ou assimilés du côté français et des aspirants et jeunes chercheurs du côté soviétique pour suivre un enseignement dans le pays partenaire pour 10 mois, dans toutes les disciplines » – priorité n'est donc plus donnée aux futurs enseignants de la langue du pays partenaire ; ils sont même devenus secondaires puisque le protocole précise : « peuvent y participer les étudiants se préparant à enseigner le français et le russe⁹⁰ » – une possibilité, non plus une priorité, du moins pour les non-normaliens. Ces

86 Voir chapitre 12, II-2-b.

87 Voir chapitre 5, *Tableau 5.1. Les étudiants de russe à Moscou (1954-1957)*.

88 Voir les diplômes de licence de russe délivrés par l'université de Paris en 1956, Archives nationales, carton 19910563/213.

89 FRANCE. MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE. SERVICE CENTRAL DES STATISTIQUES ET SONDAGES, *Tableaux de l'éducation nationale*, Vanves, France, Ministère de l'éducation nationale. Service central des statistiques et sondages, 1966-1967.

90 Protocole relatif à la 7^e session de la commission mixte permanente franco-soviétique pour les relations culturelles, tenue à Moscou du 16 au 20 décembre 1968, Archives diplomatiques, carton 236QO/171.

derniers sont toujours accueillis pendant un an dans une université soviétique, pour un contingent de huit élèves maximum, bien suffisant par rapport aux besoins, ce qui conduit la Société des professeurs de russe à demander que les élèves-professeurs des IPES puissent partir sur ces bourses en cas de manque de candidats des ENS⁹¹ ; les étudiants des universités se destinant au professorat de russe sont donc désavantagés, malgré des échanges de boursiers à leur apogée, puisque cette septième session de la Commission mixte prévoit d'accorder 35 bourses (à répartir entre linguistes et spécialistes d'autres disciplines) et le passage de 35 boursiers en 1969-1970 à 50 en 1970-1971. Or, en 1968, une centaine de licences d'enseignement du russe viennent d'être délivrées au niveau national et plus de 70 maîtrises⁹² ; un grand nombre de demandes des spécialistes de russe risquent donc de ne pas être satisfaites. En fait, les diplômés de russe sont loin de tous demander une bourse d'étude en Union soviétique.

Face à cet élargissement du contingent des boursiers, la Société des professeurs de russe, qui cherche à défendre le débouché de l'enseignement, note en 1969 que les scientifiques « sont de plus en plus rapaces⁹³ » dans l'attribution des bourses de dix mois. Cette année-là, les Affaires étrangères soumettent les dossiers de dix-neuf slavissants parmi les boursiers, contre dix scientifiques⁹⁴. C'est-à-dire que les spécialistes restent le contingent le plus élevé, ce qui n'empêche qu'un licencié de russe aurait moins de 20 % de chance de poursuivre ses études en Union soviétique l'année suivant l'obtention de sa licence. Se pose de plus pour les responsables des sections de russe des universités le problème de la répartition de ces bourses entre Paris et la province, sachant que c'est à Paris que sont réunis le plus grand nombre de diplômés de russe, mais qu'il ne faut pas décourager les petites sections de province ; la SPR se demande alors s'il ne serait pas avantageux de sélectionner elle-même les dossiers de bourses en amont de leur présentation à la Commission mixte, ce qui leur permettrait d'élaborer des critères communs autres que les titres universitaires des candidats, critère utilisé par la Commission mais qui n'est qu'un des possibles selon la SPR⁹⁵. La rapacité supposée des étudiants scientifiques est cependant surestimée par la SPR, du moins le

91 « Annexe II. Motions » suite au Congrès de Strasbourg de la SPR, in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe*, op. cit., n° 5, 1969, p. 15.

92 FRANCE. MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE. SERVICE CENTRAL DES STATISTIQUES ET SONDAGES, *Tableaux de l'éducation nationale*, op. cit., 1970, p. 465-466.

93 Le Congrès de Poitiers », in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe*, op. cit., n° 6, 1969, p. 12.

94 « Note sur les échanges de boursiers entre la France et l'URSS » du 3 octobre 1969, Archives diplomatiques, carton 236QO/171.

95 « Le Congrès de Strasbourg », in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe*, op. cit., n° 5, 1969, p. 10.

phénomène, s'il a été observé, s'estompe très vite. L'usage des bourses est différent pour chaque partie, et le côté soviétique est plus friand d'échanges scientifiques que le côté français. Les bourses sont sollicitées par des étudiants français, principalement non scientifiques. En 1970-1971, sur 50 bourses offertes de chaque côté, 117 dossiers sont soumis du côté français, dont 94 en lettres et sciences humaines (sans qu'il ne soit précisé combien de linguistes) et 13 en sciences ; 53 étudiants sont finalement sélectionnés (dont 6 bourses de 5 mois, au lieu de 50 bourses de 10 mois), dont 35 en lettres et sciences humaines (dont les bourses de 5 mois) et 13 en sciences⁹⁶. Le faible nombre de demandes des scientifiques entraîne l'acceptation de toutes. À ce nombre d'étudiants en partance s'ajoutent huit élèves d'ENS sélectionnés pour poursuivre une année d'étude sans bourse dans une université soviétique. Tandis que du côté soviétique, seuls 44 candidats se sont proposés sur 50 possibles ; après deux désistements, se sont finalement 42 boursiers qui se rendent en France, dont 28 en sciences et techniques. Quant aux spécialistes de langue française, ils sont écartés de ce type de bourses et bénéficient de bourses de courte durée. La partie soviétique n'est donc pas désireuse de développer ces échanges dans le cadre de la formation des futurs enseignants de langue.

Il faut également prendre en compte les difficultés pratiques de réalisation des échanges, notamment les retards dans la délivrance des visas, qui compromettent leur bon déroulement. Malgré une augmentation du nombre de bourses de 35 à 50 en deux ans, une note des Affaires étrangères de 1971 souligne les limites de ce succès :

« si le nombre de bourses de 10 mois offertes de part et d'autre a atteint 50 depuis 1970, les difficultés rencontrées dans leur attribution réduit sensiblement le nombre de leurs bénéficiaires effectifs (entre 30 et 40 par an)⁹⁷. »

Les étudiants des universités ne sont ainsi pas aussi avantagés que leurs collègues des ENS, puisque soumis à des contraintes dans l'attribution des bourses. Pour les élèves des ENS, le séjour faisant partie de leur formation, son obtention n'est pas soumise à difficulté, du moins jusqu'en 1970, puisque le protocole de la huitième session de la Commission mixte signé cette année-là cesse de les mentionner comme un contingent spécifique⁹⁸. Tandis que la

96 Voir une note des Affaires étrangères sur les boursiers soviétiques en France et français en URSS, Archives diplomatiques, carton 236QO/171.

97 Relations culturelles au 9 octobre 1971, Archives diplomatiques, carton 236QO/171.

98 Protocole relatif à la 8^e session de la Commission mixte permanente franco-soviétique pour les relations culturelles, fait à Paris le 22 décembre 1970, Archives diplomatiques, carton 1928INVA/3672.

huitième session de la Commission mixte prévoit un échange spécifiquement destiné aux futurs professeurs de russe, il ne concerne que 35 étudiants pour un stage de perfectionnement linguistique et pédagogique de seulement deux mois pendant l'été. La situation s'améliore en 1973, sans cependant retrouver les possibilités qui existaient dix ans plus tôt, puisque le protocole de la neuvième session de la Commission mixte prévoit d'accorder 25 bourses à des « étudiants philologues de part et d'autre pour des séjours de perfectionnement linguistique », contre dix pour les spécialistes d'autres disciplines, mais la scolarité dans le pays partenaire n'est alors plus que de six mois⁹⁹. Face aux demandes croissantes de bourses pour les étudiants, la SPR suggère d'en répartir autrement le budget, c'est-à-dire d'envoyer plus d'étudiants, mais pour des durées moins longues¹⁰⁰, ce qui limiterait les bénéfices de la formation en territoire russophone.

Certes, du côté français, une partie des agrégatifs perfectionne son apprentissage du russe en tant que lecteurs en URSS, et pas seulement dans le cadre des échanges d'étudiants boursiers qui suivent des cours à l'université de Moscou. Cependant, ce cadre n'est pas réservé dans les échanges aux enseignants et futurs enseignants de russe ; il ne concerne même pas exclusivement des russisants (des enseignants de français occupant également les postes de lecteurs en Union soviétique.) Depuis l'établissement des échanges de lecteurs, ont été nommés en URSS des diplômés et de futurs agrégés de russe¹⁰¹ comme Marcel Ferrand à l'institut pédagogique de Moscou en 1958-1959 (ancien enseignant d'espagnol réorienté en russe, agrégé en 1963), Alfred Ollivier, licencié de russe à Paris en 1947, envoyé à l'université de Leningrad en 1958, où il est remplacé en 1959 par Georges Pignalet, licencié d'anglais et étudiant de russe en Sorbonne (certifié de russe en 1967), la même année que Joseph Alix, diplômé de russe à Paris en 1958 (agrégé en 1961) enseigne à l'université de Moscou. François Champagne de Labriolle, agrégé de grammaire qui débute une licence de russe, fait une demande, sur les conseils d'André Mazon, pour être lecteur à l'institut pédagogique de Moscou ; il pense alors passer l'agrégation de russe, et le poste de lecteur de français lui est facile à obtenir en 1960, en tant qu'agrégé de grammaire¹⁰². En 1961-1962, un agrégé de russe de la promotion de 1959, Pierre Contal, est recruté à l'université de Kiev. En 1958-1959, sur les trois lecteurs envoyés en URSS, au moins deux sont russisants, l'année

99 Protocole de la 9^e session de la commission mixte culturelle tenue à Moscou du 16 au 19 janvier 1973, Archives diplomatiques, carton 1928INVA/3672.

100 « Le Congrès de Poitiers », in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 6, 1969, p. 12.

101 Voir aux Archives diplomatiques le fonds de la Direction générale des relations culturelles, scientifiques et techniques, section de l'enseignement, URSS, carton 238QO/334.

102 Témoignage écrit de François Champagne de Labriolle du 26 septembre 2016.

suivante, sur les quatre lecteurs, au moins deux le sont, en 1960, sur les six lecteurs, au moins deux (dont Jean-Jacques Marie, diplômé en histoire qui débute l'étude du russe.) En 1970, ce sont au moins 16 des 23 lecteurs français en Union soviétique qui sont russisants (ayant validé des diplômes de russe), certains étudiants, de niveau licence ou plus, d'autres déjà agrégés de russe¹⁰³ ; se trouvent aussi des étudiants ou agrégés de grammaire ou lettres, et même un licencié d'espagnol. À ces postes de lecteurs s'ajoutent ceux d'assistants qui, s'ils sont moins bien rémunérés, se ressemblent dans les tâches à accomplir et le profil des candidats recrutés puisque le gouvernement soviétique place plus facilement les assistants – destinés en France à l'enseignement secondaire – dans l'enseignement supérieur. Il y a 11 postes d'assistants en 1970, occupés presque à moitié par des étudiants de russe, autant que par des étudiants et enseignants de lettres (le dernier poste étant occupé par un licencié d'histoire.)

Les futurs enseignants de russe disposent ainsi de deux statuts leur permettant de poursuivre leur apprentissage en Union soviétique : celui d'étudiant boursier, qui leur permet de suivre des cours à l'Université, et celui de lecteurs, qui, s'il présente l'avantage de développer la pratique de la langue dans le pays, ne comprend pas de cours de russe. Le premier statut paraît donc plus avantageux pour se préparer aux concours de recrutement de l'enseignement, mais il est soumis à une concurrence pour les bourses entre étudiants français, spécialistes de russe ou non, ainsi qu'à des difficultés pratiques dans leur attribution, qui limite encore dans les faits le nombre de bénéficiaires.

Ces difficultés pratiques affectent également le succès du lectorat soviétique en France, concurrencé par le recrutement de lecteurs issus de l'émigration russophone.

2 – L'échange franco-soviétique de lecteurs : une concurrence avec les lecteurs émigrés russophones

Depuis l'élaboration de la Commission mixte en 1957 et l'envoi des premiers lecteurs français en Union soviétique l'année suivante, leur présence sur le sol soviétique est un enjeu d'importance pour les Affaires étrangères, puisqu'elle y est parfois le seul lien français en territoire soviétique¹⁰⁴. La défense du réseau de lecteurs français en Union soviétique est rapidement la priorité donnée par les autorités françaises à la coopération dans le domaine de

103 Voir la liste des lecteurs et assistants de français en Union soviétique en 1970 établie par les Affaires étrangères, Archives diplomatiques, carton 236QO/171.

104 Voir chapitre 5, III-3-c.

l'enseignement des langues, ce qui peut expliquer qu'elles défendent avec moins de vigueur la position des boursiers agrégatifs de russe, qui ne peuvent pas agir de même sur la diffusion de la langue et du matériel pédagogique français. Le lecteur est un acteur du *soft power* plus intéressant qu'un étudiant dans une université soviétique. Alors qu'en 1959, les lecteurs envoyés le sont seulement à Moscou et Leningrad, à partir de 1963, de nouvelles villes sont ouvertes : Minsk et Kiev¹⁰⁵. Les lecteurs sont au nombre de 18 en 1967 et en 1968, nombre que les autorités françaises espèrent faire monter à 25 pour 1969 et 1970 ; la croissance des échanges obtenue dans les années 1960 est déjà, selon l'ambassadeur de France à Moscou, Roger Seydoux, la plus forte augmentation de présence de lecteurs pour une puissance occidentale, les Britanniques, par exemple, n'ayant placé que quatre lecteurs en URSS, tandis que l'échange de lecteurs proposé par les Américains a échoué¹⁰⁶. La septième session de la Commission mixte permanente franco-soviétique pour les relations culturelles qui se tient à Moscou en décembre 1968 décide finalement l'envoi d'entre 18 et 25 lecteurs français et soviétiques¹⁰⁷. Cette demi-victoire rappelle que l'échange de lecteurs est avant tout une stratégie française, ce qui transparaît dans les projets français et soviétique présentés lors des négociations de la huitième session de la Commission mixte en 1970 à Paris : alors que les Français espèrent obtenir entre 24 et 27 postes de lecteurs en Union soviétique, les Soviétiques veulent limiter ce nombre à 25¹⁰⁸. Certes, la différence paraît minime, mais elle rappelle qu'il est difficile de refuser les limites d'un terrain déjà obtenu ; les Soviétiques ne semblent cependant pas désireux de céder davantage. Ce sont 25 lecteurs que les autorités soviétiques proposent d'envoyer en 1970, sur les 42 postes de lecteurs de langue russe qui existent dans l'enseignement supérieur français. Les seize postes non concernés par les échanges intéressent particulièrement les Affaires étrangères, pour qui la vacance d'un de ces postes est une raison de proposer une augmentation du nombre de lecteurs échangés. Une note de l'Éducation nationale aux Affaires étrangères indique que ces postes sont occupés par des personnes directement choisies par les professeurs responsables de l'enseignement du russe, principalement des personnes devenues françaises par mariage ou par naturalisation, ou bien des personnes originaires de territoires soviétiques qui par suite des événements ne souhaitent

105 Fiche de la Direction d'Europe du 13 février 1964 sur les relations culturelles franco-soviétiques, Archives diplomatiques, carton 208QONT/1911.

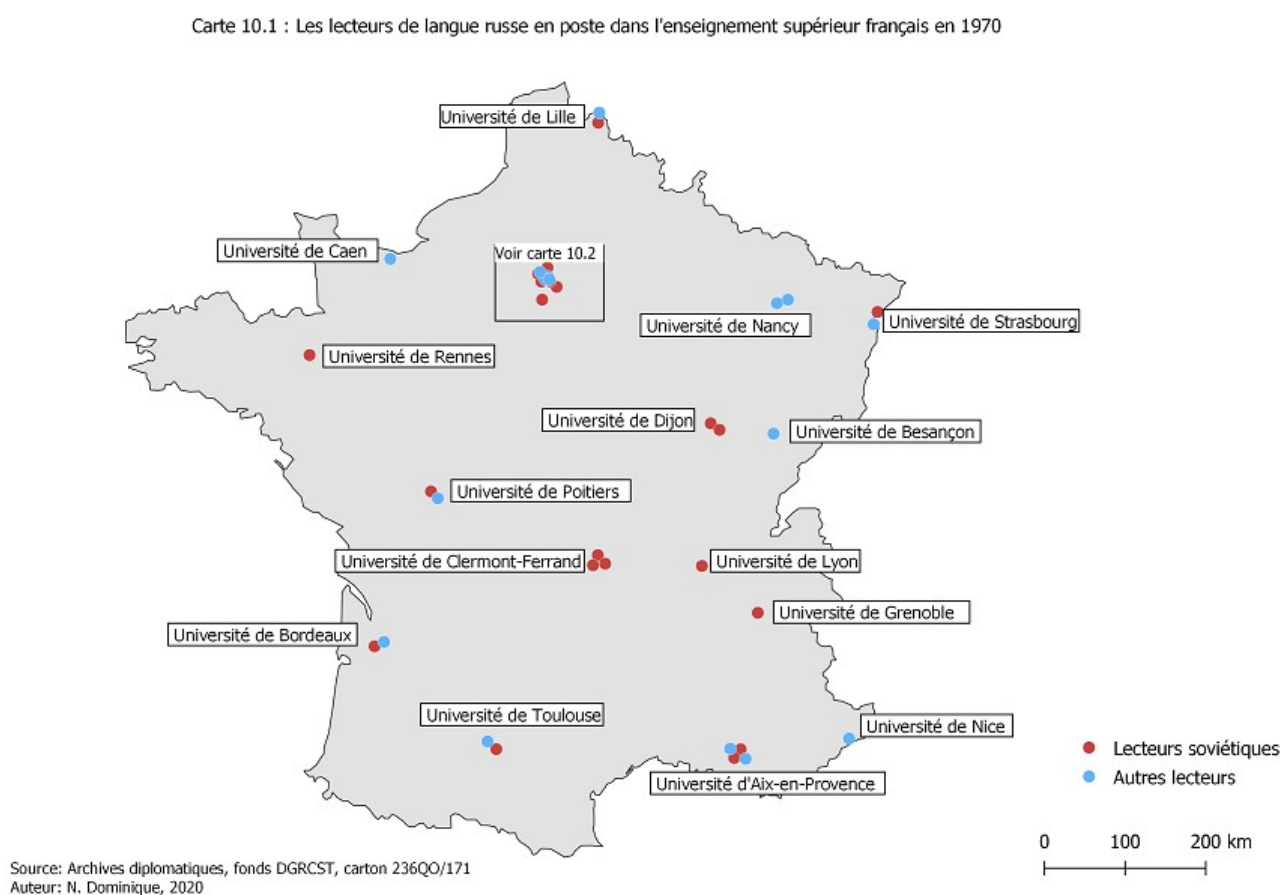
106 Rapport d'activité du service culturel de l'ambassade de France à Moscou pour l'année 1968, adressée le 7 mars 1969 par Roger Seydoux, ambassadeur, à Michel Debré, ministre des Affaires étrangères, Archives diplomatiques, carton 236QO/171.

107 Protocole relatif à la 7^e session de la commission mixte permanente franco-soviétique pour les relations culturelles, tenue à Moscou du 16 au 20 décembre 1968, Archives diplomatiques, carton 236QO/171.

108 Projets français et soviétique présentés à la 8^e session de la Commission mixte permanente franco-soviétique pour les relations culturelles tenue à Paris en décembre 1970, Archives diplomatiques, carton 236QO/171.

pas retourner en URSS¹⁰⁹. La documentation concernant la négociation des protocoles d'échanges ne semble pas mentionner d'obstacles de la part des Soviétiques à cette situation universitaire, où se côtoient émigrés russophones, dont certains ont fui l'Union soviétique, ou font partie de familles considérées comme traîtres, et lecteurs soviétiques. D'un côté, les Soviétiques envoient des lecteurs considérés comme fiables. D'un autre, le réseau universitaire n'est pas le seul territoire d'action de ces lecteurs, l'association France-URSS étant demandeuse d'enseignants pour appuyer ses cours¹¹⁰.

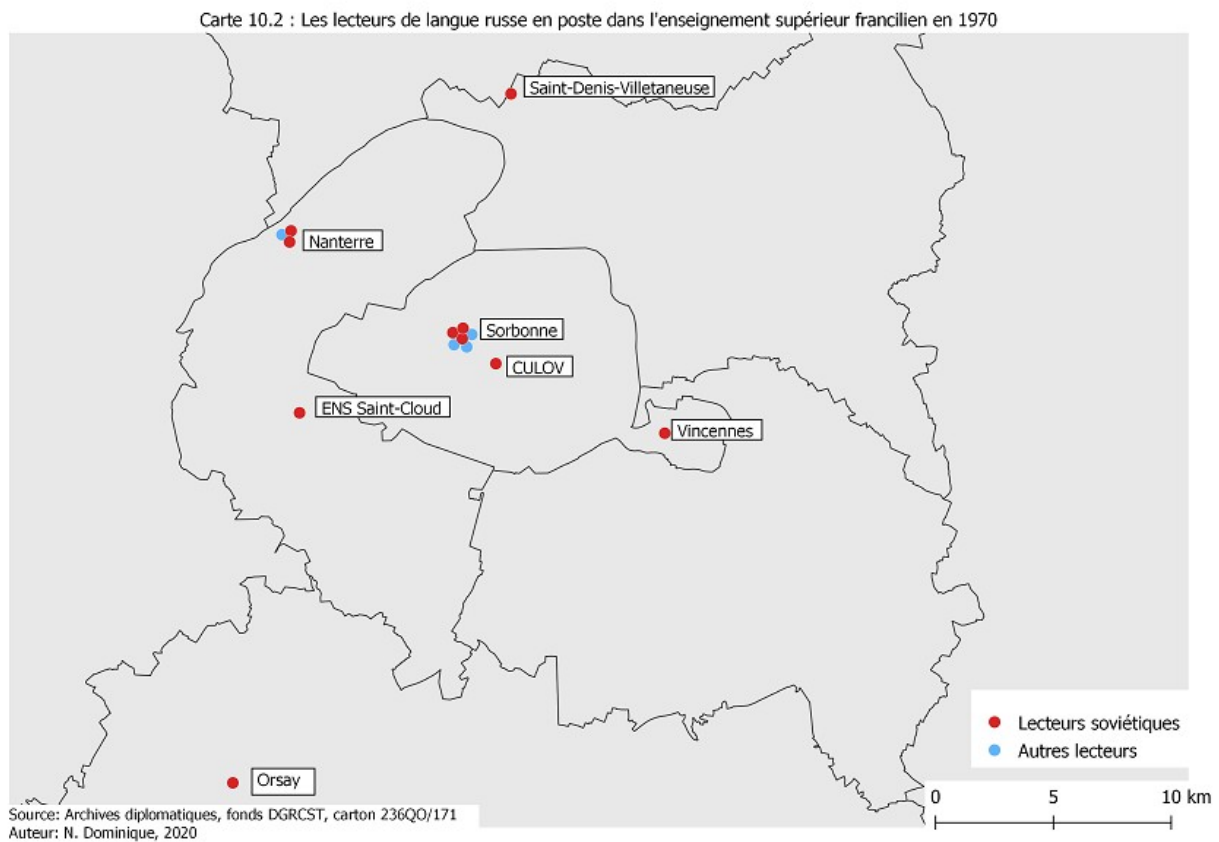
Carte 10.1. Les lecteurs de langue russe en poste dans l'enseignement supérieur français en 1970



109 Lettre du ministre de l'Éducation nationale au ministre des Affaires étrangères du 27 novembre 1970 au sujet des lecteurs de langue russe, Archives diplomatiques, carton 236QO/171.

110 Voir notamment dans les Archives de la politique extérieure de la Fédération de Russie (АВП ПФ.), fonds 136, inventaire 58, dossier 132, article 22, Renseignement sur le séminaire des enseignants soviétiques de langue russe, stagiaires et étudiants, en poste en France, par le troisième secrétaire de l'ambassade soviétique en France A. Philippov, 24 avril 1974 (document communiqué par Nataliya Yatsenko).

Carte 10.2. Les lecteurs de langue russe en poste dans l'enseignement supérieur francilien en 1970



Depuis l'ouverture des postes de lecteurs aux échanges franco-soviétiques, à la fin des années 1950, leur attribution est compliquée par des intérêts non convergents entre les Affaires étrangères et les responsables des enseignements de russe. Certains d'entre eux sont certes très favorables au développement des échanges franco-soviétiques : dès le lendemain de la guerre, Jean Pérus souhaite l'arrivée d'un lecteur soviétique à Clermont-Ferrand¹¹¹ ; dans cette université, tous les postes de lecteurs sont d'ailleurs consacrés aux échanges. Cependant, deux types d'obstacles se présentent face au projet des Affaires étrangères : d'une part, les responsables de l'enseignement du russe sur place souhaitent choisir eux-mêmes le lecteur qui va les assister, plutôt que d'attendre son arrivée de Moscou via Paris, dans un système centralisé, en prenant compte des retards éventuels et un potentiel besoin de formation. Cette

111 Rapport de Jean Pérus du 17 novembre 1947 au doyen de la faculté des lettres de Clermont-Ferrand sur l'enseignement du russe, transmis par ailleurs à Raoul Labry, inspecteur général des enseignements de russe en France en 1947, Archives nationales, carton 19820521/137, dossier « Création et organisation de l'agrégation de russe. » Voir chapitre 4, III-1.

logique est renforcée par la volonté d'aider l'émigration russophone en continuant à puiser dans son vivier pour le lectorat, ce qui était la pratique avant l'arrivée des lecteurs soviétiques¹¹². Cette tradition n'est pas interrompue, bien que les Affaires étrangères demandent à l'Éducation nationale la création de postes spécifiquement destinés aux échanges. Ainsi, en 1959, après annonce faite par l'Éducation nationale aux Affaires étrangères de la création de deux lectorats à Toulouse et à Caen, il se trouve qu'avant même l'arrivée de candidatures soviétiques, les deux postes sont pourvus localement par des émigrées¹¹³ : à Caen par Marina Guéguen, issue de la seconde vague d'émigration (du temps de la Seconde Guerre mondiale), et à Toulouse par Louise Bild-Gouzenne, émigrée ayant conservé la nationalité soviétique (et sans doute issue également de cette seconde vague d'émigration) ; ces deux lectrices sont encore en poste en 1970. En Sorbonne, Michel et Génia (ou Eugénie) Heller, qui avaient pu partir en Pologne (pays d'origine de celle-ci) en 1956, après les six années passées en camp par Michel, sont accueillis sur des postes de lecteurs en 1969. Par l'accueil de cette émigration, l'Université française devient un lieu disparate où se côtoient différents représentants, par leurs provenance, leurs idées, leurs discours de l'espace russophone.

3 – La langue russe, entre représentants soviétiques et îlots linguistiques des émigrations russophones

L'ouverture du terrain soviétique aux étudiants de russe, qui se généralise à la fin des années 1950, ainsi que l'arrivée dans les études russes françaises de lecteurs soviétiques à partir de la même époque, en plus du matériel pédagogique, comme les manuels, produits soit en Union soviétique, soit selon une collaboration franco-soviétique, n'est pas sans conséquence sur une pratique de la langue qui était jusqu'alors transmise par la littérature classique et par le contact avec l'émigration russophone.

Cette double voie de pratique du russe – apprise dans l'Université française, auprès de représentants souvent issus de l'émigration, puis perfectionnée dans l'Université soviétique et l'immersion, même surveillée, dans une ville soviétique – n'est pas perçue comme distinctive

112 Voir chapitre 9, II-4-a.

113 Voir le télégramme du ministère des Affaires étrangères signé par Roger Seydoux à l'ambassade de France à Moscou du 25 mai 1959 au sujet des échanges franco-soviétiques de lecteurs, et la lettre du ministère des Affaires étrangères au ministère de l'Éducation nationale du 11 juin 1959, signée Philippe Rebeyrol, au sujet des lectorats de russe créés à Caen et à Toulouse, Archives diplomatiques, fonds de la DGRCST, carton 238QO/333.

par tous les anciens étudiants interrogés sur la question¹¹⁴. Si certains, majoritairement francophones, et ayant toujours pratiqué un russe scolaire, ne constatent pas de différences entre le russe appris lors de leurs études en France et celui en usage en Union soviétique, c'est aussi parce que les milieux qu'ils fréquentent pendant leur séjour sont peu différents de celui qui est le leur en France, c'est-à-dire un milieu universitaire. Cependant, la perception des étudiants issus de familles russophones peut être différente, en cela que leur pratique du russe inclut un niveau supplémentaire : celui de la langue familiale, ou du discours tenu dans une sphère non formalisée. Pour une partie d'entre eux, le séjour en Union soviétique peut leur révéler une pratique du russe qui était la leur qui passe pour datée en URSS. Ainsi, une étudiante licenciée à Paris en 1970 schématise sa pratique du russe sur trois plans : le russe « familial » courant et peu formel, voire « marqué d'enfance », le « russe académique français », pratiqué à l'université et pour lequel elle ne se sent pas toujours mieux armée que ses collègues francophones, notamment sur les questions de grammaire, et le russe tel qu'elle l'entend pratiqué en Union soviétique, qui lui révèle que certaines de ses expressions et termes courants sont jugés formes désuètes hors du milieu de l'émigration. Ce choc culturel lui fait repositionner son altérité : alors qu'elle se sentait russe en France, elle ne s'est jamais sentie aussi française que par ce contact avec l'Union soviétique¹¹⁵. La coupure opérée entre les milieux de l'émigration et l'URSS est ainsi créatrice d'îlots linguistiques¹¹⁶ : privées de contacts, les communautés tendent à développer des pratiques différentes de la langue. C'est le même constat que dresse Anne Coldefy-Faucard (agrégée de russe en 1974) quand elle se souvient de son apprentissage du russe dans le contexte familial et de la confrontation avec des russophones ayant vécu en Union soviétique ; elle dit :

« Je parlais russe avec ma grand-mère maternelle, c'était un russe d'avant 1917 qui n'avait rien à voir, par exemple, avec le russe des émigrés des années 1970. On ne s'en rendait pas compte mais on utilisait des mots comme "aéroplane" et pas "samoliot" pour dire "avion." C'était aussi une manière de construire les phrases, je ne m'en suis rendue compte que bien

114 Sur un panel d'une vingtaine d'étudiants ayant répondu à un questionnaire écrit et d'une demi-douzaine interrogés à l'oral.

115 D'après les réponses d'une enquête par écrit, voir annexe.

116 Sur le concept d'îlot linguistique comme la persistance de la langue d'une population et de ses pratiques et coutumes, tout en vivant au milieu d'une population de langue et culture différentes, voir notamment Peter ROSENBERG, « Dialect convergence in the German language islands (Sprachinseln). 1. Language island research : the traditional framework and some sociolinguistic questions », in Peter AUER, Frans HINSKENS et Paul KERSWILL (dir.), *Dialect change: convergence and divergence in European languages*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2005, p. 221-224.

plus tard¹¹⁷. »

Pour le linguiste Jean Breuillard, le russe contemporain a peu changé, par sa structure, du russe de Pouchkine. Cependant, les changements sociaux affectent le lexique et introduisent de nouvelles expressions, sans changer directement la langue¹¹⁸. La langue reste ainsi unie, malgré des pratiques qui changent. La langue reste ainsi unie, malgré des pratiques qui changent. La rencontre de différentes vagues d'émigration, de la « première » (celle des années de la guerre civile) à la « seconde » (de la Seconde Guerre mondiale) puis la « troisième » (des années 1970), révèle l'existence d'îlots linguistiques. Alors que la première émigration s'est notamment donnée « pour mission de sauvegarder la langue russe¹¹⁹ » et n'adopte pas l'orthographe réformée avant 1945, le contact avec la seconde émigration, parvenue par la guerre et issue d'un milieu social différent, qui n'est pas celui de l'intelligentsia, est porteuse d'autres modèles, références et discours, qui contribuent à désunir un peu plus l'aspect de la langue russe des émigrés. Il en va de même avec la troisième émigration, lancée avec l'autorisation de Brejnev au début des années 1970 pour permettre le départ de ceux pouvant justifier de leurs origines juives¹²⁰. L'accueil des émigrations successives, et notamment celle de la troisième, qui s'intègre à l'Université française, est aussi une manière pour les établissements d'affirmer un positionnement politique et idéologique en faveur d'une dissidence réprimée par l'Union soviétique.

III – Positionner l'enseignement du russe en Île-de-France : un enjeu institutionnel et politique

Dans les années 1970, la région parisienne conserve la première place en tant que lieu de formation des russisants. En 1975, sur un effectif estimé de 2 000 étudiants de russe en spécialité, la Société des professeurs de russe en attribue plus de 1 200 aux différentes universités parisiennes¹²¹. Chaque établissement né du nouveau contexte institutionnel acquiert cependant une identité qui distingue ces formations.

117 Anne Coldefy-Faucard dans une interview accordée au *Courrier de Russie* en mai 2015, <https://www.lecourrierderussie.com/societe/2015/05/anne-coldefy-faucard-traduire-difficulte/> page consultée le 10 juillet 2017.

118 Jean BREUILLARD, *Derrière l'histoire, la langue : études de littérature, de linguistique et d'histoire, Russie et France, XVIIIe-XXe siècles*, Paris, Institut d'études slaves, 2012, p. 363.

119 N. STRUVE, *Soixante-dix ans d'émigration russe, 1919-1989*, *op. cit.*, p. 129.

120 *Ibid.*, p. 158.

121 « Le russe dans l'enseignement supérieur français », in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe*, *op. cit.*, n° 19, 1975, p. 104.

Tableau 10.2. Les enseignants de russe en poste dans les départements de spécialité des établissements d'enseignement supérieur francilien en 1970-1971¹²²

Université / Poste	Institut national des langues et civilisations orientales	Université de Paris-IV	Université de Paris-Vincennes (Paris-VIII)	Université de Paris-Nanterre (Paris-X)
Professeur	<u>Jean Train</u>	<u>Nicolas Weisbein</u> (littérature et civilisation russes)	<u>Jacques Veyrenc</u> (linguistique russe)	Sophie Laffitte
Professeur	<u>Léon Robel</u>	<u>Jean Bonamour</u> (littérature et civilisation russes)		
Professeur	<u>Michel Chicouène</u>			
Professeur	<u>Marcel Ferrand</u>			
Professeur	François de Labriolle			
Professeur	Robert Philippot			
Professeur	Michel Laran (détaché)			
Professeur associé ou suppléant	<u>Jean Saussay</u>		Michel Laran (histoire russe)	
Maître de conférences		Jacques Lé pissier (linguistique et philologie slaves)	<u>Claude Frioux</u> (littérature russe)	
Maître de conférences		Basile Kerblay (civilisation russe)	René Girault (civilisation russe)	
Maître de conférences		<u>René L'Hermitte</u> (linguistique russe)		
Chargé d'enseignement		<u>Michel Aucouturier</u> (langue et littérature russes)		<u>José Johannet</u>

122 D'après INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste, op. cit.*, 1971. Pour l'enseignement aux Langues orientales, voir P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O, op. cit.*, p. 134-138. Les noms soulignés sont ceux des agrégés de russe. Les noms en italique sont ceux des lecteurs soviétiques identifiés comme issus du contingent des négociations diplomatiques.

Université / Poste	Institut national des langues et civilisations orientales	Université de Paris-IV	Université de Paris-Vincennes (Paris-VIII)	Université de Paris-Nanterre (Paris-X)
Chargé d'enseignement				<u>Nikita Struve</u>
Chargé d'enseignement				<u>Georges Nivat</u>
Maître-assistant	<u>Jean-Pierre Benoist</u>	<u>Véronique Lossky</u>	<u>Françoise Gréciet</u> (linguistique russe)	<u>Jean-Paul Sémon</u>
Maître-assistant	Valentine Marcadé-Vassutinsky	<u>Pierre Contal</u>	<u>Irène Sokologorsky</u> (littérature russe)	<u>Geneviève Johannet</u>
Maître-assistant	Georges Sokoloff	<u>André Monnier</u>		
Maître-assistant	Denise Eeckaute	<u>Alexandre Staritzky</u>		
Maître-assistant		<u>Jacques Catteau</u>		
Maître-assistant associé			<i>Nicolas Kamychev</i> (par ailleurs lecteur à Paris XIII)	
Assistant		<u>Aimé Maurel</u>	Oksana Bigard	<u>Marie Sémon</u>
Assistant	Eugénie Berg	<u>Hélène Sinany</u>	M. Feofanova Dzaroukian	<u>Édith Scherrer</u>
Assistant	Jean Tchekan	<u>François Cornillot</u>	<u>Jacqueline Fontaine</u> (linguistique russe)	<u>André Karnycheff</u>
Assistant	Alexis Verba	Dolorès Haudressy	<u>Marianne Gourg</u>	<u>Georges Philippenko</u>
Assistant	Liouba Villanyi	Irina Fougeron	<u>Hélène Henry</u>	Simone Blanc
Assistant		<u>Sylvie Técoutoff</u>	<u>Françoise Petit</u> (linguistique russe)	<u>Alain Préchac</u>
Assistant		<u>Alfreda Aucouturier</u>	<u>Ruth Schatzman</u>	Anne Fournier (russe pour scientifiques)
Assistant			Lida Vernant	Vladimir Chonik (russe pour scientifiques)
Assistant				Serge Féry (russe pour scientifiques)

Université / Poste	Institut national des langues et civilisations orientales	Université de Paris-IV	Université de Paris-Vincennes (Paris-VIII)	Université de Paris-Nanterre (Paris-X)
Assistant				Hubert Chanal (russe pour scientifiques)
Assistant				Marie-Thérèse Sattonet (russe pour scientifiques)
Chargé de cours	<u>Jean-Claude Marcadé</u>	Roger Bernard (vieux-slave)	Lydia Baudin	André Blanc (géographie de l'URSS)
Chargé de cours		<u>Georges Nivat</u> (littérature russe)	Eugénie Berg	Minna Surduts
Chargé de cours		Hélène Carrère d'Encausse (civilisation russe)	<u>Jean Saussay</u> (civilisation russe)	Claudine Amiard
Chargé de cours			Judith Stora (littérature russe)	Ruth Kourganoff (russe pour scientifiques)
Chargé de conférences	Alexandre Tolstoï			
Chargé de conférences	Daniel Wild			
Chargé de conférences	Jean-Pierre Saltiel			
Chargé de conférences	Pierre Kovalevsky			
Chargé de conférences	Emmanuel Rais			
Chargé de conférences	M. Santucci			
Lecteur/ Répétiteur	Dolorès Benoist	Michel Heller	<i>Alissa Bratygouina</i>	Marie Stakhovitch
Lecteur/ Répétiteur	Olga Bohdanowicz	Eugénie Heller	Anja Starostina ¹²³	<i>Maria Panioucheva</i>

123 Un poste de lecteur est déclaré vacant à Vincennes par le Quai d'Orsay en novembre 1970 ; tandis que les archives de l'université Paris-VIII indiquent deux lectrices de russe en 1970-1971 : Alissa Bratygouina, qui fait partie des lecteurs soviétiques annoncés par le Quai d'Orsay, et Anja Starostina, peut-être recrutée hors négociation diplomatique. Voir la lettre du ministre de l'éducation nationale au ministre des affaires

Université / Poste	Institut national des langues et civilisations orientales	Université de Paris-IV	Université de Paris-Vincennes (Paris-VIII)	Université de Paris-Nanterre (Paris-X)
Lecteur/ Répétiteur	Nathalie Diamantidis	Tamara Zviguilsky	Nelia Chemiakina	<i>Maya Zarva</i>
Lecteur/ Répétiteur	Serge Dubrovsky	<i>Nina V. Kraizmer</i>		<i>Alexandre Mikhilev</i> (russe pour scientifiques ; par ailleurs lecteur à Paris XI)
Lecteur/ Répétiteur	Cyrille Eltchaninoff	<i>Ludmila I. Poliakova</i>		
Lecteur/ Répétiteur	Olga Gheorghieff	<i>Natalia M. Malachenko</i>		
Répétiteur	Emil Kogan			
Répétitrice	Isabelle Kolitcheff			
Répétitrice	Larissa Krilicevski			
Répétitrice	Sophia Ounanian			
Répétitrice	Svetlana Robel			
Répétiteur	Artur Rubinsztein			
Répétiteur	Dimitri Sorokine			
Répétitrice	Eva Vacroux			
Lectrice	<i>Soussana Vorobiova</i>			
Répétitrice	Nathalie Yaouanc			

étrangères du 27 novembre 1970 au sujet des lecteurs de langue russe, Archives diplomatiques, carton 236QO/171 ; Liste alphabétique du personnel enseignant, administratif, de service et technique pour 1970-71, fonds Vincennes, carton V 23, chemise 2. Les archives de l'ONUUEF indiquent trois lectrice à Vincennes en 1970-1971 : Alissa Bratygouina, Anja Starostina et Nelia Chemiakina, sans préciser lesquelles sont venues par négociation diplomatique et lesquelles ont été recrutées directement en France. Voir Archives nationales, carton 70AJ/105.

1 – L'éclatement de l'université de Paris et le positionnement des sections de russe des nouvelles universités : engagements politiques et pédagogiques

Contrairement à beaucoup de lecteurs émigrés, Michel Heller (1922-1997), docteur en histoire de l'université de Moscou, grimpe les échelons universitaires¹²⁴ : il devient maître-assistant associé à la rentrée 1970, soutient rapidement une thèse de troisième cycle sous la direction de Jean Bonamour sur *Le monde concentrationnaire et la littérature soviétique* (Paris-IV, 1972), est naturalisé avec sa femme en 1975, titularisé dans le corps des maîtres-assistants en 1978, avant d'intégrer le corps des maîtres de conférences en 1985 suite à la soutenance de sa thèse d'État sur *Andreï Platonov en quête du bonheur (l'écrivain et la société)* (sous la direction de Jean Bonamour, Paris-IV, 1980). Le recrutement de Michel Heller est alors aussi compris par Jean Bonamour comme une affirmation politique de soutien à un opposant au régime soviétique, qu'il rappelle dans sa nécrologie de l'historien en 1997 :

« C'est ainsi que dans l'Université d'après 68, mythiquement déclarée anarchisante et maoïste, les études slaves connaissent le succès d'un cours magistral dans sa forme, anticommuniste par son contenu¹²⁵. »

Cette interprétation n'est pas nécessairement généralisable. En effet, les études sur les espaces du « bloc communiste » se développent, en France, comme dans d'autres pays, notamment les États-Unis, grâce à l'appui d'une émigration qui, par sa connaissance de la langue et du terrain, servent ces études, sans que leur recrutement dépasse nécessairement un intérêt scientifique¹²⁶. Pour Stéphane Dufoix, sociologue ayant travaillé sur les émigrations polonaises, hongroises et tchèques, il faudrait se départir d'une notion selon laquelle les représentants d'une émigration dont les départs sont causés par des événements politiques donnent constamment des émigrés politisés dans leur pays d'accueil¹²⁷. L'accueil de cette émigration, notamment dans les structures universitaires, ne serait pas toujours le fait de raisons politiques, mais aussi d'aide individuelle, ou, bien la réponse pratique à un besoin¹²⁸.

124 Jean BONAMOUR et Alain BESANÇON, « In memoriam Michel Heller (1922-1997) », *Cahiers du Monde Russe*, 38-1, 1997, p. 253-257. Voir le dossier de carrière de Michel Heller aux Archives nationales, carton 20010016/13.

125 J. BONAMOUR, « In memoriam Michel Heller (1922-1997) », art. cit., p. 256.

126 Voir notamment les enseignants recrutés à l'EPHE, dans I. POPA, « Aires culturelles et recompositions (inter)disciplinaires : la 6e section de l'EPHE et les études sur l'espace russe, soviétique et est-européen » art. cit.

127 Stéphane DUFOIX, « Fausses évidences. Statut de réfugié et politisation », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 16-3, 2000, p. 147-164.

128 Voir chapitre 9, II-4-a.

L'accueil de Michel Heller en Sorbonne est cependant raccroché par Jean Bonamour à ce qu'il considère comme une particularité de son université, de proposer un cours anticomuniste, assuré par un opposant au régime soviétique, allant à l'encontre d'une Université généralement présentée comme communiste, notamment par les revendications issues de Nanterre, mais encore par la création du centre de Vincennes. Dans la forme, Jean Bonamour revendique la survivance du cours magistral, malgré la remise en cause de la distance entre enseignants et étudiants qu'elle implique et qui a fait partie des critiques de mai 1968. Les nouvelles universités ayant fait suite à l'ancienne université de Paris garderaient bien trace de cette histoire de 1968 et présenteraient des conceptions différenciées dans les recrutements et les ambitions pédagogiques.

Si, dans l'entourage du général de Gaulle, on déplore des nominations à Nanterre constituées « à moitié de communistes et à moitié de maoïstes¹²⁹ », la section de russe, dirigée par Sophie Laffitte, est en réalité bien différente. Une étudiante dans les années 1970 décrit un département soudé, non situé à gauche politiquement, et sans grandes dissensions politiques¹³⁰. Ce témoignage rejoint celui de Geneviève Johannet¹³¹, enseignante dans ces années à Nanterre, qui se souvient que le département était assez homogène, autour de plusieurs représentants de l'émigration : Sophie Laffitte, Nikita Struve, ou encore Marie Sémon, née Lossky (1934-2016), nommée assistante en 1967.

L'engagement politique des enseignants qui choisissent de rejoindre le centre expérimental de Vincennes serait également à relativiser. En 1969 dans une « Note sur le décret portant nomination dans des emplois de professeurs titulaires créés au Centre Universitaire de Vincennes », le cabinet du général de Gaulle entreprend de classer les douze premiers professeurs nommés à Vincennes ; un seul poste est proposé en russe, sur lequel est choisi Jacques Veyrenc, qui, parmi une liste d'enseignants majoritairement de gauche, dont plusieurs communistes, est considéré comme « modéré¹³². » Pour Jacques Veyrenc, chargé d'enseignement à Lille en 1967-1968, l'ouverture d'un poste de professeur à Vincennes est une occasion de promotion. Certes, il est rapidement rejoint par une équipe qui, étant donné le

129 Jacques Foccart, *Le Général en mai. Journal de l'Élysée –II, 1968-1969*, Paris, Fayard, 1998, p. 383, cité par Christelle DORMOY-RAJRAMANAN, « Sociogenèse d'une invention institutionnelle : le centre universitaire expérimental de Vincennes » Thèse de doctorat, Université Paris Nanterre, France, 2014, p. 677.

130 En entretien, 20 octobre 2017.

131 Entretien téléphonique avec Geneviève Johannet du 7 février 2017.

132 « Note sur le décret portant nomination dans des emplois de professeurs titulaires créés au Centre Universitaire de Vincennes » signée de S. Loste et adressée à la Présidence de la République, datée du 5 février 1969, Fonds S. Loste 640AP/63, AN, citée par C. DORMOY-RAJRAMANAN, *Sociogenèse d'une invention institutionnelle*, op. cit., p. 686.

peu de candidatures, correspond plus ou moins aux postulants, c'est-à-dire à des personnes intéressées par le projet, parmi lesquels Claude Frioux, membre du PCF. Selon Charles Soulié, trois types d'enseignants se trouvent initialement à Vincennes : la gauche intellectuelle renommé et prioritairement occupée à la recherche (principalement autour des départements de philosophie et de sociologie), des enseignants moins connus mais réformistes dans les pratiques de l'enseignement, souvent proches du PCF ou socialistes et moins avancés dans la carrière, et enfin ceux qui voient dans Vincennes une opportunité d'avancement dans la carrière, proche de Paris, où se conclut une carrière réussie¹³³. Le projet de Vincennes devient ainsi pour certains une antichambre pour la promotion vers la Sorbonne, comme peuvent l'être dans une certaine mesure les Langues orientales pour le russe : Nicolas Weisbein est passé de l'ENLOV à la Sorbonne après une transition par Lille, de même que Jean Bonamour ; Jacques Veyrenc a enseigné à l'ENLOV de 1961 à 1967, comme Michel Laran, qui rejoint également Vincennes en 1968. Christelle Dormoy-Rajramanan note pourtant que le taux de fidélisation des premiers enseignants de russe à Vincennes est assez fort, c'est-à-dire que 71 % des enseignants de la section présents à l'ouverture le sont encore dix ans plus tard¹³⁴ ; il faudrait cependant prendre en compte que cela peut être dû à une évolution des carrières gelée, ne permettant pas le départ, alors que le mouvement de création des chaires de russe s'est arrêté au début de la décennie.

Au-delà des engagements politiques, ce sont les expériences pédagogiques que Jean Bonamour, en soutenant le modèle traditionnel du cours magistral, semble remettre en cause. En effet, le projet de Vincennes repose sur une démocratisation de l'enseignement, en acceptant des publics non bacheliers, mais aussi sur une réduction de la distance entre l'enseignant et l'étudiant et l'ancrage d'un enseignement dans les enjeux contemporains, par le contenu de la formation et la prise en compte de débouchés au-delà du seul enseignement. Sur le point du suivi des étudiants, la section de russe est bien dotée, puisqu'en 1968-1969, c'est elle qui a le meilleur taux d'encadrement (compris comme le nombre d'étudiants par enseignant titulaire), qui est de 40¹³⁵. À son ouverture, la section de russe de Vincennes attire 198 étudiants dans le cursus de spécialité : 132 en 1er cycle, 52 en licence et 14 en maîtrise¹³⁶ ; ce sont majoritairement des étudiants du premier cycle dans toutes les disciplines, mais en russe, la différence entre étudiants du 1er et du 2e cycle est moindre que dans

133 Charles SOULIÉ, « Un essai de démocratisation universitaire en France : histoire de l'université de Paris VIII Vincennes (1968-1980) », *Revista Linhas*, 15-29, 2014, p. 18-21.

134 C. DORMOY-RAJRAMANAN, *Sociogenèse d'une invention institutionnelle*, *op. cit.*, p. 702.

135 *Ibid.*, p. 735.

136 *Ibid.*, p. 724.

beaucoup d'autres. En 1969, seules 13 licences sont délivrées, soit un taux de réussite de 25 %. Ce taux est cependant élevé à l'échelle du centre universitaire¹³⁷, ce qui signifie que le fonctionnement de la section de russe est plutôt satisfaisant. Les effectifs de Vincennes sont équivalents à ceux de Nanterre en spécialité, où en 1969-1970 environ 200 étudiants sont spécialistes de russe et 600 non-spécialistes (pour la plupart étudiants avancés d'instituts scientifiques¹³⁸). Ceci montre le développement du russe pour spécialistes d'une autre discipline à Nanterre, plus particulièrement dans les cursus scientifiques, quand le russe à Vincennes n'attire que 354 étudiants en sous-dominante russe en 1968-1969 (la sous-dominante est construite sur le modèle américain des mineures¹³⁹, c'est-à-dire comme une spécialité seconde, qui, étant donné les disciplines représentées à Vincennes, touchent des spécialistes de lettres, langues et sciences humaines, soit un public différent de celui des cours pour non-spécialistes de Nanterre, pour lequel l'équipe enseignante se déplace dans les instituts d'Île-de-France.) Les différentes sections de russe, en Île-de-France comme sur l'ensemble du territoire, interprètent ainsi différemment les réflexions apportées par mai 1968 et proposent des approches distinctes de l'enseignement du russe, pour des publics variés.

2 – La place des Langues orientales dans le nouveau jeu des institutions universitaires

a) La persistance d'un traitement particulier par les autorités françaises : des bourses réservées aux étudiants des Langues orientales dans les protocoles d'échanges franco-soviétiques

Le statut particulier de l'établissement des Langues orientales est reconnu par les autorités françaises, et ce malgré son rattachement à l'université en 1968 et sa transformation en centre universitaire des langues orientales vivantes (CULOV). Ainsi, une place particulière lui est reconnue dans les négociations d'échanges avec l'Union soviétique. Les étudiants des Langues orientales bénéficient de certaines prérogatives dans les bourses de séjour en Union soviétique puisque des contingents spéciaux sont aménagés pour eux dans les protocoles de la Commission mixte, avantages sans doute liés à leurs effectifs qui dépassent largement ceux de l'Université, mais aussi au lien particulier unissant l'École avec les Affaires étrangères, lieu de

137 *Ibid.*, p. 730.

138 Voir les notes générales sur le département de russe de Nanterre, Archives départementales des Hauts-de-Seine, fonds de l'université Paris Nanterre, UER allemand-russe, carton 1208W143, dossier « Études germaniques et slaves, 1969-70. »

139 C. DORMOY-RAJRAMANAN, *Sociogenèse d'une invention institutionnelle*, *op. cit.*, p. 631.

formation linguistique de ses agents d'Orient. Le protocole de la septième session de la Commission mixte prévoit un partenariat avec l'Institut d'État des langues étrangères Maurice Thorez de Moscou, qui échange entre 20 et 25 étudiants avec les Langues orientales pour un mois maximum, ainsi que cinq étudiants en stage de perfectionnement linguistique pour six semaines¹⁴⁰. Cependant, comme pour les étudiants des universités, ce nombre ne suffit pas, pour l'équipe enseignante, à combler les besoins¹⁴¹, même en y ajoutant la dizaine de bourses offertes par le biais de l'association France-URSS. Ces possibilités sont estimées dérisoires, alors qu'en 1969-1970, 574 élèves sont inscrits en 2^e et 3^e année. Les Affaires étrangères ne sont pas prêtes à engager les crédits nécessaires pour assurer la réciprocité de l'échange en accueillant plus d'étudiants soviétiques¹⁴². Les possibilités de voyage en Union soviétique, dans le cadre du tourisme, se sont accrues. Par exemple, en 1966, 5 400 voyageurs sont partis avec l'association France-URSS, dont 400 étudiants en stages et séjours linguistiques¹⁴³. Cependant, soumises aux mêmes contraintes budgétaires que les universités, les Langues orientales ne peuvent pas plus qu'elles mettre en avant le contact avec la langue parlée sur le territoire russophone, la plupart des étudiants se formant encore hors de l'Union soviétique, face au petit nombre de bourses proposées. Il s'agit donc de proposer un enseignement de langue vivante, dans les murs mêmes de l'Institut.

b) Enseigner une langue vivante et contemporaine entre les murs des Langues orientales

Sur le modèle universitaire, les cours aux Langues orientales ont lieu en français, ce qui limite pour les étudiants la pratique de la langue. Un étudiant ayant débuté son apprentissage de la langue à l'ENLOV au début des années 1960 avant de poursuivre en Sorbonne estime que son parcours dans le supérieur lui a apporté une bonne connaissance de la langue, de la littérature et de la civilisation en général, mais que l'enseignement reçu ne lui a pas permis d'avoir une expression orale aisée, si bien que sur place dans le pays, il lui a été difficile de bien comprendre et de répondre¹⁴⁴. Séjournant en URSS pour la première fois en

140 Protocole relatif à la 7^e session de la commission mixte permanente franco-soviétique pour les relations culturelles, tenue à Moscou du 16 au 20 décembre 1968, Archives diplomatiques, carton 236QO/171.

141 Cette conclusion est tirée du compte-rendu du conseil de l'UER URSS-Caucase du vendredi 6 février 1970, sans que ne soient chiffrés ces besoins en terme de demande réelle (tous les élèves ne demandant pas nécessaire à se rendre en Union soviétique). Archives de l'INALCO, carton 5192.

142 Conseil du vendredi 6 février 1970 de l'UER URSS-Caucase, Archives de l'INALCO, carton 5192.

143 Archives du service voyages de l'association France-URSS, Archives nationales, carton 88AS/36.

144 Témoignage obtenu par réponse à un questionnaire dans le cadre d'une enquête lancée sur le réseau de l'Association française des russisants en 2016, voir annexe pour le modèle.

1970, pour deux mois de stage linguistique à Leningrad et à Moscou dans le cadre des échanges prévus par les Affaires étrangères, si son expression orale évolue peu, étant entouré de Français avec qui il ne pratique pas son russe, il découvre un quotidien soviétique qu'il ne soupçonnait pas par ses études (comme les pénuries dans les magasins, la faible circulation automobile malgré les infrastructures, etc.) Ce témoignage corrobore la demande des étudiants des Langues orientales d'une plus grande intégration d'éléments du monde soviétique au cursus, leur donnant une meilleure connaissance générale de l'URSS par des cours d'initiation au quotidien soviétique. Pour l'équipe enseignante, cela passe par l'étude des journaux, qui peut être confiée aux lecteurs soviétiques, en russe, ce qui est déjà pratiqué avec les étudiants plus avancés, qui ont acquis un niveau de langue suffisant. Les étudiants de première année apprennent quant à eux la langue à l'aide du manuel *Parlez russe* de Serafima Khavronina, qui ne correspond pas tout à fait aux besoins des étudiants sur la connaissance de la vie quotidienne soviétique, puisqu'il ne répond qu'à certains points qui intéressent les étudiants sur la civilisation et en particulier la réalité soviétique, sans aborder l'exhaustivité de la vie quotidienne, la vie culturelle en étant notamment absente¹⁴⁵. Le manuel, édité en URSS, est destiné à des autodidactes et prend la suite du Potapova¹⁴⁶ ; ce dernier « en vente un peu partout et entre autres aux Éditeurs réunis (rue de la Montagne Sainte-Geneviève) et au Globe (rue de Buci) » est par conséquent utilisé dans divers établissements pour les bases du russe aux débutants, notamment à l'ENS-Ulm¹⁴⁷. Le manuel de Khavronina vise au développement de l'expression en russe sur des sujets courants : se présenter, décrire son environnement quotidien (la maison, la journée de travail, une promenade à la campagne, une excursion au magasin d'alimentation, au supermarché, au restaurant, à la poste, à l'hôtel, une conversation téléphonique, se rendre chez le médecin), apprendre un vocabulaire de base sur des sujets comme le sport, le théâtre, les moyens de communication, raconter ses vacances, et, pour la découverte de l'univers soviétique, la ville de Moscou et son université¹⁴⁸. Les sujets abordés sont courants, voire très clichés, et non traités de manière spécifique à la vie soviétique plus qu'à une autre ; la plupart ne diffèrent pas de ce qu'on pourrait imaginer d'un manuel de français pour étrangers, d'où sans doute la frustration des étudiants de première année. L'apprentissage de la langue à des débutants passe cependant par ce type de manuels, qui

145 Plaintes rapportées par les représentants des étudiants, MM. Pelen et Cukierman, au procès-verbal du conseil du département URSS du 26 mai 1973, Archives de l'INALCO, carton 5192.

146 Nina ПОТАПОВА, *Le Russe, manuel de la langue russe pour les Français, Ire partie, op. cit.* Voir chapitre 4, III-2-a.

147 Lettre d'Alain Préchac du 13 septembre 1972 à la direction de l'ENS-Ulm, Archives nationales, carton 19930595/90.

148 Серафима Алексеевна [Serafima Alekseevna] ХАВРОНИНА [KHAVRONINA], *Говорите по-русски [Govorite po-russki/Parlez russe]*, trad. fr. A. VINOGRADOVA, 2e éd. revue., Moscou, Éd. du Progrès, 1971.

propose notamment une liste d'expressions russes les plus usitées. L'apprentissage se veut ainsi ancré dans la langue quotidienne, au contraire de l'ancien modèle des Langues orientales, selon lequel la littérature était le vecteur d'accès à la langue (comme par le Boyer-Spéranski).

c) Redéfinir les ambitions du cursus des Langues orientales : s'affranchir de l'image d'un établissement prioritairement consacré à un enseignement de langue pratique

Pour Léon Robel, professeur de russe aux Langues orientales qui présente un plan d'évolution de l'enseignement des langues de l'URSS au colloque national des slavistes français en 1968, la formation des non-spécialistes est loin d'être l'ambition principale de la section de russe de l'établissement. En effet, le projet qu'il propose reposerait sur deux branches d'enseignement : la branche annexe, consacrée à l'apprentissage pratique de la langue et réalisée en un ou deux ans d'études, et la voie des spécialistes. Celle-ci comprendrait un tronc commun de deux ans d'études centrés sur l'apprentissage de la langue et de la civilisation (économie et institutions de l'URSS), auxquelles s'ajouteraient des options en littérature, linguistique et civilisation (droit et économie notamment), puis, dans la cohérence du département d'URSS en création, d'une voie de recherche dans les domaines non-russes d'URSS. Quant à la branche annexe des non-spécialistes, elle pourrait diminuer si ce type d'enseignement se développait ailleurs, ce qui ne semble pas être l'ambition principale aux Langues orientales, « l'orientation essentielle » de l'École étant, selon Léon Robel, « la soviétologie¹⁴⁹. » Le terme¹⁵⁰, très lié à l'approche historique de l'Union soviétique et à la compréhension de son régime – en tant que « science qui se donne pour objet le régime politique de l'URSS¹⁵¹ » – renvoie à un champ d'études politisé et ne semble pas usité chez les spécialistes de langue et littérature russes. Son emploi serait une manière de positionner les études russes aux Langues orientales dans une ambition de formation des experts du monde contemporain, en opposition aux études russes universitaires autour des chaires de langue et littérature, notamment telles qu'elles sont pratiquées en Sorbonne, où Jean Bonamour préfère le terme, peut-être moins connoté, « d'études soviétiques¹⁵². »

149 Propos de Léon Robel rapportés dans le compte rendu de l'assemblée plénière du colloque national des slavistes français de juillet 1968, Archives nationales, carton 20010498/175.

150 Sur les débats autour de la soviétologie en histoire, voir W. BERELOWITCH, « A propos de "soviétologie" », art. cit., p. 1195-1207 ; S. GILLET, « Questions d'URSS ou la "soviétologie" en questions », art. cit., p. 21-48.

151 Selon « la définition minimale sur laquelle les spécialistes de l'URSS s'accordent », S. GILLET, « Questions d'URSS ou la "soviétologie" en questions », art. cit., p. 30.

152 Rapport de Jean Bonamour au ministre de l'Éducation nationale du 21 octobre 1968, art. cit.

Pourtant, pour Jean Bonamour, à la tête des études russes en Sorbonne et anciennement professeur à l'ENLOV, les Langues orientales restent le lieu de formation à la langue pratique et, dans un souci de cohérence de l'offre de formation à l'échelle de l'Île-de-France, est toute désignée pour assurer la formation des non-spécialistes.

« L'École est donc spécialisée dans l'enseignement de la langue et de la linguistique, l'enseignement de la civilisation (traditionnellement histoire et géographie) ne visant qu'à donner un indispensable complément de culture. Cette spécialisation est particulièrement nette dans le cas de langues enseignées dans d'autres établissements, comme le russe, et permet une répartition des tâches, aidée par le jeu des équivalences (l'examen de fin de 2^e année des Langues Orientales équivalant à la 1^{ère} année du 1^{er} cycle). En russe, l'École a rendu et rend d'éminents services en assurant cet enseignement destiné aux non-spécialistes qu'ils soient ou non étudiants. Mon expérience de professeur à l'ENLOV m'a convaincu que les effectifs (déjà nombreux, 2000 inscrits actuellement) pourraient encore être augmentés, et la fréquentation des cours améliorée, par une plus grande adaptation aux besoins des étudiants (rénovation des méthodes, création de cours du soir en particulier). Cette conclusion paraît confirmée par l'expérience des enseignants actuels (4 spécialistes de langue, 1 spécialiste de littérature). En revanche tout projet d'instauration d'un cycle long d'études aux Langues Orientales doit être examiné avec la plus grande attention, en fonction de la vocation de l'École (définie par la qualification de ses enseignants et dans le cadre plus général de l'enseignement du russe à Paris) et des besoins réels de ses étudiants, qui dépendent eux-mêmes des débouchés qu'on peut leur offrir. En tout cas les représentants des autres établissements qui se consacrent au domaine russe doivent être consultés sur ces projets pour permettre une meilleure coordination des enseignements et des recherches¹⁵³. »

Pour Jean Bonamour, les Langues orientales forment des non-spécialistes à qui la principale connaissance à transmettre est la langue, ce que ne reniait pas nécessairement Jean Train dans les années 1950¹⁵⁴. Jean Bonamour porte un regard contrasté sur ses voisins des Langues orientales : là où la Sorbonne est le cœur de la recherche, il ne voit dans le cursus du CULOV

153 *Ibid.*

154 Voir chapitre 7, I-2.

qu'une formation pratique à la langue. Et cela notamment en raison du niveau des enseignants recrutés, le grade le plus élevé de professeur ne nécessitant pas l'obtention du doctorat, ce qui revient à dire qu'aucune compétence en recherche n'est attendue d'eux. Cette vision, qui peut ainsi être véhiculée par des enseignants de l'École, ne prend cependant pas en compte les ambitions de sa direction, qui a ses propres exigences dans la formation de spécialistes, notamment dans le contact avec le ministère des Affaires étrangères, bien que le débouché diplomatique concerne dans les faits une minorité d'étudiants¹⁵⁵. Contrairement aux recommandations de Jean Bonamour, l'équipe enseignante des Langues orientales a l'ambition – suite à son rattachement au monde universitaire – d'allonger le cycle des études.

d) Créer un enseignement spécifique distinct de la formation des enseignants, apanage de la Sorbonne

Le diplôme en trois ans délivré par le CULOV n'est l'équivalent que de deux années d'études à l'Université¹⁵⁶. Pour atteindre le niveau de la licence universitaire est alors créée une quatrième année d'études¹⁵⁷, constituée en 1969-1970 de trois options : langue et littérature, linguistique, civilisation. La première correspond à une compétence typique des cursus universitaires, les deux autres étant des domaines en émergence dans les études russes. Dans le but de diversifier son enseignement, le CULOV passe un accord avec l'IEP de Paris, afin qu'une vingtaine d'étudiants des Langues orientales puissent y suivre certains cours, avec des droits d'inscription réduits. En janvier 1971, la création du nouvel INLCO, rattaché à l'université Paris-III, conduit à penser le cursus proposé selon les cadres universitaires : conserver un diplôme propre à l'Institut, tout en préparant à la licence et, bientôt, à la maîtrise¹⁵⁸. Cependant, l'équipe enseignante tient à conserver l'identité de l'établissement, en dehors de l'Université, et notamment à ne pas subir la concurrence de son voisin de la Sorbonne, dont la spécialité est la formation d'enseignants. En effet, en 1965, la Sorbonne délivre 30 licences d'enseignement de russe sur les 88 délivrées nationalement¹⁵⁹. Face à cette fabrique des enseignants, les études russes du nouvellement nommé INLCO se construisent

155 Voir chapitre 7, II-2-a.

156 Voir chapitre 7, II-1. Deux ans d'études validées aux Langues orientales donne équivalence à la première année du cursus universitaire, au moins jusqu'en 1969.

157 Sur l'organisation pédagogique de la 4e année d'études aux Langues orientales, voir les procès-verbaux du conseil du département URSS de juin 1970, Archives de l'INALCO, carton 5192.

158 Procès-verbal du conseil du département URSS du 20 janvier 1971, Archives de l'INALCO, carton 5192.

159 Voir aux Archives nationales, cartons 19910563/218 et 219 et FRANCE. MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE. SERVICE CENTRAL DES STATISTIQUES ET SONDAGES, *Tableaux de l'éducation nationale, op. cit.*, édition 1967, 1967, p. 319.

dans l'altérité. En 1971, Jean-Claude Marcadé, chargé de cours de russe à l'Institut, insiste sur l'originalité de cet enseignement par rapport à celui de l'Université, en soulignant que « la licence d'enseignement n'est pas un but » que doit poursuivre l'INLCO, qui doit avant tout garder « une certaine spécificité et une originalité¹⁶⁰ », notamment en cherchant à créer des enseignements qui n'existent pas ailleurs. Pourtant, la question de la formation des enseignants est centrale, et pas uniquement à l'INLCO. L'équipe enseignante s'interroge sur le devenir de la formation des enseignants dans les universités, en se demandant s'il ne serait pas dans l'intérêt de l'Institut de former ses propres enseignants, en supposant un enfermement de chaque université sur elle-même, qui finirait par former ses propres professeurs. Léon Robel résume ainsi la situation : Paris-III a besoin du russe de l'INLCO, à laquelle l'Institut est rattaché (ce qui permet, notamment, la formation de non-spécialistes de russe de la Sorbonne nouvelle sur les bancs de l'INLCO), les instituts de formation des professeurs vident les universités au-delà du DUEL, toutes les universités désirent ouvrir de nouvelles filières ; il en tire les conséquences suivantes : il ne faut pas renoncer à la vocation pratique, il faut essayer d'avoir un enseignement complet (jusqu'au niveau de la maîtrise), il faut avoir un secteur qui fournisse des enseignants¹⁶¹. L'Institut peut ainsi conserver une partie de son ambition traditionnelle – la formation à la langue pratique – sans pour autant se contenter de ce seul horizon. L'inquiétude pour l'Institut de devoir former ses propres enseignants, ne pouvant plus compter sur l'Université qui risque de déployer de nouvelles filières et ne plus former les enseignants de l'INLCO, se dissipe cependant en quelques années. La position que l'INLCO n'est pas une fabrique d'enseignants s'impose alors. Léon Robel, réaffirme en 1973 que cette voie n'est pas celle de l'INLCO, où l'enseignement ne doit pas être « conçu en vue de l'agrégation » comme à l'Université, mais chercher d'autres voies, comme « la linguistique moderne ou la sémiotique¹⁶². » Il insiste sur l'importance de définir les finalités pour orienter les enseignements de langue dans ce sens, soit sur la question des débouchés, devenue essentielle, et la recherche d'une autre voie pour l'INLCO qu'être une antichambre ou un complément des enseignements de la Sorbonne, tout en positionnant l'enseignement de la langue en lien avec une recherche qui ait également une forte spécificité.

Dans le but de se distinguer de l'Université, les enseignants décident également de se détacher de l'approche littéraire, dominante en Sorbonne puisque principal lieu de formation des enseignants, dans la logique d'une agrégation fondée sur la culture littéraire. François

160 Procès-verbal de la réunion de la commission de l'URSS du 13 mars 1971, Archives de l'INALCO, carton 5192.

161 *Ibid.*

162 Procès-verbal du conseil du département URSS du 26 mai 1973, Archives de l'INALCO, carton 5192.

Champagne de Labriolle, agrégé de grammaire et nommé professeur à l'INLCO en 1970, souligne que les étudiants n'ont en général aucune connaissance de la littérature russe et appelle à éviter le danger d'engager l'enseignement du russe dans une voie trop littéraire, qui offrirait peu de débouchés ; selon lui, la littérature doit rester simplement une option, mais l'accent de l'enseignement des Langues orientales doit être mis sur le domaine pratique (c'est-à-dire, trouver une autre voie que la littérature et la recherche) et la langue parlée. Les objectifs de la formation en russe aux Langues orientales sont sujets à dissensions internes, ce qui n'empêche un accord de plusieurs membres de l'équipe enseignante sur la question de la réduction de la place de la littérature. Le réajustement de la littérature dans le cursus de l'INLCO recommandé par François Champagne de Labriolle est soutenu par Eugénie Berg, répétitrice, qui note qu'il faudrait réduire les textes littéraires étudiés en travaux pratiques (TP) en 2^e année, au profit de textes d'actualité pour répondre aux envies des étudiants de mieux connaître la vie quotidienne soviétique. Marcel Ferrand, professeur, soutient cette initiative :

« Il y a effectivement un trop grand nombre de textes de littérature classique. La littérature est en réalité un prétexte à l'étude de la langue. Il serait peut-être préférable de choisir l'étude de textes contemporains simples, des récits, en petite quantité¹⁶³. »

Cependant, certains enseignants restent attachés à l'approche littéraire, qui a été celle de leur formation ; en effet, les professeurs recrutés aux Langues orientales sont majoritairement des agrégés (le plus souvent de russe), formés en Sorbonne. Jean-Pierre Benoist soutient ainsi que l'acquisition de la langue se fait par la littérature, bien que Eugénie Berg, ayant acquis une certaine ancienneté aux Langues orientales (elle est répétitrice depuis 1959), souligne que dans les faits, la littérature n'a jamais tenu une place prépondérante dans le cursus, légitimant ainsi le discours d'un cursus traditionnellement distinct de l'Université. La littérature ne disparaît pas pour autant de l'enseignement des Langues orientales, mais elle y reste moins centrale que dans les études russes universitaires, ce qui n'empêche le développement des approches de la linguistique et de la civilisation dans les différents cursus de russe des universités franciliennes et provinciales.

163 *Ibid.*

Le tournant des années 1970, amorcé par l'événement 1968, conduit à la création de nouvelles universités où les cursus de russe adoptent des positions pédagogiques et politiques qui peuvent révéler des dissensions dans l'acception de la discipline. Si la nécessaire ouverture au monde contemporain fait consensus, elle implique plusieurs niveaux. Tout d'abord, sur le plan linguistique, la pédagogie évolue pour mieux intégrer la langue moderne parlée. Cet enjeu concerne à la fois la formation des spécialistes de russe que les non-spécialistes qui souhaiteraient développer des compétences dans une langue d'échanges internationaux, alors que la coopération scientifique et économique franco-soviétique se renforce. En plus des établissements publics, des associations privées agissent sur ce terrain. Quant à la formation de spécialistes de la langue et du monde russes, elle se partage entre monde universitaire et les Langues orientales, qui cherchent à conserver une identité particulière, malgré leur intégration administrative à l'Université. À l'échelle de la capitale, il s'agit de délimiter les objectifs de formation à la Sorbonne et à l'INLCO. Ce dernier ne renonce pas à la formation par la langue pratique, tout en cherchant à développer une nouvelle compétence vers la recherche, et s'aventure ainsi sur le terrain tenu jusqu'alors par la Sorbonne. Les études russes de l'université de Paris, désormais scindées en trois centres dans la capitale, à Nanterre et à Vincennes, cherchent également une identité dans le nouveau contexte d'éclatement universitaire. Si Paris-IV s'affirme comme héritière de la Sorbonne, avec une forte ambition concernant la recherche, à Nanterre se développe une spécialisation de l'enseignement du russe aux scientifiques, tandis que le centre expérimental de Vincennes attire des étudiants de premier cycle autour d'une pédagogie abaissant les barrières entre corps enseignant et étudiant. Les UER de Paris-IV et de Paris-X se distinguent également par leur inclusion plus forte de milieux de l'émigration, ancienne ou récente. Y sont accueillis à partir des années 1970 des représentants de la troisième vague d'émigration, intellectuels chassés d'Union soviétique, dans une démarche parfois revendiquée comme politique. Cet accueil d'une dissidence semble peu impacter les relations franco-soviétiques dans le domaine de l'enseignement des langues. Tandis que les échanges de boursiers se poursuivent, qui permettent une formation sur le terrain aux étudiants russisants, la partie soviétique ne semble pas désireuse d'accroître le volume des échanges, mais semble s'appuyer sur le *soft power* de France-URSS et de l'association internationale des professeurs de russe, plus que compter sur les échanges universitaires.

Chapitre 11 – Évolutions des cursus et de la discipline de 1968 à la fin des années 1970 : une formation littéraire qui intègre la linguistique et la civilisation

Le développement de la coopération académique franco-soviétique, son élargissement aux non-spécialistes, l'ouverture de nouveaux postes dans le supérieur et la réforme des Langues orientales s'inscrivent dans un contexte de Détente franco-soviétique qui n'est pas fondamentalement modifié par le départ de De Gaulle et les présidences Pompidou et Giscard d'Estaing¹. L'URSS s'est imposée comme un acteur clé des relations diplomatiques, économiques et culturelles, d'où une demande d'expertise par l'État de manière plus systématique que l'appel à des personnalités reconnues comme Paul Boyer ou André Mazon dans les décennies précédentes, qui bénéficie de manière nouvelle aux agrégés de russe (comme aux agrégés d'allemand pour les relations franco-allemandes².) Depuis la fin des années 1960, c'est ainsi un agrégé de russe en détachement de ses fonctions d'enseignement qui est systématiquement nommé attaché culturel à l'ambassade de Moscou : Gérard Abensour (agrégé en 1960) de 1966 à 1971 est remplacé par Stéphane Tatischeff (agrégé en 1965), auquel succède Yves Hamant (agrégé en 1970) de 1974 à 1979³, puis Georges Philippenko (agrégé en 1969) et Anita Davidenkoff (agrégée en 1967) dans les années 1980⁴. Alors qu'André Mazon (décédé en 1967) n'avait orienté ni les programmes des concours, ni ses recherches personnelles vers le contemporain, la fin des années 1960 et les années 1970 sont marquées par une évolution des cursus de la discipline, accompagnant une professionnalisation élargie et qui se tourne nettement vers le monde contemporain.

I – Adapter les cursus aux nouveaux enjeux universitaires : intégration de la linguistique et de la civilisation dans des cursus tournés vers le monde contemporain

-
- 1 Voir M.-P. REY, *La tentation du rapprochement, op. cit.* ; Claire TESSIER, « Les relations franco-soviétiques au début du septennat de Valéry Giscard d'Estaing (1974-1978) », in Laurent JALABERT (dir.), *La France et la Russie : Regards diplomatiques (XVIIe-XXIe siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 93-106.
 - 2 Voir E. PICARD, « Des usages de l'Allemagne: politique culturelle française en Allemagne et rapprochement franco-allemand, 1945-1963 : politique publique, trajectoires, discours », *op. cit.*, p. 14 et p. 485-486.
 - 3 Pour les années concernées, voir FRANCE. MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Annuaire diplomatique et consulaire de la République française*, Paris, Berger-Levrault, 1966-1979.
 - 4 A. DAVIDENKOFF, *Histoire d'une expulsion, op. cit.*

1 – L'institutionnalisation de l'enseignement de la civilisation comme pendant des aires culturelles et gage de l'ancrage dans le monde contemporain des études russes

a) L'enseignement de « civilisation » : des contours variables, une composante soviétique affirmée

En raison de l'ouverture restreinte des frontières soviétiques, « pour le russe », contrairement à d'autres langues enseignées à l'Université, « le problème de l'enseignement de la langue et de la civilisation, en France même, est crucial⁵ » font remarquer les enseignants de russe du centre de Nanterre au colloque national des slavistes français en 1968. Le manque de connaissance des usages du terrain soviétique semble frapper autant les étudiants⁶ que les enseignants. Ainsi, la surprise des usages en Union soviétique de certains professeurs du secondaire en stage linguistique à Moscou, qui découvrent étonnés des usages de la vie courante comme l'institution du vestiaire (interdiction de garder son manteau à l'intérieur), l'usage d'offrir des petits cadeaux aux touristes (pour lequel il faut s'équiper de contre-dons), etc. Découvertes qui permettent l'élaboration de petits guides de voyages pour les stagiaires suivants⁷, et qui sont l'occasion de constater le peu de connaissance des usages du quotidien dans un pays peu visité et longtemps connu par le biais de la littérature classique.

En russe, comme dans d'autres langues (notamment l'anglais) la civilisation était déjà présente dans les études, sans pour autant former une discipline académique à part entière⁸. Ainsi, les études russes au sein de la nouvelle université de Nanterre (Paris-X), constituée en 1971, qui sont rassemblées au sein d'une UER « allemand-russe », intègrent la question de la civilisation comme une appréhension du pays, au même titre que la langue. Il en est de même à l'UER de « Langues slaves, orientales et asiatiques » de l'université de Vincennes (ou Paris-VIII), où le russe est couplé au chinois, à l'hébreu et à l'arabe, et plus généralement, pour toutes les études russes, qui se tournent comme les autres langues vers la composante civilisationniste. Ce terme de « civilisation » est, dans un premier temps, construit par défaut :

5 « Note sur les études russes en France » du département de russe de Nanterre, datée du 1er juillet 1968 et présentée au colloque national des slavistes français des 5 et 6 juillet 1968, Archives nationales, carton 20010498/175.

6 Voir chapitre 10, III-2-b.

7 Sophie Lazarus, « Stage des professeurs de russe en Union soviétique : quelques impressions », in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 4, 1969, p. 12-15.

8 Voir notamment chapitre 2, I-2-b, chapitre 6, I-2-a et chapitre 7, III.

« C'est à la fin des années 1960 que le terme « civilisation » s'est émancipé de la littérature pour désigner strictement les enseignements qui ne relevaient ni de l'analyse littéraire ni de l'acquisition d'outils pour la maîtrise de la langue (grammaire – aujourd'hui linguistique et phonologie – et traduction), mais qui permettaient un approfondissement de la connaissance de l'environnement dans laquelle s'inscrivaient la langue et les œuvres littéraires étudiées⁹. »

L'inspiration pour cette nouvelle approche est attribuée à Fernand Braudel, qui a fait entrer le concept de « civilisations » dans les programmes d'histoire des lycées, invitation à considérer une histoire interdisciplinaire non limitée au seul événement, dans une approche d'aires culturelles¹⁰. Si la conception n'a pas perduré au lycée, le terme de civilisation s'est imposé dans les cursus de langues étrangères « pour désigner des cours en histoire et, plus généralement, en sciences sociales appliqués à une aire géographique spécifique¹¹. » Pour Caroline Rolland-Diamond et Nathalie Caron, la civilisation a échoué à s'imposer comme approche disciplinaire avec ses méthodes spécifiques et fait davantage figure, historiquement, de terme choisi dans les études de langues étrangères pour ne pas faire concurrence à l'histoire, enseignée comme telle dans un cursus de spécialité. Alors que la civilisation intègre d'autres approches que les méthodes de l'histoire, elle peine à se constituer en champ de recherche autonome. Stefan Martens, en étudiant la civilisation allemande dans les cursus de langue, parvient à une conclusion similaire. Dans un système où littérature et linguistique sont mieux balisées, et où, notamment au sein des études germaniques coexistent ces deux voies « nobles » que sont la littérature et linguistique¹², la civilisation fait figure de parent pauvre.

« Si la civilisation vise, du point de vue du contenu, l'ensemble de la vie historique, intellectuelle, économique, idéologique, politique et administrative d'une société sur un territoire, il est clair qu'elle ne vise pas sur le plan de la recherche une science au sens précis du terme. Comme domaine de recherche, la civilisation n'est homogène ni par ses contenus, ni par ses supports de travail, ni par ses méthodes. [...] La civilisation est par

9 C. ROLLAND-DIAMOND et N. CARON, « Des sciences sociales en filière LLCER ou pourquoi le mot « civilisation » ne convient plus en études étrangères », art. cit.

10 Voir notamment I. POPA, « Aires culturelles et recompositions (inter)disciplinaires : La 6e section de l'EPHE et les études sur l'espace russe, soviétique et est-européen », art. cit., p. 60-81.

11 C. ROLLAND-DIAMOND et N. CARON, « Des sciences sociales en filière LLCER ou pourquoi le mot « civilisation » ne convient plus en études étrangères », art. cit.

12 S. MARTENS, *La civilisation allemande dans les études germaniques en France*, op. cit., p. 3.

essence une passerelle entre les études de langue et les sciences sociales¹³. »

La civilisation s'insère au sein des UER comme une composante moins strictement enfermée dans la spécialisation en russe que les autres composantes que sont la linguistique ou la littérature, parce qu'elle peut s'adresser à un public plus large. La civilisation est ainsi conçue par certaines UER, comme celle de Paris-VIII, comme une composante des études russes ouverte aux étudiants d'autres disciplines, puisqu'elle n'exige pas de bonnes connaissances en langue, si elle repose sur un cours professé en français et ne comprend pas d'étude de textes¹⁴. Dans un même souci d'ouverture entre disciplines, l'UER de russe encourage la mobilité de ses étudiants en leur recommandant de compléter leur apprentissage au sein d'autres UER, comme celle d'histoire. À la fin des années 1970, la civilisation proposée en licence à Paris-VIII concerne, pour les UV générales, l'histoire russe et soviétique, et pour des UV plus spécialisées, une initiation à l'étude de textes historiques (qui demande une connaissance de la langue des XVI^e et XVII^e siècles, et qui est héritière de la composante philologique), la civilisation des pays slaves autres que la Russie ou encore les aspects non littéraires de la civilisation soviétique (comme le cinéma)¹⁵. Il existe à l'université d'Aix-en-Provence en 1970-1971 un certificat C1 de civilisation avec deux options : civilisation ou littérature ; la littérature est dans ce cas utilisée à la fois comme partie de la civilisation et comme partie distincte au sein de la civilisation. La civilisation est bien distincte de l'histoire dans l'enseignement des universités de Dijon et de Grenoble en 1970-1971, puisqu'y sont proposés des cours « d'histoire de la civilisation », ce qui implique bien que la civilisation peut être historicisée, au même titre que la littérature. Ainsi, au sein des études russes, la civilisation qui émerge dans les cursus emprunte à l'histoire, principalement, mais aussi, selon les universités, aux sciences sociales, et l'histoire littéraire n'en est pas nécessairement exclue, ce qui brosse un tableau hétérogène de la composante selon les départements. L'étude de quelques programmes de civilisation pour le début des années 1970 dans les départements d'études russes d'universités dotées d'une UER de spécialité en France – y compris à l'INLCO, rattaché à Paris-III pour la délivrance de la licence – permet de constater ces disparités.

13 *Ibid.* p. 3-4.

14 UNIVERSITÉ PARIS-VINCENNES PARIS VIII, *Guide de l'étudiant 1977-1978*, Paris, Université de Paris VIII - Vincennes, 1977, p. 92.

15 UNIVERSITÉ PARIS-VINCENNES PARIS VIII, *Guide de l'étudiant 1978-1979*, Paris, Université de Paris VIII - Vincennes, 1978, p. 110.

Tableau 11.1. Répartition de cours proposés dans les universités françaises et à l'INLCO en 1970, selon les trois composantes : langue (et linguistique), littérature et civilisation¹⁶

Établissement	Langue et linguistique	Littérature	Civilisation
Institut national des langues et civilisations orientales (INLCO)	1. Certificat, 8 UV de langue : grammaire, expression écrite et orale		1. Certificat, 2 UV de civilisation : géographie de l'URSS, histoire de la Russie des origines à Pierre le Grand
INLCO	2. Diplôme bilingue (2 langues à égalité) : 8 UV de langue		2. Diplôme bilingue (2 langues à égalité) : 2 UV de civilisation
INLCO	3. Diplôme bilingue (majeure/mineure) : 9 UV de langue majeure + 5 UV de langue mineure		3. Diplôme bilingue (majeure/mineure) : 6 UV de civilisation
INLCO	4. Diplôme unilingue, 12 UV de langue, dont obligatoires : grammaire, expression écrite et orale ; optionnelles : introduction à la linguistique russe, stylistique du russe contemporain, stylistique de la langue écrite	4. Diplôme unilingue, 1 UV obligatoire de langue/littérature : études de textes littéraires ; optionnelle : introduction à la littérature russe	4. Diplôme unilingue, 4 UV de civilisation : Histoire de l'empire russe de 1855 à 1917, L'évolution des institutions et l'expansion territoriale de Pierre le Grand à 1861, L'art russe, Économie de l'URSS, Problèmes religieux dans l'histoire russe et la société soviétique

¹⁶ D'après INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste*, op. cit., 1971.

Établissement	Langue et linguistique	Littérature	Civilisation
INLCO	5. Diplôme supérieur, option langue et littérature : Initiation à la traduction du français en russe, Langue de la critique littéraire, Évolution du système linguistique russe au XXe siècle, Langue du journal en URSS, Exercices pratiques écrits et oraux, Lecteur de textes dramatiques, Initiation aux problèmes linguistiques de la traduction du russe en français	5. Diplôme supérieur, option langue et littérature : Histoire de la littérature russe du XXe siècle, Histoire de la critique et théorie de la littérature du XXe siècle, Lecture de textes littéraires, Revues littéraires contemporaines, Acméisme et symbolisme, Les mouvements d'avant-garde autour de 1910, La littérature dramatique de 1900 à 1914, Le samizdat littéraire	5. Diplôme supérieur, option civilisation : Pensée russe au début du XXe siècle, L'effervescence artistique en Russie autour de 1913, Histoire immédiate par la presse : évolution de la vie intérieure en URSS et rapports de l'URSS avec l'étranger, Les problèmes agraires en URSS, Politique industrielle de l'URSS, Les relations commerciales de l'URSS, Étude de textes de la langue administrative et juridique, Problèmes religieux dans l'histoire russe et la société soviétique, Typologie des sociétés caucasiennes, Terminologie commerciale et langue technique, L'art russe)
INLCO			5. Diplôme supérieur, option Relations internationales (préparation aux concours de secrétaire et de secrétaire adjoint des Affaires étrangères, en collaboration avec l'UER Sciences politiques de l'Université Paris I et avec UV à valider obligatoirement sur l'histoire des institutions en général et sur l'histoire des institutions des pays socialistes)

Établissement	Langue et linguistique	Littérature	Civilisation
INLCO			5. Diplôme supérieur, option Échanges internationaux. UV obligatoires : Les problèmes agraires en URSS, Politique industrielle de l'URSS, Les relations commerciales de l'URSS, Terminologie commerciale et langue technique ; UV conseillées : Histoire immédiate par la presse : évolution de la vie intérieure en URSS et rapports de l'URSS avec l'étranger, Étude de textes de la langue administrative et juridique, Initiation aux problèmes linguistiques de la traduction du russe en français
INLCO	6. Licence, option langue et littérature : 1 UV de philologie (Philologie et problèmes historiques de la langue) + 3 UV de langue	6. Licence, option langue et littérature : 1 UV de littérature classique, 1 UV de littérature	6. Licence, option relations internationales en partenariat avec Paris I
INLCO	7. Maîtrise. C2 traduction littéraire	7. Maîtrise. C2 traduction littéraire	7. Maîtrise. C2 problèmes économiques de l'URSS. C2 histoire de l'art
Université Paris-IV	DUEL. Thème et grammaire appliquée, version, expression écrite et orale, conservation en cabine, linguistique russe	DUEL 1. Initiation à la littérature. Programme de lectures, en russe : Pouchkine, <i>Récits de Belkine</i> ; Tchekhov, <i>Une banale histoire</i> ; Tchoukovskaïa, <i>La maison déserte</i> (1939) ; Lecture expliquée du programme de littérature	DUEL : Civilisation des XVIIIe et XIXe siècles, Civilisation du XXe siècle, Géographie et ethnologie de l'URSS

Établissement	Langue et linguistique	Littérature	Civilisation
Université Paris-IV		<p>DUEL 2. Lectures obligatoires en russe : Gogol, <i>Le manteau</i> ; choix de poèmes dans <i>Poésie russe et soviétique</i> de Demidova et Boudakova, Moscou, 1969 ; Tourgueniev, <i>Pères et fils</i> ; Boulgakov, <i>Cœur de chien</i>.</p> <p>Lectures en russe ou en français au choix de l'étudiant : Gogol, <i>Les âmes mortes</i> ; Dostoïevski, <i>L'idiot</i> ; Tolstoï, <i>Anna Karénine</i> ; Gorki, <i>Les bas-fonds</i> ; Tchekhov, <i>La cerisaie</i> et <i>La mouette</i> ; Cholokhov, <i>Le Don paisible</i> ;</p> <p>Lecture expliquée du programme de littérature</p>	
Université Paris-IV	<p>Licence. Certificat L. Langue (4h30) : thème, version, expression écrite et orale.</p> <p>Linguistique (1h) (phonologie, transcription morphologique)</p>	<p>Certificat L : littérature (1h30). Options : Littérature satirique soviétique (en russe), Problèmes de poésie moderne (en français), La pensée de Tolstoï et <i>Résurrection</i> (en russe), Le théâtre de Pouchkine à Gogol : les <i>Petites tragédies</i> et <i>Le revizor</i> (en français)</p>	<p>Certificat L : civilisation (1h30). Options : XVIIe-XVIIIe siècles (en français) ; Sociologie de l'URSS (en français) ; Cinéma soviétique (en russe)</p>
Université Paris-IV	<p>C1 linguistique russe : linguistique descriptive et historique (études de textes anciens pris dans le Johannet-Lépissier, texte moderne : Tchoukovskaïa, <i>La maison déserte</i>)</p>	<p>C1 littérature russe : œuvres de Pouchkine, Gogol, Dostoïevski, Tolstoï, choix de poèmes d'Essenine (Moscou : Sovetskaja Rossija, 1965), Babel, <i>La cavalerie rouge</i></p>	<p>C1 civilisation russe : L'agriculture soviétique, La NEP, Les mouvements révolutionnaires de 1861 à 1905</p>

Établissement	Langue et linguistique	Littérature	Civilisation
Université Paris-IV	C1 linguistique historique et comparée des langues slaves : vieux-slave et slavons, grammaire comparée, grammaire historique de 2 langues slaves (en partenariat avec l'EPHE) (études de textes pris dans le Johannet-Lépissier, le <i>Manuel de vieux-slave</i> et les <i>Textes vieux-slaves</i> de Vaillant)		C2 histoire des idées en Russie : Histoire des idées au XVIIIe siècle (A. Monnier), Histoire des idées dans la première moitié du XIXe siècle (J. Bonamour)
Université Paris-IV	C2 littérature et civilisation soviétiques, option linguistique : histoire de la linguistique russe et soviétique (R. L'Hermitte)	C2 littérature et civilisation soviétiques : Le réalisme socialiste (M. Aucouturier)	C2 littérature et civilisation soviétiques : Les problèmes économiques de l'URSS depuis 1945 (B. Kerblay), Questions d'histoire soviétique (M. Heller), Institutions et problèmes politiques (H. Carrère d'Encausse)
Université Paris-IV		C2 littérature et civilisation médiévales : Étude de textes du Moyen-Âge (P. Contal)	C2 littérature et civilisation médiévales : Étude de textes du Moyen-Âge (P. Contal)
Université Paris-IV		C2 littérature russe moderne : Étude de poètes du XXe siècle (V. Lossky)	

Établissement	Langue et linguistique	Littérature	Civilisation
Université Paris-VIII	Licence d'enseignement. 7 UV de langue : grammaire, traduction, expression écrite et orale, conversation, laboratoire, thème, version + 3UV de linguistique obligatoires : phonétique et phonologie, préfixes verbaux, système du verbe ; UV facultatives : composition et dérivation, syntaxe des cas, histoire de la langue, le cercle de Prague, structure de lexique	Licence d'enseignement. 3 UV de littérature dont obligatoires : Bilan thématique de la littérature russe, Typologie de la littérature soviétique ; UV au choix : Alexandre Soljenitsyne et l'univers concentrationnaire, L'humour dans la littérature des années 20 (et 3 UV à déterminer)	Licence d'enseignement. 3 UV de civilisation dont obligatoires : Naissance de l'URSS, La Russie aux XVIIIe et XIXe siècles, L'URSS contemporaine ; UV facultatives : La civilisation russe du IXe au XVIIIe siècles, Relations extérieures de la Russie et de l'URSS
Université Paris-VIII	Séminaires de maîtrise en linguistique	Séminaires de maîtrise en littérature	Séminaires de maîtrise en civilisation
Université Paris-X	DUEL : 4 UV de langue obligatoires	DUEL : 1 UV de littérature obligatoire	DUEL : 3 UV de civilisation obligatoires (histoire de la Russie et de l'URSS)
Université Paris-X	Licence. 2 UV de langue obligatoires. UV de linguistique au choix : Initiation à la linguistique russe (phonématique, linguistique historique, lecture et explication de textes anciens), Linguistique (problèmes de grammaire moderne : l'emploi des cas ; vieux-russe et slavon)	Licence. Au moins 1 UV de littérature parmi : Le roman russe au XIXe siècle (Dostoïevski, <i>Crime et châtiment</i>), La poésie russe au XIXe siècle, Pouchkine et son temps (<i>Eugène Onéguine</i>), Le théâtre russe (Gogol, <i>Le revizor</i>), L'homme dans la révolution (Leonov, <i>Les blaireaux</i> , Fadeïev, <i>La défaite</i>), Les écrivains soviétiques témoins de leur temps (Soljenitsyne, <i>Le pavillon des cancéreux</i>)	Licence. UV au choix : La pensée révolutionnaire au XIXe siècle (non assuré en 1970-71), L'industrialisation de la Russie, Le servage, Les villes et la civilisation urbaine en URSS

Établissement	Langue et linguistique	Littérature	Civilisation
Université Paris-X	C2 linguistique. Méthodes de recherche en linguistique russe (Morphématique du verbe russe)	C2 littérature. Littérature russe classique et moderne (Les poètes russes et la révolution)	C2 civilisation. Problèmes d'histoire et de civilisation russes (L'opposition politique en Russie-URSS)
Université de Provence (Aix-Marseille I)	DUEL. 6 UV de langue : version, thème, expressions écrite et orale + 2 UV de grammaire (phonologie, morphologie, syntaxe) + 1 UV de 2e langue : langue slave recommandée pour les futurs agrégatifs (polonais, serbo-croate, tchèque)	DUEL. 2 UV de littérature : Histoire littéraire du XIXe siècle (jusqu'en 1880) et Histoire littéraire russe et soviétique de 1880 à nos jours	DUEL. 1 UV d'histoire et civilisation : histoire des origines à 1855 – étude du milieu soviétique
Université de Provence (Aix-Marseille I)	Certificat L de lettres russes. Langue russe (version, thème, exercices pratiques/3h), Langue technique (lectures de journaux, comptes-rendus, exercices pratiques de langue contemporaine/2h) et Grammaire (1h)	Certificat L de lettres russes. Littérature (Gogol, Korolenko, textes d'écrivains soviétiques/2h)	
Université de Provence (Aix-Marseille I)	Certificat C1 de linguistique russe (commentaire linguistique, textes anciens, 2e langue slave 2h)	Certificat C1 de civilisation russe, option littérature (Mandelstam, Tiouttchev, Dostoïevski, Saint-Pétersbourg dans la littérature russe/2h30)	2e cycle. Certificat C1 de civilisation russe, option civilisation (2h)
Université de Provence	Certificat C2 de linguistique historique des langues slaves		
Université de Bordeaux III	L lettres russes	L lettres russes	L lettres russes
Université de Bordeaux III	C1 linguistique russe		C1 civilisation russe
Université de Bordeaux III		C2 littérature russe soviétique	C2 civilisation de la Russie soviétique

Établissement	Langue et linguistique	Littérature	Civilisation
Université de Clermont-Ferrand	L lettres russes (version et thème littéraires, grammaire et stylistique)	L lettres russes : Histoire littéraire (à partir de manuels et chrestomathies) ; Griboïedov, <i>Le malheur d'avoir trop d'esprit</i> , Pouchkine, <i>Les récits de Belkine</i> , Lermontov, <i>Un héros de notre temps</i> , Tolstoï, <i>Récits de Sébastopol</i> , récits de Tchekhov, Gorki, <i>La maison Artamonov</i> , Fadeïev, <i>La défaite</i> , Maïakovski, <i>150 000 000</i>	L lettres russes : L'URSS de l'antiquité (sic) à nos jours (à partir de manuels et chrestomathies) ; L'URSS en 1970, culture et institutions
Université de Clermont-Ferrand	C1 et C2 de linguistique russe (assurés pour moitié avec la section de linguistique générale, pour le russe : phonologie du russe moderne, aspect verbal en russe moderne, adjectifs long et court, vieux russe, autre langue slave)	C1 littérature russe : réalisme et anti-réalisme dans la littérature soviétique à partir de <i>Petersbourg</i> de Biely, deux auteurs d'agrégation de russe ou de lettres modernes	C1 civilisation russe (non assuré en 1970-71 ; programme de 1971-72 : La Russie de Pierre le Grand à Catherine II (cours assuré par la section d'histoire), La Russie après l'abolition du servage, L'art russe au XXe siècle (cours assuré par la section d'histoire de l'art), L'enseignement en Russie)
Université de Clermont-Ferrand	C2 méthodologie de la traduction (théories et problèmes de la traduction, histoire de la traduction littéraire du russe en français)	C2 méthodologie de la traduction (théories et problèmes de la traduction, histoire de la traduction littéraire du russe en français)	
Université de Dijon	Grammaire moderne, phonétique	2e cycle : Tolstoï, <i>Anna Karénine</i> , Iouri Kazakov	1ère et 2e années : Histoire de la civilisation 2e cycle : Histoire du réalisme socialiste. L'époque jdanovienne, 1946-1953

Établissement	Langue et linguistique	Littérature	Civilisation
Université de Grenoble III	DUEL 1 : grammaire et phonétique moderne, thème et version. DUEL 2 : compréhension, thème, grammaire moderne et notions de grammaire historique		DUEL 1 : histoire de la civilisation russe (en 1971-72 : présentation de l'URSS, histoire des règnes de 1802 à 1917). DUEL 2 : civilisation, histoire des idées (en 1971-72 : histoire des idées de 1840 à 1917, histoire de l'art russe, histoire événementielle 1910-1969, la vie quotidienne en URSS
Université de Grenoble III		L lettres russes : initiation à la littérature russe, histoire littéraire, le roman russe	
Université de Grenoble III	C1 linguistique russe	C1 de langue, littérature et civilisation russes : la jeune littérature soviétique (œuvres de Poliakova, Zolotarev, Trifonov, Kourgatnikov à partir de textes accentués publiés par l'IES)	
Université de Grenoble III	C2 méthodes de recherche en linguistique slave (le verbe en russe et dans les langues slaves, cas et prépositions en russe et en serbo-croate, notions de sémantique appliquée au russe)		
Université de Grenoble III	Doctorat de 3e cycle, spécialité études slaves		

Établissement	Langue et linguistique	Littérature	Civilisation
Université de Lille III	DUEL 1 : version, thème grammatical, phonétique, phonologie, morphologie. DUEL 2 : thème littéraire, compréhension, morphologie, syntaxe	DUEL 2 : notions générales sur la littérature russe classique (Pouchkine, Gogol, Dostoïevski, Tolstoï)	DUEL 1 : initiation à l'histoire russe des origines au début du XIXe siècle ; notions de géographie physique, humaine et économique de l'URSS. DUEL 2 : initiation à l'histoire russe contemporaine (XIX et XXe siècles)
Université de Lille III	C1 linguistique : initiation à la phonétique historique, morphologie du nom, évolution du lexique russe contemporain, notions sur la langue scientifique et technique	L lettres russes : Dostoïevski, <i>Crime et châtiment</i> , poésies de Balmont, Fadeïev, <i>La défaite</i> , Cholokhov, <i>Le destin d'un homme</i>	C1 civilisation : L'art russe (architecture, sculpture, peinture) du XIIe au XVIe siècle ; La Sibérie au XIXe siècle ; L'URSS pendant la seconde guerre mondiale (1939-1945)
Université de Lille III	C2 linguistique : textes anciens dans le Johannet et Lépiessier, textes modernes de Solooukhine)	C2 littérature : la critique littéraire en Russie aux XIXe et XXe siècles	
Université de Nancy II	DUEL : thèmes littéraire et grammatical, version, expression orale, exercices de compréhension et de rédaction, explications de textes, grammaire russe (phonologie, morphologie, syntaxe)	DUEL : textes de Lermontov, Gogol, Tourgueniev, Tolstoï, Makarenko, Fadeïev et Paoustovski.	DUEL : Le règne de Nicolas II, Les constitutions de l'URSS, Les débuts du cinéma soviétique (UER de lettres), Les décembristes, L'idéologie des années 60, La renaissance russe du XXe siècle
Université de Nancy II	L lettres russes : extraits des Chrestomathies de Goudzi et de Kokorev	L lettres russes : textes de Pouchkine, Tourgueniev, Dostoïevski, Bounine et Mandelstam	

Établissement	Langue et linguistique	Littérature	Civilisation
Université de Nancy II	C1 linguistique russe : flexions nominales et verbales en vieux-slave et vieux-russe, syntaxe du vieux-slave, stylistique du russe, système de versification, dérivation	Méthodes de recherche en littérature russe	
Université de Poitiers	DUEL : version, thème, grammaire de la langue moderne, rédaction libre, expression orale, compréhension, phonétique du russe moderne, flexion, système verbal, syntaxe du russe moderne, grammaire descriptive du vieux-slave, étude de textes vieux-slaves	DUEL 1 : littérature contemporaine (Tendriakov, <i>État d'urgence</i>). DUEL 2 : littérature classique et contemporaine (Gogol, <i>Les âmes mortes</i> , récits de Tchekhov, Maïakovski, <i>La punaise</i>)	DUEL 1 : histoire et géographie (Histoire de la Russie des origines à Pierre le Grand, Géographie humaine et physique de l'URSS). DUEL 2 : histoire des idées, civilisation contemporaine (Le théâtre et son influence au XVIIIe siècle, La littérature et l'évolution des institutions au XIXe siècle, Civilisation contemporaine : L'évolution de l'URSS de 1917 à 1930)
Université de Poitiers	Licence : version, thème littéraire, expression orale, phonétique, étude des niveaux de langue aux XIXe et XXe siècles, dialectologie, histoire de la langue littéraire, textes du XII au XVIIe siècles	Licence : art et littérature (poèmes choisis de Derjavine, Dostoïevski, <i>L'adolescent</i> , Leonov, <i>Les blaireaux</i>)	
Université de Poitiers			C2 Histoire intellectuelle et sociale de la Russie (choix des questions selon goûts et aptitudes des étudiants)

Établissement	Langue et linguistique	Littérature	Civilisation
Université de Rennes II	DUEL : expression écrite et orale, traduction, grammaire, compréhension	DUEL : Pouchkine, Gogol, Lermontov	DUEL : histoire (formation de l'État russe) et géographie (les régions naturelles de l'URSS), histoire des idées et initiation à la littérature (société et littérature : les mythes de la société russe et leur traduction littéraire, avec les œuvres : la <i>Zadonchtchina</i> , Gogol, <i>Le portrait</i> , Tourgueniev, <i>Pères et fils</i> , Herzen, <i>Passé et pensées</i> , Dostoïevski, <i>Les possédés</i> , Tchernychevski, <i>Que faire ?</i>)
Université de Rennes II		L lettres russes. Romans : Karamzine, Pouchkine, Lermontov, Gogol, Dostoïevski, Tourgueniev, Saltykov-Chtchedrine ; théâtre : Fonvizine, Griboïedov, Pouchkine, Gogol, Ostrovski, Tchekhov, Gorki ; poésie : Derjavine, Joukovski, Pouchkine, Lermontov, Nekrassov, Blok, Essenine	C1 civilisation soviétique : L'URSS de 1917 à 1941
Université de Rennes II		C2 littérature soviétique : La littérature de 1927 à 1934 ; Blok, Essenine, Khlebnikov, Maïakovski, Babel, A. Vessely, Pilniak, Leonov, Olecha	
Université de Rouen	DUEL : compréhension, expression, laboratoire, grammaire, thème	DUEL : lectures littéraires (Krylov, Pouchkine, Gogol, Tchekhov), initiation à la littérature (Krylov, Lermontov, Gogol, Tchekhov), version	DUEL : civilisation russe moderne (cours général sur la Russie d'avant Pierre le Grand, cours général sur la Russie d'après Pierre le Grand et l'URSS), version

Établissement	Langue et linguistique	Littérature	Civilisation
Université de Strasbourg II	DUEL : version, commentaire grammatical, thème, phonétique, initiation au vieux-slave	DUEL : littérature russe et soviétique	DUEL : histoire et civilisation russes et soviétiques
Université de Strasbourg II	C1 linguistique comparée des langues slaves C1 linguistique appliquée, mention russe		C1 civilisation russe et soviétique
Université de Strasbourg II			C2 histoire et civilisation du Caucase
Université de Toulouse II	DUEL : version, grammaire, thème, techniques d'expression (rédaction, phonétique, lecture (en russe : Lermontov, Tchekhov, récits de Kazakov, puis Pouchkine, Gogol, Naguibine) et conversation, géographie en russe, commentaires de diafilms)	DUEL : histoire littéraire du XIXe siècle (en russe) (lectures en français ou en russe : <i>Les âmes mortes</i> de Gogol, <i>Oblomov</i> de Gontcharov, <i>L'orage</i> d'Ostrovski)	DUEL. Civilisation : Histoire russe jusqu'à Pierre le Grand (lectures en français ou en russe : vie d'Avvakoum, <i>Boris Godounov</i> de Pouchkine, <i>Tarass Boulba</i> de Gogol) ; Histoire de l'URSS de 1917 à 1941 (lectures en français ou en russe : <i>Le Don paisible</i> de Choukhov, <i>Le poème pédagogique</i> de Makarenko, <i>Requiem</i> de Akhmatova) ; La société russe de Pierre le Grand à 1917 (lectures en français ou en russe : <i>La fille du capitaine</i> de Pouchkine, <i>Pères et fils</i> de Tourgueniev, <i>Une chronique de famille</i> d'Aksakov) ; Histoire de l'URSS de 1941 à 1964 (lectures en français ou en russe : <i>Le premier cercle</i> de Soljenitsyne, <i>Dans les tranchées de Stalingrad</i> de V. Nekrassov, <i>Le dégel</i> d'Ehrenbourg)

Établissement	Langue et linguistique	Littérature	Civilisation
Université de Toulouse II	Licence (L lettres russes et C1 linguistique russe) : version, grammaire, thème, techniques d'expression (lectures en français ou en russe : Tourgueniev, Dostoïevski, Tolstoï, Gorki), vieux-slave/vieux russe, dissertation/plan et explication de texte (pour ces deux UV, lectures en russe : Gogol, Tolstoï, Saltykov-Chtchedrine, Tchekhov, Dostoïevski, Soljenitsyne et poésies de Pouchkine, Lermontov et Blok) + 1UV de 2e langue slave (polonais ou tchèque)	L lettres russes : Tourgueniev, Dostoïevski, Tolstoï, Gorki	
Université de Toulouse II		C2 Les grands courants de la littérature russe du XXe siècle (lectures en russe : <i>Le démon mesquin</i> de Sologoub, <i>Pétersbourg</i> de Biély, <i>Les douze</i> et <i>Les Scythes</i> de Blok, <i>Le nuage en pantalon</i> de Maïakovski, <i>La cavalerie rouge</i> de Babel, <i>Le Don paisible</i> de Cholokhov, <i>Nous autres</i> de Zamiatine, <i>L'envie</i> d'Olecha, <i>Le docteur Jivago</i> de Pasternak, <i>La quadrature du cercle</i> de Kataïev, <i>Requiem</i> d'Akhmatova, <i>Les douze chaises</i> d'Ilf et Petrov) + 1UV de 2e langue slave obligatoire	

Ce tableau laisse apercevoir la difficulté à tracer les contours de l'enseignement de civilisation. S'il est explicitement mentionné dans certaines UV, d'autres y ont ici été

rattachées quand elles ne correspondaient ni pleinement à des enseignements de langue ni de littérature, aux contours mieux définis. C'est notamment le cas à l'INLCO, où sont proposées des options de diplômes inexistantes dans le champ universitaire. Aux Langues orientales, où la licence se décline en deux options, la civilisation est une composante importante du parcours « Relations internationales », mais est écartée du parcours « Langue et littérature. » Bien que pour le premier parcours, la civilisation comprenne des dimensions historiques, l'approche en est surtout journalistique et politiste, et s'inscrit dans une logique de professionnalisation des cursus.

Répartir les différentes UV selon leur rattachement à une composante de langue (puis la linguistique en spécialité plus avancée dans le cursus), littérature ou civilisation n'est cependant pas arbitraire : les universités, quand elles exposent leurs cursus, prennent en compte la nouvelle répartition des études de langues dans ces trois composantes distinctes. Ce qui n'empêche qu'elles proposent parfois des diplômes situées à cheval sur plusieurs spécialités, comme les C2 de littérature et civilisation médiévales ou soviétiques à Paris-IV, où la distinction de période est préférée à celle d'approche disciplinaire, ou encore les diplômes de traduction littéraire, entre spécialité linguistique et littéraire. Les universités franciliennes proposent toutes les trois spécialités jusqu'au niveau de la maîtrise (certificat C2), tandis que les sections de province, plus petites, laissent apercevoir des spécialisations au niveau de la maîtrise, liées aux compétences des responsables d'enseignement : linguistique à Aix-en-Provence (Paul Garde) et à Grenoble (Claude Robert), littérature et civilisation soviétiques à Bordeaux (Georges Luciani), littérature (Jean Pérus) et linguistique (Philippe Ozouf) à Clermont-Ferrand et à Lille (Louis Allain et Wladimir Vodoff), littérature soviétique à Rennes (où Dimitri Schakhovskoy vient de remplacer Claude Frioux) et à Toulouse (Hélène Zamoyska), civilisation à Strasbourg (sur le Caucase, Robert Triomphe travaillant en collaboration avec un enseignant de géorgien, A. Alexidze), et un C2 à l'intitulé très large à Poitiers – Histoire intellectuelle et sociale de la Russie – qui permet d'inclure des sujets littéraires ou de civilisation selon les candidats et laisse apercevoir la souplesse d'une petite section de russe.

Tableau 11.2. Les enseignants de russe en poste dans les départements de spécialité slave en province en 1970-1971¹⁷

Université / Poste	Aix-Marseille I	Besançon	Bordeaux III	Caen	Clermont-Ferrand	Dijon	Grenoble III
Professeur	<u>Paul Garde</u>		Georges Luciani		Jean Pérus	Charles Corbet	<u>Claude Robert</u> (linguistique slave)
Chargé d'enseignement	<u>Françoise Flamant</u> (civilisation)		Guy Verret	<u>Anne Odartchenko</u>	<u>Philippe Ozouf</u>		
Chargé d'enseignement	<u>Guy Imart</u>						
Maître-assistant	<u>Michel Duc-Goninaz</u>		<u>Jean Descat</u> (russe et serbo-croate)		<u>André Stratonovitch</u>	<u>Marian Mroczek</u>	<u>Claude Kastler</u> (littérature et linguistique russes)
Maître-assistant	<u>Louis Martinez</u>		<u>Paul Kalinine</u> (UER de littérature comparée)				
Assistant	<u>Pierre Baccheretti</u>	<u>Albert Socié</u>	Francis Conte (russe et ukrainien)		<u>Marc Pradoux</u>		<u>Alexis Berelowitch</u> (littérature russe)
Assistant	<u>Danièle Beaune</u>		<u>Nicolas Zavialoff</u>		<u>Hélène Tanguy</u>		<u>Gilbert Merle</u> (linguistique russe)

17 D'après INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste, op. cit.* ; Archives nationales, fonds de l'ONUEF sur les lecteurs en France, carton 70AJ/105. Manquent Lyon II, Montpellier III et Nice. Les noms soulignés sont ceux des agrégés de russe.

Université / Poste	Aix-Marseille I	Besançon	Bordeaux III	Caen	Clermont-Ferrand	Dijon	Grenoble III
Assistant	<u>Marguerite Guiraud</u> (linguistique)				<u>Manon Waller</u>		<u>André Radiguet</u> (littérature russe et civilisation soviétique)
Chargé de cours		Yves Gentilhomme (russe pour scientifiques)					
Chargé de cours					Mariette Ollier		
Lecteur	Nadine Casta	Valentine Grosjean	M. Lebedeff	Marina Gueguen	Diana Dmitrieva	Lioudmilla Borissenkova	Marina Katsaourov
Lecteur	Victoria Imart		Mme Surjikova		Ingri Proudnikova	Mme Oussenko	
Lecteur	N.I. Tarasova				Henriette Tchouproun		
Lecteur	Hélène Vassilenko						

Université / Poste	Lille III	Nancy II	Poitiers	Rennes	Rouen	Strasbourg II	Toulouse II
Professeur						Robert Triomphe (langues et littératures slaves)	<u>Hélène Zamoyska</u> (langues et littératures slaves)

Université / Poste	Lille III	Nancy II	Poitiers	Rennes	Rouen	Strasbourg II	Toulouse II
Professeur associé						A. Alexidze (géorgien et russe)	
Chargé d'enseignement	<u>Louis Allain</u> (langues, littératures et civilisations slaves)	<u>Victor Balalaëff</u> (langue et littérature russes)	<u>Jacqueline de Proyart de Baillescourt</u>	<u>Dimitri Schakhovskoy</u>			
Chargé d'enseignement	<u>Wladimir Vodoff</u> (linguistique russe)						
Maître-assistant					<u>Michel Mervaud</u>	<u>Marie-Louise Jost</u>	
Assistant	<u>Annie Allain</u>	<u>Jeanne Gucker</u> (langue et littérature russes)	<u>Jean-Marc Bordier</u>	<u>Marie-Lise Apert-Gruel</u>		<u>Sophie Sayar</u>	<u>Paul Castaing</u>
Assistant	Paul Baskevitch		<u>Émile Kruba</u>	<u>Catherine Magne</u>			<u>Maurice Comtet</u>
Assistant				<u>Jean-Claude Roberti</u>			Nathalie Dombre
Assistant associé		Anneta Rezende (linguistique russe)					Mme Kaminska
Chargé de cours		Armand Abret			Nathalie Dreyfus		<u>Yves Hamant</u>

Université / Poste	Lille III	Nancy II	Poitiers	Rennes	Rouen	Strasbourg II	Toulouse II
Chargé de cours	<u>Michèle Lannoy</u>	Mme Markiewicz (initiation au russe)			<u>Satho Monteil</u>		
Chargé de cours					<u>Danielle Strnad</u>		
Chargé de cours					<u>Jean Thieulin</u>		
Lecteur	Marie Lopoukhine	Yvan Dobrinine	Galina Alekseeva	Olga Belyaeva		Maia Boldyreva	Louise Bild-Gouzenne
Lecteur	Nonna Schouls	Marie Hieting	Enrique Lopez	Vladimir Robotine		Mouza Canivez	Svetlana Rozanova

Ces répartitions ont pour point commun l'émergence de l'Union soviétique, qui fait pleinement son entrée comme objet d'étude dans les départements de russe, cinquante ans après sa naissance. Les évolutions qui se dessinaient depuis l'après 1945 convergent nettement au tournant des années 1970 : une meilleure connaissance de l'Union soviétique, une image de grande puissance dans la Guerre froide, dont les aspects positifs ne sont que lentement érodés par les crises du bloc et les révélations sur la répression, une politisation communiste qui reste forte dans certains départements. Le colloque des slavistes français en 1968 signale ainsi des réclamations d'étudiants pour intégrer davantage l'élément soviétique à l'enseignement¹⁸. Cette composante soviétique est particulièrement importante à l'INLCO, en relation avec un objectif de professionnalisation dans le monde contemporain, mais aussi parce que l'inscription du cursus dans le monde soviétique est au cœur même du projet du département « URSS » de l'Institut. C'est également vrai dans les universités de Bordeaux, Clermont-Ferrand et Rennes, sans doute en lien avec l'orientation politique d'une partie des responsables de cours.

Le contenu des enseignements se stabilise durant les années 1970, du moins dans les universités franciliennes¹⁹. Le plus grand changement réside dans les œuvres de littérature au programme, en conservant un ratio similaire entre la littérature classique et les œuvres plus récentes. L'histoire littéraire est parfois abordée sur un temps long, sans nécessairement de coupure de 1917 comme en premier cycle à Aix-en-Provence. Les cours de civilisation proposés par les différentes sections d'études russes mettent en avant l'histoire, depuis la Rus' kievienne jusqu'à l'Union soviétique, avec une focale sur les XVIIIe-XXe siècles. Alors qu'une distinction est faite entre périodes russe et soviétique dans la plupart des cursus, l'appellation d'Union soviétique domine à l'université de Clermont-Ferrand, sans que ne soit précisé ce que peut désigner « l'histoire antique de l'Union soviétique » proposée en premier cycle (s'agit-il d'une histoire ancienne des territoires devenus ceux de l'entité politique URSS au XXe siècle ? Ou une lecture soviétique de l'histoire, qui cherche une légitimité politique jusque dans les racines de la nation slave²⁰ ?) Si certains cours de civilisation se contentent d'un intitulé liée à l'étude d'une période historique, d'autres ne se bornent pas à dresser un

18 Demandes notamment rapportées au colloque national des slavistes français des 5 et 6 juillet 1968, Archives nationales, carton 20010498/175.

19 En comparant avec les programmes annoncés dans les livrets et guides de l'étudiant pour ces universités. Voir INSTITUT NATIONAL DES LANGUES ET CIVILISATIONS ORIENTALES, *Livret de l'étudiant*, op. cit., 1971-1979 ; UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE, *Université de Paris-Sorbonne. Guide de l'étudiant de 1er [premier] cycle : (lettres et civilisation)*, op. cit., 1972-1979 ; UNIVERSITÉ DE PARIS VIII, *Guide des études*, op. cit., 1972-1979 ; UNIVERSITÉ PARIS OUEST NANTERRE LA DÉFENSE, *Guide de l'étudiant*, op. cit., 1972-1979.

20 Ce qui fut un grand débat au XVIIIe siècle et suscite un nouvel intérêt en Union soviétique, voir Wladimir BERELOWITCH, « Les origines de la Russie dans l'historiographie russe au XVIIIe siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 58e année-1, 2003, p. 63-84.

tableau général de la région à une époque donnée, mais peuvent concerner plus particulièrement l'histoire des relations internationales (à l'INLCO ou encore à Paris-VIII), branche de l'histoire développée à la suite de Pierre Renouvin puis de Jean-Baptiste Duroselle en Sorbonne, ou encore l'histoire des idées (à Grenoble, Paris-IV, Poitiers et Rennes). La civilisation sort même du champ historique, en intégrant la géographie (à Lille et Rennes), les sciences sociales, comme la sociologie (à Paris-IV ou Paris-X), ou même les arts (à Lille), comme le cinéma (à Paris-IV). Dans la majorité des cours, la civilisation semble cependant correspondre à un cours d'histoire, parfois très lié à l'étude du matériau littéraire (comme à Rennes et à Toulouse, où des œuvres littéraires servent de support à l'étude d'une période historique). À Paris-IV, le programme, qu'il soit en langue, littérature ou civilisation, comporte toujours comme matériaux un ensemble d'œuvres littéraires à caractère d'illustration historique, qu'elles puissent être définies comme roman historique ou non, qu'elles soient contemporaines des événements ou écrites a posteriori, y compris pendant la période soviétique, comme Pouchkine qui écrit sur l'époque de Pougatchev, Léon Tolstoï sur celle de Napoléon, Tynianov sur celle de Paul Ier ou A.N. Tolstoï sur celle de Pierre Ier.

Tableau 11.3. La civilisation à Paris-IV en 1971-1972 : histoire politique, économique, sociale, littéraire, artistique et culturelle²¹

Programme des cours	Questions	Textes au programme	Bibliographie sommaire
Civilisation des XVIII ^e et XIX ^e siècle	1 – Histoire des principaux événements de politique intérieure et extérieure 2 – état politique 3 – situation économique 4- état social 5- développement culturel de 1682 (avènement de Pierre le Grand, Régence comprise) à 1900 (état de l'Empire au moment de la mise en service du Transsibérien)	(à lire en russe ou en français) : A.N. Tolstoï, <i>Pierre le Grand</i> (1930-1934), Tynianov, <i>Le Lieutenant Kijé</i> (1927), Pouchkine, <i>La fille du capitaine</i> (1836), Léon Tolstoï, <i>Guerre et paix</i> (1867-1869) et <i>Anna Karénine</i> (1877), Tourgueniev, <i>Pères et fils</i> (1862)	En français : Gustave Welter, <i>Histoire de la Russie</i> , Paris, Payot, 1946 (dernière édition : 1963) ; Pierre Kovalevsky, <i>Histoire de Russie et de l'URSS</i> , Paris, Librairie des Cinq continents, 1970 ; En russe : С. Г. Пушкарёв, <i>Обзор русской истории</i> [S. G. Pouchkariov, <i>Aperçu de l'histoire russe</i>], New York, éditions Tchekhov, 1953 ; С. Г. Пушкарёв, <i>Россия в XIX-ом веке</i> [S. G. Pouchkariov, <i>La Russie au XIX^e siècle</i>], New York, éditions Tchekhov, 1953

21 D'après l'organisation des études au département de slavistique de l'Université Paris-IV pour l'année 1971-1972, dans INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste*, op. cit., 1972, 41-413 – 41-416.

Programme des cours	Questions	Textes au programme	Bibliographie sommaire
Civilisation du XXe siècle	<p>La Russie en 1900. Situation politique, économique et sociale ; Les partis révolutionnaires (origines et formation) ; La Révolution de 1905 ; D'une révolution à l'autre. La Russie dans la Première Guerre mondiale ; La révolution de février. Le Gouvernement provisoire ; Lénine ; La Révolution d'Octobre. Les débuts du régime soviétique ; Le communisme de guerre. La guerre civile ; Le tournant de 1921. Les débuts de la NEP ; Conséquences et bilan de la NEP ; L'opposition sous la NEP. Éviction de Trotsky ; Le tournant de 1928-1930. La collectivisation ; L'industrialisation. Le premier Plan quinquennal ; Organisation des campagnes ; Les procès de Moscou ; Les constitutions de 1918, 1924 et 1936. Structures de l'État ; Politique étrangère de</p>	<p>Blok, <i>Les douze</i> (1918), Poésies d'Essenine et de Maïakovski, Cholokhov, <i>Le Don paisible</i> (1928-1940), Boulgakov, <i>La garde blanche</i> (1925-1926), A.N. Tolstoï, <i>Le chemin des tourments</i> (1921-1941), Akhmatova, <i>Requiem</i> (1935-1940), Tchoukovskaïa, <i>La maison déserte</i> (1939), Pasternak, <i>Le docteur Jivago</i> (1957)</p>	<p><i>Anthologie de la poésie russe du XXe siècle</i>, bilingue (Aubier) ; <i>Anthologie de la poésie russe</i>, par E. Triolet, bilingue (Seghers) ; Berdiaïev, <i>Les sources et le sens du communisme russe</i> (Idées) [1938, 1951, 1963] ; Blok, choix de poèmes présentés par S. Laffitte (Seghers) ; P. Broué, <i>Le parti bolchevique</i> (éditions de Minuit) [1963 puis 1972] ; J. Bruhat, <i>Histoire de l'URSS</i> (Que sais-je?) [1945, 1946, 1949, 1954, 1958, 1962, 1964, 1967 1970, 1972] ; J. Carmichael, <i>Histoire de la révolution russe</i> (Idées) [1966] ; H. Chambre, <i>Le marxisme en Union soviétique</i> (Seuil) [1955] ; R. Conquest, <i>La grande terreur</i> (Stock) [1970] ; I. Deutscher, <i>Staline</i> (Livre de poche) [1953, 1961] ; I. Deutscher, <i>Trotsky</i> (Julliard) [3 vol., 1962-1965] ; <i>Le dossier russe</i>, 2t. (Marabout) [Jean Marabini (dir.), <i>Le dossier Russie : de l'empire des tsars à l'URSS</i>, 1966] ; M. Ehrhard, <i>La littérature russe</i> (Que sais-je?) [1948, 1955, 1962, 1966, 1972] ; Essenine, choix de poèmes présentés par S. Laffitte (Seghers) ; M. Ferro, <i>La révolution russe de 1917</i> (Flammarion) [1967] ; Frioux, <i>Maïakovsky par lui-même</i> (Seuil) [1961] ; R. Gaucher, <i>L'opposition en URSS de 1917 à 1967</i> (Albin Michel) [1967] ; Camilla Gray, <i>L'avant-garde russe dans l'art moderne</i> [1968] ; M. Liebman, <i>La révolution russe</i></p>

Programme des cours	Questions	Textes au programme	Bibliographie sommaire
	<p>l'URSS dans les années 1930 ;</p> <p>Les poètes et la Révolution (Blok, Essenine, Maïakovski) ;</p> <p>La littérature des années vingt ;</p> <p>Le réalisme socialiste ;</p> <p>La peinture d'avant-garde (Kandinski, Malevitch)</p>		<p>(Marabout) [1967] ;</p> <p>Lo Gatto, <i>Histoire de la littérature russe</i> [1965] ;</p> <p>Maïakovski, Vers et proses présentés par E. Triolet (les Éditeurs réunis) ;</p> <p>J. P. Nettl, <i>Bilan de l'URSS (1917-1967)</i> (Seuil) [1967] ;</p> <p>R. Portal, <i>La Russie de 1894 à 1914</i> [1963] et <i>La Russie industrielle jusqu'en 1927</i> [1956, 1960] (Cours de la Sorbonne) ;</p> <p><i>Les procès de Moscou</i> (Julliard, collection « Archives ») [présentés par P. Broué, 1964] ;</p> <p>S. Prokopovitch, <i>Histoire de l'économie de l'URSS</i> [1952] ;</p> <p>L. Réau, <i>L'art russe</i> (Marabout) [1968] ;</p> <p>L. Schapiro, <i>De Lénine à Staline</i> (Gallimard) [1967] ;</p> <p>P. Sorlin, <i>La société soviétique, 1917-1964</i> (Armand Colin) [1964] ;</p> <p>Trotsky, <i>Histoire de la révolution russe</i>, 2 t. (Seuil) [éd. de 1967] ;</p> <p>Welter, <i>Histoire de la Russie</i> (Payot) [1946, 1949, 1963, 1970]</p>

Les références bibliographiques proposées par l'équipe pédagogique de Paris-IV en 1970-1971 laissent transparaître des orientations politiques et littéraires²². On y retrouve des références présentes dans la bibliographie de l'étudiant en russe depuis le lendemain de la guerre comme *Les sources et le sens du communisme* (1938) de Nicolas Berdiaev (1874-1948), déjà recommandée par Pierre Pascal à ses étudiants à la fin des années 1940, qui propose une lecture chrétienne et messianique du communisme russe²³, ou les ouvrages de Gustave Welter et Louis Réau. Certes, deux historiens ouvertement philocommunistes, enseignant ou ayant enseigné en Sorbonne, sont présents. Les cours professés au lendemain de la guerre par Roger Portal, titulaire de la chaire d'histoire des Slaves en Sorbonne, traduisent

22 Voir chapitre 10, *Tableau 10.2. Les enseignants de russe en poste dans les départements de spécialité slave des établissements d'enseignement supérieur francilien en 1970-1971.*

23 Hélène ISWOLSKY, « N. BERTDIAEFF : Les sources et le sens du communisme russe (Gallimard) Constantin Leontieff (Desclée de Brouwer) », *Esprit* (1932-1939), 1939, vol. 7, n° 78, p. 924-927.

une vision empreinte de marxisme de l'histoire russe, mais évoluent aussi vers une critique de la politique stalinienne des nationalités²⁴. Jean Bruhat (1905-1983), maître-assistant en Sorbonne puis à Paris-VIII²⁵, prend place parmi les intellectuels critiques du Parti communiste français dans les années 1970. Les rééditions successives de son *Histoire de l'URSS* (publiée pour la première fois en 1945) présentent une lecture marxiste des événements, calquée sur l'historiographie soviétique, en tenant en compte les évolutions, notamment par son rattachement à la thèse de la déviation stalinienne ; à partir des années 1960, il tend à être perçu moins comme un spécialiste que comme un vulgarisateur²⁶. Cependant, les lectures conseillées aux étudiants de la Sorbonne s'orientent nettement vers une approche critique et éclectique du régime soviétique. Henri Chambre (1908-1994), spécialiste de sociologie rurale soviétique à l'EPHE, analyse les plans quinquennaux comme point de départ des incohérences de la production en URSS dans *Le marxisme en Union soviétique* (1955)²⁷. Pierre Broué (1926-2005) reprend l'idée trotskyste d'un élan révolutionnaire brisé par la thèse stalinienne du socialisme dans un seul pays. Ses travaux mettent en avant des conflits de classes entre ouvriers et paysans et entre le sommet (la bureaucratie) et la base (la société) pour confirmer que le socialisme n'est pas édifié en URSS en raison d'une bureaucratie jugée responsable des dérives, notamment de l'époque stalinienne. Isaac Deutscher (1907-1967), historien anglo-américain, propose une autre vision du stalinisme (dans son *Staline*, traduit en français en 1953), qu'il décrit comme le produit « de l'isolement du bolchevisme russe dans le monde capitaliste, et d'une assimilation mutuelle de cette révolution isolée et de la tradition russe²⁸. » Il ne présente pas de rupture nette entre ancienne Russie et nouvelle Union soviétique mais soutient la vision d'une continuité entre passé russe et présent soviétique, où la Révolution ne serait qu'une transition autoritaire vers la modernisation des structures d'une société archaïque. Cette vision révisionniste se traduit en France à la fin des années 1960 par les travaux de Pierre Sorlin (né en 1933) ou Marc Ferro (né en 1924). Le premier présente dans *La Société soviétique* (1967) une tension entre augmentation du niveau de vie de la population et sa soumission à la terreur politique. Le second, travaille sur le moment révolutionnaire. Il s'est rendu en 1962 à Leningrad pour consulter des archives de télégrammes dans le cadre de sa thèse de troisième cycle pour en dresser un tableau de l'opinion russe à l'époque de la Révolution. Il confronte ces données aux programmes des forces politiques pour en conclure

24 L. JALABERT, *Le grand débat, op. cit.*, p. 81-85.

25 Jean MAITRON, Claude PENNETIER, *BRUHAT Jean - Maitron*, <https://maitron.fr/spip.php?article18060>, consulté le 7 avril 2020.

26 L. JALABERT, *Le grand débat, op. cit.*, p. 200-210.

27 *Ibid.*, chapitre 4.

28 *Ibid.* p. 125.

une inadéquation entre les attentes populaires et les acteurs de la vie politique. C'est en reniant l'historiographie marxiste qui fait de la Révolution la réponse aux attentes du peuple et en lui opposant l'analyse d'une prise de pouvoir qui ne répond pas à ces aspirations et impose une dictature que Marc Ferro soutient la thèse révisionniste. Il remet en cause la rupture de la révolution en montrant que, par les mécanismes du pouvoir, la terreur politique et la puissante bureaucratie, le régime serait un nouvel avatar d'autoritarisme russe. Enfin, des auteurs comme Robert Conquest (1917-2015) ou Roland Gaucher (1919-2007) se positionnent aux côtés de l'école totalitaire, mettant l'accent sur les crimes du régime.

La composante soviétique est bien moins affirmée dans les références littéraires données que dans celles d'histoire. Deux manuels sont choisis, celui de Marcelle Ehrhard, qui n'inclut que de manière anecdotique la littérature russe de la période soviétique²⁹, et celui de Ettore Lo Gatto (1890-1983), somme plus imposant que le « Que sais-je ? » de Marcelle Ehrhard, publiée en 1965. *L'Histoire de la littérature russe* du professeur italien, titulaire de la chaire de langue et littérature russes à l'université de Rome jusqu'en 1965, est un tableau complet des principaux écrivains, ainsi qu'un outil rassemblant l'appareil critique russe, soviétique, mais aussi français, italien, anglais, allemand et américain publié sur grand nombre de ces auteurs, apprécié des enseignants et chercheurs³⁰. Pour Jacques Catteau et Antonella D'Amelia, qui lui rendent hommage en 1983, la carrière d'Ettore Lo Gatto est comparable à celle de Pierre Pascal en France : les deux ont le même âge, sont amis et sont des références des slavistiques italienne et française³¹. Enseignant et traducteur, Ettore Lo Gatto s'intéresse particulièrement au XIXe siècle russe, mais aussi aux auteurs de l'émigration, comme Bounine ou encore Zamiatine. Quant aux références du XXe siècle données dans la bibliographie, elles concernent la poésie de l'âge d'argent, la référence la plus récente étant Maïakovski, dont le champ de la critique littéraire est alors principalement occupé par Claude Frioux³².

b) Qui pour enseigner la civilisation ?

La civilisation étant matière récente et la recherche dans le domaine n'étant pas constituée, ce sont des spécialistes d'autres disciplines qui se chargent son enseignement dans

29 Voir chapitre 6, I-3-c.

30 François CHAMPAGNE DE LABRIOLLE, « Ettore Lo Gatto. Histoire de la Littérature russe des origines à nos jours. [Compte-rendu critique] », *Revue de Littérature Comparée*, 42-1, 1968, p. 139.

31 Antonella D'AMELIA et Jacques CATTEAU, « À la mémoire de Ettore Lo Gatto », *Revue des Études Slaves*, 55-4, 1983, p. 643-658.

32 Voir chapitre 6, I-3-c.

le cursus de russe, et donc plutôt orientés vers la littérature et la langue, comme Françoise Flamant à Aix-en-Provence en 1967, ou bien formés hors du cursus de russe, le plus souvent des historiens. C'est le cas à l'ouverture de la maîtrise de conférences de civilisation russe (devenue « civilisation russe et soviétique » au sein de l'UER de slavistique de l'université Paris-IV³³) à l'université de Paris en 1970, confiée à Basile Kerblay, formé auprès de l'historien Roger Portal et directeur d'études à l'EPHE. Ce type de profil n'est pas isolé et d'autres enseignants formés en histoire et en russe occupent les postes en civilisation russe qui se multiplient dans l'Université française.

Aux Langues orientales, la question de la civilisation russe et soviétique se détache du domaine plus général de la « Géographie, histoire et civilisations de l'Europe orientale », qui avait d'abord fait l'objet de chaires. Alors que, « jusqu'en 1968, la civilisation n'occupe qu'une place modeste dans les enseignements de russe³⁴ », Robert Philippot (1923-2009), nommé à la chaire d'Europe centrale en 1959, se consacre à partir de 1965 à la seule civilisation russe. De 1960 à 1966 un autre historien spécialiste de la Russie enseigne l'histoire russe et d'autres pays d'Europe centrale et orientale : Michel Laran (1919-1974). Agrégé d'histoire (en 1945) et diplômé de russe des Langues orientales (en 1949), il s'intéresse dans ses recherches à la Russie ancienne et, pour l'histoire contemporaine, au XIXe siècle³⁵. Ce n'est que dans les années 1970, avec le développement de la soviétologie, que Michel Laran, désormais enseignant à Paris-VIII, publie une histoire trans-période intitulée *Russie-U.R.S.S. (1870-1970)* chez Masson en 1973 pour la collection « Un siècle d'histoire. » Cette vision sur le long terme répond au contexte de la fin des années 1960 de l'adoption d'une méthode de travail sur la longue durée, allant de la période de l'empire à celle de l'Union soviétique³⁶. À Paris-VIII, Michel Laran retrouve un autre historien au département des études russes, Jean-Louis Van Regemorter (1927-1999), recruté en 1974 après un passage par l'université de Clermont-Ferrand (1965-1974), et dont la toile de fond des recherches concerne « l'entrée progressive de l'empire russe dans l'Europe moderne et ses conséquences³⁷. » Les exemples de Michel Laran comme de Jean-Louis Regemorter, formés en histoire et continuant de publier dans cette discipline, montrent bien que la civilisation ne se constitue pas en champ de recherche distinct.

Aux Langues orientales, un poste de professeur d'Histoire de la Russie et de l'URSS est

33 UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE, *Université de Paris-Sorbonne. Guide de l'étudiant de 1er [premier] cycle : (lettres et civilisation), op. cit., 1972-1977.*

34 P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O, 1795-1995, op. cit., p. 145.*

35 Voir la biographie de Michel Laran dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues 'O, 1795-1995, op. cit., p. 145.*

36 L. JALABERT, *Le grand débat, op. cit., p. 200-210.*

37 A. BERELOWITCH, « Un homme des Lumières du XXe siècle : Jean-Louis Van Regemorter (1927-1999) », art. cit., p. 261.

finalement ouvert en 1969 – en même temps que le département « URSS » – dont la première titulaire est Denise Eeckaute (1914-2006), agrégée d'histoire en 1943, diplômée de russe des Langues orientales en 1950 et licenciée de russe en Sorbonne en 1951³⁸. Denise Eeckaute devient en 1978 la directrice du Centre d'études russes et soviétiques (CERES), centre de recherche rattaché aux Langues orientales et qui publie la revue *Slovo* dont elle est la fondatrice en 1978. Malgré les limitations que posait en 1968 Jean Bonamour, professeur en Sorbonne, les Langues orientales se dotent ainsi d'un cycle de recherche. La civilisation russe et soviétique gagne en importance à l'École puisque, en même temps que la professeure Denise Eeckaute est recruté un maître-assistant, Stéphane Tatischeff (1935-1985), qui n'est pas agrégé d'histoire mais de russe (en 1965). Il est alors un représentant de ces débouchés hors de la linguistique et de la littérature qui s'ouvrent aux diplômés de langue russe. En effet, dès ses études, Stéphane Tatischeff s'est intéressé à l'histoire de Russie en soutenant un mémoire de DES en Sorbonne en 1958 sur l'œuvre d'un historien et géographe du premier XVIIIe siècle, Vassili Nikititch Tatichtchev (1686-1750) et sur lequel Simone Blanc, professeure à Nanterre, a soutenu sa thèse d'État en 1971. Comme ses collègues des Langues orientales, Simone Blanc (née en 1932), enseignante de civilisation à l'Université de Nanterre, est agrégée d'histoire (en 1956) et diplômée en russe des Langues orientales (en 1959)³⁹. Spécialiste d'histoire russe du XVIIIe siècle et ancienne élève de Roger Portal, elle est détachée au CNRS dans les années 1960, avant d'être nommée assistante de russe à Aix-Marseille en 1968. C'est finalement à Nanterre qu'elle poursuit sa carrière à partir de 1970 : en 1972, une fois sa thèse soutenue, elle remplace sur le poste de maître de conférences d'histoire et civilisation russes Georges Nivat, spécialiste de littérature parti à Genève. Malgré la spécialisation de Simone Blanc en histoire moderne, la dimension contemporaine n'est pas exclue de ses domaines de compétence puisqu'elle est chargée au milieu de la décennie, dans le cadre de l'intégration de l'élément soviétique à l'enseignement, de séminaires de maîtrise et de troisième cycle sur l'historiographie soviétique. Simone Blanc reste l'unique enseignante responsable de la composante historique des études russes de Nanterre, dans un établissement où la question de la civilisation semble moins centrale qu'aux Langues orientales⁴⁰.

À partir de 1969, en plus de l'historienne Denise Eeckaute et de l'agrégé de russe Stéphane Tatischeff sont recrutés les politistes, diplômés de l'IEP, Georges Sokoloff (1935-2015), en 1969, et Michel Vassilief (né en 1939) en 1972, également assistant à Paris-IV. Les deux

38 Voir la biographie de Denise Eeckaute-Bardery dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 145.

39 Voir le dossier de carrière de Simone Blanc aux Archives de l'Université de Nanterre, carton 2009001/29.

40 Voir les notices biographiques de ces enseignants dans P. LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 146.

enseignants se chargent respectivement de questions d'économie soviétique et de relations extérieures de l'Union soviétique, tandis que les thèmes couverts par l'enseignement de civilisation sont élargis notamment par la question de la religion à travers les cours de Hélène Slezkine (1915-2013), de famille russe émigrée, recrutée en 1970, diplômée en russe à Paris et titulaire d'un doctorat de troisième cycle (1973). Les divergences de parcours des enseignants de la civilisation aux Langues orientales sont visibles dans le choix des assistants de Michel Laran : il s'agit d'un agrégé de russe, Jean Saussay (1938-1975, agrégé en 1965), recruté en 1971 puis élu à Paris-VIII en 1973, et de Nicolas Ross (né en 1945), recruté en remplacement de Jean Saussay. Cet ancien élève de Roger Portal et docteur en histoire s'intéresse également à la question de la littérature en Union soviétique⁴¹, montrant ainsi que les passerelles existent de la civilisation vers la littérature comme de la littérature vers la civilisation.

Malgré la diversité des parcours de formation – études russes, histoire, sciences politiques ou encore géographie avec Jean Radvanyi (né en 1949) recruté en 1975 – les enseignants de civilisation du département URSS des Langues orientales se retrouvent autour d'une compétence en langue russe. En effet, bien faible paraît la représentation des autres langues du département, arménien et géorgien, où la civilisation n'est enseignée que par Charles Urjewicz (né en 1942), recruté en 1973 pour traiter des questions des nationalités, et plus particulièrement de la question géorgienne. Certes, les parcours linguistiques d'arménien et de géorgien comportent leur propre enseignement de civilisation⁴². Cependant, théoriquement, des cours de civilisation soviétique ne se limitent pas au seul domaine russophone, bien que, à l'Université, cette question soit une composante de l'enseignement de russe et à ce titre orienté sur le monde russophone. Deux caractéristiques se retrouvent donc parmi les enseignants de civilisation, aux Langues orientales comme à l'Université : d'un côté, leur compétence sur le domaine russe, et ce malgré la diversité de leur formation. De l'autre, une certaine similitude dans les parcours : les Langues orientales comme l'Université semblent priser les historiens pour enseigner la civilisation, ce qui n'est pas spécifique au russe, mais est bien lié à l'émergence de la civilisation dans les cursus de langues étrangères⁴³. La civilisation est alors orientée dans le sens de l'histoire, malgré la reconnaissance de quelques parcours de

41 Nicolas ROSS, « Utopie et anti-utopie dans la littérature fantastique de l'U.R.S.S. », in *Annuaire de l'U.R.S.S., Droit - Économie - Sociologie - Politique - Culture, 1970-1971, Centre de Recherches sur l'U.R.S.S. et les Pays de l'Est*, Université des Sciences Juridiques, Politiques et Sociales de Strasbourg, Istra, 1972.

42 Voir INSTITUT NATIONAL DES LANGUES ET CIVILISATIONS ORIENTALES, *Livret de l'étudiant, op. cit.*, 1971-1979.

43 Voir notamment C. ROLLAND-DIAMOND et N. CARON, « Des sciences sociales en filière LLCER ou pourquoi le mot « civilisation » ne convient plus en études étrangères », art. cit.

spécialistes de russe pour enseigner la civilisation plutôt que la langue et la littérature qui seraient leurs premières compétences. Cette similitude des parcours est d'autant plus visible que ces enseignants sont mobiles d'un centre à l'autre. Ainsi, Michel Laran comme Jean Saussay ont enseigné aux Langues orientales puis à Paris-VIII, Michel Vassilief a circulé entre les Langues orientales et Paris-IV. Dans ce cas peut-on parler de spécialisations des centres quand les enseignants sont formés selon les mêmes modèles et circulent d'une institution à l'autre ?

2 – Quelle spécialisation des cursus universitaires en région parisienne ? Adaptation de la voie traditionnelle au monde contemporain et professionnalisation des russisants

En région parisienne, l'éclatement de la Sorbonne a fait émerger trois nouveaux pôles d'études russes : à Paris-IV, Paris-VIII et Paris-X. Nous pouvons donc nous demander dans quelle mesure ces nouveaux centres sont tributaires de l'ancienne Sorbonne. Et comment se distinguent-ils, entre eux et par rapport à l'enseignement de l'INLCO, rattaché depuis 1971 à l'université Paris-III ? Dans les universités, la répartition des enseignements entre langue (et linguistique), littérature et civilisation domine désormais partout. Le nouvel INLCO, qui délivre des diplômes nationaux de licence en plus de ses diplômes d'établissement, cherche à se distinguer par des options spécifiques à l'établissement, avec notamment des enseignements spécifiques de relations internationales, dans la logique d'une École fondée pour former des diplomates et interprètes.

L'éclatement de la Sorbonne conduit les nouveaux établissements à s'affirmer dans le paysage des études russes. Il y a donc ambition des responsables de mettre en place des spécificités disciplinaires, mais pas seulement. Ainsi, l'université de Paris-VIII a été fondée dans des circonstances particulières de réduction de la barrière entre enseignants et étudiants, tandis qu'à Paris-IV Jean Bonamour, à la tête des études russes, revendique la pérennité du cours magistral⁴⁴.

a) Le primat de la littérature est-il synonyme de conservatisme ? Des cursus et des sujets de recherche qui restent littéraires, mais s'intéressent à la période soviétique

Avant l'éclatement du début des années 1970, l'université de Paris apparaît comme le premier centre de formation des enseignants de russe. Les dernières années de son existence

44 Voir chapitre 10.

laissent apercevoir un cursus en russe très orienté sur la littérature, malgré l'introduction des orientations de la linguistique et de la civilisation⁴⁵. La littérature est même l'élément nécessaire de validation de la licence. En 1967-1968, après l'obtention du DUEL en langues vivantes, spécialité russe, le certificat L obligatoire pour validation de la licence de russe est celui de Lettres russes⁴⁶. Un second certificat (C1) est laissé au choix libre entre : Linguistique russe, Civilisation russe, Littérature et civilisation américaines, Langue, littérature et civilisation (allemandes, anglaises, espagnoles, portugaises ou italiennes), Linguistique générale, Étude du français classique, moderne et contemporain, Études latines, Littérature comparée, Littérature française du Moyen-Âge et de la Renaissance, Littérature française classique (XVIIe et XVIIIe siècle), Littérature française moderne et contemporaine, Littérature et civilisation latino-américaines, Linguistique française, Linguistique comparée des langues classiques, Histoire de l'art contemporain. De même, le choix des spécialisations en année de maîtrise, qui fait suite à la licence, révèle toujours un intérêt marqué pour la littérature.

Tableau 11.4. Les sujets de mémoires de maîtrises soutenus et les spécialités du C2 en études russes à l'université de Paris (1968-1970)⁴⁷

Année	Nom	Sujet du mémoire	Directeur d'études et Jury	Spécialité du C2	Jury
1968	Jean Aïvadian	La nature dans la vie et l'œuvre de Baratynski	H. Granjard	Littérature russe médiévale	H. Granjard
1968	Jeanne Allouard	La Sibérie (1945-1968) d'après les prosateurs soviétiques	J. Bonamour (dir.) et F. Champagne de Labriolle	Littérature russe moderne	J. Bonamour et F. Champagne de Labriolle
1968	Christiane Aveline	L'art et l'artiste dans la société d'après les œuvres de jeunesse de Gogol	J. Bonamour (dir.) et F. Champagne de Labriolle	Littérature russe moderne	J. Bonamour et F. Champagne de Labriolle
1968	Nicole Azeau	Les contes populaires russes chez Pouchkine	J. Bonamour (dir.) et F. Champagne de Labriolle	Littérature russe moderne	J. Bonamour et F. Champagne de Labriolle

45 Voir chapitre 7, III et chapitre 8, I-1.

46 UNIVERSITÉ DE PARIS, *Annuaire 1967-1968, op. cit.*, 1967, p. 323-324.

47 D'après les procès verbaux de maîtrise et de Certificats d'études supérieures C2 de l'université de Paris pour la période concernée, Archives nationales, cartons 19910563/258-269. Les membres du jury signent les procès verbaux mais n'y écrivent pas leur nom, ce qui rend difficile leur identification.

Année	Nom	Sujet du mémoire	Directeur d'études et Jury	Spécialité du C2	Jury
1968	Élisabeth Batalin	Gorki, dramaturge	N. Weisbein (dir.) et F. Champagne de Labriolle	Littérature russe moderne	N. Weisbein et F. Champagne de Labriolle
1968	Nathalie Batalin (épouse Jullian)	La polémique sociale dans <i>À qui la faute ?</i> de Herzen	H. Granjard	Littérature russe moderne	H. Granjard
1968	Wladimir Berelowitch	Les éléments fantastiques dans les contes populaires d'Afanassiev	N. Weisbein	Littérature russe moderne	N. Weisbein
1968	Bernard Bresteau	Boris Pilniak, nouvelliste	H. Granjard	Littérature russe médiévale	H. Granjard
1968	Catherine Cerf (épouse Haïat)	Les problèmes moraux traités dans l'œuvre littéraire de Tolstoï de 1880 à 1900	N. Weisbein	Littérature russe moderne	N. Weisbein et F. Champagne de Labriolle
1968	Anne David	Valentin Kataïev, prosateur	N. Weisbein	Littérature russe moderne	N. Weisbein et F. Champagne de Labriolle
1968	Véronique David	Le roman théâtral de Boulgakov	H. Granjard	Littérature russe moderne	H. Granjard
1968	Christine Dubarry	La personnalité littéraire de la R.M. Marie	N. Weisbein	Littérature russe moderne	N. Weisbein et F. Champagne de Labriolle
1968	Marie-Anne Fournier	Kniajnine, imitateur de Voltaire : <i>Olga</i> et <i>Méropé</i>	N. Weisbein	Littérature russe médiévale	N. Weisbein et P. Contal
1968	Hélène Grnac	Lermontov, psychologue	J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour et F. Champagne de Labriolle
1968	Antonia Grobelnik (épouse Bernard)	La nature dans l'œuvre de Tourgueniev	J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour et F. Champagne de Labriolle

Année	Nom	Sujet du mémoire	Directeur d'études et Jury	Spécialité du C2	Jury
1968	Jean de Gueheneuc de Boishue	Vladimir Soloviev et le messianisme de la Russie	N. Weisbein	Littérature russe moderne	N. Weisbein et F. Champagne de Labriolle
1968	René Guerra	Boris Zaïtsev, nouvelliste et romancier	H. Granjard	Littérature russe médiévale	H. Granjard
1968	Joëlle Halimi	Le cycle de lecture de Tolstoï	N. Weisbein	Littérature russe moderne	N. Weisbein et F. Champagne de Labriolle
1968	Cyrille Hirschfeld	A.K. Tolstoï, interprète de l'histoire	N. Weisbein	Littérature russe médiévale	N. Weisbein et P. Contal
1968	Annie Katz	L'homme et la réalité extérieure dans l'œuvre d'Olecha	H. Granjard	Littérature russe moderne	H. Granjard et F. Champagne de Labriolle
1968	Danielle Konopnicki	L'amour dans le théâtre de Tchekhov	N. Weisbein (dir.) et F. Champagne de Labriolle	Littérature russe moderne	N. Weisbein et F. Champagne de Labriolle
1968	Dominique Lemaire	Herzen et la question polonaise	H. Granjard		
1968	Catherine Lubas (épouse Salomon)	Ehrenbourg, écrivain et journaliste entre les deux guerres	J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour et F. Champagne de Labriolle
1968	Ève Malleret	<i>Zoo, ou la Troisième Héloïse</i> , une œuvre de l'essayiste V. Chklovski	H. Granjard	Littérature russe moderne	H. Granjard
1968	Françoise Marivin	Lomonossov, théoricien des lettres	N. Weisbein	Littérature russe médiévale	N. Weisbein et P. Contal
1968	Lionel Meney	L'art du récit chez Babel	H. Granjard	Littérature russe moderne	H. Granjard
1968	Danuta Moszkiewicz (épouse Cristescu)	Les personnages féminins dans <i>L'idiot</i> de Dostoïevski	H. Granjard	Littérature russe moderne	H. Granjard

Année	Nom	Sujet du mémoire	Directeur d'études et Jury	Spécialité du C2	Jury
1968	Nadine Panoff	La Russie dans l'œuvre de Blok et de Essenine	N. Weisbein	Littérature russe moderne	N. Weisbein et F. Champagne de Labriolle
1968	Nevenka Pavic (épouse Requeno)	Tourgueniev, critique littéraire	H. Granjard		
1968	Nathalie Randuineau	La langue et le style de Zochtchenko	N. Weisbein		
1968	Annie Riom (épouse Christol)	Les problèmes du pouvoir et de la Révolution sous Catherine II	N. Weisbein	Littérature russe médiévale	N. Weisbein et P. Contal
1968	Florence Rouiller	Tchekhov, peintre de la fracture	N. Weisbein	Littérature russe moderne	N. Weisbein et F. Champagne de Labriolle
1968	Nathalie Rubel	Gogol et le fantastique	N. Weisbein	Littérature russe médiévale	N. Weisbein et P. Contal
1968	Betty Santillana	P.V. Annenkov, d'après la correspondance d'I.S. Tourgueniev	H. Granjard	Littérature russe moderne	H. Granjard
1968	Anne-Marie Schlaepfer	La poésie de Nicolas Zabolotski	H. Granjard	Littérature russe moderne	H. Granjard
1968	Tatiana Stoyko	Le sentiment de la mort chez Tolstoï (<i>Enfance, Jeunesse, La mort d'Ivan Ilitch, Anna Karenine, Trois morts, Guerre et Paix</i>)	J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour et F. Champagne de Labriolle
1968	Alexis Tchabroff	Impératifs perfectifs et imperfectifs dérivés en vieux russe et en vieux slave	H. Granjard		
1968	Françoise Thabeault	Le génitif de négation en russe	J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour et F. Champagne de Labriolle
1968	Alain Thévenard	Zamiatine, nouvelliste	H. Granjard	Littérature russe moderne	H. Granjard

Année	Nom	Sujet du mémoire	Directeur d'études et Jury	Spécialité du C2	Jury
1968	Ludmilia de Tillot (épouse Toropoff)	Les tendances de la pensée de Merejkovski dans ses œuvres en prose	N. Weisbein	Littérature russe moderne	N. Weisbein et F. Champagne de Labriolle
1968	Anita Tiraspolsky	Les établissements d'enseignement pour jeunes filles sous Catherine II	H. Granjard	Littérature russe médiévale	H. Granjard
1968	Michel Vassilieff	La personnalité littéraire de M. Boulgakov	N. Weisbein	Littérature russe moderne	N. Weisbein et F. Champagne de Labriolle
1968	Catherine Voytekovitch (épouse Terentieff)	L'inspiration populaire et nationale dans les œuvres d'A.K. Tolstoï	N. Weisbein	Littérature russe moderne	N. Weisbein et F. Champagne de Labriolle
1969	Régine Allix	Le fantastique dans l'œuvre de Pouchkine	H. Granjard (dir.) et F. Champagne de Labriolle	Littérature russe moderne	H. Granjard et F. Champagne de Labriolle
1969	Hélène Andryciow	<i>Le contemporain</i> entre 1847 et 1863	H. Granjard	Littérature russe moderne	H. Granjard
1969	Claudine Ayache	Le rire et l'humour de Babel	N. Weisbein		
1969	Irina Benenson (épouse Fougeron)	L'accent français dans la prononciation des mots et des groupes de mots russes	J. Bonamour		
1969	Dominique Blézot	La romance (chanson littéraire) et la chanson populaire en Russie	N. Weisbein	Littérature russe moderne	N. Weisbein
1969	Françoise Blime	Les thèmes d'inspiration de Goumilev	N. Weisbein	Littérature russe moderne	N. Weisbein et V. Lossky
1969	Perrine Bodet	La dérivation au deuxième degré en russe moderne	J. Bonamour	Langue et littérature médiévale russe	J. Bonamour et P. Contal
1969	Irène Boudsocq	Isaac Babel, écrivain juif	N. Weisbein	Littérature russe moderne	J. Bonamour et H. Granjard

Année	Nom	Sujet du mémoire	Directeur d'études et Jury	Spécialité du C2	Jury
1969	Marie-Laure Camus	Dostoïevski et le problème de l'existence de Dieu dans <i>Les frères Karamazov</i>	J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour et H. Granjard
1969	Alice Chajecski (épouse Bourru)	Mandelstam, prosateur	N. Weisbein	Littérature russe moderne	J. Bonamour et H. Granjard
1969	Alain Delecroix	Arts plastiques en Russie pendant la période révolutionnaire, 1917-1925	J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour et H. Granjard
1969	Arlette Driot	La chanson populaire russe entre 1840 et 1870, étude littéraire et linguistique	N. Weisbein	Littérature russe moderne	N. Weisbein
1969	Guy Duverne	Contribution à une étude du langage dans le roman <i>Le maître et Marguerite</i>	J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour et H. Granjard
1969	Gilbert Fisz	La propagande révolutionnaire dans l'armée russe (février-octobre 1917)	J. Bonamour (dir.) et R. Portal	Histoire de la Russie et de l'Union soviétique	R. Portal
1969	Françoise Gréhant	Les mots composés non soudés	J. Bonamour		
1969	Galli Grignon	L'Italie dans l'œuvre de Gorki	J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour [et membre non identifié]
1969	Voïslava Ivanovic (épouse Rabatel)	La peinture de la société dans le théâtre de T.. (?)	J. Bonamour (dir.) et F. Champagne de Labriolle	Littérature russe médiévale	P. Contal et H. Granjard
1969	Jean-Claude Lanne	Étude du roman <i>Les blaireaux</i> de Leonid Leonov	J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour et H. Granjard
1969	Raymond Le Boubennec	Le starets dans la littérature russe du XIXe siècle	N. Weisbein	Littérature russe moderne	N. Weisbein

Année	Nom	Sujet du mémoire	Directeur d'études et Jury	Spécialité du C2	Jury
1969	Marie-Magdeleine Legras (épouse Soulez-Larivière)	Mise en scène des pièces de Tchekhov au Théâtre d'art, du vivant de Tchekhov	H. Granjard	Littérature russe moderne	H. Granjard
1969	Claudine L'Hoëst	Le thème de la campagne russe chez les prosateurs contemporains	J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour et H. Granjard
1969	Christine Lutz	Le Saint-Pétersbourg de Biély dans la tradition des classiques russes	J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour et H. Granjard
1969	Vera Mazankine	Okoudjava, l'homme et l'œuvre	J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour et H. Granjard
1969	Philippe Menecier	La pensée révolutionnaire de Léon Tolstoï	N. Weisbein	Littérature russe moderne	[Non indiqué]
1969	Betty Mijoin	<i>Klim Sanguine</i> de Gorki	H. Granjard (dir.) et N. Weisbein	Littérature russe moderne	H. Granjard et N. Weisbein
1969	Oleg Mikhaïloff-Raslovleff	Karamzine, historien	N. Weisbein	Littérature russe moderne	N. Weisbein
1969	Béatrice Nazarian	Radichtchev, publiciste et réformateur	N. Weisbein	Langue et littérature médiévales russes	P. Contal
1969	Borka Oreb	Le problème de l'homme supérieur dans <i>Crime et châtiment</i>	J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour et H. Granjard
1969	Jean-Michel Paladian	Psychologie et technique romanesque d'après quelques œuvres de Dostoïevski	J. Bonamour (dir.) et F. Champagne de Labriolle	Littérature russe moderne	J. Bonamour et H. Granjard
1969	Michel Parfenoff	Le thème de Molière chez Boulgakov (drame et roman)	H. Granjard (dir.) et J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour et H. Granjard
1969	Lydia de Plagny	Le personnage théâtral gogolien	J. Bonamour	Littérature russe médiévale	J. Bonamour et H. Granjard

Année	Nom	Sujet du mémoire	Directeur d'études et Jury	Spécialité du C2	Jury
1969	Jean-Paul Quiviger	La femme dans le cinéma soviétique (Eisenstein, Poudovkine, Dovjenko)	J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour et H. Granjard
1969	Margit Rajnai (épouse Bercièrè)	La flexion verbale dans la <i>Zadonchtchina</i>	J. Bonamour (dir.) et R. L'Hermitte	Langue et littérature médiévale russe	P. Contal
1969	Geneviève Requier (épouse Bréan)	Tchinguiz Aïtmatov, l'homme et l'œuvre	J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour et H. Granjard
1969	Annie Saffar (épouse Arst)	Blok et la Révolution	J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour et H. Granjard
1969	Catherine Seranne	Le thème de l'argent chez Dostoïevski, d'après <i>Crime et châtiment</i> , <i>Le joueur</i> , <i>L'idiot</i> et <i>L'adolescent</i>	J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour et H. Granjard
1969	Dominique Simon	Les chroniques paysannes de Gleb Ouspenski antérieures à <i>La puissance de la terre</i>	H. Granjard	Littérature russe moderne	H. Granjard
1969	Laure Spindler	L'évolution des personnages féminins dans l'œuvre de Dostoïevski, des <i>Pauvres gens</i> à <i>L'idiot</i> , 1846-1868	H. Granjard (dir.) et J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour et H. Granjard
1969	Wladimir Tolstouchov	L'inspiration religieuse de Viatcheslav Ivanov	N. Weisbein	Littérature russe moderne	N. Weisbein et V. Lossky
1970	Joël Adrian	La question nationale juive en Union soviétique	J. Bonamour	Littératures et civilisations soviétiques	J. Bonamour
1970	Michel Baibabaeff	<i>La dame de pique</i> , Pouchkine et Tchaïkovski	N. Weisbein	Histoire des idées en Russie de 1750 à 1917	J. Bonamour, V. Lossky (et A. Monnier?)
1970	Nadia Barbic (épouse Volochine)	Recherches sur les substantifs nouveaux en russe moderne	R. L'Hermitte		

Année	Nom	Sujet du mémoire	Directeur d'études et Jury	Spécialité du C2	Jury
1970	Jean Bressolette	Recherches sur la productivité des morphèmes lexicaux dans la formation de nouveaux substantifs russes	R. L'Hermitte	Littératures et civilisations soviétiques	J. Bonamour
1970	Jean-Louis Cantau	<i>L'Izbornik</i> de 1076	J. Lépissier (dir.) et R. L'Hermitte		
1970	Patricia Champié	<i>L'Izbornik</i> de 1076	J. Lépissier (dir.) et R. L'Hermitte		
1970	Anne-Marie Day	Adaptation cinématographique explicative du <i>Maître et Marguerite</i> de Boulgakov	C. Frioux	Civilisation soviétique	J. Bonamour et M. Heller
1970	Laura Fiodorow	Les grands thèmes d'inspiration de Maïakovski	N. Weisbein	Histoire des idées en Russie de 1750 à 1917	J. Bonamour, V. Lossky (et A. Monnier?)
1970	Nadia Golovanov	La personnalité de Lénine, critique littéraire	N. Weisbein	Littératures et civilisations soviétiques	J. Bonamour
1970	Anne Herberts	Gogol et ses précurseurs	N. Weisbein	Littérature russe moderne	N. Weisbein
1970	Martine Imbert	<i>L'Izbornik</i> de 1076	J. Lépissier (dir.) et R. L'Hermitte		
1970	Isabelle Ivanov (épouse Kolitcheff)	Traduction et édition critique de <i>La poétique de Dostoïevski</i> (M. Bakhtine)	J. Bonamour et J. Catteau	Histoire des idées en Russie de 1750 à 1917	J. Bonamour, V. Lossky (et A. Monnier?)
1970	Irina Koumpanietz	Rôle de la noblesse dans la nation à travers les penseurs russes Novikov et Radichtchev	N. Weisbein	Histoire des idées en Russie de 1750 à 1917	J. Bonamour, V. Lossky (et A. Monnier?)
1970	Anne-Marie Kreis	Traduction littéraire et édition critique de <i>L'acajou</i> de Boris Pilniak	J. Bonamour et J. Catteau	Littératures et civilisations soviétiques	J. Bonamour

Année	Nom	Sujet du mémoire	Directeur d'études et Jury	Spécialité du C2	Jury
1970	Bernard Kreise	Les rapports de la réalité et du fantastique dans <i>Le maître et Marguerite</i> de M.A. Boulgakov	N. Weisbein	Littératures et civilisations soviétiques	J. Bonamour
1970	Odile Lemaire	Traduction littéraire et édition critique de <i>Avant le lever du soleil</i> de Mikhaïl Zochtchenko	J. Catteau (dir.) et J. Bonamour	Littératures et civilisations soviétiques	J. Bonamour
1970	Yves Magnien	V.(?), initiateur et créateur	N. Weisbein	Littératures et civilisations soviétiques	J. Bonamour
1970	Ève Moosmann	Contribution à l'étude des styles en russe moderne	J. Bonamour		
1970	Denise Paysant	Édition critique et traduction littéraire du texte <i>La fin d'un homme de peu</i> de Léonov	J. Catteau (dir.) et J. Bonamour	Littératures et civilisations soviétiques	J. Bonamour
1970	Rémy Perraud	Traduction littéraire et édition critique du <i>Retour de Bouddha</i> de Vsevolod Ivanov	J. Catteau (dir.) et J. Bonamour		
1970	Tithuan Pham (épouse Le Van Hung)	Les principaux thèmes du roman <i>Que faire ?</i> de Tchernychevski	H. Granjard	Linguistique et littérature russes médiévales	P. Contal
1970	Mathilde Pons	Le mouvement makhnoviste [Makhno, chef anarchiste ukrainien]	M. Heller et J. Bonamour	Littératures et civilisations soviétiques	J. Bonamour
1970	Françoise Rigault (épouse Cambefort)	Étude comparée de deux versions de <i>l'Oulialaïevchtchina</i> de Selvinski	N. Weisbein	Linguistique et littérature russes médiévales	P. Contal
1970	Richard Rongier	Mozart et Pouchkine	H. Granjard	Linguistique et littérature russes médiévales	P. Contal
1970	Hélène Slezkine	Les rapports d'Optina Poustyne avec les écrivains russes du XIXe siècle	N. Weisbein		

Année	Nom	Sujet du mémoire	Directeur d'études et Jury	Spécialité du C2	Jury
1970	Vladimir Symchowitz	Analyse par les différents courants marxistes de la nature sociale de l'URSS	J. Bonamour	Littératures et civilisations soviétiques	J. Bonamour
1970	Annie Tilly	L'introduction de la littérature russe en Espagne dans la seconde moitié du XIXe siècle	J. Bonamour	Méthodologie de la littérature comparée	C. Dédéyan
1970	Anne Vahl	Les problèmes politiques et historiques du <i>Premier cercle</i> de Soljenitsyne	J. Bonamour	Littératures et civilisations soviétiques	J. Bonamour
1970	Martine Vilain (épouse Martin)	Recherches sur la catégorie nominale en russe moderne. Contribution personnelle : recherche sur la place et le développement de l'emploi du substantif dans l'énoncé.	R. L'Hermitte (dir.) et J. Lépissier		
1970	Nicolas Zernoff	Marie Bashkirtseff et la Russie	N. Weisbein	Littérature russe moderne	J. Bonamour, V. Lossky (et A. Monnier?)
1970	Alenka Zuer (épouse Meunier)	Ivan le Terrible vu par A.K. Tolstoï et A.N. Tolstoï dans leurs pièces de théâtre	J. Bonamour	Littérature russe moderne	J. Bonamour, V. Lossky (et A. Monnier?)

La spécialisation littéraire des études russes à l'université de Paris est particulièrement visible dans les intitulés des C2, créés en 1968, par lesquels sont validés des compétences avant tout littéraires, la période étant alors l'objet de spécialisation : médiévale ou moderne, tandis que la littérature soviétique, qui apparaît en 1970, est couplée avec la civilisation. La linguistique en semble exclue, les étudiants soutenant un mémoire concernant l'étude de la langue ne validant pas de C2 à côté en linguistique russe. La seule spécialité de C2 qui semble proposée en linguistique russe est couplée avec la littérature dans un intitulé « Linguistique et littérature russes médiévales », qui rappelle l'approche philologique de l'étude de la langue, très liée au texte littéraire. Ainsi, ni linguistique, ni civilisation, composantes des études russes qui se mettent alors en place, ne sont indépendantes de la littérature à l'université de Paris. Quant à la

compétence historique, elle est divisée : l'histoire de la Russie et de l'Union soviétique est du ressort des études historiques, dirigées par Roger Portal, tandis que l'histoire des idées en Russie de 1750 à 1917 est laissée à l'appréciation des spécialistes de russe, formés en littérature.

La composition de l'équipe enseignante de la Sorbonne et la répartition des jurys laissent entrevoir les domaines de spécialité : si les littératures russes médiévale et moderne relèvent de la compétence d'une large équipe enseignante (principalement Henri Granjard, Nicolas Weisbein et Pierre Contal pour la littérature plus ancienne), la littérature et la civilisation soviétiques sont laissées à la seule appréciation de Jean Bonamour. Daniel Beauvois, qui a suivi les cours de Henri Granjard puis de Nicolas Weisbein à Lille de la fin des années 1950 au milieu des années 1960 se souvient qu'aucun des deux enseignants ne prenait au sérieux la littérature soviétique⁴⁸ ; cette situation semble se maintenir à Paris à la fin de la décennie. Pourtant, Henri Granjard dirige un mémoire sur l'écrivain soviétique Iouri Olecha (1899-1960) en 1968 (« L'homme et la réalité extérieure dans l'œuvre d'Olecha », par Annie Katz), ainsi que sur Victor Chklovski (1893-1984) (« Zoo, ou la Troisième Héloïse, une œuvre de l'essayiste V. Chklovski », par Eve Malleret), sur Isaac Babel (1894-1940) (« L'art du récit chez Babel », par Lionel Meney) et sur Nikolaï Zabolotski (1903-1958) (« La poésie de Nicolas Zabolotski », par Anne-Marie Schlaepfer), preuves que toute la littérature de la période n'est pas exclue de son horizon. Si la littérature de la période soviétique n'est pas ignorée, Henri Granjard et ses étudiants excluent la littérature réaliste socialiste ; Isaac Babel a été victime de la répression, tout comme Nikolaï Zabolotski, envoyé dans les camps, Iouri Olecha est actif dans les années 1920 mais souffre de la nouvelle ligne adoptée dans les années staliniennes, et si Victor Chklovski a pu être contraint de s'adapter à la nouvelle ligne politique des années trente, c'est une œuvre des années vingt qui fait l'objet d'un mémoire. Jean Bonamour dirige quant à lui des mémoires sur des auteurs plus contemporains : sur Ilya Ehrenbourg (1891-1967) – « ambassadeur informel de la culture russe en Europe » dans l'entre-deux-guerres, mis au service de l'écriture militante soviétique à partir de 1928⁴⁹ – Boulat Okoudjava (1924-1997), dans un sujet sur la vie et l'œuvre d'un poète-chanteur⁵⁰ contemporain, forme d'art informelle en Union soviétique, bien que Boulat Okoudjava appartienne alors au PCUS – Tchinguiz Aïtmatov – qui s'est fait découvrir par la revue *Novy*

48 Voir D. BEAUVOIS, *Mes pierres de lune*, op. cit., p. 42-43, cité au chapitre 8, I-2-a.

49 Ewa BÉRARD-ZARZYCKA, « Ilya Ehrenbourg (1891-1967) », in E. G. ETKIND, G. NIVAT, I. Z. SERMAN et V. STRADA (dir.), *Histoire de la littérature russe [3], Le XXe siècle. 3, Gels et dégels*, op. cit., p. 415-418.

50 Vladimir FRUMKIN, « Les poètes-chanteurs », in E. G. ETKIND, G. NIVAT, I. Z. SERMAN et V. STRADA (dir.), *Histoire de la littérature russe [3], Le XXe siècle. 3, Gels et dégels*, op. cit., trad. fr. Wladimir BERELOWITCH, p. 454-463. Boulat Okoudjava est exclu du Parti en 1972, voir C. VAISSIÉ, *Les ingénieurs des âmes en chef*, op. cit., p. 382-383.

Mir de Tvardovski, avant d'être imposé, comme membre de l'Union des écrivains, au secrétariat de cette revue pour y contrebalancer l'influence de Tvardovski, jugée trop libérale⁵¹ – ou encore Soljenitsyne – dont le récit sur le goulag, *Une journée d'Ivan Denissovitch*, a été publié dans les colonnes du *Novy Mir* dirigé par Tvardovski en 1962, avant la parution du *Premier cercle* en 1968, prenant encore pour sujet l'incarcération, choix de sujet de mémoire très contemporain en 1970, alors que le roman n'est pas encore traduit. Ces choix de sujets sont donc le reflet de styles littéraires et d'orientations politiques variés, qui laissent entendre la marge de manœuvre possible pour l'élaboration d'un travail de mémoire. Les étudiants de Jean Bonamour ne s'interdisent pas des sujets sortant du cadre littéraire, que ce soit en linguistique ou vers les sciences sociales, par exemple sur « La propagande révolutionnaire dans l'armée russe (février-octobre 1917) » par Gilbert Fisz en 1969 – évalué en collaboration avec Roger Portal – ou encore « La question nationale juive en Union soviétique » par Joël Adrian, ou l'« Analyse par les différents courants marxistes de la nature sociale de l'URSS » par Vladimir Symchowicz en 1970. Le cursus de maîtrise en Sorbonne semble ainsi s'ouvrir à de nouvelles approches disciplinaires avec une plus grande inclusion de la linguistique et de la civilisation, ainsi qu'à l'étude de sujets plus contemporains. Cependant, le cœur de la formation en Sorbonne reste attaché à la littérature de l'âge d'or russe.

Cet héritage se poursuit au sein de la nouvelle université Paris-IV. En 1971-1972, les enseignements du certificat L obligatoire pour l'obtention de la licence s'y répartissent comme suit : de la traduction à raison de 3h par semaine, de l'expression écrite et orale à raison de 1h30, 1h de linguistique, 2h30 de littérature et 1h30 de civilisation⁵². Ce certificat obligatoire laisse donc toujours plus de place à la littérature qu'à la nouvelle composante de civilisation. Un certain recentrement des études russes sur la littérature semble même à l'œuvre, et l'on peut voir un signal dans l'élection pour remplacer Roger Portal à la tête de l'Institut d'études slaves en 1973 de Jean Bonamour⁵³, qui, malgré son ouverture vers l'ensemble des composantes des études russes – linguistique, civilisation et littérature – reste avant tout un spécialiste de cette dernière. L'UER de slavistique de l'université Paris-IV ne propose pas un cursus qui vise à l'équilibre des enseignements entre linguistique, littérature et civilisation. Certes, pour être licencié, l'étudiant a ensuite le choix d'un deuxième certificat C1 entre Littérature russe, Civilisation russe, Linguistique russe ou Grammaire comparée des langues

51 Efim Grigor'evič ETKIND, « Alexandre Tvardovski (1910-1971) », in E. G. ETKIND, G. NIVAT, I. Z. SERMAN ET V. STRADA (dir.), *Histoire de la littérature russe [3], Le XXe siècle. 3, Gels et dégels*, op. cit., trad. fr. Michel THIERY, p. 363 ; C. VAISSIÉ, *Les ingénieurs des âmes en chef*, op. cit., p. 322.

52 INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES ET LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste*, op. cit., 1971, feuillet 41-413.

53 *Feuille d'information et de liaison des professeurs de russe*, n° 24, mars 1974. Archives de l'Université Paris-Nanterre, fonds André Karnycheff, carton 2011005/1.

slaves, ce qui peut réduire l'impact de la littérature dans le cursus, ou encore donner une forte coloration linguistique. La civilisation perd même en importance puisqu'en 1978-1979, le certificat obligatoire de licence est ainsi composé : 3h de traduction, 2h30 d'expression écrite et orale et 1h30 de littérature⁵⁴. L'étudiant doit en plus valider deux C1 au choix parmi cinq : Civilisation russe, Linguistique russe, Russe technique et économique, Littérature russe, Linguistique comparée des langues slaves. Il est recommandé aux étudiants souhaitant se préparer aux concours de recrutement des professeurs du secondaire de valider les C1 de littérature et de linguistique russes. Un licencié de russe peut ainsi ne recevoir qu'un minimum d'enseignement de civilisation durant son année diplômante.

Au contraire le cursus à Paris-VIII vise à l'équilibre des trois composantes. À la fin des années 1970, le cœur des études reste l'apprentissage de la langue, mais les étudiants doivent valider le même nombre d'UV en linguistique (distinguée de la langue), littérature et civilisation, en DEUG (Diplôme d'études universitaires générales, qui remplace le DUEL à partir de 1973) comme en licence⁵⁵. Chaque licencié de russe a ainsi reçu un socle de base dans chaque composante de la discipline, indépendamment des quelques UV de spécialisation choisies par chacun. À Paris-VIII l'étude de la littérature du XXe siècle semble ancrée dans la recherche. Depuis au moins 1975 y fonctionne une équipe de recherche pluridisciplinaire qui étudie les liens entre littérature et société entre les deux guerres, et semble ainsi brouiller la distinction nette entre littérature et civilisation. Au sein de cette équipe s'est constituée une sous-équipe de russisants, composée essentiellement d'anciennes élèves de l'ENS Fontenay-aux-Roses autour d'Irène Sokologorsky, enseignante à Paris-VIII et à l'ENS Fontenay-aux-Roses. Ce groupe, constitué en équipe de recherche associée au CNRS (ERA 517), étudie le vocabulaire de la critique marxiste sous la direction de Jean Pérus de Clermont-Ferrand⁵⁶.

À Paris-X se développe un cours soulignant le rôle de la littérature comme matériau de l'histoire (« Les écrivains soviétiques, témoins de leur temps⁵⁷ »), mettant en avant notamment l'œuvre de Soljenitsyne, à laquelle se consacrent plus particulièrement des enseignants de Nanterre, Geneviève et José Johannet, comme traducteurs, et Nikita Struve, comme éditeur, suite à l'expulsion de l'écrivain d'URSS en 1974. L'UV de civilisation est

54 INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste, op. cit.*, 1978, feuillet 41-418.

55 UNIVERSITÉ PARIS-VINCENNES PARIS VIII, *Guide de l'étudiant 1978-1979, op. cit.*, p. 107.

56 Voir le « Bilan de la section de russe de Fontenay », daté de 1975, par Irène Sokologorsky, dans les archives de l'ENS Fontenay-aux-Roses aux Archives nationales, carton 20020123, dossier « Relations avec la section de russe, 1975-80. »

57 Le cours revient régulièrement au programme, voir UNIVERSITÉ PARIS OUEST NANTERRE LA DÉFENSE, *Guide de l'étudiant, op. cit.*, 1972-1975 ; Soljenitsyne est au programme notamment en 1973-1974, voir « Organisation des études en 1973-1974 », programme de préparation du DUEL, joint au registre des PV des conseils de l'UER d'études germaniques et slaves, Archives départementales des Hauts-de-Seine, carton 1208W128.

consacrée plus particulièrement à l'histoire : histoire des idées (« La pensée philosophique et religieuse au XIXe siècle »), mais aussi méthodologie historique (« Les grands problèmes de l'histoire de l'URSS⁵⁸ ») ; l'Union soviétique est donc bien présente dans le cursus.

Tableau 11.5. Les thèses soutenues dans les universités où existe une section d'études russes (langue, littérature et civilisation) en France dans les années 1970⁵⁹

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Direction de thèse	Publication
1971, Paris-III (INLCO)	Andrée Aboulker	<i>Un groupe littéraire des années vingt, les Frères de Sérapion</i>	Thèse de 3e cycle	Léon Robel	
1971, Paris-III (INLCO)	Irina Benenson-Fougeron	<i>De l'intonation dans les phrases interrogatives russes</i>	Thèse de 3e cycle (linguistique)	Iván Fónagy	
1971, Paris-IV	Nathalie Bartling	<i>La vision du monde de Pasternak telle qu'elle apparaît surtout à travers son œuvre Le docteur Jivago, dans ses rapports avec les courants de pensée dominants de l'époque</i>	Thèse de 3e cycle	Nicolas Weisbein	
1971, Paris-IV	Simone Blanc	<i>Un disciple de Pierre le Grand dans la Russie du XVIIIe siècle : V.N. Tatichtchev (1686-1750)</i>	Thèse d'État (histoire)	Roger Portal	
1971, Paris-IV	Maurice Colin	1) <i>Krylov fabuliste, étude littéraire et historique</i> ; 2) <i>Krylov, Fables, traduction et commentaires</i>	Thèse d'État	Nicolas Weisbein	1) Paris : Publications orientalistes de France, 1975

58 D'après le programme de 1973-1974, art. cit.

59 D'après BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, FRANCE. DIRECTION DES BIBLIOTHÈQUES ET DE LA LECTURE PUBLIQUE, 1960-1974, FRANCE. SERVICE DES BIBLIOTHÈQUES, 1976-1981 et BIBLIOTHÈQUE DE LA SORBONNE (PARIS). SERVICE DES ÉCHANGES UNIVERSITAIRES, *Catalogue des thèses de doctorat soutenues devant les universités françaises*, Paris, Cercle de la librairie, 1971-1979, références croisées avec le SUDOC. Ce tableau n'est pas exhaustif en ce qui concerne les thèses d'histoire ; ne sont pas présentées ici les thèses soutenues à l'EPHE, puis à l'EHESS, hormis en cotutelle avec une section universitaire d'études russes.

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Direction de thèse	Publication
1971, Paris-IV	Miriam Fleischman	<i>L'influence des philosophes français sur la pensée de D.I. Fonvizin, contribution à l'étude de l'apport des idées françaises en Russie au XVIIIe siècle</i>	Thèse d'université (littérature comparée)		
1971, Paris-IV	Ignatius Gomes	<i>Les relations diplomatiques franco-russes de 1900 à 1906</i>	Thèse d'université		
1971, Paris-IV	Éliane Moch-Bickert	<i>Olga Glebova-Soudeikina, amie et inspiratrice des poètes</i>	Thèse d'État		
1971, Paris-IV	Kalena Uhryn	<i>La notion de « Russie » dans la cartographie occidentale du début du XVIe siècle à la fin du XVIIIe siècle</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)		Paris : Institut ukrainien des sciences économiques, 1975
1971, Paris-VIII	Béatrice Picon-Vallin	<i>Le théâtre juif soviétique pendant les années vingt</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Claude Frioux	Lausanne : l'Âge d'homme, 1973
1971, Paris-X	Nathalie Dombre-Potocki	<i>L'exotique et le merveilleux dans la poésie de Goumilev</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Sophie Laffitte	
1971, Paris-X	Hassan Diahuldeen	<i>Les éléments humoristiques et satiriques dans les récits de jeunesse de Tchekhov</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Sophie Laffitte	
1972, Bordeaux-III	Patrick Peyrot des Gachons	<i>Les nouvelles de Karamzine et le sentimentalisme européen</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)		
1972, Clermont-Ferrand-II	Bernadette Coursieras	<i>La terminologie de géographie en russe moderne</i>	Thèse de 3e cycle (linguistique)	Philippe Ozouf	

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Direction de thèse	Publication
1972, Clermont-Ferrand-II	Rose Lafoy	<i>La résurrection d'un mythe grecque dans la poésie dramatique russe au XXe siècle, « Ariane », tragédie de Marina Tsvetaïeva, traduite et commentée</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Jean Pérus	
1972, Clermont-Ferrand-II	Marc Pradoux	<i>Les verbes de déplacement en russe, verbes simples</i>	Thèse de 3e cycle (linguistique)	Philippe Ozouf	
1972, Paris-IV	Jean-Louis Backès	1) <i>Dostoïevski en France, 1880-1930 ;</i> 2) <i>Aspects du drame poétique dans le symbolisme européen (Blok, Yeats, Claudel, Hofmannsthal)</i>	Thèse d'État	2) Robert Dumont	
1972, Paris-IV	Alexandre Bourmeyster	<i>N.V. Stankevitch et l'idéalisme humanitaire des années 1830</i>	Thèse en études slaves	Henri Granjard	
1972, Paris-IV, EPHE	Jeanne Delamotte	<i>Un traitement original du problème de la productivité du travail dans l'industrie soviétique : l'expérience de Chtchekino</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves et sociologie régionale)	Basile Kerblay	<i>Shchekino, entreprise soviétique pilote, Paris : Les Éd. Ouvrières, 1973</i>
1972, Paris-IV	Michel Heller	<i>Le monde concentrationnaire et la littérature soviétique</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Jean Bonamour	Lausanne : l'Âge d'homme, 1974
1972, Paris-IV	Louise-Dominique Maroger	<i>Les idées pédagogiques de Tolstoï</i>	Thèse d'État (études slaves)	Pierre Pascal	
1972, Paris-IV	Emmanuel Rais	<i>Maxime Rylski et sa place dans la littérature ukrainienne</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Henri Granjard	

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Direction de thèse	Publication
1972, Paris-X	Brigitte Chevalier	<i>La personnalité de Lomonossov, 1711-1765</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Sophie Laffitte	
1972, Paris-X	Brigitte Danon	<i>La vie d'une communauté de vieux-croyants d'après l'œuvre de Melnikov-Petcherski</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Sophie Laffitte	
1972, Strasbourg -II	Marcel Caron	<i>L'influence de la formation médico-scientifique sur les sujets : les idées et l'art de Tchekhov</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Robert Triomphe	
1973, Nancy-II	Pierre Chaumont	<i>La classification des verbes russes</i>	Thèse de 3e cycle (linguistique)		
1973, Paris-III (INLCO)	Hana Jechova	<i>L'image poétique dans le mouvement romantique slave</i>	Thèse (études slaves)	Michel Cadot	
1973, Paris-IV	François Cornillot	<i>Tiouttchev, poète philosophe</i>	Thèse d'État (études slaves)	Henri Granjard	
1973, Paris-IV	Marie-José Sélaudoux	<i>Le théâtre de Soukhovo-Kobyline et le milieu moral et social de son époque</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Henri Granjard	
1973, Paris-IV	Hélène Slezkine	<i>L'itinéraire spirituel d'Ivan Vassilievitch Kireïevski</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Nicolas Weisbein	
1973, Paris-IV	Alois Strycek	<i>D.I. Fonvizine : l'homme et l'œuvre (1745-1792)</i>	Thèse d'État (études slaves)	Pierre Pascal	
1973, Paris-X	Vladimir Chonik	<i>N.G. Pomialovski (1835-1863) : l'homme et l'œuvre</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Sophie Laffitte	

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Direction de thèse	Publication
1973, Paris-X	Élisabeth Gardaz	<i>Édition critique (traduction, introduction et commentaires) du poème de N.A. Nekrassov : Pour qui fait-il bon vivre en Russie ?</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Sophie Laffitte	
1974, Paris-IV	Maurice Comtet	<i>Vladimir Galaktionovitch Korolenko (1853-1921) : l'homme et l'œuvre</i>		Henri Granjard	
1974, Paris-IV	Françoise Flamant	<i>La forme poétique d'Alexandre Blok : la signification des mètres</i>	Thèse d'État (études slaves)	Pierre Pascal	
1974, Paris-IV	David Goldstein	<i>Dostoïevski et les Juifs</i>	Thèse d'université (études slaves)	Pierre Pascal	Paris : Gallimard, 1976
1974, Paris-IV	Dolorès Haudressy	<i>Méthodologie et pratique des automatismes du russe parlé en laboratoire de langues</i>	Thèse de 3e cycle (linguistique)	François Lhermitte	<i>Automatisme du russe parlé : méthodologie et pratique en laboratoire de langues, Paris, IES, 1977 (Documents pédagogiques de l'IES)</i>
1974, Paris-IV	Marie-Louise Jost	<i>Contribution à l'étude de l'emploi des réfléchis en russe moderne</i>			
1974, Paris-IV	Anne-Marie Mallet	<i>Les traductions françaises des romans russes à la fin du XIXe siècle et leur public</i>	Thèse de 3e cycle (littérature comparée)	Charles Dédéyan	
1974, Paris-IV	Bernard Marchadier	<i>Histoire des baptistes soviétiques</i>	Thèse de 3e cycle (histoire)	Basile Kerblay	

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Direction de thèse	Publication
1974, Paris-IV	Sylvia Tissot-Sadova	<i>La traduction tchèque des Âmes mortes de Gogol par Karel Havlíček</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Michel Aucouturier	
1974, Paris-VIII	Rosine Georgin	<i>Gombrowicz, écrivain baroque</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves) [domaine polonais]	Claude Frioux	Lausanne : L'âge de l'homme, 1979
1974, Strasbourg -II	Michèle Criqui	<i>Analyse critique de « L'empire des tsars » de J.H. Schnitzler, la société religieuse et les Lumières</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Robert Triomphe	
1974, Strasbourg -II	Albert Moine	<i>Tolstoï et l'histoire dans La guerre et la paix</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)		
1974, Strasbourg -II	Catherine Müller-Baradat	<i>La Sibérie vue par les écrivains condamnés de la deuxième moitié du XIXe siècle (suivi du texte de « Chanson sibérienne »)</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)		
1975, Aix-Marseille-I	Vladimir Ragozin	<i>Le vocabulaire du sport dans la presse soviétique écrite et parlée russe</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)		
1975, Bordeaux-III	Jean-Pierre Gacon	<i>L'univers littéraire d'Isaac Babel</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Georges Luciani	
1975, Nice	Alexandre Zviguilsky	<i>Russie et Espagne, études sur leurs relations politiques, culturelles et littéraires, 1801-1861</i>	Thèse d'État	Charles-Vincent Aubrun	
1975, Paris-III (INLCO)	Patrick Chebroux	<i>L'accord commercial franco-soviétique du 30 octobre 1964, 1965-1969</i>	Thèse de 3e cycle (études orientales)	Robert Philippot	

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Direction de thèse	Publication
1975, Paris-III	Lassana Kouyaté	<i>Présence africaine dans la littérature russe du XIXe siècle, de la découverte à la conquête</i>	Thèse de 3e cycle (littérature comparée)	Michel Cadot	
1975, Paris-IV	Serge Fery	<i>Fondements linguistiques et méthodologiques de l'enseignement du russe aux scientifiques en France</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)		
1975, Paris-IV	Alexandra Kwiatkowski	<i>Aspects du non-conformisme soviétique dans la presse littéraire post-khrouchtchevienne : le Novy Mir, 1965-1975</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Jean Bonamour	
1975, Paris-IV	Michèle Lannoy-Scarceriaux	<i>La syntaxe des numéraux en russe moderne</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves, linguistique russe)		
1975, Paris-IV	Frédérique Péron-Boutaleb	<i>Le rythme dans la poésie d'Ossip Mandelstam</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Michel Aucouturier	
1975, Paris-IV	Dimitri Schakhovskoy	<i>Chmeliov, peintre de la réalité russe</i>		Nicolas Weisbein	
1975, Paris-IV	Nicolas Zernoff	<i>Le démonisme dans la littérature romantique russe du dix-neuvième siècle</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Nicolas Weisbein	
1975, Paris-VIII	Annie Allain	<i>Alexandre Fadeïev, théoricien et créateur</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Claude Frioux	
1975, Paris-VIII	Lise Gruel	<i>Syntaxe et sémantique du verbe russe, application aux complexes syntaxiques</i>	Thèse de 3e cycle (linguistique)	Jacques Veyrenc	

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Direction de thèse	Publication
1976, Paris-IV	Claude Frioux	<i>Maïakovski et son temps : visage d'une transition</i>	Thèse d'État (études slaves)	Pierre Pascal	
1976, Paris-IV	Zdravko Gueorguiev	<i>Étude comparative sur la tournure impersonnelle en russe et en bulgare</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	René L'Hermitte	
1976, Paris-IV	André Monnier	<i>Les revues satiriques de Nicolas Novikov</i>	Thèse d'État (études slaves)	Henri Granjard	<i>Un publiciste frondeur sous Catherine II : Nicolas Novikov, Paris, IES, 1981 (Bibliothèque russe de l'Institut d'études slaves)</i>
1976, Paris-IV	Jean-Christophe Romer	<i>La notion de crise générale du capitalisme dans l'idéologie soviétique, influence des thèses d'Eugène Varga sur l'évolution de l'idéologie soviétique depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Basile Kerblay	
1976, Paris-VIII	Lionel Meney	<i>L'indicatif en russe moderne, essai de systématique verbo-temporelle</i>	Thèse de 3e cycle (linguistique)	Jacques Veyrenc	
1976, Paris-X	Claudine Chevrel (Amiard)	<i>Le théâtre d'art de Moscou de 1898 à 1917</i>	Thèse d'État (études slaves)	Sophie Laffitte	<i>Le Théâtre artistique de Moscou, 1898-1917, Paris : Ed. du CNRS, 1979</i>

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Direction de thèse	Publication
1977, Nice	Gérard Conio	<i>Sources françaises et références occidentales dans la poésie russe au début du 20e siècle</i>	Thèse de 3e cycle (littérature comparée)	Michel Launay	
1977, Paris-III (INLCO)	Taro Aoyama	<i>La conception de « l'intelligentsia » russe dans les premiers ouvrages de Nicolas Berdiaev</i>	Thèse de 3e cycle (études orientales)	François Champagne de Labriolle	
1977, Paris-III (INLCO)	Jean-Pierre Benoist	<i>Les fonctions de l'ordre des mots en russe moderne : romans et nouvelles de Gorki</i>			Paris : IES, 1979 (Bibliothèque russe de l'Institut d'études slaves)
1977, Paris-III	Hélène Ravaisse	<i>Poétique comparée du vers libre russe : les voies nouvelles du mot</i>	Thèse de 3e cycle (littérature comparée)	Léon Robel	
1977, Paris-IV	Françoise de Bonnières	<i>Histoire de la bibliographie russe des origines à 1917 : la vie intellectuelle en Russie à travers l'activité bibliographique, contribution à l'étude critique de la bibliographie scientifique sur la littérature, la langue et la civilisation russes</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)		Le vol. 2 est constitué par le <i>Guide de l'étudiant en russe</i> (Paris, IES, 1977)
1977, Paris-IV	Jacqueline Saada Lahana	<i>Individu et société dans le roman de science fiction soviétique, 1957-1970</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Jean Bonamour	
1977, Paris-VIII	Moncef Idir	<i>Évolution politique et développement culturel en Bulgarie au lendemain de l'émancipation (1878-1890)</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Claude Frioux	

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Direction de thèse	Publication
1977, Strasbourg -II	Évelyne Enderlein	<i>La femme soviétique : conditions humaines et portraits littéraires, 1945-1975</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Robert Triomphe	
1978, Paris-III	Jean-Pierre Saltiel	<i>Commerce extérieur et croissance économique en Russie et en URSS, 1861-1940</i>	Thèse de 3e cycle (études russes et soviétiques)		
1978, Paris-IV	Daniel Alexandre	<i>L'emploi des diminutifs en russe moderne</i>	Thèse d'État (linguistique)	Nicolas Weisbein	
1978, Paris-IV	Jacques Catteau	1) <i>La création littéraire chez Dostoïevski ;</i> 2) <i>L'utopie et l'âge d'or dans les œuvres romanesques de Dostoïevski</i>	Thèse d'État (études slaves)	Henri Granjard, puis Jean Bonamour	1) Paris : IES, 1978
1978, Paris-IV, EHESS	Dominique Durand	<i>En communisme dès 1918 : sociographie des communes agraires en URSS</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Basile Kerblay	
1978, Paris-IV	Leonid Heller	<i>La place de la science-fiction dans la littérature soviétique contemporaine</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Michel Aucouturier	
1978, Paris-IV	Yvonne Janin	<i>L'architecture religieuse en bois de la Russie septentrionale : étude comparée avec les églises en bois de Scandinavie</i>	Thèse d'université		
1978, Paris-IV	Irène Linitzky	<i>Les populistes et la littérature à l'usage du peuple : pour une contribution à l'étude d'un des aspects de la littérature russe du XIXe siècle</i>			

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Direction de thèse	Publication
1978, Paris-IV	Pierre Panetrat	<i>L'évolution des budgets-temps de la famille ouvrière en URSS : étude comparée, 1920-1970</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Basile Kerblay	
1978, Paris-IV	Dimitri Sorokine	<i>Les conceptions de Tolstoï sur l'Occident</i>	Thèse d'État		Paris : YMCA Press, 1986
1978, Paris-IV	Lydia Tchitchagova	<i>Méthodologie et pratique de l'enseignement du russe aux étudiants francophones (phase initiale)</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	René L'Hermitte	
1979, Clermont-Ferrand-II	D. Benoist-Chkatova	<i>Les cinq premières pièces de N. Pogodin</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Jean Pérus	
1979, Paris-IV	Louis Allain	<i>La personnalité de Dostoïevski</i>	Thèse d'État		
1979, Paris-IV	Katriel Ben Arié	<i>La technique descriptive dans le récit tchekhovien</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Jean Bonamour	
1979, Paris-IV	Nadia Golovanow	<i>L'évolution du réseau routier en Russie au XIXe siècle et au début du XXe siècle</i>	Thèse (études slaves)	Basile Kerblay	
1979, Paris-IV	Isabelle Kolitcheff	<i>Emploi de critères sémantiques dans le choix de l'aspect verbal russe</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	René L'Hermitte	
1979, Paris-IV	Philippe Ozouf	<i>De la liberté au figement dans la prose russe de la fin du XVIIIe siècle (1777-1792)</i>	Thèse d'État (études slaves)	René L'Hermitte	
1979, Paris-VIII	Svetlana Robel	<i>Le ciel dans l'encrier : les traductions en langue russe de la poésie française du vingtième siècle : aspects sémantiques, stylistiques, rythmiques, phoniques et autres</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)	Claude Frioux	

Année et lieu de soutenance	Nom du docteur	Titre de la thèse	Type de thèse	Direction de thèse	Publication
1979, Paris-VIII	Laure Spindler	<i>Littérature et politique littéraire à travers la Pravda de 1927</i>	Thèse de 3e cycle (études slaves)		

Légende
En bleu : littérature, histoire littéraire, littérature comparée
En vert : histoire (politique, économique, histoire des idées, etc.)
En jaune : linguistique
En rouge : philosophie et psychologie
En gris : arts non littéraires

Les thèses ici répertoriées n'incluent ni les recherches soutenues exclusivement à l'EPHE (et à l'EHESS à partir de 1975), ni les travaux d'histoire réalisés dans le cadre du Centre d'études et de recherches sur l'histoire slave, rattaché à l'université Paris-I, ce qui explique le faible nombre reporté de thèses en histoire. Des universités franciliennes, seules ont été incluses les thèses d'histoire soutenues à Paris-IV, Paris-VIII et Paris-X, où existe une section de spécialité de langue et littérature russes, ce qui atteste de la permanence de cette spécialisation. Au sein des établissements de la région parisienne comme de province, 60 % des thèses soutenues le sont sur un sujet littéraire. Il n'est cependant pas toujours aisé de classer ainsi un sujet. En effet, littérature et linguistique sont parfois très liées (comme dans la thèse de Jean-Pierre Benoist en 1977 à l'INLCO sur « Les fonctions de l'ordre des mots en russe moderne : romans et nouvelles de Gorki » qui utilise du matériel littéraire pour aborder une problématique linguistique), tout comme histoire et littérature (voir par exemple la thèse d'Évelyne Enderlein en 1977 à Strasbourg-II « La femme soviétique : conditions humaines et portraits littéraires, 1945-1975 » qui met notamment en avant le matériel littéraire pour traiter d'histoire.) Quant à la linguistique en tant qu'objet d'étude à part entière, elle peine à émerger pleinement dans la recherche : moins de 20 % des thèses soutenues le sont en linguistique russe. Dans les années 1970, une seule thèse d'État est soutenue en linguistique russe (par Daniel Alexandre en 1978 à Paris-IV) contre treize en littérature. Comme le souligne Marie-

Pierre Pouly pour l'anglais, le choix de certains départements de donner plus de poids à la linguistique est davantage visible dans les premières années du cursus, pour établir un niveau de langue plus solide⁶⁰, que dans les années de poursuite des études au niveau de la recherche. Cela est très lié à l'émergence de discussions sur les nouvelles pédagogies à adopter ; à l'INLCO notamment, Léon Robel soutient l'intégration d'éléments linguistiques dans le cursus⁶¹.

La littérature du XXe siècle gagne du terrain dans les sujets, même si, pour les thèses d'État, elle reste cantonnée aux trente premières décennies du siècle, avec cinq sujets sur cette période contre sept pour la littérature plus ancienne. Les sujets plus contemporains ne font l'objet de recherches que dans le cadre de thèses de troisième cycle, celles qui ne consacrent pas les nouveaux professeurs. Sont dans ce cadre abordés à Paris-IV : Pasternak (Nathalie Bartling en 1971), le monde concentrationnaire (Michel Heller en 1972) ou encore les publications du *Novy Mir* de la dernière décennie (Alexandra Kwiatkowski en 1975.) Si le département d'études slaves de Paris-IV privilégie des sujets hors du réalisme socialiste, ce n'est pas le cas d'autres universités. En effet, peuvent être étudiés des auteurs officiels du régime comme Alexandre Fadeïev (Annie Allain à Paris-VIII en 1975, sous la direction de Claude Frioux) ou encore le dramaturge Nikolai Pogodine (D. Benoist-Chkatova à Clermont-Ferrand en 1979, sous la direction de Jean Pérus). Jean-Marc Bordier, assistant à l'université de Poitiers, rappelle que l'intégration d'œuvres contemporaines dans les programmes universitaires dépendait des « tempéraments et, il faut bien le dire, [des] choix politiques des animateurs de section⁶². » Les engagements politiques de Claude Frioux comme de Jean Pérus peuvent les conduire à introduire l'étude d'auteurs réalistes socialistes aux programmes de licence. Ce qui peut expliquer que ce soit dans ces UER que les enseignants soient le plus enclins à diriger des thèses sur des auteurs soviétiques officiels. Tandis qu'au sein d'autres UER, les choix peuvent se porter sur d'autres tendances littéraires. Paris-IV se distingue par deux thèses consacrées à la science-fiction soviétique, domaine qui échappe au carcan du réalisme socialiste⁶³ (Jacqueline Saada Lahana à Paris-IV en 1977, puis Leonid Heller en 1978.) Cette tendance à l'étude croissante de la littérature du XXe siècle, y compris de la seconde moitié du siècle, est encore plus visible à l'échelle des mémoires. À l'université

60 M.-P. POULY, « L'anglais de la Sorbonne à Vincennes », art. cit., p. 299.

61 Sur la pédagogie, voir chapitre 10, I-3-b, sur les propositions de Léon Robel à l'INLCO, voir chapitre 10, III-2-d.

62 « Le programme minimum de lecture pour la licence. Compte-rendu de l'intervention de Jean-Marc Bordier » au congrès de Caen de la SPR, in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 17, 1973, p. 24-27.

63 Voir notamment M. NIQUEUX, « À propos de l'ouvrage de Jean Pérus, À la recherche d'une esthétique socialiste (1917-1934) », art. cit., p. 303.

Paris-X, un changement de paradigme s'observe entre 1973 et 1975, où l'on passe d'une préférence pour le XIXe siècle et l'âge d'argent à un intérêt très marqué pour l'époque contemporaine.

Tableau 11.6. Sujets des mémoires soutenus au centre de Nanterre, devenu université Paris-X (1969-1978)⁶⁴

Année	Auteur	Sujet du mémoire
1969	Danièle Barendsé	L'idée de la mort chez Tolstoï
1969	A. Cesarsky	Les thèmes du théâtre de Tchekhov
1969	Chonik	N.G. Pomialovski et ses <i>Esquisses de la vie au séminaire</i>
1969	Renée Colle (épouse Calmette)	Étude sur les adjectifs en russe
1969	Catherine Cousinat	Les écrivains des années 60
1969	Michel Dallided	Rastignac et Raskolnikov
1969	Olivier Dvorak	L'élément tragique dans les <i>Possédés</i>
1969	Denys Ilovaisky	La prose de Mandelstam, essai de lecture
1969	Nadia Jumarie	Les sectes russes au XIXe siècle
1969	Françoise Pik	Langue et style des chroniques du règne d'Ivan le Terrible
1969	Jacques Prébet	Le contenu révolutionnaire du roman <i>Que faire ?</i> de Tchernychevski
1969	Michèle Sicurani	Les romans autobiographiques de S.T. Aksakov
1969	Catherine Starikoff	Le roman de Tourgueniev <i>Pères et fils</i>
1970	Irène Birtchansky	Le mouvement terroriste en Russie (1870-1880)
1970	Gérard Conte	Trois types d'hommes nouveaux : Roudine, Insarov et Bazarov
1970	Nadine Diatlovic	La peinture de la platitude humaine chez les personnages des <i>Âmes mortes</i> de Gogol
1970	Catherine Fache	Le rousseauisme chez Tolstoï, nature et civilisation
1970	Christiane Fricou	<i>La rose et la croix</i> d'Alexandre Blok
1970	Mireille Gachon	Alexandre Blok et sa mère
1970	Catherine Graude (épouse Bielik)	Les grands thèmes de la poésie lyrique de Serge Essenine
1970	Nadine Gohier (épouse Damien)	Aksakov, peintre de la nature
1970	Marie-José Granier	Tchaadaïev et Pouchkine

⁶⁴ D'après les archives de l'université versées aux archives départementales des Hauts-de-Seine, inventaires 1008W, 1079W, 1079W, 1081W, 1081W, 1102W et carton 1124W44.

Année	Auteur	Sujet du mémoire
1970	Olivier Jamet	L'individu et le monde dans <i>L'adolescent</i> de Dostoïevski, « Arkadi Dolgorouki face au Monde »
1970	Hélène Madura (épouse Nerisson)	<i>Le portrait</i> de Nicolas Gogol
1970	Hélène Meyer	La société soviétique dans l'œuvre de Tendriakov
1970	Vladimir Minaeff	L'œuvre de Stepniak-Kravtchinski
1970	Jean-Marc Négrignat	Le poème pédagogique de Makarenko
1970	Françoise Serkine	Les femmes dans le mouvement populiste russe (1876-1881)
1971	A.H. Frankel	Saint-Pétersbourg chez A.S. Pouchkine
1971	Renaud Guillemard	Le pouvoir central en Russie et en URSS, essai d'étude comparative
1971	Bernard Lafite	Recherches sur la morphématique du russe (avec application à la 1 ^{ère} classe des verbes russes)
1971	Oleg Poliakov	Skovoroda et sa conception de l'homme nouveau (essai d'interprétation)
1971	Françoise Verneuil (épouse Dehoue)	<i>La vie par la vie</i> (Marina Tsvetaïeva), traduction avec introduction et notes
1972	Armelle Jeannier	De la franc-maçonnerie au décembrisme : G.S. Batenkov
1972	Michèle Vernet	Tourgueniev et les Viardot à Paris
1973	André Birukoff	Le mouvement anarchiste en Ukraine de 1918 à 1921
1973	Anne Bouladon	La collectivisation vue par Pilniak, Platonov, Grossman et Cholokhov
1973	Martine Dancys (épouse Lavainne)	Articles sur la poésie, Ossip Mandelstam, traduction avec introduction et notes
1973	Karamanian	Polémique autour des syndicats dans les années vingt en URSS
1973	Dimitri Kocheko	Victor Serge, l'homme, l'écrivain, le militant, face à la montée du stalinisme
1973	P. Lemoine	Préverbe « vide » et environnement syntaxique, étude des couples verbaux
1973	Françoise Lhoest	Le monde des objets dans l'œuvre poétique d'Anna Akhmatova
1973	Pierre Mazel	Le thème de la campagne dans les œuvres littéraires publiées par la revue <i>Novyj Mir</i> (1965-1970)
1974	Hélène Feertchak	<i>La fille d'amour et l'Innocent</i> , et <i>Flamme au vent</i> d'Alexandre Soljenitsyne
1974	Florence Pitts	La vie et l'œuvre d'Eugène Schwarz [1896-1958]
1975	Pascale Borrel	La pensée philosophique et sociale dans la littérature d'anticipation des années 20

Année	Auteur	Sujet du mémoire
1975	Bernard Joliot	Préverbation et rection en russe
1975	Marie Sotolova (épouse Viniegra)	La place de l'adverbe dans la phrase russe
1975	Josette Tillet	Le réveil du sentiment national en URSS dans les années de guerre
1975	Stéphane Viellard	La parole dans le roman dostoïevskien
1976	Nelly Dujardin (épouse Roure)	L'art et l'artiste dans la prose de Tchekhov et dans <i>La mouette</i>
1976	Danièle Jiraskova (épouse Foisil)	Pouchkine et Mérimée
1976	Muriel Tudker	La beauté chez Dostoïevski
1977	Sophie Deicha	Quelques aspects historiques originaux de l'œuvre poétique et prosaïque du comte A.K. Tolstoï [sous la direction de E. Etkind]
1977	Anne Bogenhardt	Étude sur l'œuvre et la vie du révérent père Grégoire Krug, peintre d'icônes de notre siècle [sous la direction de N. Struve]
1978	Dagmar Hlavinickova (épouse Doppia)	Aspect verbal de l'infinitif dépendant en russe [sous la direction de J. Johannet]
1978	Patricia Dichiarà	La poésie du blocus de Leningrad, Olga Bergholtz [sous la direction de E. Etkind]
1978	Serge Rolet	La phrase avec « est' » dans la prose russe [sous la direction de J. Johannet]
1978	Yann Mear	Les gallicismes phraséologiques en russe [sous la direction de J. Johannet]

Les années universitaires 1973-1975 sont les plus productives à Nanterre pour les sujets contemporains, dans des intitulés qui laissent entrevoir l'approche civilisationnelle. Ces sujets s'inscrivent dans la dynamique des cours des premières années, qui incluent en histoire « Les grands problèmes de l'histoire de l'URSS » et en littérature « Les écrivains soviétiques, témoins de leur temps » avec une série d'auteurs récents au programme⁶⁵, qui visent à montrer les évolutions de la société soviétique à travers le récit littéraire. Cette évolution répond aussi aux exigences plus générales dans l'Université, tendant à ancrer les cursus dans le monde contemporain, pour assurer aux étudiants des débouchés professionnels plus larges que l'enseignement.

65 UER des études germaniques et slaves, Institut slave, « Organisation des études en 1973-1974 », joint au PV du 15 juin 1973 du conseil de l'UER, Archives départementales des Hauts-de-Seine, fonds de l'Université de Nanterre, carton 1208W128. Au programme de la thématique « Les écrivains soviétiques : témoins de leur temps » : V. Bykov, *Sotnikov* (1970), V. Nekrassov, *Dans les tranchées de Stalingrad* (1946) ; Soljenitsyne, *Incident à la gare de Kotchétoïvka* (1963).

b) Quelles alternatives aux études littéraires ? La professionnalisation des cursus et l'émergence des LEA

L'enseignement du russe ne se limite pas à la composante littéraire. Tandis que l'enseignement du russe aux spécialistes d'autres disciplines est un enjeu essentiel de la discipline mis en avant par Jean Train dès 1959, cette voie tend à s'imposer également au sein des cursus de spécialistes. Ainsi se développe un cursus professionnalisant, de russe technique, économique et commercial au sein des écoles spécialisées de Paris-III – les Langues orientales, mais aussi l'école de traducteurs ESIT – et à l'Université avec l'émergence de la voie des Langues étrangères appliquées (LEA) au milieu des années 1970.

Le premier établissement à avoir établi un cursus professionnel menant à un autre débouché que l'enseignement a été l'École des langues orientales, conformément aux objectifs qui ont prévalu à sa création. Le rattachement du nouvellement nommé « Institut national des langues et civilisations orientales » à l'Université en 1971 n'a pas remis en cause l'esprit des enseignements de l'Institut qui se démarquent des cursus universitaires et continuent à rechercher des spécialités différentes des départements d'études russes concurrents. Cette spécificité semble se traduire dans le parcours des étudiants. Si en arrivant à l'École, ils ont le même bagage scolaire que ceux qui s'inscrivent à l'Université, les connaissances divergent ensuite. Contrairement à l'Université, le cursus ne comprend pas de littérature en premier cycle mais seulement dans le second cycle, avec l'ouverture de la licence nationale accompagnant l'intégration universitaire des Langues orientales. En 1973, lorsque les enseignants soulignent des lacunes en littérature des étudiants entrant en troisième année, il est proposé d'introduire un cours en français d'introduction à la littérature russe⁶⁶. Cependant, alors qu'est posée en 1973 la question de l'orientation de l'enseignement de langue et civilisation russes à l'INLCO, le professeur François Champagne de Labriolle appelle à « éviter le danger d'engager l'enseignement du russe dans une voie trop littéraire, qui offrirait peu de débouchés⁶⁷. » Pour lui, la littérature peut rester en tant qu'option, mais l'accent de l'enseignement des Langues orientales doit être mis sur le domaine pratique et la langue parlée. En effet, le débouché de la voie littéraire reste l'enseignement et la recherche, soit un débouché plus universitaire que l'ambition de l'École⁶⁸. L'INLCO met en avant une

66 Voir le compte-rendu du Conseil du département URSS du 5 mai 1973, Archives de l'INALCO, carton 5192.

67 D'après le compte-rendu du Conseil du département URSS du 26 mai 1973, Archives de l'INALCO, carton 5192.

68 Voir chapitre 10, III-2.

préparation utile aux débouchés dans le secteur économique, et propose même un cycle de formation continue pour les besoins des professionnels dans les langues les plus « utiles » au domaine commercial (arabe, chinois, japonais, russe), et poursuit également la préparation des concours des Secrétaires d'Orient⁶⁹, ainsi que des militaires, pouvant obtenir une ou deux années de détachement pour étudier à l'École avant de demander un poste d'attaché militaire à Moscou⁷⁰.

Dans le courant des années 1970, les voies professionnelles qui destinent les étudiants de langues à d'autres débouchés que l'enseignement et la recherche se développent, en reprenant dans une certaine mesure les ambitions de l'INLCO. À l'université Paris-III, à laquelle est rattaché l'INLCO, se développe dans le pôle des langues, où fonctionne également l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs (ESIT), une Licence pratique de langues vivantes, bilingue, dès le début des années 1970.

« La Licence pratique de langues vivantes est destinée à tous ceux qui auront besoin de parler et d'écrire couramment, correctement et avec élégance deux langues modernes, sans avoir pour autant besoin de connaître à fond les théories linguistiques, l'histoire de la langue, l'histoire détaillée de la littérature. Seule la langue actuelle fera l'objet d'une étude très poussée. En revanche cette licence bilingue doit s'appuyer sur un grand entraînement dans l'expression écrite et orale, en ce qui concerne la langue maternelle et les deux langues acquises. D'autre part les étudiants auront à connaître les divers aspects de la civilisation, en ce qui concerne les deux pays étrangers considérés. Cette étude de civilisation s'insérera dans un ensemble de connaissances générales à acquérir concernant l'économie, le droit, la géographie du monde moderne. Cette licence doit intéresser les candidats à des postes de diplomates, de fonctionnaires internationaux ainsi qu'aux carrières commerciales (cadres supérieurs à l'étranger). Elle convient aussi bien aux étudiants français qu'aux étrangers (français considéré comme langue étrangère)⁷¹. »

Une approche pragmatique de la langue est ainsi affirmée, et la civilisation prend position de plein pied dans ce nouveau cursus, et s'élargit au-delà de l'histoire pour correspondre à la

69 Voir INSTITUT NATIONAL DES LANGUES ET CIVILISATIONS ORIENTALES, *Livret de l'étudiant*, Paris, Institut national des langues et civilisations orientales, 1971-1979, et notamment pour l'année 1976-1977, p. 65.

70 Entretien avec Gérard Abensour du 29 juin 2016.

71 Note complémentaire de l'université Paris-III sur la licence pratique de langues vivantes (bilingue) (a priori jointe au dossier de 1970-71) du directeur de l'ESIT, M. Gravier. Archives départementales des Hauts-de-Seine, fonds de l'Université Paris-Nanterre, carton 1208W147.

connaissance du monde contemporain d'une aire culturelle donnée. Le projet s'inscrit dans une approche de la formation supérieure qui ne peut se limiter à la reproduction du corps enseignant et prend son initiative dans les écoles à vocation professionnelle hors de l'enseignement, comme l'ESIT et l'INLCO. Les universités poursuivent au cours de la décennie une ambition similaire en diversifiant leurs cursus. Ainsi, l'université de Nanterre entreprend de créer une licence pratique de langues vivantes. Le projet est conçu pour répondre à une variété de débouchés, dont les carrières des Affaires étrangères (à la Direction générale des relations culturelles, avec notamment la possibilité de se présenter aux concours de recrutement de secrétaire-adjoint des Affaires étrangères). Ce qui revient à dire que l'Université occupe alors le terrain des Langues orientales, qui formaient jusqu'alors les secrétaires d'Orient.

« La Licence pratique de langues vivantes a pour but de préparer les étudiants qui ne se destinent pas à la licence d'enseignement aux professions du secteur tertiaire, soit directement, après un cycle d'études de trois années, soit indirectement, en leur offrant les bases indispensables à l'éventuelle préparation aux concours des différentes administrations⁷². »

Cette voie est ensuite développée à travers le cursus des Langues étrangères appliquées (LEA) proposé en DEUG, qui vise notamment à l'entrée en second cycle dans une filière spécialisée en relations internationales, qui offre des cours sur le droit international, l'économie internationale, l'histoire des relations internationales ou encore de la politique et de la géographie économique, en plus de deux langues⁷³. Ce qui n'est pas sans rappeler les filières de l'INLCO, où en licence est proposé un parcours de relations internationales, et des cursus bilingues en Diplôme d'établissement (diplôme délivré hors du giron universitaire et géré en interne par l'Institut). Les cursus de LEA sont encore des propositions émanant des établissements et n'ont pas alors le statut de licence nationale, ce qui laisse une certaine latitude aux universités. En 1975-1976, seize universités proposent un cursus de LEA ; le russe y est inclus à : Aix-Marseille, Amiens, Bordeaux-III, Grenoble-II, Lyon-III, Nantes, Paris-IV, Paris-VIII, Paris-X et Poitiers⁷⁴. Soit des universités qui ne proposent pas nécessairement de cursus de spécialité en langue et littérature, comme Amiens et Nantes ; les

72 Organisation des études de la Licence pratique de langues vivantes pour l'année 1972-1973, Archives départementales des Hauts-de-Seine, fonds de l'Université Paris-Nanterre, carton 1208W147.

73 Voir le compte-rendu du conseil consultatif du DEUG LEA du 20 février 1975, Archives départementales des Hauts-de-Seine, fonds de l'Université Paris-Nanterre, carton 1208W147.

74 D'après un « Tableau comparatif sur les LEA distribué à la réunion du samedi 31 janvier 76 », Archives départementales des Hauts-de-Seine, fonds de l'Université Paris-Nanterre, carton 1208W147.

curcus de LEA sont ainsi un moyen d'implantation et de diffusion des études russes vers une autre finalité que la voie de reproduction du corps enseignant sur des territoires variés. Cependant, dès le milieu des années 1970, les universités proposant ce cursus cherchent à donner une cohérence nationale à cette voie « qui attire de plus en plus d'étudiants, quitte à dépasser parfois le nombre d'inscrits dans les filières de langues traditionnelles⁷⁵. » D'où peut-être une certaine influence du nouveau modèle sur l'ancien et la porosité d'une nouvelle filière qui se veut ancrée dans le monde contemporain avec une voie classique dont le modèle a pu être critiqué dans le contexte de 1968. La nécessité de former des enseignants à cette nouvelle filière des Langues étrangères appliquées est l'un des facteurs qui expliquent l'évolution des concours de recrutement.

3 – L'influence du modèle des concours enseignants sur la culture du russisant et une tentative d'uniformisation des cursus en littérature

Le renforcement d'un réseau national de l'enseignement autour de la Société des professeurs de russe est l'occasion de discussions régulières entre les enseignants de divers établissements sur l'orientation à donner à celui-ci. Ainsi, au congrès de Caen de la SPR en 1973, Jean-Marc Bordier, assistant à l'université de Poitiers, propose un programme minimum de lecture pour la licence⁷⁶, pour uniformiser le bagage culturel des étudiants entre les différentes sections. En s'appuyant sur le constat que les étudiants ne lisent généralement que les œuvres des programmes de licence, il souligne leur influence sur la culture littéraire des candidats et rappelle que face à cette situation, les enseignants choisissent généralement de se limiter à la culture classique, qui leur servira également pour les concours.

« Faut-il se limiter aux œuvres qui ont fait date, à celle qui sont dites "classiques" ? De quel droit peut-on accepter ou éliminer tel auteur ? Le problème est surtout complexe en ce qui concerne la littérature contemporaine car c'est là que jouent le plus les tempéraments et, il faut bien le dire, les choix politiques des animateurs de section. Faut-il faire la part belle au réalisme socialiste ou plutôt aux "contestataires" ? Doit-on admettre la littérature de l'émigration ? À notre sens, c'est là que devrait jouer avant

75 Compte-rendu de la réunion nationale du 31 janvier 1976 au sujet des LEA, Archives départementales des Hauts-de-Seine, fonds de l'Université Paris-Nanterre, carton 1208W147.

76 « Le programme minimum de lecture pour la licence. Compte-rendu de l'intervention de Jean-Marc Bordier » au congrès de Caen de la SPR, in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 17, 1973, p. 24-27.

tout la notion de dénominateur commun, de programme minimum, chacun restant libre d'orienter en plus ses étudiants vers telle ou telle tendance. »

Un programme minimum a été adopté à Poitiers depuis 1970 et, pour les œuvres soviétiques, une aide a été demandée à Claude Kastler à Caen, exemple de travail en commun vers une uniformisation des cursus. Les critères retenus sont, notamment, l'accessibilité linguistique du texte à un étudiant de licence, et sa capacité de lecture (sachant qu'il a des obligations liées à d'autres cours.) Il s'agit donc pour les enseignants d'« admettre en le regrettant le principe que certaines œuvres puissent être lues en traduction », le temps de lecture en russe étant nécessairement plus long qu'en français pour des étudiants francophones. Ce principe est généralement adopté par les universités, qui donnent une partie de leur programme de lecture en russe et une partie au choix en français ou en russe⁷⁷. Le programme minimum proposé par Jean-Marc Bordier comprend tout de même 55 titres à lire en trois ans, dont des œuvres de Fonvizine, Derjavine, Krylov, Griboïedov, Pouchkine (5 titres), Lermontov (3 titres), Gogol (6 titres), Herzen, Belinski, Gontcharov, Tourgueniev (2 titres), Ostrovski, Saltykov-Chtchedrine, Tolstoï (5 titres), Dostoïevski (4 titres), Tchekhov (3 titres), Gorki (2 titres), Blok (2 titres), Essenine, Maïakovski (2 titres), Babel, Paoustovski, Fadeïev, Nicolas Ostrovski, Simonov, Cholokhov, Boulgakov, Soljenitsyne (2 titres), Pasternak et Akhmatova. Certains auteurs sont des classiques qui se retrouvent assez souvent dans les programmes, d'autres semblent plus marginaux comme Fadeïev, écrivain officiel, ou le roman de Nicolas Ostrovski, *Et l'acier fut trempé* (1932-1934), qui exalte la Révolution.

Cette proposition de programme ne semble pas influencer les cadres de références nationaux visibles par les concours de recrutement de l'enseignement : malgré une influence plus marquée pour les références contemporaines dans les années 1970, des auteurs comme Simonov ou Nicolas Ostrovski n'y sont pas mobilisés comme références communes. La proposition de programme représente cependant une tentative de collaboration entre universités de province, alors que celles-ci gagnent en visibilité par rapport à l'ancienne domination parisienne, notamment grâce à l'accès à la présidence du jury de l'agrégation par Paul Garde, enseignant d'Aix-Marseille-I.

II – Les concours de recrutement de l'enseignement secondaire et la réduction du primat de la littérature classique au profit de références contemporaines

77 Voir Tableau 11.1.

1 – L'élargissement du canon littéraire vers le XXe siècle

Tableau 11.7. Les sujets des épreuves écrites de l'agrégation de russe (1969-1972)⁷⁸

Année/ Épreuve	Composition française	Composition russe	Version	Thème
1969	Pouchkine, <i>Boris Godounov</i> (1831)	L. Tolstoï, <i>Guerre et paix</i> (1869) (d'après G. Ouspenski dans <i>La puissance de la terre</i> , 1882)	F. Gladkov, <i>Le temps des épreuves</i> (1954)	Huysmans, <i>A rebours</i> (1884)
1970	Pasternak, <i>Le docteur Jivago</i> (1957) ⁷⁹	Maïakovski (1893-1930) (d'après V.S.E. Meyerhold, 1874-1940)	Herzen, <i>Passé et méditations</i> (1868)	E. Le Roy, <i>Jacquou le Croquant</i> (1899)
1971	Saint-Pétersbourg chez Dostoïevski (<i>Crime et châtiment</i> , 1866) et Biély (<i>Pétersbourg</i> , 1913, 1922)	Gogol, <i>Les âmes mortes</i> (1842)	D.P. Kontchalovski, <i>Les voies de la Russie</i> (1943-44 ; 1969)	Balzac, <i>Facino Cane</i> (1836)
1972	Pouchkine et son rapport à l'histoire dans <i>La révolte de Pougatchev</i> (1834), <i>La fille du capitaine</i> (1836) et <i>Doubrovski</i> (1832 ; 1841)	Boulgakov, <i>Cœur de chien</i> (1925) ⁸⁰ et Grine, <i>L'attrapeur de rats</i> (1924)	Lipatov, <i>La lune au-dessus de l'Ob</i> (1968)	Stendhal, <i>La chartreuse de Parme</i> (1839)

Les jurys des concours de recrutement de l'enseignement secondaire n'ont certes pas attendu les années 1970 pour intégrer des œuvres littéraires de la période soviétique au programme⁸¹. Cependant, leur apparition restait très limitée dans les épreuves de composition littéraire, qui consacrent un certain canon. Plus affirmée est l'entrée au programme de composition d'agrégation d'une œuvre écrite en URSS dans les années 1950 : le *Docteur Jivago* de Pasternak. L'histoire du passage du manuscrit à l'Ouest par l'agrégative Jacqueline de Proyart en 1956 est bien connue, autant que sa publication à Rome en 1957 et sa traduction française par une nouvelle génération de russisants : Jacqueline de Proyart, Hélène Peltier, Michel Aucouturier et Louis Martinez, traduction qui reste anonyme pour ne pas

78 Les sujets proviennent des rapports de jury publiés chaque année FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1969-1972 ; n'a pu être retrouvé le rapports de l'année 1968.

79 Publié pour la première fois en URSS en 1985.

80 Publié pour la première fois en URSS en 1987.

81 Voir chapitre 6, II-2, chapitre 8, II.

compromettre ces jeunes russisants auprès des autorités soviétiques⁸². Le roman reçoit le prix Nobel en 1958 et devient rapidement une référence des étudiants de russe en voyage en URSS, dont certains effectuent, sur les traces des pionniers Jacqueline de Proyart ou Georges Nivat, le pèlerinage de Peredelkino pour y rencontrer l'écrivain⁸³. Le roman est intégré à la culture académique par son ajout au programme d'agrégation de russe en 1970, alors qu'il ne sera publié officiellement en URSS que sous la *perestroïka*. C'est ainsi que la dissidence fait son entrée dans la culture russe de l'Université française, œuvre la plus récente et l'une des rares œuvres produites en Union soviétique sur laquelle sont invités à composer les agrégatifs. Nicolas Weisbein, alors président du jury de l'agrégation, dirige une thèse de troisième cycle sur cette œuvre (par Nathalie Bartling, soutenue en 1971), qui a précédemment fourni des sujets de DES en Sorbonne (sur l'œuvre du poète en 1959 par Alfreda Cybulska (par la suite épouse Aucouturier), et sur la nature dans son œuvre en général par Anne Guillaume, née Wilthien, en 1964). La focalisation de l'œuvre de Pasternak sur le *Docteur Jivago*, non officielle à la différence de son œuvre de poète – et dissidente par rapport au modèle soviétique du réalisme socialiste, vantant ses héros de la Guerre civile – semble se produire après 1968, dans un choix aussi politique que littéraire, le roman reprenant les codes stylistiques de la fresque dix-neuviémiste classique du roman russe⁸⁴. De ce point de vue, on comprend d'autant mieux son attraction sur les russisants français, nourris de la culture du XIXe siècle.

82 Sur l'affaire Pasternak, voir notamment Boris Leonidovič PASTERNAK, *Lettres à mes amies françaises : 1956-1960*, Paris, Gallimard, 1994 ; Michel AUCOUTURIER, « Pasternak en France », *Cahiers du monde russe*, Vol. 59-1, 2018, p. 189-198.

83 Voir notamment Élisabeth GARDAZ-LINDEN, *Pasternak*, <http://institut-etudes-slaves.fr/mon-urss/>, consulté le 29 janvier 2020.

84 Voir notamment l'introduction de Michel AUCOUTURIER à Boris Leonidovič PASTERNAK, *Œuvres*, trad. fr. Michel AUCOUTURIER, trad. fr. Hélène CHÂTELAIN et trad. fr. Jean DURIN, Paris, Gallimard, 1990.

Tableau 11.8. Les membres du jury de l'agrégation de russe (1969-1972)⁸⁵

Année	Président du jury	Vice-président du jury	Autres membres du jury		
1969	Nicolas Weisbein, professeur à la faculté des lettres et sciences humaines de Paris	Georges Davydoff, chargé de mission d'inspection générale (inspecteur général à partir de 1972)	Louis Allain, chargé d'enseignement à la faculté des lettres et sciences humaines de Lille (devenue Lille III en 1972)	Jean-Claude Marcadé, professeur au lycée Rodin à Paris	José Johannet, chargé d'enseignement à la faculté des lettres et sciences humaines de Paris-Nanterre
Jacques Sancan, professeur agrégé au lycée Lakanal à Sceaux					Claude Frioux, chargé d'enseignement à l'Université de Vincennes (Paris VIII à partir de 1972)
1970				1971	1972

Tableau 11.9. Les sujets des épreuves orales de l'agrégation de russe (1969-1972)

Année/ Épreuve	Leçon française	Leçon russe	Explication de texte	Thème
1969	Pas de leçon française.	Kapnist, <i>La chicane</i> (1798) (5) ; Pouchkine, <i>Boris Godounov</i> (1825) (7) ; Ouspenski, <i>La puissance de la terre</i> (1882) ; Tolstoï, <i>Guerre et paix</i> (1864-1869) (5) ; Sologoub, <i>Le démon mesquin</i> (1905) (9)	Kapnist, <i>La chicane</i> (1798) (2) ; Pouchkine, <i>Boris Godounov</i> (1825) (4) ; Ouspenski, <i>La puissance de la terre</i> (1882) (6) ; Tolstoï, <i>Guerre et paix</i> (1864-1869) (9) ; Sologoub, <i>Le démon mesquin</i> (1905) (5) ; N. Zabolotski (1903-1958), <i>Foxtrot</i>	R. Ikor, <i>Les eaux mêlées</i> , <i>La greffe de printemps</i> ; P. Benoît, <i>Erromango</i> , <i>Bethsabée</i> , <i>Le désert de Gobi</i> , <i>Mademoiselle de la Ferté</i> , <i>L'Atlantide</i> , <i>Le soleil de minuit</i> , <i>La châtelaine du Liban</i> , <i>Koenigsmark</i> ; P. Nizan, <i>La conspiration</i> ; S. de Beauvoir, <i>Les belles images</i> ; J. Chardonne, <i>Claire</i> ; F. Mallet-Joris, <i>Les signes et les prodiges</i> ; P. Gaxotte, <i>Mon village et moi</i>

85 FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1969-1972.

Année/ Épreuve	Leçon française	Leçon russe	Explication de texte	Thème
1970	<p>La poésie de Derjavine (1743-1816) (4) ; Tourgueniev, <i>À la veille</i> (1860) ; Tolstoï, <i>La Puissance des ténèbres</i> (1887) (7) ; Mikhaïl Guershenzon (éd.), <i>Jalons</i> (1909) (4) ; Le théâtre de Maïakovski (5) ; Pilniak, <i>L'année nue</i> (1921) ; Pasternak, <i>Le docteur Jivago</i> (1957) (4)</p>	<p>La poésie de Derjavine (5) ; Tourgueniev, <i>À la veille</i> (1860) (3) ; Tolstoï, <i>La Puissance des ténèbres</i> (1887) (4) ; Mikhaïl Guershenzon (éd.), <i>Jalons</i> (1909) (5) ; Le théâtre de Maïakovski (4) ; Pilniak, <i>L'année nue</i> (1921) (4)</p>	<p>Poèmes de Derjavine (5) ; Tourgueniev, <i>À la veille</i> (1860) (3) ; Tolstoï, <i>La Puissance des ténèbres</i> (1887) (2) ; Mikhaïl Guershenzon (éd.), <i>Jalons</i> (1909) (5) ; Maïakovski, <i>Vladimir Maïakovski</i> (1913), <i>La punaise</i> (1920), <i>Le mystère-bouffe</i> (1920-1921), <i>Les bains publics</i> (1929) ; Pilniak, <i>L'année nue</i> (1921) (3) ; Pasternak, <i>Le docteur Jivago</i> (1957) (4)</p>	<p>G. Flaubert, <i>Bouvard et Pécuchet</i> (2) ; A. France, <i>Crainquebille, Putois, Riquet et plusieurs autres récits profitables</i> (2) ; B. Cendrars, <i>Moravagine</i> (3) ; G. Duhamel, <i>Le voyage de Patrice Périot</i> (3) ; A. Hermant, <i>Chronique du cadet de Coutras</i> ; A. Maurois, <i>Bernard Quesnay</i> (3) ; F. Mauriac, <i>Un adolescent d'autrefois</i> (3) ; R. Escarpit, <i>Sainte Lysistrata</i> (4) ; J.-P. Sartre, <i>Les mots</i> (2) ; N. Sarraute, <i>Les fruits d'or</i> (2) ; J.-P. Faye, <i>L'écluse</i></p>
1971	<p>Dostoïevski, <i>Crime et châtement</i> (1866) (8) ; Leonov, <i>Les blaireaux</i> (1924) (3) ; A.K. Tolstoï, <i>Le tsar Boris</i> (1870) (6) ; Gogol, <i>Les âmes mortes</i> (1842) (4) ; La poésie de Balmont (1867-1942) ; Essénine, poète paysan (1910-1917)</p>	<p>Biély, <i>Pétersbourg</i>, (1913, 1922) (6) ; La poésie d'Essénine (1895-1925) (5) ; Gogol, <i>Les âmes mortes</i> (1842) (5) ; Dostoïevski, <i>Crime et châtement</i> (1866) (3) ; La poésie de Balmont (1867-1942) (3) ; Leonov, <i>Les blaireaux</i> (1924) (2)</p>	<p>Biély, <i>Pétersbourg</i>, (1913, 1922) (3) ; Dostoïevski, <i>Crime et châtement</i> (1866) (4) ; Gogol, <i>Les âmes mortes</i> (1842) (4) ; A.K. Tolstoï, <i>Le tsar Boris</i> (1870) (4) ; Leonov, <i>Les blaireaux</i> (1924) (3) ; Poésies d'Essénine (1895-1925) (3) ; Poésies de Balmont (1867-1942) (2) ;</p>	<p>M. Arland, <i>L'ordre</i> (6) ; M. Proust, <i>Un amour de Swann</i> (3) ; M. Genevoix, <i>Nuits de guerre</i> (4) ; G. Duhamel, <i>Le voyage de Patrice Périot, Deux hommes</i> ; J. Giraudoux, <i>Provinciales</i> (3) ; Lettre de R. Martin du Gard à A. Gide ; M. Aymé, <i>Le chemin des écoliers</i> ; S. de Beauvoir, <i>Une mort très douce</i> ; P. Bourget, <i>Le disciple</i> ; J.K. Huysmans, <i>En</i></p>

Année/ Épreuve	Leçon française	Leçon russe	Explication de texte	Thème
				<i>ménage</i> ; G. Simenon, <i>Le chat</i>
1972	Pouchkine, <i>Doubrovski</i> (1832 ; 1841) (2) ; N. Nekrassov, <i>Les contemporains</i> (1875) (3) ; Saltykov- Chtchédrine, <i>Histoire d'une ville</i> (1869-1870) (5) ; Tchekhov, <i>Ivanov</i> (1887) (6) ; Gorki, <i>Vassa Geleznova</i> (1910) (7) ; La poésie de Khlebnikov (1885-1922) (5) ; I. Kataïev, <i>Le lait</i> (1930) ; Grine, <i>L'attrapeur de rats</i> (1924) (2) ; Boulgakov, <i>Coeur de chien</i> (1925) (4) ; V. Nekrassov, <i>Kira</i> (1961) (3) ; Soljenitsyne, <i>Pour le bien de la cause</i> (1963) (5)	Pouchkine (5), <i>Doubrovski</i> (1832;1841), <i>Histoire de Pougatchev</i> (1834), <i>La fille du capitaine</i> (1836) ; N. Nekrassov, <i>Les contemporains</i> (1875) (2) ; Saltykov- Chtchédrine, <i>Histoire d'une ville</i> (1869-1870) (3) ; Tchekhov, <i>Ivanov</i> (1887) (8) ; Gorki, <i>Vassa Geleznova</i> (1910) (5) ; La poésie de Khlebnikov (1885- 1922) (3) ; Grine, <i>L'attrapeur de rats</i> (1924) (2) ; Boulgakov, <i>Cœur de chien</i> (1925) (2) ; V. Nekrassov, <i>Kira</i> (1961) (7) ; I. Kataïev, <i>Le lait</i> (1930) (5) ; Soljenitsyne, <i>Pour le bien de la cause</i> (1963)	Pouchkine, <i>Doubrovski</i> (1832 ; 1841) (2), <i>Histoire de Pougatchev</i> (1834) (4), <i>La fille du capitaine</i> (1836) (2) ; Saltykov- Chtchédrine, <i>Histoire d'une ville</i> (1869-1870) (10) ; N. Nekrassov, <i>Les contemporains</i> (1875) (2) ; Tchekhov, <i>Ivanov</i> (1887) (2) ; Gorki, <i>Vassa Geleznova</i> (1910) (3) ; Poèmes de Khlebnikov (1885- 1922) (4) ; Boulgakov, <i>Coeur de chien</i> (1925) (3) ; Grine, <i>L'attrapeur de rats</i> (1924) ; I. Kataïev, <i>Le lait</i> (1930) (2) ; V. Nekrassov, <i>Kira</i> (1961) (4) ; Soljenitsyne, <i>Pour le bien de la cause</i> (1963) (2)	Articles du <i>Monde</i> (6), du <i>Monde diplomatique</i> (5), du <i>Figaro</i> (14). Extraits de : P. Mendès-France, <i>La République moderne</i> (4) ; G. Duhamel, <i>La nuit d'orage</i> ; P. Bourget, <i>Le disciple</i> ; J. Cazeneuve, <i>Bonheur et civilisation</i> (10)

Les sujets de l'agrégation sont le miroir des intérêts d'une nouvelle génération d'agrégés. La publication du *Docteur Jivago*, puis sa traduction en français, sont l'œuvre d'agrégés. Tout comme la traduction du *Pétersbourg* de Biély, par Jacques Catteau et Georges Nivat, publiée en 1967⁸⁶, avant de trouver sa place dans le canon en 1971 par son intégration à un motif littéraire russe autour de la ville de Pierre le Grand et qui a précédemment été consacré par Gogol ou encore Dostoïevski. En 1971, Jacques Catteau est maître-assistant à Paris-IV,

86 A. BELY, *Pétersbourg*, op. cit.

l'université étant bien représentée à l'agrégation par la présidence de Nicolas Weisbein, ce qui peut donner une visibilité aux recherches et traductions dans les programmes du concours. Cette nouvelle culture russophone est intégrée au paysage francophone par ces traductions, de Biély comme de Pasternak, et contribuent, notamment par un appareil critique, à une meilleure connaissance des auteurs. Un hommage est d'ailleurs rendu à Boris Pasternak en France par l'organisation par l'Institut d'études slaves avec le concours du CNRS du premier colloque international qui est consacré à l'œuvre du poète et écrivain, à l'occasion du quinzième anniversaire de sa mort⁸⁷.

Si, par ces manifestations, l'œuvre de Pasternak semble entrer au canon littéraire des russisants, quoiqu'assez tardivement (en 1970 pour l'agrégation), elle ne connaît pas le même succès aux épreuves du CAPES. *Le docteur Jivago* ne fait l'objet que d'un sujet de version en 1972. La même année, une autre œuvre de la période soviétique mais non publiée en URSS fait pourtant l'objet d'un sujet de composition. Il s'agit de *Cœur de chien* de Boulgakov, également consacré à l'agrégation cette année-là en composition russe. L'œuvre est censurée au milieu des années 1920 (et ne sera publiée en URSS qu'au moment de la perestroïka) car, « ce que critique Boulgakov, c'est l'ambition essentielle de la Révolution – métamorphoser l'homme – et la réalité quotidienne de l'Union soviétique dans les premières années de la NEP⁸⁸. » Le sujet, jugé « moderne par son contenu et classique dans sa forme », est un exemple d'intégration d'un nouveau contenu ayant « donné lieu à fort peu de commentaires critiques⁸⁹. » Le choix du traitement par le fantastique permet de se rattacher à une tradition littéraire disposant d'un vaste appareil critique et donc mieux connu. C'est-à-dire que, même lorsque le jury propose des contenus novateurs, le fond de l'épreuve s'inscrit toujours dans la tradition du concours. Le commentaire dirigé du CAPES est en outre une épreuve où semblent attendus plus de commentaires sur la langue que sur la portée littéraire de l'œuvre. Louis Martinez, dans son rapport sur l'épreuve du CAPES, insiste ainsi sur « la nature hybride de la langue⁹⁰ » qui mêle, dans la bouche d'un homme de la rue, des termes soviétiques propres à l'époque de la NEP à des expressions littéraires du russe classique. Ce que le correcteur retient comme essentiel pour un futur professeur de russe nommé par le concours, c'est une capacité en langue avant tout. Le choix d'un texte de Boulgakov peut alors contribuer à évaluer la

87 *Feuille d'information et de liaison des professeurs de russe*, n° 34, septembre-octobre 1975. Archives de l'université de Nanterre, Fonds André Karnycheff, carton 2011005/1.

88 Louis Martinez dans son rapport sur l'épreuve de commentaire dirigé en français, in FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1972, p. 14.

89 Claude Frioux dans son rapport sur l'épreuve de composition russe, in FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1972, p. 5. La citation suivante est de même source.

90 Louis Martinez dans son rapport sur l'épreuve de commentaire dirigé en français, art. cit., p. 13.

connaissance d'une langue plus moderne chez le candidat que celle des classiques du XIX^e siècle qui font plus généralement l'objet des épreuves du concours. Ce souci de modernité dans l'approche de la langue se retrouve d'ailleurs à l'oral du CAPES, où sont introduites après 1968 à l'épreuve unique d'explication de texte des questions alors inédites concernant la phonétique et la phonologie ; la langue se doit ainsi d'être moderne dans ses structures et dans sa pédagogie, « sous l'influence des méthodes d'enseignement orales et audio-visuelles⁹¹. » L'épreuve de commentaire dirigé en français consacre ainsi moins un canon littéraire que celle de composition. Ce qui justifie sans doute un choix qui semble surprenant, celui d'un texte récent de Vladimir Tendriakov (1923-1984) en 1974, auteur officiel qui s'inscrit dans le courant de la « prose des mœurs et des courants moraux⁹² », et sur lequel sont posées des questions de langue, mais aussi de conformisme de l'œuvre aux canons du réalisme socialiste, que le candidat est donc supposé connaître.

Tableau 11.10. Les sujets des épreuves écrites du CAPES de russe (1969-1979)⁹³

Année/ Épreuve	Composition en langue russe	Commentaire dirigé en français	Version	Thème
1969	F. Sologoub, <i>Le démon mesquin</i> (1905)	L. Tolstoï, <i>Guerre et Paix</i> (1869)	A. Soljenitsyne, <i>La maison de Matriona</i> (1963)	Roland Dorgelès, <i>Les croix de bois</i> (1919)
1970	Tourgueniev, <i>À la veille</i> (1860), critiqué par Dobrolioubov	L. Tolstoï, <i>Anna Karénine</i> (1877)	E. Zamiatine, <i>Vieille Russie</i> (1923)	Roger Martin du Gard, <i>Les Thibault</i> (1920-1940)
1971	Gogol, <i>Les âmes mortes</i> (1842)	Dostoïevski, <i>Crime et châtiment</i> (1866)	Fédine, <i>Feu</i> (1965)	Maupassant, <i>Boule de Suif</i> (1880)
1972	Tchekhov, <i>Ivanov</i> (1887)	M. Boulgakov, <i>Cœur de chien</i> (1925)	Pasternak, <i>Le docteur Jivago</i> (1957)	Alain-Fournier, <i>Le grand Meaulnes</i> (1913)
1973	Gontcharov, <i>Le ravin</i> (1869)	Griboïedov, <i>Le malheur d'avoir trop d'esprit</i> (1833)	A. N. Tolstoï, <i>Le chemin des tourments</i> (1918)	Prosper Mérimée, <i>Mateo Falcone</i> (1829)

91 « Remarques sur l'épreuve orale » au rapport de jury de CAPES de 1971, in FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1971, p. 20.

92 Andrzej DRAWICZ, « La littérature des années soixante-dix et du début des années quatre-vingt », in E. G. ETKIND, G. NIVAT, I. Z. SERMAN et V. STRADA (dir.), *Histoire de la littérature russe [3], Le XX^e siècle. 3, Gels et dégels, op. cit.*, trad. fr. Ewa BÉRARD-ZARZYCKA et trad. fr. Wojciech KOLECKI, p. 685-686.

93 Voir les rapports de jury du CAPES de russe des enseignements scolaires et de l'orientation FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1969-1979 ; le rapport de l'année 1968 n'a pas été trouvé.

Année/ Épreuve	Composition en langue russe	Commentaire dirigé en français	Version	Thème
1974	Le théâtre d'Ostrovski, et plus particulièrement la pièce <i>Une place lucrative</i> (1857)	V. Tendriakov, <i>чрезвычайное</i> (État d'urgence, 1961)	A. Soljenitsyne, <i>Le pavillon des cancéreux</i> (1968) ⁹⁴	Jean-Louis Bory, <i>Mon village à l'heure allemande</i> (1945)
1975	<i>La punaise</i> de Maïakovski, d'après un jugement de Meyerhold, qui l'a mise en scène en 1929	Dostoïevski, <i>Les démons</i> (1872)	Zamiatine, <i>Province</i> (1911)	[Pas de trace de l'épreuve]
1976	Gogol, <i>Le Revizor</i> (1836)	Tourgueniev, <i>Nid de gentilhomme</i> (1859)	Ehrenbourg, <i>Les gens, les années, la vie</i> (1960-1967)	Pascal Lainé, <i>La dentellière</i> (1974)
1977	Boulgakov, <i>La garde blanche</i> (1925-1929)	Saltykov- Chtchedrine, <i>Les Golovlev</i> (1880)	L. Leonov, <i>La forêt russe</i> (1953)	[Pas de trace de l'épreuve]
1978	Poèmes de Maïakovski (1893- 1930)	Tolstoï, <i>Guerre et paix</i> (1869)	Nabokov, <i>La défense Loujine</i> (1930)	Jean Daniel, <i>Le refuge et la source</i> (1977)
1979	Herzen, <i>Passé et méditations</i> (1868)	Leskov, <i>Lady Macbeth au village</i> (1865)	V. Raspoutine, <i>Les adieux à Matoria</i> (1976)	F. Mallet-Joris, <i>J'aurais voulu jouer de l'accordéon</i> (1975)

Tableau 11.11. Les sujets des épreuves orales du CAPES de russe (1969-1979)

Année	Épreuve unique d'oral à partir d'un texte littéraire russe
1969	<p>Pouchkine, <i>La dame de pique</i> (1834) Paoustovski, <i>Бабушкин сад</i> [Le jardin de grand-mère] Aksakov, <i>Записки об ужении рыбы</i> [Notes sur la pêche] (1847) Dostoïevski, <i>Crime et châtiment</i> (1866) Leskov, <i>Lady Macbeth au village</i> (1865) (2) A.K. Tolstoï, <i>Le Prince Serebriany</i> (1860) Ostrovski, <i>Entre soi, on s'arrange toujours</i> (1850) Gontcharov, <i>Oblomov</i> (1859) Saltykov-Chtchedrine, <i>Путём-дорогою</i> [Le long de la route] (1886) Kouprine, <i>Au cirque</i> (1902) Tolstoï, <i>La mort d'Ivan Ilitch</i> (1886) Tourgueniev, <i>L'eau de framboise</i> (1848), <i>Cassien de la belle Métcha</i> (1851), <i>Nid de gentilhomme</i> (1859) Veressaïev, <i>Миллионерша и дочь</i> [Le millionnaire et sa fille] Tchekhov, <i>Dans la combe</i> (1900), <i>Anne au cou</i> (1895), <i>Le Sous-officier Prichibéïev</i></p>

94 Première publication en URSS en 1990.

Année	Épreuve unique d'oral à partir d'un texte littéraire russe
	(1885) Solooukhine, <i>Летний паводок</i> [Inondation d'été] (1961), <i>Ножичек с костяной ручкой</i> [Le couteau avec un manche en os] (1963), <i>Мститель</i> [Vengeur] (1961)
1970	Krylov, <i>La leçon pour les filles</i> (1807) B. Lavrenev, <i>Le quarante et unième</i> (1924) V. Doudintsev, <i>A la bonne place</i> (1953) Tourgueniev, <i>Deux gentilshommes campagnards</i> (1852) Solooukhine, <i>Lettres du Musée russe</i> , (1966) (2), <i>На степной реке</i> [Sur la rivière de la steppe] (2), <i>Зимний день</i> [Jour d'hiver] (1965), <i>Комбинированный вагон</i> [Wagon combiné] N. Arjak (I. Daniel), <i>Руки</i> (Les mains, publié à l'étranger en 1963) Naguibine, <i>Последняя охота</i> [La dernière chasse] (1957) (2) Tolstoï, <i>Les chants du village</i> (1910) Dostoïevski, <i>Souvenirs de la maison des morts</i> (1862) (2) Tchekhov, <i>La steppe</i> (1888), <i>Menu fretin</i> (1885) Gontcharov, <i>La frégate Pallas</i> (1856) Soljenitsyne, <i>Le pavillon des cancéreux</i> (1968) F. Rechetnikov, <i>Ceux de Podlipnaïa</i> (1864)
1971	Aksionov, <i>Les oranges du Maroc</i> (1962) Dostoïevski, <i>Le crocodile</i> (1865), <i>Souvenirs de la maison des morts</i> (1862) Ostrovski, <i>L'orage</i> (1859) Fonvizine, <i>Le mineur</i> (1782) Soljenitsyne, <i>Le premier cercle</i> (1968) ⁹⁵ Pouchkine, <i>Boris Godounov</i> (1825) A.N. Tolstoï, <i>Kouzma Skorobogati</i> Gorki, <i>Le voleur</i> (1896) V. Vichnevski, <i>La tragédie optimiste</i> (1933) Chalamov, <i>Берды Онже</i> [Berdy Onže] (1959) Kazakov, <i>En route</i> (1961) Boulgakov, <i>Cœur de chien</i> (1925) (2), <i>La garde blanche</i> (1925-1929) ⁹⁶ Tchekhov, <i>En déportation</i> (1892), <i>L'étudiant</i> (1894) Zamiatine, <i>La caverne</i> (1920) Zochtchenko, <i>Un jeu amusant</i> (1938) V. Panova, <i>Le roman sentimental</i> (1958) Gladkov, <i>Histoire de mon enfance</i> (1949) Kataïev, <i>La quadrature du cercle</i> (1928) Tolstoï, <i>Guerre et Paix</i> (1869), <i>La mort d'Ivan Ilitch</i> (1886)
1972	[Détail de l'épreuve orale manquant du rapport]
1973	Tchekhov, <i>Un Cosaque</i> (1887), <i>L'envie de dormir</i> (1888), <i>Un malheur</i> (1885) Paoustovski, <i>Histoire d'une vie</i> , tome 1 « Les années lointaines » (1946) (1), tome 2 « Une jeunesse inquiète » (1954) (2), <i>Grain de sable</i> (1959), <i>La lumière jaune</i> (1936) Leskov, <i>Gens d'église</i> (1872) F. Knorre, <i>Appel nocturne</i> (1968) Gogol, <i>Tarass Boulba</i> (1835, 1842)

95 Première publication en URSS en 1990.

96 Première publication en URSS en 1966.

Année	Épreuve unique d'oral à partir d'un texte littéraire russe
	<p>Boulgakov, <i>Les œufs du destin</i> (1925) Dostoïevski, <i>Discours sur Pouchkine</i> (1880), <i>Le Bourg de Stépantchikovo et sa population</i> (1859) Fedine, <i>Premières joies</i> (1945) Platonov, <i>Le chantier/La fouille</i> (1930) Tourgueniev, <i>Terres vierges</i> (1877) Kropotkine, <i>Autour d'une vie (mémoires d'un révolutionnaire)</i> (1898) Solodar, <i>Dans le jardin de lilas</i> (1954) Soljenitsyne, <i>Août quatorze</i> (1971) N. Mandelstam, <i>Deuxième livre</i> (Paris, YMCA-Press, 1972) (2) Tolstoï, <i>La mort d'Ivan Ilitch</i> (1886), <i>La matinée d'un seigneur</i> (1856) L. Lentch, <i>Chers invités</i> (1954) (3) Cholokhov, <i>Le destin d'un homme</i> (1956-1957), <i>Gloire à la patrie</i> (1951)</p>
1974	<p>Simonov, <i>Les vivants et les morts</i> (1959) V. Vichnevski, <i>La tragédie optimiste</i> (1933) Akhmatova, <i>Souvenirs d'Alexandre Blok</i> L. Lentch, <i>La dure journée de Koubikov</i> Ilf et Pétrov, <i>Les douze chaises</i> (1928) Gorki, <i>Souvenirs</i> Tynianov, <i>Le disgracié</i> (1925) (2) F. Abramov, <i>Un jour d'automne</i> (1961), <i>Les chevaux de bois</i> (1969) Doroche, <i>Journal du pays</i> (1958) (2) A. Bek, <i>Такова должность</i> [Un tel poste] (1969) Gorki, <i>Foma Gordeïev</i> (1899) Tchekhov, <i>Le lion et le soleil</i> (1887), <i>En déportation</i> (1892) Platonov, <i>La mère</i> B. Polevoï, <i>Un homme véritable</i> (1947) Ouspenski, <i>La puissance de la terre</i> (1882) (2) Blok, <i>L'intelligentsia et la révolution</i> (1918) V. Nekrassov, <i>Kira</i> (1961) Herzen, <i>Passé et méditations</i> (1868) Paoustovski, <i>Беглые встречи</i> [Rencontres furtives] Tourgueniev, <i>À la veille</i> (1860), <i>Le loup-garou</i> (1848) Solooukhine, <i>Les planches noires</i> (1969)</p>
1975	<p>Dostoïevski, <i>L'adolescent</i> (1875) Fadeïev, <i>La défaite</i> (1927) (2) Zalyguine, <i>La variante sud-américaine</i> (1973) (2) Solooukhine, <i>Les arbres naissent droits (Мать-мачеха)</i>, 1964) A. Tsvetaïeva, <i>Souvenirs</i> (1974) Boulgakov, <i>L'île pourpre</i> (1924) Chklovski, <i>Sur le soleil, les fleurs et l'amour</i> (1931) Ilf et Pétrov, <i>Feuilletons et récits</i> (1957) (2) Ilf et Pétrov, <i>Le samovar</i> (1934) O. Bergholtz, <i>Les étoiles du jour</i> (1959) (3) Soljenitsyne, <i>Le pavillon des cancéreux</i> (1968) Tchekhov, <i>La cerisaie</i> (1904) Gorki, <i>Foma Gordeïev</i> (1899) Bondarev, <i>Les bataillons sont invités à tirer</i> (1957)</p>

Année	Épreuve unique d'oral à partir d'un texte littéraire russe
	<p>Solooukhine, <i>La portée</i> Veressaïev, <i>Sur la scène</i> (1902) F. Iskander, <i>La constellation du chèvraurochs</i> (1966), <i>Колчерикуй</i> [The Old Crooked Arm] (1967) Kouprine, <i>Les Lestrygons et autres récits</i> (1907-1911), <i>Gambrinus</i> (1907) F. Sologoub, <i>Le démon mesquin</i> (1905)</p>
1976	<p>L. Tolstoï, <i>Ce que j'ai vu en rêve</i> (1906) Fourmanov, <i>Tchapaïev</i> (1923) Gamzatov, <i>Mon Daghestan</i> (1968) Pomialovski, <i>Scènes de la vie du séminaire</i> (1862) (2) Garchine, <i>La fleur rouge</i> (1883), <i>La rencontre</i> (1879) Saltykov-Chtchedrine, <i>Les Antiquités de Pochekhonie</i> (1887-1889) (4) L. Andreïev, <i>Le silence</i> (1900), <i>Le gouverneur</i> (1905) Platonov, <i>La lumière de la vie</i> (1942) Solooukhine, <i>Le vengeur</i> (1961) V. Kataev, <i>Le troisième réservoir</i> (1942) Tchekhov, <i>Dans son coin natal</i> (1897), <i>Les trois sœurs</i> (1901) Gorki, <i>La vie de Klim Sanguine</i> (1927-1936) Lounatcharski, <i>Gorki à Capri</i> (1927) Doroche, <i>Journal du pays</i> (1958) (3)</p>
1977	<p>Aitmatov, <i>Jeune soldat</i> (1970) O. Bergholtz, <i>Les étoiles du jour</i> (1959) (2) I. Kazakov, <i>Ce nord maudit</i> (1964) Paoustovski, <i>Toast</i> (1933) Pilniak, <i>Le garçon de Trall</i> (1928) Boulgakov, <i>La serviette brodée d'un coq (in Récits d'un jeune médecin)</i>, 1925) Soljenitsyne, <i>Le pavillon des cancéreux</i> (1968), <i>L'archipel du Goulag</i> (1973) Gorki, <i>Foma Gordeïev</i> (1899) Zochtchenko, <i>Histoire de la maladie</i> (1936) L. Tolstoï, <i>Après le bal</i> (1903), <i>Polikouchka</i> (1863) Platonov, <i>Le chantier/La fouille</i> (1930) Korolenko, <i>Le musicien aveugle</i> (1886) I. Trifonov, <i>Une autre vie</i> (1973) (2) A.K. Tolstoï, <i>Le Prince Serebriany</i> (1863) Leskov, <i>Lady Macbeth au village</i> (1865), <i>La guerrière</i> (1866)</p>
1978	<p>[Manquent des pages du rapport] Choukchine, <i>Je crois !</i> (1971) I. Tynianov, <i>Le disgracié</i> (1925) (3) Ehrenbourg, <i>Мысль в отставке</i> [Pensée à la retraite] (1932) Paoustovski, <i>Voyage sur un vieux chateau</i> (1941)</p>
1979	<p>Platonov, <i>Le petit soldat</i> (1943) Pilniak, <i>La mer bleue</i> (1928), <i>Смертельное манит</i> [Signe mortel] (1918), <i>Les morts</i> (1917) Tendriakov, <i>La trouvaille</i> (1965) L. Andreïev, <i>Eleazar</i> (1906) Fédine, <i>Les cités et les années</i> (1924), <i>Anna Timofeïevna</i> (1923) Zochtchenko, <i>Le livre bleu</i> (1935) (2)</p>

Année	Épreuve unique d'oral à partir d'un texte littéraire russe
	Kaverine, <i>Sept couples d'impurs</i> (1962) Kouprine, <i>Le pain de quelqu'un d'autre</i> (1896), <i>Grounia</i> (1916) Dostoïevski, <i>Le double</i> (1846) Pasternak, <i>Le docteur Jivago</i> (1957) Korolenko, <i>Les frères Mendel</i> (1927) Bounine, <i>Le dernier automne</i> (1918)

Les sujets des épreuves d'agrégation semblent donner en partie le ton pour celles du CAPES, plaçant toujours ce dernier comme une « petite agrégation⁹⁷ » : *Cœur de chien* de Boulgakov fait l'objet d'un sujet la même année, tandis que *Le docteur Jivago*, tombé en composition en 1970 à l'agrégation, est à traduire en extrait en version du CAPES en 1972. L'œuvre de Maïakovski par Meyerhold est un sujet de composition à l'agrégation en 1970, puis au CAPES en 1975. L'épreuve de culture générale française commune à tous les CAPES de langues ayant été supprimée de l'écrit du concours après 1968, le CAPES de russe ne s'affranchit pas pour autant de tout modèle, puisque c'est l'agrégation, plus que le CAPES, qui sert de référence aux attentes de culture générale du candidat.

Au sein même du concours de l'agrégation, ce sont les sujets choisis pour les compositions écrites qui semblent être une mesure plus fiable du canon, puisque tous les candidats sont invités à développer un argumentaire sur ces œuvres. Les œuvres proposées au programme, mais qui ne sont pas choisies pour l'écrit, pourraient alors être vues comme une intégration plus timide. Il en est ainsi en 1972 de l'apparition d'une œuvre de Soljenitsyne à l'oral de l'agrégation pour les leçons russe et française. En 1972, le choix d'un récit de Soljenitsyne paru en 1963 dans la revue *Novy Mir*, à l'époque où son œuvre est officielle et avant son exclusion de l'Union des écrivains soviétiques en 1969, affirme une reconnaissance à l'Ouest du lauréat du Prix Nobel de 1970, ainsi que de celui qui a permis la publication d'une « littérature du dévoilement », Tvardovski, à la tête du *Novy Mir* dans les années 1960 et tombé en disgrâce à la fin de la décennie, comme Soljenitsyne⁹⁸. De même, l'intégration à l'écrit d'un texte plus ancien de Boulgakov, mais non publié en Union soviétique, apparaît comme un choix tout aussi politique. C'est à partir de 1968 que ce dernier auteur fait l'objet de plusieurs mémoires de maîtrise en Sorbonne, alors qu'il est encore absent des publications et des thèses, où il ne devient sujet plus récurrent que dans les années 1980⁹⁹ ; son intégration

97 Y. VERNEUIL, « La création du CAPES : révolution ou innovation contrariée (1950-1952) ? », art. cit., p. 98, voir chapitre 9.

98 C. VAISSIÉ, *Les ingénieurs des âmes en chef*, op. cit., p. 361-362.

99 Voir notamment le mémoire soutenu à Nanterre en 1980 par Vincent Benet, « La tradition diabolique dans le roman *Le maître et Marguerite* de Boulgakov (Le mythe du chat) » (sous la direction d'Etkind) ; Georges Nivat, « Une cure de fantastique ou Mikhaïl Boulgakov », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 24,

dans les programmes de la Sorbonne (du moins du *Maître et Marguerite* comme explication de texte du C2 de littérature russe moderne à partir de 1968) puis aux concours permettent de le placer sur le devant de la scène, alors que *Cœur de chien* est traduit en 1971 (aux éditions Champ libre) par Michel Pétris, licencié de russe en Sorbonne en 1964. En 1972, l'œuvre ne semble pas connue de tous les candidats au CAPES, dont certains pensent qu'il s'agit d'une description des années 1930, voire du dégel¹⁰⁰. Une série de facteurs contribue donc à ériger une œuvre en classique, parmi lesquels la présence d'un texte sur la scène publique par la traduction (d'autant plus qu'elle est réalisée par des agrégés de russe), mais aussi l'écriture de matériel critique – qui semble encore manquer pour faire de *Cœur de chien* un véritable classique dont on interroge la portée littéraire dans un sujet de concours – et l'intégration aux programmes de concours, performative dans ce sens.

n° 3, Juillet-Septembre 1983 (« L'avant-garde russe : un dossier »), p. 247-259 ; François-René Folliot, « Présences démoniques et fonctions romanesques de Barbey d'Aurevilly à M. Boulgakov », thèse d'État, Université Paris-IV, 1985 ; Jutta Scherrer, « Du marxisme à l'idéalisme : Une nouvelle lecture de Boulgakov », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 29, n° 3-4, Juillet-Décembre 1988 (« Le christianisme russe entre millénarisme d'hier et soif spirituelle d'aujourd'hui »), p. 481-486.

100 Louis Martinez dans son rapport sur l'épreuve de commentaire dirigé en français, art. cit., p. 13.

Tableau 11.12. Les membres du jury du CAPES de russe (1969-1979)¹⁰¹

Années	Président du jury	Vice-président du jury	Autres membres du jury		
1969	Georges Davydoff, inspecteur général de russe (<i>se retire en 1973 pour raisons de santé</i>)		Jacques Gonneau, professeur agrégé au lycée Michel Montaigne à Bordeaux	Philippe Ozouf, chargé d'enseignement à la faculté des lettres de Clermont- Ferrand	Claude Robert, professeur à la faculté des lettres de Grenoble
1970		Claude Robert, professeur à la faculté des lettres de Grenoble		Jean-Paul Sémon, maître- assistant à la faculté des lettres de Nanterre	
1971					
1972		Hélène Zamoyska, chargée d'enseignement à l'Université de Toulouse	Hélène Arjakovsky, professeure agrégée au lycée Hélène Boucher à Paris	Louis Martinez, maître- assistant à l'Université d'Aix-en-Provence	
1973	José Johannet, chargé d'enseignement à l'Université de Paris X	Françoise Flamant, chargée d'enseignement à l'Université de Provence			Alexandre Bourmeyster, maître-assistant à l'Université de Lyon II
1974		Alexandre Bourmeyster, maître de conférences (1974) puis professeur (1975) à l'Université de Grenoble	Jean Durin, assistant à l'ENS de Saint-Cloud	Roger Collas, professeur agrégé au lycée du Parc à Lyon	Georges Philippenko, assistant (1974-1976) puis maître-assistant (1977) à l'Université de Paris X
1975					

101 FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1969-1979

Années	Président du jury	Vice-président du jury	Autres membres du jury		
1976	Georges Davydoff, inspecteur général de l'Instruction publique	Victor Balalaeff, chargé d'enseignement à l'Université de Nancy II			
1977		André Monnier, maître- assistant (1977-1978) puis professeur (1979) à l'Université de Paris IV	Gilles Fougeron, professeur agrégé au lycée Michelet à Vanves	Françoise Gonneau, professeure agrégée au lycée Camille Jullian à Bordeaux	André Radiguet, maître- assistant à l'Université de Grenoble III
1978					
1979					

2 – La réforme de l'agrégation pour sortir du tout littéraire dix-neuviémiste

Si les épreuves du CAPES restent inchangées durant la décennie, il en va différemment des épreuves de l'agrégation. En effet, la composition française fait place, à partir de 1973, à une épreuve à option : une dissertation française pour les candidats ayant choisi l'option littéraire, ou un commentaire linguistique pour ceux ayant opté pour la linguistique.

Arrêté du 21 juillet 1972 ÉPREUVES DE L'AGRÉGATION DE RUSSE

Épreuves de l'agrégation de russe.

Article 1^{er}.

Épreuves préparatoires :

1° Une composition en langue russe sur un sujet de littérature ou civilisation russe portant sur un programme publié chaque année au *Bulletin officiel* de l'éducation nationale (durée : sept heures ; coefficient 4)

2° Un thème (durée : 4 heures ; coefficient 3)

3° Une version (durée : 4 heures ; coefficient 3)

4° Une épreuve à option (durée : 7 heures ; coefficient 4)

Pour cette épreuve, les candidats ont le choix lors de leur inscription entre deux options :

Option A – Une composition en langue française sur un sujet de littérature russe relatif au programme de l'option A.

Option B – Un commentaire linguistique en langue française d'un ou plusieurs textes tirés du programme de l'option B.

Épreuves définitives :

1° Un résumé en russe d'un texte russe hors programme, suivi d'un entretien en russe avec le jury (durée de la préparation : une heure ; durée de l'épreuve : 30 minutes ; coefficient 4)

2° Un thème oral (durée de la préparation : 15 minutes ; durée de l'épreuve : 30 minutes ; coefficient 3)

3° Une interrogation de grammaire hors programme (durée de la préparation : une heure ; durée de l'épreuve : 30 minutes ; coefficient 3)

4° Une explication de texte en français (durée de la préparation : 2 heures ; durée de l'épreuve : 45 minutes ; coefficient 3)

Le texte à expliquer sera tiré du programme de l'option choisie lors de l'inscription.

5° Une épreuve à option suivie d'un entretien avec le jury (le candidat subit obligatoirement l'épreuve orale correspondant à l'option choisie à l'écrit) (durée de la préparation : 4 heures ; durée de l'épreuve : 45 minutes ; coefficient 3)

Option A – Leçon en russe sur une question de littérature ou de civilisation relative au programme de l'option A.

Option B – Leçon en français sur une question linguistique relative au programme de l'option B.

6° Une épreuve de deuxième langue slave : lecture et traduction d'un texte polonais, tchèque, serbo-croate, bulgare ou ukrainien au choix du candidat (durée de la préparation : 15 minutes ; durée de l'épreuve : 15 minutes ; coefficient 1)

Article 2. Abrogation des dispositions contraires.

Article 3. Prise d'effet à partir de la session 1973, sauf pour la deuxième langue slave, qui ne prendra effet qu'à la session 1975¹⁰².

Ce changement s'effectue dans la logique du choix du nouveau président du jury de l'agrégation, Paul Garde, un linguiste, en 1972, qui encourage le développement de la linguistique au concours, déjà reconnue comme option par l'agrégation d'anglais depuis la session de 1970¹⁰³. Les conclusions du rapport de l'agrégation de 1972 par Paul Garde vont dans le sens d'un élargissement de l'évaluation disciplinaire, du seul russe littéraire du XIXe siècle vers une connaissance plus poussée du fonctionnement de la langue et de son usage contemporain mais aussi non littéraire.

« Le défaut commun est une certaine étroitesse d'horizon : les candidats sont familiers avec un seul style de la langue littéraire, une seule période de la littérature et de l'histoire russe (le XIXe siècle), une seule approche des problèmes littéraires, une seule doctrine grammaticale. Il faut souhaiter que les futurs agrégés de russe ouvrent toutes grandes leurs fenêtres sur l'immense monde russe et soviétique dans tous ses aspects, sur la langue dans toute son infinie richesse, sur les méthodes traditionnelles et modernes de recherche dans toute leur diversité¹⁰⁴. »

102 *Journal officiel de la République française*, 23 juillet 1972, p. 7827.

103 FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Anglais*, Paris, Institut pédagogique national, 1969.

104 Paul Garde dans ses « Observations générales » en conclusion du rapport de jury de l'agrégation 1972, in FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1972, p. 24.

Il est cependant notable que l'organisation des nouvelles épreuves ne constitue pas une reconnaissance de la civilisation, qui a toujours été inscrite dans les textes officiels des épreuves, sans faire concrètement l'objet d'une épreuve. C'est sur le modèle des autres agrégations de langue qu'est repris la formule « sur un sujet d'histoire littéraire [ici : de littérature] ou de civilisation », qu'en anglais, le jury explicite comme renvoyant à la nécessité de connaître l'histoire littéraire pour bien comprendre un auteur¹⁰⁵. La civilisation est donc une composante de la compétence littéraire. Il en va différemment de la linguistique, qui est désormais reconnue comme un deuxième pôle de spécialisation des russisants.

105 FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Anglais, op. cit.*, 1969.

Tableau 11.13. Les membres du jury de l'agrégation de russe (1973-1979)¹⁰⁶

Années	Président du jury	Vice-président du jury	Autres membres du jury					
1973	Paul Garde, professeur à l'Université d'Aix-Marseille I	Georges Davydoff, inspecteur général	Hélène Zamoyska, chargée d'enseignement à l'Université de Toulouse II	Jean Thieulin, professeur agrégé au lycée Pierre Corneille de Rouen	Claude Frioux, chargé d'enseignement à l'Université Paris VIII	Geneviève Johannet, maître-assistante à l'Université de Paris X		
1974		Jean Bonamour, professeur à l'Université de Paris IV	Daniel Alexandre, chargé d'enseignement à l'Université de Lyon III	Lucile Nivat, professeure agrégée au lycée d'Annemasse	Jacques Veyrenc, professeur à l'Université de Paris VIII			
1975			Guy Verret, professeur à l'Université de Bordeaux III					Jacques Sancan, professeur au lycée Lakanal
1976				Efim Etkind, professeur à l'Université de Paris X	Irène Sokologorsky, chargée d'enseignement à l'Université de Paris VIII			
1977						Efim Etkind, professeur à l'Université de Paris X		
1978			Efim Etkind, professeur à l'Université de Paris X	Irène Sokologorsky, chargée d'enseignement à l'Université de Paris VIII				
1979		Efim Etkind, professeur à l'Université de Paris X			Irène Sokologorsky, chargée d'enseignement à l'Université de Paris VIII			

106 FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1973-1979.

a) La reconnaissance de la linguistique

La reconnaissance de la linguistique, qui tend à supplanter l'approche philologique de la langue, s'inscrit dans un mouvement de changement de paradigmes universitaires, où la linguistique gagne une certaine faveur par rapport à la marginalisation qui était la sienne dans les années 1950 et 1960. Si, en anglais, la linguistique gagne du terrain à la faveur de la reconstitution des universités franciliennes¹⁰⁷, en russe, elle se développe en province, plus particulièrement à Grenoble et à Aix-en-Provence. Cette composante émergente des études russes dans les années 1960 devient sous la présidence de Paul Garde à l'agrégation de russe second pôle de spécialisation, au même titre que la littérature. Cette démarche semble s'inscrire dans la logique soutenue par Paul Garde d'un ancrage plus net des compétences des spécialistes de russe dans tous les aspects de la langue. Cette reconnaissance de la linguistique suit les avancées disciplinaires, avec le déploiement des études sur la phonétique et la phonologie notamment ; cette dernière est largement présente dans les programmes universitaires dès 1970, après avoir été négligée par André Mazon, dans la lignée de son maître Paul Boyer¹⁰⁸. Cette évolution dans la conception de la place de la langue conduira le linguiste André Martinet à soutenir que la philologie « n'est pas une fin en soi¹⁰⁹ », mais un outil au service de l'histoire et de la littérature, puisqu'elle repose exclusivement sur l'étude de l'écrit, et qui ne recouvre pas toutes les approches de la linguistique. Ce qui est une évolution scientifique de la conception de la langue comme outil, à la langue comme objet d'étude en soit, avec une nouvelle méthodologie, qui repose sur « la parole, plutôt que sur le codage écrit du discours¹¹⁰. »

Cette manière d'aborder la langue, qui fait son entrée tardivement dans les études russes, semble se détacher de la vision philologique présente à l'origine de la discipline à l'Université. Ce qui ne veut pas dire que la philologie disparaisse du paysage de l'enseignement supérieur. Elle est une spécialité de l'EPHE, où, en 1972, est promu Vladimir Vodoff comme directeur d'études en « Histoire et philologie russes médiévales » suite au décès de Jacques Lépissier qui professait les « Langues et littératures slaves du Moyen Âge¹¹¹. » Certes, des spécialistes ne sont pas absents de l'Université, comme Edith Scherrer (née Rivière), agrégée en 1967, et

107 M.-P. POULY, « L'anglais de la Sorbonne à Vincennes », art. cit., p. 290.

108 Pierre GONNEAU, « André Mazon et les études slaves : Introduction », *Revue des études slaves*, 82-1, 2011, p. 9.

109 André MARTINET, « De la philologie à la linguistique », *La Linguistique*, 23-1, 1987, p. 5.

110 *Ibid.*, p. 7.

111 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 286.

recrutée à Nanterre en 1968 sur sa spécialisation en philologie russe ancienne¹¹². Cependant, dans les années 1970, plus aucun mémoire n'est soutenu à Nanterre sur des questions de philologie ou d'histoire et littérature anciennes¹¹³. C'est que la réforme des épreuves de l'agrégation de 1972 supprime l'épreuve orale d'explication d'un texte ancien et que cette voie, auparavant étroite, de la philologie russe, est désormais exclue des compétences élémentaires du futur professeur de russe. Or, la voie de l'enseignement reste un débouché essentiel du cursus classique de russe. La philologie tend ainsi à être remplacée par l'approche linguistique. En 1973, le premier colloque de linguistique russe est organisé à Grenoble¹¹⁴, où enseigne Claude Robert sur la chaire de linguistique slave depuis 1962. C'est ainsi qu'à Nanterre, les mémoires soutenus sur la linguistique prennent une place de plus en plus importante à la fin des années 1970, et particulièrement en 1978, année de la promotion de José Johannet, spécialiste de linguistique, comme assistant agrégé¹¹⁵. Les compétences en philologie sont, dans le cadre du concours, transférées dans des domaines intéressants plus directement les exigences posées aux agrégatifs. Ainsi Jacques Lépiessier, spécialiste de philologie, travaille à une aide aux candidats sur les *Questions de grammaire russe posées à l'oral des concours*, publiées à titre posthume par l'Institut d'études slaves en 1972¹¹⁶.

Cette faveur donnée dans les termes à la linguistique sur la philologie n'entraîne cependant pas de suppression dans le programme des œuvres dont l'étude était très liée à l'approche philologique. Ainsi, la *Chronique des temps passés*, texte du XIIe siècle étudié dans le cadre de l'ancien CES de philologie à l'Université à la fois pour sa langue ancienne et son récit de l'histoire médiévale russe, est proposée au sujet du commentaire linguistique en 1978. Le texte n'est ici pas étudié comme le témoignage historique d'une civilisation, mais comme le témoin d'une langue et de tournures linguistiques et stylistiques. Il est attendu du candidat en commentaire linguistique, portant sur un texte ancien ou moderne, un « commentaire des faits de langue [...] qui débouche sur une analyse stylistique¹¹⁷. » Les faits de langue priment, ce qui n'empêche pas de s'interroger sur les intentions de l'auteur ; le commentaire n'est donc pas un renoncement à l'approche littéraire. Le commentaire linguistique de textes toujours littéraires n'est ainsi pas une alternative au matériel littéraire, mais une proposition d'approche

112 Voir le dossier administratif d'Edith Scherrer dans les archives de l'université Paris Nanterre, carton 2009001/238.

113 Voir *Tableau 11.6. Sujets des mémoires soutenus au centre de Nanterre*.

114 Les communications au colloque de linguistique russe de Grenoble de 1973 sont publiées dans un numéro spécial de la revue *Enseignement du russe*. SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 20, 1975.

115 Voir le dossier de carrière de José Johannet, archives de l'Université Paris Nanterre, carton 2009001/141.

116 J. LÉPIESSIER, *Questions de grammaire russe, op. cit.* Voir chapitre 8, I-1.

117 Paul Garde dans son rapport sur le commentaire linguistique de la session 1978, in FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1978, p. 25.

différente, qui part de la langue plutôt que de questions littéraires. Ce qui laisse apercevoir les limites de la spécialisation du profil en linguistique ; les candidats linguistes doivent nécessairement composer sur un sujet littéraire en composition russe, épreuve commune à tous, et sont systématiquement interrogés sur des textes littéraires dans le commentaire linguistique. La littérature n'est cependant plus l'unique finalité de l'apprentissage de la langue, et l'utilisation du matériel littéraire dans le commentaire linguistique permet d'étudier des textes récents, qui n'ont pas fait l'objet d'études littéraires leur permettant d'être consacrés par une inclusion au programme d'agrégation. La réforme de l'agrégation vise ainsi à inscrire le concours dans un monde universitaire contemporain, et plus largement, par une intégration de matériaux plus récents, à moderniser le recrutement des professeurs de russe.

b) Langues et littératures aux épreuves de l'agrégation : l'ancrage dans le monde contemporain ?

Tableau 11.14. Les sujets des épreuves écrites de l'agrégation de russe après recomposition des épreuves (1973-1979)¹¹⁸

Année/ Épreuve	Composition russe	Option A : Dissertation française	Option B : Commentaire linguistique	Version	Thème
1973	Gontcharov, <i>Le ravin</i> (1869)	Dostoïevski, <i>Mémoires du souterrain</i> (1864)	Griboïedov, <i>Le malheur d'avoir trop d'esprit</i> (1833)	B. Mojaïev, <i>Dans la vie de Féodor Kouzvine</i> (1966)	Albert Camus, <i>La femme adultère</i> (1957)
1974	Cholokhov, <i>Terres défrichées</i> (1932-1960)	Sur l'écriture de Tiouttchev (1803-1873)	A. Cantemir, <i>Ceux qui méprisent les études</i> (1729)	I. Bounine, <i>Soir de printemps</i> (1914)	François Mauriac, <i>Nouveaux mémoires intérieurs</i> (1964)
1975	Dostoïevski, <i>Les démons</i> (1872)	Lermontov poète (1814-1841)	I. Bounine, <i>Le calice de la vie</i> (1915)	L. Leonov, <i>La route de l'océan</i> (1935)	George Sand, <i>Histoire de ma vie</i> (1855)
1976	V. Choukchine, <i>Conversations sous la lune claire</i> (1972)	Poésies d'Anna Akhmatova (1889-1966)	F. Abramov, <i>Deux hivers et trois étés</i> (1968)	A. Remizov, <i>L'étang</i> (1908)	Romain Gary, <i>La promesse de l'aube</i> (1960)

118 FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1973-1979.

Année/ Épreuve	Composition russe	Option A : Dissertation française	Option B : Commentaire linguistique	Version	Thème
1977	Boulgakov, <i>La garde blanche</i> (1925-1929) et <i>Les jours des Tourbine</i> (1926) ¹¹⁹	Belinski (1811-1848) sur l'art de Pouchkine (1799-1837)	Pouchkine, <i>Poltava</i> (1828)	Kouprine, <i>Gambrinus</i> (1907)	François Mauriac, <i>Thérèse Desqueyroux</i> (1927)
1978	Poèmes de Maïakovski dont <i>Le nuage en pantalon</i> (1915)	Belinski sur <i>Le mineur</i> (1782) et <i>Le brigadier</i> (1769) de Fonvizine	<i>La Chronique des temps passés</i> (XIIe siècle)	Leskov, <i>Des hommes intéressants</i> (1885)	Simone de Beauvoir, <i>Mémoires d'une jeune fille rangée</i> (1958)
1979	Tchekhov sur Gorki dramaturge	Herzen, <i>Passé et méditations</i> (1868)	Leskov, <i>Le gaucher</i> (1881)	Pilniak, <i>L'année nue</i> (1921)	Francis Carco, <i>De Montmartre au Quartier latin</i> (1927)

119 Première publication en URSS en 1955.

Tableau 11.15. Les sujets des épreuves orales de l'agrégation de russe après recomposition des épreuves (1973-1979)¹²⁰

Années	Leçon littéraire (option A)	Explication littéraire (option A)	Explication linguistique (option B)	Résumé de texte	Thème
1973	Griboïedov, <i>Le malheur d'avoir trop d'esprit</i> (1833) (4) ; Mandelstam (1891-1938) (5) ; Teffi (1872-1952) (3) ; Ilf (1897-1937) et Pétrov (1903-1942) (3) ; Zochtchenko (1895-1958) (3) ; Blok (1880-1921) (5) ; Gontcharov, <i>Le ravin</i> (1869) (6) ; La nouvelle chez Tchekhov (5) ; Tchernychevski, <i>Que faire ?</i> (1863) (6) ; Dostoïevski, <i>Les carnets du sous-sol</i> (1864) (2)	Griboïedov, <i>Le malheur d'avoir trop d'esprit</i> (1833) (3) ; Gontcharov, <i>Le ravin</i> (1869) (6) ; Tchernychevski, <i>Que faire ?</i> (1863) (4) ; Dostoïevski, <i>Les carnets du sous-sol</i> (1864) (5) ; Tchekhov, <i>Raté</i> (1886) ; Poèmes de Blok (8) ; Biély, <i>Souvenirs sur A. Blok</i> (1922) ; Poèmes de Mandelstam (6) ; Ilf et Pétrov, Благообразный вop [Noble voleur] ; Zochtchenko, <i>L'aristocrate</i> (1923) ; Teffi, <i>L'âme de la forteresse</i>	<i>Oulojénié</i> (Code de lois du tsar Alexis Ier, 1649) ; Fonvizine, <i>Le mineur</i> (1782), <i>Le brigadier</i> (1769) ; La <i>Chronique des temps passés</i> (ou <i>Chronique de Nestor</i> , XIIe siècle) (2) ; Tchernychevski, <i>Que faire ?</i> (1863) ; Dostoïevski, <i>Les carnets du sous-sol</i> (1864) ; Poèmes de Mandelstam (2)	Articles de <i>Junost'</i> (Jeunesse) (3), <i>Neva, Kommunističeskoe vospitanie v sovetskoj škole</i> (L'éducation communiste à l'école soviétique) (4), <i>Voprosy istorii</i> (Questions d'histoire) (2), <i>Sputnik</i> (Satellite) (7), <i>Novyj Mir</i> (Nouveau Monde) (16), <i>Prostor</i> (Pleine liberté), <i>Ogoniok</i> (Petite flamme)	E. Faure, <i>Prévoir le présent</i> (8) ; G. Defferre, <i>Un nouvel horizon</i> (10) ; R. Aron, <i>La lutte des classes</i> (6) ; R. Guénon, <i>La crise du monde moderne</i> (3) ; J.-P. Sartre, <i>Plaidoyer pour les intellectuels</i> (4) ; F. Bon et M.A. Burnier, <i>Classe ouvrière et révolution</i> (2) ; P. Sorlin, <i>La société soviétique</i> ; Articles du <i>Monde</i> (8), du <i>Point</i> (3), du <i>Journal de Genève</i> (de 1918).
1974	Pouchkine, <i>Eugène Onéguine</i> (1833) (6) ; Poèmes de Baratynski (1800-1844) ; Leskov, <i>Gens d'église</i> (1872) (5) ; Ostrovski, <i>Une place</i>	Poèmes de Baratynski (1800-1844), édition Советский писатель (écrivain soviétique) ; Poèmes de Tiouttchev (1803-1873), édition Художественная литература	Hilarion, <i>Le Dit sur la loi et la grâce</i> (<i>Слово о законе и благодати</i> , XIe siècle) (2) ; Textes du diplomate Kotochikhine (v.1630-1667) (2) ;	Articles de <i>Sputnik</i> (5), <i>Junost'</i> (2), <i>Molodaja Gvardija</i> (La jeune garde) (3), <i>Ogoniok</i> (2), <i>Novyj Mir</i> (15). Extraits de : Solooukhine, <i>Lettres du Musée russe</i> ,	Pas de précision sur les journaux dont sont extraits les articles concernant des questions d'actualité sociale principalement.

120 FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1973-1979.

Années	Leçon littéraire (option A)	Explication littéraire (option A)	Explication linguistique (option B)	Résumé de texte	Thème
	<p><i>lucrative</i> (1857) (3); Platonov, <i>Tchevengour</i> (1929) (7); Cholokhov, <i>Terres défrichées</i> (1932-1960) (2); Tendriakov (1923-1984), <i>Необычайная</i> ; Soljenitsyne, <i>Incident à la gare de Kotchétoïka</i> (1963) (2)</p>	<p>(littérature de fiction), Moscou, 1972 (5); Pouchkine, <i>Eugène Onéguine</i> (1833) (4); Ostrovski, <i>Une place lucrative</i> (1857) (4); Leskov, <i>Gens d'église</i> (1872) (2); Platonov, <i>Tchevengour</i> (1929), édition YMCA-Press ; Tendriakov, <i>Необычайная</i>, édition Государственное издательство художественной литературы (maison d'édition d'Etat de la littérature de fiction), Moscou, 1963 ; Cholokhov, <i>Terres défrichées</i> (1932-1960), édition Просвещение (les Lumières), Moscou, 1973 ; Soljenitsyne, <i>Incident à la gare de Kotchétoïka</i> (1963) [Récit publié pour la première fois dans <i>Novyj Mir</i>], édition Пoсeв (semis) (3)</p>	<p>Leskov, <i>Gens d'église</i> (1872); Cholokhov, <i>Terres défrichées</i> (1932-1960)</p>	<p>(1966) (2); J.A. Medvedev, <i>Международное сотрудничество ученых и национальные границы</i> (La collaboration internationale scientifique et les frontières nationales, 1972) (2)</p>	
1975	<p>Bounine, <i>Le calice de la vie</i> (1915); Pasternak, <i>Sauf-conduit</i></p>	<p>Babel, <i>La cavalerie rouge</i> (1926), Flegon Press, réédition de 1928;</p>	<p>La Vie d'Atepan de Perm (<i>Житие Атепана Пермского</i>)</p>	<p>Articles de <i>Moskva</i> (Moscou) (3), <i>Novyj Mir</i> (2), <i>Literaturnaja gazeta</i></p>	<p>Extraits du <i>Monde</i> (4), de <i>L'Express</i> (3), du <i>Nouvel observateur</i> (2),</p>

Années	Leçon littéraire (option A)	Explication littéraire (option A)	Explication linguistique (option B)	Résumé de texte	Thème
	(1931) ; L'écriture de Tsvetaïeva (1892-1941) ; Maïakovski, <i>La punaise</i> (1920) (3) ; Radichtchev, <i>Voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou</i> (1790) (3) ; Bek, <i>La nouvelle affectation</i> (1971) ¹²¹ (2) ; Zamiatine, <i>Nous autres</i> (1920) (3) ; Babel, <i>La cavalerie rouge</i> (1926), Flegon Press, réédition de 1928 (4) ; Dostoïevski, <i>Les démons</i> (1872) (5)	Poésies de Lermontov, édition Художественная литература (littérature de fiction), Moscou, 1973 ; Maïakovski, <i>La punaise</i> (1920), Les cinq continents, Paris ; Pasternak, <i>Sauf-conduit</i> (1931), édition Aquario, Rome, 1970 ; Radichtchev, <i>Voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou</i> (1790), édition Школьная библиотека (bibliothèque scolaire), Moscou, 1962 ; Tsvetaïeva, <i>Prose</i> , édition Tchekhov, New-York, 1953 ; Bounine, <i>Le calice de la vie</i> (1915), Paris, 1921 ; Dostoïevski, <i>Les démons</i> (1872), édition YMCA-Press, Paris, 1969		(Le journal littéraire), <i>Kommunist</i> , <i>Nauka i žizn'</i> (Science et vie), <i>Nauka i religija</i> (Science et religion), <i>Posev</i> (Semis)	du <i>Parisien libéré</i> et de <i>Mémoires du diable</i> de R. Vadim
1976	F. Abramov, <i>Deux hivers et trois étés</i> (1968) (2) ; Gogol, <i>Le Revizor</i> (1836) (3) ; Fables de Krylov (1769-1844) (3) ;	Poème d'Akhmatova (1889-1966), édition Художественная литература (littérature de fiction), Moscou, 1974 ; Fables de Krylov (1769-1844)	Récits de Cyrille de Tourov (vers 1130-vers 1182) (2) ; <i>Le Dit de la campagne d'Igor</i> (XIIe siècle)	Extraits de <i>Junost'</i> , de <i>Moskovskaja Komsomol'skaja Pravda</i> (La vérité du komsomol de Moscou), de <i>Kontinent</i> , de <i>Literaturnaja gazeta</i>	Extraits du <i>Monde</i> (7), de <i>La Chine revue de Hong Kong</i> de S. Leys (2) et de <i>Sarcellopolis</i> de M. Bernard

121 Publié en Allemagne ; première publication en URSS en 1987.

Années	Leçon littéraire (option A)	Explication littéraire (option A)	Explication linguistique (option B)	Résumé de texte	Thème
	N. Nekrassov, <i>Pour qui fait-il bon de vivre en Russie ?</i> (1864) (3) ; Œuvres de Rozanov (1856-1919) (2) ; Tourgueniev, <i>Nid de gentilhomme</i> (1859) (3)	(3) ; N. Nekrassov, <i>Pour qui fait-il bon de vivre en Russie ?</i> (1864) ; Œuvres de Rozanov (1856-1919) (2) ; V. Choukchine, <i>Conversations sous la lune claire</i> (1972), édition Советская Россия (Russie soviétique), Moscou, 1974		(3), de <i>Moskva</i> , de <i>Moja Rossija</i> (Ma Russie), de <i>Nauka i žizn'</i> , de <i>Nauka i religija</i> et de <i>Novyj Mir</i> (2)	
1977	Poésies de Derjavine (1743-1816) (2) ; Poésies de Pouchkine (1799-1837) ; Dostoïevski, <i>Les frères Karamazov</i> (1880) (2) ; Saltykov-Chtchedrine, <i>Les Golovlev</i> (1880) (2) ; Poésies d'Essénine (1895-1925) (2) ; Boulgakov, <i>La garde blanche</i> (1925-1926) ; Zabolotski, <i>Colonnes</i> (1929) ; Nabokov, <i>Le don</i> (1938)	Derjavine, <i>Poèmes choisis</i> , Institut d'études slaves, 1969 ; Pouchkine, <i>Poèmes (1820-1826)</i> , Académie des sciences de l'URSS, 1962 ; Essénine, <i>Poèmes</i> , édition Художественная литература (littérature de fiction), Moscou, 1973 ; Zabolotski (1903-1958), <i>Poèmes</i> , Inter-language Literary Associates	Collection de l'Assomption (Успенский сборник) (XIIe-XIIIe siècles)	Extraits de <i>Literaturnaja gazeta</i> (5), de <i>Nauka i žizn'</i> et de <i>Novyj Mir</i>	Extraits du <i>Monde</i> (7), de <i>Changer la vie</i> de J. Guéhenno et de <i>De l'histoire à la prospective</i> de P. Chaunu
1978	Gogol, <i>Nouvelles de Pétersbourg</i> (1835-1836)	Gogol, <i>La perspective Nevski</i> (1835) (2) ;	Gogol, <i>La perspective Nevski</i> (1835)	Extraits d'un texte de V. Svetlitchni, de	Extraits de revues, de journaux (dont <i>Le</i>

Années	Leçon littéraire (option A)	Explication littéraire (option A)	Explication linguistique (option B)	Résumé de texte	Thème
	(2) ; Tolstoï, <i>Guerre et paix</i> (1869) (2) ; Pasternak, <i>Ma sœur la vie</i> (1917) ; Olecha, <i>L'envie</i> (1927) (2) ; Ossorguine, <i>Saisons</i> (1955) ¹²² ; Poésies de V. Ivanov (1895-1963) ; Khodassevitch, <i>Nécropole</i> (1938) ¹²³ ; Poèmes de Maïakovski (1893-1930) ; Le diable chez Sologoub (1863-1927)	Sologoub, <i>Le démon mesquin</i> (1905) (2)		<i>Literaturnaja gazeta</i> (2), de <i>Junost'</i> , de <i>Novyj Mir</i> et de <i>Nauka i žizn'</i>	<i>Monde</i>) et d'ouvrages non littéraires (dont <i>Le petit Nicolas</i> de Sempé et Goscinny)
1979	Karamzine, <i>Pauvre Lisa</i> (1792) ; Pouchkine, <i>Petites tragédies</i> (1830) (3) ; Leskov, <i>Lady Macbeth au village</i> (1865) ; Kaverine, <i>Le faiseur de scandales</i> (1928) ¹²⁴ (2) ; Tvardovski, <i>Vassili Tiorkine</i> (1942) (2) ;	Leskov, <i>Tchertogon</i> (?) (1879), <i>Le gaucher</i> (1881), <i>Lady Macbeth au village</i> (1865) (2)	Daniil Zatotchnik, <i>Supplique</i> (XIIIe siècle)	Articles de <i>Naš Sovremennik</i> (Notre contemporain) (3), <i>Junost'</i> (1) <i>Nauka i žizn'</i> (1)	Extraits de P. Lamour, <i>60 millions de Français</i> (1967) (2), R. Debray, <i>Le pouvoir intellectuel en France</i> (1979) (1), J. Monod, <i>Le hasard et la nécessité</i> (1970) (1), R. Guénon, <i>La crise du monde moderne</i> (1927) (1), J. Perret, <i>Inquiète</i>

122 Publié à Paris, où vivait Ossorguine (1878-1942) depuis les années 1920.

123 Publié en exil ; V. Khodassevitch (1886-1939) s'installe à Paris dans les années 1920.

124 Traduit par Irène Sokologorski, Paris, Champ libre, 1974.

Années	Leçon littéraire (option A)	Explication littéraire (option A)	Explication linguistique (option B)	Résumé de texte	Thème
	Artiom Vessioly ¹²⁵ , <i>La Russie lavée dans le sang</i> (1926) (3)				<i>Sorbonne</i> (1968) (1), R. Garaudy, <i>Parole d'homme</i> (1960) (1)

125 Auteur victime des purges à la fin des années 1930.

Le choix d'une œuvre comme le *Docteur Jivago* annonce une décennie d'ouverture du champ littéraire du concours, qui se répercute sur les choix du CAPES, également plus ouverts aux œuvres récentes, voire très récentes et non traduites pour certains sujets de l'épreuve orale, épreuve très axée sur les compétences linguistiques et l'explication grammaticale de texte.

En 1974, les *Terres défrichées* de Choukhov constituent le sujet de la composition russe de l'agrégation, sur laquelle sont invités à composer tous les candidats, quelle que soit l'option choisie. Le sujet porte sur la complexité de la représentation de l'ennemi dans le contexte de la collectivisation d'après la première partie du roman de Choukhov, parue en 1932 dans la revue *Novy Mir*, alors que l'auteur bénéficia de la faveur de Staline, qui a apprécié les deux premiers tomes du *Don paisible*¹²⁶. En France, le roman est d'abord connu par les relais du PCF : traduit et publié aux Éditions sociales internationales en 1933, puis republié aux Éditions Hier et Aujourd'hui en 1946. Pour Charles Corbet, admirateur du *Don paisible*, *Terres défrichées* annonce déjà le déclin de l'écrivain et le début de son renoncement à la complexité psychologique au profit d'une adhésion aux valeurs du Parti, carrière qui illustre « le passage de la littérature relative à la période de la guerre civile aux transformations littéraires dues au plan quinquennal et à la collectivisation¹²⁷. »

« dans son roman [*Le Don paisible*], un rouge n'est pas nécessairement un homme idéal, ni un blanc une crapule. [...] Or, il publiait son livre au moment où le libéralisme relatif des années de la Nep prenait fin. *Le Don paisible* fut suspect dès la première heure aux yeux de beaucoup de critiques communistes. L'un d'eux déclara franchement que c'était le livre d'un « sans parti ». Aussi Choukhov rectifia-t-il sensiblement la position dans son livre suivant, *Terres défrichées*. [...]

Terres défrichées est un des livres où on voit le mieux, et sans doute avec le plus de vérité, comment la liquidation des koulaks en attendant celle des sérédniaks fut conduite à son terme. En se conformant aux consignes qui ordonnaient de remplacer le roman tel que pouvait le concevoir le tempérament propre de l'écrivain par le roman social, Choukhov transforma profondément sa manière artistique. Il n'accorda plus que très peu de place aux sentiments et à la vie intérieure des personnages. Ainsi fut appauvri un talent qui, du reste, ne donna plus rien d'important après *Terres défrichées*¹²⁸. »

126 C. VAISSIÉ, *Les ingénieurs des âmes en chef*, op. cit., p. 133-137.

127 C. CORBET, *La littérature russe*, op. cit., p. 191.

128 *Ibid.*, p. 203-204.

C'est cette retranscription d'une histoire complexe qui vaut notamment à Choukhov sa postérité. Sa prose a d'ailleurs suscité la méfiance des autorités, puisque la rédaction du *Novy Mir* refuse dans un premier temps la publication de la première partie de *Terres défrichées* et demande la censure des scènes de dékoulakisation avant l'intervention de Staline qui ne voit pas d'objection à relater ces événements¹²⁹. Cependant, dans la seconde partie du roman, publiée en 1960, Choukhov renonce à décrire les complexités de la collectivisation – alors que le contexte post XXe Congrès pourrait le lui permettre – et défend le pouvoir, ce qui lui vaut le prix Lénine et positionne Choukhov comme écrivain officiel dont la faveur n'est plus remise en cause¹³⁰. En France, le roman est retraduit dans sa version définitive et publié en deux volumes chez Gallimard en 1964-1965, par Jean Cathala, ancien correspondant du *Temps* à Tallinn dans les années 1930 puis attaché-adjoint d'information près l'Ambassade de France à Moscou au lendemain de la guerre¹³¹, ancien compagnon de route revenu du communisme¹³².

Le sujet, tel qu'il est conçu en 1974, ne revient que sur la première partie du roman et insiste sur la complexité de l'œuvre, les romans de Choukhov, *Le Don paisible* comme *Terres défrichées*, ne se contentant pas de dresser un tableau politiquement correct des événements relatés, mais donnant de la profondeur psychologique aux personnages. C'est ce qu'entend souligner le jury dans le sujet donné, qui interroge sur les mécanismes littéraires de caractérisation de l'ennemi, plutôt que de verser dans le pamphlet militant, bien que *Terres défrichées* soit, quelques décennies après sa publication considéré en URSS comme « un roman modèle sur la campagne¹³³ » à l'époque de la collectivisation. Pour Daniel Alexandre, auteur du rapport sur l'épreuve, la complexité de la représentation des ennemis de la collectivisation et l'élaboration de personnages non simplement binaires semblent favoriser l'œuvre de Choukhov sur celle de ses contemporains ayant milité pour la collectivisation au début des années 1930. Il note que Choukhov s'est positionné dans un débat pour complexifier les figures de l'ennemi, afin de coller au plus près des situations réelles¹³⁴. Si connaître le cadre de la production littéraire du début des années 1930 – lorsque les écrivains doivent soutenir les décisions politiques du Parti, comme la collectivisation – est essentiel

129 C. VAISSIÉ, *Les ingénieurs des âmes en chef*, op. cit., p. 135.

130 *Ibid.*, p. 244.

131 Déclaration de Jean Triomphe, alors collègue de Jean Cathala à Moscou, au 3^e congrès national de France-URSS à Montrouge en novembre 1947, Archives nationales, carton 88AS/15.

132 Jacques AMALRIC, « JEAN CATHALA DE TALLIN AU KREMLIN Mémoires d'un vacciné », *Le Monde.fr*, 05/10/1981, page consultée le 15 mars 2020.

133 C. VAISSIÉ, *Les ingénieurs des âmes en chef*, op. cit., p. 135.

134 Voir le rapport de Daniel Alexandre à l'épreuve de composition russe, in FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe*, op. cit., 1974, p. 5.

pour comprendre le sujet, il est surtout attendu des candidats qu'en littéraires avertis du contexte, ils observent les mécanismes utilisés par Choukhov pour donner corps aux ennemis et susciter la haine du lecteur à leur rencontre. Le choix de l'œuvre de Choukhov à l'agrégation traduit ainsi l'entrée des problématiques liées à la production littéraire dans un État où toute œuvre culturelle est politique, avec les tensions que cela occasionne entre l'homme-écrivain et le citoyen. Plutôt que de consacrer un nouveau canon, le choix de *Terres défrichées* permet d'ancrer les problématiques littéraires dans le monde contemporain, sans taire la littérature de la période soviétique en l'écartant comme suspecte, ambiguë ou complexe.

Le choix d'œuvres littéraires contemporaines est aussi l'occasion d'introduire une langue russe soviétisée dans la culture du futur professeur de russe. De même qu'au CAPES en 1974 avec une œuvre de Tendriakov proposée au sujet du commentaire dirigé, à l'agrégation en 1976, lorsqu'une œuvre de Choukhine publiée uniquement quatre ans auparavant est choisie comme sujet de l'épreuve de composition russe, cette décision semble inscrire le concours dans une langue contemporaine et varier les références des candidats plutôt que d'imposer un nouveau canon d'après une œuvre qui serait déjà jugée incontournable. Cette année-là, Paul Garde, président du jury, rappelle d'ailleurs son ambition de sélectionner des candidats capables de réflexion plus que de réciter une leçon¹³⁵, ce qui, si ce n'est une ambition novatrice du concours, peut cependant être permise peut-être plus aisément par le choix de sujets récents. Et si c'est toujours la littérature classique qui a la préférence pour le choix des sujets, ils sont davantage inscrits dans un contexte contemporain. *Le ravin* de Gontcharov est par exemple choisi pour l'épreuve de composition russe en 1973, avec une orientation qui « se résume à examiner dans quelle mesure le roman résiste à l'épreuve du temps et garde de l'intérêt pour notre époque¹³⁶. » Les candidats étaient ainsi invités à réfléchir sur la place de l'œuvre au patrimoine littéraire, en soulignant ses qualités comme ses faiblesses, sans tomber dans « l'obligation de crier au chef-d'œuvre¹³⁷. » Ce choix ne semble cependant pas révéler une tendance de fond puisque des sujets plus traditionnels sont encore proposés, comme celui sur *Les possédés* de Dostoïevski à la composition russe de 1975, sans une telle remise en question du positionnement de l'œuvre comme classique.

135 Paul Garde dans ses « Remarques d'ensemble » préliminaires au rapport de jury de la session 1976, in FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1976, p. 4-5.

136 Hélène Zamoyska dans son rapport sur l'épreuve de composition russe de la session 1973, in FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1973, p. 5.

137 *Ibid*, p. 6.

La littérature n'est pas le seul moyen de modernisation des objets de la discipline et les premières réformes du concours concernent l'étude d'une langue plus contemporaine. La présidence de Paul Garde à partir de 1972 entraîne un renouvellement de l'épreuve du thème oral. Dès sa première année à la tête du concours, celui-ci déclare souhaiter un élargissement de la culture russe des agrégatifs au-delà du XIXe siècle classique. C'est dans ce contexte que l'épreuve du thème oral prend une teinte plus contemporaine dès 1972, avec l'introduction de thèmes oraux extraits d'articles de presse d'actualité, visant à la pratique d'une langue moins littéraire et classique. Pour renforcer ce dispositif, l'année suivante est créée une nouvelle épreuve orale : le résumé de textes issus de la presse soviétique. Si ce changement paraît novateur à l'échelle de l'enseignement du russe, il s'effectue pourtant une décennie plus tard que pour les agrégations d'anglais et d'allemand, qui voient la presse faire son entrée au thème oral sur décision ministérielle dès 1963¹³⁸. Alors que la formation des agrégés de russe, comme d'allemand, restait « massivement littéraire et classique¹³⁹ », faire entrer une langue journalistique contemporaine dans les exigences du concours est aussi un moyen de permettre, en leur donnant une culture du monde contemporain, de diversifier le débouché des agrégés au-delà du seul enseignement. Par exemple Rémy Perraud, normalien et agrégé de russe en 1974, renonce finalement à l'enseignement pour faire carrière aux Affaires étrangères¹⁴⁰, de même que Jean-Paul Véziant, agrégé en 1969, qui après son entrée à l'ENA en 1975 fait carrière dans les Affaires étrangères, jusqu'au poste d'ambassadeur de France en Ukraine de 2005 à 2008¹⁴¹. Ces deux cas sont des exemples de « l'évasion des agrégés » vers des carrières jugées « plus brillantes » que l'enseignement, phénomène apparu à la fin du XIXe siècle¹⁴². L'obtention du titre d'agrégé peut ainsi devenir une étape dans une carrière de haut fonctionnaire, facilitée par une formation rendue plus perméable à la langue et la culture contemporaines de l'URSS et du monde est-européen au sens large.

138 S. LORRAIN, « Les concours de recrutement des germanistes : l'agrégation et le CAPES d'allemand de 1952 à 2002 », art. cit., p. 174. Pour l'agrégation d'anglais, cette disposition est mentionnée dans le rapport du jury de l'année 1962, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Anglais, op. cit.*, 1962.

139 E. PICARD, « Des usages de l'Allemagne », *op. cit.*, p. 488.

140 Voir le profil professionnel de Rémy Perraud en ligne : <https://fr.linkedin.com/in/r%C3%A9my-perraud-b43398ab>, page consultée le 26 mars 2019.

141 *Biographie de Son Excellence M. Jean-Paul VEZIAN*, <https://ua.ambafrance.org/biographie-de-Son-Excellence-M.1>, consulté le 2 janvier 2020.

142 A. CHERVEL, *Histoire de l'agrégation, op. cit.*, p. 188.

3 – Une timide réaffirmation de la formation de slavistes : le retour de l'épreuve de seconde langue slave comme mineure du concours dans le contexte du développement de l'enseignement des langues slaves à l'Université

À sa création, le concours de l'agrégation de langues slaves s'inscrivait dans la logique de formation de slavistes, spécialistes d'une langue slave – en réalité le seul russe – et compétents dans une seconde langue slave. L'épreuve de seconde langue slave, progressivement réduite dans son importance à l'échelle du concours, avait été finalement supprimée en 1968. Cette épreuve traditionnelle des agrégations de langues n'est cependant pas oubliée de la réforme de 1972 de l'agrégation de russe et est réinstaurée par arrêté du 21 juillet 1972 avec prise d'effet à partir de la session 1975. Fait rare dans la réforme d'épreuves du concours, trois ans sont accordés pour mettre en œuvre cette modification, avec les mêmes cinq langues slaves proposées que dans les années 1960 : bulgare, polonais, serbo-croate, tchèque et ukrainien. Ceci correspond, notamment, au temps de préparation d'une licence aux Langues orientales. Cependant, les exigences de l'épreuve semblent moindres que celles du diplôme des Langues orientales. Il ne s'agit pas de former des spécialistes d'une autre langue slave, mais d'inscrire l'épreuve dans un concours réformé qui met en avant la langue contemporaine et les connaissances linguistiques. Les attentes pour cette épreuve sont ainsi doubles : lire et traduire un texte contemporain (récit ou article) et répondre en français aux questions, principalement grammaticales, concernant la traduction. Au sein du concours, cette épreuve est mineure et reste très faiblement coefficientée : en 1975, elle représente un coefficient de 1 sur un total de 31 pour l'ensemble du concours, écrit et oral¹⁴³. Ce qui ne permet pas de parler de renouveau d'une ambition de former des slavistes complets.

Les UER universitaires, en tant que centres de préparation à l'agrégation, forment leurs étudiants à d'autres langues slaves, ne reléguant ainsi pas cette responsabilité à l'INLCO. Ainsi, à Paris-IV sont proposés des cours de polonais, serbo-croate et tchèque auxquels, dès l'année 1972-1973, sont invités à s'inscrire les étudiants se destinant à l'enseignement, en prévision du retour de l'épreuve de seconde langue slave¹⁴⁴. À Paris-VIII, le département des études slaves de l'UER des études slaves, orientales et asiatiques propose des cours dans toutes les langues slaves proposées à l'épreuve de seconde langue slave : bulgare, polonais,

143 Voir le rapport de Paul Garde du 11 septembre 1975 sur l'épreuve de seconde langue slave, in FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1975, p. 34.

144 INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste, op. cit.*, 1972, feuillet 41-411.

serbo-croate, tchèque et ukrainien¹⁴⁵. Bien que non réservés aux spécialistes de russe, ces cours ont également pu être suivis par des agrégatifs, avec cependant une préparation inégale selon la langue choisie puisque dans chaque langue sont proposés deux niveaux en partant de débutant, sauf en ukrainien où n'est proposé que le niveau débutant. Quant à Paris-X, la seule autre langue slave qui y est proposée est le tchèque grâce à la présence d'une lectrice¹⁴⁶. Cette langue est cependant peu choisie par les candidats admissibles à l'agrégation, et ce depuis l'apparition de l'épreuve de seconde langue slave, contrairement au serbo-croate, langue la plus populaire, suivie du bulgare et du polonais. On peut ainsi relativiser l'importance de la formation en langues slaves proposée par les universités auprès des agrégatifs, inégale selon les UER.

Tableau 11.16. Les langues présentées à l'épreuve de seconde langue à l'agrégation de russe après la réintroduction de l'épreuve en comparaison de sa première existence (1948-1967 ; 1977-1979)¹⁴⁷

Nombre de candidats ayant présenté chaque langue par année	Bulgare	Polonais	Serbo-croate	Tchèque	Ukrainien
1948-1967	>52	>48	>61	>22	>22
1977	x ¹⁴⁸	x	x	0	x
1978	4	3	8	1	0
1979	5	2	5	2	0

Ni les exigences d'un concours qui place la seconde langue slave comme épreuve minoritaire, ni les effectifs de l'agrégation de russe ne permettraient de faire vivre des filières d'autres langues slaves. Pourtant, ces langues fleurissent dans l'enseignement supérieur à partir des années 1960, principalement grâce à la présence de lecteurs permise par le renforcement des relations diplomatiques ; le serbo-croate est particulièrement développé, car les conditions de circulation de la Yougoslavie vers le reste de l'Europe sont beaucoup plus souples que celles

145 UNIVERSITÉ PARIS-VINCENNES PARIS VIII, *Guide de l'étudiant 1977-1978*, op. cit., p. 88 et p. 92.

146 Voir le dossier administratif de Maria Tilkovska, lectrice de tchèque à Paris-X dans les années 1970, aux archives de l'université de Nanterre, carton 2009001/248.

147 Pour le détail des années 1948-1967, voir chapitre 7, *Tableau 7.2. Les langues présentées à l'épreuve orale de seconde langue de l'agrégation (1948-1967)*. Pour les années 1975-1979, voir FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe*, op. cit., 1975-1979. Pour les années 1975 et 1976, les rapports de jury ne donnent pas de détails sur les langues présentées par les candidats.

148 La langue a été présentée mais par un nombre non précisé de candidats dans les rapports de jury.

des pays du bloc soviétique, ce qui permet l'installation de lecteurs en France¹⁴⁹, soutenus par les responsables d'enseignement des différents départements. Après 1968, ces langues gagnent de la place dans les nouvelles universités, au-delà du simple enseignement complémentaire, là où les Langues orientales représentaient l'établissement de référence du champ. Dans les années 1970, l'enseignement des autres langues slaves ne se limite plus aux lecteurs venus de ces pays, mais des postes de professeurs sont créés, dans la logique d'une politique extérieure par laquelle la France cherche à élargir ses partenariats économiques en Europe de l'Est¹⁵⁰. La composition du jury traduit la place des langues slaves dans les UER universitaires et l'INLCO. En 1975, les compétences de professeurs de l'INLCO sont sollicitées pour trois langues : Roger Bernard (en bulgare), Yves Millet (en tchèque) et Marie Scherrer-Dolgorouky (en ukrainien), tandis que c'est Michel Aubin de l'université Paris-IV qui évalue les candidats en serbo-croate et Étienne Decaux de l'université de Nancy-II et ancien professeur à l'INLCO qui est expert pour le polonais¹⁵¹.

La place des langues slaves autres que le russe dans les universités, avec des cursus choisis par des étudiants non nécessairement russisants, s'accompagne ainsi d'autonomisation du champ disciplinaire. La première langue slave autre que le russe à en bénéficier est le polonais. Dès 1961, deux chaires de polonais sont créées en Sorbonne et à Nancy¹⁵². L'enseignement du polonais est certes présent depuis le XIXe siècle dans le supérieur en France, en tant que composante des études slaves. À Lille, lieu de forte minorité polonaise, l'enseignement du polonais a été introduit dans l'entre-deux-guerres par Antoine Martel dans le cadre de la chaire de russe¹⁵³. Le professeur s'est formé en polonais auprès de Henri Grappin aux Langues orientales, où l'enseignement de la langue a été fondé par Zygmunt Zaleski Lubicz en 1917. Cependant, l'enseignement du polonais dans l'Université française, qui démarre pleinement à Lille (en parallèle d'un lectorat créé à Lyon à la même époque, puis à Toulouse en 1935), est traditionnellement lié à celui du russe puisque n'existe pas une chaire de polonais mais un professeur de russe qui enseigne les deux langues. Dans l'après-guerre, qui ne voit pas l'ouverture de l'agrégation de polonais créée formellement en 1938, si l'enseignement de polonais à Lille est maintenu par Maxime Herman et soutenu par un

149 P.-L. THOMAS, « Le serbo-croate (bosniaque, croate, monténégrin, serbe) dans les universités françaises », art. cit., p. 23-27.

150 Sur les relations renforcées entre Europe de l'Ouest et Europe de l'Est dans les années 1970, voir notamment Sara TAVANI, « La naissance d'une Ostpolitik de l'Europe de l'Ouest au début des années 1970 comme résultat d'une nouvelle solidarité européenne », *L'Europe en Formation*, n° 353-354-3, 2009, p. 75-91.

151 Voir la composition du jury d'agrégation de la session 1975 dans FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1975, p. 3.

152 K. SIATKOWSKA-CALLEBAT (dir.), *50 ans du département de polonais à l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV)*, *op. cit.*, p. 20.

153 J. VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », art. cit., p. 268.

lectorat, il n'existe pas de chaire de polonais hors des Langues orientales, où elle a été créée en 1921. À Paris, l'enseignement de la langue est donc assuré grâce à l'ENLOV, et la littérature par le professeur Jean Fabre (1904-1975), en poste sur une chaire de Littérature française en Sorbonne et qui ouvre à partir de 1952 un cours de littérature polonaise dans cette même université. En 1961, le polonais connaît un essor avec deux chaires créées. En Sorbonne, c'est Jean Bourilly (1911-1971), élève de Jean Fabre, qui est nommé sur la nouvelle chaire. L'UER d'études slaves de l'université Paris-IV hérite des enseignements de russe et de polonais, qui s'élargissent encore avec le recrutement de Michel Aubin¹⁵⁴ (1923-1996) en 1972 sur le nouveau poste de professeur de Langues, littératures et civilisations yougoslaves. Le contexte d'ouverture sur l'Europe de l'Est favorise l'émergence de ces autres langues slaves dans l'enseignement, jusqu'à l'ouverture de l'agrégation de polonais en 1978, qui aurait été favorisée par la visite du dirigeant polonais Edward Gierek en France¹⁵⁵. La domination du russe parmi les langues slaves en France semble ainsi réduite, et la reconnaissance des autres langues slaves revenir dans la culture des agrégatifs, ne serait-ce que sous un angle comparatiste qui avait prévalu à sa défense pour André Mazon¹⁵⁶. Le jury dans les années 1970 s'inscrit dans la même ambition modérée qui avait été celle du milieu des années 1950 et au début des années 1960, avec l'apprentissage d'une langue slave secondaire dont n'est attendu qu'une « connaissance élémentaire¹⁵⁷. » La principale innovation de Paul Garde au jury dans les années 1970 consiste surtout dans la reconnaissance de la linguistique et la modernisation des références textuelles ; concernant la seconde langue slave, comme la civilisation, inscrite en filigrane dans les programmes, il reste proche de la vision de la formation de l'agrégé qui avait été celle d'André Mazon.

4 – Le devenir de la civilisation

Si l'agrégation réformée en 1972 vise à déplacer les paradigmes de la discipline de la littérature classique vers un élargissement vers d'autres champs de compétences, comme la linguistique, et à s'intégrer dans une conception plus large du monde slave, elle laisse encore à la marge un pan entier de la discipline, à savoir la civilisation. Paul Garde s'en justifie à la fin

154 Paul-Louis THOMAS, « Michel Aubin (1923-1996) », *Revue des Études Slaves*, 68-4, 1996, p. 617-619.

155 D. BEAUVOIS, *Mes pierres de lune op. cit.*, p. 70.

156 Voir chapitre 7, II-2-b.

157 Lettre de l'Institut d'études slaves au ministère de l'Éducation nationale du 14 juin 1962 suite au projet de suppression de l'épreuve de seconde langue slave, signée entre autres par André Mazon, voir chapitre 7, II-2-b.

des années 1970, avec l'argument que la civilisation est en réalité présente à chaque étape du concours :

« Les connaissances en civilisation russe, malgré l'absence d'une épreuve spécifique, apparaissent suffisamment dans la composition russe, dans plusieurs épreuves de langue (version, explication de texte, thème oral) dont on ne peut se tirer sans une bonne connaissance des *realia* russes et soviétiques, et dans le résumé, dont le texte se rapporte toujours à la vie soviétique moderne¹⁵⁸. »

Malgré l'introduction d'une option de civilisation dans les agrégations de langues étrangères en 1976¹⁵⁹ ; à l'agrégation de russe, celle-ci reste implicite, sans prendre sa place comme option au même titre que la littérature et la linguistique.

Un témoignage comme celui de Paul-Louis Thomas, qui passe l'agrégation en 1979, souligne que la conception de la civilisation n'inclut que peu l'histoire et qu'il a pu réussir le concours sans grande connaissance historique, avec un bagage certes nécessaire, mais qui reste en surface¹⁶⁰. Le découpage des champs disciplinaires reste traditionnel et n'a pas suivi l'ambition rénovatrice et interdisciplinaire des aires culturelles : les spécialistes de la langue, de la linguistique et de la littérature russes, restent à l'écart du champ des études historiques sur la Russie et l'Union soviétique, qui se développe en parallèle, dans d'autres circuits de formation. Si des agrégés de russe sont recrutés comme enseignants de civilisation, ils le doivent avant tout à leur cursus personnel, et non à une compétence reconnue chez chaque agrégé de russe. Le refus de créer une épreuve spécifique pour la civilisation ne s'observe pas seulement à l'agrégation de russe. Stefan Martens, qui s'est interrogé sur l'intégration de la civilisation allemande aux études germaniques en France, souligne que comme composante disciplinaire, la civilisation peine à se constituer à l'Université.

« [...] il fallut attendre l'année 1980 pour que puisse enfin se constituer, au sein de l'AGES [Association des germanistes de l'enseignement supérieur], un groupe de travail des enseignants de civilisation. À l'époque, l'enseignement de la civilisation revient au premier plan dans les programmes des universités et des grandes écoles, la création de la filière

158 Paul Garde dans ses « Remarques d'ensemble » préliminaires au rapport de jury de la session 1976, art. cit., p. 5.

159 C. ROLLAND-DIAMOND et N. CARON, « Des sciences sociales en filière LLCER ou pourquoi le mot « civilisation » ne convient plus en études étrangères », art. cit.

160 D'après entretien téléphonique avec Paul-Louis Thomas sur son parcours universitaire, le 21 mars 2017.

LEA, le rééquilibrage des programmes et des horaires entre les enseignements de langue, littérature et civilisation dans le premier et dans le second cycles universitaires, la réapparition des questions de civilisation dans les programmes du CAPES et de l'agrégation, témoignent de ce regain d'intérêt¹⁶¹. »

Pour le russe, comme c'était le cas pour l'intégration d'articles de presse aux épreuves orales de l'agrégation, le mouvement est un peu différé puisque la première épreuve écrite de civilisation au concours date de 1985. L'épreuve ne se détache cependant pas entièrement de la littérature, puisqu'à partir d'un programme défini comme « L'URSS de la fin de la Seconde Guerre mondiale à la mort de Staline », les candidats sont interrogés sur l'évolution de la politique littéraire. Cependant, à partir de cette date, le concours de l'agrégation et du CAPES de russe, à l'image de l'évolution du cursus universitaire, donne autant de place à la civilisation qu'à la littérature avec deux épreuves de composition écrite, l'une en civilisation, l'autre en littérature, ce qui assure une place durable à la civilisation. Ce rééquilibrage entre littérature et civilisation conduit à sortir de « la posture épistémologique traditionnelle » subordonnant la civilisation à la littérature, « au profit de la primauté de l'environnement culturel comme producteur d'artefacts, parmi lesquels la littérature n'était d'ailleurs qu'un élément parmi d'autres¹⁶². » Ceci ne signifie pas pour autant la formation de spécialistes de civilisation russe et soviétique au sein du cursus de russe. Il s'agit plutôt de confirmer la place de la culture civilisationnelle dans le cursus de l'enseignant de russe.

Par-delà la rupture universitaire de 1968, qui change les cadres institutionnels, dans le champ disciplinaire se dessine une même logique des années 1960 aux années 1970, qui se traduit dans les cursus et dans les programmes des concours, avec l'apparition comme composantes en tant que telles de la linguistique et de la civilisation (malgré son entrée plus tardive dans les concours de l'enseignement, et la nécessité de recruter principalement hors du cursus de russe les enseignants de civilisation). Cette évolution s'accompagne d'une présence accrue du monde contemporain, avec un renouvellement des approches pédagogiques (principalement dans l'enseignement de la langue), la légitimation de certaines œuvres de la littérature de la période soviétique d'après 1945 articulant les enjeux politiques avec les intérêts des professeurs, et une plus grande reconnaissance du monde soviétique dans les références culturelles des russisants.

161 S. MARTENS, *La civilisation allemande dans les études germaniques en France*, op. cit., p. 6.

162 *Ibid.*, p. 8.

Chapitre 12 – Évolutions franco-soviétiques et début d'une crise de l'enseignement du russe dans les années 1970

Alors que Georges Pompidou, dans la lignée de la politique lancée par le général de Gaulle vis-à-vis de l'Union soviétique, signe en 1970 un protocole qui vise à une collaboration politique franco-soviétique¹, le contexte paraît particulièrement favorable au développement de l'enseignement des langues russe et française. Cependant, en France, le discours de la dissidence se cristallise en 1974 autour de la figure d'Alexandre Soljenitsyne, qui conduit dans le paysage intellectuel à une critique profonde de la nature du régime soviétique et à un débat rendu bipolaire autour de l'antisoviétisme². Cette époque coïncide avec celle d'une crise de l'enseignement du russe, constatée par les professeurs de russe, alors que les relations diplomatiques se poursuivent, le gouvernement français tenant à préserver la Détente, qui culmine avec la conférence d'Helsinki, entre 1973 et 1975, qui se clôt sur un accord concernant notamment les droits de l'homme³, mais plus généralement la coopération en Europe. Les relations culturelles franco-soviétiques vont alors dans le sens d'un renforcement de la collaboration, notamment dans le domaine linguistique. Les archives des Affaires étrangères révèlent une pression de l'Union soviétique pour intervenir davantage dans l'enseignement du russe en France qui n'est pas toujours bien perçue par les services diplomatiques français. L'idée est pourtant ancrée de longue date pour les Soviétiques de rééquilibrer leurs relations culturelles avec la France. Une note de l'ambassade de France à Moscou rappelle ainsi en 1977 que :

« L'URSS est le seul pays de l'Est européen avec lequel la France n'a pas conclu d'accord culturel. [...] Dès 1958, date à laquelle les échanges culturels franco-soviétiques ont commencé d'être organisés, au niveau gouvernemental, les Soviétiques ont pris l'habitude de lancer de temps à autre l'idée d'un accord culturel⁴. »

1 C. TESSIER, « Les relations franco-soviétiques au début du septennat de Valéry Giscard d'Estaing (1974-1978) », art. cit., p. 93-106.

2 Cécile VAISSIÉ, « Les chèvres, les choux et les canards sauvages : les ambiguïtés françaises face à la dissidence soviétique », *Communisme*, 62-63, 2000, p. 153-172 ; Pierre GRÉMION, « La réception des dissidences à Paris », in Anne-Marie LE GLOANNEC et Aleksander SMOLAR (dir.), *Entre Kant et Kosovo*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003, p. 377-403.

3 C. TESSIER, « Les relations franco-soviétiques au début du septennat de Valéry Giscard d'Estaing (1974-1978) », art. cit.

4 CADN, Moscou ambassade, série B, carton 908 note, les relations culturelles franco-soviétiques, Paris, 23 mai 1977, cité par C. TESSIER, « Les relations franco-soviétiques au début du septennat de Valéry Giscard d'Estaing (1974-1978) », art. cit., paragraphe 22.

Cet accord trouve une réalisation dans l'enseignement des langues en 1979, avec des conséquences qui paraissent avant tout symboliques, alors que l'enseignement du russe est en crise en France.

I – Une diplomatie de Détente qui affiche une collaboration franco-soviétique dans l'enseignement des langues

1 – Un affichage protocolaire en faveur des langues de l'Union soviétique, en fait limitées au russe

Tandis que la politique des langues de l'ère brejnevienne confirme la position du russe comme langue dominante de l'Union soviétique et intensifie la russification de l'Union, les langues nationales sont de plus en plus reléguées au second plan, face à la proclamation (au tournant des années 1970) d'un peuple soviétique uni autour notamment de la langue russe⁵. Pourtant, les protocoles d'échanges de la Commission mixte concernent officiellement « l'enseignement des langues des peuples de l'URSS en France et de la langue française en URSS⁶. » Ni les archives diplomatiques, ni les souvenirs de Gérard Abensour, attaché culturel à l'ambassade de France à Moscou de 1967 à 1971 puis enseignant à l'INLCO à partir de 1974 (où sont enseignées d'autres langues de l'Union soviétique), ne permettent de constater que le protocole aie concerné d'autres langues de l'URSS que le russe. Ainsi, ni l'arménien, ni le géorgien, affichées à l'INLCO comme des langues de l'Union soviétique, ne semblent concernées par les échanges franco-soviétiques. D'autres langues de l'espace soviétique sont pourtant enseignées en France, outre à l'INLCO, à l'Université. En 1972, un projet de jumelage entre l'université d'Aix-Marseille, seule à disposer d'une chaire de lituanien en France, et l'université de Vilnius, est déposé auprès de l'Éducation nationale et des Affaires étrangères. Si le premier y donne un avis très favorable, le second s'inquiète des retombées diplomatiques. En effet, le Quai d'Orsay craint que le projet ne déplaise à la fois aux réfugiés lituaniens en France et au gouvernement lituanien en exil aux États-Unis. Cependant, ces inconvénients sont mis de côté face à un projet qui

« pourrait s'inscrire dans l'élargissement continu des échanges

5 A. KHYLYA HEMOUR, « La politique linguistique de l'URSS (1917-1991) », *op. cit.*, p. 59-60.

6 Protocole relatif à la 8^e session de la Commission mixte permanente franco-soviétique pour les relations culturelles, fait à Paris le 22 décembre 1970, Archives diplomatiques, carton 236QO/171.

universitaires prévu dans les principes de la coopération franco-soviétique et permettrait de plus de montrer que la France ne s'intéresse pas exclusivement à la culture de langue russe, trop souvent associée à la notion de l'État soviétique⁷. »

Ce projet, approuvé par la Direction générale des relations culturelles, scientifiques et techniques (DGRCST), reste cependant symbolique, sans entraîner une formalisation des échanges. Ainsi, en 1976, une étudiante de lituanien qui voudrait faire un stage en URSS, n'entre pas dans le protocole franco-soviétique prévu, qui ne concerne que les étudiants de russe⁸.

2 – Une proposition soviétique d'élaboration de matériel pédagogique en commun

« Constatant un certain déséquilibre entre la situation de l'enseignement du français en URSS dans le second degré et celle du russe en France, les Soviétiques ont récemment proposé la création d'un groupe de travail qui aura pour tâche de trouver des moyens d'action appropriés pour développer une meilleure connaissance du russe en France et du français en URSS. Ce groupe devrait se réunir prochainement et élaborer des recommandations concrètes⁹. »

« Sur demande pressante des Soviétiques », la Commission mixte a décidé en décembre 1970 de créer dans le cadre de ses activités un groupe de travail restreint franco-soviétique « chargé de formuler des recommandations tendant à promouvoir l'étude de la langue française en URSS et de la langue russe en France¹⁰. » La DGRCST ne perd pas de vue que cet intérêt des Soviétiques pour le développement de l'enseignement du français, qui gagne du terrain dans les écoles soviétiques, n'est pas uniquement une conséquence des relations diplomatiques franco-soviétiques, mais également un outil de la politique soviétique à destination du tiers-monde¹¹, notamment en Afrique, en partie francophone. Cette initiative présente cependant un

7 Note de la sous-direction d'Europe orientale pour le secrétaire général du 26 juillet 1972, Archives diplomatiques, carton 1928INVA/3670.

8 Lettre de Jacques Vimont, ambassadeur de France à Moscou, à Jean Sauvagnargues, ministre des Affaires étrangères, du 20 février 1976 sur la demande de bourse d'été en Lituanie de Mlle Dominique Jacquet, étudiante de lituanien, Archives diplomatiques, carton 1928INVA/3671.

9 Relations culturelles au 9 octobre 1971, Archives diplomatiques, carton 236QO/171.

10 Note sur les relations culturelles avec l'URSS du 4 octobre 1971, Archives diplomatiques, carton 236QO/172.

11 Note sur l'enseignement des langues russe et française, jointe à la Note sur les relations culturelles avec l'URSS du 4 octobre 1971, Archives diplomatiques, carton 236QO/172.

intérêt pour les Affaires étrangères, dans la mesure où un renforcement du réseau des lecteurs et assistants serait envisagé, mais, la délégation française de la Commission mixte ne veut pas prendre le risque de voir les Soviétiques s’immiscer dans les programmes d’enseignement à la faveur de ce groupe de travail, et préfère donc attendre les propositions concrètes des Soviétiques¹². En l’absence de signes positifs de la partie soviétique envers la partie française – comme le rétablissement du poste de lecteur à Novossibirsk, supprimé en 1970 et jugé important pour la partie française en raison du centre intellectuel et scientifique qu’est Novossibirsk¹³ et l’intérêt stratégique de s’y garantir une présence française – celle-ci reste méfiante face à ce qui apparaît comme une ingérence croissante dans l’enseignement du russe en France. À la proposition soviétique de mettre au point un manuel de russe en commun, la partie française répond que cette question n’est non seulement pas du ressort du groupe mixte sur l’enseignement des langues, mais en plus que l’Éducation nationale n’a pas les moyens d’imposer dans les établissements l’usage d’un manuel quel qu’il soit¹⁴. Aux demandes de mise en place d’équivalences dans les cursus universitaires français et soviétiques, la partie française ne se montre pas prête à faire avancer les négociations, arguant que l’enseignement supérieur français est alors en pleine période de réformes.

La première réunion du groupe mixte en mai 1972 révèle ces intérêts divergents : alors que les Soviétiques cherchent à établir du matériel pédagogique en commun, les Français préfèrent une collaboration sous forme d’échanges d’élèves et de correspondance scolaire¹⁵. La délégation française ne s’oppose cependant pas à l’élaboration de matériel pédagogique, mais préfère des recueils de textes accentués ou des enregistrements à des manuels, soit ce qui favorise la pratique orale de la langue, compétence qui nécessite d’être développée. Alors que la partie soviétique souhaite étendre la pratique du stage linguistique pour les étudiants spécialistes de russe, à raison de quarante étudiants pour six semaines, la partie française ne veut pas que cela remette en cause les bourses de dix mois réservées aux futurs professeurs. Sur la question des manuels, au cœur des propositions soviétiques, M. Kostomarov, directeur du Centre scientifique et méthodologique de la langue russe de l’université de Moscou, contacte directement la Société des professeurs de russe afin de proposer une offre de collaboration aux professeurs intéressés, sans passer par la Commission mixte, les Affaires

12 Note sur les relations culturelles avec l’URSS du 4 octobre 1971, Archives diplomatiques, carton 236QO/172.

13 *Ibid.*

14 Suggestions du 22 février 1972 de la DGRCST à l’ambassade de France à Moscou sur les points à aborder lors de la rencontre du groupe mixte sur l’enseignement des langues, Archives diplomatiques, carton 236QO/172.

15 « Réunion du groupe de travail franco-soviétique pour le développement de la langue russe en France et de la langue française en Union soviétique », in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D’ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 15, 1972, p. 18.

étrangères s'étant montrées plus réticentes. Le réseau utilisé est alors une voie parallèle, qui part du Centre scientifique et méthodologique de la langue russe à Moscou, où siège la MAPRIAL, dont la SPR est membre. Dans les colonnes de la revue *Enseignement du russe*, organe de publication de la SPR, les professeurs adhérents sont ainsi invités à se manifester pour cette collaboration¹⁶. Bien que deux enseignants se montrent intéressés – Michel Chicouène, qui travaille sur une méthode audiovisuelle, et Charles de Bel-Air (certifié de russe en poste à Rennes), la collaboration est compromise tant que la Commission mixte ne se met pas d'accord sur l'élaboration d'un manuel de français en contre-partie et techniquement, ce travail nécessiterait des allers et retours vers l'URSS sur une durée de quelques années, avec les détachements de l'enseignement que cela suppose¹⁷. Aucun accord n'est donc trouvé, même si des formes de collaboration directe se développent, bénéficiant indirectement du cadre des échanges. Du matériel pédagogique est ainsi produit à l'ENS de Fontenay-aux-Roses par Irène Sokologorsky et le lecteur soviétique V. Koptilov, qui élaborent un *Recueil de thèmes annotés*, ainsi qu'un manuel sur les verbes : *Les verbes russes dans leur emploi vivant*¹⁸. Ces difficultés persistantes semblent davantage liées à des divergences stratégiques qu'à une tension diplomatique, les négociations se poursuivant, malgré les objectifs non convergents des deux parties.

3 – Satisfaire des objectifs non convergents : le développement institutionnel de l'enseignement du russe aux étrangers en Union soviétique face au désir français de maintenir le réseau de lecteurs

Malgré les initiatives soviétiques du début des années 1970 pour renforcer la coopération dans l'enseignement des langues, un accord reste difficile à établir, car la France voit son réseau de lecteurs en Union soviétique fragilisé et reste méfiante envers l'ingérence soviétique. Au début des années 1970, des mouvements d'opposition, notamment catholiques, secouent les pays baltes, plus particulièrement la Lituanie¹⁹. Cela n'empêche pas le projet de jumelage entre l'université locale et celle d'Aix-Marseille, mais les lectorats des universités de

16 SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 15, 1972, p. 19.

17 « Activités de la MAPRIAL », in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 17, 1973, p. 15.

18 Bilan de la section de russe de Fontenay, par Irène Sokologorsky, 1975, Archives nationales, fonds de l'ENS de Fontenay-aux-Roses, carton 20020123/62.

19 Thibaut VOUTERS, « Les États baltes, d'une intégration à l'autre » mémoire de fin d'études, Institut d'études politiques de Lyon ; Université Lumière Lyon 2, 2005, p. 10-11.

Vilnius et de Riga sont menacés d'être interrompus en 1973²⁰. Les Soviétiques semblent montrer leur réticence à voir s'installer de manière permanente un représentant français dans les marges de l'Union. L'ambassadeur de France à Moscou, Jacques Vimont, souligne que le but des Soviétiques en proposant un groupe de travail sur la promotion des langues était « d'encourager l'enseignement du russe en France » – plus que du français en Union soviétique, qui est mieux développé, comme le rappelle régulièrement la délégation soviétique – « et d'exercer une certaine influence sur ses méthodes et son contenu. » À l'appui de cette analyse, l'ambassadeur rappelle la composition de la délégation soviétique : elle est dirigée par M. Kostomarov, directeur du centre scientifique et méthodologique de la langue russe de l'université de Moscou, et ne comprend qu'un seul membre spécialiste de français, le chef de chaire à l'institut Maurice Thorez. Il en conclut qu'il « ne faudrait pas donner de caractère permanent à ce groupe et en limiter l'activité à des domaines purement techniques tels que la méthodologie et à des opérations précises comme les études de manuels et éviter les sujets trop généraux, pour éviter les malentendus²¹. »

Le protocole de la neuvième session de la commission mixte culturelle, tenue à Moscou en janvier 1973, reconduit cependant le groupe de discussion et met l'accent sur l'importance de l'enseignement. Même si les futurs professeurs de russe bénéficient de stages moins longs en Union soviétique que leurs prédécesseurs de la fin des années 1950 et du début des années 1960, les structures d'accueil des stagiaires ont été renforcées, avec un axe soviétique fort vers l'enseignement du russe aux étrangers. L'ambassadeur Jacques Vimont souligne que dans le projet soviétique du protocole présenté en 1972 puis en 1974, « l'accent est mis avec une particulière vigueur sur l'enseignement du russe », ce qui répond à l'ambition et aux moyens mis en place par le gouvernement pour développer l'enseignement du russe aux étrangers depuis l'Union soviétique.

« Cette tendance naturelle des autorités soviétiques a sans doute été renforcée par la création récente au sein du ministère des Enseignements supérieur et secondaire spécialisé d'une direction exclusivement compétente pour l'enseignement du russe à l'étranger et par celle de l'institut Pouchkine qui remplace le centre méthodique de l'enseignement du russe de l'université de Moscou. Les moyens de diffusion du russe sont désormais

20 Télégramme de l'ambassade de France à Moscou au ministère des Affaires étrangères du 14 novembre 1973 sur les lecteurs français en URSS, Archives diplomatiques, carton 1928INVA/3671.

21 Lettre de Jacques Vimont, ambassadeur à Moscou, à Michel Jobert, ministre des Affaires étrangères, du 28 décembre 1973 sur le groupe de travail sur la promotion des langues, Archives diplomatiques, carton 1928INVA/3671.

considérablement accrus. Il ne faudrait pas pour autant perdre de vue la réciprocité, et chercher à favoriser dans une égale mesure l'enseignement du français en URSS²². »

Bien que le protocole de la neuvième session de la Commission mixte, tenue à Moscou en janvier 1973, mentionne comme résultats du groupe de travail mixte « une coopération grâce à des équipes mixtes de spécialistes pour la mise au point dans les deux pays de manuels et autres matériels pédagogiques pour l'enseignement des langues » selon des modalités « fixées par la voie diplomatique²³ », aucune initiative concrète ni engageante n'est annoncée, et les dossiers des Archives diplomatiques françaises ne mentionnent pas l'existence d'un projet concret ayant émané de ce groupe mixte, auprès duquel les autorités diplomatiques françaises ne souhaitent pas s'engager.

L'essentiel, pour la partie française, est de maintenir son réseau de lecteurs : en janvier 1973, il est décidé d'envoyer entre 27 et 30 lecteurs et autant d'assistants, tandis que la dixième session de la Commission mixte de décembre 1974 annonce entre 30 et 35 lecteurs. Quant à la partie soviétique, elle obtient la reconnaissance de l'Institut Pouchkine comme centre de formation à la langue russe : en décembre 1974, la France accorde la diffusion des cours de l'Institut par correspondance auprès de cent Français, ainsi que l'organisation à Royan, dans le cadre de la réunion de l'association internationale des professeurs de langue russe, en 1975, d'un séminaire sur l'enseignement audio-visuel du russe qui fait suite au séminaire organisé à Moscou en 1974 sur l'enseignement audio-visuel du français²⁴. Malgré des critiques soviétiques envers la gestion française des échanges – que l'ambassadeur Jacques Vimont attribue à une stratégie soviétique de montrer, par opposition, « la fidélité de l'URSS à l'esprit d'Helsinki²⁵ » – la collaboration se poursuit. Les protocoles suivants prennent en compte les nouveaux acquis²⁶, notamment la place centrale de l'Institut Pouchkine, où sont envoyés les élèves des ENS. Cette collaboration ne semble pas remise en cause au moment où l'Université

22 Télégramme de l'ambassade de France à Moscou au ministère des Affaires étrangères du 15 novembre 1974 sur la commission franco-soviétique pour les relations culturelles, Archives diplomatiques, carton 1928INVA/3671.

23 Protocole de la 9^e session de la commission mixte culturelle, Moscou, 16-19 janvier 1973, Archives diplomatiques, carton 1928INVA/3672.

24 Protocole de la 10^e session de la commission mixte culturelle, Paris, 11-12 décembre 1974, Archives diplomatiques, carton 1928INVA/3672.

25 Copie partielle d'une interview de M. Elioutine, ministre des enseignements supérieur et secondaire spécialisé, de la *Gazette littéraire* du 10 mars 1976, envoyée par Jacques Vimont, ambassadeur de France à Moscou, à Jean Sauvagnargues, ministre des Affaires étrangères, le 12 mars 1976, Archives diplomatiques, carton 1928INVA/3670, dossier « Culture et relations culturelles, Éducation nationale ».

26 Voir les protocoles de la 11^e session de la commission mixte culturelle, Moscou, 25-28 janvier 1977 et de la 12^e session de la commission mixte culturelle, Paris, 26 janvier 1979, Archives diplomatiques, carton 1929INVA/4760.

française nomme comme enseignants de russe des dissidents parfois internationalement connus.

4 – Un point qui ne freine pas la diplomatie : l'accueil de dissidents soviétiques dans l'Université française

Le soutien de russisants à des intellectuels condamnés en URSS est antérieur aux années 1970, puisque l'affaire Siniavski-Daniel en 1965 suscite notamment la mobilisation de russisants en leur faveur. L'arrivée en France de certains intellectuels condamnés en Union soviétique est une occasion de soutien concret, par accueil au sein de l'Université. Après Michel Heller, accueilli en 1969 en Sorbonne sur un poste de lecteur de russe²⁷, André Siniavski (1925-1997) – chercheur à l'Institut de littérature mondiale de Moscou de 1951 à 1965, avant sa condamnation à sept ans de camp pour anti-soviétisme – arrive à Paris. Soutenu par d'anciens agrégatifs qu'il avait rencontrés à Moscou, comme Hélène Peltier-Zamoyska, Claude Frioux ou encore Michel Aucouturier²⁸, il est accueilli à son arrivée en France par ce dernier, qui appuie sa candidature à un poste de maître de conférences associé à Paris-IV en 1973²⁹. Bien que recruté en remplacement de Sliwowski (associé non renouvelé en linguistique et philologie slaves) sur un poste fléché en linguistique russe moderne, André Siniavski, titulaire d'une thèse soviétique sur « Le roman de Gorki, *Klim Samgin* », donne des cours de littérature : sur la poésie russe au XXe siècle, l'esthétique de l'art et de la littérature vieux-russe, l'œuvre de Babel, ou encore celle de Marina Tsvetaïeva³⁰. Le but est bien de trouver une position pour cet ancien professeur soviétique, passé par les camps puis réfugié en France. L'accueil à Siniavski s'accompagne d'ailleurs d'une campagne de défense dans les médias des intellectuels réprimés, comme par exemple dans un dossier de la revue *Esprit* où, six ans après leur défense de l'universitaire et écrivain alors en procès³¹, Michel Aucouturier et Hélène Zamoyska le soutiennent, en même temps que Soljenitsyne³², malgré l'opposition des deux dissidents. L'écrivain, expulsé d'URSS en 1974, est proche des enseignants de Nanterre qui se font traducteurs (José et Geneviève Johannet), éditeur (Nikita Struve) – passeurs – de son œuvre.

27 Voir chapitre 10, III-1.

28 Voir notamment C. VAISSIÉ, « Les chèvres, les choux et les canards sauvages », art. cit., p. 155-156.

29 Voir la notice individuelle de candidature d'André Siniavski à un emploi d'enseignant associé en 1973, Archives nationales, carton 20010016/18.

30 Voir le dossier administratif d'André Siniavski aux Archives nationales, carton 20010016/18.

31 « L'affaire Siniavski-Daniel : témoignages et études de Michel Aucouturier, Claude Frioux, Hélène Zamoyska », *Esprit*, 35e année, n° 357, février 1967.

32 « Où va le régime soviétique ? », *Esprit* (nouvelle série), 41e année, n° 429, novembre 1973, p. 611-659.

La section de russe de Nanterre est un second lieu de soutien à cette dissidence. Après André Siniavski en Sorbonne, c'est Efim Etkind (1918-1999) qui est accueilli à Nanterre. Ce « dissident malgré lui³³ », linguiste et professeur de littérature à l'Institut Herzen de Leningrad, est condamné notamment pour ses rapports avec Soljenitsyne, expulsé d'URSS à peine deux mois avant sa propre condamnation à un exil forcé. Contrairement à Michel Heller, Efim Etkind regrette sa déchéance de nationalité soviétique et n'a pas choisi l'exil. Il ne perd cependant pas son statut d'universitaire puisqu'il est accueilli à Nanterre comme professeur associé à l'automne 1974. Au départ de Sophie Laffitte en 1975 et alors que Claude Frioux, chargé d'enseignement à l'université de Vincennes sur le point de soutenir sa thèse d'État aurait un temps été pressenti pour lui succéder, le dossier d'Efim Etkind est consolidé par une demande de naturalisation et la remise d'un doctorat d'État conféré pour l'ensemble de son œuvre³⁴. Pour Geneviève Johannet, enseignante à l'université de Nanterre, la candidature d'Efim Etkind a été préférée à celle de Claude Frioux parce qu'elle cadrerait mieux avec le milieu de l'émigration de la section de russe de Nanterre³⁵.

Ces soutiens ne semblent cependant pas remettre en cause les relations diplomatiques établies au service de l'enseignement du russe en France et du français en URSS, malgré quelques accrocs personnels ; René L'Hermitte, professeur à l'UER de slavistique de Paris-IV, déclare être « *persona non grata* à Moscou » à l'été 1973³⁶, tandis que Jean Bonamour, directeur de l'UER, se voit refuser un visa en Union soviétique fin 1974 car les autorités soviétiques auraient eu des « objections » contre lui³⁷. Pendant deux décennies, des tensions dans les échanges se cristallisent autour du poste d'attaché culturel à l'ambassade de Moscou : Stéphane Tatischeff, comme Yves Hamant, puis Georges Philippenko font l'objet d'une surveillance rapprochée et sont accusés dans la presse de diffuser des écrits dissidents³⁸, jusqu'à l'expulsion d'Anita Davidenkoff en 1987. En France, la dissidence trouve une diffusion auprès de la maison d'édition YMCA-Press, éditeur de Soljenitsyne à partir de la publication de *l'Archipel du Goulag* en 1974. Ce qui n'empêche pas le cadre général de la Commission mixte de persister dans son fonctionnement et sa logique d'accroissement des volumes d'échanges, jusqu'à la signature d'un accord.

33 Du nom de son autobiographie, Efim Grigor'evič ÈTKIND, *Dissident malgré lui*, trad. fr. Monique SLODZIAN, Paris, Albin Michel, 1977.

34 Lettre d'appui à la demande de naturalisation de Efim Etkind, par René Remond, du 8 juillet 1975, Archives départementales des Hauts-de-Seine, fonds de l'université Paris Nanterre, UER allemand-russe, carton 1208W143, dossier de correspondance, 1971-75.

35 Entretien téléphonique avec Geneviève Johannet du 7 février 2017.

36 Lettre de René L'Hermitte à Michel Heller du 30 juillet 1973, La contemporaine, Fonds Michel Heller, F delta res 928, chemise 4, pièce 39.

37 Télégramme de l'ambassade de France à Moscou au ministère des Affaires étrangères du 16 décembre 1974 au sujet du visa de Jean Bonamour, Archives diplomatiques, carton 1928INVA/3671.

38 A. DAVIDENKOFF, *Histoire d'une expulsion*, op. cit., p. 180.

5 – La signature d'un accord sur l'enseignement des langues en 1979 : un acte avant tout symbolique

Alors que la politique soviétique de développement du russe semble culminer par la signature d'un « Accord entre la France et l'URSS concernant l'étude du français et du russe » en avril 1979, celui-ci ne prévoit rien de nouveau ; il ne fait qu'entériner la place de la Commission mixte dans des négociations renouvelées tous les deux ans pour décider concrètement du volume des échanges. Il s'agit peut-être, pour les Soviétiques, d'une volonté de limiter les attentes de la « troisième corbeille » de l'acte final d'Helsinki, concernant notamment l'accroissement de la circulation des hommes, des idées et des informations de part et d'autre du rideau de fer³⁹.

« Article I. Estimant que la connaissance des langues française et russe est un élément primordial de la coopération et conscientes de la nécessité d'améliorer cette connaissance, les deux parties encouragent l'étude et la diffusion de la langue d'un pays dans l'autre, tant dans les établissements d'enseignement qu'au niveau du grand public.

Article II. Afin d'atteindre ces objectifs, les deux parties poursuivront sur une base de réciprocité : l'échange annuel d'enseignants qualifiés (lecteurs) et de jeunes diplômés d'enseignement supérieur (assistants) chargés de donner des cours de français ou de russe dans les établissements d'enseignements ; la coopération dans le domaine des méthodes d'enseignement du français et du russe langues étrangères ; l'échange de documentation pédagogique et de matériel didactique (films d'études, enregistrements, films fixes, diapositives, etc.) ; l'enseignement du français et du russe à la radio et éventuellement à la télévision. Les deux parties entreprendront des efforts communs en vue d'un accroissement progressif, dans la limites des moyens budgétaires, des échanges : d'étudiants linguistes bénéficiant de bourses pour parfaire leur formation ; de spécialistes non linguistes désireux d'améliorer leur connaissance du russe et du français ; d'enseignants français de russe et soviétiques de français participant à des stages de formation et de recyclage ; d'enseignants linguistes bénéficiant de missions de recherche. Les deux parties : développeront les relations entre

39 Nicolas BADALASSI, « Les accords d'Helsinki ou le triomphe des conceptions paneuropéennes du général de Gaulle », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 119, 2013, p. 56.

établissements d'enseignement supérieur dans le domaine de l'étude du français et du russe ; procéderont au premier échange convenu entre un groupe d'élèves français de russe et un groupe d'élèves soviétiques de français, dans le cadre des programmes scolaires, et entreprendront des efforts communs en vue d'un élargissement progressif de ces échanges ; constitueront des groupes mixtes d'auteurs pour l'élaboration en commun de manuels de français et de russe pour les différents types et niveaux d'enseignement ; offriront la possibilité aux ressortissants français résidant en URSS de suivre des cours de langue et de civilisation à l'Institut d'État de la langue russe Pouchkine et aux ressortissants soviétiques résidant en France, de suivre des cours de langue et de civilisation à l'université Paris 3. La partie soviétique offrira, à titre expérimental, à deux ou trois assistants français exerçant dans des instituts pédagogiques, la possibilité d'enseigner parallèlement dans des écoles secondaires à enseignement intensif du français.

Article III. La commission mixte permanente franco-soviétique pour les relations culturelles est chargée de définir les modalités et, dans la limite des possibilités techniques et financières, le volume des opérations mentionnées à l'article II du présent accord dans le cadre général des protocoles d'échanges établis lors de ces sessions. Dans l'intervalle des sessions de la commission mixte, le groupe de travail mixte pour la promotion de la langue française en URSS et de la langue russe en France, créé en 1972 conformément au protocole de la 8^e session de cette commission, se réunit, en tant que de besoin, pour l'étude de questions spécifiques.

Article IV. Le présent accord n'exclut pas d'autres formes de coopération dans le domaine de l'étude et de l'enseignement du russe et du français dont les deux parties pourraient convenir⁴⁰. »

Aucun point de l'accord n'est novateur : les échanges humains et matériels existent déjà, l'expérience de l'enseignement à la radio et à la télévision a déjà été lancée – avec moins de succès pour la télévision que pour la radio, en raison du coût trop élevé de production⁴¹.

S'il n'existe pas de nouvelle dynamique, le cadre diplomatique à l'appui de l'apprentissage du russe en France et sur place en URSS semble rester solide à la fin des années 1970, alors même que l'enseignement de la langue est entré en crise.

40 Accord entre la France et l'URSS concernant l'étude du français et du russe de mars 1979, signé le 28 avril 1979, Archives diplomatiques, carton 1929INVA/4760.

41 Note du 14 septembre 1979 sur l'enseignement des langues par la radio et la télévision, Archives diplomatiques, carton 1929INVA/4760.

II – Éléments d'une crise de l'enseignement du russe

1 – La question des débouchés

L'état de « crise » des études de russe commence à apparaître dans le discours de ses défenseurs dans les années 1970 et se cristallise en 1974. « L'enseignement du russe est en crise » annonce Jean Bonamour dans les colonnes du *Monde* dès janvier 1974⁴². À l'été 1974, le message est repris par les députés communistes Roland Leroy et Louis Baillot, qui appellent les ministères concernés – en tête desquels l'Éducation nationale et les Affaires étrangères – à agir pour endiguer la crise de l'enseignement du russe, sous peine de mettre « en cause l'avenir de la politique française de développement des rapports culturels et de coopération scientifique, technique et économique avec l'URSS⁴³. » Le rapport du jury du CAPES de russe de 1974 parle de « crise » traversée par l'enseignement du russe qui affecte le nombre de postes⁴⁴. La Société des professeurs de russe collabore avec l'Association France-URSS à la défense de l'enseignement ; un chargé des rapports avec France-URSS est même créé au sein de l'association : Jean Durin en 1974. Le comité national de l'association France-URSS, réuni le 6 octobre 1974, mentionne un déclin de l'enseignement du russe, qui se traduit par le tarissement des débouchés pour les professeurs diplômés, tandis que des cours sont supprimés dans les établissements scolaires⁴⁵.

Pourtant, des mesures ont été prises au début de la décennie pour favoriser l'étude des langues autres que l'anglais ; une circulaire de juin 1969 réduit les seuils minimaux nécessaires à la création de sections de langues dans les établissements secondaires qui sont alors particulièrement favorables au russe – suite à l'action revendiquée de la Société des professeurs de russe⁴⁶ – puisqu'il suffit désormais de 6 élèves pour constituer une classe de russe, contre 8 pour l'italien, 10 pour l'allemand et l'espagnol et 15 pour l'anglais. Puis, en avril 1970, une circulaire sur l'enseignement des langues vivantes prévoit que le russe pourrait être enseigné dans tous les districts scolaires vers 1980, alors qu'il l'était déjà dans tous les chefs-lieux d'académies et qu'il devrait s'implanter dans tous les chefs-lieux de départements

42 Jean BONAMOUR, « Le russe en France : le décollage n'a pas eu lieu », *Le Monde.fr*, 10/01/1974.

43 « DEUX DÉPUTÉS COMMUNISTES S'INQUIÈTENT DE LA CRISE DE L'ENSEIGNEMENT DU RUSSE », *Le Monde.fr*, 01/08/1974.

44 FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe*, op. cit., 1974, p. 5.

45 Compte-rendu du comité national de l'association France-URSS du 6 octobre 1974, Archives nationales, carton 88AS/3.

46 Voir SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe*, op. cit., n° 6, 1969, p. 23 et n° 7, 1970, p. 5.

grâce à l'appui des recteurs et inspecteurs d'académie à son développement comme première et seconde langue vivante. Ces mouvements d'encouragement à l'ouverture de classes seraient en plus renforcés par un nombre de postes offerts au CAPES et à l'agrégation de russe, qui, tout en demeurant « faible en valeur absolue » connaîtrait « une évolution positive⁴⁷. » Afin d'attirer de nouveaux élèves au russe, les universités de Clermont-Ferrand, de Strasbourg-II et de Paris-X diffusent des cours sur les ondes radiophoniques qui représentent au total plus de cinquante heures par semaine.

Du point de vue du développement des cursus universitaires, l'enseignement du russe n'est pas en crise, malgré une croissance qui a marqué le pas depuis 1970. En 1975, le nombre d'universités où le russe est enseigné n'a pas changé par rapport au début de la décennie : il l'est dans toutes les universités sauf celles de Limoges, Nantes et Reims, et limité au russe langue seconde et à l'initiation dans les universités d'Amiens, Besançon, Montpellier, Tours et Villetaneuse⁴⁸. Au niveau de la spécialité, si les universités de Nice et Rouen ne préparent qu'au premier cycle (le DEUG) et que l'université de Poitiers ne propose pas de troisième cycle, le nombre d'universités en France qui assurent un cursus complet dans les trois cycles de spécialité en russe est plus important que celui des universités où n'existe pas d'enseignement du russe ou en cursus limité. Ainsi, le russe est bien implanté dans les universités d'Aix-en-Provence, Bordeaux, Caen, Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Lille, Lyon, Nancy, Rennes, Strasbourg, Toulouse, Paris-IV, Paris-VIII et Paris-X. Cependant, la préparation aux concours est principalement assurée dans les universités franciliennes, celles de province manquant de candidats et de moyens. La Société des professeurs de russe estime que le nombre d'étudiants en russe doit se situer en 1975 entre 6 200 et 6 400, ce qui ne représenterait certes qu'entre 0,6 % et 1 % des effectifs étudiants⁴⁹, mais parmi ceux-là, les étudiants spécialistes de russe – ceux qui a priori se destinent aux concours d'enseignement – sont 2 000 dans les universités. Sur ce chiffre, près de 1 400 sont étudiants de russe à l'INLCO – où les cursus se diversifient – et près de 3 000 étudiants apprennent le russe en seconde langue, en parallèle de leur premier cursus, ou qui apprennent un russe technique et ne se destinent pas au professorat. Alors que les études russes à l'Université intègrent de mieux en mieux la demande d'ancrage dans le monde contemporain, elles semblent victimes de leur

47 Note sur l'enseignement des langues russe et française, jointe à la Note sur les relations culturelles avec l'URSS du 4 octobre 1971, Archives diplomatiques, carton 236QO/172.

48 « Le russe dans l'enseignement supérieur français », in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 19, 1975, p. 99-105.

49 La SPR annonce un pourcentage de plus de 1 % correspondant à ces 6 000 étudiants dans « Le russe dans l'enseignement supérieur français », art. cit. Sachant que le million d'étudiants inscrits dans le supérieur est atteint autour de 1975, cette proportion serait à revoir à la baisse, autour de 0,6 %, voir Laurence DAUPHIN, « Les évolutions de l'enseignement supérieur depuis 50 ans : croissance et diversification », *L'état de l'Enseignement supérieur et de la Recherche en France n°8 - juin 2015*, 8, 2015, p. 26-27.

succès et d'une inadéquation de la demande entre enseignement supérieur et secondaire, attirant trop d'étudiants dans le supérieur pour des débouchés en baisse dans l'enseignement, notamment en raison de sa perte de vitesse de la langue dans le secondaire.

La perception d'une crise s'appuie sur un début de baisse des effectifs dans le secondaire, malgré le dialogue diplomatique et l'investissement soviétique dans l'enseignement du russe, avec des conséquences sur les débouchés de l'enseignement. À la fin de l'année scolaire 1974, la réduction des effectifs dans le secondaire enregistrée par rapport à l'année précédente est de près de 4 %⁵⁰. Jacqueline de Proyart impute cette baisse à des initiatives visant à déconseiller le russe aux élèves dans le secondaire, en raison de sa réputation de difficulté, et ce en dépit des mesures ministérielles prises pour défendre son enseignement : le russe n'est ainsi pas toujours soutenu au niveau local par les proviseurs de collèges et lycées, et n'est pas enseigné dans vingt-deux départements⁵¹. Il se peut que la difficulté supposée de la langue ne soit pas le seul facteur limitant le développement de l'enseignement du russe ; une enseignante ayant débuté sa carrière à la fin des années 1970 dans l'enseignement secondaire dans le Nord souligne que la région présentait plus de débouchés car les mairies communistes y étaient le plus nombreuses et donc les plus susceptibles de chercher à mettre en place un enseignement du russe dans les établissements secondaires⁵². La diffusion du russe grâce aux réseaux communistes profite un temps à l'ouverture des classes de russe dans le secondaire ; sa perte de vitesse peut être perçue comme un dommage collatéral de la détérioration de l'image de l'URSS en France suite à la publication de *l'Archipel du Goulag*.

L'inadéquation entre les prévisions du besoin et la demande constatée conduit à une croissance du nombre d'enseignants titulaires n'ayant pas un service complet en russe. Si la crise n'est médiatisée qu'en 1974, dès 1972, un point critique avait été atteint : celui où des professeurs certifiés se retrouvent sans poste.

« Pourquoi ? L'enseignement étant pratiquement le seul débouché du russe, la situation était au bout d'un certain temps inévitable puisque le grand nombre des reçus au concours n'était pas accompagné d'une augmentation parallèle des effectifs⁵³. »

50 « Défense du russe », in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 19, 1975, p. 131.

51 Lettre de Jacqueline de Proyart, présidente de la Société des professeurs de russe, citée dans LE MONDE, « Quelle chance d'apprendre le russe ? », *Le Monde.fr*, 13/02/1974.

52 En entretien, octobre 2017.

53 « Le Congrès de Caen », in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 17, 1973, p. 10.

D'où une crainte que les enseignants se retrouvent dans une situation analogue à celle des années 1930⁵⁴, quand les nouveaux diplômés de russe ne trouvaient plus de poste d'enseignement⁵⁵. Alors que dès la rentrée 1973, il est annoncé par la SPR que 35 certifiés et agrégés stagiaires vont aggraver cette situation quand ils attendront une affectation, le rééquilibrage du nombre d'enseignants pour les élèves russisants entraîne une réduction du nombre de postes offerts aux concours. En conséquence d'une carrière rendue moins attrayante, le nombre de candidats aux concours de l'enseignement diminue à partir de 1974.

Tableau 12.1 Nombre de postes, de candidats et d'admis aux concours de l'agrégation et du CAPES dans les années 1970⁵⁶

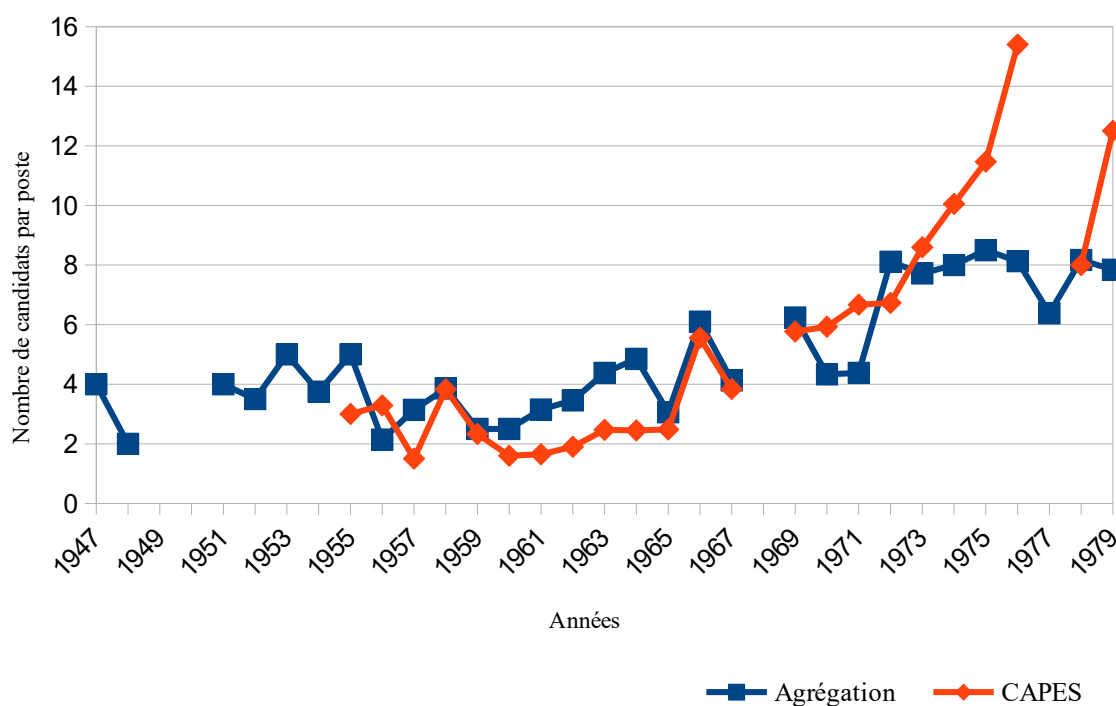
Années	Agrégation						CAPES					
	Nombre de postes		Nombre de candidats		Nombre de reçus		Nombre de postes		Nombre de candidats (concours complet, IPES et ENS)		Nombre de reçus	
	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F
1970	12	12	35	69	8	13	27		42	141	4	21
1971	12	12	35	70	8	9	27		55	149	29	
1972	9	9	146		9	10	33		53	195	11	22
1973	9	9	139		6	12	30		53	197	7	23
1974	14		112		4	11	22		250		3	19
1975	10		85		1	9	15		202		4	11
1976	8		65		4	4	10		180		2	8
1977	8		51		3	5			136		2	8
1978	6		49		0	6	11		112		3	8
1979	6		47		3	3	8		118		3	5

54 *Ibid.*, p. 35.

55 Voir chapitre 3, I-4-c.

56 D'après FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1970-1979 ; FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1970-1979. Le nombre de postes à l'agrégation est complété par les données rassemblées à l'ENS Saint-Cloud, Archives nationales, carton 20000384/15.

Graphique 12.1. Nombre de candidats par poste à l'agrégation et au CAPES de russe (1947-1979)⁵⁷



L'attractivité du CAPES reste cependant plus forte que celle de l'agrégation : plus de candidats sont en concurrence pour un poste à partir de 1973, alors que dans la première moitié des années 1960, ce concours attirait moins de candidats que l'agrégation en proportion du nombre de postes offerts. Certes, le concours est affiché comme plus facile, mais, en cas de réussite, ce sont les certifiés qui vont être les premiers concernés par le manque de débouchés dans le secondaire. L'alerte est de nouveau donnée lorsque qu'en 1979, l'Éducation nationale rend public un projet tendant à supprimer l'enseignement d'une deuxième langue vivante au niveau de la quatrième des collèges⁵⁸. L'association des professeurs de russe et France-URSS écrivent alors conjointement au président de la République en invoquant la signature récente de l'accord bilatéral sur l'enseignement, et en mentionnant que cela affecterait particulièrement le russe, la majorité des élèves étudiant le russe le choisissant en seconde langue.

57 D'après FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1947-1979 ; FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1955-1979 ; Archives nationales, fonds de l'ENS Saint-Cloud, carton 20000384/15. Ne sont pas pris en compte dans le calcul des candidats au CAPES les élèves de l'ENS, reçus en surnombre.

58 Lettre de Guy Desson, président-délégué de l'association France-URSS et de Jacqueline de Proyart, présidente de la société des professeurs de russe, au président Giscard d'Estaing du 14 novembre 1979, Archives diplomatiques, carton 1929INVA/4760.

Cette crise n'est pas spécifique à la situation du russe en France – d'autres pays de la Communauté économique européenne constatent un état de l'enseignement du russe qui n'est pas à la hauteur du rôle géopolitique de l'URSS (à part en Allemagne, au Danemark et aux Pays-Bas)⁵⁹. De plus, cette crise s'inscrit dans un ralentissement général du nombre de postes mis aux concours de l'enseignement après 1974. Cela est dû à la fin du cycle d'augmentation des recrutements (par le nombre de postes mis aux concours et la titularisation d'auxiliaires) qui avait commencé à la fin des années 1960 face à la massification de la population étudiante et des revendications de 1968⁶⁰. Les promotions d'agrégés diminuent alors de moitié entre 1974 et 1980⁶¹. De 1974 à 1977, les disciplines les plus touchées par la diminution des postes à l'agrégation et au CAPES sont l'espagnol (plus de 70 % de réduction) et l'italien (autour de 70 % de réduction), suivis de l'histoire, des lettres, des sciences naturelles, puis du russe, qui n'est finalement pas le plus touché, avec pourtant près de 43 % de réduction de postes à l'agrégation et près de 55 % au CAPES en trois ans⁶². Pour le russe, malgré un nombre de postes qui augmente depuis les années 1960 et se stabilise entre 23 et 17 par an entre 1967 et 1973, leur proportion diminue par rapport à l'ensemble des enseignants de langues recrutés, et ce dès la fin des années 1960.

59 Voir « Les études de russe en Europe », in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 19, 1975, p. 121-125.

60 Charles SOULIÉ, « Un essai de démocratisation universitaire en France : histoire de l'université de Paris VIII Vincennes (1968-1980) », *Revista Linhas*, 15-29, 2014, p. 18 ; D. CERTAIN, E. A. DECAMP, F. PECOT et GROUPE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHE EN TECHNOLOGIE ÉDUCATIONNELLE (UNIVERSITÉ DE RENNES), « Éléments statistiques sur un IPES (IPES scientifique de l'université de Rennes) », art. cit., p. 54.

61 Y. VERNEUIL, *Les agrégés, op. cit.*, p. 230.

62 « Diminution des postes mis aux concours », Archives nationales, fonds de l'ENS Saint-Cloud, carton 20000384/15.

Tableau 12.2. Les agrégés de russe parmi les agrégés de langues (1948-1978) : un poids qui diminue dès la fin des années 1960⁶³

Années	Nombre total d'agrégés	Nombre d'agrégés de lettres	Poids des agrégés de lettres sur le nombre total d'agrégés	Poids des agrégés de langues sur le nombre d'agrégés de lettres	Agrégés d'allemand	Agrégés d'anglais	Agrégés d'arabe	Agrégés d'espagnol	Agrégés d'italien	Agrégés de russe	Agrégés d'autres langues	Poids des agrégés de russe parmi les agrégés de langues
1948	368	254	69,02 %	34,65 %	17	54	2	5	9	1		1,14 %
1949	312	225	72,12 %	32,44 %	15	41	3	6	8	0		0,00 %
1950	312	216	69,23 %	33,33 %	10	41	3	9	8	1		1,39 %
1951	318	224	70,44 %	37,50 %	14	53	1	9	6	1		1,19 %
1952	378	258	68,25 %	41,86 %	20	63	4	13	6	2		1,85 %
1953	412	265	64,32 %	41,89 %	20	63	4	10	12	2		1,80 %
1954	439	299	68,11 %	33,78 %	22	49	6	12	8	4		3,96 %
1955	536	373	69,59 %	32,44 %	26	59	0	18	12	6		4,96 %
1956	655	431	65,80 %	37,82 %	30	69	7	29	22	6		3,68 %
1957	717	469	65,41 %	34,54 %	37	65	4	34	14	8		4,94 %
1958	788	504	63,96 %	33,33 %	40	67	2	41	12	6		3,57 %

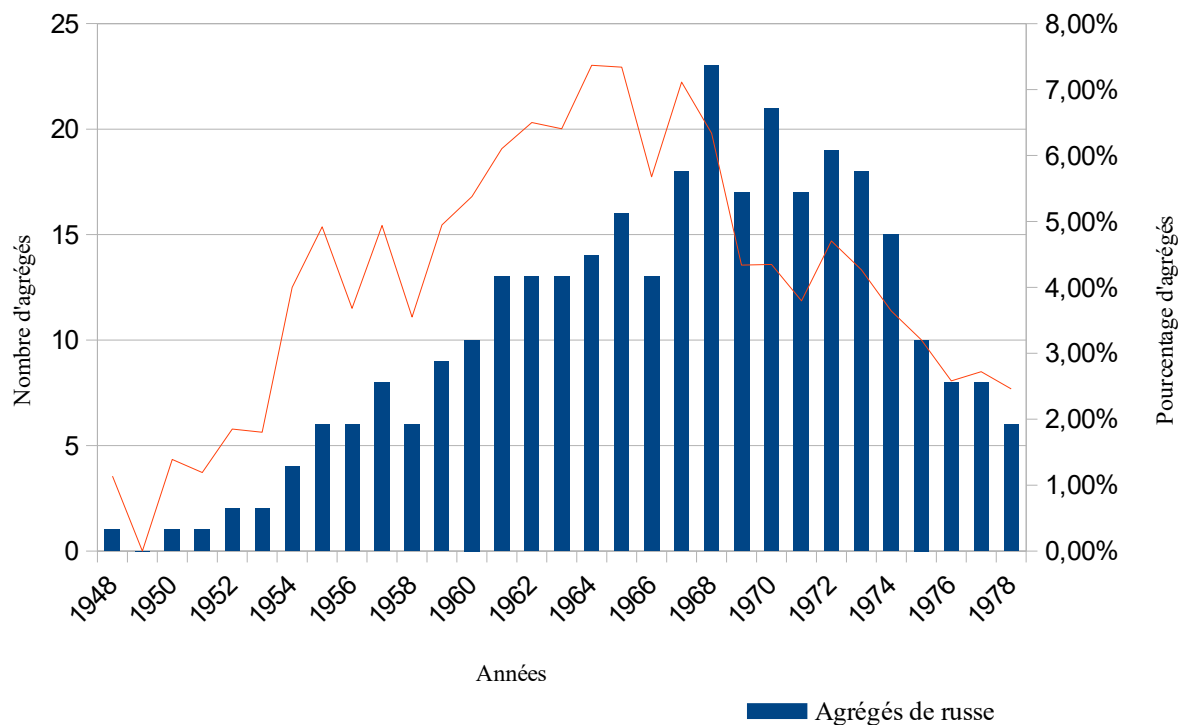
63 Sources du tableau : la source prioritaire pour la période 1948-1960 est A. CHERVEL, *Les agrégés de l'enseignement secondaire. Répertoire 1809-1960, op. cit.*, qui donne le nombre d'agrégés pour chaque discipline ; pour la période 1961-1978, le nombre total d'agrégés est donné par Jean-Michel CHAPOULIE, *Les professeurs de l'enseignement secondaire : un métier de classe moyenne*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1987, p. 45 ; pour la période 1961-1978, le nombre d'agrégés par discipline littéraire est donné par les tableaux statistiques construits à l'ENS Saint-Cloud, Archives nationales, 20000384/15. Les agrégés d'autres langues concernent le portugais à partir de 1974, l'hébreu moderne à partir de 1977 et le polonais en 1978.

Années	Nombre total d'agrégés	Nombre d'agrégés de lettres	Poids des agrégés de lettres sur le nombre total d'agrégés	Poids des agrégés de langues sur le nombre d'agrégés de lettres	Agrégés d'allemand	Agrégés d'anglais	Agrégés d'arabe	Agrégés d'espagnol	Agrégés d'italien	Agrégés de russe	Agrégés d'autres langues	Poids des agrégés de russe parmi les agrégés de langues
1959	766	525	68,54 %	34,86 %	36	67	9	44	18	9		4,92 %
1960	801	547	68,29 %	34,19 %	33	70	13	43	18	10		5,35 %
1961	932	623	66,85 %	34,19 %	38	76	13	52	21	13		6,10 %
1962	1013	670	66,14 %	29,85 %	37	93	9	30	18	13		6,50 %
1963	947	637	67,27 %	31,87 %	35	89	10	39	17	13		6,40 %
1964	962	619	64,35 %	30,69 %	22	89	4	38	23	14		7,37 %
1965	994	628	63,18 %	34,71 %	33	110	5	38	16	16		7,34 %
1966	1045	682	65,26 %	33,58 %	38	128	6	27	17	13		5,68 %
1967	1165	761	65,32 %	33,25 %	43	131	3	38	20	18		7,11 %
1968	1332	1116	83,78 %	32,53 %	74	164	7	59	36	23		6,34 %
1969	1708	1204	70,49 %	32,56 %	92	185	5	60	33	17		4,34 %
1970	1924	1362	70,79 %	35,46 %	110	217	3	91	41	21		4,35 %
1971	1979	1374	69,43 %	32,61 %	103	196	3	91	38	17		3,79 %
1972	1923	1330	69,16 %	30,38 %	68	196	2	90	29	19		4,70 %
1973	1959	1373	70,09 %	30,74 %	79	206	3	86	30	18		4,27 %

Années	Nombre total d'agrégés	Nombre d'agrégés de lettres	Poids des agrégés de lettres sur le nombre total d'agrégés	Poids des agrégés de langues sur le nombre d'agrégés de lettres	Agrégés d'allemand	Agrégés d'anglais	Agrégés d'arabe	Agrégés d'espagnol	Agrégés d'italien	Agrégés de russe	Agrégés d'autres langues	Poids des agrégés de russe parmi les agrégés de langues
1974	1911	1309	68,50 %	31,47 %	92	204	5	70	22	15	4	3,64 %
1975	1566	1029	65,71 %	30,32 %	48	182	1	45	21	10	5	3,21 %
1976	1459	934	64,02 %	33,19 %	76	180	4	20	15	8	7	2,58 %
1977	1399	908	64,90 %	32,38 %	71	171	4	20	15	8	5	2,72 %
1978	1124	694	61,74 %	35,16 %	71	127	4	18	11	6	7	2,46 %

Dans une période où le poids des agrégés de lettres reste relativement constant, celui des agrégés de langues parmi les agrégés de lettres est très stable, tandis que le russe – toujours minoritaire – est à son apogée dans les années 1960 et décline à partir de 1969, bien qu'en valeur absolue, l'âge d'or se situe entre 1967 et 1973.

Graphique 12.2. Poids des agrégés de russe parmi les agrégés de langues (1948-1978)

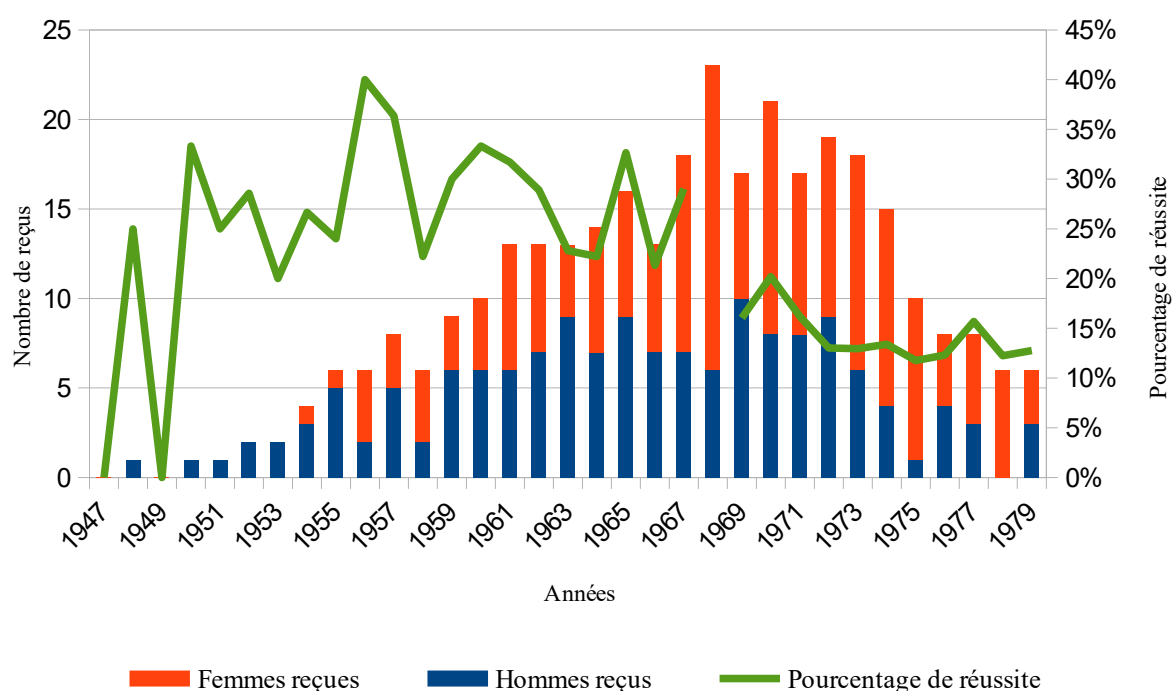


La réduction du nombre de postes n'est pas sans conséquence sur les concours. Pour l'agrégation, tandis que le taux de réussite des candidats littéraires était d'environ 15 % depuis la fin des années 1950, il passe à 3,7 % en 1979, ce qui revient à dire que la sélectivité du concours augmente⁶⁴. Cette évolution affecte l'agrégation de russe. Si le mouvement est similaire, il n'en est pas de même des chiffres, qui présentent un taux de réussite meilleur à l'agrégation de russe qu'à l'ensemble des agrégations littéraires. Bien qu'Yves Verneuil ne précise pas son calcul du taux de réussite (ni ce qu'il entend par un « candidat » : un inscrit ou un participant effectif ?), qu'on le considère comme le rapport entre les inscrits et les reçus ou comme les participants effectifs et les reçus, ce taux ne tombe jamais en dessous de 17 % à la fin des années 1950 (où il peut atteindre 30 %) et est soit de 7 %, soit de 12 % en 1979 selon

64 Y. VERNEUIL, *Les agrégés*, op. cit., p. 230.

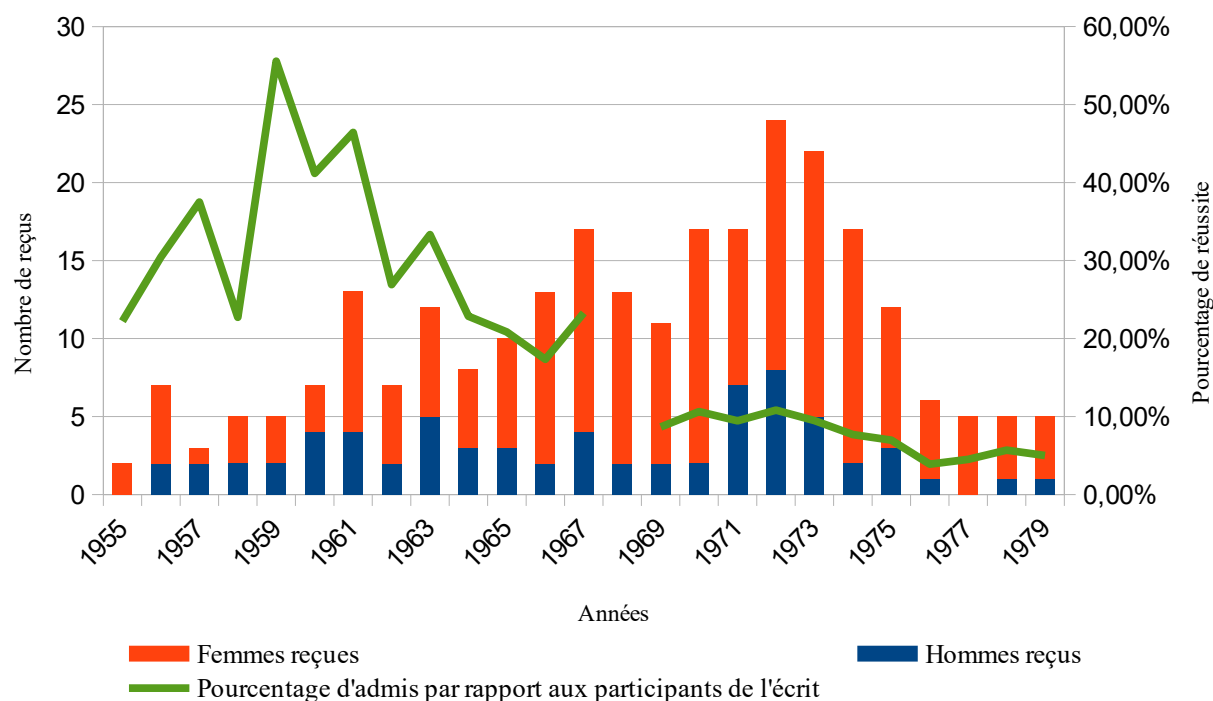
la définition retenue du candidat. Ce taux élevé comparé à l'ensemble des agrégations littéraires peut s'expliquer par un rapport favorable entre le nombre de nouveaux diplômés de russe et le nombre de places proposées à l'agrégation. Le pourcentage de réussite du graphique ci-dessous est calculé en rapport du nombre d'admis sur le nombre de présents. Le nombre de « candidats » répertorié (ceux dont le jury reporte les notes en rapport) par les rapports de jury de l'agrégation de russe concerne les présents à au moins une épreuve jusqu'en 1961, et seulement les candidats ayant composé à chaque épreuve, et donc étant réellement en course, à partir de 1962 ; c'est cette deuxième définition du candidat qui a été retenue pour calculer le taux de réussite dans le graphique suivant pour toutes les années.

Graphique 12.3. Nombre de reçus par genre des candidats et pourcentage de réussite au concours de l'agrégation de russe (1947-1979)⁶⁵



65 D'après FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1947-1979.

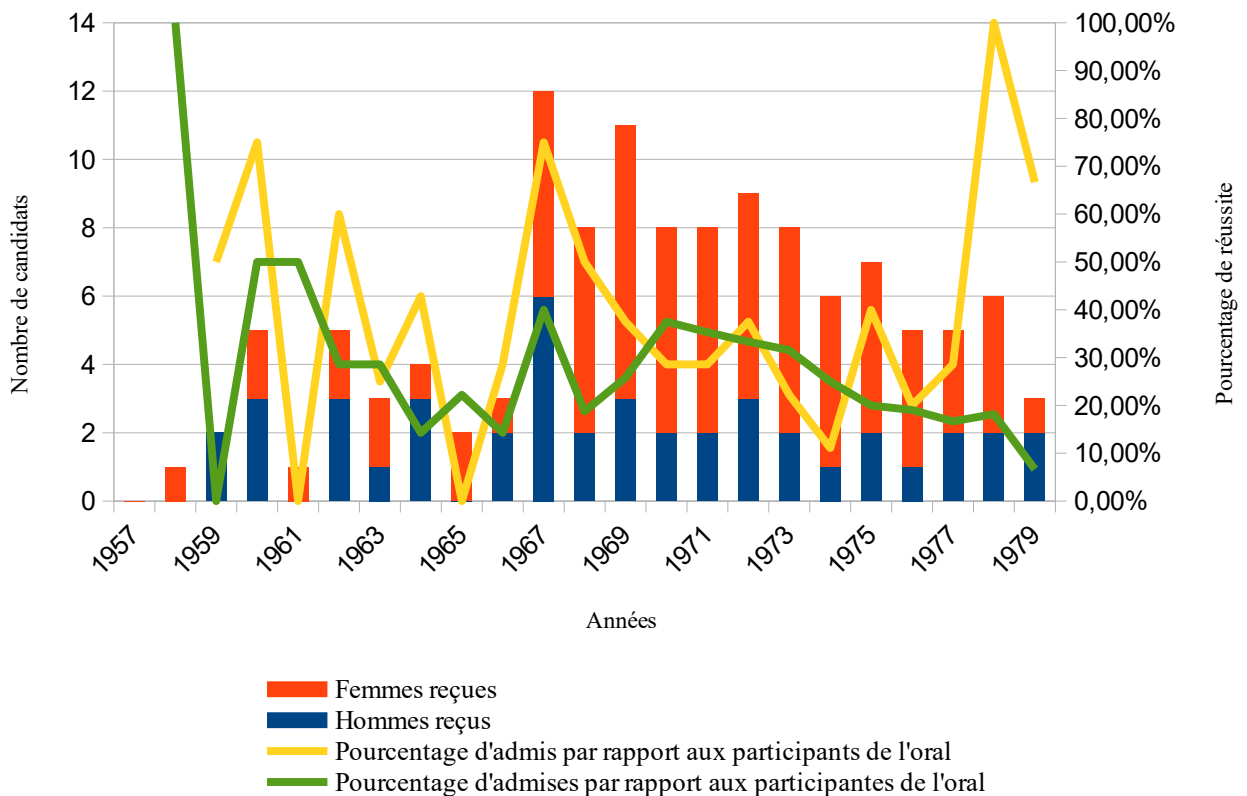
Graphique 12.4. Nombre de reçus par genre des candidats et pourcentage de réussite au concours normal du CAPES de russe (1955-1979)⁶⁶



Le taux de réussite au concours normal du CAPES connaît une décroissance similaire à celui de l'agrégation, cependant, à la voie réservée du concours (pour les candidats des ENS et IPES), si le taux de réussite des candidates diminue notablement dans les années 1970, celui des candidats est supérieur à 50 % à la fin des années 1970 : cela est dû à une surreprésentation des candidats de l'ENS Saint-Cloud, qui sortent de l'École de plus en plus avec le CAPES plutôt qu'avec l'agrégation.

⁶⁶ D'après FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit., 1955-1979.*

Graphique 12.5. Nombre de reçus par genre des candidats et pourcentage de réussite à la voie réservée du CAPES de russe (1957-1979)⁶⁷



2 – L'enrayement de la fabrique des enseignants de russe

a) Une réduction de la promotion d'agrégés de russe par les École normales supérieures : l'essoufflement du recrutement à Ulm et Sèvres et la promotion de certifiés à Saint-Cloud

Tandis qu'au début des années 1970, les défenseurs de l'enseignement du russe en France dressent le constat d'un rapport défavorable aux carrières enseignantes entre le nombre de reçus aux concours et les effectifs des élèves auxquels enseigner le russe, la carrière de l'enseignement du russe semble également attirer de moins en moins de candidats parmi les normaliens de la rue d'Ulm et de Sèvres. Les entrées en russe laissent apercevoir un désengagement de cette voie dans la seconde moitié des années 1970. Pourtant, les normaliens

⁶⁷ D'après FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit., 1957-1979.*

spécialiste de russe des écoles de la rue d'Ulm et de Sèvres conservent l'agrégation pour standard de sortie et sont donc les moins susceptibles d'être touchés par la crise de la carrière.

Tableau 12.3. Les élèves des ENS-Ulm et Sèvres spécialistes de russe ayant poursuivi leur scolarité après 1968 et leur réussite à l'agrégation⁶⁸

Année d'entrée	ENS	Nom	Année d'agrégation (rang ⁶⁹)
1966 (en lettres-grammaire) ; 1967 (en russe)	Ulm	Jean-Claude Lanne	1970 (1/8)
1967	Sèvres	Laure Spindler	1970 (1/13)
1969	Ulm	Dominique Grissolange	1973 (1/6)
1969	Sèvres	Hélène Włodarczyk, née Schneider	1972 (7/10)
1970	Sèvres	Françoise Lesourd	1974 (2/14)
1972	Ulm	Serge Bouvard	1976 (1/8)
1972	Sèvres	Claire Triomphe	1975 (1/10)
1973	Sèvres	Catherine Depretto, née Genty	1976 (4/8)
1974	Ulm	Marc Ascione	(Passe en section de philosophie en 1976)
1979	Ulm	Laurent Rabaté	1982 (2/4)

Alors que dans les années 1960, les normaliens sont généralement absents des épreuves du CAPES, ils recommencent à se présenter aux oraux après 1968 et à être reçus, ce qui laisse entendre un changement du standard de sortie des écoles normales. Pour de plus en plus de « Cloutiers », la sortie de l'École s'effectue avec l'obtention du CAPES et non de l'agrégation. C'est également le cas pour les Fontenaisiennes jusqu'au début des années 1970 ; la préparation à l'agrégation est ensuite centralisée à l'École par Irène Sokologorsky au milieu des années 1970 pour les agrégatives de Fontenay-aux-Roses et de Sèvres, mais également

68 D'après les effectifs des élèves de l'École dans les archives de l'ENS-Ulm aux Archives nationales, cartons 19930595/79-80. Pour les effectifs de l'ENS-Sèvres, les élèves ont été recherchés dans l'annuaire en ligne *L'annuaire | a-Ulm*, <https://www.archicubes.ens.fr/lannuaire#>, *op. cit.* d'après la liste des agrégées et certifiées ; si elle met en avant le fait qu'aucune spécialiste de russe ne sort de l'École certifiée et non agrégée, elle est incomplète pour le cas où des normaliennes seraient sorties de l'École sans avoir été reçues à l'agrégation ou au CAPES.

69 Jusqu'en 1973 inclus, il y a deux listes séparées selon le genre ; la liste est commune aux hommes et aux femmes reçus à partir de 1974.

pour ceux de la rue d'Ulm, alors trop peu nombreux pour justifier le développement d'une préparation spécifique⁷⁰.

Tableau 12.4. Les élèves des ENS de Saint-Cloud et de Fontenay-aux-Roses spécialistes de russe ayant poursuivi leur scolarité après 1968 : une sortie qui se limite souvent au CAPES⁷¹

Année d'entrée	ENS	Nom	Année d'agrégation (rang ⁷²)	Année de sortie
1964	Saint-Cloud	Wladimir Berelowitch	1974 (1/14) (CAPES en 1970)	1969
1964	Saint-Cloud	Lionel Meney	Pas d'agrégation (devenu linguiste, spécialiste du français québécois)	1969
1964	Saint-Cloud	Alain Thévenard	1969 (7/11)	1969
1966	Saint-Cloud	Jacques Prébet	Pas d'agrégation ; CAPES en 1971	1970 ou 1971
1967	Saint-Cloud	Jean-Marc Négrignat	Pas d'agrégation ; CAPES en 1972	1972
	Fontenay-aux-Roses	Françoise Dumas	1971 (1/9)	
	Fontenay-aux-Roses	Jacqueline Fleurat-Lessard	CAPES en 1972 ; agrégation en 1973 (1/12)	
1969	Saint-Cloud	Bernard Lafite	1973 (3/6)	1974
1969	Saint-Cloud	Rémy Perraud	1974 (7/14)	1974
	Fontenay-aux-Roses	Gisèle Caillon	Pas d'agrégation ; CAPES en 1974	
1970	Saint-Cloud	Michel Camoin	Pas d'agrégation	1974
	Fontenay-aux-Roses	Christine Caillon	1975 (4/10)	
	Fontenay-aux-Roses	Catherine Brémeau, née Gachon	CAPES en 1975 ; agrégation en 1977 (5/8)	1975 ou 1976

70 Liens de la section de russe de Fontenay-aux-Roses avec les autres ENS dans le Bilan de la section de russe de Fontenay-aux-Roses présenté par Irène Sokologorsky à la direction de l'École en 1975, Archives nationales, carton 20020123/62.

71 D'après les archives de l'ENS de Saint-Cloud concernant la scolarité des élèves, Archives nationales, cartons 20000384/14-15, et ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE FONTENAY-AUX-ROSES, *Bulletin de l'Association amicale des anciennes élèves de l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses, op. cit.*, 1960-1979.

72 Jusqu'en 1973 inclus, il y a deux listes séparées selon le genre ; la liste est commune aux hommes et aux femmes reçus à partir de 1974.

Année d'entrée	ENS	Nom	Année d'agrégation (rang)	Année de sortie
	Fontenay-aux-Roses	Françoise Dailler-Belle	Pas d'agrégation ; CAPES en 1975	
1971	Saint-Cloud	Patrick Lemoine	CAPES en 1975 ; agrégation en 1976 (5/8)	1976
	Fontenay-aux-Roses	Dolorès Boutchenik, née Vilalta	CAPES en 1976 ; agrégation en 1981 (1/5)	
	Fontenay-aux-Roses	Françoise Le Sourd, née Thévenot	CAPES en 1977 ; agrégation en 1978 (3/6)	1977
1972	Saint-Cloud	Bernard Joliot	Pas d'agrégation ; CAPES en 1978	1978
1973	Saint-Cloud	Jean-Stéphane Viellard	CAPES en 1976 ; agrégation en 1977 (3/8)	1977
1974	Saint-Cloud	Michel Maximovitch	Pas d'agrégation ; CAPES en 1978	1978
1974	Fontenay-aux-Roses	Martine Loridon	1979 (3/6)	
1974	Fontenay-aux-Roses	Nathalie Poirotte, née Roumiantzeff	1979 (2/6)	
1974	Fontenay-aux-Roses	Marie Stachowitsch	1978 (1/6)	
	Fontenay-aux-Roses	Catherine Dalipagic	1978 (2/6)	
1975	Saint-Cloud	Jacques Compoint	Pas d'agrégation, pas de CAPES ; démission en cours de scolarité	1978
1975	Saint-Cloud	Serge Rolet	1980 (5/6)	1980
1975	Fontenay-aux-Roses	Sabine Montagne	1980 (3/6)	
1977	Saint-Cloud	Marc Weinstein	1980 (2/6)	1983
1978	Saint-Cloud	Vincent Bénét	Pas d'agrégation ; CAPES en 1980	1983
1978	Fontenay-aux-Roses	Sylvie Martin	1982 (4/4)	
1979	Saint-Cloud	Jean-Pascal Botella	Pas d'agrégation ; CAPES en 1983	

Les recrutements à l'ENS de Saint-Cloud ne connaissent pas la crise de ceux de la rue d'Ulm, malgré une limite du nombre de classes préparatoires proposant l'option russe du concours

d'entrée ; en 1970, seuls y préparent le lycée Fénelon à Paris et Claude Fauriel à Saint-Étienne⁷³. Au CAPES, les cloutiers se distinguent par ailleurs certaines années par leurs résultats, comme en 1975 où les quatre normaliens participant se retrouvent « largement en tête du classement⁷⁴ », de même qu'en 1976. Ces candidats normaliens réussissent alors aux dépens des candidats au niveau jugé satisfaisant, mais qui ne peuvent être reçus du fait du manque de postes.

« La crise que traverse actuellement l'enseignement du russe entraîne fatalement une réduction progressive des postes mis au concours. Cette réduction des postes intervient au moment même où les candidats qui se présentent au CAPES ont souvent acquis, grâce à leur travail et à la formation qu'ils ont reçue, un niveau de connaissances tout à fait honorable. Le jury est unanime à déplorer une situation qui le contraint à pratiquer bien malgré lui une sélection de plus en plus dure et à éliminer des candidats sérieux qui, en d'autres temps, eussent sans doute été reçus sans difficulté⁷⁵. »

Ainsi, en raison de la diminution du nombre de postes, la sélectivité des concours augmente, et dans le même temps la dégradation des conditions d'enseignement – la charge est souvent répartie entre plusieurs établissements en raison du petit nombre d'élèves – peut rendre le métier moins attrayant : le nombre de candidats à l'agrégation et au CAPES diminue à partir de 1974.

Le « destin⁷⁶ » des normaliens spécialistes de russe n'échappe pas au contexte difficile que traverse la discipline. Ainsi, Françoise Dumas, fontenaisienne reçue cacique à l'agrégation de russe en 1971, abandonne le russe pour enseigner l'informatique en IUT, tandis que Bernard Lafite, cloutier agrégé en 1973, n'a toujours pas de poste en 1975. La situation des sévriennes est variable : si Françoise Lesourd, agrégée en 1974, a bien un poste, à Besançon, celui-ci n'est pas complet, ce qui lui laisse plusieurs heures dues en service rectoral, tandis que Laure Spindler (aujourd'hui Troubetzkoy), reçue première à l'agrégation en 1970, est recrutée à l'université de Lille après avoir enseigné quelques années en lycée. C'est ainsi que la

73 INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste, op. cit.*, 1971, feuillet 42-531.

74 FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1975, p. 5.

75 FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe, op. cit.*, 1974, p. 5.

76 « Destin de nos élèves » dans un rapport d'Irène Sokologorsky sur la « situation actuelle de l'enseignement du russe en France », juin 1975, Archives nationales, carton 20020123/62.

formation dans les institutions d'élite que sont les ENS ne garantit plus, au cours des années 1970, la réussite dans la carrière enseignante en russe.

b) La difficulté de garantir un séjour en Union soviétique pour les futurs enseignants de russe

Un autre élément vient jouer en défaveur du choix de la carrière enseignante pour les étudiants de russe : celui d'une limitation des bourses de séjour en URSS pour les spécialistes de russe⁷⁷, malgré un cadre de négociations diplomatiques existant depuis 1957 et un affichage dans le sens du renforcement de l'enseignement des langues française en URSS et russe en France. Alors que les conditions de passage des épreuves s'adaptent au parcours des étudiants, un centre d'épreuves écrites de l'agrégation et du CAPES de russe ouvrant à Moscou pour la session de 1974⁷⁸, les candidats à ces concours ne peuvent pas tous bénéficier d'un séjour en Union soviétique. Jacqueline de Proyart, qui souligne que la situation du russe est meilleure dans l'enseignement supérieur que dans le secondaire, note qu'une difficulté vient du mauvais fonctionnement des échanges entre France et URSS⁷⁹. Le nombre de bourses de séjour proposé chaque année, déjà limité, est ainsi réduit du fait de défauts de fonctionnement entre les gouvernements français et soviétique⁸⁰.

En 1953, lors de l'ouverture des bourses de séjour en Union soviétique pour les futurs enseignants de russe, le faible nombre de bourses limitait certes déjà le choix des candidats envoyés : les normaliens, puis, à partir de 1956, une poignée de diplômés de l'université choisis, pour qui ce séjour augmentait les chances de réussite au concours⁸¹. Malgré une augmentation constante du volume des échanges franco-soviétiques depuis cette période, la croissance ne suit pas celle des diplômés de russe, et beaucoup d'entre eux peinent à accéder au terrain dans les années 1970, ou du moins plus dans les mêmes conditions que leurs aînés, alors que ces bourses se sont élargies aux étudiants non linguistes, et que leur durée s'est parfois réduite à moins de dix mois par séjour. Ces possibilités ne comblent pas nécessairement les besoins des futurs professeurs de russe en France. Ce qui justifie, pour contourner la sélection académique et la réduction de la durée des séjours, auxquelles s'ajoutent les accroc de la machine diplomatique (comme les difficultés à respecter des délais

77 Voir chapitre 10, II-1.

78 Télégramme de l'ambassade de France à Moscou au ministère des Affaires étrangères du 18 décembre 1973 sur les lecteurs et assistants français en URSS, Archives diplomatiques, carton 1928INVA/3671.

79 LE MONDE, « Quelle chance d'apprendre le russe ? », art. cit.

80 Voir chapitre 10, II-1.

81 Voir chapitre 5, III-2 et III-4.

de délivrance de visas, qui réduit de fait le nombre de boursiers), le recours à des réseaux parallèles comme les voyages et séjours organisés par France-URSS. Sur demande, le PCF peut même parvenir à faire inscrire ses candidats dans une université soviétique, sans passer par les bourses du gouvernement français : par exemple, en 1973, Martine Néron, fille d'un militant décédé, obtient sur recommandation de Gaston Plissonnier, secrétaire du comité central du PCF, l'autorisation du comité central du PCUS pour une inscription dans une université soviétique comme préparation à une carrière d'enseignement du russe en France⁸² ; Martine Néron est ensuite reçue au CAPES en 1976, ce qui constitue une reconnaissance académique d'un parcours qui aurait peut-être été limité sans cette possibilité.

Le développement de l'enseignement du russe aux étrangers, centralisé à Moscou, n'est sans doute pas étranger à une nouvelle conception de l'aide à la formation des enseignants de russe, qui passe par des stages linguistiques au centre méthodique de l'enseignement du russe de l'université de Moscou (qui devient Institut Pouchkine en 1973). La politique soviétique se concentre en partie sur les enseignants déjà en poste. L'accueil à des stages pédagogiques à Moscou concerne ainsi 25 enseignants du secondaire déjà en poste pour six semaines en été en 1969-1972 et 30 enseignants pour cinq semaines en 1973-1975. Pour les enseignants, c'est une occasion de bénéficier d'une pédagogie peu développée en France autour de la phonétique, cours pour lesquels les stagiaires sont demandeurs, mais aussi de se rendre en Union soviétique, car, pour certains, cela représente un premier séjour ; le stage prévoit en plus un grand nombre d'excursions à Moscou et Leningrad⁸³. Ces stages sont aussi une affirmation que la formation ne s'effectue plus uniquement en amont, mais potentiellement tout au long de la carrière. Cette formation des enseignants de russe par Moscou est de plus renforcée par l'organisation de séminaires de la MAPRIAL, pour lesquels les candidatures françaises sont retenues par France-URSS⁸⁴, qui continue ainsi de jouer un rôle d'intermédiaire dans l'implication soviétique de la formation des enseignants de russe en France⁸⁵.

Le développement de la formation aux enseignants se fait parfois au détriment des stages de longue durée destinés aux futurs enseignants et, contrairement aux deux décennies

82 Archives d'État d'histoire contemporaine de Russie (RGANI), Fonds 5 : Appareil du CC du PCUS, secteur idéologique, op. 66, delo 132, p. 102-105. Document communiqué par Sophie Cœuré.

83 Pour un retour sur le stage linguistique à Moscou pour les enseignants de russe, voir dans SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.* : Georges Davydoff, « Stage des professeurs de russe de l'enseignement secondaire en Union soviétique », n° 3, 1969, p. 5-7 et Sophie Lazarus, « Stage des professeurs de russe en Union soviétique : quelques impressions », n° 4, 1969, p. 12-15.

84 SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 4, 1969, p. 7.

85 Voir chapitre 7, I-3-a.

précédentes, même les normaliens en sont affectés. Dans les années 1970, alors qu'ils en étaient auparavant les premiers bénéficiaires, les normaliens ne sont plus prévus dans les protocoles, que ce soit en 1970 ou en 1973. Selon l'usage, ils sont assimilés aux boursiers des Affaires étrangères, bien qu'ils ne touchent pas de bourse, mais uniquement le salaire d'élèves-professeurs de l'École⁸⁶. À partir du milieu des années 1970, la partie soviétique considère qu'elle n'a pas à prendre en charge le séjour de ces normaliens, non prévus dans le cadre des échanges, qui doivent alors payer l'équivalent de 1 800F d'hôtel par mois, alors que leur traitement est de 2 500F mensuels, ce qui compromet leur séjour. En 1976-1977, face à des contingents pour les scientifiques qui ne sont pas remplis, il est décidé que les normaliens spécialistes de russe seront comptés sur ce contingent. En effet, l'attractivité du russe commence à baisser également pour les non-spécialistes, en tout cas en sciences, où l'anglais s'impose, même en URSS⁸⁷ ; l'école Polytechnique décide par exemple de supprimer l'épreuve d'entrée en russe à l'horizon 1984⁸⁸. Les négociations menées entre représentants des Affaires étrangères et directeurs des ENS de Saint-Cloud et Fontenay-aux-Roses, qui rencontrent le problème, ne permettent pas de retrouver le statut qui était celui des normaliens spécialistes de russe vingt ans plus tôt.

« Nous n'avons pas obtenu à Moscou, lors de la négociation culturelle, tout ce que nous souhaitions sur ce point, mais le résultat n'est pas totalement négatif. Voici, en effet, le libellé de l'article du Protocole signé à Moscou, le 27 janvier 1977, ayant trait à ce problème : 10-2) L'Institut de la langue russe Pouchkine reçoit chaque année et pour un semestre universitaire (4 mois) jusqu'à 8 élèves-professeurs des ENS se destinant à l'enseignement du russe ainsi que de la civilisation russe et soviétique. La partie soviétique ne leur verse pas de bourse, mais prend les dispositions nécessaires afin de leur assurer un logement à bon marché⁸⁹. »

86 Lettre du 10 septembre 1976 du directeur de l'ENS Saint-Cloud, Jacques Butterlin, à la secrétaire d'État aux universités sur le séjour des élèves slavissants en URSS, Archives nationales, carton 20020123/62.

87 Voir notamment Sophie CŒURÉ, « La Babel des sciences. Michael D. Gordin, Scientific Babel. The language of science from the fall of Latin to the rise of English (2017) », *Écrire l'histoire. Histoire, Littérature, Esthétique*, 19, 2019, p. 200-203.

88 Lettre du ministre des Affaires étrangères au ministre de la Défense de février 1980 sur l'enseignement du russe à l'école Polytechnique, Archives diplomatiques, carton 1929INVA/4760.

89 Lettre de Monique Lanchon du ministère des Affaires étrangères à la directrice de l'ENS de Fontenay-aux-Roses, Jacqueline Bonnamour, du 29 mars 1977, Archives nationales, carton 20020123/62.

Ces dispositions sont inscrites au protocole de la douzième session de la Commission mixte⁹⁰ : les séjours des normaliens spécialistes de russe se font désormais toujours auprès de l'Institut de la langue russe Pouchkine de l'université de Moscou (qui a remplacé le Centre méthodique de l'enseignement du russe), pour une durée maximale de cinq mois. Par le même protocole, ce sont trente étudiants linguistes des universités françaises qui peuvent poursuivre leurs études de russe dans des établissements d'enseignement supérieurs pour six mois, après l'obtention de leur licence et en préparation de leur mémoire, à Moscou, Leningrad, Kiev, Voronej ou Kharkov. Quant aux russisants spécialistes d'autres disciplines, trente d'entre eux peuvent poursuivre leurs recherches en URSS entre cinq et dix mois, les bourses les plus longues étant alors réservées aux titulaires d'un DEA, et donc ayant élaboré un premier travail de recherches en France. Cette décision est symptomatique d'un nouveau paradigme dans la préférence accordée aux boursiers, qui ne sont plus les futurs professeurs de russe, mais les russisants spécialistes d'une autre discipline. Dès 1977, la directrice de l'ENS de Fontenay-aux-Roses, face à la crise de l'obtention des séjours en URSS, préfère soutenir les dossiers des spécialistes de sciences humaines « qui ont fait l'effort d'apprendre le russe », plutôt que les dossiers des linguistes « qui s'improvisent sur une question de sciences humaines⁹¹. » C'est-à-dire que face au manque de bourses pour les linguistes, la possibilité de se tourner vers des bourses fléchées en sciences humaines leur est réduite. Le contexte de l'enseignement français, où les carrières des professeurs de russe stagnent, peut justifier ce rééquilibrage dans l'attribution des bourses pour l'Union soviétique, la seule compétence en russe étant de moins en moins porteuse.

3 – La difficile progression des agrégés dans le supérieur

a) Un accès retardé aux maîtrises de conférences pour une partie des docteurs en études slaves

Alors que Roger Portal note que, durant deux décennies fructueuses pour les études russes, du lendemain de la Seconde Guerre mondiale à la fin des années 1960, le choix du russe, discipline nouvelle et en plein essor, a facilité la carrière des candidats à l'enseignement supérieur⁹², les années 1970 marquent le pas. Le goulot d'étranglement observé par la section

90 Protocole adopté par la 12^e session de la commission mixte culturelle à Paris le 26 janvier 1979, Archives diplomatiques, carton 1929INVA/4760.

91 Lettre du 14 janvier 1977 de la directrice de l'ENS de Fontenay-aux-Roses, Jacqueline Bonnamour, à Irène Sokologorsky, enseignante de russe à l'École, Archives nationales, carton 20020123/62.

92 R. PORTAL, « Un siècle d'études russes en France », art. cit.

de l'enseignement supérieur de la Société des professeurs de russe en 1973 se confirme et la SPR note au cours de son congrès tenu à Caen la même année que :

« les docteurs ne peuvent plus être certains d'obtenir automatiquement une maîtrise de conférences [...] pratiquement, un nombre croissant d'agrégés docteurs va se retrouver dans l'enseignement secondaire, préparatoire aux grandes écoles ou dans les maîtrises d'assistants⁹³. »

Il n'est pas question de chercher à limiter l'accès au doctorat pour les responsables de la SPR, cependant, la recherche va nécessairement pâtir de cette situation, car il est à prévoir que de moins en moins de diplômés seront tentés de poursuivre en thèse sans débouchés dans la recherche, d'autant plus que la visibilité de cette recherche est compromise par le manque des moyens dans la publication (toutes les publications de l'IES, en difficulté financière, sont mises au pas depuis 1972⁹⁴.) Il n'y a plus de création de postes dans les universités, malgré les demandes concernant une maîtrise de conférences à Nice, l'une des sections de province aux effectifs les plus importants avec Aix et Lille – en raison sans doute d'une présence historique d'une communauté russophone dans la région – et un développement de l'enseignement à l'université de Rouen, alors qu'un jumelage a été créé entre Leningrad et Le Havre, ni même de postes d'assistants agrégés et de professeurs certifiés dans les universités de Nice, Rennes et Rouen⁹⁵.

Dans ce contexte de stagnation, les craintes de Roger Portal se confirment : l'évolution des carrières est compromise, et, comme dans les années 1930, des candidats à des maîtrises de conférences se retrouvent, faute d'opportunité, sur des postes pour lesquels ils sont sur-diplômés. C'est notamment le cas de François Cornillot (né en 1937), agrégé en 1964, assistant (1968-1971) puis maître-assistant en Sorbonne depuis 1971, docteur d'État en études slaves depuis la soutenance de sa thèse sur *Tiouttchev, poète philosophe* à l'université Paris-IV sous la direction de Henri Granjard en 1973. Il ne parvient pas avec ses qualifications à trouver un poste de maître de conférences, malgré de nombreuses demandes et un recours en justice déposé contre l'université en raison de sa gestion de la vacance de postes de maîtres de

93 « Le Congrès de Caen », in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 17, 1973, p. 35.

94 Lettre de Roger Portal, président de l'IES, adressée à ses collègues du 15 octobre 1972, Archives nationales, fonds de l'Institut d'études slaves, carton 20010498/174, dossier « Subventions de l'Université de Paris et du CNRS. »

95 « Demandes de la Société des professeurs de russe », in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 19, 1975, p. 105-107.

conférences⁹⁶, qui n'ont pas été pourvus mais confiés à des professeurs (c'est le cas de Jacques Veyrenc, professeur qui reprend la maîtrise de conférences de Jacques Lépissier, transformée en poste de professeur en 1978) ou à des chargés d'enseignement non docteurs (c'est le cas de Michel Aucouturier, agrégé de russe qui occupe la chaire laissée vacante par le départ en retraite de Henri Granjard en 1970). François Cornillot, qui trouve finalement un poste de maître de conférences à Strasbourg en 1977, qualifie de courante cette situation dans le domaine de la slavistique, où les postes se font de plus en plus rares. Pour sa défense, le président de l'université Paris-IV souligne au tribunal administratif de Paris fin 1977 que le cas est loin d'être isolé, mais est révélateur d'un problème plus général dans l'Université ; le cas n'est sans doute pas isolé en russe, mais l'absence de recours judiciaire systématique empêche de rendre aussi visible la situation d'enlisement de carrière rencontrée dans les années 1970. Parmi les maîtres-assistants en poste en Sorbonne à l'UER de slavistique en même temps que François Cornillot, ceux qui n'ont pas quitté l'université, comme Pierre Contal, Aimé Maurel ou Jacques Catteau⁹⁷, ne voient leur carrière évoluer que dans les années 1980 : les deux premiers, qui n'ont pas soutenu de thèse, accèdent à une maîtrise de conférences en 1985, suite à la loi Savary de 1984⁹⁸, tandis que Jacques Catteau, ancien cloutier, est nommé professeur en 1981 après avoir obtenu deux ans de détachement au CNRS en 1974-1976, au laboratoire de slavistique, pour terminer ses thèses sur Dostoïevski (*La création littéraire chez Dostoïevski* et *L'utopie et l'âge d'or dans les œuvres romanesques de Dostoïevski*) soutenues en 1978. Dans un contexte en tension, les normaliens-agrégés demeurent solidaires et privilégiés pour les carrières universitaires, comme le souligne Daniel Beauvois, dans ses mémoires⁹⁹.

96 Voir le dossier administratif de François Cornillot aux Archives nationales, carton 20010016/44.

97 Voir les dossiers administratifs d'Aimé Maurel, Pierre Contal et Jacques Catteau aux Archives nationales, respectivement cartons 20010016/13, 22 et 40.

98 Laure ENDRIZZI, « 1968-2018 : 50 ans de réforme à l'université », *Edubref*, 10/2018.

99 D. BEAUVOIS, *Mes pierres de lune*, op. cit., p. 71.

Tableau 12.5. Les enseignants de russe en fonction à l'Université de Paris, puis Paris-IV (1968-1979)¹⁰⁰

Année universitaire / Poste	1968-69	1969-70	1970-71	1971-72	1972-73	1973-74	1974-75	1975-76	1976-77	1977-78	1978-79
Professeur	Henri Granjard		<u>Michel Aucouturier</u> (chargé d'enseignement)								
Professeur	<u>Nicolas Weisbein</u>										
Professeur	<u>Jean Bonamour</u>										
Professeur		<u>René L'Hermitte</u> (chargé d'enseignement en 1969, maître de conférences en 1970, professeur à partir de 1971)									
Professeur			Basile Kerblay (maître de conférences en 1970, professeur à partir de 1972)								
Maître de conférences		Jacques Lépissier								<u>Jacques Veyrenc</u> (professeur)	
Professeur associé							André Siniavski				
Maître-assistant	<u>Jacques Catteau</u> (assistant en 1968, maître-assistant à partir de 1969)										
Maître-assistant	<u>Pierre Contal</u> (assistant en 1963, maître-assistant à partir de 1969)										
Maître-assistant	<u>François Cornillot</u> (assistant en 1968, maître-assistant à partir de 1971)										

100 D'après Université Paris-Sorbonne, *Université de Paris-Sorbonne. Guide de l'étudiant de 1er [premier] cycle : (lettres et civilisation)*, op. cit., 1971-1977, Université Paris-Sorbonne, *Livret de l'étudiant*, Paris, Université de Paris-Sorbonne, 1978, les dossiers de carrière des enseignants concernés aux Archives nationales, versement 20010016 (il y a peut-être d'autres lecteurs à partir de 1972, moins permanents que ceux inscrits dans le guide de l'étudiant de l'université Paris-IV). Les noms soulignés sont ceux des agrégés de russe. Les noms en italique sont ceux des lectrices soviétiques recrutées selon les protocoles diplomatiques (manquant pour la période 1972-1979, alors que les protocoles continuent de fonctionner).

Année universitaire / Poste	1968-69	1969-70	1970-71	1971-72	1972-73	1973-74	1974-75	1975-76	1976-77	1977-78	1978-79
Maître-assistante	<u>Véronique Lossky</u>										
Maître-assistant	<u>Aimé Maurel</u> (assistant en 1967, maître-assistant à partir de 1971)										
Maître-assistant	<u>André Monnier</u>										
Maître-assistant	<u>Alexandre Staritzky</u> (assistant en 1965, maître-assistant à partir de 1970)										
Maître-assistante											Irina Fougeron
Maître-assistant											Michel Heller (lecteur en 1969, maître-assistant associé en 1970, maître-assistant en 1977)
Maître-assistante											<u>Hélène Sinany</u>
Assistante											<u>Alfreda Aucouturier</u>
Assistante											Dolorès Haudressy
Assistante											<u>Sylvie Técoutoff</u>
Assistant											<u>Michel Vassilieff</u>
Lectrice											Eugénie Heller
Lectrice											Tamara Zviguilsky

Année universitaire / Poste	1968-69	1969-70	1970-71	1971-72	1972-73	1973-74	1974-75	1975-76	1976-77	1977-78	1978-79
Lectrice	<i>Ludmila Poliakova</i>			<i>Mme Zouikova</i>							
Lectrice		<i>Nina Kraizmer</i>		<i>Mme Goloviachina</i>							
Lectrice			<i>Natalia Malechenko</i>								

b) La promotion d'agrégés de russe sur des postes d'autres langues slaves

Le contexte des années 1960 et 1970, favorable au développement des enseignements d'autres langues slaves, offre une nouvelle voie de débouchés pour des slavistes dans un contexte de stagnation des positions du russe dans le supérieur. Alors que les premiers promus sur ces nouveaux postes n'étaient pas russisants – en Sorbonne, ni Jean Bourilly (1911-1971), ni Michel Aubin (1923-1996) n'ont fait de transition du russe vers le polonais ou le serbo-croate – ce n'est pas le cas de certains enseignants qui leur succèdent. Ainsi, en 1983, c'est Hélène Schneider-Włodarczyk, normalienne et agrégée de russe, qui est nommée sur le poste de professeur de polonais de la Sorbonne, malgré l'ouverture cinq ans plus tôt d'une agrégation de polonais. Daniel Beauvois attribue cette nomination à une préférence accordée aux normaliens : le poste de polonais, vacant depuis 1978, soit avant toute promotion d'agrégés de polonais, aurait été proposé à un professeur polonais, Jacek Trznadel, en attendant que Hélène Schneider-Włodarczyk termine sa thèse. Recourir à des enseignants polonais n'est pourtant pas exceptionnel en Sorbonne : ainsi, Jacek Trznadel succède à Zygmunt Markiewicz¹⁰¹, parti en retraite en 1978, qui avait soutenu sa thèse d'État en 1957 en France, avant d'être nommé professeur à Nancy (en 1961), puis à Paris (en 1972). Daniel Beauvois reconnaît qu'en 1978, peu de candidats français au poste se trouvaient en position de le reprendre : hormis lui-même, seul Jean Lajarrige, enseignant de soixante ans en poste sur un enseignement partiel de polonais à Toulouse, aurait été un candidat potentiel, mais non docteur¹⁰². Quant à Jacek Trznadel, il a enseigné comme lecteur de polonais en France dans la seconde moitié des années 1960, avant de retourner en Pologne en 1970, où il soutient sa thèse d'habilitation. Sa venue en Sorbonne en 1978 semble correspondre au climat de soutien aux intellectuels opposants aux régimes communistes ; en effet, le professeur « participe activement au mouvement de l'opposition démocratique au régime communiste » et signe « avec 58 autres intellectuels une pétition contre la politique du parti communiste¹⁰³. » En tant que non titulaire des diplômes français requis pour le poste, Jacek Trznadel a le statut de professeur associé, jusqu'à son retour définitif en Pologne en 1983. Parmi les candidats à sa succession se trouve Daniel Beauvois, qui depuis la précédente vacance du poste a les titres requis pour y accéder, puisqu'il est titulaire d'une thèse, sur un sujet historique, *Lumières et société en Europe de l'Est : l'université de Vilna et les écoles polonaises de l'empire russe*,

101 Voir le parcours de Zygmunt Markiewicz dans K. SIATKOWSKA-CALLEBAT (dir.), *50 ans du département de polonais à l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV)*, op. cit., p. 35-36.

102 D. BEAUVOIS, *Mes pierres de lune*, op. cit., p. 71.

103 K. SIATKOWSKA-CALLEBAT (dir.), *50 ans du département de polonais à l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV)*, op. cit., p. 38.

1803-1832, soutenue sous la direction de Roger Portal en 1977. Il se trouve alors en concurrence avec Hélène Schneider-Włodarczyk, dont la thèse spécialisée en linguistique porte sur *Aspect verbal et énoncé en russe et en polonais*, soutenue sous la direction de René L'Hermitte, membre de l'UER de slavistique de Paris-IV, en 1980. Il est notable que ces deux candidats, Hélène Schneider-Włodarczyk, comme Daniel Beauvois, présentent la double compétence en russe et polonais, alors que sans doute peu de candidats uniquement polonisants se trouvent en mesure d'occuper un poste de professeur dans une discipline encore récente.

Une situation similaire se présente lors du remplacement de Michel Aubin au poste de professeur de serbo-croate en 1991. Si une formation en licence et maîtrise est créée au milieu des années 1980 en Sorbonne¹⁰⁴, ce n'est pas un élève issu du cursus qui succède à Michel Aubin, mais un agrégé de russe, Paul-Louis Thomas. En effet, le manque de débouchés pour les étudiants de serbo-croate, et ce malgré l'ouverture d'un poste de professeur, explique que peu s'engagent dans une thèse. Dans le cas de Paul-Louis Thomas, ce changement de spécialité est dû à un concours de circonstances qui illustre les perspectives des slavistes. Agrégé de russe en 1979, il est lecteur de français à Belgrade dans la seconde moitié des années 1980, poste pour lequel existe peu de concurrence des étudiants de serbo-croate puisque profil minoritaire. Bien qu'il ne connaisse pas le serbo-croate (ayant seulement étudié un peu d'ukrainien comme seconde langue slave pendant ses études, puis ayant obtenu seul des bases en bulgare pour l'agrégation), il est nommé à Belgrade et commence seul l'étude de la langue serbo-croate avant son départ¹⁰⁵. Lorsque Michel Aubin peine à trouver un remplaçant en prévision de son départ en retraite, puisque peu d'étudiants se lancent dans une thèse sur le domaine serbo-croate sans débouchés en enseignement et recherche, c'est Georges Davydoff, inspecteur général de russe, qui met en avant la candidature de Paul-Louis Thomas, qui connaît le terrain, s'est lancé dans l'apprentissage de la langue et n'a pas encore débuté d'habilitation à diriger des recherches qui lui donnerait accès à un poste. C'est donc le domaine serbo-croate que choisit finalement Paul-Louis Thomas.

Cet exemple témoigne d'une réduction des possibilités en russe, alors que les années 1980 voient se poursuivre une crise dans l'enseignement du russe ; la décennie voit la chute des postes d'agrégés, alors que le mouvement de création de postes de professeur dans les universités ciblées en russe est interrompu depuis une décennie. Les positions des autres langues slaves restent fragiles, inexistantes dans l'enseignement secondaire (malgré

104 Paul-Louis THOMAS, « Michel Aubin (1923-1996) », *Revue des Études Slaves*, 68-4, 1996, p. 617-619.

105 D'après entretien téléphonique avec Paul-Louis Thomas sur son parcours universitaire, le 21 mars 2017.

l'ouverture d'une agrégation de polonais en 1978, cette langue reste très minoritaire) et peu répandues dans l'Université à l'échelle du territoire. Dans ce contexte, les vocations dans les autres langues slaves peuvent naître plus facilement parmi les russisants, le russe étant la seule langue slave représentée dans le secondaire jusqu'en 1978 et une voie d'accès privilégiée à la découverte d'autres horizons slaves.

c) La référence de l'agrégé contestée : préférences régionales sur un mode de recrutement national

Comme l'a souligné Emmanuelle Picard, historienne de l'éducation, le système de recrutement du personnel enseignant du supérieur en France présente la particularité d'être très centralisé, autour d'un Comité consultatif des universités instauré en 1945, « qui propose les futurs enseignants au ministre, après examen des candidatures retenues par les conseils de faculté [...] donne son avis en cas de nomination sur une chaire nouvellement créée [...] et dresse les listes d'aptitude¹⁰⁶. » Ce comité est divisé en plusieurs sections de spécialités disciplinaires, qui se multiplient dans les commissions de spécialistes créées en 1977 pour gérer une masse enseignante devenue plus importante dans les années 1960 et sur un plus grand nombre d'universités depuis 1968. Ces commissions de spécialistes examinent et classent les candidatures à des postes de professeurs, maîtres de conférences, maîtres-assistants et assistants et reçoivent pour cela l'aval du conseil d'université. Les commissions de spécialistes conservent donc une autorité centralisée, axée sur l'expertise disciplinaire, ce qui peut justifier que ses membres se sentent investis d'une plus grande légitimité à la nomination de candidats que le conseil d'université, instance locale non experte sur une discipline en particulier. Ce système peut être révélateur de tensions entre logiques nationales et locales. Daniel Alexandre, membre du conseil de l'université Jean Moulin à Lyon, en fait l'expérience en 1982 à l'occasion du recrutement d'un assistant de russe : la commission de spécialité donne alors la préférence à Marc Weinstein, titulaire du CAPES et de l'agrégation. Cependant, « par courtoisie » pour un candidat local, elle décide de classer M. Ivanoff, lecteur à l'université Jean Moulin, bien qu'il soit « le moins titré de tous les candidats¹⁰⁷. » Le conseil de l'université donne pourtant la préférence à M. Ivanoff, membre de ce conseil. Cette

106 Emmanuelle PICARD, « Les enseignants-chercheurs : une évaluation centralisée (1873-1992). Du comité consultatif de l'enseignement supérieur (CNU) (1873-1992) », *Spirale - Revue de recherches en éducation*, 49-1, 2012, p. 76.

107 Voir la lettre de Daniel Alexandre, professeur à l'université Jean Moulin de Lyon, au directeur de l'ENS Saint-Cloud, du 28 novembre 1982, dossier de Marc Weinstein dans les archives de l'ENS Saint-Cloud, Archives nationales, carton 20000384/29.

situation dérange Daniel Alexandre sur deux niveaux : qu'un conseil universitaire, local, puisse ainsi « désavouer une commission de spécialistes », et qu'il ne reconnaisse pas la supériorité d'un candidat reconnu nationalement par son entrée dans une ENS (Saint-Cloud) et sa réussite à deux concours de l'enseignement, quand le candidat retenu a certes plusieurs années d'expérience d'enseignement derrière lui, mais n'est titulaire que d'un DEA.

La crise que connaît la discipline ne s'exprime cependant pas uniquement par une difficulté croissante d'atteindre à des postes d'enseignement dans le supérieur, ni de faire ouvrir un plus grand nombre de classes dans le secondaire. La recherche en études slaves est également touchée par cette crise, puisque l'institution jouant un rôle historique de coordination, l'Institut d'études slaves, rencontre une crise budgétaire dès le début des années 1970, qui pousse à un regroupement de ses activités au niveau national.

4 – Fédérer des institutions en crise : la coordination de la recherche au milieu de la crise disciplinaire

Dès 1969, la Société des professeurs de russe affirme la vocation nationale de l'Institut d'études slaves concernant la coordination de la recherche (au niveau de la répartition des programmes collectifs par établissements, mais aussi des orientations individuelles à donner), la politique des publications, la coordination des enseignements, des échanges de personnels enseignants et étudiants entre unités, les relations des slavistes français avec l'étranger, la répartition des bourses en liaison avec les organismes officiels, la coordination des problèmes de documentation (aux niveaux des acquisitions des bibliothèques et de la circulation de la documentation), l'étude des questions de pédagogie et la recherche pédagogique, la centralisation et la diffusion des informations sur les études slaves¹⁰⁸.

L'Institut rencontre pourtant des difficultés financières qui l'empêchent de poursuivre cette vocation et sont liées à la complexité de son statut. À l'automne 1972, Roger Portal, président de l'Institut, écrit à l'ensemble de ses collègues slavistes de l'enseignement supérieur pour signaler les difficultés financières de l'IES et demander son soutien par le ministère de l'Éducation nationale, en rappelant l'ambition de l'Institut comme « organisme d'intérêt commun à toutes les Universités de la région parisienne et de province¹⁰⁹. » Les sources de financement de l'Institut d'études slaves laissent apercevoir une réduction des intérêts du

108 « Annexe II. Motions » suite au Congrès de Strasbourg de la SPR, in SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe, op. cit.*, n° 5, 1969, p. 15-16.

109 Lettre de Roger Portal adressée à ses collègues du 15 octobre 1972, fonds de l'IES aux Archives nationales, carton 20010498/174.

gouvernement pour la discipline. Créé comme association reconnue d'utilité publique dans les années 1920, et soutenu à sa création tant par la diplomatie française que par les jeunes États d'Europe médiane, il est financé en grande partie par les Affaires étrangères (60 % de son budget à la Libération¹¹⁰), et dans une moindre mesure par l'Éducation nationale ; ce dernier financement devient sa principale ressource dans les années 1970, l'institution perdant ses missions de soutien à une émigration russophone, pour lesquelles était versée une subvention sur son budget. L'Institut d'études slaves conserve dans les années 1970 un rôle fédérateur de la discipline, qui est compromis, puisqu'en 1979, il risque de fermer, faute de moyens¹¹¹.

Le site du 9 rue Michelet abrite pourtant des lieux importants de la recherche en slavistique : c'est dans cet ancien hôtel particulier devenu Institut d'études slaves qu'est hébergé le laboratoire de slavistique, créé en 1966, associé au CNRS en 1968, rattaché administrativement à l'université Paris-I suite à l'éclatement de l'université de Paris, mais dont les locaux et le secrétariat se trouvent à l'Institut¹¹². Le laboratoire rassemble des chercheurs, principalement des établissements franciliens, notamment des Langues orientales, pour les langues slaves autres que le russe, moins développées à l'Université ; les membres de province sont surtout des linguistes, spécialité historiquement mieux développée en province, avec les pôles aixois et grenoblois (Paul Garde et Claude Robert)¹¹³. Roger Portal est à la tête du laboratoire, qui s'intéresse particulièrement dans la première moitié des années 1970 à deux axes de recherches : historiques et philologiques¹¹⁴. Un aspect de recherche spécifiquement littéraire se développe au laboratoire dans la seconde moitié de la décennie (Jean Bonamour et Michel Aucouturier sont membres du conseil de laboratoire en 1975¹¹⁵), bien que le président en reste un historien, René Girault (1929-1999) remplaçant Roger Portal en 1976¹¹⁶. Ce sont bien trois composantes qui sont mises en avant des activités du laboratoire à la fin de la décennie, au sein duquel sont rassemblées trois grandes équipes en Histoire et sciences humaines (responsable en 1979 : René Girault), Linguistique et lexicographique (responsables en 1979 : Paul Garde et René L'Hermitte), et Littérature (responsable des

110 Voir chapitre 1, II-2-a.

111 Note de la direction d'Europe pour le cabinet du ministre du 7 septembre 1979, Archives diplomatiques, carton 1929INVA/4760.

112 Voir le rapport d'activité du laboratoire de slavistique de Roger Portal du 4 juillet 1973 au recteur de l'académie de Paris, Archives nationales, carton 20010498/175, dossier « Activité scientifique ».

113 Sur la composition du laboratoire de slavistique, voir aux Archives nationales les cartons 19820521/241-242.

114 Voir le rapport scientifique pour 1968-1971 et le programme prévu pour la période 1972-1975, Archives nationales les carton 19820521/241.

115 Composition du conseil de laboratoire en 1975, Archives nationales les carton 19820521/241.

116 René Girault est nommé directeur du laboratoire de slavistique au 1er janvier 1976 (et se retire de ses fonctions au 1er janvier 1980), voir le dossier des « Exercices du laboratoire de slavistique, 1974-1980 », Archives nationales, carton 19820521/242.

recherches en littérature et civilisations slaves en 1979 : Michel Aucouturier)¹¹⁷. Les responsables de recherches sont alors certes tous russisants, ce qui n'empêche pas un développement de recherches d'autres domaines slaves, notamment polonais ; M. Korzec est ainsi responsable d'une sous-section du domaine historique, consacré à l'histoire de la politique intérieure polonaise dans l'entre-deux-guerres ; en linguistique, des dictionnaires français-polonais et français-tchèque sont en cours d'élaboration.

Le laboratoire affiche ainsi une conception large de la slavistique, regroupant non seulement linguistique et littérature, domaines qui lui sont traditionnellement associés, mais également l'histoire et les sciences humaines. Cette tendance visant à un élargissement des voies disciplinaires de la slavistique est visible à l'international, au VII congrès des slavistes à Varsovie en 1973¹¹⁸, mais encore appelé par le directeur de la Commission internationale de l'histoire de la slavistique, D. F. Markov, en 1978, mentionnant un désenclavement de la slavistique des seules approches linguistiques et littéraires, bien qu'elle en constitue toujours le cœur¹¹⁹.

Le rassemblement des activités de recherche et de documentation au sein du site du 9 rue Michelet est sans doute ce qui permet à l'Institut d'études slaves de se relever d'une période difficile au début des années 1970, ainsi que de réaffirmer sa place centrale dans la slavistique française : l'IES accueille, en plus du laboratoire de slavistique, l'Institut national d'études slaves (INES) à partir de 1975, rattaché administrativement à l'université Paris-IV et subventionné principalement par le secrétariat d'État aux universités.

Convention portant création, organisation et fonctionnement de l'Institut national d'études slaves du 25 juillet 1975¹²⁰.

Entre les Universités Aix-Marseille I, Bordeaux III, Caen, Clermont-Ferrand, Dijon, Langues et lettres de Grenoble, Lille III, Jean-Moulin, Nancy II, Nice, Sorbonne nouvelle, Paris-Sorbonne, Paris X – Nanterre, Poitiers, Haute-Bretagne, Rouen, Toulouse – Le Mirail, EHESS, IEP. Siège à Paris-Sorbonne.

Article I – 3 : Définition et étendue des missions

Contribuer au développement des relations culturelles entre la France et les pays slaves, en liaison avec les services intéressés du ministère des Affaires

117 Rapport d'activités du laboratoire de slavistique au 1er juillet 1979, Archives nationales, carton 19820521/242.

118 Voir chapitre 8, I-3.

119 D.F. MARKOV, « Slavистика как комплекс научных дисциплин » [La slavistique comme complexe de disciplines scientifiques], art. cit., p. 12.

120 Fonds de l'IES, Archives nationales, carton 20010498/174.

étrangères, du ministère de l'Éducation et du secrétariat d'État aux Universités auprès desquels il a vocation pour représenter les intérêts moraux de la slavistique française ; de collaborer à la préparation des conférences, rencontres scientifiques et congrès internationaux qui se déroulent en France ; lorsque ces manifestations ont lieu à l'étranger, d'organiser la participation des spécialistes français en sciences humaines et sociales qui se consacrent à maintenir la liaison entre la slavistique française et les organismes ou savants étrangers spécialisés ; de collaborer en permanence avec les services culturels et les instituts français en pays slaves, dans les conditions prévues par la réglementation en vigueur.

Assurer la réalisation, la publication et la diffusion de travaux de recherche individuels et collectifs tant en France qu'à l'étranger et de mettre à la disposition des slavistes français à tous les niveaux la documentation, l'information et les moyens techniques dont ils ont besoin pour leurs activités de recherche et d'enseignement.

Organiser les séminaires d'un haut niveau de spécialisation, nécessaires à la réalisation des objectifs définis.

Faire connaître au public français, éventuellement dans le cadre de la formation continue, les différents aspects de la culture et de la civilisation des pays slaves.

La prédominance de Paris dans la slavistique française est ainsi réaffirmée au niveau national, dans un projet qui intègre la VIe section de l'EPHE devenue en 1975 École des hautes études en sciences sociales, auquel est rattaché par le CNRS le Centre d'études sur l'URSS et les pays slaves devenu dans les années 1960 Centre d'études sur l'URSS, l'Europe orientale et le domaine turc, mais n'inclut pas l'ensemble des départements d'études slaves des universités françaises ; manque notamment à l'appel l'Institut d'études slaves et soviétiques de l'université de Strasbourg-II, où Robert Triomphe a eu une ambition centralisatrice autour de l'expertise du monde soviétique¹²¹.

Le fonctionnement du 9 rue Michelet dans les années 1970 révèle l'enrichissement disciplinaire des recherches sur le monde russe et slave, mais aussi son éclatement institutionnel. Le laboratoire de slavistique dépend du CNRS et est rattaché à l'université Paris-I, où se développe un pôle d'histoire de l'Europe centrale et orientale (c'est à Paris-I qu'est rattaché le Centre de recherches sur l'histoire des Slaves, dont François-Xavier Coquin

121 Voir chapitre 10, I-3-a.

prend la direction à partir de 1976¹²²), tandis que l'INES dépend de l'université Paris-IV, où l'UER de slavistique valorise linguistique, littérature et civilisation. L'Institut d'études slaves conserve son rôle fédérateur comme association héritière d'une riche bibliothèque et éditrice de la *Revue des études slaves*.

Du fait des difficultés financières de l'IES, le rythme de publication de la *Revue* est ralenti dans la première moitié des années 1970, malgré une recherche par ailleurs dynamique : un seul numéro paraît en 1973, après quatre ans d'interruption, pour publier les communications de la délégation française au VIIe Congrès international des slavistes (Varsovie, 21-27 août 1973), et plus aucun jusqu'en 1977. Les *Cahiers du monde russe et soviétique*, publiés par le Centre d'études sur l'URSS, l'Europe orientale et le domaine turc, ne compensent qu'en partie l'absence de cette tribune en accueillant de nombreux articles portant sur la littérature et les arts en Russie et en URSS. Paul Castaing, agrégé de russe, assistant à l'université de Toulouse et traducteur d'Alexandre Grin, y publie une étude sur l'œuvre de l'auteur (« Le thème du conflit chez Aleksandr Grin, *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 12, n° 3, Juillet-septembre 1971), son collègue à Toulouse, Maurice Comtet, qui travaille sur une thèse sur l'œuvre de Korolenko et s'intéresse particulièrement à son rapport aux sectes en Russie trouve une tribune dans ces *Cahiers* (« S. M. Stepanjak-Kravčinskij et la Russie sectaire, 1851-1895 », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 12, n° 4, Octobre-décembre 1971 ; « V. G. Korolenko et les sectes russes, 1853-1921 », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 14, n° 3, Juillet-septembre 1973.) Jean-Claude et Valentine Marcadé se distinguent par des travaux sur la peinture russe, cette dernière ayant soutenu une thèse de troisième cycle à Nanterre sur *Le renouveau de l'art pictural Russe (1863-1914)* en 1969 (« Des lumières du soleil aux lumières du théâtre : Georges Yakoulov », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 13, n° 1, Janvier-mars 1972) ; Jean-Claude Marcadé, alors professeur à l'INLCO, obtient un détachement au CNRS en 1972 qui lui permet d'y approfondir ses recherches¹²³, tandis que son collègue, François Champagne de Labriolle, poursuit ses recherches en littérature (« L'échec dans l'œuvre de I. A. Gončarov », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 16, n° 2, Avril-juin 1975.) Les *Cahiers* publient en 1977 un numéro spécial « Autour du symbolisme russe » (*Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 15, n° 1-2, Janvier-juin 1974), auquel participe largement Georges Nivat, alors professeur à Genève, principalement sur Biely, dont il est également traducteur. Michel Mervaud, à l'université de Rouen, traducteur d'Herzen, se consacre à la correspondance de l'auteur (« Amitié et polémique :

122 Voir la biographie de François-Xavier Coquin sur le site du Collège de France. URL : <https://www.college-de-france.fr/site/francois-xavier-coquin/index.htm>, page consultée le 11 avril 2020.

123 Pierre LABROUSSE (dir.), *Langues 'O, 1795-1995, op. cit.*, p. 138.

Herzen critique de Quinet », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 17, n° 1, Janvier-mars 1976) avant de soutenir sa thèse sur *Nicolas Platonovic Ogarev, 1813-1877 : le penseur et le révolutionnaire* (Paris-IV, 1979), et comme François Cornillot (« Lermontov ou la "soif éternelle" », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 17, n° 1, Janvier-mars 1976) affirme une spécialité pour la littérature russe du XIXe siècle, tandis que les anciens normaliens Gérard Abensour (« Art et politique [La tournée du théâtre Meyerhold à Paris en 1930] », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 17, n° 2-3, Avril-septembre 1976) et Michel Aucouturier (« Le « léninisme » dans la critique littéraire soviétique », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 17, n° 4, Octobre-Décembre 1976 ; « Le problème de l'intelligentsia chez les publicistes marxistes avant la révolution », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 19, n° 3, Juillet-Septembre 1978) confirment un intérêt pour des sujets plus contemporains, auxquels ne sont pas étrangers leurs séjours en Union soviétique. Michel Aucouturier, qui prépare alors une thèse sur *Les problèmes théoriques de la critique littéraire marxiste en Russie de 1888 à 1932* (Paris-IV, 1980), est également très actif dans la RES à sa reapparition à partir de 1977 (« Tolstoï et le tolstoïsme devant la critique marxiste russe avant la Révolution », *Revue des études slaves*, tome 50, fascicule 3, 1977 ; « Модель Льва Толстого в эстетике социалистического реализма » [Le modèle de Léon Tolstoï dans l'esthétique du réalisme socialiste], *Revue des études slaves*, tome 51, fascicule 1-2, 1978. Communications de la délégation française au VIIIe Congrès international des slavistes, Zagreb, 3-9 septembre 1978). L'interprétation post-révolutionnaire d'œuvres du XIXe siècle est interrogée par des chercheurs comme Maurice Colin (« Radiščev fut-il un écrivain "révolutionnaire" ? », *Revue des études slaves*, tome 50, fascicule 1, 1977) ou encore Claude Gorokhoff (« *Le Revizor* dans la critique et la mise en scène soviétiques de 1967 à 1974 », *Revue des études slaves*, tome 50, fascicule 1, 1977.)

L'année 1977 voit se poursuivre l'intérêt des *Cahiers* pour la littérature avec la parution d'études sur le symbolisme (Michel Niqueux, « Sergej Klyčkov et Sergej Esenin entre le symbolisme et l'aggelisme », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 18, n° 1-2, Janvier-juin 1977 ; Claudine Amiard-Chevrel, « Un poète symboliste, critique et théoricien du théâtre : Valerij Brjusov », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 18, n° 1-2, Janvier-juin 1977.) 1977 marque également le retour de la RES, avec une ambition pluridisciplinaire symbolisée par un article de René Girault sur « Les relations franco-soviétiques à la veille de la Seconde Guerre mondiale : bilan des années 1937-1940 » (*Revue des études slaves*, tome 50, fascicule 3, 1977). René Girault valorise ainsi les thématiques du laboratoire de slavistique qu'il dirige : « la société soviétique dans l'entre-deux-guerres » et les relations

internationales Est-Ouest¹²⁴. L'équipe d'histoire et sciences humaines du laboratoire de slavistique étant sous-divisée en plusieurs équipes régionales et chronologiques, cela se traduit dans la *RES*, qui publie des chroniques bibliographiques d'histoire sur les époques moderne et contemporaine (fascicule 4, 1977), mais également un numéro spécial en 1979 sur les accords de Munich (« Munich 1938 : mythes et réalités », tome 52, fascicule 1-2, 1979) suite à la tenue d'un colloque international organisé conjointement par Paris-I et l'IES autour du laboratoire de slavistique. Les années 1970 sont celles d'une institutionnalisation croissante de la recherche consacrée au monde slave non-russophone, dont le centre d'expertise a longtemps été les Langues orientales (en l'absence d'ouverture de chaires universitaires), qui n'est pas une institution de recherche avant les années 1970. Le développement de ces recherches, qui ne sont plus axées sur la philologie, comme à la création de la *RES*, mais s'ancrent en partie dans le monde contemporain, contribue à repenser le monde slave selon ses diversités et à décroiser le champ des seules études russes¹²⁵, bien que celles-ci restent plus développées.

Malgré un accord passé au niveau diplomatique concernant particulièrement l'enseignement des langues française et russe en URSS et en France, après deux décennies de négociations régulières d'échanges dans le domaine culturel, la discipline connaît une crise de débouchés et de recrutement dans les années 1970. Alors que les études russes se maintiennent à l'Université et continuent de former des spécialistes, la perte de vitesse de son enseignement dans le secondaire conduit à une réduction du débouché du professorat, principal débouché des études russes, malgré un développement des filières professionnalisantes à l'INLCO et à l'Université. Si la diffusion de la recherche connaît un nouvel élan avec le relèvement de l'Institut d'études slaves et de sa publication, la *Revue des études slaves*, le corps professoral continue de décroître. Le russe ne bénéficiera pas de la croissance des promotions d'agrégés observées après 1988¹²⁶, et confirme son statut de discipline minoritaire dans l'enseignement secondaire.

124 Voir le rapport d'activités du laboratoire de slavistique au 1er juillet 1979, Archives nationales, carton 19820521/242.

125 Héléne Włodarczyk, Milan Burda, Xavier Galmiche, Hana Jechova, Bernard Lory et Paul-Louis Thomas soulignent le développement des études polonaises, tchèques et slaves du sud dans les années 1980 et 1990, voir Pierre GONNEAU (dir.), « La slavistique française, 1980-2000 », in G. BROGI BERCOFF, P. GONNEAU et H. MIKLAS (dir.), *Contribution à l'histoire de la slavistique dans les pays non slaves = Beiträge zur Geschichte der Slawistik in den nichtslawischen Ländern = K istorii slavistiki v neslavânskikh stranah*, op. cit., p. 347-360.

126 Y. VERNEUIL, *Les agrégés*, op. cit., p. 231-232. Pour la situation de l'enseignement du russe depuis 1991, voir L. AFANAS'YEVA, « L'enseignement du russe en France dans le système éducatif public (lycées) : état des lieux et perspectives », op. cit., p. 77-79.

Conclusion

Les études russes se construisent dans un contexte institutionnel qui appelle à s'interroger sur leur place parmi les études de langues étrangères et parmi les études de langues slaves, au sein desquelles elles sont la langue la mieux représentée.

Nées dans la première moitié du XIX^e siècle, les études slaves en France sont tout d'abord liées à la Pologne, avec la création de la chaire de langue slave du Collège de France destinée à Adam Mickiewicz, suite à son exil. Les études russes émergent quant à elles à partir des années 1870, une première chaire étant ouverte à l'École des Langues orientales à la fin de la décennie, puis surtout à partir des années 1890, dans le contexte de l'alliance franco-russe, où elles font leur entrée à l'École pratique des hautes études (EPHE) et dans le champ universitaire, à Lille, puis à Paris.

La Première Guerre mondiale change le contexte d'études slaves qui s'orientent d'un côté vers l'Europe médiane, avec l'ouverture en 1919 de l'Institut d'études slaves de l'université de Paris, financé par le nouveau gouvernement tchécoslovaque, tout en maintenant une institutionnalisation de l'enseignement du russe, alors que l'ancien allié impérial est renversé par les Bolcheviks. La Guerre civile ne rompt cependant pas tout espoir de voir revenir la Russie impériale et se poursuivre une alliance, jusqu'à la reconnaissance de l'Union soviétique par la France en 1924, qui marque une période de stagnation dans les études russes, et ce, jusqu'à la fin de l'entre-deux-guerres. Cette période est alors marquée par des enseignements qui cherchent une identité dans leurs établissements respectifs : l'orientation philologique est au cœur de l'enseignement au Collège de France et à l'EPHE, tandis qu'aux Langues orientales est mise en valeur l'approche grammaticale, ainsi qu'une pratique de la langue auprès de locuteurs natifs, modèle qui influence l'enseignement universitaire des langues vivantes, partagé entre approches littéraire, philologique, civilisationnelle et pratique. Entre ces traditions, les frontières ne sont pas figées, et les russisants peuvent être formés entre divers établissements. L'acquisition des bases de la langue pratique semble alors privilégiée aux Langues orientales, où l'enseignement est en partie tributaire de l'émigration russophone présente en France. C'est grâce à l'appui de cette émigration qu'est introduit l'enseignement du russe dans le secondaire au tournant du XX^e siècle, puis sur son initiative qu'elle est poursuivie dans l'entre-deux-guerres et pendant la Seconde Guerre mondiale. Cependant, les professeurs de russe du supérieur, français, cherchent à développer la formation d'un personnel francophone par l'ouverture d'une agrégation, créée officiellement

en 1938. L'agrégation de langues slaves, créée en partie grâce à la place du polonais, permettra la promotion d'un personnel français, formé dans les cadres de l'Université, après la victoire soviétique de 1945, qui engendre un nouveau contexte pour les études russes.

Le nouveau contexte géopolitique de l'après-guerre apporte plus d'étudiants, désireux de se former au russe, et une expansion de la discipline, mais qui se fait encore avec les hommes et les outils d'avant-guerre : les manuels et le choix des corpus de références laissent une large place à la Russie d'avant 1917, en contradiction avec l'intérêt suscité par la place de l'Union soviétique. L'intégration de cours de russe dans le secondaire et l'ouverture de l'agrégation sont l'occasion de questionner les ambitions de la discipline, née dans le supérieur, et de son avenir dans le secondaire, où il apparaît rapidement qu'elle ne peut concurrencer l'anglais ou l'allemand, en raison de sa difficulté, et de l'éloignement et l'inaccessibilité du terrain soviétique. Des contacts sont rétablis avec l'URSS dans le but de doter les futurs enseignants de russe d'une meilleure connaissance de la langue parlée ; cette opportunité est nouvelle, alors que les professeurs de russe avaient perdu la formation sur le terrain depuis la Révolution. Les circonstances politiques et l'attrait du modèle soviétique profitent au développement de l'enseignement du russe. Si l'attrait pour le modèle communiste motive parfois l'intérêt pour l'apprentissage russe – les adhésions et la sympathie pour le PCF étant au plus fort à la Libération, et le russe enseigné dans les réseaux communistes (notamment l'association France-URSS) – la discipline scolaire et universitaire cherche à se construire hors de toute allégeance politique. Ses promoteurs comme André Mazon, président de l'Institut d'études slaves (1937-1959) et du jury de l'agrégation de russe (1947-1956), ou encore François Pidoux, inspecteur général de russe (1951-1961), revendiquent une ambition de créer des échanges apolitiques avec l'Union soviétique : priorité est donnée à la possibilité pour les agrégatifs de pratiquer la langue, et pour les chercheurs d'avoir accès aux archives et aux bibliothèques. À la reprise des échanges, les études se construisent encore, en grande partie, dans les cadres de l'entre-deux-guerres, favorisant un corpus de textes littéraires du XIXe siècle. Pourtant, le développement des séjours en URSS n'est pas sans incidence sur la perception de la langue et de la culture, dont la littérature, et une nouvelle génération apporte, par le contact avec l'Union soviétique, de nouveaux matériaux. L'étude de Pasternak se développe par exemple dans l'Université, bien que l'inclusion d'auteurs très contemporains reste minoritaire, et que les sujets de thèses d'État évoluent moins vite que ceux des thèses de troisième cycle, qui ne comprennent pas l'enjeu de rentrer dans un *cursus honorum* des professeurs, établi pour d'autres langues et visant à favoriser le passage de l'agrégation, puis à

valider une recherche, de préférence littéraire, portant sur une période considérée comme classique, avant d'intégrer les plus hautes fonctions de l'enseignement universitaire.

Malgré les circonstances politiques et diplomatiques particulières au développement de l'enseignement du russe, le modèle scolaire et universitaire des langues vivantes exerce son influence sur une discipline qui en adopte certains usages, dans l'orientation disciplinaire. Pour la période allant de la Libération à la fin des années 1970, l'étude exhaustive des sujets de concours de recrutement de l'enseignement secondaire (agrégation et CAPES), ainsi que des intitulés des sujets de thèses et de mémoires pour l'université de Paris (seule université où sont soutenues les thèses d'État en russe) permet de révéler la place centrale de la littérature dans les études russes, conformément aux modèles de l'anglais et de l'allemand, qui ont fondé l'agrégation de langues vivantes au milieu du XIXe siècle. D'autres domaines émergent cependant, en russe comme dans les autres langues vivantes : la linguistique – qui se détache progressivement de l'approche philologique – et la civilisation. En russe, cette dernière, très liée à l'approche historique, est d'autant plus propice à se développer que, avant la Seconde Guerre mondiale, l'Europe de l'Est est peu présente dans le champ des études historiques. Si, en 1902, le doyen de la faculté des lettres de l'université de Paris présente à la nouvelle chaire de russe un « caractère propre, qui est d'être spécialement historique et littéraire¹ », c'est en insistant sur l'absence de concurrence de ces deux domaines d'enseignement pour le russe. Puis, la chaire d'Histoire et civilisation des Slaves ouverte après la Première Guerre mondiale en Sorbonne se concentre sur l'Europe médiane, et non la Russie, et ce jusqu'à la nomination de Roger Portal en 1955. C'est grâce à l'action du professeur que le domaine historique se distingue des études russes littéraires et linguistiques, qui s'affirment en discipline des enseignements supérieur et secondaire par la création d'une agrégation. Ce modèle des études russes conçues comme littéraires et linguistiques correspond aux compétences attendues aux agrégations d'anglais et d'allemand. Cependant, certaines agrégations de langues proposent une intégration plus affirmée de la civilisation : des sujets de civilisation peuvent ainsi être proposés à l'agrégation d'espagnol dès les années 1950² et l'agrégation de portugais, ouverte en 1974, propose deux options, en linguistique et en civilisation, celle-ci incluant la littérature³. L'émergence de la civilisation dans les concours de recrutement de

1 Lettre du doyen de la Faculté des Lettres à l'académie de Paris sur la nouvelle maîtrise de langue et littérature russes du 23 janvier 1903, Archives nationales, carton 20020476/256, dossier « Conférence de langue et littérature russes ».

2 L'épreuve de composition espagnole en 1954 porte sur « les perceptions et la compréhension des différences fondamentales entre civilisation aztèque et l'Europe occidentale par Hernán Cortés », FRANCE. DIRECTION DES PERSONNELS ENSEIGNANTS DES LYCÉES ET COLLÈGES, *Agrégation. Espagnol*, Paris, Institut pédagogique national, 1954.

3 FRANCE. DIRECTION DES PERSONNELS ENSEIGNANTS DES LYCÉES ET COLLÈGES (dir.), *Agrégation. Portugais*, Paris, Institut national de recherche et de documentation pédagogiques, 1974.

l'enseignement est plus tardive en russe que dans d'autres langues puisqu'elle ne survient qu'au milieu des années 1980, alors qu'elle fait son entrée dans la première moitié des années 1970 pour l'allemand⁴ et est progressive au cours de la décennie pour l'anglais, sans faire l'objet d'une option spécifique⁵. Au contraire de la civilisation, la linguistique se distingue plus nettement dans les concours : elle y est introduite comme option en anglais dès 1970, puis en allemand et en russe en 1972.

Si les cloisonnements disciplinaires semblent être communs à un grand nombre d'agrégations de langues vivantes – avec certes des variations concernant les limites de la civilisation – les concours de recrutement de l'enseignement secondaire en russe se distinguent de leurs concours homologues sur plusieurs points. Leurs faibles effectifs conduisent à une préparation lente à s'institutionnaliser ; sur le modèle des autres agrégations, les Écoles normales supérieures sont leur lieu de préparation consacrée, mais des cours spécifiques peinent à s'y pérenniser. C'est sur le standard de la préparation des étudiants spécialistes de langues à la rue d'Ulm qu'est modelée l'organisation du parcours des agrégatifs de russe, et grâce à celle-ci que s'instaure l'année de séjour à l'étranger, commune à toutes les langues. Les résultats des normaliens aux concours sont à la hauteur des autres agrégations, sans doute principalement car ils sont sélectionnés parmi les meilleurs élèves des classes préparatoires, mais aussi car ils bénéficient prioritairement de séjours en Union soviétique, qui leur permettent de pratiquer la langue. Les concours de recrutement de l'enseignement en russe bénéficient d'un taux de réussite plus élevé que dans la moyenne des autres concours. Cette réussite ne concerne pas seulement les normaliens, restés peu nombreux, mais également des spécialistes d'autres langues, principalement venus de l'allemand, qui trouvent dans l'ouverture des concours en russe une autre voie de recrutement, et enfin des étudiants formés directement en russe, discipline en construction qui cherche encore son personnel bâtisseur dans les années 1950.

Ce personnel, recruté à partir de la Libération pour l'agrégation (finalement ouverte en 1947) et quelques années plus tard pour le CAPES (1955), est recherché parmi des francophones formés par l'Université française. Alors que des représentants des vagues successives d'émigration russophone ont servi l'enseignement du russe depuis son instauration, ceux-ci restent cantonnés au rôle de lecteur. C'est-à-dire que la possession de la langue maternelle russe n'est pas un critère de nomination des professeurs ; les concours de recrutement de l'enseignement des langues vivantes se construisent sans prendre en compte comme critère

4 S. LORRAIN, « Les concours de recrutement des germanistes : l'agrégation et le CAPES d'allemand de 1952 à 2002 », art. cit., p. 190.

5 FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Anglais, op. cit.*, 1970-1977.

nécessaire la maîtrise de la langue et de la culture « maternelles », mais au contraire en intégrant la langue dans des cadres rhétoriques et pédagogiques construits pour les lettres, la philosophie ou l'histoire. L'émigration russophone ne renonce pas pour autant dans son ensemble à jouer un rôle dans l'enseignement du russe en France, représentant un vivier d'étudiants sur toute la période. Cependant, pour évoluer dans la carrière, elle doit acquérir une légitimité par l'obtention de titres universitaires français. Un assouplissement de ce modèle est lié à l'accueil de dissidents, intellectuels soviétiques chassés de leur pays pour raisons politiques, nommés à des postes d'enseignants dans le supérieur à partir de la fin des années 1960, mais qui doivent cependant toujours passer par la naturalisation et la soutenance d'une thèse pour obtenir un poste de professeur.

Parmi le personnel français, l'ouverture de l'agrégation en 1947, puis du CAPES en 1955, entraînent une certaine massification du corps enseignant (toute proportion gardée, le russe restant toujours une discipline minoritaire), et la fin des profils exceptionnels qui ont marqué la discipline : Paul Boyer, l'enseignant des Langues orientales de la fin du XIXe siècle jusqu'à l'entre-deux-guerres, son ancien élève André Mazon, qui – bien qu'il ne soit ni normalien, ni agrégé – gagne en importance dans le paysage des études russes après la Première Guerre mondiale, dans un contexte de reconstruction diplomatique et de restructuration d'une légitimité disciplinaire, ou encore Pierre Pascal, autre élève de Paul Boyer et, de la fin de l'entre-deux-guerres jusqu'aux années 1950, l'un des seuls russisants à bien connaître le terrain soviétique. La normalisation du recrutement enseignant par l'agrégation, mais aussi le cadre diplomatique régularisé des échanges culturels, rendent des profils comme ceux de Paul Boyer ou André Mazon, à la fois universitaires et actifs dans l'élaboration de réseaux personnels scientifiques et diplomatiques, obsolètes, signes de santé d'une discipline dans laquelle les structures remplacent l'initiative personnelle du constructeur.

Les années 1970 ouvrent de nouvelles perspectives, qui touchent l'ensemble des études de langues vivantes, vers des cursus professionnalisants au sein des Langues étrangères appliquées (LEA). Alors que l'enseignement de la langue pratique était auparavant considéré comme du ressort des Langues orientales, les frontières sont mobiles entre formation dans cette école spéciale et formation universitaire, puisque l'Université intègre un parcours pratique et professionnalisant, tandis que les Langues orientales se diversifient en créant une voie de recherche, comme à l'Université. Pour cette dernière, il s'agit, par le parcours des LEA notamment, d'affirmer un ancrage de l'enseignement dans le monde contemporain. L'enjeu de connexion au monde contemporain, qui n'était pas absent au moment de l'établissement d'échanges dans les années 1950, gagne en ampleur, au point d'influencer les

concours de recrutement des enseignants, et tout d'abord l'agrégation, qui intègre la langue contemporaine des journaux, dix ans après les agrégations d'anglais et d'allemand. Du côté de la littérature, les œuvres de la période soviétique font une entrée lente dans les références des concours, en partie selon une tradition, commune à l'ensemble des agrégations, d'y privilégier des titres inclus dans un canon, en partie en raison d'une difficulté des professeurs à intégrer une littérature souvent perçue comme trop politisée. Des auteurs semblent ainsi le domaine réservé de militants communistes, comme Gorki, principalement étudié dans l'Université par Jean Pérus, ou Maïakovski, auquel l'agrégé Claude Frioux se consacre après son séjour en URSS. Certains professeurs, par ailleurs critiques de l'URSS stalinienne et post-stalinienne, se font néanmoins passeurs d'une partie de cette littérature, comme Pierre Pascal pour Essenine, ou plus tardivement Michel Aucouturier pour Pasternak. Persiste cependant une tension entre domaine russe universitaire et culture soviétique politisée diffusée en France par les réseaux communistes, dont le poids est à son apogée après la Seconde Guerre mondiale. Le courant réaliste socialiste est alors peu privilégié par une grande partie des universitaires russisants, qui cherche dans la littérature de la période soviétique des œuvres qui se rapprochent des structures du roman russe (comme *Le docteur Jivago* de Pasternak, ou encore la célébration de la dimension psychologique des héros de Cholokhov, par ailleurs auteur officiel du régime.)

La politique de détente entreprise par le général de Gaulle et affirmée par ses successeurs semble assurer une perspective à l'apprentissage du russe par une multiplication des contacts avec l'Union soviétique, renforcée par un intérêt croissant de Moscou dans ces années pour l'enseignement du russe à l'étranger. Une étude mériterait d'être développée sur la question de l'enseignement du russe centrée sur la relation bilatérale, en s'intéressant plus particulièrement au rôle institutionnel du Centre scientifique et méthodologique de la langue russe de l'université de Moscou à partir de 1966 (devenu Institut Pouchkine en 1973), qui pilote l'enseignement du russe aux étrangers, et donne notamment des compléments de formation aux enseignants français de russe. Au niveau du personnel de cet enseignement, pourraient être analysés les profils et l'action des lecteurs soviétiques envoyés en France, dans l'enseignement public, privé, et autour du réseau de l'ambassade soviétique à Paris.

Cette étude s'achève avec le début d'une crise de l'enseignement du russe, les élèves des collèges et lycées le choisissant de moins en moins, ce qui entraîne un tarissement du débouché resté principal : l'enseignement. Malgré une multiplication de cours de russe adressés à des spécialistes d'autres disciplines, offerts par l'Université et les Langues orientales, mais également par des milieux privés et associatifs, dans le contexte de

renforcements de relations diplomatiques et de contacts, le difficile accès au terrain soviétique d'une part, la montée en puissance de l'anglais comme langue scientifique internationale d'autre part, n'a pas permis à la langue russe de s'imposer comme formation incontournable. La discipline a donc continué de former principalement des enseignants ce qui, au moment de la crise des débouchés, a affecté cet enseignement.

Il est cependant nécessaire de distinguer les enseignements secondaire et supérieur dans cette crise, le premier étant plus durement touché. Dans le supérieur, malgré la crise, le milieu des années 1970 présente la situation d'un essor remarquable en trente ans. En 1975, le russe est enseigné dans vingt-trois universités et à l'INLCO (dont cinq universités où il est enseigné en langue seconde ou initiation, sans cycle de spécialité.) Parmi ces établissements, les universités franciliennes restent le cœur de la recherche, et l'université Paris-IV joue un rôle prépondérant dans la formation des nouveaux enseignants, puisque c'est en son sein que sont soutenues les thèses d'État en études slaves, qui fait d'elle l'héritière de l'ancienne université de Paris. Dans les universités enseignent 42 professeurs, maîtres de conférences et assimilés en russe, 35 maîtres-assistants titulaires, 64 assistants (la plupart agrégés) et 65 lecteurs. Plus de 6 000 étudiants apprennent le russe dans le supérieur, soit entre 0,6 % et 1 % des effectifs étudiants⁶, contre 24 000 élèves du secondaire, soit 0,45 % des élèves apprenant des langues étrangères⁷. La place de l'enseignement du russe dans le secondaire n'a pas cessé de décroître suite à la chute de l'Union soviétique, comme le fait remarquer Jean Breuillard⁸, tandis que dans le supérieur, si des départements de russe ont été fermés, certaines positions ont été tardivement reprises, avec par exemple la chaire d'Histoire moderne et contemporaine du monde russe au Collège de France ouverte par François-Xavier Coquin en 1993, alors que l'enseignement du domaine russe avait disparu du Collège depuis le départ d'André Vaillant en 1962⁹. Cet exemple montre une dynamique préservée de la recherche, concernant la voie historique des études sur l'URSS et la Russie, mais pas uniquement.

Comme dans les années 1970, malgré la crise de l'enseignement du russe, la recherche sur le domaine russophone reste dynamique dans les années 1980 et suivantes. L'Institut d'études slaves de la rue Michelet à Paris garde une place prépondérante et originale comme tête de réseau et dans la recherche, malgré ses difficultés des années 1970. Il accueille des unités de

6 La société des professeurs de russe annonce un pourcentage de plus de 1 % correspondant à ces 6 000 étudiants dans « Le russe dans l'enseignement supérieur français », art. cit. Sachant que le million d'étudiants inscrits dans le supérieur est atteint autour de 1975, cette proportion serait à revoir à la baisse, autour de 0,6 %, voir L. DAUPHIN, « Les évolutions de l'enseignement supérieur depuis 50 ans : croissance et diversification », art. cit., p. 26-27. Voir chapitre 12, II-1.

7 Rapport du comité national de l'association France-URSS des 11 et 12 octobre 1975, Archives nationales, carton 88AS/3.

8 J. BREUILLARD, « Bref historique des études slaves en France », art. cit.

9 P. GONNEAU, « La slavistique française, 1980-2000 », art. cit., p. 318.

recherche comme le Laboratoire de slavistique (1966-1985) et l'Institut national des études slaves (INES, 1975-1985), qui fusionnent pour former l'Institut du monde soviétique et de l'Europe centrale et orientale (IMSECO, 1985-1992), auquel fait suite l'Institut de recherche et d'étude des nouvelles institutions et sociétés à l'Est (IRENISE, 1993-1996), devenu le Centre d'études slaves (CES, 1997-2013) puis l'UMR EUR'ORBEM¹⁰. La recherche s'est de plus développée dans de nouveaux établissements, comme à l'INALCO, notamment autour de la revue *Slovo*, fondée en 1978 au Centre d'études russes et soviétiques (CERES), puis Centre d'études russes, eurasiennes et sibériennes. Pierre Gonneau comme Michel Niqueux soulignent la vigueur de la recherche en slavistique des universités de province, qui publient leurs revues, comme *Slavica occitania* du département de slavistique de l'université de Toulouse-Le Mirail, Centre de recherches « Monde slave et interculturalité », qui paraît depuis 1995, mais aussi *Modernités russes* (lancées en 1999) du Centre d'études slaves André Lirondelle de l'université Jean-Moulin de Lyon, pour les revues paraissant régulièrement¹¹. La linguistique russe est un domaine de recherche qui se développe en province, puisque trois colloques lui sont consacrés dans les années 1980 (à Aix-en-Provence en 1981, à Toulouse en 1984 et à Poitiers en 1987), bien que les thèses en linguistique slave soient encore soutenues majoritairement à Paris dans les années 1980 et 1990, parfois dans des universités ne disposant pas de section de spécialité slave, et donc dans le cadre du développement de départements de linguistique¹². De même que la recherche en linguistique slave occupe deux champs disciplinaires – linguistique et études slaves – la recherche en histoire russe et soviétique se développe en partie hors des sections de langues, littératures et civilisations slaves, dans les universités et à Sciences Po, avec cependant peu de centres de recherches qui lui sont dédiés ; soulignons néanmoins l'existence du Centre d'études des mondes russe, caucasien et centre-européen (CERCEC) à l'EHESS, héritier du Centre d'études sur la Russie, l'Europe orientale et le domaine turc¹³, et à Paris-I le Centre de recherches sur l'histoire des Slaves (CRHS), rattaché à l'Institut Pierre Renouvin¹⁴. Quant aux recherches sur la littérature, cœur de la discipline, elles concernent de plus en plus le XXe siècle – malgré une affinité qui reste forte pour le XIXe siècle – cela notamment en raison de l'ouverture progressive d'une documentation peu exploitée.

10 *Ibid.*

11 Michel NIQUEUX, « Slavica occitania, n° 1-11, Département de slavistique de l'université de Toulouse - Le Mirail, Centre de recherches « Monde slave et interculturalité », Toulouse, 1995-2000 », *Revue des Études Slaves*, 73-4, 2001, p. 821-822 ; P. GONNEAU, « La slavistique française, 1980-2000 », art. cit., p. 318.

12 P. GONNEAU, « La slavistique française, 1980-2000 », art. cit., p. 319-322.

13 <https://www.cercec.fr/le-cercec/a-propos/>

14 <http://www.pantheonsorbonne.fr/autres-structures-de-recherche/ipr/les-centres-de-recherche/crhs/>

La recherche reste donc dynamique. De plus, il faut relativiser la situation en France des études russes – et plus généralement slaves – en regard du contexte actuel généralement défavorable aux études slaves en Europe, où la slavistique est plus solidement ancrée dans les pays de langue slave¹⁵. Alors qu’existait en Allemagne une tradition de slavistique ayant inspiré et formé les spécialistes des pays voisins, le modèle s’étiole suite à la fermeture de nombreux postes, pour raisons économiques, les langues slaves autres que le russe étant plus particulièrement touchées. En France, malgré la fin d’un apogée ressentie dès les années 1970, les postes ont certes stagné, mais l’implantation des études russes reste forte. En 2005, Philippe Comte, président de l’Association française des russisants (héritière de la Société des professeurs de russe) fait état de 3 000 étudiants en russe – soit un peu plus de 2 % des étudiants en langues (derrière l’anglais, l’espagnol, l’allemand, l’italien, l’arabe, le chinois et le japonais)¹⁶ et certes deux fois moins en valeur absolue qu’au milieu des années 1970 – répartis dans 26 universités, avec des cours assurés par 200 enseignants¹⁷ ; si ce dernier chiffre semble s’être maintenu depuis les années 1970, c’est peut-être qu’il prend en compte la variété des profils du personnel enseignant (les enseignants-chercheurs, mais également les enseignants du second degré affectés dans le supérieur, ou encore les personnels enseignants non-permanents, y compris ceux dont l’activité d’enseignement ne constitue pas un temps plein). Les étudiants inscrits dans des filières autres que Langue, littérature et civilisation étrangères (LLCE) sont inclus dans ces données (notamment en Langues étrangères appliquées ou LEA), ce qui masque la forte diminution des effectifs constatée dans cette filière de spécialité par Isabelle Després, le débouché « naturel » de l’enseignement-recherche s’étant tari¹⁸. La chute des effectifs en russe dans le secondaire et la perte d’attractivité de la voie de spécialité dans le supérieur entraînent cependant une variation des publics qui s’y inscrivent et qui ont de moins en moins le niveau nécessaire en russe pour démarrer un cursus de spécialité, ce qui conduit à repenser les filières, et à y réintroduire un cursus débutant ; la licence de russe n’est donc plus sur le même pied que celles d’anglais, d’allemand ou d’espagnol, soit des langues mieux implantées dans le secondaire. Les profils des étudiants inscrits dans les cursus de spécialités ont évolué, pour accueillir non seulement des francophones débutants, mais également des ressortissants des anciennes républiques

15 Entretien téléphonique avec Paul-Louis Thomas du 21 mars 2017.

16 Jacques LEGENDRE et FRANCE. SÉNAT. COMMISSION DES AFFAIRES CULTURELLES, *L’enseignement des langues étrangères en France*, 2003, Rapport d’information n° 63 (2003-2004), déposé le 12 novembre 2003, <http://www.senat.fr/rap/r03-063/r03-0639.html>, page consultée le 14 avril 2020.

17 Philippe COMTE, *L’enseignement du russe en France : problèmes et perspectives [exposé présenté à Verone en septembre 2005]*, <https://www.afr-russe.fr/spip.php?article22>, consulté le 14 avril 2020.

18 Isabelle DESPRÉS, *Le point sur l’enseignement du russe en France*, <https://slideplayer.fr/slide/465504/>, consulté le 14 avril 2020.

socialistes soviétiques, ayant le russe pour langue maternelle ou secondaire. Répondre aux demandes de profils si variés est donc un nouvel enjeu de l'enseignement supérieur du russe. De nouveaux profils d'étudiants de langue maternelle russe, nés en URSS, en Russie ou en France, se sont également imposés à l'agrégation¹⁹. Malgré les contacts entre la France et les anciens pays du bloc soviétique développés depuis 1991 et le « paradoxe²⁰ » souligné de la chute de l'enseignement du russe dans un contexte d'accroissement des échanges, la décroissance s'aggrave dans les années 2000²¹.

Le russe, qui s'était imposé comme langue dominante de l'espace est-européen dans l'enseignement français au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, ne connaît plus la position hégémonique qui était la sienne dans l'Université à partir de la fin des années 1970 : ses effectifs ont chuté, tandis que le polonais émerge au sein d'études slaves universitaires ainsi diversifiées, mais aussi le serbo-croate, à la faveur notamment d'une politique yougoslave plus ouverte à l'accueil d'étudiants étrangers. Le russe reste malgré tout en bonne position au sein des études slaves. Le champ de focalisation des études de l'espace à l'Est de l'Allemagne s'était déplacé au fil des XIXe et XXe siècles. Alors que la France soutient la cause polonaise en 1830, c'est vers ce pays que se tournent les premières études slaves françaises dans les années 1840 ; étudier langue et littérature slave(s), parfois considérées au singulier, recoupe alors un volet politique : celui d'affirmer la prééminence d'une Europe slave à l'Est de l'Allemagne, parmi laquelle se distinguerait une nation à même d'unifier les pays de culture slave. Dans cette optique, c'est d'abord la Pologne qui est mise en valeur, avant un revirement vers l'espace russe du temps de l'alliance franco-russe, dans les années 1890-1917, jusqu'à la chute de l'empire allié. Alors qu'un régime communiste se stabilise à l'Est du continent, l'Université française recentre ses relations sur les États nés à la fin de la

19 Entretien avec Gérard Abensour du 29 juin 2016.

20 J. LEGENDRE et FRANCE. SÉNAT. COMMISSION DES AFFAIRES CULTURELLES, *L'enseignement des langues étrangères en France*, 2003, *op. cit.*

21 Sur cette décroissance, voir L. AFANAS'YEVA, « L'enseignement du russe en France dans le système éducatif public (lycées) : état des lieux et perspectives », *op. cit.*, p. 122 ; ASSOCIATION FRANÇAISE DES RUSSISANTS, « *Sauvons les concours de recrutement des enseignants* », 19 juin 2009, <https://www.afr-russe.fr/spip.php?article412>, consulté le 14 avril 2020. Pour le détail des postes ouverts, pourvus et le nombre de candidats aux concours de recrutement de l'enseignement secondaire en russe (CAPES et agrégation) depuis 2008, voir les données statistiques du ministère de l'Éducation nationale disponibles en ligne : FRANCE. MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE ET DE LA JEUNESSE et FRANCE. MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DE LA RECHERCHE ET DE L'INNOVATION, *Les données statistiques des concours - Devenir enseignant*, <https://www.devenirenseignant.gouv.fr/cid104735/donnees-statistiques.html>, consulté le 14 avril 2020. Voir également les rapports de jury de l'agrégation de russe, FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe, op. cit.*, 1980-1989 ; 2010-2019. Les rapports des cinq dernières années sont disponibles en ligne : FRANCE. MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE ET DE LA JEUNESSE et FRANCE. MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DE LA RECHERCHE ET DE L'INNOVATION, *Se préparer pour les concours du second degré : sujets et rapports de jurys - Devenir enseignant*, <https://www.devenirenseignant.gouv.fr/pid34315/se-preparer-pour-les-concours-second-degre-jurys.html>, consulté le 14 avril 2020.

Première Guerre mondiale, devenus la porte occidentale du monde slave, et replie l'enseignement du russe sur les ressources du passé pré-soviétique. La fin de la Seconde Guerre mondiale et la victoire soviétique dans un monde devenu bipolaire marquent le retour à l'Est de la focalisation des études slaves, vers l'Union soviétique, bien que cette entité politique ne fasse jamais pleinement son entrée au sein d'études qui restent « slaves » et non « soviétiques », dans des institutions où la domination écrasante de la langue russe n'est guère explicitée en relation avec la place de la Russie dans l'URSS²².

Peu de centres d'études russes dérogent à ce modèle. Une exception notable se trouve à l'INLCO, où est fondé un département « URSS » en 1969 : cet ensemble n'est pas justifié par une cohérence linguistique, mais géopolitique, sans inclure d'autres langues slaves que le russe et ce malgré l'existence de la République socialiste soviétique d'Ukraine ; l'ukrainien, ainsi que la plupart des langues slaves, sont alors enseignées dans le département d'Europe centrale et orientale, parmi d'autres langues non slaves. Le monde slave n'est pas un ensemble retenu au sein des études à l'INLCO, au contraire de l'université de Strasbourg-II, où les deux dénominations linguistique « slave » et géopolitique « soviétique » sont employées au sein de l'Institut d'études slaves et soviétiques. Le qualificatif d'études « slaves » est retenu tout au long d'une période pourtant marquée par les déplacements géographiques et politiques de ce qu'il recouvre, et qui se constitue en discipline scientifique : la slavistique. Les deux termes, « études slaves » (en russe : славяноведение) comme « slavistique » (en russe : славистика) sont utilisés, y compris à l'international, pour désigner l'étude de l'ensemble des langues et civilisations slaves, de manière comparatiste ou isolée. Le terme de « slavistique » semble cependant très lié à l'institutionnalisation internationale de cette discipline, notamment au sein de la Commission internationale de l'histoire de la slavistique, créée en 1958 par le Comité international des slavistes ; son utilisation fluctue dans l'Université française. Bien que celle-ci s'attache à former des spécialistes d'une langue et non des comparatistes, à l'échelle collective, la slavistique, et non plus le seul russe, est revendiquée au sein d'un UER à Paris-IV, dès le début des années 1970. Cette appellation est pourtant aujourd'hui remise en cause, sans que ne soit réévalué l'importance de l'étude de plusieurs langues slaves dans l'Université. Kinga Siatkowska-Callebat, maître de conférences de polonais à Paris-IV, souligne que le terme de « slavistique » n'est plus employé en Sorbonne, au profit « d'études slaves²³ », qui seraient moins centrées sur la linguistique. Cette

22 INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste, op. cit.*, 1971, partie 4 : Enseignement supérieur et recherche. Voir *Tableau 10.1. État de l'enseignement des langues gérées par les sections de langues slaves dans les universités et à l'INLCO en 1970-1971.*

23 Entretien avec Kinga Siatkowska-Callebat du 9 mai 2017.

acception n'est pas généralisée dans l'Université française, puisque des sections conservent le nom de « slavistique », comme à l'université Jean Jaurès de Toulouse²⁴. Le terme employé ne remet cependant pas en cause une évolution des contours de la discipline depuis l'institutionnalisation de la philologie slave à l'allemande, qui a influencé le modèle français. Pierre Gonneau propose six composantes des études slaves traditionnelles : la linguistique et philologie, la littérature (ces deux premiers champs étant les plus développés), les arts, la religion, la philosophie et l'histoire des idées et l'histoire médiévale et moderne²⁵. Ces derniers domaines pourraient être aujourd'hui rattachés à la civilisation, qui a émergé comme composante des études de langues, désormais placée sur le même plan que la langue (qui devient une spécialité en linguistique passées les premières années universitaires) et la littérature. Il existe également des études sur les mondes russes et slaves, qui se sont développées hors de la slavistique (comme l'histoire contemporaine, les sciences politiques, la sociologie, la psychologie, l'ethnologie, le droit, les sciences économiques, la démographie et la géographie²⁶.) Pour ces études, qui ne partent pas de la langue, ni de la littérature, le regroupement sous le terme de « slave » – qui fait référence à un espace linguistique, comme le souligne Jean Breuillard²⁷ – n'a pas nécessairement de pertinence. Alors que l'Institut d'études slaves conserve cette dénomination, elle n'est pas exclusive ni exhaustive pour désigner l'espace à l'Est de l'Allemagne. A émergé depuis la fin des années 1980, à la suite de géographes, le terme d'Europe médiane, comme ensemble désigné « de façon volontairement floue²⁸ » et « défini indirectement par rapport aux Europes de l'Ouest et de l'Est²⁹. » La Russie en serait exclue, les limites orientales de cet espace étant constitué du « proche étranger » russe : Biélorussie, Ukraine et Moldavie, selon Emil Kazakov³⁰. Dans le monde des études linguistiques, le terme de « slave » perdure, malgré une volonté revendiquée d'élargir les horizons de ces études au-delà des seules langues slaves, selon un principe d'inclusion culturelle des voisins proches. Jean Breuillard invite ainsi à décroiser les études slaves, pour les inscrire plus largement dans un contexte d'Europe centrale et balkanique³¹. Sans que le terme de « slave » ne soit remis en cause – et sans que ne semble perdurer dans son utilisation un projet de domination slave dans ces espaces européens – l'Institut d'études

24 <https://slavistique.univ-tlse2.fr/>, page consultée le 5 avril 2020.

25 P. GONNEAU, « La slavistique française, 1980-2000 », art. cit., p. 319.

26 *Ibid.*

27 J. BREUILLARD, « Bref historique des études slaves en France », art. cit.

28 Yves Lacoste, « Europe médiane ? », *Hérodote*, n° 48, 1988, p. 3-12, cité par Emil KAZAKOV, « Sofia : l'Europe médiane », *Outre-Terre*, 2-7, 2004, p. 322.

29 E. KAZAKOV, « Sofia : l'Europe médiane », art. cit., p. 323, d'après la conception des « trois Europes » de Jenö Szücs dans son ouvrage éponyme paru en français à Paris chez L'Harmattan en 1985 et préfacé par Fernand Braudel.

30 E. KAZAKOV, « Sofia : l'Europe médiane », art. cit., p. 324.

31 J. BREUILLARD, « Bref historique des études slaves en France », art. cit.

slaves a choisi d'élargir les frontières de la discipline, en publiant des études sur des pays non slaves d'Europe³², tout en conservant cette étiquette « slave », qui ne valorise pas les autres espaces linguistiques de la région. La dénomination actuelle de la section 13 du Conseil National des Universités (CNU) propose de rassembler « Études slaves et baltes », alors qu'en 2016, elle portait encore le titre de « Langues et littératures slaves. » Cependant, les russisants y sont toujours les mieux représentés³³, à l'image de leur place dans les universités.

Encouragés par des organismes internationaux comme la Commission internationale pour l'histoire de la slavistique, les spécialistes français de langues slaves ne se départissent pas des termes internationaux comme ceux de « slavistique » et tendent ainsi toujours à employer les désignations de « slaviste » ou « russisant » comme des équivalents, alors que la seconde catégorie décrit mieux la réalité de formation des spécialistes français que la première, généraliste. Cette assimilation des notions d'études « slaves » et d'études « russes », qui peine à représenter les spécialistes d'autres langues slaves, est héritière de l'âge d'or des études russes en France, qui dépassent les autres langues slaves en termes de postes créés, et donc d'effectifs enseignants et étudiants. Ce modèle existerait au-delà des frontières françaises, puisque Michel Aucouturier, agrégé de russe, est recruté en 1960 sur une chaire de Langues et littératures slaves à l'université de Genève. Bien qu'il parle couramment le tchèque, appris dans le cadre familial et non académique, il ne pense pas que cette circonstance ait joué sur sa nomination à une chaire fléchée en langues slaves ; sa qualification d'agrégé de russe et ses travaux en littérature russe auraient suffi à sa nomination. C'est d'ailleurs Georges Nivat, exclusivement russisant, qui le remplace sur le poste. Seul le russe suffirait donc pour être en mesure d'enseigner les langues et littératures slaves ; l'initiation à la langue russe semble d'ailleurs impliquée dans sa charge de cours, dont le nom reste libre à interprétation par son titulaire, selon Michel Aucouturier³⁴. Paul-Louis Thomas souligne qu'en Allemagne, comme en Italie, les postes sont fléchés par langue, ce qui n'empêche que les slavistes qui y sont nommés sont formés à plusieurs langues slaves, soit un modèle différent de la France³⁵. François Champagne de Labriolle, enseignant à l'INALCO, interrogé sur les termes de « russisant » et de « slaviste », remarque « qu'il n'y a pas d'opposition entre ces deux termes », voire même qu'il y aurait corrélation puisque les professeurs de russe sont

32 L'Institut d'études slaves propose notamment des publications sur l'Albanie ou encore la Hongrie. Voir <https://institut-etudes-slaves.fr/domaines-geographiques/>, page consultée le 13 avril 2020.

33 Voir le site de la section 13 du CNU, <http://www.cpcnu.fr/web/section-13/presentation>, page consultée le 22 juin 2016 ; <https://www.conseil-national-des-universites.fr/cnu/#/entite/entiteName/CNU/idChild/32>, page consultée le 9 avril 2020.

34 Entretien avec Michel Aucouturier du 23 février 2016.

35 Entretien téléphonique avec Paul-Louis Thomas du 21 mars 2017.

« forcément les deux³⁶. » Il y a pourtant bien un modèle de slavistique à la française – à défaut de slavistes au sens comparatiste du terme, c'est-à-dire compétents dans plusieurs langues slaves – qui ne forme des spécialistes que d'une langue (et culture) slave : les Langues orientales comme l'Université proposent des diplômes unilingues, pour lesquels la connaissance d'une autre langue n'est pas nécessaire. L'agrégation de russe, qui certifie la compétence à l'enseignement, renonce rapidement à afficher une ambition concrète de former des spécialistes de plusieurs langues slaves : dès le début des années 1950, l'épreuve de seconde langue slave laisse place à une épreuve de langue auxiliaire comprenant des langues occidentales, puis, malgré le retour exclusif aux langues slaves, le coefficient de l'épreuve est progressivement réduit, avant sa suppression, momentanée en 1968, de nouveau effective depuis 2004³⁷. Pas plus que l'agrégation, la validation de thèses d'État, demandée pour accéder au titre de professeur d'université, ne valorise conceptuellement le plurilinguisme. Alors que le modèle de la formation de slavistes comparatistes est répandu en Europe et aux États-Unis³⁸, la slavistique française y a renoncé après les travaux d'un comparatiste comme André Vaillant. Ce qui n'empêche pas à cette slavistique française d'accéder à une reconnaissance internationale, puisque le XVIIe Congrès international des slavistes de 2023 aura lieu pour la première fois hors d'un pays de langue slave, à l'Institut d'études slaves à Paris.

36 Propos de François Champagne de Labriolle recueillis via un questionnaire écrit, reçu le 26 septembre 2016.

37 « Arrêté du 12 juillet 2004 modifiant l'arrêté du 12 septembre 1988 modifié fixant les modalités des concours de l'agrégation », *Journal officiel de la République française*, n° 167, 21 juillet 2004, p. 13003.

38 Entretien téléphonique avec Paul-Louis Thomas du 21 mars 2017.

Liste des tableaux, graphiques, figures et cartes

Tableau 1.1. Les chaires de russe et d'études slaves ouvertes de 1840 à 1937.....	78
Tableau 2.1. Les enseignements de la chaire de russe (1916-1939).....	92
Tableau 2.2. Les cours donnés par Nikolai Koulmann en Sorbonne dans les années 1930.....	97
Tableau 2.3. Liste des sujets sur lesquels ont été évalués les candidats reçus au DES de russe de l'université de Paris dans l'entre-deux-guerres.....	102
Tableau 2.4. Les thèses portant sur le domaine russe ou au jury desquelles a participé le professeur de russe soutenues en Sorbonne dans l'entre-deux-guerres.....	106
Tableau 2.5. Nombre de cours enseignés à la Chaire de Langues et littératures slaves du Collège de France selon les langues, de 1857 à 1939.....	118
Tableau 2.6. Les ouvrages publiés dans l'entre-deux-guerres dans la collection « Bibliothèque de l'Institut français de Saint-Petersbourg » (ou « de Leningrad »).....	129
Figure 3.1. Les différentes générations d'enseignants de russe titulaires des chaires du supérieur, des années 1870 à la fin de l'entre-deux-guerres.....	145
Graphique 3.1. Les diplômés de russe à l'École nationale des Langues orientales vivantes (1878-1939) et les licenciés de russe en Sorbonne (1917-1939).....	151
Tableau 3.1. Les licenciés de la Sorbonne et les diplômés de russe de l'ENLOV dans l'entre-deux-guerres : un même public ?.....	155
Graphique 3.2. Les diplômés de russe de la Sorbonne (1917-1939).....	160
Figure 3.2. Quelques profils d'élèves formés par Paul Boyer aux Langues orientales (1891-1937).....	165
Graphique 4.1. L'évolution du nombre de diplômés de russe aux Langues'O du temps de l'enseignement de Pierre Pascal (1937-1950).....	176
Tableau 4.1. État des lieux de l'enseignement du russe dans le secondaire en 1944-1947.....	191
Figure 4.1. Quelques profils d'élèves formés par Pierre Pascal aux Langues orientales (1837-1950).....	218
Tableau 5.1. Les étudiants de russe à Moscou (1954-1957).....	248
Tableau 6.1. Les chaires de russe et d'études slaves ouvertes de 1945 à 1959.....	265
Tableau 6.2. Les thèses ès-lettres soutenues touchant au domaine russophone (1940-1959)	268
Tableau 6.3. Les conférences données pour l'enseignement d'Histoire et civilisation des Slaves à l'Université de Paris dans l'immédiat après-guerre.....	280
Tableau 6.4. État de la recherche universitaire en littérature russe en 1947.....	292
Tableau 6.5. Programme de littérature en licence de russe en Sorbonne (1945-1954).....	305

Tableau 6.6. Exemples de sujets de mémoires de Diplômes d'études supérieures de russe soutenus à l'université de Paris (1940-1959).....	308
Tableau 6.7. Les sujets des épreuves écrites de l'agrégation de russe (1947-1959).....	313
Tableau 6.8. Les sujets des épreuves écrites du CAPES de russe (1955-1959).....	317
Tableau 6.9. Les programmes de l'agrégation de russe (1947-1957).....	319
Tableau 6.10. Indications bibliographiques accompagnant les programmes de l'agrégation de russe, 1953-1957.....	323
Tableau 6.11. Les sujets des épreuves orales de l'agrégation de russe (1948-1959).....	332
Tableau 6.12. Les sujets des épreuves orales du CAPES (1955-1959).....	337
Tableau 7.1. Les chaires de russe et d'études slaves ouvertes dans les années 1960 : vers de nouvelles spécialités.....	349
Graphique 7.1. Les élèves et les diplômés de russe des Langues orientales (1950-1968).....	363
Tableau 7.2. Les langues présentées à l'épreuve orale de seconde langue de l'agrégation (1948-1967).....	376
Tableau 7.3. Thèses soutenues sous la direction de Roger Portal, titulaire de la chaire d'histoire et civilisation des Slaves et directeur du Centre d'études et de recherches sur l'histoire slave.....	390
Tableau 8.1. Les thèses ès-lettres soutenues touchant au domaine russophone (1960-1970) 402	
Tableau 8.2. Les sujets de mémoire soutenus à l'université de Paris (1960-1967) : une préférence marquée pour la littérature.....	419
Tableau 8.3. Exemples de communications présentées au Ve Congrès international des slavistes à Sofia en 1963 : délégations française, américaine et hollandaise, classées selon les thématiques de l'Université française.....	436
Tableau 8.4. Exemples de communications présentées au VIe Congrès international des slavistes à Prague en 1968 : délégations française et américaine, classées selon les thématiques de l'Université française.....	444
Tableau 8.5. Mémoires de maîtrises soutenus en Sorbonne dans d'autres disciplines (lettres et sciences humaines) que le russe mais touchant à la Russie (1968-1970).....	452
Tableau 8.6. Les sujets des épreuves écrites de l'agrégation de russe (1960-1967).....	453
Tableau 8.7. Les sujets des épreuves écrites du CAPES de russe (1960-1967).....	456
Tableau 8.8. Les sujets des épreuves orales de l'agrégation de russe (1960-1967).....	459
Tableau 8.9. Les sujets des épreuves orales du CAPES (1960-1967).....	468
Tableau 9.1. Les candidats à l'agrégation de russe de 1947 à 1956.....	481

Graphique 9.1. Nombre de licences et DES (puis maîtrises) de russe validés par année en Sorbonne (1940-1970).....	487
Graphique 9.2. Les licenciés de russe à Paris antérieurement spécialistes d'une autre discipline (1946-1970).....	488
Tableau 9.2. Élèves de l'ENS-Ulm en spécialité russe entrés avant 1968.....	491
Tableau 9.3. Élèves de l'ENS de Saint-Cloud en spécialité russe entrés avant 1968.....	497
Tableau 9.4. Élèves des ENS de Sèvres et de Fontenay-aux-Roses en spécialité russe entrées avant 1968.....	498
Graphique 9.3. Les candidats effectifs aux épreuves théoriques du CAPES de russe par statut (concours normal, ipésiens et normaliens, 1957-1967).....	504
Graphique 9.4. Les reçus aux épreuves théoriques du CAPES de russe selon le statut d'obtention (1957-1967).....	505
Tableau 9.5. Nombres de postes et de reçus à l'agrégation et au CAPES de russe (1947-1967).....	506
Graphique 9.5. Les nouveaux agrégés selon leur âge au moment de leur réussite au concours (1948-1968).....	509
Tableau 9.6. Les agrégés de russe précédemment titulaires du CAPES (1951-1970).....	512
Graphique 9.6. Les agrégés de russe précédemment titulaires du CAPES (1955-1970).....	513
Graphique 9.7. Les agrégés de russe précédemment diplômés d'une autre discipline (1948-1965).....	515
Tableau 9.7. Candidats inscrits et reçus à l'agrégation de russe par genre (1947-1967).....	518
Tableau 9.8. Seuils d'admissibilité et d'admission de l'agrégation de russe par genre des candidats (1948-1967).....	520
Tableau 9.9. Les candidats et reçus au CAPES de russe par concours normal, voie réservée et admissibilité à l'agrégation (1955-1967).....	524
Tableau 9.10. Membres du jury de l'agrégation de russe (1947-1967).....	541
Tableau 9.11. Membres du jury du CAPES de russe (1955-1967).....	543
Tableau 9.12. Les enseignants de russe en fonction à l'université de Paris (1945-1968).....	549
Tableau 9.13. La carrière des premiers agrégés de russe : une insertion fréquente dans l'enseignement supérieur.....	553
Tableau 9.14. Les enseignants responsables de cours de russe dans le supérieur (1945-1962).....	557
Tableau 9.15. Les enseignants responsables de cours de russe dans le supérieur (1962-1971).....	561

Tableau 10.1. État de l'enseignement des langues géré par les sections de langues slaves dans les universités et à l'INLCO en 1970-1971.....	580
Carte 10.1. Les lecteurs de langue russe en poste dans l'enseignement supérieur français en 1970.....	608
Carte 10.2. Les lecteurs de langue russe en poste dans l'enseignement supérieur francilien en 1970.....	609
Tableau 10.2. Les enseignants de russe en poste dans les départements de spécialité des établissements d'enseignement supérieur francilien en 1970-1971.....	613
Tableau 11.1. Répartition de cours proposés dans les universités françaises et à l'INLCO en 1970, selon les trois composantes : langue (et linguistique), littérature et civilisation.....	633
Tableau 11.2. Les enseignants de russe en poste dans les départements de spécialité slave en province en 1970-1971.....	648
Tableau 11.3. La civilisation à Paris-IV en 1971-1972 : histoire politique, économique, sociale, littéraire, artistique et culturelle.....	653
Tableau 11.4. Les sujets de mémoires de maîtrises soutenus et les spécialités du C2 en études russes à l'université de Paris (1968-1970).....	662
Tableau 11.5. Les thèses soutenues dans les universités où existe une section d'études russes (langue, littérature et civilisation) en France dans les années 1970.....	676
Tableau 11.6. Sujets des mémoires soutenus au centre de Nanterre, devenu université Paris-X (1969-1978).....	689
Tableau 11.7. Les sujets des épreuves écrites de l'agrégation de russe (1969-1972).....	697
Tableau 11.8. Les membres du jury de l'agrégation de russe (1969-1972).....	699
Tableau 11.9. Les sujets des épreuves orales de l'agrégation de russe (1969-1972).....	699
Tableau 11.10. Les sujets des épreuves écrites du CAPES de russe (1969-1979).....	703
Tableau 11.11. Les sujets des épreuves orales du CAPES de russe (1969-1979).....	704
Tableau 11.12. Les membres du jury du CAPES de russe (1969-1979).....	710
Tableau 11.13. Les membres du jury de l'agrégation de russe (1973-1979).....	715
Tableau 11.14. Les sujets des épreuves écrites de l'agrégation de russe après recombinaison des épreuves (1973-1979).....	718
Tableau 11.15. Les sujets des épreuves orales de l'agrégation de russe après recombinaison des épreuves (1973-1979).....	720
Tableau 11.16. Les langues présentées à l'épreuve de seconde langue à l'agrégation de russe après la réintroduction de l'épreuve en comparaison de sa première existence (1948-1967 ; 1977-1979).....	731

Tableau 12.1 Nombre de postes, de candidats et d'admis aux concours de l'agrégation et du CAPES dans les années 1970.....	751
Graphique 12.1. Nombre de candidats par poste à l'agrégation et au CAPES de russe (1947-1979).....	752
Tableau 12.2. Les agrégés de russe parmi les agrégés de langues (1948-1978) : un poids qui diminue dès la fin des années 1960.....	754
Graphique 12.2. Poids des agrégés de russe parmi les agrégés de langues (1948-1978).....	757
Graphique 12.3. Nombre de reçus par genre des candidats et pourcentage de réussite au concours de l'agrégation de russe (1947-1979).....	758
Graphique 12.4. Nombre de reçus par genre des candidats et pourcentage de réussite au concours normal du CAPES de russe (1955-1979).....	759
Graphique 12.5. Nombre de reçus par genre des candidats et pourcentage de réussite à la voie réservée du CAPES de russe (1957-1979).....	760
Tableau 12.3. Les élèves des ENS-Ulm et Sèvres spécialistes de russe ayant poursuivi leur scolarité après 1968 et leur réussite à l'agrégation.....	761
Tableau 12.4. Les élèves des ENS de Saint-Cloud et de Fontenay-aux-Roses spécialistes de russe ayant poursuivi leur scolarité après 1968 : une sortie qui se limite souvent au CAPES	762
Tableau 12.5. Les enseignants de russe en fonction à l'Université de Paris, puis Paris-IV (1968-1979).....	771

Sources et bibliographie

I – Sources non publiées, présentées par institutions d’archives

1 – Archives nationales (Pierrefitte-sur-Seine)

a) Fonds de l’Éducation nationale

Archives du ministère de l’Instruction Publique (Fonds F17)

F17/13671 : Section permanente du conseil supérieur de l’instruction publique, séance du 28 février 1938, exposé des motifs du projet d’arrêté instituant une agrégation de russe

Direction de l’enseignement supérieur (1846-1969)

F17/17712 : École nationale des Langues orientales vivantes

Direction de l’enseignement secondaire (1864-1969)

F17/17801 : Enseignement du russe, 1892-1949

Archives de l’académie de Paris (Fonds AJ/16)

AJ/16/4797 à 4803 : Registres des certificats d’aptitude au grade de licencié ès-lettres, 1917-1928

AJ/16/4957 : Répertoire alphabétique annuel des candidats au diplôme d’études supérieures de langues étrangères vivantes, 1906-1938

AJ/16/4958 : Registre de transmission de dossiers en vue de la délivrance du diplôme de licence - es-lettres, nouveau régime, 1922-1925

AJ/16/5936 : Dossier de Charles Corbet

AJ/16/6039 : Dossier de Raoul Labry

AJ/16/6041 : Dossier de Sophie Laffitte

AJ/16/6109 : Dossier de Pierre Pascal

AJ/16/6158 : Dossier d’Alexandre Sinany

AJ/16/6160 : Dossiers de Valérie Stoliaroff et de Dimitri Stremoukhoff

AJ/16/6994 et 6995 : Relations de l'Université de Paris avec ses homologues russes et soviétiques (1890-1959)

AJ/16/6994 : Visites et échanges de professeurs avec l'URSS (1920-1959), projet de plan de coopération culturelle France/URSS pour l'année 1958, relations avec les universités d'URSS (1902-1955), relations culturelles (congrès-cérémonies) avec l'URSS (1897-1959), documentation sur l'URSS (1931-1956), association France-Russie puis France-URSS (1916-1919 ; 1944-1956)

AJ/16/6995 : Correspondance entre divers acteurs des échanges (1894-1957)

AJ/16/7075 à 7110 : Faculté des lettres, doctorats, 1912-1967

CP/AJ/16/8867 : pièce 39, affiche des littératures slaves, 1960-61 ; pièces 214 à 265 : enseignement de russe pour scientifiques à Nanterre, 1968-1970

Versement 19771428 Concours de l'agrégation et du certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement secondaire (Capes), 1972

19771428/459 : Liste des candidats à l'agrégation de russe en 1972

19771428/462 : Liste des candidats au CAPES de russe en 1972

Versement 20010498 : Rectorat de Paris et Services inter-académiques (1875-1974)

20010498/174-20010498/177 : Institut d'études slaves (création, organisation, activité scientifique)

20010498/181 : Centre d'études et de recherches sur l'histoire slave

Versement 20020476 : Fonds relatif à l'enseignement supérieur : administration de l'université

20020476/217 : Scolarité, dont Enquête sur les langues peu étudiées (1961) et Admission aux Langues orientales vivantes (1959-1964)

20020476/236 : Licence ès-lettres, 1899-1930. Réformes.

20020476/239 : Rapports de soutenance des thèses de doctorat de la faculté des lettres : Tatiana Bakounine et Raoul Labry (1929)

20020476/240 : Rapports de soutenance des thèses de doctorat de la faculté des lettres : Petr Christophorov (1938), Marcelle Ehrhard, Maxime Herman et Pierre Pascal (1939)

20020476/255 : Lecteurs russes, 1927-1939

20020476/256 : Cours : russe, 1898-1937 ; conférence Langue, Littérature et Civilisation russes, 1929

20020476/257 : Chaires dont Langue et littérature russes, 1919, Langue, Littérature et Civilisation russes, 1942, Histoire et civilisation des Slaves, 1945

20020476/303-307 : Diverses statistiques sur les étudiants

20020476/314 : Étudiants russes

20020476/350 : Associations internationales de l'Université, dont associations pour le rapprochement avec les étudiants slaves (1909-1933)

Fonds de l'École nationale des langues orientales vivantes (62AJ)

62AJ/63 et 64 : Office national des universités et écoles françaises (O.N.U.E.F.) 1910-1936.

62AJ/66 à 69 : Dossiers Paul Boyer : Association France-Russie, documents sur la Russie, question des minorités, œuvres de guerre, documentation sur la guerre de 1914-1918, interventions de Paul Boyer pour la nomination d'interprètes aux armées. 1906-1934

Archives de l'Éducation nationale, Bureau des actions pédagogiques et éducatives

Fonds 19910417 : Échange d'assistants de langues vivantes

19910417/54-55 : Assistants soviétiques en France (1968-1985)

Archives du Bureau d'organisation des concours de recrutement des professeurs agrégés et certifiés et des personnels d'éducation et d'orientation

Carton 19870782/72 : Liste des admissibles et des admis à l'agrégation de russe en 1968

Archives de la Sous-direction des enseignements universitaires

Versement 19930209 Formation des personnels à l'enseignement secondaire dans les IPES (Instituts de Préparation aux Enseignements du Second Degré) et ENS (Écoles Normales Supérieures)

19930209/1 : IPES, 1957-1981

19930209/2 : ENS, 1968-1987

Archives de l'université Paris 4 – Sorbonne

Versement 19910563 Faculté des lettres : CELG, CES, DES

19910563/186-200 : Listes des inscrits aux Certificats d'études supérieures (CES), 1945-janvier 1968

19910563/201-232 : Procès verbaux individuels de licence ès-lettres, juin 1926-1970

19910563/234-248 : Diplômés d'études supérieures (DES), 1919-octobre 1967

19910563/257 : Listes individuelles des dépôts de candidature en DES, 1948-1967

19910563/258-263 : Procès verbaux de maîtrise, 1968-1970

19910563/264-269 : Procès verbaux de Certificats d'études supérieures C2, juin 1968-juin 1970

Versement 19930389 Faculté des lettres, université Paris-IV

19930389/5-7 : Procès verbaux des soutenances de thèses, mai 1959-1967

19930389/51 : Registre d'enregistrement des thèses, mai 1961-1978

19930389/61 : Registre des thèses soutenues, 1948-1950

Versement 20010016 : Dossiers de carrière de personnels enseignants (professeurs, maîtres de conférences, allocataires de recherche) de l'université de Paris IV ayant cessé leurs fonctions avant 2000 et nés entre 1900 et 1940.

20010016/1 : Dossier de Henri Granjard

20010016/5 : Dossier de Nicolas Weisbein

20010016/8 : Dossiers de René L'Hermitte et Alexandre Staritzky

20010016/10 : Dossier de Basile Kerblay

20010016/13 : Dossiers de Michel Heller et de Aimé Maurel

20010016/18 : Dossier de André Siniavski

20010016/20 : Dossier de Charles Jacques Veyrenc

20010016/22 : Dossier de Pierre Contal

20010016/40 : Dossier de Jean Bonamour et de Jacques Catteau

20010016/44 : Dossier de François Cornillot

Archives des Écoles normales supérieures (ENS)

Versement 19930595 : ENS, Rue d'Ulm

19930595/28 : Dossier de correspondance avec le Ministère de l'Éducation nationale

19930595/29 : Dossier de correspondance avec le Ministère des Affaires étrangères

19930595/79-80 : Effectifs des élèves et statistiques

19930595/81-83 : Situations d'études (1955-années 1980)

19930595/89-90 : Cours et conférences (1950-1981)

19930595/92 : Débouchés (CAPES, agrégation) et statistiques

19930595/97 : Élèves étrangers en France et français à l'étranger, dont URSS (1959-1970)

19930595/106 : Vie culturelle, activités politiques et syndicales

19930595/131 : Copies de concours dont copies de russe, 1980

Versement 20000384 : ENS, Saint-Cloud

20000384/7 : Personnel, 1961-1995

20000384/14-15 : Scolarité (statistiques, 1944-1985 ; effectifs, 1959-87)

20000384/16 : Débouchés, 1944-1986

20000384/17-29 : Dossiers personnels d'élèves entrés à partir de 1975

20000384/17 : Dossier de Vincent Bénet

20000384/18 : Dossier de Jean-Pascal Botella

20000384/27 : Dossier de Serge Rolet

20000384/29 : Dossier de Marc Weinstein

Versement 20020123 : ENS, Fontenay-aux- Roses

20020123/62 : Dossier Relations avec la section de russe, 1975-80

20020123/65 : Concours, 1975-1977

Archives du CNRS

Versement 19820521 Enseignement ; Centre national de la recherche scientifique (CNRS) ;
Laboratoire de slavistique (1918-1980)

19820521/96-97 : Enseignement des langues slaves, indemnités pour professeurs
russes

19820521/137-139 : Agrégation et CAPES de russe
19820521/141-142 : Congrès internationaux des slavistes (1934-1978)
19820521/144 : MAPRIAL
19820521/147 : Dossier correspondance URSS
19820521/170 : Enseignants de russe dans les années 1970, société des professeurs de russe
19820521/241-242 : Laboratoire de slavistique

b) Fonds d'association

Archives de l'Office national des universités et écoles françaises (ONUUEF, 70AJ)

70AJ/62 : Relations entre établissement d'enseignement français et étrangers, contient un dossier URSS (1952-1966) : les documents concernent principalement la question de l'envoi d'étudiants français en URSS.

70AJ/104 : Assistants de langue russe dans les lycées français (1945-1956)

70AJ/105 : Arrêtés par académie des nominations des assistants de langues dans les universités françaises (1969-1970)

70AJ/146-158 : Fonds du Groupe académique russe (GAR)

70AJ/146 : Dossier contenant les statuts du Groupe académique russe, constitué en 1920 à Paris

70AJ/147-152 : Assemblées générales du groupe, renseignements sur ses membres, dossiers de comptabilité

70AJ/153-155 : Certificats attestant du niveau d'études des membres

70AJ/156-158 : Activités pédagogiques et scientifiques des membres ; certains dossiers concernent l'enseignement du russe, mais dans les établissements secondaires et avant la deuxième guerre mondiale.

Archives de l'association France-URSS (1945-1991, Fonds 88AS)

88AS/3, 88AS/7 et 88AS/11 : Comité national-présidence nationale-secrétariat national

88AS/15 à 88AS/18 : Congrès nationaux de l'association

88AS/33 et 34 : Accords sur la coopération culturelle entre l'association France-URSS d'une part et l'Union des associations soviétiques pour l'amitié et les relations culturelles avec l'étranger et l'association URSS-France d'autre part et plans d'échanges culturels entre ces associations (1963-1973 et 1974-1991)

88AS/35 et 36 : Rapports sur l'activité « Voyages » de l'association

88AS/51 : Promotion de la langue russe en France (années 1980)

88AS/52 : Colloques (années 1970)

88AS/157 : Enseignement de la langue russe

2 – Archives diplomatiques (La Courneuve)

- Service des œuvres françaises à l'étranger

417QO/32, Section des œuvres diverses, section artistique et littéraire, URSS, 1920-1932

417QO/339, Section des écoles, URSS, 1932-1940

- Série Europe, sous-série URSS

208QO/62, Œuvres françaises en URSS, 1944-1949

208QO/198, Relations culturelles franco-soviétiques, 1949-1953

208QO/199, Relations culturelles franco-soviétiques, 1953-1954

208QO/200, Relations culturelles franco-soviétiques, 1954-1955

208QO/210, Personnels de l'ambassade de France à Moscou, 1956-1960

208QO/228, Relations culturelles franco-soviétiques, 1956-60

208QONT/1911, Relations culturelles franco-soviétiques, 1961-1965

208QONT/1935, Soviétiques en France et Français en URSS, 1961-1965

208QONT/2648, Relations culturelles franco-soviétiques, 1966-1970

1928INVA/3670, Relations culturelles franco-soviétiques, 1971-1976

1928INVA/3671, Relations culturelles franco-soviétiques, 1973-1976

1928INVA/3672, Relations culturelles franco-soviétiques, 1971-1976

1929INVA/4760, Relations culturelles franco-soviétiques, 1976-1980

- Fonds DGRCSST (Direction générale des relations culturelles, scientifiques et techniques)

236QO/51, Personnel enseignant à l'étranger, 1948-1968

236QO/75, contient un dossier « URSS, 1960-1964 »

236QO/171, URSS, Commission mixte, 1969-1971

236QO/172, Voyages d'officiels en URSS, 1970-1971

- Série Relations culturelles, sous-série Enseignement, 1948-1959

238QO/29, Enseignement, 1945-1947 (contient des dossiers sur le Centre d'études russes, l'ENLOV et l'Institut d'études slaves)

238QO/95, URSS, 1945-1947

238QO/332, Enseignement, URSS, affaires générales, 1948-1961

238QO/333, Enseignement, URSS, 1948-61 (contient des dossiers sur le système de bourses entre France et URSS)

238QO/334, Enseignement, URSS, 1948-1961 (questions financières, commissions mixtes)

3 – Archives d'établissements d'enseignement supérieur (archives intermédiaires)

a) Archives de l'INALCO

Carton 1111 : Listes des inscrits et des reçus aux examens (1944-1951)

Carton 1073 : Listes des inscrits et des reçus aux examens (1951-1953)

Carton 1125 : Listes des inscrits et des reçus aux examens (1953-1958)

Carton 1110 : Listes des inscrits et des reçus aux examens (1958-1960)

Carton 1114 : Listes des inscrits et des reçus aux examens (1960-1962)

Carton 2475 : Registres des étudiants inscrits à l'école (1933-1944 ; 1949-1955)

Carton 2478 : Registres des étudiants inscrits à l'école (1956-1970)

Carton 2477 : Registres des diplômés (1960-1971)

Carton 5192 : Conseils de département : URSS (1969-1991) puis Eurasie/Russie (1992-2005)

Carton 5193 : livret des études (dépliant des cours proposés par l'ENLOV pour l'année 1961-1962 ainsi que pour 1971-1972), programmes universitaires (1948-1949), dépliant de l'IES pour l'année 1944-1945, programmes des examens de civilisation (1963-1968)

b) Archives de l'Université Paris 10 - Nanterre

2009001 : Dossiers d'enseignants

2009001/29 : Simone Blanc

2009001/94 : Efim Etkind

2009001/141 : Geneviève Johannet et José Johannet

2009001/144 : André Karnycheff

2009001/146 : Anne Kichilov, née Carrive

2009001/236 : Marie Sémon

2009001/237 : Dimitri Sesemann

2009001/238 : Edith Rivière, épouse Scherrer

2009001/242 : Nikita Struve

2009001/248 : Maria Tilkovska

2011040/24 : Georges Philippenko

2011005 : Fonds André Karnycheff

2011005/1-2 : Généralités sur ses activités d'enseignement

2012069/5 : Livrets d'enseignement études slaves (russe et tchèque)

c) Archives de l'Université Paris 8 – Vincennes-Saint-Denis

Conservées à la Bibliothèque universitaire de Paris 8 : Fonds Vincennes

Carton V 23 : Liste des personnels enseignants et administratifs

Carton V 41 : Départements : organisation

Carton V 42 : Statistiques

Carton V 47 : Guides de l'étudiant, 1968-1979

Carton V 55 : Programmes, 1968-1973

4 – Archives départementales

Archives départementales des Hauts-de-Seine (92) : versements de l'Université
Paris 10- Nanterre

Inventaire 1008W : Mémoires soutenus, 1969-1972

Inventaire 1079W : Mémoires soutenus, 1973-1974

Inventaire 1081W : Mémoires soutenus, 1975-1976

1102W/101-102 : Mémoires de russe soutenus en 1977

1124W/44 : Mémoires de russe soutenus en 1978

Fonds 1208W : Présidence de l'université

1208W/96 : Scolarité : modalités d'inscription, organisation des études, correspondance, statistiques des diplômés (à consulter)

1208W/99 : Scolarité : réponses des universités, du conseil d'université de Paris, des UER (à consulter)

1208W/128 : Conseils d'UER d'études germaniques et slaves

1208W/143 : Relations avec les UER : allemand, russe (1969-75)

1208W/147 : Relations avec le département d'Etudes et de recherches interdisciplinaires, 1972-1980 ; nouvelles filières LEA, 1970-77

1208W/219 : Statistiques concernant les étudiants (1969-76)

1208W/226 : Bilan statistique des étudiants et liste des UV (1971-75)

1208W/255 : Personnels enseignants

1208W/280 : Guides de l'étudiant, 1972-79

Fonds 2460W : Service des bourses

2460W/1 : Statistiques sur la population universitaire

5 – Archives conservées à La contemporaine (ex-BDIC, Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine)

F delta res 883 : Fonds Pierre Pascal (59 cartons ; voir l'inventaire du fonds par Alexandre Goriounov, 2006)

Cartons 1 à 6 : Papiers personnels et autres documents classés par ordre chronologique (1914-1980)

Carton n° 4 : Papiers personnels (1945-1957) ; beaucoup de correspondance concernant ses activités d'enseignement et de recherche (membre du jury d'agrégation, participation à des conférences, demande de conseils de doctorants, nomination à la maîtrise de conférences de langue, littérature et civilisation russe en Sorbonne, etc.)

Carton n° 5 : Papiers personnels (1958-1966)

Cartons 24 à 28 : Enseignement du russe

Carton n° 24 : Leçons sur la langue et la grammaire russe et préparation des versions russes

Carton n° 25 : Carnets de leçons de grammaire diverses ; certaines notes ont sans doute servi de base pour les textes généraux sur le fonctionnement de la langue russe classés dans le carton n°24.

Carton n° 26 : Notes personnelles sur la grammaire, dont beaucoup de brouillons (encore une fois, ceux-ci ont sans doute servi de base aux travaux rédigés classés dans le carton n°24).

Carton n° 27 : Brouillons et quelques notes de cours donnés à l'École des langues orientales ou à Science Po ; quelques notes sur l'histoire de la langue.

Carton n° 28 : Un programme de cours à l'ENLOV daté de 1938 ; des coupures de presse russophone.

F delta res 923 : Fonds du foyer culturel franco-russe « Aux Deux Ours » et du Père Bernard Dupire (6 cartons ; voir l'inventaire du fonds par Alexandre Goriounov, 2007)

Carton 1 : Documents divers sur le Foyer, sur Bernard Dupire et sur Paul Chaleil; témoignages personnels sur les voyages en URSS en 1959-1965 avec des dossiers de textes sur les conditions de vie en URSS et des notes manuscrites de B. Dupire; catalogues de la Bibliothèque du Foyer, 1947-2005.

Carton 2 : Témoignages personnels sur les voyages en URSS de 1966 à 1970 avec quelques dossiers de textes sur les conditions de vie en URSS et des notes manuscrites de B. Dupire; témoignages collectifs "Dossiers sur l'URSS actuelle" (1957-1970).

Carton 3 : Témoignages collectifs « Dossiers sur l'URSS actuelle » (1961-1971) et photographies prises pendant les voyages.

Carton 5 : Cercle Saint Jean Baptiste, documents divers; publications sur la vie en URSS et sur les voyages en URSS, 1952-1973.

F delta res 928 : Fonds Michel Heller

Cartons 4-9 : Correspondance personnelle

II – Témoignages recueillis

1. Réponses au questionnaire diffusé via l'Association française des russisants auprès d'anciens étudiants de russe de l'enseignement supérieur, qui ne sont pas nécessairement devenus enseignants ; une vingtaine de réponses en 2016

2. Réponses au questionnaire de François Champagne de Labriolle, reçues le 26 septembre 2016

3. Entretiens

Michel Aucouturier, 23 février 2016

Gérard Abensour, 29 juin 2016

Geneviève Johannet, 7 février 2017 (entretien téléphonique, à compléter d'un témoignage écrit : 9 pages manuscrites reçues le 21 octobre 2017)

Jacqueline Catteau, au sujet de Jacques Catteau, 13 février 2017

Paul-Louis Thomas, 21 mars 2017 (entretien téléphonique)

Kinga Siatkowska-Callebat, sur l'enseignement du polonais, 9 mai 2017

Irène Sokologorsky, 9 décembre 2017

III – Sources publiées

1 – Outils : bases de données, sources bibliographiques, annuaires ; textes officiels

ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES, ÉLÈVES ET AMIS DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE, *L'annuaire* | a-Ulm, <https://www.archicubes.ens.fr/lannuaire#>, consulté le 30 décembre 2019.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, FRANCE. DIRECTION DES BIBLIOTHÈQUES ET DE LA LECTURE PUBLIQUE, 1960-1974, FRANCE. SERVICE DES BIBLIOTHÈQUES, 1976-1981 et BIBLIOTHÈQUE DE LA SORBONNE (PARIS). SERVICE DES ÉCHANGES UNIVERSITAIRES, *Catalogue des thèses de doctorat soutenues devant les universités françaises*, Paris, Cercle de la librairie, 1960-1981.

André CHERVEL, *Les agrégés de l'enseignement secondaire. Répertoire 1809-1960* | *Ressources numériques en histoire de l'éducation*, http://rhe.ish-lyon.cnrs.fr/?q=agregsecondaire_laureats, consulté le 5 juin 2019.

FRANCE. MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Annuaire diplomatique et consulaire de la République française*, Paris, Berger-Levrault, 1966-1979.

Journal officiel de la République française, Lois et décrets, Paris, Journaux officiels, 1916-1979.

Marianne SEYDOUX et Mieczysław BIESIEKERSKI, *Répertoire des thèses concernant les études slaves, l'URSS et les pays de l'Est européen : et soutenues en France de 1824 à 1969*, Paris, Institut d'études slaves, 1970.

2 – Publication d'archives

Sophie CŒURÉ et Rachel MAZUY, *Cousu de fil rouge : voyages des intellectuels français en Union soviétique, 150 documents inédits des Archives russes*, Paris, CNRS éd., 2011.

3 – Sources sur les institutions et associations d'enseignement et de recherche ; les concours d'enseignement ; guides des études

AMIS DE L'UNION SOVIÉTIQUE, A.U.S. DE LA MARNE et AMIS DE L'UNION SOVIÉTIQUE. RÉGION DE TOULOUSE (dir.), « Dialogue avec Jean Zay », *Russie d'aujourd'hui : organe mensuel des Amis de l'U.R.S.S.*, 67, 1937, p. 5.

ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE FONTENAY-AUX-ROSES, *Bulletin de l'Association amicale des anciennes élèves de l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses*, Fontenay-aux-Roses, École normale supérieure, 1947-1987.

ASSOCIATION FRANÇAISE DES RUSSISANTS, *Sauvons les concours de recrutement des enseignants*, 19 juin 2009, <https://www.afr-russe.fr/spip.php?article412>, consulté le 14 avril 2020.

« L'Association "France-U.R.S.S." », *Bulletin de l'Association d'études et d'informations politiques internationales*, 79, 1952, p. 1-6.

Bibliothèque Henry et Isabel Goüin - Fondation Royaumont, <http://www.royaumont-archives-et-bibliotheque.fr/opacwebaloes/index.aspx?IdPage=366>, consulté le 28 février 2020.

Jean BONAMOUR, « Le russe en France : le décollage n'a pas eu lieu », *Le Monde.fr*, 10/01/1974.

S. BONAZZA, A.N. GORJAINOV et M.A. ROBINSON, *Международная комиссия по истории славистики [Commission internationale de l'histoire de la slavistique]*, <https://slavicorumhistoria.com/commission-history/>, consulté le 27 mars 2020.

Cent-cinquantième de l'École des langues orientales: histoire, organisation et enseignements de l'École nationale des langues orientales vivantes, Paris, Imprimerie nationale de France, 1948.

COLLÈGE DE FRANCE, « *Une Maison unique au monde* », <https://www.college-de-france.fr/site/fr-about-college/index.htm>, consulté le 26 janvier 2019.

Alfred FICHELLE, « Origines et développement de l'Institut d'études slaves (1919-1949) », *Revue des études slaves*, 27-1, 1951, p. 91-103.

FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION et FRANCE. DIRECTION DES PERSONNELS ENSEIGNANTS DES LYCÉES ET COLLÈGES, *Agrégation. Allemand*, Paris, Institut pédagogique national, 1949-1979.

FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Anglais*, Paris, Institut pédagogique national, 1951-1979.

FRANCE. DIRECTION DES PERSONNELS ENSEIGNANTS DES LYCÉES ET COLLÈGES (dir.), *Agrégation. Arabe*, Paris, Institut pédagogique national, 1957-1979.

FRANCE. DIRECTION DES PERSONNELS ENSEIGNANTS DES LYCÉES ET COLLÈGES, *Agrégation. Espagnol*, Paris, Institut pédagogique national, 1951-1979.

FRANCE. DIRECTION DES PERSONNELS ENSEIGNANTS DES LYCÉES ET COLLÈGES, *Agrégation. Hébreu moderne*, Paris, Centre national de documentation pédagogique, 1979.

FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION et FRANCE. DIRECTION DES PERSONNELS ENSEIGNANTS DES LYCÉES ET COLLÈGES, *Agrégation. Italien*, Paris, Institut pédagogique national, 1949-1979.

FRANCE. DIRECTION DES PERSONNELS ENSEIGNANTS DES LYCÉES ET COLLÈGES, *Agrégation. Polonais*, Paris, Centre national de documentation pédagogique, 1979.

FRANCE. DIRECTION DES PERSONNELS ENSEIGNANTS DES LYCÉES ET COLLÈGES (dir.), *Agrégation. Portugais*, Paris, Institut national de recherche et de documentation pédagogiques, 1974-1979.

FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION, *Agrégation. Russe*, Paris, Centre national de documentation pédagogique, 1952-1989.

FRANCE. DIRECTION DE LA PÉDAGOGIE, DES ENSEIGNEMENTS SCOLAIRES ET DE L'ORIENTATION (dir.), *Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Russe*, Paris, Centre national de documentation pédagogique, 1955-1979.

FRANCE. MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE. SERVICE CENTRAL DES STATISTIQUES ET SONDAGES, *Tableaux de l'éducation nationale*, Vanves, Ministère de l'éducation nationale. Service central des statistiques et sondages, 1966-1974.

FRANCE. MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE ET DE LA JEUNESSE et FRANCE. MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DE LA RECHERCHE ET DE L'INNOVATION, *Les données statistiques des concours - Devenir enseignant*, <https://www.devenirenseignant.gouv.fr/cid104735/donnees-statistiques.html>, consulté le 14 avril 2020.

FRANCE. MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE ET DE LA JEUNESSE et FRANCE. MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DE LA RECHERCHE ET DE L'INNOVATION, *Se préparer pour*

les concours du second degré : sujets et rapports de jurys - Devenir enseignant, <https://www.devenirenseignant.gouv.fr/pid34315/se-preparer-pour-les-concours-second-degre-jurys.html>, consulté le 14 avril 2020.

Paul GAUTIER, « Le Ve Congrès International des Slavistes », *Revue des études byzantines*, 22-1, 1964, p. 312-314.

INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES, *IES Paris / vocation de l'Institut en France et dans le monde des slavistes*, <http://institut-etudes-slaves.fr/fonds-documentaire/>, consulté le 24 janvier 2019.

INSTITUT FRANÇAIS DE RUSSIE, *Historique de l'implantation à SPb*, <https://www.institutfrancais.ru/fr/saint-petersbourg/institut/presentation/historique-limplantation-spb>, consulté le 24 janvier 2019.

INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES et LABORATOIRE DE SLAVISTIQUE, *Guide du slaviste : répertoire permanent des informations scientifiques et des renseignements pratiques concernant la slavistique et les études Est-européennes en France*, Paris, Institut d'études slaves, 1969-1972.

INSTITUT NATIONAL DES LANGUES ET CIVILISATIONS ORIENTALES, *Livret de l'étudiant*, Paris, Institut national des langues et civilisations orientales, 1971-1979.

Pierre LABROUSSE (dir.), *Langues'O, 1795-1995 : deux siècles d'histoire de l'École des langues orientales*, Paris, Éditions Hervas, 1995.

LE MATIN, « La session du conseil supérieur de l'instruction publique a été ouverte hier par Jean Zay », *Le matin*, 8 mars 1938, p. 6.

LE MONDE, « DEUX DÉPUTÉS COMMUNISTES S'INQUIÈTENT DE LA CRISE DE L'ENSEIGNEMENT DU RUSSE », *Le Monde.fr*, 01/08/1974.

LE MONDE, « NOUVELLE RÉGLEMENTATION DES CONCOURS D'ENTRÉE DANS LES I.P.E.S. », *Le Monde.fr*, 24/02/1967.

LE MONDE, « Quelle chance d'apprendre le russe ? », *Le Monde.fr*, 13/02/1974.

LE TEMPS, « Au conseil supérieur de l'instruction publique », *Le temps*, 9 mars 1938, p. 4.

Jacques LEGENDRE et FRANCE. SÉNAT. COMMISSION DES AFFAIRES CULTURELLES, *L'enseignement des langues étrangères en France*, 2003, Rapport d'information n° 63 (2003-2004), déposé le 12 novembre 2003, <http://www.senat.fr/rap/r03-063/r03-0639.html>, page consultée le 14 avril 2020.

LIBRAIRIE DU GLOBE, *60 ans d'histoire*, <http://www.librairieduglobe.com/qui-sommes-nous/histoire-du-magasin/>, consulté le 7 avril 2019.

МОСКОВСКИЙ ГОСУДАРСТВЕННЫЙ УНИВЕРСИТЕТ ИМЕНИ М. В. ЛОМОНОСОВА [UNIVERSITÉ D'ÉTAT LOMONOSOV DE MOSCOU], *Институт русского языка и культуры МГУ [Institut de langue et de culture russes du MGU]*, <https://www.msu.ru/info/struct/dep/iryaik.html>, consulté le 31 janvier 2020.

Présentation de l'EPHE | École Pratique des Hautes Études, <https://www.ephe.fr/ecole/presentation-de-l-ephe>, consulté le 23 mars 2020.

SOCIÉTÉ AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES DE L'E.N.S. DE SAINT-CLOUD, *Bulletin de Saint-Cloud*, Paris, France, Librairie d'éducation nationale, 1939-Lyon : Bibliothèque Diderot de Lyon, 1939-1988.

SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS, *Annales de l'Université de Paris*, Paris, Bureau des renseignements scientifiques de l'Université de Paris, 1926-1968.

UNIVERSITÉ DE PARIS, *Livret de l'étudiant de Paris*, Paris, Université de Paris, 1888-1968.

UNIVERSITÉ DE PARIS VIII, *Guide des études*, Paris, Université de Paris 8, 1972-1974.

UNIVERSITÉ PARIS OUEST NANTERRE LA DÉFENSE, *Guide de l'étudiant*, Paris, Conseil communication et université, 1972-1979.

UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE, *Livret de l'étudiant*, Paris, Université de Paris-Sorbonne, 1978-1979.

UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE, *Université de Paris-Sorbonne. Guide de l'étudiant de 1er [premier] cycle : (lettres et civilisation)*, Paris, Université de la Sorbonne, 1972-1977.

UNIVERSITÉ PARIS-VINCENNES PARIS VIII, *Guide de l'étudiant*, Paris, Université de Paris VIII - Vincennes, 1977-1979.

4 – Sources biographiques, autobiographiques et témoignages

Marie-Aude ALBERT (dir.), *Diagonales dostoïevskiennes : mélanges en l'honneur de Jacques Catteau*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2002.

Jacques AMALRIC, « JEAN CATHALA DE TALLIN AU KREMLIN Mémoires d'un vacciné », *Le Monde.fr*, 05/10/1981

André SIEGFRIED | Académie française,
<http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/andre-siegfried>, consulté le 27 janvier 2019.

« Arsène Stoupnitzky », *Revue internationale de droit comparé*, 3-2, 1951, p. 328-329.

Édouard BACHELLERY, « Joseph Vendryes (1875-1960) », *École pratique des hautes études. 4e section, Sciences historiques et philologiques*, 94-1, 1961, p. 19-29.

Charles BALADIER, « JANKÉLÉVITCH VLADIMIR - (1903-1985) », in *Encyclopædia Universalis*.

« Basile Kerblay (1920-2004) », *Revue des Études Slaves*, 75-1, 2004, p. 243-245.

Daniel BEAUVOIS, *Mes pierres de lune : essai d'autobiographie professionnelle*, Warszawa, Pologne, Instytut Historii Nauki Polskiej Akademii Nauk, 2015.

Émile BENVENISTE, « Ferdinand de Saussure à l'École des Hautes Études. », *Annales de l'École pratique des hautes études*, 97-1, 1964, p. 20-34.

Biographie de Son Excellence M. Jean-Paul VEZIAN, <https://ua.ambafrance.org/biographie-de-Son-Excellence-M.1>, consulté le 2 janvier 2020.

Biography of Julia Danzas (Sr. Justina, Sisters of the Holy Spirit) // Book of Remembrance: Biographies of Catholic Clergy and Laity Repressed in the Soviet Union (USSR) from 1918 to 1953, <https://biographies.library.nd.edu/catalog/biography-0220>, consulté le 27 janvier 2019.

Jean BONAMOUR et Alain BESANÇON, « In memoriam Michel Heller (1922-1997) », *Cahiers du Monde Russe*, 38-1, 1997, p. 253-257.

Alexandre BOURMEYSTER, *Mon Union soviétique*, <http://institut-etudes-slaves.fr/mon-urss/>, consulté le 6 avril 2019.

Paul BOYER, « Louis Leger (13 janvier 1844 - 30 avril 1923) », *Revue des études slaves*, 3-1, 1923, p. 127-132.

Paul BOYER ; André MAZON, Pierre PASCAL, Louis RÉAU (dir.), *Chez Tolstoï : entretiens à Iasnaïa Poliana, Paul Boyer (1864-1949)*, Paris, Institut d'études slaves, 1950.

Jacques CATTEAU, « Gustave Aucouturier (1902-1985) », *Revue des Études Slaves*, 57-2, 1985, p. 333.

Georges CHABOT, « Jules Legras (1867-1939) », *Annales de géographie*, 49-277, 1940, p. 65-65.

Philippe COMTE, Patrice BERLINE et Gérard ABENSOUR, « In memoriam Paul Pauliat (1922-2008) », *La Revue russe*, 33-1, 2009, p. 6-8.

Francis CONTE, « Hommage au Professeur Basile Kerblay (1920-2004). Institut d'Études slaves (22 mars 2004 - 17h) », *Cahiers slaves*, 7-1, 2004, p. 333-336.

Astolphe de CUSTINE, Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE (dir.) et Julien-Frédéric TARN (dir.), *La Russie en 1839*, Paris, Solin, 1990.

Antonella D'AMELIA et Jacques CATTEAU, « À la mémoire de Ettore Lo Gatto », *Revue des Études Slaves*, 55-4, 1983, p. 643-658.

Alain DALANÇON, THOREZ Jean, <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article204144>, consulté le 31 décembre 2019.

Anita DAVIDENKOFF, *Histoire d'une expulsion : mes campagnes de Russie*, Paris, F.-X. de Guibert, 2011.

Marianne DELRANC GAUDRIC, ROBEL Léon – Maitron, <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article170035>, consulté le 29 janvier 2020.

Catherine DEPRETTO, « Michel Aucouturier (1933-2017) », *Cahiers du monde russe*, Vol. 59-1, 2018, p. 143-152.

Myriam DÉSSERT, « Éloge de Monsieur Alexis Berelowitch à l'occasion de son départ à la retraite », *Cahiers slaves*, 10-1, 2008, p. 387-393.

Fuscien DOMINOIS, « Louis Eisenmann », *Revue des études slaves*, 17-3, 1937, p. 240-244.

Jean DURIN, TRIOMPHE Barthélémy, Emile, Jean - Maitron, https://maitron.fr/spip.php?article179462&id_mot=, consulté le 21 février 2020.

Françoise DUSSAUT-GONNEAU, *Mon Union soviétique, août 1955 – juillet 1956*, <http://institut-etudes-slaves.fr/mon-urss/>, consulté le 30 décembre 2018.

Marcelle EHRHARD et André MAZON, « Jules Patouillet », *Revue des Études Slaves*, 21-1, 1944, p. 179-183.

Louis EISENMANN, « Ernest Denis (1849-1921) », *Revue des Études Slaves*, 1-1, 1921, p. 138-143.

Emmanuel Rais b. 14 Aug 1909 Hotia, Bessarabia d. 28 Jan 1981 Paris, France: Blank Family, <http://www.blankgenealogy.com/getperson.php?personID=I4180&tree=Blank1>, consulté le 27 janvier 2019.

Efim Grigor'evič ÈTKIND, *Dissident malgré lui*, trad. fr. Monique SLODZIAN, Paris, Albin Michel, 1977.

Marc FERRO, « Aux débuts des *Cahiers du monde russe et soviétique*. Basile Kerblay », *Cahiers du monde russe. Russie - Empire russe - Union soviétique et États indépendants*, 45-45/3-4, 2004, p. 371-372.

Alfred FICHELLE, « Jean Mousset », *Politique étrangère*, 11-3, 1946, p. 317-319.

Alfred FICHELLE, « Nécrologie [Jacques Ancel] », *Revue des Études Slaves*, 22-1, 1946, p. 285-287.

Élisabeth GARDAZ-LINDEN, *Pasternak*, <http://institut-etudes-slaves.fr/mon-urss/>, consulté le 29 janvier 2020.

Jacques GIRAULT, *DURIN Jean, Jacques, François - Maitron*, <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article23504>, consulté le 29 janvier 2020.

Jacques GIRAULT, *FRIOUX Claude, Alphonse, Désiré - Maitron*, <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article24626>, consulté le 24 octobre 2019.

Jacques GIRAULT, *HYPPOLITE Jean, Gaston, Constant - Maitron*, <https://maitron.fr/spip.php?article88192>, consulté le 20 mars 2020.

Jacques GONNEAU, « In memoriam Henri Grosse (1925-2003) », *Revue Russe*, 23, 2003, p. 7-8.

Département de russe et études slaves de l'université Stendhal de GRENOBLE, « Claude Robert (1932-2008) », *Revue des Études Slaves*, 79-4, 2008, p. 625-627.

« In memoriam Michel Lesage (1933-2009) », *Revue française de droit constitutionnel*, n° 82-2, 2010, p. 443-447.

INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES et EUR'ORBEM (dir.), « In Memoriam Michel Aucouturier (1933-2017) », *Revue des études slaves*, 89-3, 2018, p. 377-440.

José JOHANNET, « Nécrologie [B.O. Unbegaun (1898-1973)] », *Revue des Études Slaves*, 49-1, 1973, p. 373-374.

José JOHANNET, « Nécrologie [François Pidoux] », *Revue des Études Slaves*, 39-1, 1961, p. 391.

Wolfgang KASACK, *Russkaja literatura v izgnanii: Gleb Struve*, https://www.bsz-bw.de/depot/media/3400000/3421000/3421308/97_0343.html, consulté le 20 mars 2020.

Sébastien LANGLOIS, *Jules Legras, un slaviste dans la Grande Guerre*, <http://centenaire.org/fr/espace-scientifique/pays-belligerants/jules-legras-un-slaviste-dans-la-grande-guerre>, consulté le 24 janvier 2019.

Jean-Claude LANNE, « Le professeur Daniel Alexandre (1928-2005) », *Modernités russes*, numéro spécial HS « Mélanges à la mémoire de Daniel Alexandre », 2008, p. 9-10.

Louis LEGER, *Souvenirs d'un slavophile (1863-1897)*, Paris, Hachette, 1905.

René L'HERMITTE, « À la mémoire de Jacques Lépissier », *Revue des Études Slaves*, 64-3, 1992, p. 367-369.

André LIRONDELLE et André MAZON, « Émile Haumant », *Revue des Études Slaves*, 21-1, 1944, p. 174-179.

Georges LUCIANI, *Six ans à Moscou*, Paris, Librairie Picart, 1937.

Jean MAITRON, Claude PENNETIER, *BRUHAT Jean - Maitron*, <https://maitron.fr/spip.php?article18060>, consulté le 7 avril 2020.

Jean-Claude MAITROT, *FAURE EDGAR - (1908-1988)*, <https://www.universalis.fr/encyclopedie/edgar-faure/>, consulté le 20 novembre 2017.

André MAZON, « André Lirondelle (1879-1952) », *Revue des Études Slaves*, 29-1, 1952, p. 108-112.

André MAZON, « L'homme, l'organisateur », in *Chez Tolstoï : entretiens à Iasnaïa Poliana, Paul Boyer (1864-1949)*, Paris, Institut d'études slaves, 1950, p. 21-28.

André MAZON, « Paul Boyer (1864-1949) », *Revue des Études Slaves*, 26-1, 1950, p. 4-13.

André MAZON, « Nécrologie [Charles Quénet] », *Revue des Études Slaves*, 23-1, 1947, p. 279-283.

André MAZON, « Nécrologie [Michel Gorlin] », *Revue des Études Slaves*, 22-1, 1946, p. 289-291.

Robi MORDER et Denis PAILLARD, « Moshe Lewin », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 100-4, 2010, p. 25.

Pierre NICQ, *Mes soirées de Bourg avec Henri Grosse*, Montpellier, Atelier de multigraphie de la Bibliothèque interuniversitaire de Montpellier, 2000.

Georges NIVAT, *Vivre en russe*, Lausanne Paris, l'Âge d'homme, 2008.

Éric PANTHOU, *PÉRUS Jean, Edmond, Georges [pseudonyme dans la résistance : Vidal, Philibert, Gaston] - Maitron*, <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article190890>, consulté le 24 octobre 2019.

Pierre PASCAL, « Nécrologie [D. N. Strémooukhoff] », *Revue des Études Slaves*, 39-1, 1961, p. 387-389.

Pierre PASCAL, « N. Proxnickaja », *Russkaja mysl' (La pensée russe)*, 29/01/1954.

Pierre PASCAL, « Raoul Labry (1880-1950) », *Revue des Études Slaves*, 28-1, 1951, p. 129-137.

Pierre PASCAL, « Nécrologie [Jules Legras] », *Revue des Études Slaves*, 19-1, 1939, p. 212-215.

Pierre PASCAL et José JOHANNET, « André Vaillant (1890-1977), l'homme et le savant », *Revue des études slaves*, 53-3, 1981, p. 367-370.

Maurice PELLISSON, *Rimbaud*, <http://www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson/document.php?id=3489>, consulté le 24 janvier 2019.

Jacqueline de PROYART, *Mon URSS en 1957 et après : transcription de l'entretien du 4 juillet 2017*, <http://institut-etudes-slaves.fr/mon-urss/>, consulté le 6 avril 2019.

Marie SCHERRER, « Nécrologie : Elie Borschak », *Revue des Études Slaves*, 37-1, 1960, p. 342-343.

Science, interdisciplinarité et valorisation – L'histoire du CNRS, <http://histoire.cnrs.fr/science-interdisciplinarite-et-valorisation>, consulté le 19 octobre 2019.

Paul-Louis THOMAS, « Michel Aubin (1923-1996) », *Revue des Études Slaves*, 68-4, 1996, p. 617-619.

André VAILLANT, « André Mazon (1881-1967) », *Revue des Études Slaves*, 48-1, 1969, p. 6-10.

André VAILLANT, « Nécrologie [Lucien Tesnière] », *Revue des Études Slaves*, 32-1, 1955, p. 339-340.

André VAILLANT, « [Antoine Meillet] II. Le slaviste », *Revue des études slaves*, 16-3, 1936, p. 198-205.

Wladimir VODOFF, « André Vaillant (1890-1977) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études*, 111-1, 1982, p. 52-64.

Wladimir VODOFF, « Jacques Lépissier (1925-1971) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études*, 106-1, 1974, p. 51-55.

5 – Publications et réceptions de travaux

a) Manuels de russe

Paul BOYER et Nicolas SPÉRANSKI, *Manuel pour l'étude de la langue russe : textes accentués, commentaire grammatical, remarques diverses en appendice, lexique*, Paris, A. Colin, 1905.

Alphonse CHÉREL, *Le Russe sans peine*, Bruxelles, Paris, Assimil, 1949.

Georges DAVYDOFF et Paul PAULIAT, *Le Russe : 1ère année*, Paris, Didier, 1956.

Claude FRIOUX, A. P. ALEKSITCH et Natal'â Nikolaevna LOPATNIKOVA, *Le russe vivant : 4ème année*, Paris, Éditions de la Librairie du Globe, 1962.

Thérèse GODIER, Jean TRIOMPHE, V. N. KLIIOEVA et G. D. KOTOVA, *Le russe vivant : 1ère année*, Paris, Ed. de la Librairie du Globe, 1962.

Thérèse GODIER, Jean TRIOMPHE et M. I. PERPER, *Le russe vivant : 2ème année*, Moskva Paris, Russkij âzyk Ed. du Globe, 1964.

José JOHANNET et Jacques LÉPISSIER, *Philologie russe : textes d'étude* [réunis par José Johannet et Jacques Lépissier], Paris, Librairie des Cinq continents, 1961.

Victoria KONTCHALOVSKI et Francis LEBETTRE, *Manuel de langue russe, théorique et pratique, à l'usage des élèves de l'enseignement secondaire et technique et des personnes travaillant seules*, 3e édition (1ère édition : 1946), Paris, E. Belin, 1955.

Jules LEGRAS, *Précis de grammaire russe*, Leipzig, Karl Baedeker, 1922.

Jules LEGRAS, « Lucien Tesnière. Petite grammaire russe », *Le Monde slave*, 2, 1935, p. 313-319.

Jacques LÉPISSEIER, *Questions de grammaire russe : posées à l'oral des concours d'agrégation, et de C.A.P.E.S., notes des cours donnés à l'U.E.R. de slavistique de l'Université de Paris-Sorbonne*, Paris, Institut d'études slaves, 1972.

Jacques LÉPISSEIER et Nicolas POGARIELOFF (dir.), *Pages russes*, Paris, Librairie des cinq continents, 1967.

André LIRONDELLE et E. STRELETZKI, *Premier recueil russe : textes accentués, commentés et suivis d'un lexique en nouvelle orthographe*, 2e édition., Paris, France, H. Didier, [s.d.].

Antoine MEILLET, *Le slave commun*, 2e éd. revue et augmentée., Paris, Champion, 1934.

Nina ПОТАПОВА, *Le Russe, manuel de la langue russe pour les Français, Ire partie*, Moscou, Société d'éditions des travailleurs étrangers en U.R.S.S, 1938.

Léon ROBEL, N. A. БОГОСЛОВСКАЯ et N. I. ТИХОМИРОВА, *Le russe vivant : 3ème année*, Moskva Paris, Russkij âzyk Ed. du Globe, 1963.

Valérie STOLIAROFF et René CHENEVARD, *Introduction au russe*, 2e édition (1ère édition : 1945)., Paris, G. P. Maisonneuve, 1951.

Lucien TESNIÈRE, *Petite grammaire russe*, Paris, Henri Didier, 1934.

André VAILLANT, *Manuel du vieux slave*, Paris, Institut d'études slaves, 1948.

Николай Каллиникович Гудзий et Nikolaj Kallinikovič GUDZIJ (dir.), *Хрестоматия по древней русской литературе (XI-XVII в.) : для высших педагогических учебных заведений [Hrestomatiâ po drevnej russkoj literature (XI-XVII v.) : dlâ vysših pedagogičeskikh učebnyh zavedenij]*, Москва [Moskva], Учпедгиз [Učpedgiz], 1935.

Серафима Алексеевна [Serafima Alekseevna] ХАВРОНИНА [KHAVRONINA], *Говорите по-русски [Govorite po-russki/Parlez russe]*, trad. fr. A. VINOGRADOVA, 2e éd. revue., Moscou, Éd. du Progrès, 1971.

b) Sur la littérature russe

Jean BONAMOUR, *Le roman russe*, Paris, Presses universitaires de France, 1978.

Vladimir Vladimirovič BUČIK, *La littérature russe en France : avec quatre hors-texte*, Paris, H. Champion, 1947.

François CHAMPAGNE DE LABRIOLLE, « Ettore Lo Gatto. Histoire de la Littérature russe des origines à nos jours. [Compte-rendu critique] », *Revue de Littérature Comparée*, 42-1, 1968, p. 139.

Charles CORBET, « Compte rendu. Jean Bonamour, A. S. Griboedov et la vie littéraire de son temps », *Revue des Études Slaves*, 46-1, 1967, p. 139-148.

Charles CORBET, *La littérature russe*, Paris, Librairie Armand Colin, 1951.

Charles CORBET, *Nekrasov, l'homme et le poète*, Paris, Institut d'études slaves de l'Université de Paris, 1948.

Marcelle EHRHARD, *La littérature russe*, Paris, Presses Universitaires de France, 1948.

Nicolas LAZAREVITCH, « Illustrations littéraires de l'existence russe », *Table ronde*, 185, 1963, p. 92-119.

Jules LEGRAS, *La littérature en Russie*, Paris, Armand Colin, 1929.

André MAZON, « Compte-rendu de *La littérature en Russie*, par Jules Legras », *Revue critique d'histoire et de littérature*, n° 5, 1929, p. 524-527.

Jean MORIO, « Hofman, *Histoire de la littérature russe* ; Gleb Struve, *Histoire de la littérature soviétique* », *Annales*, 4-1, 1949, p. 112-113.

Michel NIQUEUX, « À propos de l'ouvrage de Jean Pérus, *À la recherche d'une esthétique socialiste (1917-1934)* », *Revue des Études Slaves*, 61-3, 1989, p. 302-305.

Jean PÉRUS, *Introduction à la littérature soviétique*, Paris, Éditions sociales, 1949.

Eugène-Melchior de VOGÜÉ, *Le Roman russe*, Paris, Plon, Nourrit, 1886.

c) Sur l'histoire, la langue, la culture et la civilisation russes

Elie BORSCHAK, « L'Ukraine sous le régime soviétique (1918-1952) », *Bulletin de l'Association d'études et d'informations politiques internationales*, Supplément du n° 73, 1952, p. 1-11.

Fernand BRAUDEL, « Éditorial », *Cahiers du Monde Russe*, 1-1, 1959, p. 5-6.

Hélène ISWOLSKY, « N. BERDIAEFF : Les sources et le sens du communisme russe (Gallimard) Constantin Leontieff (Desclée de Brouwer) », *Esprit (1932-1939)*, 7-78, 1939, p. 924-927.

Louis LEGER, *Russes et Slaves : études politiques et littéraires*, Paris, Hachette, 1890.

Georges LUCIANI, *Les Étapes de la renaissance slave, essai de vue d'ensemble : communication présentée au Congrès national des slavistes, Moscou, 1er-10 septembre 1958*, Bordeaux, Faculté des lettres, Institut d'études slaves (Impr. Bière), 1958.

Georges LUCIANI, « L'U.R.S.S. et le monde slave », *La France intérieure*, Cahier 10, 1945, p. 17-19.

Antoine MEILLET, « Avant-propos », *Revue des Études Slaves*, 1-1, 1921, p. 5-6.

Antoine MEILLET, « De l'unité slave », *Revue des études slaves*, 1-1, 1921, p. 7-14.

Antoine MEILLET, « Les vues de Šachmatov sur la constitution de la nation russe et des dialectes russes », *Revue des études slaves*, 1-3, 1921, p. 188-197.

Pierre PASCAL, *Histoire de la Russie des origines à 1917*, Paris, Presses universitaires de France, 1946.

Robert PHILIPPOT, « Albert Lortholary, *Le mirage russe en France au XVIIIe siècle* », *Annales*, 7-4, 1952, p. 549-550.

Roger PORTAL, *L'Empire russe de 1762 à 1855*, Paris, Centre de documentation universitaire, 1966.

Émile POULAT, « Pascal (Pierre) *Mon Journal de Russie (1916-1918)* », *Archives de Sciences Sociales des Religions*, 45-2, 1978, p. 288-289.

Nicolas VAN WIJK, « Remarques sur le groupement des langues slaves », *Revue des études slaves*, 4-1, 1924, p. 5-15.

Joseph VENDRYES, « Linguistique et Philologie », *Revue des études slaves*, 27-1, 1951, p. 9-18.

George VERNADSKY, « *La Révolution russe*, par Fernand Grenard », *The American Historical Review*, 39-4, 1934, p. 735-737.

d) Publications de colloques du congrès international des slavistes

CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES (dir.), *Études historiques à l'occasion du VIe Congrès international des études slaves à Prague*, Sofia, Académie des sciences de Bulgarie, 1968.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES, *Études structurales dédiées au VIe Congrès des slavistes*, Prague, Libr. C. Klincksieck, 1968.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES (dir.), *American Contributions to the Fifth International Congress of Slavists: Sofia, September 1963, Volume I, Linguistic Contributions*, The Hague, Mouton & Co, 1963.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES (dir.), *American Contributions to the Fifth International Congress of Slavists: Sofia, September 1963, Volume II, Literary Contributions*, The Hague, Mouton & Co, 1963.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES (dir.), *Dutch Contributions to the Fifth International Congress of Slavists: Sofia, 1963*, The Hague, Mouton & Co, 1963.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES (dir.), *American Contributions to the Fourth International Congress of Slavists: Moscow Sept. 1958*, 's-Gravenhage, Mouton & Co, 1958.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES (dir.), *Вопросы к участникам IV Международного съезда славистов = Voprosy k učastnikam IV Meždunarodnogo s"ezda slavistov = Questions proposées aux participants du IV congrès international des slavistes*, Москва=Moscou, s.n., 1956.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES (dir.), *III Међународни конгрес слависта (Словенских филолога) = III Međunarodni kongres slavista (Slovenskih filologa) = IIIème Congrès international des slavistes (Philologues slaves), 18-25/IX/1939, 2, Communications et rapports*, Београд, Млада Србија, 1939.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES (dir.), *Liste des membres du II Congrès International des Slavistes : philologues slaves 23-30 septembre 1934*, Varsovie, Drukarnia Bankowa, 1934.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES et COMITÉ SOVIÉTIQUE DES SLAVISTES (dir.), *Славянская филология : сборник статей IV Международной съезд славистов = Slavânskaâ filologiâ : sbornik statej : IV Meždunarodnyj s"ezd slavistov = Philologie slave : recueil [d'articles] : IV Congrès international des slavistes*, Москва, Издательство Академии наук СССР = Editions de l'Académie des sciences de l'URSS, 1958.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES et William Edward HARKINS (dir.), *American Contributions to the Sixth International Congress of Slavists. Prague, 1968, August 7-13. Volume 2, Literary Contributions*, The Hague, Pays-Bas, 1968.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES SLAVISTES et Henry KUČERA (dir.), *American Contributions to the Sixth International Congress of Slavists, Prague, 1968, August 7-13. Vol. 1 : Linguistic Contributions*, The Hague, Mouton, 1968.

INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES, « *Revue des études slaves*, tome 47, fascicule 1-4, 1968. Communications de la délégation française au VI^e Congrès international des slavistes (Prague, 1968) », 47-1, 1968.

e) Sur l'enseignement du russe et la slavistique

Raoul LABRY, « L'enseignement du russe en France », *Le monde nouveau*, 3^{ème} année-1, 1921, p. 32-41.

Michel LESAGE, « Les études soviétiques et est-européennes en France », *Canadian Slavonic Papers / Revue Canadienne des Slavistes*, 11-3, p. 295-303.

André MAZON, *La science française : les études slaves*, Paris, France, Larousse, 1933.

André MAZON, « Le patrimoine commun des études slaves, leçon d'ouverture du cours de langues et de littératures slaves au Collège de France », *Revue des études slaves*, 4-1, 1924, p. 113-132.

Pierre PASCAL, *Cours de russe*, Paris, Centre de documentation universitaire Tournier & Constans, 1948.

François PIDOUX, « L'enseignement du russe en France », *Les langues modernes*, 1952, p. 106-111.

Louis RÉAU, *L'organisation de l'enseignement du russe en France*, Paris, Association « France Russie », 1917.

SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE RUSSE et INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Enseignement du russe*, Paris, Institut d'études slaves, 1968-1989.

Gerhard J. STIEGLITZ, « The Berlitz Method », *The Modern Language Journal*, 39-6, 1955, p. 300-310.

Victor-Lucien TAPIÉ, « Les cours du vendredi », *Revue des études slaves*, 38-1, 1961, p. 193-195.

Jean TRAIN, « L'étude du russe en France », *Cahiers du monde russe et soviétique*, 1-1, 1959, p. 180-183.

IV – Bibliographie

1 – Histoire et philosophie des disciplines

Claude BLANCKAERT, « Fondements disciplinaires de l'anthropologie française au XIXe siècle. Perspectives historiographiques », *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, 8-29, 1995, p. 31-54.

Jean-Louis FABIANI, « À quoi sert la notion de discipline ? », in *Qu'est-ce qu'une discipline ?*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2006, p. 11-34.

2 – Les institutions de l'enseignement

Didier CERTAIN, Edmond Antoine DECAMP, Françoise PECOT et GROUPE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHE EN TECHNOLOGIE ÉDUCATIONNELLE (UNIVERSITÉ DE RENNES), « Éléments statistiques sur un IPES (IPES scientifique de l'université de Rennes) », *Revue française de pédagogie*, 58-1, 1982, p. 54-65.

Jean-Michel CHAPOULIE, *Les professeurs de l'enseignement secondaire : un métier de classe moyenne*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1987.

Christophe CHARLE, *La république des universitaires : 1870-1940*, Paris, Éditions du Seuil, 1994.

André CHERVEL, *Histoire de l'agrégation : contribution à l'histoire de la culture scolaire*, Paris, Institut national de recherche pédagogique : Éditions Kimé, 1993.

Elsa CLAVEL, « La faculté des lettres de Bordeaux 1886-1968 : un siècle d'essor universitaire en province » Thèse de doctorat : histoire moderne et contemporaine, Université Bordeaux Montaigne, 2016.

Laurence DAUPHIN, « Les évolutions de l'enseignement supérieur depuis 50 ans : croissance et diversification », *L'état de l'Enseignement supérieur et de la Recherche en France n°8 - juin 2015*, 8, 2015, p. 26-27.

Édouard DES PLACES, « Cent cinquante ans du doctorat es lettres (1810-1960) », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1-2, 1969, p. 209-228.

Christelle DORMOY-RAJRAMANAN, « Sociogenèse d'une invention institutionnelle : le centre universitaire expérimental de Vincennes », Thèse de doctorat, Université Paris Nanterre, 2014.

Laure ENDRIZZI, « 1968-2018 : 50 ans de réforme à l'université », *Edubref*, , 2018, 10/2018.

GERME (GROUPE D'ÉTUDES & DE RECHERCHE SUR LES MOUVEMENTS ÉTUDIANTS), « La thèse de troisième cycle en lettres et sciences humaines (1958-1984) », <http://www.germe-inform.fr/?p=1200>, page consultée le 17 juillet 2019.

Tristan LECOQ et Annick LEDERLÉ, *Gustave Monod : une certaine idée de l'école*, Sèvres, Centre international d'études pédagogiques, 2008.

Jean-Noël LUC et Alain BARBÉ, *Des normaliens : histoire de l'École normale supérieure de Saint-Cloud*, Paris, Presses de Sciences Po, 1982.

François MAYEUR, « L'évolution des corps universitaires (1877-1968) », in Christophe CHARLE, Régine FERRÉ, INSTITUT D'HISTOIRE MODERNE ET CONTEMPORAINE et ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES (dir.), *Le Personnel de l'enseignement supérieur en France aux XIXe et XXe siècles : colloque*, Paris, Éd. du Centre national de la recherche scientifique, 1985, p. 11-28.

Emmanuelle PICARD, « Les enseignants-chercheurs : une évaluation centralisée (1873-1992). Du comité consultatif de l'enseignement supérieur (CNU) (1873-1992) », *Spirale - Revue de recherches en éducation*, 49-1, 2012, p. 69-82.

Emmanuelle PICARD, « L'histoire de l'enseignement supérieur français : pour une approche globale », *Histoire de l'éducation*, 122-2, 2009, p. 11-33.

Antoine PROST, « 1968 : mort et naissance de l'université française », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 23-1, 1989, p. 59-70.

Jean-François SIRINELLI, « Les Normaliens de la rue d'Ulm après 1945 : une génération communiste ? », *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*, 33-4, 1986, p. 569-588.

Charles SOULIÉ, « Un essai de démocratisation universitaire en France : histoire de l'université de Paris VIII Vincennes (1968-1980) », *Revista Linhas*, 15-29, 2014, p. 13-41.

Yves VERNEUIL, « La création du CAPES : révolution ou innovation contrariée (1950-1952) ? », *Carrefours de l'éducation*, n° 41-1, 2016, p. 81-98.

Yves VERNEUIL, *Les agrégés : histoire d'une exception française*, Paris, Belin, 2005.

3 – Enseignement des langues

a) Histoire de l'enseignement du russe et de la slavistique

Gérard ABENSOUR, « Naissance de la slavistique : Nicolaï Otsoup, lecteur de russe à l'ENS de 1953 à 1958 », *Bulletin de la Société des Amis de l'École Normale Supérieure*, 229, 2004, p. 18-22.

Lyudmyla AFANAS'YEVA, « L'enseignement du russe en France dans le système éducatif public (lycées) : état des lieux et perspectives », Thèse de doctorat, Université Paul Valéry, Montpellier, France, 2012.

Louis ALLAIN, « Cent ans de russe à l'Université de Lille (1892-1994) », in Irina FOUGERON et Gilles FOUGERON (dir.), *Études russes : mélanges offerts au professeur Louis Allain*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1996, p. 25-28.

Stefano ALOE, « Angelo De Gubernatis et Louis Léger : une collaboration aux sources de la slavistique italienne et française », *Revue des Études Slaves*, 72-1, 2000, p. 7-24.

Rodolphe BAUDIN, « Histoire de la slavistique strasbourgeoise, 1919-1939 », in Roland RECHT et Jean-Claude RICHEZ (dir.), *Dictionnaire culturel de Strasbourg: 1880-1930*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2017, p. 462.

Antonia BERNARD, « *Le Monde slave*, première revue française consacrée aux pays slaves », *Revue des études slaves*, 74-2, 2002, p. 397-409.

Antonia BERNARD, « Kopitar et les débuts de la slavistique européenne », *Revue des Études Slaves*, 65-4, 1993, p. 799-803.

Antonia BERNARD, INSTITUT NATIONAL DES LANGUES ET CIVILISATIONS ORIENTALES et INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES SLAVES (dir.), *Histoire de la slavistique : le rôle des institutions = Istorîâ slavistiki : rol' naučnyh učreždenij*, Paris, Institut d'études slaves, 2003.

Jean BREUILLARD, « Bref historique des études slaves en France », *Revue du Centre Européen d'Études Slaves - Études slaves en France et en Europe*, 1, 2012.

Giovanna BROGI BERCOFF, Pierre GONNEAU et Heinz MIKLAS (dir.), *Contribution à l'histoire de la slavistique dans les pays non slaves = Beiträge zur Geschichte der Slawistik in den nichtslawischen Ländern = K istorii slavistiki v neslavânskih stranah*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2005.

Sophie CŒURÉ, *Pierre Pascal : la Russie entre christianisme et communisme*, Lausanne, les Éditions Noir sur blanc, 2014.

Sophie CŒURÉ, « La langue russe et la “carte mentale” de l’Europe au XXe siècle. Réflexions sur l’exemple français », *Matériaux pour l’histoire de notre temps*, 76-1, 2004, p. 27-33.

Philippe COMTE, *L’enseignement du russe en France : problèmes et perspectives [exposé présenté à Vérone en septembre 2005]*, <https://www.afr-russe.fr/spip.php?article22>, consulté le 14 avril 2020.

Vladimir Anatol’evič D’ÁKOV, INSTITUT SLAVÂNOVEDENIÂ et SOVETSKIJ KOMITET SLAVISTOV (dir.), *Методологические проблемы истории славистики [Problèmes méthodologiques de l’histoire de la slavistique]*, Moskva, Nauka, 1978.

Vera DEPARIS, Mireille FOMENKO et BIBLIOTHÉCAIRES EN ÉTUDES SLAVES ET DOCUMENTALISTES ASSOCIÉS (dir.), *Les études slaves en France et en Europe : actes du colloque*, Paris, Institut d’études slaves, 2001.

Isabelle DESPRÉS, *Le point sur l’enseignement du russe en France*, <https://slideplayer.fr/slide/465504/>, consulté le 14 avril 2020.

Justine FAURE, « Études slaves, sciences sociales et guerre froide : production et circulation des savoirs entre les États-Unis et l’Europe de l’Est (1943-1979) », manuscrit inédit d’habilitation à diriger des recherches, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2015.

Paul GARDE, « Histoire de la slavistique : le rôle des institutions, sous la direction d’Antonia Bernard », *Revue des Études Slaves*, 76-4, 2005, p. 598-599.

Pierre GONNEAU, « André Mazon et les études slaves : Introduction », *Revue des études slaves*, 82-1, 2011, p. 7-10.

Benjamin GUICHARD, « Parler russe : un enjeu de l’alliance franco-russe? », *Bulletin de l’Institut Pierre Renouvin*, 8, 1999, p. 119-137.

Benjamin GUICHARD, « Qui sait le russe parmi nous ? Les enjeux de l'enseignement du russe en France des premiers cours au premier agrégé (1892-1948) », mémoire de maîtrise, Paris I, 1998.

Isabelle T. KREINDLER, « A Second Missed Opportunity : Russian in Retreat as a Global Language », *International Political Science Review / Revue internationale de science politique*, 14-3, 1993, p. 257-274.

Antoine MARÈS, « André Mazon, un slaviste au XXe siècle : profil politique d'un savant », *Revue des études slaves*, 82-1, 2011, p. 69-94.

Olga MEDVEDKOVA, « "Scientifique" OU "intellectuel" ? Louis Réau et la création de l'Institut français de Saint-Pétersbourg. », *Cahiers du monde russe*, 43-43/2-3, 2002, p. 411-422.

Michel NIQUEUX, « Slavica occitania, n° 1-11, Département de slavistique de l'université de Toulouse - Le Mirail, Centre de recherches « Monde slave et interculturalité », Toulouse, 1995-2000 », *Revue des Études Slaves*, 73-4, 2001, p. 821-822.

Michel NIQUEUX (dir.), *Un demi-siècle d'enseignement du russe à l'université de Caen : souvenirs d'enseignants et d'étudiants*, Caen, 2011.

Anna PONDOPOULO, « Paul Boyer, ses liens avec la Russie et les enjeux politiques de la réforme de l'École des langues orientales dans les années 1910 », in Annie CHARON, Bruno DELMAS et Armelle LE GOFF (dir.), *La France et les Français en Russie : nouvelles sources et approches (1815-1917)*, Paris, Publications de l'École nationale des chartes, 2018, p. 341-359.

Ioana POPA, « Aires culturelles et recompositions (inter)disciplinaires : la 6e section de l'EPHE et les études sur l'espace russe, soviétique et est-européen », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 210-5, 2015, p. 60-81.

Vladislav RJÉOUTSKI, « André Mazon et les relations scientifiques franco-soviétiques (1917-1939) », *Revue des études slaves*, 82-1, 2011, p. 95-113.

Robert ROUDET, « Mazon et le Slovo d'Igor », *Revue des Études Slaves*, 82-1, 2011, p. 55-67.

Jacques VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », in Joseph HAMM et Günther WYTRZENS (dir.), *Beiträge zur Geschichte der Slawistik in nichtslawischen Ländern [Contribution à l'histoire de la slavistique dans les pays non slaves]*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1985, p. 245-303.

Nataliya YATSENKO, « Les lecteurs et les assistants français dans les établissements supérieurs de l'URSS (1958-1991) », mémoire de master 2, Paris VII, 2014.

b) Études sur l'enseignement des langues en général ou sur une langue particulière autre que le russe

Sophie CŒURÉ, « La Babel des sciences. Michael D. Gordin, *Scientific Babel. The language of science from the fall of Latin to the rise of English* (2017) », *Écrire l'histoire. Histoire, Littérature, Esthétique*, 19, 2019, p. 200-203.

Jérémy DUBOIS, « Enseigner l'italien en France de la fin du XIXe siècle à la veille de la Deuxième Guerre Mondiale : entre enjeux disciplinaires et relations franco-italiennes », Thèse de doctorat, École pratique des hautes études, Paris, 2010 (version publiée : Jérémy DUBOIS, *L'enseignement de l'italien en France, 1880-1940 : une discipline au cœur des relations franco-italiennes*, Grenoble, ELLUG, Université Stendhal, 2015.)

Jérémy DUBOIS, Thomas HIPPLER et Emmanuelle PICARD, « Introduction [au dossier *L'enseignement des langues et de l'histoire en Allemagne, en Italie et en France, XIXe-XXe siècles : formation des maîtres, pratiques professionnelles et enjeux politiques*] », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 127-2, 2015, p. 195-204.

Michel ESPAGNE, *Le paradigme de l'étranger : les chaires de littérature étrangère au XIXe siècle*, Paris, les Éd. du Cerf, 1993.

Christophe GAUBERT et Marie-Pierre POULY, « Transformations morphologiques et mobilisations disciplinaires : les enseignants et étudiants de l'Institut d'anglais de la Sorbonne en 1968 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 194-4, 2012, p. 78-97.

Edmond GOGOLEWSKI, *La langue polonaise dans l'enseignement élémentaire et secondaire en France : 1833-1990*, Lille, Centre d'étude de la culture polonaise de l'Université de Lille III, 1994.

Sophie LORRAIN, « Les concours de recrutement des germanistes : l'agrégation et le CAPES d'allemand de 1952 à 2002 », *Histoire de l'éducation*, 106, 2005, p. 153-215.

Stephan MARTENS, *La civilisation allemande dans les études germaniques en France : ingénierie et atouts*, Paris, Comité d'études des relations franco-allemandes (Cerfa) / Institut français des relations internationales, 2006.

Nicola MCLELLAND, *German through English eyes: a history of language teaching and learning in Britain 1500-2000*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2015.

Alain MESSAOUDI, « Savants, conseillers, médiateurs : les arabisants et la France coloniale (vers 1830-vers 1930) », Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2008.

Monique MOMBERT (dir.), « L'enseignement de l'allemand, XIXe-XXIe siècle », *Histoire de l'éducation*, 106, 2005.

Emmanuelle PICARD, « Des usages de l'Allemagne : politique culturelle française en Allemagne et rapprochement franco-allemand, 1945-1963, politique publique, trajectoires, discours », Thèse de doctorat, Institut d'études politiques, Paris, 1999.

Marie-Pierre POULY, « Hiérarchie des objets d'étude au sein de l'anglais universitaire en France, XIXe-XXIe siècles », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 127-2, 2015, p. 239-252.

Marie-Pierre POULY, « L'anglais de la Sorbonne à Vincennes », in Charles SOULIÉ (dir.), *Un mythe à détruire ? Origines et destin du Centre universitaire expérimental de Vincennes*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2012, p. 281-313.

Caroline ROLLAND-DIAMOND et Nathalie CARON, « Des sciences sociales en filière LLCER ou pourquoi le mot « civilisation » ne convient plus en études étrangères », *The Conversation*, <http://theconversation.com/des-sciences-sociales-en-filiere-llcer-ou-pourquoi-le-mot-civilisation-ne-convient-plus-en-etudes-etrangeres-94061>, consulté le 29 février 2020.

Kinga SIATKOWSKA-CALLEBAT (dir.), *50 ans du département de polonais à l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV) : 1961-2011*, Département de polonais, UFR d'Études slaves, Université Paris-Sorbonne (Paris IV), 2011.

Kinga SIATKOWSKA-CALLEBAT, « L'enseignement du polonais dans les établissements supérieurs en France », in Maria DELAPERRIÈRE, Hélène WŁODARCZYK, ASSISES DE L'ENSEIGNEMENT DU POLONAI et SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉTUDES POLONAISES (dir.), *L'enseignement du polonais en France: assises 2001*, Paris, Institut d'études slaves, 2002, p. 41-48.

4 – Linguistique et philologie

Sylvie ARCHAIMBAULT, « De la philologie à la linguistique : l'éclatement d'une discipline », *Revue des études slaves*, 88-1-2, 2017, p. 25-49.

Jean BREUILLARD, *Derrière l'histoire, la langue : études de littérature, de linguistique et d'histoire, Russie et France, XVIIIe-XXe siècles*, Paris, Institut d'études slaves, 2012.

Jean BREUILLARD, « Mazon linguiste », *Revue des études slaves*, 82-1, « André Mazon et les études slaves », 2011, p. 11-54.

Valentina CHEPIGA, « La préparation d'un ouvrage inachevé : "La glottologie" de Lucien Tesnière », *Genesis. Manuscrits – Recherche – Invention*, 35, 2012, p. 87-99.

Jean-Louis CHISS et Christian PUECH, « De l'émergence disciplinaire à la didactisation des savoirs linguistiques : le tournant des années 60 et ses suites », *Langue française*, 117-1, 1998, p. 6-21.

Roger COMTET, « Linguistique et enseignement du russe », *La Revue russe*, 14-1, 1998, p. 41-53.

Aleksandr D. DULITCHENKO, « Le marxisme et les projets de langue universelle du communisme », in Patrick SÉRIOT (dir.), *Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne : épistémologie, philosophie, idéologie*, trad. fr. Sébastien MORET, Lausanne, Université de Lausanne, 2003, p. 101-120.

René L'HERMITTE, « La linguistique soviétique », *Langages*, 4-15, 1969, p. 3-13.

André MARTINET, « De la philologie à la linguistique », *La Linguistique*, 23-1, 1987, p. 3-12.

Evgenij Dmitrievič POLIVANOV, *Pour une linguistique marxiste*, trad. fr. Patrick SÉRIOT, Limoges, Lambert-Lucas, 2014.

Peter ROSENBERG, « Dialect convergence in the German language islands (Sprachinseln). 1. Language island research: the traditional framework and some sociolinguistic questions », in Peter AUER, Frans HINSKENS et Paul KERSWILL (dir.), *Dialect change: convergence and divergence in European languages*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2005, p. 221-224.

Patrick SÉRIOT (dir.), *Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne : épistémologie, philosophie, idéologie*, Lausanne, Université de Lausanne, 2003.

Patrick SÉRIOT, « La langue de bois et son double », *Langage & société*, 35-1, 1986, p. 7-32.

Patrick SÉRIOT, « Pourquoi la langue russe est-elle grande ? (matériaux pour une recherche) », *Essais sur le discours soviétique*, 4, 1984, p. 57-92.

Svetlana SEVILLE, « Dynamique de la Révolution d'octobre 1917 dans l'évolution de la langue russe au cours du XXe siècle », intervention au séminaire commun Eur'Orbem : « Politiques et évolutions de la langue russe (XXe - XXIe siècles) », Paris, Institut d'études slaves, 7 décembre 2017.

5 – La littérature russe et sa réception

Michel AUCOUTURIER, « Pasternak en France », *Cahiers du monde russe*, Vol. 59-1, 2018, p. 189-198.

Michel AUCOUTURIER, « Tolstoï et Dostoïevski, la révélation du "roman russe" », *Le magazine littéraire*, n° 440, 2005, 03/2005.

Michel AUCOUTURIER, « La périodisation de la "littérature soviétique" : réflexions et propositions », *Revue des Études Slaves*, 73-4, 2001, p. 593-603.

Jean-Louis BACKÈS, « Pouchkine, une langue de diamant », *Le magazine littéraire*, n° 440, 2005, 03/2005.

Alexis BERELOWITCH, « ABRAMOV FEDOR ALEKSANDROVITCH - (1920-1983) », in *Encyclopædia Universalis*.

Alexis BERELOWITCH, « FÉDINE KONSTANTIN ALEXANDROVITCH - (1892-1977) », in *Encyclopædia Universalis*.

Pavel CHINSKY, « La littérature russe et soviétique dans les *Lettres françaises* de janvier 1946 à mars 1953 », *Revue des Études Slaves*, 72-1, 2000, p. 81-95.

Maurice COMTET, « L'Âge d'argent dans la culture russe, sous la direction de Lanne Jean-Claude », *Revue des Études Slaves*, 79-4, 2008, p. 592-594.

Catherine DEPRETTO, « Problèmes posés par l'étude de la littérature russe de la période soviétique (1917-1991) », intervention au séminaire de littérature du CNRS, de

l'EUR'ORBEM et de Sorbonne Université : « Littérature et politique en Russie, XVIIIe-XXe siècles », Paris, Institut d'études slaves, 28 mars 2019.

Catherine DEPRETTO, « La littérature soviétique aujourd'hui. Avant-propos », *Revue des Études Slaves*, 73-4, 2001, p. 589-592.

Efim Grigor'evič ETKIND, Georges NIVAT, Il'â Zaharovič SERMAN et Vittorio STRADA (dir.), *Histoire de la littérature russe [3], Le XXe siècle. 3, Gels et dégels*, Paris, Fayard, 1990, p. 415-423.

Claude de GRÈVE, « La réception de la littérature russe, classique et moderne, en France, aux lendemains de la Deuxième Guerre mondiale », in Francine-Dominique LIECHTENHAN (dir.), *L'ours et le coq: trois siècles de relations franco-russes: essais en l'honneur de Michel Cadot*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2000, p. 225-241.

Michel NIQUEUX, « Présentation », in *La Dame de pique - Le Nègre de Pierre le Grand*, Bibliothèque russe et slave, 2018, p. 6-12.

Michel NIQUEUX, « GORKI MAXIME - (1868-1936) », in *Encyclopædia Universalis*.

Georges NIVAT, « La réception de Blok en France », *Revue des études slaves*, 54-4, 1982, p. 567-582.

Boris Leonidovič PASTERNAK, *Œuvres*, trad. fr. Michel AUCOUTURIER, trad. fr. Hélène CHÂTELAIN et trad. fr. Jean DURIN, Paris, Gallimard, 1990.

André RADIGUET, « ZOCHTCHENKO MIKHAÏL MIKHAÏLOVITCH (1895-1958) », in *Encyclopædia Universalis*.

Laure TROUBETZKOY, « La littérature russe et le XXe congrès : remarques sur les trois étapes du renouveau littéraire du Dégel », *Revue Russe*, 28-1, 2006, p. 51-58.

Cécile VAISSIÉ, *Les ingénieurs des âmes en chef: littérature et politique en URSS (1944-1986)*, Paris, Belin, 2008.

6 – La culture slave et sa réception en France ; la documentation

Marie AVRIL, « Le fonds des Imprimés russes de la Bibliothèque Nationale », *Revue de la Bibliothèque Nationale*, n° 8, 1983.

Michel CADOT, « Naissance et développement d'un mythe ou l'Occident en quête de l'âme slave », *Revue des études slaves*, 49-1, 1973, p. 91-101.

Sophie CŒURÉ, « Documentation et géopolitique : la BDIC de la Russie à l'URSS et retour (1917-1991) », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 100-4, 2010, p. 21-31.

Charles CORBET, *A l'ère des nationalismes : l'opinion française face à l'inconnue russe (1799-1894)*, Paris, France, M. Didier, 1967.

Michel ESPAGNE, « Le train de Saint-Pétersbourg : les relations culturelles franco-germano-russes après 1870 », in Katia DMITRIEVA et Michel ESPAGNE (dir.), *Philologiques IV. Transferts culturels triangulaires France-Allemagne-Russie*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1996, p. 311-335.

Pauline GACOIN LABLANCHY, « Le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé et l'image de la Russie dans la France de la III^e République », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, 39-1, 2014, p. 65-78.

Paul GARDE, « À propos du premier mouvement slavophile », *Cahiers du monde russe et soviétique*, 5-3, 1964, p. 261-269.

Tatiana KONOVALOVA, « Le mythe français de "l'âme russe" à l'épreuve des révolutions de 1917 », *Le caractère national. Mythe ou réalité ? Sources, problématique, enjeux. Cahiers de la MRS*, 48, 2007, p. 179-185.

Antoine MARÈS, « La vision française de l'Europe centrale du XIXe au XXe », *Les Cahiers du Centre de recherches historiques*, 7, 1991.

7 – La discipline historique, l'histoire de la Russie, de l'URSS, de l'Europe centrale, médiane et orientale

a) La science historique

Maurice AGULHON, « Ernest Labrousse, historien social (XIX^{ème} siècle) », *Annales historiques de la Révolution française*, 276-1, 1989, p. 128-131.

Alexis BERELOWITCH, « Un homme des Lumières du XX^e siècle : Jean-Louis Van Regemorter (1927-1999) », *Revue des Études Slaves*, 73-1, 2001, p. 259-269.

Wladimir BERELOWITCH, « Les origines de la Russie dans l'historiographie russe au XVIII^e siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 58^e année-1, 2003, p. 63-84.

Wladimir BERELOWITCH, « A propos de "soviétologie" », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 42-5, 1987, p. 1195-1207.

Maria Novella BORGHETTI, « L'histoire à l'épreuve de l'expérience statistique : l'histoire économique et le tournant des années 1930 », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n^o 6-1, 2002, p. 15-38.

Laird BOSWELL, « L'historiographie du communisme français est-elle dans une impasse ? », *Revue française de science politique*, Vol. 55-5, 2005, p. 919-933.

Fernand BRAUDEL, « Histoire des civilisations : le passé explique le présent », in *Les ambitions de l'histoire*, Paris, France, De Fallois : Librairie générale française, 1997, p. 254-313.

Pierre CHAUNU, « Mémoire vivante, mémoire présente. Victor-Lucien Tapie (1900-1974) et l'Université », *Histoire, économie et société*, 2-3, 1983, p. 375-383.

Sophie CŒURÉ, « Économie-monde et civilisation russe selon Fernand Braudel. Un dialogue entre historiens français et soviétiques », *Revue de Synthèse*, 139-1-2, p. 9-36.

Jean-François CONDETTE, « Le recrutement et la formation initiale des enseignants d'histoire-géographie en France au XXe siècle. Jalons pour une histoire », *Mélanges de l'École française de Rome - Italie et Méditerranée modernes et contemporaines*, 127-2, 2015.

Marco DI MAGGIO, « Recherche historique et engagement militant : les *Cahiers d'histoire de l'Institut Maurice Thorez* dans le dispositif culturel du PCF », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 123, 2014, p. 165-186.

Sylvie GILLET, « Questions d'URSS ou la "soviétologie" en questions », *Politix*, 5-18, 1992, p. 21-48.

Laurent JALABERT, *Le grand débat : les universitaires français, historiens et géographes, et les pays communistes de 1945 à 1991*, Toulouse, Groupe de recherche en histoire immédiate, 2001.

Emil KAZAKOV, « Sofia : l'Europe médiane », *Outre-Terre*, 2-7, 2004, p. 319-329.

Yohann TROUSLARD, « L'histoire et le contemporain. Alfred Rambaud et les historiens français de la fin du XIXe siècle face à l'alliance franco-russe : entre science et patriotisme », mémoire de master 2, École normale supérieure de Lyon, 2018.

b) Les relations entre France et Europe de l'Est

Nicolas BADALASSI, « Les accords d'Helsinki ou le triomphe des conceptions paneuropéennes du général de Gaulle », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 119, 2013, p. 55-70.

Arthur BENETEAU, « Servir les intérêts français en plein chaos révolutionnaire. Étude des attachés militaires en Russie, 1916-1920 », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, n° 47-1, 2018, p. 61-72.

Sophie CŒURÉ, *La grande lueur à l'Est : les Français et l'Union soviétique, 1917-1939*, (1ère publication aux Éditions du Seuil, 1999), Paris, CNRS Éditions, 2017.

Olga DANILOVA, « Grappa abbata F. Portalja i Rossija (1903-1919 gg.) = Le groupe de l'abbé Fernand Portal et la Russie (1903-1919) », in Olga OKUNEVA, CENTRE ROLAND MOUSNIER, РОССИЙСКАЯ АКАДЕМИЯ НАУК. АРХИВ, ROSSIJSKAÂ AKADEMIÂ NAUK. ARHIV, ИНСТИТУТ ВСЕОБЩЕЙ ИСТОРИИ et INSTITUT VSEOBŒEJ ISTORII (dir.), *Les Français dans la vie intellectuelle et scientifique en Russie (XVIIIe-XXe)*, Moskva : OLMA media grupp, 2010, p. 268-280.

Thomas GOMART, *Double détente : les relations franco-soviétiques de 1958 à 1964*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2003.

Pierre GRÉMION, « La réception des dissidences à Paris », in Anne-Marie LE GLOANNEC et Aleksander SMOLAR (dir.), *Entre Kant et Kosovo*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003, p. 377-403.

Sonja GROSSMANN, « Une autre diplomatie entre Est et Ouest. Les associations d'amitié avec l'URSS en Europe occidentale pendant la Guerre froide », in Vincent GENIN, Matthieu OSMONT et Thomas RAINEAU (dir.), *Réinventer la diplomatie: sociabilités, réseaux et pratiques diplomatiques en Europe depuis 1919 = Reshaping diplomacy: networks, practices and dynamics of socialization in European diplomacy since 1919*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2016, p. 105-120.

Frédéric GUELTON, « Attachés militaires et officiers en mission en Russie : le regard des militaires français sur la Russie à la fin du règne de Nicolas Ier », in Annie CHARON, Bruno DELMAS et Armelle LE GOFF (dir.), *La France et les Français en Russie : Nouvelles sources et approches (1815-1917)*, Paris, Publications de l'École nationale des chartes, 2018, p. 193-212.

Christophe LAFOREST, « La stratégie française et la Pologne (1919-1939). Aspects économiques et implications politiques », *Histoire, économie & société*, 22-3, 2003, p. 395-411.

François LÉVÊQUE, « Les relations franco-soviétiques pendant la Seconde Guerre mondiale, de la défaite à l'alliance (1939-1945) : essai historique d'après les Archives du Quai d'Orsay », *Revue des Études Slaves*, 69-3, 1997, p. 439-446.

Rachel MAZUY, « Les "Amis de l'URSS" et le voyage en Union soviétique. La mise en scène d'une conversion (1933-1939) », *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, 5-18, 1992, p. 108-128.

Michel NIQUEUX (dir.), *L'Occident vu de Russie : anthologie de la pensée russe de Karamzine à Poutine*, Paris, Institut d'études slaves, 2016.

Jerzy POMIANOWSKI, « Les relations de la Pologne avec la Russie et des Polonais avec les Russes », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 61-1, 2001, p. 23-31.

Pierre RENOUVIN, « Les relations franco-russes à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle [Bilan des recherches] », *Cahiers du Monde Russe*, 1-1, 1959, p. 128-147.

Marie-Pierre REY, *La Russie face à l'Europe : d'Ivan le Terrible à Vladimir Poutine*, Éd. augmentée, Paris, Flammarion, 2016.

Marie-Pierre REY, *La tentation du rapprochement : France et URSS à l'heure de la détente (1964-1974)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1991.

Sara TAVANI, « La naissance d'une Ostpolitik de l'Europe de l'Ouest au début des années 1970 comme résultat d'une nouvelle solidarité européenne », *L'Europe en Formation*, n° 353-354-3, 2009, p. 75-91.

Claire TESSIER, « Les relations franco-soviétiques au début du septennat de Valéry Giscard d'Estaing (1974-1978) », in Laurent JALABERT (dir.), *La France et la Russie : regards diplomatiques (XVIIe-XXIe siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 93-106.

Maurice VAÏSSE (dir.), *De Gaulle et la Russie*, Paris, CNRS Éd., 2006.

Cécile VAISSIÉ, « Les chèvres, les choux et les canards sauvages : les ambiguïtés françaises face à la dissidence soviétique », *Communisme*, 62-63, 2000, p. 153-172.

Lidwine WARCHOL, « La Première Guerre mondiale dans la construction intellectuelle d'André Mazon : du front d'Orient à la Russie bolchevique (1915-1919) », *Revue des études slaves*, 90-1-2, 2019, p. 285-303.

c) L'émigration

Agnès DUFFAUT-GRACEFFA, *Une femme face à l'histoire : itinéraire de Raïssa Bloch, Saint-Petersbourg-Auschwitz, 1898-1943*, Paris, Belin, 2017.

Stéphane DUFOIX, « Fausses évidences. Statut de réfugié et politisation », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 16-3, 2000, p. 147-164.

Catherine KLEIN-GOUSSEFF, *L'exil russe : la fabrique du réfugié apatride, 1920-1939*, Paris, CNRS éd, 2008.

Leonid LIVAK, « L'émigration russe et les élites culturelles françaises 1920-1925. Les débuts d'une collaboration », *Cahiers du monde russe. Russie - Empire russe - Union soviétique et États indépendants*, 48-48/1, 2007, p. 23-43.

Armelle OGER et Vera GALIEVSKY, *La Russie d'en France : où et comment vivre à la russe*, Paris, MA, 1986.

PLAMIA (dir.), *Saint-Georges : un collège jésuite pour les Russes, de Constantinople à Meudon, 1921-1992*, Meudon, Bibliothèque slave de Paris, 1993.

Marc RAEFF, *Russia Abroad: a Cultural History of the Russian Emigration, 1919-1939*, New York ; Oxford, Oxford University Press, 1990.

Nikita STRUVE, *Soixante-dix ans d'émigration russe, 1919-1989*, Paris, Fayard, 1996.

Claudie WEILL, *Étudiants russes en Allemagne, 1900-1914 : quand la Russie frappait aux portes de l'Europe*, Paris Montréal, l'Harmattan, 1996.

d) L'histoire de l'Europe centrale, médiane et orientale

Jean-François FAYET, *VOKS : le laboratoire helvétique. Histoire de la diplomatie culturelle soviétique durant l'entre-deux-guerres*, Chêne-Bourg, Georg éditeur, 2014.

Catherine GOUSSEFF, « Des migrations de sortie de guerre qui reconfigurent la frontière : ouverture et refermeture de l'URSS avant la guerre froide (1944-1946) », in Sophie CŒURÉ et Sabine DULLIN (dir.), *Frontières du communisme*, La Découverte, 2007, p. 428-442.

Michel HELLER, *Histoire de la Russie et de son empire*, trad. fr. Anne COLDEFY-FAUCARD, Paris, Flammarion, 1999.

Andrèa KHYLYA HEMOUR, « La politique linguistique de l'URSS (1917-1991) », mémoire de master 2, Grenoble 3 - UFR des Sciences du langage, 2010.

Antoine MARÈS et Alain SOUBIGOU, *L'Europe centrale & médiane dans l'Europe du XXe siècle*, Paris, Ellipses, 2017.

Anastasia PAVLOVA, « Les Russes et les Soviétiques en France durant la Seconde guerre mondiale : entre collaboration et résistance », mémoire de master 2 recherche, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne – École Normale Supérieure de Cachan, 2015.

Thibaut VOUTERS, « Les États baltes, d'une intégration à l'autre », mémoire de fin d'études, Institut d'études politiques de Lyon ; Université Lumière Lyon 2, 2005.

Nicolas WERTH, « URSS 1945 : l'envers d'une victoire », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 39-1, 1995, p. 5-7.

Annexes

Annexe 1 : Questionnaire à destination des anciens étudiants de russe (1945-1979)

Diffusé aux membres de l'Association française des russisants en 2016

1. Où et quand avez-vous appris le russe ? Quel(s) diplôme(s) avez-vous obtenu(s) ?
2. Pour quelles raisons choisir le russe et ce lieu d'apprentissage ?
3. Avez-vous acquis une connaissance du russe hors du cadre scolaire/universitaire ? (Par exemple dans le contexte familial ou par des cours privés)
4. Connaissez-vous une autre langue slave ? Si oui, l'intérêt pour une autre langue slave a-t-il été antérieur, postérieur ou concomitant à celui pour le russe ? Où l'avez-vous apprise ?
5. Avez-vous voyagé en URSS pendant vos études ? Dans quelle République socialiste soviétique ? Si oui, où et sous quel prétexte (à titre privé, scolaire, professionnel ? avec quel organisme ?) ? Comment s'est déroulé ce voyage et quels souvenirs en gardez-vous ?
6. Quels souvenirs gardez-vous de votre apprentissage de la langue (langue difficile ? cours en adéquation avec vos espérances/centres d'intérêts ?) De vos professeurs ?
7. Sur quels supports s'appuyaient vos cours ? Avez-vous utilisé des manuels recommandés par vos professeurs ? Ou trouvés par vos propres moyens ?
8. La connaissance du russe (et éventuellement d'une autre langue slave) vous a-t-elle été utile dans votre vie professionnelle (hors professorat) ?

Annexe 2 : Listes des agrégés et des certifiés de russe

Listes reproduites des archives de l'Institut des études slaves (voir les *Guides du slaviste*), de la revue *Enseignement du russe* et des archives de CAPES (voir sources)

Liste des agrégés de russe (1948-1989)¹

1948	Jean Train	
1950	Nicolas Weisbein	
1951	Georges Davydoff	
1952	José Johannet Paul Pauliat	
1953	Aimé Maurel Léon Robel	
1954	Daniel Alexandre Nicolas Pogarieloff Claude Robert	Hélène Zamoyska, née Peltier
1955	Claude Frioux Michel Aucouturier Nikita Struve René L'Hermitte Jacques Veyrenc	Galine Volochine
1956	Joseph Suchy Marian Mroczek	Édith Maillot Françoise Flamant, née Marrou Hélène Sorokine, née Pavlovitch Zoïa Larrousse, née Everi
1957	Louis Martinez Louis Allain André Nougé Philippe Ozouf Alain Devaux	Véronique Lossky, née Youdine-Belsky Jacqueline de Proyart, née Aymé de la Chevrelrière Ruth Schatzman, née Fisher
1958	Paul Garde Jean-Paul Sémon	Geneviève Johannet, née Constanty Anne Odartchenko Françoise Gonneau, née Dussaut Vlasta d'Hermies, née Zimmer-Kouba
1959	Pierre Contal André Monnier Victor Balalaeff	Geneviève Roussel Françoise Petit, née Maitron Irène Sokologorsky

1 Par ordre des reçus au classement, sur listes séparées selon le genre jusqu'en 1973 inclus.

	Jean Durin Georges Nivat Wladimir Vodoff	
1960	Jean Bonamour Michel Chicouène André Radiguet Gérard Abensour Jean Descat Jean Thorez	Renée Gauchet, née Cathala Irène Micol, née Cathoire Marguerite Loutzenko Roseline Coquin, née Legemble
1961	Marc Freyburger Jean-Louis Backès Jean-Pierre Benoist Claude Kastler Joseph Alix Jacques Catteau	Lucile Nivat, née Jonac Hélène Arjakovsky, née Klépinine Armelle Goupy, née Raude Marie-Louise Jost Irène Cahuet, née Yankovitch Irène Commeau, née Demidoff Catherine Guillard, née Guilmart
1962	Guy Imart Robert Best André Pavloff Alexandre Bourmeyster Paul Kalinine Paul Castaing Jean Basanoff	Anne Kichilov, née Carrive Georgette Davidovici, née Klarsfeld Marie Sémon, née Lossky Michèle Rampini, née Tranin Éléonore Moulin, née Unternährer Odette Poncelet, née Veaux
1963	Michel Duc-Goninaz Jean-Luc Moreau Marcel Ferrand Jean Saussay André Stratonovitch Jean-Loup Rosec Alain Préchac Michel Mervaud Émile Kruba	Marie-Claude Basselier Mireille Guilleray, née Bérutti Sylvie Técoutoff Jacqueline Fontaine
1964	Alexandre Staritsky Jacques Gonneau Jacques Sancan Charles Weinstein André Karnycheff François Cornillot Jacques Michaut	Françoise Gréciet Jeanne Leypold Annie Allain, née Luc Anne-Marie Pascal Irène Kuttlein, née Pozniak Sylvie Paté, née Camolli Alfreda Aucouturier, née Cybulska
1965	Jean-Claude Marcadé Maurice Comtet François Quinette Dimitri Schakhovskoy Georges Martinowsky Daniel Beauvois	Hélène Sinany Marie-Lise Apert, née Gruel Catherine Magne Michèle Bodin, née Santucci Éliane Drigatch, née Jacquet Irène Linitzky

	Michel Finas Marc Bodin Stéphane Tatischeff	Danielle Priout, née Dupersy
1966	Pierre Baccheretti Roger Collas Jean-Didier Castagnou Jean-Marc Bordier Christian Hubert Jean-Claude Roberti Armand Abret	Anne Turi, née Worontzoff-Weliaminoff Manon Waller, née Lallée Anne Boulanger Olga Grabovsky Nina Denissoff Sophie Ollivier, née Zlotchenko
1967	Alexis Berelowitch Marc Pradoux Vladimir Priselkow Albert Socié Charles-Alain Bourg Nicolas Zavialoff Gilles Fougeron	Édith Scherrer Anita Davidenkoff, née Pinhas Marianne Gourg Hélène Tanguy Anne Misslin, née Bourdery Jeanne Gucker, née Chmiel Claude Kahn, née Aïzenfis Catherine Gasché, née Adhémar Michelle Bosson, née Sokoloff Larissa Moussine-Pouchkine, née Gibourt Annie Barda
1968	Gilbert Merle Jacques Bange Thomas Wauquier Daniel Monnin Jean-Marcel Vérove François Chabot	Hélène Henry Satho Monteil, née Tchimichkian Balkis-Sophie Sayar Hélène Pachoutinsky Marguerite Guiraud, née Weber Évelyne Enderlin, née Péron Monique Kumar-Jain, née Leibrich Danièle Beaune Catherine Rigaud, née Sutirin Sofia Lazarus, née Logak Michèle Criqui Catherine Dorey, née Solamito Annie Coquerelle Hélène Gorodetzko Christiane Salesses, née Guyon Denise Emery Anne-Marie Yvert-Jalu
1969	Georges Philippenko Jean de Guéhéneuc de Boishue Roger Nardini Alexandre Tolstoï Édouard Csiszar Jean Breuillard Alain Thévenard Jean Thioulin Jean-Paul Véziant	Hélène Fournet, née Pilipenko Daredjan Markowicz, née Levis Nathalie Randuineau, née Gapon Véronique Jobert, née David Ludmila Pignalet, née Nalegatskaïa Sabine Breuillard, née Fournier Michèle Lannoy, née Scarceriaux Mireille Beaupied

Serge Goetz
Alexis Obolensky

1970

Jean-Claude Lanne
Yves Hamant
Dominique Barlési
Michel Niqueux
Jacques Bakmedzjian
Michel Vassilieff
René Meslin
Nicolas Montviloff

Laure Spindler
Chantal Lubouchkine, née Capelle
Hélène Grabowska
Anne-Marie Botton
Renée Masson, née Brun
Élisabeth Batalin
Yvette Lambert, née André
Hélène Poutissou, née Bréchon
Irène Boudsocq
Danielle Strnad, née Konopnicki
Nadine Panoff
Anne Tatischeff, née Borel
Mireille Kogan, née Broudeur

1971

Guy Duverne
Pierre Pagnoux
Michel Baïbabaëff
Gérard Baudesseau
Maurice Mathon
Bernard Bresteau
Louafi Abid (*admis à titre étranger*)
Guy Jadé

Françoise Dumas
Ève Malleret
Florence Rouiller
Françoise Barlési, née Lesné
Françoise Pik
Anne David
Anne-Catherine Herberts
Antonija Bernard, née Grobelnik
Christiane Fricou

1972

Marc André-Pillois
Henri Cristescu
Dominique Fache
Bernard Kreise
Valia Ouvrier
Roland Pichard
Boris Apletcheeff
Yves Cosson
Christian Saunier

Madeleine Sikitch, née Robichon
Victoria Imart, née Tikhonova
Catherine Fache, née Bitoun
Martine Julien, née Besson
Françoise Gréhant
Catherine Grünberg
Hélène Wlodarczyk, née Schneider
Anne-Marie Olive, née Passaret
Lise Fontaine
Laura Fiodorow

1973

Dominique Grissolange
Pierre Lebovics
Bernard Lafite
Alexis Ciolkovitch
Yvan Mignot
Jean-Pierre Le Brigand

Jacqueline Fleurat-Lessard
Odile Melnik, née Mulot
Francille Berelowitsch, née Bluteau
Arlette Karpov, née Driot
Joëlle Yong, née Auber
Danielle Ferrocino, née Loose
Annie Epelboin
Laurence Cucheval, née Weill
Annie Durst, née Tinland
France Vergy
Nadine Damien, née Gohier
Françoise Cambefort

- 1974** Wladimir Berelowitch
Françoise Lesourd
Olga Pavlov
Christine Revuz
Myriam Désert
Danièle Hervé
Rémy Perraud
Armelle Groppo, née Jeannier
Anne Souvorov, née Raëber-Keel
Catherine Golovanov, née Berber
Anne Coldefy, née Faucard
Claudine Fisz, née Ayache
Nadine Marchant, née Daragan
Wladimir Tolstouchovs
René Guerra (*sur liste complémentaire*)
- 1975** Claire Triomphe
Gabrielle de Groër
Valentine Le Brigand, née Kachevarova
Christine Caillon
Annie Cahn
Madeleine Coureau, née Villatte
Jean-Louis Aïvadian
Bernadette Coulmeau, née Czerniak
Victorine Corona
Marie-Martine Bonnard, née Launay
- 1976** Serge Bouvard
Christine Bonnot
Robert Roudet
Catherine Depretto, née Genty
Patrick Lemoine
Élisabeth Grigorovitch-Barsky, née Kriloff
Claire Bernard, née Donzou
Denis Dabbadie
- 1977** Pascale Leclercq, née Legrand
Patrick Sériot
Jean-Stéphane Viellard
Serge Glémet
Catherine Brémeau, née Gachon
Véronique Massias
Françoise Thom
Monique Lee, née Monnereau
- 1978** Marie Stachowitsch
Catherine Dalipagic
Françoise Le Sourd, née Thévenot
Tatiana Fouin, née Ireland
Catherine Sabatier
Perrine Detoef

- 1979** Paul-Louis Thomas
Nathalie Poirotte, née Roumiantzeff
Martine Loridon
Jean-Luc Goester
Pierre Filatoff
Ada Shlaen, née Gris
- 1980** Françoise Louge, née Baqué
Marc Weinstein
Sabine Montagne
Bernard Launay
Serge Rolet
Denise Roudet, née Koziol
- 1981** Dolorès Boutchenik, née Vilalta
Emmanuel Demadre
Marie-Aude Averitchev, née Albert
Roger Recq
Wladimir Yagello
- 1982** Irina Perroud, née Ackerman
Laurent Rabaté
Brigitte Racca
Sylvie Martin
- 1983** Michel Kokhanoff
Gisèle Tokarev, née Mazé
- 1984** Hélène Mélat
- 1985** Brigitte Mauriac
Roland Galharague
- 1986** Isabelle Després
Marie Jargot, née Vanier
Patricia Viglino
- 1987** Valérie-Isabelle Posener
Diane Anaid Donabedian
- 1988** Claire Hauchard
Agnès Calladine
- 1989** Marianne Dunlop
Michel Grabar

**Liste des certifiés de russe
ayant obtenu l'équivalence au CAEC puis au CAPES
par admissibilité à l'agrégation**

1948	Georges Davydoff
1951	Paul Pauliat
1953	Léon Coquelet Nicolas Pogarieloff
1954	René L'Hermitte
1955	Joseph Suchy
1956	Jean-Didier Castagnou
1958	Alexandre Bron
1959	Michel Duc Goninaz
1961	Michel Mervaud
1963	Jean-Claude Marcadé Simone Luciani Madeleine Sikic
1964	Daniel Beauvois Michel Costagliola Michel Finas
1965	Mme Calvié
1966	Daniel Monnin Annie Barda
1967	Nicolas Montviloff
1970	Nikita Ivanoff-Trinadzaty

Liste des certifiés de russe par concours (1956-1980)²

1956		Marguerite Loutzenko (B) Zoïa Larrousse (AB) Édith Maillot (P) Mme Strutynska (P)
1957	Claude Prieur (B)	Lida Vernant (TB) Jacqueline Guendjian, née Mouzon (B) Ruth Schatzman, née Fisher (B) Mme Maupaix (B)
1958	Richard Maire (B) Jean Carro (AB) Henri Grosse (AB)	Geneviève Roussel (B)
1959	M. Henry (B) André Stratonovitch (B) M. Vabret (B) Alexandre Bourmeyster (P) André Pavloff (P)	Marie-Louise Jost (TB) Françoise Petit, née Maitron (TB) Marie Sémon, née Lossky (TB) Georgette Davidovici, née Klarsfeld (AB) Mme Leroux (AB) Irène Micol, née Cathoire (AB)
1960	Jean-Loup Rosec (B) Armand Abret (AB)	Alexandra Laporte, née Nicolaïeff (B) Michelle Fayet, née Thoullieux (AB)
1961	Jacques Sancan (TB) Joseph Alix (B) Roger Collas (B) Edouard Csiszar (B) Jean-Luc Moreau (B) Stéphane Tatischeff (B) M. Laurenceau (AB)	Irène Jourdan, née Goldenfeld (B) Éléonore Moulin, née Unternährer (B) Lucile Nivat, née Jonac (B) Yvette Robert (B) Mme Meritan (AB)
1962	André Karnycheff (B) Jacques Gonneau (AB) Bernard Domer (P) Roger Nardini (P)	Olga Hautefeuille (TB) Marie-Lise Apert, née Gruel (B) Olga Boscovic, née Stépanoff (B) Mme Chossat (B) Cornélia Garidis, née Tornéan (B) Nadine Marchand, née Daragan (B) Marie-Hélène Sennepin, née Muller (B) Tatiana Ananti, née Tikhonoff (AB) Henriette Lacroix (AB) Michèle Rampini, née Tranin (AB) Anne Tatischeff, née Borel (P)

² Jusqu'en 1971 inclus, les candidats sont notés reçus l'année de validation des épreuves pratiques pour lesquelles ils reçoivent une mention : très bien (TB), bien (B), assez bien (AB) ou passable (P). À partir de 1972, les candidats sont notés reçus l'année d'admission aux épreuves théoriques.

- 1963** Alexandre Staritzky (TB)
M. Thimpont (B)
Vladimir Zarazik (B)
M. Haessle (AB)
Pierre Pagnoux (AB)
Jean Saussay (AB)
M. Courcelles (P)
Michel Kreno (P)
Claude Petit (P)
Vladimir Priselkow (P)
- Annick Jakowleff (TB)
Mireille Guilleray, née Bérutti (B)
Françoise Personne de Lachaud (B)
Agnès Castillon (AB)
Irène Flamand, née Mourachkine (AB)
Mme Petitjean (AB)
Rose Picard (AB)
Mme Porta (AB)
Mme Buffa (P)
Anne-Marie Coupry (P)
Jeanne-Andrée Decomble, née Lescaroux (P)
Irène Ghivasky (P)
Mme Thimpont (P)
Jacqueline Salmiéri, née Bruneau
- 1964** Pierre Baccheretti (B)
Martial Quincampoix (B)
Charles Weinstein (B)
Dominique Barlesi (AB)
Bernard Birkan (AB)
- Ludmila Lebrun, née Loukianoff (TB)
Mme Douillet (B)
Sophie Ollivier, née Zlotchenko (B)
Anne-Marie Pascal (AB)
Sylvie Paté, née Camolli (AB)
Mme Peyrard (AB)
Claude Ageron, née Kaan (P)
Tatiana Dupin, née Portnoy (P)
Olga Pawloff (P)
Eugénie Lo Presti (P)
- 1965** Gérard Baudesseau (AB)
Charles de Bel-Air (AB)
Marc Bodin (AB)
Pierre Laroue (AB)
Henri Pungier (AB)
- Michèle Bodin, née Santucci (TB)
Marguerite Guiraud, née Weber (B)
Irène Linitzky (B)
Anita Davidenkoff, née Pinhas (AB)
Denise Emery (AB)
Sonia Leferme (AB)
P. Vedel (AB)
Mme Jakobi (P)
Hélène Puchol, née Sarrade (P)
Mme Linchet
- 1966** Marc André-Pillois (TB)
Marc Pradoux (B)
Nicolas Zavialoff (AB)
Nicolas Zourabichvili (AB)
Pierre Rabillard
- Jacqueline Zanon (TB)
Jeanne Gucker, née Chmiel (B)
Christiane Salesses, née Guyon (B)
Mme Brémond (AB)
Janine Chastel (AB)
Anne-Marie Yvert-Jalu (AB)
Nicole Girondeau (P)
- 1967** Alexis Berelowitch (TB)
Gilbert Merle (TB)
Georges Pignalet (TB)
Gilles Fougeron (B)
- Hélène Chaulaic (TB)
Françoise Barlési, née Lesné (B)
Pierrette Thiébaud (B)
Françoise Desnoyers, née Vigouroux (B)
Thérèse Flesselles, née Launay (AB)
Mme Hellier (AB)

- Sofia Lazarus, née Logak (AB)
Hélène Tanguy (AB)
Françoise Maurel, née Bonnot (P)
- 1968**
- Pascal Messiaen (B)
Serge Mogouliko (B)
Jean-Paul Véziant (B)
Yves Le Berre (AB)
Jean-Marcel Vérove (AB)
Christian Saunier (P)
- Francille Berelowitch, née Bluteau (TB)
Annie Coquerelle (TB)
Claudine Mauro, née Zarka (TB)
Annick Antonelli, née Cristol (B)
Mireille Beaupied (B)
Maud Beck, née Surcouf (B)
Marie-Françoise Bécourt, née Jouniaux (B)
Claire Le Poittevin (B)
Marie-Joëlle Propper (B)
Hélène Savostianoff, née Yourguens (B)
Sylvie Baranger (AB)
Dominique Chausse (AB)
Monique Charbonnel, née Grinhaus (AB)
Catherine Dorey, née Solamito (AB)
Nicole Gauthier, née Vergnenègre (AB)
Jacqueline Le Stir, née Mercier (AB)
Françoise Néron de Surgy (AB)
Nathalie Randuineau, née Gapon (AB)
Balkis-Sophie Sayar (AB)
Émilie Stanowski (AB)
Dominique Bibard, née During (P)
Marcelle Makaroff (P)
- 1969**
- Boris Apletcheeff (B)
Gérard Hooghe (B)
Jean-Yves Le Rue (B)
Jean-Claude Xambo (B)
Jean-Claude Gaudeaux (AB)
Jackie Monnereau (P)
- Colette Gout, née Carré (TB)
A. Castillon, née Jabtchenko (TB)
Michèle Lannoy, née Scarceriaux (TB)
Chantal Lubouchkine, née Capelle (TB)
Gali Posokhow (TB)
Sabine Breuillard, née Fournier (B)
Mme Langumier, née Zaïtchenko (B)
Jacqueline Bages, née Fondanèche (AB)
Madeleine Berelowitch, née Doussain (AB)
Nathalie Cavoleau, née Stankevitch (AB)
Pascaline Convert (AB)
Marie-Françoise Eschlimann (AB)
Aline Cespedès, née Mansat (AB)
Mme Quédru, née Chtepa (AB)
Martine Guy, née Quémerais (AB)
Madeleine Welti (AB)
Angéline Deruelle (P)
Catherine Duflot, née Godownikova (P)
Christiane Menessier (P)
- 1970**
- Daniel Truc (TB)
Wladimir Berelowitch (AB)
Marc Blondel (AB)
René Meslin (P)
- Hélène Poutissou, née Bréchon (TB)
Annie Tinland (TB)
Nicole Azeau (B)
Nicole Boutines (B)

Nina Branche, née Galhin-Wrassky (B)
Mme Dommergues, née Genevès (B)
Marie-Claude Gaillou, née Meurs (B)
Hélène Grabowska (B)
Anne-Marie Gueit, née Negre (B)
Hélène Peyronnet, née Favennec (B)
Danielle Strnad, née Konopnicki (B)
Roseline Delavennat (AB)
Jacqueline Dupré (AB)
Catherine Grünberg (AB)
Nadine Panoff (AB)
Anne Marie Smirnov, née Teilhac (AB)
Nicole Migault (P)
Mme Pignard, née Galletti (P)

1971

Alain Hermon (TB)
René Guerra (B)
Maurice Mathon (B)
Serge Popoff (B)
Valia Ouvrier (AB)
Jacques Prébet (P)

Marie-Danièle Duchemin, née Rossat (TB)
Arlette Joffre (TB)
Françoise Pik (TB)
Françoise Adiba, née Bourez (B)
Joëlle Blondel, née Henaff (B)
Anne Charrin (B)
Nadine Damien, née Gomier (B)
Anne-Marie Feurer, née Hornus (B)
Marie-Thérèse Le Pennec, née Arnault (B)
Marie-Pierre Le Rallec (B)
Ève Malleret (B)
Danièle Neveu (B)
Marie-Claire Odet (B)
Anne-Marie Olive, née Passaret (B)
Annie Chambon, née Rech (AB)
Anne David (AB)
Yolande Jadé, née Arzel (AB)
Gisèle Loudes, née Seveyrat (AB)
Annette Melot, née Henry (AB)
Florence Rouiller (AB)
Marie-Thérèse Semenoff (AB)
Ghislaine Yvanoff-Limant (AB)

1972

Dispensés des épreuves écrites

Pierre Lebovicz
Patrick Sériot
Jean Desvignes

Jacqueline Fleurat-Lessard
Marguerite Bernard-Brunel
Jacqueline Boyer
Annie Labarthe, née Bordes
Mireille Gras
Claudine Chaptal

Concours normal

Olivier Dvorak
Czeslaw Stasik

Anne Souvorof, née Raëber-Keel
Véronique Lorient, née Kesselmann

Jean-Marc Négrignat
Aizic Urman
Jean-Daniel Moureaux
Jean-Louis Cantau
Joël Adrian
Gilles Gache

Christiane Urman, née Michelin
Olga de Beaulieu, née Horvat
Arlette Driot
Marianne Bayle
Hélène Souviron
Bernadette Dufond, née Vincent
Laurence Weill
Catherine Terentieff, née Voytekovitch
Anne Bessin
Françoise Serkine
Catherine Khodalitzky
Annie Epelboin
Danielle Pitiot, née Meyer
Bernadette de Gandt, née Motte

1973

Concours normal

Daniel Bordier
Michel Roy
Jean-Louis Aivadian
André Marchal
Alain Descourrière

Jacqueline Paudrat, née Perrochaud
Perrine Detoef
Ada Gris
Odile Lemaire
Claudine Dewailly
Christine Revuz
Catherine Reidel, née Starikoff
Catherine Golovanow, née Berber
Martine Bertho, née Guyon
Christine Peyronie, née Papavoine
Joëlle Dublanche, née Halimi
Françoise Luginbuhl
Jocelyne de Maack
Élisabeth Delrue
Marie-France Vienne, née Deniges
Françoise Descourrière, née Ameil
Marianne Lacroix, née Skryabine

Manquent les reçus des IPES et ENS

1974

Annie Cahn
Anne-Marie Hermon
Véronique Massias
Catherine Mazel
Jean-Louis Berton
Marie-Laure Barazer de Lannurien, née Gouvernaire
Colette Angelin
Denis Dabbadie
Anne Bouladon
Véronique Jouan
Fabienne Finifter
Madeleine Coureau, née Villatte
Manuèle Jargot, née Vanier

Monique Monnereau
Françoise Grangeon
Brigitte Danon, née Bernheimer

IPES – ENS

Liste supplémentaire

Victorine Corona
Michèle Vinogradoff
Robert Roudet
Christiane Mornettas
Christine Caillon
Marianne Dunlop

Hélène de Maack

1975

Concours normal

IPES – ENS

Christine Bonnot
Patrice Berline
Catherine Bardin
Catherine Sabatier
Hélène Feertchak
Jean-Paul Fournier
Jean-Claude Rémond
Anne-Marie Duchêne
Nathalie Berseneff

Patrick Lemoine
Catherine Gachon
Françoise Pailler, née Belle
Véronique Patte
Claire Bernard, née Douzou
Lydia Tikhy

Liste des candidats au CAPES susceptibles d'être admis

Monique Goettelmann
Alain Fraysse
Anne Turquin, née Kusmin
Tatiana Fouin, née Ireland

1976

Concours normal

IPES – ENS

Denise Koziol
Olga Jaworskyj
Tatiana Fouin, née Ireland
Ingeborg Juhaszova
Martine Le Bihan, née Néron
André Cabaret

Dolorès Vilalta
Jean-Stéphane Viellard
Pascale Legrand
Brigitte Racca

Liste supplémentaire

Catherine Dessertaux, née Marandet
Nadine Petroff

1977

Concours normal

IPES – ENS

Christine Lutz
Françoise Navailh
Marina Lauraine, née Bychkovs

Paul-Louis Thomas
Serge Arbiol
Brigitte Mauriac

	Stella Fleury, née Rousseff Catherine d'Essertaux, née Marandet	Françoise Le Sourd, née Thévenot Hélène Diaz
1978	<i>Concours normal</i>	<i>IPES – ENS</i>
	Geneviève Chichlo, née Carrère Ghislaine Martin, née Pierard Nina Kehayan, née Grojnowski Maria Chavet, née Molodzinska Jean-Louis Batko	Véronique Hervot Anne Weremienko Michel Maximovitch Bernard Joliot Hélène Gaudillot Céline Piguel
1979	<i>Concours normal</i>	<i>IPES – ENS</i>
	Christine Bracquenier Sylvie Le Faucher Nadine Favre Philippe Comte Vera Dedenon, née Cerna	Serge Rolet Marc Weinstein Dominique Table
1980	<i>Concours normal</i>	<i>IPES – ENS</i>
	Marie-Aude Averitchev, née Albert Claire Charpillon Sylvette Soulié, née Labrousse Louise Priselkow, née Gabanou Marie-Colette Minot	Françoise Carcanague Emmanuel Demadre Vincent Bénét

